
3 1761 07828277 9

ŒUVRES

DE

GERBERT

Clermont, typ. Ferdinand THIBAUD.

ŒUVRES

DE

GERBERT

PAPE SOUS LE NOM DE SYLVESTRE II

COLLATIONNÉES SUR LES MANUSCRITS

PRÉCEDÉES DE SA BIOGRAPHIE, SUIVIES DE NOTES CRITIQUES
& HISTORIQUES

PAR

A. OLLERIS

DOYEN DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE CLERMONT
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR
MEMBRE HONORAIRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, LETTRES ET ARTS
DE CLERMONT-FERRAND.



CLERMONT-F^D
F^D THIBAUD, IMPR.-LIBR.-ÉDITEUR
Rue St-Genès, 8-10

PARIS
CH. DUMOULIN, LIBRAIRE
Quai des Augustins, 13

1867.

A LA MÉMOIRE

DE

M. J.-V. LE CLERC

A

M. MICHEL CHASLES

Hommage de profond respect & de reconnaissance.

A. OLLERIS.

MANUSCRITS ET IMPRIMÉS CONSULTÉS POUR LE TEXTE.

Bal., B. — Baluze.

Bamb. — Bamberg.

Barber. — Barberini.

Carn. — Chartres.

D. — du Chesne.

Faber, Fab., F. — Lefebvre.

Guelfer., G. — Wolfenbüttel.

L. Voss., dans la première lettre seulement, indique le manuscrit de l'Université de Leyde, fonds Vossius, Q 17; partout ailleurs L. ou Lugd. Bat. se rapporte au manuscrit 54 de la même bibliothèque.

Lab. — Labbe.

Mab. — Mabillon.

M. — J. Le Masson.

Monac. Mon. — Munich.

Monsp., MP. — Montpellier.

Oxon. — Oxford.

Par. — Paris.

Pertz.

Pez.

P. — Pithou.

Rat. — Ratisbonne.

Regin., Reg., R. — Fonds de la Reine de Suède à la Vaticane.

Vat. — Vaticane.

Je n'ai pas signalé toutes les différences qui existent dans l'orthographe des mots. On trouve dans le même manuscrit *juditio*, *judicio*; *actenus*, *hactenus*; *caritas*, *karitas*, *charitas*; *dampnata*, *damnata*; *obtima*, *optinere*, *etc.*, *etc.* Je me contente d'indiquer de de temps en temps, parmi les variantes, quelques formes remarquables.

PRÉFACE

La ville d'Aurillac a élevé une statue à Gerbert; l'Académie des Sciences, Lettres et Arts de Clermont-Ferrand a voulu lui consacrer à son tour un monument; elle a voté l'impression de ses Œuvres. Elle a pensé que cette publication, en même temps qu'elle ferait mieux connaître un des hommes les plus remarquables de l'Auvergne, pourrait être fort utile à l'histoire littéraire, politique et religieuse de l'Europe, à laquelle Gerbert a pris une part si active pendant les trente dernières années du xe siècle.

La mission délicate d'exécuter ce travail important a été confiée à mes soins. Les secours ne paraissaient pas devoir me manquer; les écrits de Gerbert, dont on peut voir la liste plus ou moins exacte dans le tome vi de l'*Histoire Littéraire de la France*, pp. 577-692, ont été imprimés, pour la plupart, pendant le xviie siècle et le xviiie. Jean Le Masson, archidiacre de Bayeux, a publié le premier, en 1611, à Paris, 156 lettres et quatre épitaphes, d'après un manuscrit appartenant à son frère Papire, avocat au Parlement de Paris. André du Chesne les a corrigées d'après un autre manuscrit et reproduites, en 1636, à la fin du tome ii des *Historiens de France*; il a augmenté ce recueil de 56 nouvelles lettres, que lui avait fournies une copie du P. Sirmond. On retrouve les lettres de J. Le Masson dans la bibliothèque

des Pères de Cologne, 1618, t. x; dans celle de Paris, 1644-1654, t. III; enfin dans celle de Lyon, 1677, t. XVII. Les éditeurs de Lyon citent le manuscrit de Papire comme s'ils l'imprimaient pour la première fois; ils renvoient à du Chesne pour la seconde partie.

Les conciles tenus par Sylvestre II, les diplômes, les priviléges qu'il a accordés pendant son pontificat, sont dispersés dans des recueils, des histoires de couvents et de villes, que M. Jaffé indique fort exactement : *Regesta Pontificum Romanorum*, ann. 999-1003.

D. Mabillon a donné dans ses *Vetera Analecta*, Paris, 1723, la lettre à Constantin *de Sphæræ constructione*, le discours *de Informatione episcoporum*, et le commencement du traité *de Rationabili et de Ratione uti*.

D. Bernard Pez, dans le *Thesaurus Anecdotorum noviss.* t. I, pars II, col. 147, a imprimé ce traité en entier, ainsi que le *Libellus de Corpore et Sanguine Christi*, déjà donné, sans nom d'auteur, par le P. Cellot. Nous devons encore à Pez, *Thes. Anecd. noviss.* t. III, part. II, p. 5, le traité de géométrie, la lettre à Adalbode. Le *Libellus de Numerorum divisione*, que l'on attribuait au vénérable Bède, avait été inséré dans ses œuvres, t. I, col. 681.

Les PP. Labbe et Hardouin avaient inséré dans leur collection des conciles le discours de Gerbert à Mouson, mais ils en avaient exclu la lettre à Wilderode, archevêque de Strasbourg, et les actes du concile de Saint-Basle, publiés par les protestants au commencement du XVIIe siècle. Mansi se montra plus éclairé en les admettant dans le tome XIX de sa *Sacrorum conciliorum amplissima collectio*. Il ne paraît pas qu'il ait connu, non plus que ses prédécesseurs, le discours *in concilio Causeio*.

Dans ces dernières années, le mouvement des études historiques a ramené l'attention sur les écrits de Gerbert. M. Varin a donné dans les *Archives administratives de la ville de Reims*, t. I, la lettre à Wilderode, le concile de Saint-Basle, dont l'authenticité lui inspirait des doutes. Les éditeurs des

Actes de la province ecclésiastique de Reims renouvellent les reproches d'infidélité, d'interpolation dirigés contre ces pièces, qu'ils se contentent d'analyser. On est surpris que le silence de Baronius, les réflexions de Mansi, tome XIX, col. 103, 104, n'aient pas fait comprendre à ces écrivains la futilité de leurs attaques. L'impétueux Baronius ne parle pas de falsification. Les manuscrits des abbayes de Mici et de Saint-Remi, qui remontent au XI[e] siècle, l'auraient convaincu d'erreur. Il se contente de s'indigner contre les novateurs *e latebris eruentes tanquam e sepulchro cadaver grave olens.*

Le savant M. Pertz s'est servi des manuscrits de Mici et de Saint-Remi, qui sont aujourd'hui à Leyde et à Wolfenbüttel, pour imprimer dans ses *Monumenta Germaniæ Historica script.* t. III, la lettre à Wilderode, les actes de Saint-Basle, les discours de Gerbert *in concilio Mosomensi, in concilio Causeio.* Il a publié en outre deux lettres que M. Höfler, *Die deutschen Päpste*, t. I, p. 330, avait déjà données d'après le manuscrit unique de l'histoire de Richer, conservé à Bamberg.

Enfin, M. l'abbé Migne a réuni, en 1853, dans les tomes 137 et 139 de son *Patrologiæ cursus completus* presque tout ce qui avait paru jusqu'à cette époque. Je dis *presque tout*, parce que M. l'abbé Migne, au lieu de suivre l'exemple de Mansi, n'a donné que l'extrait de la lettre à Wilderode, qui se trouve dans Martène, *Amplissima collectio auctorum veterum*, t. II, 332. Il répète les objections mal fondées des *Actes de la province ecclésiastique de Reims*, contre cet écrit et contre le concile de Saint-Basle.

S'il n'eût fallu que former un volume de ces publications diverses, la tâche était aisée. Il m'a semblé que pour justifier l'attente de l'Académie de Clermont, la bienveillance des deux illustres membres de l'Institut qui m'avaient permis de placer cette édition sous leur haut patronage, il fallait, à l'exemple de M. Pertz, remonter aux sources, consulter les manuscrits, ajouter au texte des notes historiques et critiques, enrichir enfin ce volume de quelques nou-

veaux écrits de Gerbert, si j'étais assez heureux pour en rencontrer d'inédits.

Baluze et D. Thierry Ruynart avaient songé à imprimer les OEuvres complètes de Gerbert. Dès que Baluze fut informé des intentions du savant bénédictin, il s'empressa de lui remettre les matériaux qu'il avait amassés pendant de longues années. D. Ruynart mourut en 1709, avant d'avoir commencé le travail; M. Léopold Delisle, membre de l'Institut, dont mes importunités n'ont jamais lassé l'obligeance, n'a rien découvert qui s'y rapporte dans la Bibliothèque impériale, dont il connaît si bien les richesses. Ruynart n'y fait pas allusion dans les deux volumes de sa Correspondance manuscrite, que j'ai feuilletés avec soin. Baluze vécut encore neuf années; son grand âge, il avait soixante-dix-neuf ans, et d'autres occupations, détournèrent tellement sa pensée des OEuvres de Gerbert, que l'on a craint pendant longtemps que ses Notes sur cet écrivain ne fussent perdues.

L'abbé de Targny, dans son Catalogue de la bibliothèque de ce savant, écrivait au bas de la 4e page : « Je n'y ai rien trouvé de Gerbert, un des plus célèbres écrivains du xe et du xie siècle. Cependant il est bien certain que Mons. Baluze avoit entre les mains un recueil très-ample des lettres de Gerbert, que mesme il l'avoit donné au Père Dom Thierry Ruynart pour les joindre à l'édition des ouvrages de ce pape que Dom Thierry devoit publier. Sa mort ayant empesché l'exécution de ce projet, Mons. Baluze retira sa collection des lettres de Gerbert. Elle devroit estre dans le présent catalogue. »

Cette collection n'est pas perdue; on la conserve à la Bibliothèque impériale, *fonds Baluze*, *armoire* IV, *paquet* 6, *n.* 5. Elle se compose du texte de J. Le Masson, avec des variantes, souvent heureuses, prises dans les manuscrits de Lefebvre et de Fr. Pithou. Elle contient aussi quelques autres lettres de Gerbert, une copie de son *Libellus de Numerorum divisione* et des notes historiques et critiques.

Ces notes n'ont, en général, rien d'achevé ni d'arrêté. Ce sont des indi-

cations jetées au courant de la plume sur des lambeaux de papier, sur le verso des lettres qu'on lui écrivait. On trouve pourtant parmi ces rapides ébauches des discussions sérieuses qui lui ont demandé beaucoup de temps et de recherches, comme celle qu'il a faite pour établir la parenté de Thierry, évêque de Metz, avec les rois de France et d'Allemagne.

On ne saurait trop regretter que les OEuvres de Gerbert n'aient pas été publiées par Dom Ruynart ou par Baluze. Aux ressources qu'ils auraient puisées dans leur immense érudition, ces savants auraient joint le secours des nombreux manuscrits que la France possédait à cette époque. Elle en avait au moins sept, seulement pour les lettres : c'étaient ceux de Vignier, de Nicolas Lefebvre, de Papire Le Masson, de François Pithou, d'André du Chesne, du P. Sirmond et de Baluze lui-même. Ces manuscrits étaient d'autant plus précieux que, différant les uns des autres, ils pouvaient se corriger, se compléter. Cette différence est constatée par des citations de Papire Le Masson dans ses *Annales*, de Nicolas Vignier dans sa *Bibliothèque historiale*, de Baronius dans ses *Annales ecclésiastiques*, de Baluze dans ses *Notes manuscrites*.

Le manuscrit de Baluze avait ceci de particulier, qu'il remplaçait les caractères alphabétiques, servant de chiffre pour désigner au correspondant de Gerbert les personnes qu'il ne voulait pas nommer, par des espèces de sigles de la forme la plus bizarre. Baluze en demandait, en ces termes, l'interprétation à un de ses amis :

« Ce mercredy matin 2 juin 1688.

» Je vous envoye, Monsieur, une copie bien exacte des endroits des epis-
» tres de Gerbert qui sont escrites en notes. Vous les trouverez dans vostre
» bibliotheque des Peres.

» Je vous envoye aussi deux anciens mss. de la bibliotheque du Roy pour
» deschifrer ces notes et autres deux de ceans.

» Si avec tous ces secours, vous, Monsieur, qui estes du mestier, ne pou-
» vez pas venir à bout de ces endroits, j'auray une excuse valable quand je
» diray que je n'ai pas peu les deschifrer. *Quod facis fac citius.* Cependant
» je suis de tout mon cœur vostre tres-humble et tres-obeissant serviteur.

» BALUZE. »

La réponse, s'il y en eut une, ne nous est point parvenue. Ces sigles sont peut-être inintelligibles aujourd'hui; M. Tardif, l'un des hommes de l'école des Chartes les plus habiles en cette matière, a déclaré à M. Léopold Delisle qu'il ne pouvait pas les expliquer.

Il ne paraît pas que l'on ait possédé en France, au XVIIe siècle ni au XVIIIe, d'autres copies de la correspondance de Gerbert; Montfaucon, dans sa *Bibliotheca Bibliothecarum*, et ses savants confrères, n'en désignent aucune.

Les sept manuscrits dont nous venons de parler ont disparu sans laisser de trace; du moins on n'en trouve pas dans l'*Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde*, t. V-IX, où M. Pertz et ses habiles collaborateurs ont consigné les résultats de leurs recherches dans les bibliothèques de l'Europe. Ils en signalent trois nouveaux, un dans la bibliothèque de l'Université de Leyde, un à Rome, dans la bibliothèque Barberini, un autre à Middlehill dans celle de sir Thomas Phillipps. Ils citent quelques lettres isolées à Leyde, à Bamberg, à Munich, à Paris. Ils indiquent à Saint-Pierre de Salzbourg une copie du discours *de Informatione episcoporum*, une autre de la géométrie et de la lettre d'Adalbolde; mais comme il n'entrait pas sans doute dans leur plan de faire le relevé des manuscrits qui renferment les œuvres scientifiques de Gerbert, ils passent sous silence ceux que possèdent sur ces questions les bibliothèques de Paris, de Rome, d'Oxford, de Munich et d'autres villes. M. J.-V. Le Clerc et M. Léopold Delisle me les ont fait connaître.

Je devais, dans l'intérêt de cette publication, consulter, sinon tous ces ma-

nuscrits, au moins les plus précieux; M. Rouland, ministre de l'instruction publique, et son successeur M. Duruy, ont aplani la plupart des difficultés qui se dressaient devant moi. Sur leur invitation, la bibliothèque impériale de Paris, la bibliothèque de Chartres, celle de la Faculté de médecine de Montpellier, m'ont confié leurs manuscrits. J'ai obtenu par la haute intervention de M. Rouland que les manuscrits de Leyde et de Wolfenbüttel me fussent envoyés à Clermont; le même ministre m'a facilité le voyage de Rome, où j'ai reçu de M. le préfet des archives secrètes, le très-révérend P. Theiner, un accueil qu'il me permettra d'appeler affectueux. Le P. Theiner a daigné me conduire lui-même à la Vaticane; j'ai pu voir à loisir, grâces à sa puissante recommandation, les catalogues, les armoires de la plupart des bibliothèques de Rome et de Naples.

Je n'ai rien trouvé à Naples; à Rome, la bibliothèque Barberini a une copie assez incorrecte, de la fin du XVIe siècle, des lettres publiées presque toutes par A. du Chesne. La Vaticane possède d'excellents manuscrits, du XIe siècle et du XIIe, de l'arithmétique et de la géométrie de Gerbert. Ils m'ont donné, outre de nombreuses variantes pour la géométrie, deux traités inédits sur l'*Abacus*. L'un de ces traités est la *Regula de Abaco computi* de Gerbert lui-même; l'autre, le *Liber Abaci*, de son disciple Bernelinus. Ils sont l'un et l'autre dans le manuscrit de Montpellier; le n. 7193 de Paris a le traité de Bernelinus sans la préface. M. Chasles avait préparé, depuis longtemps, une copie du *Liber Abaci* pour la livrer à l'impression; d'autres travaux plus sérieux ne lui en ont pas laissé le loisir; il a bien voulu me donner cette copie à laquelle j'ai ajouté seulement les variantes des manuscrits de Montpellier et de Rome. Mon collègue et ami, M. Bourget, professeur de mathématiques à la Faculté des sciences de Clermont, a réduit en fractions modernes les fractions anciennes qui sont dans les deux traités: il a refait beaucoup de figures de la géométrie; quelques-unes sont omises dans les manuscrits, d'autres sont gâtées par la négligence des copistes.

Il ne m'était pas possible d'aller étudier sur place ou de me faire envoyer tous les manuscrits dispersés dans les bibliothèques de l'Europe. Les savants conservateurs, placés à leur tête, ont mis l'obligeance la plus gracieuse à me venir en aide. A Munich, M. Charles Halm s'est donné la peine de collationner trois lettres et le traité *de Rationali et de Ratione uti* avec un manuscrit de saint Emmerann de Ratisbonne; il a copié lui-même un fragment inédit d'un livre sur l'arithmétique, faussement attribué à notre auteur; on le trouvera dans les notes. J'ai reçu de M. H. O. Coxe d'Oxford quelques notes sur un manuscrit de la géométrie de Gerbert et une copie de sa main du commentaire sur la prose inédite en l'honneur des anges, mentionnée dans un manuscrit du XIIe siècle de l'abbaye de Zwettl et dans Albéric des Trois-Fontaines, *Chron.* pars II, page 36. M. Pfluygers à Leyde, M. le docteur Stenglein à Bamberg, ont bien voulu aussi collationner ou transcrire des lettres qui se trouvaient dans les bibliothèques confiées à leurs soins.

Je n'ai pas été assez heureux pour obtenir que les manuscrits de Middlehill et de l'abbaye de Saint-Pierre de Salzbourg me fussent communiqués. Bernard Pez a publié les textes de l'abbaye; je les ai collationnés avec ceux des manuscrits de Paris, de Rome, de Chartres et de Montpellier. La copie des lettres de Middlehill est du XVIIe siècle; elle avait appartenu au collége de Clermont (à Paris); elle ressemble peut-être à celle que le P. Sirmond avait prêtée à André du Chesne. Il n'aurait pas été sans intérêt de la comparer avec le manuscrit de Leyde, du XIe siècle, qui a fourni de bonnes variantes et deux lettres (156, 176) que je crois inédites. Ce manuscrit omet les trente-quatre lettres, imprimées par J. Le Masson et par A. du Chesne, qui ont dans la présente édition les numéros 45, 51, 47, 44, 46, 48, 43, 68, 122, 49, 50, 52, 53, 84, 64, 67, 69, 121, 79, 66, 42, 87, 103, 104, 99, 150, 210, 211, 203, 217, 221, 215. Plusieurs concernent le rôle politique de Gerbert. La main d'un ami ne les aurait-elle pas éliminées de ce recueil? On sait que Richer

jette un voile dans son histoire sur cette période de la vie de son maître, qui n'eût pas été fâché sans doute d'en laisser ignorer les détails à la postérité.

Le volume de Leyde, qui renferme la correspondance de Gerbert, se compose de deux parties bien distinctes, l'une du XIe siècle, l'autre du XVIIe, mêlées par l'incurie du relieur. La partie du XIe siècle, sur parchemin, comprend, avec les lettres, les actes du synode de Saint-Basle, plus corrects que ceux de Wolfenbüttel, les discours prononcés *in concilio Mosomensi*, *in concilio Causeio*, la lettre à Wilderode. Dans la partie moderne, sur papier, se trouvent le *Libellus de Numerorum divisione*, les deux lettres d'Adalbolde et de Gerbert.

L'ordre des lettres n'est pas le même dans les manuscrits de Leyde, de Rome, et dans les éditions de J. Le Masson et de du Chesne. Les copistes n'ont tenu compte ni des dates ni de l'enchaînement des faits, ce qui rend très-difficile la lecture de cette correspondance. Gerbert fait souvent allusion à des choses dont les chroniques n'ont pas conservé le souvenir ; il écrit en style énigmatique à des amis qui le comprennent à demi mot, ou qui reçoivent des explications de la bouche du messager. Il désigne quelquefois les personnes et les objets par des caractères alphabétiques ou par des signes convenus qui ne nous offrent pas de sens. C'est pour diminuer ces difficultés que Baluze avait préparé ses notes. D. Bouquet a essayé de classer dans un ordre chronologique la partie politique de la correspondance de Gerbert et d'y ajouter quelques explications. Cet ordre a été accepté par Bréquigny, *Table chronologique des diplômes, chartes, etc.*, t. I; par Varin, *Archives administr. de la ville de Reims*, t. I. Mansi l'a modifié un peu; M. Hock beaucoup plus ; M. Wilmans a tenté de justifier le classement des manuscrits imprimés par J. Le Masson et du Chesne. Je hasarde à mon tour, et j'introduis dans le texte, un ordre nouveau, qui s'éloigne très-souvent de celui qu'ont adopté mes savants devanciers. J'en expose les motifs dans les notes renvoyées

à la fin du volume. Je dois ajouter, avec M. Wilmans, qu'il y a des lettres particulières, dont rien n'indique la date, que l'on peut, sans inconvénient, avancer ou retarder de plusieurs années.

Quelques personnes auraient désiré que la traduction des lettres eût été placée à côté du texte. La traduction est faite; elle a été revue par mon ami, M. Thurot, professeur à l'École normale supérieure, qui m'a toujours laissé disposer de son temps et de son érudition avec un désintéressement dont je ne saurais trop le remercier. Les conseils de M. J.-V. Le Clerc m'ont fait renoncer à publier la traduction qui n'avait pas, disait-il, beaucoup d'utilité, parce que les lettres les plus intéressantes de Gerbert sont expliquées dans la biographie qui précède ses œuvres, dans les notes qui les suivent.

Tout ce que les auteurs contemporains nous ont transmis sur la vie de Gerbert se réduit à quelques pages de Richer, son élève, à quelques lignes des autres. L'esprit de parti altéra promptement la vérité, que remplacèrent, un siècle plus tard, des fictions avidement accueillies par la foule. M. Waterick, *Pontificum Romanorum... vitæ*, Lipsiæ, 1862, a réuni la plupart de ces textes. Ils ne nous apprennent que fort peu de chose; c'est dans les Œuvres de Gerbert lui-même qu'il faut chercher sa vie, ses pensées; c'est là surtout que j'ai puisé, sans négliger les travaux publiés dans les trois derniers siècles. Depuis la Réforme, tous les écrivains catholiques et protestants, qui ont traité des affaires de l'Église, ont parlé de Gerbert pour l'attaquer ou le défendre ; j'ai lu leurs ouvrages, je ne les cite guère, parce que leur langage est celui de la passion et qu'ils n'apportent aucun élément nouveau pour éclairer l'histoire.

Le dominicain polonais Bzovius a le premier retracé la vie entière de Gerbert dans un livre où le manque de critique et de mesure blesse quelquefois le sens commun. D. Mabillon, dans ses *Annales de l'ordre de Saint-Benoît*, D. Rivet dans l'*Histoire littéraire de la France*, ont plus de calme et d'im-

partialité. Leur récit a été suivi jusqu'au moment où M. Hock, aujourd'hui conseiller à la cour d'Autriche, a contesté avec raison l'exactitude de quelques-unes de ses parties dans son *Gerbert oder Sylvester II und sein Jahrhundert*, *Wien*, 1837. L'Allemagne, où déjà Spoerl avait prononcé, pour défendre la mémoire de Gerbert, un discours, imprimé à Altdorf en 1725, a fait un excellent accueil à ce travail sérieux; M. l'abbé Axinger, chanoine d'Évreux, l'a traduit en français en y ajoutant des notes, qui manquent quelquefois de justesse; il a aussi été traduit en italien par le docteur Gaetano Stelzi. Milano, 1846. Nous éprouvons un vif regret d'avoir connu trop tard ce travail, qui, ayant été soumis à l'auteur, peut être considéré comme une seconde édition dans laquelle ont été corrigées quelques erreurs du texte allemand.

En France, M. Ampère a parlé de Gerbert dans le troisième volume de son *Histoire littéraire;* M. Hauréau lui a consacré, dans la *Biographie universelle* de Didot, un article pour lequel il a consulté les manuscrits de Paris. M. Barse, dans ses deux volumes intitulés : *Lettres et discours de Gerbert*, a fait preuve de beaucoup de lecture; M. l'abbé Lausser, professeur de philosophie au collége d'Aurillac, vient enfin de choisir Gerbert pour le sujet d'une thèse qu'il a soutenue devant la Faculté de théologie de Paris.

L'Allemagne a continué, dans ces dernières années, ses études sur notre illustre compatriote : M. Roger Wilmans, *Jahrbücher des deutschen Reichs unter dem Sächsischen Hause*, a montré l'importance des lettres de Gerbert pour l'histoire de France et d'Allemagne, à la fin du xe siècle; il a jeté beaucoup de lumière sur la chronologie de cette époque. M. Gfrörer, qui n'est pas assez impartial dans ses appréciations, a insisté sur l'influence que Gerbert avait exercée sur Othon III pour la rénovation de l'empire, *Allgemeine Kirchengeschichte dritter Band, dritte Abtheilung*. M. Wilmans avait indiqué ce point important. M. Büdinger, *Ueber Gerbert's wissenschaftliche und politische Stellung*, a exposé avec clarté son activité scientifique et poli-

tique. On ne trouverait pas ailleurs des détails aussi complets sur les personnes qu'il a connues en Espagne, sur son enseignement à Reims. Les travaux scientifiques de Gerbert ont été étudiés par M. Friedlein, *Gerbert oder Boetius*, par M. Cantor, *Mathematische Beiträge zum Kulturleben der Völker*. M. Th. Henri Martin, doyen de la Faculté des lettres de Rennes, qui déjà, dans son *Histoire de l'Arithmétique*, avait dissipé quelques erreurs accréditées sur Gerbert, a analysé, discuté, complété avec un rare savoir les idées de M. Cantor, dans *les Signes numéraux et l'Arithmétique chez les peuples de l'Antiquité et du Moyen-Age*.

Mais de tous les écrivains, celui qui a fait le plus pour la gloire de Gerbert, celui qui a démontré le premier qu'il ne devait rien aux Arabes, qu'il avait propagé dans l'Europe occidentale notre système de numération et nos chiffres, c'est M. Michel Chasles de l'Institut. On reproduit partout ses arguments; on oublie quelquefois de le citer. M. Chasles n'a pas besoin, pour illustrer son nom, de l'attacher à celui de Gerbert. Le savant à qui l'Angleterre vient de décerner la médaille Copley, comme à l'auteur qui a le plus fait avancer de nos jours la science des mathématiques; celui qu'elle proclame l'Empereur, le Newton de la géométrie, a fondé sa réputation sur des titres dont les années augmenteront l'éclat. Qu'il reçoive ici tous mes remerciements pour sa bienveillance à mon égard, pour la générosité avec laquelle il m'a permis de puiser dans son érudition, dans sa bibliothèque, dans ses travaux inédits.

C'est par notre vénérable et si regretté M. J.-V. Le Clerc que j'avais été adressé à M. Chasles. Pendant trente-cinq années, M. Le Clerc n'a cessé de me prodiguer les marques d'une bonté dont le souvenir ne s'effacera jamais de mon cœur. Il encourageait mes études; je me faisais une fête de lui offrir mon travail; j'ai la douleur de le déposer sur sa tombe!

Je ne saurais rien ajouter à l'éloge qu'ont fait de l'homme et du savant

ses amis, ses confrères à l'Institut, M. Egger, M. Guigniaut, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. J.-V. Le Clerc, Michel Chasles sont deux noms qui se confondent dans mes sentiments de respect, de reconnaissance, je dirais presque de piété filiale. Puissent les personnes qui verront ce livre placé sous leur illustre patronage, ne pas le juger trop indigne de l'honneur qu'ils lui ont accordé !

Pour éviter la confusion dans laquelle je serais tombé en suivant l'ordre chronologique dans la publication des œuvres de Gerbert, je les ai divisées en deux parties : 1° celles qui se rapportent à son rôle dans l'Etat et dans l'Eglise, 2° celles qui sont le produit de son activité littéraire et scientifique.

A la première appartiennent :

Ses lettres,

Ses décrets comme pape, que, d'après le conseil de M. Le Clerc et l'exemple de D. Rivet, § 21, je n'ai pas séparés de sa correspondance;

Les actes du concile de Saint-Basle ;

Le discours prononcé au concile de Mouson, auquel j'ai ajouté la lettre du légat Léon, qui explique les griefs du St-Siége;

Le discours prononcé *in concilio Causeio;*

Le concile de Ravenne ;

La constitution décrétale faite au nom d'Othon III;

Les conciles de Rome, de Todi ;

Le discours pour l'instruction des évêques;

Le traité du corps et du sang de Jésus-Christ.

J'ai placé dans la seconde partie :

Ses vers;

Son traité sur l'emploi du raisonnable et de la raison;
La règle de l'Abacus;
Le traité sur la division des nombres;
Le livre de l'Abacus, par son disciple Bernelinus;
La géométrie;
La lettre d'Adalbolde à Gerbert;
La lettre de Gerbert à Adalbolde;
La lettre à Constantin, sur la construction de la sphère.

J'aurais désiré ajouter à cette liste le traité de Rhétorique composé par Gerbert, et dont il parle lui-même avec éloge dans sa lettre 115, je ne l'ai pas trouvé; il a échappé aux recherches de M. Pertz; il doit être perdu. On ne sera pas étonné que je ne cite pas d'autres écrits dont l'authenticité est rejetée par tous les juges compétents. C'est sans critique et souvent au hasard que dans le moyen âge, et quelquefois dans les temps modernes, on a placé des livres sous le nom d'un auteur célèbre. Hugues de Fleury indique, *Rer. Gallic. script.* t. x, p. 220: *Altercationem Gerberti pontificis et Leonis abbatis valde utilem;* Cave en fait un ouvrage qu'il attribue à Gerbert; il le dit très-beau, comme s'il l'avait lu : *Dialogus pulcherrimus inter ipsum et Leonem nuncium apostolicum.* Du Pin va plus loin : à la suite du mot *apostolicum*, il lit dans Cave *De compositione astrolabii liber*, et il n'hésite pas à dire que le sujet de leur conférence était la composition de l'astrolabe.

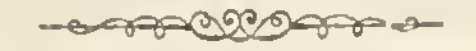
Guillaume de Malmesbury, *Rer. Gall. script.* t. x, p. 244, attribue à Gerbert « Sententiam S. Spiritus *nobis adsit gratia* et responsorium *Juda et Jerusalem*, » qui sont inconnus. On lit dans Trithème, qui ne paraît avoir vu que les lettres de Gerbert : « *Scripsit de sphæra pulchrum opus. Item de compositione astrolabii et quadrantis.* » *Chron. Hirsaug.* Le bel ouvrage sur la sphère est simplement la lettre à Constantin; les traités sur l'astrolabe,

où l'on trouve une foule de mots arabes, sur le cadran ou quart de cercle, ont été rendus par Pez à leur véritable auteur.

On a confondu un cantique sur le Saint-Esprit avec le commentaire sur la prose : *Ad celebres rex cœli*, conservée dans les manuscrits de Thomas Bodley. Il est reconnu que Gerbert n'a pas écrit la Dispute des chrétiens et des juifs à Rome, la Vie de saint Adalbert, martyr, évêque de Prague, ni celle de l'impératrice Adélaïde. Enfin, on ne peut pas conclure de l'envoi à Raymond d'Aurillac d'une exégèse sur saint Ambroise et saint Augustin qu'elle soit sortie de sa plume.

Les OEuvres authentiques de Gerbert se réduisent donc, en ce moment, à celles que nous avons imprimées; encore est-il douteux que le discours pour l'instruction des évêques et la Géométrie lui appartiennent. Je désire que ceux qui viendront après moi soient assez heureux pour découvrir de nouveaux manuscrits plus corrects et plus complets. Quant à moi, je puis me rendre cette justice, que je n'ai rien négligé pour justifier la confiance dont j'ai été honoré; et j'aime à espérer, en terminant mon travail, que, dans la constitution du texte, dans les notes, dans la vie de Gerbert, on reconnaîtra tout au moins le double mérite de l'exactitude et de l'impartialité.

Clermont-Ferrand, le 19 décembre 1866.



VIE DE GERBERT

Gerbert naquit vers le milieu du dixième siècle, à Aurillac ou dans les environs, sans que l'on puisse fixer ni le lieu ni la date de sa naissance. Richer, qui fut son disciple et son ami, se contente de nous dire qu'il était Aquitain d'origine [1] et qu'il fut élevé dès l'enfance dans le monastère de Saint-Gérauld, où il apprit la grammaire. Dans les âges suivants, des moines, confondant les noms latins d'Aurillac et d'Orléans (Aureliacum, Aurelianum), le firent naître dans cette dernière ville et instruire à Fleury-sur-Loire ; d'autres désignèrent comme sa patrie Reims, où il avait passé les années les plus heureuses de sa vie. Richer se tait sur son père et sa famille, que tous les chroniqueurs s'accordent à déclarer obscure. Ughelli [2] appelle son père Bénédict, le dominicain Bzovius le nomme Angelus Petrus [3] ; il compte parmi ses ancêtres le roi des Arvernes Bituitus, la gens Cæsia de Rome, et il lui donne pour alliés les princes de la famille royale de Saxe et de France.

Une lettre de l'empereur Othon III au pape *G., son parent*, recueillie dans la correspondance de Gerbert [4] était le titre sur lequel il appuyait cette illustre parenté. Bzovius ne songeait pas que Brunon, cousin de ce prince, avait occupé, sous le nom de Grégoire V, le trône de saint Pierre: que c'était à lui qu'était adressée cette lettre, et que Gerbert, en prenant la tiare, s'était fait appeler Silvestre II. Nous ne savons pas comment il remontait au roi des Arvernes et à la gens Cæsia.

Gerbert étudia, sous le moine Raymond, la grammaire, qui comprenait, outre ce que nous entendons par ce mot, l'explication des poètes et des historiens. Malgré sa vive intelligence, il semblait destiné à mener dans son couvent une vie paisible et sans éclat, lorsque l'arrivée d'un seigneur étranger

[1] Rich. Hist. l. III, cap. 43. — [2] Ughelli, Ital. sacr. t. IV. col. 1356. — [3] Sylvester II Cæsius Aquitanus a magia et aliis calumniis vindicatus. Romæ, 1629, c. 1. — [4] Epistolæ Gerberti, 210.

lui fournit l'occasion d'aller acquérir ailleurs une instruction qui devait lui préparer un avenir brillant et fort agité [967].

Ce seigneur était Borel, comte d'Urgel, qui avait succédé, cette même année, à son cousin Séniofrid, dans le comté de Barcelone [1]. Richer nous dit que Borel était venu pour prier [2]. A une époque où les pèlerinages à Jérusalem, à Rome, aux sanctuaires les plus vénérés de l'Europe étaient fréquents, ce motif devait suffire pour attirer en Auvergne le comte de Barcelone, sans y joindre des intérêts de politique ou de famille, que l'on ne saurait prouver [3]. L'abbé, informé par le noble voyageur que l'Espagne possédait des hommes éminents dans les lettres et dans les sciences, lui confia Gerbert, avec l'approbation des moines [4].

Jeune, l'âme ouverte à toutes les illusions de l'espérance, Gerbert suivit avec bonheur le comte au delà des Pyrénées : il ne quittait pas la France. La Marche d'Espagne, que les armes de Charlemagne avaient enlevée aux infidèles, se composait du comté de Barcelone auquel se rattachaient ceux de Girone, de Bésalu, d'Urgel et de Ribagorça. Elle avait été réunie à la Septimanie par le traité de Worms [839] [5]. Les relations des deux provinces, entretenues par la similitude des idiomes, par la communauté des intérêts politiques, l'étaient aussi par les intérêts religieux : depuis la ruine et l'occupation de Tarragone par les Musulmans, les évêques de la Marche relevaient de l'église métropolitaine de Narbonne. La Marche d'Espagne devait à sa position géographique et au caractère de ses princes une paix profonde dont elle jouissait depuis près de quatre-vingts ans. Elle paraissait oubliée du monde. Les écrivains arabes ne prononcent pas le nom des seigneurs qui la gouvernent ; les chrétiens n'en parlent que pour mentionner leur mort, l'avénement de leur successeur. Les comtes fondent des monastères, enrichissent des églises, entreprennent des pèlerinages. S'il s'élève quelque difficulté, c'est au sujet des prétentions d'un évêque, de la création d'un nouvel

[1] Baluze, Marca Hispanica, lib. IV, col. 399. — [2] Rich. Hist. l. III, ch. 43. — [3] Bal. Marca Hisp. l. IV, col. 401. — [4] Rich. Hist. l. III, c. 43. — [5] Septimania cum Marchiis suis. Elle ne fut détachée de la France que par une transaction de Louis IX avec Jacques Ier, roi d'Aragon, l'an 1258.

évêché, de la rente d'une église ou des contestations de deux abbayes qui se disputent des terres. La décision des conciles de Barcelone, une charte du roi, suffisent pour pacifier les esprits [1].

Ces circonstances heureuses expliquent aisément le maintien des études épiscopales et monastiques que pouvaient favoriser aussi, par des voies secrètes et ignorées, les écrits des Arabes de la Péninsule.

On croit lire un des contes de l'Orient au récit des merveilles opérées par Abderrahman III et son fils Al-Hakem [2], qui régnèrent pendant plus d'un demi-siècle [912-976]. Par leurs soins, une bibliothèque de SIX CENT MILLE VOLUMES, achetés ou copiés à grands frais en Afrique, en Asie, en Europe, est réunie dans un palais à Cordoue. Un catalogue en QUARANTE-QUATRE VOLUMES facilite les recherches. Les personnages les plus influents et les plus riches du khalifat suivent l'exemple des chefs; partout s'entassent des livres, s'élèvent des établissements scientifiques; de tous les Etats de l'Islamisme accourent des savants qui se livrent aux méditations de la science, des maîtres qui la popularisent par leur enseignement. C'est ainsi que, sur les frontières de la Marche, Sarragosse deviendra un centre d'activité intellectuelle, un foyer de lumières, et que l'on verra, dans le siècle suivant, se former ou naître dans son sein trois hommes d'un rare mérite : Avempace (Ibn-Badja), Ibn-Tofaïl, et le juif Avicebron (Salomon Ibn-Gebirol), qui exerça par ses écrits une grande influence sur l'Europe entière, depuis le XIIIe siècle [3].

Mais sous Abderrahman et Al-Hakem le mouvement intellectuel se concentrait dans les pays soumis à leur domination; il avait un caractère essentiellement religieux. Leurs établissements étaient placés à côté des mosquées; les infidèles n'y étaient pas admis. On considérait, plusieurs années après la mort de ces princes, comme un signe de décadence qu'un mozarabe assistât aux leçons qu'on y donnait [4]. Abderrahman et Al-Hakem ne l'auraient point permis. Le premier prit le surnom de défenseur de la foi, le second fit arracher toutes les

[1] Bal. Marca Hispanica, l. IV passim. — [2] Voir Aschbach, II. vol., p. 145, et Murphy, p. 168 et suiv. — [3] Munk, dans ses *Mélanges de philosophie juive et arabe*, donne des détails pleins d'intérêt sur ces trois écrivains. — [4] Büdinger, über Gerbert's wissenschaftliche und politische Stellung. Kassel. 1851, p. 10.

vignes, pour empêcher que la loi de Mahomet ne fût violée. Les haines de race et de religion avaient creusé un abîme entre les Musulmans et les Espagnols. Les longues et sanglantes guerres d'Abderrahman contre les rois de Castille et de Léon, sa cruauté envers les captifs, surtout envers les ecclésiastiques, le martyre du jeune Pélage [1], qui avait refusé d'assouvir la passion brutale de ce prince, avaient ajouté à l'horreur que sa foi inspirait aux chrétiens. Si la nécessité forçait les rois du nord de la Péninsule à entretenir avec les khalifes de Cordoue des relations, auxquelles des circonstances particulières prêtaient un air chevaleresque [2], elles étaient personnelles. Pour leurs sujets, les habitants du sud n'étaient que les envahisseurs de la patrie, les ennemis de Dieu. Ils ne comprenaient pas leur langue; le bien d'origine musulmane eût été pour eux l'œuvre du diable. Les disciples du Christ et de Mahomet vivaient dans un tel isolement que les écrivains espagnols du xe siècle paraissent ignorer les travaux de ces deux règnes; et même l'ambassadeur d'Othon-le-Grand, Jean de Vendières, qui passa plus de deux années aux portes de Cordoue, ne parla pas à son retour de la magnificence d'Abderrahman. Son biographe n'y fait pas l'allusion la plus légère [3]. Gerbert, que la passion de s'instruire avait entraîné loin de son pays, Gerbert, qui habitait sur la frontière du khalifat et qui devait accueillir avec avidité des nouvelles de cette nature, les ignore; on n'en découvre pas la moindre trace dans ses écrits.

Borel confia le jeune moine à l'évêque de Vich, Hatton, *sous lequel il fit de grands progrès, même en mathématiques* [4]. A cette ligne se réduisent tous les renseignements authentiques possédés sur son séjour au delà des Pyrénées. On voit par sa correspondance qu'il se concilia l'estime des princes de la Marche d'Espagne [5], qu'il se lia d'amitié avec Bonifilius [6] et Guarinus [7], qui devinrent, celui-là évêque de Girone, celui-ci abbé du riche monastère de

[1] Herreras, Hist. d'Espagne, an 915. — [2] Sanche, roi de Léon, va se faire soigner d'une hydropisie, à Cordoue, en 957; en 959, Abderrahman lui donne une armée pour chasser l'usurpateur Ordoño. — [3] Voir sa biographie dans Mabillon, Act. SS. Ord. S. Bened. sæc. V. — [4] Rich. Hist. l. III, c. 43. — [5] Epist. Gerb. 57, 58. — [6] Ibid. 55. — [7] Ibid. 58.

Cusan, au pied du mont Canigou, dans le territoire de Conflans. Nous ne savons pas si ces deux personnages furent ses maîtres ou ses condisciples. Il résulte de quelques mots épars dans Florez [1] et dans Baluze [2], recueillis par Büdinger [3], qu'ils étaient savants et pieux. Gerbert demandera plus tard à Lupitus de Barcelone sa traduction d'un traité d'astronomie [4], écrit sans doute en arabe; il réclamera le livre de la multiplication et de la division des nombres de Joseph [5]; mais on ne doit pas en conclure qu'ils ont été ses amis ou qu'il en a reçu des leçons [6].

Le voile épais qui couvre cette époque de sa vie, ses connaissances fort exagérées en mathématiques et en astronomie, permirent, près d'un siècle après sa mort, à Bennon, cardinal de l'antipape Guibert, ennemi du Saint-Siége, de profiter d'un mot échappé à l'ignorance d'Adhémar de Chabanais, qui avait dit que Gerbert était allé à Cordoue, pour affirmer qu'il avait appris dans cette ville les sciences et la magie. Des moines crédules, avides du merveilleux accréditèrent ces bruits, y ajoutèrent de nouvelles fables, que le moyen âge accueillit sans hésiter; les temps modernes en ont admis une partie. Mais ces récits mensongers ne sont-ils pas complétement réfutés par la faveur constante dont Gerbert a joui auprès des évêques et des princes chrétiens du xe siècle, par le silence absolu de tous ses contemporains, dont quelques-uns l'ont attaqué avec acharnement, par son aveu indirect qu'il ne comprend pas l'arabe? Il faut donc reconnaître que Gerbert n'a visité ni Séville ni Cordoue, que ses maîtres étaient chrétiens, que les auteurs placés entre ses mains étaient ceux que l'on étudiait en France avant les guerres civiles, entre autres le rhéteur Victorinus, Martianus Capella, et surtout Boëce, dont Cassiodore fait un si pompeux éloge. C'est chez lui qu'il puisa ces notions scientifiques tant admirées par le xie siècle, qui lui donna les titres flatteurs de philosophe, de savant, de nouveau Boëce.

Il y avait près de trois années que Gerbert habitait le comté de Barcelone.

[1] España Sagrada, l. XLIII, p. 135, 142. — [2] Bal. Marc. Hisp. l. IV passim. — [3] p. 21-25. — [4] Epist. Gerb. 60. — [5] Ibid. 55, 63. — [6] Hock le dit, p. 62 : Gerbert oder Sylvester II und sein Jahrhundert. Gfrörer le répète dans les mêmes termes, p. 1420 : Allgemeine Kirchengeschichte, dritter Band, dritte Abtheilung.

lorsque Borel et Hatton l'emmenèrent à Rome, où les attirait l'espoir, un moment réalisé, d'obtenir, pour l'évêché de Vich, le titre de métropole de la province ecclésiastique de la Marche, 970 [1]. Le pape Jean XIII fut frappé du savoir du jeune moine dans la musique et l'astronomie, qui étaient tombées dans un profond oubli au delà des Alpes; il en informa l'empereur Othon Ier, qui s'intéressait à la diffusion des lumières, quoiqu'il fût illettré [2]. D'accord avec ce prince, il obtint de Borel et de Hatton de garder, pendant quelque temps, leur compagnon de voyage. Bientôt Gerbert fut présenté à l'Empereur, qui lui demanda ce qu'il savait : il répondit qu'il connaissait assez bien les mathématiques, mais qu'il désirait apprendre la logique. Othon le prit avec lui [3].

Par la vivacité, la souplesse de son esprit, le jeune étranger se créa au palais des relations utiles et brillantes. Il gagna l'estime du prince qui devait être Othon II; il le charma par des disputes scientifiques et littéraires qu'il soutint en sa présence [4]. Il eut l'adresse de se concilier les bonnes grâces de deux femmes ennemies l'une de l'autre, l'impératrice Adélaïde, et sa bru, l'altière et haineuse Théophanie, grecque d'origine. Ecemann, confesseur de l'impératrice, le comte palatin Robert, des évêques, des archevêques, de puissants personnages clercs et laïques ne résistèrent pas à la séduction que le nouveau venu exerçait autour de lui et s'intéressèrent à sa fortune [5]. Que Gerbert eût été un ambitieux vulgaire, et son nom restait enseveli dans le sein de la cour; sa passion pour l'étude le sauva de ce danger. En 972, l'empereur reçut en Italie, comme ambassadeur de son neveu Lothaire II, l'archidiacre de Reims Garamnus [6], qui passait pour un logicien distingué : Gerbert sollicita et obtint la permission de le suivre en France pour se mettre sous sa di-

[1] Bal. Marc. Hisp. l. IV, col. 403. Voir la bulle dans Martène, Amplissima collectio, t. I, p. 323. — [2] Acta SS. Ord S. Bened. præf. p. XIII, sæc. V. — [3] Rich. Hist. l. III, c. 44. — [4] Rich. Hist. l. III, c. 56. — [5] Epist. Gerb. passim. — [6] Rich. Hist. l. III, c. 45. dit G. Archidiaconus. Les Actes du synode de N. D. en Tardenois, près de Soissons, sont signés par Garamnus Archidiaconus, Acta SS. Ord. S. Bened. sæc. V. ann. 973. p. 359. Nous pensons, avec M. Büdinger, que c'est l'envoyé de Lothaire. Othon Ier était en Italie au mois d'août 972. J. Frederick Böhmer, Regesta chronologico-diplomatica Regum atque Imperatorum Romanorum, n. 390, 391.

rection ; et, dès lors, un nouvel horizon s'offrit à ses regards, un vaste théâtre s'ouvrit à son activité.

A l'arrivée de Gerbert, l'église de Reims, qui était bien déchue de son ancienne réputation de vertu et de savoir, subissait un grand travail de réforme sous Adalbéron, que le roi Lothaire avait placé sur ce siége, en 969. Cet archevêque, l'un des principaux acteurs dans la révolution qui donna la couronne à la dynastie de Hugues Capet, était de la puissante famille des comtes de Lorraine [1], toute dévouée aux intérêts de la maison de Saxe. Ses possessions s'étendaient jusque dans le Brabant; Verdun, Bouillon, le pays des Ardennes lui appartenaient. L'archevêque de Cologne, Brunon, lui avait donné le comté de Hainaut, dont il avait dépouillé le turbulent Régnier au long cou. Animé des sentiments d'ordre et de discipline du monastère de Gorzia, dans le diocèse de Metz, où il avait été élevé, Adalbéron voulut les introduire dans son clergé, qui ne conservait que peu de traces des mœurs et des habitudes canoniques [2]. Il espérait propager, par une heureuse contagion, la vertu dans sa province ecclésiastique, dont les évêques suffragants étaient ceux de Beauvais, Amiens, Châlons, Laon, Thérouanne (remplacé, en 1566, par Boulogne), Noyon, Senlis, Soissons, et des Veromandui (Vermand?) [3].

Le diocèse de Reims, que saint Remi avait diminué d'un tiers pour former celui de Laon [4], possédait sept cents cures et vingt-trois monastères, dont les plus renommés étaient Saint-Denys, occupé aujourd'hui par le Grand-Séminaire, Saint-Remi, où l'on couronnait les rois, Orbais et Saint-Thierry situé à peu de distance de la ville. Reims, qui avait une importance considérable au point de vue religieux à cause de l'ancienneté de son église, fondée par saint Eucher au troisième siècle de notre ère, et de la conversion de Clovis, n'en avait pas une moindre au point de vue politique. On la regardait comme la tête du royaume [5]; son archevêque était chancelier et l'un des premiers dignitaires de l'Etat. Par son mérite personnel, Adalbéron était digne de cette haute position.

[1] D. Calmet, Histoire ecclésiastique et civile de Lorraine, t. I. liv. XVIII passim, et preuves, col. 201-3. — [2] Rich. Hist. lib. III, c. 31-43. — [3] Gallia Christiana, t. X. — [4] Voir Marlot, Histoire de la ville, cité et université de Reims, métropolitaine de la Gaule Belgique, t. III. — [5] Epist. Gerb. 200.

Trop habile pour dévoiler brusquement ses projets, il se concilia d'abord les fidèles et les moines par le soin qu'il prit de rebâtir les églises détruites, de les orner, de les enrichir de ses dons. Il répandit d'abondantes aumônes parmi les pauvres. Ses bienfaits firent bénir son nom, ses vertus lui avaient gagné les cœurs; il se mit à l'œuvre. Les chanoines, entraînés par ses exemples et par ses paroles, se soumirent à la règle de saint Augustin, les abbés revinrent à l'esprit de saint Benoît. Ainsi fut accomplie la réforme sans troubles ni violences. Restait à la consolider. L'archevêque jugeait avec raison que le meilleur moyen était de préparer l'avenir en instruisant les enfants de son église [1]. Mais il voyait avec douleur que l'école de Reims, qui avait jeté un dernier éclat à la fin du IXe siècle [895] sous Remi d'Auxerre et son collègue Hucbald [2], n'avait personne pour le seconder dans la réalisation de ses désirs. Cette triste pensée obsédait son âme, quand Gerbert lui fut amené. Il l'accueillit comme un envoyé du ciel [3] et lui donna la direction des études, qui prirent un brillant essor. L'un des nombreux élèves du jeune maître nous a conservé sa manière d'enseigner, les titres des livres qu'il expliquait, les moyens ingénieux dont il se servait pour rendre l'arithmétique et l'astronomie accessibles à tous les esprits [4]. Ce fut une véritable RENAISSANCE littéraire. Examinons à loisir ce spectacle si plein d'intérêt; et pour mieux apprécier les résultats obtenus par Gerbert, jetons d'abord un coup d'œil rapide sur l'état des études en France pendant le dixième siècle.

Les opinions les plus contradictoires ont été émises sur la culture des esprits à cette époque. Pour les uns, elle était nulle : ils désignent ce siècle par le nom de siècle de fer [5]. D'autres, au contraire, ont relevé, dans les écrits des Bénédictins, les indications favorables qui s'y trouvent [6]; ils ont fait la nomenclature de tous les hommes cités par les moines comme savants, de tous les couvents désignés comme ayant des écoles, et ils ont conclu que le Xe siècle,

[1] Rich. Hist. l. III, c. 42. Ecclesiæ suæ filios studiis liberalibus instruere utiliter quærebat. — [2] Hist. littéraire de la France, t. VI, p. 22, 99, 100. — [3] Rich. Hist. l. III, c. 43. Ab ipsa Divinitate directus est Gerbertus. — [4] Rich. Hist. l. III, c. 46, 47, etc. — [5] Baronius, Ann. eccles. ad annum 900. Hist. littér. de la France, t. VI, p. 2. Act. SS. Ord. S. Ben. sæc. V. præfatio. — [6] Hock, Einleitung, etc.

comparé au XIIIe et au XIVe, était un âge d'or. Le savant auteur des Actes de l'Ordre de S. Benoît nous dit de son côté avec plus de justice : « Il y eut » assurément bien des choses dignes de blâme, mais l'abandon ne fut pas » tel qu'il ne restât rien de la sainteté ou du savoir des âges antérieurs [1].

Il faut d'abord convenir que l'ignorance y a été grande et fort répandue [2]. L'élan imprimé aux études par Charlemagne se ralentit après la mort de ce prince. A la fin du IXe siècle, l'on considérait comme une fable [3] de parcourir le cercle du *trivium* et du *quadrivium*, qui embrassaient, le premier, la grammaire, la rhétorique, la dialectique; le second, l'arithmétique, la géométrie, la musique et l'astronomie. La tradition littéraire ne disparaît pourtant pas en entier; transmise, comme le flambeau sacré, d'Eginhard à Loup de Ferrières, à Aimon, de ceux-ci à Heiric, leur disciple, elle passe à Hucbald, à Remi, ses élèves. Remi, nous dit la biographie de saint Odon, *raviva les études; elles semblaient renaître à sa voix* [4]. Les auditeurs affluaient à ses leçons à Saint-Germain d'Auxerre, à Reims, à Paris, où il tenait une école publique, considérée par quelques-uns comme le berceau de l'Université [5]. Le traité de Remi sur le trivium et le quadrivium, ses commentaires sur Donat, Priscien, Martianus Capella et sur les livres saints, nous expliquent la nature de son enseignement : il était à la fois religieux et profane, et tombait souvent dans la puérilité [6].

Les hommes sortis de son école ne continuèrent pas son œuvre. Deux choses y contribuèrent : les malheurs du temps, la nouvelle direction que donnèrent aux esprits les réformateurs de la vie religieuse.

Remi est mort dans les premières années de ce dixième siècle, peint sous des couleurs si sombres par les chroniqueurs, les hagiographes et les actes des conciles. Les Barbares portent partout la désolation et la mort; le royaume se couvre de châteaux forts occupés par une race sans foi, sans humanité; les

[1] Act. SS. Ord. S. Bened. sæc. V. præf. IV. — [2] Hist. litt. de la France, t. VI, p. 2. — [3] Act. SS. Ord. S. Bened. sæc. V, p. 760. — [4] Florescebant sub eo studia quæ obsoluerant jam per tempus; quia tunc primum ex ejus magisterio nascerentur. Act. SS. Ord. S. Ben. p. 189. — [5] Hist. litt. de la France, t. VI, p. 100. — [6] Cela ressort de la lecture de ses œuvres manuscrites. Voir Biblioth. imp. n°s 7581, 7596, 8675, 8786, etc.

hommes vivent dans la société *comme les poissons dans l'eau, les plus forts dévorent les faibles*[1]. Le clergé est ignorant et dissolu ; les abbés ne savent pas lire; les prêtres ne comprennent pas le latin de leurs prières ; les laïques ignorent l'Oraison dominicale, le Symbole des Apôtres. Il n'y a partout que ténèbres, corruption et misère[2].

Au milieu de ce chaos, la plupart des hommes se livraient aux jouissances les plus grossières ; quelques-uns s'efforçaient de purifier leur âme pour paraître devant Dieu au jour terrible du jugement dernier, que l'on croyait proche : personne ne songeait à s'instruire. A quoi bon cultiver son esprit? Pourquoi transcrire des livres qui allaient périr dans la conflagration universelle? Comment surtout se préoccuper des auteurs profanes, qui étaient les organes du diable?

On rencontre partout ces idées, qui se trouvent surtout dans la vie[3] de Jean de Vendières, l'un des personnages les plus remarquables du siècle. Jean reçut les premières leçons non pas d'un précepteur, comme c'était la coutume dans les familles riches, mais d'un maître du voisinage, qui tenait une de ces écoles appelées *triviales* ou *privatæ*. Il fut ensuite envoyé à Metz, et enfin au couvent de Saint-Mihiel, près de Verdun. Son père le recommanda chaudement à un disciple de Remi, Hildebolde, qui passait pour très-capable ; et afin de l'intéresser aux progrès de son enfant, il le combla de cadeaux ; mais, soit incurie, soit dédain[4], Hildebolde négligea son élève.

Jean, qui était sorti de Saint-Mihiel à la mort de son père, pour régler les affaires de la famille, reprit ses études avec le diacre Bernère : c'était un homme d'un grand savoir, disait-on; il ne lui enseigna que les premières parties de Donat, c'est-à-dire les éléments de la langue latine[5], et le fit passer à la lecture des livres saints.

Jean voulut se vouer à la vie religieuse. On ne connaissait pas en deçà des

[1] Labbe, Concile de Trosley, t. IX, col. 523. Potentior viribus infirmiorem opprimit, et sunt homines sicut pisces maris qui ab invicem passim devorantur. — [2] Acta SS. Ord. S. Ben. sæc. V. præfatio. — [3] Elle a été écrite par un de ses disciples. Voir Labbe, Bibliotheca nova. et Mab. Acta SS. Ord. S. Ben. sæc. V. — [4] Incuria an quodam.... supercilio cum tamen a patre.... sæpissime non mediocriter remuneraretur. Labbe, Bibl. nov. p. 744. — [5] Prima elementa grammaticæ, primasque tantum partes Donati.

Alpes un seul monastère où la discipline fût observée. Il visita Rome, les couvents du mont Gargano, du mont Cassin, de Naples. L'Italie était comme la France [1]; il repassa les Alpes.

Jean songeait à se retirer dans une solitude, lorsque l'évêque de Metz lui abandonna les ruines de Gorzia. Elles devinrent l'asile d'une foule d'hommes renommés par leurs vertus et leur savoir. On y voyait, à côté du supérieur Einold, qui ne *le cédait à personne dans la connaissance des lettres divines et humaines*, Anstée, rhéteur, architecte, agriculteur, Blidulfe, l'un des derniers survivants de l'école de Remi, le diacre Bernère, que nous connaissons déjà, le breton André, très-versé dans les études libérales, le clerc Bernacer, l'un des plus habiles copistes du temps et calculateur fort distingué.

Il eût été assurément fort difficile de trouver, dans le reste de l'Europe, une réunion d'hommes d'un esprit aussi cultivé, si l'on pouvait s'en rapporter à l'appréciation du biographe. La crainte des jugements de Dieu les avait tellement détachés des choses de ce monde, que toute leur ambition était d'oublier ce qu'ils avaient appris, de se livrer à des pratiques religieuses. Les livres saints et quelques-uns de ceux qui traitaient des sujets de piété étaient les seuls que l'on trouvât à Gorzia; encore étaient-ils en fort petit nombre: l'abandon des études même sacrées en avait fait négliger la transcription [2].

Jean voulut expliquer l'Introduction de Porphyre, afin de mieux comprendre un traité sur la Trinité. Einold l'en détourna. C'était, disait-il, de lectures sacrées qu'il devait plutôt s'occuper. Il y trouverait assez et plus de science qu'il n'en fallait, et, ce qui valait beaucoup mieux, des sujets d'édification [3]. Jean suivit ce conseil; il se livra tout entier à l'Ecriture sainte, aux Pères qui ont écrit sur la vie monastique.

L'école de Gorzia fut fréquentée par une foule de jeunes gens, dont plusieurs, devenus évêques ou abbés [4], propagèrent ces idées dans les établisse-

[1] Voir, dans Mabillon, Ann. Ord. S. Ben. t. IV, p. 119-120, combien Hugues, abbé de Farfa, eut de peine à trouver des moines pieux en Italie. — [2] Ad id temporis, utpote studiis frigentibus, pene nec ipsi codices inveniebantur. Labbe, Bibl. nov. p. 762. — [3] Ubi satis superque et scientiæ et quod majus est, ædificationis ei doctrina suppeteret. Labbe, Bibl. nov. p. 762. — [4] D. Calmet, Hist. eccl. et civile de Lorraine, t. I, p. 868.

ments confiés à leurs soins. Abbon de Fleury se plaignait de l'oubli dans lequel étaient les lettres pendant son enfance, et du prix exagéré qu'exigeaient pour les enseigner des maîtres avares, qui en savaient quelque chose [1].

L'espèce d'horreur que l'antiquité profane inspirait à Einold était partagée par le fondateur de la célèbre Congrégation de Cluny, qui s'étendit en France, en Allemagne, en Angleterre, en Espagne et en Italie [2]. Toutefois saint Odon, issu d'une famille noble, avait étudié à Tours la grammaire de Donat, et *avait traversé l'immense océan de Priscien* [3], dont l'autorité était irréfragable pour les questions de grammaire et de poésie [4]. A Paris, il avait suivi les cours de Remi, qui lui avait fait lire la dialectique de saint Augustin, le traité de Martianus Capella sur les sept arts libéraux. Avec une telle instruction et sa naissance, le monde promettait de grands avantages à saint Odon; il y renonça pour s'enfermer dans le monastère de la Baume en Bourgogne, où il emporta cent volumes. Les désordres qui régnaient dans les cloîtres l'indignèrent, aussi voulut-il, quand il fut abbé de Cluny, rétablir la règle de Saint-Benoît dans sa simplicité primitive; à savoir : purifier les mœurs, inspirer le goût de la pénitence, l'amour de Dieu, ne cultiver l'esprit que dans la mesure nécessaire pour lire et méditer les livres saints. Le salut est l'unique affaire du chrétien; tout tend vers ce but dans la Congrégation de Cluny. On y prépare les enfants donnés au monastère sous le titre d'oblats [5], et ceux qui viennent du dehors pour assister aux classes que l'on appelle *extérieures*. Cette séparation était conforme aux prescriptions d'Aix-la-Chapelle, 817, qui ne permettait pas de réunir les élèves internes aux externes. Ils étaient

[1] A primitivæ ætatis tirocinio jugiter indolui liberalium artium disciplinas quorundam incuria ac negligentia labefactari et vix ad paucos redigi, qui avare pretium suum statuunt arti. Præfat. Commentarii in Cyclum Victorii. Martène, Thesaur. anecdot. t. I, col. 118. — [2] Mabill. Act. SS. Ord. S. Ben. sæc. V, præf. § IV. — [3] Immensum Prisciani transiit transnatando pelagus. Bibl. Clun. col. 18. — [4] Quod possem etiam poetico testimonio confirmare nisi apud contentiosos quosque tanti viri tantum posset auctoritas. Serv. Lup. Ferrar. ep. 34. Voir la thèse de M. Nicolas sur Servat-Loup, abbé de Ferrières. — [5] Reg. S. Benedicti, c. 58. Mabillon a résumé la question des *oblats* dans ses Vetera Analecta, p. 157. Paris. 1723.

également isolés du reste de la communauté [1]. Outre deux moines d'une conduite irréprochable, qui ne les perdaient de vue ni la nuit ni le jour [2], le grand prieur, le doyen, le prieur du cloître, le surveillant, le professeur ou scolastique [3], le chantre, le bibliothécaire, l'aumônier, l'infirmier s'occupaient d'eux, si bien, comme le dit Udalrich, que les fils des rois ne recevaient pas dans leurs palais autant de soins que les enfants des pauvres dans l'ordre de Cluny [4]. On les confiait plus spécialement au scolastique choisi, après de mûres réflexions, par le supérieur. Ses fonctions étaient pénibles et délicates. Le scolastique ne devait jamais être seul avec un enfant; jamais il ne devait lui parler en particulier. Un flambeau éclairait toute la nuit le dortoir des élèves. Si un enfant avait besoin de sortir, le maître ne devait jamais l'accompagner sans avoir de lumière, ni sans prendre avec lui une autre personne [5]. Le silence était rigoureusement prescrit hors du temps consacré aux récréations. Des abus trop fréquents, même dans les cloîtres, rendaient ces précautions indispensables. Le xe siècle se ressentait encore des goûts corrompus des Grecs et des Romains [6], chez lesquels l'usage du pensionnat n'avait pas été possible.

La discipline des classes dans l'ordre de Cluny devait être celle de tous les monastères. Des censeurs, *circatores* [7], en surveillaient de près l'observation. Plus d'un maître devait ressembler à ce Notker de Saint-Gall, à la fois docteur, peintre et médecin, que sa sévérité avait fait surnommer *Grain de Poivre* [8]. Les élèves que le sentiment du devoir n'excitait pas au travail étaient chargés de liens, frappés de verges. On faisait quelquefois un tel usage de ces corrections, que les externes, fuyant l'école, se cachaient dans les bois [9]. A Saint-Gall, ils mirent le feu au monastère pour se garantir du fouet

[1] Saint Basile faisait de même dans les monastères soumis à sa règle. — [2] Act. SS. Ord. S. Bened. sæc. V, p. 153. — [3] Le mot scolastique a, dans les lettres de Gerbert, tantôt la signification de maître, tantôt celle d'élève. Muratori, Antiq. Ital. t. III, col. 872-3. Il désignait aussi, d'après Marlot, le chef principal de ceux qui professaient les lettres en une ville. Hist. de la ville de Reims, t. I, p. 679. — [4] Consuetudines Cluniacenses, lib. III, c. 8. — [5] Vit. S. Odon. col. 26. — [6] Ibid. col. 21. Masculorum concubitores. — [7] Anal. Bened. t. III, p. 439. — [8] Ibid. p. 523. — [9] Act. SS. Ord. S. Bened. sæc. V, p. 533.

dont ils étaient menacés pour quelques fautes qu'ils avaient commises, le jour de la fête de saint Marc. Les moines étaient furieux. Il y en eut qui proposèrent de détruire les écoles [1]. Il eût paru plus simple de modifier la discipline.

Les études avaient un caractère essentiellement pratique. Les plus complètes se bornaient à la lecture, à l'écriture, au chant, aux éléments du calcul, à la grammaire de Donat. Pour diminuer les difficultés que présentait cette grammaire, le célèbre évêque de Vérone, Rathier, composa un petit traité avec le titre significatif *Spera dorsum* [2], *gare le fouet.* Ce livre, qui n'eut pas de vogue, n'est pas arrivé jusqu'à nous. Donat, Priscien et Alexandre de Ville-Dieu ont régné jusqu'au XVIe siècle.

Au Xe, rien de profane ne devait pénétrer dans l'enceinte du monastère; les poètes payens en étaient sévèrement exclus. Saint Odon avait été prévenu des dangers que cachaient ces auteurs d'une lecture si attrayante. Il se plaisait aux beaux vers de Virgile, lorsque, dans une vision, il aperçut un vase aux formes admirables, dont l'intérieur était plein de serpents. Ils s'élancèrent sur lui, l'entourèrent de toutes parts, sans le mordre. Odon s'éveilla; il comprit que les serpents étaient la doctrine des poètes [3]. Virgile, que, moins d'un siècle auparavant, le prêtre de Mayence, Probus, plaçait dans le ciel avec Cicéron [4], fut donc banni des monastères soumis à la règle de Cluny. A la fin du Xe siècle, saint Mayeul maintenait cette proscription. « Il ne voulait ni entendre ni laisser lire les mensonges des anciens philosophes et de » Virgile... Que les poètes sacrés vous suffisent, disait-il à ses disciples, vous » n'avez pas besoin de vous souiller de la faconde pleine de luxure de Virgile [5]. » Le légat du Saint-Siége, l'abbé Léon, parlera avec le même mépris de Platon, de Virgile, de Térence, de tout le troupeau de philosophes [6] parmi lesquels Jésus-Christ s'était gardé de prendre ses apôtres. Ces idées étaient

[1] Ann. Bened. t. III, p. 439. Censentibus nonnullis, scholas prorsus abolendas ex quibus tantum mali ortum fuisset. — [2] Act. SS. Ord. S. Bened. sæc. V, p. 485-6. — [3] Vit. S. Odon. p. 18. — [4] Epist. 20. Serv. Lup. abb. Ferrar. — [5] Libros antiquorum philosophorum, Virgiliique mendacia nolebat vel ipse jam audire, nec alios legere. Sufficiant, inquiens, divini poetæ vobis, nec egetis luxuriosa Virgilii vos pollui facundia. Vit. Syri. Act. SS. Ord. Bened. sæc. V, p. 791. — [6] Opera Gerberti, p. 237.

celles de tous les hommes qui s'étaient mis à la tête de la réforme religieuse.

Il ne faut donc pas se laisser tromper par les mots que l'on rencontre dans les écrits du xe siècle, ni croire aisément aux maîtres versés dans la connaissance des lettres divines et humaines, aux riches bibliothèques que possédaient les monastères. Si l'on examine de près les choses, on voit bien vite qu'il n'y a que du vide sous ces mots pompeux, et que l'on peut appliquer à la France ce que disait de l'Ecosse le biographe de saint Cadroé : « Il y a des milliers de pédagogues et très-peu de Pères, » c'est-à-dire de gens instruits [1].

Les bibliothèques tant prônées ne renferment, sauf de rares exceptions, que l'Ecriture sainte, quelques-uns de ses commentateurs, les morales de saint Grégoire, la vie des Pères du désert, en tout quinze ou vingt volumes [2]. Quelquefois des bibliothèques sont communes à plusieurs monastères; il est expressément défendu à l'abbé de les prêter à d'autres [3]. Les livres sont si rares qu'on les enchaîne; on menace des peines éternelles ceux que le démon pousserait à les dérober.

Ces précautions n'étaient pas prises pour les auteurs profanes. Que devenaient donc ces poètes, ces philosophes si durement traités par l'Eglise? Peut-être un moine infidèle à sa règle se cachait-il pour en lire quelques pages; mais la plus grande partie moisissait dans des greniers ou dans des caves; heureux ceux qui par cet oubli échappaient à de barbares mutilations, à l'emploi des usages les plus vils [4]!

Si l'on s'en rapporte au biographe de Brunon, archevêque de Cologne, frère d'Othon-le-Grand, ce prélat aurait fait un excellent accueil à ces proscrits. Il avait, nous dit-il, une instruction solide : des maîtres venus de Grèce lui avaient appris la langue d'Homère; il lisait tous les auteurs comiques et tragiques, grecs et latins; sa bibliothèque le suivait à la cour et à l'armée [5].

Ce qui nous porte à douter de l'exactitude de ce récit, c'est que parmi les

[1] Act. SS. Ord. S. Ben. sæc. V. p. 492. — [2] Annal. Bened. t. III. p. 351. — [3] Ibid. — [4] M. J.-V. Le Clerc traçait, il y a trente ans, dans ses leçons à la Sorbonne, un tableau plein d'intérêt du sort des livres anciens dans les monastères au moyen âge. — [5] Voir dans Pertz, Monum. Germ. script. t. IV, la vie de Brunon par Ruotger.

jeunes gens élevés sous les yeux du prince, dans son propre palais, pour être ensuite promus aux abbayes, aux évêchés, on n'en rencontre pas un seul qui possède une véritable instruction littéraire. Rathier de Vérone, qui donna des leçons à Brunon et qui porta une activité fiévreuse dans la réforme du clergé, ne parle pas une seule fois des auteurs profanes, quoique, dit-on, il les connût fort bien [1]. Leur culte ne fut pas rétabli par le moine Gunzon qui, sur les vives instances de l'empereur Othon-le-Grand, vint d'Italie avec une bibliothèque de près de cent volumes. Dans une diatribe des plus violentes contre le scolastique du monastère de Saint-Gall, qui lui avait reproché une faute de grammaire dans la conversation, il cite pour se justifier vingt auteurs différents. Il s'appuie sur l'autorité d'Homère, auquel il emprunte trois mots qu'il transcrit en caractères latins. Malgré cet appareil d'érudition, le moine italien ne forma pas de disciples en deçà des Alpes. Son nom ne se trouve dans aucun écrivain de l'époque; il n'est connu que par sa lettre [2].

Si l'antiquité latine était ainsi négligée, on croira sans peine que très-peu de personnes savaient *même lire* le grec. On raconte dans la vie de l'évêque de Toul, saint Gérard, qu'il avait établi dans sa métropole des prêtres grecs qui célébraient l'office divin dans leur langue [3] maternelle, et l'on a voulu en conclure qu'elle était étudiée à Toul. Mais il y avait aussi des prêtres qui le célébraient en écossais; est-ce à dire que l'on y apprenait cette langue? Ceux qui avancent de nos jours que Théophanie, bru d'Othon-le-Grand et fille d'un empereur de Constantinople, avait introduit l'usage du grec à la cour, ne citent pas un seul fait à l'appui de cette assertion. Le grec n'était donc pas connu en Occident au xe siècle; il semble que les démarcations géographiques avaient tracé des limites profondes que les esprits ne franchissaient pas.

Ainsi s'était affaibli et allait se perdant tous les jours le souvenir des études

[1] Il disait des ecclésiastiques de son diocèse : Pro certo scitote quod a nobis nullo modo promovebuntur nisi aut in civitate nostra, aut in aliquo monasterio, vel apud quemlibet sapientem conversati fuerint et litteris aliquantulum eruditi. Oper. Rath. p. 419. — [2] Elle est dans Martène. Ampliss. collect. t. I, p. 304. — [3] Act. SS. Ordin. S. Bened. sæc. V, p. 893. Mirari subit de Græcis, ajoute Mabillon.

littéraires. Des gens pieux, égarés par la passion, avaient arrêté l'esprit humain dans son essor. Des légendes, des fables ridicules, suffisaient à son activité; l'anthropomorphisme détruisait l'idée de Dieu. L'ignorance et à sa suite la corruption des mœurs, la brutalité, avaient envahi la société chrétienne et dénaturaient la religion dans son essence. Il fallait, pour arrêter le mal, épurer les consciences en les éclairant, rendre aux esprits l'énergie par l'exercice, par des études sérieuses, leur inspirer le goût des jouissances délicates par une culture libérale; il fallait faire connaître le passé pour préparer le vaste champ de l'avenir. Ce fut l'œuvre de Gerbert, qui trouva de puissants soutiens dans les princes de la famille de Saxe et dans Adalbéron, archevêque de Reims.

L'enseignement de Gerbert forme un brillant contraste avec celui de ses prédécesseurs. Laissant à des maîtres, appelés didascali [1], le soin des élèves les plus jeunes, il aborde tout de suite les études qui correspondent aux classes d'humanités. Ce sera le système de l'Université au xiiie siècle. Voici, d'après Richer [2], quelle était sa méthode.

Il débuta par la dialectique. Au lieu de se renfermer, suivant l'usage, dans le traité fort incomplet de saint Augustin ou dans d'autres écrits de ce genre, il lut d'abord l'Introduction de Porphyre, traduite par Victorinus, et les Commentaires de Boëce [3]; puis il exposa les Catégories d'Aristote. Il démontra l'importance du traité de l'Interprétation du même auteur; enfin il prit les Topiques de Cicéron [4] avec les six livres de commentaires par Boëce. Il expliqua quatre livres sur les Différences des raisonnements, deux sur les Syllogismes catégoriques, trois sur les hypothétiques, un sur les Définitions, un sur les Divisions.

[1] On dit d'un évêque d'Auxerre : Efficacissimus puerorum *didascalus*, post hæc pædagogus refulsit. Labbe, Biblioth. Hist. Episc. Antissiod. c. 48, p. 447. Au temps de Pasquier : « Le pédagogue, sans faire lectures publiques, tient chambre à louage du principal d'un collége, et a charge et gouvernement sur quelques enfants de maison. » Recherches sur l'Hist. de France, in-fo, p. 830. — [2] Rich. Hist. l. III, c. 46 sqq. — [3] M. Guadet, dans son excellente traduction de Richer, confond Boëce avec Flavius Mallius Theodorus, consul en 399 et auteur d'un Traité sur les mètres. — [4] Richer se trompe quand il les prend pour une traduction.

Avant d'enseigner la rhétorique, pour faire connaître les locutions qui s'apprennent dans les poètes, il se servit de Virgile, de Stace, de Térence, d'Horace, de Juvénal, de Perse et de Lucain.

De là il passa à la rhétorique. Le livre de Victorinus, qui avait été le maître de saint Jérôme, était son manuel.

Gerbert donnait beaucoup d'importance à la rhétorique; il l'appelait l'art d'apprendre à gagner les cœurs, à convaincre les esprits. Il en résuma plus tard les principales règles dans un traité qu'il jugeait fort utile pour ceux qui débutent comme pour les gens instruits[1]. Afin d'exercer ses élèves à s'exprimer avec facilité et de s'assurer de leurs progrès, il les faisait disputer en sa présence. Le moyen âge adopta cette méthode, l'Université l'a pratiquée jusqu'au XVIII[e] siècle, saint Ignace l'a recommandée à ses disciples, les Séminaires l'ont encore en grand honneur. Gerbert y tenait beaucoup; mais, pour lui, la dispute ne consistait pas dans ces cris confus, dans ces clameurs violentes, où de maigres syllogismes, rendus en termes barbares, déchiraient les oreilles, outrageaient la raison et la langue; il demandait un développement oratoire où l'ampleur des formes déguisât la sécheresse de l'argumentation. Afin de perfectionner ses élèves dans cet art, il expliquait un sophiste après le cours de rhétorique.

Il est aisé de comprendre l'intérêt, la vie que ces nouveautés donnaient à son enseignement, l'ardeur que l'on apportait à l'étude des chefs-d'œuvre de l'antiquité latine si longtemps négligée. L'impulsion qu'il donnait en même temps à l'étude des sciences ne produisit pas des résultats moins heureux.

Jusqu'à lui, les opérations un peu compliquées de l'arithmétique présentaient de grandes difficultés, parce que l'on employait dans le calcul des caractères de l'alphabet grec ou latin, et que la valeur de la position des signes était inconnue ou plutôt tombée dans l'oubli. Gerbert remplaça ce système par celui de l'*abacus*[2]. Ce mot, qui signifie littéralement tablette, désignait

[1] Epist. Gerb. 115. — [2] Tout ce que nous disons de l'*abacus* est extrait des Recherches si remarquables de M. Chasles, membre de l'Institut, sur l'histoire de l'arithmétique. Voir, entre autres, les Mémoires publiés dans les Comptes rendus des séances de l'Académie des sciences, t. XVI, 1843.

d'abord la table couverte de poudre, sur laquelle, à l'aide d'une baguette de géomètre, on traçait les signes de numération ; puis on donna ce nom à de vrais traités d'arithmétique et à la méthode de calcul proposée par Gerbert. Pour l'expliquer, il se servait de la table couverte de poudre; mais afin de frapper plus vivement les esprits, il fit dresser un tableau divisé en vingt-sept colonnes ou compartiments dans lesquels il disposa neuf signes exprimant tous les nombres. Il fit reproduire ces signes en corne, au nombre de mille, et les répartit dans les vingt-sept compartiments.

On les nommait en commençant par la droite : le premier compartiment désignait les unités, le second, à gauche, les dizaines, et ainsi de suite en décuplant toujours la valeur des signes de la colonne supérieure. Ces colonnes étaient groupées par trois, par un arc qui les réunissait, et chacune était en outre terminée par un autre arc dans lequel se trouvait une lettre indiquant la valeur des signes renfermés dans cette colonne : I unités, X dizaines, C centaines, M mille.

Elles étaient quelquefois surmontées d'arcs de cercle plus grands qui les réunissaient au nombre de six, de neuf. C'était pour faciliter l'énonciation d'un nombre, parce que, dans les multiplications, souvent on désignait la place d'un chiffre par le nom de sa colonne, au lieu d'énoncer l'ordre des unités de cette colonne. Ainsi on disait : la sixième colonne, *sextus arcus*; au lieu de dire la colonne des centaines de mille, *centenarius millenus arcus*.

La nomenclature dans le système des anciens se réduisait aux quatre termes : *unités*, *dizaines*, *centaines*, *mille*, qu'on répétait indéfiniment. Arrivé à l'ordre des *mille*, on comptait par unités, dizaines, centaines de mille. Au delà venait l'ordre des mille-mille, que l'on comptait de même, puis on disait : *mille-mille-mille*, et ainsi de suite.

Pour remplacer le 0, qu'il ne connaissait pas, Gerbert laissait en blanc la colonne qu'il aurait occupée. Le chiffre de gauche prenait toujours sa valeur de position, comme si la colonne n'eût pas été vide. L'emploi du 0 fit supprimer, dans le premier tiers du XII[e] siècle, les colonnes désormais inutiles, et on substitua aux arcs de cercle, pour marquer les tranches de trois chiffres, des points qu'on mettait au-dessus du premier chiffre de chaque tranche, à partir de la seconde. Vers le XVII[e] siècle, ces points furent remplacés par des

virgules. Ce fut dans le même temps que les expressions *mille-mille-mille* furent rendues par les termes *million*, *billion*, etc., etc.

Les signes employés par Gerbert avaient une forme qui se rapproche de celle de nos chiffres modernes. Les voici de 1 à 9 tels que nous les trouvons, sauf quelques légères différences, dans les célèbres manuscrits de Boëce, de la fin du x[e] siècle, à Erlangen, à Chartres [1], et dans le traité de Bernélinus, qui avait fréquenté l'école de Reims. Nous y ajoutons les noms étranges qui leur furent donnés, dans le courant du xii[e] siècle, lorsque l'influence des Arabes se fit sentir en Europe.

1	Ƃ	Z	cc	q	b	Λ	8	ω
Igin	Andras	Ormis	Arbas	Quinas	Termas	Zenis	Temenias	Celentis

A l'aide de ces signes et de leur valeur de position, il se fit un changement complet dans les opérations de l'arithmétique. Des nombres très-considérables étaient multipliés et divisés avec une telle célérité, nous dit Richer, qu'on les comprenait plus vite qu'on ne saurait les énumérer [2].

Richer n'explique pas la manière d'opérer de son maître ; il n'est pas facile de s'en rendre compte d'après le traité de la multiplication et de la division des nombres de Gerbert, que nous publions pour la première fois [3], ni d'après le résumé qu'il écrivit de mémoire pour son ami Constantin, scolastique de Fleury [4]. « C'est l'un des documents les plus obscurs dans l'histoire des scien- » ces, et qui ont le plus occupé les érudits. Plusieurs d'entre eux ont refusé » d'admettre que ce texte pût se rapporter à notre arithmétique. Les uns y ont » vu le calcul digital, d'autres la machine à compter des Romains, appelée » *abacus* et semblable au *suan-pan* des Chinois. Andrès a fini, après diverses » autres conjectures, par émettre l'opinion qu'elle pouvait rouler sur l'*algè-* » *bre* [5]. » Les savantes recherches de M. Chasles, ses explications pleines de

[1] Voir sur ces Mss, surtout sur celui d'Erlangen, Cantor, Mathematische Beiträge zum Kulturleben der Völke, p. 190. — [2] Rich. Hist. l. III, c. 54. — [3] Opera Gerb. p. 311 sqq. — [4] Ibid. p. 349. — [5] Chasles, Comptes rendus des séances de l'Académie des sciences, t. XVI, 1843, p. 156-7 et suiv.

lucidité ne permettent plus de douter que le système de Gerbert ne fût celui qu'emploie l'Europe moderne. L'examen de plusieurs traités, entre autres de celui que Bernélinus rédigea, dans les premières années du XIe siècle, à Paris, sur la demande de l'abbé Amélius, confirme cette décision. Ce livre, inédit jusqu'à ce jour, que nous publions [1] d'après une copie que M. Chasles a bien voulu nous donner et que nous avons collationnée avec des manuscrits de Montpellier et de Rome, nous apprend que cette méthode était négligée à Paris, du temps de Bernélinus, tandis qu'il l'avait vue fleurir dans la Lorraine [2]. Gerbert avait imprimé un tel élan à cette étude que l'on appelait GERBERTISTES [3] ceux qui s'y livraient. Il soutenait leur attention, il piquait leur curiosité par des problèmes variés et intéressants, semblables à ceux qui se lisent dans les œuvres du vénérable Bède [4].

L'arithmétique servait d'introduction à la géométrie, à la musique, à l'astronomie. Gerbert les enseignait à ses élèves, et, pour la géométrie comme pour l'arithmétique, c'était surtout par des problèmes, par la pratique sur le terrain qu'il s'efforçait d'en graver les principes dans les esprits.

Après quelques définitions générales, il disait les rapports des différentes mesures de surface, il exposait en peu de mots la théorie des angles et passait immédiatement à l'application. Ses disciples apprenaient à mesurer l'étendue d'un champ irrégulier, la hauteur d'une montagne escarpée ou inaccessible, d'une tour éloignée, la largeur d'une rivière, sans la traverser, la profondeur d'un puits. Il se servait de l'astrolabe, d'un vase plein d'eau, de l'ombre projetée par les objets. Ces leçons si simples émerveillaient des auditeurs faciles à satisfaire dans un temps d'ignorance. Ont-elles été recueillies et réunies en un volume, que Pez a retrouvé dans le monastère de Saint-Pierre à Saltzbourg? ou bien les membres de ce traité, sans ordre ni méthode, dispersés dans les bibliothèques de Paris, de Montpellier, de Rome, d'Oxford, sans nom d'auteur, n'indiqueraient-ils pas une compilation faite par des moines du XIe siècle et du XIIe, et que l'on aurait placée sous le patronage

[1] Opera Gerb. p. 357 sqq. — [2] Lotharienses.... quos in his, ut cum maxime expertus sum, florere. Præf. p. 357. — [3] De conjecturis diligentibus oppositis. Cod. mss. Vat. 4539. Cod. MP. 491. Dic tu, Gerbertista. — [4] Oper. Bed. t. I. col. 135.

de cet homme célèbre? La critique doit agiter cette question, mais elle ne saurait admettre, avec le docteur Hock, qu'on ait fait dans ce traité des emprunts aux Arabes, et qu'on y ait employé des expressions de leur langue [1]. Nous pouvons y relever quelques mots grecs, écrits en caractères latins; mais il n'y a pas un seul mot arabe, ni rien qui en puisse réveiller l'idée. L'auteur cite Euclide, Nicomaque, Platon, Boëce. C'est en effet à Boëce et aux *Agrimensores* ou *gromatici* romains qu'il emprunte son léger savoir. Leurs écrits étaient fort répandus au moyen âge; la bibliothèque de Bobio possédait, au Xe siècle, une copie des plus curieuses des *agrimensores*, qui remontait au VIIe, et peut-être au VIe siècle de notre ère. Elle s'appelle aujourd'hui manuscrit d'Arcérius, de l'un de ses acquéreurs vers le milieu du XVIe siècle [2]. La bibliothèque de Wolfenbuttel la conserve soigneusement avec d'autres manuscrits précieux, entre autres celui du synode de Saint-Basle, qui appartenait, dans le XIe siècle, au monastère de Saint-Remi de Reims.

Nous n'avons pas de détails sur la manière dont Gerbert enseignait la musique. Richer nous dit « qu'il établit la génération des tons sur le monocorde, qu'il distingua leurs consonnances ou unions symphoniques en tons et demitons, ainsi qu'en ditons et en dièses, et que, par une classification convenable des sons dans les différents tons, il répandit une parfaite connaissance de cette science [3]. »

Nous ne pouvons pas apprécier cette partie des leçons de Gerbert; on n'en a rien conservé. Il semble toutefois que cet éloge si vague ne se concilie point avec ce que notre historien est obligé d'avouer [4], que l'archidiacre Garamnus abandonna la musique parce qu'il était rebuté par les difficultés qu'elle présentait. Un demi-siècle plus tard, le moine Gui d'Arezzo simplifia beaucoup cette étude par l'invention de la gamme. Ce ne fut cependant guère, que

[1] Es Kommen... arabische Kunstausdrucke vor. Hock, p. 174. Gfrörer répète l'erreur en termes non moins formels : Sie est nach griechischen und arabischen Quellen bearbeitet. Allgemeine Kirchengeschichte, dritter Band, dritte Abtheilung, p. 1588. — [2] Cantor en fait la description et en donne l'histoire, p. 174. Les vicissitudes de la guerre ont fait venir ce manuscrit à Paris en 1807 et l'ont ramené à Wolfenbuttel en 1814. — [3] Rich. Hist. l. III, c. 49. — [4] Ibid. c. 45.

vers la fin du XIe siècle, que la méthode de noter le chant sur une espèce d'échelle de quatre cordes commença à être employée[1].

Gerbert ne se bornait pas à donner les règles de l'harmonie et du chant : il composait ou faisait composer sous ses yeux des instruments de musique. Il est souvent question d'orgues dans sa correspondance avec les abbés d'Aurillac[2]. S'il fallait s'en rapporter à Guillaume de Malmesbury, qui vivait en Angleterre vers le milieu du XIIe siècle, notre compatriote aurait établi dans l'église de Reims un orgue qui rendait des sons mélodieux, par l'effet de la vapeur de l'eau bouillante, qui en emplissait les cavités[3]. Le silence de tous les écrivains du Xe siècle suffit pour reléguer ce récit parmi tant d'autres fables que nous a transmises ce moine ignorant et crédule. L'idée de cet emploi de la vapeur n'en est pas moins surprenante à cette époque.

Des divers enseignements de Gerbert, celui de l'astronomie inspirait sans doute le plus vif intérêt. Par une nuit brillante, il montrait à ses élèves le ciel couvert d'étoiles, et leur apprenait à les distinguer, à suivre leurs mouvements[4]. Il avait composé, pour faciliter cette étude, des sphères pleines, des sphères armillaires, semblables à celles que nous possédons aujourd'hui, et d'autres munies de tubes, qui, empêchant l'action des rayons latéraux et dirigeant le regard, permettaient de voir les objets avec plus de netteté. Les auteurs de l'Histoire littéraire de la France avaient une si haute idée de l'esprit inventif de Gerbert, qu'ils avaient de la peine à se persuader qu'il employât de simples tubes sans verres. Ils n'étaient pas éloignés de croire, quoiqu'ils n'en eussent pas d'autres preuves, que c'était une espèce de lunette à longue vue[5]. Richer n'aurait pas négligé de le dire, car il parle avec admiration de ces instruments dont il nous a donné une description obscure, que M. Büdinger a éclaircie[6]. On s'entretenait au loin de ces travaux de Gerbert; on le consultait sur la manière de fabriquer les sphères, de placer les tubes. Il écrivit à ce sujet, tandis qu'il était pape, à Constantin, abbé de Micy, une

[1] L'abbé Lebeuf, Dissert. t. II, p. III. — [2] Epist. Gerb. 92, 112. — [3] Rer. Gall. script. t. X, p. 244. — [4] Rich. Hist. l. III, c. 50. — [5] Hist. littér. de la France, t. VI, p. 610. Le traducteur de Richer, M. Guadet, ne se trompe-t-il pas quand il traduit *fistula* par baguette, tige au lieu de tube? — [6] Rich. Hist. l. III, c. 50 sqq. Büdinger, p. 38-42.

lettre [1], qui n'est pas un traité d'astronomie, comme on l'a souvent répété.

Que la réputation de Gerbert ne nous fasse pas exagérer son mérite : il est grand pour le xe siècle, sans avoir rien d'original. Gerbert ne connaît guère de la philosophie que Boëce et le peu qu'il a traduit et commenté d'Aristote et de Porphyre [2]. Guillaume de Malmesbury [3], qui a été copié par Vincent de Beauvais et Trithème, a pu dire qu'il avait éclipsé Ptolémée dans la science de l'astrolabe, Alkindus dans l'astronomie, J. Firmius dans l'astrologie judiciaire ; ce serait une grave erreur de prétendre, avec quelques écrivains modernes, qu'il a devancé Huyghens et Vaucanson dans la mécanique. S'il eût inventé les horloges à roues, cet ingénieux secret, conservé par ses disciples, eût dispensé Louis IX de recourir à une bougie allumée pour mesurer la durée du temps et régler ses lectures pendant la nuit [4]. On ne fait pas attention que la fameuse horloge de Magdebourg n'était qu'un cadran solaire que Gerbert avait établi en considérant, à l'aide d'un tube, la position de l'étoile du nord. Le judicieux évêque de Mersebourg, Thietmar, qui a vu ce travail, ne dit pas qu'il fût si merveilleux, que l'intervention du diable eût été nécessaire pour l'exécuter [5].

Les Bénédictins ont voulu que Gerbert ait appris le grec à Othon III, qu'il ait exhorté ses disciples à s'appliquer à cette étude [6]. L'abbé Lebœuf en fait un savant tout hérissé de grec [7] ; beaucoup d'autres l'ont répété après eux [8]. Jamais dans ses lettres, il n'est question d'étudier le grec ; il ne demande jamais d'auteur grec ; il ne cite par hasard qu'un seul mot de cette langue dans sa correspondance [9], et Richer nous dit les traductions latines dont il se servait pour expliquer Aristote et Porphyre. On peut donc assurer que Gerbert

[1] Opera Gerb. p. 477. On a confondu quelquefois l'abbé de Micy avec Constantin, écolâtre de Fleury-sur-Loire. — [2] C'est ce que dit M. Cousin d'Abélard, Ouvrages inédits d'Abélard, p. XLVII. — [3] Vicit scientia Ptolemæum in astrolabio, Aleandrum (Alkindum?) in astrorum interstitio, J. Firmium in fato. De Gestis Reg. Angl. t. II, p. 64. — [4] Hist. litt. t. VI, p. 609. — [5] Marlot et Jacques Alexandre le disent, Journal des Sçavants, 1734, p. 772. Voici le texte de Thietmar : In Magadaburgh orologium fecit, illud recte constituens, considerata per fistulam quadam stella nautarum duce. Chron. l. VI, c. 61. — [6] Hist. litt. t. VI, p. 57. — [7] Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, p. 22. Auxerre, 1857. — [8] On pourrait dire presque tous les écrivains qui se sont occupés de Gerbert. — [9] Epist. Gerb. 116.

ne savait pas plus le grec que ne le saura le célèbre Abélard[1]. Le titre de *médecin*, qu'on lui donne quelquefois, ne prouve pas davantage qu'il fût habile dans l'art de guérir : il avoue lui-même qu'il ne connaissait que la théorie de cette science[2].

M. Chasles a dévoilé l'origine et le peu d'étendue de ses connaissances en arithmétique et en géométrie[3]. Pour la musique, M. Vincent, de l'Institut, qui fait autorité dans cette question, assure qu'il rétablissait les principes des Pythagoriciens, dont le monocorde est longuement décrit par Macrobe et par Boëce. Gerbert trouvait dans les auteurs latins, qui lui étaient familiers, la description des instruments dont il se servait pour observer les astres[4]. Cicéron parle dans sa *République*[5] de la sphère d'Archimède, qui représentait les mouvements du soleil, de la lune, des planètes. Dans son Traité de *la nature des Dieux*[6], il rappelle l'imitation qui en avait été faite par Posidonius. Ce qu'on lit dans ses *Tusculanes*[7], dans les *Fastes d'Ovide*[8], laisse penser que la sphère d'Archimède, qui était beaucoup plus complète que celles de Gerbert, était connue dans le monde romain de tous les gens instruits. Dans la ville d'Alexandrie, on exposait aux regards du public une sphère armillaire attribuée à Eratosthène, dont Ptolémée nous a transmis la description. Si Gerbert n'avait pas vu des sphères, il en avait des indications assez précises dans Macrobe[9], dans Martianus Capella[10], dont les livres étaient répandus dans toutes les écoles.

On a l'habitude d'exalter le mérite des personnages dont on écrit la biographie; nous croirions faire tort à Gerbert en agissant de la sorte. Laissez-lui sa part de gloire ; elle est assez large : il a combattu les préjugés de son siècle ; il a aimé, fait aimer, conserver les auteurs profanes, condamnés par des esprits étroits et rigoristes qui dirigeaient les consciences ; il a ranimé l'étude des sciences oubliées ; il les a propagées par ses leçons, par ses instruments. C'est à lui, et non point aux Arabes, que l'Europe doit son système et ses signes de numération. Enfin son enseignement, ses travaux ont donné aux

[1] Cousin, Ouvrages inéd. d'Abélard, p. XLVII. — [2] Epist. Gerb. 158. — [3] Hist. litt. t. VI, p. 71. — [4] Büdinger, p. 41 et suiv. — [5] lib. I, c. 14. — [6] l. II, c. 34-35. — [7] lib. I, c. 25. — [8] VI, 277. — [9] Macrobe, lib. I, c. 14, 15, 18. — [10] M. Capella, lib. VIII, § 817, 840.

esprits une activité qui ne s'arrêtera pas à sa mort. « Au milieu du XIe siècle une nouvelle ère commence. L'antiquité, un peu mieux connue, fait éclore un mouvement intellectuel d'abord très-faible, mais qui, s'accroissant par degrés, éclate au XIIe siècle et jusqu'à la fin du XVe produit sans relâche des chefs-d'œuvre originaux [1]. » Cherchez le point de départ et vous remontez jusqu'à Gerbert. Ces titres, et nous verrons bientôt que ce ne sont pas les seuls qui lui appartiennent, suffiraient pour immortaliser son nom, pour le faire compter parmi les hommes d'élite qui ont le plus contribué aux progrès de la civilisation.

Il eût manqué quelque chose à sa gloire, s'il n'eût pas eu de son vivant des envieux. Le plus célèbre et le plus dangereux fut Othric, savant saxon attaché à la cour de l'empereur Othon II. Il avait d'abord enseigné dans l'école de Magdebourg, où les élèves qui accouraient pour l'entendre étaient si nombreux, qu'une partie logeait chez les habitants de la ville. Othric les maintenait dans une discipline sévère [2]. Il ne permettait dans la conversation que l'emploi du latin. Lorsqu'il administrait des corrections corporelles, c'était dans cette langue que les coupables imploraient leur pardon. Les enfants eux-mêmes lui disaient d'une voix pleine de larmes : *Domine mi!*

L'écolâtre vivait dans des rapports continuels avec son archevêque Adalbert; ils lisaient ensemble, et le neveu de l'archevêque, le jeune Adalbert, qui devait recevoir la couronne du martyre chez les Polonais, dont il fut l'apôtre, assistait à ces lectures. L'archevêque et le moine, d'un caractère vif et opiniâtre tous les deux, finirent par se brouiller. Othon, qui appréciait Othric, pria l'archevêque de le lui céder. Adalbert, inquiet de l'ambition du moine, ne se rendit qu'avec peine aux sollicitations de l'empereur. Après le départ du maître, les élèves s'éloignèrent de Magdebourg en disant :

Sat prata biberunt.

L'école du palais était, sous les Othon, comme autrefois sous Charlemagne,

[1] Cousin, Ouvrages inéd. d'Abélard, p. LIX. — [2] Pertz, Monum. Germ. Histor. script. t. IV, c. 5. Vita secunda S. Adalbert. Lire pourtant l'anecdote de la jeune fille renversée dans une rue de la ville. Vit. Antiquior c. 4 et 5.

le séminaire des grands dignitaires de l'Église ; Othric aspirait à la succession de l'archevêque de Magdebourg, qui tenait un aussi haut rang que les archevêques de Trèves et de Mayence. On dit que l'empereur la lui avait promise. Othric comptait en outre sur Gisiler, évêque de Mersebourg, favori d'Othon II, sur les habitants de la métropole, dont ses amis entretenaient le dévouement. Tranquille pour l'avenir, il n'était troublé que par les éloges qu'il entendait sans cesse prodiguer à l'écolâtre de Reims. Il en était blessé comme d'une atteinte à sa propre gloire. Pour apprécier ce rival, dont le nom fatiguait ses oreilles, il chargea un Saxon fort habile d'obtenir des élèves de Gerbert quelques-unes de ses divisions, surtout en philosophie.

Le messager se rendit à Reims ; il assista aux leçons ; il recueillit avec adresse les divisions des genres ; mais quant à celle qui embrasse toute la philosophie en général, il se trompa gravement sur la méthode [1].

Gerbert avait établi que la physique est coordonnée aux mathématiques ; le Saxon la subordonna aux mathématiques, comme l'espèce l'est au genre. On ne sait s'il le fit à dessein.

Cette division fut remise à Othric avec beaucoup d'autres. Celui-ci l'examina très-attentivement, et, heureux de l'erreur de son rival, il se mit à répéter tout haut que Gerbert n'entendait rien à la philosophie ; qu'il ignorait tout à fait en quoi consistent les choses divines et humaines, connaissance sans laquelle il n'est permis à personne de se mêler de philosophie. Othric fit plus : il porta au palais la division de Gerbert ; et, là, en présence du prince, il montra l'erreur à ceux qui passaient pour les plus savants.

Othon, fort étonné de cette faute de Gerbert, désirait l'entendre et savoir comment il la justifierait. L'occasion se présenta l'année suivante.

Des révolutions avaient affaibli l'empire de Constantinople ; Othon voulant en profiter pour attaquer les provinces que les Grecs possédaient dans le sud de la Péninsule, se rendit en Italie. L'archevêque Adalbéron se dirigeait à la même époque, avec son secrétaire, vers la ville de Rome. Informé que la cour

[1] Voir, pour cette dispute, Rich. Hist. l. III, du ch. 55 au ch. 66.

était à Pavie, où devait se faire la réconciliation [1] de Théophanie avec l'impératrice douairière Adélaïde, que la haine de sa bru avait forcée, après la mort d'Othon-le-Grand [973], de se retirer auprès de son frère Conrad, roi de Bourgogne, il se détourna de sa route pour saluer l'empereur. Othon l'accueillit avec bienveillance, et le conduisit avec lui, par le Pô, jusqu'à Ravenne, où il célébra les fêtes de Noël et résida jusqu'au printemps de l'année suivante. Othric s'y trouvait; les rivaux étaient en présence. C'était le moment de les mettre aux prises, car jamais on ne rencontrerait un tel auditoire ni des juges plus compétents. Outre les savants du palais, l'arrivée de l'empereur avait attiré à Ravenne une foule de personnages distingués, de clercs fort instruits. Les uns y venaient dans l'espoir d'obtenir des faveurs, d'autres s'attendaient à quelque grande lutte philosophique. Le bruit s'en était répandu. Toutefois, bien des gens, surtout parmi les Allemands, doutaient fort que personne eût l'audace de se mesurer avec Othric.

L'empereur gardait, en public, le silence sur ses projets. Il voulait lancer à l'improviste le Saxon contre l'Aquitain, peut-être afin que celui-ci, surpris par l'attaque, développât dans sa défense toute la vivacité, toutes les ressources de son esprit; peut-être aussi n'eût-il pas été fâché de la victoire d'Othric. Il l'engageait, en secret, à presser vivement son adversaire, à lui proposer beaucoup de questions sans en résoudre aucune.

Un jour, Othon, suivi de la foule des grands et des savants réunis à Ravenne, monte sur son trône. En quelques mots, il fait ressortir les avantages de la science, des discussions philosophiques, puis il ordonne de produire la division de Gerbert; l'assemblée décidera s'il faut l'accepter ou la corriger.

Othric s'avance, la présente à l'empereur et déclare que c'est ainsi que Gerbert l'a disposée, qu'elle a été recueillie par ses auditeurs. Othon la fait lire à haute voix et la remet à Gerbert, qui l'examine avec attention, en approuve une partie, rejette l'autre, et affirme que ce n'est pas ainsi qu'il l'a établie.

Alors s'engage entre les deux rivaux une longue et vive dispute, mêlée de part et d'autre d'observations ironiques et mordantes.

[1] Muratori, Rer. Italic. script. t. I, p. 146.

Il résulte du résumé très-incomplet que nous en donne Richer, que Gerbert avait adopté en partie les divisions d'Aristote, qu'il connaissait par les traductions et les commentaires de Porphyre, de Boëce et de Victorinus [1], tandis qu'Othric n'était point de l'école péripatéticienne.

Dans ce siècle, que l'on croit en général si étranger aux choses de l'esprit, la dispute captiva l'attention de cet illustre auditoire une journée presque tout entière. L'empereur la fit cesser à l'entrée de la nuit.

Gerbert reçut, après cette conférence, de beaux présents; et, couvert de gloire, il revint en France avec son archevêque [2]. Othric fut moins heureux : Adalbert, archevêque de Magdebourg, mourut le 20 juin de l'année suivante [981], disant à ceux qui l'entouraient que Dieu ne laisserait pas Othric occuper son siége [3]. Le clergé, les fidèles du diocèse, qui avaient des pensées bien différentes, envoyèrent à l'empereur des moines, des chevaliers, pour le prier d'approuver leur candidat. Les députés confièrent leur mission à l'évêque Gisiler, qui fit de grandes promesses. Les amis d'Othric ne doutaient pas du succès, quand ils apprirent que l'évêque, s'étant jeté aux pieds de son maître, avait obtenu pour lui-même le siége vacant. La cour vénale de Rome, ajoute Thietmar [4], confirma cette translation, contraire aux lois de l'Église.

Othric ne survécut pas longtemps à cette mésaventure. Il tomba malade à Bénévent, où il mourut peu de jours après, en exprimant de vifs regrets d'avoir jamais quitté son monastère. « C'était l'homme le plus disert de son » temps, un vrai Cicéron, dont la mémoire brille encore dans la Saxe [5], » dit un de ses contemporains plus jeune de quelques années. Il n'a laissé, d'après Thietmar [6], personne qui l'égale en savoir et en éloquence.

Gerbert avait repris ses travaux dans le monastère de Reims. Il menait une vie calme et studieuse, entouré de considération, lorsque l'empereur lui

[1] Victorinus, et non pas Vitruvius, comme le fait dire à Richer une erreur de copiste conservée dans toutes les éditions du texte latin, mais corrigée par Büdinger. — [2] Richer l'affirme, Hist. liv. III, c. 55. Büdinger voudrait qu'il fût resté ou revenu bientôt après à la cour, afin de se concilier les bonnes grâces de l'empereur; p. 61-64. — [3] Thietm. l. III, c. 8. — [4] Ibid. — [5] Pertz, Monum. German. t. VI, Vit. Adalb. c. 5. — [6] Thietm. l. III, c. 8 in fine.

donna l'abbaye de Bobio, l'une des plus riches de l'Italie. Avant de le suivre sur les nouveaux théâtres où la Providence l'appellera, et pour mieux apprécier les résultats qu'il obtint comme professeur et comme bibliophile, nous réunirons en quelques pages des faits qui sont disséminés dans toute sa vie; nous dirons quels hommes se sont formés à son école, quels livres il a recueillis dans sa bibliothèque et conservés peut-être aux âges suivants.

Nous savons déjà que l'empereur Othon-le-Grand se plaisait à l'entretenir, et que son fils, Othon II, se mêlait quelquefois à son auditoire. Si l'on s'est trompé en avançant que le prince qui fut Othon III avait reçu ses leçons du vivant de son père [1], car il n'avait à sa mort que trois ans, il sollicita du moins plus tard ses conseils et le fit venir à sa cour. Mais Robert, fils de Hugues Capet et son successeur à la couronne de France, fut un de ses élèves les plus distingués [2].

Du monastère de Reims, comme du cheval de Troie, pour nous servir d'une comparaison familière au moyen âge, sortirent des rois, des évêques, des abbés, des maîtres, qui propagèrent sa doctrine dans toute l'Europe.

L'école de Chartres, si florissante pendant le XIe siècle et le XIIe, lui doit son fondateur Fulbert [3], surnommé par ses contemporains le Socrate français, dont les relations s'étendirent jusque dans l'Angleterre, le Danemarck et la Hongrie. Fulbert avait pour condisciple Herbert, juif d'origine, que son instruction et sa piété firent nommer abbé du monastère de Lagny. Ingon, cousin de Robert, devint abbé de Saint-Germain-des-Prés; Girard occupa l'évêché de Cambrai, Adalbéron ou Ascelin celui de Laon, Leuthéric, l'archevêché de Sens. Richer est célèbre par l'histoire de son temps, qu'il écrivit sur les instances de son maître. Nous devons à Bernélinus un traité d'arithmétique [4], sans lequel celui de Gerbert serait peu compris. D, que Gerbert ne désigne que par cette initiale de son nom [5], et qu'il comble de témoignages d'estime et d'affection, était peut-être Durand [6] de Liége, plus tard évêque d'Utrecht. Quelques auteurs ajoutent à cette liste l'écolâtre

[1] Bzovius, c. 9, p. 28. Marl. Hist. de Reims, t. III, p. 21. Hist. litt. t. VI, p. 562, etc. — [2] Rer. Gall. script. t. X, p. 99. — [3] Ibid. — [4] Opera Gerb. p. 357. — [5] Epist. Gerb. 170, 181, 183. — [6] C'est l'opinion de Hock, p. 107, 1.

Adalbert[1], Brunon, évêque de Langres, neveu du roi Lothaire, Jean, d'abord écolâtre, puis évêque d'Auxerre, enfin les prêtres romains Théophylacte, Laurent Malfitain, Brazuit, Jean Gratien, qui furent les maîtres du pape Grégoire VII[2].

Avec ces hommes, se groupait autour de la chaire de Reims une foule d'auditeurs inconnus dont quelques-uns venaient de fort loin. Gerbert ne les perdait pas de vue après leur départ; il s'intéressait à leurs progrès, il les recommandait à leurs abbés[3], afin que les moyens de continuer leurs études ne leur fussent pas refusés. Il répondait aux questions qu'ils lui adressaient sur les sciences. On l'interrogeait quelquefois sur la médecine; il se déclare incompétent pour cette partie, quoiqu'il en connaisse quelques traités[4] : il cite à ce sujet le seul mot grec[5] qui se rencontre dans ses lettres pour relever l'erreur de son correspondant, qui appelle *postuma* l'affection du foie que les Latins, dit Gerbert, nommaient apostuma, et les Grecs ἠπατικόν.

Nous avons ses réponses à Remi, moine de Trèves, qui devint abbé de Mithlac, à Constantin moine de Fleury-sur-Loire, à un autre Constantin, d'abord doyen, plus tard abbé de Micy, à Adelbolde, qui fut évêque d'Utrecht. Il donnait au premier des explications sur le plus simple diviseur d'un nombre entier, et lui promettait une sphère[6]; il envoyait à Constantin de Fleury un petit traité d'arithmétique, composé de mémoire sans le secours d'aucun livre[7]; il apprenait à l'abbé de Micy[8] à construire une sphère pour observer les astres. Constantin de Fleury lui inspirait par son savoir une si grande confiance, qu'il le désignait à ses correspondants[9] lorsque les affaires ne lui permettaient pas de répondre à leurs questions. Gerbert expliquait à Adelbolde[10] la manière de déterminer l'aire d'un triangle équilatéral. Il rédigeait pour un moine, qui nous est inconnu, un calendrier

[1] Voir son épitaphe, Opera Gerb. p. 294. — [2] Hist. litt. t. VI, p. 575. Hock, p. 151. Benno, Vita et Gesta Hildebrandi, apud Maffeium, Hist. Indicarum, lib. XVI, pars IIa, p. 95. — [3] Epist. Gerb. 121, 122. — [4] Ibid. 78 et passim. — [5] Ibid. 116. — [6] Ibid. 124, 133. — [7] Opera Gerb. p. 349. — [8] Ibid. p. 477. Les auteurs de l'Hist. litt. ont confondu cet abbé avec Constantin de Fleury, t. VI, p. 37. — [9] Epist. Gerb. 115. — [10] Opera Gerb. p. 475.

indiquant la longueur des jours et des nuits en France, et sur les bords de l'Hellespont, aux différentes époques de l'année [1].

On est étonné de ne pas voir figurer Abbon, abbé de Fleury-sur-Loire, parmi les élèves ou du moins parmi les correspondants de Gerbert. Abbon écrit, en 997, au pape Grégoire V, que Gerbert est son ami [2], mais il ne paraît pas qu'ils aient échangé de lettres. Il est certain que l'abbé de Fleury, qui joue un rôle très-considérable dans l'Eglise de France, avait fréquenté l'école de Reims. Était-ce pendant que Gerbert en avait la direction ? C'est possible; Mabillon le pense [3], Aimoin, ne le dit pas. Il a l'air de déprécier les études de cette ville, et, malgré les vives discussions qui éclatèrent entre ces deux personnages, il ne nomme pas une seule fois Gerbert dans les écrits qu'il nous a laissés sur Abbon. Ce silence obstiné est une preuve, à notre avis, de la jalousie du monastère de Fleury, d'où partiront les attaques insidieuses, les calomnies dirigées contre un rival trop heureux.

Les élèves de Gerbert, qui appartenaient à toutes les classes de la société, répandirent au loin les sages principes puisés auprès de leur maître. S'il leur avait communiqué l'amour des choses de l'esprit, il leur avait donné, en outre, l'exemple alors unique d'aimer, de transcrire les livres de l'antiquité profane, auxquels il demandait les jouissances les plus douces de la vie. On ne saurait parcourir sa correspondance sans être tenté de lui appliquer les paroles de Montesquieu: « Cette antiquité m'enchante! » Si Gerbert ne dit pas comme l'écrivain du XVIIIe siècle: « Je n'ai jamais eu de chagrin qui ait résisté » à une demi-heure de lecture. » Il avoue qu'il trouve dans la philosophie l'oubli des persécutions qu'il endure [4], et qu'il se plaît à rafraîchir son âme altérée dans les courants limpides de Cicéron [5].

Il serait instructif et curieux de connaître tous les ouvrages qu'il possédait; nous n'avons malheureusement pour en dresser le catalogue que des indications éparses dans ses écrits et surtout dans ses lettres. Ces indications sont fort incomplètes; Gerbert ne réclame que les livres qui lui manquent; encore les dé-

[1] Epist. Gerb. 157. — [2] Epist. Abbonis I, Ut amicum colo et colui. Migne, t. 139, col. 220. — [3] Annal., t. IV, p. 79. Aimoinus, Acta SS. Ord. s. Bened. sæc. V, et Migne, t. 140, col. 381 sqq. — [4] Epist. Gerb. 57. — [5] Ibid. 163.

signe-t-il fort souvent par les termes vagues de *libros, codices*, qui ne nous apprennent rien, et qu'un mot de sa bouche, une note aujourd'hui perdue, avaient clairement désignés à ses correspondants. On se tromperait donc si l'on jugeait de la richesse de sa bibliothèque par le tableau que nous allons présenter. Sa position personnelle, ses relations avec les évêques, les abbés, les gens instruits de presque toute l'Europe occidentale, ses voyages lui avaient donné la facilité d'acquérir beaucoup de livres. Après avoir été abbé de Bobio, qui avait assurément l'une des plus belles bibliothèques du xe siècle, dont l'inventaire a été dressé peut-être par ses ordres [1], il ne demande que la copie de trois volumes [2] de ce monastère. Ne pouvons-nous pas en déduire sans trop de rigueur qu'il avait les autres ou du moins ceux qui étaient les plus importants?

Gerbert possédait les grammaires dont tous les monastères, tous les maîtres avaient des copies. Donat a été le Lhomond du moyen âge. Son traité *de Octo partibus orationis* était appris par les débutants [3]. Il préparait à l'étude plus difficile de Priscien, dont nous savons que l'autorité était irréfragable, que les décisions étaient sans appel. Au IXe siècle et au Xe, ces deux grammairiens étaient commentés par les maîtres les plus célèbres. Martianus Capella, cité par Gerbert [4], était placé sur la même ligne. Le Satiricon de Martianus Capella était le manuel de l'école, une espèce d'encyclopédie résumée des connaissances que l'on pouvait acquérir. Il est divisé en neuf livres, dont les deux premiers célébraient *les noces de la Philologie et de Mercure;* les sept autres traitent du *Trivium* et du *Quadrivium*. Le titre, la forme bizarre de ce livre, le mélange de prose et de vers frappaient l'imagination de la jeunesse, excitaient son émulation.

Nous savons qu'il faisait lire à ses élèves Virgile, Stace, Térence, Juvénal, Horace, Perse, J. César, Salluste, Suétone. Il se servait du traité de Marius Victorinus sur la rhétorique, de l'Introduction de Porphyre, des Catégories, de l'Interprétation d'Aristote, des Topiques de Cicéron, commentés par Boëce. Il ne cite ni le *de Oratore*, ni le *ad Herennium*, ni les Institutions de Quin-

[1] Il est de la fin du xe siècle, dit Muratori. Ant. Italic. l. III, col. 818. Nous le reproduisons dans les notes. — [2] Epist. 78. — [3] On disait d'un diablotin, novice dans son art, *il était à son Donat*. — [4] Epist. Gerb. 157.

tilien, qui avaient alors, les deux derniers surtout, une grande célébrité. D'après Loup Servat, abbé de Ferrières, le *de Oratore* et les Institutions étaient réunis en un seul volume [1]. Ils devaient être parmi les *codices* que Gerbert demande, s'il ne les avait pas déjà, comme il avait la République de Cicéron, son traité des Offices et les traités de morale de Sénèque. Il possède aussi l'ouvrage de médecine de Cornélius Celsus. Gerbert employait pour obtenir les traités qu'il désirait toute l'insistance des bibliophiles modernes. Il avoue qu'il n'a jamais eu rien plus à cœur que de se procurer les livres qui peuvent l'instruire [2]. Il en a acheté à grand prix à Rome, en Italie, en Allemagne, en Belgique; il en demande à l'abbé de Saint-Julien de Tours, Ebérard. Il met à sa disposition le parchemin et les sommes nécessaires pour couvrir les frais de transcription. Il indiquait à la fin de sa lettre les ouvrages qu'il voulait acquérir [3]. Cette note est perdue. Nous n'avons pas la réponse d'Ebérard qui aurait pu nous donner la valeur des livres à la fin du xe siècle; Gerbert n'entre pas dans ces détails. Il a recours à la bienveillance de ses amis pour former sa bibliothèque; il ne dit pas ce qu'elle lui coûte. Une seule fois, il écrit à l'abbé de Sens qu'il lui a envoyé deux sous d'or, parce que l'ouvrage qu'il fait transcrire ne doit pas être d'une *mince étendue*. Si c'est trop peu, il en enverra d'autres jusqu'à ce qu'on lui dise : *sufficit*, assez [4] ! Il attend la visite de son ami Constantin, scolastique à Fleury-sur-Loire : « Que » les écrits de Tullius t'accompagnent, lui dit-il, et sa République et ses Ver- » rines, et les nombreux discours composés par le père de l'éloquence ro- » maine pour la défense de tant de ses compatriotes [5]. »

Cicéron ne lui faisait pas oublier les autres écrivains. Airard, abbé de Saint-Thierry, lui avait demandé un service; Gerbert y mettait pour condition que Pline serait corrigé, Eugraphius donné, que les livres que possédaient les monastères d'Orbais et de Saint-Basle seraient copiés [6]. Remi, moine de Trèves, et plus tard abbé de Methlac, sollicitait une sphère. Gerbert fit valoir la dureté des temps, ses embarras au milieu des affaires pu-

[1] Petimus etiam Tullium de Oratore et duodecim libros Institutionum oratoriarum Quintiliani, qui uno, nec ingenti, volumine continentur. Epist. Serv. Lup. abb. Ferrar. 103. — [2] Gerb. Epist. 163. — [3] Ibid. 118. — [4] Ibid. 117. — [5] Ibid. 130. — [6] Ibid. 11.

bliques. Donner une sphère *gratis* n'était pas chose facile; mais si Remi envoyait une belle copie de l'Achilléïde de Stace, un cadeau pourrait bien en attirer un autre en échange [1]. L'Achilléïde fut envoyée; la copie était incomplète [2]; mais Gerbert ne se crut pas dégagé de sa promesse : il prépara pour son ami une sphère d'un travail remarquable. Elle devait être polie au tour, couverte d'un cuir de cheval, ornée de brillantes couleurs. Il est aisé de voir par ce trait qu'il ne se laissait pas vaincre en générosité; les livres que lui donnaient ses amis n'étaient pas ceux qui lui coûtaient le moins cher. Il s'estimait heureux d'en obtenir à tout prix.

Le savant Joseph avait composé en Espagne un traité sur la multiplication et la division des nombres. Cet ouvrage, qui pourrait jeter un grand jour sur l'arithmétique au xe siècle, n'est malheureusement pas arrivé jusqu'à nous, ou bien il n'est pas encore sorti des ténèbres qui le cachent au fond de quelque bibliothèque. Gerbert le demande en son nom, au nom de l'archevêque de Reims, à l'évêque Bonifilius, puis à Gérauld d'Aurillac [3], chez lequel l'avait laissé l'abbé Guarin. On ne sait pas davantage s'il obtint de Lupito de Barcelone [4] la traduction d'un traité arabe d'astronomie.

L'Italie, malgré ses révolutions, avait mieux conservé que le reste de l'Europe quelques débris du passé. L'ignorance y avait été combattue énergiquement par les conciles, qui imposaient aux prêtres des campagnes l'obligation d'apprendre aux enfants la lecture, l'écriture et le chant. Il n'est donc pas surprenant que les livres s'y fussent mieux conservés que dans le reste de l'Europe. Le monastère de Bobio était un de ceux qui en possédaient le plus grand nombre. Pour en obtenir trois, Gerbert écrivit en secret, après sa fuite [vers 985], au moine Rainard une lettre pressante : [5] « Je ne te demande » qu'une seule chose, mais c'est avec les plus vives instances; tu n'en éprou» veras ni danger ni perte, et les liens de mon amitié pour toi en deviendront » indissolubles. Tu sais avec quelle ardeur je cherche partout des livres; tu » sais combien il y a partout de copistes dans les villes et dans les campagnes » de l'Italie. A l'œuvre donc! fais-moi transcrire, à l'insu de tout le monde, » à tes frais, l'astronomie de Manilius, la rhétorique de Victorinus, le traité

[1] Gerb. Epist. 124. — [2] Ibid. 133. — [3] Ibid. 55, 63. — [4] Ibid. 60. — [5] Ibid. 78.

» sur l'ophthalmie de Démosthène. Frère, je te promets, et tiens-le pour certain, que je garderai un silence religieux sur ce dévouement, sur cette obéissance, qui ne mérite que des éloges. Tout ce que tu auras déboursé, je te le rendrai avec usure dès que tu me l'écriras et quand tu le voudras... Ne crains pas que personne sache jamais le secret que tu nous auras confié. » Rainard répondit sans doute aux désirs de son ancien abbé. Gerbert ne parle plus de Marius Victorinus, il cherche à compléter Démosthène. Quant à Boëce, s'il le reçut, il en trouva un nouvel exemplaire à Mantoue, dans un de ses voyages en Italie. Cette découverte le combla de joie. Il apprit, il vanta ses trouvailles à l'archevêque Adalbéron. Outre l'astronomie de Boëce, il y avait des volumes dont il ne dit pas le titre, de très-belles figures de géométrie, et il espérait trouver encore d'autres choses tout aussi admirables. Il promettait de les communiquer à son archevêque, à la condition qu'il lui donnerait en échange l'histoire de Jules César que possédait l'abbé de Montier-en-Der, dans le diocèse de Langres [1].

Ce fut peut-être pendant ce voyage que Gerbert s'avança jusqu'à Rome, où il choisit plusieurs livres dont la transcription était surveillée par son ami le diacre Etienne [2]. C'étaient Suétone et Q. Aurelius « avec d'autres que tu connais, dit-il à son ami. » Nous ignorons pour notre part quels sont ces auteurs et ceux qu'il demande à l'archevêque de Trèves [3], aux moines de Saint-Pierre-de-Gand [4].

Pour triompher du mauvais vouloir de ces moines, qui refusaient de lui donner les ouvrages qu'ils lui avaient offerts, Gerbert se fâche, il emprunte à Cicéron la première ligne de sa fameuse Catilinaire : *Jusques à quand abuserez-vous de ma patience?* Il menace de briser les liens qui unissaient le monastère de Gand à l'Eglise de Reims.

Après tant de sacrifices et de soins, Gerbert était quelquefois trompé dans ses espérances : l'exemplaire si laborieusement acquis était incomplet! Il fallait de nouveaux frais, de nouvelles démarches pour obtenir les feuillets, les

[1] Epist. Gerb. 76. — [2] Ibid. 77. Il prie Etienne de les remettre à Guido, comte de Soissons, qui doit être le comte Bérold, d'après Mabillon. Veter. Analect. p. 367. — [3] Epist. Gerb. 91. — [4] Ibid. 7, 8.

lignes qui manquaient. Il avait fait venir d'Italie le traité de Démosthène sur l'Ophthalmie, de Sens le discours de Cicéron pour Déjotarus; il fut obligé de prier l'abbé Gisalbert de lui envoyer, s'il les avait, le commencement du premier et la fin du second [1]. Il s'adressait aussi à un moine de Mayence pour avoir quelques phrases du Commentaire de Boëce sur le *de Interpretatione* [2].

Ces lacunes étaient fréquentes dans les livres de l'antiquité profane, dont l'existence était menacée par l'ignorance des peuples et par la haine de l'Eglise. A ces causes de ruine il s'en joignait une autre qui n'était pas moins dangereuse. Depuis que les Arabes s'étaient emparés de l'Egypte, dans le VIIe siècle, l'Europe recevait très-peu de papyrus, le parchemin coûtait beaucoup, le papier de chiffon commençait à peine à être connu. Toutefois les moines écrivaient des légendes, des gloses, des expositions, des commentaires; ils reproduisaient ceux qui avaient été composés. C'était par milliers que se faisaient ces copies, et, au lieu d'acheter du parchemin, ils trouvaient plus simple de râcler avec la pierre ponce les livres profanes, de les faire bouillir pour effacer l'ancienne écriture [3]. Un traité de Cicéron était remplacé par un commentaire de saint Jérôme; les livres de Tite-Live, de Tacite, de Trogue-Pompée, de tant d'auteurs, que le monde savant rachèterait au poids de l'or, ont disparu sous des légendes, sous des diplômes, sous des actes de vente et de donation.

Les pertes sont immenses : combien ne le seraient-elles pas davantage si Gerbert n'eût pas ranimé le goût de l'antiquité profane, l'habitude de transcrire ses chefs-d'œuvre!

On a dû remarquer, avec quelque surprise, que Gerbert ne parle que des auteurs profanes. Dans les lettres de Loup de Ferrières, les livres saints, les Pères de l'Eglise sont réclamés en même temps que César, Cicéron, Trogue-Pompée et Tite-Live. Gerbert ne se préoccupe jamais des écrivains ecclésiastiques. Loin de nous assurément la pensée qu'il les dédaignât : les nombreuses citations qu'il leur emprunte dans sa polémique avec les défenseurs d'Arnulfe attestent combien ils lui étaient familiers, combien il s'était nourri de leur substance. Reconnaissons toutefois qu'il éprouve pour l'antiquité

[1] Gerb. Epist. 213. — [2] Ibid. 149. — [3] Voir la diplomatique de Mabillon passim et Murat. Antiq. Ital. t. III, dissertat. XLIII.

profane ce goût qui est le trait distinctif des *litterati* de la Renaissance, qui se laissèrent entraîner par leur admiration jusqu'à diviniser, pour ainsi dire, ses auteurs. Gerbert aurait condamné cette folie, mais je ne sais pas si, aux jours de tristesse et de découragement, il ne cherchait pas des consolations dans Sénèque et Cicéron, comme dans saint Paul et saint Augustin. Je ne serais même pas surpris qu'il se fût rencontré quelques-uns de ses disciples parmi ces enthousiastes qui tentèrent de réhabiliter le polythéisme, à la fin du xe siècle, dans le nord de l'Italie. Un certain Vilgard était l'apôtre du nouveau culte. Il avait des visions [1] : Virgile, Horace, Juvénal le remerciaient de son zèle pour leur gloire; ils lui promettaient l'immortalité. Vilgard, exalté par ces promesses, répandait des idées contraires à la foi. Les poètes étaient ses livres sacrés, leurs vers étaient ses oracles. Il eut des prosélytes que le fer et le feu firent bientôt disparaître. Cette analogie entre le xe siècle et le xve n'a-t-elle pas quelque chose de surprenant? Vilgard et Bérenger ne peuvent-ils pas être considérés comme les obscurs précurseurs de Marsile Ficin, de Luther et de Calvin? Tant il est vrai que le réveil des esprits, après de longues générations d'ignorance, amène une émancipation qui n'est pas toujours sans danger. Gardons-nous de rendre les initiateurs à la vie nouvelle responsables du mal qui s'est fait après eux.

C'est ainsi que Gerbert passa surtout la première partie de sa vie, entre les jouissances que donne le commerce des livres et celles que l'on éprouve à communiquer son savoir à un auditoire intelligent et sympathique. Son nom était connu de tous les hauts personnages des cours et de l'Église; il était prononcé avec respect dans la plupart des monastères; le peuple lui-même le répétait avec une admiration mêlée, peut-être, d'un secret effroi sur le bruit vague des connaissances surnaturelles qu'on lui attribuait en mécanique et en astronomie. Pour se distraire de ses travaux, il entretenait, en son nom et au nom de son archevêque, une correspondance active; il servait de secrétaire dans les synodes [2]; il cultivait ses anciens amis; il s'en faisait de nouveaux. Il jouissait d'une familiarité respectueuse et enjouée auprès d'Adalbéron, qui lui avait donné toute sa confiance et le chargeait des missions les plus déli-

[1] Radul. Glaber. l. II, c. 12. — [2] Epist. Gerb. I et passim.

cates. Rien ne manquait à son bonheur. L'ambition vint l'enlever à cette vie dont le souvenir plein de charmes se représentera plus d'une fois à son âme abattue. En acceptant l'abbaye de Bobio, il se jeta dans les soucis de l'administration, dans des luttes passionnées contre des intérêts aveugles, égoïstes.

Dans les premières années du VIIe siècle, l'Irlandais saint Colomban avait fondé, en l'honneur de la Vierge, un monastère et une chapelle en bois, à quarante milles de Pavie, sur le ruisseau de Bobio, qui leur donna son nom. Le roi Agilulfe les reconstruisit en pierre. La sainteté du fondateur, les miracles opérés par ses reliques [1], la piété des moines, les priviléges accordés au couvent [2] attirèrent des habitants dans la vallée solitaire. Un bourg s'éleva autour de la chapelle de la Vierge; le monastère, enrichi par les dons des fidèles, eut bientôt d'immenses possessions dispersées dans toute la Péninsule. L'abbé reçut le titre de comte, en 940 [3]; il siégea dans les conseils à côté des princes séculiers, dont il eut à remplir les obligations féodales, entre autres celle de conduire ou d'envoyer aux combats des vassaux armés pour le service du suzerain.

Les richesses, les honneurs du monde mirent en fuite les vertus cénobitiques. Le titre d'abbé fut obtenu par des hommes indignes de le porter; les biens du couvent devinrent la proie des ravisseurs. Dans la première moitié du Xe siècle, l'abbé Gerland, archichancelier du roi Hugues, avait profité d'un miracle pour réformer ces abus et faire confirmer les priviléges du couvent. Cette confirmation, plusieurs fois renouvelée, n'arrêta pas le mal qui fut à son comble sous Pétroald. Othon I et Othon II soutinrent avec énergie les droits de cet abbé; mais son caractère était faible, sa négligence extrême. Othon II, pour empêcher la ruine du monastère, le força de renoncer à sa dignité, de rentrer dans les rangs des moines.

Le rôle de son successeur devenait très-difficile; il fallait un homme d'un esprit souple, insinuant pour gagner les Italiens, d'un caractère ferme et décidé pour les contenir; il fallait en outre que le nouvel abbé fût dévoué à

[1] Mabillon, Ann. Bened. t. III, p. 398. — [2] Voir ces priviléges dans Ughelli, Ital. sacr. t. IV, col. 1345. — [3] Ibid. col. 1353.

l'Empereur, qui était engagé dans une guerre dangereuse contre les Grecs; Othon II nomma Gerbert. Le nouvel abbé, qui était étranger aux affaires du monde, partit pour Bobio avec de brillants et chimériques projets, enfantés par son imagination ardente. Il songeait sans doute à unir l'étude à la direction des consciences, à cultiver à la fois et l'esprit et l'âme de ses moines, à les conduire dans les voies de Dieu par la contemplation des merveilles de la nature, par le développement de l'intelligence qui seul nous rapproche du Créateur.

Il se mit à l'œuvre avec courage; il ranima l'école; des élèves vinrent le trouver de loin [1]; il fit acheter, copier des livres; il augmenta la bibliothèque du monastère; il s'occupa de sphères, d'instruments de musique. Sa réputation s'étendit bientôt dans toute l'Italie. On savait qu'il était écouté de l'Empereur, on recourait à lui pour obtenir la réparation des injustices. C'est ainsi qu'il portait à la connaissance du prince, qu'il recommandait à sa piété les plaintes de deux moines de Principianum [2] contre l'usurpation des priviléges, des biens du couvent par l'évêque de Lodi, que favorisait la coupable connivence de l'abbé Néophyte.

La satisfaction que Gerbert éprouvait de sa nouvelle position ne fut pas de longue durée. Ses lettres à l'archevêque de Trèves, à l'abbé de Saint-Thierry, trahissent des regrets de sa chaire, de ses amis de France. L'archevêque se proposait de lui envoyer des jeunes gens pour étudier sous sa direction. Cette nouvelle, qui, autrefois, aurait flatté sa vanité, ne le toucha point. Il se contenta de répondre froidement qu'il se soumettrait à sa volonté [3]. Le titre de Gerbert, *autrefois scolastique* [4], qu'il prend dans sa lettre à l'abbé de Saint-Thierry, laisse percer un sentiment de tristesse qu'expliquent les affaires de Bobio.

Lorsqu'il avait accepté le titre d'abbé, les revenus du monastère étaient fort diminués par une mauvaise administration. Gerbert avait espéré se faire restituer par la douceur, par la réputation de son crédit à la cour, les biens enlevés. Après bien des lenteurs, des procès, des réponses évasives, impatient

[1] Epist. Gerb. 10. — [2] Ibid. 9. On ne sait pas où était situé ce monastère. — [3] Epist. Gerb. 10. — [4] Ibid. 11.

de la mauvaise foi de ses adversaires, il réclama impérieusement les droits de son couvent.

« Trève de paroles, écrivait-il à un certain Boson, voyons les faits. Nous » ne vous donnons le sanctuaire du Seigneur ni pour argent, ni pour amitié. Si quelqu'un vous l'a donné, nous ne ratifions pas cet acte. Rendez au » B. Colomban le foin que vos gens lui ont enlevé, si vous ne voulez éprouver ce que nous pouvons avec la faveur de César, notre maître, avec le » secours et le conseil de nos amis. A ces conditions, nous ne refusons pas » votre amitié [1]. »

C'était une franche déclaration de guerre adressée, dans la personne de Boson, à tous les spoliateurs du monastère. Il fit plus : cédant à l'impétuosité de son caractère, qui l'emportait au delà des limites de la prudence et peut-être de la justice, il cassa, il annula des baux, des engagements signés par Pétroald ; il traita avec dureté cet ancien abbé, qui comptait de nombreux amis parmi les moines et les courtisans, et il se hâta d'exposer sa détresse à l'Empereur [2] :

« J'aimerais mieux, lui disait-il, annoncer à mon seigneur des choses gaies » que des choses tristes; mais quand je vois mes moines exténués par la faim, » privés de vêtements, comment garder le silence? Encore ce mal serait-il supportable, si on ne nous eût enlevé jusqu'à l'espoir d'un meilleur avenir. Par » je ne sais quels codicilles, qu'ils nomment libelles, tout le sanctuaire du Seigneur est vendu. Nulle part, on ne trouve l'argent de ces ventes; les caves, » les greniers sont épuisés, et dans la bourse il n'y a rien. Qu'est-ce donc que » je fais ici, moi, pécheur? Il me vaudrait mieux de vivre seul dans l'indigence » parmi les Gaulois, que de mendier avec tant de nécessiteux en Italie. »

Ces plaintes étaient fondées; mais la situation de Bobio était celle de tous les monastères de l'Empire dont les richesses avaient excité la cupidité des seigneurs laïques, des évêques, des avoués chargés de les défendre [3]. Frapper les injustes détenteurs des terres, des revenus de Bobio, c'était menacer, mé-

[1] Epist. Gerb. 12. — [2] Ibid. 13. — [3] Voir Guérard, Polyptique d'Irminon, pour les richesses des couvents, et consulter, pour les déprédations qu'ils avaient à souffrir, les Actes des Conciles, les Capitulaires de nos rois, et Baluze, Hist. Tutel. l. I, c. xi.

contenter toutes les personnes puissantes, c'était en outre soulever des difficultés bien graves; car Gerbert n'attaquait pas seulement les usurpations, il contestait la validité d'une foule de concessions consacrées par des actes libellatiques, c'est-à-dire par des contrats, par des baux emphythéotiques reconnus, réglés par une loi [1].

L'étendue et la dispersion des terres des couvents dans des provinces éloignées rendaient ces contrats indispensables. Quoi qu'en disent leurs panégyristes, les moines ne cultivaient pas la terre, sauf dans de très-rares exceptions, et lorsque la pauvreté du lieu les y forçait; ainsi l'avait prescrit la règle de saint Benoît [2]. Pour tirer un parti avantageux des domaines, dont ils ne pouvaient surveiller l'exploitation, les abbés, d'accord avec les moines, les affermaient avec les serfs et les bestiaux qui les garnissaient. Le cheptel vivant, bêtes et gens, était apprécié suivant l'âge, le sexe, la force des individus. La location se faisait sur enchère publique par devant notaire. Les baux étaient de dix, vingt, vingt-sept, quelquefois vingt-neuf ans. On en trouve, en petit nombre, dont la durée est illimitée lorsque le contrat est onéreux, lorsqu'il faut défricher des landes, planter, bâtir, faire des sacrifices qui profitaient au bien-fonds. Il se formait quelquefois des associations pour triompher des obstacles. Le fermage était à prix d'argent ou à part de fruits; les baux entraient dans les détails des frais de surveillance, de partage, de transports; ils prévoyaient les moindres difficultés [3]. Tout cela était sage, et les intérêts des fermiers et du monastère se combinaient avec les progrès de la culture et le rendement du sol.

Mais à côté de ces contrats, il y en avait d'autres qui se prêtaient à des opérations frauduleuses. Quelquefois un emprunt pour des besoins supposés faisait aliéner les revenus des domaines les plus importants jusqu'à l'amortis-

[1] Ducange, au mot *Libellus*. Murat. Rer. Ital. script. t. I, pars II^a, p. 71, 421, etc. — [2] Si autem necessitas loci aut paupertas exegerit ut ad fruges colligendas per se occupentur, non contristentur, quia tunc vere monachi sunt si labore manuum suarum vivunt sicut et patres nostri et apostoli. *Omnia tamen mensurate fiant propter pusillanimes.* Regula S. Bened. c. 48. — [3] Nous n'avons pas les contrats de Bobio; ils devaient être comme ceux que faisait, à la fin du Xe siècle, le monastère de Saint-Vincent-du-Vulturne. Muratori, Rerum Italic. script. t. I. Chronic. Vulturn. pars II^a.

sement de la dette; d'autres fois, des fidèles cédaient leurs biens au couvent, qui les leur rendait considérablement augmentés, à titre de fermage, à la condition de payer une redevance minime.

Il est aisé de comprendre les abus qui pouvaient se glisser dans ces stipulations diverses. Les abbés, faibles ou peu délicats, éludaient la loi, se servaient de leur autorité pour favoriser, enrichir leur famille, leurs amis. De là ces déplorables conséquences dont se plaignait Gerbert.

L'empereur n'avait pas la liberté de les réformer. Sa défaite à Bazentello, le 15 juillet 982, par les Grecs unis aux Sarrasins d'Afrique et de Sicile, le soulèvement des populations slaves dans le nord et l'est de l'Allemagne, le forçaient de ménager tous ses vassaux. Il devait surtout ne pas augmenter l'irritation des Italiens, qui le détestaient comme étranger, et qui l'avaient pris en horreur depuis qu'en 981, il avait fait assassiner dans un festin, à Rome, les seigneurs, les magistrats, les députés des villes qu'il soupçonnait d'être opposés à son autorité.

L'empereur apprit donc avec peine la conduite de Gerbert. Les ennemis de l'abbé étaient nombreux à la cour; ils prétendirent que les contrats de Pétroald étaient réguliers, qu'il n'avait disposé que de ses biens propres. Ils glissèrent par des demi-mots, par des insinuations perfides, des soupçons contre l'étranger, qui avait jeté le trouble dans le couvent, maltraité son prédécesseur, créé des partis, soulevé des embarras.

Othon devait apprécier ces accusations à leur juste valeur; mais son esprit, aigri par les revers, craignait d'ajouter de nouveaux soucis à ceux qui déjà l'obsédaient. Un de ses secrétaires écrivit en son nom à l'abbé de respecter Pétroald, de ne pas toucher à ses actes [1].

Ce fut un coup de foudre pour Gerbert. Il confia sa douleur à l'évêque de Tortone, que ses vertus faisaient honorer comme un saint [2]. Il lui peignit sous les couleurs les plus sombres l'état du monastère, qui n'avait plus que les murs et l'usage des éléments qui appartiennent à tous les hommes. Il sollicitait ses conseils, son appui auprès du souverain irrité.

L'empereur reçut en même temps une supplique empreinte d'une tristesse

[1] Epist. Gerb. 14. — [2] Ughelli, Ital sacr. t. IV, col. 859.

poignante. Le titre attestait déjà tout l'abattement du solliciteur : « A son sei- » gneur Othon, César toujours auguste, Gerbert *autrefois libre*[1]. » Il protestait de son dévouement, de son regret de l'occuper de ses ennuis; il le conjurait de lui faire connaître lui-même, de sa main, ce qu'il désirait. Il ne voulait qu'un mot, un seul : *bien*, *mal*, c'était assez pour qu'il fît tout ce qui serait possible afin de le contenter.

Cette lettre toucha le prince. Il donna des ordres pour que l'on rendît justice à l'abbé. Les personnes chargées de les exécuter ne furent pas écoutées; elles coururent risque de la vie. Les ennemis de Gerbert redoublèrent de violence; ils déclarèrent sans détour qu'il n'aurait la paix qu'à la condition de vivre dans l'esclavage, dépouillé de tout. S'il conservait quelque chose, ils le poursuivraient l'épée à la main; s'ils ne pouvaient le frapper de l'épée, ils lui lanceraient les dards de la calomnie[2].

Ces menaces ne tardèrent pas à se réaliser. On répandit des bruits fâcheux sur les mœurs de l'abbé. On se dit d'abord à l'oreille, puis on répéta tout haut, qu'il entretenait des femmes dans le couvent, qu'il avait des enfants. Cette calomnie, facilement accueillie par le peuple, fit des progrès d'autant plus rapides, qu'elle avait une apparence de réalité pour les méchants.

Dès que la nouvelle de l'élévation de Gerbert eut pénétré dans les montagnes de l'Auvergne, sa famille avait été transportée de joie. Heureuse d'échanger la vie rude des champs pour la douce et sainte oisiveté du monastère, elle s'était empressée de quitter les rives de la Jordanne. Les préparatifs de départ n'avaient pas été longs. Une colonie d'étrangers s'abattit sur Bobio. Spirituels, jaloux et malins, les Italiens se récrièrent contre cette nouvelle invasion des Gaulois. La présence de jeunes femmes, de nièces, de neveux, fournit une ample matière à leurs propos. On s'égaya, même à la cour, aux dépens de l'abbé; on rit du protégé, on ne ménagea pas le protecteur; on ne leur épargna pas les épithètes les plus grossières.

Gerbert, doublement blessé dans ses intérêts et dans sa réputation, dénonça avec colère ces lâches manœuvres à l'empereur. Il le pressa de chasser du palais ces renards qui lèchent de la langue, qui flattent de la queue le

[1] Epist. Gerb. 15. — [2] Ibid. 17.

maître qu'ils outragent en secret en le comparant à un âne. « Je me tais sur » moi, ajoutait-il; par une injure d'un genre nouveau, ils m'appellent..... » O temps! ô mœurs! au milieu de quelles gens s'écoule ma vie [1]! »

On le voit, à cette époque, dans une agitation fiévreuse, chercher partout des appuis [2]. Parmi les personnages dont il sollicite la protection, se trouve l'abbé Ecemann. C'était un homme instruit, d'un caractère droit, serviable et fort aimé de toute la maison de l'impératrice Adélaïde. Cette princesse, qui le tenait en très-haute estime, lui avait confié la direction de sa conscience et lui donna l'abbaye de Seltz, qu'elle avait fondée [3]. Gerbert obtint la permission de voir la princesse. Il en reçut des promesses; mais les temps n'étaient pas favorables.

L'empereur, avant de partir pour sa dernière expédition dans le sud de l'Italie, venait de faire reconnaître, dans la diète de Vérone [7 juin 983], pour son successeur, son fils, à peine âgé de trois ans. Ce n'était pas le moment d'indisposer les seigneurs ecclésiastiques et laïques, dont le concours était si nécessaire. Adélaïde elle-même donnait à un de ses serviteurs, Gryphon, une terre dont l'abbé venait de disposer. Gerbert lui écrivit avec douleur : « Comment reprendre demain la terre que hier nous avons donnée » à nos fidèles. Que faisons-nous à Bobio si tout le monde y commande? et » si nous donnons tout, que nous restera-t-il [4] ?

Les plaintes incessantes de l'abbé fatiguèrent la cour; il fut disgracié [5]. Ses ennemis s'en aperçurent et redoublèrent de violence contre Gerbert resté seul au milieu d'eux; car, après la diète de Vérone, Othon était descendu vers le sud de l'Italie pour recommencer la guerre. L'archichancelier de l'Empire dans la Péninsule, Pierre, évêque de Pavie, n'avait pas accompagné son maître; son nom est remplacé au bas des actes par celui du vice-chancelier Adalbert. [6] Pierre était détenteur de quelques terres de l'abbaye de Bobio. De son propre mouvement ou à l'instigation secrète de personnes bien disposées pour Gerbert, l'évêque de Pavie lui écrivit une lettre aimable et flatteuse.

[1] Epist. Gerb. 18. — [2] Ibid. 16, 17, 19. — [3] Biblioth. Cluniac. Vita S. Adelaidis. — [4] Epist. Gerb. 20. — [5] Sa disgrâce ressort des lettres 29, 31, etc. — [6] Murat. Rer. Ital. script. t. II, p. 463, 464.

Il lui fit entendre qu'il n'était pas étranger à sa nomination à l'abbaye de Bobio ; il lui proposa une entrevue pour aplanir les difficultés qui les séparaient, pour nouer de bonnes et solides relations.

C'était pour notre abbé une occasion des plus heureuses de se créer un ami puissant, un défenseur dans le palais. Son esprit irrité n'y vit qu'un piége. Il repoussa rudement la main qu'on lui tendait. « Si nous possédons » en apparence l'abbaye de Saint-Colomban, lui répondit-il, nous n'en re- » mercions aucun Italien. Si vous avez fait notre éloge à notre Seigneur, » nous vous avons rendu la pareille plus d'une fois. Vous demandez une » entrevue et vous ne cessez pas de ruiner notre église ; vous partagez à vos » hommes nos biens comme s'ils étaient les vôtres, vous qui auriez dû nous » faire rentrer dans ce qui nous a été enlevé. Ravissez, volez, excitez contre » nous les forces de l'Italie : l'occasion est favorable ; notre maître est occupé » dans les hasards des combats... Quant à nous, puisque, d'après le poëte, » *il n'y a plus de bonne foi*, puisque l'on forge ce qui ne s'est ni vu ni en- » tendu, nous ne vous transmettrons notre volonté que par écrit, et ce n'est » que par écrit que nous recevrons la vôtre [1]. »

Cette lettre à un évêque, à l'un des grands dignitaires de l'Etat, nous laisse deviner la fougue que Gerbert portait dans la lutte. C'était une guerre à mort. Il ne restait plus qu'à recourir aux armes, Gerbert hésita ; l'empereur demandait le secours de ses vassaux, et notre abbé s'aperçut trop tard qu'il n'avait pas à compter sur la fidélité de ses soldats. Alors son énergie tomba : les choses se présentèrent à ses yeux sous les couleurs les plus sombres. L'Eglise était perdue, l'Etat était mort, le sanctuaire envahi, le peuple écrasé ! Ses pensées se reportèrent vers le monastère d'Aurillac, vers la vallée de la Jordanne, où s'étaient écoulées les années de sa jeunesse. Il écrivit à son père, l'abbé Gérauld, ses douleurs, ses angoisses. Il lui demanda des conseils, il lui annonça son projet d'aller à Rome, aux calendes de décembre. Il désirait, en attendant, reprendre à Aurillac, auprès de son maître Raimond, ses études suspendues, il est vrai, mais toujours chéries au fond du cœur [2].

[1] Epist. Gerb. 21. — [2] Ibid. 22.

La mort du pape Benoît VII, survenue dans le courant du mois de juillet (983), le fit renoncer à son voyage. Quel serait le nouveau Pape? Ne trouverait-il pas auprès de lui un protecteur puissant?

La vacance du Saint-Siége dura quatre mois. L'empereur ne nomma qu'après le 12 novembre son archichancelier Pierre, évêque de Pavie, qui prit le nom de Jean XIV [1]. Gerbert à cette nouvelle dut éprouver un grand étonnement, mêlé de regrets tardifs. Le Pape était cet homme dont il avait repoussé avec tant de hauteur les avances polies. Gerbert feignit de ne pas s'en souvenir; il lui écrivit comme si ces relations étaient les premières qu'il eût avec le Saint-Père; il tâcha de confondre ses intérêts, ceux du monastère avec la cause de Dieu, de la sainte Eglise romaine, qu'il ne traitera pas toujours avec autant de respect.

« Je suis attristé, indigné, disait-il, de voir envahi, pillé le sanctuaire du » Seigneur, qui m'a été confié par la sainte Eglise apostolique et romaine. » Qu'y aura-t-il désormais de solide, si l'on détruit ce qui a été fait du con- » sentement du prince, avec le choix des évêques, par la volonté des clercs » et du peuple, enfin par la consécration du plus haut placé parmi les » hommes, du Pape! Si les chartes sont violées, les priviléges méprisés, il » n'y a plus ni lois divines, ni lois humaines! » Il priait le souverain Pontife de lui faire savoir ce qu'il pouvait espérer, s'il courait la chance d'un voyage à Rome, ne lui cachant pas que, si l'Eglise l'abandonnait, il était prêt à se tourner du côté du monde [2].

L'abbé avait à peine expédié sa lettre que ses ennemis, redoublant de violence, le tinrent captif dans son monastère et l'abreuvèrent de chagrins. Il n'était plus abbé que de nom. Il poussa un nouveau cri de détresse vers Rome, vers le *bienheureux pape Jean* : « De quel côté me tourner, ô mon » Père vénéré! Si j'invoque le siége apostolique, on se raille de moi : mes » ennemis ne me laissent la liberté ni d'aller jusqu'à vous, ni de sortir de » l'Italie. Ni dans le monastère ni au-dehors, ils ne m'ont rien laissé que le » bâton pastoral et la bénédiction apostolique [3]. » Il suppliait le Pape de lui

[1] Le 12 novembre, Pierre porte encore le titre d'évêque de Pavie. Muratori, Rer. Ital. script. t. II, p. 462-4. — [2] Epist. Gerb. 23. — [3] Ibid. 24.

transmettre ses ordres par la dame Imiza, confidente à la fois du Saint-Père et de l'impératrice Théophanie, et qui s'intéressait à son malheureux sort.

Gerbert n'attendit pas la réponse à Bobio, dont le séjour n'était plus tolérable. Il se réconcilia avec Pétroald; il confia la garde de ses meubles à quelques moines qui lui restaient fidèles; et, dans les derniers jours de novembre de l'année 983, il s'éloigna furtivement, comme un fugitif, du monastère où il était venu, l'année précédente, avec de si grandes espérances!

On aurait pensé, après la lettre de Gerbert à l'abbé d'Aurillac, qu'il se serait retiré dans son monastère; il préféra demander un asile à l'archevêché de Reims, où il fut poursuivi par le regret de son abbaye perdue, par la douleur de sa disgrâce à la cour. A cette époque de réveil religieux, bien des moines auraient oublié, dans la pratique de la pénitence, les déceptions de la fortune; Gerbert ne sut pas se détacher du monde, ni rompre avec un passé que son imagination replaçait toujours sous ses yeux. A ces soucis, il ne trouvait d'autre remède que l'étude de la philosophie [1].

Les démarches de l'archevêque de Reims pour faire nommer un de ses neveux à l'évêché de Verdun, les graves affaires qui survinrent à l'improviste en Allemagne et en France ne tardèrent pas à distraire le fugitif de ses tristes pensées, à relever ses espérances.

L'évêché de Verdun, suffragant de la métropole de Trèves, était dans les fiefs de Godefroi, frère de l'archevêque de Reims. Godefroi portait même le titre de comte de Verdun. Il avait de son mariage avec Mathilde, fille de Hériman, duc de Saxe [2], cinq fils : Frédéric, qui se fit religieux à Saint-Vannes, Hériman ou Hécilon, qui fut comte de Dasbourg, Godefroi et Gozilon qui se succédèrent dans le duché de la Basse-Lorraine, après la mort du dernier descendant de Charlemagne, 1005, et Adalbéron, que son oncle avait ordonné sous-diacre et qu'il gardait à Reims auprès de lui. A la mort de l'évêque Wicfred, 31 août 983 [3], le comte sollicita pour son fils la place vacante [4].

[1] Epist. Gerb. 57. His curis sola philosophia unicum repertum est remedium. — [2] D. Calmet, Hist. eccl. et civile de Lorraine, t. I, preuves, col. 203. Cette généalogie est plus exacte que celle que donne Rog. Wilmans, p. 6. — [3] D. Calmet, Hist. ecclés. et civ. de Lorr. t. I, preuv. col. 200. — [4] Epist. Gerb. 25.

Le métropolitain Ecbert, archevêque de Trèves, et l'évêque de Liége, Notgaire, entrèrent dans ses vues. L'affaire traîna jusqu'en décembre. Gerbert écrivit à Notgaire que, le 18 de ce mois, l'archevêque Adalbéron devait voir Ecbert et qu'il ne tarderait pas à l'informer du résultat de cette entrevue. Quelques jours plus tard, il lui disait, de la part de Godefroi, que l'ordination devait se faire probablement le 3 janvier [1], qu'il enverrait au-devant de lui un guide, le 28 décembre, mais qu'il était douteux que l'archevêque Adalbéron assistât à la cérémonie. On apprit, au milieu de cet échange de lettres, que l'empereur Othon II était mort, à Rome, le 7 décembre 983 [2].

Cette nouvelle produisit un ébranlement des rives du Vulturne aux côtes de la mer du Nord et de la Baltique, des bords de la Meuse à ceux de la Theiss et de l'Oder. Les populations soumises s'agitèrent menaçant de détruire l'œuvre de Henri Ier, d'Othon-le-Grand et de son fils Othon II. Aux dangers de la guerre étrangère se mêlaient ceux de la guerre civile. Les deux impératrices, Adélaïde et Théophanie, momentanément réunies à Pavie, se détestaient. La Grecque s'était aliéné bien des esprits par son orgueil, par ses sarcasmes, par sa joie mal dissimulée des échecs éprouvés par les Allemands dans leur guerre contre les Grecs. Othon III, qui venait d'être couronné à Aix-la-Chapelle, le jour de Noël, par Jean, archevêque de Ravenne, et par Villigise, archevêque de Mayence, avait à peine trois ans. Il était confié aux mains peu fidèles de Varin, archevêque de Cologne. L'ambitieux Henri de Bavière, emprisonné pour avoir porté deux fois la main sur la couronne, s'efforçait de gagner l'évêque d'Utrecht, Poppon, à la garde duquel il avait été confié, en 978, et de recouvrer la liberté. On pensait que la minorité du roi, la régence d'une étrangère, l'espoir des chefs barbares et des seigneurs allemands de reconquérir au milieu des troubles l'indépendance, que les princes saxons leur avaient enlevée, donneraient au Bavarois de nombreux alliés.

Les défenseurs de la maison de Saxe étaient aussi fort inquiets de l'attitude que prendraient les rois de France, Lothaire et son fils Louis, qui était associé depuis cinq ans à la couronne [978]. Lothaire avait à venger d'anciennes injures : Henri l'Oiseleur avait profité des troubles qui avaient éclaté

[1] Epist. Gerb. 26. — [2] Voir son épitaphe, Opera Gerb. p. 193.

sous Charles-le-Simple pour s'emparer de la Lorraine. Othon-le-Grand, dont les deux sœurs Gerberge et Hedwige avaient épousé Louis d'Outre-Mer et Hugues-le-Grand, était intervenu dans les querelles de ces deux princes et de leurs fils, Lothaire et Hugues Capet; il avait exercé une grande influence dans nos affaires. Ses libéralités aux dépens de la royauté avaient créé chez nous de nombreux partisans à sa famille; l'ambitieux Hugues Capet recherchait son appui. Ces relations n'étaient pas condamnées à une époque où l'idée de patrie, avec les devoirs qu'elle impose, avait peu de force, et où l'on avait l'habitude d'attribuer à l'empereur une certaine prépondérance sur les provinces qui avaient relevé de Charlemagne; mais Lothaire, franchement attaché aux intérêts de la nation, protestait contre ces principes. Sous Othon II, il avait envahi la Lorraine et pénétré dans Aix-la-Chapelle; ne chercherait-il pas à reculer jusqu'au Rhin les frontières de ses États, en s'alliant avec Henri de Bavière?

Pour conjurer ce danger, l'archevêque Adalbéron, d'accord avec son frère et quelques seigneurs allemands, résolut de gagner la cour de France, de l'intéresser au salut du jeune Othon, en le plaçant sous sa tutelle. Cet épisode si curieux de notre histoire a laissé fort peu de traces dans l'œuvre de Richer. Les annales de Quedlinbourg, la chronique de Thietmar, n'en disent pas un mot. Gerbert seul nous a conservé ces détails. Ses lettres, écrites pendant les événements, reflètent les passions du jour. Elles seraient de vrais mémoires si elles étaient moins brèves, si les allusions aux intrigues du temps étaient plus faciles à saisir, si elles n'indiquaient pas souvent par des chiffres inintelligibles les personnes à qui elles étaient adressées. Quelquefois même ce ne sont que de simples billets de créance : la personne qui les portait devait expliquer de vive voix les secrets que la prudence ne permettait pas de confier à l'écriture. Malgré ces lacunes regrettables, cette correspondance renferme des renseignements précieux; elle jette quelques éclairs sur ces ténèbres épaisses, que nul historien moderne, à l'exception de Roger Wilmans, n'a essayé de dissiper. Gerbert a pris trop de part à tous ces faits pour que nous ne devions pas leur consacrer quelques pages.

Lothaire reçut au commencement de janvier les premières ouvertures des Saxons. Il les écouta froidement; il savait ce qui se passait sur la rive droite

du Rhin. Poppon avait rendu la liberté à Henri, qui réclamait la régence et la tutelle de son cousin. L'Allemagne en feu était partagée en deux camps ennemis qui déployaient une activité extraordinaire.

Les amis du jeune prince viennent à Laon; ils insistent auprès de Lothaire[1]; ils mettent l'orphelin sous sa protection et signent avec lui un traité[2]. Godefroi obtient aussi, mais non sans peine, que son fils Adalbéron prenne possession de l'évêché de Verdun, après avoir juré d'observer le traité que l'on venait de conclure[3]. Ces nouvelles sont portées rapidement aux impératrices qui séjournent dans le château de Pavie.

Henri de son côté gagne Varin, qui lui livre l'enfant confié à sa garde, se proclame son tuteur[4]. On apprend quelque temps après qu'il veut se faire associer à la couronne[5], que l'archevêque de Trèves, Ecbert, penche vers ce parti.

Les plus vives alarmes se répandent dans les rangs des Saxons : l'ambitieux duc de Bavière, qui a essayé deux fois de monter sur le trône par le crime, respectera-t-il la vie d'un enfant de trois ans, seul obstacle à la réalisation de ses coupables désirs?

Adalbéron montre dans ces circonstances critiques un dévouement sans limites à la famille de Saxe. Pour empêcher la défection d'Ecbert, il emploie l'ironie, la colère; il invoque les sentiments de la reconnaissance, ceux de l'honneur, de l'amitié. « Réfléchissez[6], lui disait-il, ne souillez pas votre nom d'une tache indélébile. Si vous êtes trop faible pour résister, comptez sur moi. Je serai votre appui. Si vous ne pouvez pas défendre la ville de Trèves, que celle de Reims nous suffise à tous deux. Nous serons plus riches que ne le furent Eucher et Sixte. » C'étaient les premiers évêques des deux métropoles.

Adalbéron écrivait en même temps à Willigise, archevêque de Mayence, pour concerter leurs efforts[7], il chargeait l'abbé de Saint-Thierry, Ayrard, d'ajouter de vive voix des détails confidentiels. Puis il volait en Lorraine pour maintenir les habitants dans la fidélité, en exiger des ôtages, enlever toute chance de succès aux rebelles sur la rive droite du Rhin[8].

[1] Epist. Gerb. 27. — [2] Ibid. 28. — [3] Ibid. 30. — [4] Thietmar, l. IV, c. 1. Epist. Gerb. 29. — [5] Thietm. l. IV, c. 1. Epist. Gerb. 30. — [6] Epist. Gerb. 30. — [7] Ibid. 29. — [8] Ibid. 33.

Gerbert, en secondant son archevêque dont il était le secrétaire et le confident, ne négligeait pas ses propres intérêts. Jugeant l'occasion favorable pour recouvrer sa faveur auprès de la cour d'Allemagne, dès que l'alliance avait été signée avec Lothaire, il s'était hâté d'en instruire la dame Imiza [1]. Il la chargeait d'annoncer de sa part la grande nouvelle à l'impératrice. Il la priait aussi, elle si compatissante à son infortune, de changer en joie sa tristesse, en lui conciliant les bonnes grâces du Pape par ses lettres, par ses messagers, en ne négligeant aucune personne qui pourrait lui servir.

Lorsque l'abbé de Saint-Thierry se rendit auprès de Villigise, Gerbert, qui savait de quel crédit jouissait ce prélat auprès des deux impératrices, lui exprima dans une lettre pleine d'emphase la douleur qu'il éprouvait du danger que courait l'orphelin; mais il n'oublia pas d'y solliciter habilement son appui. « O mon » père, quelles expressions employer auprès d'une personne affligée des choses » qui m'attristent! Privés de César, nous sommes la proie des ennemis. Nous » avions pensé que César survivrait dans son fils. Oh! qui l'a trahi? qui nous a » enlevé notre seconde lumière? C'était à la mère et non pas au loup qu'il fal» lait confier l'agneau. L'énormité de ma douleur ne me laisse pas la liberté » de penser. Tantôt mon imagination impétueuse m'emporte contre mes en» nemis italiens qui pillent de fond en comble mes biens; tantôt, comme mieux » inspiré, elle m'enfonce dans des contrées lointaines; mais lorsque le souve» nir d'Othon me revient à l'esprit, lorsque mes yeux s'attachent à son cœur et » que je songe à ses fréquentes disputes socratiques, mon élan se calme, je me » remets un peu de l'ennui de mon exil chez les Gaulois. Ne m'oubliez pas, ô » mon père! mes titres auprès de votre majesté sont nuls, il est vrai, mais mon » affection ne vous a jamais manqué. Je le prouverais, si la fortune me souriait » comme autrefois. Dans un moment opportun ne m'oubliez pas auprès des » impératrices ou auprès des personnes que vous croirez utiles. Vous me rap» pellerez de l'exil, moi, le fidèle serviteur de César, dont tout le crime est » dans ma fidélité à César. Vous porterez seul mon fardeau. Je n'ai pas voulu » le faire partager aux amis que je compte parmi les princes, avant d'avoir » éprouvé ce que peut faire pour moi l'homme que j'estime le plus. »

[1] Epist. Gerb. 31. — [2] Ibid. 29.

Au milieu de ces événements, Gerbert conservait assez de souplesse dans l'esprit pour entretenir des relations avec Ecbert et les amis du prétendant, pour prêter sa plume à deux rivaux placés dans les camps opposés.

On ne sait pas quel motif suscita la querelle entre l'évêque de Metz, Thierry, et Charles de Lorraine, qui tenaient l'un et l'autre à la famille royale. Thierry, cousin d'Othon-le-Grand par sa mère, blessé de quelques paroles légères de Théophanie, s'était laissé gagner par les présents et par les promesses du duc de Bavière. Charles, qui avait reçu d'Othon II la Basse-Lorraine, avait embrassé la cause d'Othon III.

L'évêque fut l'agresseur. « Thierry, serviteur des serviteurs de Dieu, partisan des empereurs, défenseur inébranlable de leur fils à Charles leur neveu par le sang, mais l'infracteur le plus impudent de la foi. » Tel est le début de sa lettre qui est toute sur le même ton. Il reproche à son adversaire ses parjures, sa perfidie envers le roi Lothaire dont il a surpris la ville de Laon avec une poignée de bandits, ses calomnies contre la reine Emma, contre l'évêque de Laon et l'archevêque de Reims, ses insultes grossières contre son neveu le roi Louis.

« Tu n'as jamais rien respecté, lui dit-il, grande, grosse, grasse créature. Songe combien de fois, d'un signe du doigt, j'ai arrêté ta bouche impudente qui, au milieu des sifflements du serpent, bavait des mensonges odieux... Caché dans un petit coin de la Lorraine, tu te vantais, dans ton fol orgueil, d'être bientôt le maître de la province... Secoue enfin tes songes creux; éclaircis tes idées noyées dans une fausse ivresse, tu pourras comprendre que ce que tu fais n'est rien, et que ce que tu projettes sera, par la volonté de Dieu, moins que rien. » Il continue en le menaçant, s'il ne se convertit pas, s'il ne respecte pas les prêtres du Seigneur, de le retrancher de la société des fidèles, de le précipiter dans les abîmes de l'enfer [1].

La réponse fut digne de la violence de l'attaque : « Charles, qui ne doit rien qu'à la grâce de Dieu, s'il est quelque chose, à Thierry le modèle des hypocrites, l'horrible traître envers les empereurs, le parricide de leur fils, enfin l'ennemi de l'Etat. Il serait plus digne d'écraser tes injures de mon silence.

[1] Epist. Gerb. 35.

de mépriser un écrit inspiré par l'insolence d'un tyran plus que par le jugement d'un prêtre ; mais afin que mon silence ne paraisse pas un aveu à tes complices, je vais effleurer l'ensemble de tes crimes en ne disant que peu de chose même des plus énormes. Je toucherai aussi quelques-unes de tes accusations, afin que toi qui es gonflé de vent comme une outre vide, tu te dégonfles sous le poids de ma personne que tu dis, dans tes sottes injures, être si grande, si grosse, si grasse. »

Il assure n'avoir jamais aspiré à la possession de toute la Lorraine ; il est dévoué au jeune prince que Thierry veut dépouiller; s'il s'est élevé contre son frère, contre sa sœur, c'est Thierry qui l'a excité. C'est lui qui a voulu détruire la famille royale pour pouvoir se vautrer dans le désordre avec ses complices, dans un palais enrichi des dépouilles de l'Eglise qui lui avait été confiée. Puis il ajoute : « Tu as beau chercher à te disculper en rejetant tes crimes sur les autres, la pâleur, la rougeur qui se succèdent rapidement sur tes joues, ta phrase interrompue tout à coup par le silence, tes paroles brusques et sans suite trahissent, même à ceux qui ne te connaissent pas, les remords qui déchirent ta conscience. Rougis, misérable!... Cesse avec des mains tant de fois souillées par le parjure, cesse de profaner les saints mystères... Gémis en particulier et en public, sinon écoute ce qui s'adresse à toi : « Car ces jours viendront contre toi, et ils t'entoureront et ils te serreront de toutes parts, et ils te jetteront contre terre, parce que tu n'as pas connu le temps de ta visitation [1]. »

Ces graves reproches, adressés à l'évêque de Metz, sont en opposition avec les éloges que Sigebert de Gemblours donne à son amour pour les pauvres et les orphelins, à son désintéressement et à sa droiture [2] ; mais le silence de ce biographe sur la défection de Thierry peut nous laisser d'autant plus douter de l'exactitude de son récit, que Thietmar flétrit énergiquement l'avarice de l'évêque de Metz [3].

Le métier de pamphlétaire n'était pas sans péril; Gerbert le comprit, et, pour adoucir le prélat qu'il avait si rudement traité, il lui adressa une lettre

[1] Epist. Gerb. 36. — [2] Pertz, Monum. German. script. t. IV. Vita Theodorici, c. 21. — [3] Thietmari Chronicon, l. III, ch. 9.

où au milieu des flatteries les moins délicates, il protestait de son dévouement à sa personne. A l'en croire, c'était dans l'intérêt de Thierry, pour sa gloire, qu'il avait rédigé ces invectives, qui étaient bien au-dessous de ce qu'aurait voulu son adversaire. Il proposait à l'évêque de Metz de continuer à lui faire connaître sans réserve les pensées de ses amis et de ses ennemis ; il lui apprendrait ainsi ce qu'il devait faire, ce qu'il devait éviter. Il finissait par ces mots : « Nous nous félicitons de vous avoir inondé de lumière et d'avoir en- » touré votre ennemi de ténèbres [1]. »

Le tour était ingénieux, la proposition très-généreuse. On ne sait pas si l'évêque de Metz fut touché du procédé d'un tel ami.

Tandis que Gerbert exerçait ainsi sa plume et prenait des précautions pour insulter sans se compromettre, le cri : « Les rois de France vont à Brisach ! Ils sont d'accord avec Henri de Bavière [2], » retentit tout à coup dans le palais de l'archevêque de Reims.

Le fait était vrai. Ecbert de Trèves, qui avait reçu la visite de Gerbert, écrivait à son ami Adalbéron de Reims, pour endormir sa vigilance, que Henri était sage, fidèle et non pas un tyran [3]; et ce prince convenait dans ce même temps, en secret, avec Lothaire, d'un traité d'alliance dont l'abandon de la Lorraine était le prix [4]. C'était rendre à la France les frontières du Rhin. Ils devaient signer ce traité à Brisach. Lothaire partit pour cette ville à la tête d'une armée. Le bruit de cette convention souleva l'opinion publique en Allemagne. Henri, que ses adversaires déclaraient ennemi public [5], n'osa pas se trouver au rendez-vous qu'il avait assigné au roi de France.

Lothaire, après des marches difficiles, surtout pour sa cavalerie, à travers un pays montagneux, coupé par des rivières, et dont la population était sous les armes, jette le masque ; il entraîne Eudes, comte de Troyes et de Meaux [6], Héribert, comte de Vermandois, contre la ville de Verdun ; il s'en empare deux fois [7], malgré la trahison de l'évêque ; fait prisonnier, au second siége,

[1] Epist. Gerb. 37. — [2] Ibid. 38. — [3] Ibid. 34. — [4] Rich. Hist. l. III, c. 97. — [5] Epist. Gerb. 38. — [6] Rog. Wilmans ne se trompe-t-il pas en le faisant comte de Bourgogne ? — [7] Rich. Hist. l. III, c. 101. 107.

les chefs lorrains, Godefroi, son fils Frédéric, son oncle Sigefroi, duc de Luxembourg, Thierry, duc de la Haute-Lorraine, Gocilon, frère d'Ascelin, évêque de Laon, dont il confie la garde à ses deux alliés, et reste jusqu'à la fin de sa vie possesseur de la contrée.

La perte de Verdun, la fuite de son évêque, la captivité de ses chefs jetèrent Adalbéron et Gerbert dans la consternation. Impuissant à se venger par les armes, Gerbert exhala sa colère dans un pamphlet des plus violents contre la ville qui s'était rendue avant d'être un monceau de ruines.

« Cité impie, s'écriait-il, le bélier n'a pas ébranlé tes murailles, tes soldats » n'ont pas succombé à la faim; ils n'ont pas eu à repousser une seule attaque. » Tu as souillé le sanctuaire du Seigneur, tu es devenue une caverne de bri- » gands. Les ennemis du genre humain, tes amis, n'ont pas respecté l'inno- » cence des vierges, la sainteté du lit conjugal, les liens de la parenté, de la » reconnaissance, et jusque dans les jours saints, dans les lieux saints, ils ont » fait de toi un horrible théâtre de prostitution. On a écrasé avec les talons » les autels du Seigneur; on les a fouillés avec des hoyaux [1] ! »

Gerbert ne se contenta pas d'écrire : la fortune de la France faisait des progrès [2] qui le désolaient. Le roi faisait des conquêtes par ses armes, par ses émissaires. La captivité des chefs lorrains avait découragé leurs vassaux, leurs amis; il était à craindre qu'ils ne prêtassent l'oreille aux propositions de Lothaire, d'autant plus que, d'après les usages de la féodalité, les obligations étant personnelles, on pouvait considérer comme éteints, par la mort d'Othon II, les engagements contractés avec ce prince. Gerbert recourut à la ruse, au mensonge pour détourner ce danger. Il se rendit à une réunion où l'affaire devait être examinée. Les débats furent assez vifs, l'indécision faisait des progrès, lorsque Gerbert déclara, comme s'il eût été chargé de représenter le parti de Godefroi, que l'évêque de Verdun consentait, en son nom et au nom de sa famille, à renouveler avec Othon III le traité autrefois conclu avec Othon II. Il affirma que c'était le vœu exprimé par ce prince avant de mourir [3].

Ces allégations étaient mensongères. Gerbert se hâta d'informer l'évêque

[1] Epist. Gerb. 40. — [2] Ibid. 41. — [3] Ibid.

de Verdun de ses démarches, du danger qu'il courait. Il le pria de l'informer au plus tôt s'il l'approuvait, s'il voulait entrer dans cette voie périlleuse. Le fils de Godefroi ne pouvait pas hésiter.

L'affirmation de Gerbert avait produit l'effet espéré ; elle ranima les partisans de la cour de Germanie ; elle affaiblit les menées des agents de la France, arrêta leurs progrès, et calma l'effervescence des habitants de la province [1].

Le roi Lothaire, prévenu de ce revirement des esprits, entra dans une ardente colère contre l'archevêque Adalbéron. Ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'on l'empêcha de l'attaquer dans sa métropole. Il fallut que l'archevêque promît de détruire tous les châteaux qu'il tenait des Allemands, de prêter un serment dans les termes dictés par le roi. En cas de refus, il devait sortir du royaume. Lothaire le fit sommer en même temps de venir, le VI des calendes d'avril [26 mars], se justifier devant une assemblée de seigneurs, du crime de trahison pour avoir autorisé son neveu, contre la volonté du roi, à occuper le siége épiscopal de Verdun.

Gerbert transmit ces tristes nouvelles à l'impératrice [2], à laquelle il apprit en outre qu'Adalbéron devait voir, le II des calendes de mars [28 février], les comtes Eudes et Héribert, et qu'il tâcherait d'en obtenir la liberté de son frère.

L'archevêque, effrayé des menaces de Lothaire, essaya de se ménager l'appui d'Ecbert. Pour l'intéresser à sa cause et se rendre favorables par son influence les seigneurs partisans de Henri, dont quelques-uns seraient ses juges, il fit écrire par Gerbert une lettre pleine d'abandon, de confiance à celui qu'il appelait son frère, son père Ecbert. Il se dit dévoué aux rois de France que son neveu a trahis; il ne sait quel nom donner à ce misérable, s'il doit l'excommunier ou prier d'autres personnes de le faire. Sa délicatesse, son attachement au devoir l'ont mis, en ce siècle corrompu, dans un grand danger : il est *entre l'enclume et le marteau ;* il lui reste peu d'espoir d'échapper sans perdre l'âme ou le corps. Il supplie l'archevêque de Trèves de lui venir en aide, de le conseiller; il l'adjure, au nom de Dieu, terrible ven-

[1] Epist. Gerb. 41. — [2] Ibid. 42.

geur de la foi jurée, de ne pas trahir des secrets qui pourraient le perdre [1].

Le jour fixé pour l'entrevue avec les comtes gardiens des captifs étant arrivé, Adalbéron ne partit pas, soit qu'il eût peur ou que ses mouvements fussent épiés par les agents des rois de France, Gerbert fit le voyage, le XI des calendes d'avril [22 mars]. Il vit Eudes et Héribert; il pénétra jusqu'à Godefroi et Sigefroi; il les entretint des craintes, des espérances du parti et rentra dans Reims, plein d'admiration pour leur courage et de haine contre le roi de France, comme l'attestent ses lettres aux parents, aux amis des captifs.

« Ne traitez jamais avec les Français nos ennemis, dit-il à la comtesse Mathilde, femme de Godefroi. Ayez en horreur le roi des Français! Tenez, » défendez vos châteaux, de sorte que vos ennemis ne s'y ménagent aucune » intelligence, ni par l'espoir de la délivrance des captifs, ni par la terreur de » leur mort [2]. » Ses fils reçoivent les mêmes ordres de la part de leur père. Ils ne doivent abandonner aux Français ni Charpaigne, ni Hatton-Châtel, ni rien de ce qu'il leur a laissé. « Que votre main, ajoute Gerbert, fasse sentir » aux ennemis qu'ils n'ont pas pris Godefroi tout entier. Réunissez de toutes » parts des défenseurs de la patrie! Montrez-vous en tout semblables à votre » père [3]. »

Puis il écrivait à l'impératrice Théophanie d'un ton de triomphe : « Ce » n'est pas en vain que la Providence m'a empêché de me rendre auprès de » vous, comme vous l'aviez ordonné, car, le XI des calendes d'avril, j'ai conféré avec les comtes captifs. Au milieu des rangs épais des ennemis, j'étais » seul de votre parti, *seul* à qui ils pussent hardiment confier leur avis sur » l'état de votre empire. » Il exalte leur courage, l'affection qu'ils lui inspirent; et, après quelques mots sur le dévouement d'Adalbéron, sur ses dangers qu'il partage, lui à qui les rois de France reprochent sa fidélité pour Théophanie, son amitié pour l'archevêque, dont ils prétendent qu'il est le conseiller, il sollicite la bienveillance de l'impératrice, si la fortune les contraint l'un et l'autre à chercher un asile dans son royaume; car, pour eux, il ne s'agit plus de l'exil, ce qui serait tolérable, mais du sang et de la vie [4].

Cette lettre trouva l'impératrice en proie à de vives inquiétudes. Cinq

[1] Epist. Gerb. 42. — [2] Ibid. 44. — [3] Ibid. 45. — [4] Ibid. 48.

jours avant l'entrevue de Gerbert avec les captifs, le dimanche des Rameaux, les ennemis du jeune roi prenaient à Magdebourg des mesures pour placer la couronne sur la tête de Henri de Bavière [1].

Le fils de Sigefroi avait été également prévenu des dispositions énergiques de son père. Gerbert lui offrait de transmettre aux captifs ce que leurs amis, ce que l'impératrice voudraient leur communiquer. Il terminait son billet par cette phrase bien digne d'être remarquée : « Voici ce que nous confions » à votre foi : Si vous gagnez l'amitié de Hugues, vous pourrez braver tou- » tes les attaques des Français [2]. »

Ainsi les succès de Lothaire, la captivité de ses ennemis, tournaient contre lui. Les seigneurs auxquels il accordait sa confiance, Eudes, Héribert favorisaient des entrevues dangereuses, conspiraient avec l'archevêque de Reims; les émissaires de la cour d'Allemagne faisaient sans doute pressentir à Hugues Capet que ses intérêts étaient mêlés à ceux de la maison de Saxe. On préparait la révolution qui devait remplacer, trois ans plus tard, la dynastie de Charlemagne par celle de Robert-le-Fort.

Lothaire soupçonnait la trahison et ne pouvait en saisir les fils. Les personnes qu'il avait comblées de bienfaits les dérobaient à ses yeux. Il serrait de près Adalbéron; il le forçait d'écrire à son clergé, aux archevêques d'Allemagne [3] des lettres dont il indiquait le sens. La finesse de Gerbert se jouait de toutes ses mesures. Ses lettres, pour détruire l'effet de celles que l'on avait arrachées à Adalbéron, volaient des rives de la Vesle à celles de la Marne, de la Meuse et du Rhin. Un moine, un abbé les dérobaient à toute la vigilance des espions du roi. Si la confidence était trop grave, elle se faisait de vive voix; Gerbert courait la porter lui-même. Rien ne l'arrêtait : ni privations, ni fatigues par les temps les plus rigoureux, ni dangers de toute nature [4]. Quelques paroles bienveillantes, au nom de l'impératrice, l'espoir de reparaître à la cour animaient son zèle. Aussi, quand il communiquait à l'évêque de Liége les recommandations de Godefroi, quel plaisir ne devait-il pas éprouver à lui dire : « Il viendra, ce beau jour où l'on distinguera les » sauveurs de la patrie des traîtres! Aux premiers les récompenses, aux se-

[1] Thietmar. l. IV, c. 2. — [2] Epist. Gerb. 46. — [3] Ibid. 43. 47. — [4] Ibid. 207.

» conds les supplices [1], » et son imagination faisait sans doute à son dévouement une part assez large dans les récompenses futures; mais dans ses rêves les plus brillants eût-elle osé s'égarer jusqu'à la chaire de S. Pierre ?

C'était le 22 du mois de mars que Gerbert avait vu les captifs; le 26, Adalbéron se présenta devant ses juges. Gerbert nous a conservé le résumé de l'acte d'accusation et la réfutation qu'il avait écrite lui-même pour son ami. Adalbéron ne courait pas de danger sérieux; dans le tribunal siégeaient, à côté des officiers du roi, Eudes, Héribert et le puissant duc de Paris, Hugues Capet, que des relations de famille attachaient à la cour d'Allemagne, à tous les seigneurs influents du nord de la France. Rien n'autorise à penser que les seigneurs du midi aient été appelés à donner leur voix dans ce procès. On peut présumer que si la colère, si la haine se peignaient sur la figure du roi et des rares personnes qui lui étaient fidèles, des signes d'intelligence encourageaient Adalbéron et le rassuraient sur le résultat du jugement. La jurisprudence était simple et à la portée de nobles ignorants, dont la main était plus habituée à manier la masse d'armes et l'épée qu'à tourner les feuillets d'un livre de lois. Le seigneur laïque chargé d'un crime jurait avec ses compagnons qu'il était innocent et offrait le combat à son adversaire : la victoire tranchait la question. L'évêque accusé se contentait d'affirmer son innocence la main étendue sur les Evangiles.

Adalbéron se présenta avec la confiance d'un homme prêt à confondre l'imposture. Il dit d'une voix ferme : « Je suis accusé du crime de perfidie et d'infidélité contre la majesté royale, parce que j'ai donné un dimissoire à mon neveu, qui est clerc de mon église; parce qu'il s'est rendu à la cour d'un autre roi et qu'il en a reçu un évêché dans un royaume que le seigneur roi Lothaire avait réclamé comme lui appartenant; parce que enfin je lui ai conféré les ordres ecclésiastiques, sans la permission et l'autorité de mon seigneur [2].

» Lorsque mon seigneur le roi Lothaire, ne possédait pas le royaume de Lorraine et ne le réclamait pas, j'obtins avec peine de mon frère que son fils me fût confié, après la promesse formelle que, si ses affaires l'exigeaient,

[1] Epist. Gerb. 47. — [2] Ibid. 49.

je le rendrais immédiatement à lui ou aux siens. Or, tandis que l'on négociait pour que mon seigneur fût le tuteur du fils de l'Empereur et que des ôtages avaient été donnés à ce sujet, mon frère me fit redemander son fils à plusieurs reprises; et comme je ne me pressais pas, il m'accusait de manquer à ma parole; il en appelait au redoutable juge du jugement dernier, au vengeur de la parenté méprisée. Comme donc mon seigneur ne m'avait point parlé de ses prétentions sur le royaume de Lorraine, mais seulement de sa tutelle; comme il ne m'avait pas défendu de donner le dimissoire à mon neveu, et que même il avait consenti avec bienveillance qu'il le reçût, ainsi que je l'ai appris de mes envoyés, à condition qu'il exécuterait les promesses faites au roi par son père, je lui donnai l'autorisation de partir et j'exigeai de lui le serment qu'il observerait religieusement la convention pour laquelle on avait donné des ôtages. Cette promesse, il l'a offerte jusqu'à ce jour, et nous croyons qu'il l'offre encore en ce moment. Je lui ai conféré les ordres du diaconat et de la prêtrise, de crainte qu'il ne les reçût d'un autre prélat, qui l'aurait attaché à son église, de crainte aussi que notre église ne fût exposée aux attaques des envieux, si un sous-diacre, pris dans son sein, eût été élevé à la dignité épiscopale. En outre, ces ordres ne donnent ni provinces, ni cités, ni bourgs qui relèvent des royaumes de ce monde, mais uniquement les biens qui sont du royaume céleste, c'est-à-dire la haine du vice, l'amour et la pratique de la vertu.

» Tels sont les actes dans lesquels on a prétendu trouver des preuves de perfidie, d'infidélité. Je crois avoir montré que je n'ai pas manqué à ma parole, et que surtout j'ai gardé à mon seigneur la fidélité que je lui dois [1]. »

Il est aisé de suppléer au silence de l'histoire sur l'effet produit par ce discours dont l'archevêque, la main étendue sur les Évangiles, attestait la sincérité devant Dieu. Si ses amis firent entendre des murmures d'approbation, le mot de traître, prononcé à demi-voix par plus d'une bouche honnête, frappa ses oreilles. Mais la cause était gagnée. Cette justification parut sans réplique aux partisans d'Adalbéron. Il fut absous; et le peuple ignorant vit dans le pasteur de Reims une victime de la calomnie que le ciel avait arrachée aux

[1] Epist. Gerb. 50.

griffes du démon. Gerbert y trouva un motif de servir avec plus d'empressement la cause du roi d'Allemagne.

Cette scène se passait dans le palais de Laon, le 26 du mois de mars. Le 25, jour de la fête de Pâques, Henri de Bavière avait été proclamé roi, au milieu de grandes acclamations, dans l'église de Quedlinbourg[1]. Les ducs de Pologne et de Bohême, le prince des Obotrites et une foule de seigneurs lui avaient juré fidélité. Willigise et ses amis se réunirent à Hesleburg pour combattre l'usurpation; en France, Adalbéron et Gerbert circonvenaient Hugues Capet pour le placer à la tête d'une ligue contre Lothaire *qui n'était maître que de nom, tandis que Hugues ne l'était pas de nom, mais de fait et en réalité*[2].

Le duc[3] observait la plus grande réserve. Gerbert, toujours si bien informé, si empressé de tenir ses amis au courant de ce qui se passe, ne cite pas de lui un seul acte, un seul mot; mais quelquefois on attend avec impatience, à Reims, des lettres de son neveu, le comte Eudes de Meaux, qui était peut-être son agent secret.

Le 11 du mois de mai, le bruit se répand que Hugues a levé six cents hommes. A l'instant même, quelques seigneurs français et lorrains, réunis dans le palais de Compiègne, se dispersent. Gerbert l'écrit avec bonheur à l'évêque de Metz, qui était rentré dans le parti d'Othon III[4]. Charles, frère de Lothaire, le gendre de Hugues Capet, Régnier, qui réclamait une partie de la Lorraine dont son père Régnier au long cou avait été dépouillé sous Othon Ier, Gibuin, évêque de Châlons, Ascelin, évêque de Laon, Héribert, comte de Troyes assistaient à cette conférence, d'où l'on avait eu grand soin d'exclure Eudes, comte de Meaux. Gocilon, frère d'Ascelin, avait obtenu la liberté en donnant pour otage le fils de son frère Bardas. Il avait promis en outre d'accepter les conditions auxquelles souscriraient les comtes Sigefroi et Godefroi. Ces manœuvres, d'après Gerbert, ne pouvaient pas sauver le roi. Sa cause, celle de l'usurpateur étaient perdues. Henri, pressé par ses adversaires, avait envoyé un de ses Bavarois au roi de France pour sonder ses dispositions, l'entraîner dans une diversion favorable à ses intérêts. La réponse n'avait pas

[1] Thietm. Chr. l. IV, c. 2. — [2] Epist. Gerb. 51. — [3] Hugues Capet. — [4] Epist. Gerb. 52.

dû lui plaire. L'embarras du messager à son départ de Compiègne [15 mai], ses questions faisaient juger que sa gaîté apparente n'était pas d'accord avec ses pensées intimes. Il y avait là de quoi se réjouir pour un partisan du jeune Othon. Une chose toutefois attristait Gerbert, c'était que la ville de Verdun fût paisiblement occupée par une poignée de bandits. Il espérait que, par quelque habile combinaison, ils seraient précipités dans un danger qu'ils ne soupçonnaient pas.

Ces douces espérances dont se berçaient les cœurs dans le palais archiépiscopal de Reims furent troublées par la nouvelle de la réconciliation de Lothaire et de Hugues Capet. On disait que, par l'astuce de quelques gens, le duc avait embrassé le roi et la reine, le XIV des calendes de juillet [18 juin]. Sigefroi était sorti de captivité; Lothaire offrait la liberté à Godefroi s'il rendait à Régnier la ville de Mons et le comté du Hainaut, s'il renonçait pour lui au comté, pour son fils à l'évêché de Verdun, s'il promettait pour le reste de ses possessions une fidélité absolue, garantie par des otages. Godefroi rejeta ces propositions et resta prisonnier.

Gerbert transmettait ces bruits à un de ses correspondants d'outre-Rhin en protestant contre la calomnie qui s'attachait au duc. C'était, à son avis, un mensonge d'affirmer que le duc entrait dans une conspiration contre le roi d'Allemagne. On tâchait ainsi de gagner les seigneurs, d'attirer les simples chevaliers par la crainte, par l'espérance; mais les calomnies répandues contre Hugues Capet n'avaient d'autre but que de fortifier du nom de ce grand personnage les complots ténébreux dont Charles de Lorraine était l'instigateur. Il n'était pas vrai que le duc fût entré dans cette conspiration, ou, s'il y était entré, il n'y resterait pas longtemps [1].

La réconciliation des deux princes était réelle. Hugues Capet avait dû céder aux instances de sa fille, de son gendre séduits, à Compiègne, par les promesses du roi, peut-être aussi ne trouvait-il pas les circonstances favorables pour la réalisation de ses projets ambitieux. Il fit donc la paix et rentra dans l'ombre.

Onze jours plus tard, le 29 juin 984, Henri de Bavière déposa la cou-

[1] Epist. Gerb. 53

ronne à Rara, où il remit Othon III entre les mains de sa mère, en présence de Willigise et des seigneurs qui avaient si énergiquement soutenu sa cause [1]. Les populations d'Allemagne se livrèrent à des transports d'allégresse, que le ciel sembla partager en faisant briller une étoile au milieu du jour. Ce n'était qu'une trève : Henri, mécontent que le parti vainqueur eût exigé qu'il cédât à son cousin, Henri de Carinthie, le duché de Bavière, n'attendait qu'une occasion de reprendre les armes. En France, il n'y eut plus de troubles sérieux tant que vécut le roi Lothaire.

Le jour des récompenses était enfin arrivé ! La famille de l'archevêque de Reims avait souffert pour la bonne cause ; son frère, un de ses neveux étaient encore captifs, un autre était dépossédé de l'évêché de Verdun ; Adalbéron avait sacrifié à Othon III les serments qu'il avait prêtés à son roi, à son bienfaiteur, qui l'avait placé sur le siége archiépiscopal de Reims. Aucun scrupule de conscience n'avait jamais arrêté Gerbert, qui d'ailleurs n'avait pas d'engagements envers Lothaire ; ils s'attendaient l'un et l'autre à des faveurs méritées.

Gerbert s'empressa d'écrire au comte palatin Robert, l'un des confidents de Théophanie, pour lui demander s'il devait rester en France, comme un soldat en réserve, pour défendre le camp de César, ou aller le joindre à travers tous les dangers, ou enfin se préparer au voyage dont ils étaient convenus à Pavie avec l'impératrice. Il rappelait son dévouement, les services qu'il avait rendus pendant la lutte. Robert n'ignorait pas, toute la Gaule pouvait au besoin l'attester, que lui, Gerbert, avait par ses discours entraîné bien des gens à la défense du jeune prince. Il engageait le comte à s'informer de ce qu'il avait confié dans le palais de Pavie à des oreilles sûres à propos de la fidélité, du dévouement, de la fermeté du fameux Adalbéron de Reims envers le fils de César, qu'il continuait à servir en secret, dans la mesure de son savoir et de ses forces [2].

Il ne paraît pas que Robert ait répondu à cette lettre ; la cour victorieuse oublia ses amis de France, dont elle n'avait plus besoin. Adalbéron gémit de

[1] Thietm. Chron. l. IV, c. 6. Pertz, Mon. Germ. script. t. IV, p. 500, c. 16. — [2] Epist. Gerb. 61.

tant d'ingratitude. Il voulut pour se distraire aller à Aurillac[1]. Les attaques d'Héribert et de Eudes contre son église ne lui permirent pas ce voyage. Son secrétaire fut moins résigné : il fit une nouvelle tentative auprès d'un prélat puissant, Willigise peut-être : « Il est de votre bienveillance, lui dit-il, et du » saint sacerdoce de donner un conseil à ceux qui le demandent. Je n'ai » jamais prêté serment à aucun mortel qu'à mon seigneur Othon. Je l'ai con- » tinué à ma souveraine Théophanie et à son fils, Othon Auguste, parce que » je n'ai vu qu'un tout inséparable dans ces trois personnes. Jusques à quand » pensez-vous donc que je doive garder cette fidélité? Je parle ainsi, parce » que, après avoir été dépouillé des biens très-considérables qui m'avaient été » conférés par l'empereur, confirmés par la bénédiction du Pape, je n'ai pas » été gratifié même d'une petite ferme pour ma fidélité dans le passé et » dans l'avenir. Je parle ainsi, parce que, placé au milieu de vos ennemis les » plus acharnés, j'ai résisté à toutes leurs offres, quoiqu'elles fussent consi- » dérables. Jusques à quand donc me faut-il exercer ce genre d'amitié? » Songez-y ; donnez-moi la consolation que j'implore; si ce n'est pas à cause » de mes services, que ce soit au moins à cause de votre bienveillance » éprouvée par tant de personnes[2]! »

Cette lettre ne fut pas plus heureuse que la première; alors Gerbert revint à ses amis d'Aurillac, à ses livres, à ses élèves. Il vantait à l'abbé Gérauld les douceurs de l'amitié[3]; il bénissait le jour, l'heure où il lui avait été donné de connaître un homme dont le souvenir seul dissipait tous ses chagrins. Il le priait de lui envoyer le traité de l'espagnol Joseph sur la multiplication et la division des nombres; il le demandait à l'évêque Bonifilius, auquel il laissait entrevoir qu'il se rendrait auprès de lui à son retour d'un voyage à Rome, en décembre et janvier[4]; il s'entourait de quelques élèves choisis pour lesquels il rédigeait un traité de rhétorique[5]. Mais ces distractions ne lui faisaient pas perdre de vue ce qui se passait en France, en Allemagne ou en Italie; tant il en coûte, même à un philosophe, de renoncer à l'agitation des affaires!

Gerbert avait d'ailleurs à souffrir dans son amour-propre d'être traité avec

[1] Epist. Gerb. 63. — [2] Ibid. 62. — [3] Ibid. 56. — [4] Ibid. 55. — [5] Ibid. 115.

tant de dédain par les Allemands. Pendant la lutte, il avait entretenu ses amis de ses espérances : Reims n'était qu'un lieu de passage, où il ne s'arrêterait pas. Les princes espagnols l'engageaient à s'établir dans leurs états ; l'impératrice toujours auguste, toujours digne de ses affections, de son respect, l'appelait à sa cour[1]. Il ne savait quelle décision prendre; assurément il ne resterait pas à Reims. Il pressait l'abbé de Mithlac d'enlever les objets qu'il lui avait confiés[2]; il adressait à son ancien maître Raymond d'Aurillac de touchants adieux, comme s'il ne devait plus le revoir : « Adieu à mon père Gérauld! » adieu à mon frère Ayrard! adieu au très-saint ordre qui m'a nourri, qui » m'a élevé! Qu'il se souvienne dans ses saintes prières de moi, de mon père » Adalbéron, qui lui est dévoué[3]. » Tout cela n'était qu'un rêve!

De nouveaux troubles suscités en Allemagne par Henri, qui voulait conserver la Bavière[4], firent penser à Adalbéron et à Gerbert que leurs services pourraient être utiles et mieux récompensés. L'habileté d'une femme, Béatrix, en rétablissant promptement la paix, dissipa cette nouvelle illusion. Le nom de Béatrix, sœur de Hugues Capet, est peu connu ; il ne se trouve ni dans la chronique de Thietmar, ni dans les annales de Quedlinbourg, ni dans l'histoire de Richer. Gerbert vante son activité, son intelligence ; il confirme le récit du biographe d'Adalbéron II, évêque de Metz, qui attribue à cette princesse la paix de Worms. Béatrix avait été fiancée en 951, mariée en 954[5] à Frédéric, comte de Bar, nommé duc de la haute Lorraine, en 959, par Othon Ier. Elle était restée veuve, à la fin de l'année 983[6], avec deux enfants. L'aîné, Thierry, était tombé entre les mains de Lothaire, à la prise de Verdun ; Adalbéron plus jeune, destiné aux dignités ecclésiastiques, avait été élevé dans le monastère de Gorzia. Béatrix, qui gouverna le duché pendant la captivité de son fils, jouissait de la confiance de l'impératrice Adélaïde, qu'elle préparait à la pensée de mettre le jeune Adalbéron sur le siége de Metz, qu'avait possédé son oncle paternel[7].

Le soulèvement de Henri lui fournit l'occasion d'acquérir de nouveaux titres

[1] Epist. Gerb. 57. — [2] Ibid. 59. — [3] Ibid. 57. — [4] Thietm. Chron. l. IV, c. 6. — [5] Frodoard. ad ann. 951, 954. — [6] Gerbert a fait son épitaphe, voir p. 293. — [7] Labb. Biblioth. Vit. Adalber. II, episc. Mett.

aux faveurs de la cour. Dès qu'elle fut informée de cette prise d'armes, Béatrix réunit des soldats, fit une ligue avec quelques seigneurs pour secourir le jeune roi [1]. Adalbéron et Gerbert s'empressèrent de se mettre à la disposition de la duchesse ; ils lui écrivirent, ils firent des voyages auprès d'elle [2]. Béatrix les écouta et se passa de leur concours. Ils s'adressèrent à l'évêque de Liége [3], à l'archevêque de Trèves ; Gerbert mandait à celui-ci les choses les plus flatteuses de la part d'Adalbéron. Il lui parlait en outre de l'inconstance de la fortune, de la nécessité de s'unir, d'agir de concert ; il lui rappelait le proverbe, qui semblait fait pour eux : *que celui qui est debout prenne garde de tomber* [4]. Ecbert resta indifférent à toutes ces avances : Adalbéron et Gerbert eurent le chagrin d'apprendre que la paix avait été conclue à Worms, sans leur participation, à leur insu, le 19 du mois d'octobre 984 [5]. Une conférence de dames, à Metz [6], ménagée sans doute par Béatrix, avait disposé les esprits à cet heureux résultat. La sœur de Hugues Capet resserrait ainsi les liens qui unissaient sa famille à la famille royale de Saxe.

Il fallut féliciter la duchesse de l'habileté qu'elle avait déployée dans ces négociations. Le compliment écrit par Gerbert, au nom de l'archevêque de Reims, [7] est froid, mêlé de réticences, de doutes sur la bonne foi d'Ecbert et du prince Henri. Ecbert différait l'ordination du fils de Béatrix, qui avait été nommé évêque de Metz, le 16 octobre. Gerbert voulait trouver dans ce retard un chef d'accusation contre le prélat dont la faveur s'était maintenue après la paix de Rara et de Worms, et dont le père, Thierry comte de Hollande, avait reçu une augmentation de domaines [8]. L'archevêque de Reims en écrivant à Ecbert, l'appelait *mon frère, mon père* ; il l'accablait de compliments, que démentait sa correspondance secrète. « Une chose, disait-il à Béatrix, tour- » mente bien des gens : Les longs délais de l'ordination si péniblement mo- » tivés font craindre ou que l'archevêque de Trèves ne veuille se livrer avec » son duc et le royaume de Lorraine aux Français, ce que rend vraisemblable

[1] Beatrix cujus industria tam subito militum et principum in regem confœderatio facta fuerat. Labb. Vit. Adalber. II, episc. Mett. c. 2. — [2] Epist. Gerb. 64, 67. — [3] Ibid. 66. — [4] Ibid. 68. — [5] Labb. Vit. Adalb. II, episc. Mett. c. 2. Rog. Wilmans, p. 189-190. — [6] Epist. Gerb. 66-67. — [7] Ibid. 69. — [8] Böhmer, 637.

» l'entrevue projetée à Verdun, que l'on vous cache, ou qu'il ne machine dans » l'ombre des projets plus dangereux. On commande à votre ami Adalbéron » d'annuler l'ordination de son neveu. Est-ce le roi ou le primat de Trèves ? » Tout ceci paraît sentir fort la faction de l'archevêque. Veillez donc dans » votre prudence ! cherchez de quel côté penche le poids de si grandes » affaires, prévoyez si Henri vous gardera la fidélité qu'il a jurée ! »

Adalbéron et son ami en furent pour les frais de leurs perfides insinuations. Le jour de la fête des Saints-Innocents, le dimanche 28 janvier 985, Ecbert fit à Trèves l'ordination de l'évêque de Metz, au milieu d'une affluence considérable [1]. La paix entre le duc Henri et la cour fut consolidée, quelques mois plus tard, à Francfort [2]. La Bavière fut rendue à ce prince, qui remplit, l'année suivante, le jour de Pâques, à la table du roi, les devoirs attachés à ses fonctions. Henri se montra dans la suite le ferme défenseur d'un trône que son ambition avait ébranlé.

Adalbéron et Gerbert étaient délaissés par la cour d'Allemagne. Le premier s'occupa de l'administration de son diocèse, de sourdes menées contre le roi Lothaire, afin de procurer la liberté aux captifs de Verdun [3], le second, tout en lui prêtant son concours, reprit la correspondance qu'il entretenait en secret avec quelques moines de Bobio, restés fidèles à sa cause depuis son départ. L'indiscipline avait produit les plus grands désordres dans l'abbaye. Les moines, qui appelaient autrefois Pétroald leur maître, leur père, ne voulaient plus le considérer comme leur égal [4]. Gerbert, pour le consoler, lui parlait de l'inconstance de la fortune et nourrissait peut-être la pensée qu'un tour de sa roue le ramènerait un jour au-delà des Alpes. Dans l'espace d'une année, trois chefs ou plutôt trois tyrans s'étaient succédé, tourmentant les moines, dilapidant ce qui restait de revenus. Quelques religieux songeaient avec regret à leur ancien abbé, à sa vigilance pour sauvegarder leurs intérêts. Gerbert, qui en fut informé par le moine Reinard, lui répondit : « Frère, tu as raison de te plaindre de l'absence de ton abbé : » des moines dans un couvent sans abbé sont des brebis sans pasteur, aban-

[1] Labb. Vit. Adalb. II, episc. Mett. c. 2. — [2] Thietm. lib. IV, c. 6. — [3] Epist. Gerb. passim. — [4] Ibid. 71.

» données dans les vallées à la gueule des loups. Gémis moins sur la ruine » imminente des biens périssables que sur la perte des âmes; mais ne dé- » sespère pas de la miséricorde de l'Eternel [1]. »

Quelques temps après il s'adressa à la communauté tout entière pour rappeler au devoir ses enfants égarés, pour leur reprocher d'avoir chassé leur abbé, pour leur faire craindre la colère de Dieu s'ils persévéraient dans leur crime. Ce n'était pas, disait-il, afin de recouvrer son autorité qu'il leur donnait ces conseils, mais uniquement par affection pour eux et afin de dégager sa propre responsabilité. Il terminait par ces mots : « Relisez les priviléges que vous a » conférés le Saint-Siége; songez aux anathèmes que vous avez lancés contre » nous, comprenez en outre la gravité de ces paroles de l'Eglise : « *Que celui » qui se sera joint, de quelque manière que ce soit, aux excommuniés » soit excommunié!* Voyez dans quel péril vous êtes tombés. Que le sou- » verain juge vous fasse connaître ses préceptes et vous donne la force de » les remplir ! [2] »

Cette lettre, lue, commentée sans doute par les amis de Gerbert, produisit un si grand effet sur les esprits, que les moines députèrent quelques membres de la communauté auprès de leur père, afin de le supplier de revenir auprès de ses enfants. C'était le désir le plus ardent de Gerbert, qui se garda de le manifester. Il félicita ses très-chers fils de Bobio de leur démarche fort honorable d'avoir cherché leur père, d'avoir visité leur père. Ils s'étaient montrés, en agissant ainsi, les véritables enfants de Dieu. Bientôt ils entendraient de sa propre bouche les actions de grâces qu'il leur transmettait par écrit; car s'il était, pour ainsi dire, arrivé au port, il souffrait de les voir ballottés par les vagues furieuses; il avait la confiance que Dieu, qui peut tout, fléchi par les prières des pauvres, ne tarderait pas à secourir les affligés [3].

Le sacrifice que Gerbert consentait à faire de son bonheur ne fut pas apprécié par les Italiens. Il franchit les Alpes dans le courant de l'année 985; mais s'il se présenta au monastère, son séjour n'y fut pas de longue durée. Il ne s'explique pas sur les circonstances de ce voyage; seulement il écrivait plus tard à son ami Raymond d'Aurillac qu'il n'osait pas se fier à ses vassaux italiens,

[1] Epist. Gerb. 72. — [2] Ibid. 73. — [3] Ibid. 74.

à moins d'être soutenu par la présence de l'impératrice [1]. Il lui fallut donc continuer à vivre en France comme un exilé.

Avant de revenir à Reims, il visita Mantoue, Rome. A Mantoue, il s'occupa de quelques affaires que lui avaient confiées l'archevêque Adalbéron [2]. Mantoue, patrie de Virgile, conservait pieusement le souvenir du grand poëte. L'évêque Pierre ayant obtenu, en 945, du roi Lothaire, la permission de battre monnaie, avait fait graver d'un côté, autour de la croix, le nom de Virgile, de l'autre celui de l'évêque. Gerbert dut se présenter à ce prélat, qui ne mourut que le dernier jour de cette année [3]. Il acheta dans cette ville des livres fort intéressants; il en acheta aussi à Rome où il eut le plaisir de passer quelques jours auprès de son ami le diacre Etienne. Ce voyage dont il s'était promis les satisfactions les plus douces, laissa dans son esprit une impression de dégoût et d'effroi, qu'il exprimait en termes très-vifs à ce diacre, après son retour en France : « L'Italie tout entière m'a paru une Rome. Le monde a » horreur des mœurs des Romains. Dans quel état est maintenant Rome? » Quels sont les pontifes ou les hommes qui régissent les affaires? Quel a été » le sort de mon ami, je veux dire de cet ami spécialement à moi, à qui je » t'ai confié [4] ? »

Nous ne savons pas quel était cet ami. L'émotion de Gerbert nous laisse croire qu'il était à Rome au moment où la populace, après la mort, violente peut-être, de l'intrus Boniface VII, l'assassin de Jean XIV [5], traînait dans les rues et pendait à un gibet, devant la statue de Constantin, son cadavre percé de coups de lance. Gerbert n'assista pas à l'intronisation de son successeur Jean XV, que le patrice Crescentius [6] devait tenir dans l'oppression; les affaires de France l'avaient rappelé à Reims, où se croisent, se mêlent des négociations, des intrigues fort obscures [7]. Adalbéron est toujours absent de sa métropole; Gerbert le presse d'y revenir, tantôt pour l'ordination d'un évêque, tantôt pour des causes qu'il ne peut pas écrire, qu'il ne doit révéler qu'à l'archevêque seul [8].

Le nom de Hugues Capet doit être caché sous ces paroles vagues. Gerbert

[1] Epist. Gerb. 112. — [2] Ibid. 76. — [3] Ughelli, Ital. sacr. col. 930. — [4] Epist. Gerb. 77. — [5] Baron. Ann. eccles. t. X, p. 855. — [6] Voir, sur la famille de Crescentius, Höfler, p. 311. Rog. Wilmans, p. 222. — [7] Epist. Gerb. 83 sqq. — [8] Ibid. 86.

insiste pour que l'on recherche vivement l'amitié de ce prince[1]. Hugues, toujours silencieux, comme les conspirateurs intelligents, ne se compromet point par des imprudences. Il ne paraît point et ne reçoit que rarement, ce semble, et sous des prétextes plausibles les messagers des ennemis du roi. A l'occasion d'un démêlé entre l'évêque de Paris et l'abbé de Saint-Germain[2], il appelle auprès de lui l'abbé de Saint-Thierry[3], Ayrard, le confident de l'archevêque de Reims. Ayrard hésite; Gerbert l'encourage; il dissipe ses scrupules, triomphe de sa résistance. Il règne à cette époque entre Adalbéron et ses alliés une activité fiévreuse, entourée de mystère, qui laisse soupçonner que de graves intérêts sont en jeu, sans qu'on puisse les préciser. Les messagers se multiplient entre Reims, Paris et Tours. Un jour, l'un d'eux annonce à Gerbert que l'archevêque doit se tenir prêt à agir, au premier avis que lui enverra le comte Eudes. Gerbert en prévient l'archevêque; il ne sait pas ce dont il s'agit, il le presse de rentrer dans la métropole, de reparaître au milieu de ses fidèles. Rainier apporte à Reims, le VIII des calendes d'octobre [24 septembre] des nouvelles plus pressantes[4]. Si l'archevêque veut savoir quelque chose de positif, et que l'on ne peut confier à personne au monde, sur le sort de son frère, il doit se rendre, le IV des calendes d'octobre [28 septembre], à Hautvilliers, où il rencontrera son frère avec les comtes Eudes et Héribert. Que personne ne s'éloigne de sa demeure ni Hécilon, fils de Godefroi, ni aucun de ses parents. Que Mouzon, que Mézières reçoivent de fortes garnisons. *Il se prépare sérieusement une grande affaire.* L'évêque de Laon, par le conseil des comtes Eudes et Héribert, qui le favorisent, est allé voir le duc à Dourdan. « Revenez vite, pas de retard, » ajoute Gerbert en transmettant ces détails.

La fin de la crise approche, on s'attend à une explosion; rien ne se fait, tout rentre dans le silence.

Au mois de janvier de l'année suivante [986], Adalbéron est encore éloigné de Reims. Gerbert est fort inquiet de son absence prolongée; il se plaint de n'être pas informé du résultat de ses démarches[5], quoiqu'il y soit intéressé.

[1] Epist. Gerb. 84. Amicitia Hugonis non segniter expetenda. — [2] L'Histoire de saint Denys ne parle pas de ce démêlé. — [3] Epist. Gerb. 84. — [4] Ibid. 87. — [5] Ibid. 88.

Il veut savoir ce qu'Adalbéron a fait, ce qu'il fait, ce qu'il se propose de faire. L'élection d'un évêque aura lieu le XI des ides de février, Adalbéron y assistera-t-il? Qu'a fait Anselme auprès des comtes? et lui-même que doit-il faire? verra-t-il d'abord les rois ou les comtes? doit-il faire ou ajourner son voyage à la conférence convoquée à Chelles? Adalbéron y viendra-t-il?

Toutes ces questions indiquent un embarras, une incertitude qui s'expliquent par la vigilance du roi, qui tenait en échec des ennemis aussi acharnés.

Lothaire était dans la force de l'âge, il avait à peine quarante-cinq ans; tout annonçait qu'il pourrait longtemps encore déjouer les complots ténébreux de ses adversaires, lorsque, dans les derniers jours de février, il tomba malade dans sa ville de Laon. Une fièvre violente, mêlée de coliques atroces avec des efforts inouis et inutiles pour vomir, l'enleva le 2 du mois de mars [1]. Adhémar de Chabannais disait, dans les premières années du siècle suivant, qu'il avait été empoisonné par sa femme Emma et par l'évêque Ascelin. Les récits des auteurs contemporains n'éveillent pas l'idée de cette odieuse accusation; Richer, qui avait étudié la médecine et qui décrit longuement les souffrances du roi, ne les attribue pas à cette cause. Son autorité ne serait pas décisive, il est vrai; il oublie avec trop de complaisance les faits qui compromettent le parti vainqueur, mais l'intérêt de la reine, que la mort de Lothaire laissait sans appui contre l'ambitieux Charles de Lorraine, le silence de ce prince, qui ne lui reprochera pas ce crime, lorsqu'il la tiendra captive avec son prétendu complice Ascelin, nous paraissent réfuter cette calomnie.

Le corps du roi fut descendu dans les caveaux du monastère de Saint-Remi. On lui fit des funérailles magnifiques: c'étaient celles de la famille de Charlemagne, qui avait arrêté les invasions des barbares, fondé la puissance temporelle du Saint-Siége, ranimé le flambeau des lettres, des sciences et des arts. La reine Emma fit écrire sur son livre de prières, à la date du VI des nones de mars, un distique qui signifie:

« Ces nones, le seigneur Lothaire, roi magnifique, prince excellent, a quitté ce monde [2]. »

On grava sur sa tombe une longue épitaphe, et Gerbert composa les vers

[1] Rich. Hist. l. III, c. . — [2] Ann. Bened. t. IV, p. 32.

suivants, en l'honneur d'un prince contre lequel il avait toujours conspiré :

« Les grands se réunirent pour lui rendre hommage ; tous les gens de » bien le respectèrent : »

» Issu des Césars, César Lothaire, objet de notre douleur, tu nous quittes » le second jour du terrible Mars que tu avais représenté sous la pourpre [1]. »

Ses vrais sentiments, ceux d'Adalbéron paraissent mieux dans les deux lettres qu'il écrivit en son nom et au nom de l'archevêque : il disait à son ami le diacre Etienne, le VI même des nones de mars : « Je suis occupé aux funé» railles du seigneur roi Lothaire et n'ai répondu qu'en peu de mots à tes nom» breuses questions. Tous les prisonniers lorrains se sont échappés, sauf Go» defroi pour lequel on espère un meilleur sort dans un bref délai : dis-nous » ce qui se passe à Rome, envoie-nous des livres [2]. » Gerbert n'est-il pas plus affecté de la captivité de Godefroi que de la mort du roi ? Il semble que dans la lettre d'Adalbéron à l'archevêque de Trèves se mêle un peu d'ironie au désir de lui apprendre sa bonne fortune, à moins qu'il n'essaie d'effacer les sentiments de défiance qui existaient entre eux. Il remercie ce prélat de l'affection qu'il lui a souvent manifestée par ses écrits, par ses messagers et même par ses actes. Dieu a été sensible aux prières ferventes qu'Ecbert lui a adressées pour son ami : la reine auguste lui a rendu sa bienveillance, le VI des nones de mars, le jour même où le très-glorieux roi des Français, Lothaire, l'astre le plus brillant, a été enlevé au monde. Celui qu'Ecbert croit privé de la faveur royale est admis dans la familiarité la plus intime [3].

On sent la joie qui anime le palais archiépiscopal de Reims ; Adalbéron, Gerbert espèrent diriger à leur gré le dernier survivant de la descendance légitime de Charlemagne.

Louis V, fils de Lothaire, âgé d'environ dix-huit ans, quand il lui succéda, n'était pas connu d'une manière très-avantageuse. Son mariage [4], suivi d'un prompt divorce, avec la vieille Adélaïde, veuve du comte de Toulouse et d'Auvergne, avait jeté sur lui un vernis de ridicule. Gerbert ne dissimulait pas le peu d'estime qu'il avait pour ce prince : l'abbé d'Aurillac lui demanda

[1] Opera Gerb. p. 293. — [2] Epist. Gerb. 89. — [3] Ibid. 90. — [4] Rich. Hist. l. III, c. 93 sqq.

ce qu'était Louis, s'il irait au secours du comte de Barcelone, dont la capitale avait été prise et ruinée, le six juillet de l'année précédente, par les musulmans de Cordoue [1]. Gérauld qui se faisait vieux aurait désiré, avant de mourir, revoir son ancien élève; il l'engageait à visiter le tombeau du saint fondateur du monastère qui avait abrité son enfance, et il demandait les instruments de musique toujours promis, toujours retenus en Italie.

La lettre de Gérauld devait être bonne, affectueuse; celle de Gerbert est spirituelle et légère [2]. Il n'a pas un mot de sympathie pour les malheurs du comte Borel, l'un des auteurs de sa fortune. Il ajourne à des temps plus tranquilles l'envoi des instruments de musique et son voyage à Aurillac; il conseille au vénérable Gérauld, qui avait à peine quelques mois à vivre, de venir honorer lui-même les reliques de Saint-Denys, l'apôtre de la France. Quant aux questions qui lui sont adressées sur le roi, il ne répond pas à la première, qui concerne sa personne, parce que, dit-il, d'après Salluste, tout homme interrogé sur une chose douteuse doit être étranger à la haine, à la colère, à la compassion. Louis mènera-t-il une armée en Espagne? Cela peut être et n'être pas. Il penche pour la négative. En effet, l'expédition ne se fit pas; les troubles de la cour l'auraient empêchée lors même que le prince aurait eu la volonté de l'entreprendre.

Le nouveau roi vécut d'abord en bonne intelligence avec sa mère, qui avait reçu avec lui le serment de fidélité de Hugues Capet et des seigneurs du royaume. Béatrix vint, au mois d'avril, au château de Compiègne, où les conseils de son frère étaient assez écoutés [3]. La duchesse engagea Louis à régler les contestations qui s'étaient élevées entre la France et l'Allemagne, au sujet de la Lorraine. Elle proposa et fit accepter une entrevue à Remiremont, sur la frontière des deux royaumes, le VIII des calendes de juin [25 mai], du roi, de la reine, accompagnée de Hugues Capet, avec l'impératrice Adélaïde et son frère Conrad, roi de Bourgogne. La reine Emma pria Gerbert de l'écrire à l'impératrice Adélaïde, et de lui exprimer en même temps la douleur qu'elle éprouvait de la mort de son mari, la confiance qu'elle avait

[1] Baluz. Marc. Hisp. c. 933. Mabill. Ann. Bened. t. IV, p. 37. — [2] Epist. Gerb. 92. — [3] Rich. Hist. l. IV, c. 1.

dans l'affection de la mère que la Providence lui laissait pour la consoler [1]. Le secrétaire s'acquitta de la commission avec une emphase qui dut plaire aux deux cours.

Il n'était pas question de Théophanie pour l'entrevue de Remiremont. Gerbert soupçonna quelque ruse, quelque projet au détriment de cette princesse, qui était mal avec Adélaïde ; il en prévint Adalbéron. Ce prélat, craignant de son côté que les intérêts de son frère Godefroi ne fussent sacrifiés, avertit Théophanie [2]. Gerbert se rendit auprès d'elle au palais d'Ingelheim, où il trouva le duc Charles de Lorraine. Adalbéron voulait que l'impératrice lui fît connaître à Reims les conditions pour l'accord des deux royaumes, afin de les soutenir. L'archevêque Ecbert fut chargé de préparer le projet d'alliance. Gerbert l'écrivit à ce prélat [3]; il lui dit que la conférence, qui d'abord avait été fixée au VIII des calendes de juin [25 mai], avait été remise au XV des calendes de juillet [17 juin]. Au jour fixé, les négociateurs se réunirent ; la paix fut conclue le lendemain, après de vifs débats. Godefroi fut rendu à la liberté ; son fils recouvra l'évêché de Verdun ; mais on exigea la cession perpétuelle de quelques terres dépendantes de ce siége, avec l'autorisation pour les nouveaux possesseurs d'y élever des châteaux, suivant leur convenance [4].

Ces conditions parurent intolérables à Adalbéron, dont le frère était pourtant, d'après ses propres paroles, délivré *des ténèbres de l'enfer* [5]. Il supplia l'impératrice Théophanie de ne pas ratifier des clauses injustes, arrachées par la violence pour la ruine des églises de Dieu, pour la honte de son règne. Il appela son attention sur les comtes Eudes et Héribert, qui avaient dû tremper dans cette conspiration. Qu'elle se tînt sur ses gardes! On lui tendait des piéges ; on en voulait à sa personne. Sous le prétexte de venger l'attaque de Thierry contre Satenay, on tâcherait de la surprendre à Chevremont, si elle n'était pas bien accompagnée.

Gerbert portait un jugement plus favorable sur la paix, qui avait donné la liberté aux captifs, rendu Verdun à son évêque, sans indemnité pécuniaire, sans effusion de sang, et qui promettait la restitution de tout ce qui avait été

[1] Epist. Gerb. 96. — [2] Ibid. 95. — [3] Ibid. 96. — [4] Ibid. 98. — [5] Ibid.

enlevé à la ville de Cologne[1]. Les évêques, libres dans leurs mouvements, pourront désormais veiller sur les biens de l'Eglise, frapper d'excommunication les ravisseurs. C'étaient là des avantages réels qu'il appréciait d'autant mieux qu'il avait la perspective d'une belle position. Adalbéron avait demandé pour lui à l'impératrice Théophanie un évêché sur les frontières des deux royaumes. Il faisait valoir son expulsion de Bobio, à cause de son attachement à la famille de Saxe, de sa fidélité à toute épreuve, comme pouvaient l'attester les évêques de sa province. L'avantage que l'Eglise et Gerbert trouveraient dans cette nomination pouvait seul lui rendre supportable l'absence de son véritable fils[2].

Gerbert, plein d'espoir dans le succès de cette démarche, remerciait la miséricorde divine, qui lui permettait, à lui étranger, fugitif sur la surface du globe, de se reposer enfin, de s'établir sur un terrain solide[3]. Ces actions de grâce étaient prématurées; il avait à traverser bien d'autres épreuves avant de trouver le repos.

Nous n'avons pas la réponse de l'impératrice, qui était fort préoccupée de la guerre contre les Wénèdes de la Baltique, où son fils Othon III animait l'armée par sa présence[4].

Le roi Louis se laissait entraîner par son oncle à des actes moins glorieux. Charles qui avait vu avec colère son union avec la reine, résolut de la détruire. Pour atteindre ce but, il fallait jeter le trouble dans la famille royale, mettre le roi en défiance contre les seigneurs du royaume. Il ne recula devant aucune de ces coupables manœuvres; il ne songea même pas qu'il pouvait être englouti avec tous les siens dans la tempête qu'il allait déchaîner.

Il avait autrefois répandu contre la reine des accusations d'adultère, que le synode de Macra [972][5] n'avait pas admises. Emma avait conservé ses droits d'épouse; l'évêque de Laon n'avait pas été inquiété dans la possession de son siége. Ces accusations furent renouvelées, propagées avec habileté. Louis eut la faiblesse de les accueillir; il abandonna sa mère aux outrages de ses

[1] Epist. Gerb. 99. — [2] Ibid. 100. — [3] Ibid. 101. — [4] Annal. Hild. Chron. Quedlinb. ann. 986. Epist. Gerb. 112. Thietm. l. IV, c. 7, indique cette expédition. — [5] Nous n'avons pas les actes de ce synode. Voir la lettre 35.

ennemis, il chassa de son évêché son prétendu complice. La France et l'Allemagne retentirent des plaintes des accusés. Gerbert adressa au nom de la reine, une lettre touchante à l'impératrice Adélaïde, qu'il priait de lui concilier l'appui de Théophanie, d'envahir les Etats de son fils dénaturé, où elle trouverait de nombreux partisans [1]. Il protesta de la part d'Ascelin, de son innocence; il supplia les évêques de ne pas administrer, pendant son absence, les sacrements dans son diocèse, qu'il frappait d'interdit [2].

L'agitation fut générale dans le nord de la France : Eudes et Héribert se déclarèrent pour la reine; ils recherchèrent l'alliance de l'archevêque de Reims et de son frère Godefroi, déjà mécontents l'un et l'autre du traité de Remiremont. Adalbéron était absent de Reims quand on y reçut la demande d'une entrevue de la part des comtes [3]. Gerbert était dans des alarmes continuelles : une poignée de bandits, excités sans doute par le roi ou par son oncle le duc de Lorraine, insultaient les murs de la ville, ravageaient les campagnes. Les habitants étaient divisés : les uns approuvaient l'absence de l'archevêque, d'autres la critiquaient. Ils auraient préféré que, levant un nombreux corps de troupes, il eût repoussé les agresseurs et rendu par sa présence la sécurité à la métropole. Ils voulaient qu'il vît son frère, qu'il s'entendît avec les comtes. Gerbert transmettait ces rumeurs à l'archevêque en l'engageant à se défier des comtes Eudes et Héribert, gens sans foi et sans honneur, que cependant l'intérêt et la crainte pouvaient rendre utiles en cette circonstance [4].

L'archevêque les vit; il conclut en son nom et au nom de son frère, une alliance, qui fut ratifiée le III des nones de septembre [5 septembre].

Vers cette époque mourut Gérauld, abbé d'Aurillac. Après deux mots de regrets à l'homme de bien qui l'avait accueilli dans son enfance, après trois lignes de félicitations à Raymond, son successeur, Gerbert fait sur sa propre vie un retour plein de tristesse [5]. La fortune souriait à un moine qui n'avait jamais quitté son couvent, et lui qui, depuis près de trois années, était en France exposé à la colère des rois, bravant les révoltes des peuples, luttant contre les dissensions des grands, il n'avait rien gagné! L'avenir ne se mon-

[1] Epist. Gerb. 103. — [2] Ibid. 104. — [3] Ibid. 106. — [4] Ibid. 107. — [5] Ibid. 112.

trait pas sous un jour plus favorable; il était abattu..... Pourquoi avait-il accepté les fonctions abbatiales en Italie? Peut-être était-ce un obstacle à la faveur de la cour, et il ne possédait qu'un simple titre! Il avouait dans sa douleur qu'il était détesté à Bobio, où il n'osait pas s'aventurer sans être soutenu par la présence de l'impératrice. Il fallait pourtant appeler en Allemagne ses vassaux, se mettre à leur tête, marcher au printemps contre les Slaves révoltés, et se tenir ensuite, avant l'automne, à la disposition de l'impératrice, soit qu'elle voulût aller en Italie ou entrer en France, contre le roi Louis, l'homme du monde le plus embarrassant pour ses amis, le moins dangereux pour ses ennemis.

Un accident dispensa Gerbert de prouver son dévouement à la cour d'Allemagne aux dépens du roi de France.

Louis, qui nourrissait contre l'archevêque Adalbéron des sentiments de haine, qu'entretenait son oncle, voulut le punir. Un jour, il convoqua Hugues Capet et quelques seigneurs. Il les flatta d'abord; puis, s'emportant contre l'archevêque, il l'accusa d'avoir favorisé, sept années auparavant, l'invasion de l'empereur Othon II, et les entraîna, malgré eux, à l'attaque de Reims [1]. Adalbéron, prévenu peut-être du danger, n'eut pas de peine à se défendre. Alors le roi le somma de se disculper du crime de trahison dans une assemblée des seigneurs. Adalbéron y consentit et livra comme garant de sa promesse le fidèle Rainier.

C'était à Senlis que le procès devait se juger, le 21 du mois de mai. Louis s'y rendit à l'avance, pour s'y livrer dans l'intervalle au plaisir de la chasse, dans les vastes forêts qui couvraient la contrée.

L'époque fixée était arrivée, on n'attendait plus que le roi, lorsqu'on apprit qu'il était tombé à la chasse, et qu'il était mort à la suite d'une violente hémorragie. Richer fait observer que c'était dans le temps où le métropolitain devait se purger des accusations dirigées contre sa fidélité [2].

Adalbéron, ajoute le même auteur, se montra fort ému de la mort du

[1] Rich. Hist. l. IV, c. 3. — [2] Ibid. c. 5. xi kal. junii. On lit, écrit en lettres d'or, dans le livre de prières de la reine Emma : xii kal. junii, obiit Ludovicus rex, filius Emmæ reginæ Francorum. Ann. Bened. t. IV, p. 40.

roi, dont le corps fut déposé à Compiègne, dans l'abbaye de Saint-Corneille, quoiqu'il eût manifesté le désir d'être enterré auprès de son père. Les grands craignaient que la plupart d'entre eux, effrayés d'un chemin plus long, ne partissent, et que leur dispersion ne fît différer les délibérations que demandait la chose publique[1].

Richer ne parle ni des regrets laissés par ce prince, ni des honneurs qui lui furent rendus. Les chroniqueurs, qui vinrent après lui, ajoutèrent à son nom le mot de fainéant, *qui nihil fecit*[2]. L'histoire l'a conservé au dernier roi de France de la famille de Charlemagne.

Lorsque les funérailles furent terminées, les grands revinrent à Senlis. Le duc de France proposa de s'occuper immédiatement du procès de l'archevêque. Il menaça de peines sévères ceux qui oseraient le calomnier, et fit sommer trois fois ses accusateurs de comparaître. Personne ne s'étant présenté, le duc déclara l'archevêque innocent et lui dit de prendre part aux délibérations.

Il s'agissait de choisir un roi. La couronne serait-elle déférée à Charles de Lorraine, bâtard de Louis d'Outre-Mer? L'illégitimité de sa naissance le ferait-elle déclarer indigne de cet honneur? Faudrait-il chercher dans une nouvelle famille le prince auquel serait confiée la royauté? Telles étaient les graves questions qui allaient s'agiter.

Le caractère de l'archevêque de Reims, la supériorité de son esprit, les relations de sa famille, son dévouement à la maison de Saxe, l'importance de sa métropole lui donnaient un ascendant immense. Adalbéron feignit de ne vouloir pas en user. Comme pour donner à cette élection toutes les garanties de l'impartialité, il conseilla de l'ajourner, de réfléchir mûrement avant de prendre un parti définitif. Il fit jurer aux seigneurs, entre les mains de Hugues, qu'ils se réuniraient à une époque fixe, dont ils convinrent, et que, dans l'intervalle, ils ne feraient ni cabale ni intrigue pour gagner les suffrages. Le serment prêté, on se sépara[3].

Il n'y avait que deux concurrents à la couronne : Charles de Lorraine et Hugues Capet. Le premier, bâtard de Louis d'Outre-Mer, vassal du roi d'Alle-

[1] Rich. Hist. l. IV, c. 5. — [2] Rer. Gall. script. t. X, p. 165. — [3] Rich. Hist. l. IV, c. 8.

magne pour le duché de Basse-Lorraine, s'était déconsidéré en épousant, après la mort de sa première femme fille d'Héribert, comte de Troyes, la fille d'un vassal de Hugues Capet. Il était odieux à bien des gens, à cause de son insurrection contre Lothaire, de ses attaques contre l'archevêque de Reims et les évêques de Metz et de Laon. Ses calomnies contre la reine Emma lui avaient aliéné l'impératrice Adélaïde, Conrad, roi de Bourgogne et leurs nombreux amis. En outre, il ne rachetait pas son peu de mérite personnel par de vastes possessions territoriales; son duché, de peu d'importance, était situé hors des limites du royaume.

Hugues Capet dominait dans le cœur de la France. La couronne était entrée deux fois dans sa famille, que de brillantes victoires sur les Normands avaient rendue populaire. Il était cousin du roi qui venait de mourir, et d'Othon III, qu'il avait soutenu contre Lothaire. Son frère Henri était duc de Bourgogne; son gendre Régnier, comte de Hainault; sa sœur Béatrix, gouvernait la Haute-Lorraine; son beau-frère possédait la Normandie; les comtes de Troyes et de Tours étaient ses neveux. Il était le défenseur de la reine Emma, l'ami de l'archevêque de Reims. Par sa piété, par ses largesses, il avait gagné les clercs et les moines; le ciel même s'était déclaré en sa faveur : on disait que, dans une vision, saint Valery lui avait promis le trône pour lui et pour les siens jusqu'à la septième génération, c'est-à-dire pour toujours[1].

Charles, inquiet de la puissance de son rival, convaincu d'ailleurs que l'archevêque Adalbéron exercerait la plus grande influence sur les esprits, accourut à Reims. Il s'humilia devant ce prélat, qu'il avait blessé dans ses intérêts et dans ses affections, il le supplia de soutenir sa cause. « Pourquoi,
» disait-il avec douleur, pourquoi donc, puisque mon frère n'est plus,
» puisque mon neveu est mort et qu'ils n'ont laissé aucune descendance,
» pourquoi suis-je repoussé du territoire que mes ancêtres ont possédé?....
» Maintenant, dans mon malheur, à qui puis-je mieux m'adresser qu'à
» vous, lorsque tous les appuis de ma race sont tombés?.... Laissez-vous
» toucher par un sentiment d'humanité, soyez compatissant pour un homme
» éprouvé par tant de revers[2]. »

[1] Rer. Gall. script. t. X, p. 234. — [2] Rich. Hist. l. IV, c. 9.

L'archevêque lui répondit : « Tu t'es toujours associé à des parjures, à des » sacriléges, à des méchants de toute espèce, et maintenant encore tu ne veux » pas t'en séparer ; comment peux-tu, avec de tels hommes et par de tels » hommes, chercher à arriver au souverain pouvoir ? » et comme Charles disait qu'il ne fallait pas abandonner ses amis, mais plutôt en acquérir de nouveaux, Adalbéron répliqua sèchement qu'il ne disposait pas seul de la couronne [1] ; et il congédia le solliciteur indigné.

Au jour fixé, les électeurs se réunirent à Senlis : l'archevêque de Reims parla le premier. Il rappela les titres de Charles pour les réfuter ; il flétrit son caractère, il exalta les qualités, le mérite de son concurrent. « Il y a des gens, » disait-il, qui jugent Charles digne du trône à cause de sa parenté avec le » dernier roi, comme si l'on acquérait la couronne à titre héréditaire, et » qu'il ne fallût pas la donner à celui qui à la noblesse de son origine joint » la sagesse, la fidélité, la magnanimité ?..... Voulez-vous un royaume » malheureux ? nommez Charles. Voulez-vous un royaume heureux ? portez » sur le trône l'illustre duc Hugues Capet. »

Ces principes sur la transmission du pouvoir, ne doivent pas nous surprendre ; c'étaient ceux que professait l'Eglise de France au IXe siècle [2]. Ils furent acceptés par l'assemblée, qui proclama, le 1er juin [3], le nouveau roi dans l'église de Noyon. Richer prétend que tous les seigneurs du royaume assistèrent à cette cérémonie. Outre que le temps leur aurait manqué pour faire ce voyage, l'absence de ceux de la Gothie, de l'Aquitaine, de la Gascogne est constatée par le silence des chroniqueurs du sud de la Loire, par le dédain des grands de cette partie de la France pour le nouveau roi, par la formule qu'ils employaient dans leurs diplômes et leurs actes publics : « sous le règne du Christ dans l'attente d'un roi [4]. »

La nomination de Hugues Capet fut donc une affaire de parti, de famille et non pas le résultat d'un mouvement national, de la haine de la race gauloise contre la race germanique. Les ancêtres du nouveau roi, ce prince lui-même

[1] Rich. Hist. l. IV, c. 10. — [2] Opera Hincmari, t. I, p. 696. — [3] Rich. Hist. l. IV. c. 12. — [4] Rer. Gall. script. t. X, p. 544.

avaient toujours uni leurs intérêts à ceux des Germains. La cour d'Allemagne ne réclama pas en faveur du prétendant. L'abandon de la Lorraine, que la nouvelle dynastie ne songera pas à réclamer pendant des siècles, tandis que Louis et Lothaire l'avaient revendiquée avec tant d'obstination, les armes à la main, paraît avoir été le prix tacite de cette complaisance. L'Eglise consacra l'élection d'un prince pieux et puissant. Le pape lui envoya sa bénédiction, les évêques menacèrent d'anathèmes tous ceux qui ne se soumettraient pas à l'élu du Seigneur. Charles protesta inutilement contre cette décision. Quelques personnes, il est vrai, continuèrent à le considérer comme leur roi, et, dans les siècles suivants, les amis des Capétiens s'efforcèrent, pour légitimer leur pouvoir, de les faire descendre de la dynastie déchue [1], mais Hugues resta le maître.

Avec l'avènement de cette famille commence une ère nouvelle pour la France : la réunion de la couronne à un fief important donne à la royauté une force qu'elle n'avait pas depuis bien des années. Ce ne sera plus un vain titre : autour du trône va se reconstituer l'unité nationale brisée par la féodalité, dont les invasions des Barbares et les guerres civiles avaient hâté les progrès. L'Eglise, qui avait contribué à la fortune de Hugues Capet, favorisera ce travail.

Si l'on possédait quelques lettres de Gerbert sur ce moment si intéressant de notre histoire, on connaîtrait mieux les détails de cette révolution. Faut-il attribuer ce silence à la discrétion calculée de notre auteur, ou bien était-il retenu en Allemagne par l'expédition contre les Slaves, qu'il avait annoncée à l'abbé Raymond? Ce que l'on peut affirmer, c'est que, s'il était en France, il ne resta pas inactif. Il servit de secrétaire au nouveau roi. On le voit sommer, en son nom, l'archevêque de Sens, le vénérable Siguin [2], qui hésitait à se prononcer, de se joindre, avant le premier novembre, aux évêques qui l'aident de leurs sages conseils, et le menacer, s'il retarde davantage, de la colère du pape et des prélats du royaume; il promet des secours au comte Borel [3] pour combattre, l'année suivante, les Musulmans d'Espagne; il sollicite [4] des empe-

[1] Rer. Gall. script. p. 281, 300. — [2] Epist. Gerb. 135. — [3] Ibid. 136. — [4] Ibid. 137.

reurs de Constantinople Basile et Constantin, la main d'une princesse de leur famille pour le jeune roi Robert, qui avait été associé à la couronne à Orléans, le jour de la fête de Noël, décembre 987 [1].

L'élévation de Robert, à laquelle les seigneurs avaient consenti avec peine, enlevait à Charles tout espoir de monter sur le trône, après la mort de Hugues Capet. Il se plaignit auprès de ses amis, du malheureux sort de ses enfants [2]. Il gagna les indifférents par ses promesses, forma un parti [3] contre la dynastie nouvelle et s'empara, par la trahison de son neveu Arnulfe [4], bâtard de Lothaire, de la ville de Laon, où il fit prisonniers la reine Emma et l'évêque Ascelin. L'occupation de Laon produisit un grand effet. Hugues fit prononcer par ses évêques une sentence d'excommunication contre les traîtres, qui avaient livré la place, contre le sacrilége qui avait arrêté un des oints du Seigneur, et il se présenta, le printemps suivant, pour la reprendre, 988. Tous ses efforts échouèrent contre la résistance de la garnison, que protégeaient les fortifications de la ville située sur un rocher de difficile accès.

L'impératrice Théophanie intervint pour arrêter les maux de la guerre : elle proposa une trève. Hugues, trop prudent pour s'aliéner cette princesse, lui fit écrire par Gerbert que, touché de sa bienveillance, de son affabilité, il avait voulu, suivant ses désirs, pour conserver sa sainte amitié, son alliance précieuse, lever le siége, recevoir des otages, mais que Charles, méprisant les ordres et les messagers de l'impératrice, refusait de rendre la liberté à la reine, de recevoir les otages de l'évêque. « Quant à moi, continuait-il, pour » m'assurer à jamais votre amitié, j'ai résolu d'envoyer au devant de vous » à Stenai, le XI des calendes de septembre [22 août], ma femme, la reine » Adélaïde. Nous observerons à perpétuité, sans dol et sans fraude, les con- » ditions sages, équitables que vous aurez arrêtées avec elle [5]. »

Gerbert adressa en même temps aux impératrices Adélaïde et Théophanie les plaintes d'Emma contre le perfide qui, n'écoutant pas leurs injonctions, la tenait dans une dure captivité.

Théophanie insista de nouveau pour une trève, pendant laquelle on

[1] Rich. Hist. l. IV, c. 13. — [2] Ibid. c. 14. — [3] Abbo, canon. præfat. Glab. Rodulph. l. II, c. 1. — [4] Epist. Gerb. 193. Oper. Gerb. p. 185. — [5] Epist. Gerb. 138.

débattrait les conditions de la paix. Eudes, Héribert étaient d'accord avec cette princesse; Charles accepta.

Il profita de la liberté que laissait l'armistice, pour sonder les dispositions de l'archevêque et celles de son secrétaire. Il sollicitait l'amitié, les conseils du prélat; il l'appelait son père, il lui reprochait doucement d'abandonner, de haïr la famille royale. Il disait à Gerbert qu'il comptait sur ses bons offices; il l'engageait à se rendre à Laon.

Gerbert fit les deux réponses. Le début de celle de l'archevêque est assez vif. « Comment[1] me demandez-vous conseil à moi que vous rangez parmi » vos ennemis les plus acharnés? Comment appelez-vous *père* celui auquel » vous voulez arracher la vie? Vous pensez que je hais la famille royale. Je » prends à témoin mon rédempteur que je ne la hais point. » Il continue en déclarant à Charles que la lutte contre Hugues est au-dessus de ses forces, et tout en le remerciant de l'avoir arraché, on ne sait dans quelle circonstance, aux coups de ses ennemis, il lui dénonce comme des traîtres et des égoïstes les gens qui sont à ses côtés. La perfidie du siècle ne lui permet pas d'en dire davantage par écrit; mais il offre de donner des otages, afin qu'une personne sûre (dont le nom est en chiffres) vienne le trouver. Il pourra traiter avec elle de toutes les affaires; sans elle, il ne peut et ne doit rien dire.

La lettre de Gerbert était plus modeste et lui préparait, au besoin, les voies à la faveur de Charles. Il serait heureux de lui être utile; s'il ne s'est pas rendu à sa cour, c'est par la crainte qu'inspirent les soldats, qui battent la campagne. Il le prie de lui envoyer des guides auxquels il puisse se confier. Pour preuve de sa bonne foi, il lui rappelle les conseils qu'il lui a donnés dans le palais d'Ingelheim, et après lui avoir recommandé de traiter ses captifs avec les égards que mérite leur rang, il lui dit: « Gardez-vous de vous laisser en- » fermer dans une forteresse![2] »

Les tentatives de la cour d'Allemagne pour concilier les intérêts des deux adversaires ne réussirent pas. Ascelin, dans un moment de désespoir, voulut se donner la mort. Gerbert releva son courage: il lui cita l'exemple de Job, celui de son parent Godefroi, qui avait montré tant de constance dans le

[1] Epist. Gerb. 141. — [2] Ibid. 142.

malheur; il le pria d'envoyer à Paris une personne instruite de ses desseins, parce que, le jour de la fête de Saint-Denys [9 octobre], on devait y décider si le siége serait repris [1].

Les soucis qu'éprouvaient Adalbéron et Gerbert de la révolte de Charles de Lorraine, furent augmentés par les troubles de Fleury-sur-Loire [2]. L'abbé Oïlbolde étant mort, le choix de son successeur excita de vives disputes dont profitèrent quelques seigneurs puissants pour faire nommer un religieux de mauvaise réputation. Le moine Constantin en avertit son ami Gerbert; il le sollicita de s'intéresser avec son archevêque à la cause du monastère. Mayeul, abbé de Cluny, qui avait refusé d'être pape, exerçait par ses vertus une haute influence dans l'Eglise. Adalbéron et Gerbert le pressèrent de ramener le calme dans les esprits agités. C'était dans les murs de Fleury que reposaient les reliques du saint fondateur de la vie monastique en occident [3]; saint Odon y avait rétabli la discipline; l'exemple que donnaient ses moines n'était-il pas dangereux? Et si Mayeul gardait le silence, qui parlerait?

L'abbé de Cluny, qui ne voulait pas se mêler de ces disputes, répondit que son autorité ne s'étendait pas sur ce monastère; et il conseilla la modération, la prudence. Il adressa pourtant à l'intrus, sans rompre avec lui, une exhortation touchante pour qu'il se démît de ses fonctions.

Adalbéron et Gerbert revinrent à la charge : l'Eglise est une, le mal qui se fait dans une de ses parties touche tous ses membres. Il fallait donc que Mayeul maudît l'usurpateur, qu'il le menaçât d'appeler sur sa tête les foudres du Saint-Siége. L'abbé de Saint-Julien de Tours, Eberard, était de cet avis. Mayeul céda; l'archevêque convoqua les abbés de son diocèse pour leur soumettre la question, le XVI des calendes de septembre [17 août]; il fit engager Constantin à venir exposer les faits. La mort subite de l'envahisseur [4], de l'ennemi de la vie monastique, rendit le calme aux esprits.

Abbon, qui fut choisi pour le remplacer, appartenait à une famille

[1] Epist. Gerb. 144. — [2] Nous ne connaissons que par les lettres de Gerbert (125 à 131) les troubles de Fleury ou Saint-Benoît-sur-Loire; le moine Aimoin les dissimule dans ses divers écrits. — [3] On le croyait même à Rome à cette époque. Epist. Abb. 15. — [4] Epist. Gerb. 131.

noble d'Orléans. Il était en bas-âge quand il fut offert au monastère de Fleury où la pureté de ses mœurs, la gravité de sa conduite, la rapidité de ses progrès dans les lettres le firent aimer de l'abbé, qui lui confia de bonne heure les soins de l'école. Abbon devint un des hommes les plus instruits de son siècle, sans égaler Gerbert, ce qui inspirait aux moines de Fleury des sentiments de rivalité, qui percent dans ces paroles d'Aimoin : « S'il ne posséda pas comme il l'eût désiré, la rhétorique et la » géométrie, au moins il effaça tous les contemporains par la supériorité » de sa sagesse [1]. » Elle était si appréciée, que, simple diacre, il fut chargé d'introduire la réforme dans le monastère de Ramsay, en Angleterre. Il y répandit l'amour de la vertu et de l'étude; il se concilia l'estime et l'affection des grands du monde et de l'Eglise. A son départ, après deux ans de séjour, les seigneurs le comblèrent de présents, les moines le pleurèrent.

Gerbert, qui n'était pas informé de l'élection, pressa Constantin de venir à Reims avec son nouvel abbé, s'il en avait un, le jour de la fête du saint patron de la ville [1er octobre] [2]. Il était loin de se douter qu'Abbon serait un de ses plus redoutables adversaires.

Huit jours après cette fête [9 octobre], le conseil militaire déclara que Laon serait attaqué le xv des calendes de novembre [18 octobre] [3]. Gerbert en prévint les amis de l'évêque Ascelin, afin qu'ils joignissent leurs forces à celles du roi; il fallait que Bardas et Gocilon se montrassent les dignes frères du captif.

Cette seconde attaque ne fut pas plus heureuse que la première. Gerbert se consolait des ennuis du siége par la lecture du traité d'Aristote *de Interpretatione*, traduit par Boèce. Il pria le moine Thietmar de Mayence [4], de transcrire quelques lignes qui manquaient dans son exemplaire. Il nous apprend par cette lettre qu'il avait à souffrir à la fois des fatigues de la guerre et de la violence des fièvres. Cette maladie fit de tels progrès parmi les troupes, à la fin de l'automne, que le roi fut obligé de licencier son armée.

Enivré par le succès, Charles se relâcha de la surveillance des captifs. Ascelin s'échappa et courut à Paris pour se justifier de toute complicité avec ceux qui avaient livré sa métropole.

[1] Aimoinus, Vita S. Abb. c. 3. — [2] Epist. Gerb. 131. — [3] Ibid. 146. — [4] Ibid. 149.

Gerbert, heureux que son ami se fût échappé de *la gueule du lion*, pria l'archevêque de Trèves de lui faire rendre, par l'entremise d'Othon et de l'impératrice sa mère, non pas l'or et l'argent qu'il avait entassés dans son palais, mais les objets dont on ne pouvait décemment se passer, les tentures, les tapis et les autres choses de cette nature [1].

Adalbéron survécut peu à la levée du siége. Les échecs éprouvés par le roi, le parti dangereux formé contre lui par quelques seigneurs, les ménagements de la cour d'Allemagne envers Charles de Lorraine attristaient son âme. Il voyait son œuvre compromise; une fièvre chaude l'enleva si rapidement, que Hugues, accourant pour empêcher que la ville de Reims ne fût livrée à ses ennemis [2], trouva l'archevêque mort. [989, 23 janvier].

Adalbéron fut enterré avec grande pompe. On grava sur sa tombe une épitaphe louangeuse, composée sans doute par son secrétaire [3]. La réforme des clercs dans son diocèse, ses dons aux moines, son aumône [4] perpétuelle pour les pauvres rendirent son nom cher et respectable à la plupart de ses contemporains [5].

L'histoire plus sévère doit flétrir la conduite de ce prélat envers les derniers Carlovingiens. Ils étaient ses maîtres, ses bienfaiteurs; il leur avait juré fidélité, il les trahit.

La mort d'Adalbéron frappa Gerbert, comme d'un coup de foudre. Il pensa d'abord que le monde allait retomber dans le chaos [6]. Les ambitions qui s'agitaient autour du siége vacant le rappelèrent à la réalité. Personne n'avait assurément des titres plus sérieux que lui pour aspirer à ce poste élevé : son mérite, les services rendus à la nouvelle dynastie, le vœu formel d'Adalbéron mourant, qui l'avait désigné pour son successeur, du consentement du clergé, des évêques de la province et de quelques grands plaidaient en sa faveur. Mais Gerbert, voulant ménager les cours de France et d'Allemagne, qui n'a-

[1] Epist. Gerb. 148. — [2] Rich. Hist. l. IV, c. 24. — [3] Opera Gerb. p. 293. — [4] Gall. Christ. t. IX, p. 59. — [5] Gerbert l'appelle *beatus;* un nécrologe de Reims le dit : *bonæ memoriæ.* Ann. Bened. t. IV, p. 55. On lit dans un supplément de Frodoard : Adalbero nomine non merito archiepiscopus. Rer. Gall. script. t. X, p. 400. — [6] Epist. Gerb. 156, 157.

vaient pas entre elles des relations bien franches, répondait avec réserve aux avances que lui faisaient le roi Hugues et les évêques du voisinage [1]; il n'allait pas voir le prince, afin de ne pas prendre des engagements qui pourraient contrarier les impératrices.

Pendant ces tergiversations, un parti redoutable se formait contre lui : les ennemis de l'archevêque, ceux qu'avaient blessés ses actes et sa conduite dans l'affaire de la succession au trône, en rendaient son secrétaire responsable. Il y avait eu, après le décès d'Adalbéron, un soulèvement contre Gerbert dans la ville de Reims; on l'avait menacé de mille morts. Des personnages influents, dévoués à Hugues, pressaient ce prince de s'attacher les partisans de la famille de Charlemagne, en donnant à Arnulfe le siége de Reims qu'il sollicitait. Hugues était indécis; Arnulfe était jeune, ses mœurs étaient décriées; il avait été frappé d'excommunication pour avoir livré la place de Laon à son oncle Charles de Lorraine.

Brunon, évêque de Langres, fils d'Abralde, sœur de Lothaire, et de Réginald, comte de Roucy, qui s'était rallié franchement à la nouvelle dynastie, combattait ces objections. Il rappela que l'excommunication avait été levée par l'évêque Ascelin, avec lequel Arnulfe s'était réconcilié après la mort de l'archevêque [2]; il se fit le garant de sa fidélité; il s'engagea comme otage; il donna son frère unique le comte Gislebert, son cousin le comte Guidon, Richard frère d'Arnulfe, et d'autres personnes qui lui étaient chères. L'impératrice Théophanie laissa voir que ce choix lui serait agréable. Hugues, qui avait des remords de son usurpation [3] et qui tenait à plaire à l'impératrice, ne résista plus : il pria les bourgeois de Reims de choisir pour archevêque le bâtard de Lothaire [4].

Arnulfe, avant sa consécration, jura fidélité au roi; il fit jurer aux habitants de la ville de rester fidèles à ce prince, quand même il embrasserait, lui, le parti de son oncle. Toutes ces précautions ne suffisaient pas pour rassurer Hugues Capet et les évêques. Ils exigèrent un engagement plus solennel et par

[1] Epist. Gerb. 251. — [2] Opera Gerb. p. 178. — [3] Rich. Hist. l. IV, c. 39. — [4] Ibid. c. 26. Cette élection se fit avant les fêtes de Pâques. Epist. Gerb. 154.

écrit. A la messe, au moment de recevoir la communion, Arnulfe lut à haute voix ce serment :

« Moi, Arnulfe, par la grâce de Dieu archevêque de Reims, je promets de garder aux rois des Français Hugues et Robert, la foi la plus pure, de leur donner dans toutes les affaires aide et conseil, suivant mon savoir et mon pouvoir; et de ne jamais donner sciemment, contre ma fidélité, à leurs ennemis ni aide ni conseil. Je le promets en présence de la divine Majesté, des bienheureux esprits et de toute l'Eglise, espérant, en récompense de ma fidélité, la bénédiction éternelle. Si jamais, ce que je ne veux pas, et Dieu m'en préserve! je viole cette promesse, que toute bénédiction pour moi se tourne en malédiction, que mes jours soient abrégés, qu'un autre reçoive mon évêché, que mes amis s'éloignent de moi, qu'ils deviennent mes ennemis pour toujours! En témoignage de ma bénédiction ou de ma malédiction, je signe ce billet que j'ai rédigé, je prie mes frères et mes fils de le signer [1]. » Hugues garda ce billet.

Gerbert, blessé dans son amour-propre, trompé dans ses espérances, dissimula sa douleur. Il resta dans la ville de Reims, où il était exposé aux sarcasmes de ses ennemis; il rédigea l'acte d'élection, qui prodiguait à son rival heureux toutes les qualités de l'esprit et du cœur; enfin il continua auprès de lui les fonctions de secrétaire.

Cet excès de résignation frappa tout le monde. Gerbert l'expliquait en disant que son père Adalbéron lui avait défendu de s'éloigner de Reims avant de connaître les mœurs, les actes du nouvel archevêque [2]. Mais n'avait-il pas déjà dit et ne répétera-t-il pas au concile de Mouzon que son père mourant l'avait désigné pour son successeur [3]? Gerbert avait de l'aisance, des amis; il pouvait vivre indépendant. S'il restait avec Arnulfe, s'il acceptait auprès de lui un poste de confiance, n'avait-il pas quelque arrière-pensée? le roi l'avait-il chargé de surveiller son maître? Le secrétaire n'était-il pas intéressé à ne pas le détourner d'une voie dangereuse si, par faiblesse ou par affection, il s'y laissait entraîner? Ne lui avait-on pas donné l'espoir de profiter d'une faute qu'il

[1] Rich. Hist. l. IV, c. 31. — [2] Oper. Gerb. p. 247. — [3] Epist. Gerb. 156. Oper. Gerb. p. 246.

aurait peut-être préparée? En un mot, Gerbert n'allait-il pas jouer le rôle d'espion? Plusieurs de ses contemporains l'en ont accusé; l'accusation a été reproduite avec plus ou moins de vivacité dans les temps modernes et même de nos jours [1].

Les amis de Gerbert, fort inquiets de ce qu'il était devenu à la mort d'Adalbéron, l'interrogeaient sur sa position et lui demandaient son avis sur des questions de philosophie et d'astronomie. Gerbert leur avoue qu'il est atterré, qu'il ne songe plus aux lettres, qu'il a besoin de repos avant de se remettre à l'étude [2]. Cependant il dressa pour un moine, dont le nom nous est inconnu, un calendrier de la longueur des jours et des nuits, aux différents mois de l'année, en France et sur les côtes de l'Hellespont [3].

Au printemps, il fit un voyage sur les bords de la Moselle; il visita l'archevêque de Trèves, Ecbert, le moine Remi. Nous le retrouvons, au commencement de l'été, avec Ascelin devant la ville de Laon, que le roi Hugues avait attaquée encore une fois. Les chaleurs excessives, des maladies, l'immobilité des ennemis renfermés dans leurs murs rendaient les assiégeants mous et inattentifs. Un jour, vers midi, Charles sortit à l'improviste de la place, tomba sur les soldats de Hugues appesantis par le vin et par le sommeil, en tua un grand nombre et brûla le camp avec toutes les machines de guerre [4]. Ce succès fut exagéré par les amis du prétendant; mais Gerbert assurait que les pertes seraient réparées avec avantage, le VIII des calendes de septembre [22 août] [5]. Le malheur qui survint quelque temps après frappa plus vivement les esprits.

Six mois s'étaient à peine écoulés depuis la consécration d'Arnulfe, qui entretenait avec la cour d'Allemagne des relations peu agréables au roi de France [6], lorsque Charles entra, la nuit, par trahison, dans la cité de Reims, où l'archevêque avait attiré quelques seigneurs, sous le prétexte de les consulter. Tout fut abandonné au pillage; les églises, entre autres la cathédrale dédiée à la Vierge, furent profanées, les gens riches furent mis en prison; Arnulfe, qui s'était retiré dans la citadelle, avec les seigneurs, fut obligé de se

[1] Hist. littér. de la France, t. VI, p. 560. Ann. Bened. t. IV, p. 61. Rer. Gall. script. t. X, p. 405, note *E*. Gfrörer, p. 1442. — [2] Epist. Gerb. 156. — [3] Ibid. 157. — [4] Rich. Hist. l. IV, c. 23. — [5] Epist. Gerb. 143. — [6] Ibid. 154.

rendre, faute de vivres, et conduit à Laon. Au milieu de ce désastre, Gerbert courut risque de la vie. Ses ennemis le signalaient au prétendant comme le conseiller d'Adalbéron; ils le nommaient le faiseur et le défaiseur des rois [1]. Charles négligea de s'en venger; il ne s'assura même pas de sa personne, et le laissa épuisé par la maladie, à demi-ruiné, au milieu d'une population exaspérée, décimée par la famine. Gerbert, qui avait formé le projet d'aller en Italie, fut obligé d'y renoncer. Il ne savait que devenir, où chercher un asile. Le désir d'humilier ses adversaires, de rendre la joie à ses amis, le fit sortir de son abattement. Il écrivit à l'abbé d'Aurillac : « Je ne négligerai rien pour » avoir la position que je souhaite, et je rendrai un jour de solennelles ac- » tions de grâces à Dieu dans le temple de Sion! [2] »

Au lieu de se retirer à Paris, auprès de Hugues Capet, il ne s'éloigna pas de Reims, où Charles avait placé une garnison.

Le roi ne douta point qu'Arnulfe ne l'eût trahi. Celui-ci, pour détourner les soupçons, échangeait en public les paroles les plus dures avec son oncle : ils s'appelaient *déserteur, traître;* ils feignaient l'un contre l'autre la haine la plus violente. L'archevêque fit même rédiger par Gerbert et il envoya aux évêques une sentence d'excommunication contre les perfides, qui avaient livré la ville, contre ceux qui l'avaient pillée. Mais les ménagements dont il usait, à dessein [3], envers les coupables, en leur abandonnant les provisions qu'ils avaient emportées, en ne flétrissant ni leurs sacriléges, ni les maux horribles qu'ils avaient fait subir aux citoyens pauvres [4], fortifièrent Hugues Capet dans ses idées. Sur la prière de ce prince, les évêques se réunirent à Senlis, d'où ils lancèrent les imprécations les plus terribles contre les traîtres de Laon et de Reims; ils énumérèrent leurs attentats; ils interdirent le service divin dans les deux églises cathédrales, jusqu'à ce que le mal fût réparé, la justice divine satisfaite [5]. Arnulfe ne joignit pas sa voix à celle de ses confrères; il ne rompit pas avec les coupables.

Les consciences honnêtes étaient troublées : plusieurs membres du clergé du diocèse, interrogèrent leur archevêque sur la conduite qu'ils devaient

[1] Epist. Gerb. 160, 161. — [2] Ibid. 161. — [3] Ibid. 166. — [4] Oper. Gerb. p. 182. — [5] Ibid. p. 185.

tenir. Gerbert leur répondit en termes énigmatiques : « *Rendez à César ce » qui appartient à César et à Dieu ce qui appartient à Dieu. Laissez les » morts ensevelir leurs morts* [1]. Ceci bien compris, vous observerez les or- » dres légitimes de l'évêque ; vous éviterez honnêtement les injonctions » contre le droit, quel qu'en soit l'auteur. Laissez les enfants de Bélial, » les enfants des ténèbres user de leur temps ; nous enfants de la lumière, » enfants de la paix, qui ne plaçons pas nos espérances dans l'homme, qui se » flétrit comme l'herbe des champs, nous attendons avec patience l'accom- » plissement de cette parole du prophète : *J'ai vu l'impie exalté s'élever » au-dessus des cèdres du Liban ; je suis passé, et voilà qu'il n'était déjà » plus ; je l'ai cherché, et je n'ai plus trouvé le lieu où il était.* »

Hugues somma l'archevêque de tenir les promesses qu'il lui avait faites aux pieds des autels ; Charles lui ordonna, de son côté, de se prononcer pour lui ou de se préparer à l'exil [2]. Cette alternative, s'il en faut croire Gerbert, enfonça le glaive jusqu'au fond de l'âme d'Arnulfe, qui sollicita les conseils, la protection d'Ecbert de Trèves. Mais bientôt, jetant le masque, il refusa les moyens d'évasion que lui offraient les amis des rois ; il vécut dans l'intimité de son oncle, distribuant à ses fidèles les biens de son église, forçant les bourgeois de Reims de se parjurer en lui prêtant un serment de fidélité.

Les amis de Charles avaient la prétention de relever l'autorité, de *ressusciter le nom de roi presque mort chez les Français* [3]. Gerbert travaillait activement et en secret, avec quelques personnes fidèles, pour amener ce grand événement. Il engageait ses amis à se tenir prêts : il écrivait à l'un d'eux : « Il viendra, il » viendra, je vous le dis, ce jour, et il est proche, où les pensées, les paroles, » les faits de chacun de nous seront mis à l'épreuve. En attendant, ne fran- » chissez pas les limites qui vous sont prescrites ; ne tranchez pas les grandes » questions de l'Etat sans l'aveu du métropolitain, ne précipitez pas votre » jugement sur des choses dont vous ignorez le but et l'invention. Réservez » votre prudence et vos forces pour le moment où vous me verrez porter en » avant le drapeau victorieux. Alors vous opposerez bravement avec nous » votre poitrine au fer des ennemis ! »

[1] Epist. Gerb. 165. — [2] Ibid. 164. — [3] Ibid. 166.

Pour fortifier son parti, Gerbert voulut y attirer l'évêque de Laon, dont la famille était puissante. Il lui traça un tableau effrayant des dangers qui le menaçaient: Charles était à la veille de triompher; les évêques condamneraient les rebelles; son évêché serait déclaré vacant, donné à une autre personne. « Ne vois-tu pas les glaives suspendus sur ta tête? ne sens-tu pas les béliers qui frappent tes entrailles? souviens-toi, je t'en supplie, toi qui fus mon tendre et heureux ami, souviens-toi de ce qui s'est fait sous mon père Adalbéron. Le frère du divin Lothaire Auguste, l'héritier du royaume a été chassé du royaume [1]. Ses ennemis, c'est l'opinion de bien des gens, ont été créés rois. De quel droit l'héritier légitime a-t-il été déshérité? de quel droit a-t-il été privé de son royaume? »

Ascelin, toujours prêt à la trahison, s'il la croyait utile à ses intérêts, ne se laissa pas séduire; il était trop intelligent pour ne pas comprendre que Charles n'avait aucune chance de réussir. Gerbert s'aperçut qu'il avait commis une faute en abandonnant Hugues Capet. Les partisans secrets et avoués du prétendant le félicitaient de son courage, de la haute position qu'il occupait, ils l'estimaient heureux. Il jugeait, lui, plus sainement les choses: il avouait confidentiellement à un ami qu'il était malheureux [2]; il se recommandait à ses prières pour que Dieu lui fît connaître la vérité, il sollicitait sa visite et lui demandait les œuvres de Cicéron pour se distraire des soucis qui l'accablaient, pour rafraîchir son âme altérée de calme et de repos. La cause de Charles était bien compromise auprès d'un tel défenseur; la conduite du clergé acheva de la ruiner dans son esprit.

Les évêques de France, après d'inutiles efforts pour détacher Arnulfe de son oncle, portèrent plainte à Rome contre le parjure. Le pape Jean XV, qui avait accueilli avec bienveillance leurs messagers, se laissa gagner par les présents des comtes Eudes et Héribert, et, subissant l'influence de Crescentius, qui dominait dans la cité, il différa sa réponse. Après trois jours d'attente, les messagers impatients revinrent en France, où la conduite du Saint-Père fut jugée avec sévérité. On se demanda si le consentement de Rome était indispensable pour faire le procès d'un prélat rebelle. La trahison d'Arnulfe

[1] Epist. Gerb. 167. — [2] Ibid. 163.

était évidente; elle soulevait des cris d'indignation dans le peuple, qui rendait tout le clergé responsable de son crime. Ne pouvait-on pas convoquer un concile, déposer le coupable sans y être autorisé par le pape? L'église de Reims ne fournissait-elle pas des exemples de cette nature?

Gerbert fut frappé de ces manifestations. Il recevait des reproches de ses anciens amis; il avait encouru l'anathème lancé contre les adversaires du roi. Il voyait en outre que la contre-révolution ne faisait pas de progrès; il n'avait pas auprès de Charles la position qu'il avait espérée. Des envieux l'attaquaient; il lui revenait de différents côtés que l'on songeait à le dépouiller de ses bénéfices. Il ne fallait plus qu'un rayon de lumière pour éclairer son âme; il le trouva dans un entretien, au château de Roucy, avec Brunon, évêque de Langres[1]. Ses yeux se dessillèrent, et avec cette facilité merveilleuse, dont les exemples ne sont pas rares, il fit un brusque retour; il abandonna l'archevêque et son oncle. L'héritier légitime du royaume de France ne fut plus qu'un chef de bandits. Gerbert avait des remords d'être considéré comme le complice, comme le conseiller des plus grands crimes[2]; il ne voulut plus être l'organe du diable, par amour pour Charles et pour Arnulfe, ni déclamer en faveur du mensonge contre la vérité; il revint à Paris.

Les fondateurs d'une dynastie, que la voix du peuple n'a pas consacrée, n'ont pas toujours le choix de leurs partisans. Les hommes les plus honnêtes ne sont pas les plus empressés à se ranger sous leur bannière; des esprits moins scrupuleux, moins timorés leur conviennent, pourvu qu'ils soient habiles. Gerbert réunissait toutes les conditions; il fut admis. Il s'empressa d'annoncer sa conversion à l'archevêque de Trèves, auquel il disait avec une satisfaction des plus vives : « Moi, Gerbert[3] qui avais combattu
» dans l'école de toutes les vertus avec mon père Adalbéron d'heureuse mé-
» moire, j'habite à présent le palais des rois, j'échange des paroles de vie
» avec les prêtres du Seigneur; j'ai été rétabli dans la communion de
» l'Eglise! »

Gerbert aurait voulu sauver les apparences dans cette rupture si leste

[1] Epist. Gerb. 174. — [2] Ibid. 168, 169. Consulter le concile de Saint-Basle et la lettre 193 à Wilderode. — [3] Epist. Gerb. 169.

avec ses amis de la veille; il crut se dégager avec honneur des promesses qu'il avait faites à Charles et à l'archevêque en renonçant aux bénéfices qu'il en avait reçus. Il voulut même se donner le mérite d'avoir agi dans leur intérêt. Il s'était aperçu [1], disait-il, qu'il ne pouvait pas être utile à la fois à l'oncle et au neveu; il tranchait la difficulté en passant dans un autre camp. Désormais leur bienveillance mutuelle sera gratuite. Il priait Arnulfe de lui conserver les maisons qu'il avait construites à ses frais, leurs meubles, les droits qu'il possédait sur certaines églises. A ces conditions il était prêt à le servir honnêtement. Mais si Arnulfe disposait de ses biens en faveur de ses ennemis, comme on assurait qu'il l'avait projeté lorsqu'il soutenait énergiquement sa cause, les maux présents ne lui permettraient pas d'oublier ceux qu'il avait déjà endurés [2].

Ainsi se joignait la menace à l'abandon!

Dans un siècle où le sens moral était tellement affaibli, que les écrivains rapportaient, sans en être émus ni étonnés, les actes les plus condamnables, on dut admirer ce *bon tour*, comme l'eût appelé le roi Louis XI, qui savait aussi ruser avec Dieu et avec sa conscience. Gerbert, en rompant avec Charles, ne voulait pas s'aliéner l'impératrice Théophanie : sa cour était la montagne de Sion où il aspirait à dresser sa tente, à chanter le cantique de joie. Il pressa l'évêque de Verdun, Adalbéron, qui devait se réjouir de le savoir rétabli dans la communion de l'Eglise, de solliciter son rappel, d'obtenir que *Lélius*, exilé chez les Helvètes ou les Suèves, fût rendu à son ami.

La négociation, s'il y en eut une, ne marchait pas assez vite au gré de Gerbert, qui, pour la précipiter, adressa une lettre collective au frère, au neveu de l'ancien archevêque de Reims. Il prétendait avoir toujours sacrifié ses intérêts aux intérêts de leur famille; il les priait, les suppliait, les conjurait, par le nom vénérable de son père Adalbéron, de rappeler à l'impératrice Théophanie sa fidélité inviolable à sa cause, à celle de son fils. Elle ne devait point laisser un serviteur si dévoué devenir le jouet de leurs ennemis, qu'il avait livrés aux railleries, aux mépris des peuples. La prospérité de l'empire des Germains, sa gloire, sa puissance avaient occupé jusqu'à ce jour toutes ses

[1] Epist. Gerb. 168. — [2] Ibid. 171.

pensées. Ils devaient donc empêcher par leur libéralité que le manque d'honnêteté, l'abandon des bons principes ne fissent un disciple de Catilina de celui qui avait sans cesse pratiqué avec ardeur les préceptes de M. T. Cicéron dans ses loisirs comme dans les affaires [1].

Un événement imprévu dispensa peut-être Gerbert d'attendre la réponse de ses amis à une lettre si pressante, où il mettait à prix sans détour son dévouement à l'empire d'Allemagne.

La défection de Gerbert, précédée et suivie de celle de quelques personnages importants, avait jeté l'effroi dans la petite cour de Laon. Ascelin, d'accord avec Hugues, saisit ce moment pour proposer à Arnulfe une entrevue. Arnulfe trompé par les promesses, par les serments, par les baisers de l'évêque de Laon, ne douta pas que le roi ne lui rendît ses bonnes grâces, qu'il ne se réconciliât avec son oncle, et, du consentement de Charles, il le vit.

Hugues écouta sa justification, le fit asseoir à sa table, à sa droite, à la gauche de la reine, il lui prodigua tous les honneurs et jura l'oubli du passé. Arnulfe promit d'engager son oncle à reconnaître l'autorité du prince et à tenir de lui, comme bénéfice, tout ce qu'il avait envahi.

Charles se laissa séduire à son tour par son neveu; il rendit à l'ancien évêque son siége, ses biens propres et lui demanda des gages de sa fidélité. Ascelin s'empressa de le satisfaire : on apporta les reliques des saints les plus vénérés, Ascelin étendit sa main droite sur ces restes précieux et prêta tous les serments qu'on voulut.

Charles ne douta plus. L'évêque profita de son séjour dans la ville pour disposer les habitants à la révolte. Les amis du prétendant en eurent l'éveil; ils dénoncèrent Ascelin, ils conseillèrent au prince de se tenir sur ses gardes. Charles recourut pour les rassurer à une nouvelle épreuve, qui devait être concluante aux yeux des plus incrédules. La nuit de Pâques fleuries, au milieu de la gaîté d'un souper, prenant une coupe d'or, où il avait fait tremper du pain dans du vin, il dit d'un air grave, après quelques instants de réflexion : « Evêque, vous avez béni aujourd'hui des rameaux verts; vous nous avez » offert l'Eucharistie. Je fais peu de cas des bruits que l'on répand sur

[1] Epist. Gerb. 172.

» votre compte. Le jour de la passion de N.-S. Jésus-Christ approche, acceptez » ce vase avec le pain et le vin; buvez ce qu'il contient en signe de fidélité à » ma personne. Mais si vous n'avez pas la ferme résolution de garder votre » foi, abstenez-vous; ne rappelez pas l'horrible personnage du traître Judas. » Ascelin répondit: « Je prendrai la coupe et je la viderai volontiers. » Ajoutez, répliqua Charles : « Et je garderai fidélité. » L'évêque, buvant, ajouta : « Et je garderai fidélité, autrement que je périsse avec Judas! » Il prononça devant tous les convives d'autres imprécations de la même force [1].

La nuit étant avancée, les convives se retirèrent. Ascelin reparut peu de temps après. Il éloigna, sous divers prétextes, les serviteurs de Charles et d'Arnulfe qui dormaient profondément; il enleva les épées placées au chevet de leur lit, appela ses complices et leur ordonna de charger de liens les deux princes. Charles, Arnulfe, éveillés en sursaut, voulurent sauter sur leurs armes, s'élancer sur le traître. On enchaîna leur furie, on les coucha sur le lit, on les enferma dans une tour, tandis qu'ils accablaient de malédictions l'évêque, auquel ils reprochaient ses promesses, ses profanations sacriléges. [2 avril 991] [2].

Hugues, averti du succès de la ruse, accourut de Senlis pour prendre possession de la place et recevoir les serments du peuple. Les captifs furent conduits dans la prison d'Orléans, où Charles eut la triste consolation d'avoir auprès de lui sa femme Adélaïde, ses deux filles et son fils aîné Louis. Le plus jeune, Charles, qui n'avait que deux ans, fut excepté de la captivité.

Si Gerbert n'a pas trempé dans cette trahison, il en assume, en partie, la responsabilité par la manière étrange dont il la raconte à l'archevêque de Strasbourg; car il en connaissait tous les détails aussi bien que son ami Richer, qui nous l'a transmise. D'après Gerbert, Arnulfe, troublé de l'abandon de ses complices, se serait engagé auprès du roi par de nouveaux serments aussitôt violés. « Mais ceux qui étaient intéressés à la paix, impatients d'être » trompés si souvent, d'être privés de leurs biens, occupent la citadelle de » Laon. Arnulfe est trouvé parmi les ennemis du roi [3]. »

[1] Rich. Hist. l. IV, c. 41-50. — [2] 30 mars, suivant Pertz. — [3] Epist. Gerb. 193.

Peut-on reconnaître dans ces lignes la perfidie la plus horrible d'un siècle fécond en forfaits? La ruine de la famille de Charlemagne, les malheurs d'un prince, qu'il avait proclamé le véritable héritier de la couronne, d'un archevêque, dont il avait eu la confiance et partagé la faute, ne lui inspirent pas une expression de regret, de sympathie.

Charles fut oublié dans sa prison; aucune voix ne s'éleva pour le défendre, pas même celle de son fils du premier lit, qui le remplaça dans le duché de la Basse-Lorraine. Dans le siècle suivant, l'histoire de cette famille malheureuse était tellement oubliée que les chroniqueurs assuraient que Louis et Charles étaient nés dans la tour d'Orléans[1]. Sont-ils morts sans postérité en Allemagne, où ils se réfugièrent après leur délivrance? Les Landgraves de Thuringe, dont la maison s'éteignit en 1248, descendaient-ils de Louis? C'est une question qui n'est pas éclaircie.

Arnulfe fut mieux soutenu que son oncle : en France, comme sur les bords du Rhin, on s'indigna que les canons de l'Église fussent violés, que les lois, qui fixaient dans quelles conditions un évêque pouvait être dépossédé de son siége, retenu captif, fussent foulées aux pieds.

Hugues, pour ne pas attirer sur sa dynastie naissante la haine si redoutable du clergé, convoqua dans un synode les prélats qui reconnaissaient son autorité.

A quelque distance de la ville de Reims, on aperçoit les ruines d'un ancien monastère dont l'église, respectée par le temps, est encore debout. C'est dans cette église, dédiée à Saint-Basle, que se réunirent les Pères du concile; c'est là que devaient s'agiter de hautes questions, se poser des principes qui passionnent, même de nos jours, les esprits.

Gui, évêque de Soissons, Adalbéron ou Ascelin, évêque de Laon, Hervé, évêque de Beauvais, Godesman, évêque d'Amiens, Ratbod, évêque de Noyon, Eudes, évêque de Senlis, Daïbert, métropolitain de Bourges, les suffragants de l'archevêché de Lyon, Gauthier, évêque d'Autun, Brunon, évêque de Langres, Milon, évêque de Mâcon, l'archevêque de Sens, Siguin,

[1] Rer. Gall. script. t. X. p. 145, 210, 226.

avec ses évêques, Arnoul d'Orléans, Herbert d'Auxerre, et les abbés de plusieurs monastères, ouvrirent le synode le xv des calendes de juillet (17 juin) de l'année 991.

L'archevêque Siguin, respectable par sa vertu, par son mérite et par son âge, fut nommé président; les fonctions de promoteur furent conférées à l'évêque d'Orléans, Arnoul, qui avait une grande réputation de savoir et d'éloquence.

Les actes authentiques de cette assemblée ne sont pas arrivés jusqu'à nous. On ne possède plus que le récit de Gerbert, intéressé à présenter les faits sous un jour favorable à sa cause. De là des attaques violentes contre sa mémoire par les écrivains ultramontains, Baronius[1] à leur tête; de là des doutes sur sa véracité, sur la confiance que doit inspirer son œuvre, qui n'a pas été insérée jusqu'au XVIIIe siècle dans les recueils des conciles. Mansi[2] est le premier qui l'ait imprimée sans aucune suppression.

Gerbert avoue dans le prologue qu'il ne répète pas avec une exactitude parfaite tout ce qui s'est dit dans l'assemblée de Saint-Basle; il abrége quelquefois les discours; d'autres fois, il met sous une forme oratoire et suivie des paroles échangées dans des entretiens des Pères; il cherche à exprimer leur pensée, à reproduire la physionomie du synode. Il proteste de son amour de la vérité, de son impartialité[3].

Ce qui est certain, c'est que ses contemporains ne lui ont pas reproché d'avoir altéré les faits. Richer peut nous être suspect à cause de son affection pour Gerbert; mais tous les Pères du concile vivaient quand ce récit fut connu du public. Les défenseurs de l'accusé, les amis du Saint-Siége étaient nombreux; ils ont laissé des écrits, ils auraient aisément convaincu l'auteur de mensonge, s'il se fût écarté de la vérité. Leur silence est donc un témoignage éclatant en faveur de son exactitude. On ne peut pas dire, à cause de la har-

[1] Baronius, Annal. eccles. t. X, p. 268 et passim. — [2] Mansi, mag. collect. concil. t. XIX, p. 107-168. A. Du Chesne en avait donné la partie historique dans le tome IV, Histor. Franc. script.; les Bénédictins avaient admis même la partie dogmatique dans le tome X Rer. Gall. script., en retranchant les citations des auteurs ecclésiastiques faites par les Pères du concile. — [3] Oper. Gerb. 173.

diesse de quelques opinions sur la papauté, que les centuriateurs de Magdebourg, qui les premiers ont imprimé les actes de ce concile [1], les ont falsifiés; deux manuscrits fort beaux, sans rature, du XI[e] siècle, dont l'un est à Leyde, l'autre à Wolfenbuttel, et qui appartenaient, le premier à l'abbaye de Micy, l'autre à celle de Reims, détruisent cette accusation, qu'avaient déjà repoussée les Bénédictins et le savant Mansi [2].

A la fin du X[e] siècle, l'autorité du Saint-Siége rencontrait encore des contradicteurs, dont les idées nous seraient mieux connues si Gerbert eût composé le traité qu'il promettait sur l'organisation de l'Église et le pouvoir de l'évêque de Rome [3]. Cette question est celle qui nous intéresse le plus dans ce procès. Ce qui éveille notre curiosité, ce n'est pas le degré de culpabilité d'Arnulfe, dont la trahison n'est pas douteuse, ce sont les principes débattus dans le synode, qui se résument dans cette question : Est-ce aux évêques, est-ce au pape qu'appartient le gouvernement de l'Église? Le pouvoir est-il aristocratique ou absolu [4]?

L'Église de France, tout en se soumettant à la suprématie du pape, avait soutenu qu'elle avait le droit de régler sa discipline, ses affaires intérieures. Cette doctrine fut ébranlée au IX[e] siècle par les *fausses décrétales*, dont l'origine est peu connue [5]. D'après quelques personnes, un certain Isidore d'Espagne, appelé *Mercator* ou *Peccator*, est l'auteur de cette compilation, qui aurait été introduite chez les Francs par Riculphe, évêque de Mayence; d'autres la font venir d'Italie, et veulent qu'Ingelram, évêque de Metz, en ait inséré le premier quelques fragments parmi des canons authentiques; il en est

[1] Centur. Magdeb. X, 457; 1570. En 1600, on en fit une édition in-12, à Francfort, chez les héritiers d'André Wechel. Varin l'a reproduite dans le tome I de ses Archives administratives de la ville de Reims, en doutant de l'authenticité du texte. Pertz a collationné les deux manuscrits de Leyde et de Wolfenbuttel, que nous avons eus nous-même entre les mains pendant plusieurs mois. — [2] Hist. littér. t. VI, p. 189. Rer. Gall. script. t. X, p. 518, note *A*. Mansi, t. XIX, p. 107. Voir aussi Héfelé, Conciliengeschichte IV Band, p. 607. — [3] Oper. Gerb. p. 173. — [4] Varin, Archives administratives de la ville de Reims, tome I, p. 101; voir ses observations sur le gallicanisme. — [5] Voir, sur cette question, Gieseler, Lehrbuch der Kirchengeschichte, dritt. Band, et Ferd. Walter, Lehrbuch der Kirchenrechts aller Christichen confessionen.

enfin qui assurent qu'il ne faut attribuer les *fausses décrétales* ni à l'Espagne ni à l'Italie, et qu'elles ont été fabriquées, de 840 à 847, dans la Gaule, où elles paraissent d'abord. Ils ajoutent que les idées émises par le faussaire étaient conformes à l'esprit général du siècle, que les besoins du temps en exigeaient le triomphe. Sans entrer dans l'examen des faits, nous pouvons dire que cette compilation avait un caractère immoral, parce qu'elle était un mensonge. Il faut pourtant reconnaître que le faussaire se proposait un but honnête, à savoir de fortifier les liens de la discipline ecclésiastique, comme il le dit formellement [1].

On y trouve des lettres apocryphes de soixante papes, depuis saint Pierre jusqu'à saint Sylvestre [314], et des lettres, les unes vraies les autres supposées, de divers papes, depuis saint Sylvestre jusqu'à Zacharie [741]. Elles ont fait une plaie irréparable à la discipline de l'Église par les maximes nouvelles qu'elles ont introduites touchant les jugements des évêques et l'autorité du pape, assure l'abbé Fleury [2].

Cette doctrine se répandit peu à peu, sans bruit. Le pape Nicolas Ier essaya de l'appliquer dans la lutte des deux Hincmar, l'oncle et le neveu, celui-ci évêque de Laon, l'autre archevêque de Reims. L'archevêque, qui n'était pas assez versé dans la critique pour démontrer la fausseté des textes allégués par le Saint-Siége, les rejetait comme contraires aux traditions de l'Église de France. Ses écrits perpétuèrent son esprit dans la Gaule, tandis que les moines, comblés des faveurs de Rome, propageaient les *fausses décrétales*, qui finirent par entrer dans les recueils des conciles, comme si elles étaient authentiques; mais les compilateurs eurent la maladresse de conserver les anciens canons à côté des nouveaux; ceux des conciles d'Afrique, rejetant les réclamations exagérées du Saint-Siége, à côté des *décrétales* qui ne leur refusaient rien. Ainsi se trouvaient dans le même arsenal des armes au service des partis opposés, comme on le vit au concile de Saint-Basle.

[1] Quatenus ecclesiastici ordinis disciplina in unum coacta atque digesta et sancti præsules paternis instituantur regulis, et obedientes ecclesiæ ministri vel populi spiritualibus imbuantur exemplis et non malorum hominum pravitatibus decipiantur. — [2] Hist. eccl. liv. XLIV, nº 22, et Disc. IV sur l'Hist. eccl.

Arnoul d'Orléans prit le premier la parole : il dit que la justice, l'impartialité devaient diriger l'assemblée, que la défense jouirait d'une liberté absolue. Il raconta l'espèce d'horreur qu'il avait éprouvée à la nouvelle de la trahison de la ville de Reims par son archevêque, l'indignation manifestée contre le clergé par le peuple, qui le rendait complice ou du moins responsable du crime, à cause de sa lenteur à le punir, et il engagea ceux qui connaissaient les faits à les exposer avec sincérité [1].

Le vénérable Siguin demanda, si la culpabilité d'Arnulfe était reconnue, que la peine de mort ne fût pas prononcée contre lui. Après quelques difficultés, on décida que le coupable serait recommandé à la bienveillance des rois.

Les plaintes touchantes de Brunon de Langres, cousin de l'accusé, qui s'était fait le garant de sa fidélité, le danger auquel il avait exposé sa personne et les otages qu'il avait donnés, la lecture de la promesse solennelle faite par Arnulfe aux pieds des autels émurent profondément l'assemblée. On fit entrer le prêtre Adalger, qui avait ouvert les portes de la ville. Sa déposition était de la plus haute importance. Les amis d'Arnulfe avaient tenté de le gagner, et sur son refus de parler dans leur sens, ils avaient voulu l'assassiner. Adalger ayant juré de dire la vérité, exposa les détails de la trahison : il avait résisté aux avances du chevalier Dudon, émissaire de Charles, il n'avait cédé qu'aux injonctions d'Arnulfe lui-même. Arnulfe, pour colorer cette perfidie, lui avait fait prêter serment au duc Charles. Arnulfe lui avait remis de ses propres mains, les clefs de la ville ; c'était par l'ordre d'Arnulfe, qu'il avait ouvert les portes. Sa main n'avait été que l'instrument de la main de l'archevêque. « Si quelqu'un de vous, ajouta-t-il, pense qu'il en a été différem-
» ment, s'il me juge indigne d'être cru sur parole, qu'il s'en rapporte à l'é-
» preuve du feu, de l'eau bouillante, du fer rouge, que je suis prêt à subir. »

Eudes, évêque de Senlis, appuya ce récit par la lecture de l'anathème qu'Arnulfe avait lancé contre les ennemis de la ville de Reims. Il fit ressortir la mollesse des plaintes, les concessions faites aux pillards ; il les mit en relief en les comparant à l'anathème énergique rédigé à Senlis par les évêques.

Le crime était manifeste. Arnoul d'Orléans proposa d'entendre les défen-

[1] Voir, pour ce procès, le synode dans les œuvres de Gerbert, p. 176 et suiv.

seurs de l'accusé avant de prononcer la sentence; Siguin fut de son avis. Pour enlever aux ennemis du concile tout prétexte d'attaquer plus tard ses actes, il ordonna, au nom du Dieu tout-puissant, de son Fils, du Saint-Esprit, au nom de la B. Marie toujours Vierge, de tous les Saints de ne rien cacher de ce que l'on savait de l'innocence ou de la culpabilité du prévenu.

Cet incident jeta quelque agitation dans l'assemblée. La plupart des assistants pensaient qu'il n'y avait point à hésiter, que les preuves étaient évidentes. D'autres, au contraire, se réjouissaient dans l'espoir de défendre l'accusé. Ce n'étaient pas les clercs de l'église de Reims, qui, par pudeur, n'osaient pas déposer contre leur archevêque ni, par la conviction de son crime, se déclarer pour lui, mais des hommes instruits et diserts: Jean, écolâtre d'Auxerre, Romulfe, abbé de Sens, Abbon, recteur de Fleury-sur-Loire. L'ignorance des faits, la crainte d'encourir l'anathème, peut-être aussi le désir de briller les excitaient à prendre la parole.

On apporta de divers côtés de nombreux volumes et la discussion commença.

Voici les moyens les plus puissants de la défense: Arnulfe doit, avant tout, être rétabli sur son siége; il faut lui adresser une sommation légale de comparaître devant ses juges; le pontife romain doit en être informé; les accusateurs, les témoins, les juges doivent être examinés, choisis dans un grand concile.

Ces motifs de nullité étaient puisés la plupart dans les fausses décrétales [1]. La partie adverse répliquait avec vigueur que de ces conditions les unes avaient été remplies, les autres étaient inutiles, d'après les décisions de plusieurs synodes, surtout de ceux d'Afrique.

L'accusateur était digne de foi, c'était un prêtre; le prévenu avait été cité à comparaître non pas depuis six mois, mais depuis plus d'une année. Le rétablir sur son siége était inutile, puisque, après avoir refusé de répondre pendant un an, il n'avait plus le droit, d'après les canons, de se faire entendre.

[1] Varin, Arch. admin. t. I, p. 128. Héfelé, Sie sind sämmtlich pseudoisidorisch. Cet auteur pense que le pape était plus indépendant pour juger les procès des évêques. Fleury fait ressortir les difficultés des voyages à Rome. Disc. IV sur l'Hist. eccl. n° 3.

On justifiait sa captivité par des exemples pris dans l'histoire de l'Eglise. Lecture faite des lettres écrites à Rome par le roi Hugues et par les évêques de son royaume pour prier le pape de juger cette affaire, les défenseurs d'Arnulfe demandèrent la date de l'envoi de ces lettres, l'accueil qu'avaient reçu ceux qui les avaient portées.

L'envoi remontait à onze mois. Le pape avait d'abord accueilli avec faveur les messagers, puis il s'était laissé gagner par les présents du comte Héribert et, après trois jours[1] d'attente, ils étaient revenus sans avoir de réponse.

Les clercs de Brunon confirmèrent le fait par un fait analogue. Ils étaient allés à Rome solliciter les anathèmes du Saint-Père contre des gens qui retenaient leur seigneur évêque prisonnier. Les ministres du Saint-Siége demandèrent d'abord la somme de *dix sous d'or*. Comme on leur dit avec dérision que si l'argent pouvait racheter le captif, on ne refuserait pas *mille talents*, le Pontife leur répondit lui-même que Dieu pour qui il avait été arrêté n'avait qu'à y pourvoir.

Il y eut à ce sujet des conversations fort animées. Arnoul d'Orléans parla beaucoup et avec force, tantôt en s'adressant au synode tout entier, tantôt en causant avec ses plus proches voisins. Il déclara hautement qu'il fallait respecter l'église de Rome, à cause du souvenir de saint Pierre et accepter les décrets de ses pontifes, qui seraient d'accord avec les décisions du concile de Nicée; mais il demanda si le silence de Rome ou une nouvelle constitution de sa part annulait les canons et les décrets antérieurs; car alors Rome se taisant, toutes les lois, tous les décrets antérieurs devaient se taire, et avec une nouvelle constitution à quoi servaient les lois promulguées, puisque tout se faisait suivant le caprice d'un seul homme? Il ne voulait pas, disait-il, attaquer les priviléges du Saint-Siége, mais prendre des précautions contre les sujets indignes qui pourraient l'occuper. Après avoir rappelé les temps glorieux des Léon, des Grégoire-le-Grand, des Gelase, des Innocent et de tous ces pontifes qui avaient rempli le monde de l'éclat de leur science et de leurs vertus, il écrasa de son mépris les papes qui, dans les dernières années, s'étaient abandonnés à toute espèce de désordres.

[1] Il faut avouer qu'ils avaient tort de s'éloigner si promptement de Rome.

La satire était vive et juste. Nous devons ajouter que son silence sur la papesse Jeanne, dont les protestants devaient faire grand bruit au XVI[e] siècle, prouve que c'est une fable qui a été inventée plus tard. Ce qu'il faut reprocher à l'évêque d'Orléans, c'est de s'être laissé entraîner trop loin par la véhémence de son discours quand il s'écriait : « Quel est cet homme assis sur un trône » élevé, revêtu d'habits reluisants d'or et de pourpre? quel est-il à votre avis? » s'il manque de charité, s'il n'est enflé que de science, c'est l'Antechrist, » assis dans le temple de Dieu et se montrant comme Dieu. S'il n'a pour sou- » tien, pour piédestal ni la charité ni la science, il est dans le temple de » Dieu comme une statue, comme une idole; lui demander des réponses, » c'est consulter un marbre. »

A qui donc s'adresser? Aux primats de France, aux évêques instruits et vertueux que possèdent la Belgique et la Germanie, si les affaires de la politique le permettent. Puis il reprend : « Aujourd'hui, s'il en faut croire la re- » nommée, presque personne ne sait même lire, à Rome, et pourtant sans » cette connaissance on peut à peine être portier. De quel front un de ces » hommes osera-t-il enseigner ce qu'il n'a pas appris? Dans les autres prélats » l'ignorance est tolérable jusqu'à un certain point, en comparaison du pon- » tife romain qui doit juger de la foi, de la vie, des mœurs, de la discipline » des évêques, enfin de tout ce qui touche à l'Eglise catholique universelle. »

Arnoul démontre ensuite que Rome n'a pas à se plaindre de la violation de ses droits : l'affaire lui a été soumise en temps convenable, le silence du pape ne peut pas empêcher de procéder au jugement, car des évêques, entre autres Egidius et Ebbon de Reims, ont été déposés sans consulter le Saint-Siége. Il faut écouter Rome si elle est juste ; sinon la voix même d'un ange ne devrait pas être entendue. Et si Rome se tait, les lois anciennes parleront assez haut. Mais quel temps malheureux que celui où l'on est privé de l'appui du Saint-Siége! A quelle ville recourir quand on voit la maîtresse de toutes les nations dénuée des secours humains et divins? On est forcé de l'avouer; après la chute de l'empire, Rome a perdu l'Eglise d'Alexandrie; elle a perdu celle d'Antioche et pour ne rien dire ni de l'Afrique ni de l'Asie, l'Europe elle-même se sépare maintenant de la communion. Car Constantinople s'en est détachée, les provinces intérieures de l'Espagne ne reçoivent pas ses décisions. Arnoul

termine cette violente sortie en concluant que, d'après le concile de Carthage, le synode de Reims a un nombre de juges suffisant pour trancher la question qui lui est soumise.

Ce discours ne tendait à rien moins qu'à briser l'unité catholique, ce qui n'était pas assurément dans la pensée de l'évêque d'Orléans. Si l'autorité n'était plus attachée au Saint-Siége, si elle résultait des vertus de l'homme qui l'occupait, sa primauté n'était ni solide ni durable; ses ennemis pouvaient toujours la contester, ce n'était plus qu'un vain titre dépendant du caprice d'un parti. L'Eglise perdait sa force; le clergé tombait dans le schisme; l'avenir de la civilisation était menacé. Hugues-Capet, a-t-on dit de nos jours, voulait établir en France une Eglise nationale, et Arnoul d'abord, puis Gerbert avaient adopté ses idées dans l'espérance d'obtenir le patriarchat. Une affirmation de cette nature devrait être soutenue par des preuves sérieuses, et l'on n'en donne pas [1].

Personne à Saint-Basle ne protesta contre ces principes dangereux. Les avocats d'Arnulfe s'avouèrent vaincus; ils demandèrent pardon aux Pères du concile de les avoir si longtemps fatigués, ajoutant qu'ils n'avaient pris la parole que pour obéir à leurs injonctions, pour ne pas tomber sous l'anathème dont ils avaient menacé ceux qui garderaient le silence.

Il fallait entendre les explications de l'accusé; Arnulfe fut introduit.

L'évêque d'Orléans lui représente avec douceur les bienfaits du roi, l'ingratitude dont il les a payés.

Arnulphe nie qu'il ait jamais agi contre son roi; c'est au contraire à cause de sa fidélité, de la fidélité de son clergé et de son peuple qu'il a été arrêté dans sa ville par ses ennemis. L'évêque lui confronte le prêtre qui a reçu les clefs de sa main, qui a ouvert les portes par son ordre. Il répond que le prêtre débite des mensonges médités à loisir. Adalger insiste. Personne ne l'a poussé à attaquer son évêque; il lui a toujours été très-fidèle; il aurait pu s'enfuir. Arnulfe se plaint d'être entre les mains de ses ennemis, il n'a jamais vu un évêque ainsi traité; il ne sait que répondre. On ne lui a laissé ni ses moines, ni ses clercs, ni ses abbés pour recevoir ses ordres. « Et que veux-tu leur comman-» der, reprit Arnoul; de te disculper? mais tes clercs, tes abbés sont ici; on

[1] Rog. Wilmans, p. 39-40. Gfrörer, p. 1459.

» leur a non-seulement permis, mais ordonné de te défendre. » Arnulfe répéta qu'il n'avait jamais vu un évêque traité de la sorte. Il n'avait pas l'esprit assez libre pour répondre; parmi tant de savants un homme instruit, s'il était à sa place, paraîtrait un insensé.

« Pourquoi, lui dit Guido, évêque de Soissons, as-tu refusé tant de fois, quand » tu étais libre, de te rendre à l'appel du roi et des évêques? — J'étais accusé » auprès du roi, je n'osais pas aller où l'on m'appelait. — Ce n'est pas exact, » reprit Guido. Je t'engageai moi-même, pour la troisième fois, près de Laon, » en présence de plusieurs clercs et laïques, gens d'honneur, à te rendre à » cette invitation... Je t'offris mon frère Gauthier comme otage, mon père et » moi comme tes guides et tes protecteurs. » Guido répéta quelques détails de la trahison, les promesses faites par Arnulfe en langue vulgaire au roi Hugues.

L'accusé rougissait, se défendait comme il pouvait.

Le concile fit appeler Rainier qui avait eu toute la confiance d'Arnulfe. Rainier l'accusa publiquement de parjure contre lui, contre sa femme et son fils. Il rappela durement à l'accusé ses trahisons, l'entretien qu'il avait eu avec lui sur les bords de l'Aisne, au sujet de Louis fils de Charles, qu'il aimait éperdûment, « Va, lui dit-il enfin; avoue tes crimes aux évêques, afin qu'après » avoir perdu ton corps, tu sauves au moins ton âme par la pénitence... Si » tu ne le veux pas, moi je les exposerai devant le concile, devant le peu- » ple, qui se presse à la porte, et j'en dévoilerai d'autres qui ne sont pas » connus. Je prouverai par serment l'exactitude de mes déclarations; un de » mes hommes marchera sur des socs rouges, pour montrer que le juge- » ment de Dieu te condamne. »

Quelques abbés dirent qu'il fallait permettre à l'accusé de se retirer à l'écart avec des personnes de son choix, pour préparer ses réponses. Qui l'empêche de le faire? répliqua l'évêque d'Orléans.

L'accusé désigna le vénérable Siguin, Arnoul, Brunon, Gotesman. On ferma soigneusement les portes; et ils descendirent dans la partie la plus secrète de la crypte.

En leur absence, la conversation s'anima; les uns citaient les canons de divers conciles dans des questions analogues; d'autres parlaient des relations de l'accusé avec l'impératrice Théophanie et les ennemis du roi.

Après quelques temps, les Pères qui étaient restés dans le synode furent mandés dans la crypte. Ils apprirent, les larmes aux yeux, qu'Arnulfe s'était jeté aux pieds de leurs confrères, qu'il avait fait l'aveu de ses crimes, qu'il s'était déclaré indigne du sacerdoce. Ils voulurent que la confession fût répétée, en leur présence, par l'accusé lui-même. Au nom terrible du Dieu tout-puissant, sous la menace d'un effroyable anathème, ils lui ordonnèrent de ne céder à aucun sentiment de crainte, de ne pas s'accuser lui-même. Ils sauraient bien le soutenir et lui rendre son siége malgré les rois; qu'il ne songeât qu'à dire la vérité.

Arnulfe remercia les évêques et persista dans ses aveux. On lui demanda, vu la gravité de l'affaire, de laisser assister à sa confession les clercs et les abbés les plus savants et les plus pieux, qui s'engageraient par serment à ne rien révéler. On les consulterait sur la décision à prendre, et, au besoin, ils pourraient attester, dans la suite, l'exactitude des faits.

Arnulfe réfléchit quelque temps, puis il y consentit.

Trente clercs et abbés reçurent, sous la foi du serment, la confession du coupable. Arnulfe sortit. On s'occupa de sa déposition, de la manière de la prononcer, en gardant le secret sur ses aveux et en satisfaisant le peuple et le clergé. Il fut arrêté que l'on rédigerait un acte d'abdication qu'il signerait et qu'il lirait publiquement, à haute voix, pour qu'il ne parût céder ni à la force ni à la violence; puis on se sépara.

Les évêques se réunirent, le lendemain, dans la basilique de Saint-Basle.

Ils étaient fort émus : la famille, la jeunesse de l'accusé, la ruine de l'un de leurs frères, la honte qui en devait rejaillir sur la dignité sacerdotale les touchaient vivement. Chacun d'eux considérait cette affaire comme une affaire personnelle.

Au milieu des plaintes, des regrets exprimés, on annonça l'arrivée des rois avec les grands de la cour. Les princes remercièrent les évêques du zèle qu'ils avaient montré pour le maintien des droits de la couronne; ils demandèrent un exposé rapide des faits.

L'évêque d'Orléans déclina leurs éloges. Il faut sans doute veiller en tout temps au salut des princes, mais celui de leur frère les avait surtout préoccupés. Ils n'avaient eu qu'un désir : c'était de reconnaître son innocence.

Les débats, l'aveu du prévenu lui-même avaient prouvé sa culpabilité. Au reste, on allait l'appeler afin qu'en présence du peuple, il fût son témoin et son juge.

Arnulfe fut introduit; les portes de l'église furent ouvertes à la foule, qui se pressait autour de l'édifice. Quand le silence fut établi, l'évêque d'Orléans dit au prévenu : « Vois-tu tous les regards fixés sur toi? pourquoi ne parles-» tu pas pour te défendre? » — Et comme le coupable balbutiait des paroles incohérentes, difficiles à comprendre, l'évêque reprit : « Es-tu encore dans » les dispositions dans lesquelles nous t'avons laissé hier au soir? » — « J'y » suis. » — « Veux-tu renoncer à l'honneur de l'épiscopat dont tu as abusé » jusqu'à présent? » — « Comme vous le dites. »

Alors le comte Brochard[1] : « Qu'est cela *comme vous le dites?* Qu'il s'é-» nonce clairement, qu'il avoue son crime sans détour, afin qu'il ne dise pas » plus tard, que les évêques lui ont prêté les crimes qu'ils ont voulu et qu'il » nie en avoir fait l'aveu. » — Arnulfe : « Je dis et je confesse ouvertement » que j'ai erré, que je me suis écarté de la fidélité que je devais au roi. Je » vous prie de vous en rapporter à ce que dira le seigneur Arnoul; je le prie » d'exposer lui-même la cause. » — Arnoul prenant la parole : « L'accusé » est naturellement taciturne, et de plus il a honte de répéter en public les » aveux qu'il nous a faits sous le sceau du secret. Qu'il vous suffise de con-» naître ce dont il convient en présence de tout le monde, à savoir, qu'il n'a » point gardé les serments qu'il a prêtés aux rois, qu'il a publiquement agi » contre la teneur de sa promesse écrite. »

« Cela ne me suffit pas, répliqua le comte Brochard, s'il n'avoue ou s'il ne » nie publiquement qu'il vous a déclaré avoir commis la trahison, afin qu'on » puisse élire un autre archevêque à sa place. » — « Vous n'aurez pas ici, » répondit l'évêque d'Orléans, « la même autorité que les prélats auxquels seuls » on doit une confession entière. Arnulfe nous a fait l'aveu de ses fautes, il » se déclara publiquement indigne de l'épiscopat; il reconnaît, en présence » de l'Eglise, qu'il est tellement coupable à l'égard du roi, qu'il est indigne » de tous les honneurs dans ce monde. Cela doit vous satisfaire. » Et se tour-

[1] Burchard, comte de Corbeil et de Melun, d'après les Rer. Gall. script. t. X, p. 693.

nant vers Arnulfe : « Eh bien! conviens-tu de ce que j'ai dit en ton nom? » — « Oui, j'admets, j'avoue toutes vos paroles. » — « Prosterne-toi donc » devant tes maîtres, devant tes rois contre lesquels tu as commis un crime » inexpiable; avoue ton péché, demande grâce pour la vie. »

Arnulfe se prosterne; il étend ses bras en forme de croix, il supplie les princes, en pleurant, en gémissant, de lui faire grâce de la vie et des membres. Ce spectacle arrache des larmes et des soupirs aux Pères du synode. Le vénérable Daïbert, archevêque de Bourges, se jette aux pieds des rois; il les conjure par les prières les plus humbles de laisser la vie au coupable. — « Qu'il vive, en votre considération, répondent les deux princes; qu'il passe » le reste de ses jours, sous notre garde, sans craindre ni le fer ni les chaînes, » pourvu qu'il n'essaie pas de s'enfuir. »

Cette restriction ne plut point aux évêques; il était facile de conseiller la fuite à un jeune homme et de l'exposer ainsi à la mort. Ils insistèrent, et il fut convenu qu'il n'aurait pas à redouter le supplice, s'il ne le méritait point par de nouveaux actes.

Arnulfe fut relevé. Il attendait sa déposition d'un air hébété. On lui demanda s'il voulait être déposé avec la solennité prescrite par les canons. Il déclara s'en remettre à la décision des évêques. Alors il rendit au roi ce qu'il en avait reçu, c'est-à-dire le bâton pastoral; il plaça les insignes de sa dignité aux pieds des évêques, en les priant de dresser un acte d'abdication conforme à celui qu'avait signé Ebbon dans de pareilles circonstances. Arnulfe reconnaissait que sa fragilité, ses péchés secrètement avoués à ses juges le rendaient indigne des fonctions épiscopales; il y renonçait pour toujours, ne se réservant pas même le droit de réclamer dans l'avenir ou de protester contre son abdication. Il lut publiquement cette déclaration; il la signa ainsi que les évêques présents qui ajoutèrent à haute voix : « *Suivant ton aveu et ta signature*, n'exerce plus ton ministère! » On délia le peuple et le clergé de Reims du serment de fidélité, afin qu'ils eussent le droit de se donner à un autre archevêque.

Le prêtre Adalger vint à son tour se jeter aux pieds des rois; il se plaignit d'être privé de la communion pour avoir obéi aux ordres de son maître, auquel il ne pouvait pas résister. Les évêques, Brunon surtout, cousin d'Ar-

nulfe, lui reprochèrent durement son crime. « C'est toi, ce sont tes semblables » qui, par vos mauvais conseils et par vos mauvais actes, avez perdu ce jeune » homme, et tu chanteras tandis qu'il versera des larmes! »

Adalger convint de ses fautes. On lui donna le choix entre l'anathème ou la déposition; car il était venu au concile avec la promesse formelle qu'il n'aurait pas à souffrir de violence. Il hésita longtemps; enfin, il préféra la déposition à l'anathème. Les évêques, sans pitié pour ce misérable, le dépouillèrent des insignes de la prêtrise, ne lui laissant que la communion laïque et le soumettant à la pénitence. Quant aux sacriléges, aux traîtres qui n'avaient fait satisfaction ni de gré ni de force, on renouvela contre eux les anathèmes.

Le concile avait terminé ses opérations. Toutes les formalités exigées par les canons vrais et authentiques de l'Église avaient été fidèlement observées. Il ne restait à l'accusé qu'un seul moyen d'obtenir la révision de son procès, c'était de faire appel au Saint-Siége, dans les délais prescrits par les lois. Il ne le fit pas; dès lors sa condamnation était irrévocable.

La clôture du synode fut prononcée au milieu de l'approbation générale.

Arnulfe, escorté par les soldats de Hugues Capet, s'achemina tristement vers la prison d'Orléans, tandis que le peuple et le clergé de Reims se réunissaient aux joyeux sons des cloches pour élire son successeur!

Au moment où ses longs désirs étaient près de se réaliser, Gerbert fut saisi d'effroi : les accusations qui devaient fondre sur lui de son vivant, celles qui poursuivraient sa mémoire dans la postérité, les tourments qu'il aurait à subir se présentèrent à son imagination. Il voulut s'éloigner de Reims[1] pour échapper à l'honneur qu'il avait ambitionné. Le roi, instruit par l'expérience, averti par l'évêque de Verdun, devait placer à la tête de ce diocèse un homme intelligent et dévoué[2]; il recommanda l'ancien secrétaire d'Adalbéron, qui fut solennellement proclamé malgré sa résistance[3].

L'assemblée qui le nomma se composait de personnes qui, trois années auparavant, avaient choisi son prédécesseur. Pour expliquer la nouvelle élection, sans divulguer, comme on l'avait promis, la véritable cause de la déposition d'Arnulfe, ceux qui étaient chargés d'en rédiger la formule, où l'on

[1] Epist. Gerb. 199. — [2] Ibid. 176. — [3] Ibid. 193. Concil. Mosom. p. 248.

reconnaît le style de Gerbert, se rejetèrent sur la justice cachée de Dieu, sur des distinctions pleines de subtilité. Ils disaient qu'en choisissant Arnulfe, ils avaient cédé aux exigences de la multitude, dont la voix, d'après l'Écriture sainte, est la voix de Dieu. Ils s'étaient laissé tromper par la lettre; ils n'avaient pas compris l'esprit de la parole divine. Assurément cette voix du peuple qui criait : *crucifie! crucifie!* n'était pas la voix de Dieu. Toute voix du peuple n'est donc pas la voix de Dieu; et ce ne sont pas les vœux, les désirs de tout le clergé, de tout le peuple qu'il faut consulter dans le choix d'un évêque, mais uniquement ceux des personnes simples, pures, que n'excite pas l'attrait d'un intérêt personnel. C'est là ce que recommandent les saints Pères; c'est là ce que faisaient le peuple et le clergé de Reims, dévoués à Dieu, en choisissant pour archevêque, de l'avis des rois, l'abbé Gerbert, d'un âge mûr, instruit, prudent, affable, miséricordieux, Gerbert, dont la vie et les mœurs leur étaient connues depuis sa jeunesse, dont ils avaient souvent éprouvé la science dans les choses divines et humaines.

Ce choix, bientôt suivi du titre d'archichancelier [1] donné par le roi au nouvel archevêque, ces éloges excitèrent des protestations énergiques de la part des amis d'Arnulfe, des partisans de la dynastie des Carlovingiens. Elles ne furent pas écoutées.

Le nouveau prélat fit, avant d'être consacré, une profession de foi, par laquelle il reconnaissait les mystères de la Trinité, de l'Incarnation, de la Rédemption et de la Résurrection. Il déclara qu'il ne condamnait ni le mariage, ni les secondes noces, ni l'usage de la viande; ce qui nous laisse penser qu'il y avait déjà des Manichéens en France. Il confessait qu'il n'y avait pas de salut hors de l'Église catholique; enfin il admettait l'autorité de quatre [2] conciles confirmés par l'Église. C'étaient sans doute le concile de Nicée, le premier concile général de Constantinople, ceux d'Éphèse et de Chalcédoine, qu'un grand pape, saint Grégoire, comparait aux quatre Évangiles [3]. Le Saint-Siége en admettait huit. L'Eglise de France se séparait-elle

[1] Rer. Gall. script. t. X, p. 418, 548, 564. — [2] Epist. Gerb. 178. Le manuscrit de Leyde porte VI. — [3] B. Gregorii, epist. 24, seu 25, t. II, col. 515. Sicut sancti Evangelii quatuor libros, sic quatuor concilia suscipere et venerari me fateor.

de lui sur ce point important? Etait-ce un calcul de Gerbert, d'accord avec les rois, pour contester la validité du cinquième concile général, où Rome entrait en lutte avec les Grecs, et posait les fondements de son indépendance et de sa grandeur future?

Les cérémonies de la consécration étaient achevées depuis quelques jours, lorsque Léon, abbé de Saint-Boniface, légat du pape, arriva à Aix-la-Chapelle, avec la mission d'instruire l'affaire de Reims. Il était trop tard!

Léon écrivit aux rois. Il n'en reçut pas de réponse. Il revint à Rome, où les rois et les évêques de France furent appelés pour justifier leur conduite. Ils se contentèrent d'y envoyer, par un archidiacre de Reims, le récit de la déposition d'Arnulfe [1] et de l'élévation de Gerbert.

De leur côté, les amis d'Arnulfe, qui étaient nombreux même à Reims, et les évêques d'Allemagne agissaient avec vigueur auprès du pape. Ils attaquaient les rois de France, qui n'avaient pas respecté, disaient-ils, les droits du Saint-Siége; ils attaquaient surtout Gerbert, qu'ils peignaient sous les couleurs les plus noires: ambitieux, sans foi, sans honneur, il avait violé les devoirs sacrés de l'amitié; il avait profité de la jeunesse, de l'inexpérience de son archevêque pour l'entraîner dans la trahison; puis il l'avait abandonné; il l'avait dénoncé pour obtenir sa place et maintenant il songeait à se soustraire à l'autorité de Rome [2]. Arnulfe était, à leurs yeux, un homme honnête et modeste; on lui avait arraché, par des menaces de mort, l'aveu de sa culpabilité! Son grand crime était d'être le fils de Lothaire, le neveu de Charles, d'appartenir à cette famille de Charlemagne dont le roi Hugues avait juré d'exterminer la race [3].

Un écrivain allemand, Gfrörer, exagérant toutes ces accusations, prête encore à Gerbert l'idée singulière d'avoir voulu gagner le clergé, en autorisant le mariage des prêtres, le peuple, en le dispensant de l'abstinence des jours maigres et du carême [4].

Gerbert écrivit à Rome une lettre pleine d'humilité; il prit Dieu, ses amis

[1] Etaient-ce les actes authentiques du concile de Saint-Basle? — [2] Epist. Gerb. 180. — [3] Rer. Gall. script. t. X, p. 220, 226, 234, 235. — [4] Gfrörer, Algem. Kirchengesch. dritt. Band. s. 1460, 1461.

à témoin de son dévouement à l'Eglise de Rome, de l'honnêteté de sa conduite envers le dernier archevêque. Comment pouvait-on l'accuser lui, qui n'avait jamais nui à personne et qui avait rendu des services à une foule de gens, d'avoir trahi Arnulfe, dans l'espoir de le remplacer sur son siége [1]!

Le roi déclara de son côté au souverain Pontife qu'il n'avait rien fait contre ses priviléges; il le pria de dédaigner les calomnies, d'accueillir avec bienveillance l'archidiacre de Reims, qu'il lui avait envoyé, et il lui proposa une entrevue dans la ville de Grenoble, où ils pourraient tout régler eux-mêmes [2].

Ces négociations traînèrent en longueur pendant près de deux années, que Gerbert consacra à l'administration de son diocèse. Les temps étaient bien difficiles : les guerres privées des seigneurs, les intempéries des saisons ruinaient les récoltes; la famine, la peste faisaient des ravages affreux dans toute l'Europe; le clergé s'efforçait d'établir *la paix de Dieu*; le peuple opprimé accueillait comme un bienfait la croyance inutilement combattue en 954, par Adson, moine de Montier-en-Der, que le monde finirait l'an mil.

Cette sombre pensée ne calmait pourtant pas les passions violentes de l'époque. Gerbert avait à lutter contre l'avidité des seigneurs; il avait à réprimer les désordres des clercs, à épurer leurs mœurs, à donner à leur conscience une direction éclairée. En outre, la renommée de son savoir, l'éclat de son siége le forçaient d'intervenir, comme conseiller ou comme arbitre, dans des querelles qui passionnaient les moines et le clergé séculier. Les intérêts, les amours-propres étaient en jeu; les prétentions de Rome s'y trouvaient mêlées; le vaincu maudissait la sentence qui le condamnait, il considérait son juge comme un ennemi, et propageait avec empressement tout ce qui pouvait nuire à sa réputation.

Gerbert ne se laissa pas arrêter par ces dangers; mais, au lieu de brusquer les esprits, comme il l'eût fait autrefois, il employa la persuasion, les menaces pour ramener au bercail les brebis égarées. Il semblait avoir pris pour devise le conseil qu'il donnait aux autres : *ne quid nimis, pas de zèle* [3] *!* Il exhortait une jeune fille [4] à tenir les promesses que son père avait faites et qu'elle avait rompues. Son frère avait envahi les biens de la famille, il lui ordonnait de

[1] Epist. Gerb. 180. — [2] Ibid. 179. — [3] Ibid. 187. — [4] Ibid. 184.

les restituer. Il déclarait à un clerc, qui n'avait de son état que la tonsure, tandis que sa vie et ses mœurs étaient celles d'un tyran, qu'il fallait renoncer aux graves désordres auxquels il se livrait, ou qu'il les traiterait lui et son complice comme des payens et des publicains.

On lui demandait [1] si l'homme qui avait commis un adultère avec la sœur de sa femme, devait, après avoir fait pénitence de son crime, reprendre sa femme ou s'unir à sa belle-sœur. Gerbert répondait avec l'Evangile, les apôtres et les conciles de l'église d'Afrique: le mariage est indissoluble, l'inceste doit faire une pénitence de dix ans. Il aurait voulu que la jeune fille se fût vouée à la profession religieuse, mais si son tempérament s'y opposait, il pensait, avec le pape Léon, qu'il valait mieux qu'elle s'engageât dans les liens du mariage.

Les cas de conscience n'offraient pas de grands embarras; il n'en était pas de même quand il fallait mettre un frein à la cupidité des seigneurs qui envahissaient les biens de l'Eglise. Le mal était général. Les conciles de Charroux, de Narbonne [2] l'avaient attaqué dans ces dernières années; Gerbert l'attaqua dans un concile de Reims. Les plaintes d'Ingilram, abbé de Saint-Riquier, ou de Centulle contre la spoliation de son monastère par les comtes Arnould et Baudouin, le vicomte Gosbert et d'autres personnages influents, avaient été portées à Rome. Le pape avait ordonné aux coupables de rentrer dans le devoir, puis il avait chargé quelques évêques de la province de veiller à l'exécution de ses ordres [3]. Gerbert n'était pas nommé. Il se garda de laisser échapper cette occasion d'établir ses droits, de se concilier l'affection du clergé de son diocèse, de l'abbé de Centulle. Il écrivit à tous les évêques de la province et adressa un monitoire terrible aux envahisseurs. Il leur donnait quelques jours pour réfléchir avant de lancer contre eux la sentence d'excommunication. Il en prévint l'abbé, auquel il traça la conduite qu'il avait à suivre [4]. Il promit de lui envoyer, pour le diriger dans cette affaire, un clerc fort habile, dont le nom commençait par la lettre D, qui désigne peut-être Durand de Liége, [5] plus tard évêque d'Utrecht.

[1] Epist. Gerb. 185. — [2] A Charroux près de Poitiers, l'an 989; à Narbonne, l'an 991. — [3] Labbe, Concilia, t. IX, col. 731. — [4] Epist. Gerb. 183. — [5] Hock, p. 107, n. 1.

C'était un homme fort intelligent, à la fois artiste, littérateur et théologien. On avait souvent offert des sommes considérables à Gerbert pour qu'il permît à D. d'exercer ses talents hors de la ville de Reims. Il avait toujours refusé; mais il le prêtait quelquefois à ses amis. D. avait séjourné à Beauvais, auprès de l'évêque Hérivée. En le lui envoyant, Gerbert le lui avait recommandé avec toute la tendresse d'un père, avec toute la sollicitude d'un avare, qui confie son trésor[1]. Il priait Hérivée de traiter D. avec une bonté qui ne lui permît pas de s'apervoir de son éloignement de Reims; il réclamait pour lui, à son retour, des gages de cette munificence, de cette libéralité qui convenaient à l'archevêque de Reims, qui prête, à l'évêque de Beauvais, qui reçoit.

Nous n'avons pas de détails sur le voyage de l'ami de Gerbert à l'abbaye de Centulle, ni sur le résultat de l'affaire qui l'y appelait. En général, les menaces d'excommunication étaient méprisées par les coupables, jusqu'au moment de leur mort où la crainte de l'enfer les portait quelquefois à réparer leurs injustices, à rendre avec usure les biens qu'ils avaient enlevés.

La lutte que Gerbert avait à soutenir contre les seigneurs lui causait moins de soucis que les désordres du clergé. Parmi ses suffragants, se trouvait un évêque dont la conduite méritait de graves reproches et que sa jeunesse aurait dû éloigner du service des autels : c'était Foulques, évêque d'Amiens, dont le père était comte de cette ville. L'évêque pillait les prêtres, prononçait des jugements arbitraires, lançait, sans motifs sérieux, l'interdit sur les églises, et refusait, au mépris des canons, de soumettre ses arrêts à la sanction du métropolitain.

Gerbert lui écrivit d'abord des lettres affectueuses[2], où les reproches étaient mêlés aux conseils dictés par la charité. Il tâchait, dans des entretiens trop rares, d'ouvrir son âme au repentir, d'éclairer son esprit, de le rappeler au sentiment de la justice et du devoir. Quelquefois il s'adressait à son cœur. Il lui disait qu'au milieu des nombreux soucis qui l'assiégeaient, il n'en éprouvait pas de plus pénibles que ceux que lui donnait sa conduite. Il s'était plu à le considérer comme son consolateur; c'était auprès de lui qu'il avait espéré trouver un port assuré dans la tempête qui ballottait son vaisseau. Il lui fau-

[1] Epist. Gerb. 181. — [2] Ibid. 186-187-188.

drait chercher au dehors les secours que lui refusait sa patrie! Foulques restait insensible aux prières d'un ami, aux conseils d'un supérieur.

Ces plaintes de Gerbert font allusion à la situation difficile dans laquelle il était engagé par les évêques de Paris, d'Orléans, de Tours, à la haine de ses adversaires, qui le poursuivaient avec acharnement auprès du Saint-Siége.

L'évêque de Paris, irrité contre l'abbé de Saint-Denys, voulait le déposer [1]. Il consulta Gerbert. Le monastère de Saint-Denys était l'un des plus considérables de France; nos rois l'avaient pris sous leur protection et se plaisaient à en prendre le titre d'abbé. Gerbert s'excusa [2] de s'occuper d'une chose qui ne le regardait pas; il ne lui était point permis de porter la faulx dans la moisson de son voisin. Mais il conseillait à l'évêque de ne rien précipiter; il lui proposait même d'examiner la question avec des hommes prudents, religieux, et de lui transmettre leur avis. La réponse était sage; il voulait ménager les deux partis; il les mécontenta l'un et l'autre.

Il porta le même esprit de réserve dans la discussion de l'archevêque de Tours, Archambault, avec les chanoines de Saint-Martin. Les chanoines, s'appuyant sur des priviléges conférés par la cour de Rome, prétendaient ne pas relever de l'archevêque; ils refusaient de recevoir de lui la bénédiction. Archambault s'en plaignit à Gerbert. Celui-ci soumit l'affaire à ses suffragants, réunis en synode à Saint-Paul, et annonça, de leur part, aux chanoines de Saint-Martin, qu'ils devaient, sous peine de censure ecclésiastique, se réconcilier avec leur archevêque ou venir se justifier au synode de Chelles, le 7 des ides de mai [9 mai] [3]. Il engageait, d'autre part, son confrère, à ne point pousser les choses à l'extrême [4]. « Le clergé de Saint-Martin refuse « votre bénédiction; agissez suivant ce qui est écrit : « Il n'a pas voulu la » bénédiction, elle sera éloignée de lui. » Pour punir l'injure de leur refus, » secouez sur eux, comme l'apprend le Seigneur, la poussière de votre chaus- » sure. »

Tandis que Gerbert donnait ce conseil si modéré, l'abbé de Fleury, Abbon,

[1] Il n'est pas question de cette affaire dans l'histoire du monastère de Saint-Denys. Voir Mabill. Ann. Bened. t. III, p. 551, 596, 665. — [2] Epist. Gerb. 189. — [3] Ibid. 190. — [4] Ibid. 191.

exhortait les chanoines à résister, à défendre énergiquement l'antiquité de leurs droits. Ils les tenaient de Rome. Pouvait-on hésiter entre les décisions du pape et celles des évêques? Contredire l'Église de Rome, n'est-ce pas se détacher des membres du Christ[1]?

La vivacité de cette lettre révèle l'importance de la lutte[2]. Les évêques avaient été longtemps maîtres absolus pour le spirituel dans leur diocèse ; ils bénissaient les abbés, ordonnaient prêtres les moines, consacraient les églises, donnaient le saint chrême. Ils voulaient exiger de l'abbé un serment d'obéissance, même pour les choses du monde, arrêter, punir les moines vagabonds, frappés d'excommunication, les dépouiller de leur habit. Ils prétendaient être hébergés avec leur suite dans les monastères, pendant leurs tournées épiscopales, y célébrer les offices, y réunir des synodes; enfin ils voulaient percevoir la dîme de leurs revenus. Mais plusieurs de ces abbayes, les plus considérées et les plus riches, étaient placées sous la protection spéciale de Rome, qui leur avait donné le privilége de ne relever que de son autorité, de recevoir les sacrements des évêques qu'elles choisiraient, d'échapper à l'interdit prononcé contre le reste du diocèse ou contre le royaume tout entier. Elles formaient ainsi une Église distincte, toute dévouée au Saint-Siége.

Abbon se mit à la tête des moines pour soutenir ces priviléges[3]. Il avait fait une étude approfondie de la question : il avait recueilli les textes[4] qui la favorisaient, dans l'Écriture sainte, dans les canons des conciles, dans les écrits des saints Pères. Il emportait avec lui ces textes dans ses voyages, pour n'être jamais surpris par ses adversaires. Son nom était dans la bouche de tous les moines; ils répétaient avec lui que les biens des pauvres, des veuves, les biens consacrés à l'entretien des églises ne pouvaient pas être donnés par la décision des évêques aux chevaux et aux chiens des laïques. « Il faut résister » aux méchants, disait Abbon ; il ne faut point, parce qu'on est chrétien, per» mettre, surtout à un évêque chrétien, de pécher contre nous. Il ne faut pas » lui présenter l'autre joue, s'il nous a déjà frappé sur l'une; il ne faut pas lui » livrer notre tunique, s'il veut la dérober. Notre patience pourrait le perdre.

[1] Epist. Abbon. — [2] Consulter Mabill. Act. SS. Ord. S. Bened. sæc. VI, præf. p. IX sqq. — [3] Vit. Abbon. c. 9. — [4] Ibid. c. 7.

» Appliquons le proverbe : *A mauvais nœud dans un arbre coin dur*[1]. »

Ces écrits entretenaient la fermentation dans les monastères et l'irritation dans les palais épiscopaux. Arnoul d'Orléans considérait l'abbé de Fleury comme l'auteur pestiféré de cette rébellion. Pour abattre cet orgueil, il revendiqua tous ses droits sur les couvents de son diocèse. Ce fut le signal d'une explosion générale; la colère troubla les esprits; elle fit dépasser les limites de la justice, de la charité. Les gens de l'évêque arrachèrent une vigne que l'abbé de Fleury possédait près d'Orléans: ils le surprirent lui-même, la nuit, pendant un voyage qu'il faisait à Tours pour assister à la fête de Saint-Martin, ils l'accablèrent de coups; ils laissèrent comme mortes quelques-unes des personnes qui l'accompagnaient.

Ce guet-apens indigna tous les moines. L'évêque, pour détourner tout soupçon de complicité avec les coupables, les fit livrer à l'abbé, afin qu'il les frappât de verges. Abbon refusa de se rendre justice.

Au milieu de ces discussions, les évêques et les abbés de la province de Sens, dont relevait le siége de Paris, se réunirent à Saint-Denys pour s'occuper de la réforme des mœurs. Le vénérable Siguin présidait l'assemblée. L'attention des Pères se détourna bientôt des questions proposées pour se porter sur celle des dîmes. Abbon combattit avec énergie les prétentions des évêques. Les débats furent vifs, bruyants; on les entendit au dehors. Les esprits s'échauffèrent; la salle du concile fut envahie par une foule furieuse. Les évêques épouvantés s'enfuirent en désordre. L'un d'eux, auquel la frayeur donna des ailes, raconte le biographe d'Abbon, ne s'arrêta qu'à Paris, oubliant les apprêts d'un festin magnifique commandé pour le soir. L'archevêque Siguin, chargé d'années, fut moins heureux; frappé d'un coup de hache entre les épaules, il tomba. Les insurgés le roulèrent dans la boue. On eut de la peine à lui sauver la vie[2].

Les évêques excommunièrent les coupables et lancèrent l'interdit contre le monastère de Saint-Denys. Ils accusèrent l'abbé de Fleury d'avoir soufflé la révolte; ils lui reprochèrent ses relations avec les excommuniés, son ascendant sur les rois de France, qu'il avait excités contre les évêques de Paris et

[1] Epist. Abbon. 14. — [2] Vit. Abbon. c. 9.

d'Orléans. Abbon adressa son apologie aux rois Hugues et Robert. Il jure qu'il est innocent; il est étranger aux troubles de Saint-Denys, qui lui ont percé l'âme de douleur. Il paraîtra devant un concile, si on lui garantit la vie pendant le voyage, car Arnoul a voulu le faire assassiner; il a reçu dans son palais les assassins frappés d'anathème. Si les rois sont contre Arnoul, est-ce sa faute à lui? Est-il Dieu pour changer les pensées des hommes? Il ne connaît ni la magie ni les artifices diaboliques. Il donne enfin les vrais caractères d'une excommunication légitime, et laisse penser qu'on ne les retrouve pas dans la peine prononcée contre le monastère de Saint-Denys.

Les gens honnêtes souffraient de ces querelles malheureuses; ils auraient voulu y mettre un terme. Gerbert se tenait dans l'ombre et gardait le silence. On voulut le forcer de le rompre. Il se rencontra dans le monastère de Saint-Denys avec les rois, pendant les fêtes de Pâques [1]. On le pressa de célébrer les saints mystères, en présence des moines condamnés; on invoquait, pour dissiper ses scrupules, les priviléges du couvent, qui l'enlevaient à toute juridiction autre que celle du Saint-Siége, et réservaient à Rome seule le droit de le frapper d'interdit.

Gerbert recourut à des réponses évasives : il était soumis aux canons de l'Eglise ; il n'acceptait que ce qui était conforme à leurs décisions. Il ne lui appartenait pas d'empiéter sur le terrain de ses maîtres. Les moines devaient chercher d'où venaient les maux dont ils souffraient, les remèdes qui pourraient les guérir. Les princes insistèrent. Il refusa de se rendre à leurs désirs. De là une position dangereuse, qui lui faisait verser en secret bien des larmes amères. Ses inquiétudes furent bien plus vives, quand il fut informé que l'on répétait partout qu'il s'était déclaré pour Abbon, qu'il avait en présence des rois, énergiquement parlé contre l'évêque d'Orléans.

Arnoul était un de ses défenseurs, un de ses conseillers. On espérait par cette calomnie, le détacher de sa cause. L'honnêteté de l'évêque d'Orléans déjoua ces perfides calculs : il refusa de croire à la défection de son ami. Gerbert lui apprit comment, au lieu de le trahir, de céder aux instances des rois, il s'était exposé, pour le défendre, aux morsures des chiens du palais. Pour dissiper

[1] Epist. Gerb. 192.

jusqu'au moindre doute de ses sentiments, pour ne laisser aucune prise à ses ennemis, il lui proposa de prendre, aux pieds des autels, sur l'hostie consacrée, l'engagement de confondre leurs intérêts, de ne former qu'un seul cœur, une seule âme, de sorte qu'attaquer l'un ce serait les attaquer tous les deux.

Cette alliance était d'autant plus nécessaire pour Gerbert qu'un violent orage formé contre lui au-delà des Alpes, était près d'éclater. Si, dans la tempête, il ne trouvait pas un port assuré auprès de l'évêque d'Orléans, il ne lui restait qu'à s'enfuir à l'étranger. Ses amis le diacre Etienne, l'abbé Saint-Mayeul, Ecbert, archevêque de Trèves, étaient morts : les rois prêtaient l'oreille aux suggestions des moines; Othon III, avec presque tout le clergé d'Allemagne, était favorable à l'archevêque déposé; les actes de Saint-Basle étaient attaqués; on en parlait avec indignation.

Dans ce déchaînement général des esprits contre Gerbert, l'archevêque de Strasbourg, Wilderode, lui fit demander par un messager l'exposé de son affaire. Gerbert, touché de la démarche de ce prélat fort considéré dans les contrées du Haut-Rhin, lui adressa une longue lettre[1], qui peut servir de complément aux actes du concile de Saint-Basle. C'est un plaidoyer où les autorités admises par l'Eglise sont appréciées, classées. Il met au premier rang, et hors de toute contestation, l'Ecriture sainte, les Prophètes, les Apôtres, les Conciles généraux, la tradition constante et universelle, puis il discute la valeur des lettres, des constitutions des papes émanant en grande partie des fausses décrétales. Comme son prédécesseur Hincmar, qu'il cite sans cesse tout en remontant aux sources, il est frappé de l'incohérence, de la contradiction de leur doctrine avec les usages établis, avec les décisions des synodes. Il soutient que ces écrits des papes ne se rapportent qu'à des faits locaux, accidentels, qu'ils n'ont aucun caractère d'universalité, de perpétuité. Ils n'ont pas été sanctionnés par les conciles, qui seuls peuvent leur donner l'autorité; ils sont même souvent opposés à leurs canons.

L'argumentation de Gerbert est serrée, son langage ferme et respectueux. Après ces préliminaires, il aborde le procès d'Arnulfe; il résume les raisons

[1] Epist. Gerb. 193.

qui ont fait agir les évêques, renvoyant pour les détails au récit du synode, dans lequel il affirme que les règles de la justice ont été observées, que l'on a suivi toutes les prescriptions de la loi. Dieu, les conciles ordonnent de frapper les coupables. Il faut obéir à Dieu; l'univers est plus que Rome; le privilége de saint Pierre n'a plus de valeur, dit le grand pape Léon, si son jugement ne procède pas de l'équité.

Gerbert s'efforce à la fin de sa lettre de toucher le cœur de Wilderode. Il rappelle sa vie studieuse, ses malheurs; il assure qu'il n'a point sollicité le siége de Reims; c'est malgré lui qu'on l'y a placé. « Si vous en demandez » la raison, j'avoue que je ne la connais pas. J'affirme que je ne sais pas » pourquoi un homme pauvre, exilé, qui n'était soutenu ni par la naissance » ni par les richesses, a été préféré à une foule de gens riches, distingués par » la noblesse de leur famille, si ce n'est un acte de ta bonté, doux Jésus, » qui élèves le pauvre du fumier pour le faire asseoir avec les princes et » lui donner le trône de gloire. Tu es l'auteur et l'ordonnateur de toutes » ces choses. Tu sais, toi, Dieu de paix et de charité, que j'ai toujours ho- » noré la Germanie comme ma souveraine, que je l'ai respectée comme ma » mère.... et maintenant c'est à toi, bon Jésus, que je redemande les douces » affections que j'ai perdues. Je prie ton prélat Wilderode de me faire re- » couvrer la faveur dont je suis injustement privé; je le prie de témoigner » de mon innocence auprès des évêques, auprès de son roi. Mon dévouement » à la cause d'Othon III m'a exposé, du temps du roi Lothaire, aux glaives » de ses ennemis..... Toute l'Eglise de France gémit dans la servitude..... On » dit que Rome elle-même, considérée jusqu'à ce jour comme la mère de » toutes les églises, maudit les bons, bénit les méchants; qu'elle est en com- » munion avec ceux que l'on ne devrait même pas saluer; qu'elle condamne » ceux qui sont pleins de zèle pour ta loi: qu'elle abuse du pouvoir que tu » lui as confié de lier et de délier! mais toi, ô Jésus, tu n'examines pas la » sentence des prélats, mais la vie des accusés, et il n'est pas donné à l'homme » de justifier l'impie, de condamner le juste!

Gerbert envoya trois jours plus tard cette apologie à l'évêque de Liége. Il saisit cette occasion pour rappeler à Notgaire l'amitié qui les unissait autrefois, pour lui exprimer le regret de l'avoir perdue, la joie qu'il aurait de la recou-

vrer. Il protestait de son innocence, de la validité de son élévation sur le siége de Reims. Il aurait voulu pour la faire éclater au grand jour, un concile de tous les évêques du globe, il en sollicitait un de tous les évêques du royaume; ses ennemis pourraient y disputer librement contre lui [1].

Quelque temps après, il y eut en effet à Chelles, sous la présidence du roi Robert, un synode des archevêques de Sens, de Bourges, de Tours et de leurs suffragants. Gerbert en fut le secrétaire. Son procès-verbal est perdu; mais les décisions conservées par Richer prouvent que les principes soutenus à Saint-Basle n'étaient pas abandonnés.

Il fut arrêté, entre autres choses: que les évêques n'auraient, à partir de ce jour, qu'une seule pensée, une seule volonté, une seule action; que si le pape prenait quelques mesures contraires aux décrets des Pères, elle serait annulée. Ils soutinrent que la déposition d'Arnulfe et la promotion de son remplaçant étaient irrévocables, d'après ce canon: « Que personne n'attaque témérairement ce qui a été statué par un concile provincial [2]. »

Gerbert était encore sous la douce émotion de ce succès, quand il apprit que le pape avait suspendu les évêques qui s'étaient déclarés, à Saint-Basle, contre le fils de Lothaire, et que l'archevêque de Sens était fort ébranlé dans sa résolution.

Si le vénérable Siguin se soumettait aux ordres de Rome, son exemple devenait contagieux; la cause de Gerbert était perdue. Gerbert le comprit. Il retrouva dans ce moment critique, toute sa verve, toute son activité, toute son audace contre le Saint-Siége.

« Il aurait fallu, écrivit-il à Siguin [3], que votre prudence eût évité les » fourberies des gens rusés pour entendre cette parole du Seigneur: « Si » l'on vous dit: le Christ est ici ou bien il est là, ne les suivez pas. » C'est » à Rome, dit-on, que l'on justifie ce que vous condamnez, que l'on con» damne ce que vous croyez juste. Et nous disons, nous, que c'est à Dieu » seulement et non point à l'homme de condamner ce qui paraît juste, de » justifier ce qui est réputé mauvais. Dieu, dit l'apôtre, est celui qui jus» tifie, quel est celui qui condamne? Comment donc nos adversaires préten-

[1] Epist. Gerb. 194. — [2] Rich. Hist. l. IV, c. 89. — [3] Epist. Gerb. 196.

» draient-ils que, pour la déposition d'Arnulfe, il eût fallu attendre le ju-
» gement de l'évêque de Rome? Pourront-ils soutenir que le jugement de
» l'évêque de Rome est supérieur au jugement de Dieu? Mais le premier des
» évêques de Rome, bien plus, le prince des apôtres nous crie: Il faut obéir à
» Dieu plutôt qu'aux hommes; et saint Paul, le docteur de toute la terre: « Si
» quelqu'un vous prêche une doctrine contraire à celle que vous avez reçue,
» quand ce serait même un ange, qu'il soit anathème! Eh quoi, parce que
» le pape Marcellin avait offert de l'encens à Jupiter, tous les évêques de-
» vaient-ils en offrir [1]? Je l'affirme sans hésiter : Si l'évêque de Rome a
» péché contre son frère, s'il a refusé d'écouter les avertissements de l'Eglise,
» cet évêque de Rome doit, par l'ordre de Dieu, être traité comme un païen
» et un publicain. Plus en effet le rang est élevé, plus la chute est dangereuse.
» S'il nous juge indignes de sa communion, parce que personne parmi nous
» ne se joint à lui contre l'Evangile, sa main ne pourra pas nous retrancher
» de la communion du Christ, puisque même un prêtre ne peut pas être dé-
» posé, sans que la faute soit prouvée ou qu'il l'avoue; surtout lorsque l'a-
» pôtre dit: Qui nous séparera de la charité du Christ? et ailleurs: Je suis cer-
» tain que ni la mort ni la vie, etc., etc. Et quelle plus grande séparation que
» d'éloigner un fidèle, quel qu'il soit, du corps et du sang du Fils de Dieu, qui
» tous les jours s'immole pour notre salut? Si celui qui se ravit à lui-même,
» ou qui ravit à un autre la vie de ce monde est un homicide, comment appe-
» ler celui qui se ravit à lui-même ou qui ravit à un autre la vie éternelle?....
» Vous n'avez donc pas dû être suspendu de la sainte communion, comme un
» criminel avéré ni comme un rebelle et un récalcitrant, puisque vous n'avez
» jamais éludé les saints conciles, que vos actes sont purs, votre conscience
» pure, puisque vous n'avez pas encore été condamné légalement et que
» vous ne pouvez pas l'être. Il n'y a pas eu de condamnation légale, parce que,

[1] Immemor est Gerbertus Dominicæ vocis : *Quæcunque dixerint vobis servate et facite, secundum opera vero eorum nolite facere.* Non defore plurimos confidimus, quibus hic et alibi Gerbertus libertatum, ut vocant, Gallicanarum strenuus videatur assertor. Certe enim papam se renunciandum non prospiciebat auctor, cum hanc scribebat epistolam. Rer. Gall. script. t. X, p. 413, note *B*.

» comme dit Grégoire, une sentence sans écrit ne mérite pas le nom de » sentence. Il ne peut pas y en avoir, parce que, comme dit le pape Léon-le- » Grand, le privilége de Pierre cesse, dès que son jugement ne procède pas » de l'équité. Il ne faut donc pas donner à nos adversaires l'occasion de » penser que l'épiscopat, qui partout est un, comme l'Eglise catholique est » une, soit tellement soumis à un seul homme que, si celui-ci est corrompu » par l'argent, par la faveur, par la crainte ou par l'ignorance, il ne puisse y » avoir pour lui d'évêque que celui que recommanderont les mêmes titres. » Que la loi commune de l'Eglise catholique soient : l'Evangile, les Apôtres, les » Prophètes, les canons inspirés par l'esprit de Dieu, consacrés par le respect » du monde entier, les décrets du Saint-Siége qui ne s'en éloignent pas, et » que celui qui s'en sera écarté par mépris soit jugé par elle, que par elle il soit » rejeté. Si Pierre les respecte, s'il les exécute dans la mesure de ses forces, » qu'il jouisse d'une paix continuelle et continuellement sempiternelle!

» Pour vous, adieu, cent quatre-vingt-cinq fois adieu! Ne vous laissez pas » suspendre des saints mystères. Le silence de l'accusé devant le juge est un » aveu, et la soumission à la peine prononcée par le juge est encore un aveu. » Or, l'aveu est une cause de salut ou de perte. De salut, quand on dit vrai; » de perte, quand on invente ou qu'on laisse inventer par d'autres, sur soi- » même, des choses fausses. Donc, se taire devant le juge, c'est avouer : or, » avouer des crimes faux et qui entraînent la mort, est le rôle d'un homicide, » et le plus grand homicide est celui qui occasionne sa mort. Il faut donc re- » pousser une accusation fausse, il faut mépriser un jugement illégal, afin » de ne pas se rendre coupable aux yeux de l'Église, en voulant paraître in- » nocent. »

Cette insistance de Gerbert pour raffermir l'archevêque de Sens, pour l'empêcher de se rendre aux menaces de Rome, nous montre l'agitation de son âme. Elle paraît aussi dans sa lettre à l'impératrice Adélaïde, qui, depuis la mort de Théophanie, dirigeait, avec le cœur d'une mère et l'énergie d'un homme, les Etats de son petit-fils. La fidélité, la vérité, la piété, la justice, avaient toujours élu leur domicile dans son cœur, disait Gerbert. Il se réfugiait, comme un suppliant, auprès d'elle, comme dans le temple spécial de la miséricorde; il sollicitait ses conseils salutaires, sa protection. Toutes les

haines s'accumulaient sur sa tête, ses ennemis demandaient sa vie et son sang, et, pour comble de malheur, Rome, qui aurait dû le défendre, Rome elle-même tonnait contre lui [1].

Au milieu de ces efforts de Gerbert pour exciter le zèle de ses amis, survint un événement qui pouvait, suivant les circonstances, lui servir contre Rome ou faciliter sa condamnation. Le comte Eudes étant mort dans les premiers jours de février [2], Robert avait répudié sa femme Suzanne pour épouser la veuve de ce seigneur. Ce fut un grand scandale : les lois de l'Eglise repoussaient comme incestueuse une alliance entre parents, jusqu'à la quatrième et même jusqu'à la septième génération, et les grand'mères des deux époux étaient sœurs [3]. En outre, Berthe et Robert, en tenant ensemble un enfant sur les fonts baptismaux, avaient contracté une alliance spirituelle, qui ne leur permettait pas, d'après les canons, de s'unir en mariage. Aucun membre du clergé de France ne condamna [4] ouvertement cette conduite criminelle du jeune roi. Rome devait se montrer moins indulgente ; elle délégua Léon, abbé de Saint-Boniface, avec pleins pouvoirs pour juger les deux questions.

Les ennemis de Gerbert recommencèrent leurs attaques; on disait que la cour de France l'abandonnerait à la colère du Saint-Siége, afin d'en obtenir la confirmation du mariage de Berthe. Gerbert connaissait trop l'esprit de son temps pour ne pas être alarmé de ces bruits. Il essaya de présenter sa cause comme une affaire d'un intérêt général. D'après lui, condamner son élévation, c'était condamner le jugement qui avait frappé Arnulfe, condamner sa longue captivité. Dès lors, les ordonnants, l'ordonné, ceux qu'il a ordonnés seront attaqués; les rois eux-mêmes sembleront avoir péché dans chaque péché. Si on le frappe lui, Gerbert, personne ne pourra plus se flatter de conserver sa dignité, qui ne dépendra p'us désormais du droit, de la nature des choses, mais uniquement de l'indulgence des juges.

[1] Epist. Gerb. 195. — [2] Ann. Bened. t. IV, p. 96. — [3] Berthe était fille de Conrad, roi de Bourgogne, et de Mathilde, sœur de Lothaire, roi de France. Sa grand'mère, Gerberge, était sœur de Hedwige, grand'mère de Robert. — [4] Helgaud dit que l'abbé de Fleury fit des reproches au roi. Rer. Gall. script. t. X, p. 106. Le silence d'Aimoin, l'affirmation contraire de Richer, l. IV, c. 88, permettent de douter de l'exactitude du biographe de Robert.

C'est là ce qu'il écrivait à son ami Constantin [1]. Il se plaignait à l'abbé et aux frères d'Aurillac que sa nomination à l'archevêché de Reims, faite par la grâce de Dieu, tandis que pour la cause de Dieu il fuyait cette ville, eût excité contre lui toutes les haines. Il n'avait pas été possible de le renverser par la force, on avait recours aux armes plus dangereuses de l'interprétation des lois et de la chicane. « A mon aide, s'écriait-il, à mon aide, révérends » Pères! versez des prières aux pieds de l'Eternel pour votre nourrisson, se- » courez-moi! La victoire du disciple est la gloire du maître. Si j'ai quelque » peu de savoir, c'est à votre abbé, à mon père Raymond, que je le dois après » le Seigneur! » Sa lettre finissait par ce cri douloureux : Et maintenant, » adieu communauté sainte, adieu ceux que j'ai autrefois connus, ou qui me » sont unis par le sang, s'il en survit quelques-uns! Leurs noms m'échappent, » mais je n'ai pas oublié leurs traits. Ce n'est pas l'orgueil qui les a effacés » de ma mémoire, mais épuisé par la férocité des Barbares, je suis complé- » tement changé. Ce que j'ai appris dans mon adolescence, jeune homme je » l'ai perdu; ce que j'ai ardemment désiré dans ma jeunesse, vieillard je l'ai » méprisé. Voilà vos fruits, ô joies du monde! voilà les jouissances que » donnent les honneurs! Croyez-en mon expérience, plus la gloire élève les » grands au dehors, plus à l'intérieur les angoisses les dévorent [2]! »

La douleur, les soucis de Gerbert n'étaient que trop fondés. Ses ennemis levaient partout la tête; la défection avait pénétré jusque dans son palais. Ses soldats conspiraient contre lui; les clercs refusaient de manger à sa table, d'assister aux offices divins quand il les célébrait. Un nouveau compétiteur au siége de Reims s'était déclaré : c'était Gibuin, neveu de l'évêque de Châlons, qui avait envahi, à la tête d'un corps de troupes, les possessions de l'archevêché. Gerbert fut obligé de s'enfuir en Allemagne.

Ce triomphe ne suffisait pas à ses adversaires qui voulaient l'avoir sous la main, l'envoyer peut-être remplacer Arnulfe dans sa prison. La reine de France, Adélaïde, mère de Robert, cédant à leurs instances ou excitée par l'espoir de concilier à son fils la faveur du légat, pour légitimer son mariage, voulut par une lettre doucereuse l'engager à rentrer dans sa métropole, mais

[1] Epist. Gerb. 198. — [2] Ibid. 199.

elle finissait par cette menace: « Sachez que si vous faites peu de cas de notre » avertissement, nous userons, sans que vous puissiez nous le reprocher, » des biens, des conseils de nos fidèles. »

Gerbert en eut l'âme percée. On lui écrivait de Reims que sa déposition que le rétablissement d'Arnulfe étaient concertés avec le légat. Il répondit à la reine: « Quand donc, pendant mon épiscopat, ne vous a-t-il pas été » permis ou ne vous le sera-t-il pas d'user de mes biens, de recourir à mes » conseils? Etait-ce plus facile sous Arnulfe? Mais il vous a enlevé, par la ruse » et par la fraude cette ville de Reims, que moi, à force de veilles, à force de » fatigues, je vous ai conservée contre les ruses et les fraudes d'une foule de » gens. Il est trop étonnant que vous ne compreniez pas les piéges que vous » tendent vos ennemis! Ceux qui tâchent de rétablir Arnulfe sur son siége, afin » de bouleverser vos Etats, ne pensent pas que ce soit sans danger pour eux, si » d'abord ils ne me perdent, n'importe par quel moyen... Je connais votre bonté » admirable, votre affection pour moi, si je ne puis y répondre par des actes, » j'y répondrai par mes vœux... Mais ne songeons pas à moi, que la grâce de » Dieu sauve de tout danger, qu'elle place, en ce qui me concerne, dans un » parfait état de bonheur. Par le terrible nom du Dieu tout-puissant, je vous » prie, je vous conjure de venir, si vous le pouvez, au secours de l'église de » Reims, qui est désolée, broyée. Si l'église qui est la tête du royaume des » Français périt, il faut nécessairement que les membres périssent! Et comment ne périrait-elle pas, placée entre deux hommes, comme entre l'enclume » et le marteau, vaisseau abandonné sans pilote aux vagues de la mer? » Il rappelle tout ce qu'il a eu à souffrir à Reims, puis il ajoute: « Et vous m'engagez » à revenir! et, pour aggraver les maux que j'endure, vous recourez aux » menaces! Qu'est-ce donc, ô Majesté divine! me croit-on tellement insensé, » tellement abandonné de toi, que je ne voie pas les glaives suspendus sur ma » tête ou que je trouble ton Eglise par un schisme? Pour moi, je distingue sans » peine les fourberies des méchants et, s'il le faut, je défendrai par ma mort, » l'unité de l'Eglise contre le schisme. Je vous prie, ô ma souveraine toujours » auguste, je prie mes frères, qui sont placés, justement ou injustement, sous » l'anathème pour le procès du traître Arnulfe, de souffrir avec patience que j'attende le jugement de l'Eglise, car l'église, qui m'a été confiée par le jugement

» des évêques, je ne veux pas l'abandonner sans le jugement des évêques. »

Il fallait un concile pour trancher la question.

Léon, légat du pape, étant arrivé en Allemagne, envoya, d'accord avec les évêques de cette contrée, des messag rs aux rois de France, pour leur demander en quel lieu, à quelle époque ils désiraient que l'on se réunît[1]. On convint du 2 juin et de la ville de Mouzon, dépendant de l'archevêché de Reims.

La plupart des évêques s'étaient rendus à Mouzon, au jour fixé, lorsqu'un messager de Hugues et de Robert ordonna à ceux de France de quitter immédiatement le synode sans prendre part à ses délibérations. Il dit en outre aux Allemands que nos rois regardaient comme une chose indigne de leur couronne de soumettre au contrôle de prélats étrangers leurs prélats, qui ne le cédaient à ceux d'Allemagne ni en noblesse ni en puissance, et qui leur étaient peut-être supérieurs en savoir; s'ils avaient des réclamations à faire, ils n'avaient qu'à les porter en France[2].

On apprit en même temps la captivité d'Ascelin, évêque de Laon, l'occupation de sa ville par les troupes royales.

Richer nous a transmis l'explication de la conduite de nos rois. Ils se dirigeaient vers la frontière, avec une suite peu nombreuse, pour assister au concile, lorsque des avis secrets les prévinrent, qu'une conspiration était formée contre eux, qu'ils marchaient à leur perte.

Othon III devait les attaquer avec une armée considérable et les jeter dans les fers. Le royaume de France serait réuni à l'Allemagne, Eudes prendrait le titre de duc des Français, Ascelin posséderait l'archevêché de Reims. Richer ajoute qu'Ascelin, pressé par les questions des rois, en présence de ses amis irrités de cette accusation, ne chercha pas à se justifier[3].

Gerbert fut le seul évêque de France qui se rendit à Mouzon, contre la défense des rois. Le synode, qui se tint dans l'église de Sainte-Marie, se composait de Suger, évêque de Memmingen. Léodulfe, archevêque de Trèves, Notgaire, évêque de Liége, Haimon, évêque de Verdun, des abbés de divers monastères et de plusieurs clercs. Le comte Godefroi y assistait avec deux de

[1] Rich. Hist. l. IV, c. 95. — [2] Ibid. 96. — [3] Ibid. 97, 98.

ses fils et avec Rainier, vidame de Reims. Le légat présidait l'assemblée. L'évêque de Verdun, après avoir exposé le sujet du concile dans la langue vulgaire de France [1], lut un écrit, dans lequel le pape avait exprimé sa volonté. Nous n'avons pas cette pièce importante, que Richer n'a pas rapportée, pour être bref, dit-il, et parce qu'elle ne lui convenait pas [2].

Gerbert eut à son tour la parole. Il devait justifier sa conduite envers Arnulfe, justifier la condamnation de ce prélat, en présence du légat du Saint-Siége et des évêques allemands, qui le soutenaient; il le fit avec le tact, avec la réserve qu'imposait une position si délicate. Il avait écrit son discours, pour ne pas se laisser entraîner au delà des limites de la prudence.

Dans un exorde par insinuation, il se félicite de voir enfin le jour qu'il avait appelé de tous ses vœux, depuis que, cédant aux instances des évêques, touché par le danger d'un peuple qui périssait, il s'était laissé imposer, au péril de sa vie, le lourd fardeau de l'épiscopat. Son père le bienheureux Adalbéron, le lui avait destiné à son insu; à son lit de mort, il l'avait désigné pour être le pasteur de l'église, en présence de plusieurs personnes illustres.

La simonie fit préférer Arnulfe, auquel il fut plus attaché qu'il n'aurait dû l'être, jusqu'à ce qu'il comprit par les autres, par lui-même, qu'Arnulfe trahissait les serments qu'il avait prêtés. Alors il l'abandonna lui et ses traîtres, non pas qu'il eût ni l'espoir ni la promesse de le remplacer sur son siége, comme le prétendent ses ennemis, mais il était effrayé des machinations monstrueuses du diable, qui se cachait sous la figure d'un homme; il ne voulait pas encourir les menaces du prophète contre ceux qui favorisent les impies.

Les lois de l'Eglise étaient appliquées depuis longtemps à Arnulfe, les délais canoniques étaient passés, il ne restait plus, conformément aux décisions des conciles d'Afrique, qu'à éloigner le coupable comme séditieux et rebelle par l'autorité judiciaire du prince. Il fut de nouveau circonvenu par ses frères les évêques, par les grands du royaume; il fut sollicité de se charger du soin d'un peuple tourmenté, déchiré. Il refusa longtemps et ne finit par ac-

[1] Il ne faut pas en conclure que les évêques des Gaules ne parlaient pas le latin, puisqu'ils n'assistaient pas à ce concile. — [2] Rich. Hist. l. IV, c. 99, 100.

cepter qu'à regret, parce qu'il prévoyait tous les tourments que lui préparait l'avenir. Tel est l'exposé sincère de sa conduite, telle est la pureté de son innocence, la netteté de sa conscience, qu'il plaçait sous les yeux du Seigneur et de ses pontifes.

On l'accuse d'avoir livré son seigneur, de l'avoir confiné dans une prison, de lui avoir enlevé son épouse, d'avoir envahi son siége.

Comment appeler son seigneur celui dont il n'a jamais été le serviteur, celui auquel il n'a jamais prêté aucune espèce de serment? S'il l'a servi quelque temps, c'était pour exécuter les ordres de son père Adalbéron, qui lui avait ordonné de ne pas s'éloigner de Reims avant de connaître les actes et les mœurs de son pontife. Puis est venue la prise de la ville, où il a perdu tout ce qu'il possédait. Il s'est alors séparé du traître; il n'a donc pas épié sa conduite, il n'a pas pu le livrer, puisqu'il ignorait sa résidence; il ne l'a pas mis en prison, puisque en présence de témoins honorables, il a prié le roi de ne pas le retenir un seul instant en captivité, à cause de lui. Si les Pères du synode sont favorables à Gerbert, que lui fait Arnulfe? s'ils sont contre lui, que lui importe qu'Arnulfe ou un autre soit évêque de Reims?

Il est ridicule de l'accuser d'avoir ravi l'épouse d'Arnulfe, d'avoir envahi son siége. Etait-elle l'épouse du traître celle que, en échange d'une dot spirituelle, il a dépouillée des bénéfices qu'elle possédait, il a livrée aux satellites de Simon [1]? Et si elle le fut, n'avait-elle pas cessé de l'être depuis qu'il l'avait laissé polluer, violer par des brigands? Comment donc lui ravir une épouse ou qu'il n'a jamais eue ou qu'il a perdue par le crime? Quant à son archevêché habité par une population nombreuse, comment aurait-il pu s'en emparer lui étranger, inconnu, sans ressources?

On objectera peut-être que cette affaire importante a été traitée sans le concours du Siége apostolique. Mais le Saint-Siége a été prévenu de tous les actes; on a attendu sa sentence pendant dix-huit mois. Quand les hommes ne se décident pas, on a recours aux paroles plus puissantes du Fils de Dieu. Que dit l'Ecriture sainte? « Si votre œil droit vous scandalise, arrachez-le. » Le Fils de Dieu veut que le frère qui pèche, et qui, averti devant témoin et

[1] C'est-à-dire des simoniaques.

devant l'Eglise, ne se corrige pas, soit tenu pour un païen et un publicain. Arnulfe, inutilement pressé par les lettres, par les messagers des évêques de se disculper, n'a pourtant pas été tenu pour un païen et un publicain par respect pour le Saint-Siége, pour le sacerdoce et parce qu'il s'est déclaré coupable. Si les évêques l'eussent absous, quand il se condamnait lui-même, ils auraient encouru la peine de son crime. Après la déposition d'Arnulfe, les évêques lui ont imposé l'épiscopat à lui, Gerbert, malgré sa résistance, malgré son effroi des maux qu'il a soufferts et qu'il souffre encore. S'il s'est fait quelque chose de contraire aux lois, il faut l'attribuer à la nécessité. C'est perdre la patrie, c'est consommer sa ruine que de s'attacher strictement au droit en temps de troubles. Il termine son discours par ces mots : « Je reviens » à moi, très-révérends Pères, à moi qui me suis exposé à une mort furieuse » et à tous ses tourments pour sauver un peuple qui allait périr, et pour secou- » rir la chose publique. Ici, une misère affreuse s'empare à main armée des » magasins et des boutiques ; là, le glaive au dehors et la frayeur au-dedans » me font des jours et des nuits sans sommeil. Afin d'apaiser tant de maux, on » n'espère qu'en votre autorité seule, qu'on regarde comme assez puissante » pour venir au secours non-seulement de l'Eglise de Reims, mais de toute » l'Eglise des Gaules désolée et presque réduite à rien. Nous attendons ce bien- » fait de la divinité propice, et nous la prions en commun de nous l'accorder. »

Gerbert après avoir lu ce discours le remit au légat, qui sortit de l'église avec les membres du concile et le comte Godefroi pour délibérer.

Bientôt après Gerbert fut appelé; on lui interdit, au nom du pape, le corps et le sang de Jésus-Christ ainsi que les fonctions épiscopales. Il se récria contre cette décision : il invoqua les décrets de l'Eglise, il n'avait pas refusé de paraître devant un synode ; il n'avait été convaincu d'aucun crime pour être traité avec cette rigueur. L'archevêque de Trèves le supplia d'éviter tout scandale, de se soumettre aux ordres du pape, de s'abstenir uniquement de dire la messe jusqu'au prochain concile, qui devait se tenir à Reims dans un mois. Gerbert y consentit.

Les évêques étant rentrés dans le lieu des séances, Haimon de Verdun déclara que, en l'absence de l'une des parties le synode ajournait la décision, afin que l'accusateur et l'accusé puissent comparaître devant les juges. On

approuva cette mesure. Les évêques se séparèrent après être convenus de se réunir de nouveau dans le monastère de Saint-Remi, le huitième jour qui suivrait la fête de Saint-Jean Baptiste [1]. Le légat en prévint les rois de France.

Léon avait l'espoir de régler, sans trop de difficulté, cette affaire, lorsque le jour de la Pentecôte, on lui remit les actes du concile de Saint-Basle rédigés par Gerbert. Cette lecture lui causa une telle indignation, qu'il parla de s'éloigner sur-le-champ, de revenir à Rome, de porter au Saint-Père ce libelle plein d'injures et de blasphèmes. Il ne fut retenu que par la promesse formelle des rois, que l'on se conformerait dans ce procès aux canons de l'Eglise. Léon consentit alors à se rendre à Reims; mais pour ne pas laisser sans réponse les violentes attaques dirigées contre le Saint-Siége par l'évêque d'Orléans, il adressa à Hugues et à Robert une lettre [2] pleine de vigueur. On y lisait entre autres choses : « L'église du bienheureux apôtre Pierre est le » fondement de toutes les églises; et vos antechrists prétendent qu'il n'y a » dans Rome qu'une statue de marbre, que c'est un temple d'idoles!..... » jamais, non jamais un chrétien n'entendra de sang froid cette injure faite » à Pierre, bien plus au Christ lui-même..... Et quoi! parce que les vicaires » de Pierre et ses disciples ne veulent avoir pour maîtres ni Platon, ni Virgile, » ni Térence, ni personne de ce troupeau de philosophes, qui nous ont » donné des descriptions de la nature en volant orgueilleusement dans les » airs comme les oiseaux, en s'enfonçant dans les profondeurs de la mer, » comme les poissons, en marchant sur la terre comme les bêtes, vous dites » qu'ils ne méritent même pas d'être portiers?..... Princes, sachez que ceux » qui ont parlé de la sorte ont menti! Car Pierre n'a rien connu de tout cela, » et il est devenu le portier du ciel..... Ses vicaires, ses disciples ont été » formés par la science évangélique, et non par la vaine pompe des dis- » cours..... Dieu n'a pas choisi pour ses apôtres des orateurs, des philosophes, » mais des gens illettrés et grossiers..... Les faux évêques répètent les paroles » des scribes et des pharisiens au Christ : « c'est un idiot, un homme sans » lettres. »

[1] Opera Gerb. p. 245 sqq. Rich. Hist. l. IV, c. 102-107. Labb. Concil. t. IX, col. 747-50. — [2] Voir Opera Gerb, p. 273.

Léon était embarrassé pour défendre quelques papes dont la conduite avait été un objet de scandale ; il élude la difficulté en montrant qu'il est défendu d'insulter la mémoire des morts, de tourner en dérision Rome, la mère des fidèles ; si Cham a été maudit à jamais pour s'être moqué de la nudité de son père au lieu de la couvrir, que ne méritent pas ceux qui, loin de couvrir les fautes de leurs pères spirituels, calomnient leurs actes et entraînent dans leur sens des gens de leur espèce? Les pères ont toujours condamné cette conduite. Mais qu'importe à Arnoul, à on ne sait quel apostat son fils, qui ont osé écrire contre Rome des choses que les hérétiques ariens eux-mêmes ne se sont jamais permises. Si Rome a quelquefois chancelé, saint Pierre l'a soutenue, car cet apôtre a reçu la mission de soutenir ses frères. Il nie que les Eglises d'Orient, d'Afrique et d'Espagne se soient séparées de Rome. Le Saint-Père, dont la voix est toujours docilement écoutée, veille sur l'héritage du Christ; malgré la tyrannie de Crescentius, il s'est occupé, dès qu'il l'a pu, des affaires de l'archevêché de Reims.

« Revenons maintenant à votre synode que vous louez, que vous vénérez, » mais que toutes les personnes qui en entendent parler blâment et con- » damnent. Quel homme honnête pourrait apprendre, sans en être indigné, » qu'un archevêque arrêté par trahison, affaibli par une longue captivité, » abandonné de tous, a été traîné, chargé de fers, dans un synode par une » multitude de soldats, qui vociféraient, qu'il a été condamné sur la dépo- » sition d'un seul témoin? Qui donc, entendant un tel récit, ne maudit pas » votre synode?..... S'il est défendu de se contenter d'un seul témoin quand » il s'agit d'un laïque, quel qu'il soit, combien ne l'est-il pas davantage » quand il est question d'un archevêque? Et quand vous dites qu'il s'est » accusé lui-même, qu'il a confessé sa faute, voyez si l'on pouvait recevoir » sa confession. Vous racontez dans votre libelle que vous lui disiez : *de-* » *mande pardon afin que l'on épargne ta vie.* Aveu fut-il jamais plus » inutile? C'est comme si vous eussiez dit : *si tu n'avoues pas tout ce que* » *nous voulons, tu es mort.* Voilà comment l'archevêque Arnulfe, arrêté, » comme le patriarche Joseph, comme lui jeté dans la citerne, a nié sous la » crainte de la mort? »

Nous ne savons pas si l'évêque d'Orléans ou quelqu'un de ses amis répon-

dit à cette lettre de l'abbé de Saint-Boniface. L'histoire de cette époque est si obscure, que les chroniqueurs ne sont pas d'accord sur le lieu où se tint le second concile. Ce fut à Reims, d'après le continuateur d'Aimoin; à Senlis, d'après Richer, qui assure que Robert devait y défendre lui-même son mariage avec Berthe. Parmi les écrivains modernes, quelques-uns veulent que le synode se soit réuni à Couci, parce qu'ils lisent que Gerbert a prononcé un discours *in concilio Causeio;* Héfelé rejette cette interprétation pour en admettre une qui n'est pas plus probable; enfin il y en a qui prétendent qu'il n'y eut pas une seconde assemblée des évêques [1].

S'il nous est permis de hasarder nos conjectures dans ce grave débat, nous dirons que le synode se tint à Reims: Les Pères l'avaient décidé; on ne connait pas d'obstacle qui ait pu empêcher cette réunion; l'abbé de Fleury nous paraît y faire allusion, dans une de ses lettres au légat [2] et nous avons le discours qui fut prononcé pour justifier les actes de Saint-Basle. On y reconnaît le style et l'esprit de Gerbert.

Les évêques de France sont heureux d'être présidés par le légat Léon, qui est animé, comme eux, de l'amour de la justice et de la vérité. Il sait, comme eux, que cacher un péché ce n'est pas le détruire, que refuser de le juger ce n'est pas l'amoindrir aux yeux de la divine majesté. Dès lors qu'y avait-il de mieux à faire que de priver de toute autorité Arnulfe, qui était tombé dans l'abîme, condamné par sa propre bouche, condamné par les conciles d'Afrique, Arnulfe, qui était une cause de ruine pour le peuple, de troubles pour l'Etat?

« Mais il fallait, dit-on, l'autorité du Saint-Siége, la présence du légat; il fallait qu'Arnulfe fût d'abord rétabli dans son Eglise. »

Il faut donc, au nom de l'autorité, laisser périr une multitude innombrable de personnes, si un Romain refuse de se rendre à des prières, à des sollicitations; si, sur son refus, un homme capable refuse d'agir? Et pour aller à Rome, que de difficultés! les dangers de la route, le manque de ressources, l'absence d'un messager intelligent! Si l'on arrive, on n'aura d'accès auprès du Saint-Siége que si on l'obtient, à prix d'argent, de Crescentius, ce membre du diable. Malgré ces difficultés, les évêques se sont

[1] Héfelé, Conciliengeschichte IV Band, s. 616, 617. — [2] Epist. Abbon. 15.

tellement conformés aux lois sacrées, que le Siége apostolique n'a pas pu et ne peut pas, ni ajouter, ni changer quelque chose d'honnête et d'utile au procès d'Arnulfe. L'orateur prouve que le synode de Saint-Basle a suivi la procédure du synode d'Afrique, approuvée par Rome contre Cresconius.

On objecte qu'il fallait rendre à Arnulfe son église, ses amis avant de l'appeler en jugement. — Comment le faire comparaître, s'il eût été soutenu par des gens armés? N'était-ce pas donner des forces à l'insurrection contre les rois et recommencer l'oppression des gens de bien?

Mais si l'on eût exigé des otages, si on l'eût enchaîné par des serments solennels? — Où trouver des serments plus forts, des otages plus précieux que ceux que l'on avait obtenus? Les papes Boniface, Léon, Zozime, Grégoire-le-Grand et Jean ont approuvé des actes analogues à ceux du synode de Saint-Basle.

Arnulfe ne pouvait pas être condamné sans la présence d'un légat du Saint-Siége.

Pourquoi donc Lazare, pourquoi Paul et Contumeliosus, pourquoi Ebbon, archevêque de Reims, l'ont-ils été? Etait-ce plus permis pour les premiers que pour le second?

Mais Arnulfe est retenu captif, privé de tout pouvoir. — L'archimandrite Eutychès, déposé dans un synode, fut exilé par l'ordre de l'empereur; le grand pape Léon ordonna qu'il fût conduit dans les lieux les plus éloignés, afin que la contagion de ses mauvais exemples ne se communiquât point aux autres. C'est donc avec justice que l'on retient celui qui médite encore la mort de sa patrie, celui qui par des émissaires excite ses satellites à ne pas suspendre leurs actes criminels.

Ainsi les droits du Saint-Siége, ceux de l'Eglise ont été respectés à Saint-Basle; bien plus, on n'a rien fait sans la présence d'un légat du Siége apostolique. L'orateur affirme que Siguin, archevêque de Sens, était revêtu de ces fonctions; que, loin d'opprimer Arnulfe, on a toléré, pendant dix-huit mois, les guerres, les séditions qu'il a suscitées dans le royaume, tandis que les conciles d'Afrique retranchent le coupable de la communion, s'il ne comparaît pas *deux mois* après qu'il a été cité, et qu'ils déclarent qu'il ne faut pas entendre sa justification, s'il a laissé *une année entière* s'écouler.

« O foi chrétienne! continue l'évêque, ô religion chrétienne! qui sera » jamais trouvé coupable, si le perfide, qui a trahi la patrie, est déclaré inno- » cent! Que les lois se taisent, que les droits des souverains se taisent, s'il » n'est permis de frapper en justice que celui que le tyran Crescentius aura » permis, à prix d'argent, de punir ou d'absoudre! Que celui qui aura trahi » sa patrie soit récompensé, que celui qui l'aura sauvée soit chassé, exilé! » Mais ce n'est pas ainsi que parle le Saint-Esprit par la bouche de David et » des prophètes...; il dit: *A chacun suivant ses œuvres*, et ailleurs: *Malheur » à ceux qui font du bien le mal et du mal le bien, en changeant la lumière » en ténèbres et les ténèbres en lumière.* Si donc les décrets des bienheureux » pontifes Grégoire, Léon, Zozime, si les conciles d'Afrique ont quelque » valeur, il faut blâmer complétement, il faut mépriser ceux qui prétendent » que la déposition d'Arnulfe est irrégulière, ceux qui nous accusent auprès » du Saint-Siége de l'avoir déposé parce qu'il en appelait de son innocence » à la décision du Saint-Siége. »

« Et maintenant nous recourons à toi, abbé Léon, qui remplaces dans ce » synode le seigneur pape Jean; si ton cœur n'est pas insensible aux émo- » tions de la charité, nous t'engageons à imposer le silence, par l'autorité » apostolique, aux perturbateurs de la paix. Car ce n'est ni le zèle de Dieu » ni l'affection pour Arnulfe qui les pousse; ils savent que c'est le jugement » de Dieu, celui de l'Eglise universelle qui l'a dépouillé des fonctions de » l'épiscopat; mais c'est par amour de la nouveauté, du changement qu'ils » animent contre nous l'Eglise sainte et apostolique, afin de pécher impuné- » ment, si personne n'ose les contredire. Ta sainteté connaît toute la haine » que cette conduite engendre contre Rome. Car le bon sens du peuple n'est » pas tellement affaibli, qu'il ne comprenne quelquefois où est la justice et » l'équité. L'opposition inconsidérée de quelques évêques attire le mépris sur » la dignité épiscopale. Que par toi le successeur du B. Pierre se joigne à » nous, que par toi soit réparé le filet déjà déchiré de l'Eglise, afin que » lorsque tu seras rentré dans Rome, après avoir mené cette affaire à une » heureuse fin, tu sois rappelé par les espérances, par les vœux, par les » désirs de tous les évêques des Gaules! »

Ce discours oppose aux défenseurs d'Arnulfe le nouvel argument, tout-à-

fait inattendu, que Siguin était légat du pape. Comment ne l'a-t-on pas fait valoir à Saint-Basle, à Mouzon? Et si cette assertion est vraie, d'où vient la colère de Rome? L'explication de cette énigme devait se trouver dans la réponse de l'abbé de Saint-Boniface, qui n'est pas arrivée jusqu'à nous. On peut croire qu'elle fut vive, s'il y est fait allusion dans une lettre où Abbon lui dit que sa parole douce comme du miel, dans les entretiens intimes, était, en public, le vrai tonnerre du Saint-Esprit, qui était descendu en langue de feu sur les apôtres, le glaive flamboyant aiguisé dans le temple pour exterminer les méchants [1].

Quel fut le résultat du concile de Reims? Hugues de Fleury, qui renvoie pour les détails aux actes, qui sont perdus, des pontifes de Reims ou de Rome, affirme le premier, à la fin du XIe siècle, qu'Arnulfe fut rétabli avec honneur sur son siége, que Gerbert se repentit de sa conduite [2]. Les chroniqueurs ont répété sa phrase; Baronius et ses nombreux copistes l'admettent sans hésiter, en exaltant la piété de Hugues Capet. Ce qui est certain, c'est qu'il n'existe aucune trace du repentir de Gerbert, qui continue à se dire archevêque de Reims [3], et que le prisonnier ne recouvra sa liberté que plus d'une année après la mort de Hugues, comme cela ressort de l'ensemble des faits: Erluin, évêque de Cambrai, allait à Rome, en 996, pour se faire consacrer par le pape, parce qu'il n'y avait point d'archevêque à Reims [4]. L'année suivante, Abbon de Fleury, envoyé à Rome par le roi Robert pour gagner le pape, qui menaçait de l'excommunier à cause de son mariage avec Berthe, recevait du souverain Pontife la mission d'exiger la liberté d'Arnulfe, son rétablissement sur le siége de Reims [5]. La même année Grégoire V, au concile de Pavie, suspendait de leurs fonctions les évêques qui avaient déposé Arnulfe [6].

Le synode présidé par le légat n'avait donc rien terminé, ou du moins le pape Jean XV n'avait pas donné de suite aux mesures provoquées par son légat. Gerbert reprit le chemin de l'Allemagne; il y trouva des sympathies

[1] Epist. Abbon. 15. — [2] Rer. Gall. script. t. X, p. 220. — [3] Voir ses lettres. — [4] Rer. Gall. script. t. X. p. 196. — [5] Vit. Abb. c. 11, 12. — [6] Höfler, die deustchen Päpste I Band, s. 318.

auprès de quelques évêques et même à la cour. Le jeune prince Othon III lui donna une résidence agréable, autant qu'on en peut juger par la correspondance de Gerbert, qui devient fort obscure pendant près de trois années.

Il ne faut pas s'étonner si Jean XV ne se hâtait point de prendre une décision dans l'affaire de Reims : des motifs politiques et personnels empêchaient les rois de France de consentir au rétablissement d'Arnulfe, et la prudence du Saint-Siége l'empêchait de brusquer les choses, de courir le risque d'un schisme. En outre Othon III témoignait de la bienveillance à Gerbert, et le pape avait besoin de ce prince, qu'il pressait de traverser les Alpes, en faisant briller à ses yeux la couronne impériale avec le titre de défenseur de la sainte église romaine [1].

Le Saint-Siége qui avait eu tant à souffrir de la déplorable influence de Théodora et de Marozia, n'était pas moins à plaindre sous la tyrannie de Crescentius, qui disposait de tout dans la ville de Rome. L'argent ouvrait l'accès auprès du souverain pontife; l'argent obtenait toutes les dispenses, effaçait tous les crimes; trafic honteux qui rendait le successeur de saint Pierre méprisable dans la chrétienté. Car des gens fort honnêtes, comme Abbon [2], faisaient remonter jusqu'à lui la responsabilité de ces actes de simonie, dont Baronius a tâché inutilement de décharger sa mémoire.

Il fallait une réforme : le jeune roi, élevé dans les sentiments d'une piété austère par l'abbé Bernward, était flatté de l'exécuter; il tenait aussi à placer sur sa tête la couronne de Charlemagne et d'Othon-le-Grand, au moment où deux ambassadeurs, Jean, évêque de Plaisance, et Bernward, évêque de Wurtzbourg, demandaient pour lui à Constantinople la main d'une princesse grecque [3].

Othon franchit les Alpes dans le mois de mars de l'année 996. Il emmenait

[1] Au mois d'octobre 994, Jean XV appelait le roi d'Allemagne : Othonis excellentissimi Regis nostrique spiritualis filii et futuri gratia Dei Imperatoris et sanctæ romanæ Ecclesiæ defensoris. Shannat, Hist. Fuld. p. 151, cité par Rog. Wilmans, p. 87. — [2] Non qualem voluit aut qualem debuit sedis apostolicæ pontificem, nomine Joannem, invenit... turpis lucri cupidum atque in omnibus suis actibus venalem. Vit. Abbon. c. 11. Voir aussi Epist. Abbon. 15. — [3] Ann. Hildesh. ad ann. 995. Voir, pour les affaires d'Italie, Rog. Wilmans, p. 83 et suiv.

Gerbert et d'autres personnes d'un mérite distingué, son cousin Brunon, qui était un de ses chapelains, Willigise, archevêque de Mayence, Wilderode, archevêque de Strasbourg. On apprit pendant le voyage, la mort du pape Jean XV, que le peuple et le clergé de Rome remplacèrent, sur la recommandation du roi, par son cousin Brunon, âgé de vingt-quatre ans. Le nouveau Pontife fut intronisé sur le siége de saint Pierre, le 3 du mois de mai, sous le nom de Grégoire V. Le 21 du même mois, il plaça la couronne impériale sur la tête d'Othon, qui fit annoncer par Gerbert à l'impératrice Adélaïde que le Seigneur avait réalisé ses vœux maternels [1]. La concision de cette lettre s'explique par la disgrâce qui avait frappé cette princesse, à la suite des manœuvres de quelques jeunes gens maîtres de l'esprit de son petit-fils [2]. Mathilde, abbesse de Quedlinbourg, tante du nouvel empereur, gouvernait l'Etat pendant son absence.

Othon voulait bannir de Rome Crescentius pour affermir l'autorité, pour rendre plus facile l'administration de Grégoire V. Celui-ci n'y consentit pas; il espérait gagner par ses bienfaits ce personnage redoutable, dont il se contenta d'exiger un serment de fidélité.

Les Allemands reprirent le chemin de leur patrie à la fin du mois de mai; Gerbert les suivit assez inquiet sur son avenir. Le nouveau pape, d'une piété vive, d'un caractère ferme, en choisissant saint Grégoire-le-Grand pour son modèle, avait annoncé l'intention de rétablir la discipline ecclésiastique, de rendre au Saint-Siége l'autorité qu'il avait perdue [3].

Cette nouvelle avait répandu la joie parmi les personnes pieuses; Abbon était plus content que s'il eût reçu de l'or, des diamants [4]; il espérait avec les partisans d'Arnulfe que le moment de le rétablir sur son siége était arrivé.

Gerbert affectait l'indifférence au milieu de ces nouvelles alarmantes : il n'attachait de prix qu'à une amitié sincère [5], le plus beau présent que la divinité puisse faire aux hommes; et, comme il avait quelques vrais amis, il

[1] Epist. Gerb. 203. — [2] Thietm. Chron. l. IV, c. 10. — [3] Voir, pour la vie de Grégoire V, Höfler, die deutschen Päpste I Band, s. 97. Gfrörer est trop partial contre Gerbert. — [4] Nuper audivi nuntium qui me lætificavit super aurum et topazium... Epist. Abbon. 15. — [5] Epist. Gerb. 205.

était tranquille pour le présent, plein d'espérance pour l'avenir. Il ne craignait pas le retour d'Arnulfe. S'il avait lieu, il se considérerait comme délivré de Ur pour appartenir en entier à ses amis, au jeune héros qui triomphait en ce moment des Slaves.

Malgré cette résignation apparente, Gerbert, qui était menacé comme archevêque de Reims et dépouillé, par on ne sait quel individu, des biens qu'il tenait, en Allemagne, de la munificence de l'empereur, profita des succès de ce prince pour mêler à de brillantes félicitations sur son courage et sur ses victoires un appel à sa bienveillance contre ses ennemis [1].

Cette lettre ne produisit pas l'effet qu'en espérait le solliciteur; de là des tourments; il se crut abandonné, persécuté; il fit parvenir à Othon III des plaintes qui expriment toutes les angoisses de son âme. Qu'avait-il donc fait pour être abandonné de son seigneur, qui le laisse dépouiller des témoignages de sa munificence.

Il lui pose ce dilemne : « Vous avez pu ou vous n'avez pas pu donner ce que » vous avez donné. Si vous ne l'avez pas pu, pourquoi en avez-vous fait » semblant? Mais si vous l'avez pu, quel est le César inconnu et sans nom » qui commande à notre César très-connu, très-célèbre dans le monde » entier. Dans quelles ténèbres se cache ce voleur? Qu'il paraisse, qu'il soit » crucifié, afin qu'il soit permis à notre César de commander librement! » Il ajoutait avec tristesse : « Bien des gens ont pensé que je pouvais être fort » utile à cause de votre bienveillance pour moi. Il me faut aujourd'hui avoir » pour protecteurs ceux qu'autrefois je me suis chargé de défendre. Je dois en » croire mes ennemis plus que mes amis, car mes amis assuraient que mes » affaires étaient en bon état, que tout prospérait; mes ennemis, inspirés par » un esprit prophétique ou fanatique, prédisaient que ni offices ni bénéfices » ne me serviraient de rien, que de doux commencements auraient une fin » amère.

« Ce sont là des choses bien dures, il est vrai, pour moi qui en ai fait » l'expérience plus que je ne l'aurais voulu, mais elles conviennent fort peu » à la majesté impériale. Pendant trois générations, j'ose le dire, j'ai gardé

[1] Epist. Gerb. 206.

» la fidélité la plus pure à vous, à votre père, à votre aïeul, au milieu des
» ennemis, au milieu des armes. J'ai exposé pour vous ma personne, quelque
» faible qu'elle soit, au courroux des rois, aux fureurs insensées des peuples.
» J'ai été inébranlable au milieu de toutes les épreuves que j'ai subies, dans
» des lieux impraticables et des déserts, à l'attaque ou à la poursuite des
» bandits, mourant de faim et de soif, tourmenté par la violence du froid
» et de la chaleur. J'aimais mieux mourir que de ne pas voir sur le trône le
» fils, alors captif, de César! Je l'ai vu et je me suis réjoui; et plaise à Dieu
» qu'il me soit permis de m'en réjouir jusqu'à la fin et d'achever en paix
» mes jours auprès de vous![1] »

Cette lettre émut Othon III. Ce prince, âgé d'environ dix-huit ans, avait l'esprit curieux; il aimait la gloire. Le souvenir des conversations de sa mère, qui lui avait souvent parlé de la cour de Constantinople, de l'autorité des empereurs grecs, de leur magnificence, se mêlant à ce qu'il avait lu dans l'histoire sur Auguste, Constantin, Charlemagne, il voulut faire revivre ces grands siècles. Gerbert était l'homme le plus capable de l'aider à réaliser ses projets; il lui demanda des leçons pour cultiver son esprit, des conseils pour diriger ses Etats. Sa lettre pleine d'une bienveillance affectueuse est d'un style[2] qui montre l'opportunité du choix d'un professeur éclairé. Gerbert, heureux de cette distinction éclatante, vit la fortune lui ouvrir de nouveau les bras; il répondit par des protestations de dévouement, par des éloges emphatiques, où l'on dirait qu'il a voulu rivaliser de mauvais goût[3] avec son disciple impérial. On ne connaît pas la nature de ces leçons, qui consistèrent sans doute en entretiens, en discussions, que ne suspendaient pas les préparatifs des expéditions militaires.

L'an 997, dans les plus fortes chaleurs de l'été, tandis que l'on se disposait à marcher contre les Sarmates, l'empereur cita quelques passages d'Aristote et d'autres philosophes de l'antiquité dont il demanda l'explication aux savants de sa cour. Il y avait des maîtres distingués, des évêques fort instruits; pas un seul ne fut en état de répondre. Le prince, trouvant cette ignorance indigne du sacré palais, donna l'ordre à Gerbert de discuter les diverses opinions

[1] Epist. Gerb. 207. — [2] Ibid. 208. — [3] Ibid. 209.

émises sur *l'emploi du raisonnement et de la raison* [1]. Gerbert, qui était malade, fut obligé d'ajourner ce travail aux premiers mois de l'année suivante.

Cette indisposition était peut-être aggravée par la nouvelle que Grégoire V, après avoir affaibli la puissance de Crescentius, rétabli l'ordre dans la ville, avait convoqué un concile à Pavie, afin de régler la question de l'archevêché de Reims et le divorce du roi de France. Il avait sommé les évêques du royaume de s'y rendre, avec menace de les interdire, s'ils ne se soumettaient pas aux décisions d'une assemblée qu'il présiderait en personne.

Robert pria l'abbé de Fleury d'aller adoucir le Saint-Père [2]. Le pape n'était plus à Rome quand Abbon y arriva. Ils se rencontrèrent sur la frontière du duché de Spolète. Grégoire, qui connaissait de réputation l'abbé, l'accueillit avec distinction, et après huit jours d'entretien sur la philosophie, la morale et les affaires de l'Eglise, il le renvoya dans sa patrie avec une réponse peu conforme aux désirs du roi. Il exigeait son divorce et le rétablissement d'Arnulfe.

Si l'abbé de Fleury avait échoué dans une négociation qui répugnait trop à son caractère et à ses propres idées pour qu'il l'eût vivement soutenue, son voyage n'avait pas été inutile aux intérêts du monastère. Il rapportait une foule de priviléges. Deux lui étaient singulièrement agréables : l'évêque d'Orléans ne pourrait jamais entrer dans son couvent sans y être invité par l'abbé; jamais Fleury-sur-Loire ne serait soumis à l'interdit, lors même que la France tout entière aurait été frappée de cette peine [3].

Le pape apprit la révolte de Rome peu de temps après le départ de l'abbé. Crescentius avait profité du mécontement que les réformes avaient causé parmi le peuple pour reprendre le pouvoir. C'était un acte insensé. Rome pouvait-elle résister avec ses seules forces aux armées de l'Allemagne? Crescentius espérait-il que le roi Robert lui viendrait en aide ou que les empereurs de Constantinople, Basile II et Constantin IX, se déclareraient en sa faveur?

Grégoire V, loin de se laisser effrayer par le soulèvement de Rome, se

[1] Opera Gerb. 297. — [2] Vit. Abb. c. 11. Consulter, pour ce voyage d'Abbon, Höfler, t. I. Beilage, n. IX, p. 307. — [3] Vit. Abb. c. 12.

montra inébranlable dans sa volonté d'attaquer les abus qui déshonoraient l'Eglise, et il se rendit au concile de Pavie. On n'y vit pas un seul évêque de France; ceux qui avaient pris part aux actes de Saint-Basle s'étaient contentés d'envoyer leur justification par un laïque. Le pape fit suspendre de leurs fonctions épiscopales Ascelin, qui avait trahi Arnulfe, et les prélats qui l'avaient déposé. Il somma ceux qui avaient béni le mariage de Robert avec sa cousine, de comparaître, l'année suivante, dans un concile à Rome, sous peine d'excommunication. Il adressa la même sommation à Gisiler, qui s'était fait transférer, contrairement aux canons, de l'évêché de Mersebourg à l'archevéché de Magdebourg; enfin il excommunia Crescentius [1].

Crescentius, de son côté, déposa Grégoire V, qu'il remplaça par Jean, évêque de Plaisance, calabrais d'origine, l'un des deux messagers envoyés à Constantinople pour demander la main d'une princesse grecque. Jean, qui passait par Rome avec des ambassadeurs de la cour d'orient, s'était laissé tenter par l'éclat de la tiare; il l'avait achetée malgré les prières, les menaces prophétiques de saint Nil, qui vivait en reclus à Grotta-Ferrata [2].

La rébellion de Jean était atteinte indirectement par le concile de Pavie [3]; Grégoire V, convaincu que l'antipape n'échapperait pas à la colère divine, se contenta, par un bref [4] à l'archevêque de Ravenne, de réunir à cette métropole l'évêché de Plaisance, qui en avait été détaché en faveur de Jean, sur les instances de l'impératrice Théophanie [5]; puis il appela les Allemands.

L'empereur partit à la fin de l'année. Gerbert aurait préféré que l'expédition eût été ajournée jusqu'au printemps. L'affaire de l'archevêché de Reims et le mariage de Robert allaient être décidés; il aurait donc voulu voir ce prince pendant l'hiver [6], se concerter avec lui pour conjurer le danger qui les menaçait l'un et l'autre. Il n'en eut pas le temps. Vers la fin de décembre [997], Othon se trouvait à Pavie avec le pape. Gerbert, qui accompagnait

[1] Ces décrets sont conservés dans une lettre de Grégoire V à Willigise. Höfler, t. I, p. 318. — [2] Vit. S. Nili. — [3] La chronique de Hildesheim, an. 997, dit qu'il fut excommunié par des évêques italiens, allemands et français. — [4] Mansi, t. XIX, p. 200. — [5] Pierre Damien dit de l'antipape : Cum imperatrice quæ tunc erat, obsceni negotii dicebatur habere negotium. Epist. II ad Cadaloum. — [6] Epist. Gerb. 212.

le jeune empereur, avait redoublé d'assiduité auprès de lui. Malgré la faiblesse de sa santé, malgré les fatigues de la route et les préoccupations bien naturelles de son esprit, il avait traité, pendant ce voyage, la question de philosophie que l'empereur lui avait recommandée, l'été précédent. Il lui remit ce travail, précédé d'une lettre des plus flatteuses pour ce prince, qu'il mettait au-dessus de tous les rois de l'univers par sa naissance, par son génie, par les forces de son empire.

Cet opuscule qui a le titre obscur « Du raisonnable et du raisonner », roule sur une question assez puérile, que l'interprétation d'un texte de Porphyre avait suggérée et qui partageait les beaux esprits de la cour de l'empereur. Aristote énonce, au début de ses *Catégories*, que la substance première est l'individu, et que l'individu sert de fondement aux substances secondes, aux genres, aux espèces. Toutefois, dans son *Introduction*, Porphyre, dissertant sur la différence, déclare que l'attribut *raisonnable*, qui caractérise l'homme, peut lui-même servir de sujet et avoir pour prédicat *user de la raison*. Ne dit-on pas en effet que l'être raisonnable use de la raison? Mais user de la raison est un terme moins général que raisonnable; d'où il suit que, dans ce cas, le plus général sert de sujet au moins général, c'est-à-dire au concret, au particulier, à l'individuel, ce qui contredit ouvertement les maximes d'Aristote.

La difficulté avait frappé l'empereur Othon III, et ce fut pour la résoudre que Gerbert écrivit le petit traité qui nous a été conservé. L'auteur y déploie un luxe de méthode remarquable : il distingue le réel et le possible, le nécessaire et le contingent, les propriétés substantielles et les accidents passagers. Raisonnable est l'attribut substantiel de la nature humaine; faire usage de la raison est un acte purement accidentel. L'accident pouvant servir d'attribut à la substance, faire usage de la raison, conclut Gerbert, peut donc être attribué comme prédicat à raisonnable [1].

[1] « L'explication de Gerbert est aussi vaine que la difficulté de l'empereur Othon;
» mais ce petit écrit nous apprend au moins qu'au xe siècle on continuait à s'occuper
» avec zèle de l'*Organum*, puisqu'un jeune empereur, au milieu des soucis d'une guerre
» périlleuse, proposait à Gerbert et aux savants de sa cour des difficultés sur Por-

Si Gerbert espérait une récompense de ce petit traité, il ne l'attendit pas longtemps. L'archevêque de Ravenne ayant résigné ses fonctions pour se vouer à la solitude et ne songer qu'à son salut, Grégoire V nomma Gerbert au siége vacant [1]. Il lui donna, le 28 avril, le pallium avec la promesse, après la mort de l'impératrice Adélaïde, des biens considérables que cette princesse possédait dans la province [2].

Gerbert avait reçu ces faveurs à Rome, où Crescentius et son antipape n'avaient pas pu se défendre malgré les fortifications de la place [3]. Jean eut les yeux crevés; il fut dégradé, abandonné aux outrages d'une populace cruelle. Saint Nil avait entrepris un long voyage, malgré ses quatre-vingt-huit ans, pour obtenir la grâce de ce malheureux; il se retira profondément affligé de n'avoir pas réussi. « Dieu, dit-il au pape et à l'empereur, n'aura » pas pour vous, au grand jour du jugement, plus de compassion que vous » n'en avez eu pour la brebis égarée. [4] »

Crescentius eut la tête tranchée; son corps fut suspendu par les pieds à un gibet; on tua tous ses amis qui ne purent s'enfuir; sa veuve, ignominieusement traitée par les soldats allemands, mourut dans la misère, sans se venger sur l'empereur, comme le dit une tradition erronée.

L'ordre était rétabli dans Rome. Le pape Grégoire y présida le concile qu'il

» phyre. » Cousin, Ouvrages inédits d'Abélard. p. LXXX. Prantel, Geschichte der Logik im Abendlande, II, 55, montre que la question traitée par Gerbert a été tirée de Boëce, in Porphyrium liber V, p. 96, édit. de Bâle. Il fait voir aussi que presque tous les détails de l'argumentation se retrouvent dans les ouvrages de Boëce.

[1] Jean, archevêque de Ravenne, était victime de l'ambition de Gerbert, d'après Gfrörer, p. 1501. L'évêque Benzon attribuait l'élévation de Gerbert à cet opuscule, quand il disait :

Logica cum volvis
Quod tu, Gerberte, resolvis,
Hinc orbi toto
Te præfert tertius Otto.

— [2] Mansi, t. XIX, p. 201. Labb. t. IX, col. 753-54. — [3] Voir, pour les fortifications de Rome et pour les monuments anciens qu'elle possédait à la fin du x[e] siècle, Anonymus Einsiedlensis, Höfler, p. 131 sqq. Beilage XII, p. 319. Mabill. Annal. t. IV. p. 514-516. Montfaucon, Diarium Italic. p. 142, etc. — [4] Vit. S. Nili.

avait convoqué l'année précédente. On avait de bonnes nouvelles de France. Abbon avait écrit au pape que, bravant la colère du roi Robert, qui ne devait pas être bien terrible, il lui avait transmis ses ordres, sans rien ajouter, rien affaiblir, rien changer, rien oublier. Arnulfe avait recouvré la liberté, il avait reçu le pallium dans les termes fixés par le pape; le roi avait promis d'obéir à Grégoire, comme au bienheureux Pierre, prince des apôtres [1].

Malgré ces promesses, il ne renonçait pas à sa cousine Berthe. On connaissait en Italie le caractère de Robert; c'était une nature molle, inerte, qu'il fallait vivement remuer. Le pape soumit sa cause au concile, qui prononça l'excommunication contre les coupables, s'ils ne se séparaient pas immédiatement et s'ils ne faisaient pas la pénitence de sept années imposée par les canons de l'Eglise. Vingt-huit noms se lisent au bas de cet acte : le premier est celui de Grégoire V, le second celui de Gerbert, archevêque de Ravenne [2].

Robert brava l'anathème. Ses diplômes nous montrent que deux ans plus tard, l'an mil, Berthe ne l'avait pas quitté [3]. Des bruits populaires, recueillis dans le siècle suivant par le cardinal Pierre Damien, répétaient que la passion du roi n'avait cédé que devant une preuve manifeste de la colère divine, lorsque Berthe eut mis au monde un enfant qui avait le cou et la tête d'une oie [4].

Les écrits du temps ne laissent pas entrevoir que l'archevêque de Ravenne soit intervenu officieusement dans les affaires du roi de France avec le Saint-Siége. Ils nous le montrent employant l'activité de son esprit à d'utiles réformes. On n'a pas oublié combien il avait eu à souffrir à Bobio de la dilapidation des biens du couvent. Sur ses instances, Othon III déclara, dans une constitution générale du mois de septembre, que les concessions des biens ecclésiastiques par les évêques et les abbés, nuisant au service de Dieu et à celui de l'Etat, seraient soumises à des règles fixes, invariables. Les baux devaient expirer à la mort de l'évêque ou de l'abbé qui les aurait signés. Leur successeur rentrait immédiatement dans la franchise de tous ses droits. L'anathème était prononcé contre ceux qui refuseraient d'observer cette loi [5].

[1] Epist. Abb. I. — [2] Mansi, Concil. t. XIX, p. 225. — [3] Rer. Gall. script. t. X. p. 568. — [4] Ibid. p. 211, 492. — [5] Oper. Gerb. 261.

La suppression d'un usage ancien, qui ressemblait à la simonie, ne fait pas moins l'éloge de notre prélat. Le sous-diacre de la cathédrale métropolitaine vendait aux nouveaux évêques suffragants et peut-être aux prêtres, au moment de leur consécration, le corps du Christ[1], c'est-à-dire une grande hostie consacrée, dont ils se servaient pour communier pendant plusieurs jours; il vendait aussi, tous les ans, le saint-chrême aux archiprêtres. Un concile tenu à Ravenne condamna cette coutume[2]. Mais pour assurer un revenu aux sous-diacres, il fut décidé que, chaque année, tous les archiprêtres leur donneraient un sou d'or, le jour de la fête de saint Vidal.

L'archevêque s'engageait, en son nom et au nom de ses successeurs, à respecter cette mesure. Les assistants firent la même promesse. Ils promirent aussi, sous peine de malédiction, de ne recevoir pour les sépultures que ce que la famille ou les amis du mort voudraient bien leur donner spontanément.

Le concile renouvela l'excommunication prononcée par les canons contre les prélats qui recevaient, sans y être autorisés, les clercs étrangers, bénissaient les églises d'un autre diocèse, conféraient les ordres à des personnes trop jeunes ou que leur conduite en rendait indignes.

La simonie était le grand mal de l'époque, celui qui déshonorait le plus la religion. Gerbert l'avait attaquée au concile de Ravenne; on peut croire qu'il insista beaucoup auprès des évêques suffragants de son diocèse, afin de leur faire comprendre l'excellence de leur saint ministère, les qualités, les vertus qui doivent briller dans les personnes qui en sont revêtues; il dut leur recommander d'éviter le plus léger soupçon de trafiquer des choses saintes; mais je doute qu'il ait prononcé le discours imprimé sous son nom[3]. Quatre années avant qu'il ne fût archevêque de Ravenne, l'abbé de Fleury en citait un passage[4], qu'il attribuait à saint Ambroise. A la fin du XIe siècle, le cardinal Humbert en copiait, sous le nom de ce Père, un fort long fragment,

[1] Mabillon lit *fermentum* au lieu de *corpus formatum*, et il ajoute, Ann. Bened. t. IV, p. 118 : Quo nomine Eucharistia donatur. Voir aussi Rer. Gall. script. t. X, p. 463, note *A*. Vetera Analecta de Azymo ac Fermentato, c. X, p. 145, 146. — [2] Opera Gerb. p. 257. — [3] Ibid. p. 269. — [4] Apologeticus, col. 466, apud Mign. t. 139, cum B. Ambrosius in sermone pastorali... post multa subjungat : Videas, etc.

qui forme le seizième chapitre du premier livre de son ouvrage contre les simoniaques [1]. En outre, la simplicité du style, les allusions à des idées qui ne régnaient ni dans l'Eglise, ni dans la société civile du dixième siècle, nous paraissent démontrer que cet opuscule n'est pas de cette époque.

Les mêmes doutes ne sont pas soulevés contre le traité de l'Eucharistie [2]. Le style, la forme du raisonnement, les comparaisons prises dans les mathématiques confirment le témoignage d'un manuscrit du XIe siècle, qui l'attribue à Gerbert. Il serait difficile de dire à quelle occasion il composa cet opuscule, qui se divise en dix chapitres. Dans les huit premiers, il prouve, par l'Ecriture sainte et par les Pères, que le corps de Jésus-Christ, que l'on reçoit à l'autel, est celui qui est né de la Vierge Marie; en outre, il cherche à concilier à cette doctrine Raban Maur et Ratramne, qui l'avaient combattue. Les textes sont habilement choisis, les explications sont ingénieuses. L'auteur prend dans la nature, dans l'arithmétique, dans la logique des comparaisons, des divisions pour rendre sa pensée plus intelligible sur cette question délicate. Il réfute, dans les deux derniers chapitres, les *inepties* de ceux qui, soutenant le *stercoranisme*, font ignorer à Dieu la physique. Il montre que le passage de l'Evangile, sur lequel ils appuient leur erreur, s'applique uniquement aux aliments matériels et ne peut s'entendre de la nourriture céleste des âmes.

Au milieu de ces travaux, afin de réformer, d'instruire son clergé, afin de combattre les novateurs, Gerbert se délassait par la culture de la poésie. On pourrait placer à cette époque une épigramme en douze vers héroïques, pour un buste ou pour un portrait de Boëce [3]. Un écrivain moderne pense même que le dessin d'une clepsydre, que l'on voyait à Ravenne, au milieu du XVIIe siècle, était de notre archevêque [4].

La santé de Gerbert, qui était altérée depuis quelque temps, éprouva, cette année, de rudes atteintes.

[1] Hist. litt. t. VI, p. 595. Martène, Thesaur. anecdot. t. V, col. 669-71. — [2] Oper. Gerb. p. 219. La Bibliothèque impériale ne possède pas de manuscrit de ce traité. — [3] Oper. Gerb. p. 294. Voir, Hist. litt. t. VI, p. 585, le jugement favorable des Bénédictins sur cette pièce de vers. — [4] Ciaccon. Pontif. Roman. Vit. t. I, col. 756.

Une pleurésie fatiguait sa poitrine ; il avait des bourdonnements aux oreilles, ses yeux pleuraient, tout son corps était comme piqué par des aiguillons. Il avait passé une année entière étendu sur son lit ; il commençait à peine à se relever de ses souffrances, qui, revenant tous les deux jours, l'empêchaient de recouvrer des forces, lorsque l'impératrice Adélaïde le pria de venir la trouver, sans doute aux environs de Ravenne, et d'excommunier un chevalier du voisinage[1]. Le récit de la conduite criminelle de cet homme arracha tant de larmes à Gerbert, qui avait été déjà forcé de lui interdire l'entrée de l'église, qu'il en perdit presque la vue. Il s'excusa de la manière la plus touchante de ne pouvoir, à cause de sa santé, se rendre auprès de l'impératrice. Il promit de s'occuper du chevalier et de ses complices ; mais avant de priver les coupables de la communion, de les éloigner du mystère par lequel on vit de la vie véritable, il voulut les engager à rentrer dans les voies de la justice ; ils se convertiraient peut-être !

Précaution pleine à la fois de sagesse et de charité !

La vieillesse avançait avec son cortége d'infirmités. Gerbert, dont les années semblaient comptées, ne songeait qu'à terminer saintement sa vie, quand la Providence lui ménagea de nouveaux honneurs pour le soumettre à de nouvelles épreuves. Le pape Grégoire V, à qui sa jeunesse, sa santé promettaient une longue carrière, mourut à l'âge de vingt-sept ans, le 18 février 999. Ses restes furent déposés dans la crypte de la basilique du Vatican. Une inscription, gravée sur la tombe, rappelle sans ostentation son origine, la beauté de ses traits, les vertus qui ornèrent son âme. Elle exprime l'espérance que Grégoire V est assis dans le séjour des justes, à côté du saint Pontife dont il avait pris le nom et qu'il avait essayé de faire revivre par ses actes[2].

Le silence de Thietmar[3] ne permet pas de douter que la mort du pape ne fût naturelle. Quelques années plus tard, on accusa les Romains de l'avoir

[1] Epist. Gerb. 214. — [2] Höfler, die deutschen Päpste, t. I, p. 176. La date de la mort est le 18, d'après l'épitaphe, le 12, d'après le nécrologe de Fulde, le 4, d'après Thietmar, Rog. Wilmans, p. 105. — [3] Papa... Gregorius, bene dispositis Romæ omnibus, pridie non. Febr. obiit. Chron. l. IV, c. 27.

assassiné[1]. Cette accusation, qui n'est pas prouvée, a quelque chose de plausible, parce que son origine, ses réformes, le supplice de Crescentius l'avaient rendu odieux au peuple. Il était réservé à la haine aveugle de M. Gfrörer de rejeter ce crime sur Gerbert, qu'il appelle le *Serpent de Ravenne*[2], et d'indiquer, à l'appui de ses assertions si graves, des textes qui ne laissent rien soupçonner de semblable.

L'empereur Othon, plus juste appréciateur du mérite réel et des qualités de Gerbert, qui d'ailleurs avait lui-même l'adresse[3] de les faire valoir, le désigna au choix du peuple et du clergé pour remplir la place vacante. Des moines ignorants et crédules attribuèrent, dans les siècles suivants, cette élévation à des sortiléges diaboliques; les auteurs contemporains y virent une récompense du savoir de Gerbert, de son dévouement à la famille de Saxe[4].

Gerbert fut préconisé le dimanche des Rameaux, qui tombait cette année le 2 du mois d'avril[5]. Comme il avait occupé trois siéges dont le nom commençait par R, il disait en jouant sur cette lettre :

« *Scandit ab R. Gerbertus in R., post papa viget R.* [6] » C'est-à-dire : « Gerbert monte de Reims à Ravenne, puis, devenu pape, il domine dans » Rome. »

Il est le premier Français qui ait joui de cet honneur. Baronius l'en déclare complétement indigne[7]; il se plaint, en termes très-vifs, que le

[1] Non multis autem diebus post pontifex velut tyrannus ab hoc mundo abstrahebatur, ut quosdam audivi dicentes, oculos inflammatos habens et extractos a loco proprio et ad maxillas gestans ita sepulcro traditus est. Vit. S. Nili. — De isto qualiter à Romanis imperatori rebellantibus primo expulsus ac deinde peremptus est omittentes, etc. Vit. Heriberti. — [2] Die Schlange zu Ravenna, p. 1507. Gfrörer n'indique pas d'autres textes que ceux que nous avons rapportés. — [3] Ann. Bened. t. V, p. 127. .... Fortasse ipsius etiam Gerberti industria. — [4] Léon, abbé de Nonantule, fut nommé archevêque de Ravenne; Pétroald reprit la direction du monastère de Bobio. Ibid. — [5] Jaffé, Regesta Pontificum Romanorum ann. 999-1003, indique avec précision tous les actes du pontificat de Sylvestre II. Watterich, Pontificum Roman. qui fuerunt... vitæ, a réuni les textes dispersés dans quelques chroniques. — [6] Helgaldus, Vita Roberti regis, c. 2. .... De se lætus et hilaris ita in R littera lusit. — [7] .... Tanta sede indignissimum cujus et hostis extiterat infensissimus.... quæcunque potuit improperia calumniose collegit, scriptisque mandavit, etc. etc. Annal. eccles. tom. XI passim.

Saint-Siége ait été occupé par un homme qui en avait été l'ennemi le plus acharné, qui avait entassé contre lui les calomnies les plus horribles. Si Gerbert avait eu à répondre devant ses électeurs à des objections de cette nature, il aurait pu dire : *Rejetez l'ancien archevêque de Reims, nommez Silvestre II*[1]. Il prit ce nom pour faire entendre qu'il marcherait sur les traces d'un pontife à qui ses vertus avaient mérité d'être placé au rang des saints. M. Gfrörer, toujours injuste envers notre compatriote, interprète différemment sa pensée : il l'accuse de vouloir prendre auprès d'Othon III le rôle de complaisant, que les ennemis de saint Silvestre I lui attribuent auprès de Constantin[2].

Silvestre II avait des projets plus élevés : il songeait à ranimer dans le clergé le véritable esprit ecclésiastique, à créer un saint empire, à faire de Rome la résidence du pape et de l'empereur, la capitale du monde, à répandre la civilisation et la foi dans les contrées orientales, enfin à délivrer le Saint-Sépulcre des mains des infidèles qui l'outrageaient. Le cœur du jeune prince, ouvert à toutes les idées nobles, promettait au pape un puissant concours.

Le premier acte d'Othon III envers le Saint-Siége fut une donation considérable. L'Eglise de Rome était pauvre ; elle avait eu beaucoup à souffrir de la négligence, de la dilapidation de quelques-uns de ses chefs ; d'autres, pour réparer ses pertes, avaient supposé des donations de Constantin et de Charles-le-Chauve. Othon rejeta ces décrets mensongers et lui fit présent des huit comtés de Pisaure, Fano, Sinigaglia, Ancône, Fossabruno, Galesi, Osimo situés dans la marche d'Ancône. Cette générosité du jeune empereur, contestée par des écrivains modernes[3], s'explique par sa piété, par son dévouement à son ancien maître, auquel il ne savait rien refuser.

On le voit, sur sa demande, conférer à l'église de Reggio[4] des possessions que lui disputait un seigneur du voisinage, gratifier l'église de Verceil[5] du

[1] Le fameux secrétaire du concile de Bâle, Silvius Æneas Piccolomini, dira plus tard : Silvium rejicite, Pium accipite. Héfélé, Concilien Geschichte, IV Band. — [2] Gfrörer, p. 1508. — [3] Voir Rog. Wilmans, Excurs. XI, p. 233. — [4] Tiraboschi, Memorie moden. t. I, p. 161. — [5] Historiæ patriæ monum. Chartarum, t. I, col. 325-7. Cette charte est la première où la puissance publique est donnée si expressément à une église. Fleury, Hist. eccl. t. XII, p. 337.

comté de ce nom et de celui de Sainte-Agathe, faire des largesses au monastère de Saint-Pierre et de Saint-Servat à Quedlinbourg [1], à celui de Bobio [2], que dirigeait de nouveau, avec le titre d'abbé, le fidèle Pétroald. Le pape, de son côté, accordait ou confirmait des priviléges aux abbayes de Saint-Lambert à Séven [3], du Saint-Sauveur et de Saint-Benoît à Léna, à l'église de Strasbourg, au monastère de Lauresham. L'importante abbaye de Fulde obtenait de Silvestre II le droit, que Gerbert archevêque de Reims avait désapprouvé, de dépendre uniquement de Rome.

Grégoire V avait laissé quelques affaires sérieuses à son successeur qui s'empressa de les terminer. Une bulle suffit pour rendre la paix à l'évêché du Puy [4]. Etienne, nommé du vivant de son oncle, Gui, pour lui succéder, se maintenait malgré sa condamnation par le Saint-Siége. Silvestre II, en se prononçant contre lui, assura le triomphe de son compétiteur, Théotard, régulièrement élu par les clercs et le peuple.

La question de l'archevêché de Reims, qui n'était pas terminée, était bien plus délicate. Le nouveau pape allait-il rompre avec le passé, condamner Gerbert, blâmer le concile de Saint-Basle? Allait-il casser la décision de Grégoire V, porter atteinte aux jugements émanés de la chaire de saint Pierre? Silvestre II tourna la difficulté : il écrivit [5] à son ancien rival qu'il avait été privé des fonctions épiscopales *pour quelques excès*, mais que Rome, dont la souveraine puissance est telle, que rien ne saurait lui être comparé parmi les mortels, n'avait pas accepté son abdication, et, dans sa charité, elle le relevait de sa déchéance. Elle lui rendait le bâton pastoral et l'anneau avec tous les droits de l'archevêché de Reims; elle défendait de jamais lui reprocher son abdication dans un synode ni ailleurs, d'y jamais faire allusion par des termes blessants; elle le protégeait même contre les remords de sa conscience en lui donnant une absolution complète pour le passé.

Les amis d'Arnulfe obtenaient ainsi son rétablissement sans blesser les

[1] Kettner, Antiq. Quedlinb. p. 42. — [2] Ughelli, Ital. sacr. t. IV, col. 975. — [3] Voir, pour les priviléges accordés par Gerbert, ses Decreta, p. 155 sqq. — [4] Epist. Gerb. 216. — [5] Ibid. 215. L'authenticité de cette lettre a été contestée. Voir Labb. Concil. t. IX. col. 778, note.

Pères de Saint-Basle ; le Saint-Siége reconnaissait la culpabilité du prélat qu'ils avaient frappé. Toutes les susceptibilités étaient ménagées. Silvestre II réparait le mal que Gerbert avait fait à la puissance spirituelle de Rome.

Le nouveau pape n'avait eu jusqu'à ce moment qu'à confirmer les actes de son prédécesseur ; il n'en fut pas de même dans un procès entre les moines de Farfa et ceux de l'abbaye des Saints-Cosme-et-Damien de Rome, pour la possession de la Celle Miniano. Après de longs débats, Grégoire V l'avait adjugée aux moines des Saints-Cosme-et-Damien. Lorsque ce pape fut mort, Hugues, abbé de Farfa, insista pour que le procès fût révisé en présence de l'empereur. Pouvait-on, sans déni de justice, repousser cette demande? Les juges, après un long et sérieux examen, déclarèrent, avec l'approbation d'Othon III et de Silvestre II, que Grégoire V s'était laissé corrompre par l'argent [1], que les pièces fournies par les moines de Rome étaient fausses.

Le reproche de vénalité adressé à la mémoire vénérée de ce pontife, cousin de l'empereur, est trop grave pour qu'il ait été prononcé à la légère ; on l'aura rendu, comme c'est l'habitude, responsable d'une faute commise à son insu, par ses ministres [2]. Gfrorer [3] aime mieux trouver dans ce jugement une preuve de la haine de Gerbert et d'Othon contre un prince qui se serait opposé à leurs folles idées de reconstruire l'empire romain.

Ce projet datait de plusieurs années : Othon III, dont l'enfance avait été troublée par la révolte des grands, avait été élevé sous les yeux d'une mère ambitieuse, qui ne comprenait la royauté qu'entourée d'une étiquette sévère, investie du pouvoir absolu qu'elle avait à Constantinople. L'empereur est le maître de ses sujets sans distinction de rang ni de naissance ; il n'a pas d'égal dans ce monde ; Dieu seul, qui lui a conféré le droit de régner, est son supérieur et son juge.

Ces principes, que l'Eglise a longtemps puisés dans les livres saints, ne pouvaient pas être combattus par Jean de Calabre, évêque de Plaisance, par

[1] Propter pecuniam quam acceperat a Gregorio abbate. Voir, pour cette affaire, Murat. Rer. Ital. script. t. II, pars IIa, note 7, col. 499, et Mabill. Ann. Bened. t. IV, p. 128-131. — [2] Forte id factum per ministros pontificis, eo minime conscio, cui tamen id criminis, ut fit, imputatum. Ann. Bened. t. IV, p. 131. — [3] Gfrörer, p. 1507.

l'abbé Bernward, par Gerbert qui avaient dirigé l'enfance et la jeunesse de l'empereur. Othon III joignait beaucoup de piété à l'amour des grandes choses, à la bravoure de ses ancêtres; la voix de sa mère, celle des prêtres, étaient pour lui la voix du ciel : il suivit leurs inspirations.

Le 22 avril 998, après avoir reçu la lettre dans laquelle Gerbert exaltait sa puissance au-dessus de celle des empereurs grecs et romains [1], le jeune prince avait donné un diplôme [2] dont le sceau représente d'un côté son buste avec l'inscription : OTHON, EMPEREUR AUGUSTE, de l'autre, sa tête couronnée de lauriers, un bouclier, une pique surmontée d'un fanon avec la légende : *Restauration de l'Empire romain.* Dans une charte de l'an 1001, Othon se dit: *Romain, Saxon et Italien, par la grâce de Dieu, Empereur Auguste de l'univers.*

C'est dans l'espace de ces trois années, surtout sous le pontificat de Silvestre II, que ces changements s'étaient opérés. Othon nous dit lui-même [3] qu'un jour il était sorti de Rome avec le marquis Hugues pour rétablir la République, et qu'il avait traité des affaires de l'Empire avec le vénérable pape et les grands officiers de la couronne. On peut croire que l'on arrêta dans ces conférences l'organisation nouvelle. Ce qui donne le plus grand intérêt aux deux fragments de cette constitution, trouvés l'un par Mabillon [4], l'autre par M. Pertz [5], c'est moins la reproduction d'un vain cérémonial des hauts dignitaires emprunté à Constantinople et au code théodosien, que le dessein de faire vivre l'empereur et le pape dans la ville de Rome, de combiner l'alliance des deux pouvoirs rivaux, de prévenir ces luttes passionnées qui devaient troubler le moyen-âge et qui ne sont pas terminées de nos jours. La mort prématurée d'Othon III anéantit cette tentative de conciliation.

Rien ne manquait à la pompe de la nouvelle cour; le César était entouré dans son palais, sur le mont Aventin, du Protospataire, de l'Hyparque, du Protovestiaire, du Comte du sacré palais. Il avait aussi un Archilogothète, un

[1] Oper. Gerb. p. 298. — [2] Voir Rog. Wilmans, p. 134, et Gfrörer, qui est entré dans plus de détails, p. 1512. — [3] Böhmer, n. 894. — [4] Mabillon, Musæum Italic. — [5] Archiv der Gesellschaft für ältere teutsche Geschichtskunde, Band V, 119, indique le texte publié par Blume rheinisches Museum für Jurisprudenz, t. V, 125.

Logothète, un Maître de la milice impériale, un Préfet de la flotte, etc., etc.

A côté d'eux se trouvaient sept juges palatins, qui consacraient le César et choisissaient le pape d'accord avec le clergé de Rome. Les deux premiers sont le Primicerius et le Secundicerius : ils se tiennent à la droite et à la gauche du César ; ils gouvernent avec lui ; le César ne peut prendre sans eux aucune décision importante. Ces deux magistrats occupent aussi le premier rang dans l'Eglise. Dans les processions, ils mènent le pape par la main ; ils ont le pas sur les grands et les évêques. Le trésorier, Arcarius, est le troisième juge. Il est chargé des impôts. Le quatrième, Sacellarius, paie l'armée, distribue les aumônes aux pauvres le samedi, et surveille l'emploi des revenus. Le Protoscrinarius ou chancelier est le cinquième ; puis viennent le premier défenseur, *primus Defensor*, dont l'action s'étend sur la justice, et l'*Adminiculator* auquel sont confiés les intérêts des orphelins, des veuves, des malheureux.

L'administration tout entière était donc entre les mains de ces juges, qui appartenaient exclusivement au clergé. Le mérite et la vertu, sans égard à la naissance, suffisaient pour arriver à ces postes. On n'exigeait d'autre condition que de n'être ni esclave ni pauvre, parce que la bassesse de l'origine ou la misère aurait pu étouffer le sentiment du devoir.

A la réception d'un juge, l'empereur lui faisait jurer d'être incorruptible ; agraffant ensuite un manteau sur son épaule droite, et lui remettant un exemplaire des lois de Justinien, il lui disait : « *Juge Rome, la cité de Léon et le monde entier d'après cette loi.* » Qui ne reconnaît dans cette recommandation la pensée de l'Eglise de substituer la raison écrite aux coutumes grossières des Barbares, où la force et le hasard décidaient souvent les questions les plus difficiles ?

La prépondérance de l'élément ecclésiastique, en général plus instruit, plus moral, qui se recrute dans toutes les classes de la société, prouve que cette constitution est l'œuvre d'un esprit distingué, qui doit sa fortune à son mérite personnel. Gerbert en est donc l'auteur. Il proclame que le gouvernement du monde appartient au plus digne, qu'il doit s'exercer dans l'intérêt commun, se préoccuper du sort des faibles, de ceux qui souffrent. La création d'un ministère des pauvres convient à l'homme qui distribue pendant

son pontificat d'abondantes aumônes[1]. Cette charité n'excuse-t-elle pas bien des fautes que l'ambition lui fit commettre?

L'empereur, imbu des nouveaux principes, rompit avec le passé : l'étiquette tint à distance les seigneurs qui se pressaient autrefois autour de sa personne; il mangeait seul dans les grandes cérémonies, en public, à une table demi-circulaire placée sur une haute estrade. On l'abordait avec les signes extérieurs du plus profond respect.

Ces innovations blessèrent les Allemands[2]; elles ne furent pas bien accueillies par les Romains, dont le prince était jaloux de se concilier l'amitié. Il les comblait de faveurs; il les menait avec lui dans ses voyages, à travers les provinces de l'empire, comme pour leur montrer l'étendue des contrées soumises à leur domination. Les Romains restaient insensibles aux caresses de l'étranger.

La rénovation de l'empire se liait dans l'esprit de Silvestre et d'Othon à l'idée de protéger ses frontières contre les invasions des Barbares du nord et de l'est de l'Europe, par la création de royaumes alliés, qui recevraient la civilisation avec la doctrine de l'Evangile.

L'Allemagne devait y trouver la sécurité, l'Eglise de Rome la cause d'une puissante influence, le point de départ de nouvelles conquêtes pacifiques. Il fallait procéder avec une prudente énergie. La Pologne, dont le duc Boleslas Chrobry avait commencé la conquête de la Prusse, la Hongrie, la Bohême avaient déjà reçu des missionnaires[3], qui avaient fondé quelques évêchés. Les chefs traitaient avec assez de bienveillance les messagers de la *bonne nouvelle* ; le peuple, excité par ses prêtres idolâtres, les repoussait avec fureur. Adalbert, ami d'Othon III, chassé deux fois de Prague, avait été martyrisé

[1] Multa in eo virtutum operatus est insignia, et præcipue in eleemosyna sancta, quam fortiter tenuit, dum fideliter vixit. Helgald, Vit. Roberti regis, cap. 2. — [2] Thietm. Chron. l. IV, c. 29. — [3] Les femmes ont joué un grand rôle dans la conversion des peuples barbares du nord et de l'est de l'Europe au xe siècle. Voir les livres 55 et 56 de l'Hist. eccl. de Fleury. La princesse grecque, qui a épousé le russe Wladimir, s'appelle Anne et non pas Hélène; elle était mariée à ce prince en 988, et par conséquent elle n'a pas été demandée en mariage par Othon III, en 995, comme on le dit souvent.

chez les Prussiens. Boleslas Chrobry avait acheté ses restes pour les déposer dans la ville de Gnesne, qui possédait un évêché.

Le duc de Hongrie, Waïc, fils de Geiza et de Gisèle, sœur du duc de Bavière, avait adopté la foi de sa mère qu'il propageait parmi ses sujets avec l'ardeur d'un néophyte. Il avait pris au baptême le nom d'Etienne, le premier martyr chrétien.

Il fallait cultiver ces heureuses semences de l'avenir. Les Allemands, fidèles à la pensée politique de Charlemagne et des deux premiers Othon, voulaient que la religion établît des liens de vasselage entre leur patrie et les nouveaux chrétiens. Silvestre voulait l'indépendance pour les Etats conquis à la foi ; ils devaient avoir leur métropole avec sa juridiction ecclésiastique, et ne relever que du Saint-Siége pour la religion. L'empereur adopta cette idée, qui ne tarda pas à se réaliser.

La mort de Mathilde, tante d'Othon III, abbesse de Quedlinbourg et gouvernante du royaume d'Allemagne, celle de la vieille impératrice Adélaïde rappelaient au delà des Alpes l'empereur, dont le climat d'Italie avaient d'ailleurs affaibli la santé. Il ne se sépara pas sans regret de son ami Silvestre, auquel il disait : « Mon corps s'éloigne, mon âme reste avec vous [1]. » Il lui laissait pour le protéger le fidèle Hugues [2], comte de Toscane, gouverneur de Spolète et de Camérino, avec la mission spéciale de lui faire rendre tous les honneurs qui étaient dus par les huit comtés, donnés récemment au Saint-Siége.

Othon quitta l'Italie vers les premiers jours de l'an mil; et l'on ne voit pas que cette date fatale inspirât alors à personne la terreur, singulièrement exagérée depuis par des moines ignorants. Il était, à la fin du mois de janvier, à Ratisbonne, d'où il alla honorer à Gnesne les reliques de son ami, saint Adalbert. Le duc Boleslas fit un si brillant accueil au pèlerin, qu'il en reçut son propre diadème avec le titre de roi. L'empereur le déclara *son frère, son coopérateur dans l'empire, l'ami et l'allié du peuple romain;* il le dégagea des liens de vassalité qui le rattachaient à l'Allemagne ; enfin il établit dans la

[1] Epist. Gerb. 217. — [2] Voir, sur Hugues, Rog. Wilmans, Excursus IX, p. 219.

ville de Gnesne un archevêché, qui eut sous sa juridiction les évêchés de Cracovie, de Colberch et de Breslau. La nouvelle métropole releva du Saint-Siége, à qui le roi paya une rente annuelle [1].

L'abbé Fleury juge irrégulières ces mesures prises sans l'autorisation des évêques diocésains et de l'ancien métropolitain de Mersebourg [2]. Elles mécontentèrent le clergé d'Allemagne. Mais Othon s'était concerté avec le pape, qui avait converti, avant ce voyage, l'évêché de Gnesne en archevêché. Silvestre II avait même préparé une couronne pour Boleslas, quand une vision céleste la lui fit donner à Etienne, duc de Hongrie.

Ce prince venait d'envoyer à Rome le missionnaire Altricus ou Anastase pour prier le souverain Pontife de bénir la Hongrie, de la recevoir comme un don fait à saint Pierre, d'élever au rang de métropole l'église de Gran, de confirmer la fondation de quelques abbayes, enfin de le nommer roi.

Silvestre accepta l'offrande du royaume; il en laissa l'administration à Etienne et à ses successeurs, à la condition qu'ils seraient reconnus par le pape, qu'ils rempliraient auprès de lui les devoirs des vassaux. Il le créa roi et lui fit remettre une couronne, qui porte l'image du Christ entouré des douze apôtres, dont les noms sont écrits en caractères lombards. Cette couronne, réunie à une autre qu'un des prédécesseurs du prince avait reçue de Constantinople, est considérée comme le palladium de la Hongrie, et comme indispensable pour conférer le droit de gouverner. Le pape investit en outre Etienne et ses successeurs du titre de légat apostolique dans leurs Etats; il leur permit de se faire précéder d'une croix, présent du Saint-Siége, de fonder des abbayes, des évêchés, de leur assigner des limites convenables [3].

Tandis que Silvestre étendait le domaine de la foi et de la civilisation dans les contrées du nord-est de l'Europe, ses regards se tournaient avec douleur sur la terre sainte occupée par les infidèles. C'était une pieuse coutume, qui remontait aux premiers âges du christianisme, de visiter les lieux sanctifiés par la présence et par les miracles du Sauveur. Ce pèlerinage si difficile l'était devenu davantage par l'intolérance des possesseurs du

[1] Script. Hist. polon. p. 60 sqq. — [2] Fleury, Hist. eccles. t. XII, p. 339. — [3] Epist. Gerb. 218. L'authenticité de cette lettre est contestée.

pays, dont le fanatisme éclata, vers cette époque, d'une manière plus brutale. Silvestre profita de l'indignation causée par cette nouvelle pour implorer le secours des armes et la charité de la chrétienté sous la forme d'une lettre de l'Eglise de Jérusalem à celle de Rome. La ville, ancien séjour des patriarches et des prophètes, patrie temporelle du Christ, rappelait sa splendeur passée, suppliait du fond de sa misère l'Eglise universelle de venir à son aide : « A l'œuvre! soldat du Christ! prends le drapeau, combats! et si » si tu ne peux le faire par les armes, viens à notre secours par tes conseils, » par ton argent. Qu'est-ce donc que tu donnes et à qui le donnes-tu? De » ton abondance tu donnes peu de choses à Celui qui t'a donné gratuitement » tout ce que tu possèdes; et il ne le reçoit pas gratuitement, il multiplie » cette offrande : il la récompense dans l'avenir [1]. »

Une expédition navale des Pisans [2] sur les côtes de la Syrie répondit peut-être à cette prédication prématurée des croisades : il fallut encore près d'un siècle avant que l'Europe s'émût au récit des souffrances de ses frères d'Orient.

Quelques écrivains modernes attribuent, cette même année, à Silvestre II une bulle afin d'introduire dans toutes les églises la fête des morts, récemment instituée par saint Odilon, abbé de Cluny. La bulle n'est pas citée, personne ne l'a vue, et les contemporains gardent le silence sur la part que prit notre pape à la propagation de cette fête touchante. Ils ne lui prêtent pas non plus l'institution du jubilé; ils ne parlent pas des lois pleines de sagesse qu'il aurait données à la ville d'Orviéto [3].

Ce que l'on ne peut pas contester, c'est que l'élévation de Gerbert ne lui fit oublier ni les études ni les livres auxquels il devait sa fortune. Il envoyait quelques volumes à son maître Raymond, abbé d'Aurillac [4]; il expliquait la

[1] Epist. Gerb. 201. — [2] Murat. Rer. Ital. script. t. III, p. 400. — [3] Bzovius, Oldoïni et la plupart des écrivains postérieurs ont repété ces assertions sans les prouver. On sait, par les inscriptions du Musée chrétien de Saint-Jean-de-Latran, établi par M. le chevalier de Rossi, que le culte des saints et les prières pour les morts remontent aux premiers siècles de l'Eglise. Voir aussi Roma Sotterranea cristiana, du même auteur. — [4] Brev. Chron. Auriliac. apud Mab. Anal. t. II, p. 241.

construction d'une sphère [1], pour observer les astres, à Constantin, abbé de de Micy, qu'il appelait son frère. Le scolastique Adalbolde, tout en s'excusant d'une manière enjouée auprès du *Pape philosophe* de le troubler dans ses graves et nombreuses occupations [2], lui exposait sur la géométrie des difficultés que celui-ci se plaisait à résoudre.

Ces réminiscences du passé pleines de charme faisaient diversion aux nouvelles affligeantes qui lui venaient de France. Le vénérable Siguin, archevêque de Sens, était mort. Le comte Frotmond, qui voulait pour son fils le siége vacant, repoussait Leuthéric choisi pour remplacer le prélat décédé. Le comte ne céda qu'après une longue résistance; Leuthéric, ancien élève de Gerbert, fut obligé de faire deux fois le voyage de Rome [3].

Vers la même époque, Ascelin, évêque de Laon, était dénoncé pour une nouvelle trahison. Il avait arrêté et chargé de fers des soldats du roi, auxquels il devait livrer les tours de sa métropole; Arnulfe, archevêque de Reims, ne devait qu'au hasard d'avoir évité le même sort. Silvestre II somma le coupable de comparaître à Rome, dans la semaine sainte, pour expliquer sa conduite. Il reprochait [4] à Ascelin de n'avoir pas, malgré son titre de pontife, les mœurs d'un homme; sa perfidie, sa cruauté le ravalaient au rang des bêtes. Il lui déclarait que ni la longueur, ni les dangers de la route ne pourraient excuser son absence. S'il était malade, il devait le faire constater par des témoins dignes de foi; s'il ne se justifiait pas des accusations qui lui étaient intentées, il faudrait qu'il se soumît à la décision des juges.

L'histoire ne dit pas comment se termina cette affaire. Ascelin prolongea sa vie jusque vers l'an 1030, sans renoncer à ses pratiques criminelles [5]; il est connu sous le nom de *Vetulus traditor : le vieux traître*. Il fut précédé de trois ans dans la tombe par Arnulfe, qui, depuis sa réinstallation sur le siége de Reims, avait donné, d'après son épitaphe, l'exemple de toutes les vertus chrétiennes [6].

[1] Oper. Gerb. p. 477. — [2] Ibid. p. 471. — [3] Rer. Gall. script. t. X, p. 222. — [4] Epist. Gerb. 221. — [5] Rer. Gall. script. p. 200. Voir, p. 65, des vers satiriques composés par cet évêque. — [6] Hist. littér. t. VI, p. 346.

La surveillance de la discipline, des intérêts spirituels de l'Eglise n'était pas seule à préoccuper l'esprit de Silvestre; l'administration de ses biens temporels lui causait bien des soucis. Godefroi de Viterbe, parlant de la donation de Constantin, dit que plusieurs estimaient que l'Eglise avait été plus sainte pendant les trois premiers siècles, mais que depuis elle était plus heureuse. Je laisse à d'autres à juger si cette pensée est chrétienne ou même si elle est vraie [1]; ce qu'il faut avouer, c'est que Silvestre eut beaucoup à souffrir du soulèvement de ses sujets. Car si le petit peuple des villes et les serfs des campagnes se prêtaient au gouvernement des clercs, les bourgeois et les grands tenanciers le détestaient, ce qui amena bien des troubles et des abus difficiles à déraciner.

A la fin du xe siècle, les possessions de l'Eglise de Rome, sans compter les bénéfices dispersés dans l'Europe chrétienne, s'étendaient en Italie à l'ouest, depuis Terracine jusqu'à la Toscane; Orviéto lui appartenait. Elles comprenaient, à l'est, une partie de la Romagne et de la Marche d'Ancône; le pape conférait lui-même les bénéfices, comme on le voit par le diplôme qu'il accorda, pour la ville et le comté de Terracine, à Darférius [2] et à sa famille. Rien n'était donné par privilége, à titre gratuit; il exigeait outre une redevance annuelle, déterminée par la charte de concession, le service militaire, quand le bénéfice le comportait. Silvestre était doux et bienveillant; il devait se préoccuper du sort de ses sujets. Nous n'avons malheureusement pas de diplôme qui confirme notre opinion; ceux qu'il a pu donner se sont perdus pendant le moyen âge. La création des archives pour conserver les bulles et les lettres du Saint-Siége date de la fin du xiie siècle, sous le pontificat d'Innocent III. Mais si les intentions du pape étaient excellentes, ses agents ne s'y conformaient pas toujours; de là des troubles.

Nous savons [3] que les huit comtés donnés au Saint-Siége devaient être maintenus dans la fidélité par le comte Hugues de Toscane; ils ne bougèrent

[1] Voir Fleury, quatrième discours sur l'Hist. ecclés. n. IX et X. — [2] Oper. Gerb. — [3] Epist. Gerb. 217.

pas. Mais la ville de Césène se révolta; le pape se mit à la tête d'une armée pour la faire rentrer dans le devoir [1].

Rome, qui rêvait sans cesse la liberté, avait aussi dans son sein un parti puissant contre le Saint-Siége. Des malfaiteurs ayant enlevé pendant la nuit, à la fin du mois de mai, les ornements de la porte du môle Adrien ou château de l'Archange Saint-Michel, Silvestre II menaça d'excommunication les auteurs et les complices de ce sacrilége, si les objets volés n'étaient pas restitués avant la fête des saints Apôtres [2]. Il n'était plus dans Rome à cette époque; il avait été obligé de s'enfuir dans les premiers jours du mois de juin. Une lettre en prévint immédiatement l'empereur, qui aurait pu se laisser tromper par des rapports infidèles.

Silvestre célébrait le service divin [3], lorsque des personnes, qui refusaient de lui rien donner, excitèrent dans l'église une sédition contre celles qui, lui offrant de petits cadeaux, soutenaient que nul ne pouvait se soustraire à ce devoir. Les plaintes d'une pauvre femme contre son juge aigrirent davantage les mécontents; on prétendit qu'elle insultait le comte; les épées furent dégaînées dans le lieu saint. Le pape sortit de la ville au milieu des vociférations d'un peuple furieux et armé. Les deux premières stations, où il avait espéré s'arrêter, avaient été détruites; on avait même saisi ses revenus de la Sabine.

La présence d'Othon dans la capitale de la chrétienté, au commencement du mois de novembre [4], calma momentanément les esprits [1000].

Il était plus difficile de terminer une contestation entre Willigise, archevêque de Mayence, et Bernward, évêque de Hildesheim, pour la possession du couvent de femmes de Grandersheim, situé sur la limite des deux diocèses [5]. Ce monastère, sur lequel les poésies de la religieuse Hrosvita [6] ont attiré l'attention il y a quelques années, avait toujours dépendu de Hildesheim.

[1] Petr. Dam. Vita S. Mauri. Rog. Wilmans, d'accord avec Muratori, place cet événement dans cette année. — [2] Epist. Gerb. 222. — [3] Ibid. 220. — [4] Böhmer, n. 868. Rog. Wilmans, p. 116. — [5] Voir, pour ce procès, Thangmar, Vit. Bernwardi, cap. 14 sqq. — [6] Charles Magnin, Théâtre de Hrosvita, Revue des Deux-Mondes, 1839, IVe trimestre: Philarète Chasles, ibid. IIIe trim. 1845.

Il avait pour abbesse une tante de l'empereur Othon III. Sophie, sœur de ce prince, y avait pris le voile; elle avait voulu le recevoir de la main de l'archevêque de Mayence; elle voulait maintenant que le même prélat fît la consécration d'une chapelle nouvellement bâtie dans le couvent, qu'elle dirigeait pendant une maladie de sa tante. Bernward s'y opposa. Ce prélat s'était attiré la haine de Sophie par des observations sur sa conduite désordonnée, blâmable chez tous les fidèles et surtout chez une religieuse.

Sophie sollicita l'appui de Willigise, qui le lui accorda. Il était jaloux du crédit de Bernward à la cour; il devait l'être de l'élévation de Gerbert, des changements introduits dans la constitution de l'empire. La lutte s'engagea donc à la fois contre le Saint-Siége et contre l'évêché de Hildesheim.

Willigise donnait un mauvais exemple, en soutenant une religieuse qui voulait se soustraire à l'autorité de son pasteur légitime; tous les prélats étaient intéressés à ne pas tolérer cette infraction à la loi; cependant, la plupart d'entr'eux, en Allemagne, se déclarèrent pour l'archevêque. Preuve manifeste que des motifs étrangers à la juridiction d'une église se cachaient sous cette querelle. Willigise affirma que ce monastère était dans son diocèse, qu'il le prouverait par témoins, et il se montra disposé à défendre ses droits par la violence.

Bernward porta l'affaire à Rome, où il fut accueilli avec respect par le pape et par l'empereur. Willigise, de son côté, se fit adjuger le monastère, le 28 novembre [1000], dans un synode de quelques évêques à Gandersheim. C'était manquer d'égards envers le Saint-Siége, qui devait s'occuper de ce procès dans un concile convoqué pour le 5 du mois de janvier de l'année suivante, au parloir de l'église de Saint-Sébastien [1]. Silvestre II, accompagné de l'empereur, présida cette assemblée, composée de quatre évêques allemands, de vingt évêques romains et de quelques autres toscans et lombards. Bernward ayant exposé les faits dans un discours étudié, le pape demanda l'avis du concile sur le synode de Gandersheim.

Dans une délibération secrète, à laquelle ne prirent point part les Allemands, les prélats italiens déclarèrent ce synode schismatique. — Le pape in-

[1] Oper. Gerb. p. 263.

terrogea les Pères sur la conduite qu'il devait tenir envers les récalcitrants. — Ils lui conseillèrent d'adresser des reproches à l'archevêque, de convoquer à Palitho, en Allemagne, le XI des calendes de juillet [21 juin], un synode des évêques de Saxe, que présiderait, en qualité de légat du Saint-Siége, Frédéric, cardinal-prêtre, d'origine saxonne. La chose fut convenue.

Quelques jours après, une révolte éclatait à Tibur, puis à Rome, sans motifs plausibles. Tibur massacra son gouverneur, ami d'Othon III, chassa ce prince et soutint contre lui un siége opiniâtre. Silvestre II, Bernward et Romuald, intervinrent pour ramener la paix. L'empereur se contenta, sur leurs instances, de détruire une partie des murs de la ville et d'exiger des otages pour garantir la fidélité des habitants[1].

Les Romains, irrités de la douceur avec laquelle on avait traité leurs éternels rivaux, se laissèrent entraîner à prendre les armes par un de leurs compatriotes, l'ambitieux Grégoire. Les portes de la ville furent fermées; les rues se couvrirent de barricades; la cour fut assiégée dans le palais du mont Aventin. Toutes les communications avec le dehors étant interrompues, les assiégés, menacés par la famine, s'apprêtaient à tenter une sortie vigoureuse, lorsque les prières de Bernward, soutenues par l'approche de Henri de Bavière avec une armée, calmèrent les esprits. Othon pardonna aux rebelles, auxquels il adressa ces paroles touchantes : « N'êtes-vous pas mes Romains? Par amour » pour vous, j'ai renoncé à mes Saxons, à tous mes Allemands, à mon sang! » Je vous ai menés dans les parties éloignées de notre empire, où vos pères » n'avaient jamais pénétré quand le monde leur était soumis. Je l'ai fait pour » porter votre nom et votre gloire jusqu'aux extrémités du globe. Je vous ai » adoptés pour mes enfants : la préférence que je vous ai donnée a excité » contre moi la haine de tous mes sujets, et voilà que vous avez repoussé » votre père![2] »

Après ces mots empreints d'une profonde tristesse, Othon s'éloigna de Rome avec le pape. Ils se dirigèrent vers le nord, donnant, confirmant l'un et l'autre des priviléges aux églises, aux monastères, afin de se rendre le ciel

[1] Thangmar, cap. 23. — [2] Ibid. cap. 25.

favorable [1]. L'empereur, dont l'imagination ardente était frappée par le souvenir des menaces de saint Nil, par les exhortations du sévère Romuald, se livrait aux pratiques de la piété la plus exagérée; il songeait, dit-on, à renoncer à la couronne pour s'enfermer dans un cloître. Les nouvelles qui lui vinrent d'Allemagne pouvaient le confirmer dans la pensée de fouler aux pieds les choses de ce monde.

Le légat Frédéric avait été reçu assez bien au delà des Alpes par l'archevêque de Hambourg, Liévizo, Italien d'origine, et par plusieurs évêques; mais quand il parut, le 22 juin, au concile de Palitho, où Willigise et Bernward s'étaient rendus avec des gens armés, il fut accueilli par des cris, par des injures. Le silence s'étant rétabli, Frédéric adressa quelques paroles pleines de douceur à l'assemblée pour l'engager au calme, à l'amour de la paix, et il présenta une lettre du souverain Pontife à l'archevêque de Mayence. Willigise refusa de la toucher et même de la regarder. Le légat la fit lire à haute voix [2].

Cette lettre contenait des reproches pour le prélat rebelle et l'avertissait de se soumettre aux décisions de l'Eglise. Willigise se tournant avec vivacité vers l'archevêque de Hambourg, lui demanda ce qu'il devait faire. — « Puisque » la partie lésée dans ses droits a fait appel à notre seigneur le pape et à César, je trouve juste, répondit Liévizo, que tu t'expliques devant le représentant de Rome. » Il avait à peine achevé que les portes s'ouvrirent, la salle fut envahie par une foule de gens armés, presque tous vassaux de l'archevêque de Mayence. Ils criaient avec fureur : « Mort à Bernward! au cardinal Frédéric! » Le légat resta impassible dans ce tumulte; on était enfin parvenu à le calmer, lorsque Willigise sortit avec ses adhérents, sans vouloir écouter le vicaire du pape, qui le suivit hors de la salle et le somma, au nom de la chaire de saint Pierre, d'assister à la séance du lendemain. On apprit, le jour suivant, que Willigise avait quitté Palitho pendant la nuit. Le cardinal légat lui écrivit qu'en vertu du pouvoir des princes des apôtres, saint

[1] Muratori, Antiq. Ital. t. V, p. 489. Fantuzzi, Memorie Ravennati, t. III, p. 13-16. Oper. Gerb. p. 163, 165. — [2] Thangmar, cap. 28.

Pierre, saint Paul et de leur successeur Silvestre II, il était suspendu de ses fonctions jusqu'à ce qu'il eût comparu devant le Saint-Siége.

Bernward, qui comptait sur l'effet de cette interdiction, voulut rentrer dans Gandersheim; mais la princesse Sophie, soutenue par les vassaux de l'archevêque et par ceux de l'abbaye, s'arma pour le repousser. Les évêques allemands, affligés de ces désordres, se réunirent à Francfort, le 20 du mois d'août, pour y mettre un terme. Ils décidèrent, en l'absence de Bernward qui était malade, que la question serait jugée à Fritzlar, l'année suivante, huit jours après la Pentecôte, et qu'en attendant, les deux prélats s'abstiendraient de prendre possession de l'abbaye de Gandersheim. Ni l'empereur ni le pape ne devait voir la fin de ce procès, qui se termina l'an 1007, après leur mort, par la renonciation formelle de l'archevêque à ses prétendus droits.

Frédéric vint raconter la conduite de Willigise au pape et à l'empereur, qui apprirent, vers la même époque, le soulèvement de Bénévent et de Rome. Othon III indigné fit ordonner aux évêques allemands de venir en Italie, avec des troupes, avant les fêtes de Noël. Un concile trancherait les difficultés de Gandersheim; puis on marcherait contre les ennemis de l'empire.

Le concile fut ouvert à Todi, deux jours après la fête de la naissance du Christ, le 27 décembre. Il ne s'y présenta que trois prélats allemands. La nouvelle que l'archevêque de Cologne et quelques-uns de ses confrères seraient arrivés le 6 janvier, fit ajourner la session. Le 13, on les attendait encore. Ce même jour, le moine Thangmar, ami de l'évêque de Hildesheim, prit congé d'Othon III, dont les forces étaient épuisées par une fièvre lente et continue. Ce prince était tombé dans un profond découragement. Il voyait s'évanouir, comme un songe, ses magnifiques projets. Rome lui fermait ses portes; les ducs, les comtes allemands tramaient contre lui une conspiration qui était approuvée par les évêques! [1]

La présence de l'archevêque de Cologne, de l'évêque de Constance et de quelques seigneurs laïques, avec une armée nombreuse, le ranima. Il descendit vers le sud. La maladie le força de s'aliter à peu de distance de Rome,

[1] Thietm. Chron. l. IV, c. 30. Nostri duces et comites, non sine conscientia episcoporum multa contra eum conspirare nituntur.

au pied du mont Soracte, à Paterno. Il y mourut le 23 janvier de l'an 1002 [1]; il n'avait pas atteint sa vingt-deuxième année. Le nom de Silvestre ne se lit point parmi ceux des personnes qui entouraient le prince dans ses derniers moments; nous ne pouvons pas douter qu'il ne fût auprès de son lit; c'est de sa main que le mourant dut recevoir le saint Viatique au milieu des prières des évêques et des seigneurs qui fondaient en larmes.

Les étrangers inspiraient une telle horreur aux populations de l'Italie, qu'il fallut cacher la mort de l'empereur [2]. On réunit à la hâte les soldats dispersés dans les places fortes et l'on se dirigea rapidement vers les Alpes. La vérité transpira. Les Italiens attaquèrent le cortége funèbre, qui atteignit Vérone, après sept journées d'une marche pénible, interrompue sans cesse par des combats [3]. Les restes du dernier représentant direct de la maison de Saxe furent reçus en Allemagne, au milieu des larmes du peuple [4], et déposés à Aix-la-Chapelle dans le chœur de l'église de Sainte-Marie.

Silvestre avait perdu l'une de ses affections les plus chères, son soutien le plus ferme. Il avait survécu à trois générations de cette héroïque famille qui l'avait comblé de bienfaits; son ami Hugues de Toscane était mort [5]; des troubles, des guerres civiles menaçaient l'Allemagne et l'Italie; toutes ses espérances d'un saint empire gouverné par l'empereur et le pape, étaient dissipées; il ne lui restait plus qu'à mourir. Sa vie se prolongea pendant dix-huit mois à peine. Il les passa dans la ville de Rome, qu'il administra si sagement, que les habitants se montrèrent dociles à la voix d'un pape âgé, créature des Allemands qu'ils détestaient.

Les rares documents de l'époque nous représentent Silvestre II octroyant, confirmant des priviléges à divers monastères [6], répondant aux questions délicates, aux cas de conscience sur lesquels on l'interrogeait. Il portait dans

[1] Thangmar, cap. 37. Thietm. Chron. l. IV, c. 30. — [2] Thietm. l. IV, c. 31. — [3] Ibid. — [4] Voir, dans Höfler, t. I, Beilage, n. XVI, la complainte :

Quis dabit aquam capiti ?
Quis succurret pauperi, etc.

— [5] Le 21 décembre 1001; Baronius donne son épitaphe, t. XI, p. 9. — [6] Oper. Gerb. p. 170 sqq.

ses relations un grand esprit de douceur acquis par la dure expérience des affaires; il savait compatir aux faiblesses de la nature humaine en condamnant ses erreurs.

Il écrivit avec modestie à un abbé qui lui faisait l'aveu de s'être élevé par la simonie, qu'il avait laissé en France les livres où cette question est traitée d'une manière spéciale[1]. Mais il l'engageait, d'après la pénitence imposée à un évêque dans un cas analogue, à se considérer comme suspendu de son office pendant deux ans. Il lui imposait un jeûne de deux jours par semaine, de s'abstenir de vin et de tout aliment cuit, de ne manger qu'après avoir lu en entier le psautier du jour. Si, pendant la pénitence, il ne pouvait confier à personne la direction du monastère, il devait rester chargé de tout ce lourd fardeau.

Saint Odilon, abbé de Cluny, lui posa un autre cas de conscience[2] : un évêque, ayant renoncé à la vie active, avait conféré les ordres ecclésiastiques depuis qu'il s'était retiré dans le cloître. Quelques personnes, même parmi celles qu'il avait ordonnées, doutaient de la validité du sacrement. Que fallait-il faire? — Le pape convenait que l'ancien évêque avait dépassé ses pouvoirs; mais comme il n'avait agi que du consentement des évêques, avec l'autorisation de l'abbé et non par orgueil ni par mépris de l'autorité catholique, il confirmait ses actes en lui défendant de les renouveler[3]. Quant aux clercs qui refusaient de se croire ordonnés, ils pouvaient reprendre le grade qu'ils avaient auparavant.

Ces lettres sont placées après la mort d'Othon III, sans qu'on puisse leur assigner une date certaine. Le 3 décembre de l'an 1002, il présida un concile à Latran pour régler une contestation sur l'abbaye de Saint-Pierre de

[1] Les papes n'admettaient donc pas alors, disent Baluze et les Bénédictins, le célèbre apophthegme : *Romanus pontifex jura omnia in scrinio pectoris sui censetur habere...* Expectorasset statim responsionem ad inquisitiones abbatis, neque recurrisset ad frivolam illam et inutilem excusationem de absentia librorum suorum. Rer. Gall. script. t. X, p. 414, n. *d*. — [2] Epist. Gerb. 223. — [3] Alia fuit sententia Benedicti VIII, an. 1012, erga Benignum, ex episcopo factum monachum in Divion. S. Benigni monasterio sub Willelmo abbate : dat enim illi *potestatem ordinandi*, etc. *verum tamen abbate jubente*. Eadem fuit sententia Petri Venerabilis in Epist. ad Innocentiam de Hugone archiepisc. Turonensi. Mabill. Rer. Gall. script. t. X, p. 417, n. *b*.

Pérouse. L'évêque Conon réclamait la possession de ce monastère, d'où il avait chassé l'abbé. L'examen des titres prouva qu'il appartenait au Saint-Siége.

Adhémar de Chabanais[1] rapporte à la même année un fait qui ne se trouve dans aucun écrivain du temps. D'après ce moine, Gui, comte de Limoges, cité à Rome pour avoir mis en prison Grimoard, évêque d'Angoulême, fut condamné par les juges à être écartelé. Il ajoute que le coupable, confié à la garde de l'évêque jusqu'au moment du supplice, qui devait être dans trois jours, s'enfuit en secret avec son surveillant. Cette sentence cruelle est invraisemblable. Si elle a été prononcée par les juges, Silvestre II, loin d'y prendre part, a dû favoriser l'évasion du comte de Limoges.

Nous n'avons pas de détails sur les derniers jours du pape; ils durent s'écouler dans les bonnes œuvres et la prière. Il mourut le 12 du mois de mai de l'année 1003, après avoir gouverné l'église pendant quatre ans trois mois et trois jours. Son corps fut revêtu des ornements pontificaux et déposé, à droite, sous le portique de la basilique de Saint-Jean-de-Latran[2]. Six ou sept années après sa mort, Sergius IV, son troisième successeur, fit graver, sur la table de marbre blanc qui recouvrait son tombeau, l'inscription suivante, que nous avons copiée nous-même, parce qu'elle est rapportée inexactement par les écrivains qui ont eu l'occasion de la citer[3] :

† ISTE LOCVS MVNDI SILVESTRI MEMBRA SEPVLTI ⅄
VENTVRO DOMINO CONFERET AD SONITVM ⅄
QVEM DEDERAT MVNDO CELEBRE DOCTISSIMA VIRGO ⅄
ATQ· CAPVT MVNDI CVLMINA ROMVLEA ⅄
PRIMVM GERBERTVS MERVIT FRANCIGENA SEDE ⅄
REMEMSIS POPVLI METROPOLIM PATRIÆ ⅄

[1] Rer. Gall. script. t. X, p. 148. — [2] Voir Johannes Diacon. sur la restauration de cette basilique par Sergius III et sur les tombes des souverains pontifes qu'elle renfermait. Mabill. Musæum Ital. t. II, p. 568. Il y avait à Rome, à la fin du xe siècle, soixante monastères, vingt de femmes, quarante d'hommes, et soixante congrégations de chanoines. Ann. Bened. t. IV, p. 90. — [3] Les caractères en sont très-beaux; l'hexamètre et le pentamètre se trouvent sur la même ligne; ils sont séparés par une espèce de fer de lance.

INDE RAVENNATIS MERVIT CONSCENDERE SVMMVM ⅄
ÆCCLESIÆ REGIMEN NOBILE SITQ POTENS ⅄
POST ANNVM ROMAM MVTATO NOMINE SVMPSIT ⅄
VT TOTO PASTOR FIERET ORBE NOVVS ⅄
CVI NIMIVM PLACVIT SOCIALI MENTE FIDELIS ⅄
OBTVLIT HOC CESAR TERTIVS OTTO SIBI ⅄
TEMPVS VTERQ COMIT CLARA VIRTVTE SOPHIÆ ⅄
GAVDET ET OMNE SECLVM FRANGITVR OMNE REVM ⅄
CLAVIGERI INSTAR ERAT CAELORVM SEDE POTITVS ⅄
TERNA SVFFECTVS CVI VICE PASTOR ERAT ⅄
ISTE VICEM PETRI POSTQVAM SVSCEPIT ABEGIT ⅄
LVSTRALIS SPATIO SECVLA MORTE SVI ⅄
OBRIGVIT MVNDVS DISCVSSA PACE TRIVMPHVS ⅄
ÆCCLESIÆ NVTANS DEDIDICIT REQVIEM ⅄
SERGIVS HVNC LOCVLVM MITI PIETATE SACERDOS ⅄
SVCCESSOR Q SVVS COMPSIT AMORE SVI ⇒
QVISQVIS AD HVNC TVMVLVM DEVEXA LVMINA VERTIS ⅄
OMNIPOTENS DOMINE DIC MISERERE SVI ⅄
OBIIT ANNO DOMINICE INCARNATIONIS · M̄ · [1] III ⅄
INDIC · I · M · MAI · D · XII ·

† Ce lieu où sont ensevelis les restes de GERBERT les rendra au Seigneur, quand le son de la trompette annoncera sa venue.

La Vierge qui favorise les arts et Rome, la tête du monde, l'avaient rendu célèbre dans l'univers.

Gerbert, originaire de France, mérita d'abord le siége de Reims, métropole de sa patrie.

Puis, il mérita de gouverner l'importante et noble église de Ravenne, et il devint [2] puissant.

Un an plus tard, il prit, en changeant de nom, le siége de Rome pour devenir le pasteur de l'Univers.

Le césar Othon III, auquel il fut toujours fidèle et dévoué, lui offrit cette église.

Ils illustrent l'un et l'autre leur temps par l'éclat de leur sagesse; le siècle se réjouit; le crime est écrasé.

[1] (sic). — [2] Le texte porte *sit;* nous traduisons comme s'il y avait *fit.*

Il était comme le portier des cieux celui qui occupait son siége, après avoir trois fois changé de place.

Il remplissait depuis un lustre les fonctions de Pierre, lorsque la mort vint le frapper.

Le monde fut glacé d'effroi, la paix disparut; l'Eglise triomphante chancela; elle oublia le repos.

Le pontife Sergius, son successeur, ému d'un tendre sentiment de piété, a élevé ce tombeau à son ami.

Qui que tu sois qui tournes tes regards vers cette tombe, dis : Seigneur tout-puissant, ayez pitié de lui.

Il mourut l'an de l'Incarnation du Seigneur MIII, indict. I, le XIIe jour du mois de mai.

L'histoire de Gerbert ne finit pas à sa mort. Si les personnes intelligentes attribuaient sa brillante fortune à son mérite, à ses vastes connaissances, que faisait valoir un esprit souple, habile, quelquefois peu délicat sur les moyens de réussir, le vulgaire, qui explique par le surnaturel ce qui dépasse la portée de son intelligence étroite, était disposé à en chercher la cause dans les puissances occultes. Ainsi fut brodée autour du nom de Gerbert une légende dont l'origine et la date ne sont pas faciles à déterminer. L'examen attentif des écrits qui furent publiés dans les dernières années du xe siècle et dans les premières du xie, ne révèle pas l'allusion la plus légère à ces bruits, à moins qu'on ne veuille en trouver une dans l'Apologie d'Abbon de Fleury-sur-Loire. Il dit à Arnoul, évêque d'Orléans, qui lui reproche d'avoir indisposé contre sa personne les rois de France : « J'avoue que j'ignore la magie et que je n'ai » pas appris les maléfices. »

On pourrait ajouter que le moine de Saint-Martial de Limoges, Adhémar de Chabanais, citant, une vingtaine d'années après la mort de Gerbert, la ville de Cordoue parmi celles que ce savant avait visitées, était l'écho de quelque rumeur vague, dont il ne soupçonnait pas l'importance. Rien ne le prouve; mais il est certain que le nom de Cordoue, auquel se joignit le nom de Séville, ouvrit à l'imagination une source de merveilleux d'autant plus riche, qu'elle coulait d'un pays éloigné, en possession des infidèles adonnés tous, disait-on, à la nécromancie.

On ne connaît donc pas l'origine de la légende de Gerbert; elle s'est formée lentement, loin des lieux qu'il avait habités et où son nom, sa vie, ses travaux, étaient le mieux connus. On la rencontre pour la première fois dans un auteur allemand de la fin du XI[e] siècle; on en suit la trace dans quelques chroniques de Lorraine, de Brabant, d'Angleterre; et c'est dans cette île que, trouvant des esprits disposés au merveilleux, elle se développe et prend sa forme complète. Jusqu'à la fin du XII[e] siècle, il n'y en a pas un seul mot dans les écrits de France, d'Espagne ni d'Italie. Le monastère de Fleury-sur-Loire était peu bienveillant pour Gerbert, dont la renommée avait éclipsé celle d'Abbon; il a donné sur le concile de Saint-Basle des renseignements inexacts, nuisibles à la réputation de Gerbert, et que l'on a répétés jusqu'à nos jours. Si ses moines avaient entendu parler des relations de Gerbert avec le diable, avec quel empressement ne les auraient-ils pas consignées dans leur chronique! Le silence de Hugues de Fleury est un sûr garant que, vers l'année 1150, on les ignorait sur les bords de la Loire.

Papire Masson, qui a tout lu [1], soupçonne, et les critiques ne l'ont pas contesté après lui, que Bennon, cardinal de l'antipape Guibert, avait inventé cette fable, pour décrier Grégoire VII, adversaire de l'empereur Henri IV [2].

Mais une légende fut-elle jamais l'œuvre d'une seule personne? Peut-on la fabriquer d'une seule pièce, la rendre populaire cent ans après la mort du héros, si le souvenir n'en est pas conservé? Il y a des lois pour le développement successif des idées comme pour celui des diverses productions de la nature, et, si elles échappent à notre observation, elles n'en existent pas moins. La légende de Gerbert les a suivies; Bennon l'a écrite le premier; il à pu y ajouter quelques traits, mais il ne l'a pas inventée. Au reste, il avait bien choisi le moment pour la publier.

La lutte violente de Grégoire VII contre l'empereur Henri IV avait surexcité tous les esprits en Europe. Les défenseurs des investitures par les laïques, les simoniaques, les prêtres, les moines qui ne voulaient pas se sé-

[1] Qui omnia legit. Baron. Annal eccles. t. X, p. 916. — [2] Atque hujus fabulæ inventorem suspicor Bennonum presbyterum cardinalem : is enim odio Hildebrandi multa quoque de prædecessoribus ejus fingit.

parer de leurs femmes et de leurs enfants, admettaient avec plaisir, propageaient avec ardeur les calomnies contre le réformateur, trop souvent égaré par l'amour du bien. Le meilleur moyen de perdre ce pape, fils d'un charpentier de la petite ville de Saona, dans la Toscane, était, dans un temps d'ignorance et de crédulité, d'en faire un magicien, de rattacher son nom à celui d'un autre pape de naissance obscure comme lui, dont le nom devait être mêlé à quelque récit dans lequel le diable intervenait.

Gerbert, d'après Bennon [1], avait infecté la ville de ses maléfices, et presque tous les papes, jusqu'à Hildebrand, furent des magiciens. Théophylacte et Jean (Benoît IX et Grégoire VI), quoique jeunes encore, avaient adopté les idées sacriléges de Gerbert; ils les transmirent à leurs disciples Hildebrand et Brazutus, unis par une étroite amitié. Celui-ci, pour ouvrir les voies du Saint-Siége à Hildebrand, empoisonna six papes, etc., etc. Quant à Gerbert, il avait un démon particulier qu'il interrogeait sur son avenir. Il lui demanda l'époque de sa mort. « Ce ne sera pas, répondit le démon, avant que tu aies » célébré la messe à Jérusalem. » Gerbert rassuré comptait sur de longues années de vie, lorsque, célébrant un jour la messe dans l'église de Sainte-Croix-de-Jérusalem, qui se trouve à peu de distance du palais de Saint-Jean-de-Latran qu'il habitait, il connut que la prédiction était accomplie. Alors grand désespoir, aveu public de ses fautes, ordre qu'on lui coupât les mains et la langue.

Bennon ne parle pas du voyage chez les Arabes d'Espagne, soit qu'il n'en eût pas besoin pour sa cause, ou, ce qui est plus vraisemblable, qu'il ne le connût pas.

Les moines qui ont écrit un peu après Bennon, se montrent plus timides que cet adversaire du Saint-Siége. Pas un seul ne répète la fable de Grégoire VII, quoique les récits d'empoisonnements et d'assassinats soient assez du goût de la foule, surtout quand le diable y joue un rôle. Cette partie était peut-être l'œuvre du cardinal Bennon; elle ne fut pas acceptée par le peuple qui avait lui aussi sa légende merveilleuse. Elle se racontait dans les chau-

[1] Benno, Vita et gesta Hildebrandi apud Jos. Petr. Maffæium e Societ. Jesu, Histor. Judic. libri XVI, IIa pars, p. 89-95.

mières, pendant les longues veillées d'hiver, et dans les monastères pendant les promenades sous les arceaux du cloître ou dans les bois du voisinage. Les chroniqueurs se contentent d'abord d'y faire allusion par deux mots, puis par quelques lignes.

Le plus discret de ces moines et le premier en date est Hugues, moine à Verdun, avant de devenir abbé de Flavigny en Bourgogne; Hugues connaît l'histoire de Richer, dont il cite textuellement des lignes; il sait comment Gerbert est allé en Espagne à la suite du comte Borel; mais il nous apprend qu'il s'était fait chasser du monastère d'Aurillac à cause de l'*insolence de ses mœurs*. Puis il glisse sur l'histoire; et de l'air d'un homme qui ne veut pas tout dire, il affirme que Gerbert se fit élever à l'archevêché de Ravenne par quelques prestiges [1], qu'il devint pape et qu'il fut appelé Silvestre II.

Sigebert, moine de Gemblours, dans le Brabant, n'est guère partisan des réformes de Grégoire VII [2]; il n'ose pas attaquer ce pape dont les idées triomphent, mais il s'en venge sur Gerbert. « Quelques écrivains, dit-il, ne » nomment pas Silvestre parmi les papes; ils mettent à sa place Agapit; ce » que l'on croit fort à propos. Car on dit que ce Silvestre n'est pas entré par » la porte et qu'il doit être exclus du nombre des papes. Car il y a des gens » qui l'accusent de nécromancie. On ne parle pas bien non plus de sa mort. » On dit qu'il est mort frappé par le diable. Quant à moi, je ne décide pas » la chose [3]. »

Orderic Vital exalte le mérite de Gerbert; il lui donne pour disciples tous les hommes les plus remarquables du xe siècle, même ceux qui étaient morts longtemps avant sa naissance. Il le met de très-bonne heure en rapport avec le diable : « On rapporte de Gerbert que tandis qu'il était scolastique (élève ou » maître?), il eut des entretiens avec le diable, auquel il demanda ce qui lui » devait arriver. Le diable lui répondit aussitôt par cette phrase ambiguë :

« Gerbert passe de R. à R., puis pape il brille dans R. »

[1] Rer. Gall. script. t. X, p. 206. — [2] ..... Uxoratos sacerdotes a divino officio removit et laicis missam eorum audire interdixit, novo exemplo et, ut multis visum est, inconsiderato judicio. Sigeb. Gemblac. Chronic. ad ann. 1074. — [3] Rer. Gall. script. t. X, p. 217, note. Agapitus hic... somniantium in imaginatione tantum videtur extitisse. Ibid.

« Cet oracle du malin était bien alors assez obscur à comprendre, mais » nous le voyons ensuite complétement réalisé. Car Gerbert passa du siége » de Reims à la prélature de Ravenne, puis il devint pape à Rome[1]. »

Après ces chroniqueurs craintifs ou ignorants, qui éveillent notre curiosité sans la satisfaire par quelques mots ou par quelques lignes, vient Guillaume de Malmesbury : celui-ci nous donne tous les détails de cette histoire diabolique. Il est complet, parce qu'il est de bonne foi. Pour lui cette fable est une histoire vraie, authentique.

« Gerbert », que Guillaume appelle Jean, par confusion peut-être avec Jean de Ravenne, l'antipape de Crescentius, « a grandi dans le couvent de » Fleury-sur-Loire. Dès qu'il connut le *birium* de Pythagore, ennuyé de la » vie monastique, ou entraîné par la passion de la gloire, il quitta le couvent, » pendant la nuit, et il s'enfuit en Espagne, pour étudier chez les Sarrasins » l'astrologie et les autres sciences de cette nature. Il apprit, sous leur direc- » tion, après deux ans, ce que signifient le chant et le vol des oiseaux ; il » connut le secret d'évoquer les ombres des morts ; enfin, il posséda tout ce » que la curiosité humaine peut connaître de nuisible ou de salutaire.

» Il est inutile de parler des sciences permises : arithmétique, musique et » géométrie ; il s'en pénétra de manière à prouver qu'elles étaient au-dessous » de son génie, et il en ranima l'étude dans la Gaule où elles étaient depuis » longtemps tout à fait oubliées. Il fut assurément le premier qui, prenant » l'abacus chez les Arabes, en donna les règles, que les abacistes compren- » nent à peine, après s'être bien fatigués à les étudier.

» Il habitait chez un philosophe de cette secte, qui s'était laissé gagner d'a- » bord par les fortes dépenses, puis par les promesses de son hôte. Le Sarrasin » ne refusait pas de lui vendre sa science. Gerbert le fréquentait assidûment ; » il s'entretenait avec lui tantôt de choses sérieuses, tantôt de choses légères ; » il en obtenait des livres qu'il copiait. Il y en avait un seul qu'il ne pouvait » pas soutirer ; il renfermait tout ce que l'on peut savoir. Gerbert désirait ar- » demment se le procurer à tout prix, car le fruit défendu a toujours pour » nous de l'attrait ; ce que l'on nous refuse paraît plus précieux ! Prières,

[1] Rer. Gall. script. t. X, p. 235.

» supplications au nom de Dieu, protestations d'amitié, offres brillantes, pro-
» messes plus brillantes encore, il met en vain tout en œuvre. Alors il a re-
» cours aux embûches nocturnes.

» L'assiduité avait engendré la familiarité entre Gerbert et la fille du Sar-
» rasin ; d'accord avec celle qui l'aimait, il charge de vin notre homme,
» prend le volume placé sous son traversin et s'enfuit. Le Sarrasin s'éveille:
» guidé par les étoiles, dont il connaît les secrets, il poursuit le fugitif.

» Le fugitif consulte aussi les astres ; il comprend le danger qui le menace ;
» il se cache sous un pont de bois, qui était dans le voisinage ; il embrasse
» une poutre ; il se suspend de manière à ne toucher ni l'eau ni la terre. Le
» Sarrasin, dérouté dans ses recherches, rentre chez lui. Gerbert précipite sa
» marche et arrive à la mer. Là, par des enchantements, il appelle le diable :
» il lui jure un hommage éternel s'il le protége contre son ennemi, qui
» s'est remis à sa poursuite, et s'il le transporte au delà de la mer. Cela fut
» fait.

» Quelqu'un pourrait croire que ce sont des inventions du peuple, parce
» qu'il se plaît à attaquer la réputation des savants, et qu'il accuse de s'entre-
» tenir avec le démon celui qui excelle dans son art. De là des plaintes de
» cette nature par Boëce, dans son livre de la consolation de la philosophie,
» parce qu'il se livre à l'étude de la sagesse.

» Pour moi, le récit extraordinaire de la mort de Gerbert ne me laisse
» aucun doute sur son sacrilége. Car enfin, comme nous le dirons bientôt,
» au moment de mourir, pourquoi bourreau exécrable irait-il déchirer son
» corps, s'il n'avait pas la conscience d'un crime inouï ! Aussi, dans un vieux
» volume qui est tombé dans mes mains, et où l'on avait mis tous les noms
» des papes avec les années de leur règne ; j'ai lu ces mots : *Jean ou Gerbert,*
» *dix mois; celui-ci a terminé honteusement sa vie.*

» Gerbert, revenu dans la Gaule, sa patrie, ouvrit des écoles publiques, et
» acquit la réputation du maître le plus savant. Il avait pour compagnons
» de ses études, pour collègues, Constantin, abbé du monastère de Saint-
» Maximin, près d'Orléans, auquel il adressa les règles de l'abacus ; Adal-
» bolde, évêque d'Utrecht, dit-on, qui a donné lui aussi des preuves de son
» génie dans sa lettre à Gerbert sur la question du diamètre d'après Ma-

» crobe, et dans quelques autres écrits. Il eut des disciples d'un esprit distin-
» gué, de race noble : Robert, fils de Hugues Capet, Othon, fils de l'empe-
» reur Othon. Robert, plus tard roi de France, récompensa son maître par
» l'archevêché de Reims. Il y a dans cette église des choses qui attestent son
» savoir : une horloge artistement composée, des orgues hydrauliques, où le
» vent, dégagé d'une manière merveilleuse par la violence de l'eau bouil-
» lante, emplit la cavité de l'instrument et rend des sons mélodieux en s'é-
» chappant par les issues nombreuses d'un tube d'airain.

» Othon, qui fut empereur d'Italie après la mort de son père, créa Ger-
bert archevêque de Ravenne, et bientôt il le fit pape de Rome.

» Gerbert soutenu par son patron, qui était le diable, pressait la fortune
» pour réaliser tout ce que son imagination avait rêvé. Il fit servir à ses pas-
» sions des trésors autrefois cachés par les Gentils, et que la nécromancie lui
» avait fait découvrir sous des amas de ruines...

» Il y avait près de Rome, au Champ-de-Mars, une statue d'airain ou de
» fer, je ne sais lequel des deux, qui avait l'index de la main droite étendu,
» et on lisait écrit sur sa tête : *Frappe ici!* Les hommes des siècles passés,
» convaincus que ces mots indiquaient l'existence d'un trésor, avaient mutilé
» à coup de hache, la statue innocente. Gerbert releva leur erreur en don-
» nant à l'inscription un sens bien différent. A midi, lorsque le soleil est au
» centre, il examine jusqu'où se prolonge l'ombre du doigt, y plante un
» pieu, et revient, pendant la nuit, avec un serviteur qui porte une lanterne.
» Ils creusent la terre par les moyens ordinaires ; une large entrée s'ouvre
» devant eux. Ils aperçoivent un vaste palais, des murs d'or, des plafonds
» d'or, tout est en or ; des soldats d'or avec des tessères d'or, un roi d'or à
» table avec une reine du même métal ; des mets servis, des serviteurs de-
» bout, des coupes d'un poids et d'un prix élevé, où la main d'œuvre l'em-
» portait sur la matière. Dans un angle, un escarboucle admirable et de
» petit volume dissipait, par son éclat, les ténèbres de la nuit. Dans l'angle
» opposé, un enfant debout armé d'un arc, le nerf tendu, la flèche prête à
» partir.

» Ainsi partout un art merveilleux ravissait les regards des spectateurs ;
» on voyait tout, mais on ne pouvait toucher à rien. Dès que quelqu'un

» s'apprêtait à toucher un objet, toutes les statues paraissaient tressaillir et » prêtes à s'élancer sur l'audacieux. Gerbert, effrayé, réprima ses désirs; le » serviteur ne put s'empêcher de dérober un couteau admirablement tra- » vaillé, qu'il avait vu sur la table. Il pensait sans doute, au milieu de tant » de richesses, pouvoir cacher son petit larcin. A l'instant même, toutes les » statues se dressent en frémissant, l'enfant lance la flèche contre l'escar- » boucle, tout tombe dans les ténèbres. Et si, par un avertissement du ciel, » le serviteur n'eût aussitôt rejeté le couteau, il aurait été cruellement traité » avec son maître. Gerbert, éclairé par la lanterne, s'éloigna sans assouvir sa » cupidité. C'est une opinion constante chez le vulgaire que Gerbert avait » préparé tout cela par des prestiges diaboliques.

» La renommée a publié que Gerbert avait fondu [1] pour son usage la tête » d'une statue sous une certaine position des astres, à savoir lorsque toutes » les planètes allaient commencer leur course. Cette tête ne parlait pas sans » être interrogée; mais qu'elle dît *oui* ou *non*, jamais elle ne trompait. Par » exemple, lorsque Gerbert disait: Serai-je pape? — la statue répondait: » Oui. — Mourrai-je avant de chanter la messe à Jérusalem? — Non. — » On dit que, trompé par cette réponse ambiguë, il ne songeait pas à faire » pénitence, comme un homme qui se flattait d'une longue vie. Quand donc » songerait-il à visiter Jérusalem pour hâter sa mort? Il ne comprit pas qu'il » y avait à Rome une église appelée Jérusalem. Le pape y chante la messe » les trois dimanches qui ont pour titre : *Statio ad Jerusalem*. Aussi, » comme Gerbert se préparait pour la messe, un de ces dimanches, il se plai- » gnit d'une indisposition subite. Le mal augmentant, il se coucha. Il con- » sulta la statue qui lui apprit et son erreur et sa mort.

» Gerbert fait appeler les cardinaux, il pleure longtemps ses crimes, puis, » au milieu de la stupeur et du silence des assistants, il ordonne, furieux, » hébété par la douleur, que son corps soit haché, que les lambeaux soient » jetés hors du palais. « Que celui, disait-il, qui a cherché l'hommage de

[1] On dira plus tard la même chose du célèbre moine Roger Bacon. Naudé. Apologie. p. 352.

» mes membres en ait le service, car jamais mon âme ne s'est attachée à ce » serment ou plutôt à ce sacrilége[1]. »

Telle est la légende de Guillaume de Malmesbury ; elle est complète. Elle sera désormais répétée en entier ou en partie avec quelques variantes de peu d'importance par tous les écrivains du moyen-âge, qui auront à citer le nom de Gerbert[2]. Aucun ne s'avisera de révoquer en doute l'exactitude, l'authenticité de ce récit. La fable de Grégoire VII se perdra, celle de Gerbert prendra de la force.

L'Italie, qui paraît les ignorer toutes les deux, ajoute un nouvel élément à la légende de Silvestre. Un diacre de Saint-Jean-de-Latran, nommé Jean, qui nous a laissé des détails pleins d'intérêt sur l'église à laquelle il était attaché, nous dit les papes qui y étaient ensevelis. On lit à propos de Gerbert : « Sous le même portique est enterré Gerbert, archevêque de Reims, qui, de» venu pape, fut appelé Silvestre. Souvent son tombeau, même par le temps » le plus serein, et quoique placé dans un lieu qui n'est pas humide, laisse » échapper visiblement des gouttes d'eau, ce qui étonne assez tout le » monde[3]. »

Ce fait si simple, qui s'explique par la nature du sol où était placée la tombe, prend une signification précise sous la plume du chroniqueur de Vézelai : « La tombe de Gerbert sue avant la mort des papes[4]. »

Guillaume Godelle, anglais d'origine et moine de Saint-Martial de Limoges, n'est pas certain que Silvestre et Gerbert soient la même personne ; mais il est convaincu que le Seigneur a été touché de la pénitence tardive de Gerbert, et qu'il n'a pas refusé le pardon à son repentir sincère[5]. Dans la chronique de Godelle, l'humidité, la sueur du tombeau de Gerbert prennent de grandes proportions : « On dit maintenant que ce tombeau annonce la

[1] Rer. Gall. script. t. X, p. 243-44-45. — [2] Il est inutile de citer Albéric des Trois-Fontaines, Vincent de Beauvais et les autres. — [3] Mabill. Musæum, Ital. t. II, p. 568. — [4] Silvestri papa. Hic est Gerbertus, cujus tumba sudat ante obitum paparum. Labb. Nova Biblioth. I, 395. — [5] Seram non credens in vita hac pœnitentiam, speravit et promeruit veniam.,.. pœnitenti veraciter veniam non negavit. Rer. Gall. script. t. X, p. 261.

» mort du pontife romain, de sorte que peu d'instants avant sa fin, il répand » tant d'eau que cela fait de la boue tout autour. Quand un cardinal ou un » haut dignitaire de l'Eglise doit mourir, le tombeau est tellement humide » qu'il semble avoir été arrosé. »

Un autre trait, mais plus récent de cette légende, c'est que le trépas des papes est annoncé *par un choc et froissis des os qui se fait au-dedans*, comme il est remarqué, au rapport de Platine, en l'épitaphe que l'on a mis dessus [1].

Ces récits, qui nous font sourire, furent adoptés comme vrais et exploités avec passion par les novateurs du seizième siècle. Ils étaient si profondément gravés dans quelques esprits, que des catholiques avouaient qu'il n'était pas possible de les effacer [2]. Gerbert trouva pourtant de nombreux et savants défenseurs de sa mémoire, dont les plus célèbres sont : Pap. Masson, Florimond de Rémond, *l'honneur de la Gascogne* [3], Baronius, qui sur d'autres points ne le ménageait pas, Bellarmin, Bzovius, Ciacconius et tant d'autres avant Naudé, et le docteur Spoerl. Ces controverses ardentes sont oubliées ; les volumes qu'elles ont suscités dorment dans la poussière, les progrès de la raison et du bon sens en ont fait justice.

Le choc et le froissis des os, dont parle Platine, auraient dû détruire le corps de Gerbert, si déjà, d'après Guillaume de Malmesbury, on ne l'eût coupé par morceaux, haché. L'occasion de vérifier le fait se présenta vers le milieu du XVIIe siècle.

L'église de Saint-Jean de Latran, bâtie par le pape saint Silvestre après le baptême de Constantin, dura jusqu'au pontificat d'Etienne VI [896], mais alors elle s'écroula. Il était facile de le prévoir par le travail des murs qui s'étaient disjoints, crevassés, et par l'affaissement du toit. Sergius III [904-911] la reprit aux fondements et la refit en entier [4]. Cette nouvelle basilique dura jusqu'en 1648. Le pape Innocent X, craignant un accident semblable à celui qui était arrivé sous Etienne VI, ordonna de très-grandes réparations. Il fallut toucher aux tombes des papes placées dans la nef et sous le portique

[1] Naudé, Apologie, p. 410. — [2] Ibid. p. 411. — [3] Ibid. p. 389. — [4] Johann. Diacon. apud Mabill. Musæum Ital. p. 575.

de la basilique. Le chanoine César Rasponi, qui confirme le suintement de la tombe de Gerbert, assista à ce travail. « Quand on creusa sous le portique, » le corps de Silvestre II fut trouvé tout entier, couché dans un sépulcre de » marbre, à une profondeur de douze palmes (un mètre). Il était revêtu des » ornements pontificaux, les bras croisés sur la poitrine, la tête couverte de la » tiare sacrée. Dès qu'on l'eut changé de place, l'action de l'air le fit tomber » en poussière, et il se répandit tout autour une odeur douce et agréable, » peut-être à cause des parfums que l'on avait employés pour l'embaumer. » Il n'en resta qu'une croix d'argent et l'anneau pontifical [1]. »

Le chanoine de la basilique ne nous dit pas où furent déposés les restes de Silvestre II. On ne sait pas davantage ce que sont devenus la croix et l'anneau. La table de marbre, qui recouvrait son tombeau, a été scellée dans le second pilier à droite, en dedans de la nef latérale, en face de la chapelle de saint Maxime. Aujourd'hui encore, le voyageur ému de tant de souvenirs qui se rattachent au nom de Gerbert, y lit l'épitaphe composée par le pape Sergius IV, qui rend à ce personnage célèbre la justice que la postérité ne lui a rendue que bien tard.

Les personnes qui ont lu notre travail ont trouvé sans doute qu'il différait des divers écrits publiés jusqu'à ce jour sur Gerbert. Nous avons voulu donner une histoire, non un panégyrique; et, comme le fondement de l'histoire est la vérité, que c'est une espèce de mensonge de ne dire la vérité qu'à demi [2], nous n'avons rien caché de ce qui nous a paru vrai. Si nos jugements sont quelquefois sévères, c'est la faute des actes auxquels ils s'appliquent. Il est facile de vérifier notre exactitude, de s'assurer de notre impartialité, puisque les textes les plus importants sont indiqués ou placés sous les yeux du lecteur. Le plus souvent c'est Gerbert lui-même qui nous a donné le moyen d'apprécier sa conduite et les motifs qui l'ont fait agir.

Au reste, nous ne pensons pas que sa réputation ait eu à souffrir de l'exa-

[1] Mabill. Annal. Bened. t. IV, p. 163, 164. — [2] Fleury, IVe Disc. sur l'Hist. ecclés.

men auquel nous l'avons soumise. Si nous avons fait ressortir, avec quelque vivacité, les défauts de son cœur, que des personnes attribueront peut-être à la grossièreté des temps dans lesquels il vivait, à la faiblesse de la nature humaine, nous avons mis en relief les grandes qualités de son esprit; nous avons exposé les titres de sa gloire, qui n'étaient peut-être pas assez dégagés de l'obscurité dans laquelle ils étaient tombés pendant le moyen âge.

Nous avons considéré Gerbert sous trois aspects différents : comme professeur, comme politique, comme dignitaire de l'Eglise. Le trait saillant de son caractère est l'ambition, non pas cette ambition vulgaire qui cherche la renommée, le pouvoir pour les jouissances matérielles qu'ils procurent, mais celle qui veut dominer les hommes, afin de les éclairer, de les entraîner dans la voie de la civilisation.

La première période de la vie de Gerbert s'est écoulée dans une atmosphère pure à Aurillac, à Vich, à l'école de Reims. Ici sa gloire est sans mélange; il n'y a qu'une voix pour applaudir à ses travaux. Ses études sont sérieuses, son enseignement est fécond. S'il n'a pas le génie qui crée, il possède la curiosité qui cherche, l'esprit qui vivifie, l'activité bienveillante qui communique et répand ses idées. Il joint au bon sens, à la volonté tenace des habitants de l'Auvergne, l'habileté, la souplesse qui, sous des dehors un peu rudes, ne leur firent jamais défaut. Il saura réussir.

En effet, il a reconquis l'ancien domaine des sept arts que l'ignorance avait envahi, et, par une culture intelligente, il l'a préparé pour de riches moissons. A sa voix, l'Eglise apprend à renoncer à cette abnégation [1] si pieuse et si absolue de toute discipline terrestre et de toute clarté, qui prétendait que les discours de Dieu ne sauraient être contraints à suivre les règles de la parole humaine. La piété s'allie avec l'étude de la grammaire, avec celle des diverses branches du *trivium* et du *quadrivium*, c'est-à-dire des sept arts libéraux. Les auteurs profanes Cicéron, Virgile, Horace, etc., ne sont plus au fond de l'enfer, où les avaient plongés quelques esprits étroits et fanatiques; Gerbert les en a tirés pour les confier à ses disciples, qui se laissent enchanter par ces lectures ravissantes. Leur âme s'ouvre au sentiment du

[1] J. V. Le Clerc et Renan, Disc. sur l'état des lettres en France au XIVe siècle, p. 390.

beau qu'ils ne savent pas exprimer : ils comprennent l'art de disposer un sujet pour convaincre, pour émouvoir les auditeurs. Les écrits de leur maître leur montreront plus tard un essai de l'application de ces règles dans ses lettres à Wilderode, à Siguin, dans les discours prononcés à Mouzon, à Reims. Ils verront, par le récit des actes de Saint-Basle, renaître sous sa plume l'histoire qui n'était plus qu'une chronique sèche et sans intérêt. Richer profitera de cet exemple et des réminiscences de l'antiquité.

Gerbert fut moins heureux quand il voulut inspirer à ses disciples le goût de la poésie. Sa nature positive et pratique devait se prêter peu à un genre qui a besoin, pour fleurir, d'une imagination brillante, réglée par le goût. Les épitaphes qu'il a composées pour quelques personnages de son temps n'ont pas de valeur littéraire, et nous ne pouvons pas, malgré l'autorité des Bénédictins, admirer ses douze vers en l'honneur de Boëce. Le poëme satirique de son élève Ascelin ou Adalbéron, évêque de Laon, ne brille pas davantage par la facilité ou par le choix heureux de l'expression ; il n'est que méchant. Un commentaire plus long que le texte ne permet pas toujours d'en saisir le sens. Nous ne pouvons point parler des deux proses ou cantiques composés, dit-on, par Gerbert sur le Saint-Esprit et sur les anges. Il nous semble que les deux pièces n'en faisaient qu'une, et nous avons inutilement essayé de la retrouver dans le commentaire que nous en a fourni la bibliothèque d'Oxford [1].

Nous savons très-peu de chose de l'enseignement philosophique de Gerbert. Rappelons à sa gloire que les auteurs qu'il interprétait à ses élèves étaient les seuls que l'on connût en France deux siècles après sa mort. L'étude du syllogisme, de l'art de raisonner, les disputes incessantes aiguisaient l'esprit, l'accoutumaient à l'argumentation ; mais les hautes questions de psychologie, de métaphysique ou de morale n'étaient pas abordées par le professeur.

Son opuscule, d'un style barbare, sur l'emploi du raisonnement et de la raison, seul traité philosophique qu'il nous ait laissé, fait penser qu'il s'engageait avec son siècle dans la voie où se sont précipités les âges suivants. Il ne paraît pas que ce travail ait été fort répandu, même pendant le XI[e] siè-

[1] Nous le devons à la bienveillance de M. H. O. Coxe, conservateur de la Bibliothèque d'Oxford, qui s'est donné la peine de le copier.

cle, ni qu'il ait joué aucun rôle dans le débat célèbre que les genres et les espèces, ou, comme l'on disait alors, les *universaux* allaient bientôt susciter entre les *nominalistes* et les *réalistes*. Gerbert n'est cité par aucune des deux écoles, quoique le réalisme eût pu s'approprier quelques-unes de ses propositions. En effet, Gerbert parle de ces différences substantielles qui constituent les genres et les espèces véritables, de ces formes des formes, *formæ formarum*, qui ne passent point, mais qui sont éternellement. Il les oppose à ces formes éphémères, à ces modes temporaires, qui déterminent éventuellement le sujet et qui sont l'acte même des puissances dont il est doué.

Ne trouve-t-on pas là un reflet de la théorie platonicienne des idées mêlé à des formules que le péripatétisme a fournies? Et ce reflet, quelque faible qu'il soit, ne sert-il pas à éclairer le côté métaphysique de la question des universaux, celui-là même auquel le réalisme s'est attaché et qui lui a inspiré les théories les plus sublimes et les plus hardies?

Les services rendus par Gerbert au *trivium*, c'est-à-dire aux trois premiers arts libéraux par l'étude et la conservation des auteurs de l'antiquité latine, ne sont pas ceux qui ont frappé le plus ses contemporains. C'est moins le littérateur que le savant qu'ils se plaisent à louer en lui. Gerbert ne faisait pas, comme son rival, Abbon de Fleury, de ces petites pièces de vers acrostiches, qui n'ont d'autre mérite qu'une difficulté vaincue; on ne le consultait pas sur une question de césure ou de quantité [1]; mais on s'adressait à lui pour comprendre l'abacus, la musique, la géométrie, l'astronomie. Gardons-nous de sourire en mesurant d'un coup d'œil la carrière fort étroite que ces sciences offraient alors à parcourir. L'esprit latin ne sut jamais s'élancer dans l'immensité avec le génie grec ; il resta toujours attaché à la terre. Gerbert, qui ne connaissait pas les Grecs, suivit fidèlement ses maîtres latins. Son savoir en géométrie, en astronomie, en musique serait assurément fort léger de nos jours; il était très-vaste pour une époque où ces études étaient presque mortes. Il a eu le bonheur de les ranimer ; il a eu surtout le bonheur de retrouver ou du moins de vulgariser les neuf signes, le système de notre numération décimale, qui devaient faciliter, dans les siècles futurs,

[1] Mign. t. 139, col. 519, 575.

ces calculs, ces théories, ces découvertes qui rendent quelques noms immortels. Les recherches de M. Chasles ont prouvé que ce n'est point aux Arabes, mais à Gerbert que doit remonter la reconnaissance des hommes qui ont fait un si merveilleux usage de ce système. Il faudrait, pour faire acte de justice, graver sur le piédestal qui supporte sa statue ces signes, cette méthode qui tiennent une place si importante dans l'histoire des sciences.

Si le moyen âge et les temps modernes n'avaient pas conservé un souvenir bien précis des travaux de Gerbert, ils avaient une telle idée de son mérite, qu'ils lui attribuaient des écrits dont les auteurs n'étaient pas connus; ils accordaient même une telle fécondité à sa plume, qu'ils lui faisaient honneur de livres qui n'ont pas existé, et que des titres divers donnés au même traité désignaient, d'après eux, autant de traités différents. Cette erreur n'est plus permise aujourd'hui [1].

On voudrait retenir Gerbert dans son école de Reims, où il exerce un empire absolu, accepté avec reconnaissance. Les paroles tombées de sa bouche sont recueillies avec respect, comme des oracles. La réponse : *Magister dixit* doit suffire, comme autrefois dans la Grèce, pour trancher les difficultés, pour dissiper les ténèbres. Tout change dès qu'il passe à l'administration, à la politique. Au lieu d'un auditoire sympathique et dévoué, il ne rencontre plus que des personnes jalouses, haineuses, qui ont recours à la calomnie, à la violence pour le combattre.

Cette brusque transition d'un milieu calme et moral dans un monde agité par des passions aveugles et brutales, où l'injustice était honorée, pourvu qu'elle fût puissante, troubla ses idées. Elles furent encore plus troublées, après la mort d'Othon II, par la conduite des seigneurs, clercs et laïques les plus considérés. Pour eux, le droit, les serments les plus solennels n'étaient que de vains mots. Il fallait vaincre, il fallait augmenter ses richesses, son influence, conquérir une position brillante : le but justifiait les moyens; le succès légitimait la perfidie. On sait les progrès rapides que fit Gerbert dans cette nouvelle école sous la direction de l'archevêque de Reims. Il dépassa son

[1] Voir dans les notes, à propos de deux de ces manuscrits, la lettre qu'a bien voulu nous adresser M. Halm, conservateur en chef de la bibliothèque royale de Munich.

maître. Lothaire, Louis, Hugues Capet, Arnulfe, Charles de Lorraine, Théophanie éprouvèrent tour à tour la légèreté de ses promesses. Le pouvoir avait pour lui de grands attraits; il n'aimait pas à perdre son temps et sa peine: il en réclamait le prix avec une hardiesse d'expressions qui blesse les moins délicats.

Un cœur où le dévouement était tarifé ne devait pas s'ouvrir aux effusions de l'amitié, qui se plaît dans les sacrifices. Gerbert eut des protecteurs, des connaissances utiles, mais, comme tous les ambitieux, il n'eut pas d'amis. Deux ou trois lettres où il parle en style pompeux, des douceurs, des bienfaits de l'amitié, quand il a subi ou qu'il craint des revers, ne doivent pas nous donner le change. Une pensée bien simple, un mot échappé du cœur, un regret, un soupir révèlent un ami. On ne trouve rien de semblable dans la correspondance de Gerbert. Il rappelle, il vante sans cesse les services qu'il a rendus; il ne parle jamais des récompenses qu'il a reçues. Que le malheur ou la mort frappe ses bienfaiteurs, il n'y paraît sensible que dans la mesure de son intérêt personnel. Les absents lui passaient du cœur; il avait oublié le nom de ses parents qui habitaient en Auvergne; ils étaient pauvres, il n'avait pas eu besoin d'eux.

Cette sécheresse de cœur ne doit pas nous empêcher de reconnaître que Gerbert a ravivé le flambeau près de s'éteindre des lettres et des sciences, qu'il a concouru au triomphe d'Othon III et de Hugues Capet, qu'il a rendu d'immenses services à l'Eglise.

S'il ne devait qu'à la vertu les honneurs dont il a été comblé, sa conduite pourrait être proposée comme un modèle. Dans un temps où des plaintes amères et trop fondées retentissaient contre les mœurs du clergé, ses ennemis les plus acharnés ne lui reprochèrent pas une seule faiblesse dans sa vie.

A Bobio, il réclama au nom de la justice contre des abus déplorables, qui donnaient au luxe des seigneurs, à leurs chiens, à leurs chevaux les biens consacrés à l'entretien des monastères et des pauvres. Son zèle l'emporta peut-être au delà des limites de la prudence et de la modération.

Il fut plus sage sur le siége de Reims où, ses vues s'étendant avec sa juridiction, il voulut faire triompher la réforme dans toute la province ecclésiastique. Si Baronius et les auteurs ultramontains le traitent avec une sévérité

peu convenable, à cause des principes qu'il soutint dans sa lutte contre le Saint-Siége, les Bénédictins et leurs partisans fort nombreux le considèrent comme un défenseur énergique des libertés gallicanes. Gerbert protestait contre les idées propagées par les *fausses décrétales*, mais il voulait à Reims comme à Ravenne l'exécution des arrêts des conciles. La mesure générale que prit l'empereur, sous son inspiration, pour l'administration des biens de l'Eglise eût été d'un avantage inappréciable, si les désordres n'eussent pas empêché de l'appliquer.

Enfin, quand il est monté sur le trône de saint Pierre, les pensées de Gerbert s'agrandissent encore avec son horizon. Le regard pénétrant de Silvestre II embrasse la chrétienté, franchit même ses limites. Il voit le présent, il devine l'avenir! Arrêter les invasions des Barbares et les civiliser par la foi; réunir en un seul peuple, dans le sein de l'Eglise, toutes les populations éparses de la chrétienté; les armer contre l'Islamisme pour lui arracher le tombeau du Christ, concilier le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel, donner le gouvernement au plus digne, tel est l'idéal qu'il lègue à l'avenir! Et, au milieu de ces vastes conceptions, il répandait ses revenus dans le sein des pauvres et des malheureux, il n'enrichissait point sa famille!

Honneur donc, honneur et respect à la mémoire de Silvestre II! Que le ciseau, que le burin de l'artiste reproduisent ses traits, que son buste soit placé dans toutes les bibliothèques, dans les cabinets des hommes studieux, dans celui des simples desservants des villages! Nous avons tous à nous inspirer de quelques-unes de ses bonnes pensées. Ciacconius a conservé un portrait fort ancien de Silvestre II, qui a, dans sa figure fortement accentuée, le cachet de l'intelligence, la ténacité avec une teinte profonde de mélancolie. Qu'on y ajoute de l'esprit, de la finesse; qu'on y mêle un peu de cette bienveillance que l'expérience de la vie donne à ceux qui l'ont traversée, Gerbert revivra tout entier. Il ne restera plus pour expliquer sa légende qu'à transcrire les mots suivants que met dans sa bouche un vieux poète qui l'aimait :

« Ne soyez pas surpris que le vulgaire ignorant m'ait pris pour un magi-
» cien; j'étudiais la science d'Archimède et la philosophie quand c'était une

» grande gloire de ne rien savoir. J'étais donc un sorcier pour les sots! mon
» tombeau vous dit combien j'étais pieux, honnête et religieux. »

Ne mirare magum fatui quod inertia vulgi
   Me, veri minime gnara, fuisse putat.
Archimedis studium quod eram sophiæque sequutus
   Tum cum magna fuit gloria scire nihil,
Credebant magicum esse rudes. Sed busta loquuntur
   Quam pius, integer et relligiosus eram.

GERBERTI

OPERA

EPISTOLÆ GERBERTI

INCIPIT EXEMPLAR EPISTOLARUM GERBERTI PAPÆ QUAS AD DIVERSOS COMPOSUIT [1]

EPISTOLA 1.

Epistola ADALBERONIS Remensium archiepiscopi et STEPHANI romani diaconi cardinalis [2] ad THETBALDUM episcopum Ambianensium [3].

Inveterate dierum et malorum, Thetbalde [4], quid lucri tua tibi contulit absentia? Nostra ne ut abutaris patientia, contemptor legum divinarum et humanarum, sedem apostolicam appellasti nec adiisti? Litteras pecunia et mendacio tuo Romæ editas a te accepimus xiiii kal. aug., plusculum in te quam pro te continentes. Cui synodo nec interfuisses, nisi interposita conditione reservandi honoris, quod abesse fuit non adesse. Cur latitas? cur sanctam synodum [5] fugis? Ei, quæ acta est v. non. jul., exhibere te noluisti et præsenti, quæ denuntiata est agi viii kal. octob., interesse recusas. Convénerunt [6]............ pro te reverendi medici, qui morbos tuos optime noverint, tyrannicam scilicet vim qua infulatus es contre regium velle, ac illum tuum pseudoarchiepiscopum cum episcopis excommunicatis, qui suarum manuum impositione velut quodam contagio te infecerunt. Et quoniam judicio domini Benedicti septimi papæ in synodo, qua Bonefacius damnatus est, incurabilis repertus es, nec ejus filius Stephanus sanctæ Romanæ ecclesiæ diaconus mederi tibi prævalet, velut morbidum et morbosum hyrcum separamus te a grege dominico, et ex auctoritate Omnipotentis et sanctæ Mariæ sanctique Petri principis apostolorum dampnamus te et excommunicamus sacrisque liminibus ecclesiæ arcemus usque ad veram tui recognitionem et dignam satisfactionem.

Ego Stephanus sanctæ Romanæ ecclesiæ diaconus ad vicem domini Bene-

[1] Sic in cod. L. — [2] Labbe, Concil., t. ix, col. 721, omittit *cardinalis*. — [3] Labbe *Ambianensem*. — [4] Labbe *vide tandem quid*. — [5] Voss. *synodus*. — [6] Labbe nullum relinquit spatium.

dicti papæ septimi huic statuto præfui et præscripsi. Ego Adalbero sanctæ Remensis ecclesiæ archiepiscopus interfui et firmavi cum reliquis.

EPISTOLA (CIV) 2.

ECBERTO [1] TREVERENSI ARCHIEPISCOPO EX PERSONA ADALBERONIS ARCHIEPISCOPI.

Designato operi designatas mittimus species. Admirabilem formam et quæ mentem et oculos pascat, frater efficiet fratri, soror sorori. Exiguam materiam nostram magnum ac celebre ingenium vestrum nobilitabit cum adjectione vitri, tum compositione artificis * elegantis.

EPISTOLA (CVI) 3.

ECBERTO [2] ARCHIEPISCOPO TREVERENSI.

Quia diu optato consilio vestro [3] non perfruimur, non satis patienti animo toleramus; instamus casusque interstrepentes evincere [4] laboramus. Synodus in partibus Rheni, ut fama est, indicta; nostrorumque Episcoporum cum validiores morbi, tum etiam regia negotia, quam una [5] voluimus, interturbant synodum. Sed, ne interim otio torpeamus, beati O. [6] suffragia ad præsens expetere in animo est, unde per vos reditum habere disponimus, ut prolixam disjunctionem nostram ea conjunctione [7] castigemus. Et, quoniam per Verdunum iter nobis est, eo crucem vestra scientia, ut speramus, elaboratam, si fieri potest, cal. novembris dirigite, sitque hoc pignus amicitiæ. Ita opus placens dum oculis crebrius ingeretur, indissolubilis amor in dies augmentabitur.

EPISTOLA (CIX) 4.

EIDEM ECBERTO ARCHIEPISCOPO [8].

Omni difficultate rerum a cœpto [9] itinere interclusi expetendum [10] cen-

[1] L. *E. Treverensi... Ad.* — * An *artificii?* — [2] L. *E.* — [3] M. omitt. *vestro.* — [4] M. D. B. *revincere.* — [5] M. *unam* — [6] M. D. *Ottonis.* B. *Otmari*, vel forte *Othiliæ* Argentoratensis. — [7] L. *cum junctione.* — [8] M. D. *Eidem.* L. *Eidem E. Archepo.* — [9] L. *accepto.* — [10] L. *expettendum.*

suimus portum salutis. Nam declivia [1] montium torrentes continui intercipiunt, compestria sic juges aquæ vestiunt, ut, villis cum habitatoribus sublatis, armentis enectis, terrorem ingerant diluvii renovandi; spes [2] melioris auræ a physicis sublata. Refugimus itaque ad vos tanquam ad arcam Noe, Treverimque invisere totis viribus conamur beati O. per vim extorta obsequia in beati Petri apostolorum principis devotionem relaturi.

EPISTOLA (CXXVI) 5.

Eidem [3].

Quia adversa [4] valetudine relevati estis, non immerito longum mœrorem nobis diminuistis [5]. Gaudemus quippe, si gaudetis, tristamur, si tristamini. Sic sancta societas unum et idem sentiens manet. Nec nos soli dulcem affectum vestrum circa nos sentimus; sentiunt et illi, qui admirabile opus crucis a vobis nostro nomini elaboratæ non sine magna oblectatione conspiciunt, in quo pignus amicitiæ æternitatem sibi affectat.

EPISTOLA (XCVI) 6.

Fratribus Blandiniensibus [6].

Qui me vobis fratrem adoptastis, orbitatem vestram ut sentiremus magnopere effecistis, virque ille venerabilis memoriæ nos sui memores in æternum honestis obtinuit officiis. Ergo agite, patrem vobis dignum citius exquirite, ne grex dominicus fluctuet sine pastore. Nostra ope, si indigetis, utemini [7] et consilio et auxilio juxta vires ac scientiam.

Libros nostros festinantius remittite, et, si is, qui per Claudianum [8] rescribi debuit, insuper mittetur, erit res dignissima vobis ac vestra caritate.

[1] M. *de pluvia.* D. B. *declivium.* — [2] M. D. *Spe.* — [3] M. D. *incerto.* B. *Eidem Ecberto Trevir. Arch.* — [4] M. *amissa.* D. B. *aversa.* — [5] D. *diminuis.* Codd. *sentiant.* — [6] M. D. B. *Blandiniacensibus.* — [7] M. D. B. *utimini.* — [8] M. *Claudium.*

EPISTOLA (CV) 7.

FRATRIBUS BLANDINIENSIBUS EX PERSONA ADALBERONIS.

Quousque [1] abutemini patientia, fidissimi quondam, ut putabatur, amici [2]? Caritatem verbis [3] prætenditis rapinam exercere parati. Cur sanctissimam societatem abrumpitis? Quosdam codices nobis vestra sponte obtulistis, sed nostri juris nostræque Ecclesiæ contra divinas humanasque leges retinetis. Aut librorum restitutione cum adjuncto caritas redintegrabitur, aut depositum male retentum bene merito supplicio condonabitur [4].

EPISTOLA (XXXVI) 8.

EX PERSONA ADALBERONIS GUIDONI [5] ABBATI GANDAVENSI [6] GERBERTUS [7].

Frustra sibi arcem religionis attribuunt, qui præcipuas religionis partes evertunt. Qui charitatem non habet, qui fidem promissam negligit, isne religionem tuetur? Si fraterna colloquia nobis exhibuistis vel qualibuscumque nuntiis lætari fecistis tanto temporum intervallo, conscientia testis est.

Arctius sua retinent, qui [8] aliena concupiscunt. Ex vestris fratribus quendam adoptavimus; sed noster, qui redire debuit, retentus est. Rescribite ergo saltem quid ex his animo sederit [9], vel si qui nostrorum puerorum penes vos [10] institui possint, et, si est, quando id fieri debeat.

EPISTOLA (X) 9.

AD CÆSAREM.

Principiani monasterii duo fratres velut exules et peregrini à nobis recepti sunt, qui desolationem sui loci a Laudensi episcopo Neophitoque abbate factam molestissime ferunt, simulque referunt se alicui ecclesiæ minime subjacere debere. Erit ergo vestræ prudentiæ ac pietatis, ut nec Laudensis

[1] M. *quouque.* — [2] M. omitt. *amiei.* — [3] M. D. B. *verborum.* — [4] D. *condemnabitur.* — [5] M. D. B. *Vuidoni.* — [6] M. *Andervensi.* — [7] L. omitt. *G.* — [8] M. D. B. *quam* — [9] M. *sedeat.* — [10] *nos?*

ecclesia debito privetur honore odio pastoris, nec monasterium subjaceat tyrannidi devastatoris.

EPISTOLA (XIII) 10.

ECBERTO Treverensi episcopo G. [1].

Vestram felicitatem gloriam existimamus esse nostram. Incommoditatem si quam sustinetis, simul patimur. Domini nostri Cæsaris [2] magnanimitatem, intentionem, appetitum bonorum virorum supereminentem cognovistis. Proinde, si deliberatis an scolasticos in Italiam ad nos usque dirigatis, consilium nostrum in aperto est : quod laudabitis laudabimus, quod feretis feremus.

EPISTOLA (VII) 11.

G. AYRARDO [3].

GERBERTUS quondam scolasticus AYRARDO suo salutem.

Petitionibus tuis annuimus. Nostra ut exequaris negotia velut propria monemus. Plinius emendetur, Eugraphius recipiatur, qui Orbacis et apud sanctum Basolum sunt perscribantur. Fac quod oramus, ut faciamus quod oras.

EPISTOLA (IV) 12.

Divi Cæsaris [4] GERBERTUS BOSONI in Christo salutem.

Recedant multa verba et sequamur [5] facta. Sanctuarium Domini mei nec pecunia nec amicitia vobis [6] damus nec, si datum est ab aliquo, consentimus. Fœnum quod vestri tulerunt beato Columbano restituite, si experiri non vultis quid possimus cum gratia domini nostri Cæsaris, amicorum consilio et auxilio. His conditionibus leges amicitiæ non refutamus.

[1] M. D. *Ad Ecbertum archiepiscopum Trevirensem.* — [2] F. *Othonis.* — [*] An *facietis.... faciemus?* — [3] M. D. B. omittunt. *G. Ayrardo.* — [4] M. D. omittunt *Divi Cæsaris.* — [5] L. relinquit post *sequamur* trium litterarum spatium. — [6] M. *nobis demus.... consentiamus.*

EPISTOLA (II) 13.

IDEM AD EUNDEM OTTONEM [1].

Serenissimis auribus domini mei mallem referre læta quam tristia. Sed, cum videam monachos meos attenuari fame, premi nuditate, tacere quomodo potero? Tolerabile quidem hoc malum, si non etiam melior spes foret ablata [2]. Nescio quibus codicibus, quos *libellos* dicunt [3], totum sanctuarium domini venundatum est. Collecta pecunia nusquam reperitur, apotheca et horrea exhausta sunt, [4] in marsupiis nihil est. Quid ego peccator hic facio? Si cum gratia domini mei fieri posset, satius esset me solum apud Gallos egere, quam cum tot egentibus apud Italos mendicare [5]. Rainerius Francigena nobis intimus vestrique honoris cupidus de statu imperii vestri meæ fidei multa commisit vobis referenda, non autem legato credenda, sed nec chartis interserenda, nisi vestro consultu.

EPISTOLA (III) 14.

GERBERTO [6] EPISCOPO TERDONENSI.

O nostri spes consilii, præsentis mali statum dissimulare [7] stultum, loqui invidiosum, ne odio personarum agi videamur. Si licet abbati quibuscumque personis tradere immobilia monasterii libellario nomine, mobilia obtentu eleemosynæ, nec relinquere, si qua forte residua sint [8], * eorum hæredem fieri monachum specialiter, quo spectat novi abbatis ordinatio? Petroaldi dicuntur fuisse omnia, abbatis nulla; et ita esse constat, quoniam nobis nihil relictum est præter tecta et communem usum simplicium elementorum. Epistola domini mei jubet Petroaldum coli, tenere quod tenuit; duplicatur pondus parentibus positis in eadem trutina. Vires negotii perpendite, considerate quid amiserim, quid [9] consecutus sim præter gratiam domini mei; suscipite onus [10] amici consilio et auxilio, et quid sit faciendum rescribite.

[1] M. D. *Cæsarem.* — [2] M. *allata.* — [3] M. D. *vocant.* — [4] M. D. addunt *sed.* — [5] M. D. *mendicare apud Italos.* — [6] L. *Gerberdo.* — [7] M. D. *stultum est dissimulare.* — [8] M. D. *sunt.* — * excidisse videtur *sed.* — [9] M. D. *secutus.* — [10] M. *omnes.*

EPISTOLA (I) 15.

OTTONI Cæsari [1].

DOMINO SUO OTTONI CÆSARI SEMPER AUGUSTO GERBERTUS [2] QUONDAM LIBER.

Dum regnorum publica perpendo negotia, serenissimi [3] domini mei aures propriis occupare expavesco. [4] Loquatur dominus meus servo suo propriis epistolis solito more, ut ejus servitutis fiat exhibitio; tollatur ambiguitas epistolarum, quæ Cæsaris nostri gravitatem sæpe nobis compertam ac [5] gentibus cognitam non repræsentat [6]. Denique signum erit nobis [7] vos velle aut nolle sententia prolata : *bene* [8] aut *non bene*. Quantum enim [9] in nobis est, quod possibile est esse, consequens est nos perficere, si vestrum cognoverimus velle [10].

[11] Dicat dominus Gerebertus [12] episcopus sententiam nostræ innocentiæ super Brovingo [13] et Isimbardo : dicant Litefridus et Gerardus [14] cur eorum beneficium perceperit Rodulfus. Non dicatur majestatis reus, cui pro Cæsare stare semper fuit gloria, contra Cæsarem [15] ignominia.

EPISTOLA (LXXXV) 16.

CONONI Italico marchioni [16].

Quamvis nullis [17] officiorum meritis vestram promereamur gratiam, virtus tamen ac nobilitas vestri generis et [18] propria adducit [19] nos de vobis bene sentire, meliora sperare. Quod si a parvis maxima juvari possunt, honori vestro studia nostra non deerunt in loco et tempore, consultando, bona verba suggerendo [20], ut, dum vobis fortuna riserit, sub vestris alis nostra mediocritas requiescere possit.

[1] Mon. *O. C.* — [2] Mon. *G.* — [3] Mon. *serenissimis.* — [4] *Loquatur... exhibitio.* Hæc desunt in cod. Mon. — [5] M. D. *agentibus.* — [6] L. M. D. *repræsentant.* — [7] Mon. *vobis vos velle an.* — [8] Mon. *bene prolata.* — [9] Mon. omittit *enim.* — [10] Mon. *velle cognoverimus.* — [11] M. D. *ó! dicat.* — [12] L. Mon. *Gerbertus.* — [13] Mon. *BZ.* — [14] Mon. *L. et G.* — [15] Mon. *C.* — [16] *L.* Locus titulo relictus. — [17] M. omitt. *nullis.* — [18] M. D. B. *ac.* — [19] L. *abducit.* — [20] M. D. B. *suggerenda.*

EPISTOLA (XII) 17.

Ad HUGONEM.

HUGONI suo GERBERTUS quondam scolasticus.

Secundum amplitudinem animi mei [1] amplissimis honoribus ditavit me dominus meus. Nam quæ pars Italiæ possessiones beati Columbani non continet? Hoc quidem ita ex largitate et benevolentia nostri Cæsaris, fortuna vero aliter instituit. Secundum amplitudinem quippe animi mei [2] amplissimis me oneravit hostibus. Nam quæ pars Italiæ meos non habet hostes? Vires meæ impares sunt viribus Italiæ. Conditio pacis hæc est: *Si spoliatus servio, ferire desinent, vestitum districtis* [3] *prosequentur gladiis, ubi gladio ferire nequibunt, jaculis appetent.*

Contemnitur imperialis majestas cum in me, tum in se ipsa, in divisione sanctuarii Dei [4] secundum libellarias leges facta : quia consentire nolo, perfidus, crudelis, tyrannus cognominor. Ipse Cæsar omnium hominum excellentissimus à furciferis asino coæquatur. O amicorum fidissime, ne deseras amicum consilio et auxilio. Recordare quod [5] te oraverim [*] me malle esse militem in cæsarianis castris, quam regem in extraneis.

EPISTOLA (XI) 18.

Idem ad eundem (OTTONEM).

Quid ora caudæque vulpium blandiuntur hic domino meo? Aut exeant de palatio aut suos repræsentent satellites, qui edicta Cæsaris contemnunt [6], qui legatos ejus occidere moliuntur, qui ipsum asino coæquant. Taceo de me, quem novo locutionis genere equum emissarium susurrant, uxorem et filios habentem, propter partem familiæ meæ de Francia recollectam. Dictis [7] abest pudor. O tempora! ô mores! ubinam gentium vivo! Si patriam sequor,

[1] M. D. B. *mei animi.* — [2] D. *amici mei.* — [3] L. *districtum.* M. D. B. *persequentur.* — [4] M. D. B. *Domini.* — [5] L. *quid.* — [*] An *quod iteravi me.* — [6] L. *contempnunt* sic semper. — [7] D. B. *Victis.*

sanctissimam fidem relinquo : si non sequor, exulo. Sed potius licet * cum fide in palatio exulare, quam sine fide in Latio regnare.

EPISTOLA (XXI) 19.

ECEMANO [1] PALATINO MONACHO.

Benevolentiam tuam circa me sentiens, mi frater, tanti hominis gratulor amicitia [2]. Enim vero [3] gaudeo te constantem in fide cum in me tum in his, qui se tibi crediderunt, liquido deprehensum; neque [4] domus [5] admirabilis feminæ te aliter charum [6] haberet. Suscipies igitur onus amici, bona verba suggeres, epistolas meas benigne interpretaberis, mea negotia tua putabis.

EPISTOLA (VI) 20.

DOMINÆ SUÆ ADELAIDI [7] SEMPER AUGUSTÆ GERBERTUS.

De beneficiis et libellariis ex parte vestrum [8] velle, ex toto [9] domini nostri Cæsaris [10] executi sumus. Recordetur domina mea quid [11] innuerit servo suo se oraturam pro pluribus, aliter quam fieri possit. Ex quo a vobis discessimus nec Griphonem [12] nec ejus nuntium vidimus. Terram, quam nostris fidelibus heri concessimus, cras quomodo auferemus? At si omnia, quæ omnes jubent, fiunt, quid hic facimus? Et si totum damus, quid tenebimus? Griphoni ubi possimus [13] beneficium nullum concedemus [14] **.

* An *liceat?* — [1] M. *Ecenannio.* — [2] D. B. *amicitiæ.* — [3] M. *Dum vere te.* D. B. *Eum vere te.* F. *Gaudeo vero te.* L. *Enim vero... te.* Ut mihi videtur : *Enim vero gaudeo te.* L. spatium reliquit, ut inscriberetur verbum difficile lectu aut omissum. — [4] M. D. B. *neque enim domus.* — [5] M. *Dominus.* — [6] L. *clarum.* — [7] L. *Adalaidi.* — [8] B. D. *nostrum.* M. *vestrum.* — [9] Sic L. et B. *voto* M. D. — [10] *L. C.* Faber ait legendum *Othonis.* — [11] M. D. B. *quod.* — [12] M. *Epithorem.* L. P. D. *Grifonem....* — [13] M. P. *possumus.* — [14] M. D. B. *concedimus.* — ** An *Griphoni ubi poterimus, ceteris beneficium nullum concedemus?*

EPISTOLA (V) 21.

PETRO episcopo Papiensi GERBERTUS [1].

Quod abbatiam sancti Columbani habere videmur, Italorum nulli gratias agimus. Si ante dominum nostrum a vobis laudati sumus, non indebitas vobis sæpius [2] reddidimus laudes. Mutua exposcitis colloquia, et a rapinis nostræ ecclesiæ non cessatis. Nostra velut propria militibus dividitis, qui divisa [3] in integrum revocare debuistis. Rapite, prædamini, vires [4] Italiæ contra nos concutite. Opportunum tempus nacti estis. Dominus noster bellorum certamine occupatur, nos nec manus paratas eum juvare [5] detinebimus, nec quod ejus officii est temere usurpabimus. Si pace uti poterimus, servitio nostri Cæsaris operam dabimus cum præsentes tum absentes. Sin, ejus tantum præsentia nostram solabitur inopiam, et quoniam, ut ait poeta [6], *nusquam tuta fides* [*], et quia finguntur nec visa nec audita, voluntatem nostram vobis non nisi scriptis aperiemus [7] nec vestram aliter recipiemus.

EPISTOLA (XVI) 22.

GERALDO abbati Auriliacensi [8].

Occidit, occidit, mi pater, status ecclesiarum Domini. Respublica periit, sanctuarium Dei [9] pervaditur, populus [10] fit præda hostium. Consule, Pater, quo me convertam [11]. Milites quidem mei [12] arma sumere, castra munire parati. Sed quæ spes sine rectore patriæ, cum fidem [13], mores, animos quorundam Italorum pernoscamus? Cessimus ergo fortunæ, studiaque nostra tempore intermissa, animo retenta repetimus, quibus, si placet, magistrum quondam nostrum Raimundum interesse cupimus, interim dum calendis decembribus Romam iter tendamus [14].

[1] M. D. omitt. *Gerbertus.* — [2] M. D. omitt. *sæpius.* — [3] M. D. *diversa.* — [4] M. *viros.* — [5] M. *vincere.* — [6] L. omitt. *poeta.* — [*] *Virg. Æn.* IV, 373. — [7] D. *aperimus.* — [8] L. *Aureliacensi.* — [9] M. D. B. *Domini.* — [10] B. *pupilus.* — [11] L. *prævertam.* — [12] L. *Milites mei quidem.* — [13] M. *fides.* — [14] M. D. B. *intendamus.*

EPISTOLA (XXIII) 23.

DOMINO JOANNI PAPÆ.

Graviter et iniquo animo fero pervadi, diripi [1] sanctuarium Dei [2] creditum mihi a sancta romana et apostolica ecclesia. Porro, quid deinceps stabilietur, si id dissolvitur, quod actum est consensu principis, episcoporum electione, cleri et populi voluntate, postremo omnium hominum excellentissimi Papæ consecratione, si præcepta violantur, privilegia contemnuntur, divinæ et humanæ leges sustolluntur? Qua spe vos adeundi periculum faciam, ne dedignemini sacris apicibus significare. Alioquin ne miremini, si his castris me applico, ubi maxima portio legis humanæ, nulla divinæ : humanitas quippe prima in activis, divinitas secunda [*] in speculativis. Fiet hoc mea pusillanimitate, vestra cessante magnanimitate.

EPISTOLA (XIV) 24.

JOHANNI PAPÆ G.

BEATISSIMO PAPÆ GERBERTUS SOLO NOMINE OFFICII BOBIENSIS CÆNOBII ABBAS.

Quo me vertam, piissime pater [3]? Sedem apostolicam si appello, irrideor. Nec ad vos propter hostes est veniendi facultas, nec de Italia egrediendi libera potestas. Morari difficile, quum [4] nec in monasterio nec extra quicquam nobis relictum est præter virgam pastoralem et apostolicam benedictionem. Dominam Imizam, quia vos diligit, diligimus. Per eam vel [5] nuntiis vel [5] epistolis significabitis, quicquid nos facere voletis, simulque nos per eam vobis, quicquid de statu et molimine regnorum cognoverimus vestra interesse. Valete.

[1] M. omitt. *diripi.* — [2] M. D. B. *Domini.* — [*] Vox *secunda* omittenda videtur. — [3] L. *P. P.* M. D. B. *proh pudor!* Fab. *piissime Pater.* — [4] M. D. B. *quando.* — [5] M. D. B. *et.*

EPISTOLA (XLII) 25.

EX PERSONA ADALBERONIS NOTEGARIO [1] EPISCOPO LEODICENSI [2].

Ex condicto quidem [3] legatum, sed præsentis negotii omni scientia vacuum, frater meus vobis dirigit ne aut mendacio aut inertia denotetur. xv cal. januar. Trevirensem [4] archiepiscopum allocuturi, quod plenius pernoscemus, plenius prudentiæ vestræ quam proxime significare curabimus.

EPISTOLA (XLIII) 26.

EIDEM NOTEGARIO EX PERSONA GODEFRIDI [5].

Secundum promissa Trevirensis archiepiscopi, ordinationem A. nostri iij non. januar. inspecturi, ubi adhuc decreverit, ducem itineris vestri v cal. præmittemus [6], et quæ certiora cognoverimus, denuntiabimus. Eo fratrem meum [7] venturum dubium habemus.

EPISTOLA (XXX) 27.

EX PERSONA ADALBERONIS NOTEGARIO EPISCOPO LEODICENSI [8].

Ne male mereri, quæso, mi pater, de vestra [9] existimetis amicitia fratrem meum Godefridum [10] non ex condicto regem adiisse [11], et ex condicto, quo voluistis, non venisse. Bona quippe deliberatio rapuit, sed occasione læsi pedis fortuna retardavit. Sit ergo vestræ prudentiæ amici causam agere, pro se stare, de eo, ut nostis et ut æquum est, ex fide promittere. Nos quidem rem herilis vestri pueri, juxta quod statuistis, effecimus, et si in melius commutaveritis, divinitate propitia, in melius compensabimus. Vestra negotia ut nostra suscepimus [12]. Is, quem nostis, nobis intimus vobisque, fidissi-

[1] Seu *Notkerio*. — [2] M. D. B. *Leodiensi*. — [3] M. *siquidem*. — [4] L. *Trevérensem*. — [5] L. *Gotafridi*. — [6] M. *promittemus*. — [7] M. D. B. *nostrum*. — [8] M. *Leodiensi*. — [9] M. D. B. *nostra*. — [10] L. M. B. *G*. — * An *quod non.... adierit.... venerit?* — [11] L. *adisse*. — [12] M. D. B. *compensabimus*.

mus interpres apud regiam majestatem, ut decuit, fuit. Quod expetistis, firmiter obtentum [1] sine inimicorum respectu. Et quia totum non est credendum chartis [2], indictum conventum vos adire volumus [3], vestramque præsentiam usque in tercio id. junii [4] præstolari faciemus. Opportuno tempore [5] occurrendum, ne, cum te subduxeris [6], importunum fiat [7].

EPISTOLA (XXVII) 28.

WILLIGISO [8] MOGUNTINO [9] ARCHIEPISCOPO EX PERSONA EJUSDEM.

Magna, pater, constantia conlaborandum [10] pro habenda ratione pacis atque otii. Regnorum perturbatio quid aliud [11] est quam ecclesiarum desolatio? Nos quidem pietas et multa circa nos Ottonum beneficia filio Cæsaris adversari non sinunt. Denique reges nostros [12] ad auxilium promovimus. Utriusque [13] partis pactum, si placet, communi consensu in sempiternum stabiliemus. Nihil a vobis nisi salva fidelitate Domini nostri perquiremus. Hæc Deo [14] teste loquimur, et plena fide vestræ prudentiæ committimus. Qui duos [15] Ottones conatus est occidere [16] tertium [17] volet superesse? Mementote illius Tulliani : « Stultum est ab eis fidem exigere, a quibus multoties [18] deceptus sis *. » Simulque [19] etiam quod non frustra divinitas contulit vobis nosse ac posse, quid super his approbetis vel [20] his contraria sentiatis, quive [21] faveant vel [22] a vobis dissideant, tutis significate rescriptis.

Altitudo vestri consilii provideat rebus sancti [23] Remigii vobis vicinis, ne aut prædo rapax eas rapiat aut [24] ne Otto, qui debet esse tutor, sit devastator. In his quoque vestrum velle liceat cognoscere.

[1] L. *optentum.* — [2] L. *cartis.* — [3] M. D. B. *voluimus.* — [4] M. *in iij idus junias.* D. B. *in iij kal. junias.* Ut mihi videtur *iij kal. januar.* — [5] M. D. B. *tempori.* — [6] M. D. B. *subtraxeris.* — [7] M. D. B. *fiat inportunum.* — [8] L. *Guilligiso*, *Wuilligiso*, *Willigiso*, *Villigiso.* — [9] M. *Moguntino.* — [10] L. *in laborandum.* — [11] M. *aliud quidem.* D. B. *aliud quid.* — [12] D. B. *res nostras.* — [13] M. D. *uniusque.* — [14] M. D. B. *Domino.* — [15] M. *quod vos.* — [16] In L. et P. *occidere* et supra *extinguere.* — [17] M. *cui* pro *tertium.* — [18] L. *multociens.* — * Hæc apud Ciceronem non inveni. — [19] M. omitt. *que.* — [20] M. D. B. *et.* — [21] M. *ut.* — [22] M. D. B. *et.* — [23] M. D. B. *beati.* — [24] M. D. B. *et ne.*

EPISTOLA (XXXIV) 29.

WILLIGISO MOGUNTINO [1] ARCHIEPISCOPO.

Multa chartis non credimus, quæ legatis committimus, ut huic abbati Ayrardo sibi intimo pater meus Adalbero Remorum archiepiscopus vobis per omnia fidus multa commisit de statu et pace regnorum hăbenda. Insuper ea, quæ per epistolam vobis significavit, sic se habere Deum [2] testem invocat. Ut sibi sic legato credite; et quæ vobis placeant, si non est aptum scriptis, ei [3] vivis rependite verbis. Sed, ô mi pater, mœrens simili de causa mœrentem quibus affabor verbis? Cæsare destituti præda hostium sumus. Cæsarem in filio superesse putavimus. O quis prodidit [4]? quis nobis alteram lucem eripuit? Agnum matri, non lupo committi oportuit. Me quidem doloris immanitas mihi consulere non patitur; nunc fertur animus præceps in hostes Italos, qui mea funditus diripiunt, nunc, quasi meliora deliberans, terrarum longinqua petit. Sed dum redit Otto, dumque hærent infixi pectore vultus, dum Socraticæ disputationes ipsius frequenter [5] occurrunt, refringitur impetus et peregrinationis meæ tædium apud Gallos utcumque relevatur. Consule, pater, etsi erga majestatem vestram nulla mea sunt merita, tamen nec affectus defuit nec effectus [6] aberit, si fortuna, ut quondam, riserit. Cum tempus opportunum nacti eritis vel [7] cum imperatricibus vel [7] cum his, ad quos referre putabitis, me servum fidelem [8] Cæsaris ab exilio revocabitis, qui nihil deliqui, nisi quod Cæsari [9] fidelis extiti. Vos ergo soli onus meum feretis [10], quod nec amicis principibus communicare curavi, donec experirer quid per eum, quem potissimum judico, fieri posset.

EPISTOLA (XXVI) 30.

ECBERTO ARCHIEPISCO TREVIRENSI [11] EX PERSONA ADALBERONIS.

Labefactari rem publicam vestram quorundam ignavia cum perhorresci-

[1] L. *Magundino.* — [2] M. D. B. *Dominum.* — [3] L. *vel.* — [4] M. *perdidit.* — [5] M. D. *frequentes.* — [6] M. D. B. *nec defuit nec defectus aberit.* — [7] M. D. B. *et.* — [8] L. *fidelium.* — [9] M. *Cæsaris.* — [10] M. D. *fertis.* — [11] L. *Treverensi.*

mus tum erubescimus, et privilegio amoris nostri circa vos, et communi patriæ cognatione. Pauci ne creati sunt reges, quia [1] novum filio Domini vestri præponere vultis? Forte quia Græcus est [2], ut dicitis, more Græcorum conregnantem instituere vultis. Quo recessit sanctissima fides? Excideruntne animo beneficia Ottonum vobis collata? Magnam intelligentiam vestram revocate, generositatem perpendite, ne perpetuo dedecori generi vestro esse velitis. Si vires vos destituere acclamatis, meliora sentientes perquirite, nos fautores et adjutores [3] in talibus negotiis fore confidite [4]. In perturbatione et confusione omnium rerum, quis alterius levabit onus? Postremo [5] si, salva dignitate vestri nominis, urbem Trevirorum tutari non valetis, Remorum utrique nostrum sit satis; ditioresque erimus quam Eucharius [6] quondam et Sixtus. Id vobis ratum [7] ignominiam auferet, irritum nos liberos efficiet.

EPISTOLA (XXII) 31.

DOMINÆ IMIZÆ [8] G.

Felicem me judico tantæ feminæ agnitione et amicitia. Cujus fidem firmam, constantiam longævam admirari non sufficiunt Galli mei. Et quamvis vestra prudentia non egeat ammonitione, tamen, quia vos conlaborantes et condolentes nostro infortunio sentimus, dominum Papam conveniri nuntiis et epistolis vestris ac nostris volumus [9]. Et si quos vel [10] specialiter vel [10] in communi [11] habemus fautores et adjutores, ut qui simul tristamur, propitia divinitate simul [12] gaudeamus. Dominam meam Theophaniam [13] imperatricem nomine meo [14] convenite. Reges Francorum filio suo favere dicite, nihilque [15] aliud conari, nisi tyrannidem Heinrici, regem [16] se facere volentis sub nomine advocationis, destruere.

[1] M. D. *qui.* — [2] M. omitt. *est.* — [3] M. D. *coadjutores* — [4] M. *perpendite.* — [5] L. P. *extremo.* — [6] M. *Eucharus.* — [7] M. *id vobis rationum ignominiam conferet irritum nec liberos efficiet.* P. *l. duobus ratum.* — [8] M. D. omitt. *G.* — [9] M. D. B. *volumus ac nostris.* — [10] M. D. B. *et.* — [11] L. *commune.* — [12] M. D. B. omitt. *simul.* — [13] L. B. *Theuphanu.* — [14] L. *meo nomine.* — [15] M. D. B. *cos.* — [16] L. *tyrannide Henrici velle regem.*

EPISTOLA (XX) 52.

ADELAIDI IMPERATRICI GERBERTUS [1].

Multa quidem peccata mea ante Deum, sed contra dominam meam quæ [2], ut a servitio ejus [3] repellar? Fidem promissam nunquam violavi, commissa non prodidi [4], pietatem sine avaritia exercere me [5] putavi. Si erravi circa voluntatem vestram modicum quid [6], fecit hoc improvidentia, non deliberatio; sintque vobis satis [7] continuatæ jam in pœnitentia quadragesimæ. Quod certe sic confido esse. Prævaluit ad tempus quorundam nobilium [8] pauperum cæca cupiditas, nunc [9] prævaleat vestra, quæ semper fuit, circa justitiam pietas. Favet ad hoc divinitas, regna [10] vobis concilians et reges potentes vestro imperia subdens. Mea sententia hæc est : quam fidem filio dominæ meæ Adelaidis [11] servavi, eam matri servabo. Si nequeo præsens, saltem [12] absens bene loquendo, bene optando, bene orando.

EPISTOLA (XXXV) 53.

GERALDO ABBATI AURILIACENSI [13].

Quantis occupationibus Reipublicæ detineatur noster, ut ita dicam [14], fiduciarius pater Adalbero Remorum archiepiscopus, et tarditas hujus legati indicat et præsens ab urbe Remensi absentia. Causa negotium continens status regnorum est. Nam dum a Lothariensibus regni principibus obsides accipit, dum filio imperatoris parere cogit sub regis Francorum clientela, dumque Heinricum [15] in Gallia regnare prohibet, vestro nomini convenientia quæ mitteret, non habuit. At si vobis gratum fore senserit vestem auro textam, quam verecunde veterem misit, nova immutabit, quod brevitas temporis non habuit, stola insuper Phrygii operis adjuncta [16] cum ceteris ejusdem generis.

[1] L. *Ad. Im. G.* — [2] M. D. B. *quc.* — [3] M. D. B. omitt. *ejus.* — [4] M. *perdidi.* — [5] M. *non.* — [6] M. L. *quod modicum.* — [7] L. *continuatæ satis.* — [8] M. *mobilium.* — [9] M. *non.* — [10] M. *Regnaque.* — [11] M. *meæ asservavi.* — [12] L. scribit semper *saltim.* — [13] L. *Aureliacensi.* — [14] M. D. B. *dicamus.* — [15] M. D. B. *Henricum.* — [16] L. *adjunctam.*

Statum regni vestri [1], quidve agat vel [2] moliatur ille Hugo Raimundi per vos scire cupit. In commune hoc sentimus. Quod vobis ratum, nobis præstantissimum.

EPISTOLA (XXXVIII) 54.

ECBERTO ARCHIEPISCOPO TREVERENSI EX PERSONA ADALBERONIS.

Periculosa tempora non omnia committunt chartis, quæ fidissimis credunt [3] legatis. Ea, quæ per nostrum G. nobis significastis, lætitiæ et jucunditatis [4] plena fuerunt [*] de statu ecclesiarum Dei atque regnorum, et per quem virum hæc fieri possent. Quem si ut tyrannum timuimus [5], sed nunc plenum fidei et sapientiæ miramur. Quæ de eo circa nos [6] spopondistis, efficite; quæ a nobis de eo ac vobis [7] exposcitis, stabilita sunt et cum maximo silentio vestrorum secretorum et cum maxima fide nostrorum factorum.

EPISTOLA (XXXI) 55.

CONTROVERSIA DEODERICI [8] EPISCOPI METTENSIS [9] IN KAROLUM [10].

Deodericus servus servorum Dei, imperatorum amator prolisque tutissimus tutor, Karolo sanguine nepoti, sed fidei impudentissimo violatori.

Fidem a nomine unquam bonorum violatam, ut nosti, præsente venerando episcopo Notkero [11], teque licet non nobilioribus, tamen veritate [12] excellentioribus, præsentibus, ante beati Joannis aram in sacra verba datam, levissime transfuga, nec in hanc nec in illam partem fidem [13] habens, cæcus te amor regnandi debilitatum negligere [14] coegit. Et quid mirum si in nepotem [15] pestem tui sordidissimi cordis evomis, qui, cruenta manu et ad omne scelus semper promptissima cum latronum grege et furum manipulo dum fratri tuo nobili Francorum regi Laudunum civitatem suam, inquam suam, nunquam

[1] M. D. B. *nostri.* — [2] M. D. B. *et.* — [3] D. B. *credentur.* — [4] L. *Jocunditatis.* — [*] suspicor *de statu..... possent* transferendum esse post *significastis.* — [5] M. *tenuimus.* D. *timui.* — [6] M. *Quæ a nobis de eo cura nobis.* D. B. *Quæ circa nos de eo.* — [7] D. B. *de eo vobis.* L. P. M. *de vobis.* — [8] M. D. *Diederici.* — [9] M. D. B. *Metensis.* — [10] M. D. *contra Carolum.* — [11] M. D. *Notegario.* — [12] M. B. *virtute.* — [13] L. *fidens.* — [14] L. *neglegere.* — [15] B. *impotenti.*

utique tuam dolo malo surriperes eumque regno fraudares et imperatoriam sororem regnique consortem sui [1] infamares tuisque mendaciis commacu-lares, nihil unquam pensi habuisti [2]. Dilatate, incrassate, impinguate [3], qui non secutus patrum tuorum vestigia dereliquisti Deum factorem tuum, recordare os tuum impudens quoties digito compescuerim, dum turpia in Remensem archiepiscopum, turpiora in Reginam ementiendo [4] serpentino sibilo effudisti. Quid in Laudunensem episcopum feceris ipse melius nosti [5], brevi tu Lothariensium regni angulo latitans, vanissimoque supercilio te toti [6] præesse jactitans. Quid neptis utriusque nostrum femina, te te viro melior, cum nobilis indolis filio, quid apostolorum vicarii [7] sanctæ ecclesiæ [8], ovilis pastores, quos [9] tu canino dente noctu et interdiu rodere conaris, quid alii præterea principes, qui nihil tuo juri debent, ejusdem habeant Deoque [10] auctore possideant reminiscere; et ita tandem inania excutiens somnia, frontemque falsissimo poculo ebriatam expurgans [11], poteris metiri nil esse quod agis, ad nil divino nutu deveniendum quod moliris. Quorum ego [12] haud pro merito adscriptus numero, ligandi solvendique donatus honore, mihi indigno pastorali virga commissam defensurus ecclesiam, ecclesiam dico, non aliam quam summi Pastoris sanguine redemptam, quam tu, divinum jus contemnens, cum tuis complicibus lacerare atque dilaniare pro posse tuo contendis, horribilem spernens illam Dominicam vocem, qua tonatur : *Qui vos tangit, tangit pupillam oculi mei* (Zach. II. 8), et aliam qua eodem modo dicitur : *Qui vos spernit, me spernit* (Luc. X. 16), tua hactenus vulnera curare studens, infudi oleum et vinum, id est [13] mitia secreto per familiares nostros asperis publice permiscens [14]; abhinc nisi resipiscas, Spiritus sancti gladio, qui mihi commissus est, cum tibi computribilibus membris te abscindam [15] atque igni tradam inextinguibili : ut sicut sedes [16] tua, si non contemneres, esset cum superis, ita contemnenti sit perpetuo in inferis, quando jam

[1] M. D. B. *sui consortem.* — [2] M. B. *habuistis.* — [3] M. B. *Dilata te, incrassa te, impingua te.* — [4] M. D. B. *dementiendo.* — [5] L. *ipsus melius nosti.* M. D. B. *ipse nosti melius.* B. *ipse melius nosti.* — [6] L. B. *toto.* — [7] L. *vicarius.* — [8] M. D. B. *Ecclesiæ sanctæ.* — [9] L. *quod.* — [10] M. D. *Domino.* — [11] L. *exporgens.* — [12] M. D. B. *ergo.* — [13] M. D. B. *idem.* — [14] M. D. B. *miscens.* — [15] L. *rescindam.* — [16] M. D. B. *fides.*

confirmatis vectibus et cœlestis Hierusalem [1] clausis portis, a Virginis filio ipsius civitatis sponso dicetur reprobis : *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum, qui præparatus est diabolo et angelis ejus* (Math. XXV. 41). Scriptum est [2] : *Væ qui prædaris! nonne et ipse prædaberis* (Is. XXXIII. 1)? Cave ne in ea præda invenias, in qua qui invenitur ab æterna hereditate extorris redditur.

Infatuet [3] *Deus* [4] *consilium Achitofel* [5] (Reg. II. XV. 31).

EPISTOLA (XXXII) 36.

Ex persona KAROLI G. in D. [6]

Karolus, sola Dei gratia, si quid est, Deoderico hypocritarum [7] ideæ, Imperatorum infidissimo prolisque parricidæ ac in commune hosti reipublicæ.

Gravitatis [8] quidem [9] meæ [10] fuerat maledicta tua taciturnitate premere nec pensi habere quod petulantia magis tyranni quam judicium protulit sacerdotis. Sed ne silentium tuis conjuratis videatur [11] facere confessionem, summam tuorum scelerum paucis attingam et de maximis minima referam. Consilii quoque mei nonnulla præmittam [12], ut, qui velut inanis uter spiritu intumuisti, meo [13], ut tu desipis, incrassati [14], impinguati, dilatati pressus pondere detumescas [15].

Cur dominam ducem Beatricem cum filio regnique primatibus nobis [16] prætendis? Delusum [17] te, miser [18], non sentis nec quemquam pene fore tuæ conjurationis participem. Non solus nec in angulo [19] fidem integerrimam filio nostri Cæsaris astruo, ut tu nocturno mero eructas. Adsunt mecum Galliæ principes, reges Francorum, velis nolis, præclarissimi, Lotharienses fide devoti. His est curæ filius Cæsaris; hi nec regnum quærunt eripere, ut tu, nec

[1] *Iherusalem.* — [2] M. D. B. *Sicut scriptum est.* — [3] M. *Infatuavit.* — [4] M. D. B. *Dominus.* — [5] M. D. B. *Architofel.* — [6] M. D. B. *Gerbertus ex persona Caroli.* — [7] L. *ipochritarum.* — [8] M. *Gravitas.* — [9] M. D. B. *si quidem.* — [10] M. *nec.* — [11] Mon. *videar.* — [12] M. D. B. *prætermittam.* — [13] B. *in eo.* — [14] M. *incrassatus.* B. *dilatatis.* — [15] Mon. *detumescebas.* — [16] M. D. B. *a nobis.* — [17] Mon. M. D. B. *Delusam.* — [18] B. *de his, miser, vere non.* — [19] Mon. *ungulo.*

conregnantem instituere. Tu divina et humana confudisti jura, deque legibus oscitans, ut limax in suo conclavi, cornupeta tibi videris. Cur [1] pastorali officio minas ostendis? Quasi vero tu pastor et non lupus rapax vel [2] potius alter Judas, si Judas apostolus, qui Dominum suum xxx prodidit [3] argenteis, et tu episcopus, qui dominum tuum regem, heredem regni, regno privasti spe famosissimi questus. Parum [4] tibi hoc : pœnas de eo, quantum ad te, fine carentes velut de hoste sumpsisti. Siccine Ottonum promeruerunt beneficia? Denique nunquam ad eos fidem habuisse non solius filii causa convinceris [5]. An cum Lotharium, regem Francorum, quem gloriosissimum [6] vocas, cum maxime oderis, hunc, inquam, cum regno pellebas meque regnare cogebas, fidemne ei [7] vel mihi promissam servabas, mihi promissam dico ante aram, quam impudenter nominas? Profecto intelligis quid feceris. Contra fratrem meum ac [8] sororem domini tui [9] me arma parare impellebas, ut, omne genus nostrum regium mutuis vulneribus confodens, tyrannos nomine regum substitueres, cum quibus, contempto sacerdotio, vacuis aulis incubare posses. Lædere me putas, si eos læsisse dicas [10], quorum gloria glorior, aversa opinione affligor. Verum aliter est. Immanitas tuorum scelerum [11] occultare te propria non patitur flagitia; et quamvis purgatione uti velis per remotionem [12] in * personam, tamen pallor subinde ac subinde rubor, silentium in [13] loquendo subitum, verba subita prioribus non [14] cohærentia etiam non [14] quærentibus ingens tormentum conscientiæ produnt. Erubesce, miser, et quod te solum scire putasti, ad omnium notitiam pervenisse cognosce. Peccatis tuis innoxios noli commaculare et vita [15] tua turpissima aliorum metiri **. Manibus toties perjurio pollutis cessa sacrosancta violare, et qui nobis indicis prior, remedium pœnitentiæ quære. Publicum perjurium peregisti, urbem propriam rapinis [16] exhausisti, depopulatus es ecclesiam tibi, ut ais, creditam. Adquiesco : redde ergo eo *** quod abusus es custodia Dominæ tuæ quam

[1] L. Mon. B. *cui.* — [2] M. D. *et.* — [3] M. *perdidit.* — [4] M. D. B. *parvum.* — [5] Mon. *convinceris solius filii causa.* — [6] L. M. D. B. *gloriosum.* — [7] L. *eis.* — [8] M. *in.* — [9] Mon. omitt. *tui.* — [10] Mon. *dicas eos læsisse.* — [11] M. D. B. *scelerum tuorum.* — [12] M. *promotionem.* D. *per emotionem.* — * *Alteram* deesse suspicor. — [13] M. omitt. *in.* — [14] M. *nec.* — [15] D. *vitia.* — ** *vitam?* — [16] Mon. *rapinis propriam.* — *** *eam?*

humiliasti, erepta libertate, imposita servitute. Et qui Dei pupilla describeberis [1], pupilli et viduæ lacrimis mensam tuam luxu evangelici divitis extruxisti [2], ejusmodi miseriis montes aureos coacervasti, super his, infelix, ingemisce privatim et publice, alioquando audi quod [3] tibi intenditur : *Quoniam venient dies in te, et circumdabunt te, et coangustabunt te undique, et ad terram prosternent te, eo quod non cognovisti tempus visitationis tuæ* (Luc. XIX. 43, 44).

Audivimus superbiam Moab, superbus est valdè. Superbia ejus et arrogantia ejus plus quam fortitudo ejus (Is. XVI. 6).

EPISTOLA (XXXIII) 37.

Purgatio GERBERTI ob controversiam a se descriptam.

Domino et reverentissimo præsuli DEODERICO [4] GERBERTUS fidelis [5] Cæsaris.

O [6] decus romani imperii, tantum ne rationis patri quondam Reipublicæ deperisse discemus, ut populus cum pastore velut ignavum pecus præda sit hostium? Generositatem, magnanimitatem, prudentiam vestram, tanquam tres fortissimas legiones, pro domo Israël opponite, ducem [7] his divinitatem præficite [8], ne qui felicitatem vestram gloriam existimavimus nostram, si [9] decus imperii amittimus, proinde inglorii reddamur [10]. Et nos quidem hæc dicimus non ut * admonitione egeatis [11], sed ut mentem nostram pro vobis sollicitam interpretemur. Quo genere interpretationis nuper usi sumus in controversia acerrimi hostis, vestram majestatem exacerbantis, ubi culpam infidi interpretis subisse veremur, dum motibus animorum ejus orationem non æquavimus. At si hæc intentio placet, deinceps elaborabimus, et amicorum atque inimicorum affectus diligentius exprimemus, ut quid sequi, quid vitare debeatis, per nos plena fide pernoscatis. Qua in re vobis lucem, hostibus [12] tenebras offudisse gaudemus. Valete.

[1] Mon. *Domini pupillam describis.* M. D. B. *scriberis.* — [2] Mon. *extrusisti.* — [3] L. M. D. B. *alioquin audi quid.* — [4] L. B. *D. G.* — [5] L. M. *fidelium.* — [6] B. omitt. *O.* — [7] M. *decem.* — [8] M. *perficite.* — [9] B. omitt. *si.* — [10] M. *reddamus.* — * An *quod?* — [11] M. *ammonitione egentes sed inter nostram ut.* — [12] M. D. B. *hosti.*

EPISTOLA (XXXIX) 58 [1].

NOTEGARIO episcopo Leodiensi.

Vigilas ne, Pater piissime [2] famosissimæ quondam fidei pro castris Cæsaris, an, cæca premente fortuna et temporis ignorantia, divina et humana jura pessundari simul non cernis? Ecce palam destituitur [3], cui ob paterna merita fidem devovisti, devotam servare debuisti. Germanum Brisaca Rhenani littoris Francorum Reges clam nunc [4] adeunt. Henricus reipublicæ hostis dictus cal. feb. occurrit. Consule mi Pater, omnibus modis resistendum, ne conveniant adversus Dominum et adversus Christum tuum. Turba regnans regnorum perturbatio. Si totam difficile est excludere, partem delige potiorem [5]. Ego quidem, cui ob beneficia Ottonis est multa fides circa herilem filium, sic protinus delibero. Novimus [6] Henrici alta consilia, Francorum impetum. Sed quem finem habeat non ignoramus. Ne consortem regnis facias, quem semel admissum repellere nequeas.

EPISTOLA (LIII) 59.

Ex persona ADALBERONIS [7] LOTHARIO regi.

Epistola vestri nominis impressione ignota, signis incognitis, tantum modo per nuntium perlatum [*] certum [8] nobis mærorem pertulit. Jubet enim ambitum monasterii Sancti Pauli penitus avelli quasi hostilis munitionis, cum [9] nos potius intelligamus esse atrium quam alicujus munitionis castrum unde [**] sacerdoti injungendum non est, quod cuivis etiam tyranno formidabile esse posset, maximeque cum plurimi sint, qui talibus gaudeant, si id [10] id efficiendi tanta inest voluptas. Porro hunc locum non esse aptum hostibus ea res probat, quod natura circa urbem plures fabricavit aptiores, atque, si ita hostibus pla-

[1] Hæc epistola deest in codd. L. et P. — [2] M. D. *PP.* — [3] M. *destituet.* — [4] M. *non.* — [5] M. *dilige priorem.* — [6] M. *nominis.* — [7] L. *A.* — [*] An *perlata?* — [8] M. D. B. *certum nuntium.* — [9] M. D. B. omittunt : *cum nos ... castrum.* — [**] Nonne hic addendum : *hostes urbi imminerent.* — [10] M. *sibi.* Suspicor aliquot verba deesse post *voluptas.*

cuerit, ad muniendum expeditiores. Noveritis autem nos vestræ saluti ac fidelitati et semper velle prospicere et semper velle obtemperare, divino respectu antepraelato. Sed quod de urbis [1] custodia prolonganda imperastis milites audire non sufferunt, suique eos promissi pœnitet, egestate et inopia omnia conficiente.

EPISTOLA (LXXX) 40.

Oratio invectiva [2] in Virdunensem [3] Ecclesiam.

Quod remedium morbis tuis inveniemus, Virduensium execrata civitas? Unitatem sanctæ Domini Ecclesiæ scidisti, sanctissimam societatem humani generis abrupisti. Quid enim aliud egeris [*] cum pastorem tuum voluntate hereditarii regis, consensu et favore comprovincialium [4] episcoporum electum, ac insuper episcopali benedictione donatum, adhuc pertinax minime recognoscis, teque, velut membrum mutilum [5] ac deforme, sine unitate corporis, ex olea [6] in oleastrum inserere tentas? Ideo pastorem non recognoscis quia regem tuum regno privare moliris. Non est tui juris creare novos reges ac principes, id est sub insolita transire juga. Gravissimum est peccatum tuum, impia civitas. Non confregit aries muros tuos, non fame infecti [7] milites, nullo telorum genere pervasi sunt. Sanctuarium Dei [8] corrupisti, sanctuarium Dei [8] pervasisti ac possides. Spelunca latronum facta es, hostes [9] humani generis, amici tui, obliti virginum, sanctique thori, obliti [10] consanguinitatis et muneris [11], etiam in sacris diebus et in sacris locis horrendum lupanar fecerunt te. Altaria Domini calcibus allisa ac ligonibus effossa sunt. Opes religiosorum et pauperum rapinæ et incendiis patuerunt. Revertere, revertere ad pacem ecclesiarum et ad unitatem regnorum, civitas virtutum expultrix [12], vitiorum receptrix.

Ad bonos Cives [13]:

Et vos, si qui estis, Dei [14] pars melior, redite et separamini velut oves ab

[1] M. D. B. *urbium*. F. *urbibus*. — [2] M. *oratio* tantum. D. B. *invectiva* tantum. — [3] L. *Verdunensem*. Sic semper. — [*] An *egisti*. — [4] L. *conprovincialium*. — [5] M. *inutile*. — [6] M. *oleo*. — [7] M. *interfecti*. — [8] M. D. *Domini*. — [9] L. M. *hostis*. — [10] D. B. omitt. *obliti*. — [11] L. *vel numeri*. — [12] D. *ac vitiorum*. — [13] M. D. B. omitt. *Ad bonos Cives*. — [14] M. D. B. *Domini*.

hœdis. Novimus antesignanos pollutæ civitatis, novimus satellites manipulares, quos divino gladio feriendos hactenus patientia tulimus. Nunc cæcitate mentis pressos et caligine mortis consopitos, sententia damnationis ex divinis legibus promulgata, communi omnium bonorum consultu percutimus.

EPISTOLA (XLI) 41.

ADALBERONI EPISCOPO VIRDUNENSI [1].

Numerum linearum [2] epistolæ hujus ne spectetis. In paucis multa perpendite. Tempora periculosa libertatem tulerunt dicendi quæ velis dilucide; cumque fortuna Franciæ proficiat actu et opere, rapta [3] occasione ex tempore fidelissimis convenimus legatis pro parte virorum Godefridi; fœdus, quod quondam inter se ac inter Ottonem nostrum Cæsarem convenerat, vos velle innovare promisimus : adjuncto in fœdere filio, quo unico gaudet. Hoc ipsum Cæsarem morientem expetisse persuasimus per dilectissimum sibi filium Godefridi. Hæc itaque res in commune visa est solis nobis et filio [*] Cæsaris. Quam cæptam si provehere vultis vel destituere ocius rescribetis. An simus in hoc negotio quamvis alicui periculoso et in tuto otio, quæ molimina, quive impetus hac ratione conquieverint, non facile est dictu.

EPISTOLA (XC) 42 [4].

AD IMPERATRICEM THEOPHANIAM ET AD FILIUM OTTONEM EX PERSONA ADALBERONIS.

In quem cumulum ira furorque Regis in nos proruperit testis est impetus ejus repentinus et inopinatus vixque sine multa cæde partium [5] repulsus. Qui fidi internuntii erant castra diruere, quæ sub vestro regimine sunt, nobis imperabant, offerre jusjurandum secundum eorum libidinem, aut urbe regnoque excedere. Interserebant antiquam benevolentiam divi Augusti O. [6] circa nos, nostrumque familiare obsequium. Hæc et his similia propriæ saluti in-

[1] Hæc epistola deest in codd. L. et P. — [2] M. omitt. *linearum.* — [3] M. *rupta.* — [*] Pro *filio* nonne legendum *fidelibus?* — [4] Hæc epistola deest in cod. L. — [5] M. *partim.* — [6] M. omitt. *O.*

præsentiarum obstitere. Ferte ergo certum solatium tempore incerto, nec dubia spe deludamur qui in conservanda vobis fide nunquam dubitavimus. VI cal. april., conventus Francorum indictus est, ibique crimine infidelitatis pulsabimur, quod episcopum Virdunensem licentia donaverimus, quodque in presbyterii honorem promoverimus, et ut res fiat impossibilis a nobis idem repetendus. Si hæc ita se habuerint, vestri nostrique fideles [1] Gerbertus ac Renierus, secundum quod voluistis, Noviomago vobis minime occurrere poterunt; sed vestra clementia, Coloniæ, quo post venturi sunt, tanto [2] ducem aptum itineri eis provideat.

II cal. mart. Ottonem et Heribertum comites alloquemur, iterumque datis obsidibus quos recepimus, fratrem meum vestræ servituti remittere attentabimus. Quibus angustiis ob fidem vobis servatam semperque servandam premamur paucis expressimus. Salutare vestrum auxilium vestra ex parte constanti animo expectamus, et ut hoc ipsum hostes lateat obsecramus, ne acrior eorum in nos exardescat ira.

EPISTOLA (LIV) 45 [3].

Trevirensi Archiepisco ex persona ADALBERONIS.

Priorem epistolam pro solo imperio Domini mei [4] me vestræ paternitati misisse minime celare volo, cui omnia debeo. Et quoniam quam fidem Domino meo promisistis [*] eam nepos meus promittere et servare paratus fuit, eam a nobis obtinuit licentiam quam majorum provulgavit [5] auctoritas [6]. Sed quonam pacto ejus sorduerit fidelitas, nostram [7] intelligentiam latet. Hunc ergo Adalberonem quomodo aut vocabimus, aut excommunicabimus, aut ut idem faciant alios orabimus? Ergo quia id legibus non valemus, nec ipsi facimus, nec alios ut faciant hortamur: ne aut nos aut de nobis meritos in præcipitium trahere videamur. Et quia Rex cœlestis dicit : *Reddite quæ sunt Cæsaris Cæsari, quæ sunt Dei Deo* (Math. XXII. 21. Marc. XII. 17. Luc. XX. 25), nostris regibus [8] puram fidem, purum servitutis obsequium semper

[1] M. *fidelis.* — [2] M. B. *quanto ejus.* — [3] Hæc epistola deest in cod. L. — [4] Vid. ep. 49. — [*] *promisi?* — [5] M. D. *promulgavit.* — [6] M. *authoritate.* — [7] M. *vestram.* — [8] M. *legibus.*

impendemus [1], in nullo deviabimus, Domini tamen partes priores faciemus. Sed quoniam quæ Domini sunt hoc tempore pauci providerunt, si quando legem Domini zelamus, aut perfidia aut alio quolibet vitio denotamur; eoque fit, ut ita dicam, inter malleum et incudem positis, sine jactura animæ vel corporis spes evadendi sit difficilis. Si qua ergo vobis sunt viscera pietatis, si semper vos ut fratrem, ac potius ut patrem coluimus, suscipite onus amici consilio et auxilio, ut qui in prosperis de vobis bene speravimus, in adversis ne desperemus. At ea quæ dicimus, non homini, sed fidei magni sacerdotis celanda confitemur, Dominum [2] testem adhibemus, terribilem ultorem dupliciter inclamantes, his proditis, in nostri læsionem.

EPISTOLA (L) [3] 44.

MATHILDI COMITISSÆ.

Deponat Domina mea Mathildis omnem querimoniam; clarissimus vester conjunx Godefridus, inter pares præcipuus ac ipsis victoribus formidabilis, hoc præcipit [4]. Exhilarate mentem, quia spiritus tristis exsiccat ossa, consilia turbat. Dominæ Theophaniæ [5], imperatrici semper Augustæ, ac filio ejus semper Augusto cum filiis vestris fidem purissimam servate. Pactum cum Francis hostibus nullum facite, Francorum Reges aversamini. Castra omnia sic tenete, sic defendite, ut nullam in his habeant partem adversarii vestri; scilicet neque pro spe liberationis mariti, neque pro terrore peremptionis ejus aut filii Friderici. Hæc II [*] cal. aprilis ad flumen Matronam meæ fidei commisit, quæ vobis plena fide retuli.

EPISTOLA (XLVII) [6] 45.

ADALBERONI VOCATO EPISCOPO VIRDUNENSI ET HERMANNO FRATRIBUS.

Felices quibus paterna virtus exemplar sit imitabile! Vester genitor hoc petit. Repentinus casus ne vos deterreat [7]; filio Cæsaris fidem, quam promi-

[1] M. *intendemus*. — [2] M. *Dum*. — [3] Hæc epistola deest in cod. L. — [4] M. D. *præcepit*. — [5] L. *Theuphanu*. Sic semper. — [*] Ut mihi videtur XI sicut in epistolis (XLVII) 45, (LI) 46, (LII) 48. — [6] Hæc epistola deest in codd. L. et P. — [7] M. *dexterreat*.

sistis, inviolatam servate; omnia castra ab hostibus tuemini; denique nec Scarponnam, nec Haidonis castellum, nec quidlibet eorum quæ vobis reliquit, Francis reliqueritis, illecti aut vana spe suæ liberationis, aut terrore sui cruciatus aut filii Friderici. Hæc præcepta magnanimus pater generosis filiis dedit. Sentiant in vobis hostes non se totum cepisse Godefridum; auxilia undique comparate, liberatores patriæ, vos similes patri in omnibus repræsentate XVII * cal. aprilis, me interpretem fieri voluit sibi sui ** que fidissimum.

EPISTOLA (LI) [1] 46.

SIGIFREDO SIGIFREDI [2] COMITIS FILIO GERBERTUS.

Nimium amorem circa parentes vestros, qui nunc exules sunt, habentes, eos ad flumen Matronam XI cal. aprilis allocuti sumus, et quæ Dominam nostram Theophaniam de sua fidelitate scire voluerunt, per epistolam mandamus. Et quia cum benevolentia Ottonis et Heriberti, quorum custodia servantur, eos alloqui valemus, quæcumque et vos et Domina nostra eis mandare volet, litteris nos habere facietis. Hoc insuper vestræ fidei committimus, quia si Hugonem vobis in amicitiam colligaveritis, omnes impetus Francorum facile devitare valebitis.

EPISTOLA (XLIX) [3] 47.

NOTEGARIO EPISCOPO LEODICENSI.

Spectabile faciunt nomen vestrum præsentia tempora, quibus paucorum laudatur probitas, multorum prædicatur improbitas. Speculatur nunc amicus vester Godefridus qui amicorum se potiusquam sua amaverint, qui uxori ac liberis fidem laturi forent, si se ultima rapuisset dies. Et quia tantus vir de vobis optime sentit, hoc solum indicio esse potest quanta in vobis eniteat virtus. Qui se amant, quique sui sunt hortatur et ammonet, ut Dominæ

* Fab. XII, pro II, ut censet. Libentius scribo XI. Vid. ep. 44. — ** An *vobis suis?* — [1] Hæc epistola deest in cod. L. — [2] M. D. omitt. *Sigifredi.* — [3] Hæc epistola deest in cod. L.

suæ Theophaniæ filioque ejus fidem habeant, nullis [1] viribus hostium sint infracti, nullo terreantur casu. Aderit læta dies, quæ patriæ proditores et liberatores vere suppliciis et præmiis distinguat, disgreget!

Fidissimum vobis Adalberonem, Remorum archiepiscopum, nullo modo harum rerum conscium facietis, qui quanta prematur tyrannide, testantur epistolæ ad archiepiscopos vestros directæ [2], in quibus nihil eorum, quæ voluerit * [3], scripsit, sed quæ tyrannus extorserit oscitanti.

EPISTOLA (LII) [4] 48.

DOMINÆ THEOPHANIÆ IMPERATRICI.

Cupienti mihi vos adire secundum imperium vestrum non frustra renisa est divinitas. Nam XI cal. aprilis captos comites allocutus, Godefridum patruumque ejus Sigifredum, inter hostium cuneos solus repertus sum vestrarum partium, cui fidenter de statu imperii vestri suas sententias concrederent. Scripsi itaque exhortatorias [5] epistolas secundum intellectum eorum conjugibus, liberis, amicis, ut in fide vestra perstent, nullo hostium incursu terreantur, eorumque exemplo, si fortuna tulerit, exilium potius eligant pro fide vobis servanda, quam patriæ solum cum perfidia. Hos ego viros imprimis carissimos habeo, quibus gravius est quod vestra negotia non valent exequi, quam quod captivitati hostium videntur addicti. Sed quia principum dissensio interitus regnorum est, principum vestrorum concordia remedium tantorum malorum nobis fore videtur; funiculus quippe triplex difficile rumpitur.

Noveritis etiam Reges Francorum nos non æquis oculis intueri, eo, quod de vestra fidelitate eis contraria sentiamus, simulque quod multa familiaritate fruamur Adalberonis archiepiscopi Remorum, quem simili de causa insectantes, infidissimum sibi putant. In his omnibus quid nos velitis facere, et, si inter hostes via patuerit ulla, quo et quando vestram præsentiam possimus [6] adire, certius significate nobis paratis per omnia vobis obtemperare.

[1] M. D. *minime.* — [2] M. *decretæ.* — * *voluit?... extorsit?* — [3] M. D. *voluerint.* — [4] Hæc epistola deest in cod. L. — [5] M. *eo cohortatorias.* — [6] M. D. *possumus.*

Res eo processit, ut jam non de sua expulsione agatur, quod malum [1] tolerabile esset, sed de vita et sanguine certent [*]. Hoc mihi secum commune est, quasi se contra conatus regios incitanti. Moles denique oppressionis tanta est vestrique nominis tanta invidia, ut suas miserias nullis audeat vobis significare rescriptis. Sed hæc tyrannis si invaluerit, locusque ad vos profugiendi [2] patuerit [3] sibi, non frustra de vobis meliora senserit, spem certam habuerit, qui vobis ac filio vestro, in quo valuit, suffragium meditatus est.

EPISTOLA (LVII) [4] 49.

Objectio in ADALBERONEM.

Perfidiæ ac infidelitatis crimine in regiam majestatem arguor detineri, eo, quod nepotem meum, clericum videlicet meæ ecclesiæ, licentia donaverim, et quia [**] palatium adierit, et dono alterius regis episcopatum acceperit ejus regni, quod senior meus [5] Lotharius rex in proprium jus revocaverat, quodque gradus ecclesiasticos ei postmodum contulerim absque licentia et auctoritate senioris mei.

EPISTOLA (LVIII) 50 [6].

Purgatio.

Cum senior meus rex Lotharius lothariense regnum non haberet nec revocaret, fratris mei filium vix tandem sic obtinui fide interposita, ut, si usus aliquando exposceret, sibi suisque absque pertinacia redderem. At cum ageretur ut senior meus filio imperatoris advocatus foret, eaque de causa dati obsides essent, frater meus [***] crebris legatis filium repetivit, me segniter accipientem fidei violatorem increpitans, rem suam a multis interturbari, eum se statum [****] prodere dicit, terribilem judicem extremi judicii ultorem spretæ fidei ac consanguinitatis proclamat. Ergo quia senior meus de revocatione regni

[1] M. omitt. *malum.* — [*] An *certet?* — [2] M. *perfugiendi.* — [3] M. omitt. *patuerit.* — [4] Hæc epistola deest in cod. L. — [**] An *quod?* — [5] M. D. omitt. *meus.* — [6] Hæc epistola deest in cod. L. — [***] Codd. : *fratris mei.* — [****] Forte : *suum me statum.*

nihil [1] mihi dixerat [*], sed de sola advocatione, nec dandi licentiam clerico interdixerat, sed insuper benevole consenserat, ut a legatis meis intellexi, si ea facere vellet, quæ pater suis spoponderat, et proficiscentem absolvi [2], et ut id, pro quo obsides dati erant, sincerissime conservaret fidem exegi, quam et hactenus obtulit, et adhuc, ut credimus, offert. Gradum diaconatus ac presbyteratus ei contuli, ne a nobis emancipatus in accipiendo alteri manciparetur, et ne ecclesia nostra invidis [3] pateret, subdiacono ex se ad episcopalem apicem assumpto, simulque quod hi gradus nec provincias, nec civitates, nec villas, [**] quæ regnorum sunt, conferunt, sed quæ potius cœlestis sunt regni : id est [4] adversari vitiis, coli virtutes. In quo mihi crimen perfidiæ ac infidelitatis protendebatur [5], ostendi, ut arbitror, et me fidem maxime habuisse et fidelitatem seniori meo imprimis conservasse.

EPISTOLA (LXVIII) 51 [6].

Innomimato.

Obscuram epistolam et sine nomine paucis absolvimus. Lotharius rex Franciæ prælatus est solo nomine, Hugo vero non nomine, sed actu et opere. Ejus amicitiam si in commune expetissetis, filiumque ipsius cum filio Cæsaris colligassetis, jamdudum reges Francorum hostes non sentiretis.

EPISTOLA (LIX) 52 [7].

Domino Metensi episcopo DEODERICO.

Qui actus vel [8] dispositio regia in præsenti sit, dubitatio legati Henrici idibus maii patefecit [9], cujus in reditu curiositas sciscitandi et plurima perquirendi aliud vultu prætendere, aliud mente gerere significavit. Dux Hugo ad sexcentos milites collegisse dicitur. Ea fama conventum Francorum Compendiaco palatio habitum v idus maias subito dissolvit ac liquefecit. Inter-

[1] M. omitt. *nihil.* — [*] Codd. : *dixerit.* — [2] M. *absolveret.* — [3] D. *invidiæ.* — [**] *nec?* — [4] M. *idem.* — [5] M. *protendabatur.* — [6] Hæc epistola deest in cod. L. — [7] Hæc epistola deest in cod. L. — [8] M. *et.* — [9] B. *patefecerunt.*

fuerunt de vestris quidem dux Karolus, comes Reinharius, de nostris Herbertus Trecassinus, sed Otto acriori cura exclusus. Adfuit * etiam Gibewinus, episcopus Laudunensis Adalbero. Frater Gocilo [1], obside pacis filio fratris Bardæ dato, ea conditione evasit, ut quod Sigifridus ac Godefridus facturi sint, faciat. Quod [2] hoc sit Francis spes mera, nobis res certa. Tantum superest quam patriam in manibus consilio et auxilio et viribus tenetis, hostibus consilio et auxilio destitutis tradere ne velitis. Urbem Virdunensium a paucis prædonibus quiete tueri ** inquieto et iniquo animo fero, nisi forte hoc majori differtur consilio, ut, unde non sperant, præcipiti excidio tabescant.

EPISTOLA (LX) 53 [3].

GERBERTUS INNOMINATO.

Res celanda multis committi non vult. Quod diverso stylo nobis scribitur, adversis tractari non injuria putatur. Silentium amici vestri Adalberonis proprium statum simulque ecclesiarum Domini ac palatii Francorum indicat. Quod, ut potero, breviter attingam [4] ego fidelium Cæsaris non immemor. Conjuratio in filium Cæsaris ac in vos et acta est et agitur, non solum a Principibus, inter quos Carolus dux jam non in occulto est, sed etiam a militibus, quos spe aut metu allici est possibile. Dux Hugo XIV calendas julii regem ac reginam osculatus est tandem [5] astutia quorumdam, ut in conjuratione tanti viri nomen [6] fore putaretur; quod minime est, nec fore putamus hac tempestate. Sigifridus comes ad sua rediit; Godefridus comes, si Castrilucium cum Hainao [7] Reniero redderet seque filiumque suum comitatu ac episcopatu privaret Virdunensi, de reliquo integram fidem Francorum regibus exhiberet, datis obsidibus, fortassis ad sua remeare valeret. Finis Theoderici ducis Hugonem ducem respicit, Ottonem Heribertus ***. Fidum vobis Adalberonem archiepiscopum pax sequestra nunc tandem conciliat **** eo pacto, ut interim instituatur perpetua. Qua in re vestrum suorumque [8], pro quorum nomine

* *Adfuerunt?* — [1] D. *frater Gocilonis.* — [2] D. *quid.* — ** An *teneri?* — [3] Hæc epistola deest in cod. L. — [4] M. D. *accingam.* — [5] B. *tamen.* — [6] M. *non minus.* — [7] L. *Hamao.* — *** *Heribertum?* — **** *regibus?* — [8] M. *bonorumque.*

antefertur * nec fieri potest ut quicquam instituatur, quod vestræ suorumque saluti obsistere possit. Latens ac furtiva expeditio nescio quibus vestrorum subito intenditur. Quid trans Rhenum [1] gesseritis nos de vestra salute lætantes non celabitis.

EPISTOLA (LXXXII) 54.

ADSONI ABBATI [2] DERVENSI.

Rumpe moras omnes, mi pater, et III vel [3] II cal. jul. egredere de Ur Chaldæorum. Obtemperandum veteranis amicis ac in fide diu probatis. Noster Adalbero P. P. ** quondam vobis [4] fidus et nunc fidissimus, morarum impatiens, vestram expetit præsentiam. Nefas absenti significare ea, quæ volumus præsenti dicere. Charissima [5] vobis ac nobis librorum volumina vestrum iter sint comitantia [6]. Hoc tantum dixisse sufficiat.

EPISTOLA (XXV) 55.

BONIFILIO GERUNDENSI EPISCOPO.

Multa quidem auctoritas vestri nominis me movet cum ad videndum et alloquendum, tum etiam ad obtemperandum [7]; et hoc diu negatum distulit negata libertas. Ea cum dolore concessa, domino meo Ottone Cæsare jam non superstite, fas et amicis loqui, et eorum imperiis obsequi.

Si qua nobis significare voletis, dicetis usque ad calendas novembris Remis; VIII cal. januar. Romæ erimus [8], si pace uti poterimus. De multiplicatione et divisione numerorum Joseph sapiens sententias quasdam edidit; eas pater meus Adalbero Remorum archiepiscopus vestro studio habere cupit.

* *meminerit?* — [1] B. *Frankenurt.* — [2] L. *abb. Adsoni.* M. *Azoni.* — [3] M. D. B. *et.* — ** M. D. B. *pater patriæ.* Mallem : *pater piissimus.* — [4] M. *nobis.* — [5] L. *Carissima.* — [6] M. D. B. *sunt comitata.* — [7] L. *optemperandum.* — [8] M. omittit *erimus* et addit *dicetis.* M. D. contra omitt. *dicetis.* Codices conciliare tentavi scribendo *dicetis* post *voletis.*

EPISTOLA (XLVI) 56.

GERALDO ABBATI.

An quicquam melius amicis divinitas mortalibus concesserit nescio, si modo ii sunt, qui digne expetiti digneque videantur habiti. Felix dies, felix hora, qua licuit novisse virum cujus nominis recordatio omnes a nobis molestias detorserit [*]. Ejus si præsentia vel interdum fruerer, beatiorem me non frustra [1] putarem. Quod ut fieret, sedes mihi non ignobiles in Italia collocaveram. Sed involvit mundum cæca fortuna, quæ [2] premit caligine... an præcipitet, an dirigat me modo tendentem hac modo illac. At hærent [3] vultus amici infixi pectore; eum dico, qui est dominus et pater meus Geraldus, cujus deliberatio nostra fiat executio.

EPISTOLA (XLV) 57.

RAIMUNDO MONACHO GERBERTUS [4].

Quanto amore vestri teneamur noverunt Latini ac Barbari, qui sunt participes fructus nostri laboris. Eorum votum vestram expetit præsentiam; quippe cum in propatulo sit nos curarum plenos non ob alterius causam studii loco immoraturos. His curis sola philosophia unicum repertum est remedium; cujus quidem ex studiis multa persæpe commoda suscepimus, velut hoc turbulento tempore motum fortunæ refregimus cum in alios, tum in nos graviter sævientis. Etenim cum is status Reipublicæ in Italia esset, uti sub jugo [5] tyrannorum turpiter esset eundum, si profiteremur innocentiam, vel [6] si niti viribus tentaremus, clientelæ undique forent procurandæ, castra munienda, rapinæ, incendia, homicidia exercenda, delegimus certum otium studiorum, quam incertum negotium bellorum; et quoniam vestigia philosophiæ dum sequimur, non consequimur, impetus tumultuantis animi non omnes repressimus; modo recurrimus ad ea, quæ reliquimus : nunc Hispaniæ principes

[*] An *detorsit?* — [1] L. *frustra non.* — [2] L. *quem.* — [3] M. D. B. *adhærent.* — [4] M. D. *Ad Raimundum monachum Aureliacensem.* — [5] D. B. *ut sub juga.* — [6] M. *et.*

adimus familiaris nostri abbatis Guarini adhortatione commoti, nunc [1] sacris litteris dominæ nostræ Theophaniæ imperatricis semper augustæ, semper amandæ, semper colendæ prioribus divellimur [2] cœptis. In tanta rerum inconstantia, doloris, metus, gaudii, appetitus, fidissimi patris Geraldi, quem hæc non tangunt specialiter [3], filius Gerbertus sequendorum deposcit sententiam.

Vale [4], valeat pater Geraldus [5], valeat frater Ayrardus [6], valeat sanctissimus ordo meus altor [7] et informator, meique sit memor in sanctis petitionibus ac patris Adalberonis Remorum archiepiscopi [8] sibi per omnia devoti.

EPISTOLA (LXXIII) 59.

NITHARDO ABBATI MEDELACENSI [9].

Quod vestra præsentia interdum non perfruimur, turbulentæ reipublicæ imputatur. Vos solum gravia pati putatis, qui quæ [10] asperrima ceteris sint ignoratis. Sed cum agantur homines sorte dubia [11], mihique, ut nostis [12], incerto certa quæratur sedes, cur tamdiu penes me deposita male fidæ fortunæ thesaurisatis? Et quia ut pote fidissimus fidissimo loquor, maturate [13] iter. Nam aut imperialis cito [14] me recolliget [15] aula, aut quantocius omissa diu repetet Hiberia.

EPISTOLA (XXIV) 60.

LUPITO BARCHINONENSI.

Licet apud te nulla sint mea merita, nobilitas tamen ac affabilitas tua me adducit in te confidere, de te præsumere. Itaque librum de astrologia translatum a te mihi petenti dirige, et si quid mei voles in recompensationem, indubitate reposce.

[1] L. *hinc*. M. D. *hunc*. — [2] M. D. B. *divellemur*. — [3] D. *specialis*. — [4] M. *valeat*. — [5] M. omitt. *pater Geraldus, valeat*. — [6] D. *Airaldus*. — [7] L. P. omitt. *et*. — [8] M. D. B. *archiepiscopi Remorum*. — [9] M. D. B. *Medelecensi*. — [10] M. D. B. *quæque*. — [11] M. D. B. *dubia sorte*. — [12] M. D. B. *non nostris*. — [13] L. *maturare*. — [14] M. *imperia Ottonis*. — [15] D. B. *colliget*.

EPISTOLA (XXXVII) 61.

ROBERTO [1] PALATINO.

Plurimum te mei meminisse puto, quem dies noctesque privatis curis [2] intersero. Itaque et dominam meam Theophaniam [3] mei recordari facies [4], quam semper cupio bene valere et cum filio feliciter imperare, cujus memoriam, ut æquum est, frequentem habeo, ad cujus auxilium me quamplurimos declamatorie [5], ut nosti, exacuisse, Gallia testis est. Ergo tui officii erit rescire et [6] scribere an in Francia velut miles succenturiatus pro castris Cæsaris remaneam, an paratus omne periculum subire vos adeam, an potius ad iter, quod tu et domina mea bene novistis [7], me præparem [8], ut Papiæ in palatio dispositum [9] est. Simulque non tacebis, ubi et quando, et quid tu de hac re sentias. Hoc quoque te nosse velim, quæcumque in eodem palatio tutis auribus commisi de fide, pietate, stabilitate illius famosi Adalberonis archiepiscopi erga herilem nostri Cæsaris filium [10] suosque [11], fidenter sic se habere juxta ejus scire et posse.

EPISTOLA (V. D.) 62. [12]

Non alienum est a vestra humanitate ac [13] sacro sacerdotio quærentibus consilium, consilium dare. Nulli mortalium aliquando jusjurandum præbui, nisi domino meo Ottoni [14]. Id ad dominam meam Theophaniam ac filium ejus Ottonem [15] Augustum permanasse ratus sum, quippe cum in tribus unum quiddam [16] quodammodo intellexerim. Quousque ergo hanc fidem servandam censetis? Dico equidem quod spoliatus amplissimis rebus imperiali dono collatis, apostolica benedictione confirmatis, nec una saltem villula ob fidem retentam vel retinendam donatus sum. Dico quod inter gravissimos hostes vestros positus, nullis eorum beneficiis quamvis ingentibus oblatis inflexus

[1] L. *Rotberto.* — [2] M. *curis privatis.* — [3] L. *Teuphanu.* — [4] M. omitt. *facies.* — [5] M. D. B. *declamatores.* — [6] M. D. B. *rescribere.* — [7] M. D. B. *novisti.* — [8] L. *præpararem.* — [9] M. *positum.* — [10] L. omitt. *filium.* M. D. B. omitt. *suosque.* — [11] M. D. B. add. *et.* — [12] L. relinq. spat. tituli. — [13] D. *et a.* — [14] L. D. *O.* — [15] L. *O.* — [16] D. *quidem.*

sum. Quousque ergo id genus amicitiæ exercebo? Consulite, ac solatium imploranti præbete, etsi non ob mea merita, sed tamen vel propter vestra erga omnes homines [1] semper laudata beneficia.

EPISTOLA (VII) 63.

Ad eundem (GERALDUM).

Pater meus Adalbero, Remorum archiepiscopus, vos bene valere cupit, et quia [*] vestram præsentiam non adiit, conturbatio regnorum fecit, specialisque contra suam ecclesiam commotio Heriberti Tricassini [2] et Ottonis [3] comitis filii Tedbaldi. Qui status Regnorum penes vos sit scire cupit, et an Hugo, quem vestra lingua abbicomitem [4] dicitis, uxorem duxerit. Quæ sua sunt vestra [5] putate, et ne vestra gratis appetat, quid sui vobis placeat significate. Hoc signo, sagum lineum operosum [6] vobis mittit, sicut olim per vestrum Airardum alterum miserat sed planum.

De multiplicatione et divisione numerorum libellum a Joseph hispano [7] editum abbas Guarnarius [8] penes vos reliquit; ejus exemplar in commune rogamus.

Si limina [9] beatorum Remigii et [10] Dionysii datur vobis copia videndi, nuntio præmisso, vestri alloquiis poterimus condelectari.

EPISTOLA (LXII) 64 [11].

BEATRICI DUCI ex persona ADALBERONIS.

Super his, quæ certius vobis significari quæritis, nil amplius novimus, quam aut præsentes diximus aut legatione nostra accepistis. Ceterum vobis, liberis, amicis ad votum prosperari, salvo honore regio, et optamus, et, si fit, congratulamur. Nostra negotia vestra putate. Apud ducem Hugonem de vestra [**] mente pura, fide constanti absque hæsitatione præsumite. Denique

[1] D. omitt. *homines.* — [*] An *quod?* — [2] L. *Trecassini.* — [3] L. *Oddonis.* — [4] D. *Abbacomitem.* — [5] M. D. B. *nostra.* — [6] L. M. omitt. *operosum.* — [7] L. *ispano.* — [8] L. *Warnerius.* — [9] M. *divina.* — [10] L. *vel.* — [11] Hæc epistola deest in cod. L. — [**] An *nostra?*

quod a vobis exigimus, suo tempore, vestro obsequio impendemus. Imprimis quoque gratias habemus, quod de plurimis a vobis certiores existimus. Meing. monachum ex petitione abbatis Rai. [1] diu perquisitum Corbeiam liquisse, Rothomagum adisse audivimus. In quo, si dabitur facultas, vestrum velle [*] in omnibus exequi conabimur.

EPISTOLA (LXVIII) 65.

ABBATI RAINARDO [2].

Quamvis intelligentiam vestram non lateat artem artium esse regimen [3] animarum, tamen tam occupatis in Republica suggessisse non inutile visum est. Fratrem Meing., [4] quem suavi eloquio, affabilitate paterna transmarina mutare [5] coegistis, hærentem ac dubium, quibus valuimus sententiis, vestram mansuetudinem sibi notam experiri persuasimus. Erit ergo docti viri more boni medici mellita præferre [6], ne primo gustu, amaris ingestis antidotis, salutem suam formidabundus incipiat expavescere. Hac conditione, si placet, suscipite, ne forte proditoris fungamur officio, quo velit redire æquo animo ferte.

EPISTOLA (LXVII) 66 [7].

EIDEM (NOTEGARIO) EX PERSONA EJUSDEM (ADALBERONIS).

Ei qui cum sapiente rationem instituerit non multa oratione inlaborandum. Quod vestris vi ereptum est restituetur. Fidei spondentis amici credite. Si id satis non est, obses accipiatur ab his, quibus sua rursus restitui [8] oravimus [9]; nec differendum propter instantis fori necessitatem et quia [10] de vobis optime præsumimus. Dum hæc dictavimus, obsides ab obsesso castro, ut in crastinum reddendo, nos accepisse significamus. Metis colloquium Dominarum [11]

[1] Vid. epistol. 49. — [*] M. *nostrum ei ut in.* B. *vestrum velut.* D. *vestrum velle in.* Censeo scribendum : *vestrum velle velut in.* — [2] M. D. B. *Rainero.* — [3] M. D. *regimen esse.* — [4] M. D. B. *Menig.* Sed in ep. (LXII) 64 *Meing* ut in cod. L. — [5] Mabill. Ann. Bened. III. p 602. *trans mare migrare.* — [6] M. D. B. *proferre.* — [7] Hæc epistola deest in cod. L. — [8] M. *institui.* — [9] B. *oramus.* — [10] M. *eaque.* — [11] D. *Dominorum.*

habendum est. Vos quamplurimum interesse optamus. Si relictum, ut institutum est, causam effectricem per vos nosse laboramus. Quid * privatim vos scire oportebit, privata docebunt tempora.

EPISTOLA (LXIII) 67 [1].

EIDEM (BEATRICI).

Rebus vobis ad votum cedentibus non immerito congratulamur. Et quia ignorata frequenter per vos addiscimus, vestrumque affectum circa nos sincerum experimur, inter præcipua ponimus. Sed quæ res institutum colloquium Dominarum sic commutavit, ut solus dux veniat Henricus? Id an dolo alterius partis agatur, et qui principum eo venturi sunt **, si novistis, orantibus nobis plena fide perorabitis.

EPISTOLA (LV) 68 [2].

AD TREVIRENSEM ARCHIEPISCOPUM.

Cum litteris vestris multitudine curarum absolvamur, aliis rursus involvimur. Ecce enim de constantia vestri amoris, de fide et pietate circa nos gratulamur; sed quis vestram intelligentiam eo detorsit, ut quæcumque nostri affines sentiant, eadem putares non sentire? Dominum Henricum cur [3] oderim nescio, cur diligam scio. Sed ejus dilectionis nunc quis fructus exterior? Aliis quippe rebus divinitas necessitatem imponit, aliis cæca fortuna interstrepit. Denique tanta mole rerum pressi, non poetice sed sapienter dictum putamus : « *Levius fit patientia quicquid corrigere nefas* ***, » et « *Si non potest* [4] *fieri quod vis, id saltem velis quod possis* ****. In votis hoc habemus : *Brachia peccatorum conterantur* (Psalm. XXVI. 17.) confirmet autem id Deus [5].

Unum est enodationis indigens : qui vestræ matris ac Reginæ olim eram

* An *quod?* — [1] Hæc epistola deest in cod. L. — ** An *sint?* — [2] Hæc epistola deest in cod. L. — [3] M. D. *cum.* — *** Horat. Od. I. 24. — [4] M. omitt. *non potest.* — **** Terent. Andria. II. 1, 5. — [5] M. *confringat ea Dominus.*

fidissimus interpres, cur hoc negotio privor, potiusque per alios quam per vos plurima rescisco? Et quoniam, ut professus sum ac profiteor, omnia vobis debeo, ut mihi, sic [1] vobis timeo. Diverso quippe modo in commune nobis dicitur : *Qui stat videat ne cadat.* In commune itaque consulendum. Quod ut fieri possit, omnium me participem faciatis; qui * vestrorum conventus adinvenit ** Diusburch [2]. Id quoque, quod regalis potestas a duce Beatrice ac vestris primatibus exigit, si vestram intelligentiam latet, ut rumor est, diligenter investigatum significate, quidve animi in eo sit. Cæterum de vobis, ut cœpimus, optime sentimus, et qua fide vobis nostra committimus, eadem vestra suscipimus.

EPISTOLA (LXIV) 69 [3].

IDEM DUCI BEATRICI.

Excellentiam acuminis vestri videor videre, pace inter principes stabilita, Republica bene disposita, ac per vos in melius commutata [4]. Unum tantum est quod plurimos movet : Trevirensem archiepiscopum tanto molimine ordinationem differentem, aut se cum Duce ac [5] Lothariensi regno manibus Francorum velle tradere, vosque celare, quod colloquium Virduni habendum verisimile facit, aut his majora velle machinari. Jubetur amico vestro Adalberoni ordinationem nepotis destruat. Num rex aut primas est Trevirensium? Factionem archiepiscopi hoc negotium undique continere videtur. Invigilet ergo vestra prudentia, et quo se tantarum rerum pondera vergant perquirite, et an dux Henricus fidem vobis servaturus sit providete.

EPISTOLA (LXXXIV) 70.

HUGONI MARCHIONI [6].

Non immerito vos plurimi facio et vos et vestra votis ac [7] laudibus effero, qui, tam occupati, mei meminisse dignamini inter honesta; hoc itaque, inter

[1] M. *ut male sit.* — * *quis?* — ** *adiit?* — [2] M. *ejus burech.* — [3] Hæc epistola deest in cod. L. — [4] M. *deputata.* — [5] M. *et.* — [6] L. titul. erasus est. — [7] M. D. B. *et.*

præcipua ponimus, ac proinde ad vos fidem plurimam habemus; et ut nostri memoria non excidat propensius oramus, et ut fessis jam rebus sancti [1] Columbani subveniatis, preces quas valemus absentes effundimus.

EPISTOLA (XV) 71.

PETROALDO MONACHO [2].

Magnam intelligentiam tuam, frater, ne turbent fluitantia. Qui te quondam florentem dominum clamabant et patrem, nunc conservum habere dedignantur et parem. Sors omnia versat.

In dandis et accipiendis, uti [3] monachum decet et nosti, nostra licentia utere. Ne negligas [4] quod condiximus [5], ut tui memoriam frequentiorem habeamus.

EPISTOLA (XIX) 72.

RAINARDO [6] MONACHO.

Recte quidem, frater, conquereris super abbatis tui privatione. Oves in convallibus ante ora luporum absque pastore monachi in monasterio absque abbate. Secundum scire tuum et posse, bene te velle et facere adhortor et moneo. Unius anni tria diversa imperia super te docent quæ vides fallacia [7] et inconstantia. Futuram desolationem non tantum parietum, quantum animarum ingemisce et de Dei [8] misericordia noli desperare.

EPISTOLA (XVIII) 73.

FRATRIBUS BOBIENSIBUS.

Scriptura sancta dicit : « Qui ficte Dominum [9] quærunt, nunquam invenire [10] merentur. [11] » Qui regulam sancti Benedicti professi estis et pastorem deserendo [12] abjecistis, colla tyrannis sponte subdidistis, non de omnibus

[1] M. D. B. *beati*. — [2] L. addit. *G.* — [3] M. D. B. *ut*. — [4] L. *neglegas*. — [5] M. *quod etiam diximus*. — [6] M. D. B. *Rainaudo*. — [7] L. *fallatia*. — [8] M. D. B. *Domini*. — [9] M. *Domum*. — [10] M. *invenie*. — [11] M. D. B. *mereantur*. — [12] M. *deserendum*.

dico tyrannis * vestris ducibus, ante tribunal Christi quomodo apparere vultis? Hæc quidem non causa retinendi honoris scribo; sed loquenda [1] loquens, cura pastorali animam meam crimine libero, non audientes implico. Apostolica privilegia revolvite, anathemata, quæ mihi ostendistis [2] **, ad memoriam reducite; insuper intelligite quod sacri canones dicunt : *Qui excommunicatis quolibet modo se junxerit* [3], *excommunicatus sit!* Videte in quanto periculo res vestræ sitæ sint. Supernus Judex faciat vos sua præcepta cognoscere et ea opere implere.

EPISTOLA (LXXXIII) 74.

BOBIENSIBUS [4].

Gerbertus, gratia Domini si quid est, plurimam salutem dicit dilectissimis sibi filiis Bobiensibus utriusque ordinis.

Rem dignam vestroque nomini convenientem penitus egistis patrem quærendo, patrem visitando. Qua in re [5] vos veros filios esse docuistis [6]. Ergo et pro vestra diligentia, et pro fide constanti circa me, nunc absens grates habeo, et mox propitia divinitate præsens debitas exhibebo. Ego quidem etsi jam propemodum in portu constiti, vos tamen malignis fluctibus jactari iniquo animo fero. Sed scimus Deum [7] omnia posse, eumque motum prece pauperum confidimus afflictis opem illico laturum fore.

EPISTOLA (VII. D.) 75.

RAINARDO MONACHO BOBIENSI.

Quidam Tetbaldus, ut ipse ferebat, monachus Bobiensis, præterita æstate ad nos venit; per quem nostra scripta tibi direximus, quibus tuæ litteræ non satis respondent. Itaque et exemplar prioris epistolæ remittimus et tuæ petitioni hoc modo consulimus : si sub regula patris Benedicti ac spirituali abbate

* An *nam dico tyrannis de omnibus vestris ducibus?* — [1] M. *sequenda.* — [2] M. D. B. *ostenditis.* — ** An *vobis ostendi?* — [3] L. *junxerit quolibet modo.* — [4] L. omitt. titulum. — [5] M. D. B. *quia jure.* — [6] L. *docuisti.* — [7] M. D. B. *Dominum.*

tibi * militare delectat in alio monasterio, mea licentia utere, nec obsit tibi transitus causa religionis et imperio abbatis tui factus. Ceterum in dando et accipiendo frena licentiæ partim relaxamus [1], partim restringimus, hoc ** modo servata discretione, ut quod jure et sine offensione divinarum legum dandum ac recipiendum est, des ac recipias. Nec putes ad meam licentiam pertinere, si quid tyranno aut impio sponte attribueris [2] vel ab eis acceperis.

EPISTOLA (VIII) 76.

Ad [3] ADALBERONEM Remorum archiepiscopum.

Mantuæ quid egerim super negotiis vestris, præsens melius explicabo verbis, quam absens scriptis. Claves librorum quas mitterem ignoravi propter communem usum similium serarum [4]. Historiam Julii Cæsaris a domino Azone abbate Dervensi [5] ad rescribendum nobis acquirite, ut quos penes nos [6] habemus habeatis et quos [7] post reperimus *** speretis : id est VIII **** volumina Boetii de astrologia præclarissima quoque figurarum geometriæ aliaque [8] non minus admiranda si reperimus [9]. Fortunam nostram sola vestra conturbat absentia noctesque diesque.

EPISTOLA (XL) 77.

STEPHANO Romanæ ecclesiæ diacono.

Dubia Reipublicæ tempora, mi frater, Gallias me repetere coegerunt. Tota Italia Roma mihi visa est. Romanorum mores mundus perhorrescit. In quo nunc statu Roma est? qui Pontifices vel [10] Domini rerum sunt? quos exitus habuit ille meus, specialiter, inquam, meus, cui te commisi? Hæc et quæ circa te sunt [11], tibi læta optantibus [12] significare ne [13] dubites. Mihi quidem

* *te?* — [1] D. *relaxamus partim.* — ** *hac?* — [2] D. *tribueris.* — [3] L. omitt. *Ad.* — [4] M. *earum.* — [5] M. *Terdonensi.* — [6] L. recentiori manu *vos.* D. B. *ut vos penes quos.* — — [7] M. D. *quod reperimus*, omitt. *post.* — *** *reperiemus?* — **** VIII *volumina* — *geometriæ.* Hæc corrupta videntur. — [8] M. *quæ.* — [9] M. D. omitt. *si reperimus.* Apud L. et P. superscriptum *si reperimus.* — [10] M. D. B. *et.* — [11] M. D. B. *sint.* — [12] M. D. *obstantibus.* — [13] D. B. *non.*

ac nostro A. [1] archiepiscopo Suetonios Tranquillos Quintosque Aurelios cum ceteris, quos nosti, per Guidonem Suessonicum comitem discrete, ac sine lite quis cujus sit, remittes, et quæ nomini tuo convenientia paremus edices [2]. Ea quoque, quæ Græcorum imperio, Afrorum [3] regno, Italorum molimine [4] certa cognoveris, nos tibi amicos celare non debebis. Quod non habet [5] verborum copia, continent sententiarum pondera.

EPISTOLA (CXXX) 78.

RAINARDO MONACHO [6].

Non existimes, dulcissime frater, vitio meo fieri, quod tandiu fratrum meorum præsentia careo. Postquam a te digressus sum, crebris itineribus causam patris mei Columbani pro viribus executus sum. Regnorum ambitio, dira et miseranda tempora fas verterunt in nefas, nulli jure rependitur sua fides. Ego tamen, cum sciam omnia ex Domini pendere sententia, qui [7] simul corda et regna filiorum hominum permutat, exitum rerum patienter expecto. Idem quoque facere te, frater [8], et moneo et hortor.

Unum a te [9] plurimum exposco, quod et sine periculo ac detrimento tui fiat, et me tibi quam maxime in amicitia constringat. Nosti quanto studio librorum exemplaria undique conquiram; nosti quot scriptores in urbibus ac [10] in agris Italiæ passim habeantur. Age ergo, et, te solo conscio, et [11] tuis sumptibus, fac ut mihi scribantur M. Manilius [12] de astrologia, Victorinus de rhetorica, Demosthenis [13] ophtalmicus. Spondeo tibi, frater, et certum teneto [14], quia [15] obsequium hoc fidele, et hanc laudabilem obedientiam sub sancto silentio habebo [16] et quicquid erogaveris cumulatum remittam, secundum tua scripta, et quo tempore jusseris. Tantum significa cui et tua munera et nostra porrigamus scripta, frequentiusque nos tuis litteris lætifica. Nec sit metus ad quorumlibet notitiam pervenire, quæ sub nostra deposueris fide.

[1] M. omitt. *A.* — [2] M. D. B. *edisces.* — [3] M. D. B. *Francorum.* — [4] L. *molumine.* — [5] M. *Quot nunc hæc.* — [6] M. D. *Rainaudo.* — [7] M. D. F. B. *quæ.* — [8] M. D. B. omitt. *frater.* — [9] M. D. B. *autem.* — [10] M. D. B. *aut.* — [11] L. M. D. *ex.* — [12] L. *Manlius... Victorius... optalmicus.* — [13] M. *Demosthenes.* — [14] D. *teneo.* — [15] M. *quod.* — [16] D. *habeo.*

EPISTOLA (LXVI) 79 [1].

Ex persona ADALBERONIS NOTEGARIO episcopo Leodicensi.

Collectionem episcoporum, propter quæ significatum est, non esse factam tarditati perlatæ epistolæ imputandum. Disputabitur autem de his in adventu vestro, et, si ita visum fuerit, amplius postmodum privatim et in commune deliberabitur.

Ceterum, quia [2] frater meus se suaque ad vos pertinere putat, multumque spei suæ salutis vobis attribuit, Gualterum militem a pervasione prædiorum sui Vuazonis cohibere debetis; eoque facto et sinistrum rumorem vitabitis et proprio officio non defuisse videbimini.

EPISTOLA (CX) 80.

Ad Comprovinciales.

Multa super statu ecclesiarum Domini, multa super publicis privatisque negotiis ratiocinaturi cum nostræ dioceseos confratribus, charissimo vos invitamus affectu, non tantum nostri, quantum vestri causa honoris ac utilitatis. Locus loquendi, mons sanctæ Mariæ Terdonensis [3], tempus III idus [4] decembris. Valete.

EPISTOLA (XCIX) 81.

Ex persona [5] ADALBERONIS archiepiscopi ad Bellovacensem.

Respondere scriptis vestris necessarium ad præsens non duximus, cum ad indictum colloquium de singulis [6] pro modulo nostro [7] accuratius vobis satisfacere possimus. Et quoniam nostrum ob amorem privata posthabetis negotia, nostrisque sedulo operam datis, inter præcipua ponimus, memorique [8] animo recondimus, præstitis non minora recompensaturi beneficia, si se infida retorserit fortuna.

[1] Hæc epistola deest in cod. L. — [2] D. *qui*. — [3] L. *Terdonensi*. — [4] M. D. B. *iduum*. — [5] L. *ex persona* tantum; cetera recentiore manu. — [6] M. *de singulo*. — [7] M. *vestro*. — [8] M. D. B. omitt. *que*.

EPISTOLA (CXIII) 82.

Ex persona ADALBERONIS archiepiscopi, RHOTARDO Cameracensi [1].

His litteris acceptis, Bal. [2], quem nuper excommunicavimus, excommunicate, ob suam uxorem male derelictam; et quod negligentia diutius est dilatum, obedientia corrigatur; nihilque sibi profuerit Romam adisse, dominum Papam mendaciis delusisse, cum Paulus dicat: *Si quis vobis aliud annunciaverit præterquam accepistis, etiam Angelus, anathema sit* (Ad Galat. I. 9). Estote ergo nobiscum divinarum legum defensores, qui sacerdotalis dignitatis gaudetis esse participes.

EPISTOLA (CXXVII) 83.

Incerto [3].

Molimur, conamur, quod nolumus agimus, quod volumus [4] nequimus. Ecce Ra. atque Ger. [5], quos missum iri ad vos usque innuistis, alter solita valetudine fatigatus [6], alter insolita quidem, sed cum tædio sui finita * imperium vestrum exequi minime poterunt. Exequetur autem R. quam proxime in melius commutatus. Cujus obsequiis [7] Her. [8] comitem adfore jamdudum in animo est. Et quia quanto silentio quantæque fidei [9] nostra secreta commiserimus novistis, vices nostras nostrique legati apud comitem Her. [10] vos agere rogamus, facturi quicquid prudentiori consilio decernetis; finitoque foro, uti audita, relata, inventa conferre nobiscum dignemini, obsecramus, vestro per omnia usuri consilio sapienti.

EPISTOLA (LXI) 84 [11].

ADALBERONI archiepiscopo GERBERTUS.

Ut voluistis consultum est: mora vestra usque ad determinatum colloquium

[1] L. omitt. titul. — [2] M. D. B. *Balduinum.* — [3] L. *Eidem.* — [4] M. D. *Quod volumus agimus.* — [5] M. D. B. *Ecce Rai. atque G.* — [6] M. D. B. *fatigatur.* — * Hoc corruptum videtur. — [7] L. *Cui obsequiis Her.* alii *olim sequentis.* — [8] D. *Hermannum.* — [9] M. D. B. *quantaque fide.* — [10] M. D. B. *Heribertum.* — [11] Hæc epistola deest in cod. L.

in commune laudata. Amicitia Hugonis non segniter expetenda, sed omnino conandum ne bene cœpta male abutamur; nam quidem intelligentia hæc est. Sed nescio quonam pacto frater vester Godefridus atque Rainherius Gobthero meo, quem Turonium miseram, dixerunt vos præsto adfore, ut, si quem nuncium Odo vobis mitteret, et alloqui possetis et quæ significaret opere adimpleretis. Ceterum dux Hugo nacta occasione ex dissensione episcopi Parisiensis et abbatis Gual. [1] abbatem nostrum Ayrardum [2] inter ceteros ad se venire orat. Id ut peragat persuasum iri posse confidimus. Colloquio soluto moras omnes solvite, urbique ac vestris [3] vos restituite.

EPISTOLA (CXVIII) 85.

Clero et populo mittenda [4].

Multum mœroris multumque anxietatis intulit nobis acerba mors vestri patris nostrique dilectissimi fratris [5]. Nunc itaque Deus totis pulsandus [6] medullis, ut [7] vobis patrem ac nobis idoneum restituat fratrem. Sit interim vestra pervigil cura, ut secundum divinas ac humanas leges res defuncti episcopi tam mobiles quam immobiles [8] futuro reserventur episcopo : ne si, quod [9] absit, male cautum fuerit, in negligentes cum regalis censura, tum etiam gravior adhibeatur divina sententia.

EPISTOLA (CXXXIII) 86.

2ʅ' 8:7 63. [10]

Anxie quidem jamdudum vestra præsentia frustramur, multa vestris consiliis disponenda reservamus. Nostis [11] quam paucorum fidei Reipublicæ negotia sint [12] committenda. Itaque optamus, monemus, oramus omni affectu

[1] M. *Gualt.* Script. Gall. t. IX. 275. *Gualonis.* — [2] M. *Ayardum.* — [3] M. *viris.* — [4] L. omitt. titul. B. add. *Silvanectensibus Adalbero Rem.* — [5] L. omitt. *fratris*, sed spatium relinquit. — M. *pulsandum.* — [7] M. omitt. *ut.* — [8] L. *nobiles quam ignobiles*, sed superscriptum *mobiles.* — [9] M. *quid.* — [10] Sic B.; L. omitt. titul. M. D. habent *Z. R. B. I.* — [11] M. *nostris.* — [12] M. D. B. *sunt.*

charitatis adfore vos Remis x cal. octob., cum pro summis rationibus, quas vobis tantum credere fas est, tum etiam pro habenda ordinatione O.[1]. Silvanectensis episcopi designati.

EPISTOLA (XCIV) 87 [2].

Ad eundem.

Octavo cal. octob. Reinherius[3] a responsis Remos rediit, vestra negotia executurus. Ejus sententia hæc est : Si de fratris fortuna certum finem cognoscere vultis ac nulli mortalium indicanda nisi vobis, iv calend. ad Altovillare[4] fratri ac comitibus occurrere; nepotem vestrum Hecilonem ac primos vestri generis consanguineos iterum nusquam sinatis abire. Magna res serio agitur. Mosomum et Macerias multitudine militum communite. Dux Cono pro suo Ottone insidias molitur; sed facile remedium penes nos reperietur. Laudunensis episcopus consilio Odonis et Heriberti sibi faventium ducem adiit eo loci, quem dicunt Dordingum. Redite, mora sit nulla.

EPISTOLA (CXLVIIII) 88.

Satis quidem moleste absentiam vestram ferimus; sed majori cura premimur ob ignorantiam earum rerum, quæ circa vos geruntur. Nam cujus affectuum participes sumus[5], ejus certe progressus et exitus viarum ignorare minime debemus. Festinate ergo vel[6] litteris planum facere quid communium negotiorum aut[7] privatorum postmodum egeritis, agatis, mox agere disponatis, simulque significate quid nos facere velitis in electione episcopi ii idus[8] februar. habenda. Qua die, vel[9] potius, pridie vestra præstolabimur responsa, et quid Ansel. apud comites egerit, et cur ejus nuncium adhuc minime viderimus, et utrum reges an[10] comites prius convenire debeamus, vel[11] si iter ad indictum[12] colloquium Calæ differre debeamus, et si eo venietis et

[1] B. *Odo.* — [2] Hæc epistola deest in cod. L. — [3] M. *Reniher.* — [4] M. *Altomillare.* — [5] M. D. B. *sumus participes.* — [6] M. D. B. *et.* — [7] M. D. B. *ac.* — [8] M. D. B. *iduum.* — [9] M. D. B. *et.* — [10] M. D. B. *ac.* — [11] M. D. B. *et.* — [12] M. D. B. *injunctum.*

cujus favore, hæc et his similia plenissimam fidem ad vos habentibus plena fide deponite.

EPISTOLA (LXXII) 89.

STEPHANO DIACONO URBIS ROMÆ [1] DATA [2] VI NON. MARTIAS.

Exequiis domini Lotharii regis occupati, multa tibi quærenti pauca rescripsimus. Lotharienses dudum capti omnes elapsi sunt, præter comitem Godefridum [3], de quo in brevi meliora sperantur [4]. Quæ penes te tuosque agantur rescribe, atque per hunc legatum libros, tua industria nobis rescriptos, consummata charitate remitte.

EPISTOLA (LXXIV) 90.

ECBERTO TREVERENSI [5] ARCHIEPISCOPO EX PERSONA ADALBERONIS ARCHIEPISCOPI [5].

Quamvis sciam ex voto meo nulla beneficia vestris meritis respondere posse, æstuat tamen animus et quod re [6] nequit, prosequitur [7] affectu. Privilegium vestri amoris circa nos sæpenumero litteris, sæpenumero [8] nuntiis, sæpenumero rebus ipsis experti sumus; et quoniam sanctas petitiones pro nobis Domino obtulistis, quam non inaniter eas effuderitis, testis est benevolentia dominæ augustæ nobis reddita VI nonas martias, qua die gloriosissimus rex Francorum Lotharius [9], clarissimum sidus, mundo subtractus est. Is, quem caruisse regali gratia putastis, a nulla familiaritate seclusus est.

EPISTOLA (CVIII) 91.

ECBERTO ARCHIEPISCOPO TREVERENSI EX PERSONA ADALBERONIS [10].

Etsi beneficiis vestris respondere suo tempore in animo est [11], tamen uti

[1] M. D. B. omitt. *urbis Romæ.* — [2] M. omitt. *data.* — [2] M. *Gold.* — [4] L. *spectantur.* — [5] M. D. B. omitt. *Treverensi... archiepiscopi.* — [6] L. omitt. *re.* — [7] M. D. B. *sequitur.* — [8] M. omittit *litteris, sæpenumero* et scribit *sæpe munero.* — [9] M. D. B. *rex Lotharius.* — [10] L. E. *ex persona Ad.* M. D. *Ebrardo.* — [11] M. D. B. *in animo est suo tempore respondere.*

hæc eadem accumulentur sancta [1] societas præsumit. Sit ergo nostro obtentu Hidilo fratris mei presbyter nexu excommunicationis liber, donec in proximo conventu causa ejus discussa aut innocentem reddat aut nos ab injusta petitione absolvat. Sit etiam is, qui relator nostrorum librorum esse debet, sacramentalis auro decentissime insigniti [2] lator; quippe nonnulla, quæ placuerint, quam citissime rescribemus, ac per eundem latorem volumen [3] nullo genere inferius deponemus.

EPISTOLA (LXXI) 92.

GERALDO ABBATI GERBERTUS [4].

O nimium dilecte Deo, ardere bellis [5] orbem terrarum vides et ad Omnipotentem manus pro statu ecclesiarum Dei non erigis? Salutiferum quidem iter charitatisque plenum ad limina beati Geraldi nos habere cupitis. Cui utinam voto [6] faveat Divinitas! sed id quam difficile factu sit facile intelligitur, nisi vestra obtineant merita.

De rege Ludovico quis habeatur consulitis, et an exercitus Francorum auxilium Borello laturus sit. Horum primum à nobis minime quæri oportet, quoniam, ut ait Sallustius (*Catilina* 51), omnes homines qui de rebus dubiis consulunt oportet esse remotos ab ira, odio, misericordia. Alterum suapte natura ad esse et non esse æqualiter vergens, nostra intelligentia magis videtur tendere ad non esse.

Organa porro et quæ [7] vobis dirigi præcepistis in Italia conservantur, pace regnorum facta, vestris obtutibus repræsentanda. Quæ nostri [8] juris sunt ut vestra spectate [9]. Desiderabilem præsentiam pii patris vel [10] causa beati Remigii Francorum apostoli desiderantibus filiis exhibete, ut nostrum impossibile vestro solvatur possibili.

[1] M. omitt. *sancta.* — [2] M. *sacramento et auro decentissime insignitus.* — [3] M. *voluminum.* — [4] M. D. B. *Abbati Geraldo Auriliacensi.* — [5] M. *velut.* — [6] M. D. B. *Cui voto utinam.* — [7] M. *quod.* — [8] M. *vestri.* D. *hostis.* — [9] M. *expectate.* — [10] M. *et.*

EPISTOLA (LXXV) 93.

Ex persona HEMMÆ reginæ ad Matrem.

Dominæ ADELAIDI imperatrici semper augustæ HEMMA quondam regina, nunc lumine Francorum orbata.

Elapsa sunt tempora deliciarum mearum [1], tempora decoris mei, ô mi domina et ô dulcis mater, dum is, quo florente florebam, quo regnante regnabam [2], me hactenus [3] conjugem in perpetuum viduam fecit. O amara dies VI nonarum martiarum, quæ mihi virum eripuit! quæ me in has miserias præcipitavit! Intelligat pia mater gemitum et angustias filiæ doloribus plenæ. Non esse penitus præoptarem, nisi Divinitas solatio reliquisset [4] matrem. O quando videbo, quando alloquar! Nostri [5] quidem vestræ præsentiæ ac regis Conradi in vicinia Romarici [6] montis, ubi confinium regnorum est, XV calend. junii me ac filium meum occurrere volunt [7]. Sed hæc mora mille [8] annorum mihi est. Noveritis interim Francorum principes mihi ac filio simul fidem sacramento firmasse. In hoc, et in reliquis, quæ sequenda, quæ [9] vitanda sint, vestro judicio utemur, ut non solum Hemmæ reginæ, sed omnium dicamini mater regnorum. Recordamini præterea verborum vestrorum, quod virum meum præ me dilexeritis, quodque ipse præ [10] me vos amaverit. Prosint animæ ejus hi dulces affectus, et quod temporaliter exhibere non valetis, spiritualiter recompensetis per sanctos patres, id est episcopos, abbates, monachos, ac per servos Dei quosque religiosissimos.

EPISTOLA (XX. d.) 94. [11]

Præcipuam ac singularem amicitiam vestram dum arctius amplectimur, multorum hominum invidiam toleramus, maximeque eorum qui senioris ves-

[1] M. D. B. *mearum deliciarum.* — [2] M. omitt. *quo regnante regnabam.* — [3] M. D. B. omitt. *me hactenus.* — [4] M. D. B. add. *mihi.* — [5] M. *Henricus.* — [6] M. *ac reginæ in curia Romatrici.* — [7] M. *voluit.* — [8] M. *nulla.* — [9] M. *pro quæ, ac.* — [10] M. *pro.* — [11] L. relinq. spat. tituli.

tri contra nos consilia conturbant. Crescit malum in dies. Multiplicantur inimici nostri, majoremque sumunt audaciam spe dissidentium regnorum. Si ergo ea in vobis est virtus, quam credimus et optamus, sentiamus non nobis obesse quod vestrum amorem amori regis Ottonis præposuimus. Sentiant inimici nostri per vos stabilem esse regnorum concordiam, quam sine suo consultu posse fieri negant. Et quia credibilibus legatis inter hostes difficilis est via, vos legatorum nostrorum vices explete; quod honestum judicabitis pro nobis spondete. Sic de nobis absentibus præsumite tanquam de præsentibus; et si quid salutare reperietis, quamprimum vel [1] litteris vel nunciis significate, ut, ignorantibus nostris æmulis, per fidissimos internuncios utriusque partis cæpta amicitia corroboretur. Hoc ideo dicimus, quia majoris auctoritatis legatos cum sui magno periculo sine certa causa mittere nolumus, et quia conventus regum laboriosus est et hoc tempore per omnia inutilis propter malivolos utriusque partis. Quod si pravorum hominum consilia convaluisse senseritis, nec honestam et utilem posse fieri amicitiam, imprimis quod maximum est, consilium et auxilium a vobis imploramus; neque nos deludi vana expectatione sinatis, quos omni [2] genere amicitiarum et affinitatis dignos hactenus duxistis.

EPISTOLA (LXXXVI) 95.

Ex persona ADALBERONIS THEOPHANIÆ imperatrici [3].

Etsi hactenus vos ob merita vestri viri excellentissimi augusti semperque memorandi ut dominam colui, specialia tamen nunc beneficia vestra vestrique filii et præteritam continuant [4] dilectionem et fidem nostram ad vos ac vestros plurimam augent. Fovet nostra ecclesia inter præcipuos thesauros pignus vestræ amicitiæ circa nos. Sentiat ergo beatus Remigius tantæ dominæ favorem, si fieri potest, in recipiendis rebus amissis, cum propter sui merita, tum propter nostra, si quæ [5] placebunt, exhibenda servitia. Sentiamus et nos gratiam jam bene fundatam, scilicet ut legato vel [6] melius scriptis de pace vel [6] pacis conditione cum nostro rege habenda dignemini significare nobis

[1] D. omitt. *vel.* — [2] L. omitt. *omni.* — [3] L. spatium relinquit tituli. — [4] M. D. B. *continent.* — [5] M. D. B. *si qua.* — [6] M. D. B. *et.*

per omnia paratis, quantum fas est, fidem sincerissimam exhibere. Sic quippe[1] saluti vestræ ac nostræ in commune melius poterimus consulere.

EPISTOLA (CI) 96.

EBRARDO ARCHIEPISCOPO TREVERENSI [2].

Multitudine curarum festinatæ legationis simulque viarum prolixitate pressi desiderabili colloquio vestro magna cum mœstitia privati sumus. Sed refecit[3] nos præsentia spectabilis viri Folmari, in quo vestra virtus intellecta est, dum eo utimini ministro, qui voluntatem Domini etiam non monitus laudabiliter expleat. Addicti ergo sumus vestræ servituti cum hac re, tum etiam[4] plurima dilectione senioris nostri Adalberonis circa vos[5], qui earum rerum, quas fecimus[6], participes vos fore per omnia voluit.

IV cal. april. domina dux B.[7] apud palatium Compendiacum hoc effecerat, uti VIII cal. junii ad montem Falconis dominæ A.[8] imperatrici, duci C.[9] rex Lu.[10] regina He.[11] dux Hu.[12], causa conficiendæ pacis occurrerent. Sed quoniam per ignorantiam dominæ Th. imperatricis semper augustæ hoc fiebat, dolum subesse intelligentes, uti per se potius pax fieret, consuluimus[13], utque prius per vos quæ conditio pacis fieret experiretur. Quod laudatum est; vestrique itineris socii denominati. XV cal. junii Francorum colloquio nobis occurrendum; ibique si pacem cum rege senior noster confecerit, pro pace regnorum plurimum elaborabit. Magnæ intelligentiæ vestræ pauca suggessisse satis est. Ceterum de terra, quæ in nostris[14] partibus vi vobis eripitur, monemus ad præsens tacere, postmodum demonstraturi quid exinde facere debeatis.

EPISTOLA (CXLIV) 97. [15]

Sicut epistola regii nominis, quam vobis misimus, continet, monemus,

[1] M. D. B. *Sicque.* — [2] L. *Coloniensi.* — [3] M. *reficit.* — [4] M. *hac et jam.* — [5] M. D. B. *nos.* — [6] L. M. B. *ferimus.* — [7] M. D. *Beatrix?* — [8] M. D. *Adelaidi.* — [9] M. D. *Carolo.* B. *dux Carolus.* Nonne potius *regi Conrado?* Vid. ep. 95. — [10] *Ludovicus.* — [11] *Hemma.* — [12] M. D. B. *Henricus.* Ut mihi videtur *Hugo.* — [13] M. *cum solvimus.* — [14] M. *vestris.* — [15] Deest titul. in cod. L.

rogamus, obsecramus, ut exequi curetis, cum pro vestra benevolentia circa nos, tum propter pacem ecclesiæ Domini, pace principum proventuram, ne si[1] forte desiderabili præsentia vestra frustramur, apud fidos infidi atque suspecti habeamur[2].

EPISTOLA (CIII) 98.

DOMINÆ THEOPHANIÆ IMPERATRICI EX PERSONA ADALBERONIS ARCHIEPISCOPI[3].

XV cal. jul.[4] fratre meo de inferni tenebris liberato, quædam lux vestri honoris oriri visa est. Sed eam lucem ne cæco igne cupiditatis Odo et Heribertus[5] comites corrumpant, summopere elaborandum. Itaque justas ac[6] honestas petitiones fratris mei clementer audietis, cum pro sui merito, tum pro vestra benevolentia in me; injustas autem et quas tyrannus irrationabiliter extorsit in destructionem ecclesiarum Domini ac in dedecus vestri regni[7] prudenti consilio devitabitis[8]. Num villas Virdunensis episcopii[9], quas pro redemptione sua, una cum filio Adalberone episcopo invitus donat Godefridus[10] comes, jurejurando in perpetuum ab ecclesia alienabitis? Num castra in eisdem ad eorum votum extruere patiemini, qui nunc furtivas delectorum militum contrahunt copias, ut in vos, si apud Caprimontem estis, impetum faciant? Nam quia dux Theodoricus Satanacum[11] villam pervasit, quasi in ultionem reginæ Juveniacum oppidum se invadere simulant, scelus facturi, si vobiscum paucam persenserint manum.

Hæc dixi mentem pro vobis omnino sollicitam habens et plena fide executurus quæcumque per Ger.[12] vobis fidissimum significastis, qui hoc sibi donari petit, ut vestræ partis fuerit verissimus interpres.

EPISTOLA (C) 99[13].

ECBERTO ARCHIEPISCOPO TREVERENSI.

Quantum utilitatis Reipublicæ contulerit, quantumve collatura sit pax inter

[1] M. D. B. *nisi.* — [2] M. D. B. *habemur.* — [3] Deest titulus in cod. L. — [4] M. D. B. *XVI cal. junii.* — [5] L. *O. et H.* — [6] M. D. *et.* — [7] M. D. B. *generis.* — [8] M. D. B. *deviabitis.* — [9] M. D. B. *episcopi.* — [10] L. *God.* — [11] M. D. *Satanacam.* — [12] *per G.* — [13] Hæc epistola deest in cod. L.

reges nostros bene fundata, testis est civitas Virdunensium sine cæde et sanguine, sine obsidibus, sine pecuniis in integrum imperio vestro restituta. Testis erit Colonia, rebus sibi diu subtractis [1] in integrum restituendis. Quod utique maturius foret, nisi acrior cura regnorum nuper in conficienda pace longius nos detinuisset, propter inversos mores quorumdam nostrorum. Nunc itaque tempus opportunum nacti, obsequio vestro adsumus. Monemus uti Dudo ac Sigilbertus [2] comes, rerum ecclesiæ vestræ pervasores, sine dilatione excommunicentur. Moneatur fraterne [3] amicus vester Adalbero Remorum archiepiscopus super Dudone, Guido Suessonicus episcopus super Sigilberto, ne filios suæ ecclesiæ impune vos lædere sinant; sed excommunicatos a vobis excommunicent, donec consequantur a vobis veniam digna satisfactione qui conati sunt sanctuarium Domini hæreditate possidere.

Quid domina nostra Theophania, imperatrix semper augusta, insequenti tempore rerum publicarum sit actura, quibusve in locis demoratura et an Saxonum exercitus victor a consueto hoste redierit, significatum iri nobis plena fide oramus, vestra vestrorumque aversa tristi vultu accepturi, prospera jucundissimo animo laturi ac prolaturi [4].

EPISTOLA (CXVII) 100.

DOMINÆ THEOPHANIÆ MITTENDA PRO EPISCOPATU [5].

Semper quidem utilitati vestræ prospicere volumus ac prospiciendo gaudemus; quippe qui nos nostraque omnia vestræ servituti devoverimus. Ex tanto ergo affectu, tantoque amore, a vestra munificentia præsumimus petere quod scimus per fidissimos nuntios olim nobis concessum esse : id est si in regnorum confinio quælibet [6] ecclesia vacaret pastore, in ea non alium constituendum, nisi quem vestræ utilitati omnimodo aptum sano judicio delegerimus. Et quia omnibus comprovincialibus [7] notum Italia expulsum [8], sed in fide non ficta perstantem habemus abbatem Gerbertum, hunc ecclesiæ

[1] M. *substractis.* — [2] M. D. *Gesilbertus.* B. *Sigilberos.* An *Sigilbertus?* Vid. infra *Sigilberto.* — [3] M. D. *frater ne.* — [4] D. *perlaturi.* — [5] L. omitt. titul. B. add. *Adalbero Rem.* — [6] L. M. B. *quolibet.* — [7] M. D. B. *provincialibus.* — [8] Reliqua desunt in cod. L.

præfici modis, quibus possumus, oramus. Qui nobis quidem est verus filius, vobis vero per omnia obsequentissimus servus. Cujus absentia etsi nimium[1] gravamur, tamen ob communia beneficia privata posthabemus.

Super his vestrum velle experiri quantocius sacris rescriptis obnixe efflagitamus.

EPISTOLA (XLVI. D.) 101.

Humanas res æterno regi consilio cum semper Divinitas ostenderit, tum præcipue vestro tempore consiliorum suorum vos esse materiam voluit. Exaltavit enim vos et humiliavit, eamque humilitatem sua bonitate modificans, extenuans, atque * cum summa multorum populorum prosequente favore, vestræ sedi restituit, et tanquam aurum in fornace probatum in sua domo clarius relucere jussit. Laudo igitur et glorifico misericordias et miserationes ejus cum in vobis, tum in me, quem peregrinum totoque, ut ita dicam, orbe profugum quandoque requiescere jussit certaque consistere terra. Dirigo vobis multum dilectum, quem a sacro fonte me suscipere voluistis. Sed utrum nobis erudiendum mittere debeatis, non est nostri judicii. Si enim recusamus, ingrati fortasse apparemus : et si laudamus, quiddam est sinistrum puero **. Quod temporum difficultas intulerit, nostro imputabitur vitio.

EPISTOLA (XXI. D.) 102. [2]

Felicitas vestra gloriam simul nobis parit et solatium. Ubi enim est una caro et unus sanguis, ibi et unus affectus. Abiit illa dies, nec redeat unquam, in qua vester mœror ineluctabilem nobis peperit[3] dolorem. Et nunc quidem in pace, sicut et tunc in angustia, nos nostraque vestro condonamus obsequio, ut si quid magnum[4] vestraque dignum memoria vel vi vel ingenio aggredi conamini, nostra utamini opera, diligentia, consilio, ingenio, viribus. Quod si quieti et silentio studetis vel[5] ad præsens vel[5] in æternum, liceat nobis gaudere vobiscum pace et quiete. Nec glorientur æmuli vestri nominis

[1] M. *non.* — * Nonne legendum : *extenuansque, summo... sedi vos...?* — ** An *et quiddam est sinistrum puero, quod?* — [2] L. relinq. spat. tituli. — [3] D. *parit.* — [4] L. *magnarum.* — [5] D. *et.*

plus sese obesse, quam vos prodesse. Sit, si fieri potest, inter nos ac seniorem vestrum honestus habitus amicitiarum. Præscribite sequenda et vitanda, nec patiamini dolis et fraudibus nos circumscribi, qui nullorum hominum amicitiam contra vos decrevimus sequi.

EPISTOLA (XCVII) 103 [1].

Ex persona HEMMÆ reginæ ad Matrem.

Aggravatus est dolor meus, o mi domina [2], o dulce matris nomen! Dum * conjugem perdidi, spes in filio fuit; is hostis factus est [3]. A me recesserunt dulcissimi quondam mei amici. Ad ignominiam meam ac totius generis mei nefanda in Laudunensem confinxerunt [4] episcopum. Persequuntur eum proprioque spoliare contendunt honore, ut inuratur mihi ignominia sempiterna, quæ sit quasi justissima causa amittendi honoris mei.

Adesto, pia mater, filiæ doloribus plenæ! Gloriantur hostes mei non superesse mihi fratrem, propinquum, amicum, qui auxilium ferre possit. Intendat ad hæc pia domina, redeat vestra nurus in gratiam. Sit mihi per vos exorabilis, liceatque suum mihi diligere filium, quæ [5] meum patior ut inimicum [6]. Astringite mihi principes vestri regni: proderit eis mea conjunctio. Odo et Heribertus, comites potentissimi, mecum in vestro consilio erunt. Si fieri potest, absolvite nos curis, ut [7] mutuis fruamur colloquiis. Sin, antiquam sapientiam vestram undique colligite, Francis unde non sperant contraria parate, ut in nos graviter sæviens refundatur impetus; et interim quid nobis [8] sit faciendum et scriptis significate et nuntio fidissimo.

EPISTOLA (XCVIII) 104 [9].

Ex persona Laudunensis episcopi ad episcopos.

Quamvis regia potestate per quorundam hominum factionem a propria sede

[1] Hæc epistola deest in cod. L. — [2] M. *et*. — * An *cum?* — [3] M. *factus hostis est*. — [4] M. *confixerunt*. — [5] M. D. *quem*. — [6] M. *amicum*. — [7] M. *et*. — [8] M. D. *vobis*. — [9] Hæc epistola deest in cod. L.

sum ad præsens exclusus, episcopali tamen officio minime sum privatus, nec damnant crimina falso illata, quem innocens in hac parte non remordet conscientia. Sentiat ergo grex pastoris absentiam, sentiam et ego vos meam dolere vicem. Itaque moneo, rogo, oro, obsecro ac per nomen terribile [1] semper viventis Domini obtestor, ne ecclesiæ meæ quolibet modo per quamlibet personam sanctum chrisma tribuatis, nec episcopalem benedictionem et missarum solemnia in mea parochia peragatis, quia scriptum est: *Quod tibi fieri non vis alteri ne feceris* [*]. At si divina et humana contemnitis jura nec nostris monitis adquiescitis, quanquam divina ultione sitis feriendi, tamen ad majorem audientiam ecclesiasticæ legis vos provocatum iri pernoscatis.

EPISTOLA (XXIX) 105.

EX PERSONA ADALBERONIS ARCHIEPISCOPI VUALONI [2] EJUSQUE PERTINACIBUS.

Hactenus quidem [3] stultitiam vestram patienter [4] tulimus nunc quia synodalia decreta parvi penditis, vocati contemnitis, humana divinis præfertis, ad conventum nostrorum fratrum apud Gualdonis-Cortem habendum III [5] cal. julii vos iterum audiendos vocamus. Eo autem venite [6], aut sententiam damnationis eadem die, quo animo vultis, vestris cum fautoribus [7] expectate.

EPISTOLA (XCIII) 106.

ADALBERONI ARCHIEPISCOPO.

Corruptissimi temporis est non posse discerni [8] secundum popularem opinionem quid sit magis utile. Utile est quod agitis sententia multorum, utilius complures [9] judicant in urbe sedere, paucam ignavissimam prædonum deterrere manum cum vestra præsentia [10] tum militum numerositate. Vestrum fratrem [11] vos debere alloqui censent, audire quæ velint Odo et Heribertus mutua

[1] M. D. *pro nomine terribilis.* — [*] *Quod ab alio oderis fieri tibi, vide ne tu aliquando alteri facias.* Tob. IV. 16. — [2] L. *Gualoni.* — [3] M. D. B. omitt. *quidem.* — [4] L. B. *patientia.* — [5] M. D. B. *in cal. juliis.* — [6] L. *veniente.* — [7] M. D. B. *confautoribus.* — [8] M. D. B. *decerni.* — [9] M. D. B. *cum plures.* — [10] M. D. B. *præsentia vestra.* — [11] L. omitt. *fratrem.*

subito exposcentes colloquia. Quibus etsi nulla inest fides, tamen pro fortuna eis utendum. Certe dum [1] in metu sunt, periculum ipsorum ab eis exiget quod propria non exegerit fides.

EPISTOLA (CII) 107.

ADALBERONI ARCHIEPISCOPO [2].

Qua fiducia, quave cautela colloquia Odonis et Heriberti [3] expetenda [4] vobis sint pervidete [5], ne forte propter præsentem obsidionem Caprimontis nova in vos novis dolis undecunque comparentur consilia. Mementote sortis Guifridi [6] Virdunensis episcopi ob pervasionem castri Luciliburgi.

EPISTOLA (CXL) 108.

Beneficiis liberatoris nostri grates persolvere dignas non sufficimus : etenim [7] membra nostra, quæ infernus absorbuisse in vobis visus est, ab ejus faucibus erepta, victore Christo, lætamur. Verum, quod hujus [8] temporis est, monemus, uti nostro [9] colloquio perdiscatis quæ appetenda, quæ vitanda vobis sint, priusquam nostri regni principum conventibus misceamini. Simul etiam aut litteris aut fido nuncio significate, utrum tuta videatur vobis ad præsens profectio An. [10] atque Ra. ad comitem O. [11] et quo conveniant.

EPISTOLA (CXIV) 109.

ECBERTO ARCHIEPISCOPO TREVERENSI [12].

Molestia vestra dejecti, relevatione relevati sumus. Addidimus etiam et [13] addemus supplicationes quas poterimus, et si quid ars medicinæ labori nostro suggeret, quam proxime dirigemus. Permovemur autem aliquantulum

[1] M. D B. *cum.* — [2] L. omitt. titulum. — [3] L. *O. et H.* — [4] L. *expectenda.* — [5] M. D. B. *providete.* — [6] M. *Gofridi* D. *Guifridi et Verdunensis.* — [7] M. D. B. *etiam.* — [8] M. *nunc.* — [9] L. *vestro.* — [10] M. D. B. *A. H.* — [11] M. D. B. *Ottonem.* — [12] M. D. *Ex persona Adalberonis.* B. add. *Remensis.* — [13] M. *et jam ei.*

quod tam sero quæ circa vos essent nobis significastis [1], et maxime super causa fratris ac nepotis nostri [2]. Mox quippe ut vestra legimus et [3] nostrum legatum a palatio accepimus, qui omnia, quæ fuissent [4] A.R. [5] filium ejus regio dono accepisse firmaret. In quo aliud solatium non habemus, nisi quod milites plurimum ab eo dissentire scimus. Porro et in hoc elaborabimus et [6] in quibus vestrum velle cognoscemus.

EPISTOLA (CXXIX) 110.

[illegible] [7]

Quamvis vos in propriis causis noverim satis occupari, tamen commune periculum magis sollicitos reddere debet. Scitis quas conventiones cum O. et Her. [8] comitibus habuerimus et cur obsides [9] donaverimus. Instant et promissam amicitiam requirunt. Itaque nunciis eorum respondere debeo de mea ac vestra voluntate III non. septemb. Mores, studia, dolos, fraudes eorum, inter quos habito, scitis. Redite ergo usque Bullionem [10], uti vobiscum loqui possim de his, quæ mandare non possum. Sunt enim res grandes et ad vos multum pertinentes, et quia civitatem sine forti periculo dimittere non possum, si placet, MAÑNS. cōm. [11] veniet vobis obviam, qui [12] vos omni securitate ad nos usque perducat. Valete, et quæ vobis cordi sunt [13] velocius remandate.

EPISTOLA (CXXXI) 111. [14]

Quod benevolentia vestra secundum dignitatem vestri nominis assidue perfruimur, plurimum congaudemus, cum nostri [15] utilitate, tum vestri honoris provectione. Lætamur nunc præsentia nepotis A. [16] Virdunensium episcopi,

[1] M. *significatis.* — [2] L. *vestri.* — [3] M. *et vestrum.* — [4] M. *fecissent.* — [5] M. *ac.* — [6] D. omitt. *et.* — [7] Sic B. p. 123. L. hæc omitt. M. D. *legunt VV. D. A. H. G. I. D. V. I. D.* B. add. *Adalb. Rem.* — [8] M. D. B. *Ottone et Heriberto.* — [9] M. *sides.* — [10] M. D. *Bublionem.* — [11] M. D. *Manus comitis.* Alii *Manat. comes.* B. *Manūc. cōm.* — [12] M. D. *quæ.* — [13] M. D. B. omitt. *sunt.* — [14] M. D. omitt. titul. L. relinq. spatium. B. add. *Ad Adalberonem Rem.* — [15] M. *vestri.* — [16] D. *Adalberonis.*

qui vos *, habita ratione loci et temporis, cum copiis adfore pollicitus est. Itaque ei non dissimilem, quantum ad affectionem animi spectat, magnitudinem vestram urbi Remorum exhibebitis xii cal. octob. Quod et monachum latorem epistolæ celabitis, et rem tuto silentio tegetis, uti occultus ac improvisus ad nos possit esse vester adventus.

EPISTOLA (XCI) 112.

RAIMUNDO ABBATI AURILIACENSI.

Clarissimo patre Geraldo [1] orbatus, non totus superesse visus sum. Sed te desiderantissimo secundum vota mea in patrem creato, denuo totus renascor in filium [2]. Nec solus vestro honore gaudeo; gaudet pater Adalbero, se suaque vobis ex animo conferens tanto arctius, quanto amplius luce religionis ac scientiæ conlucetis : cujus ob meritum amorem fere continuum triennium in Francia consumpsi, ubi [3] dum iras regum, tumultus populorum, regnorumque dissidentium æstus perfero, tanto tædio affectus sum, ut curam pastoralis officii [4] suscepisse pene me pœniteret. At quoniam domina mea Theophania, imperatrix semper augusta, viii cal. april. proficisci me secum in Saxoniam jubet, eoque quosdam ex meis monachis ac [5] militibus ab Italia convenire jussi, nunc non habeo quid [6] certum scribam super organis in Italia positis, ac monacho dirigendo, qui ea conducat [7], præsertim quum sine præsentia dominæ meæ Theophaniæ credere me non ausim fidei meorum militum, quia [8] Itali sunt, nec satis sciam utrum exercitum ante autumnum in Italiam deducam **, an in Germania demoremur, ut quam plurimas copias contra Ludovicum regem Francorum, nisi quieverit, comparemus qui amicis inquietissimus, pernitiosissimis hostibus non multum inquietus, quis sit, quidque de eo intelligi oporteat, velox exitus comprobabit.

Clara indoles *** divæ memoriæ Ottonis Cæsaris, pace inter duces ac principes redintegrata [9], proxima æstate legiones militum duxit in Sarmatas, quos

* *vobis?* — [1] M. *Heraldo.* — [2] M. D. B. *in filium renascor.* — [3] M. D. *Ibi.* — [4] M. D. B. *pastoralitatis.* — [5] M. *et.* — [6] M. D. B. *habeam quod.* — [7] L. M. *condiscat.* — [8] M. *qui.* L. omitt. *Itali.* — ** *deducamus?* — *** An *soboles?* — [9] M. *reducta grata.*

ea lingua Guinidos [1] dicunt, ibique VI et XL urbes munitissimas sua præsentia ac militum robore cepit, diruit, atque vastavit. Salutat vos et [2] Ayrardum Adalbero Remorum archiepiscopus simulque omne collegium Auriliacensis cœnobii, me adjuncto per omnia vobis devotissimo. Iterum iterumque valete.

EPISTOLA (CXLVI) 113.

Decimo kal. januar. a rege acceptam epistolam fraternitati vestræ direximus per Ri. [3] æquivocum patri, in qua vester ac fratris mei adventus in urbe Remorum expetebatur V cal. januar. regiis legatis obviam occursuri [4]. Qui ex condicto quidem venerunt, sed vos non invenerunt. Porro exemplar prioris epistolæ nostræ nunc mittimus, postulantes datum iri subitum propriæ voluntatis responsum [5] simul et actionis.

EPISTOLA (CXLI) 114.

Diutius consultando nihil tutius in commune repertum est, quam a colloquio [6] senioris vestri [7] ad præsens abstinere, si fieri potest honeste. Si autem non potestis, majorum causarum summas attingere, nihil nisi evidenter utile definire bonum est. Porro omnium bonorum fidelis [8] Ra. feria V. vestrum legatum Sylvanectis præstolabitur, vel [9] Carnotim profecturus, si laudabitis, vel [10] Compendiacum reversurus, si sic annuetis.

EPISTOLA (XCII) 115.

BERNARDO MONACHO.

Quæris, dulcissime frater, quæ vel [10] qualia gerantur a me, et an ea sint commoda vel [10] incommoda. Huic petitioni [11] an satisfacere paucis possim addubito, quod altius ea rimanti nulla esse videntur [12], aut si quolibet modo sunt, maximam partem incommodorum secum trahunt. Primo quod in publicis

[1] M. *Guidonos.* — [2] M. omitt. *et.* — [3] M. D. B. *per R.* — [4] L. *occursuris.* — [5] M. D. B. *responsum propriæ.* — [6] M. *collegio.* — [7] D. *vestri senioris.* — [8] M. *fideliter.* D. B. *fide.* — [9] M. *et.* — [10] M. D. B. *et.* — [11] L. *particioni.* — [12] M. D. *videantur.*

causis versari nunc temeritatis est, quippe ubi divina et humana confunduntur jura, propter immensam avaritiam perditissimorum hominum, idque solum jus fore * statuitur [1], quod libido ac vis [2] more ferarum extorserit. Ast in privatis id præ me [3] fero, quod amicos in adversis nulla oppressus calamitate destitui. Sed an memoria dignum sit aliorum judicio derelinquo, vel [4] quod Italia excessi, ne [5] cum hostibus domini ac filii senioris mei D. M. O. [6] quolibet modo cogerer pacisci, vel [7] quod interdum nobilissimis scolasticis disciplinarum liberalium suaves [8] fructus ad vescendum offero. Quorum ob amorem etiam [9] exacto autumno quandam figuram edidi artis rhetoricæ dispositam [10] in VI et XX membranis sibi invicem connexis et concatenatis in modum ante longioris numeri, qui fit ex bis [11] XIII, opus sane expertibus ** mirabile, studiosis utile ad res rhetorum fugaces et caliginosissimas comprehendendas atque in animo collocandas. Ergo si quisquam vestrum cura talium rerum permovetur, vel [12] in musica perdiscenda vel [12] in his, quæ fiunt ex organis, quod per me [13] adimplere nequeo, si cognovero certum velle domini abbatis R. [14], cui omnia debeo, per Constantinum [15] Floriacensem supplere curabo. Est enim nobilis scolasticus, adprime eruditus mihique in amicitia conjunctissimus.

Vale, dulcissime [16] frater, meaque semper dilectione mutuo fruere, nostraque bona putato esse communia.

EPISTOLA (XV. D.) 116.

GERBERTUS SALUTEM DICIT R. [17] *** SIBI DILECTO.

Grandia quidem poscis, dulcissime frater, sed tuis meritis non indebita. Nam quid est tam optabile, quod benevolentia tua non promereatur? Quid tam humile, quod conferri hæc [18] tempora sinant amicis? Itaque cum tibi desit

* *fere?* — [1] M. *statuitur fore.* — [2] L. *ad jus.* — [3] M. *primo.* — [4] M. D. B. *et.* — [5] M. *mecum.* — [6] M. D. *Ottonis.* — [7] M. D. B. *et.* — [8] M. D. B. *suavis.* — [9] M. Fab. *et jam.* D. *et in.* — [10] M. D. B. *depositam.* — [11] M. *his.* — ** *expertibus scientiæ?* — [12] M. D. B. *et.* — [13] M. *prius.* — [14] M. D. B. *Raimundi.* — [15] M. D. *Constantium.* — [16] M. *dilectissime.* — [17] L. *G. S. D. R.* — *** *Remigio Trevirensi monacho?* — [18] D. *hæc amicis.*

artifex medendi, nobis remediorum materia, supersedimus describere ea, quæ medicorum peritissimi utilia judicaverint vitiato jecori. Quem morbum tu corrupte *postuma*, nostri *apostema*, Celsus Cornelius à Cræcis *ἡπατικόν* [1] dicit appellari.

EPISTOLA (CXVI) 117.

ABBATI RAMNULFO [2].

Divinitate propitia bene valentes ut amplius valeatis [3] optamus. Gratia et benevolentia principum, uti semper usi sumus, utimur, spem bonam in rem conversam [4] iri suo tempore expectantes. Ubinam potissimum moraturi, sequenti tempore, incertum, propter incerta tempora. Operi nostro, quod non parvæ quantitatis fore scripsistis, quia mensuram voluminis ignoravimus, solidos duos per clericum, quem misistis, misimus, idemque, si jubetis [5], faciemus, donec, completo opere, dicatis : sufficit.

EPISTOLA (XLIV) 118.

EBRARDO [6] ABBATI TURONENSI.

Cum mei memoriam frequentem habeatis inter honesta, ut e [7] plurimis accepi legatis, magnamque affinitatis jure amicitiam efferatis, existimatione vestra beatum me fore puto, si modo is sum [8] qui judicio tanti viri inveniar dignus amari. Sed quia non is sum qui cum Panætio interdum ab utili sejungam honestum, sed potius cum Tullio omni utili admisceam, has honestissimas atque sanctissimas amicitias nulla ex parte suo cuique utili vacare volo. Cumque ratio morum dicendique ratio philosophia non separentur, cum studio bene vivendi semper conjunxi studium bene dicendi, quamvis [9] solum bene vivere præstantius sit eo quod est bene dicere, curisque regiminis absoluto [10] alterum satis sit sine altero. At [11] nobis in republica occupatis utraque necessaria. Nam et apposite dicere ad persuadendum, et animos furentium

[1] L. *ὑπατικόν*. — [2] M. D. B. *Abbati Romulfo Senonensi*. — [3] L. *valeamus*. — [4] L. *conversum*. — [5] M. D. B. *insinuetis*. — [6] M. D. B. *Ecberto*. — [7] M. D. B. *uti plurimis*. — [8] M. D. B. *si sum is*. — [9] M. *non solum*. — [10] M. *cura... absoluta*. — [11] M. *Ac*.

suavi oratione ab impetu retinere summa utilitas. Cui rei præparandæ bibliothecam assidue comparo, et, sicut Romæ dudum ac in aliis partibus Italiæ, in Germania quoque et Belgica scriptores auctorumque exemplaria multitudine nummorum redemi adjutus benevolentia ac studio amicorum comprovincialium, sic identidem apud vos fieri ac per vos sinite [1] ut exorem. Quos scribi velimus in fine epistolæ designabimus. Scribentibus [2] membranas [3] sumptusque necessarios ad vestrum imperium dirigemus, vestri insuper beneficii non immemores. Denique, ne plura locuti legibus epistolæ abutamur, causa tanti laboris contemptus malæ fidæ fortunæ, quem contemptum nobis non parit sola natura, ut multis, sed elaborata doctrina. Proinde [4] in otio, in negotio et docemus [5] quod [6] scimus: et addiscimus quod nescimus.

EPISTOLA (CXXXVII) 119 [7].

Absentia militum nostrorum res, quam petistis, plenum non habuit effectum: est tamen in voto; et [8] in eorum reditu quod poterimus exequemur. Sed si perpetuam pacem rusticis Asineti optatis veniam Com. cen. [9] et ut ad nos usque quam proxime [*], ut et in [10] merita comparentur consilia et vestra militaris manus digna nobis conferat solatia, juxta quod per eum significabimus. Hæc tutis auribus committimus propter hostium multiplices insidias.

EPISTOLA (CXXXVIII) 120.

Gratulamur meliori habitudine corporis instaurata in vobis, simulque quod nostra scire voluistis. Nos quidem, Domino propitio, et bene valemus et optima quæque vobis [11] optamus, nec cœptam amicitiam scienter violare molimur, nec acceptam a vestris [12] injuriam injuria [13] propulsare; sed a [14] cal. janu. usque ad initium Quadragesimæ in confinio nostræ Franciæ, Burgundiæ ac

[1] M. D. B. *apud vos per vos fieri sinite.* — [2] M. D. B. *scribenti.* — [3] M. D. B. *membranam.* — [4] M. *deinde.* — [5] M. *edocemus.* — [6] M. *quid.* — [7] Hæc epistola deest in cod. L. — [8] M. *ac.* — [9] B. *com̄.* [illegible] *ad nos.* — [*] *sed si—proxime* corrupta videntur. — [10] B. *in dudz. merita.* M. *in dudum.* — [11] M. D. B. *votis.* — [12] M. D. B. *nostris.* — [13] M. D. B. omittunt *injuria.* — [14] M. addit *II.*

Lothariensis regni occurrere vobis parati sumus, sicut* designabitis diem certum et locum suo nomine descriptum, ut pax et concordia regnorum et ecclesiarum Domini nostro vitio non destituatur.

EPISTOLA (LXV) 121[1].

NITHARDO abbati Medelacensi.

Semper quidem plurimorum utilitati prospiciendum, privatisque commodis publica præferenda. Fratrem Gaut. cum re omni familiari parata ac paranda redire cogitis, nulla temporis ratione habita. Soli ne tantos motus civilis belli non sensistis? Qui domini rerum ac principes esse videmur, itinere frequenti equis attritis[2], comites rariores habemus. Tædio monasterii eum nolle redire dixistis; id ne verum sit, quoquo modo reducem tenetis. Consequitur ergo, ut in hoc experiamur paucorumne commodum an multorum sit vobis pretiosius.

EPISTOLA (LVI) 122[3].

Ad Treverensem archiepiscopum.

Gozbertum[4] monacum, sicut nunquam contra vestrum velle tenere tentavimus, sic, ex nostra sententia, prima die Rogationum usque Mosomum reducemus. Et quia tanto tempore eo usi sumus, non erimus apud vos tanti immemores beneficii. Si ergo non placet eum diutius fore nobiscum, illic a vestris suscipiatur, quoniam nostris longius progrediendi facultas non datur, cum propter hostium copiam, tum propter zelum callide nobis adversantium.

EPISTOLA (LXIX) 123.

Eidem.

Non executum esse, quod ab urbe Virdunensi de reditu fratris G.[5] mandavimus, acrior cura præsentium temporum[6] effecit, dum et quod nolumus

* An *ut?* — [1] Hæc epistola deest in cod. L. — [2] M. *amissis.* — [3] Hæc epistola deest in cod. L. — [4] M. *Gereberdum.* — [5] *Godefridi.* D. Bouq. IX, 289. — [6] M. D. B. *tempore.*

necessitas infert, et quod volumus aufert. Hunc[1] tandem, ne bene meritis appareamus ingrati, clementiæ vestræ, ut possumus, remittimus; hoc unicum[2] a solita benevolentia vestra expetentes, ut experiatur vestram affabilitatem ob nostram commendationem, et, si pace vestra fieri potest, ne careat studiis quibus impensius operam dare disposuit.

EPISTOLA (CXXXIV) 124.

REMIGIO MONACHO TREVERENSI[3].

Bene quidem intellexisti[4] de numero D^enario[5], quomodo se ipsum metiatur. Semel namque unus unus est; sed non[6] idcirco omnis numerus se ipsum metitur, ut scripsisti[7], quia[8] sibi æquus est. Nam cum semel IV sint IV, non ideo IV metiuntur IV, sed potius II, bis enim bini[9] IV sunt. Porro I[10] littera, quam sub figura X[11] adnotatam reperisti, X^em significat unitates, quæ, in sex et IV distributæ, sesquialteram[12] efficiunt proportionem. Idem quoque in III[13] et II perspici licet, ubi unitas est differentia.

Sphæram tibi nullam misimus, nec ad præsens ullam habemus, nec est res parva laboris tam occupatis in civilibus causis. Si ergo te cura tantarum detinet rerum, volumen Achilleidos Statii[14] diligenter compositum nobis dirige, ut sphæram, quam gratis propter difficultatem sui non poteris[15] habere, tuo munere valeas extorquere.

EPISTOLA (CVII) 125.

EX PERSONA REGIS HUGONIS SIGUINO ARCHIEPISCOPO SENONENSI[16].

Regali potentia in nullo abuti volentes, omnia negotia Reipublicæ in consultatione et sententia fidelium nostrorum disponimus, vosque eorum participes fore dignissimos judicamus. Itaque honeste ac benigno affectu vos

[1] M. D. B. *Nunc.* — [2] M. D. B. *hoc unum.* — [3] L. omitt. titul. — [4] M. D. B. *intellexistis.* — [5] D. *D.* Hock, Friedlein, *I.* M. omitt. *D.* — [6] M. omitt. *non.* — [7] M. D. omitt. *ut scripsisti.* — [8] M. D. B. *qui.* — [9] M. *duo.* — [10] M. *in.* — [11] L. *X^es.* — [12] L. *sesqualteram.* — [13] D. B. *VI.* — [14] M. *Achileidos statu.* — [15] M. D. B. *poteritis.* — [16] L. omitt. titulum.

monemus, uti ante cal. novembris eam fidem, quam ceteri nobis firmaverunt, confirmetis ob pacem et concordiam sanctæ Dei [1] ecclesiæ totius [2] que populi christiani: ne si forte, quod non optamus, persuasione quorundam pravorum diligenter vobis exequenda minus audiatis, sententiam domini Papæ, comprovincialium [3] que episcoporum duriorem perferatis, nostraque omnibus nota mansuetudo justissimum correctionis assumat zelum regali potentia.

EPISTOLA (CXII) 126.

Ex persona regis HUGONIS BORELLO marchioni [4].

Quia misericordia Domini præveniens regnum Francorum quietissimum nobis contulit, vestræ inquietudini quamprimum subvenire statuimus consilio et auxilio nostrorum omnium fidelium. Si ergo fidem totiens nobis nostrisque antecessoribus per internuntios oblatam conservare vultis, ne forte vestras partes adeuntes vana spe vestri [5] solatii deludamur, mox ut exercitum nostrum per Aquitaniam diffusum cognoveritis, cum paucis ad nos usque properate, ut et fidem promissam confirmetis et vias exercitui necessarias doceatis. Qua in parte si fore mavultis, nobisque potius obedire delegistis quam Ismaelitis [6], legatos ad nos, usque in Pascha, dirigite, qui et nos de vestra fidelitate lætificent et vos de nostro adventu certissimos reddant.

EPISTOLA (CXI) 127 [7].

BASILIO et CONSTANTINO imperatoribus orthodoxis HUGO gratia Dei rex Francorum.

Cum nobilitas vestri generis, tum etiam gloria magnorum actuum ad amorem [8] vestrum nos hortatur et cogit. Hi quippe esse videmini, quorum amicitia nihil dignius in humanis rebus possit existimari. Hanc sanctissimam amicitiam justissimamque societatem sic expetimus, ut nec regna nec opes vestras in ea requiramus. Sed hæc conditio, quæ nostri juris sunt, vestra efficit; magnoque usui, si placet, hæc nostra conjunctio erit magnosque fruc-

[1] M. D. *Domini.* — [2] L. *tocius.* — [3] M. *cum provincialium.* — [4] L. *Hu. Bor.* — [5] M. *nostri.* — [6] L. *Hismahelitis.* — [7] Hæc epistola deest in cod. L. — [8] M. *clamorem.*

tus afferet [1]. Etenim, nobis obstantibus, nec Gallus nec Germanus fines lacesset Romani imperii. Ergo ut hæc bona fiant perpetua, quoniam est nobis unicus filius et ipse rex, nec ei parem in matrimonio aptare possumus, propter affinitatem vicinorum regum, filiam sancti imperii præcipuo affectu quærimus. Quod si hæc petita serenissimis auribus vestris placuerint [2], aut scriptis imperialibus aut nunciis fidis nos certos reddite, ut per nostros legatos vestra majestate dignos, quæ sonuerint cartis, compleantur in rebus.

EPISTOLA (CXX) 128.

Dominæ augustæ THEOPHANIÆ nomine HUGONIS regis.

TH. Vv.63 Hv.92.[3]

Benevolentiam, affabilitatem vestram circa nos [4] sentientes, obsides a K. [5] accipere et obsidionem solvere, secundum voluntatem vestram, voluimus, fidissimam societatem ac sanctam amicitiam conservare cupientes. Porro hic K. legatos et imperium vestrum contemnens, nec super his acquiescit, nec reginam relinquit, nec ab episcopo ullos obsides accipit. Et hic quidem viderit quid sua sibi prosit pertinacia. Vestram autem amicitiam in perpetuum ad nos [6] confirmare cupientes, sociam ac participem nostri regni A. decrevimus vobis occurrere ad villam Satanacum [7], xi [8] cal. sept.; ea, quæ inter vos de bono et æquo sanxeritis [9], inter nos ac filium vestrum, sine dolo et fraude, in perpetuum conservaturi.

EPISTOLA (CXIX) 129.

HEMMA quondam regina dominæ augustæ THEOPHANIÆ [10].

Pietas vestri nominis subveniat afflictæ [11] a prædonibus captivatæ [12]. Et mihi quondam fuit et genus et dignitas ac regium [13] nomen. Nunc, quasi sine genere, sine dignitate, omnibus afficior contumeliis, ancilla captiva crudelis-

[1] M. D. *efferet.* B. *afferet.* — [2] M. *placuerit.* — [3] M. D. *V. I. D. K. V. A. Z.* — [4] L. *vos.* — [5] M. D. B. *Carolo.* — [6] M. D. B. *ad nos in.* — [7] M. *satanacam.* D. *satanicum.* — [8] M. *vj.* — [9] L. omitt. *inter vos de bono et æquo sanxeritis.* — [10] L. omitt. titul. — [11] D. B. add. *et.* — [12] M. *captivæ.* — [13] M. *regum.*

simorum hostium facta. Et quomodo ille impius K. [1] vocem meam audiret, qui vestram audire contempsit? Et vos quidem me vestra memoria dignam habuistis, quæ fieri circa me velletis imperastis; hic, quia [2] regiam urbem occupavit, parere alicui non putat suo nomini convenire. Nolo ejus [3] spiritum explicare, quo sibi regna inaniter promittit. Hoc tantum oro, ne in me feminam illidatur, dum in mares retunditur.

EPISTOLA (CXXVIII) 150.

ADELAIDI MATRI REGNORUM [4].

Quibus angustiis domina quondam Hemma [5] afficiatur, quantoque prematur angore, testis est epistola ipsius ad [6] [illegible] [6] jamdudum directa, cujus exemplar vobis misimus, ut et quid actum sit sciretis, et quam nihil sibi profuerit, et ut causam doli investigetis, si tamen dolus est [7]. Certe clarissimam dominam ac [8] matrem regnorum vos hactenus fuisse manifestum est, nostrisque [9] periculis, si qua ingruent [10], credidimus velle succurrere, nedum filiæ quondam dilectæ, sive potestas erepta est sive non est, filiæ [*] non subvenire. In mæstitia est. Hortamur [11] tamen vos explorare apud Ka. [12] per valentes legatos, utrum velit eam vobis reddere aut [**] creditam commendare [13]. Videtur quippe ideo illam sic obstinato animo retinere, ne videatur sine causa cepisse.

EPISTOLA (CXXII) 151.

ADALBERO ARCHIEPISCOPUS REMENSIS KAROLO DUCI [14].

Quomodo à me consilium quæritis, qui me inter infidissimos hostes deputatis? Quomodo patrem nominatis, cui vitam extorquere vultis? Denique non

[1] M. D. B. *Carolus.* — [2] M. D. B. *quæ.* — [3] M. D. *ei.* — [4] L. omitt. titul. — [5] L. omitt. *quondam Hemma.* Spat. relict. M. *Q. H.* — [6] L. omitt. *ad* et signa spatium relict. M. D. *ad D. Q. V. M. H. E.* quæ Bal. interpretatur *Dominam quondam vestram matrem Hemmæ.* R. Wilm. *Theophaniam.* — [7] M. D. B. *dolus est, investigetis.* — [8] M. D. B. *et.* — [9] M. D. B. omitt. *que.* — [10] D. *si qua ingruerint.* — [*] Hanc vocem delemus. — [11] L. *Ortamur.* — [12] M. D. B. *Carolum.* — [**] An? — [13] L. *comandare.* M. *commodare.* — [14] L. omitt. titul.

sic promerui; sed perditorum hominum dolosa consilia semper fugi, ac fugio; non de vobis dico. Recordamini, quia dicitis ut recorder, quid vobiscum contulerim de vestra salute, cum primum nos adistis, quid consilii dederim super adeundis regni primatibus. Nam quis eram, ut solus regem imponerem Francis? Publica sunt hæc negotia, non privata. Odisse me putatis regium genus. Testor Redemptorem meum quod non odi. Quid potissimum vobis sit faciendum quæritis. Hoc cum difficile dictu[1] sit, nec satis scio, nec, si sciam, dicere ausim. Amicitiam meam exposcitis; utinam adsit ea dies, qua honeste liceat vestris interesse obsequiis! Quamvis enim sanctuarium Domini pervaseritis, reginam, cui quæ novimus jurastis, comprehenderitis, episcopum Laudunensem carceri mancipaveritis[2], episcoporum anathemata neglexeritis, taceo de seniore meo, contra quem ultra vires negotium suscepistis, tamen beneficii, quo erga me usi estis cum telis[3] hostium me[4] subduxistis, immemor esse non possum. Plura dicerem et quod[5] vestri fautores imprimis sint deceptores, ac suorum negotiorum per vos, ut experiemini, effectores[6]; sed non est hujus temporis. Nam metus est hæc eadem * dixisse, ac prioribus scriptis vestris non respondisse. Idem est in causa, quoniam caute tenemus scriptum : *nusquam tuta fides* **. Rationes harum rerum tractare, conferre, communicare quolibet modo liceret si ꝛ ʒ 9 Ƨ : Z 6 ħ ɲ v ꝛ ϙ[7], datis obsidibus, ad nos usque pervenire posset. Cui talia credere fas est, et[8] sine quo nihil talium agere possumus vel debemus.

EPISTOLA (CXV) 152.

KAROLO DUCI[9].

Si quid excellentiæ vestræ nostra servitus conferre potest, in hoc plurimum gaudemus. Et quia nunc ad vos, secundum imperium vestrum, non venimus, militum vestrorum, hac illacque discurrentium, terror effecit. Porro autem,

[1] L. *dictum*. — [2] L. omitt. *episcopum Laudunensem carceri mancipaveritis*. — [3] M. *robur*. B. *tecti telis*. — [4] M. omitt. *me*. D. *quæ*. — [5] L. *qui*. — [6] M. omitt. *ac suorum negotiorum per vos, ut experiemini, effectores*. — * Hæc corrupta videntur. — ** Virg. Æn. IV, 373. — [7] M. D. *R. K. I. G. H. H. T. Z. V.* — [8] M. D. B. omitt. *et*. — [9] L. omitt. titul.

si de nostra præsentia curatis, eos mittite, quorum fidei nos credere audeamus, quosque duces itineris cum securitate habere possimus. Et ut intelligatis hæc dici cum magna fide, recordamini consilii nostri [1] et collocutionis in palatio Inguelheim [2], et videte si quod promisi vobis de pace inter reges diu quæsita peractum sit [3]. Interim fideliter ammoneo ut reginam ac episcopum secundum dignitatem vestram lenissime tractetis et ne vos includi intra [4] mænia ullatenus patiamini.

EPISTOLA (CXXXII) 133. [5]

Quantum concilii, quantumque rationis provida in mente versetis, cum alias [6] innotuerit [*] tum exitus viarum K. [7] manifestius prodiderunt. Sed si eum e [8] provincia vestra velut hostem propulsare nisi estis, amicorum vestrorum H. reginæ et episcopi A. meminisse debuistis, et si velut [9] amicum in regnum sublimare, nihilominus eorum oblivisci non opportuit, simulque apud infidos maleficia beneficiis non superari. Significate ergo si quid harum rerum per vos in melius [10] commutari possit, et cur indictum colloquium pro pace inter reges neglectum sit, vel [11] si saltem futura quies inter eos constat.

Interea si quicquam benevolentia promeruimus, multum petimus multum que oramus ne militi nostro Vne. [12] per Ber. præjudicium fiat. Est quippe eis commune prædium in lite cum ecclesia, vultque B. sibi cedi in partem ex [**] novi operis capellam [13], quod non possit jure haberi, nisi ex æquo facta divisione.

Bene valete, ac nostrum codicem, si placet, per fidum nuncium resignate.

EPISTOLA (LXX) 134.

Abbati MAIOLO Cluniacensi [14].

Etsi vigilanti cura super vestro grege assidue occupati estis, propensioris

[1] M. *vestri.* — [2] *Engueleheim.* — [3] M. D. B. *est.* — [4] M. D. *inter.* — [5] M. D. omitt. titul. L. relinq. spat. B. add. *Ad eundem.* — [6] M. D. *aliis.* — [*] An *innotuit?* — [7] M. D. B. *Caroli.* — [8] M. D. B. *a.* — [9] M. D. *velit.* — [10] M. D. B. *in melius per vos.* — [11] M. D. B. *et.* — [12] M. *verbis pro rebus.* D. B. *Vve. pro Ber.* — [**] *ex* vox delenda? — [13] M. D. *capella.* — [14] L. omitt. *Cluniacensi.*

est tamen charitatis, si alieni gregis contagio interdum medemini. Floriacensis cœnobii, propter * reverentiam patris Benedicti, summum locum penes monachos, ut aiunt, pervasor occupavit. Si vos tacetis, quis loquetur? Hoc incorrecto, quis improbus similia non sperabit? Nos quidem hæc zelo divini amoris dicimus, et ut vestro [1] examine, si probus est, recipiatur, si improbus, omnium abbatum ac monastici ordinis societate ad pœnam suæ damnationis privetur. Quod vobis ratum litteris vestris nobis fiet acceptissimum.

EPISTOLA (LXXXI) 155.

EBRARDO abbati Turonensi.

Ubi summa religionis norma esse debuit, summum [2] esse illapsum [3] crimen non immerito vos [4] permovit [5] et exterruit. Sed [6] quis erit auctor hujus correctionis, tacentibus cunctis primatibus vestri ordinis? Nos quidem venerabili abbati Maiolo super his pauca perscripsimus [7], quia sapientem in paucis multa intelligere scimus. Huic tanto negotio et, ut verius fateamur, tantæ audaciæ ulciscendæ [8] is [9] a nobis dux designatus est. Ejus sententiam qui nostrum prior [10] noverit, alteri sine mora significabit.

EPISTOLA (LXXXVIII) 156.

Ex persona ADALBERONIS archiepiscopi abbati MAIOLO [11].

Præclara quidem exhortatio vestra in pervasorem, sed cum scriptum sit : *Quæ cœpit Jesus facere et docere* (Act. Apost., I. 1), cur diversa imperia, diversa cœli climata prætenditis, ut ei [12], quem reum statuistis, aliis non communicantibus, communicetis? Restiterunt sancti Patres hæresibus, nec putaverunt ad se non pertinere quicquid alicubi male gestum audiere. Una est quippe Ecclesia catholica toto terrarum orbe diffusa. Verba vestra sunt; imo per vos sancti Spiritus : « Nec erit Christi fidelis, cui hæc ambitiosa auda-

* An *præter?* — [1] M. D. B. *nostro.* — [2] M. *gravissimum.* — [3] M. *illapsis.* — [4] M. D. B. *nos.* — [5] M. *promovit.* — [6] M. *Si.* — [7] M. D. B. *præscripsimus.* — [8] M. *ulciscendus.* — [9] M. D. B. omitt. *is.* — [10] M. D. B. *qui prior nostrum.* — [11] M. D. B. add. *Cluniacensi.* — [12] L. *eum.*

» cia non fiet detestabilis. » Detestemini ergo pervasorem; sentiat vos sibi [1] non favere, sibi non communicare, ac per vos, non solum quosque religiosos vestri ordinis *, sed etiam, si fieri potest, Romani Pontificis se maledictis urgeri. Et quoniam [2] rem ut erat cognovistis, cognitam, secundum dignitatem vestri nominis, dijudicastis, nos nostrique omnes, velut fidissimi comites, tantum ducem sequemur, nec unquam huic pervasori, a [3] tam probo improbo approbato, vestro sine jussu communicabimus.

EPISTOLA (LXXXIX) 157.

ABBATI EBRARDO [4] TURONENSI.

Quæ morum gravitas vobis insit, quam integer vitæ actus, quam purum eloquium, litteræ vestræ palam fecerunt. Itaque studium pietatis ac severitatis vestræ movit nos ire in vestram sententiam; virque ille Deo [5] plenus, ad quem multam fidem habemus **. Summovebimus ergo illum perfidum a societate nostra nostrorumque [6] judicio tantorum Patrum; isque nobis habebitur hostis, qui in sententiam reverendi patris Maioli, colendi patris Ebrardi [7], dicere non dicenda attentabit. Quod si, divinitate propitia, favorem principum obtinebimus, ad hæc utilia utiliora [8] jungemus.

EPISTOLA (LXXXVII) 158.

CONSTANTINO SCOLASTICO [9].

Sapienter et perite ille vir Domini pervasorem improbandum esse [10] censuit, sed rem ad se minus spectare significavit. Ipsum ante insignia honoris infamem, fautores inreligiosos, augendam infamiam, si sanctorum privetur consortio, caute prudenterque disseruit. Matura ergo iter, et XVI cal. septemb.

[1] L. *non sibi.* — * *a se desciscere?* — [2] M. D. B. *Et quomodo.* — [3] M. D. B. *ac.* — [4] L. *Evrardo.* M. D. *Ecberdo.* — [5] M. D. *Domino.* — ** *vobis assentit?* — [6] L. *nostroque.* — [7] M. D. *Ecberdi.* — [8] D. B. *majora.* — [9] M. D. B. *Floriacensi.* — [10] M. omitt. *esse.*

nos revise, ut in his omnibus per te plenius instruamur, simulque læteris animadversione nostra in pervasorem, et qui te cœnum nostris putavit in naribus, de se dictum existimet, teque thymiama vaporatum redolere perhorrescat.

Comitentur iter tuum Tulliana opuscula et[1] de R. P., et[1] in Verrem, et[1] quæ pro defensione multorum plurima romanæ eloquentiæ parens conscripsit.

EPISTOLA (XCV) 159.

EX PERSONA[2] REMENSIUM ABBATUM FRATRIBUS FLORIACENSIBUS.

Non immerito nos unius collegii esse profitemur, qui vestra felicitate erigimur, vestro infortunio, etiam opinione clarissimorum hominum, humiliamur. Hanc sanctissimam societatem castissimamque amicitiam quorundam fœdat ambitio lasciva, detestabilis audacia, dum per factionem is[3] vobis præficitur[4] pater, quem verissimi non metuant damnare Patres. Et quoniam[5] una est Ecclesia[6] catholica, cunctorumque fidelium una societas, a sententiis eorum non deviare decrevimus qui in ecclesia Domini, velut clarissimæ stellæ, relucent in perpetuas æternitates. Annon lucidissima stella reverendus pater Maiolus? Annon præfulgidum sidus pater Ebrardus[7]? Alter in epistola, quam patri nostro, venerabili Adalberoni archiepiscopo, nuper direxit (quærebatur enim ejus sententia de prælatura patris vestri) inter cetera sic dixit : « Persona quidem[8] nobis[9] jam olim infami conversatione erat famosa, » sed hujusmodi arbitratu præter spem habita. » Item, in eadem, post aliquanta : « Quantum ergo nostra interest, vicinos et contribules adhortari » studuimus*. Si hoc nefas eliminare nequeunt, sanctorum consortio pri» vandum infamabunt; nec erit Christi fidelis, cui hæc ambitiosa audacia » non fiet detestabilis. Facta laudare non possumus; quid futurum nes» cimus. »

[1] L. *vel.* — [2] L. *Ex persona* tantum. Cetera manu recentiore. — [3] M. omitt. *is.* — [4] M. *proficiscitur.* — [5] M. D. B. *quomodo.* — [6] M. omitt. *catholica* et addit *Domini.* — [7] M. D. *Ecbertus.* — [8] M. *quæ.* — [9] M. D. *vobis.* — * *ne communicent?*

Clamat alter simulque nos denotans, inquit: « Nec minus nos gravat quod » magistratus ille cœnobialis, quem stare credimus in vertice religionis dum » vobis submilitat, a vobis discors, nos erroneos judicare audet. Et quis * » enim fraudulenda ambitione elatum audeat adprobare, cum pater Bene- » dictus dicat omnem exaltationem [1] genus esse superbiæ? » Item in fine [2] ejusdem epistolæ · « Et si vobis non videtur fatuum, æterna clausura ejus » ad nos damnabimus aditum. Faciant, judicent primates, ut libet, nos, pau- » peres Christi, favor aut timor secularium ab hac sententia non flectet. »

Attendite ad hæc, o socii et commilitones; secernite vos, oves Christi, ab eo qui non est pastor sed lupus ovium depopulator. Prætendat sibi reges, duces seculi, principes, qui se, favore solummodo eorum, monachorum principem fecit, nec erubuit se ingerere, qui ex humilitate debuerat refugere. Hactenus ignorantia [3] nos deviasse sufficiat; careat nostro consortio qui talium Patrum [4] damnatur judicio. Tunc nobis tantum uniatur, cum eorum sententia fuerit reconciliatus quorum judicio nostro est nunc consortio privatus.

EPISTOLA (CXLII) 140.

ADALBERO EPISCOPUS REMENSIS [5] ET GERBERTUS CONSTANTINO SCOLASTICO.

Congratulamur tibi, dulcissime frater, pervasore atque hoste monasticæ religionis, ad multorum salutem, humanis rebus exempto. Insta [6] ergo, et si jam patrem tua ac fratrum dilectione [7] dignum habes, habeamus eum et nos præsentem tua opera, proxime in festo beati Remigii, ut affectus noster à Floriacensibus, te faciente, paululum abalienatus, te faciente, sit plurimum reconciliatus. Quod si hæc omnia minus fieri [8] possint, liceat nobis vel [9] tua tantum [10] perfrui præsentia, si quid unquam præstitimus quod placuerit, vel [11] si dignaris præstare [12], quod placere possit.

* An *Ecquis?* — [1] M. *exultationem.* — [2] L. *in finem.* — [3] L. *ignorantiæ.* — [4] M. *partium.* — [5] L. *A. eps. N. et G.* M. D. B. *Adalbero episcopus R. et scolaris abbas Constantino suo.* — [6] M. *Justa.* — [7] L. *electione.* — [8] M. *fieri nunc.* D. B. *fieri minus.* — [9] M. D. B. *et.* — [10] M. omitt. *tantum.* — [11] M. D. B. *et.* — [12] L. *præstari.*

EPISTOLA (XXXI. D.) 141.

ADALBERO ARCHIEPISCOPUS [1] ABBATI MAJORIS MONASTERII.

Servat natura vices, terraque bona, non suo judicio, diu infecunda, mirandos flores fructusque parturit. Ecce enim beati Martini cellula monachorum agmina jamdudum emortua resuscitat. Martini virtus in discipulis [2] dinoscitur. E quibus beatæ conversationis alumnum [3], tanquam exemplar vitæ et morum, accepisse Osulfum gaudemus. Hujus sanctissimos affectus vestris affectibus consociandos offerimus, ut qui se singulari certamine antiquo hosti opposuit, mecum vestrarum precum clypeo victor evadat. Alleviemur quoque [4] nos vestris meritis, qui nostris prægravamur offensis.

EPISTOLA (CXLVIII) 142.

GERBERTUS SCOLARIS ABBAS REMIGIO MONACO TREVERENSI [5].

Prægravat affectus tuus, amantissime frater, opus Achilleidos; quod bene quidem incepisti, sed defecisti, dum exemplar defecit. Itaque et nos, beneficii non immemores, difficillimi operis incepimus sphæram [6], quæ et torno jam sit expolita et artificiose equino corio obvoluta. Sed si nimia [7] cura fatigaris habendi, simplici fuco interstinctam, circa martias cal., eam expecta. Ne, si [8] forte cum horizonte ac diversorum colorum [9] pulchritudine insignitam præstoleris, annuum perhorrescas laborem. Ceterum de dato et accepto inter nostros clientes sic jure constitit, ut nihil redderet qui nihil deberet.

EPISTOLA (CXXXVI) 143. [10]

Ne gravi vel [11] iniquo animo feras justissimam correptionem [12] Domini:

[1] D. *Adalberto archiepiscopo.* — [2] D. add. *suis.* — [3] D. *alumnam.* — [4] D. *ergo nos.* — [5] L. habet titul. recent. manu. — [6] L. *speram.* Sic semper. — [7] M. *minima.* — [8] M. D. B. *nisi.* — [9] M. *diversa cœlorum.* — [10] L. M. D. omitt. titul. B. scrib. *Ex persona Adalberonis Remensis Adalberoni Laudunensi.* — [11] D. B. *graviter et.* — [12] M. D. B. *correctionem.*

dulcissime frater. Divinitas quippe non dignatur impios suo flagello, æternis cruciatibus reservans puniendos. Disce constantiam servare in adversis. Et si Job vel nostri ordinis sacerdotes antiquos[1] non vales imitari, saltem nostri temporis laicum hominem tibique affinem exemplar habeto, comitem Godefridum. Nos quidem tuæ salutis non erimus immemores[2] nec quicquam eorum, quæ pro te fieri oporteat, intentatum relinquemus. Noverit ergo 3. ϛ. λ[3] omnia quæ circa te sunt, uti legatum nostrum, Parisius in festo beati Dionysii, certissimum in omnibus reddere possit, ut, si obsidio futura est vel[4] non est, alia atque alia[5] refingantur[6] consilia. Vale feliciter et hoc unum attende, ne te præcipitem dederis, ut satius fuerit alio modo periisse quam per[7] interitum tibi tuisque posteris æternum opprobrium reliquisse[8]. Iterum vale et à [illegible][9] plurimum cave, ut a perfido et impostore.

EPISTOLA (CXXIV) 144.

A n CHI: V63.[10]

Antiquis palatiis meis usque ad fundamenta dirutis, etiam renascens palatium, quod mihi ædificare instituistis, diluvio vestri * pene absorptum est. Instamus, ac propriis sumptibus fabricam tanti operis novis artificibus insignimus, ne vestro superventu ad suburbana cogamur[11] demigrare cubilia. Huic tam ingenti negotio adhuc dierum XV spatium attribuite, vestrumque architectum A. remittite, qui cœpta perficiat, non meis sumptibus; sicque nos ad perfringendam[12] arcem, montemque ab ipsis radicibus convellendum cum totis copiis, si ea voluptas in animo est, ** expectate.

[1] M. D. B. *antiquos sacerdotes.* — [2] M. D. B. *immemores non erimus.* — [3] L. omitt. hæc sign. M. D. leg. *J. V. Q.* — [4] M. D. B. *et.* — [5] L. omitt. *alia.* — [6] M. D. B. *refringantur.* — [7] L. *quam post.* — [8] Finis deest in cod. L. — [9] M. D. leg. *J. V. I. Q. Z. H. Z. A.* — [10] L. *A.* tantum. M. D. *A. H. C. H. J. V. B. Z.* — * Hæc corrupta videntur. — [11] L. *cogamus.* — [12] D. B. *perstringendam.* — ** An *paratos esse?*

EPISTOLA (CXXXV) 145.

ARCHIEPISCOPO [1].

Sicut audita peregrinatio vestra mœrorem nobis intulit, ita permutatus rumor dilati itineris quasi fructum lætitiæ importavit [2]. Anxiabamur [3] quippe cum vestri absentia, tum quod tantæ personæ meritis [4] non respondebant honores. Elaboramus ergo, et quod brevitas temporis non habuit spatio temporis adtribuimus, ac munera juxta [5] vires paramus. Vires dicimus, quia nostis inter quos habitemus, quanta perfidia quorundam exagitemur, quia [6] etiam obsidio Laudunensis urbis, prætenta [7] pace sequestra intermissa, est xv [8] cal. novemb. repetenda. Quamobrem sicut monuimus, monemus et pro solatio militum, si indiguerimus, et pro auxilio capti confratris nostri A., utque [9] B. et G. [*], vestra exhortatione, digniores se repræsentent germanos in tanto discrimine rerum.

EPISTOLA (CXXV) 146.

INCERTO [10].

Cum multos nobis natura jungat affinitate [11], multos affectione, nullus amicitiæ fructus suavior est quam is qui fundamento nititur charitatis. Nam cujus obsequia aliquando sensimus aut elegantiora vestris aut jucundiora ? Denique, in tanta perturbatione nostræ reipublicæ, cum perfidiam militum assidue patimur, assidue [12] oculos ad vos reducimus, ut spes certa est, non frustra solatium relaturi. Et quoniam vos vel [13] gravari vel [13] defatigari, nisi in summa rerum necessitudine, nolumus [14], Z.3.J. q.m B.E. [15], vel si sic judicatis,

[1] L. M. omitt. titul. B. add. *E. Trevirensi, ex persona Adalberonis Rem.* — [2] L. *inportavit.* — [3] M. *Auxiliatur.* — [4] L. *meriti.* — [5] L. *justa.* — [6] L. *qua.* — [7] M. D. B. *præterita.* — [8] M. omitt. xv. D. B. leg. x. — [9] B. *atque.* — [*] Bardas et Gocilo fratres Adalberonis episcopi Laudunensis? — [10] L. omitt. titul. — [11] M. D. B. *affinitate jungat.* — [12] M. D. B. *assiduo.* — [13] M. D. B. *et.* — [14] B. *nolimus.* — [15] M. D. *Z. Z. Q. M. B. et si.*

quemvis alium * tantum cum militum robore, subsidio [illegible] [1], XIV [2] cal. oct. [illegible] [3] ut et nostri refugæ [4] perterriti redeant et hostes novis ac insperatis copiis intabescant.

EPISTOLA (CXLVII) 147.

HEMMA QUONDAM REGINA FRANCORUM [5].

Acerba sunt hæc tempora, sacerdos Domini, quibus sanctissima fides usquequaque rarescit. Sed mementote illius quam semper promisistis, quamque a vobis conservandam credere malim. Moveat vos mea captivitas prædonum manus **. Apud scientem loquor : ego illâ Hemma, quondam Francorum regina, quæ tot millibus imperavi, nunc nec vernaculos comites habeo, quibus saltim stipata conventus adeam tanti ducis Henrici, nec desiderabili præsentia vestra frui licet causa captandæ salutis atque consilii. Adsitis ergo nostræ causæ differendæ non determinandæ usque ad mutua verba. De castro [illegible] [6] dicimus, nec patiamini fratrem vestrum dici proditorem, quem hactenus probavimus in fide non ficta [7] permanentem. Interea, quoniam rerum nostrarum, ut scitis, procurator nec rediit, nec quid ei obvenerit audivimus, ne vacua manu redeatis. Diu expectatam pecuniam in loculis vestris referte; mercedem ac gratiam ob merita beneficia relaturi cum ex hoc, tum ex aliis sæpenumero collatis.

EPISTOLA (CXLIII) 148. [8]

Si eam quam in maximis rebus benevolentiam sine effectu [9] contulistis, nunc in minimis causis præstetis [10], non parvam laudem nec minimum [11] fructum sperare debetis. Laborastis quippe ut liberaremur ab hoste, sed con-

* *mittite?* — [1] M. D. leg. *V. Q. O. V. E.* — [2] M. D. B. XII. — [3] L. M. D. omitt. hoc signum. — [4] B. *refugi.* — [5] Hæc epistola deest in cod. L. B. add. *ad Remensem.* — ** *manu?* — [6] M. D. *Q. G. R.* — [7] M. *icta.* — [8] M. D. omitt. titul. L. *Constantinus ad Girbertum.* B. *Adalberonis Laudunensis ad Remensem.* Ut mihi libentius *ad Treverensem.* — [9] M. D. B. *affectu.* — [10] M. D. B. *præstatis.* — [11] M. *novum.*

tenti[1] estis modo, quia liberavit nos Dominus de ore leonis. Solitam operam impendite ut, imperio senioris ac dominæ vestræ, ille violentus prædo saltim supellectilem nostram reddere cogatur. Non aurum quærimus, nec massas argenti; sed quibus carere dedecus est, dicimus autem aulæa, tapetia et his[2] similia. Simulque petimus nostram fidem non ex ejus fide perpendi qui nihil unquam spopondit, quod ratum fore decreverit.

EPISTOLA (CL) 149.

Gratuitæ benevolentiæ vestræ nullis respondemus meritis. Quid[3] enim contulimus aliquando dignum legatione Roderici? Hoc solum superest, ut intelligamus quomodo[4] dictum sit ne[5] cujuspiam regis vel[6] episcopi commoda vestris ac senioris vestri commodis anteferamus. Non satis quippe patet utrum, relictis omnibus quæ possidemus, jubeatis sequi vos ac vestra, an quodam genere loquendi, spe consolatoria tantum nos relevare velitis ab impetu sævientis fortunæ. Rex Hugo[7] ac vicini episcopi, et qui sedem Remorum ambiunt, plurima offerunt. Sed nulla a nobis adhuc recepta sunt, nec sine vestro consultu quicquam agere molimur. Ea gratia regem adire distulimus, ne forte ab eo rapti vestra imperia refugisse videremur, ob dulcissimum affectum cari patris mei Adalberonis omnibus mortalibus anteponenda, quem[8] in vobis quodam modo intueri desiderabile est. Cetera, quæ nobis menti[9] essent, et quæ circa vos fieri[10] vellemus, Roderico diligenter èxequenda commisimus.

EPISTOLA (I. D.) 150.

ELECTIO ARNULFI REMORUM ARCHIEPISCOPI A GERBERTO EDITA[11].

Sanctæ ac universali Ecclesiæ catholicæ salutem dicunt filii Remorum metropolis.

[1] L. M. D. *contempti.* — [2] M. D. B. *iis.* — [3] M. *Quod.* — [4] M. *quoniam.* — [5] M. *nec.* — [6] M. *et.* — [7] M. add. *Francorum* et omitt. *ac vicini episcopi.* — [8] M. D. B. *quæ.* — [9] M. *in nobis meriti.* D. B. *in nobis mentis.* — [10] M. D. B. *fieri circa.* — [11] Hic titulus deest in cod. L.

Divæ[1] memoriæ patre nostro Adalberone sensus corporeos relinquente, clarum lumen pastoris amisimus, præda hostium facti sumus. Itaque dum molimur, conamur[2] tanti viri resarcire ruinas, elapsa sunt canonica tempora, violatæ sunt leges, quibus cavetur nullam sedem amplius triginta dierum spatio vacare licere. Nuncque tandem pulsantibus divina lux sese apparuit[3], et quo sequeremur ostendit, depulso antichristo, simoniaca hæresi damnata. Nos, qui[4] dicimur episcopi dioceseos Remorum metropolis, cum omni clero diversi ordinis, populo acclamante, orthodoxis regibus nostris consentientibus, eligimus nobis in præsulem virum pietate præstantem, fide insignem, constantia mirabilem, in consiliis providum, rebus gerendis aptum, in quo hæ virtutes, quæ sic clare relucent, indicio sunt ceteras abesse non posse, Arnulfum dicimus, regis Lotharii filium. Quem etsi altus sanguis vitio temporis sub anathemate positus[5] aliquo infecit contagio, sed tamen hunc mater Ecclesia purificans mysticis abluit sacramentis; hunc, inquam, dicimus Laudunensis ecclesiæ filium, et ut verius fateamur, Remensis. Ea quippe civitas Remense territorium, Remensis parœchia est; nec sic a beato Remigio divisa ut fieret aliena. Nimirum ille vir Deo plenus, unitatem appetens, non scissionem affectans, sic scidit ut cohæreret velut pars in toto. Et quis et quantus futurus esset intelligens, natale solum beavit sacerdotii dignitate.

Eligimus ergo hunc Arnulfum, hinc ortum, hic[6] educatum, simoniacæ hæresis expertem, a factione tyrannica remotum, sua cuique debita jura reddentem, sanctuarium Dei non dissipantem. Sint procul ab electione nostra[7] dolus et fraus[8]; nec putent eam ad se pertinere filii Belial. Filii pacis et concordiæ stabilem et solidam in perpetuum faciant confirmando, corroborando, subscribendo.

EPISTOLA (III. D.) 151.

ECBERTO ARCHIEPISCOPO TREVERENSI EX PERSONA EJUSDEM[9].

Sciens benevolentiam, vel potius pietatem vestram, qua semper usi estis

[1] Labb. *Piæ.* col. I. 734. t. IX. — [2] Labb. omitt. *conamur.* — [3] L. *se aperuit.* — [4] D. Labb. *Nos inquam dicimus.* — [5] L. Labb. *positi.* — [6] Labb. *hinc.* — [7] L. *vestra.* — [8] D. omitt. *fraus.* relinq. spatium. Labb. *fallacia.* — [9] L. omitt. titul.

circa beatæ recordationis prædecessorem meum Adalberonem [1], feliciorem me judico, si eam sic capio [2] ut acceptam terminus nesciat. Itaque ex abundanti charitate, à vobis facto principio, congaudemus, ac mutua dilectione frui indissolubiliter optamus. Et quia tumultus dissidentium regnorum, ac novitas nostræ ordinationis decernere ac perficere, quæ in animo sunt [3], impediunt, actuum nostrorum moderamina consolidatæ prudentiæ vestræ delegamus. Simul quoque oramus, si fieri potest, definite præscribi, ubi et quando post reditum vestrum a palatio convenire possimus, simusque ad præsens certi, si quid rerum novarum didiceritis, post plenius instruendi quod planius pernoscetis. Magnum argumentum est in sanctissima amicitia ac firma societate nos in æternum mansuros, cum eisdem utamur auctoribus, quibus apud prædecessorem meum in otio et negotio semper usi estis interpretibus.

EPISTOLA (VI. D.) 152.

Conceptam lætitiam romani itineris, quam [4] vester comitatus ac dominæ Theophaniæ semper augustæ futurum alloquium ampliorem fecerat, senioris mei prohibitio conturbat. Vices ergo meas velut amicus amici obtinete, et ut pallium a domino Papa per vos consequamur, et gratiam dominæ nostræ per vos captam retineamus. Cujus in [5] obsequio, Deo annuente, in Pascha erimus; nec quisquam erit qui nos [6] ab ejus ac filii sui fidelitate ac servitio prohibere possit.

EPISTOLA (II. D.) 153.

Ex persona ARNULFI Remensis episcopi [7].

Etsi adhuc neque in re publica neque in privata nulla merita nobis sint, his tamen animus minime deest, specialiusque quodammodo inardescimus ad comparandos ac retinendos vestros affectus. Ob id itaque Gerardum, antiquum militem vestrum, vim inferentem ac beneficium nostri fidelis Gueinrici [8] pervadentem patientia ferimus, utque eum quiescere jubeatis oramus.

[1] D. omitt. L. scrib. *A.* — [2] D. *accipio.* — [3] D. *qui animose impediunt.* — [4] D. *quo.* — [5] D. omitt. *in.* — [6] D. *vos.* — [7] L. omitt. titul. — [8] D. *Guenirici.*

Et si forte dissimulaverit, utrumque monitorem experiatur sui justissimum hostem.

EPISTOLA (CLII) 154.

GERBERTUS SALUTEM DICIT REMIGIO FRATRI [1].

Id momentum ac ea vis erat domini mei et patris mei Adalberonis in causis pendentibus ex æterno, ut, eo in rerum principia resoluto, in primordiale chaos putaretur mundus relabi. In tanta igitur perturbatione, et, ut ita dicam, confusione, mortalium [2] officiorum immemor [3], quid optares, quid peteres incautius perspexisti [4]. Num [5] in ejus modi [6] discrimine, republica derelicta, demigrandum fuit ad philosophorum commenta, interdum non necessaria? Taceo de me, cui mille [7] mortes intendebantur, et quod pater Adalbero me successorem sibi designaverat, cum totius cleri et omnium episcoporum ac quorundam militum favore, et quod tantum [*] omnium rerum, quæ displicerent, me auctorem fuisse contenderent : num [8] amici, qui familiarite beati patris Adalberonis mecum usi fuerunt mecumque laborabant, ob tornatile lignum deserendi erant? Patere ergo patienter moras necessitate impositas, ac meliora tempora expecta, quibus valeant resuscitari studia jampridem in nobis emortua.

EPISTOLA 155.

GERBERTUS SALUTEM DICIT FRATRI ADÆ [9].

Patri meo Adalberone inter intelligibilia disposito, tanto curarum pondere affectus sum, ut pene omnium obliviscerer studiorum. Ut vero tui memoriam habere cœpi, ne penitus otio torperem, et amico absenti aliqua in re satisfacerem, litteris mandavi, tibique in pignus amicitiæ misi quædam ex astronomicis subtilitatibus collecta, scilicet accessus et recessus solis, non secun-

[1] M. D. B. *Remigio fratri, Gerbertus.* — [2] L. *moralium.* — [3] M. *invenior.* — [4] M. *prospexisti.* — [5] B. *Nam.* — [6] M. D. *modo.* — [7] M. D. *nullæ.* — [*] An *tum?* L. D. B. omitt. hanc vocem. — [8] M. D. *nam.* — [9] L. p. 75. Nondum typis mandata fuit hæc epistola, ut mihi videtur.

dum eorum opinionem colligens, qui æquales fieri putant singulis mensibus, sed eorum rationem persequens, qui describunt omnino inæquales. Martianus quippe in astrologia *(de Nuptiis Philologiæ et Mercurii*, lib. VIII), incrementa horarum ita fieri putat: « Sciendum, inquit, a bruma ita dies accrescere, ut, primo mense, duodecima ejusdem temporis quod additur æstate, accrescat; secundo mense, sexta; tertio, quarta; et quarto mense alia quarta. Quinto, sexta; sexto, duodecima. » Itaque, secundum hanc rationem duorum climatum horologia certis depinxi mensuris, definitas horas singulis mensibus attribuens. Alterum est Hellesponti, ubi dies maximus horarum æquinoctialium est XV, alterum eorum, qui dum * maximum habent horarum æquinoctialium XVIII. Hoc autem ideo feci, ut sub omni climate ad horum exemplar propria horologia componere possis, cum agnoveris quantitatem solsticialium dierum ex clepsydris. Quod factu quidem facile est, si furtiva aqua nocturni ac diuturni temporis solsticialis seorsum excepta accedat ad divisionem totius summæ, quæ fit XXIIII partium.

Horologium secundum eos qui diem maximum habent horarum æquinoctialium XVIII.

Junius et Julius.	Dies	Horas	XVIII.	Nox	Horas	VI.
Maius et Augustus.	D.	H.	XVII.	N.	H.	VII.
Aprilis et September.	D.	H.	XV.	N.	H.	IX.
Martius et October.	D.	H.	XII.	N.	H.	XII.
Februarius et November.	D.	H.	IX.	N.	H.	XV.
Januarius et December.	D.	H.	VI.	N.	H.	XVIII.

Item Horologium Hellesponti ubi dies maximus est horarum æquinoctialium XV.

Januarius et December.	Dies	Horas	IX.	Nox	Horas	XV.
Februarius et November.	D.	H.	X ET DIMID.	N.	H.	XIII ET DIMID.
Martius et October.	D.	H.	XII.	N.	H.	XII.
Aprilis et September.	D.	H.	XIII ET DIMID.	N.	H.	X ET DIMID.
Maius et Augustus.	D.	H.	XIV ET DIMID.	N.	H.	IX ET DIMID.
Junius et Julius.	D.	H.	XV.	N.	H.	IX.

* An *diem?*

EPISTOLA (CLI) 156.

GERBERTUS SALUTEM DICIT [1] SIBI SCRIBENTI SUB NOMINE REVERENDI PATRIS ADALBERONIS VIRDUNENSIS EPISCOPI.

Si de meo statu quæris bona sententia quicunque familiaritatem prætendis, liceat respondere, tua pace, me positum in adversis virum fortem sequi, non consequi. Ceterum reipublicæ causas [2] non significo, quoniam cui [3] scribam nescio. Specialia tamen fratris calculi [*] laborantis plenius exequerer, si inventa a prioribus intueri liceret. Nunc particula antidoti philoantropos ac ejus scriptura contentus, tuo vitio imputa si quod paratum est ad salutem, non servando dicta [4] verteris in perniciem. Nec, me auctore, quæ medicorum sunt tractare velis, præsertim cum scientiam eorum tantum affectaverim, officium semper fugerim.

EPISTOLA (CXXIII) 157.

TETMARO MOGUNTINO [5].

Labore obsidionis in Karolum defatigatus, ac vi febrium graviter exagitatus, sincerum affectum meum circa te, dulcissime frater, explicare non satis valeo. Hoc tantum significo : impera, sequemur; sitque nostra amicitia eadem velle atque eadem nolle. Et quia inter graves æstus curarum sola philosophia quasi quoddam remedium esse [6] potest, ubicunque partes ejus imperfectas habemus industria suppleat [7] vestra. Ad præsens autem rescribite tantum quod deest nobis, in primo volumine secundæ editionis Boetii, in libro *Peri Herminias*, hoc est ab eo loco ubi scriptum est : [**] *Non currit vero et non laborat non* [8] *verbum dico, cum significat quidem tempus*, usque ad eum locum ubi dicitur : *Ipsa quidem secundum se dicta verba nomina sunt, et significant aliquid.* His [9] præceptis, idem parte deficientis [***] commentarii. Beneficii [10] vestri non erimus immemores, fidem mente [11] conceptam non deseremus, quæ [12] voletis pro viribus exequemur.

[1] M. D. omitt. *dicit.* — [2] L. *causis.* — [3] M. D. B. *quid.* — [*] An *calculo?* — [4] M. D. B. *dictam.* — [5] M. D. B. *Thietmaro Maguntino.* B. add. *Gerberti.* — [6] M. add. *non.* — [7] M. *impleat.* — [**] Boetius, p. 314-315 (ed. Basil. 1546). — [8] M. *in.* — [9] L. M. B. *hic.* D. *his.* — [***] An *eadem parte deficientibus?* — [10] M. omitt. *Beneficii... erimus.* — [11] M. *in te.* — [12] M. D. B. *quod.*

EPISTOLA (CXXI) 158.

ECBERTO ARCHIEPISCOPO TREVERENSI EX PERSONA ADALBERONIS LAUDUNENSIS.

ν ν δ ζ . A [1]

Non temere esse credendum rumoribus cum sæpe sitis experti, et [2] nunc experimini. Divina quippe gratia præveniente, ac precum vestrarum instantia suffragante, omnibus episcopii [3] rebus potimur ut ante; nec quicquam ex tanta fama aliud fuit, nisi quod post [4] meridiem, occupatis militibus regiis vino et somno, oppidani totis viribus eruptionem fecerunt, nostrisque resistentibus ac eos repellentibus, a mendicis cremata sunt castra. Quo incendio omnis apparatus obsidionis absumptus est. Quæ damna VIII cal. sept. multiplicius restauranda sunt.

Immensas porro vobis rependimus grates quod tam præcipuo affectu nostri geritis curam. Quod continuari cum sanctis petitionibus et optamus et oramus, eadem voto ac desiderio usque in finem protensuri.

EPISTOLA (XXII. D.) 159.

EPISCOPI REMORUM DIOCESEOS SALUTEM DICUNT REVERENTISSIMO PATRI R.

Quoniam frater et coepiscopus noster A. [5] infra * suam ecclesiam captus propter vim hostium, ut fertur, non satis quæ sui juris sunt exequi valet, nos nostri officii non immemores, quod olim in famosissimos prædones suo consilio feceramus repetivimus, hoc addito, quod in cibo et potu contra divinum ac humanum jus nulla misericordia abusi sumus, ut ipse **, sed insuper duces et comites et conscios totius factionis anathemate damnavimus, eamque ecclesiam a divino [6] officio suspendimus, ceteras [7] christianis fidelibus sufficere posse judicantes. Itaque decreti atque anathematis exemplar vobis mittimus, nostræque sententiæ vos favere, atque idem facere hortamur monemus, oramus.

[1] L. *E. arch. Treverensi.* M. D. *Treverensi V. V. D. K. A.* — [2] M. D. omitt. *et.* — [3] M. *episcopi.* — [4] M. *per.* — [5] Labb. *Arnulfus.* — * An *intra?* — ** Vid. Concil. Basol. cap. XII, XIII. — [6] Labb. omitt. *divino.* — [7] D. *ceteris.*

EPISTOLA (VIII. D.) 160.

REMIGIO MONACHO TREVERENSI.

Petitio tua, dulcissime frater, totiens repetita quibus jactemur fluctibus satis ostendit. Nescis, nescis quæ naufragia pertulerimus, postquam a te digressi sumus. Gravissimis quippe laboribus æstivis et continuis eos contraximus morbos, quibus pestilens autumnus pene vitam extorsit. Accessit ad hoc [1] violenta fortuna, cuncta, quæ dederat, repetens per eos prædones, qui urbem Remorum depopulati sunt. Nunc amicorum captivitatem deflemus et an sedes nobis sint permutandæ pervigili cura deliberamus. Eo in luctu eoque in mœrore nostra patria est. Timor et tremor muros circumdant; inopia cives premit. Clerus utriusque ordinis propter futuram vastitatem ingemit. Ergo sit tui muneris manus levare ad Omnipotentem pro nobis; et si Divinitas pænam alleviaverit peccati, erimus non immemores tui per omnia beneficii.

EPISTOLA (IX. D.) 161.

GERBERTUS RAYMUNDO.

DOMINO ET [2] REVERENTISSIMO PATRI RAYMUNDO GERBERTUS FILIUS.

Quo in portu agam navim, gubernatore amisso, scire vis [3], dulcissime pater, et quinam sit status in Francorum republica. Ego cum statuissem non discedere a clientela et consilio patris mei beati Adalberonis, repente sic eo privatus sum, ut me superesse expavescerem. Quippe cum esset nobis cor unum et anima una, nec hostes ejus eum putarent translatum, cum me superesse viderent, me ad invidiam Karoli nostram patriam tunc et nunc vexantis digito notabant, qui reges deponerem regesque ordinarem. Et qui reipublicæ permixtus eram, cum republica periclitabar, velut in proditione [4] nostræ urbis pars prædæ maxima fui. Eaque res iter meum in Italiam penitus distulit, ubi et organa conservantur [5] et optima portio meæ supellectilis. Non

[1] D. *hæc.* — [2] D. *nostro reverentissimo.* — [3] D. *vos.* — [4] D. *perditionem.* — [5] D. *etiam servantur.*

enim potuimus obsistere præcipiti fortunæ, nec Divinitas declaravit adhuc quonam in portu me sistere velit. Igitur de me ac de meis fortunis gavisuri expectent[1] exitum instantis fortunæ : dabo operam pro viribus, nec quicquam eorum quæ fieri oporteat intermittam, donec optatis perfruar sedibus, reddamque Deo vota mea in Sion. Vale, amantissime pater, valeat frater Ayrardus[2], valeat sanctissimum collegium tibi subjectum, meique sitis memores in contemplativis cum patre meo Adalberone.

EPISTOLA (XII. D.) 162. [3]

Mare fluctuans ingressi naufragamur et ingemiscimus. Nusquam tuta littora, nusquam portus occurrit ! In vobis quietem quærimus. In vobis certe est quod, cum dederitis [4], non desit, accipienti supersit. Petimus ergo omni affectu charitatis vos affore Remis II cal. aprilis, si jure amicitiæ quicquam promeruimus aut promereri posse putamus.

EPISTOLA (XIII. D.) 163.

ROMULFO ABBATI SENONENSI.

Officia dantis et accipientis muneribus vestris executi estis. Nihil enim nobis antiquius in humanis rebus clarissimorum hominum scientia, quæ utique multiplicibus librorum voluminibus explicatur. Agite ergo ut cœpistis, et fluenta M. Tullii sitienti præbete. M. Tullius mediis se ingerat curis, quibus post urbis nostræ proditionem [5] sic implicamur, ut ante oculos hominum felices, nostro judicio habeamur infelices. Quæ mundi sunt quærimus, invenimus, perficimus, et, ut ita dicam, principes scelerum [6] facti sumus. Fer opem, pater, ut Divinitas, quæ multitudine peccatorum excluditur, tuis precibus inflexa redeat, nos visitet et [7] nobiscum habitet, tuaque præsentia, si fieri potest, lætemur, qui beati patris Adalberonis absentia tristamur.

[1] D. *expectant.* — [2] D. *Ariardus.* — [3] L. relinq. spat. titul. — [4] L. *dederis.* — [5] D. *perditionem.* — [6] D. *sceleris.* — [7] L. omitt. *et.*

EPISTOLA (XIV. D.) 164.

ECBERTO [1] ARCHIEPISCOPO TREVERENSI.

Pervenit, beatissime pater, gladius usque ad animam : gladiis hostium undique perstringimur. Hinc fide promissa regibus Francorum urgemur, hinc potestati principis Karoli, regnum ad se revocantis, addicti, permutare dominos, aut exules fieri cogimur. Hoc solum spei superest, quod vos præscia Divinitas germanitate quadam nobis devinxit, et ut invicem onera portemus effecit. Ad vos itaque confugimus tanquam ad certum [2] præsidium, tanquam ad aram prudentiæ, tanquam ad divinarum ac humanarum legum interpretes. Eruntque prolata [3] consulta filiis vestris cœlestia oracula.

EPISTOLA (CXXXIX) 165.

Erudito homini, atque puram fidem, quæ hodie paucorum est, constanter tenenti, duo verba Christi et nostrum consilium aperient et propositæ questioni satisfacient [4]. Dicimus autem : *Reddite quæ sunt Cæsaris Cæsari, et quæ sunt Dei Deo*, etc. (Matth. XXII. 21. Marc. XII. 17. Luc. XX. 25), *sine mortuos sepelire mortuos suos* (Luc. IX. 60). His animadversis, legitime injuncta ab episcopo honeste prosequemini [5]. Contra fas porro a quolibet prolata devitabitis non inhoneste. Utantur suo tempore filii tenebrarum, filii Belial : nos filii lucis, filii pacis, qui spem in homine velut fœnum arescente non ponimus, cum patientia expectemus illud Prophetæ : *Vidi impium superexaltatum et elevatum super cedros Libani, transivi et ecce non erat : quæsivi eum et non est inventus locus ejus* (Psalm. XXXVI. 35, 36).

EPISTOLA (XI. D.) 166. [6]

Immensæ benevolentiæ ac potius pietati vestræ circa nos immensas repen-

[1] L. D. *E.* — [2] D. *rectum.* — [3] D. *perlata.* — [4] M. *aperiens... satisfaciens.* D. *aperiemus... satisfaciemus.* B. *aperimus satisfacient.* — [5] M. D. B. *prosequimini.* — [6] L. relinq. spat. tituli.

dimus grates. Quanti nos habeatis, compassione vestra profecto declarastis. Declaramus ergo et nos quid in futurum moliamur, non solum ex his, quæ cum paucissimis pertractamus [1], sed etiam ex anathemate [*] in prædones Remensis urbis jam promulgato. Cujus exemplar vobis mittimus, ut ex eo pernoscatis cujus animi simus; simulque nos majora aggressuros, quæ suo tempori reservamus. Omnia enim tempus habent. Dicimus tacenda, tacemus dicenda. Agimus quod nolumus; quod volumus nequimus, ita sunt omnia plena perturbationis ac potius confusionis, nec se sic ingerunt expetenda quemadmodum devitanda. Nam si oblata esset rationabilis facultas, jamdudum vestra colloquia expetissemus. Regium nomen, quod apud Francos pene emortuum est, magnis consiliis, magnis viribus resuscitassemus; sed propter impia tempora, propter perditissimorum iniqua commenta, clam agimus quod palam non possumus. Veniet, veniet, inquam, dies, et prope est, in qua uniuscujusque nostrum probentur et cogitata et dicta et facta! Interim præscriptas vobis metas recognoscite, nec majora regni negotia velitis definire sine metropolitani conscientia, nec sententiam in his præcipitare [2], quæ quo animo fiant ignoratis. Prudentiam roburque vestrum reservate, tunc fortissima pectora hostibus pro nobis expondituri, cum videritis victricia signa nobis ductoribus anteferri.

EPISTOLA (X. D.) 167.

VENERABILI ADHUC EPISCOPO A..... GERBERTUS [3].

Ita ne te [4] socordiæ atque dubiis casibus tradidisti [5], ut gladios cervici imminentes non videas, arietes ac vineas ilia tua pulsantes non sentias? Recordare, quæso, quid actum sit, o felix quondam et dulcis amice, sub imperio patris mei Adalberonis. Divi augusti Lotharii germanus frater heres regni regno expulsus est. Ejus æmuli, ut opinio multorum est, inter reges creati sunt. Quo jure legitimus heres exheredatus est, quo jure regno privatus est [6], quo in paternam domum rediit?

[1] D. *pernoctamus.* — [*] Vide Concil. Basol. cap. XII. — [2] D. *præcipitate.* — [3] L. *A. G.* tantum. — [4] D. omitt. *te.* — [5] D. *credidisti.* — [6] L. omitt. *est* et add. *et.*

Quæ decreta Romanorum Pontificum infantes baptizari vetuerunt? Qui sacri canones innocentes presbyteros ab altaribus removerunt? Agit Abraham [1] cum Deo causam, utrum in Sodomis debeat perdere justum cum impio, et tu, pastor, non dubitas addicere pœnæ noxium simul et innoxium? Sed quid ego hæc minima, cum sciam accusationem tuam a sacerdotibus Dei descriptam, et plenam criminibus, gravidam sceleribus? Electi sunt judices, quorum judicio si defueris, de absentia nihil lucraberis; et si adfueris, episcopus esse cessabis. Inventus est qui tuas sortiatur vices [2]. Curre ergo, dum aliquid otii superest, neque spem tuam ponas in Ligeri et Sequana nihil profuturis [3]. Ego quidem, factionum, conspirationum jurisconsulti *, ac consulentium conscius, ob ** fidele silentium hæc tibi causa veteris amicitiæ habui dicere, ut te lethargo alleviarem. Tuum sit plenius remedium quærere, qui etiam in comitialem morbum videris decidisse. Vale.

EPISTOLA (XXIV. D.) 168.

LIBELLUS REPUDII GERBERTI ARNULFO ARCHIEPISCOPO.

Diu multumque mihi in animo replicanti infelicem statum nostræ urbis, nec exitum malorum sine strage bonorum reperienti, ea tandem sententia placuit, quæ et præsentibus mederetur incommodis, et in futurum præcaveret amicis. Permutamus itaque solum solo, dominium dominio, vestraque beneficia emancipati vobis nostrisque æmulis ad invidiam relinquimus, ne fidelitatis promissæ hinc arguamur, inde genere *** amicitiarum ad patruum vestrum quodammodo se habentium perstringamur. Nihil enim alteri debetur eo quo vivimus pacto, fide in alteram partem prætenta ****. Nam si vos salvos esse volumus, quomodo patruo vestro prosumus [4]? Item si patruo vestro prosumus, quomodo vos esse salvos volumus? Hanc litem sic dirimimus, ad alios demigrando, ut [5] nec vobis nec illi quicquam præter benevolentiam debeamus gratuitam. Eam si amplectimini, domos, quas proprio labore multis sumptibus exædificavimus, mihi meisque cum sua supellectili reservate. Ec-

[1] L. *Habraham.* — [2] D. *vices sortiatur.* — [3] D. *profuturus.* — * An *jurisconsultus?* — ** *sub?* — *** An *fœdere?* — **** An *portata?* — [4] D. *præsumus.* — [5] D. omitt. *ut.*

clesias quoque, quas solemnibus ac legitimis donationibus juxta morem provinciæ consecuti sumus, nullis præjudiciis attingi oramus, de reliquo non multum deprecaturi. Hoc facto, me olim libera colla gerentem ad obsequia vestra honeste invitabitis. Nec dubium erit, si hos terminos prætergrediemini, quin omnia, quæ possidebamus, ut a multis accipimus, æmulis nostris sacramento contuleritis tunc cum, secundum affectum vestrum acutissima pro vobis dictaremus consilia; nec præteritorum malorum poterimus oblivisci cum præsentibus ammonebimur indiciis [1].

EPISTOLA (XVIII. D.) 169.

ECBERTO [2] ARCHIEPISCOPO TREVERENSI.

Etsi prudentiam vestram in multis expertus sim, nuper tamen plurimum intellexi, cum querimoniam, quam ex persona Arnulfi archiepiscopi subornaveram, subtili responso perstrinxistis. Veritus itaque sum, stimulante [3] conscientia, ne in oculis vestris displicerem, qui mihimet ipsi displicere jam cœperam, eo quod non socius vitiorum sed princeps dijudicarer maximorum scelerum, ille ego, qui sub imperio beatæ memoriæ patris mei Adalberonis militaveram in schola omnium virtutum. Nunc ergo [4] regiam incolo aulam, cum sacerdotibus Dei verba vitæ conferens. Nec ob amorem Karoli vel Arnulfi passus sum diutius fieri organum diaboli pro mendacio contra veritatem declamitando [5]. Oro itaque antiqua benevolentia vestra dignus inveniri; quippe existimatione vestra conscientiam meam detexi, ut ex me pernoscatis quid de proditione [6] Remorum intelligere debeatis.

EPISTOLA (LIII. D.) 170.

GERBERTUS VIRDUNENSI EPISCOPO.

Communes filii R. et D. lætificaverunt nos ex dulci rerum commutatione. Quia enim, ut ait Apostolus: *Corrumpunt mores bonos colloquia mala*

[1] D. *judiciis.* — [2] L. D. *E.* — [3] D. *famulante.* — [4] D. *ego.* — [5] D. *declamando.* — [6] D. *perditione.*

(1. Cor. XV. 33), nec vos simplicitate gaudentes quorundam Gallorum affectus varios et perplexos, dulces in ore, amaros in corde, subito deprehendere potuistis, ad multa [1] eorum commentitia * stuporis plena non immerito mutati estis. Sed quia ingenita vobis prudentia diutius inludi non potuit, eorum simulationem ac dissimulationem vos ad plenum intellexisse gaudemus. Unde filium nostrum D., quem in multa rerum scientia eruditum **, interpretem fidum omnium, quæ in commune placeant, habere poterimus. Vale.

EPISTOLA (XIX. D.) 171.

ADALBERONI EPISCOPO VIRDUNENSI.

Omnium meorum consiliorum participi ac conscio non multa verba facturus sum. Scitis [2] enim post patris mei beati Adalberonis ad Dominum discessum cur tanto tempore Remis commoratus sim [3], quo *** ante perditionem urbis et post perditionem abire contenderim. Sæpius quoque illud Terentianum recepistis : *Si **** non potest fieri quod vis, id velis quod possis* [4]. Et nunc quidem beneficiorum ac pietatis vestræ circa me non immemor, conceptum amorem erga vos vestrosque conservo, eoque me beatiorem fieri judico. Quomodo enim non diligam diligentes me? Sentio quippe vos condelectari, quod sceleratorum hominum conciliabula effugerim, quod communioni ecclesiasticæ restitutus sim. Agite ergo causam amici solito more, id est ut Lelius ab Helvetiis vel Suevis redeat. Aquilæ dilecto diligendus conquiratur par, ut operum nostrorum sit finis consummata charitas.

EPISTOLA (IV. D.) 172.

Plurimum intelligo vos intelligere motus animi mei, eoque amplius vos ac vestra [5] diligo et amplector. Recordor quippe honestissimæ ammonitionis, qua me satis diu a communione quorundam principum suspendistis, quid velletis significastis. Oro ergo per venerabile nomen patris mei Adalberonis

[1] D. *nulla.* — * An *commenta?* — ** *novistis?* — [2] D. *Satis.* — [3] D. *sum.* — *** In cod. L. verba : *quo ante..... contenderim* desunt. Lacuna hoc signo * indicatur. — **** Ter. Andr. II. I. 5. — [4] L. *possit.* — [5] D. *accurate.*

ac per inviolatam fidem, qua se suosque semper colui, ne cogar eorum hominum oblivisci, quos ob ejus amorem meis commodis neglectis præcipue semper dilexi. Veniat in memoriam [1] dominæ meæ Theophaniæ servata fides circa se suumque filium, nec [2] sinat me fore gloriam suorum hostium, quos propter se, si quando valui, abduxi [*] in opprobrium et contemptum. Iterum in commune oro, rogo [3], obsecro ne ejus vobis displiceat servitus, cui vestrum imperium, honor, potestas hactenus placuerunt. Facite vestra liberalitate ne absentia honestatis, fuga optimarum artium, efficiar sectator Catilinæ, qui in otio et negotio præceptorum Marci Tullii diligens fui executor.

EPISTOLA (XVI. D.) 173.

ROMULFO ABBATI SENONENSI.

Magno curarum pondere in momento temporis alleviatum iri existimamur, deliberationibus nostris ad utile et honestum æque inflexis. Quod utique puris affectibus vestris in divina speculatione ut cœptum, ita consummandum est, sicque aptiori loco mutua perfruendum charitate.

EPISTOLA (XVII. D.) 174.

BRUNONI EPISCOPO LINGONENSI [4].

Serenissimi augusti domini nostri desiderabilem præsentiam vestram causa consultandi jamdudum exoptant. Moneo ergo vos atque rogo causa salutis totius reipublicæ quamprimum maturare iter. Et qui [5] vos apud Roceium audivi pro mea salute, merear nunc Silvanectis audiri pro omnium bonorum liberatione.

EPISTOLA (XXIII. D.) 175.

GAOZBERTO [6] ABBATI.

Quod nostri curam geritis, nostrisque lætamini commodis, debitas repen-

[1] D. omitt. *Veniat in memoriam.* — [2] D. *ne.* — [*] An *adduxi?* — [3] D. omitt. *rogo.* — [4] L. *Linguonensi.* — [5] D. *quia.* — [6] D. *Garinberto.*

dimus grates. Nec sic locis disparamur remotis, nec ea utimur fortuna, divinitate propitia, ut antiquas non valeamus exercere amicitias. Procurabo igitur quod jussistis, et quoad potero persuasione vel gratia Augustorum uti, a vicinia Remorum procul dimovebo exercitum, donec in urbe recondatis, si quid residui habetis in agris. Procurate itaque et vos filium meum Aquilam, donec per fidissimos mihi remittatis amicos. Et ne ignoretis quæ synodus episcoporum nostræ dioceseos decreverit, exemplar rerum gestarum vobis nostrisque mitto sociis, ut exinde pernoscatis quid sequi, quid vitare debeatis.

EPISTOLA [1] 176.

Quamvis potentia vestra multis de causis plurimis nostrorum comprovincialium sit suspecta, tamen ob dulcem affectum patrui mei circa vos et quod a vobis amari confidimus, meliora vobis semper optamus, pacemque in re publica et privata et amamus et quærimus; nec abalienari a vestro solatio in animo est, nisi repulsam patiamur. Itaque ad custodiam vestræ salutis monemus vos super statu Remensis ecclesiæ, quæ caput regni Francorum est. Nec putetis vile infidum vobis vel dolosum vel idiotam inibi præficere, cum omnia membra caput sequantur. Sit satis crudelissimis hostibus vestris tot protractionibus ac apertis calliditatibus vos delusisse; nec eorum consilio salutem vestram velitis committere, qui nihil sine nutu vestrorum hostium decreverunt consulere. Pauca vobis suggessimus, ut quem haberemus affectum quoquo modo significaremus.

EPISTOLA (XXV. d.) 177.

Electio GERBERTI Remorum archiepiscopi.

Semper quidem, dilectissimi fratres, judicia Dei justa sunt, sed interdum occulta. Ecce enim post dissolutionem beatæ [2] memoriæ patris Adalberonis [3] Arnulfum ex regio semine prodeuntem nobis ecclesiæque Remensi præfecimus, et clamore multitudinis impulsi, Scriptura dicente : *Vox populi vox*

[1] Hæc epistola reperitur in cod. L. p. 75. V. Nondum edita fuit, ut mihi videtur. L. relinquit spat. tituli. — [2] L. *B. M.* Lab. *bonæ*. — [3] L. D. *A.* alii *quemdam*.

Dei[1], et sanctorum canonum institutis desiderium ac vota cleri ac populi in electione episcopi perquirentium : caligavit acies mentis nostræ litteram incaute sequendo, concordem sententiam divinarum scripturarum parum investigando. Non erat quippe vox Dei[1] vox populi clamantis : *Crucifige! Crucifige!* Ergo non omnis vox populi vox Dei[1] est; nec omnis cleri et populi vota et desideria in electione episcopi perquirenda sunt, sed tantum simplicis et incorrupti, id est, spe quæstus minime illecti[2]. Sententiæ Patrum exponendæ. Non liceat, inquit, turbis electionem facere eorum, qui ad sacerdotium provocantur, sed judicium sit episcoporum, ut ipsi eum[3], qui ordinandus[4] est, probent, si in sermone, et in fide, et in episcopali vita edoctus est. Nos igitur Episcopi Remorum dioceseos secundum has constitutiones Patrum, favore et conniventia utriusque principi nostris domini Hugonis[5] Augusti, et excellentissimi regis Roberti[6], assensu quoque eorum, qui Dei sunt in clero et populo, eligimus nobis archiepiscopum abbatem Gerbertum ætate maturum, natura prudentem, docibilem, affabilem, misericordem; nec præferimus illi vagam adolescentiam[7], ambitionem se extollentem, omnia temere ministrantem. Imo nec talibus subjugari patienter auditu perferimus, quorum sapientia et consilio ecclesiastica ac civilia jura amministrari non posse scimus. Cumque in unoquoque episcopo sit hoc speculandum, maxime tamen in eo, qui ceteris præest, metropolitano, eligimus itaque hunc Gerbertum qui ***[8] fuit. Hujus vitam ac mores a puero novimus, studium in divinis ac humanis rebus experti sumus. Hujus consiliis ac magisterio informari quærimus. Ejus electionem subscribendo confirmamus, stabilimus, corroboramus communi omnium bonorum consultu.

EPISTOLA (XXVI. D.) 178.

PROFESSIO FIDEI GERBERTI REMORUM ARCHIEPISCOPI.

Ego Gerbertus, gratia Dei præveniente, mox futurus archiepiscopus Re-

[1] L. Lab. *Dñi.* — [2] D. *electi.* — [3] D. *eum ipsi.* — [4] L. *ordinendus.* — [5] D. *Ugonis.* — [6] L. *Rotberti.* — [7] L. *adulescentiam.* — [8] Spat. relict. in L. et Lab. Rerum Gallicarum scriptores. t. IX, p. 410. addunt [*monachus*].

morum, ante omnia fidei documenta verbis simplicibus assero; id est Patrem et Filium et Spiritum sanctum unum Deum esse confirmo, totamque in Trinitate Divinitatem [1] coessentialem et consubstantialem et coæternalem et coomnipotentem [2] prædico. Singulam quamque in Trinitate personam verum Deum, et totas tres personas unum Deum profiteor. Incarnationem divinam non in Patre, neque in Spiritu sancto, sed in Filio tantum credo: ut, qui erat in divinitate Dei Patris Filius, ipse fieret in homine hominis [3] matris filius, Deus verus ex Patre, homo verus ex matre. Carnem ex matris visceribus habentem, et animam humanam rationalem simul in eo utriusque naturæ, id est hominem et Deum, unam personam, unum filium, unum Christum, unum Dominum, creaturarum omnium, quæ sunt, et auctorem, et Dominum, et rectorem cum Patre et Spiritu sancto confiteor. Passum esse vera carnis passione, mortuum vera corporis sui morte, resurrexisse [4] vera carnis suæ resurrectione, et vera animæ * [5] resurrectione, in qua veniet judicare vivos et mortuos assero. Novi et Veteris Testamenti unum eundemque credo auctorem et Dominum et Deum. Diabolum * non per conditionem, sed per arbitrium factum esse malum. Credo hujus, quam gestamus, et non alterius, carnis resurrectionem. Credo judicium futurum, et recepturos singulos pro his, quæ gesserunt, vel pœnas vel præmia. Nuptias non prohibeo, secunda matrimonia non damno. Carnium perceptionem [6] non culpo. Pœnitentibus reconciliatis communicari debere confiteor. In baptismo omnia peccata, id est tam illud originale contractum, quam ea, quæ voluntarie admissa sunt, dimitti credo. Et extra Ecclesiam catholicam nullum salvari confiteor. Sanctas synodos [7] VI, quas universalis mater Ecclesia confirmat, confirmo.

[1] D. Lab. *deitatem.* — [2] D. *omnipotentem.* — [3] D. omitt. *hominis.* — [4] L. *rexurrexisse, rexurrectione.* — [5] Sic D. * L. et Labb. omitt. hoc signum. — * An *Credo diabolum?* — [6] L. *pceptionem.* D. Labb. *præceptionem.* — [7] L. *sinodos VI.* D. Labb. *synodos quatuor*, sic quoque apud Rer. Gall. script. t. X, p. 409, qui addunt not. C.: *Indè concludit Rivetus noster, ab ecclesia sub finem etiam sæculi X, quatuor duntaxat prima concilia habita fuisse ut generalia.* Aliud nobis dicendum si, pro IV, legimus cum cod. L. VI.

EPISTOLA [1] 179.

HUGO FRANCORUM REX PAPÆ JOHANNI.

Beatitudini vestræ ego et episcopi mei, per T. [2] archidiaconum Remensis ecclesiæ, scripta direximus, in quibus Arnulfi [3] rationes vobis explicavimus [4]. Sed hoc nunc obsecrando [5] super addimus, ut [6] mihi meisque justa [7] decernatis, nec dubia pro certis recipiatis. Nihil nos contra apostolatum vestrum egisse scimus. Quod de [8] absentibus non satis creditis, præsentes de præsentibus vera cognoscite [9]. Gratianopolis civitas in confinio Italiæ et Galliæ sita est, ad quam Romani pontifices Francorum regibus occurrere soliti fuerunt. Hoc, si vobis placet, iterare possibile est. At si nos et nostra invisere licet, summo cum honore descendentem de Alpibus excipiemus, morantem ac redeuntem debitis obsequiis prosequemur. Hoc ex integro affectu dicimus, ut intelligatis et cognoscatis nos et nostros vestra nolle declinare judicia. Petimus itaque ut legationem T. archidiaconi benigne suscipiatis, ut [10], quod petit dum obtinuerit, nos in suo adventu efficiat lætos, et in vestro obsequio ferventissimos.

EPISTOLA (XXXVIII. D.) 180.

GERBERTUS JOHANNI PAPÆ.

Sanctissimo vestro apostolatui potuisse subripi me, cujuspiam pervasionis reum videri, dolore vehementi afficior et totis viribus ingemisco. Eo quippe animo in ecclesia Dei hactenus versatus sum, ut multis profuerim, neminem læserim. Non ego [11] Arnulfi [12] peccata prodidi, sed publice peccantem reliqui, non spe, ut mei æmuli dicunt, capessendi ejus honoris (testis est Deus et qui me noverunt), sed ne communicarem peccatis alienis.

[1] Ap. Duch. t. IV. p. 113. Labb. IX. col. 723. R. G. script. t. X. 418. — [2] Labb. in margine *Johannem*. R. G. script. t. X. *Tendomem*. — [3] L. D. *Ar.* — [4] *explanavimus*. — [5] L. *obsecro*. — [6] L. omitt. *ut*. — [7] L. *juxta*. — [8] R. G. script. *si*. — [9] D. omitt. *præsentes de præsentibus vere cognoscite*. — [10] D. *dum quod*. Labb. *et dum quod*. — [11] D. *ergo*. — [12] L. *Ar.*

EPISTOLA (LXI. D.) 181.

HERVEO BELLOVAGORUM [1] EPISCOPO.

Quod tanto tempore dilectum nobis D. retinuimus, non malivolentiæ causa, sed summæ utilitatis vestræ, et vobis honestum et utile parere possit. Et nunc quidem illum patriam parentesque, sed et omne amicorum genus nostrum ob amorem derelinquentem vestræ charitati, ut petitis, dirigimus. Quem velut thesaurum inæstimabilem e sinu nostro in vestri jura transfundimus. Suscipite ergo illum in disciplinis liberalibus eruditum, in opificum magisterio edoctum, a multis multa mercede expetitum, sed a nobis [2] obtentum. Quem sic tractari et custodiri volumus, ut dolorem ei partum ex nostra absentia vestra sublevet indulgentia. Eaque munificentia et liberalitate illum habetote, quæ deceat Gerbertum [3] Remorum archiepiscopum dantem et Herveum [4] Bellovagorum episcopum accipientem.

EPISTOLA (XL. D.) 182.

GERBERTUS ET OMNES EPISCOPI DIOCESEOS REMENSIUM PERVASORIBUS EJUSDEM.

Gerbertus, gratia Dei Remorum episcopus, Guido Suessonicus, Adalbero Laudunensis, Ratbodus Noviomensis, Rothardus Cameracensis, Odo Silvanectensis, Fulcho Ambianensis, Framericus Morinensis [5], Herveus [6] Belvacensis, per gratiam sancti Spiritus episcopi, vobis N. G. [7] et his, qui subscripti sunt, pervasoribus, carnificibus [8] atque tyrannis. Diu modestia sacerdotum furoris vestri rabiem sustinuit et adhuc patienter expectat. Quousque ergo insania vestra sanis intellectibus nostris obsistet? Quousque dissimulatio pravorum simplicium quietem turbabit [9]? Cædes clero infertis; a cleri monachorum et pauperum rapinis non cessatis. Convenimus [10] ergo * conscientiam vestram

[1] D. *Belvagorum.* — [2] Sic L. D. nonne potius legendum *vobis?* — [3] L. D. *G.* — [4] L. ill. D. omitt. nomen. — [5] D. *Moriensis.* — [6] L. ill. Labb. idem. — [7] D. *vobis Girberto* Labb. in margine : *forte Heriberto.* — [8] Labb. omitt. *carnificibus.* — [9] Labb. *perturbabit.* — [10] L. *Conveneramus.* — * Transferenda sane hæc verba *conscientiam vestram* post *dioceseos conscientiam...*

omnes episcopi Remorum dioceseos et ad satisfactionem invitamus, spatiumque pœnitentiæ usque in proximis calendis attribuimus, tunc vos aut in fertiles [1] ecclesiæ palmites recogrituri aut tanquam inutile lignum ab agro Dei gladio sancti Spiritus excisuri.

EPISTOLA (XLIII. D.) 183. [2]

Suscepta querimonia, reverende pater, scripsimus confratribus et coepiscopis nostris, pro eadem causa, contemptoribus quoque vestris commonitorias misimus litteras. Erit ergo vestræ prudentiæ propter pacis charitatisque custodiam, si resipuerint, eos velut [3] exorbitantes filios blande suscipere. Quod si, quod absit, in malitia perseveraverint, tunc in celebri ecclesiæ loco nostræ vocationis scripta ad legendum proponi jubemus, deinde excommunicationem rationabiliter conscriptam et a vobis solemniter celebratam celebri affigi loco, ejusque exemplar nobis dirigi, ut idem in nostris fiat ecclesiis. Et quoniam eruditum vobis clericum mitti orastis, qui in his et in [4] aliis adjumento esse posset, cum redierit meus D. [5], dabimus operam ut vestris deserviat obsequiis.

EPISTOLA (XLII. D.) 184.

Oportuerit [6] te virginem spectabilem patris pacta et constituta laudare et corroborare. Sed quoniam ea dissolvisti, et quæ insuper egisti pernegare contendis, invitamus te ad tui peccati recognitionem.

Te quoque R. a direptione rerum....... cessare jubemus, et male pervasa restituere.

Nec te...... prætereundum existimes, te, inquam, tonsura clericum, sed vita et moribus tyrannum [7], cum tuo complice N. Vos, inquam, omnes aut dignos pœnitentiæ fructus ecclesiæ catholicæ ostendetis, aut velut ethnici et publicani ab ecclesia catholica gladio sancti Spiritus propulsabimini.

[1] L. D. *infertiles.* Labb. *fertiles.* — [2] L. manu recent. *Seguino.* — [3] L. *velud.* — [4] L. omitt. *in.* — [5] Vid. epist. 181. — [6] D. *Oportebat. Oportuit?* — [7] D. *triennium.*

EPISTOLA (XXXVI. D.) 185.

Consuluistis utrum is[1] qui sororem suæ conjugis adulterio polluit, post peractam pœnitentiam ad priorem copulam redire debeat, an alteram sortiri. Et alterum quidem permittitur, alterum penitus inhibetur. In conciliis africanis titulo XLIX placuit, ut secundum evangelicam et apostolicam disciplinam neque dimissus ab uxore neque dimissa a marito alteri conjungantur, sed ita maneant, ut sibimet reconcilientur. Quod si contempserint, ad pœnitentiam redigantur. Quod si mulier duxerit alterum, non prius accipiat communionem quam is, quem reliquit, de seculo exierit : nisi forte necessitas infirmitatis dare compulerit. Agat ergo hic adulter[2] pœnitentiam lege eorum, qui se incesto polluerunt, scilicet[3] decennalem, fæmina quoque nihilominus cognata, et si fieri potest, castitatem professa. Quod[*] calore juventutis urgetur : timendumque ne a Satana tentetur, nihil inde melius novimus, quam quod Leo papa de similibus dicit : « *Adulescens*, inquit, *si continens esse non potest, uxoris remedio potest sustineri.* » Ad hunc modum dici potest, ut si hæc adultera se continere non potest, nubat, ut ait Apostolus, tantum in Domino.

EPISTOLA (XXXIX. D.) 186. [4]

Quia vestris interdum non utimur alloquiis, non satis æquo animo ferimus. Per hæc enim mutua manet charitas. Dissociata coeunt, aspera mitescunt, simultates intereunt, multaque præsentium comparantur commoda. At dum ista motu temporum minus assequitur[**] vel[5] epistolaris brevitas inter nos[6] affectus explicet. Petimus benevolentiam vestram pro fratre..., ut prosit ei apud vos nostra intercessio, plusque sibi nostra obtineat epistola, quam fortuitu cujuspiam oblata munera. Temporum difficultatibus addicti regula-

[1] L. *his.* Sic fere semper. — [2] D. *hic ad ultimum.* — [3] D. add. *sed.* L. omitt. *scilicet.* — [*] An *quod si?* — [4] *Fulconi episc. Ambianensi*, ut conjicio. — [**] *assequimur?* — [5] D. *ut.* — [6] L. *internos.*

riter convenire et quæ Dei sunt quærere hactenus non satis valuimus. Nunc quia, Deo miserante, respirare datur, censemus...[1] vosque interesse, omni evitabili excusatione postposita, monemus et oramus. Licet omnibus sacerdotibus disciplinæ forma æqualiter proponatur, et cognoscendi et observandi sacros canones spiritu Dei conditos et totius mundi reverentia consecratos, nobis tamen episcopis[2] arctius indicitur quod in exemplar morum et vitæ a pastoribus acceptum in subditum gregem gratiosius propagetur. Cum ergo pecuniam justitiæ[3] anteponimus, cur sanctarum legum jura illicita cupiditate calcamus? Et hæc quidem Dominus [*] ut[4] clamores, quos assidue patimur, non sicut tyrannus tyrannorum præjudicio, sed sicut sacerdos sacerdotum judicio pensetis, discernatis, dijudicetis. Hos motus compescite, has querelas sopite; morum gravitate annorum teneritudinem[5] superate. Lectio continua et interrogatio assidua mentem vestram exacuat.

Cur judicium..... nos latuit? Cur ad majorem audientiam provocans suis rebus privatus est? Quod si non provocans, sed tacens spoliatus, quare in eum prolatum judicium ad nos non est relatum? Si hæc itaque scienter egistis, lex in contumaces est: si ignoranter, utique venia danda hoc pacto, ut inlegaliter ablata presbytero restituantur legaliter, postquam [**], si ita videbitur, judicium legibus innovetur.

Ne existimetis[6] filium meum R. suæ diffidere causæ, quia nunc ex condicto non occurrit. Pluribus enim occupati negotiis, eum examini vestro dirigere usque in xv cal. nequimus. Quas moras sibi non obfuturas pro summa benevolentia vestra circa nos omnibus modis deprecamur. Quod si hæc mansuete feceritis, et in ejus judicio sine personarum acceptione judicaveritis, plurima nos debere obsequio vestro facietis.

EPISTOLA (XLIV. D.) 187.

Quando moderamine salus animarum tractanda sit, et vestra fraternitas

[1] ..... D. omitt. puncta. — [2] D. omitt. *episcopis*. — [3] D. *in facie*. — [*] *dicimus?* — [4] D. *et*. — [5] D. *teneritudine*. — [**] An *postea*. — [6] L. D. *Ne si existimetis*.

novit et[1] summopere pensandum est, ut *ne quid nimis.* Ecce enim, dum judicii severitatem in Ecclesiam sanctam exercetis, modum a patribus constitutum transcendistis. Nam quæ concilia vel decreta parvulos baptizari, vel fideles in cimiteriis sepeliri vetuerunt? Quod si is locus interdicto vestro, et, ut solemniter dicamus, vestro banno jure tenetur adstrictus, liceret innocentibus parœchianis[2] ad alia demigrare[3] loca suisque legaliter uti sacris. Moneo igitur paternitatem vestram modum judicii temperare, totumque negotium ita pertractare, ut ante oculos divinæ Majestatis placere possitis, et coepiscoporum judicio non displiceatis.

Varios mali temporis diu jam sufferens motus, ad vestrum solatium tanquam ad tutissimum confugio portum. Alioquin, aut vestra solabimur ope, aut peregrina nobis erunt[4] expetenda subsidia.

EPISTOLA (XLVII. D.) 188.

GERBERTUS FULCHONI[5] EPISCOPO AMBIANENSI.

Inter varias magnarum rerum occupationes nulla molestia magis afficimur, quam vestrorum excessuum crebra relatione. Etsi enim totius metropolis Remorum cura nobis injuncta est, sed vestri potissimum, qui et annorum[6] teneritudine et morum levitate pondus sacerdotale necdum ferre didicistis. Cur ergo contra pactum in commune statutum usque ad tempus concilii pervasionem in propria parœchia[7] fecistis? Nec in hoc enim alleviamini, si res ecclesiæ sunt quas diripuistis, cum hoc nisi legibus fieri non liceat. Accessit ad hoc inlicitum armorum præsumptio, ecclesiæ violatio, quasi sacerdoti omnia in ecclesiis liceant. Sed, ait Apostolus, *omnia mihi licent, sed non omnia expediunt.* Licent per liberum arbitrium, quo male usi estis; sed non expediunt per jura divina, quæ contempsistis. Monemus itaque fraternitatem vestram errata corrigere, et nobis, quos offendistis, si placet, satisfacere, ut horum excessuum recognitio multorum peccatorum possit esse abolitio.

[1] D. omitt. *et.* — [2] L. *parrœchianis.* — [3] D. *transmigrare.* — [4] D. omitt. *erunt.* — [5] D. *Fulconi.* — [6] D. *amorum.* Rer. Gallic. scriptores corrigunt in margine : *annorum.* — [7] Labb. *parrochia.*

EPISTOLA (CXLV) 189.

PARISIENSI EPISCOPO GERBERTUS [1].

Etsi omnis Ecclesia catholica una atque eadem est, singulis tamen sacerdotibus modus quidam præscriptus est, quo se extendere, ubi terminos debeant collocare. Itaque in causa Rotberti [2] abbatis, ob eam, quam servamus ac semper vobis servare volumus fidem, hæc tria consultando proponimus: Primum, non esse nostri officii [3] falcem in aliena messe ponere : in qua multiplices rependimus grates etiam indebito dignari nos honore. Secundum, sancti Dionysii cœnobium ejus esse reverentiæ ac dignitatis, ut nullus [4] ibi magistratus debeat deponi aut imponi sine comprovincialium, quorum interest, consensu ac favore solemni. Tertium, proponimus, si rem in dilatione ponitis, vestræ mansuetudini suggerendum quicquid honestius et utilius cum religiosissimis et sapientissimis [5] viris inveniemus.

EPISTOLA (L. D.) 190.

CANONICIS SANCTI MARTINI EX PERSONA EPISCOPORUM.

Omnes episcopi, qui ad concilium venerunt in ecclesia [6] sancti Pauli, omnibus clericis de monasterio sancti Martini.

Audita fama vestræ rebellionis contra fratrem nostrum Turonicæ civitatis episcopum, has litteras direximus, in commune decernentes, quatenus aut cum vestro episcopo redeatis in gratiam, aut ad placitum Chelæ habendum veniatis, pro discordia diu retenta rationem reddituri, VII id. maii. Quod si non feceritis, sciatis vos percelli censura canonicæ districtionis.

EPISTOLA (XLVIII. D.) 191.

GERBERTUS ARCHEMBALDO ARCHIEPISCOPO TURONENSI.

Querelam vestram non sine fraterna compassione suscepimus. Unde con-

[1] Deest titul. in L. manu recentiori : *regi.* — [2] B. *Rotb.* — [3] M. D. B. *juris.* — [4] M. D. B. *nullius.* — [5] M. D. B. *amplissimis.* — [6] Forte *Cormaricensi.* Rer. Gall. script. t. X, p. 425.

silium et auxilium, quantum nostra interest, non differimus. Quia enim clerus, ut dicitis, beati Martini benedictionem vestram renuit, fiat ut scriptum est: *Noluit benedictionem, et elongabitur ab eo.* Pro accepta vero injuria repulsionis, pulverem calceamenti excutiendum esse contra illos Dominus docet.

EPISTOLA (XXXII. D.) 192.

GERBERTUS ARNULFO [1] AURELIANENSI EPISCOPO.

Multum mortalibus Divinitas largita est, o mei animi custos, quibus fidem contulit et scientiam non negavit. Hinc Petrus Christum Dei filium agnoscit, et agnitum fideliter confitetur. Hinc est quod justus ex fide vivit. Hinc fidei ideo scientiam copulamus, quia stulti fidem non habere dicuntur. Hanc vos habere fidem illa generosi animi præclara sententia indicat; hoc vestræ orationis series manifestat, qua tam [2] inter nos æternari cupitis. Habeo igitur et rependo gratias tantorum munerum largitori, et quod mihi in nullo a me dissentientem amicum reservaverit, et quod æmulis nostris verisimilia, non tamen vera, narrantibus minus credidit. Hoc tui muneris est, bone Jesu, qui pacis unanimes habitare in domo. Hoc ego, sacerdos tuus, coram te confiteor, venerabilem antistitem [3] tuum Arnulfum [4] me colere, diligere, amare, cunctisque mei ordinis, quos hodie noverim, corde et ore proferre [*]. Procul ergo esto omnis fraus et dolus; pax et fraternitas hic [5] adesto, ut qui alterum lædit, utrumque læserit. Me, Christi potentia protegente, non vis tyrannica ab hoc deterrebit incepto, non minæ regum, quas in hoc paschali festo pertulimus, graves. Accusabamur quippe monachos beati Dionysii injuste damnasse. Urgebamur coram damnatis divina obsequia celebrare nec privilegiis Romanæ ecclesiæ monasterio beati Dionysii factis contraire debere. Ad hæc [6] opponebatur [**] nobis privilegiis canonum auctoritate promulgatis nos assensum præbituros, nec, si quid contra leges ecclesiasticas decretum sit, pro lege recepturos. Sed cum in me specialiter pondus causæ retorqueretur, mei juris illum non esse aiebam, nec me in meorum dominorum prosilire inju-

[1] D. *Arnulpho.* — [2] D. *eam.* — [3] D. *artificem.* — [4] L. D. *A.* — [*] An *præferre?* — [5] L. *huc.* — [6] D. *hoc.* — [**] *a?*

riam, ut insimulabar; ipsorum interesse cujus culpa eadem perferant[1] videre. Cum sententia secularium obtinuisset monachorum parti. . . . . hæc ita[2] se habere filius vestræ beatitudinis testis est Fulcho[3], qui mei animi amaritudinem non sine lacrymarum effusione cognovit. Dolebam quippe ac multum doleo. . . . .
Vos insuper nescio a quo delatore insimulatum esse quasi regii honoris insidiatorem et qui. . . . . . . Non ergo, ut vobis relatum est, mea valentia in vos sævit nec elocutio dura absenti amico detraxit; sed dum vos excusare nisus sum, me pene accusatum palatinis canibus objeci. Sit itaque inter nos, ut vultis, est tantum, non autem est et non. Sit auxilium in commune et consilium. Quod etiam in sacris per data verba, si vestræ sublimitati placet, confirmandum fore censeo, ut amoto motu omnium suspicionum sit nobis cor unum et anima una.

EPISTOLA 193.

GERBERTI AD WILDERODUM ARGENTINENSEM EPISCOPUM, DE ARNULFO REMENSI ARCHIEPISCOPO, ET DE EJUS DESTITUTIONE.

Wilderodo Argentinæ civitatis episcopo Gerbertus salutem.[4]

Bene concepta meliusque retenta casta societas sanctaque amicitia, quantorum sint causæ bonorum docti noverunt, indocti sæpe stupuerunt; et quia horum bonorum causa bonum est, et quod exinde gignitur, bonum esse necesse est. Unde enim familiæ, unde urbes et regna, nisi societate et amicitia stabiliuntur? quidnam aliud ad heremi devia mortales attraxit, nisi ad Deum societas? Mundus ipse contraria sui potentia aliter dissidens, aliter conciliatur amice. Corporeum hominis, incorporeo eadem copula nectit. Quæ cuncta bona a maximo bono, id est Deo, et magno bono societatis et amicitiæ, æterna lege sui conditoris ordinem servant. Hoc igitur amicitiarum bonum tam præclarum tamque jucundum, meo quidem judicio propter se, non ut quibusdam videtur propter aliud, expetendum est. Ut enim Seneca ait in Moralibus : « Sapiens etsi contentus[5] est se, tamen habere amicum vult, si nihil aliud.

[1] D. *proferant.* — [2] D. *hoc itaque.* — [3] D. *Fulco.* — [4] L. add. *Exordium.* — [5] L. *contemtus.*

» ut exerceat amicitiam, nec tam magna virtus jaceat; non ad hoc quod di-
» cebat Epicurus, ut habeat qui sibi ægro assideat, succurrat in vincula con-
» jecto, vel inopi; sed ut habeat aliquem cui ipse ægro assideat, quem ipse
» circumventum hostili custodia liberet. »

Hæc generositas, hæc animi vestri prudentia subtilius intellexisse visa est, cum me remotum, vixque solo nomine cognitum, fidi interpretis dulci alloquio recreastis; mea vel commoda vel incommoda exponi vobis curastis; eoque præstanti officio palam fecistis, cui et quanto Helvetia pareat sacerdoti. Deponam igitur apud tanti judicis aures, moderni temporis malorum materiam; quidve inter dissidentes conveniat, quidve in controversia sit; ut toto genere causæ cognito, judicium diligens haberi possit, cui parti faveat æquitas. [1]

Arnulfus regis Hlotharii, ut fama est, filius, postquam suum episcopum dolo et fraude circumventum, cum propria urbe captivavit, post multum cruorem humani sanguinis a se effusi, post prædas et incendia, in conventu episcoporum totius Galliæ damnatus est, ac deinde post obitum beatæ memoriæ Adalberonis a solo Adalberone episcopo Laudunensi reconciliatus, spe obtinendæ pacis, metropoli Remorum donatus est, acceptis ab eo terribilibus sacramentis et libellari professione, pro fide suis regibus conservanda, quam et viva voce in conventu ecclesiæ recitavit, et propria manu suscribendo corroboravit. Necdum a sua ordinatione sextus mensis elapsus erat, et ecce quasi tempestas urbem ab eo proditam hostis invasit, sanctuarium Dei polluit, spolia diripuit, clerum et populum captivavit. Post hæc vero Arnulphus suos prædones sub anathemate posuit, atque ut idem facerent, Galliarum episcopis imperavit, prædia ecclesiæ, quæ per sacramentum suis militibus dederat, abstulit, hostibus contulit; conjuratorum manum contra suum regem ejusque exercitum in aciem sub signis Karoli produxit. Interea legatis et literis synodicis Romanus pontifex, ut ecclesiæ turbatæ subveniat, ammonetur. Sed neque legatis, neque literis consulentibus consulit. Itaque gravium episcoporum facto consultu, legatis et literis synodicis ac miti ammonitione Arnulphus conventus decem et octo continuis mensibus, ut a cœpto furore desisteret, seque a scelere proditionis et rebellionis quo impetebatur,

[1] L. addit : *Narratio*.

regulariter purgaret, noluit. Sed cum a se fautores maximos nequitiæ suæ discedere sensit, territus regem adiit, novisque sacramentis ac novis rerum conditionibus, regiæ mensæ particeps factus est. Atque ita ira regis sedata, omni crimine se exutum credidit; indeque mox rediens fidem sacramentorum rupit, conditionibus non servatis. At ii quorum intererat, totiens se decipi, totiens bonis suis privari non ferentes, Lauduni arcem occupant. Arnulphus inter hostes regis invenitur, synodo repræsentatur, pro tot tantisque flagitiis rationem reddere deposcitur. Qui diu secum atque cum suis familiaribus multum deliberans, sua sponte in confessionem peccatorum suorum erupit; suisque confessoribus alios testes adhibuit, crimina sua in libellum retulit, eique a se viva voce coram ecclesia recitato, subscripsit; insignia sacerdotii deposuit, eoque se abdicavit, confessoribus suis ac testibus attestantibus et respondentibus : « Secundum professionem et subscriptionem tuam, cessa » ab officio. »[1]

His[2] de flagitiis et sceleribus Arnulphi satis inter partes convenit, sed defensorum studia bifariam se scindunt. Alii quippe regem sacerdoti Arnulfo omnium peccatorum veniam tribuisse dicunt; neque post veniam quicquam non veniabile commisisse : alii Romano pontifici injuriam factam videri volunt, quasi sine ejus auctoritate et sine suis juribus resumptis, deponi non debuerit. Ad hæc, reverende, similiter discutienda, quoniam res sub judiciali genere causarum posita, tum ratione, tum scripto tractatur; id est constitutionibus conjecturali, diffinitiva, translativa, qualitativa, itemque legalibus statibus. Primum mihi videtur breviter dicendum de ratione et veritate, consuetudine et lege, itemque de legum differentia, et quæ quibus anteferantur, in ecclesiasticis duntaxat causis. His enim præcognitis, facilius quæsita patebunt.

« Plane, inquit Augustinus, verum est, quia ratio et veritas consuetudini » præponenda est; sed cum consuetudini veritas suffragatur, nihil oportet » firmius retineri. » Is item in libro de Baptismo inter cætera : « Quod etsi » consuetudo ecclesiæ pristina non habebat, et postea catholicus orbis terra- » rum robustissima firmitate consensionis exclusit, ut quod per disputationes

[1] L. add. *Partitio*. — [2] L. *Hic*.

» ejusmodi in aliquorum mentes irrepere cœperat, de salute veniens unitatis » potentior veritas et universalis medicina sanaret. » Legem partim natura, partim auctoritate firmari didicimus : et lex quidem naturæ manifesta est; quæ autem in auctoritate consistit, partim divina, partim habetur humana : et in divinis vel in humanis facienda vel non facienda præscribit. Post legem ergo naturæ, data est lex tum literæ, tum gratiæ, quæ utraque auctoritate divina subnixa, tanto est utraque præstantior, quanto divinitas humanitatem supervenit. Et quoniam legem literæ, lex gratiæ transcendit, hæc eadem subtilis et multiplex, velut ab ipso divinitatis fonte emanans, ab apostolo accepta, tum a primæ sedis pontificum decretis, tum ab innumerabilium sacerdotum conciliis dilucidata, et quasi per quosdam purissimos rivulos pene in infinitum derivata [1] est. In hac itaque lege summopere, ut diximus, auctoritas spectanda est. Multum enim interest, utrum Deus loquatur, an homo : et si homo, utrum apostolus, an simpliciter episcopus. Porro in episcopis item multa differentia est : quæ differentia eadem auctoritate fulcitur. Hanc autem auctoritatem aut numerus, aut scientia, aut locus, ut quibusdam videtur, attribuit. Et numerus quidem, in conciliis, ubi multorum catholicorum assensus, id est scientia in particularibus vel in divinis superveniens [2] : locus vero in maximis consideratur urbibus. Rursum numerus, scientia et locus, tum a se, tum inter se differunt. Et numerus quidem a numero, vel pluralitate, vel rationis et veritatis pondere superatur : pluralitate, cum inter æque bonos et doctos, pars a parte dissentit; rationis et veritatis pondere, ut Ariminensis numero famosa synodus a parvo episcoporum numero cassata. Item [3] in numerosis ad individua, itemque locorum ad alia et inter se, collationem perspici licet. Sit ergo in legibus maximum et præcipuum, quod per Christum, per apostolos, perque prophetas innotuit. Deinde his consona et consensu omnium catholicorum corroborata, secundum in legibus vigorem obtineant. Tertio succedant loco quæcunque a singularibus viris scientia et eloquentia clarissimis in lucem intelligentiæ prolata sunt. Et ne forte ad placitum loqui videar, injuriamque decretis pontificum romanæ inferre ecclesiæ, Gelasium romanæ sedis pontificem sententiæ meæ primum afferam testem. Hic quippe

[1] L. *dirivata*. — [2] L. *supereminens*. — [3] L. *Idem*.

in catalogo divinorum librorum, authenticis præmissis scripturis, Nicenam, Constantinopolitanam, Ephesinam, Calcedonensem quoque synodum subjungit, ita subinferens : « et si qua concilia a sanctis patribus instituta, post » horum quatuor auctoritatem et recipienda et custodienda [1] decrevimus. » Deinde ab universalibus ad specialia seu individua transitum fecit, atque adjunxit : « Item opuscula atque tractatus omnium patrum orthodoxorum » qui in nullo a sanctæ ecclesiæ romanæ consortio deviarunt, nec ab ejus » fide vel prædicatione sejuncti sunt, sed ipsius communionis per gratiam » Dei usque ad ultimum diem vitæ suæ fuere participes, legenda decerni- » mus. » Deinde qualiter ipsius sedis decreta accipienda sint, hoc modo distinguit : « Item decretales epistolæ [2] quas beatissimi papæ diversis tempo- » ribus ab urbe Roma pro diversorum patrum consolatione dederunt, » venerabiliter suscipiendas : » Et sic nominatim quædam specialia determinans legenda, solertissime ac discretissime tam de epistolis quam de specialibus opusculis quid foret sentiendum, expressit. « Sed cum hoc, in- » quit, ad catholicorum manus advenerit, beati apostoli præcedat sententia : « Omnia probate, quod bonum est tenete. » Hinc locum differentiarum etiam Hincmarus Remorum venerabilis antistes, nepoti suo æquivoco scribens, ita interpretatus est : « Animadvertenda igitur est discretio ex verbis » beati Gelasii inter synodalia concilia et apostolicorum virorum epistolas, » quas ante concilia celebrata diversis temporibus pro diversorum patrum » consolatione dederunt, quasque venerabiliter suscipiendas dicit. Si quæ sunt » autem concilia a sanctis patribus instituta, post quatuor conciliorum auc- » toritatem custodienda et observanda decrevit. » Unde item in decretis suis idem dicit : « Patres inquit, nostri catholici doctique pontifices in unaquaque » hæresi quolibet tempore suscitata, quicquid pro fide, pro veritate, pro com- » munione catholica atque apostolica secundum scripturarum tramitem præ- » dicationemque majorum, facta semel congregatione sanxerunt, inconvul- » sum voluerunt deinceps firmumque constare ; nec [3] in hac eadem causa » denuo quæ præfixa fuerant, retractari qualibet recenti præsumptione per- » miserunt. » Quantum enim distet inter illa scilicet concilia, quæ custodienda

[1] L. *custodienda et recipienda.* — [2] L. *epistolas.* — [3] L. *ne.*

» et recipienda decrevit, et inconvulsa firmaque deinceps patres catholici manere voluerunt, et illas epistolas quæ diversis temporibus pro diversorum consolatione datæ fuerunt, quas venerabiliter suscipiendas dicit, nemo in dogmatibus ecclesiasticis exercitatus ignorat. Si enim quædam ex his, quæ in quibusdam illis epistolis continentur, tenere et custodire velle incepe- rimus, adversus ea quæ antea servare voluimus, faciemus; et[1] conciliis sacris, quæ perpetuo nobis recipienda, tenenda[2], custodienda, atque sequenda sunt, deviabimus; sed et a consuetudine quam catholica Ecclesia habuit, ex quo in sacrum Nicenum concilium patres nostri convenerunt, qui adhuc, sicut Leo dicit, nobiscum in suis constitutionibus vivunt, perniciosissime discedemus, et nihil certi tenentes in sectam Genethliacorum, id est Mathematicorum offendemus, qui diffinierunt omnia in incertum. Nam et beatus Gelasius easdem epistolas non solum sacris canonibus in quibusdam adversas, sed etiam sibi ipsi[3] diversas ostendit, cum dicit illas diversis temporibus pro diversorum consolatione datas; et hinc forte adversum me dices : Ergo calumniaris apostolicam sedem in sanctis ejus pontificibus, eo quod male senserint, et non tenenda decreverint. Unde tibi respondebo, quod de lege non judaice servanda contradicentibus sibi et dicentibus : « Lex ergo adversus promissa Dei ? » respondens apostolus : « Absit, lex quidem sancta, et mandatum sanctum, et justum et bonum, sed personis et temporibus suis congrua quæ propter transgressiones posita est, donec venerit[4] semen cui repromiserat Deus, ordinata per angelos in manu mediatoris. » Et illas epistolas sanctorum et apostolicorum virorum, diversis temporibus pro diversorum consolatione, sicut[5] Gelasius dicit, a sede apostolica datas et per eosdem Domini sacerdotes, qui et angeli secundum Scripturam appellantur, ordinatas, cum beato Gelasio apostolico viro venerabiliter suscipiendas dico quæ suis temporibus congruentes fuerunt, donec per sacra concilia patres nostri in unum convenientes, sicut ejusdem apostolicæ sedis pontifices protestantur, suggerente sibimet Sancto Spiritu, quoniam aliter credendum non est, mansuras usque in finem seculi leges condiderunt. Et sicut dicit de lege apostolus : « Si enim esset lex

[1] L. *a conciliis.* — [2] L. *ac custodienda.* — [3] L. *ipsis.* — [4] L. *veniret.* — [5] L. *sicut et.*

» quæ posset vivificare, vere ex lege esset justitia, » ita, salva reverentia se-
» dis apostolicæ, dico : quia si illa quæ in eisdem epistolis continentur, et
» suis temporibus congrua fuerunt, subsequentibus temporibus, ita ut in
» eis[1] continentur, omnia et simul custodiri valerent, et servari ac teneri
» congruerent, patres nostri catholici doctique pontifices in conciliis sacris
» leges mansuras usque in seculi finem non conderent. Suscipiendas igitur[2]
» illas epistolas venerabiliter cum beato Gelasio dico; et cum leguntur, sicut
» ipse præcepit Gelasius, apostolica illa præcedat sententia quæ dicit : « Om-
» nia probate, quod bonum est tenete. » Et hæc dico, non ut in eis dicam
» quædam non esse bona, sed non per omnia sacris canonibus, patrumque
» conciliis consona; sicut et apostolus dicit : « Lex quidem bona et sancta, et
» mandatum sanctum et justum et bonum, sed in temporibus suis. »

Item idem Hincmarus de sacrarum legum differentia loquens, inter cætera sic dicit : « Quædam denique, sicut in eisdem epistolis ab apostolis tradita le-
» guntur, vel ex legibus romanis assumpta inveniuntur, ita plenariorum conci-
» liorum auctoritate firmata servantur; et quædam ex his in conciliis immutata
» fuerunt. Sed et quædam de his quæ in regionalibus fuere statuta conciliis,
» plenariorum conciliorum immutata auctoritate, vel in posterum[3] irrefra-
» gabiliter conservanda tenentur, sicut catholici doctores et ecclesiæ magistri
» demonstrant, et partim ex eorum dictis supra ostendi. Et præter ea quæ de
» verbis beati Augustini in hoc opusculo posui, in libris de Baptismo dicit,
» primum quidem ostendens differentiam esse inter epistolare colloquium
» quo istæ epistolæ apostolicorum, de quibus agitur, conditæ sunt, et regio-
» nale ac plenarium concilium : « Video, inquit, quid adhuc a me possit
» inquiri; videlicet ut respondeam verisimilibus illis rationibus quibus, vel
» ante Agrippinus, vel ipse Cyprianus, vel illi qui eis in Africa consenserunt,
» vel si forte aliqui ex transmarinis terris longe discretis, nullo quidem sive
» plenario, sive saltem[4] regionali concilio, sed epistolari colloquio, commoti
» sunt, ut hoc esse faciendum putarent, quod et[5] consuetudo Ecclesiæ pris-
» tina non habebat, et postea catholicus orbis terrarum robustissima firmi-
» tate consensionis exclusit, ut quod per disputationes ejusmodi in aliquo-

[1] L. *eis temporibus.* — [2] L. *ergo.* — [3] L. *in postmodum.* — [4] L. *saltim.* — [5] L. *et si.*

» rum mentes irrepere cœperat, de salute veniens unitatis potentior veritas » et universalis medicina sanaret. » Item differentiam inter regionalia et plenaria concilia ostendit hoc modo : « Nobis, inquiens, tutum est in ea non » protrahi aliqua temeritate sententiæ, quæ nullo in catholico regionali con» cilio cœpta, nullo plenario terminata sunt. Id autem securum est sententia » vocis asserere, quod in gubernatione Domini Dei nostri et Salvatoris Jesu » Christi universalis Ecclesiæ consensione roboratum est. »

Item differentiam ostendit inter authenticas scripturas et regionalia et plenaria concilia; item inter priora et posteriora concilia. « Quis, inquit, nesciat sanc» tam scripturam catholicam, tam veteris quam novi Testamenti, certis suis ter» minis contineri, eamque omnibus posterioribus episcoporum literis ita præ» poni, ut de illa omnino dubitari vel disceptari non possit, utrum verum, vel » utrum rectum sit, quicquid in ea scriptum esse constiterit? Episcoporum autem » literas quæ post confirmatum canonem vel scriptæ sunt, vel scribuntur, et per » sermonem forte sapientiorem cujuslibet in ea re peritioris, et per aliorum » episcoporum graviorem auctoritatem doctorumque prudentiam, et per conci» lia licere reprehendi, si quid forte in eis [1] deviatum est; et ipsa concilia quæ » per singulas regiones vel provincias fiunt, plenariorum conciliorum auctoritati » quæ fiunt ex universo orbe christiano, sine ullis ambagibus cedere; ipsaque » plenaria sæpe priora posterioribus emendari, cum aliquo experimento rerum » aperitur quod clausum erat, et cognoscitur quod latebat, sine ullo typho sacri» legæ superbiæ, sine ulla inflata cervice arrogantiæ, sine ulla contentione li» vidæ invidiæ, cum sancta humilitate, cum pace catholica, cum caritate chris» tiana? » Et item : « Quapropter illud unum isti considerent, quod omnibus » patet. Si auctoritas Cypriani sequenda [2] est, magis eam sequendam esse in » unitate servanda, quam in Ecclesiæ consuetudine commutanda [3]. Si autem » concilium ejus attendimus, huic esse universæ Ecclesiæ posterius concilium » præponendum, cujus se membrum esse gaudebat, et ut se in totius corporis » compage retinenda cæteri imitarentur, sæpius ammonebat. Nam et concilia » posteriora prioribus apud posteros præponuntur, et universum partibus sem» per optimo jure præponitur. Cyprianus enim sanctæ Ecclesiæ catholicæ uni-

[1] L. *eis a veritate*. — [2] L. *consequenda*. — [3] L. *consuetudinem commutandam*.

» versitas non fuit, sed in ejus universitate permansit : cujus radicem nunquam deseruit, sed in cujus radice fecundus, ut esset fecundior, ab agricola cœlesti purgatus est. » Hæc de aliis conciliis a beato Augustino sunt dicta. « Cæterum de sacra et mystica Nicena synodo, sicut supra ex verbis Leonis » et aliorum ostendi, nihil unquam a quoquam, vel apostolicæ sedis pontifice, vel a plenario concilio, minime autem a regionali est immutatum, » quod non penitus sit irritum. Sicut et Gelasius in decretis suis dicit : « Non, » inquiens, nos latet in tempestate persecutionis Arrianæ, plurimos pontifices » de exiliis, pace reddita respirantes, per certas provincias, congregatis secum fratribus, ecclesias turbatas composuisse : non tamen ut illius synodi » Nicenæ quicquid de fide et communione catholica diffiniverat, immutarent, nec nova quemquam pro lapsu damnatione percellerent; sed illius » decreti tenore, nisi resipuisset, judicare damnatum, essetque consequens, » ut nisi corrigeret, damnationi procul dubio subjaceret. »

Item [1] hinc Hincmarus ad eumdem nepotem suum : « Repetam tibi quod de » sacris conciliis ad Januarium dicit beatus Augustinus : « Omnia itaque talia » quæ neque sanctarum scripturarum auctoritatibus continentur, nec in conciliis episcoporum statuta inveniuntur, nec consuetudine universalis Ecclesiæ » roborata sunt, sed diversorum locorum diversis motibus innumerabiliter » variantur, ita ut vix aut omnino nunquam [2] inveniri causæ possint quas in » eis constituendis [3] homines secuti sint, ubi facultas tribuitur, sine ulla dubitatione resecanda existimo. » Quæ verba beati Augustini quomodo placeant tibi, tu videris. Exiguitati autem meæ tutius et salubrius videtur cum » illo sacra sequi concilia, et omnibus qui me audire voluerint, inculcare » non sequi, relictis sacris conciliis, illa quæ [4] existimat resecanda, quam » illa quæ tu resecata et dissecata proponis sectanda, quoniam sibi ipsis diversa, ostendunt se non posse esse omnibus et in omnibus servanda atque » sequenda. « Oportet igitur, inquit Innocentius ad Decentium Eugubinum » episcopum, eos qui sunt Domini sacerdotes hoc sequi quod ecclesia romana custodit, a qua eos principium accepisse non dubium est, ne dum » peregrinis assertionibus student, caput institutionum videantur omittere. »

[1] L. *Idem Hincmarus.* — [2] L. *non nunquam.* — [3] L. *constitutis.* — [4] L. add. *ipse.*

Quid sit autem quod ecclesia romana custodit, et Domini sacerdotes oporteat sequi, demonstrat Gelasius : « Confidimus, inquiens, quod nullus jam christianus veraciter ignoret uniuscujusque synodi constitutum, quod universalis Ecclesiæ probavit assensus, nullam magis exequi sedem præ cæteris oportere quam primam, quæ unamquamque synodum et sua auctoritate confirmat, et continuata moderatione custodit, pro suo scilicet principatu, quem beatus Petrus apostolus Domini voce perceptum, Ecclesia[1] nihilominus subsequente, et tenuit semper et retinet. » Ecce habes secundum legem et Evangelium, plenitudinem testium testificantium de sequendis inconvulse conciliis, et de non studendis peregrinis assertionibus, apostolo etiam præcipiente : « Doctrinis variis et peregrinis nolite abduci. Peregrinas autem eas assertiones ideo cum Innocentio dico, quia ex quo sacra concilia in Ecclesia catholica celebrari cœperunt, illa quæ suo tempore partim[2] viguerunt, nisi[3] quantum ex eis sacra concilia assumenda viderunt, ab usu ecclesiastico effluxerunt, usque quo nuper a te, quantum ex te est, recrudescere cœperunt, ut ad ea quæ aspiras libenter, transire possis in affectum cordis licenter, et a nullo coerceri vel judicari valeas regulariter. Sed non sentiunt tecum neque tibi consentiunt doctores et magistri ecclesiæ. »

Hæc quidem Hincmarus. Porro Nicena synodus quem locum obtineat in divinis legibus quibusve nitatur testibus breviter audi. Leo papa ad Anatholium : « Illa, inquit, Nicenorum canonum per Sanctum vere Spiritum ordinata conditio, nulla unquam est parte solubilis. Nulla sibimet de multiplicatione congregationis synodalia concilia blandiantur, neque trecentis illis decem atque octo episcopis quantumlibet copiosior numerus sacerdotum vel comparare se audeat, vel præferre : cum tanto divinitus privilegio[4] Nicena sit synodus consecrata, ut sive per pauciores, sive per plures ecclesiastica judicia celebrentur, omni penitus auctoritate sit vacuum, quicquid ab illorum fuerit constitutione diversum. » De cujus privilegio et beatus Ambrosius dicit : « Non humana industria, non compositione aliqua, trecenti decem et octo episcopi ad concilium convenerunt; sed ut in numero eorum, per signum suæ passionis et nominis, Dominus Jesus suo probaret se adesse concilio,

[1] L. *ecclesiam.* — [2] L. *parum.* — [3] L. *in quantum.* — [4] L. *privilegia.*

» crux in trecentis, Jesu nomen in decem et octo est sacerdotibus. » « Et mihi, » inquit Hilarius, ipse ille numerus hic sanctus est, in quo Abraham victor » regum impiorum, ab eo qui æterni sacerdotii est forma, benedicitur. » Et idem[1] beatus Leo papa : « Sancti illi et venerabiles patres, qui in urbe ni- » cena, sacrilego Arrio cum sua impietate damnato, mansuras usque in finem » mundi leges ecclesiasticorum canonum condiderunt, et apud[2] nos in toto » orbe terrarum in suis constitutionibus vivunt; et si quid usquam, aliter » quam illi statuerunt, præsumitur, sine cunctatione cassatur. » Et hinc sanc- tus Leo ad Pulcheriam Augustam : « Contra statuta, inquit, canonum pater- » norum, quæ ante longissimæ ætatis annos in urbe nicena spiritalibus sunt » fundata decretis, nihil cuiquam audere conceditur; ita ut si quis diversum » aliquid decernere velit, se potius minuat, quam illa corrumpat. » Quæ si, ut oportet, a cunctis pontificibus intemerata serventur, per universas eccle- sias tranquilla erit pax, et firma concordia; nullæ de mansura bonorum[3] dissensiones, nullæ de ordinationibus lites, nullæ de privilegiis ambiguitates, nulla erunt de alieni usurpatione certamina; sed æquo jure charitatis, ratio- nabilis morum officiorumque ordo servabitur, et ille vere erit magnus qui fuerit totius ambitionis alienus.

Hæc de legum divinarum differentia, et quæ quibus anteferantur, breviter dicta sufficiant. Nunc quibus earum Arnulphus sacerdotio in æternum de- functus sit, expediendum est; prius de peccatorum generibus, de judiciis, deque ordine judiciario paucis præmissis.

« Sunt igitur peccata in Deum, sunt in hominem. Eorum autem pecca- » torum quædam sunt occulta, quædam manifesta. Unde manifestum est » judicia et judiciorum ordinem, juxta peccatorum distribui qualitatem. » Hinc scriptum est : « Qui occulte peccat, occulte pœniteat; et qui publice, » publice pœniteat. » Hinc judiciarius ordo duplex; unus de quo dicit apos- tolus : « Si quis nominatur fornicator, etc., » eam nominationem intelligi volens, ut dicit Augustinus in libro de Pœnitentia, quæ fit in quemquam, cum sententia ordine judiciario et cum integritate profertur. « Noluit enim » hominem ab homine judicari ex arbitrio suspicionis, vel etiam extraordi-

[1] L. *item.* — [2] L. *et adhuc in toto... institutionibus.* — [3] L. *honorum.*

» nario usurpato judicio; sed potius ex lege Dei, secundum ordinem eccle-
» siæ, sive ultro confessum, sive accusatum atque convictum..... Nam si no-
» minatio sufficit, multi damnandi sunt innocentes; quia sæpe falso in
» quemquam crimen nominatur. » Qui ordo judiciarius qualiter exequi debeat, beatus Gregorius in commonitorio ad Johannem defensorem euntem in Hispanias dicit, videlicet : « Ut alii sint accusatores et alii testes; deinde
» causarum qualitas est examinanda [1], et ut præsente accusato sub jureju-
» rando dicatur testimonium scriptis alligatum; et accusatus respondendi et
» defendendi se locum habeat; et examinatio personarum accusantium, ac
» testificantium regulariter fiat. » Quem judiciarii ordinis modum etiam Dominus innuit, cum in resuscitatione puellæ in domo jacentis mortuæ, ac si in revelatione non omnibus causæ notæ, quosdam discipulorum suorum testes, sed et patrem et matrem puellæ secum adhibuit.

Alter vero judiciarii ordinis modus est eorum quæ non sub paucorum notitia, quasi adhuc in cubiculo contecta, ut patrata credantur, testibus indigent; sed quasi jam extra portam civitatis, multa turba comitante elatus, ad multorum cognitionem delata esse noscuntur. De quo judiciarii ordinis modo dicit apostolus : « Ego quidem absens corpore, præsens autem spiritu, jam judicavi ut præ-
» sens, eum qui sic operatus est, in nomine Domini nostri Jesu Christi, congre-
» gatis vobis et meo spiritu, cum virtute Domini Jesu, tradere hujusmodi
» hominem Sathanæ in interitum carnis. » Et paulo superius : « Ut tollatur
» de medio vestrum qui hoc opus fecit. » Unde Ambrosius, « cognito opere,
» pellendum peccantem fuisse de cœtu fraternitatis » dicit. Omnes enim crimen ejus sciebant, in qua re neque testibus opus erat [2], neque tergiversatione aliqua poterat tegi [3] crimen. De patratore autem manifestorum, etsi ad judicium adduci non potest, Bonifacius papa ad septem provincias decernens, dicit de Maximo qui conventus etiam devitabat, et adesse minime volebat :
« Nullus, inquit, dubitat quod ita judicium nocens subterfugit, quemad-
» modum ut absolvatur qui est innocens, quærit. Sed astuta cavillatio eorum
» qui versutias agendi credunt esse concilia, nunquam innocentiæ nomen ac-
» cipiet. Confitetur enim de omnibus quisquis se subterfugere judicium dila-

[1] L. omitt. *examinanda*. — [2] L. omitt. *erat*. — [3] L. *tergi*.

» tionibus putat. Nihil enim interest utrum in præsenti examine omnia quæ » dicta sunt comprobentur, cum ipsa quoque pro confessione procurata toties constet absentia. Quod si adesse neglexerit, dilationem sententiæ de » absentia non lucretur. » Sic et Cœlestinus de Daniele Galliarum quondam episcopo judicavit. Et quia nemo præpostere vel præpropere, scilicet non commonitus neque conventus, est judicandus, de conventione hujusmodi patratoris manifestorum criminum lex dicit : « Quicunque tribus auctoritatibus » judicis conventus, vel tribus edictis ad judicem fuerit provocatus, aut uno » pro omnibus peremptorio, id est quod causam extinguit, fuerit evocatus, » et præsentiam suam apud eum judicem a quo ei denunciatum est, exhibere » noluerit, adversus eum quasi in contumacem judicari potest. Quin imo nec » retractari per appellationem negotia possunt, quotiens in contumacem fuerit judicatum. » Et hanc sententiam de tribus auctoritatibus conventis ex evangelica veritate Cœlestinus ad Nestorium scribens, et Ephesina synodus de eodem decernens, et beatus Gregorius ad Johannem scribens comprobant. De peremptorio autem scripto, Africanum concilium monstrat de Cresconio : « Ut si conventus resipiscere detractaverit, suo contemptu et contumacia faciente, auctoritate judiciaria protinus excludatur. » Et idem concilium de sacerdotibus qui conspirant, et suis plebibus incubant, et ad concilium venire detrectant, sua forte ne prodantur flagitia metuentes, hoc statuit : « Ut » non tantum diœceses non retineant, verum etiam de propria ecclesia quæ » illis male faverit[1], omnimodo adnitendum, ut etiam auctoritate publica rejiciantur, atque ab ipsis principalibus cathedris removeantur, et etiam pro» priis publica careant auctoritate ut rebelles. » *

Animadvertit prudentia sacerdotalis, Arnulphi peccata non inter occulta, sed inter manifesta computari [2]; episcopos quoque Galliarum novas leges in Arnulphum non condidisse, sed legum conditarum diligentes executores fuisse, et quia legibus parere noluerit, lege peremptoria, id est, episcoporum totius Galliæ literis conventus, suo contemptu et contumacia faciente, auctoritate judiciaria a sua ecclesia exclusus sit, et ut vox ejus audiri non possit,

[1] L. *fuerit*. — * L. in margine : *confirmatio et reprehensio alternatim digestæ*. — [2] L. *communerari*.

contemptus et contumacia unius anni efficit. Neque vero objici potest, aut eum extra suam provinciam evocatum, quasi ad externa concilia, quo testes producere difficile sibi fuerit, cum obsides et sacramenta oblata sibi abunde fuerint, aut extra provinciam dijudicatum ab his qui ejus causam ignorarint. Sed neque primati romano injuriam illatam, cum per XVIII menses literis et legatis commonitus respondere noluerit. Non enim ejus silentium, aut dissimulatio, vel nova constitutio, jam constitutis præjudicat legibus. Sed o improborum hominum astuta cavillatio! Deus dicit : « Peccantem fratrem » usque ad aures Ecclesiæ corripiendum et commonendum, monitaque non » audientem habendum sicut hæreticum et publicanum. » Et synodus Africana : « Potestate principis coercendum, et ab ecclesia expellendum. » Et tu dicis, Arnulfum incendia, seditiones, traditiones, flagitia, captivitates, suorumque direptiones exercentem, suorum regum interitus molientem, patriam hostibus prodentem, divina humanaque jura contemnentem, nec communione debuisse privari, nec potestate principis abjici [1] sine episcopi romani jussione, cum apostolus dicat : « Quia princeps non sine causa gladium por- » tat, sed ad vindictam malefactorum, laudem vero bonorum. »

Favete omnes qui regibus vestris fidem promisistis, promissamque servare vultis, qui clerum vobis commissum et populum, nec tradidistis, nec tradere disponitis; vos, inquam, qui tantorum scelerum facta perhorrescitis, favete his qui obediunt Deo jubenti : « Peccantem et Ecclesiam non obaudientem ha- » bendum sicut ethnicum et publicanum. » Qui iterum dicit : « Væ vobis, Scribæ » et Pharisæi, qui transgredimini mandatum Dei ut traditionem vestram sta- » tuatis. » Iterum oro et deprecor favete his qui principi apostolorum obtemperant dicenti : « Oportet Deo obedire magis quam hominibus; » et apostolo concionanti : « Si quis vobis adnunciavit præter quod accepistis, etiam angelus » de cœlo, anathema sit. » et propheta his consonat. « Væ, inquit, his, qui » dicunt bonum malum, et malum bonum. » Et ne quis nos in invidiam adducat, quasi privilegiis romanæ ecclesiæ derogantes, audiat, Ieronymum dicentem : « Si auctoritas quæritur, orbis major est urbe. » Quod si persona major presbytero quæritur, ille sacerdos magnus Leo papa [2] accedat : « Non

[1] L. *abdici*. — [2] L. add. *testis*.

» tenetur, inquit, Petri privilegium, ubi non ex ejus æquitate fertur judi-
» cium. » Sed esto, in non judicatis novum et ex æquitate Petri ponatur judicium, indeque ad sedem apostolicam tanquam ad divinum recurratur oraculum : at quid judicata, si judicanda exinde non informantur? aut quomodo mansuras in æternum leges trecenti decem et octo patres constituerunt, si horum constituta ad unius libitum permutantur aut perimuntur? Apiarius presbyter ab Afris damnatus, a Romanis communioni restitutus est. Scribunt africani episcopi Celestino papæ : « Contra Nicenam synodum fac-
» tum videri. » Aiunt calumniatores nostri summum sacerdotem Arnulphum a summo sacerdote romano debuisse tantum dijudicari. Ait beatus Augustinus : « Si Cæcilianum totius Africæ primatem ejus accusatores, quod in vita
» non potuerunt, post mortem convincant a sacrorum proditoribus volumi-
» num ordinatum, vel ipsum proditorem fuisse, etiam post mortem sine
» retractatione, se ei anathema dicturum. »

Licuit ergo episcopis Galliarum, viventi Arnulpho, confesso et convicto, ut [1] ethnico et publicano dixisse anathema; licuit, inquam, sequi Evangelia, apostolos, prophetas, sacra concilia, virorum apostolicorum decreta ab his quatuor non discordantia, semper in usu habita, semper habenda. « Si oculus tuus,
» inquit Christus, scandalizat te, erue eum, et projice abs te. » Et apostolus :
« Corde creditur ad justiciam [2], etc. » et item : « Si nosmetipsos judicaremus,
» non utique judicaremur. » Et synodus Nicena : « Si qui sine examinatione
» promoti sunt presbyteri aut episcopi, vel cum discuterentur confessi sunt
» quæ peccaverunt, vel si ab aliis evincantur, et confitentibus contra canonem
» homines commoti manus eis imposuerunt, tales canon non suscipit sed ab-
» jicit : hoc enim, quod irreprehensibile est, defendit catholica Ecclesia. »

Confessus ergo Arnulphus est sua sponte, se contra suam professionem, et subscriptionem suis regibus factam, venisse : confessus est ea quæ sui novere confessores, et hoc post indultam sibi vitam, membra, supplicia; postquam impositum sibi anathema ab episcopis ne quid falsi de se proferret, dijudicavit semetipsum ut Judas, ut Achar, ut Architofel; crimina sua in libellum retulit, ut Potamius Bracharensis ecclesiæ episcopus, et hoc juxta sedis apostolicæ

[1] L. *tanquam*. — [2] L. add. *confessio sit ad salutem*.

traditionem, juxtaque sui facti qualitatem. Scribit Zosimus papa Aurelio et provinciis septem inter alia dicens : « Lazarus dudum in Taurinensi concilio » gravissimorum episcoporum sententiis pro calumniatore clamatus est[1], » cum Briccii innocentis episcopi vitam falsis objectionibus appetisset. Post » vero indebite ab eodem Proculo, qui inter ceteros in synodo damnationi » ejus assenserat, sacerdotium consecutus est, a quo ipse vitæ suæ conscius, » datis litteris in abdicationem sui[2] sponte submovit. » Et Johannes papa de Contumelioso quondam episcopo ad universos episcopos per Gallias constitutos scribit : « Prædictum, inquiens, Contumeliosum episcopum ut habeat » pœnitendi licentiam, petitorium dare vobis censemus, ubi errorem suum » evidenter allegans sub die profiteatur et consule. » Et sanctus Gregorius ad Johannem primæ Justinianæ archiepiscopum. « Dilectissimus, inquit, lator » præsentium Nemesion ad nos veniens indicavit, sicut et gestorum exempla- » ria, quæ huc detulit, continebant, Paulum Teatinæ[3] civitatis episcopum, » et post pauca, « etiam libellum in quo ea de quibus accusatus fuerat, vera esse » confessus est, obtulisse; qua de re, sententia episcopali illo deposito[4], ejus » loco cum fraternitatis vestræ consensu esse episcopum ordinatum. »

De moderatione autem ac temperantia hujusmodi libelli, Leo ad universos episcopos per Campaniam et Samnium ac Picenum ceterasque provincias scribit, dicens : « Magna indignatione commoveor et multo dolore » contristor, quod quosdam ex vobis comperi esse apostolicæ traditionis » oblitos, et studio[5] erroris interritos. » Et post aliquanta, de pœnitentia quæ a fidelibus postulatur : « Ne[6] de singulorum peccatorum genere, li- » bello scripta professio publicetur, cum reatus conscientiarum[7] sufficiat » solis sacerdotibus indicari confessione secreta. Quamvis enim plenitudo » fidei videatur esse laudabilis, quæ propter Dei timorem apud homines eru- » bescere non veretur; tamen quia non omnium hujusmodi sunt peccata, ut » ea quæ pœnitentiam poscunt, non timeant publicare, removeatur impro- » babilis consuetudo, ne multi a pœnitentiæ remediis arceantur, dum aut » erubescunt, aut metuunt inimicis suis sua facta reserari, quibus possint

[1] L. *dampnatus.* — [2] L. add. *se.* — [3] L. *Diadine.* — [4] L. add. *se.* — [5] L. *studiosi.* — [6] L. *Nec.* — [7] L. *publicetur conscientia peccatorum.*

» legum constitutione percelli. » Et beatus Gregorius, sicut in ejus epistolis multotiens invenitur, quia etiam pro infirmitate corporis, dato libello ab episcopatu se valeat episcopus, si voluerit [1], removere, et in loco ejus alius subrogari, demonstrat, ut de pluribus unum ponamus, de Johanne archiepiscopo. « Si, inquit ad Anatholium diaconem, idem reverendissimus Johannes fortasse » pro molestia sua petierit, ut ab episcopatus honore debeat vacare, eo peti» tionem scripto dante, concedendum est. »

Quod si ex sententia Gregorii episcopus corpore languens, dato libello successorem accipere potest, quænam invidia est, si Arnulphus in anima Deo et ecclesiæ defunctus, dato libello successorem ex synodi sententia accepit? Sed forte inquies, falsa de se dicit. Decernit Africanum concilium de illo episcopo qui se Donatistis communicasse mentitus est, ut episcopatum amittat; ejusque professioni et subscriptioni credi debere judicatum est, secundum sententiam synodi cui sanctus Cæsarius Arelatensis episcopus sedis apostolicæ vicarius, sicut in ipsius sedis invenitur epistolis, præsedit, docente antiochena regula, « per» fectum esse concilium ubi interfuerit metropolitanus antistes, » quod juxta nicenos et aliorum conciliorum canones romanæ sedis auctoritate firmatos, et continua moderatione servatos, bis in anno omnibus semel [2] episcopis congregatis provinciæ debet [3] celebrari; et in eis præcipiuntur singula, quæ fortasse emerserint corrigi, quatenus, ut dicit Gregorius, « et præterita corrigantur, » et regulam futura suscipiant. » « Nec illud, inquit præfata synodus pluri» morum metropolitanorum cum suffraganeis suis cui præsedit Cæsarius, » fratres, alienum ab Ecclesiæ utilitate censuimus, ut sciretis quicumque sub » ordinatione vel diaconatus, vel presbyterii, seu episcopatus mortali crimine » dixerint sè esse pollutos, a supradictis ordinationibus submovendos; reos » scilicet vel veri confessione vel mendacio falsitatis. Neque enim absolvi po» test is qui in seipso dixerit mortis causam, quæ dicta in alium puniretur; » cum omnis qui sibi fuerit mortis causa, major homicida sit, » Domino dicente in Evangelio : « Ex verbis tuis justificaberis, et ex verbis tuis condem» naberis. » Et item : « Ex ore tuo te judico. » Et David propheta ad eum etiam qui mendaciter se ait interfecisse Saul Christum Domini : « Sanguis tuus

[1] L. *noluerit.* — [2] L. *simul.* — [3] L. omitt. *debet.*

» super caput tuum, os enim tuum locutum est adversum te. » Et sanctus Gregorius ad Maximum Solitanum episcopum de Andrea dixit : « Quia flagitari » judicium non debet de causa quam ipse judicavit. »

Si enim Arnulphus, ut tunc dixerunt episcopi, de se verum confessus fuit, quod pro reatibus suis ab officio et ministerio pontificali se reddidit alienum, criminosus : si falsum, tanquam falsus contra semetipsum testis abjiciendus fuit; quoniam cum non liceat dicere contra proximum falsum testimonium, Domino dicente in Decalogo, quod et in Evangelio comprobat : « Non loqueris contra » proximum falsum testimonium, » multo minus[1] contra semetipsum. Et sacri canones et jam publicæ leges ad accusationem majoris natu, neque ad testificationem contra eum criminosos admittunt, multo minus[2] ad gradum ecclesiasticum accedere vel in gradu ecclesiastico manere permittunt; sicut Zosimus de Lazaro, qui in Taurinensi concilio gravissimorum episcoporum sententia[3] pro calumniatore damnatus est, scribit : « Unde, sicut Leo dicit ad Rusticum, hu» jusmodi lapsis ad promerendum[4] misericordiam Dei, privata est expetenda » secessio, ubi illis satisfactio, si fuerit digna, sit etiam fructuosa. »

Toletana porro concilia pro regum robore proprias leges condentia, Arnulfum spoliari proprio honore confessum vel convictum sine mora jusserunt, eumque usque ad diem mortis sine communione in perpetuo ergastulo retruserunt; Cœlestinus autem papa eundem totiens juste damnatum frustra in examen deductum demonstrat, sciens, ut ait Prosper contra Cassianum, « damnatis non » examen judicii, sed solum sententiæ remedium esse præstandum. » Ideoque[5] Cœlestium quasi non discussi negocii audientiam postulantem, totius Italiæ finibus jussit extrudi, adeo et prædecessorum suorum statuta et decreta synodalia inviolabiliter servare censebat, ut quod semel meruerat abscidi, nequaquam admitteret retractari.

Monstratum est, ut arbitror, nullam romano pontifici jure factam videri posse injuriam, nec sine romanorum pontificum auctoritate Arnulfum damnatum, nec suas legibus vires[6] (vices ?) recipere debuisse. De quibus omnibus in Remensi concilio plenius exposuimus.

[1] L. add. *licuit.* — [2] L. add. *autem.* — [3] L. *sententiis.* — [4] L. *promerendam.* — [5] L. omitt. *Ideoque.* — [6] L. *vires.*

Prior vero pars Arnulfi causam defendentium per seipsam infirma est; scilicet quod reges Arnulfo peccatorum suorum veniam attribuerint, et quod post nihil non veniabile [1] commiserit. Sacerdotibus quippe animarum pontificium, non regibus commissum est. Neque vero ipsis pontificibus ligandi et solvendi potestas ad placitum concessa est. Quem enim in peccatis mortuum Christus ad vitam erigit, sacerdos absolvit; et quem proprius reatus implicat, sacerdos ligat. Ostendit Christus hoc in Lazaro resuscitato. Ostendit Petrus in Simone mago damnato. Jam vero aliter conantibus clamat propheta: « Mor- » tificabant animas quæ non moriuntur, et vivificabant animas quæ non vi- » vunt. » Quod Gregorius exponens ait: « Sæpe in ligandis ac solvendis sub- » ditis, pastor suæ voluntatis motus, non autem causarum merita sequitur; » unde fit, ut ipsa hac ligandi et solvendi potestate se privet, qui hanc pro » suis voluntatibus et non pro subjectorum moribus exercet. Unde recte per » prophetam dicitur: « Mortificabant animas, ut superius. Non morientem » quippe mortificat, qui justum damnat; et non victurum vivificare [2] nititur, » qui reum supplicio absolvere conatur: ac sæpe agitur, ut vel damnet im- » meritos, vel alios ipse ligatus solvat. »

Et Justiniani catholici imperatoris lex, quam probat et servat Ecclesia catholica (constitutione 118) [3], capitulo 441, decrevit, « ut nemo episcopus, nemo » presbyter excommunicet aliquem, antequam causa probetur, propter quam » ecclesiastici canones hoc fieri jubent. Si quis autem adversus ea excommuni- » caverit aliquem, ille quidem qui excommunicatus est, majoris sacerdotis auc- » toritate ad gratiam sanctæ communionis redeat: is autem qui non legitime » excommunicavit, in tantum a sacra communione abstineat tempus [4], quantum » majori sacerdoti visum fuerit, ut id quod injuste fecit, ipse juste patiatur. » Et hinc sanctus Gregorius ad Johannem episcopum injuste excommunicantem inter cetera scripsit dicens: « Cassatis prius, atque ad nihilum redactis prædictæ » sententiæ tuæ decretis, ex beati Petri apostolorum principis auctoritate, de- » cernimus in triginta dierum spatio sacra te communione privatum, ab omni- » potente Deo nostro tanti excessus veniam cum summa pœnitentia ac lacrymis » exorare. Quod si hanc sententiam nostram te cognoverimus implesse remis-

[1] L. *veniabile non.* — [2] L. *mortificare.* — [3] L. hæc omitt. — [4] L. *episcopus.*

» sius : non jam [1] tantum injustitiam, sed et contumaciam fraternitatis tuæ » cognoscas, juvante Domino, severius puniendam. » Et item alibi : « Quod si » contra hæc quæ statuimus quolibet tempore, qualibet occasione, vel surrep» tione venire tentaveris, sacra te communione privatum nec eam te, excepto » vitæ tuæ ultimo tempore, nisi cum concessa romani pontificis decernimus » jussione recipere. Hæc enim consona sanctis patribus diffinitione sancimus, » ut qui sacris nescit obedire canonibus, nec sacris administrare, nec [2] com» munionem capere sit dignus altaribus. » Stulte ergo Arnulfus a regibus peccatorum absolutionem accepisse putatur, cum episcopis tanto sui periculo concessum esse videatur. Illud quoque irrisione potius dignum, quam admiratione, quod post, eum nihil non veniabile commisisse, edicunt [3]. Cum enim scriptum sit : « Verba sacerdotis aut vera, aut sacrilega ; » quonam modo purgandus est, qui os suum postea perjurio polluit, qui sacrosancta sacrilegio profanavit, ea nimirum dextera, quam tot perjuriis addictam, tot sceleribus implicitam a sacrosanctis et mysticis nunquam retraxit; quam impiis et damnatis a se et totius Galliæ episcopis cum sacra Eucharistia osculandam præbens [4] non erubuit ? [5]

Erudito antistiti satisfactum esse arbitror : Arnulfum jure videri damnatum, legibus Evangeliorum, apostolorum, prophetarum, sacrorum conciliorum, decretorum quoque romanæ ecclesiæ præsulum, viris doctissimis atque eloquentissimis consona his sentientibus atque attestantibus. At nunc te convenio meaque tibi seria suggero, magne Dei sacerdos, ego parvus meritis non loco sacerdos. Ego ille « multum jactatus terris et alto, » dum philosophorum inventa persequor, dum gentes indisciplinatas fugio et non evado : ego, inquam, qui magnæ urbis Remorum proditæ, captivi et spoliati populi pars non parva fui, ad te quasi ad tutissimum confugio portum. Ergo fluctuanti salutarem porrige manum, fessum alleva, paria, si sors dederit, repensurum. Nam et Amalechites recreatus dux David factus est. Non aurum poscimus, non prædia requirimus; sola charitas est, quam interceptam reposcimus. Edax livor, cupiditas cæca, sinistrorum ore disseminaverunt me alterius invasisse sedem, meo instinctu

[1] L. omitt. *jam.* — [2] L. *vel.* — [3] L. *dicunt.* — [4] L. *præbere.* — [5] L *Epilogus per enumerationem et conquestionem.*

pastorem captum, accusatum [1], dejectum : quod ita non esse sacerdotalis dignitas Galliæ testis est; testes reges et proceres. Neque vero me inportunum injecisse huic officio quisquam probare potest. Noverunt hoc qui, me inscio, super hac re plurimum elaboraverunt; noverunt fratres et coepiscopi mei, qui post Arnulfi dejectionem sub divini nominis attestatione, hoc officium me suscipere coegerunt. Cur ita factum sit, si forte requiras, nescire me fateor ; fateor, inquam, me nescire cur egenus et exul, nec genere nec divitiis adjutus, multis locupletibus et nobilitate parentum conspicuis prælatus sit; nisi quod tui est muneris, bone Jesu, qui de stercore erigis pauperem, ut sedeat cum principibus, et solium gloriæ teneat. Tu omnium horum dator et distributor, tu pacis et charitatis auctor, tu scis me Germaniam et Belgicam semper honorasse ut dominam, coluisse ut matrem; pro earum adversis palluisse; pro secundis, lætam mentem tulisse. Et nunc quidem a te dulces affectus, quos perdidi, reposco; tuumque antistitem Wilderodum gratiæ indebite amissæ reconciliatorem fieri oro, meæque interpretem innocentiæ coram præsulibus, coram rege suo, cui favendo tempore regis Hlotharii, gladiis hostium addictus sum. Et nunc quidem mala pro bonis retribuuntur nobis ab his, quos pacis amatores, innocentium protectores, impiorum propugnatores existimabamus. Pressa jacet tyrannide omnis ecclesia Gallorum; atqui non a Gallis, sed ab his sperabatur salus. Sed una salus hominis, o Christe, tu es. Ipsa Roma omnium ecclesiarum hactenus habita mater, bonis maledicere, malis benedicere fertur, et quibus nec *Ave* dicendum est, communicare; tuamque legem zelantes damnare, abutens ligandi et solvendi potestate a te accepta; cum apud te non sententia sacerdotum, sed reorum vita quæratur; nec possit hominis esse, impium justificare, justumque damnare.

Hæc sunt, dulcissime frater, quæ rhetorum nugis complexus sum, amicitiarum, pariendæ societatis, retinendæ benevolentiæ causa, insuper vobis et vestris me meaque impensurus. Perinde vestrum diligens exspecto judicium cum in his, tum in Remensi concilio a me utrumque interpretato. In quo opere res genusque dicendi doctis auribus si placuerint, erit mihi tutissima merces id effecisse, quod summis viris potuerit placuisse.

[1] L. add. *atque*.

EPISTOLA (XXXIV. D.) 194.

Leodicensi episcopo NOTEGARIO.

Licet non ignoremus ex quo fonte motus animi vestri in nos profluxerint, tamen ex officio nostro perstare [1] debemus, sine gravi lite, quantum vestra interest, ut hic fons arescat et hic motus conquiescat. Igitur ad petitionem venerabilis Wilderodi [2] Argentinæ civitatis episcopi nudius tertius descripsi materiam malorum nostri temporis, et quid inter partes conveniret vel disconveniret aperui, vobis tanquam probatis judicibus direxi. Et nunc ad votum meorum hostium, quia ex toto orbe fieri non potest, saltem ex toto principum nostrorum [3] regimine ut universale cogatur concilium modis, quibus valeo, elaboro. Eo conveniendi et disceptandi non solum curiosis, sed etiam hostibus libera datur facultas. Tantum quippe a nobis abest maleficium, tantumque in innocentia [4] confidimus, ut regulare judicium non solum non devitemus, sed etiam quasi toto orbe fugiens persequamur [5]. Ecce nunc tertio moniti si præsentiam suam exhibere [6] noluerint, et appellatio et litis retractatio lege peremptoria [7] sopientur. In qua re vestrum est animadvertere, cui ira Domini comminatur dicentis : *Væ illi per quem scandalum venit* (Matth. XVIII. 7). Cum enim Paulus apostolus dicat: *Nos quidem prædicamus Christum Jesum, Judæis quidem scandalum, Græcis autem stultitiam* (I. Cor. I. 23). Non utique [8] Paulo est væ, sed his, ut ait propheta, qui dicunt bonum malum, et malum bonum. Novit Dominus qui sunt ejus, novit qui sui permoveantur zelo. Sed si Deus pro nobis, quis contra nos? Oro ergo et deprecor per eam, si qua est in vobis pietas, ut non plus meis hostibus, quam vobis de me credatis. Experimini an sim qui fuerim, scilicet vobis per omnia devotus et obsequens; in commune fidus amicis, æqui et veri amantissimus, sine dolo et superbia vestra vestrorumque usus amicitia, quam [9] non meo vitio perditam a vestra virtute reposco : ea negata, multum doliturus; itemque recepta, multum gavisurus.

[1] D. *præstare.* — [2] L. D. *W.* — [3] D. *nostrorum principum.* — [4] L. *que innocentiam.* — [5] D. *prosequamur.* — [6] L. *exubere.* — [7] L. *perhemptoria.* — [8] D. *itaque.* — [9] D. *qui.*

EPISTOLA (XLV. D.) 195.

GERBERTUS ADELAIDI IMPERATRICI.

Sæpenumero mecum reputans ubinam fides, veritas, pietas et[1] justitia domicilium sibi fecerint, vestra solum pietas et majestas occurrere potuit, quam[2] virtus multiplex semper inhabitavit atque possedit. Ad vos ergo tanquam speciale templum misericordiæ supplex confugio, vestrumque semper salubre consilium et auxilium reposco. Quia enim. . . . . . . in me unum acerba fremunt, vitamque cum sanguine poscunt. Additur ad malorum cumulum. . . . . . sævit et ipsa, quæ solatio debuit esse, Roma! Oro ergo et deprecor vestra vestro imperio mitescant regna. Ego quippe totus ubique vester vestrum expecto examen et levamen. Idque solum certum est[3] nos sequi[4] velle, quod vobis constiterit placuisse.

EPISTOLA 196.

SIGUINO SENONENSI ARCHIEPISCO[5].

DE INTERDICTO CONTRA PATRES CONCILII BASOLENSIS LATO.

Oportuerat[6] quidem prudentiam vestram callidorum hominum versutias evitasse, et vocem Domini audire dicentis : *Si dixerint vobis, ecce hic Christus, aut ecce illic, nolite sectari* (Math. XXIV. 23). Romæ dicitur esse qui ea, quæ damnatis, justificet; et quæ justa putatis, damnet. Et nos dicimus quod[7] Dei tantum est[8], et non hominis, ea quæ videntur justa damnare, et quæ mala putantur justificare. *Deus*, inquit Apostolus, *est qui justificat, quis est qui condemnet* (Rom. VIII. 33)? Consequitur ergo si Deus condemnat ut non sit qui justificet. Deus dicit : *Si peccaverit in te frater tuus, vade et corripe eum inter te et ipsum solum*, et reliqua usque[9], *ut ethnicus et publicanus* (Math. XVIII. 15). Quomodo ergo nostri æmuli dicunt quod in Arnulfi dejectione Romani episcopi judicium expectandum fuit? Po-

[1] L. omitt. *et*. — [2] D. *qua*. — [3] D. *esse*. — [4] D. *nosse qui*. — [5] Hæc epistola deest apud M. et D. Sed invenitur apud Labb. Concil. t. IX. col. 744. — [6] L. *Oportuerit*. — [7] L. *quia*. — [8] L. scribit *est* post *hominis*. — [9] L. *sit tibi ut*.

terunt ne docere Romani episcopi judicium Dei judicio majus esse? Sed primus Romanorum episcopus, immo ipsorum apostolorum princeps clamat : *Oportet obedire Deo magis quam hominibus* (Act. V. 29). Clamat et ipse orbis terrarum magister Paulus : *Si quis vobis annunciaverit præter quod accepistis, etiam angelus de cœlo, anathema sit* (Gal. I. 9)! Num quia Marcellinus papa Jovi thura incendit ideo cunctis episcopis thurificandum fuit? Constanter dico quod si [1] Romanus episcopus in fratrem peccaverit, sæpiusque admonitus ecclesiam non audierit, hic, inquam, Romanus episcopus præcepto [2] Dei est habendus sicut ethnicus et publicanus. Quanto enim gradus altior, tanto ruina gravior est. [3] Quod si propterea sua communione nos indignos ducit, quia contra Evangelium sentienti [4] nullus nostrum consentit, non ideo a communione Christi nos separare poterit : cum etiam presbyter, nisi confessus aut convictus, ab officio removeri non debeat; præsertim cum Apostolus dicat : *Qui nos separabit a charitate Christi* (Rom. VIII. 35). Et iterum : *Certus sum enim, quod neque mors neque vita*, etc. Et quænam major separatio quam a Filii Dei corpore et sanguine, qui quotidie pro nostra immolatur salute, quemlibet fidelium removere? Quod si hic, qui vitam adimit [5] temporalem vel sibi vel alteri homicida est, hic qui sibi vel alteri vitam adimit sempiternam, quo nomine appellandus est? Neque vero Gregorii sententia in populum relata in episcopos referri potest : *Sive*, inquit, *juste, sive injuste obliget pastor, sententia pastoris gregis timenda est.* Non enim episcopi grex dicitur, sed populus. Quantum namque vita pastoris distat a grege, tantum vita sacerdotis [6] distare debet a plebe. Non igitur a sacra communione, quasi criminosi confessi vel convicti, suspendi debuistis; neque vero veluti rebellis ac refuga, qui [7] sacrosancta concilia nunquam devitastis : maxime cum actus et conscientia sit pura, nec legalis sententia damnationis in vos adhuc sit lata, nec legibus inferri possit. Legalis ideo illata non est, quia Gregorius dicit : *Sententia sine scripto prolata nec nomen sententiæ habere meretur* [8]. Legibus inferri non potest quia magnus Leo papa dicit : *Non tenetur Petri privilegium, ubicunque non ex* [9] *æquitate fertur judicium.*

[1] L. *quia si ipse.* — [2] L. *præceptis.* — [3] L. omitt. *est.* — [4] Labb. *sentiendi.* — [5] Labb. *ademit.* — [6] Labb. *pastoris.* — [7] Labb. *quia.* — [8] L. *mereatur.* — [9] L. add. *que.*

Non est ergo danda occasio nostris æmulis ut sacerdotium, quod ubique unum est, sicut Ecclesia Catholica una est, ita uni subjici videtur * ut et[1] pecunia, gratia, metu vel ignorantia corrupto nemo sacerdos esse possit, nisi quem sibi hæ virtutes commendaverint. Sit lex communis Ecclesiæ Catholicæ Evangelium, Apostoli, Prophetæ, Canones spiritu Dei conditi[2], et totius mundi reverentia consecrati, Decreta sedis apostolicæ ab his non discordantia; et qui per contemptum ab his deviaverit, per hæc judicetur, per hæc abjiciatur. Petro hæc servanti et pro viribus exequenti sit pax continua et continuo sempiterna!

Vos bene valere optamus xxccv[3]. Iterum valete, et a sacrosanctis et mysticis suspendere vos nolite. Qui enim accusatus ante judicem tacet, confitetur; et qui judice judicante pœnæ se addicit, confitetur. Confessio autem fit aut salutis aut perditionis causa : salutis, cum quis confitetur de se vera; perditionis, cum falsa de se confingit, vel in se patitur confingi. Tacere ergo ante[4] judicem, confiteri est : confiteri porro falsa et mortalia crimina, homicidæ est; quia omnis qui sibi mortis causa fuerit major homicida est. Et Dominus dicit : *Ex ore tuo te judico.* Repellenda igitur falsa accusatio et contemnenda illegalis judicatio, ne, dum volumus videri innocentes, coram ecclesia efficiamur nocentes.

EPISTOLA (LI. D.) 197.

GERBERTUS ARNULFO Aurelianensi episcopo.

Nullo genere locutionis affectum animi nostri erga vos explicare valeo, quippe qui omni simulatione mei capitis periclitarer. Quæ mihi vitanda essent, quæve sequenda docuistis, monuistis, præscripsistis[5]. Et nunc quidem omni conamine omnique nisu secundum meum scire et posse grates, quas valeo, rependo, vestræque clientelæ et dispositioni me meaque omnia committo, non dubiam spem præ[6] me gerens præclara principia felices exitus[7] habitura. Et quoniam synodum. . . . . unde obnixe precor ne

* An *videatur?* — [1] L. *ut eo.* — [2] Labb. *constituti.* — [3] L. omitt. *XXCCV* quædam videntur erasa in cod. — [4] L. omitt. *ante.* — [5] L. *proscripsistis.* — [6] D. *pro.* — [7] Sic Rer. Gall. script. p. 420. L. D. omitt. *exitus.*

ingentes curæ, quæ me ad præsens totum sibi vindicant, ecclesiæ nostræ officiant. Dum enim post paululum, Divinitate propitia, respirare licebit, et de his et de aliis in vestra præsentia vestram expectabimus sententiam.

EPISTOLA (XXXIII. D.) 198.

GERBERTUS CONSTANTINO MICIACENSI ABBATI.

Satis super venerabilis A. legatione miratus sum. Referebat quippe *[1]. Hæc autem omnia non dolores, sed initia dolorum sunt. Majus est quod quæritur[2] et quod appetitur, quam ego humilis et parvus, verumque proverbium est : « *Tua res agitur paries cum proximus ardet.* » Et divinus sermo : « *A sanctuario meo incipite* » id est a regni fundamento et ab arce. Hoc factum qui doli comitentur, in aperto est. Hoc enim concesso, dignitas vel potius gravitas confunditur sacerdotalis, status regni periclitatur. Quod si hoc inconsultis episcopis agitur, episcoporum potestas, gravitas et[3] dignitas annullatur : qui episcopum quamvis sceleratum sacerdotio privare nec potuerúnt nec debuerunt. Si vero consultis, ipsi suæ damnationis testes sunt, qui a se non judicandum judicaverunt, et qui contra professionem suam et subscriptionem suam in libello A.[4] a seipsis factam venire præsumpserunt. Reducetur ad memoriam ejus captio, carcer prolixus, alterius in ejus sedem ordinatio; ordinatores, ordinatus, atque ab eo ordinati calumniæ subjacebunt. Ipsi quoque reges in singulis peccatis[5] peccatores apparebunt. Nec sibi quisquam blandiatur, quolibet conquassato, se incolumi, nec falso nomine sponsionis decipiatur, cum res et facta non ex indulgentia judicum, sed ex stabilitate pendeant causarum.

EPISTOLA (XXXV. D.) 199.

G. ABBATI S. GERALDI ET FRATRIBUS.

Pro mei loci atque ordinis officio magnorum negotiorum occupationibus

[1] Labb. omitt. sign. — [2] L. *queritur.* — [3] D. Labb. omitt. *et.* — [4] D. Labb. *abdicationis.* — [5] D. Labb. *peccatis singulis.*

ad plurima distractus, nec legatis nec litteris quæ circa me geruntur hactenus[1] vobis significare valui[2]. Nunc quoniam frater..... sicut per antiquiorem[3] gerulum scripseram, dum urbem Remorum causa Dei fugio, urbi Remorum gratia Dei prælatus sum. Quæ res gentes et populos in mei excitavit invidiam, et quia viribus nequeunt, legibus ulcisci quærunt; estque tolerabilior armorum colluctatio, quam legum disceptatio. Et quamvis æmulis meis dicendi arte legumque[4] prolixa interpretatione, quantum mea interest, satisfecerim, non tamen adhuc semel cœpta deposuerunt odia. Adeste ergo, reverendi Patres, vestroque alumno, fusis ad Deum precibus, opem ferte. Discipuli victoria magistri est gloria. In commune quidem omnibus vobis pro mei institutione grates rependo, sed specialius patri Raimundo[5]. Cui, si quid scientiæ in me est, post Deum inter omnes mortales gratias rependo. Nunc... valeat sanctum collegium vestrum... valeant quondam mei noti vel affinitate conjuncti, si qui supersunt, quorum tantum speciem nec nomina[6] satis novi, non eorum aliquo fastu oblitus, sed Barbarorum feritate maceratus totusque, ut ita dicam, alteratus. Quæ adulescens didici, juvenis amisi : et quæ juvenis concupivi, senex contempsi. Tales fructus affers[7] mihi, o voluptas! talia mundi honores pariunt gaudia! Credite ergo mihi experto : in quantum principes exterius attollit gloria, in tantum cruciatus angit interius!

EPISTOLA (CLIX) 200.

DOMINÆ ET GLORIOSÆ ADELAIDI REGINÆ SEMPER AUGUSTÆ GERBERTUS, GRATIA DOMINI ARCHIEPISCOPUS[8] ET OMNIBUS SUIS[9] COEPISCOPIS REMORUM DIOCESEOS, BENE VALERE IN CHRISTO.

Epistola vestri nominis læta principia prætulit[10], monita salubria habuit, sed tristi fine conclusa est. Suavem quippe animi vestri affectum circa me ostendit, ad propriam sedem reditum maturare[11] ammonuit. Sed quid sibi voluit tam acerba conclusio? Ita enim se habet: « Cognoscite quia, si[12] hujusce

[1] L. *actenus.* — [2] D. *volui.* — [3] D. *antiquorum..... gerulum.* — [4] D. *et legum.* — [5] M. Rer. Gall. script. R. — [6] D. *omnia.* — [7] D. *affero.* — [8] M. D. B. *episcopus.* — [9] M. D. B. Labb. add. *confratribus.* — [10] M. D. B. Labb. *pertulit.* — [11] M. *ut maturarem.* — [12] M. D. B. Labb. add. *modo.*

monita parvi penderitis [1], utemur nostrorum et rebus et consiliis [2] absque crimine vestri [3]. » Me urbi Remorum præsidente [4], quando non licuit, licet, vel [5] licebit nostris [6] uti consiliis et [7] rebus mihi commissis? An melius licuit, Arnulfo eam obtinente? sed ille eam vobis dolo [8] et fraude abstulit, ego contra multorum dolos et fraudes vobis eam multis vigiliis multoque labore conservavi. Mirum nimis [9] est vestrorum hostium vos non sentire insidias! Qui enim Arnulfum [10], ad vestri regni confusionem, suæ sedi restituere quærunt, non sibi hoc tutum [11] fore putant, nisi me [12] prius qualibet occasione perdant. Quod multum verisimile esse duplici capimus argumento : quia, me posito [13] Remis, nuper eum absolvere decrevistis; et quia Leo romanus [14] abbas ut absolvatur [15] obtinuit, ob confirmandum senioris mei regis Roberti novum conjugium, ut mihi à Remensibus per litteras significatum est. Accedit ad hoc discrimen fides a præsentibus corte Calmiciaca [16] a Gebuino [17], Gebuini nepote [18], pervasa. Infinitus, credo, villarum erat [19] numerus, nec ad possidendum sufficere poterant Remenses, nisi ad colonias obtinendas invitarentur [20] Cathalaunenses. Quid ergo [21]? Si Arnulfus absolvendus est, vel [22] si Gebuinus [23], vel alius quilibet [24] in sede mea intronizandus est [25], reditum meum sine capitis mei periculo non est intelligere. Quod ita esse, sed vos minus animadvertere [26], non debeo dubitare [27]....... Novi enim studia vestra omnibus mortalibus prædicanda, novi animi vestri dulcissimos affectus circa me [28]. Quibus si respondere nequeo meritis, respondebo votis. Quocirca ut mea vobis minus [29] ingeram, deque me omnino taceam, quem divina gratia a periculorum immensitate liberat, et in quantum ad me solum attinet, in omni felicitate disponit et conservat, per terribile nomen omnipotentis Dei [30] oro et deprecor, ut [31] Remensi ecclesiæ desolatæ et attritæ, si quolibet modo valetis [32],

[1] M. *impenditis.* — [2] L. *conciliis.* — [3] M. *nostri.* — [4] L. *præsidenti.* — [5] M. *et.* — [6] L. D. *vestris.* — [7] L. M. D. *et.* — [8] M. *dolose.* — [9] M. *nunc.* — [10] M. *Avulsum.* — [11] L. *totum.* — [12] L. omitt. *me.* — [13] M. D. *nuper posito.* — [14] M. *Robertus.* — [15] M. *absolveretur.* — [16] L. *corte C.* — [17] M. D. B. *Gibuino.* — [18] L. omitt. *Gibuini nepote.* — [19] M. D. B. *erat villarum.* — [20] M. *imitarentur.* — [21] M. *L. X*. digno.* — [22] M. *et.* — [23] L. *G. D. Guibinus.* — [24] M. *et quilibet.* — [25] M. omitt. *est.* — [26] L. *si vos minus adverteritis.* — [27] L. omitt. *dubitare* et relinquit decem linearum spatium. — [28] M. *mei.* — [29] M. *minime.* — [30] M. *Domini.* — [31] M. omitt. *ut.* — [32] M. *velitis.*

subveniatis. Quæ quoniam regni Francorum caput [1] est, si deperierit, ut membra sequantur necesse est. At quomodo non deperit, quæ sub nomine duorum, quasi inter malleum et incudem [2], disposita, dum eorum neutrum rectorem approbat, velut inter undas maris sine remige fluctuat? Quid porro fieri putatis, si tertius [3] sine judicio Ecclesiæ ad numerum accesserit? Neque vero hæc [4] loquor, tanquam augur aut divinus. Memini etiam [5] meos conspirasse non solum milites, sed et clericos, ut nemo mecum comederet, nemo sacris interesset. Taceo de vilitate et contemptu; nihil dico de gravissimis injuriis sæpe mihi a pluribus illatis. Ad hæc ut redeam provocatis, et, ut graviora patiar, minas superaddit epistola [6]! Quid est, o divina Majestas? Adeone me infatuatum, vel a te abalienatum putant, ut vel gladios imminentes non videam, vel ecclesiam tuam scismate confundam? Ego vero improborum versutias acute conspicio, et contra omnia scismata unitatem Ecclesiæ, si sic decretum est, morte mea defendo. Peto ergo, o Domina mea semper augusta, item a fratribus meis coepiscopis, qui pro causa traditoris Arnulfi, sive juste sive injuste sub anathemate positi sunt, ut me judicium Ecclesiæ expectantem patienter ferant. Neque enim ecclesiam, quam episcoporum judicio regendam accepi, sine episcoporum judicio relinquere volo. Nec rursus contra episcoporum judicium, ubi major auctoritas adsit, eam quasi per vim retinere dispono. Quæ judicia dum expecto, exilium, quod a multis felix putatur, non sine multo dolore tolero.

EPISTOLA (XXXVII. D.) 201.

GERBERTUS LEONI PONTIFICI.

Sciens magnam benevolentiam vestram erga me, tanti viri amicitia felicem me judico. Enim vero quia nostra servitus minus vobis obsecundata est, quam [7] oportuerit, non malivolentiæ adscribendum est, sed necessitati. Inter varios quippe tumultus, quibus assidue quatimur, vix aliquis idoneus reperitur, cui tuto secreta pectoris reserentur : ita sibi virtutis arcem dolus et

[1] L. *capud.* — [2] M. *incundem.* — [3] M. *tunc ejus.* — [4] M. *hoc.* — [5] M. *et jam.* — [6] M. cetera desunt. Post ultima verba hæc addit Faber : *plura non habuit.* — [7] D. *quæ.*

fraus, simulatio et dissimulatio vicissim occupaverunt. Hinc est quod postquam *a me digressi estis* [1], nulla litterarum mutua perfunctione usi sumus, nisi ea, quam [2] vobis sub triplicatæ crucis signo direximus. Itaque nos et nostra sub vestra dispositione ita constituimus, ut qui forte nos læserit, domino Leoni pontifici injuriam inrogasse visus sit. Nec erit deinceps nostri juris quid, quantum, quibus, et quando placitura parentur, sed domino Leoni diligens aderit obsequium ministri. Saluto dominum amicum episcopum per omnia reverendum, multum de ejus sapientia et eloquentia præsumens, et singulari morum probitate, ac per hoc obsequio ejus me obnoxium reddens.

EPISTOLA (LII. D.) 202.

GERBERTUS METENSI EPISCOPO.

Licet ea quæ in vobis [3] est virtus multis ante innotuerit modis, nunc tamen ex superabundanti verbis et sententiis affectum sui explicans velut [4] super candelabrum effulsit. Quia enim Apostolus ait : *Gaudete cum gaudentibus, flete cum flentibus* (Rom. XII. 15), me a fratrum meorum indebita persecutione Dei gratia [5] liberatum læto animo accepistis, vosque meis periculis non [6] interfuisse doluistis. Quapropter et absens grates rependo, et præsens servitutis pensum, si libet, excipio. Ceterum. . . . . [7] Talia memoratu digno non satis ad huc comperta habemus.

EPISTOLA (CLVII) [8] 203.

DOMINÆ ADELAIDI IMPERATRICI SEMPER AUGUSTÆ OTTO, GRATIA DOMINI, IMPERATOR AUGUSTUS.

Quia secundum vota et desideria vestra Divinitas nobis jura imperii contulit felici successu, Divinitatem quidem adoramus, vobis vero grates rependimus. Scimus enim et intelligimus maternum affectum et studia pietatis; quibus rebus obsequio vestro deesse non possumus. Proinde quia, dum pro-

[1] Sic L. — [2] D. *quæ.* — [3] D. *nobis.* — [4] D. *vel.* — [5] D. omitt. *Dei gratia.* — [6] D. *nunc.* — [7] Sic in cunctis codicibus. — [8] Hæc epistola deest in cod. L.

movemur, vester honor attollitur, Rempublicam per vos promoveri, ac promotam feliciter in suo statu regi multum oramus et optamus. Valete.

EPISTOLA (XXVII. D.) 204.

GERBERTUS OTTONI CÆSARI.

DOMINO ET [1] GLORIOSO OTTONI CÆSARI SEMPER AUGUSTO ROMANORUM IMPERATORI GERBERTUS EPISCOPUS DEBITÆ [2] SERVITUTIS OBSEQUIUM.

Absentiam vestram longitudine terrarum disjuncti omnino moleste ferimus, et quod fama nimium devia rerum præclare quidem a vobis gestarum, ut semper, nec ullam vobis * scintillam attulit. De vita et moribus Harmandi comitis sicut [3] hoc tempore a me alienum est, ita gemitus et suspiria fratris W. [4] et significare mea vobis plurimum refert. Conqueritur quippe ille nobilis vir fratrem suum apud Gorziam [5] fame necari contra suam suorumque natalium dignitatem, ignominiæque ducit hoc sempiternæ. Quod si verum est, quid sibi volunt tam dira supplicia? quod genus mortis acerbius famæ? Omnia pœnarum genera sola fames exsuperat; mortem ipsam contemnit, ac eam contra naturæ usum in se provocat. Removete, quæso, tam immane nefas, et petenti fratri fratrem adhuc, ut dicit, spirantem reddite. Eorum conditiones tantum mementote, qui capiunt et capiuntur; ne capti, post libertatem, aut per se aut per suos, capientes vel amicos capientium pro causa captionis lædere valeant.

EPISTOLA (XXIX. D.) 205.

DOMINO ET REVERENDISSIMO PATRI ILL. G. FILIUS.

Sanctissimas amicitias firmissimasque societates luculenta oratione quam dulces, quamve utiles essent expressistis, meque tanto fructu Divinitatis participem sociumque esse et fore dignati estis. Quid enim est aliud vera amicitia, nisi Divinitatis præcipium munus? Hac igitur amicitia vestra fretus deque ea bene præsumens, atque in posterum meliora sperans, Arnulfi redi-

[1] D. omitt. *et.* — [2] D. *debile.* — * An *nobis?* — [3] D. omitt. *sicut.* — [4] D. *et.* — [5] L. *Gorgiam.*

tum ad urbem Remorum non expavesco, sed si ita provenerit [1], ut Hungerius qui voluit [*] retulit; ob quam causam de Hur Chaldæorum liberari confido, vestrisque obsequiis non deesse. Quodque semper volui, semper optavi, hæc causa comitem individuum efficiat, eique solemne imperium appellamus. Qua re quid dulcius, quid præstantius? Non ergo suspirandum pro causa amici vobis fuit vel erit, cum ex toto, cum ex communi voto et deliberatione cuncta provenerint, sintque proventura, Divinitate propitia, vobis consulentibus, amicis juvantibus, imperio nostro [2] omnia feliciter exequente et procurante. Valete, et ob res nostri Cæsaris bene gestas, bene se habentes mecum gaudete [3]. Iterum et numerosius valete.

EPISTOLA (XXVIII) 206.

GERBERTUS OTTONI.

DOMINO EXCELLENTISSIMO OTTONI CÆSARI SEMPER AUGUSTO, SUORUM EPISCOPORUM MINIMUS SEMPER ET UBIQUE DEBITÆ SERVITUTIS OBSEQUIA.

Cum inter humanas res nihil dulcius vestro aspiciamus imperio, sollicitis pro vobis nihil dulcius significare potuistis, quam vestri imperii summam gloriam, summam cum dignitate constantiam. Et quænam certe major in principe gloria, quæ laudabilior in summo duce constantia, quam legiones cogere, in hostilem terram inrumpere, hostium impetum sua præsentia sustinere, seipsum pro patria, pro religione, pro suorum reique publicæ salute maximis periculis opponere? Quæ facta! Quam felices exitus habuerunt!

Minori sumus affecti cura ob legationem Leonis abbatis vobis directam super illo Arnulfo. Sed neque animo insedit ea legatio; quæ aut [4] omnino falsa est, sed, quæ Leo abbas a meis Gallis promissa exegit vera fore putavit; aut, si ita est, novi ingenitam vobis benevolentiam talibus ausis posse et velle obsistere. Et quoniam noster Leo iter suum ad vos intenderat [5] volando, ut ipse scripsit, VI id. septemb. quandoprimum allata venit epistola, iniquis, ut credo, memorata [**] ventis, nihil super Arnulfo consultum est. Sed fert

[1] D. *pervenerit.* — [*] An *qui venit?* vel *qui quæ voluit?* — [2] D. *vestro.* — [3] L. *gaudere.* — [4] D. omitt. *aut.* — [5] D. *intenderit.* — [**] An *remorata?*

secum alia ut magnis inventa ingeniis, ita magnis finienda consiliis. Æternum vale, vobis vester G. Et quia ut magnifices magnifice magnificum Sasbach contulistis, æterno imperio vestro æternum se dedicat vester Gerbertus. Et quia R. S. V. D. æterno obsequio vestro se mancipat G. vester. Huic[1] a vobis liberaliter collata, sed a quodam nescio cur ablata, restitui sibi petit[2] vester G. Extremus numerorum abaci vestrum definiat.

EPISTOLA (XXX. D.) 207.

OTTONI CÆSARI ET AUGUSTO IMPERATORI QUOQUE ROMANO GERBERTUS.

DOMINO ET GLORIOSO SEMPER AUGUSTO OTTONI CÆSARI GERBERTUS.

Scio me Divinitatem in multis offendisse et offendere; sed vos vel vestros in quo offendisse redarguor nescio[3], ut mea servitus sic repente displicuerit. Utinam à vestra munificentia cum gloria tanta collata aut non licuisset suscipere, aut suscepta cum tanta confusione perdere! Quod hoc esse putem? Quod utique dedistis, aut dare potuistis aut non potuistis. Si non potuistis, cur posse simulastis? Si autem potuistis, quis ignotus et sine nomine imperator imperatori nostro notissimo et per orbem terrarum famosissimo imperat? In quibus tenebris ille furcifer latitat? In lucem veniat et crucifigatur, ut nostro Cæsari libere imperare liceat.

A multis creditum est, me apud vestram pietatem posse opitulari multis. Nunc operæ pretium est habere patronos, quos olim defendendos suscepi, majorque fides hostibus meis habenda quam amicis. Amici quippe salubria cuncta, prospera omnia docuerunt. Hostes nec præcepta, nec beneficia mihi profutura, dulcia principia amaros exitus habitura seu prophetico seu fanatico spiritu prædixerunt. Quæ quidem mihi, plus quam velim, experto[4] tristia, sed imperiali personæ minus convenientia. *Tribus, ut ita dicam, sæculi ætatibus, vobis, patri, avo, inter hostes et tela fidem purissimam exhibui, meam quantulamquamque personam regibus furentibus, populis insanientibus pro vestra salute opposui.*[5] Per invia et solitudines, per

[1] D. Hinc. — [2] L. D. *petiit.* — [3] D. *nescio, et uti.* — [4] D. omitt. *experto.* — [5] Sic in cod. L.

incursus et occursus prædonum, fame et siti, vi frigoris et æstus excruciatus, infractus inter tot tempestates extiti, ut mortem potius præoptarem, quam filium Cæsaris, tunc captivum, imperantem non viderem. Vidi et gavisus sum, et utinam liceat usque in finem gaudere et vobiscum dies meos in pace finire!

EPISTOLA (CLIII) 208.

GERBERTO DIVINORUM [1] PERITISSIMO ATQUE TRIBUS PHILOSOPHIÆ PARTIBUS LAUREATO OTTO, QUOD SIBI [2] AMANTISSIMO [3].

Vestræ dilectionis omnibus venerandam nobis adjungi volumus excellentiam, et tanti [4] patroni sempiternam nobiscum stabilitatem adoptamus, quia vestræ doctrinæ disciplinata proceritas nostræ simplicitati semper fuit haud fastidiens auctoritas. Attamen ut, omni ambage dimota, ad vos nudæ veritatis fruamur loquela, judicavimus et firmum disposuimus [5], ut hoc manifestet vobis hæc [6] nostræ voluntatis epistola, quod in hac re summa nostræ adoptionis et singularitatis est petitio [7], quatenus nobis indoctis et male disciplinatis vestra [8] solers providentia in scriptis necnon et dictis non præter solitum adhibeat studium correctionis et in Republica consilium summæ fidelitatis [9]. Hujus ergo nostræ [10] voluntatis, in non neganda insinuatione, volumus vos saxonicam rusticitatem [*] abhorrere, sed græciscam nostram subtilitatem ad id studii magis vos provocare: quoniam, si est, qui suscitet illam, apud nos [11] invenietur Græcorum industriæ aliqua scintilla. Cujus rei gratia, huic nostro igniculo vestræ scientiæ flamma abundanter apposita, humili prece deposcimus, ut Græcorum vivax ingenium, Deo adjutore, suscitetis, et nos arithmeticæ librum edoceatis, ut pleniter ejus instructi documentis aliquid priorum intelligamus subtilitatis. Quid autem de hac re vobis agendum placeat, quidve displiceat, vestra paternitas litteris nobis nuntiare non differat [12].

[1] D. B. *philosophorum.* — [2] M. omitt. *O., quod sibi.* — [3] M. *eo quod amantissimæ.* D. M. *amantissimæ vestræ dilectionis.* D. in marg. *Al. imperator Otto Gerberto magistro suo.* — [4] L. *tanto.* — [5] L. omitt. *et firmum disposuimus.* — [6] D. B. omitt. *hæc.* — [7] L. M. D. *petitionis.* — [8] L. *nostra.* — [9] Al. *felicitatis.* — [10] M. *vestræ.* — [*] *non?* — [11] L. B. *vos.* — [12] L. omitt. *Quid autem..... differat.*

Valete. Versus nunquam composui, nec [1] studio habui. Dum [*] in usu habuero et in eis floruero [2] quot viros habet [3] Gallia, tot mittam vobis carmina.

EPISTOLA (CLIV) 209.

GERBERTUS OTTONI CÆSARI.

DOMINO ET GLORIOSO OTTONI CÆSARI [4] SEMPER AUGUSTO GERBERTUS GRATIA DEI REMORUM EPISCOPUS, QUICQUID TANTO IMPERATORE DIGNUM.

Supereminenti benevolentiæ vestræ, qua in sempiternum digni vestro judicamur obsequio, fortasse votis, sed respondere non valemus meritis. Si quo enim tenui [5] scientiæ igniculo accendimur, totum hoc gloria vestra peperit, patris virtus aluit, avi magnificentia comparavit. Quid ergo? Thesauris vestris [6] non inferimus proprios, sed resignamus acceptos, quos partim assecutos, partim vos quam proxime assecuturos indicio est honesta et utilis [7] ac vestra majestate digna petitio. Nisi enim firmum teneretis ac fixum vim numerorum vel [8] in se omnium rerum continere primordia vel [8] ex sese profundere, non ad [9] eorum plenam perfectamque notitiam tanto festinaretis studio : et nisi moralis philosophiæ gravitatem amplecteremini, non ita verbis vestris custos omnium virtutum impressa esset humilitas. Non tamen animi sibi bene conscii tacita [10] est subtilitas, cum [11] ejus, ut ita dicam, oratoriam facultatem et a se et ex Græcorum fonte profluentem oratorie docuistis. Ubi nescio quid divinum exprimitur, cum homo genere Græcus, imperio Romanus, quasi hereditario jure thesauros sibi Græciæ [12] ac romanæ repetit sapientiæ. Paremus ergo, Cæsar, imperialibus edictis, cum [13] in hoc, tum in omnibus quæcumque divina majestas vestra decreverit. Non enim deesse possumus obsequio, qui nihil inter humanas res dulcius aspicimus vestro imperio.

[1] M. *nunc.* M. D. B. add. *in.* — [*] An *cum?* — [2] M. D. B. *viguero.* — [3] M. D. B. *quot habet... tot vobis.* — [4] M. omitt. *Cæsari.* — [5] M. *tenuis.* — [6] L. *nostris.* M. *Thesauros ergo vestris.* — [7] M. *utilitate.* D. *utilitas.* — [8] M. *et.* — [9] M. D. B. omitt. *ad.* — [10] M. *tanta.* — [11] M. omitt. *cum.* — [12] M. D. *Grææcæ.* — [13] M. D. *tum.*

EPISTOLA (CLV) 210.

OTTONIS AD G.

OTTO AUGUSTUS IMPERATOR REVERENTISSIMO PAPÆ G. [1]

Quia Divinitate propitia non solum sanguinis linea, verum etiam inter cunctos mortales quadam sui generis eminentia connectimur affectu, qualitate circa Domini cultum non dispares esse debemus. Ideoque nostro animo vestrum metuentes ingenium, hunc abbatem Petrum vestro commendamus apostolatui, ut quæ honesta et utilia circa suum monasterium fore agenda, et a se et a nostro legato cognoveritis, cum omni diligentia exequi studeatis : ut dum martyrum memorias in commune honoramus, eorum beneficia in commune sentiamus valete.

EPISTOLA (CLVI) 211.

OTTONIS IMPERATORIS AD R. COMITEM.

OTTO GRATIA DOMINI IMPERATOR AUGUSTUS R. COMITI SALUTEM.

Diversa regni negotia interdum cogunt nos incidere diversa imperia. Hinc est quod abbatiam sancti Vincentii Capuæ sitam ob quarumdam rerum necessitudines nuper Joanni monacho donavimus, Rothfrido abbate nec abjudicato, nec deposito. Proinde, respectu misericordiæ, eidem abbati Rothfrido concedimus cellam sanctæ Mariæ, cum omnibus ad se pertinentibus, in Marsi comitatu, in eo loco qui dicitur Apininici, cum reliquis rebus sancti Vincentii in eodem comitatu positis, cellam quoque sanctæ Mariæ in partibus Beneventi, ubi dicitur sanus locus, cum omnibus sancti Vincentii rebus in terra Beneventana sitis. Unde tibi et Beneventano principi præcipimus ut, sicut res vobis vicinæ sunt, ita ob nostram fidelitatem Rothfridum abbatem ejus res tenere juvetis sine ulla contradictione.

[1] Al. *Reverentissimo papæ Gerberto Otto Dei gratia imperator augustus.* Hæc epistola ad Gregorium V, Ottonis consobrinum, non autem ad Gerbertum clare pertinet.

EPISTOLA (CLX) 212.

Occurrit mihi senioris mei regis Rotberti clara facies, lætus aspectus, usitata colloquia, sermones vestri sapientia et gravitate pleni, tum principum et episcoporum grata affabilitas, quæ dum mihi eripitur, ipsa quodammodo vita onerosa est. Sola mihi solatio est clari Cæsaris Ottonis pietas, benevolentia, liberalitas, qui tanto amore vos vestraque diligit, ut dies noctesque mecum sermonem conferat, ubi et quando familiariter vos videre possit, coævum sibi et studiis consimilem seniorem meum regem Rotbertum alloqui et complexari. Si ergo romanum iter, quod causa plurimum synodi me detinet, hoc tempore dilatum fuerit, circa novemb. cal. me expectabitis, et harum rerum interpretem fidissimum et per omnia vobis obedientem.

EPISTOLA (IX. D.) 213.

GISALBERTO [1] ABBATI.

Si bene valetis gaudemus. Indigentiam vestram nostram [2] putamus; quam patimur, ut relevetis rogamus. De morbis ac remediis oculorum Demosthenes philosophus librum edidit, qui inscribitur *Ophthalmicus*, ejus principium si habetis, habeamus [3] simulque finem Ciceronis pro rege Dejotaro. Valete.

EPISTOLA (XLIX. D.) 214.

ADELAIDI IMPERATRICI GERBERTUS.

Incredibili pene et nimium scelerata relatione tanto dolore affectus sum, ut lumen oculorum prope plorando amiserim. Sed quia jubetis ut vos adeam, consolationemque impendam, rem quidem bonam, sed impossibilem imperatis. Transierunt enim dies mei, o dulcis Domina et gloriosa, senectus mea mihi diem minatur ultimum. Latera pleuresis occupat, tinniunt aures, distillant oculi, totumque corpus continuis depungitur [4] stimulis. Totus hic an-

[1] M. D. B. *Gisilberto*. — [2] M. D. B. *putamus nostram*. — [3] M. D. B. *habemus*. — [4] D. *pungitur*.

nus me in lecto a doloribus decumbentem vidit, et nunc vix resurgentem recidivi dolores alternis præcipitant diebus. Quod si quid requiei a doloribus dabitur, vestri beneficii immemor esse non potero. Licet sufficere posse videatur quod synodus Nicæna de communione privatis definit, ut hi qui abjiciuntur ab aliis non recipiantur, omni jussioni vestræ paremus cum [1] in his, tum in quibuslibet honestis et competentibus negotiis. Sed quia cum magno moderamine salus animarum tractanda est, neque [2] quisquam præpropere a corpore et sanguine Filii Dei summovendus, per quod mysterium vera vivitur vita, et quo juste privatus vivens mortuus est, dignum ducimus militarem virum nostra primum ammonitione conveniendum, si forte resipiscat, et vestræ reverentiæ satisfaciat. Et nos quidem illum jamdudum pro his proque aliis excessibus, a liminibus tantum ecclesiæ cum aliis quibusdam summovimus, post separaturi a corpore Domini ac deinde fidelium omnium [3] communione, ut his quibusdam gradibus suæ salutis ammoneatur, et unius contagio, pro hujus temporis male necessaria sub nomine militari cohabitatione, populus Dei minus inficiatur, solusque suam interim portet malitiam, ignominiam et ruinam.

EPISTOLA (LV. D.) 215 [4].

ARNULFO ARCHIEPISCOPO REMENSI.

SILVESTER episcopus, servus servorum Dei, dilecto in Christo Filio ARNULFO sanctæ Remensis ecclesiæ archiepiscopo.

Apostolici culminis est non solum peccantibus consulere verum etiam lapsos erigere et propriis privatos gradibus reparatæ dignitatis insignibus informare, ut et Petro solvendi libera sit potestas et Romanæ gloriæ ubique fulgeat dignitas. Quapropter tibi Arnulfo, Remensi archiepiscopo, quibusdam excessibus pontificali honore privato subvenire dignum duximus, ut quia tua abdicatio romano assensu caruit, romanæ pietatis munere credaris posse reparari. Est enim Petro ea summa facultas, ad quam nulla mortalium æquiparare valeat felicitas. Concedimus ergo per hujus privilegii nostri statuta, tibi baculo et annulo redditis, archiepiscopali officio fungi, et omnibus in-

[1] P. *tum.* — [2] D. *nec.* — [3] D. omitt. *omnium.* — [4] Hæc epistola deest in cod. L.

signibus quæcumque ad sanctam metropolim Remensis ecclesiæ pertinent, solito more perfrui. Pallio solemnitatibus statutis utaris, benedictionem regum Francorum et tibi subjectorum episcoporum obtineas et omne magisterium quod tui antecessores habuisse visi sunt, nostra auctoritate apostolica geras.

Præcipimus etiam ut nullus mortalium synodo, aut in quacumque parte, abdicationis tuæ crimen tibi quoquo modo opponere præsumat, vel hac occasione in improperii contra te verba exardescat; sed nostra te ubique auctoritas muniat, etiamsi conscientiæ reatus accurrat. Confirmamus insuper tibi et concedimus archiepiscopatum Remensem in integrum, cum omnibus episcopatibus sibi subjectis, seu cum omnibus monasteriis, plebibus, titulis et capellis, atque cortibus, castellis, villis, casalibus et cum omnibus rebus ad ecclesiam Remensem pertinentibus, salvo et inviolabili testamento beati Remigii Francorum apostoli. Statuentes apostolica censura sub divini judicii obtestatione et anathematis interdictione, ut nulli unquam nostrorum successorum Pontificum, vel aliæ quælibet magnæ parvæque personæ hoc nostrum privilegium infringere liceat. Si quis vero, quod absit, hoc Romanum decretum violare tentaverit, anathema sit!

EPISTOLA 216. [1]

Silvester servus servorum Dei dilectissimo in Domino Filio Theotardo sanctæ Vallavensis ecclesiæ episcopo.

Quoties quæstiones ex adverso oriuntur, oportet ut synodali concilio finis quæratur et secundum synodalem definitionem quod statutum fuerit impleatur. Quocirca, quia constat ex generali synodo, habita Romæ, Stephanum tuæ ecclesiæ invasorem a prædecessore nostro Gregorio V jure damnatum et ab omni sacerdotali officio depositum, quod Guidone vivente episcopo avunculo et prædecessore suo sit electus, sine cleri et populi voluntate, et a quibusdam tantum episcopis in episcopum post ejus mortem sit ordinatus, et quia in ea synodo clericis in Vallavensi ecclesia Deo famulantibus, licentia alium eligendi episcopum prius concessa, decretum est ut eorum electus a Romano pontifice in episcopum ordinaretur, et cum te ab eisdem electum

[1] Mansi Concil. t. XIX. col. 244. Ann. 999. Hæc epist. deest in cod. L.

didicerimus, ideo eorum electioni favente auctoritate apostolica, te in episcopum ordinamus, atque pastorali sollicitudine, te, frater charissime, hortamur ut solerti cura gregem tibi commissum custodias, temetipsum sic in bonis operibus disponas, etc., ut si quis episcopus te vel tuum locum ausu temerario excommunicare præsumpserit aut anathematis vinculo irretire tentaverit, nostro fretus munimine, ipsam excommunicationem parvi pendas.

EPISTOLA (CLVIII) 217 [1].

Reverentissimo papæ GERBERTO OTTO gratia Dei imperator augustus.

Quia temporis difficultate adstrictus vestris votis satisfacere nequeo, vehementi mærore afficior. Moveor enim pietatis affectu circa vos, sed naturæ necessitas suo jure omnia constringens, qualitates italici aëris qualitatibus mei corporis quadam sui generis contrarietate opponit. Mutamur ergo solum corpore, vobiscum mansuri mente, vestroque solatio atque subsidio primorem Italiæ relinquimus: Hugonem tuscum, vobis per omnia fidum, s. * comitem Spoletinis et Camerinis præfectum. Cui octo comitatus, qui sub lite sunt, vestrum ob amorem contulimus, nostrumque legatum eis ad præsens præfecimus, ut populi rectorem habeant, et vobis ejus opera debita servitia adhibeant.

EPISTOLA 218 [2].

Silvester episcopus, servus servorum Dei, Stephano duci Hungariorum salutem et apostolicam benedictionem.

Legati nobilitatis tuæ, in primis vero charissimus confrater noster Astricus, venerabilis Colocensis episcopus, tanto majori cor nostrum lætitia affecerunt ac minori officium suum labore confecerunt, quanto divinitus præmoniti cupidissimo animo illorum adventum de ignota nobis gente præstolabamur. Felix legatio, quæ cœlesti præventa nuntio atque angelico pertractata minis-

[1] Hæc epistola deest in cod. L. — * An *scilicet?* — [2] Feyer cod. diplom. Hungariæ. t. I. p. 312. Cocquelines Bullarum Roman. pontific. ampl. collect. t. I. 399. Hæc epistola deest in cod. L.

terio, prius Dei conclusa est decreto quam a nobis audita fuisset. Vere *non volentis neque currentis, sed*, secundum Apostolum, *miserentis est Dei* (Rom. IX. 16) *qui*, teste Daniele, *mutat tempora et ætates; transfert regna atque constituit, revelat profunda et abscondita et novis in tenebris constituta* (Daniel. II. 21, 22), quæ lux cum eo est, *quæ*, sicut docet Joannes, *illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum* (Joan. I. 9).

Primum ergo gratias agimus Deo Patri et Domino nostro Jesu Christo, qui temporibus nostris invenit sibi David filium Geysæ, hominem secundum cor suum et luce irradiatum cœlesti suscitavit illum pastore Israel populum suum, electam gentem Ungarorum. Deinde laudamus pietatem sublimitatis tuæ in Deum et reverentiam erga sedem apostolicam, cui, divina patiente misericordia, nullo meritorum nostrorum suffragio præsidemus. Tunc vero largitatem liberalitatis, qua B. Petro, apostolorum principi, regnum ac gentem cujus dux es, cunctaque tua ac teipsum per eosdem legatos et litteras perpetuum obtulisse digno præconio commendamus. Hoc enim facto egregio aperte testatus es, et revera talem te merito esse demonstrasti, qualem ut nos te declarare dignaremur studiose expetivisti. Sed parcimus. Neque enim necesse est, ut quem tot ac talia præclara pro Christo gesta facinora voce publica clamant, quemque Deus ipse commendat, amplius commendemus. Quare, gloriose fili, cuncta a nobis et sede apostolica postulata, diadema nomenque regium, Strigoniensem metropolim et reliquos episcopatus omnipotentis Dei ac beatorum Petri et Pauli apostolorum ejus auctoritate præmonente, atque ita jubente eodem omnipotente Deo, cum apostolica et nostra benedictione libenter concessimus, concedimus et impertimur. Regnum quoque a munificentia tua S. Petro oblatum, teque una ac gentem et nationem ungaricam præsentem et futuram, sub protectionem sanctæ Romanæ ecclesiæ acceptantes, prudentiæ tuæ, hæredibus ac legitimis successoribus tuis habendum, tenendum, regendum, gubernandum ac possidendum reddimus et conferimus. Qui quidem hæredes ac successores tui quicumque, posteaquam per optimates legitime electi fuerint, teneantur similiter nobis et successoribus nostris per se, vel per legatos, debitam obedientiam ac reverentiam exhibere, seque Romanæ ecclesiæ, quæ subjectos non habet ut servos, sed ut filios suscipit universos, subditos sese ostendere, atque in catholica fide,

Christique Domini ac Salvatoris nostri religione firmiter perseverare, eamdemque promovere. Et quia nobilitas tua apostolorum gloriam æmulando, apostolicum munus, Christum prædicando, ejusque fidem propagando, gerere non est dedignata, nostrasque et sacerdotii vices supplere studuit, atque apostolorum principem præ ceteris singulariter honorare, idcirco et nos singulari insuper privilegio excellentiam tuam tuorumque meritorum intuita, hæredes ac successores tuos legitimos, qui, sicut dictum est, electi atque a sede apostolica approbati fuerint, nunc et perpetuis futuris temporibus condecorare cupientes, ut postquam tu et illi corona quam mittimus, rite juxta formulam legatis tuis traditam coronatus, vel coronati, exstiteritis, crucem ante te, apostolatus insigne, gestare facere possis et valeas, atque illi possint valeantque, et, secundum quod divina gratia te et illos docuerit, ecclesias regni tui præsentes et futuras nostra ac successorum nostrorum vice disponere atque ordinare apostolica auctoritate similiter concessimus, volumus et rogamus, sicut in aliis litteris, quas in communi ad te optimatesque regni et cunctum fidelem populum per nuntium nostrum, quem ad te dirigimus, deferendis plenius hæc omnia explicata continentur.

Oramus omnipotentem Deum, qui te de utero matris tuæ vocavit nomine tuo ad regnum et coronam, quique diadema, quod duci Polonorum confectum per nos fuerat, tibi dandum mandavit, augeat incrementa frugum justitiæ suæ, novellas plantas suas regni tui rore suæ benedictionis perfundat largiter; regnum tuum tibi, teque regno servet incolumem, ab hostibus visibilibus et invisibilibus protegat, ac post terreni regni molestias in cœlesti regno corona adornet æterna.

Data Romæ VI kal. april., indictione decima tertia.

EPISTOLA (XXVIII) 219.

EX PERSONA HIERUSALEM [1] DEVASTATÆ UNIVERSALI ECCLESIÆ.

EA QUÆ EST HIEROSOLYMIS UNIVERSALI ECCLESIÆ SCEPTRIS REGNORUM IMPERANTI.

Cum bene vigeas immaculata sponsa Dei [2], cujus membrum me esse fateor, spes mihi maxima per te [3] caput attollendi jam pene attritum. An quic-

[1] L. *Iherusalem*. — [2] M. D. B. *Domini*. — [3] M. *parte*.

quam [1] diffiderem de te, rerum Domina? Si me recognoscis tuam quisquam ne tuorum famosam cladem illatam mihi putare debebit ad se minime pertinere, utque rerum infimam [2] abhorrere? En [3] quamvis nunc dejecta, tamen habet [4] me orbis terrarum optimam sui partem. Penes me prophetarum oracula, patriarcharum insignia. Hinc clara lumina mundi apostoli prodierunt [5], hic [6] Christi fidem reperit orbis terrarum [7], apud me Redemptorem suum invenit. Etenim quamvis ubiquè sit divinitate, tamen hic humanitate natus, passus, sepultus, hinc ad cœlos elevatus [8]. Sed cum propheta dixerit: *Erit sepulchrum ejus gloriosum* (Isai. XI. 10), paganis sancta loca [9] subvertentibus tentat [10] diabolus reddere inglorium. Enitere ergo, miles Christi, estosignifer et compugnator [11], et quod armis nequis, consilio [12] et opum auxilio subveni. Quid est quod das aut cui das? Nempe ex multo modicum, et ei qui omne quod habes [13] gratis dedit, nec tamen [14] ingratus recipit. Etenim hic [15] multiplicat et in futuro remunerat. Per me benedicit tibi ut largiendo crescas [16] et peccata relaxat [17], ut secum regnando vivas.

EPISTOLA 220 [18].

SILVESTER episcopus, servus servorum Dei, dilecto suo OTTONI Cæsari semper augusto totius imperii decus et insuper apostolicam benedictionem.

Multa vobis per Gregorium Tusculanum ob vestram cautelam demandavi, quæ fama volans pertulit: sed quæ nobis apud Ortam inter sacra missarum solemnia pervenerunt non leviter accipienda censeo. Hi namque, qui servitio nostro nihil præbuerunt, seditionem et tumultum in ecclesia exercuerunt contra eos qui romana nobis munuscula offerebant offerrique debere ab

[1] L. *An quoque?* — [2] M. D. B. *infima.* — [3] M. D. B. *Et.* — [4] M. D. B. *habuit.* — [5] M. *Prodierunt apostoli.* — [6] M. D. B. *hinc.* — [7] L. omitt. *orbis terrarum.* — [8] M. D. B. *elatus.* — [9] M. D. B. *loca sancta.* — [10] L. *temptat* sic semper. — [11] L. *conpugnator.* — [12] M. D. B. *consilii.* — [13] M. D. *habet.* — [14] M. D. B. *ingratis recepit.* — [15] B. *Et hic enim.* M. D. *Et hic cum.* — [16] M. D. *crescat.* — [17] M. D. *relaxet.* — [18] Epistolæ 220 et 222 desunt in cod. L. Reperiuntur in cod. Bamb. Harum accuratissimum exemplar mihi missum fuit a doctissimo Stenglein. Vide etiam Höffler die deutschen Päpste. t. I. p. 330. Pertz Monum German. t. III. script. p. 657. — * An *Cæsari.*

aliis acclamabant. Inferbuit acrior ira quod quædam paupercula contra suum judicem apud nos conqueri ausa est, quasi illa conquestio ad invidiam comitis esset facta. Itaque intra sanctum sanctorum districtis gladiis, inter hostium furentium gladios urbe excessimus. Prima quæ debuerunt nobis esse hospitia in adventu nostro, cum pridie essent stantia, disparuerunt. Secunda tales exitus habuerunt. Sed de his alias. Hoc solum nunc, si non propter nos saltem propter vos vestrosque, precor, ut quæ nostri juris in Sabino a quibuslibet detinentur, per vestrum nostrumque legatum in nostrum dominium revocentur ut indigentiam rerum summoveat præsens copia fructuum.

Data pridie id. jun.

EPISTOLA (LIV. D.) 221 [1].

AZELINO EPISCOPO LAUDUNENSI. [2]

SILVESTER episcopus, servus servorum Dei, AZELINO episcopo [3] Laudunensi.

Super salute et apostolica benedictione nihil est quod admirari possis quoniam sub pontificali nomine homo etiam moribus esse desiisti. Si fides mortalem Deo sociat, perfidia nihilominus rationabilem brutis animalibus æquat. Cum hoc totum te sapere constet, vehementer admiramur [4] nativam te conditionem reliquisse et nova et inaudita scelera inhumanius perpetrasse. Epistola regis Roberti et suorum pontificum apostolicis et imperialibus oblata est manibus, quæ te coram universo clero ac populo his publicis accusat criminibus. Ad synodum habitam Compendio cum à Remensi et Turonensi archiepiscopis ceterisque confratribus [5] invitatus fueris, acceptis a quibusdam eorum et aliorum sacramentis pro vitæ et membrorum atque captionis securitate, tandem venisse diceris. Synodalem severitatem cum tibimet ipsi conscius merito perhorresceres, ad misericordiæ preces, eadem epistola teste, venisti. Legibus te non posse objectis respondere manifestasti. Dominum tuum regem offendisse te non negasti. Indulgentiam tantummodo postulans per universam synodum, regis gratiam innovatis perjuriis obtinuisti. Datis obsidibus

[1] Hæc epistola deest in cod. L. — [2] Vat. Reg. omitt. titulum. — [3] Vat. Reg. *Azolino* omittit *episcopo*. — [4] Vat. Reg. *admirantur nativa*. — [5] Vat. Reg. *cum fratribus*.

archidiacono scilicet tuo et altero milite, turres Lauduni te redditurum promisisti. Magistrum tuum Remensem archiepiscopum pro accipiendis turribus, sub Judæ specie tecum ducens, capere voluisti. Carcer quippe ceterorum fraudis in eum conceptæ detegit dolum. O Juda! magistri proditionem innovans, et pontificalem gloriam nostris temporibus deturpans! cum magistrum archiepiscopum tradere velis domino Regi non parceres, si posses. In carcere tenes traditos milites, et fefellisse non vereris Regem. Exorationum[1] epistolis quoties te monuimus et ab his periculis eruere te desudavimus[2]! Sed quoniam irruentibus peccatorum cumulis te coercere nequivimus, in hac proxima paschali ebdomada Romæ te adesse præcipimus, et generaliter ibi habendæ synodo repræsentare te monemus. Hujus ergo invitationis nostræ nulla occasione sis transgressor vel suspensor, quoniam nisi adfueris, synodicæ auctoritati[3] in eodem concilio subjacebis et de absentia nihil lucraberis. Viarum excusatio nulla te premat, quoniam in Lothariensi regno nullæ te manent insidiæ, Italia vero nullam prætendit formidinem. Nisi corporis molestia occupatus fueris, aliter excusatio nulla esse poterit. Sed testes mittendi sunt, qui et tuum languorem confirment et accusatoribus tuis respondeant, et[4] legibus te expurgent.

EPISTOLA 222[5].

Cum nuper insignia portarum beati Michaelis archangeli in Adriano, tempore nocturno sublata sint, emissa præceptione apostolica suis locis jubemus ea restitui. Quod nisi abhinc usque ad proximum Apostolorum natale factum esse constiterit, sint sub gravissimo anathemate qui hoc sacrilegium commiserunt et qui consenserunt vel qui celando conscii sunt, donec resipiscant et per dignam emendationem satisfaciant.

Datum kal. jun.

EPISTOLA 223[6].

Silvester episcopus, servus servorum Dei, Odiloni filio et abbati præclaro,

[1] Vat. Reg. D. *Ex orationum.* — [2] Vat. Reg. D. *desudamus.* — [3] Vat. Reg. *austeritati.* — [4] Vat. Reg. omitt. *et.* — [5] Vide notam Epistolæ 220. — [6] Hæc epistola deest in cod. L. Mabill. An. t. IV. p. 134.

atque universæ congregationi sibi commissæ, charam salutem et apostolicam benedictionem.

Vestris nos sanctissimis omni tempore committimus orationibus et ut accipere dignemini fidelibus exoramus petitionibus, quia in quocunque noster valuerit status, nullo modo vester defectum sentiet profectus. Ad hæc igitur quæ nostræ auctoritati per Gerbaldum vestrum monachum discutienda præsentatis, apostolica auctoritate et confratrum episcoporum consilio, tali vobis respondemus judicio.

Cognoscimus enim illum episcopum catholice fuisse ordinatum et rationabiliter episcopale accepisse officium; sed postquam divino amore ductus, honoribus et officiis renuntiavit sæcularibus, non sibi licuit eadem exercere negotia quæ prius fecerat in communi vita. Unde, quia quod fecit non temere nec contra catholicam auctoritatem præsumpsit, sed obedienter et simpliciter coepiscoporum licentia et sui abbatis exercuit, et quia bona intentio non est contraria Deo, volumus et judicamus ut quoscunque ille ad aliquem gradum ecclesiasticum promovendos duxit et benedixit, benedicti sint et proprio fungantur gradu nostra licentia et benedictione. Qui vero superbe et præsumptuose in eodem gradu in quo eos ordinavit noluerint persistere, ab illo suspendantur gradu, quem post suam depositionem acceperint, sed illo fruantur licenter quem habebant, et ipse jam dictus episcopus posthac similia non præsumat. Valete.

EPISTOLA 224 [1].

Silvester episcopus, servus servorum Dei, abbati. . . . . salutem et apostolicam benedictionem.

De hoc unde nos consuluisti ideo respondere tibi distulimus, quoniam auctoritatem in romanis voluminibus non habemus. Illos autem libros, in quibus specialem sententiam legimus, in Gallia relictos recolimus. Aliquid tamen memoria retinemus quod tuæ petitioni sufficere posse credimus. In iisdem

[1] Hæc epistola deest in cod. L. Reperitur apud Theiner, disquisitio critic. in præcipuas canonum et decretalium collectiones. p. 318.

libris *de episcopis per pecuniam promotis* legitur ut quisquis talis inventus fuerit, per biennium pontificali officio carens, duos dies per hebdomadem a vino et cocto se abstineat et post finitum psalterium comedat. Hoc quippe traditionibus priorum patrum concordare videmus, qui ejus modi episcopos deponi sanxerunt. Officii suspensio sit cujusque depositio. Qui enim deponitur, a communione non privatur. Valet utique tantumdem biennii suspensio cum pœnitentia, quantum sola depositio. Qui vero post biennem suspensionem et pœnitentiam officio suo redditur, quasi post depositionem misericorditer reconciliatur.

Incipe ergo post octavam Pentecostes prædictum biennium, et eo pacto tuo officio sis restitutus. Si fratrum custodiam et totius cœnobii sarcinam alicui fratrum committere possis, donec pœniteas, committe. Sin autem, oportet, quamvis graveris, ut ipse patienter totum sufferas. Multiplex igitur calor purius effundit a fornace metallum.

DECRETA SILVESTRI II

I.

Silvester II monasterium S. Lamberti Seonense, petentibus fundatore Aribone comite et Ottone III imperatore, confirmat juribusque ornat, ea lege ut singulis annis denarii xij sedi Romanæ solvantur a monachis [1].

Silvester episcopus, servus servorum Dei.

Si loca vel monasteria religiosis personis ac Deo devotis constructa nostra pontificali auctoritate corroborare et sublimare conamur, hoc procul dubio ad utriusque beatitudinis præmium nobis profuturum fore credimus. Quapropter noverit omnium sanctæ Dei Ecclesiæ fidelium tam præsentium quam futurorum industria, qualiter Aribo comes, pro animæ suæ remedio suorumque parentum, in quodam suæ proprietatis loco olim Burgili vocato, sed modo ab incolis Seuva Cella sancti Landperti martyris dicto, monasterium in honorem ejusdem sancti martyris Landperti amplifico benignitatis conamine construxit, ad augmentandum suæ salutis præmium et ex auctoritate sancti Petri principis apostolorum libertatis arbitrio corroboratum fieri postulavit. Igitur ex hac re gloriosissimi imperatoris Augusti Ottonis tertii piis interventionibus nostra apostolica auctoritas persuasa, præfato sancti martyris Landperti monasterio per hujus privilegii seriem liberum habere concessit arbitrium, ac ut monachis Deo inibi servientibus liceat secundum regulare beati Benedicti abbatis decretum eligere sibi abbatem. Insuper etiam placuit auctoritati nostræ concedere, ut prælibatus conservator monasterii advocatione utatur quandiu superstes est; sed post ipsius decessum potenter eligat sibi abbas cum fratribus advocatum quemcunque utiliorem comprobaverint; et ut absque omnijuga contradictione cujuscunque personæ cuncta loca urbana vel rustica, diversa prædia, culta vel inculta, cum omnibus eorum appendiciis quæ ab aliquibus Christianis concessa sunt vel concedentur, cum omni securitate quietus possideat, atque disponat, et post eum universi successores

[1] Monumenta Boica. t. II, pag. 123. Anno 999.

sui abbates in perpetuum. Qua ratione ipsum sæpe prælibatum monasterium per defensionem sanctæ Romanæ Ecclesiæ liberalitate nostri privilegii confirmamus, ut neque nos, neque ulli nostrorum successorum pontificum, seu quilibet imperator aut rex, vendendi sive præstandi in beneficium vel tradendi habeat potestatem; et nullus dux, archiepiscopus, episcopus, comes, sive aliqua persona audeat inquietare, vel molestare, sive de rebus suis aliquid sine voluntate abbatis sibi usurpare. Et pro respectu testimonioque concessæ libertatis, sub honore XII apostolorum XII denarii ad limina apostolorum Petri et Pauli omni anno deferantur. Et si omni anno præsentari impossibile fuerit, infra spatium annorum XII persolvantur. Et pro vivo Romano pontifice ad missam amodo omni die una collecta fiat. Similiter et pro defunctis. Si quis autem temerario ausu, quod fieri non credimus, contra hujus nostræ apostolicæ confirmationis seriem venire aut agere tentaverit, sciat se domini nostri apostolorum principis Petri anathematis vinculo innodatum, et cum diabolo et ejus atrocissimis pompis, atque cum Juda traditore Domini et Salvatoris Jesu Christi in æternum ignem concremandum; simul et in voraginem tartaream demissus cum impiis deficiat. Admodum notum sit omnibus Christi fidelibus, quod si hoc præceptum meum non potuerit ista stabilitate, quod absit, æternaliter permanere, mox absque universorum contradictione rectorum ista abbatia sub præfatæ ingenuitatis honore, redeat liberaliter in proprietatem proximo hæredi de prædicti comitis Aribonis genere. Ea lege ut nec ipse proprie utatur, sed fidelis sit conservator donec iterum clementer habeatur sicut aliæ liberales abbatiæ regali tuitione providendæ. Qui vero custos et observator hujus nostri privilegii extiterit, benedictionis gratiam et vitam æternam a Domino consequatur.

Scriptum per manus Petri notarii et scriniarii S. R. E.

Data XIV kal. maii, anno Dominicæ incarnationis 999, indictione XII.

II.

Silvester II monasterii S. Salvatoris et S. Benedicti Lenensis possessiones confirmat [1].

Silvester E. S. S. D. charissimo in Domino filio Linzoni abbati monasterii Domini et Salvatoris nostri et sancti Patris Benedicti a piissimo Desiderio divæ

[1] Zaccaria Dell'Antichissima Badia di Leno. p. 80. Anno 999. 19 april.

memoriæ rege constructi in loco qui dicitur *Leones* in territorio Bixiano, tibi videlicet tuisque successoribus in perpetuum.

Quoniam semper concedenda quæ rationabiliter atque congrue a fidelibus petuntur, ob devotionem pii conditoris nostri oportet nos in privilegiis præstandis nostram nullo modo denegare munificentiam. Igitur quia petistis a nobis, quatenus quædam cortis, quæ Pancianum vocatur, a prænominato bonæ memoriæ Desiderio magnifico Longobardorum rege venerabilis cœnobii Leonensis in territorio Brixiano a se constructum privilegii apostolicæ sedis decoraretur, quatenus jam dicta cortis, ubi ipsam cellam ad habitandum perpetualiter monachis constituit, nullius unquam alterius ditionis vel potestatis, seu ordinationis submitteretur dominio, vestris piis desideriis per hanc nostram privilegii auctoritatem, id quod postulastis libenter concedimus.

Et ideo quorumlibet sacerdotum et hominum in præfata cella constructa in territorio Montinensi atque consecrata in honorem S. patris Benedicti et SS. apostolorum Philippi et Jacobi, vel in villis, seu casis, atque ecclesiis sive massariciis ad ipsam pertinentibus quamlibet jurisdictionem vel potestatem sive auctoritatem aut ordinationem præter abbatem, qui pro tempore fuerit in prædicto cœnobio Leonensi ordinatus, haberi prohibemus. Hoc denique hanc nostram apostolica auctoritate constituimus, ut nulla magna vel parva persona eidem cellæ sive plebi S. Mariæ ad ipsam pertinenti sive in servis Dei ibidem degentibus, vel in familiis utriusque sexus, aut etiam in liberis super terras ejusdem cellulæ ubique residentibus vel in cunctis rebus ad eam pertinentibus mobilibus et immobilibus aliquam molestiam inferre præsumat.

Pariterque confirmamus et corroboramus eidem corti seu cellæ districtum servorum et liberorum, et decimas et primitias eorum circumquaque laborantium ad prædictam plebem S. Mariæ vel ad ipsam cellam juste et legaliter pertinentia sicut per præceptum ejusdem sui conditoris et suorum successorum regum et imperatorum ibidem concessum et corroboratum habetur et a nostris prædecessoribus S. Romanæ ecclesiæ pontificibus. Monachorum vero necnon et canonicorum tam liberorum quam famulorum, altarium quoque vel ecclesiarum consecrationem et chrisma seu quicquid ad sacrum ministerium pertinet, a quibuscunque præsulibus fuerint postulata, gratis concedimus et absque reprehensione tribuenda, statuentes apostolica censura præcipimus,

ut nullus mortalis homo ullum districtum in aliquibus locis ipsius cortis sive cellæ habere vel judicare seu aliquod placitum absque licentia abbatis tenere præsumat, vel res ipsius loci ecclesiasticas aut seculares quovis modo alienare, vel ibi molestiam inferre, aut fodrum vel paratas seu aliquas publicas functiones exigere vel requirere audeat. Hæc autem omnia, quæ superius legitur, tibi Linzoni in Domino filio tuisque successoribus a præsenti duodecima indictione per hanc nostri privilegii paginam apostolica auctoritate confirmamus, concedimus et corroboramus secundum prædictum modum.

Si quis autem temerario ausu, quod non optamus, contra hoc nostrum privilegium venire temptaverit et sicuti a nostra apostolica auctoritate concessum et corroboratum est, permanere non dimiserit, sciat se anathematis vinculo innodatum a Patre et Filio et Spiritu Sancto et ab auctoritate B. Petri principis apostolorum, cujus nos immerito vice fungimur, nec non et cum diabolo et Juda traditore Domini nostri Jesu Christi æterni incendii supplicio concremandum. At vero qui pio intuitu observator in omnibus extiterit custodiens hujus nostri privilegii constituta ad cultum Dei respicientis, benedictionis gratiam a misericordissimo Domino Deo consequatur et vitæ æternæ particeps esse mereatur in secula seculorum. Amen. ℟. Bene valete.

Scriptum per manum Antonii Regionarii notarii et scriniarii S. R. ecclesiæ indictione duodecima.

Data decimo tertio kalendas maii per manum Joannis episcopi S. Albanensis ecclesiæ ut supra in mense et indictione supra scripta duodecima, anno pontificatus domini Silvestri junioris papæ primo.

III.

Silvester II confirmat donationes ecclesiæ Vercellensi ab imperatore Ottone III factas [1].

In nomine sanctæ Trinitatis individuæ et æternæ SILVESTER papa servus servorum Dei.

Clareat cunctis in vita degentibus et in posterum nasciturus quod honorabili interventu et digna petitione nostri filii domni Ottonis piissimi impera-

[1] Historiæ patriæ monumenta. Chartarum. t. I. col. 327. 8. Ann. 999. 7 mai.

toris per nostræ auctoritatis privilegium affirmavimus sanctæ Agathæ comitatum cum omnibus publicis pertinentiis et omnibus castellis, villis, piscationibus, venationibus, mercatis, teloneis et omni exactione in integrum ab hinc in perpetuum permanere et immutabiliter persistere sub ditione sanctæ Vercellensis ecclesiæ quem pro amore Dei et sancti confessoris Eusebii qui ibi requiescit summa ejusdem piæ memoriæ domni Ottonis imperatoris liberalitas omnino concessit eo pacto ut nemo viventium imperator aut rex, marchio seu comes nullus Italicus nullus que Teutonicus aut aliqua quæcunque persona qualibet temeritate aut ingenii molimine audeat suprafatæ basilicæ ullam contrarietatem aut molestiam quandoque inferre. At si quis forte temptaverit tantæ imperiali donationi contraire et nostræ hujusce affirmationis transgressor sanctam Dei ecclesiam turbare certaverit confusus ab eo omnipotente Deo et abjectus proculque fugatus ab omni societate fidelium maledictus a Virgine virginum et a Michaele summo archangelorum et a beato clavigero Petro principe apostolorum et a ceteris ordinibus sanctorum sit anathema Maranetha et veniant super eum omnes maledictiones quæ in utriusque testamenti volumine leguntur et feriat eum omnis ecclesia quæ quaque versum per orbem diffusa fidem sanctæ apostolicæ sedis respicit, imitatur et inviolabiliter credit ut in peccatis manducat et bibat, in eisdem dormiat, jocetur, sedeat, stet semperque versetur et suum vivere sit mors quæ fine careat et omni remedio egeat donec sæpe dictæ sanctæ ecclesiæ ac provisori ejus sua in integrum restituantur, ut autem hæc nostræ auctoritatis confirmatio nostris successorumque nostrorum per tempora labentia temporibus irrefragabiliter persistere valeat more nostro eam subscribere et de bulla nostra jussimus sigillare.

IV.

Silvester II papa Widerodo episcopo Argentinensi dat abbatiam Eleonis, quæ vulgo Andeloha dicitur, ut eam defendat, instauret [1].

Silvester servus servorum Dei omnibus sanctæ fidei orthodoxis.

Divina nobis saluberrima præcepta et sanctorum canonum ac venerabilium

[1] Ex Chartulario Andlaviensi. Grandidier. Hist. d'Alsace. t. I, p. 187. Ann. 999. mense maio.

patrum, etc..... Igitur abbatiam Eleonis quæ vulgo Andeloha nuncupatur, quæ etiam ex jure S. R. E. esse dignoscitur, non solum religione, quæ ibi fuisse dignoscitur, sed et rebus per laïcorum direptiones penitus defecisse manifestum est. Quod cum ad aures beatæ memoriæ prædecessoris nostri Gregorii perlatum fuisset, prædictæ abbatiæ subvenire meditabatur. Concessit ergo eam Wideroldo venerabili Argentinensis ecclesiæ episcopo tuendam defendendum, simulque religione restaurandam, laïcorum ab ea potestate penitus amota. Nos quoque prædecessoris nostri statuta apostolica auctoritate firmantes, secundum ejus ordinationem prædictam abbatiam Argentinensis ecclesiæ tuitioni, defensioni in perpetuum subjectam esse concedimus, res ejus omnes, quæ acquisitæ sunt vel acquiri poterunt, nostri privilegii auctoritate roboramus, et a laïcorum omnium potestate omnino alienamus. Et quicumque laïcorum aliquam potestatem in ea exercere præsumpserit, nostra auctoritate se se sciat excommunicatum. Hanc vero ordinationem esse concedimus, non ut a jure sancti Petri removeamus, sed quia longinqua nobis est, eam prædictæ ecclesiæ veluti minorem majori tuendam committimus : ea conditionis ratione servata, ut camisiales tres, ob nostri juris respectum annuatim nobis deferantur. Quodsi primo anno neglectum fuerit, secundo anno duplicetur : si autem secundo, tertio triplicetur, et si in tertio, simili ratione quadruplicetur. Jam vero in quarto anno si prædicta non solvuntur, Argentinensis ecclesia prædictam abbatiam in perpetuum amittat : ita tamen si vivente episcopo talis rerum neglectus contingat. Ecclesia quoque Argentinensis quæcunque per transacta tempora acquisivit vel acquirere poterit, quicquid juste et legaliter a qualibet persona accepit, sive in civitate sive extra, tam mobilia quam immobilia, non solum private sed etiam publice apostolica auctoritate sui juris firmamus et insuper in omnes, qui contra hanc constitutionem moliti fuerint, horrendum maledictionis incendimus anathema, scriptum per manus Petri notarii et scriniarii Romanæ ecclesiæ in mense maio, indictione XII.

Datum per manus Joannis sanctæ Albanensis ecclesiæ episcopi et bibliothecarii S. R. E. anno Dominicæ incarnationis DCCCCXCVIIII. Anno pontificatu domini Silvestri papæ primo, imperante Ottone tertio, imperii ejus XVI.

V.

Privilegium Silvestri II papæ de libertate Laureshamensis cœnobii [1].

Silvester episcopus, servus servorum Dei, universis sanctæ Dei Ecclesiæ filiis.

Notum fieri volumus universis tam præsentibus quam futuris, abbatiam, quæ vocatur *Lauresham*, dominio regum sive paparum solummodo subjectam antiquitus fuisse; post vero tam immutatione rerum, quam peccatis increscentibus a priori statu degenerasse, nunc autem a dilecto filio nostro Ottone Cæsare augusto moniti per interventum Willigisi Magontini archiepiscopi ac Franconis Wormaciensis episcopi, suorumque fidelium atque omnium ejusdem provinciæ episcoporum, simulque Berneharii Verdensis episcopi, prædictam abbatiam ad priorem statum nostra auctoritate redire jubemus, atque frui libertate, quam antea habuisse manifestum est, hoc est, ut regum atque paparum tantum dominio subdatur, alienæ vero potestatis penitus fiat extorris. Cujus loci abbas sive monachi, quamdiu religiose atque beati vixerint, cum quiete et pace, et absque contradictione cujuslibet personæ maneant. Si vero religionem reliquerint, ac negotiis illicitis sæcularibusque operam dederint, a papa Romano monendos decrevimus et corrigendos. A quo moniti si non emendantur, regiæ potestati deputamus. Hoc ergo nostræ constitutionis privilegium ratum et inviolabile esse per omnia tempora volumus. Quod si quis irritum facere præsumpserit, in primis iram Dei incurrat sitque anathema maranatha.

Scriptum per manus Petri notarii ac scriniarii sanctæ Romanæ ecclesiæ, in mense octobri, indictione XIII. Bene valete.

VI.

Silvester II papa monasterii Fuldensis privilegia, petente Erkanbaldo abbate, confirmat [2].

Silvester episcopus, servus servorum Dei, dilectissimo filio Erkanbaldo

[1] Codex principis olim Laureshamensis abbatiæ diplomaticus. t. I. p. 125. Ann. 999. mens. octob. — [2] Dronke. Cod. diplom. Fuld. p. 341. Ann. 999. 31 decemb.

venerabili abbati sacri monasterii Salvatoris nostri Jesu Christi cunctisque tuis successoribus abbatibus ejusdem cœnobii in perpetuum.

Pontificii nostri cura nos urget sanctarum omnium Dei Ecclesiarum utilitatibus favere ac, secundum quod unaquæque in proprio statu mansura sit, congruum eis impertire suffragium. Quocirca, dilectissime fili, omnia quæ a prædecessoribus nostris jure ac rationabiliter tui postulavere præcessores, tibi tuisque successoribus perpetuo confirmamus. Monasterium ergo Fuldense, quod sanctissimus Christi martyr Bonifacius primitus construxit, et regum ac principum donariis propriisque facultatibus magnifice ditavit, cum omnibus cellis, ecclesiis, curtibus, cunctisque ad se pertinentibus tibi nostri privilegii præceptione concedimus et confirmamus, ut nullus inde futurus abbas consecrationem unquam præsumat accipere nisi ab hac sede apostolica. Inter omnia Germaniæ cœnobia primum ordinem sedendi sive judicandi et concilium habendi tibi tuisque successoribus attribuimus. Nulli episcoporum, archiepiscoporum, patriarcharum temere, nisi a vobis accepta licentia, super altare vestri patrocinii missarum solemnia celebrare liceat. Nullius persona principis neque totum neque partem de rebus monasterii alicui mortalium subdere vel sub beneficii nomine dare præsumat, sed soli Romanæ sedi specialiter Fuldensis ecclesia semper libera securaque deserviat. Si, quod absit, aliquis abbas de vestro monasterio aliquo crimine infamis fuerit, constituimus ac præcipimus ut pulsationis judicium non sentiat, donec a nostra apostolica sede audiatur et examinetur. Liceat etiam tibi, charissime fili, tuisque successoribus abbatibus ejusdem monasterii, episcoporum more, apostolicam sedem ad defensionem tui tuæque Ecclesiæ appellare ac contra omnes æmulos vestros Romanæ majestatis scuto vos defensare. Decernimus hoc quoque deliberantes ut congruis temporibus nostræ sollicitudini intimetur qualiter religio monastica regulari habitu dirigatur et concordia fratrum ecclesiastico studio custodiatur, ne forte, quod absit, sub hujus privilegii obtentu animus gressusque rectitudinis vestræ a norma justitiæ retorqueatur. Interdicimus et hoc, secundum decretum Zachariæ antecessoris nostri, ne ulla femina idem monasterium ingrediatur. Sed et hoc summopere præcipimus et commonemus ut nullus de reditibus et fundis vel decimis cæterisque fidelium oblationibus a sancto Bonifacio martyre multisque aliis principibus Deo ibidem oblatis aliquid

præter legitima ministerialium beneficia auferat vel cuiquam præstet, sed, sicut beatus ille patronus vester constituit, omnia sint rata et ordinata, tam ea quæ ad hospitale pauperum et portam hospitum quam quæ ad necessitates fratrum pertinere videntur. Super hæc omnia constituimus per hujus decreti paginam, quam auctoritate principis apostolorum confirmamus, ut si quis hanc privilegii nostri chartam temerare audeat, anathema sit et iram Dei omnipotentis incurrens a cœtu sanctorum excommunicetur, et nihilominus præfati monasterii dignitas a nobis indulta perpetualiter inviolata permaneat.

Scriptum per manus Antonii notarii et scriniarii sanctæ Romanæ ecclesiæ. Bene valete.

Datum II kal. januar. per manum Joannis episcopi sanctæ Albanensis ecclesiæ et bibliothecarii sanctæ apostolicæ sedis, anno, Deo propitio, pontificatus domni Silvestri junioris papæ primo, imperante domno Ottone IIIº pacifico, imperii ejus anno IIIº, indictione XIII.

VII.

Silvester II papa Urgellensis ecclesiæ bona et jura confirmat [1].

SILVESTER episcopus, servus servorum Dei, reverentissimo sanctæ Urgellensis ecclesiæ Episcopo tuisque successoribus in perpetuum.

Desiderium, quod religiosorum præpositorum ordinatione et sanctorum locorum stabile permanere monstratur, sine aliqua est Deo auctore dilatione sustentandum, et quoties in suæ utilitatis commodis nostrorum assensus, et sanctæ apostolicæ auctoritatis exposcitur præsidium, ultro benignitatis intuitu nos convenit subvenire, et rite pro integra securitate ex ratione solidare, ut ex hoc nobis quoque potissimum præmium a conditore omnium Deo in sidereis arcibus conscribatur. Et ideo quia postulasti à nobis, ut præfatum episcopatum sanctæ Urgellensis Ecclesiæ apostolicæ auctoritatis serie muniremus, et omnia ei pertinentia, quæ juste et legaliter habere vel tenere videtur, perenni jure ibidem inviolabiliter permanenda confirmaremus, propterea tuis flexi precibus, per hujus nostræ auctoritatis privilegium statuentes decernimus ut

[1] Coquelines. Bullarum summ. pont. ampliss. Collect. I. 301. Ann. 1001.

cuncta loca urbana vel rustica, id est, cortes, mansos, salas, castella, casales, vineas, terras diversaque prædia, culta vel inculta, cum decimis et primitiis suis, colonabus suis, ancillis et aldionibus quæ ab aliquibus fidelissimis Christianis eidem episcopio concessa sint, sive in comitatu Cerdaniensi pagus Libianensis, Bergitanensis, Palionensis, Ribacurcensis, Jestabiensis, Cardosensis, Anabiensis, Turbiensis, et locum sanctæ Deodatæ cum finibus suis; castrum quoque Sanaugia cum finibus suis, Calbiciano, Feners, Submonte, Letone, Clopedera, cum silvis et finibus earum. In pago Ausonensi Castellato et Turizella cum finibus suis. In Marfano ipsum alaudem, qui fuit de Guisado episcopo. In Gerundense villa Adeiz cum omni alode vel ipsa parochia; item in Urgello villam, quam dicunt Bascharam, cum finibus suis, et ipsam parochiam de Alasse, et ipsam villam de Boxedera, Nocolone, Sardina, Sallellas, cum fevo et alode comitale. In villa sancti Stephani fevo et alode comitale. In valle Andorra omnes alodes comitales, et ipsam de Montani cello vel de Cubilare cum finibus eorum. Castrum de Catorbite cum finibus suis, et villam de Salente cum finibus suis, et ipsum fevum de Archavelle etiam, et monasterium Sancti Petri in Schalas cum omnibus suis pertinentiis. Et ipsam turrem, quæ fuit de Marchuz, atque aliam turrem in fines Celsena, quæ fuit de Bellone sive tertiam partem telonei cum pertinentiis mercati, vel omnia quæ per aliqua munimina ad eumdem pium locum pertinere videntur, et quod amodo, et in antea, tu tuique successores legaliter acquisituri fueritis, cum magna securitate pacifice et quiete habere vel tenere, et possidere debeatis in perpetuum, ita ut nullus rex, nullus princeps, nullus comes, nullus marchio, nullus judex, neque ulla magna parvaque persona aliquam vim aut invasionem in eodem episcopio neque in suis pertinentiis unquam facere præsumat. Si quis autem temerario ausu, quod fieri non credimus, contra hujus nostræ apostolicæ confirmationis seriem venire tentaverit, sciat se domini nostri apostolorum principis Petri anathematis vinculo innodatum, et cum diabolo et ejus atrocissimis pompis, atque cum Juda traditore Domini et Salvatoris nostri Jesu Christi in æternum ignem concremandum, simulque et in voragine tartarea demersum cum impiis deficiat. Qui vero custos et observator hujus nostri privilegii exstiterit, benedictionis gratiam et vitam æternam à Domino consequatur.

Scriptum per manus Petri notarii et scriniarii sanctæ Romanæ Ecclesiæ, in mense maio, indictione quarta decima.

VIII.

Epistola Silvestri II papæ ad Robertum Vizeliacensem abbatem. — Privilegia Vizeliacensia confirmat [1].

Silvester episcopus, servus servorum Dei, dilecto filio Roberto, religioso abbati sancti Vizeliacensis cœnobii, omnique congregationi ejusdem monasterii, in perpetuum.

Quoties illa à nobis tribui sperantur quæ rationi incunctanter conveniunt, animo nos decet libenti concedere, et petentium desideriis congruum impertire suffragium. Atque ideo quia postulasti a nobis quatenus privilegium sedis apostolicæ monasterio Vizeliaco, cui præesse dignosceris, quod constat olim a Gerardo nobilissimo et christianissimo viro, nec non et Bertha uxore ejus, in honore Domini et Salvatoris nostri Jesu Christi, et veneratione beatissimæ Mariæ genitricis ejusdem Domini nostri, constructum in regno Burgundiæ, in parochia Augustodunensi, in pago Avalensi; quodque a præfatis fundatoribus B. Petro apostolorum principi liberali devotione et testamenti pagina collatum est, facere deberemus, veluti a prædecessoribus nostris piæ memoriæ Nicolao papa, atque Joanne, jamdudum factum fuisse : inclinati precibus tuis libenter fieri decrevimus. Per quod apostolicæ auctoritatis privilegium confirmamus atque statuimus ut nulli imperatorum, nulli unquam regum, nulli antistitum, nulli quacunque prædito dignitate, nulli cuiquam alii, de omnibus rebus mobilibus vel immobilibus quæ eidem monasterio a jam dictis fundatoribus, vel ab aliis quibuscunque personis collatæ et concessæ vel in futurum a quolibet de proprio fuerint jure donatæ, sub cujuslibet causæ occasionisve specie liceat minuere vel auferre, neque suis usibus applicare : sed cuncta quæ ibi oblata sunt vel offerri contigerit a præsenti XIV indictionis tempore illibata et sine inquietudine, in sustentatione jam dicti monasterii, et usi-

[1] Mansi. Concil. t. XIX. col. 243. Ann. 1001.

bus abbatum et monachorum sub regula Patris Benedicti ibi Deo militantium, volumus atque præcipimus possideri; ea videlicet conditione ut nullus successorum nostrorum pontificum in hac sancta sede, cui Deo auctore servimus, unquam vel usquam quiddam de eisdem rebus cuiquam beneficiare, commutare, aut sub censu quolibet concedere per futura tempora patiatur, sed censum tantummodo in testamento traditionis a fundatoribus, qui ex eodem monasterio hanc sanctam sedem Romanam hæredem fecerunt, etiam delegatum, unam videlicet libram argenti annis singulis successores nostri accipientes, piæ paternitatis suffragium eidem monasterio, et tibi successoribusque tuis ac monachis sub jam dicti Patris regula ibidem degentibus, sollicitudine pastorali vigilanter contra omnes infestantes impendere studeant. Item constituimus ut, obeunte abbate dicti monasterii, non alius ibi quacunque obreptionis astutia ordinetur, nisi quem consensus monachorum secundum timorem Dei et institutionem regulæ B. Benedicti elegerit, et hujus apostolicæ sedis pontifex providerit ordinandum. Unde constituimus, et apostolica auctoritate censemus, atque per hoc nostrum apostolicum privilegium confirmamus, ut nullus rex aut pontifex, vel abbas aut comes, vel qualiscunque magna parvaque persona, avaritiæ cupiditate corruptus, aut diabolica suggestione deceptus, audeat vel præsumat contra tuum honorem, o venerabilis Roberte abbas, qualicunque modo insurgere, vel in tuo loco aut de tuo honore molestias tibi inferre, vel de omnibus rebus monasterii quæ tibi tuisque decessoribus à nobis nostrisque antecessoribus per paginam privilegii concessa atque firmata sunt, aliquas invasiones vel rapinas sive violentias inferre; si non vult, auctoritate Dei et S. Petri et nostra apostolica excommunicatione a corpore et sanguine Domini nostri Jesu Christi, et ab ingressu ecclesiæ noverit se esse disjunctum. Hoc quoque capitulo præsenti subjungimus, ut locum avaritiæ secludamus, nulli unquam liceat de regibus, nulli de episcopis vel sacerdotibus, vel de quibuscunque fidelibus, per se suppositamve personam, de ordinatione ejusdem abbatis, aut clericorum, vel presbyterorum, aut de largitione chrismatis, vel de consecratione basilicæ, vel de quibuscunque causis ad idem monasterium pertinentibus, audere in qualibet specie exenii loco quidquam accipere, neque eumdem abbatem pro ordinatione sua aliquid

dare; neque episcopus civitatis ipsius parochiæ, nisi ab abbate ipsius monasterii invitatus, ibidem publicas missas agat, neque stationes in eodem cœnobio indicat, ne servorum Dei quies quocunque modo populari conventu valeat perturbari, neque mansionaticos exinde præsumat exigere. Susceptionem autem fidelium aut religiosorum virorum, atque beneficentiam quam jubet Apostolus cunctis exhibendam, pro possibilitate loci et facultate, non modo ibidem fieri denegamus, verum etiam suademus. Si quis vero regum, episcoporum, sacerdotum, abbatum, judicum, comitum aut sæcularium personarum, contra hanc nostræ institutionis paginam tentaverit, percussus apostolico anathemate, potestatis honorisve sui dignitate careat, reumque se coram divino judicio cognoscat; et nisi ea quæ a se male acta sunt defleverit, a sacratissimo corpore Domini nostri Jesu Christi alienus fiat, atque æterno examini districtæ ultionis subjaceat. Cunctis autem eidem loca justa servantibus sit pax Domini nostri Jesu Christi, quatenus et hic fructum bonæ actionis recipiant, et apud æternum judicem præmia æternæ pacis inveniant.

IX.

Litteræ Silvestri II papæ ad Ottonem III imperatorem, quibus significat se episcopo Ticinensi commendasse monasterium monialium Ticinensium, quod Senatoris apellatur, ipsumque rogat ut hujusmodi constitutionem confirmet [1].

In nomine sanctæ et individuæ Trinitatis, SILVESTER, servus servorum Dei, apostolicæ sedis humilis episcopus, OTTONI imperatori.

Pastorali cura semper vigilare ac laborare debita pro gregis salute decet ut vestro fulta præsidio nostras ecclesias protegere, tueri atque defendere nostra studeat providentia, ne iniquorum effrenata servicia, omnique timore libera, Deo famulantes sua peragere officia impediat. Vestris quippe antecessoribus, vestræque imperiali majestati notum esse scimus, monasterium quod Senator pro remedio animæ suæ et cunctorum fidelium, in honorem sanctæ Dei genitricis semperque virginis Mariæ Papiæ construxit, nostræ di-

[1] Muratori. Antiq. Ital. V. 991. Ann. 1001.

tioni deditum eo tenore ut pro tempore abbatissam, ex eadem congregatione electam ibi, quæ sanctas moniales regeret, consecraremus, et ab omni malorum hominum locum illum molestatione defenderemus. Nunc vero..... abbatissam et sanctas moniales Deo servientes, pessimorum opprimente calumnia, dum longe positi, ut decebat, defendere non potuimus : per interventum Widonis nostri Vicarii, ejusdem loci episcopi, vestra quoque imperiali suggerente majestate, illud monasterium ecclesiæ Sancti Syri concessimus, non ad dominium per subjectionem, neque per extra... dominationem, nec per aliquam conditionem, sed ad solam consecrationem et defensionem, ut pastor episcopus illius loci præsentem abbatissam et sanctas moniales ab omni inquietudine defendant, ita ut præfatus episcopus, vel aliquis de successoribus alicui meorum successorum aut imperatorum, per scriptum vel per aliquod ingenium..... constituere fecerit, statim monasterium nostræ consecrationis et vestræ defensionis revertatur. Quia nec nos nec aliquis aliter quam bonæ memoriæ Senator cum de eo constituerit, audemus..... vestram imperialem deprecamur clementiam, ut nostram constitutionem vestro corroboretis præcepto, et hanc firmetis rogo. Si quis vero episcopus aut aliqua magna vel parva persona bona ipsius ecclesiæ diminuere aut devastare, vel aliquod tributum exigere præsumpserit, anathematis vinculo ex parte S. Mariæ et sanctorum apostolorum Petri et Pauli, et omnium electorum Dei et nostra, nisi resipuerit, alligatum se sciat, et cum Juda proditore Domini in æternum damnatum. Hoc quoque ut firmius habeatur, manu nostra subter firmavimus, et nostro sigillo signavimus.

Silvester..... episcopus..... et sanctæ Mariæ virginis Dei genitricis manu propria corroboravimus.

Imperatoris Ottonis signum.

Scriptum per manus Petri scriptoris sanctæ Romanæ ecclesiæ.

Confirmatum per manus Gregorii chartarii sanctæ apostolicæ sedis.

Actum hoc Romæ, anno Dominicæ incarnationis millesimo primo, indictione tertiadecima, anno vero pontificatus Silvestri universalis papæ quarto.

Sigillum plumbeum appensum.

X.

Silvestri II epistola ad Odonem episcopum Gerundensem [1].

SILVESTER episcopus, servus servorum Dei, dilecto filio ODONI, episcopo sanctæ Gerundensis Ecclesiæ tuisque successoribus in perpetuum.

Desiderium quod, etc. Et ideo quia postulasti a nobis ut præfatum episcopatum sanctæ Mariæ Gerundensis ecclesiæ apostolicæ auctoritatis protectione muniremus, et omnia ei pertinentia perenni jure ibidem inviolabiliter permanenda confirmaremus, videlicet quantum habere videtur infra muros civitatis Gerundæ vel in ejus comitatu, una cum ecclesia sancti Felicis martyris et sancti Narcissi, quæ est juxta portam civitatis Gerundæ, cum omnibus eorum pertinentiis, et ecclesiam Sanctæ Mariæ, quam dicunt vulgo *Labisbal*, episcopalem, simulque cum ipso alaude, vel fiscus quem dicunt Fontanetus et Fonte Edeta, et Apiliares, et Ventinaco, et muro et murello de Palatiolo, et ipsam Fontem. Hæc omnia cum decimis, et primitiis et oblationibus, et servitium fiscale, et ipsum alaudem quem dicunt Parietes Rufini cum terminis et adjacentiis suis, et omnes ecclesias parochiales, vel appenditios qui sunt in omni comitatu Girundæ, et cum decimis, et primitiis, et oblationibus fidelium, et alaudes quæ ad ipsas ecclesias pertinent, vel habere videntur, et tertiam partem de ipsa moneta de civitate Gerunda, simul cum censu de ipsis Judæis, atque tertiam partem de ipso teloneo, de ipsis mercatis de prædicta civitate, vel de ejus comitatu, et tertiam partem de ipsis pascuariis de prædicto comitatu; et in comitatu Bisuldunensi ipsum alaudem quem dicunt Bascara, et ipsum alaudem de Crispiano cum eorum terminis et adjacentiis; et cellam sancti Laurentii, quæ est supra castrum Bobeta, quemadmodum Fredolo per præcepta regalia detinet; et ecclesiam Sancti Martini, quæ est in locum quem dicunt Calidas, cum omnibus quæ habere videtur; et omnes ecclesias parochiales, vel appenditias, quæ in prædicto comitatu Bisuldunensi sunt, qui sunt de prædicta sede, vel esse debent, cum decimis, et primitiis, et oblationibus, et alaudes quæ ad ipsas ecclesias

[1] Florez. España Sagrada. XLIII. 419. Ann. 1002.

pertinent, cum tertia parte de teloneo, et mercatos suos, et ipsos pascuarios; et in civitate Empurias omnia quantum ibi ipsa prædicta sedes habet cum ipso censu de ipso mari; et in comitatu prædicto Empuriense ipsum alaudem quem dicunt Uliano cum terminis et adjacentiis suis et cum servitio fiscale, et ecclesias quæ ibi sunt fundatæ cum decimis et primitiis et oblationibus quæ ad eas ecclesias pertinent; et ecclesiam Sancti Joannis quæ est in Bederga cum decimis, primitiis et oblationibus; et omnes ecclesias parochiales cum earum appenditiis, quæ in prædicto comitatu Emporitanense sunt, una cum decimis, et primitiis, et oblationibus, et alaudibus suis, quæ sunt de ipsis ecclesiis; et in Petralata ecclesiam Sancti Martini, cum decimis, et primitiis, et oblationibus suis; et in comitatu Petralatensi ecclesiam Sanctæ Mariæ cum decimis, et primitiis, et oblationibus, et alaudibus suis; et omnes ecclesias parochiales cum earum appenditiis quæ sunt in comitatu prædicto Petralatensi cum earum decimis, et primitiis, et oblationibus, et alaudibus; et tertiam partem de teloneo de ipsis mercatis, et tertiam partem de ipsis pascuariis; et ut absque jugo seu ditione cujuscunque personæ eum stabilire nostri privilegii pagina corroboraremus. Propterea tuis flexi precibus per hujus nostræ auctoritatis privilegium statuentes decernimus ut cuncta loca, etc., ita ut nullus judex, nullus marchio, etc. Qui vero custos, etc.

Scriptum per manum Petri notarii et scriniarii sanctæ Romanæ ecclesiæ in mense decembri, indictione prima. Bene valete.

XI.

Bulla Silvestri papæ II qua utrumque monasterium Stabulense et Malmundariense sub sua suscipit protectione mandatque ut in abbatis electione ex Stabulensi, si dignus reperiatur assumatur [1].

Silvester summus et universalis papa et beati Petri vicarius, servus servorum Dei, venerabili Stabulensium et Malmundariensium abbati Ravengero et omnibus in Christo pie vivere volentibus veram in Domino Jesu dilectionem ac mutuam fraternæ charitatis unanimitatem.

[1] Marten. ampl. Collect. II. 54. Ann. 1003.

Cum constat post primorum nostrorum parentum prævaricationem in liberi arbitrii abusionem genus humanum ei sententiæ addictum, ut et homo capitibus aliorum secundum Psalmographi vocem superponatur, ad compescendos scilicet humanæ voluptatis illicitos appetitus, et legibus non modo forensibus, verum etiam ecclesiasticis cohibeamur regulis ac rationibus, eousque progressa est auctoritatum institutio ut sancta sanctorum loca, quæ devotione fidelium fundata, cultui divino mancipata, plura a diversis stipendiorum eximia sunt adepta, non solum regalia, sed imperalia, ad immunitatem sui expostulent præcepta; verum etiam auctoritatis nostræ ad stabilitatem sui desiderent privilegia. Quapropter rogatu venerabilis Notgeri Leodiensis episcopi abbatiam Stabulensem vel Malmundariensem antiquorum regum et imperatorum munificentia nobiliter constructam, et semper tam nostrorum prædecessorum auctoritate quam regia immunitate defensam, sub eadem immunitatis nostræ tuitione suscipimus. Abbatem semper habeant, ea tamen præponderante ratione, Malmundariensium pace, ut quia beatus Remaclus utriusque monasterii constructor et Tungrensium antea episcopus et pastor maluit in altero eorum, id est Stabulensium, locum sepulturæ sibi diligere, ipsi primam electionis obtineant vicem, si apud eos melior meritis et instructior litteris inveniatur. Si autem non illic, sed Malmundarii melior reperiatur, utrique loco præficiendus potius quam externis assumptus intromittatur.

XII.

Silvester II ecclesiæ SS. Gervasii et Protasii, in comitatu Gabalitano a Stephano vice-comite et Angelmoda conjuge constructæ, beatoque Petro oblatæ protectionem suscipit [1].

Silvester episcopus omnibus fidei Christianæ fidei cultoribus.

Notum esse volumus Stephanum vice comitem et Angelmodam conjuges, ecclesiam sanctorum Gervasii et Prothasii de suis propriis constructam in comitatu Gabalitano positam, nostræ S. R. E. per donationis paginam donasse, etc. Unde placuit nobis eandem prædictam ecclesiam..... sub nostra protectione, etc., jubemus ut nullus rex, marchio, dux, comes, vicecomes

[1] Histoire de Languedoc. t. II. Preuves. pag. 154. Ann. 1003.

aut alius majorum, parvaque persona, illam ecclesiam aliquo modo inquietare vel molestare audeat, etc.

XIII.

Silvester II monasterium S. Trinitatis et S. Petri Burguliense, ab Emma comitissa Pictaviensi conditum, privilegiis ornat [1].

Silvester papa Emmæ comitissæ Pictaviensium.

Innotuisti auribus nostris quod, Deo donante et venerabili Gauberto abbate cogente et hortante, in loco qui vocatur Burgulius in honore sanctæ et individuæ Trinitatis et S. Petri apostolorum principis monasterium fundaveris, terris locupletaveris, rebus ditaveris, tuis precibus inclinati libenter assensum impendimus. Statuimus ergo, annuente Raynaldo Andegavensi episcopo, ut nullius civitatis pontifex concilium in eodem monasterio absque consensu et voluntate abbatis et monachorum ejusdem loci celebrare præsumat. Electionem vero abbatis, monachis ipsius loci licet agere, non ex alienis, sed ex propriis, cujus vita et mores secundum Deum sint. Quo electo, duci Aquitanorum filiisque ejus eum repræsentent, et ipse ei donum præbeat sine ulla contradictione aut aliqua contrarietate. Si quis vero abbas cupiditate aliqua accensus, aut potentia sæculi munitus, cum vi intrare in hanc abbatiam voluerit et hanc supradictam scriptionem præterire ausus fuerit, in horrendo judicio Dei incidat. Ecclesiæ autem ipsius monasterii in quibuscunque territoriis sitæ maneant absque alicujus episcopi, seu archidiaconi, nec non et alterius personæ inquietudine, excepto synodali, vel quæ vulgo *circada*, vel *parada*, dicuntur, etc.

Scriptum per manus Petri notarii et scriniarii sanctæ Romanæ ecclesiæ, indict. I. Bene valete, Silvester, qui et Gerbertus papa.

[1] Gall. Christ. t. IV. edit. I. Ann. 1003.

ACTA CONCILII REMENSIS

AD SANCTUM BASOLUM *

INCIPIT PROLOGUS SYNODI REMENSIS [1].

Licet æmuli mei dentes in me exacuant, dictaque et facta proscindere parent, plus tamen amicorum obsequio quam invidorum odio permoveor. Non enim ubi non erat timor, timere didici, nec amicorum infecta relinquere negotia. Accingor igitur, et summarum quidem genera causarum in Remensi concilio exposita breviter attingam, ut et gestorum veritas innotescat, et quæ a summis viris retractata sunt agnoscantur. Peto autem ab hujus sacri conventus prælatis, si quid minus grave vel parum comptum expressero, non suæ injuriæ sed meæ adscribi ignorantiæ: ab auditoribus quoque, ne me aliena vel parum dixisse denotent. Siquidem triplici genere interpretationis utendum fore censeo, scilicet ut quædam ad verbum ex alia in aliam transferantur linguam; in quibusdam autem sententiarum gravitas et eloquii dignitas dicendi genere conformentur; porro in aliis una dictio occasionem faciat, et abdita investigari, et in lucem ipsos affectus manifeste proferri. Quæ etsi ad plenum assequi non potuero, his tamen modis doctissimorum hominum sententias conabor interpretari. Sed earum amplificationes, digressiones, etsi qua ejusmodi sunt, quodam studio refringam, ne odio quarundam personarum potissimumque Arnulfi proditoris moveri videar, quasi ex ejus legitima depositione Remense episcopium legitime sortitus videri appetam. Alterius erit hoc operis aliisque implicitum quæstionibus, cum de propriis, communibus et differentiis episcoporum, archiepiscoporum, vel metropolitanorum, patriarcharum, seu primatum, vel etiam Romani episcopi potestate, ut animo concepi, prolixius disputabo.

(Explicit prologus Synodi Remensis.)

* Vide Pertz. Monumenta Germaniæ historica. Script. t. III, p. 658. — [1] L. *Gerb. papæ.*

INCIPIUNT CAPITULA.

1. Qui, et quo, et ex quibus provinciis, episcopi convenerint.
2. Prælocutio Arnulfi episcopi de examinanda Arnulfi causa.
3. Responsio Siguini archiepiscopi de cognitione judicii.
4. Objectio Daiberti archiepiscopi et Hervei episcopi.
5. Conquestio Brunonis episcopi.
6. Prosecutio Gotesmanni et Brunonis episcoporum de discussione Arnulfi.
7. Ratbodus episcopus Lotharienses episcopos chirographum Arnulfi reprehendere dicit.
8. Libellus Arnulfi.
9. Arnulfus episcopus eumdem libellum in parte vituperat et in parte laudat.
10. Exemplar libelli cujusdam hæretici conversi.
11. Confessio Adalgeri presbyteri.
12. Odo episcopus commonitorium Arnulfi et anathema inducit.
13. Gualterius episcopus ea reprehendit.
14. Guido episcopus aliud anathema inducit.
15. Siguinus archiepiscopus argumentatur Arnulfum et suos complices damnatos videri.
16. Exempla canonum de damnatis qui ministrant.
17. Arnulphi episcopi admonitio pro defensione Arnulfi.
18. Siguini archiepiscopi anathema pro eadem re.
19. Qui Arnulfum defendere conati sunt, et quibus exemplis.
20. Epistola Stephani archiepiscopi ad Damasum papam.
21. Rescriptum Damasi ad eundem.
22. Ratbodus episcopus decretalem tomum synodo porrigit pro Arnulfi defensione.
23. Brevis annotatio accusationis et defensionis Arnulfi.
24. Quod juste captus sit ex Africano concilio.
25. Exemplar epistolæ regis ad Romanum pontificem directæ pro causa Arnulfi.
26. Item episcoporum ad eundem.
27. Quid regis et Brunonis episcopi legati Romæ egerint.

[1] L. G. *Retineri.*

INCIPIT SYNODUS REMENSIS.

1. Anno ab incarnatione Domini nostri Jesu Christi DCCCCXCI, indictione quarta, anno V[1] regni domni Hugonis augusti et excellentissimi regis Rotberti IV[2] congregata est synodus in Remensi territorio. Actum est autem magna industria principum, ut quia omnes Galliarum episcopi eo convenire non poterant, propter quasdam regni necessitudines, ii maxime convenirent qui conprovinciales essent, deinde ex vicinis provinciis fama et dignitate honestiores, et qui legatione suarum provinciarum digni viderentur, suorumque fratrum absentiam sua præsentia sustinere possent.

Igitur XV kal. jul. collecti sunt in basilica domni Basoli confessoris Remorum quidem diœcesanei : Guido Suessonicæ[3] urbis episcopus, Adalbero Laudunensis, Herveus Belvacensis, Gotesmannus Ambianensis, Ratbodus Noviomensis, Odo Sylvanectensis; ex provincia Bituricensium, quæ Aquitanorum esse putatur, Daibertus archiepiscopus; ex provincia Lugdunensium prima : Gualterius[4] episcopus Augustidunensis, Bruno Lingonensis, Milo Matisconensis; ex provincia Senonensium, quæ est prima Sequanorum metropolis Remensique provinciæ contigua, Siguinus archiepiscopus, Arnulfus Aurelianensis, Herbertus Autisioderensis. Præterea diversarum urbium abbates quam plurimi aderant, qui post solitariam episcoporum disputationem residere jussi sunt. Habitaque ratione totius summæ synodi, dignitas prælaturæ ac potestas quasi judiciaria stetit penes archiepiscopum Siguinum, quem et ætas et vitæ meritum ac scientia commendabant. Arnulfus autem, venerabilis episcopus, ordinis custos ac omnium gerendorum interpres declaratus est, eo quod inter omnes Galliarum episcopos sapientia et eloquentia clarior haberetur. Hunc post expositam allegationem eorum sacerdotum qui minime adesse poterant, postque totius cleri ingressum, quibusdam sententiis pertractatis, hoc modo prælocutum accepimus.

[1] G. omitt. *V*. — [2] L. omitt. *IV*. — [3] G. *Suessionicæ*. — [4] G. *Gualterus*.

II. « Ita quidem est ut dicitis, reverentissimi Patres : nullus tumultus, nullus accusator improbus, nullus judex iniquus hoc sanctum concilium agitare debet. Servetur unicuique personæ suus locus, debita reverentia : nullusque aut se aut alium præjudicio gravari putet, cum sit libera facultas et proponendi, et sciscitandi, et respondendi. Consultationes autem sive deliberationes sic in medio locentur, ut nemo causetur imponi sibi quod nolit, aut eripi quod velit. Sane quoniam me priorem dicere voluistis, dicam quod sentio, in præsentia vestra et cleri nuper admissi [1], idque paulo altius repetam, ut res bene digesta melius innotescat. Ego quippe cum inter varios tumultus bellorum pro pace ecclesiæ, cui auctore Deo deservio, totis viribus elaborarem, novi nuncii fama, inauditi sceleris rumore, sic subite turbatus sum, ut etiam in vilibus rebus lingua balbutiret, intellectus hebesceret. Ferebatur quippe illa nobilis urbs Remorum dolo proditionis hostibus patuisse, prædæ ac direptioni cessisse, sancta sanctorum armata militum acie polluta fuisse. Horum omnium malorum incentor, auctor, quod sine magno dolore animi referre nequeo, is qui tutari debuerat, Arnulfus episcopus nuntiabatur. Sacerdotalis dignitas hujus causa impetebatur, vixque erat qui nostro ordini non insultaret. Nunc quoniam religionis amore et studio serenissimi regis nostri domni Hugonis congregati sumus, quærendum est, quomodo tanta infamia carere possimus, et si frater et coepiscopus noster Arnulfus illata crimina diluere queat [2], vel crimen regiæ majestatis propulsare. Scitis enim omnes nos insimulari probro infidelitatis et perfidiæ, causa unius. « Si, inquiunt, justis episcopi utuntur legibus fidissimique suis regibus sunt, cur hominem impurissimum suis legibus non puniunt? Nimirum aliorum flagitia ideo moliuntur celare, ut impune liceat eis peccare. » Absit hoc a vestro sanctissimo cœtu! Absit ut contra divinas et humanas leges quemquam moliamur defendere vel damnare! Dicant tantum qui noverunt seriem gestorum, iique [3] suos exponant casus, qui graves, ut ipsi asserunt, injurias pertulerunt. Tum si qua contradictio fuerit oborta, discussis partibus ex auctoritate canonum judicium promulgetur [4]. »

III. Tum Siguinus : « Non patiar, inquit, discussionem fieri ejus qui di-

[1] L. *ammissi.* — [2] L. *quærat.* — [3] G. *sique.* — [4] G. *promultetur.*

citur esse majestatis obnoxius, nisi forte convicto supplicii indulgentia promittatur. » Simulque xxxi caput Toletani concilii prolatum est ex eadem re :

« Sæpe principes contra quoslibet majestatis obnoxios sacerdotibus negotia sua committunt, et quia sacerdotes a Christo ad ministerium salutis electi sunt, ibi consentiant regibus fieri judices, ubi jurejurando supplicii indulgentia promittitur [1], non ubi discriminis sententia præparetur. Si quis etiam sacerdotum contra hoc commune consultum discussor in alienis periculis extiterit, sit reus effusi sanguinis apud Christum, et apud ecclesiam perdat proprium gradum. »

IV. « Gravissimum vero est, ait Daibertus, ideo te judicem præbere in alienis negotiis, ut cum reum convincis, tu concidas; cum dijudicas, tu damnatus abeas [2]. » — « Si hoc, inquit Herveus episcopus, periculosum est, videte ne sit periculosius judicia ecclesiastica deinceps a secularibus non expectari. Consequens enim est ad forensia jura nos protrahi, si divinis legibus in aliquo videmur obniti. At quomodo sine judicio relinquetur, quod commissum esse constiterit? vel cur contra principem nostrum causabimur, si quod attingere non audebimus, judiciaria potestate coercebitur [3] ? »

V. Bruno episcopus dixit : « Nullum certe vestrum æque turbat tanti discriminis examen. Ego quippe solus ob hunc infelicissimum per ora omnium volito. Ego eum in has miserias præcipitasse videor, qui contra omnium bonorum vota, memetipsum in pignus obsidis dedi, pro spe conservandæ fidei; tanti erant apud me regis Lotharii merita, tantumque me carnis affinitas permovebat! Et cum scirem hunc Laudunensis urbis pervasorem, totiusque tyrannicæ factionis fuisse principem, sub obtentu tamen hujus honoris, ad meliorem statum vitæ attrahere nisus [4] sum, ut qui discordiarum et bellorum incentor extiterat pacis et charitatis ipse jaceret fundamenta. Attendite pacis principia, attendite hominem mala pro bonis reddentem, homines mihi percharos et ad usum vitæ multum necessarios, id est unicum fratrem meum comitem Gislebertum, meumque consobrinum comitem Guidonem, cum ceteris quorum amicitia gloriabar, sua simulata captivitate veræ captivitati contradidit. Me pacis sponsorem in mortis discrimine dereliquit; et o impu-

[1] G. *promittetur*. — [2] L. *habeas*. — [3] Edd. *conceditur*. — [4] L. *visus*.

dens audacia hominis, qui mei, immo sui, et totius Ecclesiæ homicida, adhuc improba fronte negat quod negari non potest. Certe ex his quæ confitetur eliciemus ea quæ propalare erubescit. Certe in præsentia regum, in præsentia episcoporum, ante ora cleri et populi, sacramento volens obligatus est se principibus suis adjumento futurum, consilio et auxilio, secundum suum scire et posse, contra Karolum, itemque inimicis dominorum suorum nec consilium nec auxilium se laturum scienter ad eorum infidelitatem, neque pro præterito aut futuro sacramento se præsens relicturum. Annon erat inimicus Karolus qui regnum pervadere nitebatur? Annon inimici Rotgerus et Mannases, qui clerum et populum ejus in ecclesia ipsius armata militum manu ceperant? Hos ipse[1] consecretales et primos amicorum esse fecerat; hos eorum bonis ditaverat qui se elegerant, qui sibi principatum contulerant, quibus sine perjurio auferre nihil poterat, quos necessario juvare debebat nisi in se peccarent. At quid peccaverunt? Fidemne promissam servare quod sibi persuadere nisi sunt? Ignoscite, fratres, si dolor nimius de gravitate sacerdotali aliquid derogavit, et si orationem finire non sinit, quam vestra intelligentia ex præcedentibus ad plenum comprehendit. »

VI. Hic Gotesmannus[2], Ambianensis ecclesiæ episcopus, subintulit : « Multa venerabilis pater Bruno prosecutus[3] est, quæ quanto magis fidem dubiis faciunt, tanto magis reum majestatis arguunt, ac sacerdotio indignum revincunt. Sed quia paulo ante de periculosa discussione sermo habitus est, velim nosse, quid pater Bruno inde sentiat. Non est enim æquum nos fieri auctores effundendi sanguinis, qui debemus esse auctores salutis. » Et ille : « Sentio, inquit, reverendi Patres, et hoc vos intelligere quod dicitis, et alterum pudori esse quod tacetis. Nam movent vos divinæ leges, movet etiam homo affinitate carnis mihi conjunctissimus, utpote avunculi mei regis Lotharii filius : habeo et rependo charitati vestræ multiplices grates. Sed absit hoc a me, ut amori[4] Christi amorem sanguinis præferam, aut ut meo sanguine, quantum in me est, ecclesia Dei polluatur. Ergo, agite, discussionem simul et judicium aggrediamur[5], nec sanguinis effusionem perhorrescite, cum apud benivolentiam principum juste petita obtinere non difficile sit.

[1] G. *iste*. — [2] G. *Godesmanus*. — [3] G. *properseeutus*. — [4] G. *amore*. — [5] G. *aggrediatur*.

Cum hoc maxime sit pertimescendum, ne dum forte uni personæ parcere volumus, sicut frater et coepiscopus noster Herveus paulo ante retulit, et eam et omnes ecclesiasticum ordinem sub periculo sanguinis relinquamus. Itaque is presbyter qui urbis portas aperuit, intromittatur si placet, atque gestorum ordinem pandat. » Ab universis dictum est : « Placet. »

VII. « Quoniam, » inquit Ratbodus, Noviomensis ecclesiæ episcopus, « a multis nostrorum fratrum audio dici, libellum fidelitatis sub specie chirographi editum ab Arnulfo, ad damnationem ejus posse sufficere, quoniamque Lotharientium quosdam contra hanc scripturam fama est disputare, interim de hac re judicium tantorum Patrum experiri velim, quidque de eo sentiendum sit agnoscere. » Synodus dixit : « Proferatur in medium. » Prolatus est itaque libellus chirographi ad hunc modum :

VIII. « Ego Arnulfus, gratia Dei præveniente, Remorum archiepiscopus, promitto regibus Francorum, Hugoni et Rotberto, me fidem purissimam servaturum, consilium et auxilium, secundum meum scire et posse in omnibus negotiis præbiturum, inimicos eorum nec consilio nec auxilio ad eorum infidelitatem scienter adjuturum. Hæc in conspectu divinæ majestatis, et beatorum spirituum, et totius ecclesiæ assistens promitto, pro bene servatis laturus præmia æternæ benedictionis. Si vero, quod nolo et quod absit, ab his deviavero, omnis benedictio mea convertatur in maledictionem, et fiant dies mei pauci, et episcopatum meum accipiat alter. Recedant a me amici mei, sintque perpetuo inimici. Huic ergo chirographo a me edito in testimonium benedictionis vel maledictionis meæ subscribo, fratresque et filios meos ut subscribant rogo. Ego Arnulfus archiepiscopus subscripsi. »

IX. Quo perlecto [1], Arnulfus Aurelianensis ecclesiæ venerabilis episcopus subjunxit : « Habet, inquam, hæc scriptura maximam vim reprehensionis; habet etiam subtiles defensionis vires, habita ratione personarum. Nam ejus auctor Arnulfus detestabilis est, eo quod ob immensum ambitum affectati honoris inauditum sæculo prius monimentum sui detestabile reliquit. Qui vero commentati sunt, rem utilem ac necessariam fecisse visi sunt, ut si aliquando fidem promissam pernegare vellet, scriptura contra se testis exis-

[1] G. *perfecto.*

teret, et si deviaret ipse contra suam professionem et subscriptionem veniens, honore se privaret; et ne forte peccans nomine summi pontificis diutius defenderetur, ipse summus pontifex sententiam suæ damnationis in se dixisse visus est. Sed quia presbyter adest, finem dicendi faciam, ut ipsi locus pateat. » Interim tamen dum presbytero standi locus eligitur, significabat sibi assidentibus, quendam episcopum, ex hæresi ad fidem catholicam conversum, beato Gregorio similem libellum porrexisse; sed hoc interesse, quod hic Arnulfus malarum causarum rationibus permotus sit, id est perfidia et cupiditate, ille autem optimarum, id est fide catholica et amore habendi Deum. Erat vero ibi ita scriptum inter cetera :

X. « Et ideo postquam, comperto divisionis laqueo quo tenebar, diutina mecum deliberatione pertractans, prona et spontanea voluntate ad unitatem sedis apostolicæ divina gratia duce reversus sum; ne [1] non pura mente sed simulate reversus existimer, spondeo sub ordinis mei casu et anathematis obligatione, atque promitto tibi, et per te sancto Petro apostolorum principi, atque ejus vicario beatissimo Gregorio, vel successoribus ipsius, me numquam quorumlibet suasionibus, vel quocumque alio modo, ad schisma de quo Redemptoris nostri misericordia liberante ereptus sum, reversurum, sed semper me in unitate sanctæ ecclesiæ catholicæ et communione Romani pontificis per omnia permanere. Unde juratus dico per Deum omnipotentem, et hæc sancta quatuor evangelia quæ in meis manibus teneo, et salutem geniumque Mauricii atque Theodosii dominorum nostrorum rei publicæ gubernatores, me in unitate, sicut dixi, ecclesiæ, ad quam Deo propitio sum reversus, et communione Romani pontificis semper et sine dubio permanere. Quod si, quod absit, aliqua excusatione vel argumento ab hac me unitate divisero, perjurii reatum incurrens æternæ pœnæ obligatus inveniar, et cum auctore schismatis habeam in futuro sæculo portionem. »

XI. Adalgerus : « Scio me, inquit, non magnam habiturum expectationem in dicendo, reverentissimi Patres, cum omnia quæ pro defensione mea dicturus sum, contra me fortasse videantur. Hoc enim et in initio intellexi, cum Dudo, Karoli miles, ut hujus proditionis auctor existerem, machinatus est.

[1] L. *nec.*

Cui cum responderem cur ex tanta massa hominum ego clericus et sacerdos potissimum eligerer, ut seniorem et episcopum meum traderem ob causam Karoli ad quem nihil attinebam : primum socordiam et fatuitatem hominum me scire dicebat; meum autem ingenium, prudentiam, animi magnitudinem, miris laudibus extollebat; denique ipsum meum seniorem hoc ita velle, sibique ita præcepisse. Cui cum fidem quasi spopondissem, non tamen satis tutum fore hoc mecum reputabam, nisi ex ipsius senioris ore non bene credita per memet ipsum sine interprete recognoscerem; ejus amor, ejus imperium me in has præcipitavit miserias. Quærebam tamen ex eo, cujusnam fretus auxilio imperata perficerem, et si sibi pertimescendum foret? Qui cum Karolum sibi patruum esse dixisset, Mannassen quoque et Rotgerum sacramenta quæ voluerit præstitisse, avunculum suum Rotbertum, Karoli servum, comitem fidissimum fore designavit, cum aliis quibusdam. Et ut hoc factum sub specie honesti tegeretur, manus et sacramenta simul Karolo præbui, sed jussu ipsius; claves urbis accepi, sed a manu ipsius; portas aperui, sed illius præcepto. Hæc si quisquam vestrum aliter esse putat, meque indignum cui credatur, credat igni, ferventi aquæ, candenti ferro; faciant fidem tormenta, quibus non sufficiunt mea verba; ipsi hostes mei, quibus nuper invisus esse cœpi, testimonio erunt, cum suo me beneficio vivere comprobabunt; quando vestrum anathema perhorrescens, eorum tunc miseratione gladios Richardi, fratris episcopi, vix evasi, hanc meam confessionem expavescentis. »

XII. Ad hæc Odo episcopus Silvanectensis : « Bene nunc, inquit, anathema in memoriam redit. Pater enim Arnulfus hunc nostrum Arnulfum in chirographo se damnasse dixit; nos autem quoddam scriptum ab eo in tempore ipso accepimus per manus Guidonis venerabilis episcopi, in quo et confessio sui facti et damnatio ipsius contineri videbatur; quod in præsenti jubeat recitare sanctitas vestra. » Synodus dixit : « Recitetur. » Recitatum est itaque in hunc modum : « Arnulfus gratia Dei archiepiscopus, commonitorium [1] prædonibus Remorum. Quid tibi vis prædonum Remensium scelerata manus? Nichilne te movent pupilli et viduæ lacrimæ nec advocatus eorum, velis nolis, Dominus tuus, ipse testis, et judex, et gravis ultor, cujus judicium non effu-

[1] G. *commonitorum.*

gies? Vide quid ante oculos ipsius egeris : sanctam pudicitiam virginum non erubuisti; matronas etiam barbaris verendas nudas reliquisti; orphanum et pupillum non respexisti. Parum tibi hoc; accessisti ad templum matris Dei, cunctis mortalibus reverendum. Ejus atrium perfregisti, polluisti, violasti. Quod oculi tibi viderunt, concupiisti. Quod manus attrectare [1] potuerunt, rapuisti. Et nos quidem contra divinum ac humanum jus misericordia abutentes, quod cibi et potus abstulisti, non indulgemus, sed propter impia tempora non exigimus. Exigimus autem reliqua omnia quæ pollutis manibus pervasisti, ac retines. Redde ergo, aut sententiam damnationis in pervasores rerum ecclesiasticarum a sacris canonibus promulgatam, eamque [2] in te latam multotiensque ferendam excipe :

ANATHEMA IN PRÆDONES [3].

« Auctoritate omnipotentis Dei Patris, et Filii, et Spiritus sancti, interveniente et adjuvante beata Maria semper virgine, auctoritate quoque ac potestate apostolis tradita nobisque relicta, excommunicamus, anathematizamus, maledicimus, damnamus, et a liminibus sanctæ matris ecclesiæ separamus vos Remensium prædonum auctores, factores, cooperatores, fautores, a propriis dominis rerum suarum sub nomine emptionis abalienatores. Obtenebrescant oculi vestri qui concupiverunt, arescant manus quæ rapuerunt, debilitentur omnia membra quæ adjuverunt [4]. Semper laboretis, nec requiem inveniatis, fructuque laboris vestri privemini; formidetis et paveatis a facie persequentis et non persequentis hostis, ut tabescendo deficiatis. Sit portio vestra cum Juda traditore Domini in terra mortis et tenebrarum, donec corda vestra ad plenam satisfactionem convertantur. Hic autem sit modus plenæ satisfactionis, ut omnia injuste ablata, præter cibum et potum, propriis dominis ex integro restituatis, coramque Remensi ecclesia pœnitendo humiliemini, qui sanctam Remensem ecclesiam reveriti non estis; nec [5] cessent a vobis hæ maledictiones scelerum vestrorum persecutrices, quamdiu permanebitis in peccato pervasionis. Amen. Fiat. Fiat. »

[1] G. *attractare.* — [2] L. *eam.* — [3] G. omitt. *Anathema in prædones.* — [4] L. omitt. *debilitentur..... adjuverunt.* — [5] L. *ne.*

XIII. Quo perlecto, Gualterius Augustidunensis ecclesiæ episcopus : « Quidnam[1], inquit, hoc portentum est? Satisne sanæ mentis est hic episcopus, qui pro jactura vilissimæ supellectilis reos damnat, super sui autem et cleri et populi captivitate tacet? Pro pauperum tuguriis forte magis carie quam vi ruentibus anathematizat, et pro templo Dei per orbem terrarum famosissimo nihil dicit? Nempe omnis terrena creatura homine vilior est, et omne manufactum ædificium templo Dei vilius. Sed quia forte Apostolus dicit : *Si esurierit inimicus tuus, ciba illum; si sitit, potum da illi* (Rom. XII, 20), tamquam pietate usus prædonibus cibum et potum indulget, attamen ab auro et argento deterret. Quid hoc ad pauperes Christi? Certe ii aurum et argentum non perdiderunt quia non habuerunt; sed cibum et potum, quem ad usum vitæ non sine magno labore conquisiverunt. Ecce audiistis, fratres, argumentum perditi hominis, pauperum necatoris, prædonum nutritoris. Intellexistis quia ad hoc voluit capi, ut sua simulata captivitas veram nobilium efficeret captivitatem. Ideo sacrilegos a communione non arcet, quia se auctorem sacrilegii esse cognoscit. Nec sic tamen evadit, dum auctores, inventores, factores, cooperatores, fautoresque simul permiscet. Ipse enim auctor, cujus consilio et imperio proditio facta est; ipse factor et cooperator, ut per quendam sapientem dicitur : *Comites illi tui, manus erant tuæ;* ipse fautor, qui usque in præsens tacendo consensit, et, ut fama est, magnis insuper beneficiis cumulavit. Tendit materia hæc in immensum; sed contraho sermonem qua possum brevitate, ne videar quasi criminales dictare. »

XIV. Guido episcopus : « Si in propriis conscriptionibus, ubi cavere sibi potuit Arnulfus, ita læsus est, quomodo in proxima synodo Sylvanectis habita damnatus non est? Conveneramus quippe in unum nos omnes qui hic adsumus Remorum diæcesanei, conquestum sanctam Remensem ecclesiam, nostrarum omnium matrem, desolatum iri. Metropolitanus noster cum clero et populo teneri ab hostibus prædicabatur. Rumor tamen ab eo factæ proditionis frequens erat. Itaque nostrorum comprovincialium communi consultu statuimus anathema in reos, quod nullus aliquo modo se occultans subterfugere posset. Ejus exemplar, si placet, proferatur. » Prolatumque est in hunc modum :

[1] G. *Quodnam.*

ORATIO INVECTIVA EPISCOPORUM REMENSIS DIOECESEOS VICE DECRETI HABITA SYLVANECTIS.

« Quousque se extendet effrenata licentia vestra, alterius proditoris Judæ satellites? Ad quem finem scelerum progredietur incœpta audacia vestri ducis? ducis dicimus Adalgeri presbyteri, qui nomen sacerdotalis dignitatis suo nomine polluit. Te igitur interpellamus, funeste presbyter. Quid tibi visum est post illa cruenta arma, quibus te Lauduni exercuisti, ut iterum vilis apostata factus, Arnulfum Remorum archiepiscopum traderes, cum ante eum velut fidissimus custos cubares, conviva assiduus esses, consilia disponeres, sacrosancta administrares? Num rigorem ecclesiasticæ severitatis, vel judicium omnipotentis Dei effugere te putasti? Urbis portas aperuisti, hostes introduxisti, venerabile templum matris Dei atque ipsis barbaris reverendum, velut hostium castra oppugnasti. Num etiam vos prædonum maxima portio, qui ecclesiæ ingentibus beneficiis eratis obligati, qui dicitis: *Hæreditate possideamus sanctuarium Dei*, qui signa militaria, loricati et galeati, cum scutis et lanceis ante aram beatæ Dei Genitricis intulistis, qui pollutis manibus pastorem cum clero et populo intra sancta sanctorum comprehendistis, custodiæ distribuistis, carceri mancipastis, et adhuc retinetis; num inquam vos divina jura effugietis? Vos quoque, quorum dolo et fraude, consilio et auxilio, tantum scelus factum est, cum his qui principes tanti facinoris fuerunt consociandi estis, ut pœnam peccati simul feratis, qui in [1] causa peccati simul conspirastis, bonaque civium Remensium, prædones impiissimi, velut sub hasta distraxistis. Nec etiam vos abesse debetis, qui in Adalberonem Laudunensem episcopum non minus levia perfecistis; et ut pullulantem hæresim rescindamus, quæ dictitat omnia licere Karolo etiam in sacris locis, Remensem simul ac Laudunensem ecclesiam, utramque sacrilegio quamvis dissimili pollutam, a sacris removemus officiis, donec legitime reconcilietur utraque. Et ne quis nos talibus monstris hominum favere, talibus negotiis assensum præbituros putet, sed pro fide qua vivimus omnibus expositos periculis, sententiam nostram ita confirmamus, stabilimus, corroboramus :

[1] L. omitt. *in*.

ANATHEMA IN REOS.

Auctoritate omnipotentis Dei Patris et Filii et Spiritus sancti, interveniente et adjuvante beata Maria semper virgine cum omnibus sanctis, auctoritate quoque ac potestate apostolis tradita nobisque relicta, excommunicamus, anathematizamus, damnamus, et a liminibus sanctæ matris ecclesiæ separamus, Adalgerum presbyterum, diaboli membrum, episcopi cleri et totius populi Remensis traditorem; eos quoque qui hujus traditionis extiterunt inventores, auctores, factores, cooperatores, fautores, civiumque depopulatores et a propriis dominis rerum suarum sub nomine emptionis abalienatores. His adjungimus Laudunensis episcopii pervasores, ac ipsius episcopi gravissimos tortores. Fiat illis sicut scriptura dicit : *Qui dixerunt : Hæreditate possideamus sanctuarium Dei, Deus meus, pone illos ut rotam, et sicut stipulam ante faciem venti. Sicut ignis qui comburit silvam, et sicut flamma comburens montes, ita persequeris eos in tempestate tua, et in ira tua turbabis eos. Imple facies eorum ignominia, et quærent nomen tuum, Domine. Erubescant et conturbentur in sæculum sæculi, et confundantur et pereant; et cognoscant quia nomen tibi Dominus, tu solus altissimus in omni terra* (Ps. LXXXII, 13-19). Et quia pupillum et viduam non miserati sunt, neque templa Dei reveriti, dominiumque ecclesiarum sibi usurpaverunt, fiant filii eorum orphani et uxores viduæ; scrutetur fœnerator omnem substantiam ipsorum, et diripiant alieni labores illorum. Nutantes transferantur filii eorum, et mendicent, ejiciantur de habitationibus[1] suis. Fiant dies eorum pauci, et principatum eorum accipiat alius. Et duplici contritione contere eos, Domine Deus noster, nisi resipiscant et ecclesiæ catholicæ fructuosa pœnitentia satisfaciat. Amen. Fiat. Fiat. »

XV. Siguinus archiepiscopus : « Pervenit hoc scriptum ad notitiam Arnulfi? » — Dictum est pervenisse. — Subjunxit : « Suspendit se post ab eorum communione quos justissime damnatos accepit? — Immo, inquiunt, eos omni fidelium communione dignos habuit. — Ego, inquit, non satis admirari queo super ejus[2] audacia. Primum ipse prædones suos a communione

[1] L. omitt. *de habitationibus suis*. — [2] G. *hujus*.

removit eisque modum damnationis præscripsit, ut omnia injuste ablata restituerent[1], coramque Remensi ecclesia humiliarentur, qui sanctam Remensem ecclesiam reveriti non essent; et sicut paulo ante a quibusdam fratribus mihi relatum est, restitutio amissarum rerum aut vix ulla facta est aut nulla; pœnitentia autem a nullo publice suscepta, ob facinus publice admissum. Occulte autem qui potuit, cum scriptum sit : *Qui publice peccat publice pœniteat;* vel quomodo pro vili supellectile reos damnavit, sicut frater et coepiscopus noster Gualterius paulo ante retulit, pro violata ecclesia a communione nullum removit? An vile putavit esse crimen, quod divinæ leges per se totum ulcisci posse non putant, nisi ad humana jura transfundant? Sic enim scriptum est in Toletano concilio capitulo X : « Nullo teneantur eventu necessitudinis, qui dominicis se defendendos commiserunt claustris. Si quis autem hoc decretum violare temptaverit, et ecclesiasticæ excommunicationi subjaceat, et severitatis regiæ feriatur sententia. » Ecce hic plane dicitur, quod ab episcopis excommunicandi sint hi sacrilegi, et a rege digna pro meritis pœna animadvertendi. Sed quis episcopus absolvere potest, nisi pœnitentem[2] et digna satisfactione veniam postulantem? At hi quando satisfecerunt ut absolvi possent, cum neminem revera captum abire liberum siverint! Sed esto, Arnulfus eos absolverit; cur ergo clericus ejus Raineri vicedomini filius retentus est? Si per vim factum est, et Arnulfo invito, in crimine sacrilegii permanentes, etiam ab idoneo episcopo absolvi non potuerunt: si autem eo consentiente, obligationem pro absolutione ab obligato acceperunt. Item, esto, Arnulfus eos absolverit : quomodo id sine suorum clericorum præsentia potuit? At eos non interfuisse constat dum absolverentur. Interfuerunt autem dum obligarentur. Irrita igitur habenda est, quæ solemnis debuit esse, si in abditis absolutio facta est. Scriptum quippe est in concilio Carthaginis capitulo XXIII : « Ut episcopus nullius causam audiat absque præsentia clericorum suorum, alioquin irrita erit sententia episcopi, nisi clericorum præsentia confirmetur. » Et quia scriptum est : *Impius cum in profundum peccatorum venerit contemnit* (Prov. XVIII, 3), tantorum scelerum ipse sibi conscius, sacrosancta tractare non erubuit in ecclesia, quam fratres

[1] G. *restituerant*. — [2] G. *pœnitentia*.

et coepiscopi nostri Remorum diœceseos nostro consultu a communione suspenderant justissimis de causis. Quapropter, si placet, capitula canonum super his perquirantur, ut nemo causetur, hunc nostro, sed sanctorum Patrum damnatum esse judicio. » Synodus dicit : « Placet, perquirantur. » Perlatæ sunt itaque in medium hæ sententiæ.

XVI. *De damnatis et ministrare tentantibus. Ex concilio Antiocheno, capitulo IV.* « Si quis episcopus damnatus a synodo, presbyter aut diaconus a suo episcopo, ausi fuerint aliquid de ministerio sacro contingere, sive episcopus juxta præcedentem consuetudinem, sive presbyter aut diaconus, nullo modo liceat ei nec in alia synodo restitutionis spem aut locum habere satisfactionis, sed et communicantes ei omnes abjici de ecclesia, et maxime si, posteaquam didicerint adversum memoratos prolatam fuisse sententiam, eisdem communicare tentaverint. *Item :* Si quis excommunicatus ante audientiam communicare præsumpserit, ipse in se damnationem protulit. » *Ex concilio Carthaginis, cap. XX.* « Item placuit universo concilio, ut qui excommunicatus fuerit pro suo neglectu, sive episcopus sive quilibet clericus, et tempore excommunicationis suæ ante audientiam communionem præsumpserit, ipse in se damnationis judicetur protulisse sententiam. » *Ex concilio Carthaginis, cap. XIII.* « Ut episcopus qui contra suam professionem in concilio habitam venerit, deponatur. Si quis contra professionem vel subscriptionem suam venerit in aliquo, ipse se honore privabit. »

XVII. Arnulfus episcopus dixit : « Quamvis hæc ita se habeant, reverendissimi Patres, certumque sit hunc Arnulfum omnium Patrum concordibus damnari sententiis, tamen ne in invidiam adducamur, admoveantur [1] si qui sunt studiosi ejus defensionis, habeantque locum contradicendi, suumque Arnulfum quomodolibet defensandi. Sitque hoc nostrum edictum sub disciplina ecclesiastica, ita ut nullus deinceps excusandi pateat locus. Excuset nunc, qui eum justas putat habere causas. Hic clerus ipsius adest ; hic abbates scientia et eloquentia non ignobiles. Erigant jacentem, attollant humiliatum ; et si injuste dejectum existimant, qua justitia reformari debeat edoceant. Non enim in ruina fratris et consacerdotis nostri lætari nobis fas est, nec quisquam

[1] G. *admoneantur.*

injuriam sui ducet, si ea quæ contra Arnulfum dicta vel facta sunt veracibus cognoverit refelli assertionibus. »

XVIII. Siguinus archiepiscopus dixit : « Sicut frater et coepiscopus noster venerabilis Arnulfus peroravit, auctoritate Dei Patris omnipotentis et Filii et Spiritus sancti, adjuvante beata Maria semper virgine cum omnibus sanctis, auctoritate quoque hujus sacri conventus, præcipimus ut nemo in hac synodo silentio tegat quæ pro defensione Arnulfi putaverit esse idonea, vel si ea quæ circa ipsum facta sunt reprehensione digna existimat. Nec deinceps alicui licentia [1] pateat refricandi aut remordendi, quod hoc sacrosanctum [2] concilium decreverit, qui se nunc defensioni subduxerit, cum utique et ex tanto tempore excurrere [3] potuerit, et nunc ei omnis copia dicendi adsit. Sed nec occasione insidiarum sibi quisquam blandiatur, cum sciamus principes nostros omnibus licentiam absque injuria veniendi et causas proprias exponendi quæ vellent concessisse. Sit accusatoribus sive obtrectatoribus, tam præsentibus quam futuris, vel contra Arnulfum, vel contra nos, testis conscientia præsens, qua in extremo examine quisque dijudicandus est; sit nobis judicantibus præsens forma Christi in ultimo judicio judicantis; habeant defensores exemplar misericordiæ, qua misericordibus miserendum est. »

XIX. Hic cum ab universis patribus pronuntiatum esset : « Placet, placet hoc edictum patris Siguini! » stupor se quam plurimis infudit, qui pertinaci episcoporum sententia Arnulfum damnandum fore putabant. Quosdam autem spes defendendi in magnam animi alacritatem perduxit. Et suæ quidem ecclesiæ filii accusare nolebant, pudore permoti; defendere autem minime præsumebant, conscientia simul et anathemate devincti. Sed aderant acerrimi defensores, scientia et eloquentia insignes, Johannes scolasticus Autisioderensis, Romulfus abbas Senonensis, Abbo rector cœnobii Floriacensis, ignorantia præteritorum gestorum pressi, et anathemate ad dicendum provocati.

Facto itaque silentio, diversarum partium multiplicia librorum volumina subito apparuerunt. Multa denique in medium prolata, multa inter considentes collata, ingens spectaculum præbuerunt; in primisque Stephani ar-

[1] G. *scientia.* — [2] L. *sacrosancta.* — [3] G. *occurrere.*

chiepiscopi et trium conciliorum epistola ad Damasum perlecta est; itemque Damasi responsio continuata in hunc modum :

XX. « Quod episcoporum et summorum negotiorum ecclesiasticorum causæ semper ad sedem apostolicam sint referendæ.

Domino beatissimo et apostolico culmine sublimato sancto patri patrum Damaso, papæ et summo omnium præsulum pontifici, Stephanus archiepiscopus concilii Mauritaniæ et universi episcopi de tribus conciliis Africanæ provinciæ.

Notum vestræ facimus beatitudini, quod quidam fratres in confinio nobis positi, quosdam fratres nostros, venerabiles videlicet episcopos, vobis inconsultis proprio dejicere moliuntur gradu; cum vestræ sedi episcoporum judicia et summorum finem ecclesiasticorum negotiorum, in honore beatissimi Petri, patrum decreta omnium cunctam reservare sententiam, inquirendi reverentia, de Dei rebus, quas omni cura et sollicitudine observare debemus. Maxime vero debent ab ipso præsulum examinari vertice apostolico, cujus vetusta sollicitudo est tam mala damnare, quam relevare laudanda. Antiquis enim regulis censitum est, ut quidquid horum quamvis in remotis vel in longinquo positis ageretur provinciis, non prius tractandum vel accipiendum sit, nisi ad notitiam almæ sedis vestræ fuisset deductum, ut ejus auctoritate juxta quod fuisset pronuntiatum firmaretur, et reliqua multotiens talia et his similia quæ super his constituta sunt. Quibus si inlicite factum est, ut semper vestræ sedi consuetudo fuit, festinanter occurrite, et pro his viriliter ut pater pro filiis certantes state. Sicut bene ad Jesum filium Sidrach dictum est : *Usque ad mortem certa pro veritate, et semper Dominus Deus tuus pugnabit pro te* (Eccl. IV, 33). Accipere enim personam impii, non est bonum, ut declines a veritate judicii. Si minus inlicita sunt hæc, pateat nobis talis omnibus licentia, beatissime Pater, aut si liceat, hos vel aliquos etiam minorum graduum clericos, nisi canonice tempore legitimo vocatos, aut sine legitimis accusatoribus aut absque veris et innocentibus testibus, vel nisi manifeste canonice convictos aut sponte confessos, vel a suis sedibus ejectos, aut suis rebus expoliatos vocare ad synodum vel damnare; quia legimus eos non posse canonice ad synodum ante suam diu tenendam et gubernandam, juribus scilicet pleniter resumptis, restitutionem vocari, suisque omnibus sibi legaliter

restitutis integerrime[1] aut[2] ut veniant ad synodum nisi sponte voluerint imperare. » Et reliqua.

XXI. Item epistola Damasi ad eumdem Stephanum et ad concilia Africæ, quod episcoporum judicia et majores causæ non aliter quam auctoritate sedis apostolicæ sint terminandæ.

« Damasus servus servorum Dei atque per gratiam ejus episcopus sanctæ catholicæ ecclesiæ urbis Romæ, Stephano archiepiscopo concilii Mauritaniæ, et universis episcopis Africanæ provinciæ. Lectis fraternitatis vestræ litteris, primo gratias ago, quod tantorum fratrum merui benedictione frui; deinde quod circa fratres sollicitos vos reperi, et cum eis crucem Domini deferre qui ait : *Qui vult venire post me, abneget semetipsum, et tollat crucem suam, et sequatur me* (Matt. XVI, 24), et reliqua ad hunc modum pertinentia. Igitur quoniam in præsenti opportune gestorum consultatione, apostolicis vestra beatitudo visceribus commota, nos hortata est tuitionem fratrum apostolica impendere auctoritate et eorum injuriis subvenire, dum constet vos eadem cum Apostolo compassibiliter dicere : *Quis infirmatur, et ego non infirmor? Quis scandalizatur, et ego non uror* (II. Cor. XI, 19)? satagentes, ne aliquis de his qui nobis crediti sunt, a sævis bestiis laceretur aut capiatur; pro qua re oportet juxta vestram prudentem commonitionem, magis autem secundum Domini divinam præceptionem, nos qui supra domum ejus, hoc est universalem catholicam ecclesiam, episcopale suscepimus ministerium, sollicite vigilare, ut ne quid de sacris ejus muneribus, id est apostolici juris, apostolorumque successoribus atque ministris, quisquam, nobis dormitantibus, valeat supprimi atque injuste nobisque inconsultis damnari.

Scitis, fratres charissimi, firmamentum a Deo fixum et immobile, atque titulum lucidissimum suorum sacerdotum, id est omnium episcoporum, apostolicam sedem esse constitutam, et verticem ecclesiarum. Tu es enim, sicut divinum pronunciat veraciter verbum, Petrus, et super firmamentum tuum ecclesiæ columnæ, qui episcopi intelliguntur, confirmatæ sunt; tibi et claves regni cœlorum commisi, atque ligare et solvere potestatem quæ in cœlis sunt et quæ in terris promulgavi. Tu profanatorum hominum et membro-

[1] L. omitt. *suisque..... integerrime.* — [2] G. *et sit imperare.*

rum meorum maximeque meorum discipulorum existis ut princeps et doctor orthodoxæ et immaculatæ fidei; cujus vice hodie gratia Dei legatione pro Christo fungimur, et omnes hujus sanctæ sedis præsules ejus vicem gesserunt, gerunt, et gerent. Ideo omnia quæ innotuistis, non licere mandarem, nisi vos tam pleniter instructos esse scirem, quod cuncta super quibus consulitis inlicita esse non dubitetis.

Discutere namque episcopos et summorum ecclesiasticorum causas negotiorum metropolitanos, una cum omnibus suis comprovincialibus, ita ut nemo ex eis desit, et omnes in singulorum concordent negotiis, licet; sed definire eorum atque ecclesiarum summas querelas causarum, vel damnare episcopos, absque hujus sanctæ sedis auctoritate, minime licet; quam omnes appellare, si necesse fuerit, et ejus fulciri auxilio oportet. Nam, ut nostis, synodum sine ejus auctoritate fieri non est catholicum, nec episcopus, nisi in legitima synodo et suo tempore apostolica vocatione congregata, definite damnari potest; neque ulla unquam concilia rata leguntur, quæ non sunt fulta apostolica auctoritate.

Accusatores autem clericorum et testes, super quibus rogitastis, absque ulla infamia aut suspicione vel manifesta macula et veræ fidei pleniter instructi esse debent; et tales, quales ad sacerdotium eligere divina jubet auctoritas. Quoniam sacerdotes, ut antiqua tradit auctoritas, criminari non possunt, nec in eos testificari, qui ad eumdem non debent nec possunt provehi honorem.

Vocatio enim ad synodum, juxta decreta patrum, canonica ejus qui impetitur, tam sua præsentia quam et scriptis atque apocrisiariis, per spacium fieri debet congruum atque canonicum; quia nisi canonice vocatus fuerit suo tempore et canonica ordinatione, licet venerit ad conventum quacunque necessitate, nisi sponte voluerit, nullatenus suis respondebit insidiatoribus; quoniam nec sæculi leges hoc permittunt fieri, quanto magis divinæ?

De ejectis vero atque suis rebus expoliatis nihil vobis verius significare queo, quam quod sancti patres definierunt, et nostri prædecessores apostolica auctoritate roboraverunt. Ita enim hæc se habent: Episcopos ejectos, atque suis rebus expoliatos, ecclesias proprias primo recipere, et sua omnia eis legaliter reddi, sancti canones decreverunt; et postea si quis eos accusare vellet, æquo periculo facere sanciverunt; judices esse decernentes episcopos, recte sapien-

tes, et juste volentes ad tempus; diuque illis resumptis juribus [1] et suis potestative fruentibus rebus, amicisque et Dei servis sapientibus consulentibus viris in ecclesia convenientes, ubi testes essent singulorum, qui oppressi videbantur; et reliqua ad hunc ordinem pertinentia, quæ prolixitatem vitantes hic non inseruimus, quia hæc sufficere credimus. Si quis autem his non est contentus, legat ea et satiabitur. Scimus enim homines inermes non posse cum armatis rite pugnare. Sic nec illi qui ejecti, vel suis bonis sunt expoliati, cum illis qui in suo stant statu, et suis fruuntur amicis atque bonis, litigari rite possunt. Nec sæculi quoque leges hæc sæcularibus fieri permittunt; sed prius ejectos vel oppressos aut expoliatos cum suis omnibus restitui jubent, et postea suo tempore, sicut lex eorum continet, ad placita venire præcipiunt; nel ulla carceris custodia appellantem arceri permittunt. Docent enim ex parte, sicut nostis, terrena, quæ sunt cœlestia.

Accusatores vero et accusationes, quas sæculi leges non adsciscunt, nullatenus sunt in horum admittendæ causis; quia omne quod irreprehensibile est, catholica defendit ecclesia, et hoc a majoribus definitum esse propter pravorum hominum insidias, non dubitatur. Decet enim Domini sacerdotes fratrum causas pie tractare, et venerabiliter intendere [2] atque eorum judicia super sacrificia ordinare, ne proterve aut tyrannica dominatione, ut de quibusdam refertur, sed charitative pro Deo et fraterno amore cuncta peragere, et quod sibi quis fieri juxta Dominicam vocem non vult, alii inferre non præsumat; *et in qua mensura mensi fueritis, remetietur vobis* (Matth. VII, 2). Ea vero quæ apostolorum prædicatione et patrum institutione percepimus, semper tenere debemus, ne aliqua nova cudere, aut ad noxam fratrum semper intendere videamur. Sed alterutrorum onera portemus, ut, juxta Apostolum, legem Domini adimplere valeamus (Galat. VI, 2).

Tempus enim congruum prævideri oportet, quando uniuscujusque accusatæ personæ causa rectissime in medium producatur, quatenus gravitatem ejus et consonantiam, quæ contra patrum decreta vel synodum [*] confessionem prodi minime cognoscatur, quam ordinabiliter omnes [3] intendant, ut ad eam in omnibus rationabiliter respondeant, et juste se velle manifeste ostendant.

[1] L. *viribus*. — [2] G. *attendere*. — [*] An *synodi*. — [3] L. omitt. *omnes..... rationabiliter*.

Nullus autem introducatur personaliter; sed accusatores et accusati æqua audiantur ratione juxta quod gestorum ordo exigit. Accusatores vero et judices non iidem sint, sed per se accusatores, per se judices, per se testes, per se accusati, unusquisque in suo ordinabiliter ordine. Nam inscriptio primo semper fiat, ut talionem calumniator recipiat, quia ante inscriptionem nemo debet judicari vel damnari, cum et sæculi leges hæc eadem retineant; de quibus omnibus vera semper fiat æquitas, quatenus accusationis et judicii ac testimonii mercedem per veritatem gestorum consequi valeant. Scriptum est enim : *Abominatio Domino labia mendacia* (Prov. XII, 22); et : *Testem fallacem proferentem mendacia, et seminantem inter fratres scandala atque litigia detestatur* (Ibid. VI, 10); ipso monente atque dicente : *Non facies calumniam proximo tuo, nec vi opprimes eum. Non facies quod iniquum est, nec injuste judicabis. Non considerabis personam pauperis, nec honores vultum potentis Juste judica proximo tuo* (Levit. XIX, 13-15); et : *Quod tibi non vis fieri alteri ne facias* (Tob. IV, 16), et reliqua. Et maxime præceptum habentes apostolicum, attendere nobis ipsis et gregi, in quo nos Spiritus sanctus posuit episcopos regere Dei ecclesiam, quam adquisivit per sanguinem suum proprium (Act. XX, 28), convenit [1]. Attendite lupos, attendite malos operarios, qui perversa faciunt et adversa loquuntur, ut detrahere semper discipulos Domini et infamare queant. Quos corrigere vos et omnes Domini sacerdotes summo studio oportet, quia pejus malum non est, quam ut cives civibus invideant, et sacerdotes vel clerici sacerdotibus vel pontificibus insidientur. Testante etiam veritatis voce : *Qui vos tangit, tangit pupillam oculi mei* (Zach. II, 8); et : *Qui scandalizaverit unum de pusillis istis, melius est illi ut suspendatur mola asinaria in collum ejus et demergatur in profundum maris* (Matth. XVIII, 6); et item : *Beatus qui non fuerit scandalizatus in me* (Matth. XI, 6). Ille procul dubio scandalizatus est in Dominum, qui ejus scandalizat episcopum vel sacerdotem.

Et multa talia, quæ hic non inseruntur, ne nimis prolixa efficiatur epistola. Monentes quoque instruere debetis memoratos vicinos vestros, ut a talibus se subtrahant, et quæ inlicite circa præfixos fratres egerunt, cito corrigant.

[1] G. *Et iterum attendere lupos attendere.*

Et quos nobis inconsultis læserunt, nobis inconsultis plena satisfactione sanent, et cito sibi eos reconcilient, si noluerint apostolicæ sedis suscipere censuram. Nam si quid fortasse in eis aut contra eos emerserat, nostrum fuerat expectandum examen, ut nostra, ut semper huic sedi fuit concessum privilegium, aut condemnarentur auctoritate, aut fulcirentur auxilio. Neque enim suo pro libitu nostra debuerant jura pervadere absque apostolicæ sedis dispositione mandante. A talibus deinceps omnes se abstineant sacerdotes, qui noluerint ab apostolicæ petræ, super quam Christus, ut prædictum est, universalem construxit ecclesiam, cui episcoporum summa judicia atque majorum causas *, sicut paulo superius memoratum est, reservatæ sunt, soliditate atque sacerdotali honore secludi.

Induciæ enim accusatis in criminalibus episcopis sex mensium, vel eo amplius si necesse fuerit, concedendæ sunt; quoniam et laicis hoc permissum, nullus sæcularibus imbutus disciplinis ignorat, quanto magis sacerdotibus, qui superiores esse eis non dubitantur? Habetur quoque in decretis patrum sancitum, non fore canonicum quemquam sacerdotem judicare vel damnare, antequam accusatores canonice examinatos præsentes habeat locumque defendendi accipiat, id est inducias ecclesiasticas ad abluenda crimina et cetera. Nec extra propriam fiat provinciam primo discussionis accusatio sine apostolica præceptione, cui in omnibus causis debetur reverentia custodiri, quoniam et antiqua docet hoc patrum regula, in qua et imperialia pariter statuta concinunt. « Criminum, inquiunt, discussio ibi agitanda est, ubi crimen admissum est; nam aliubi criminum reus prohibetur audiri. » Et alibi in canonibus præcipitur : « Quæcunque negotia in suis locis ubi orta sunt finienda, » et reliqua talia et his similia, salva tamen in omnibus apostolica auctoritate, ut nihil in his diffiniatur, prius quam ei placere cognoscatur, qua omnes suffultos esse oportet. Et si quid eis grave intolerandumque acciderit, ejus est semper expectanda censura. Neque enim proterve aut stimulo suæ cogitationis impulsus, ut sæpe actum agnovimus, detrahere aut accusare præsumat quemquam sacerdotum; quia injuria eorum ad Christum pertinet, cujus vice legatione pro populo Christi sanguine redempto funguntur. Causas enim eorum,

* An *causæ?*

quia Dei causæ sunt, ejus esse judicio scimus reservandas, qui valet corpus occidere et animam mittere in gehennam, qui dicit : *Mihi vindictam, et ego retribuam* (Rom. XII, 19); apud quem conscientia nuda est, cui non absconduntur occulta. Instruendi etiam omnes sunt, quoniam per nos illis Christus intonuit non esse ovium lupi insidias prævidere, sed pastoris. Monet igitur beatus apostolus Paulus, ne de his temere leviterque præsumatur judicium, de quibus nemo potest verius vel melius judicare quam Deus : *Tu autem*, inquit, *quare judicas fratrem tuum? aut cur spernis eum? Omnes enim stabimus ante tribunal Dei. Scriptum est enim : Vivo ego, dicit Dominus, quoniam mihi flectetur omne genu, et omnis lingua confitebitur Domino. Itaque unusquisque nostrum pro se rationem reddet Deo* (Rom. XIV, 10-15).

In hoc ergo non sibi quispiam temerarios ausus usurpet, ut præter quod ad concordiam pertinet, aliud agat, unde unitas ecclesiæ dissipetur. Non ergo leviter quisquam assentiat in detractione, vel judicatione, aut damnatione fratrum, maximeque sacerdotum, qui proximiores sunt Deo, et qui proprio ore Christi corpus conficiunt; quia ob hoc venit ira Dei in filios prævaricatorum, qui Christum in suis persequuntur membris. Nolite, fratres, nolite effici participes eorum, nec communicetis peccatis talium, aut infructuosis verbis illorum. Magis autem et redarguite talium cœtus, qui extendere moliuntur quasi arcum in fratres linguas suas. Defendite ergo fratres, et omnes monete, ut armentur contra fratrum persecutores. Confidimus autem de vobis meliora et viciniora saluti; *quia neque mors neque vita, neque angeli neque principatus, neque instantia neque futura, neque fortitudo neque altitudo, neque profundum neque creatura aliqua*, Magistro gentium docente, *poterit nos separare a charitate Domini nostri Jesu Christi* (Rom. VIII, 38, 39), « quæ maxime in sacerdotibus et reliquis perficitur membris ejus. Nolite itaque omittere confidentiam vestram, quæ magnam habet remunerationem. Ecce enim judex ante januam assistit, coronas hilariter promittens, his qui pro eo fratribus auxilium ferunt, et oppressis succurrunt, atque in charitate conlaborant. Quod si subtraxerit se quis, non placebit Deo, sed cadet[1]; quia non sublevavit callentem sed emarcuit. » Et post aliquanta : « Te-

[1] G. *cadit*.

mere enim judicat, si quis episcopum absque sedis apostolicæ auctoritate condemnat, cum ei, ut paulo superius prælibatum est, hoc specialiter privilegium reservatum sit. » Item post aliquanta : « Ille procul dubio facit iniquitatem in judicio, qui ea sibi vindicat quæ ei vindicare non licet, ideoque huic sedi concessa sunt, ut nullus usurpare sine ejus consultu præsumat, qui non vult honore ecclesiastico indignus aut contemptor judicari. Itaque oportet propulsare negligentes, sed ita, ut nocentes non roborentur; et bonos improbis atque insidiatoribus fratrum resistere, ne, torpore desidiæ oppressi, taciturnitatis teneamur obnoxii. Itaque qui potest obviare et perturbare perversos et non facit, nihil agit aliud quam favere impietati. Nec enim caret scrupulo societatis occultæ, qui manifesto facinori desinit obviare, » et reliqua.

XXII. Allatus est autem etiam tomus ab Lothariensi regno per manus Ratbodi episcopi Noviomensis, in quo hæc continebantur :

Ex decretis sancti Clementis papæ de accusatione episcoporum : « Accusandi vel testificandi licentia denegetur, qui Christianæ religionis et nominis dignitatem [1] et suæ legis vel sui propositi normam aut regulariter prohibita neglexerunt. Transgressores enim legis suæ sponte ejusque violatores apostatæ nominantur. Omnis enim apostata refutandus est, et ante reversionem suam non in accusatione aut testimonio suscipiendus. »

Ex decretis Stephani papæ : « Nullus episcoporum dum suis fuerit rebus expoliatus, aut a sede propria qualibet occasione pulsus debet accusari, aut a quoquam ei potest crimen objici, priusquam integerrime restauretur, et omnia quæ ei ablata quocunque sunt ingenio legibus redintegrentur, et ipse propriæ sedi et pristino statui regulariter reddatur. »

Item ejusdem : « Accusatores et accusationes quas sæculi leges non recipiunt, et antecessores nostri prohibuerunt, et nos submovemus. Nullus enim alienigena, aut accusator episcoporum fiat aut judex. Unde et de Loth scriptum est : *Ingressus es ut advena, numquid ut judices* (Gen. XIX, 9)? Accusator autem eorum nullus sit servus aut libertus, nullaque suspecta aut infamis persona. Repellantur etiam cohabitantes inimicis et omnes laici. »

Ex decretis Sixti papæ : « Nemo pontificum aliquem suis rebus expoliatum

[1] L. *dignitate*.

episcopum aut a sede pulsum excommunicare aut judicare præsumat, quia non est privilegium, quo expoliari possit jam nudatus. »

Ex decretis Julii papæ : « Si quis ab hodierna die et deinceps episcopum præter hujus sanctæ sedis sententiam damnare aut propria sede pellere præsumpserit, sciat se irrecuperabiliter esse damnatum et proprio carere perpetim honore, eosque qui absque hujus sedis sententia sunt ejecti vel damnati, hujus sanctæ sedis auctoritate scitote pristinam recipere communionem, et in propriis restitui sedibus. »

Item : « Nocumenta episcoporum sunt prohibita, ita ut qui talia tentaverint, aut eis nocere præsumpserint, siquidem clerici fuerint, a proprio gradu decidant; si vero monachi aut laici fuerint, anathematizentur. »

Ex decretis Symmachi papæ : « Ordinis dignitate et communione privetur, qui, vivo pontifice, quolibet modo episcopatum ejus convictus fuerit ambisse vel tentasse, omnesque pariter hujus culpæ reos anathematis pœna duximus plectendos. »

Item : « Nulli fas est vel velle vel posse transgredi apostolicæ sedis præcepta, nec ejus dispositionis ministerium, quod omnium sequi oportet charitatem. Sit ergo ruinæ suæ dolore prostratus, quisquis apostolicis voluerit contraire decretis; nec locum deinceps inter sacerdotes habeat, sed extorris a sancto ministerio fiat; nec de ejus judicio quisquam postea curam habeat, quoniam jam damnatus a sancta et apostolica ecclesia ejusque auctoritate et propria inobedientia, atque præsumptione a quoquam esse non dubitatur, quia majoris excommunicationis dejectione est exigendus, cui sanctæ ecclesiæ commissa fuerit disciplina, quia non solum prælatæ sanctæ ecclesiæ jussionibus parere debuit, sed etiam alios ne præterirent insinuare; sitque alienus a divinis et pontificalibus officiis, qui noluit præceptis obtemperare apostolicis. »

Ex decretis Eusebii papæ : « Oves ergo quæ pastori suo commissæ fuerunt, eum nec reprehendere nisi a recta fide exorbitaverit debent, nec ullatenus accusare possunt; quia facta pastorum ovis gladio ferienda non sunt, quamquam recte reprehendenda videantur. Ideo ista dicimus, quia his scriptis vestris reperimus quosdam episcopos vestris in partibus a propriis ovibus accusatos, aliquos videlicet ex suspicione, et aliquos ex certa ratione, et idcirco quosdam suis esse rebus expoliatos, quosdam vero a propria sede pulsos; quos

scias nec ad synodum provincialem, nec ad generalem posse vocare, nec in aliquibus judicare, antequam cuncta quæ eis sublata sunt legibus potestati eorum redintegrentur. »

Item ejusdem : « Errorem vestrum corrigite, fratres, et ab omni erroris macula vos custodite, ut purum Deo munus offerre valeatis. Servos Dei nolite persequi; episcopos nolite infamare, neque accusare, quia Deus eos suo judicio voluit reservari. »

Ex decretis Adriani papæ : « Homicidæ, malefici, fures, sacrilegi, raptores, venifici, adulteri, et qui raptum fecerit vel falsum testimonium dixerit, seu qui ad sortilegos magosque cucurrerint, nullatenus ad accusationem vel ad testimonium erunt admittendi. Qui crimen intendit, agnoscendum est si ipse ante non fuit criminosus, quia periculosum est, et admitti non debet rei adversus quemcunque professio. »

Ex decretis Fabiani papæ : « Similiter statutum est, et nos eadem statuta firmantes statuimus, ut si aliquis clericorum suis episcopis infestus aut insidiator fuerit, eosque criminari tentaverit, aut conspirator fuerit, ut mox ante examinatum judicium submotus a clero, curiæ tradatur; cui diebus vitæ suæ deserviat, et infamis absque ulla restitutionis spe permaneat; nec ullus umquam præsumat accusator simul esse et judex. »

Ex decretis Marcelli papæ : « Si qui episcoporum expulsi fuerint aut expoliati suis rebus, primo omnia legaliter reddi quæ eis ab inimicis aut persecutoribus ablata sunt, et sedes proprias cum omnibus ad se pertinentibus regulariter congregatis restitui, et postea tempore congruo vocari ad synodum regulariter congregatam censemus; nec liceat ei, priusquam hæc fiant, de se juxta statuta prædictorum respondere, aut de suis impetitionibus, si se viderit prægravari, reddere rationem. Sed his rite peractis, suisque omnibus libere dispositis, si tum juste videtur, suis respondeat accusatoribus. Et si ei necesse fuerit, inducias accipiat non modicas ut explorare valeat ea quæ objiciuntur ei, ne aliqua delusus fraude nocenter ruat. »

Ex decretis Anacleti papæ « Accusatores, inquit, et testes esse non possunt qui ante hesternum diem aut nudius tertius inimici fuerunt, ne irati nocere cupiant, ne læsi ulcisci se velint. Inoffensus igitur accusatorum et testium affectus quærendus est et non suspectus. »

Ex decretis Damasi papæ : « Qui accusare alium elegerit, præsens per se et non per alium accuset; neque ullus umquam judicetur, antequam legitimos accusatores præsentes habeat, locumque defendendi accipiat ad abluenda crimina. »

Silverius autem papa de fraudulenta sui comprehensione querimoniam faciens, inter cetera dixit : « Qui talia contra me egerunt, anathematizavi et una cum episcopis apostolica et synodali auctoritate statui, nullum umquam episcoporum ita decipi, hujusmodi vero præsumptorem anathema maranatha fieri in conspectu Dei et sanctorum angelorum. »

XXIII. In his omnibus, qui defensioni[1] Arnulfi studebant quatuor quædam principaliter ingerebant[2] : primum ut suæ sedi restitueretur, neque enim spoliatum respondere debere; deinde legitimas vocationes, et ut Romano pontifici causa significaretur; tum accusatum, accusatores, testes, ac judices, in magna synodo discernendos[3]; neque sibi aliter ex ratione canonum posse videri causam constare.

Quibus omnibus diligenter consideratis, ab altera parte respondebatur, juxta hunc ordinem decretorum omnia pene consummata esse. « Nam ut ab ultimis, inquiunt, repetamus, accusator ejus ad hanc causam satis idoneus est; quippe nec ante inimicus, nec ad accusandum metu aut præmio adductus, sed tantum zelo religionis permotus, et qui, si eum non cognovisset, eo quo utitur presbyteratu dignus haberi posset. Vocationes autem ejus ad synodum per epistolas canonicas et per apocrisiarios non solum sex mensium, sed etiam anni spacia transcendunt. » Addebant præterea sedi suæ minime posse restitui, eo quod etiam restitutus, vocem loquendi non haberet. Sic enim contineri in Africano concilio, titulo XII : « Si clerici intra annum causam suam purgare contempserint, nulla eorum vox postea penitus audiatur. » Et quia captio ejus invidiosa putabatur, neque inusitatum neque alienum a sacris legibus idem reperiebatur. In historia quippe Remensum pontificum scriptum constabat, Hildemannum Belvacensem episcopum, detentum[4] in monasterio sancti Vedasti, synodum expectasse, eo quod apud imperatorem Ludovicum insimularetur ad Lotharium Cæsarem profugere voluisse; Ebo-

[1] G. *defensione.* — [2] G. *ingerebantur.* — [3] L. *discernos.* — [4] G. *decentum.*

nem quoque Remorum archiepiscopum idem molientem, per Rothadum [1] Suessonicum, et Erchenradum Parisiorum episcopum, in Vuldensi monasterio pro similibus similia sustinuisse (Flod. *H. R.* II, 20). Justum ergo videri, ut qui de regiæ majestatis crimine impetitus vocationi episcoporum non paruerit, judiciaria potestate conventus sit, idque firmari ex Africano concilio titulo XXXVIII :

XXIV. « Cresconius Villaregiensis episcopus, plebe sua derelicta, Tuburniensem invasit ecclesiam, et usque hodie, commonitus secundum quod statutum fuerat, relinquere eandem quam invaserat plebem, contemsit adversus statuta quæ pronuntiata fuerant. Confirmata quidem audivimus, sed petimus, secundum quod nobis mandatum est, ut dignemini dare fiduciam, quo necessitate ipsa cogente, liberum nobis sit, rectorem provinciæ secundum statuta gloriosissimorum principum adversus illum adire, ut qui miti ammonitioni sanctitatis vestræ adquiescere noluit [2] et emendare inlicitum, auctoritate judiciaria protinus excludatur. Aurelius episcopus dixit : Servata forma disciplinæ, non existimabitur appetitus, si vestra charitate modeste conventus, recedere detrectaverit, cum fuerit suo contemtu et contumacia faciente, etiam auctoritate judiciaria conventus. »

Item ex eodem concilio, titulo XLIII : « Sunt plerique conspirantes cum plebibus propriis, quas decipiunt, ut dictum est, earum scalpentes aures ad seducendum vitiosæ vitæ homines; vel certe inflati et ab hoc consortio separati, qui putant propriæ plebi incubandum, et nonnumquam conventi ad concilium venire detrectant, sua forte ne prodantur flagita metuentes. Dico, si placet, circa hos non tantum diœceses non esse servandas, verum etiam et de propria ecclesia, quæ illis male faverit, omnimodo adnitendum ut etiam auctoritate publica rejiciantur, atque ab ipsis principalibus cathedris removeantur. Oportet enim, ut qui universis fratribus ac toto concilio inhæserit, non solum sua jure integro, sed et diœceses possideat; at vero qui sibimet putant plebes suas sufficere, fraterna [3] dilectione contemta, non tantum diœceses amittant, sed, ut dixi, etiam propriis publica careant auctoritate ut rebelles. »

[1] L. *Rothardum.* — [2] G. *nolunt.* — [3] L. *per æterna.*

XXV. Ad Romanum autem pontificem causam perlatam fuisse dicebant exemplaribus in hunc modum prolatis [1] : « Beatissimo papæ Johanni, Hugo gratia Dei Francorum rex. Novis atque inusitatis rebus permoti, summo studio summaque cura vestra consilia expetenda decrevimus, quippe cum sciamus vos omne tempus in humanis ac divinis studiis exegisse. Considerate ergo quæ facta sunt, et facienda præscribite, ut et sacris legibus suus honor reddatur, et regalis potestas non annulletur. Arnulfus, regis Lotharii, ut dicunt, filius, post graves inimicitias ac scelera quæ in nos regnumque nostrum exercuit, loco parentis adoptatus est à nobis, ac metropoli Remorum gratis donatus, jusjurandum præbuit, quod contra præterità et futura valeret sacramenta. Libellum fidelitatis sub nomine chirographi conscripsit, recitavit, corroboravit, corroborarique fecit. Milites ac omnes cives jurare coegit, ut in nostra persisterent fide, si ipse aliquando in potestatem hostium deveniret. Contra hæc omnia, ut certissimi testes sunt, ipse portas hostibus patefecit; clerum ac populum suæ fidei creditum captivitati et prædæ distribuit. Sed esto, eum esse addictum alienæ potestati, ut ipse videri vult; cur cives ac milites pejerare cogit? Cur arma contra nos comparat? Cur urbem ac castra contra nos munit? Si captus est, cur non patitur liberari? Si vi hostium oppressus, quare non vult sibi subveniri? et si liberatus est, cur ad nos redit? Vocatur ad palatium, et venire contemnit. Invitatur ab archiepiscopis et coepiscopis, nihil se eis debere respondet. Ergo qui vices apostolorum tenetis, statuite quid de altero Juda fieri debeat, ne nomen Dei per nos [2], blasphemetur, et ne forte justo dolore permoti ac vestra taciturnitate, urbis excidium totiusque provinciæ moliamur incendium; nec judici Deo excusationem prætendetis, si nobis quærentibus atque ignorantibus formam judicii dare nolueritis.

XXVI. Item episcoporum epistola ad eundem [3] :

« Domino et reverendissimo papæ Johanni, episcopi Remorum diœceseos. Non sumus nescii, Beatissime Pater, jam dudum oportuisse nos expetere consulta sanctæ Romanæ ecclesiæ, pro ruina atque occasu sacerdotalis ordinis. Sed multitudine tyrannorum pressi, longitudine terrarum semoti,

[1] L. omitt. *prolatis*. — [2] G. *vos*. — [3] L. omitt. *Item..... eundem*.

desideria nostra hactenus implere nequivimus. Nunc itaque vestro examini non sine magno dolore perferimus novum atque inusitatum crimen, Arnulfi Remorum archiepiscopi, qui, famosus apostata factus, locum Judæ traditoris olim in ecclesia tenet : qui filius quondam ecclesiæ Laudunensis, cum episcopum suum dolo et fraude ceperit, ecclesiam ejus pervaserit, ad cumulum suæ damnationis, Remensem, sibi creditam, cum clero et populo captivavit. Nec movet eum nostra vocatio, vel potius saluberrima exhortatio, non archiepiscoporum conprovincialium multotiens repetita ammonitio, non canonice facta coram Deo et angelis ejus professio, non chirographi in conspectu ecclesiæ recitata descriptio, non numerosa sacramenta, miris excogitata conciliis. Stant suo vitio quam plures ecclesiæ pastoribus viduatæ; pereunt innumerabiles populi sine sacerdotali benedictione et confirmatione; ipse factione tyrannica, divina humanaque jura contemnens, tyrannidem exercet. Regibus nostris, a quibus tantam gloriam gratis consecutus est, interitum meditatur. Ergo tandem ad monstra perditissimi hominis expergefacti, ivimus in sententiam Domini dicentis : *Si peccaverit in te frater tuus, vade et corripe eum inter te et ipsum solum. Si te audierit, lucratus eris fratrem tuum; si autem non te audierit, adhibe tecum adhuc unum vel duos, ut in ore testium duorum vel trium stet omne verbum. Quod si non audierit eos dic ecclesiæ. Si autem et ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus* (Matth. XVIII, 15-17). Adesto, Pater, ruenti ecclesiæ, et sententiam ex sacris canonibus promulgatam, vel potius ab ipsa Veritate prolatam, profer in reum. Sentiamus in vobis alterum Petrum defensorem et corroboratorem Christianæ fidei; ferat sancta Romana ecclesia sententiam damnationis in reum, quem universalis damnat ecclesia. Suffragetur nobis vestra auctoritas, et in hujus apostatæ dejectione, et in ejus qui domui Dei præesse possit archiepiscopi nova ordinatione, simulque invocatis episcopis nostris fratribus necessaria promotione, ut sciamus et intelligamus cur inter ceteros apostolatum vestrum præferre debeamus. »

XXVII. His epistolis in media synodo recitatis, missionis earum tempus et relata legatio ab defensoribus Arnulfi perquirebatur. Et de primo quidem mensis undecimus reperiebatur; de altero autem nihil memoria dignum, sed legatos tantum scripta Romano pontifici porrexisse, primoque se blande ac-

ceptos esse, postea vero quam Heriberti comitis legati, equum corpore præstantem, niveo colore insignem, cum aliis muneribus pontifici obtulerunt, se per triduum ante januas palatii defatigatos, nec admissos, infecto negotio redisse. Astipulabantur etiam huic rationi Brunonis episcopi præsentes clerici, qui se pro ejus captione Romanum pontificem adisse dicebant. A quo maledicta in reos cum ex auctoritate apostolica expeterent, ejus ministri summam solidorum decem dari censebant. Quibus derisis, eo quod si pecunia redimi posset, nec mille talenta moras inferrent, hoc tandem in responsis ab ipso pontifice acceperunt, ut is pro quo captus esset, bene illi prospiceret. Non ergo sedem apostolicam huic judicio præjudicare. Bene quoque Africanos episcopos super hoc Romanorum typho permotos fuisse, qui super hac re synodo CCXVII episcoporum tempore Zosimi papæ inchoata et per tempora Bonefacii distenta, tandemque sub Cælestino consummata, quid de Romani episcopi potestate sentiri vellent, in æternis monimentis statuerunt. Quod concilium quoniam insigne est et beati Augustini præsentia illustratum, et artificiosis consultationibus expolitum, vimque multiplicis argumenti huic synodo præbuit, ad plenum his gestis adnectere utile judicavimus. »

XXVIII. Multa super his Pater Arnulfus publice locutus est, multa cum sibi tantum assidentibus contulit; quæ ne forte minus suavitatis habeant ita sparsim posita ut sunt ab eo prolata, ea in unum colligere maluimus, ut continuata oratio plus utilitatis studioso lectori conferat. « Nos quidem, inquit, reverendissimi Patres, Romanam ecclesiam propter beati Petri memoriam semper honorandam decernimus, nec decretis Romanorum pontificum obviare contendimus; salva tamen auctoritate Niceni concilii, quod eadem Romana ecclesia semper venerata est. Statuta etiam sacrorum canonum [1] diversis locis, diversis temporibus, sed eodem Dei spiritu conditorum, in æternum valere præcipimus, ab omnibus servanda censemus. Duo autem sunt quæ magnopere a nobis prævideri [2] debent, id est [3] si Romani pontificis silentium aut nova constitutio promulgatis legibus canonum vel decretis priorum præjudicare potest. Si enim silentium præjudicat, omnes leges, omnia priorum decreta, eo silente, silere necesse est. Si autem nova constitutio, quid

[1] L. *canonicum.* — [2] G. *perrideri.* — [3] L. *idem.*

prosunt leges conditæ, cum ad unius arbitrium omnia dirigantur? Videtis quia, his duabus causis admissis, ecclesiarum Dei status periclitatur, et dum legibus leges quærimus, nullas omnino leges habemus. Quid ergo? Num privilegio Romani pontificis derogabimus? Minime; sed si Romanus episcopus is est quem scientia et vitæ meritum commendet, nec silentium nec nova constitutio metuenda sunt. Quod si vel ignorantia, vel metu, vel cupiditate abalienatur, vel conditio invidiam facit, quod fere sub hæc tempora vidimus, Romæ tyrannide prævalente, tunc multo minus idem silentium et nova constitutio formidanda sunt. Non enim is qui quolibet modo contra leges est, legibus præjudicare potest. Sed, o lugenda Roma! quæ nostris majoribus clara Patrum lumina protulisti, nostris temporibus monstrosas tenebras futuro sæculo famosas offudisti! Olim accepimus claros Leones, magnos Gregorios. Quid dicam de Gelasio et Innocentio, qui omnem mundanam philosophiam sua sapientia et eloquentia superant? Longa series eorum est, qui sua doctrina mundum repleverunt. Eorum itaque dispositioni, qui vitæ merito et scientia cunctos mortales anteirent, recte universalis ecclesia credita est; quamvis et in hac ipsa felicitate hoc privilegium tibi ab Africanis episcopis contradictum sit, has credo quas patimur miserias, magis quam typhum dominationis formidantibus.

Nam quid sub hæc tempora non vidimus! Vidimus Johannem, cognomento Octavianum, in volutabro libidinum versatum, etiam contra eum Ottonem, quem augustum creaverat, conjurasse; quo fugato, Leo Neophytus in pontificem creatur. Sed Ottone cæsare Roma discedente, Octavianus Romam redit, Leonem fugat, Johannem diaconem naso, dextris digitis, ac lingua mutilat, multaque cæde primorum in urbe debacchatus, in brevi moritur. Cui Benedictum diaconem cognomento Grammaticum Romani substituunt; eum quoque Leo Neophytus cum suo cæsare non longe post aggreditur, obsidet, capit, deponit, perpetuoque exilio in Germaniam dirigit. Succedit Ottoni cæsari cæsar Otto, nostra ætate cunctos principes armis, consilio, ac scientia superans. Succedit Romæ in pontificatu horrendum monstrum Bonefacius [1], cunctos mortales nequitia superans, etiam prioris pontificis

[1] G. alia manu *Malifacius.*

sanguine cruentus; sed hic etiam fugatus atque in magna synodo damnatus, post obitum divi Ottonis Romam redit, insignem virum apostolicum Petrum, Papiensis ecclesiæ prius antistitem, data sacramentorum fide, ab arce Urbis dejicit, deponit, squalore carceris affectum perimit.

Num talibus monstris hominum ignominia plenis, scientia divinarum et humanarum rerum vacuis, innumeros sacerdotes Dei per orbem terrarum, scientia et vitæ merito conspicuos [1], subjici decretum est? Quid est hoc, reverendissimi Patres? vel quonam vitio fieri credendum est, ut caput ecclesiarum Dei, quod in sublime erectum, gloria et honore coronatum est, ita in infima dejectum, ignominia et dedecore deturpatum sit? Nostrum, nostrum est hoc peccatum, nostra impietas, qui quærimus quæ nostra sunt, non quæ Jesu Christi. Si enim in quovis ad episcopatum electo, morum gravitas, vitæ meritum, divinarum ac humanarum rerum scientia subtiliter investigantur, quid in eo qui omnium episcoporum magister videri appetit, investigandum non est? Cur ergo in summa sede sic infimus constituitur, ut etiam in clero nullum habere locum dignus inveniatur? Quid hunc, reverendi Patres, in sublimi [2] solio residentem veste purpurea aurea radiantem, quid hunc, inquam, esse censetis? Nimirum si charitate destituitur solaque scientia inflatur et extollitur, Antichristus est in templo Dei sedens, et se ostendens tanquam sit Deus. Si autem nec charitate fundatur, nec scientia erigitur, in templo Dei tanquam statua, tanquam idolum est, a quo responsa petere, marmora consulere est! Quo ergo consultum ibimus? Evangelium docet quendam in ficulnea ter fructum quæsisse, et quia non repererit, succidere voluisse, sed ammonitum expectasse. Expectemus ergo primates nostros quoad possumus, atque interim divini verbi pabula, ubinam reperiri valeant, investigemus. Certe in Belgica et Germania, quæ vicinæ nobis sunt, summos sacerdotes Dei religione admodum præstantes inveniri, in hoc sacro conventu testes quidam sunt; proinde si regum dissidentium animositas non prohiberet, inde magis episcoporum judicium petendum fore videretur, quam ab ea urbe, quæ nunc emptoribus venalis exposita, ad nummorum quantitatem judicia trutinat. Quod si quispiam dixerit, secundum Gelasium, Romanam ecclesiam de tota

[1] G. *conspicuis*. — [2] L. *sublimo*.

ecclesia judicare, ipsam ad nullius commeare judicium, nec de ejus unquam judicio judicari, is, inquam, qui hoc dixerit, cum nobis in ecclesia Romana constituat, de cujus judicio judicari non possit; quamquam hoc ipsum Africani episcopi impossibile judicant. « Nisi forte, inquiunt, quisquam est qui credat, unicuilibet posse Dominum nostrum examinis inspirare justitiam, et innumerabilibus[1] congregatis in concilium sacerdotibus denegare. »

Sed cum hoc tempore Romæ nullus pene sit, ut fama est, qui litteras didicerit, sine quibus, ut scriptum est, vix ostiarius efficitur, qua fronte aliquis eorum docere audebit quod minime didicit[2]? Ad comparationem quippe Romani pontificis, in aliis sacerdotibus ignorantia utcumque tolerabilis est; in Romano autem, cui de fide, vita, moribus, disciplina sacerdotum deque universali ecclesia catholica judicandum est, intolerabilis videri potest. Is enim est, ut quibusdam placet, qui secundum Ezechielem prophetam moratur in gazophylacio, quod respicit viam meridianam, et excubat in custodiis templi. Cur autem loco prior, scientia inferior, non æquo animo ferat judicium loco inferioris, scientia prioris? Certe ipse apostolorum princeps non abnuit judicium, quamvis loco minoris, Pauli, scientia prioris, in facie sibi resistentis: quoniam non sana videbatur doctrina magistri. Et Gregorius papa cum dicat: « Si qua culpa in episcopis invenitur, nescio quis apostolicæ sedi subjectus non sit; » subinfert: « Cum vero culpa non exigit, omnes secundum rationem humilitatis pares sunt. » Involutus ergo criminibus, sentiat præesse sibi Romanum pontificem, et qui nullis atrocioribus factis prægravatur, intelligat parem, dignam se ac Romano pontifice in quolibet negotio laturus sententiam. Sed esto, ponamus nunc Romæ esse Damasum; quid contra ejus decretum actum est? Nempe si bene recordor, primum capitulum fuit, quod episcoporum et summorum negotiorum ecclesiasticorum causæ semper ad sedem apostolicam sint referendæ. Utique relatæ sunt non solum ab episcopis, sed etiam a principe nostro serenissimo, liberaque potestas apostolicæ sedi data est, et vera investigandi, et cognoscendi, et dijudicandi, per temporum intervalla nimis prolixa; nec prius ad causam accessimus, quam desperatione judicii ejus protraheremur. Consultus est ergo Romanus episcopus

[1] L. *innummerabilius*. — [2] L. *didicitur*.

ut oportuit, et de hujus Arnulfi depositione, et de ejus qui domui digne præesse possit[1] substitutione. Sed cur nihil responderit, quorum interest ipsi viderint; nos autem Sardicense concilium, quod privilegio Romanæ ecclesiæ plurimum favet, ita ad hanc causam inflectimus, ut quod de solo episcopo in qualibet provincia relicto dicit, ad Romanum episcopum affectum esse credamus. Sic enim habetur, titulo VI :

Osius episcopus dixit : « Si contigerit in una provincia, in qua fuerint plurimi episcopi, unum forte remanere episcopum, ille vero per negligentiam noluerit ordinare episcopum, et populi convenerint episcopos vicinæ provinciæ, debere illum prius conveniri episcopum qui in eadem provincia moratur, et ostendere quod populi petant sibi rectorem, et hoc justum esse, ut et ipsi veniant, et cum ipso ordinent episcopum. Quod si conventus litteris tacuerit, et dissimulaverit, nihilque responderit, tunc satisfaciendum esse populis, ut veniant ex vicinis provinciis et ordinent episcopum. »

Juxta hujus sententiæ tenorem, ad petitionem populorum ab episcopis et principe conventus est, ut sua auctoritate Arnulfus deponeretur, et alter substitueretur.

Quia ergo conventus litteris tacuit et dissimulavit et nihil respondit, nunc satisfaciendum esse populis censeo, ut episcopi qui ex vicinis provinciis convenerunt, et hunc Arnulfum, si depositione dignus est, deponant, et, si forte qui domui Dei præesse possit repertus est, episcopum constituant. Et quoniam Damasus episcoporum summa negotia metropolitanis discutere concedit, definitionem eorum suæ potestati attribuit; Damaso quidem non resistimus, sed scriptum beati Gregorii in medium proferimus : « Lator, inquit, præsentium Nemesion ad nos veniens, indicavit Paulum Deaclinæ[2] civitatis episcopum, inter alia mala in corporali crimine lapsum, a suis fuisse clericis accusatum, atque habita cognitione, ita, quod sine dolore dicere non possumus, claruisse, atque insuper postquam convictus est, etiam libellum eum, in quo ea de quibus accusatus fuerat vera esse confessus est, obtulisse. Qua de re illo deposito episcopali sententia, ejus loco cum fraternitatis vestræ consensu esse episcopum ordinatum. »

[1] G. *posset*. — [2] Al. *Teatinæ*.

« Ecce hic Paulus episcopus ignorante Gregorio deponitur, alter in loco ejus substituitur; causa cum suis effectis per latorem apicum Gregorio significatur. Non in depositores Gregorius ulciscitur, sed in depositum ulterius sævit; ait enim post aliquanta : « Qui si forte, quod non credimus, post depositionem suam inverecunde ac mente perversa aliquid de episcopatu loqui, atque rursus ad hoc qualibet aspirare præsumptione tentaverit, fraternitatis vestræ se contra improbitatem ipsius omnino vigor accendat, atque Dominici corporis et sanguinis communione privatum, in monasterio eum usque ad diem obitus sui ad agendam curet pœnitentiam retrudendum; quatinus perpetrati sceleris maculas dignis discat fletibus emundare, quas magis in interitu animæ suæ nequiter augere desiderat. »

Quomodo nunc decretum Eusebii papæ servatum est? Et enim paulo ante in tomo decretali lectum est : « Oves ergo quæ pastori suo commissæ fuerint, eum nec reprehendere, nisi a recta fide exorbitaverit, debent, nec ullatenus accusare possunt; quia facta pastorum ovis gladio ferienda non sunt, quamquam recte reprehendenda videantur. » Certe hic Paulus a suis ovibus, id est a suis clericis, reprehensus et accusatus est, non de fide sed de corporali crimine. In hac itaque decretorum vel canonum varietate hoc observandum est, ut causarum eventus finem accipiant juxta æquitatem, nullis animorum perturbationibus improvide admixtis.

Et quoniam summi negotii discussionem et definitionem a metropolitano primæ Justinianæ factam fuisse cognovimus, doceamus etiam nunc, quod episcopis etiam suorum metropolitanorum summa negotia discutere liceat. Scribit item Gregorius universis episcopis concilii Vizachii : « Sicut, inquit, laudabile discretumque est, reverentiam et honorem debitum exhibere prioribus, ita rectitudinis et Dei timoris est, si qua in eos correctionis indigent, nulla dissimulatione postponere; ne totum, quod absit, corpus incipiat morbus invadere, si languor non fuerit curatus in capite. Ante multum siquidem temporis quædam ad nos de fratre nostro Clementio, primate vestro, perlata sunt, quæ cor nostrum non modico mœrore transfigerent; sed prementibus diversis tribulationibus, et maxime circumsævientibus hostibus, ea nobis non fuit spatium requirendi. Et quoniam ita sunt gravia, ut transire indiscussa nullo modo debeant, fraternitatem vestram his hortamur affatibus, ut cum

omni sollicitudine ac vivacitate, veritatis indagare substantiam multis modis debeatur; et ut audita sunt, ultione canonica resecentur, aut falsa, et fratris nostri innocentia diu sub nefandæ opinionis dilaceratione non jaceat. Unde ne quis desidiæ tepor in requisitione sit, ammonemus ut non cujusdam personæ sit gratia, non favor, non blandimenta, vel quodlibet aliud, quemquam vestrum vel ab his quæ nobis nuntiata sunt molliat, vel a tramite veritatis excutiat; sed sacerdotaliter ad investigandam vos veritatem propter Deum accingite. Nam si quis in hoc aut piger esse, aut neglegentem se præsumpserit exhibere, dictis criminibus apud omnipotentem Dominum se noverit esse participem, cujus zelo ad perscrutandas subtiliter nefandi causas facinoris non movetur. »

Et hic profecto intelligimus nullam personam peccantem esse, quæ judicio universalis ecclesiæ non subjaceat. Omnis enim criminaliter peccans, vel, ut ita dicam, alteratus, et quasi legibus capite minor censetur.

Accusatur apud beatum Gregorium Lucillus Militæ civitatis episcopus et ex epistolis coepiscoporum illata crimina vera esse cognoscit. « Et ideo, inquit, quia tanti facinoris ultio nulla debet dilatione differri, fraternitas vestra tres vel quatuor de fratribus ac consacerdotibus sibi nostris adhibeat, ut ipsis quoque præsentibus, prædicta ac satisfacta veritate, prædictum Lucillum de episcopatus ordine, quem hujus sceleris contagium maculavit, studeat sine ambiguitate deponere. » Progreditur ultra, et in conscios criminum dignam Romano pontifice sententiam jaculatur : « Quia vero, inquit, presbyteri vel diaconi quidam proditæ iniquitatis fuisse conscii ac participes memorantur, sanctitas vestra subtili indagatione discutiat; et si ita repererit, ab honoris sui et ipsos similiter gradu dejiciat, et in monasteriis, ubi digne valeant agere pœnitentiam, deputentur. » Non adhuc satis est, quia scit dictum Ezechielis prophetæ : *Fili hominis, perfode parietem* (Ezech. XII). — « Sed quia, inquit, per hos multi hujus labe peccati perhibentur esse conlapsi, cunctos qui rei esse claruerint Dominici corporis ac sanguinis participatione privare vos convenit. »

Ecce hic Gregorius non nutrit vitia, sed amputat. Quid est enim aliud de manifestis peccatis tacere quam scelera nutrire? Sed esto; taceamus de his in quibus nemo se lædi conqueritur; quid acturi erimus, si armati duces ge-

nialis lecti nocturna furta deprehenderint? Si irati reges quemlibet nostrum majestatis reum convicerint? Quid, inquam, acturi erimus, si quodam colludio, longis ambagibus, perplexis cavillationibus se deludi senserint? Num eos judicii formam Romæ pecunia redempturos putatis, reumque sibi defuturum, quin auri et argenti montes Romanis [1] offerat, si se redimi pecunia speret? At si remota ab usu et consuetudine et spatio terrarum esse putatis quæ proponimus, sint vobis exempla e vicino petita.

Egidius certe Remorum archiepiscopus, quia Hilperici regis amicitia usus fuisse convictus est ad Childeberti regis sui infidelitatem, in urbe Mettensi a Galliarum episcopis depositus, apud Argentoratum, quæ nunc Strateburgis dicitur, perpetuo exilio damnatus est : cui mox Romulfus, Lupi ducis filius, jam presbyter substituitur; nec magnus Gregorius, privilegii Romanæ ecclesiæ acerrimus defensor, quicquam pro his aut contra hæc dixisse reperitur. Ebo etiam, ejusdem Remensis ecclesiæ metropolitanus, ob crimen regiæ majestatis apud Theodonis villam a Galliarum episcopis deponitur, longeque post a Nicolao papa requisita et cognita ejus depositio est, ac deinde a Sergio corroborata. Quid ergo? Num Damasi decreta damnabimus? Minime. Sed in causis latentibus et in quibus ob magnitudinem sui justa provocatio fit, ad universale concilium vel ad Damasum recurremus, si tamen eum Romæ commorari audierimus; quamvis etiam ad Damasum provocatio Africanis inhibeatur conciliis, ut superius dictum et adhuc dicendum est. At in causis evidentibus et in quibus ad Romanum episcopum nulla provocatio fit, provincialibus vel comprovincialibus utemur conciliis. Quod etiam Antiochena Synodus velle videtur capitulo XIV : « Si quis, inquit, episcopus de aliquibus causis criminalibus in judicio episcoporum fuerit [2] accusatus, contingat autem de ipsis episcopis provinciæ qui convenerunt, diversas habere sententias, et alios quidem innocentem eum pronunciare, alios reum : propter hujusmodi itaque controversiam amputandam placuit sanctæ synodo metropolitanum episcopum alterius vicinæ provinciæ advocari et aliquantos cum eo episcopos alios; qui pariter residentes, quæcunque fuerint, dirimant quæstionem, propter hoc ut firmum sit judicium, quod ab unius provinciæ episcopis fuerit promulgatum. »

[1] L. *Romanos.* — [2] L. *fuit.*

Quamvis et hoc concilium quod de privata coepiscopi nostri causa agitur, universale videri debeat, utpote plurium provinciarum judicia continens, et ne forte ad placitum loqui videamur veterumque sententias male interpretari, audite quid hinc sentiat Hincmarus Remorum archiepiscopus, et in lege Dei eruditissimus. Scribens enim ad Nicolaum papam ita inquit : « Absit a nobis, ut privilegium primæ et summæ sedis sanctæ Romanæ ecclesiæ pontificis pro sic parvipendamus, ut controversias et jurgia tam superioris quam etiam inferioris ordinis, quæ Niceni et ceteri sacrorum conciliorum canones, et Innocentii atque aliorum sanctæ Romanæ sedis pontificum decreta in synodis provincialibus a metropolitanis præcipiunt terminari, ad vestram summam auctoritatem fatigandam ducamus. At si forte de episcopis causa nata fuerit, unde certa et expressa in sacris regulis non habeamus judicia, et ob id in provinciali vel in comprovinciali nequeat examine diffiniri, ad divinum oraculum, id est ad apostolicam sedem, nobis inde est recurrendum. »

De provocationibus autem idem Hincmarus æque nobiscum sentit, quod a suspectis judicibus et minoris auctoritatis ad majoris auctoritatis judices legitima provocatio sit; ab electis vero et ubi reus causa decidit, nullam omnino fieri posse, de quo et in Africano[1] concilio ita legitur : UT AB ELECTIS JUDICIBUS PROVOCARE NON LICEAT. « Si autem fuerit provocatum, eligat, qui provocaverit, judices, et cum eo ille contra quem provocaverit, et ab ipsis deinceps nulli liceat provocare. » Item in eisdem conciliis de eadem re, cap. XXII : « Quod si clerici ab episcopis provocandum putaverint, non provocent nisi ad Africana concilia vel ad primates suarum provinciarum, sicut et de episcopis sæpe constitutum est. Ad transmarina autem qui putaverint appellandum, a nullo in terra Africa[2] in communione suscipiantur. » Nimirum per transmarina Romanam ecclesiam volentes intelligi, causam ubi orta est debere determinari Africani episcopi confirmaverunt. Videat autem qui potest, quod non sine quodam scrupulo paulo ante lectum est : *Ut nostis*, inquit Damasus, *synodum sine ejus* — id est Romanæ sedis — *auctoritate fieri non est catholicum.* Quid ergo, si barbarorum gladiis circumsævientibus, licentia commeandi Romam intercludatur? vel si Roma barbaro cuilibet ser-

[1] G. *Africanis conciliis.* — [2] G. *intra Africam.*

viens, motu libidinis ejus in aliquod regnum efferatur? num interim aut nulla concilia erunt, aut orbis terrarum episcopi ad suorum regum damna vel interitus ab hostibus disponendarum rerum consilia et concilia exspectabunt? Et certe Nicenus canon, qui, ipsa Romana ecclesia teste, omnia concilia, omnia decreta eminentia sui exuperat, bis in anno concilia debere fieri dicit, nihilque inde ad Romani episcopi auctoritatem spectare præscribit. Sed insuper ejus privilegio, sicut Africana synodus interpretatur, multum derogat. Et de privatis quidem causis in provinciali synodo, de communibus autem in generali concilio, eadem Africana synodus judicandum præscribit, capitulo nono concilii Milevitani.

At nos, controversiarum lite depulsa, Romanam quidem ecclesiam ob memoriam apostolorum principis, ita ut a majoribus nostris accepimus, quoad possumus, amplius quam Afri colamus; et seu se digna seu indigna prolatura sit, si status regnorum patitur, ab ea responsa petamus, sicut etiam pro causa Arnulfi factum esse constat. Si in expetendis vel vitandis justam vel injustam judicii promulgaverit formam, in altero pax ecclesiarum et unitas conservabitur, in altero vocem Apostoli audiemus dicentis : *Quicunque vobis annuntiaverit præter quod accepistis, anathema sit, licet angelum de cœlo esse se fingat* (Gal. I. 8, 9)! Porro si tacebit, ut nunc, consultæ leges voce conditorum loquentur.

Sed o infelicia tempora, quibus patrocinio tantæ frustramur ecclesiæ! Ad quam deinceps urbium confugiemus, cum omnium gentium dominam humanis ac divinis destitutam subsidiis videamus? Ut enim planius dicamus palamque fateamur, post imperii occasum hæc urbs Alexandrinam ecclesiam perdidit, Antiochenam amisit, et ut de Africa taceamus atque Asia, ipsa jam Europa discedit. Nam Constantinopolitana ecclesia se subduxit, interiora Hispaniæ ejus judicia nesciunt. Fit ergo discessio, secundum Apostolum, non solummodo gentium, sed etiam ecclesiarum (*II. Thess.* II. 3). Quoniam cujus ministri Gallias occupaverunt, nosque totis viribus premunt, Antichristus instare videtur, et ut idem Apostolus ait : *Jam mysterium iniquitatis operatur, tantum ut qui nunc tenet, teneat donec de medio fiat, ut ille perditionis filius reveletur, homo peccati, qui adversatur et extollitur supra Dei nomen Deique culturam* (II. Thess. II. 7, 8). Quod jam in

aperto fit, ut Romana potentia conquassata, religione profligata, nomen Dei frequentibus perjuriis impune humilietur; ipsius divinæ religionis cultus, etiam a summis sacerdotibus contemnatur [1]. Ipsa insuper Roma jam pene sola a se ipsa discedit, dum neque sibi neque aliis consulit. Proinde si placet charitati vestræ quia Pelagium patriarcham a duodecim episcopis auditum esse scimus, ut beatus Augustinus in libro quodam contra eundem Pelagium scribit, quoniamque Romana ecclesia a nobis consulta nullam judicii formam promulgavit, ex sacris legibus capitula proferantur, et a quot episcopis episcopus in crimine detentus audiri debeat, et qui causæ suæ dicendæ adesse noluerit quam sententiam excipiat. » Itaque, jubente synodo, hæ sententiæ recitatæ sunt :

XXIX. *Ex concilio Carthaginis titulo X :* Felix episcopus dixit : « Suggero, secundum statuta veterum conciliorum, ut si quis episcopus, quod non optamus, in reatum aliquem incurrerit, et fuerit ei nimia necessitas non posse plurimos congregare, ne in crimine remaneat, a duodecim episcopis, et presbyter a sex episcopis cum proprio suo episcopo audiatur, et diaconus a tribus. »

Ex concilio Carthaginis, capitulo VII : Aurelius episcopus dixit : « Quisquis episcoporum accusatur, ad primatem [2] provinciæ ipsius causam deferat accusator; nec a communione suspendatur cui crimen intenditur, nisi ad causam suam dicendam electorum judicum [3], die statuta, litteris evocatus minime occurrerit; hoc est infra spacium mensis ex ea die qua eum litteras accepisse constiterit. Quod si aliquis veras necessitatis causas probaverit, quibus eum occurrere non potuisse manifestum sit, causæ suæ dicendæ inter alterum mensem integram habeat facultatem; verum tamdiu post mensem secundum non communicet, donec purgetur. Si autem ad concilium universale anniversarium occurrere noluerit, ut vel ibi causa ejus terminetur, ipse in se damnationis sententiam dixisse judicetur; tempore sane quo non communicat, nec in sua ecclesia vel parochia communicet. »

De contemptu [4] judicii ex epistola papæ Bonefacii : « Probat vera esse illa quæ adversum se dicta sunt, qui ad ea confutanda adesse minime vult;

[1] L. *condempnatur.* — [2] L. *primatum.* — [3] L. *judicium* — [4] *contentu.*

et nullus dubitat, quod ita judicium nocens subterfugit, quemadmodum, ut absolvatur, qui est innocens quærit. Sed astuta cavillatio eorum, qui versutis agendum credunt esse consiliis, nunquam innocentiæ nomen accipiet. Confitetur enim de omnibus quisquis subterfugere judicium dilationibus putat. Veniet tamen aliquando ille qui talis perhibetur in medium, nec prodest illi totiens latuisse, totiens subterfugisse, quem sui actus et commissa quocunque fugerit, ea quæ objiciuntur illi si vera sunt crimina persequuntur; ut si adesse voluerit præsens, si confidit, ad objecta respondeat; quod si adesse neglexerit, dilationem sententiæ de absentia non lucretur. Nam manifestum est confiteri eum de crimine, qui indulto et totiens delegato judicio, purgandi se occasione non utitur. Nihil enim interest, utrum in præsenti examine omnia quæ dicta sunt comprobentur, cum ipsa quoque pro confessione procurata totiens constet absentia. »

XXX. His omnibus pertractatis, ab defensoribus Arnulfi venia postulatur, et quod ejus negotia minus caute prius inquisierint, et quod concilium longis dilationibus defatigaverint. Deinde adjungunt, non se controversiarum genere adductos ad studium defensionis accessisse, sed episcoporum anathema sibi necessitatem dicendi imposuisse. Episcopi vero et qui contra Arnulfum stetisse videbantur, æquo animo se objecta accepisse dicebant; sibi quoque placere, quod judicium posse fieri jam in commune legitimum putaretur, nihilque aliud superesse quam ut ipse Arnulfus in medium deduceretur, et de qualitate sui facti juxta quod vellet responderet. Itaque, jubente synodo, in episcoporum ordine consedit. Cui pater Arnulfus circa eum regis beneficia, itemque ipsius in regem maleficia, miti [1] alloquio commemorat. Negat ille se quicquam contra regis salutem egisse, sed pro fide [2] ad eum conservata cum clero et populo se in propria urbe ab hostibus captum fuisse; nihilque solatii proinde a rege tulisse, sed insuper maleficia pro beneficiis recompensata sibi esse.

Opponit pater Arnulfus præsentem presbyterum, qui urbis portas, acceptis a manu ejus clavibus, jussu ipsius affirmabat se hostibus aperuisse. Ille respondet presbyterum longe meditata dicere, falsaque pro veris narrare,

[1] G. *mitti.* — [2] G. *sed perfide.*

suamque innocentiam ejus fictis criminationibus haberi suspectam non debere. Cui e contra presbyter ingerebat, quod se ad accusandum nemo impulerit; quod locus fugæ sibi patuerit, quod sibi semper fidissimus fuerit, nichilque aliud in accusandi causa se habere, quam ut crimine proditionis liberaretur, qui ejus imperio paruisset; et si quid in veri confessione synodus dubitet, vel suo vitio adscribat, synodi decretis se subjacere pollicebatur; tantum ecclesiasticæ communioni restitueretur. Ad hæc Arnulfus teneri se ab hostibus[1] conquerebatur, nec aliquando se vidisse episcopum sic attractatum, ideoque se respondere nescire. Neque vero sibi relictos esse suos monachos, suos clericos, suos abbates, quibus quæ vellet præcipere posset; quod[2] dictum insulsi hominis esse putabatur. « Et quidnam, inquit pater Arnulfus, iis præcipiendum est? Num ut te a culpis eximant[3]? Equidem si pro testimonio ferendo dicis, en tui episcopi, qui te frequenter pro temetipso, ut ad synodum venires hortati sunt; en tui abbates, tuusque clerus cum sibi prælatis! His omnibus datur licentia te defendendi, non solum voluntaria, verum necessitate imposita. »

Ad hæc ille ad priora relabebatur; non se vidisse episcopum sic attractatum dicens, nec ita se habitum scire respondere. Doctum etiam hominem inter tot sapientes insipientem videri posse. « Cur ergo, » inquit episcopus Guido, « secundum tua vota habitus, totiensque ab episcopis et domino tuo rege vocatus, respondere noluisti? » Et ille : « Delatus ad regem eram, et ideo quo vocabar ire non audebam. — Non ita est, » inquit Guido episcopus; « sed cum te in vicinia[4] Laudunensis urbis apud Cavinionem convenissem, coram fidelibus testibus clericis ac laicis, tertio te ad fratrum tuorum conventum invitavi, sub obtestatione divini nominis, ex canonum auctoritate et societate omnium fidelium; ad dominorum quoque tuorum præsentiam ire monui, per fidelitatem quam eis promiseras, per omnia sacramenta quæ ipsis præbueras. Unde perjurum te esse negare non potes, per chirographum, cui subscripsisti ac omnes nos subscribere fecisti. Sed cum tu responderes, non posse te ire sine ductoribus Oddone et Heriberto, eo quod vim tibi inferri timeres, fratrem meum Gualterium obsidem tibi obtuli, me et patrem meum,

[1] G, *ossibus*. — [2] L. *quo*. — [3] G. *existimant*. — [4] L. *vicia*.

comitem Gualterium, itineris ductores pollicitus sum, ut sine periculo vitæ, membrorum, captionis, ad tua redires. Idem quoque in eodem momento sacramento firmare propria manu præsto fui. Cumque te a Karolo captum esse prætenderes, eique sacramenta et obsides præbuisse, ideoque sine ejus licentia ire non posse, percontabar a te, quinam obsides pluris tibi viderentur : utrum Richardus frater tuus, Bruno episcopus consobrinus tuus, ejusque sororis filius, in regum potestate constituti, an milites tui Sehardus et Raynoldus, qui datis pro se pueris abire permissi sunt, quorumque beneficia simulatis captivatoribus tuis attribuisti, palam faciens, quanta in dante et accipiente obsidum diligentia fuerit? Quodnam etiam tibi sacramentum potius servandum foret, requirebam : scilicet quod regi et domino tuo sponte dederas, aut quod hosti armato invitus dare debueras? Tria autem erant sacramenta, quæ nulla arte, nullo ingenio effugere poteras : primum quo te obligasti, ut pro nullo a te facto vel faciendo sacramento a fidelitate dominorum nostrorum recederes; secundum ut si ab hostibus interceptus esses, sicut tunc simulabas, mox ut locus fugæ tibi pateret, ad dominos tuos redire per rectam fidem non differres, idque in præsenti facere monebam, cum tecum pauci essent, ego autem optimorum militum copias haberem. De tertio vero quid dicam, cum tam multiplicis perjurii reus sis, quot esse perjuros facis? Omnes enim cives tui ac milites te jubente juraverunt, ut si aliquando ab hostibus capereris, vel si ipse tua sponte a regis fidelitate deficeres, regi se fidem servaturos, urbemque et castra sub eorum jure retenturos. Econtra cum tu a fidelitate regis defeceris, contra omnes mortales tibi sacramenta præbere jussisti; domino tuo regi portas civitatis obstruxisti; Karolo quotiens sibi libuit aperuisti; nec ad professionem tui chirographi respicere voluisti, cum inimicis dominorum tuorum consilium et auxilium, secundum scire tuum et posse, subministrares. Numquid et hæc negare contendes? »

Addebat etiam de pactis et constitutis in vulgari lingua cum eodem habitis, quibus episcopos a sua subjectione quasi emancipaverat, si a chirographi conditionibus declinasset, seque id ex sua ac reliquorum episcoporum persona jam dudum apud Cavinionem effecisse. Ad hæc ille de non servatis chirographi et sacramentorum conditionibus erubescebat; quibus tamen poterat modis hæc eadem attenuebat. Petebant ergo episcopi ut aliquis familiarium

ejus testis horum admitteretur, cujus conscientiam vereretur. Admittitur ergo Raynerius, secretorum ipsius per omnia conscius, et qui eum inter alia perjuria etiam contra se ac suam uxorem et filium publice perjurum protestabatur. Cui cum à sacro conventu diceretur, quæ Arnulfus de regis infidelitate denegaret, tali cum sermone aggressus est:

« Cur omnem populum tuo errore perdis? Nescis quæ ante urbis traditionem juxta fluvium Axonam mihi retuleris? Et ut omnium melius recorderis, nescis te Ludovici amorem, filii Karoli, omnibus prætulisse mortalibus, et si tibi placere vellem, ut de ejus salute cogitarem? Vade ergo, et scelera tua episcopis confitere, ut quia corpus perdidisti, saltim animam per pœnitentiam salves, et populum qui de tuis criminibus adhuc dubitat, ab hoc errore absolvas. Quod si nolueris, coram episcopis coramque omni multitudine, quæ pro foribus adstat, peccata tua, quæ adhuc dubia sunt, manifesta faciam, et scelera tua, quæ in nulla opinione populi sunt, in medium proferam, ut omnes sciant et intelligant quid de te sentire debeant. Et ut verbis meis fides in æternum habeatur, postquam peroravero, mea dextera ita esse sacramento firmabo, meumque vernaculum episcopis tradam, qui per ignitos vomeres incedens, Deum de te judicare manifestis declaret indiciis! »

Ad hæc abbatum quidam dicebant debere dari Arnulfo secessum deliberandi cum quibus vellet, ut consultius pro se respondere valeret. Quibus pater Arnulfus: « Quis, inquit, prohibet? Surgat, et quoscunque delegerit, suis consultationibus adhibeat. » Surgens itaque ad cryptæ secretiorem partem, ostiis diligenter obseratis, venerabiles deduxit episcopos, Siguinum Senonensem, Arnulfum Aurelianensem, Brunonem Linguonensem, Gotesmannum Ambianensem.

XXXI. In horum absentia, multa ex canonum capitulis in synodo prolata sunt, multa inter assidentes collata, utpote omnium ignaros quæ in abditis agerentur, non tamen nescios imperatricis Theophaniæ ac hostium regis colloquia contra ipsius regis voluntatem et utilitatem Arnulfum expetisse, suorumque militum copias sub signis Karoli contra eundem regem in acie constituisse, et insuper criminis regiæ majestatis reum esse. Ita quoque variis sacramentorum generibus implicitum videri, ut a nemine sacerdotum tot perjuriis obvoluto, episcopale ministerium ullis legibus valeret impleri. Ad

has autem causas hæ sententiæ quasi e vicino respicientes reperiebantur :

XXXII. *Ex concilio Toletano, capitulo XXX :* « Confinitimi hostium sacerdotes, præter eos qui a regia potestate licentiam acceperunt, a quolibet mandatum agente extraneum, occulte accipere vel dirigere non præsumant. Qui autem deprehenditur aut convincitur, denuntiatus principi, apud concilium condigna animadversione multabitur. »

XXXIII. *Item ex eodem titulo LXXV :* Post instituta quædam ecclesiastici ordinis vel decreta, quæ ad quorundam pertinent disciplinam : « Postrema nobis cunctis sacerdotibus sententia est pro robore nostrorum regum et stabilitate gentis Gothorum pontificale ultimum sub Deo judice ferre decretum. Multarum quippe gentium, ut fama est, tanta extat perfidia animorum, ut fidem sacramento promissam regibus suis observare contemnant, et ore simulent juramenti professionem, dum retineant mente perfidiæ impietatem. Jurant enim regibus suis, et fidem quam pollicentur prævaricant; nec metuunt volumen illud judicii Dei, per quod inducitur maledictio multaque pœnarum comminatio super eos qui jurant in nomine Dei mendaciter. Quæ igitur spes talibus populis contra hostes laborantibus erit? Quæ fides ultra cum aliis gentibus in pace credenda aliter quod fœdus[1] post fœdus non violandum? Quæ in hostibus jura ista permanebunt sponsione, quando nec ipsis propriis regibus juratam fidem conservant? Quis enim adeo furiosus est, qui caput suum manu sua propria desecet? Illi, ut notum est, immemores salutis suæ, propria manu seipsos interimunt, in semetipsos, suosque reges, proprias convertendo vires. Et dum Dominus dicat : *Nolite tangere christos meos* (I. Par. XVI, 22)! et David : *Quis*, inquit, *extendit manum suam in christum Domini, et innocens erit* (I. Reg. XXVI, 9)? illis nec vitare metus est perjurium, nec regibus inferre exitium. Hostibus quippe fides pacti datur, nec violatur. Quod si in bello fides vigeat, quanto magis in suis servanda est? Sacrilegium quippe est, si violetur a gentibus regum suorum promissa fides, quia non solum in eis fit pacti transgressio, sed et in Deum quidem, in cujus nomine pollicetur ipsa promissio. Inde est quod multa regna terrarum cœlestis iracundia ita permutavit, ut pro impietate fidei et morum.

[1] L. omitt. *aliter quod fœdus.*

alterum ab altero solveretur. Unde et nos cavere oportet casum hujusmodi gentium, ne similiter plaga feriamur præcipiti, et pœna puniamur crudeli. Si enim Deus angelis in se prævaricantibus non pepercit, qui per inobedientiam cœleste habitaculum perdiderunt, unde et per Esaiam dicit: *Inebriatus est gladius meus in cœlo* (Isa. XXXIV, 5), quanto magis nos nostræ salutis interitum timere debemus, ne per infidelitatem eodem sæviente gladio pereamus? Quod si divinam iracundiam vitare volumus, et severitatem ejus ad clementiam provocare cupimus, servemus erga Deum religionis cultum atque timorem, custodiamus erga principes nostros pollicitam fidem atque sponsionem. Non sit in nobis, ut in quibusdam gentibus, infidelitatis subtilitas impia, non subdolæ mentis perfidia, non perjurii nefas et conjurationum nefanda molimina; nullus apud nos præsumptione regnum arripiat, nullus excitet mutuas seditiones civium, nemo meditetur interitus regum; sed, defuncto in pace principe, primatus gentis cum sacerdotibus successorem regni consilio communi constituant, ut dum unitatis [1] concordia a nobis retinetur, nullum patriæ gentisque dissidium per vim ambitionis moveatur. Quod si hæc admonitio mentes nostras non corrigit et ad salutem communem cor nostrum nequaquam perducit, audite sententiam nostram. Quicunque igitur a nobis vel totius Hispaniæ populis qualibet conjuratione vel studio sacramentum fidei suæ, quod pro patriæ salute gentisque Gothorum statu, vel conservatione regiæ salutis, pollicitus est temeraverit, aut regem nece attractaverit, aut potestate regni exuerit, aut præsumptione tyrannica regni fastigium usurpaverit, anathema sit in conspectu Dei patris et angelorum, atque ab ecclesia catholica, quam perjurio profanaverit, efficiatur extraneus, et ab omni cœtu Christianorum alienus, cum omnibus impietatis suæ sociis; quia oportet ut una pœna teneat obnoxios, quos similis error invenerit implicatos. Quod iterum secundo replicamus, dicentes: Quicunque amodo ex nobis vel cunctis Hispaniæ populis quolibet tractatu vel studio sacramentum fidei suæ, quod pro patriæ salute gentisque Gothorum statu, vel conservatione regiæ salutis, pollicitus est violaverit, aut regem nece attractaverit, aut potestate regni exuerit, aut præsumptione tyrannica regni fastigium usurpaverit, anathema

[1] G. *civitatis.*

in conspectu Christi et apostolorum ejus sit; atque ab ecclesia catholica, quam perjurio profanaverit, efficiatur extraneus, et ab omni consortio Christianorum alienus et damnatus in futuro Dei judicio habeatur, cum comparticipibus suis; quia dignum est ut qui talibus sociantur, ipsi etiam damnationis eorum participatione obnoxii teneantur. Hoc etiam tertio acclamamus dicentes : Quicunque amodo ex nobis vel cunctis Hispaniæ populis qualibet meditatione vel studio sacramentum fidei suæ, quod pro patriæ salute gentisque Gothorum statu, vel incolumitate regiæ potestatis, pollicitus est violaverit, aut regem nece attractaverit, aut potestate regni exuerit, aux præsumptione tyrannica regni fastigium usurpaverit, anathema sit in conspectu Spiritus sancti et martyrum Christi, atque ab ecclesia catholica, quam perjurio profanaverit, efficiatur extraneus, et ab omni communione Christianorum alienus, nec partem habeat justorum; sed cum diabolo et angelis ejus æternis suppliciis condemnetur, una cum eis qui eadem conjuratione nituntur; ut par pœna perditionis constringat quos in perniciem prava societas copulat. Et ideo, si placet omnibus qui adestis, hoc tertio reiterata sententia vestræ vocis consensu confirmate! » Ab universo clero vel populo dictum est : « Qui contra hanc vestram definitionem præsumpserint, anathema maranatha, hoc est perditio in adventu Domini sint, et cum Juda Scarioth partem habeant, et ipsi et socii eorum. Amen. Quapropter nos ipsi et sacerdotes omnes ecclesiam Christi ac populum admonemus, ut hæc tremenda et totiens reiterata sententia, nullum ex nobis præsenti atque æterno condemnet judicio; sed fidem promissam erga gloriosissimum dominum nostrum Sisenandum regem custodientes, ac sincera illi devotione famulantes, non solum divinæ pietatis in nobis clementiam provocemus, sed etiam gratiam antefati principis percipere mereamur. »

XXXIV. *Item ex concilio Agathensi, titulo L :* « Si episcopus presbyter aut diaconus capitale crimen commiserint, aut chartam falsaverint, aut testimonium falsum dixerint, ab officii honore depositi in monasterium detrudantur, et ibi tantummodo quandiu vixerint laicam communionem accipiant. »

XXXV. *Item ex concilio Toletano sexto, capitulo XII :* « Pravarum audacia mentium sæpe malitia cogitationum aut causa culparum refugium appetit hostium. Unde quisquis patrator causarum extiterit talium, virtutem potens defendere adversariorum, et patriæ vel genti suæ detrimenta intulerit

rerum, in potestatem regis ac gentis reductus, excommunicatus et retrusus, longinquioris pœnitentiæ legibus subdatur. Quod si ipse mali sui prius reminiscens, ad ecclesiam fecerit confugium, intercessu sacerdotum et reverentia loci, regia in eis pietas reservetur, comitante justitia. »

XXXVI. *Item ex eodem concilio, titulo XVII :* « Quamvis in concilio anteriori, quod anno primo gloriosi principis nostri habitum est, de hujusmodi re fuerit promulgata sententia, tamen placet iterare quod convenit custodiri. Itaque regis vita constante, nullus sibi aliquo opere, vel deliberatione, cujuscunque dignitatis laicus, seu gradu episcopi, aut presbyteri, aut diaconi consecratus, ceterisque clericatus officiis deditus, futurum regem provideat, contra viventis regis utilitatem et procul dubio voluntatem, nullo blandimento vel suasione pro eadem spe aut alios in se trahat, aut ipse in alium adquiescat. Iniquum enim et valde execrabile christianis debet haberi, futuri temporis inlicitis prospicere et vitæ suæ ignaris ventura disponere. Quod si quisque jam talia iniqua deliberatione cum quocunque est meditatus, hoc sibi noverit esse sacerdotali moderatione concessum, si veniabiliter poscit, ut hoc sine mora præsentis principis auribus studeat publicare. Si autem retineat, et deliberationis suæ machinamenta noluerit dicere, pessimo plectatur anathemate. »

XXXVII. *Item ex eodem concilio, titulo XVIII :* « Jam quidem in antecedenti universali synodo saluti nostrorum principum constat esse consultum; sed libet iterare bene sancita, et digna auctoritate munire salubriter ordinata. Ideoque testamur coram Deo et omni ordine angelorum, coram prophetarum atque apostolorum vel omni martyrum choro, coram omni ecclesia catholica et christianorum cœtu, ut nemo intendat interitum regis, nemo vitam principis attractet, nemo eum regni gubernaculis privet, nemo tyrannica præsumptione apicem regni usurpet, nemo quolibet machinamento in ejus adversitate sibi conjuratorum manum adsociet. Quod si quippiam horum quisquam nostrorum temerare [1] præsumptor extiterit, anathemate divino perculsus, absque ullo remedii loco habeatur condemnatus æterno judicio. Is autem qui ejus sedem fuerit adsecutus, si vult tanto expiari piaculo quasi proprii patris ejus ulciscatur interitum. »

[1] G. *temerarie.* Codd. *temptare.*

XXXVIII. *Item ex concilio Toletano, era DCLXXXIV:* « Non parum proficit ad emendationem multorum, si ea quæ constituta sunt per fraternam conlationem [1] ad memoriam reducantur, si illa etiam adjiciantur, quæ aut deesse videntur, aut omnino constituenda competenter existimantur. Quis enim nesciat quanta sint hactenus per tyrannos et refugas transferendo se in externas partes inlicite perpetrata, et quam nefanda eorum superbia jugiter frequentata, quæ et patriæ diminutionem afferrent, et exercitui Gothorum indesinentem laborem inponerent? Quod si quidem laicorum insania fuisset factum, tolerandum nobis forsitan aliquotiens videretur. Illud tamen est vehementius stupendum, quod pejus est, quia tanti ex religionis proposito in hac interdum præsumptione præcipites efferuntur, ut non ad levem confusionem nostram pertineat, si res ullatenus inulta remaneat, quam et mundana lege et ecclesiastica convenit instanter disciplina corrigere. Ideoque placuit nunc concordi sententia definire, ut quisquis in ordine clericatus a maximo gradu usque ad minimum constitutus, in alienæ gentis regionem se quacumque occasione transduxerit ut exinde superbiendo, vel reditum suum vel quodlibet aliud videatur expetere, sive etiam quod gentem Gothorum, vel patriam aut regnum specialiter sub hac occasione possit nocere, vel fieri disposuerit, vel aliquatenus fecerit. Sed et quicunque talibus conscius reperitur, eisque vel consilium vel opem administrare cognoscitur, qualiter aut ad gentem alienam fugam appeterent, aut in malis quæ cœperant perdurarent, seu quamcunque læsionem genti Gothorum vel patriæ aut principi post fugam inferrent, atque in eadem pravitate perseverarent, quisquis hoc fecisse dinoscitur, iste ita indubitanter omni honoris sui gradu privetur, ut locum ejus in quo ministraverat alter continuo perpetim regendum accipiat. Ipse vero transgressor sub pœnitentia constitutus, si reminiscens mali quod fecerat, usque in diem mortis suæ si rectissime pœnituerit, in solo tantum fine communio ei præstanda est; ita ut antequam finis ejus tempus adveniat, si quispiam sacerdotum etiam ordinante principe et communicare consenserit, particeps criminis illius effectus, anathema fiat in perpetuum, ac simili cum eo cui communicaverit sententia condemnetur, quoniam potestati prin-

[1] L. *consolationem.*

cipis nullus sacerdotum in hoc præbere debet assensum, unde vel perjurium videatur incurrere, vel quod absit, si quicunque catholicæ fidei prævaricator princeps surrexerit, sacerdos nullatenus vel favore principis vel terrore a rectæ[1] credulitatis lumine ad tenebras cogatur reverti. Sic enim nec super adnexa capitula vel imperiis principum vel terroribus opportebit umquam evacuari[2]. Quia novimus, omnes pene Hispaniæ sacerdotes omnesque seniores vel judices, ac ceteros homines officii palatini jurasse, atque ita nunc legibus decretum fuisse, ut nullus refuga vel perfidus, qui contra gentem Gothorum, vel patriam seu regem agere, aut in alterius gentis societatem se transducere reperitur, integritate rerum suarum nullatenus reformetur, nisi forsitan princeps humanitatis aliquid personis talibus impertire, voluerit cui tamen non amplius quam vicesimam partem rerum ei qui perfidus extitit, de rebus unde rex elegerit, tribuendi potestatem habebit.

Sed quia plerosque clericos instantis levitatis interdum pravitas ita elevat, ut prætermissa sui ordinis gravitate ac polliciti sacramenti immemores, constante principe cui fidem servare promiserant, in alterius erectionem temeraria levitate consentiant, abrogari decet hanc omnino licentiam et a nostro consortio penitus extirpari; ita ut, si quicunque laicorum quando quidem intra fines patriæ Gothorum superbiens, regni apicem sumere fortasse tentaverit, eique clericorum quilibet adjutorium vel favorem præstiterit, atque hunc qui superbire videtur ad eandem regni ambitionem prævalente delicto pervenire contigerit, ex eodem[3] quidem die vel tempore eundem episcopum vel cujuslibet ordinis clericum excommunicatum manere perpetim oportebit, quo tali se scelere implicavit. Tamen si propter improbitatem principis, cui inique consensit, non potuerit instantia sacerdotum a communione suspendi, saltem si superstitem post ejusdem regis obitum tempus invenerit, superiori anathematis correptioni subjaceat, et quicunque illi præter in ultimo vitæ suæ fine, si tamen eum legitime pœnitere probaverit, communionis gratiam consenserit impendendam. Nobis interim ratio persuasit, synodali super hoc constitutione decernere ut quicunque etiam laicorum interdictis capitulis, hoc est in adversitatem gentis aut patriæ vel regiæ potestatis, in externas partes

[1] L. *recto*. — [2] L *evocari*. — [3] G. *eo*.

se conferendo vel talibus opem præbendo noxius fuerit ultra repertus, non solum, ut dictum est, omni rerum suarum proprietate privetur sed et perpetua excommunicatione damnatus, numquam illi nisi ultimo mortis suæ tempore communio tribuatur; excepto, si communionis ejus remedium, vel eorum de quibus supra taxavimus, imploratione sacerdotum apud principem fuerit impetratum. Nam si in derogationem aut contumeliam principis reperiatur aliquis nequiter loqui, aut in necem regis seu direptionem intendere vel consensum præbere, nos quidem hujusce modi excommunicatione dignum censemus. Utrum tamen sit illi quandoque communicandum, pietate [1] principis decernendum relinquimus; cujus procul dubio potestatis est, subjectorum culpas misericordiæ judiciique sententia temperare. Contestamur autem clementissimos principes, et per ineffabile divini nominis sacramentum obtestantes unanimiter obsecramus, ne quandocunque absque justa ubi necesse fuerit imploratione sacerdotali, ex communicationis hujus sententiam a perfidis clericis vel laicis ad externas partes se transferentibus vel consensum præbentibus quacunque temeritate suspendant; nam hoc magis utilitatibus videtur fore consultum, ut constitutionis nostræ forma servetur. Et ut execrandum anathema fiat, et velut prævaricator catholicæ fidei semper ad Dominum reus existat quicunque regum deinceps canonis hujus censuram in quocunque crediderit vel permiserit violandam. »

XXXIX. *Item ex concilio Toletano, era DCLXVIII* [2] *:* « Frequentium molestiarum nocens impulsus contemni quidem magnitudine decentis poterit gravitatis; sed quia honesta sollicitudo cohibere properat quod frequentata usitatio vitare non curat, ideo cum et quorundam paternorum sanctionibus decretorum, et institutionibus sit legalibus cautum, ne contra salutem principum gentisque aut patriæ quisquam meditari conetur adversum, hoc unum specialiter nunc depromitur observandum, ut si quis religiosorum, ab episcopo usque ad extremum ordinis clericorum sive monachorum, generalia juramenta in salutem regiam gentisque aut patriæ data reperiatur violasse voluntate profana, mox propria dignitate privatus et loco et honore habeatur exclusus. »

[1] G. *pietati.* — [2] L. *era* [*id est capitulo* superscriptum]. G. *era:::::::: capitulo II.*

XL. Hæc et hujusmodi dum sibi quisque vel alteri replicat, episcopi qui in synodo residebant, ab eis convocantur episcopis qui Arnulfum ad remotiora comitati fuerant. Qui cum [1] convenissent, causam sui adventus non sine lacrimis et multo gemitu didicerunt. Erat autem Arnulfi causa Apiarii presbyteri causæ consimilis; de quo sicut Africani episcopi Celestino papæ Romano retulerunt, ita et hic de Arnulfo episcopi episcopis in hunc modum referre visi sunt:

« Tergiversationes Arnulfi, quibus nefandas turpitudines occulere conabatur, Deus judex justus et fortis et longanimis magno compendio resecavit. Tetriore quippe ac putridiore obstinatione compressa, qua tantum lividum cœnum impudentia negationis volebat obruere, Deo nostro ejus conscientiam coartante, et occulta, quæ in illius corde tanquam in volutabro criminum jam damnabat, etiam hominibus publicante, repente in confessione cunctorum objectorum flagitiorum dolosus negator erupit; et tandem de omnibus incredibilibus opprobriis ultroneus se ipse convicit, atque ipsam quoque nostram spem, qua eum et credebamus et optabamus de tam pudendis maculis posse purgari, convertit in gemitus; nisi quoniam istam nostram mœstitiam uno tantum solatio mitigavit, quod et nos labore diuturnioris quæstionis absolvit, et suis vulneribus qualemcunque medelam, etsi invita ac suæ conscientiæ reluctante confessione, providit. »

Addebant præterea confessores episcopi, eum suis pedibus provolutum, cum lacrimis et gemitu sua crimina sub nomine confessionis declarasse, seque a sacerdotali officio, quo hactenus indigne usus fuerat, removeri velle. Sed episcopi, qui consentiente Arnulfo confessionis testes admissi [2] fuerant, ab ipsius ore se audire malle dicebant. Quod cum factum esset, episcopi per terribile nomen omnipotentis Dei, sub tremendo anathemate, præcipiunt, ne ulla formidine coactus aliquid falsi de se proferat; seque illi omne solatium laturos, ac pristinum honorem etiam invitis regibus recuperaturos pollicentur; tantum innocentiam ex æquo et utili astruere velit. At ille episcopis quidem pro salutis suæ studio gratias agens, quæ eorum fidei commiserat, vera esse confirmat; nec se Deo, in cujus conspectu adstet, velle mentiri, ad cujus judicium ire formidet. Petebant ergo episcopi, quoniam ea quæ per confes-

[1] L. omitt. *cum*. — [2] L. *ammissi*.

sionem protulerat gravissima sibi viderentur, ut abbatum et clericorum doctissimos ac religiosissimos intromitti liceret, quique sacramento vel anathemate devincti, et sua peccata fido silentio tegerent, et quid facto opus esset in commune decernerent, futuris quoque temporibus dictorum et factorum fidissimi testes existerent. Quod aliquandiu secum reputans, fieri permisit.

Admissi[1] ergo sunt ex omni abbatum vel clericorum collegio fere numero triginta, quibus, per conditionem anathematis, Arnulfi confessio, ipso jubente, in ipsius præsentia propalata est. Itaque eo remoto, longis consultationibus definitum est, quomodo ejus arcanum tegeretur, et clero ac populo absenti pro ejus depositione satisfieret. Jam enim eum, qui sibi delectos judices constituerat, ad alterius non posse commeare judicium certum erat; jam episcopi invidia Romani privilegii carere videbantur, cum Arnulfus nec ad alios judices, nec ad sedem apostolicam provocasset, vel ante electorum judicum audientiam, quod bene quidem licuerat si se justam habere causam putasset, vel post eorumdem judicum sententiam, quod minime licere manifestum erat; sed utpote reus a torquente se conscientia convictus, et sua sponte, ut videri tunc potuit, confessus, judicii formam improbus accusator sui expostulaverat. Quæsitum ergo est, qualiter ipsius depositio celebraretur, ut lege et consuetudine constaret. Et de lege quidem manifestum erat, quod una et eadem semper ad æquitatem spectet; de consuetudine vero, quod neque una neque eadem sit, neque semper ad æquitatem intendat, sed eam præcellere, quæ legi vel æquitati vicina sit. Quærebatur ergo lex et consuetudo depositionis episcoporum vel archiepiscoporum. Et lex quidem hæc reperiebatur in Africanis conciliis, sed sine depositionis celebritate et consuetudine :

XLI. « De Maximino autem Bagaiensi, et ad eum, et ad ipsam plebem, placuit de concilio litteras dari, ut et ipse ab episcopatu discedat, et illi sibi alium requirant. »

XLII. Item Eutices presbyter in Constantinopolitana synodo depositus, non aliud depositionis factum excepit, nisi quod anathema ipsi ab universis conclamatum est, et post aliquanta a Flaviano episcopo sententia in hunc modum prolata :

[1] L. *Ammissi.*

« Per omnia Eutices quondam presbyter et archimandrites, ex his quæ ante acta sunt, et propositis ejus quæstionibus, Valentini et Apollinaris perversitate repertus est ægrotare, et eorum blasphemias incommutabiliter sequi; qui nec nostram reverens persuasionem et doctrinam, rectis voluit consentire dogmatibus. Unde gementes perfectam ejus perditionem, decrevimus, per Jesum Christum Dominum nostrum, ab eo blasphematum, extraneum esse ab omni officio sacerdotali, et nostra communione, et primatu monasterii. Sciant ergo et hi qui postea cum eo colloquentur, et ad eum convenerint, quoniam rei erunt et ipsi pœna excommunicationis si non declinaverint confabulationes ejus. »

XLIII. Item quæ circa Ratherium Veronensem episcopum, vel circa Petrum Ravennatem archiepiscopum, usu vel consuetudine provenerunt, ab omnibus abrogata sunt. Uterque enim nec abdicationis porrecto libello, nec sacerdotalibus depositis insignibus, successorem acceperat: Ratherius quidem Milonem, Petrus vero Honestum, monasterii beati Apollinaris abbatem. Quem Honestum domnus papa Johannes, cognomento Bonus, ad consecrandum prius sibi oblatum vidit, quam de Petri dejectione vel fama nuntiante cognoverit. Deferebatur ergo lex et consuetudo sive depositionis festivitas, ex concilio Toletano, capitulo XXVIII :

XLIV. « Episcopus, presbyter, aut diaconus, si a gradu suo injuste dejectus, in secunda synodo innocens reperiatur, non potest esse quod fuerat, nisi gradus amissos recipiat coram altari de manu episcoporum. Si episcopus est, orarium, annulum et baculum; si presbyter, orarium et planetam; si diaconus, orarium et albam; si subdiaconus, patenam et calicem. Sic et reliqui gradus ea in reparationem sui recipiant, quæ cum ordinarentur perceperant. »

XLV. Ex hac itaque sententia intellectum est, ut quæ in promotione sua quisque acceperat, ea in depositione reddere deberet. Arnulfus autem in sui promotione annulum et baculum acceperat, quoddamque genus orarii, quod per differentiam palleum[1] dicitur; hæc ergo eum reddere debere, neque vero in hoc facto primati Romano præjudicium inferri, quod neque ad eum ab Arnulfo provocatum sit, neque eidem Arnulfo depositionis necessitas ulla

[1] G. *pallium*.

imposita, quodque ab episcopis et principe Romanus episcopus conventus respondere noluerit, cum ipse potius sacrorum canonum executor, et reum sua damnare auctoritate, et episcopos judicium remorantes instigare debuerit, ut Gregorius episcopos concilii Vizachii pro crimine sui primatis. Item decretum pro Potamio Braccarensi archiepiscopo, ex concilio Toletano, lege et consuetudine valere constitutum est. Erat autem hujusmodi :

XLVI. « Adsumere poteramus canonicam in cantum fraternæ lætitiæ tibiam, quia divina pietas conventum nostrum ad côncordiæ convocaverat studia : et convenerat mœstitiam vitare, quoniam visitatione disciplinæ videbamur paternas regulas innovasse; sed gravius sistrum pro cymbalo sumimus, et funus pro carmine decantamus : gementesque cum Hieremiæ questibus dicimus : *Dissolutum est gaudium cordis nostri, versus est in luctum chorus noster* (Jerem. V, 15); unde et væ coram nobis conspicimus, quoniam cecidisse coronam capitis nostri videmus, dum tam nobile in infimum corruit, quod instans sublime [1] sanctitatis optimum stetit. Ecce etenim tractantibus nobis in pace de ecclesiasticis regulis, delatum est conventui nostro epistolium confusæ confessionis et abolendæ subscriptionis, quod Potamius Braccarensis ecclesiæ episcopus de factis propriis, suis verbis, suis adnotarat articulis. Quo reserato, quid obliteranda pagina et abolenda litterarum panderent elementa, fletibus potius quam sermonibus lacrimosa concio recensuit. Tunc solitarie tantum secretimque adunatis pontificibus Dei, prædictum episcopum adesse fecimus coram nobis; quem singultibus adgredientes amplius quam loquelis, reseratam illi suæ deformitatis et nostræ confusionis protulimus scripturam. Quam accipiens ac recurrens, sciscitantibus nobis utrum sui operis et suæ adnotationis intimatio esset? Ille suum actum, suique oris eloquium, suorumque digitorum esse robur adseruit, quod illic relegendo prævidit. Rursum divini nominis contestatione hunc adjurantes obtestati sumus, ut an de se sponte mendacium diceret, aut alicujus violentia premeretur, et perterritus talia enarraret, veraciter indicaret? Qui mox flebili voce luminibusque madentibus ploratu et fragore singultuum, cum unius Dei nominis juramento clamavit, se et vere eadem mala de se confiteri, et ad hæc confitenda nulla se violentia

[1] Varin. *in statu sublimi.*

prægravari. Unde etiam ferme per novem menses sponte deseruisse regimen ecclesiæ suæ, et ergastulo quodam pro admisso flagitio acturus pœnitentiam se conclusisse, prædixit.

Tunc per fidelem confessionem est agnitio, quod tactu fœmineo sorduisset, declarata; et licet hunc antiquitas paterna sacris regulis dejicere ab honore decerneret, nos tamen miserationis jura servantes, non abstulimus nomen honoris, quod ipse sibi sui criminis confessione jam tulerat; sed valida auctoritate decrevimus, perpetua pœnitentia hunc inservire officiis et ærumnis; providentes melius illum per asperam ire pœnitentiæ solitudinem, ut quandoque perveniret ad refrigerii mansionem, quam relictum in voluntatis suæ latitudine, ad præcipitium dejici æterna damnatione. Tunc venerabilem Fructuosum, ecclesiæ Dumiensis episcopum, communi omnium nostrorum electione constituimus ecclesiæ Braccarensis gubernacula continere, ita ut omnem metropolim provinciæ Galliciæ, cunctosque episcopos publicosque conventus ipsius, omniumque curam animarum Braccarensis ecclesiæ gubernandam suscipiens, ita componat atque conservet, ut et Dominum nostrum de rectitudine operis sui glorificet, et nobis de incolumitate ecclesiæ ejus gaudium præstet. Quia vero ad futurum prospicere convenit, ne exoriatur in statu pacis quædam commotio litis, Patrum sententiam quæ jam dictum Potamium episcopum rectitudine damnat, huic decreto connectere vigilantia nostra procurat.

« Ex concilio Valentino, titulo IV. Nec illud, fratres, scribere alienum ob ecclesiæ utilitatem censuimus, ut sciretis, quicunque sub ordinatione, vel diaconatus, vel presbyterii, vel episcopatus, mortali crimine dixerint se esse pollutos, a supradictis ordinibus submovendos, reos scilicet vel veri confessione, vel mendacio falsitatis. Neque enim absolvi potest in his, si in se ipsos dixerint, quod dictum in alios puniretur. Quoniam omnis qui sibi fuerit mortis causa, major homicida sit. »

Multæ quidem et aliæ sententiæ huic poterant innecti decreto, quæ prædictum Potamium episcopum severissima austeritate abjicere jubent; sed ex omnibus hanc conscriptam ponere sententiam maluimus, ne si tot condemnationis edicta replicassemus, gravissimæ ultionis auctores existere videremur. »

XLVII. Post hujus Potamii dejectionem, Remensium archiepiscoporum Egidii et Ebonis depositiones ad legem simul et consuetudinem valere visæ sunt. Quod ergo tertio factum sit, nec reprehensum, sed insuper æternis traditum monimentis, pro lege et consuetudine valere censebant. Nec quenquam episcoporum in depositione sua scindendum, more Romanorum, honestum judicabant, cum hoc nec lege firmaretur, nec consuetudine factum in historiarum monimentis reperiretur. Africanum ergo concilium sequentes, ut ipsius Arnulfi verecundiæ parceretur statuebant, et propter ecclesiæ opprobrium, et propter insolentem insultationem sæcularium, ne dignitas sacerdotalis pollueretur, et ne forte de iis, de quibus impetitus et adhuc impetendus erat, publice convictus foret. Libellum ergo ejus depositionis dictandum, et coram eo ipsius jussu scribendum censebant, et propria manu corroborandum, et vivæ vocis confessione attestandum, ut ejus abdicatio, nec exquisita nec invita vel extorta fore videretur; tot enim sceleribus involutum sacris altaribus adstare non posse. Quod si corpore languens episcopus, abdicationis porrecto libello, secundum Gregorium, successorem accipere potest, multo magis qui in anima Deo mortuus est, abdicationis porrecto libello, successorem accipere posse. Addebant præterea, quia si hæc ita festive et sollemniter determinata forent, omnino judicium hoc innovari non posset, idque firmari ex concilio Antiocheno, capitulo XV :

XLVIII. « Si quis episcopus criminaliter accusatus, ab omnibus qui sunt intra provinciam episcopis exceperit unam consonamque sententiam, ab aliis ulterius judicari non poterit, sed manere circa eum oportet, tanquam convenientem, quæ ab omnibus prolata est, firmam ratamque sententiam. »

His ita definitis, tum discessum est.

XLIX. Sequenti autem die, consedentibus episcopis in basilica domni Basoli confessoris, totiusque cleri disposito conventu, pauca de civilibus, plurima vero de ecclesiasticis negotiis pertractata sunt. Rursumque Arnulfus Remensis in memoriam rediit. Cumque causa ejus jam non in defensione, sed maxime in conquestione versaretur, aliis illum propter genus, aliis propter florem juventutis miserantibus, episcopos ruina fratris et ignominia sacerdotalis dignitatis gravius stimulabat. Unusquisque enim casum ejus ex se ipso metiebatur, seque ab infamia liberari putabat, si is, qui publice

impetebatur, a criminibus liber foret, vel periclitari si causam perderet [1].

L. Sed cum has in longum ducerent querimonias, ecce Francorum reges, cum primoribus palatii, sacro conventui sese inferunt. Episcopis gratias agunt, quod pro salute principum diutius consultando, devotionem suam plena fide signassent. Laudant, quod a pravorum hominum conspiratione non solum se removissent, verum etiam ipsa mente se alienos fuisse suo studio demonstrassent; simulque gestorum seriem breviter exponi petunt, et in quo fine constiterint.

LI. « Non » inquit pater Arnulfus, « hoc nobis adscribi debet quod minime promeritos constat. Pro salute enim vestra quamvis omni tempore consultandum sit, hoc tamen tempus saluti fratris nostri, in periculo positi, totum contulimus; et si res eo quo volumus [2] deducta non est, non utique amore et benevolentia vestri vel odio ipsius hoc actum est, sed causarum difficultate; in quibus si aliqua similitudo defensionis apparuisset, argumentorum fortia machinamenta, sententiarum validissima jacula, pro ejus munimine excitassemus: tanta nos pietas commovit, tantus charitatis fervor accendit! Denique non solum eos qui defendere parati erant pro eo exacuimus, verum etiam eos qui impugnare videbantur, nostro anathemate dubitare coegimus. Itaque utrimque numerosæ Patrum sententiæ prolatæ sunt, sed nulla earum adjutus est. Deductus quoque in medium est et interrogatus; qui primo quidem omnia negavit, sed cum sibi singillatim species causarum proponerentur, necesse erat sibi confiteri quod publice constabat. Cumque ex his quæ confitebatur consequerentur ea quæ negaverat, illa quoque quæ plurimum celare nitebatur, in dubium adducebat. Inter has tergiversationes cum hæreret, propositum sibi est, ut sibi consuleret. Qui secessum petens, episcopos ad remotiora duxit. Ibique dum de qualitate purgationum agere putaretur, stimulante conscientia, subito in confessionem peccatorum suorum erupit, cunctosque qui aderant attonitos reddidit. Episcopis autem salutem illi promittentibus, nihilque grave passurum si rumores adversos propelleret, ille nihilominus in sui confessione permansit, seque sacerdotio privari poposcit. Hinc confessioni quidam ex abbatibus, multi ex clero interfuerunt, secretorum Arnulfi testes per longa

[1] L. omitt. *vel..... perderet.* — [2] G. *voluimus.*

sæcula futuri. Sed si placet, in præsentiam omnium deducatur, coramque multitudine, ipse sibi testis et judex, causam suam exponat, simulque accusatores, testes, atque judices invidia liberet, in se uno horum omnium personam gerens. »

LII. Quo ingresso cum universo populo, post paululum silentium indictum est. Deinde pater Arnulfus ad Arnulfum : « Videsne omnium ora in te unum conversa? Cur pro te ipso non loqueris? » Qui cum male concinna verba effunderet, minusque intelligi posset, ait pater Arnulfus : « Esne adhuc in sententia in qua te sero reliquimus? » — « Sum, » inquit. — « Visne te abdicare a sacerdotii honore, quo hactenus abusus es? » Et ille : « Sicut dicitis. » Tum comes Brochardus : « Quid est, inquit, istud : *sicut dicitis?* Palam eloquatur, palam confiteatur, ne postmodum episcopos crimina quæ voluerint finxisse dictitet, se confessum esse abneget. » Et ille : « Palam, inquit, dico et profiteor me errasse, et a fidelitate regia deviasse. Sed peto ut domno Arnulfo pro me loquenti credatis, ipsumque in vestra præsentia deprecor, sicut mihi conscius est et sibi placet, ut ita causam meam exponat. » — « Natura, » inquit pater Arnulfus, « taciturnus est, et insuper quæ sub testimonio Christi nostræ fidei celanda commisit, palam confiteri erubescit. Sufficiat vobis hoc tantum nosse quod publice confitetur, scilicet sacramenta quæ regibus suis publice præbuit minime conservasse; contra professionem et subscriptionem suam sub specie chirographi factam publice venisse. » — « Non est mihi satis, » inquit comes Brochardus, « nisi publice fateatur, aut publice pernegct, sub vestro testimonio, se traditionem fecisse, ut alteri sit libera facultas in ejus locum succedendi. » — « Immo, » inquit pater Arnulfus, « non eritis hodie pares sacerdotibus, quibus solis pura debetur confessio. Nonne si quis militum pro nominato crimine apud regem insimularetur, ipse autem illud quidem denegaret, confiteretur autem ita se in aliis peccasse, ut nec prædium nec beneficium obtinere posset, proque sola vita supplicaret, si ejus, inquam, prædium vel beneficium regali munificentia vobis offerretur, accipere recusaretis? Quid enim interest inter omnia mortifera crimina, utrum homicidio vel adulterio an veneficio quis puniatur? Satis ergo vobis sit quod per confessionem nobis sua peccata manifestavit, quod publice se indignum sacerdotio protestatur, quod sic se peccasse coram regibus in conspectu ecclesiæ confitetur,

ut nullo honore hujus sæculi dignus sit; non enim ad rem spectare videtur, utrum hoc an illo crimine se ipsum sacerdotio privet. »

LIII. Tum conversus ad Arnulfum : « Quid ad hæc, inquit, dicis, quæ pro te hactenus locutus sum? — Ita, inquit, dico et profiteor, sicut hactenus locuti estis. » — « Prosternere ergo, » inquit pater Arnulfus, « coram tuis dominis, coramque tuis regibus, quos inexpiabiliter offendisti, propriamque confitens culpam, pro tui vita supplica. » Qui cum in modum crucis prostratus, pro vita et membris ejulatu quo poterat supplicaret, in lacrimas et suspiria synodum totam convertit. Moxque Daibertus Bituricensium archiepiscopus ad genua principum obvolutus, humillimas preces omnium pro salute viri offert. Qui pietate flexi : « Vivat, inquiunt, vestro beneficio, nostraque degat sub custodia, nec ferrum nec vincula metuens, nisi forte in fuga spem posuerit. »

Hoc dictum episcopis non satis placuit, quippe cum putarent adolescenti fugam facile posse persuaderi, ob eamque rem mortis legibus iterum subjacere. Iterant ergo preces, et iterum obtinent juvenem minime gladio feriendum, nisi iterum digna ultore gladio committat. Elevatus itaque a terra nihilque grave ultra metuens, depositionem sui attonitus expectabat. Quærebatur itaque ab eo utrum abdicationem suam ex auctoritate canonum sollemniter celebrari vellet. Quod cum potestati episcoporum assignasset, persuasum illi est, ut culmen honoris, quod gradibus extulerat, gradibus deponeret. Resignat ergo regi quæ a rege acceperat; deponit quoque sacerdotalis dignitatis insignia apud episcopos, non quidem exigentes, nec retinere cupientes, sed iis quorum intererat in futurum reservare disponentes. Deinde libellum suæ abdicationis secundum exemplar abdicationis prædecessoris sui Ebonis perscribi rogat, perscriptumque hoc modo in medio conventu recitat :

LIV. « Ego Arnulfus Remorum quondam archiepiscopus recognoscens fragilitatem meam, et pondera peccatorum meorum, testes confessores meos, Siguinum archiepiscopum, Daibertum archiepiscopum, Arnulfum episcopum, Gotesmannum episcopum, Herveum episcopum, Ratbodum episcopum, Gualterium episcopum, Brunonem episcopum, Milonem episcopum, Adalberonem episcopum, Odonem episcopum, Guidonem episcopum, Heribertum episcopum, constitui mihi judices delictorum meorum, et puram ipsis

confessionem dedi, quærens remedium pœnitendi et salutem animæ meæ, ut recederem ab officio et ministerio pontificali, quo me recognosco esse indignum, et alienum me reddens pro reatibus meis, in quibus peccasse me secreto ipsis confessus sum, et de quibus publice arguebar; eo scilicet modo, ut ipsi sint testes alii succedendi et consecrandi in loco meo, qui digne præesse et prodesse possit ecclesiæ, cui hactenus indignus præfui. Et ut inde ultra nullam repetitionem aut interpellationem auctoritate canonica facere valeam, manu propria mea subscribens firmavi. Quo perlecto, ita subscripsi. Ego Arnulfus quondam archiepiscopus subscripsi. »

Huic libello Arnulfi præsentes episcopi testes adfuerunt, atque ab eo rogati subscribere, subscripserunt, ac singillatim illi dixerunt : « Secundum tuam professionem et subscriptionem cessa ab officio. » Post hoc clerum et populum a sacramentorum nexu absolvit, ut omnibus libera facultas in alterius transmeandi jura pateret.

LV. His sollemniter peractis, ecce Adalgerus presbyter ad regum pedes prosternitur, seque privari communione conqueritur, eo quod imperio domini et archiepiscopi sui, cui resistendum non erat, paruerit. Cui pater Arnulfus : « Aperuisti, inquit, portas urbis hostibus? » Et ille : « Aperui. » Et pater Arnulfus : « Ingressus es templum Dei hostiliter? » Tum presbyter : « Negare non possum. » Et pater Arnulfus : « Ex ore, inquit, tuo te judico. Sanguis tuus super caput tuum ! » Subjunxit Gualterius episcopus : « Quando, inquit, imperans episcopus ita mulctatus est, tu obtemperans ac manibus jussa perficiens, consequentem mulctam exsolves. » Et pater Bruno : « Tu, inquit, ac tui similes malis consiliis et malis executionibus juvenem perdidistis; ut ergo ille ploret, et tu cantes? Aut quomodo questibus temperare potero, si nulla afficiantur pœna, qui filium patrui mei in has præcipitavere miserias? » Itaque presbytero jubetur, ut quod malit eligat, aut perpetuum anathema, aut sui legitimam depositionem. Sua enim sponte venerat sub conditione ne quid violentiæ pateretur. Diu ergo secum deliberans, maluit deponi quam sub perpetuo anathemate detineri. At episcopi, nulla miseratione circa eum adducti, veste sacerdotali induunt, ac mox illi singula quæque usque ad subdiaconatum sine reverentia detrahentes, singillatim per singula subinferunt : « Cessa ab officio! » Deinde per legitimam reconciliationem lai-

eam illi tantum communionem concedunt, ac pœnitentiæ subdunt. Eos vero sacrilegos urbisque proditores, qui nec sponte nec vi ad satisfactionem venerant, iterato anathemate damnant. Post hæc concilium sollemniter determinatur.

EXPLICIT SYNODUS REMENSIS [1].

LVI. Incipit Carthaginiense concilium Africanorum episcoporum à Girberto superiori synodo conjuncto quantum ex eo utile fuit.

In hoc concilio actum est, ut Nicenum concilium ab episcopis orientalibus peteretur. Cui synodo interfuit legatio ecclesiæ Romanæ, Faustinus scilicet episcopus, Philippus et Asellus presbyteri [2].

[1] L. addit *Gerberti papæ*. — [2] Textum concilii omittimus, ubique reperitur. Errore glutinatoris, scinditur in cod. L. p. 36-40, 107-112.

LEONIS ABBATIS ET LEGATI

EPISTOLA

AD HUGONEM ET ROBERTUM REGES *

L.[1] Postquam vestræ charitati legatum nostrum a Mosomo direximus, ut causam Arnulfi et Gerberti canonice cum timore Dei ac regulariter intra vestrum regnum finiretur, die sancto Pentecosten oblatus est nobis libellus, in quo vestra synodus contra Arnulfum facta continebatur, immo adversus Romanam ecclesiam tota injuriis et blasphemiis plena. Quo viso, admiratione et stupore attoniti, cogitavimus statim ad domnum apostolicum reverti, et ipsum ei apostaticum libellum portare. Sed ubi michi renuntiastis, quod omnia canonice velitis diffinire, compulsi venimus ad cognoscendam hujus rei rationem. Nam, ut verius fateor charitati vestræ, in vobis evenit prophetia beati apostoli et evangelistæ Johannis, qui dicit : *Multi antichristi facti sunt; unde scimus, quoniam novissima hora est* (I. Joan. II, 18). Et quid est antichristus, nisi contrarius Christo? Ecce Christus dixit, qui veritas est et mentiri non potuit : quod ecclesia beati Petri apostoli fundamentum sit omnium ecclesiarum. Et ubi ecclesiæ sperare debemus fastigium, nisi ubi locatum est fundamentum? ibi procul dubio et cacumen et tota ecclesia permanet. Econtra antichristi vestri dicunt, quod ibi sit statua marmorea, et ut templum sit idolorum. Absit, absit, ut hanc injuriam Petri, immo Christi, aliquis Christianus libenter audiat, et zelo Dei cor ejus contra talem hæresim non accendatur! Et quia vicarii Petri et ejus discipuli nolunt habere magistrum Platonem, neque Virgilium, neque Terentium, neque ceteros pecudes philosophorum, qui volando superbe, ut avis aerem, et immergentes in profundum, ut pisces mare, et ut pecora gradientes terram descripserunt : dicitis eos nec ostiarios

* Cod. regius Bruxellensis. p. 503 et Monumenta Germaniæ historica. Script. t. III. pag. 686. — [1] *Leo.*

debere esse, quia tali carmine imbuti non sunt! Pro qua re sciatis eos esse mentitos qui talia dixerunt. Nam Petrus non novit talia, et ostiarius cœli effectus est, ipso Domino ei dicente: *Tibi dabo claves regni cœlorum* (Matth. XVI, 19). Unde ejus vicarii et ejus discipuli apostolicis et evangelicis sunt instituti doctrinis, et non ornatu sermonum, sed ratione et sensu verborum; quia scriptum est: *Stulta mundi elegit Deus, ut confundat fortia* (I. Cor. I, 27). Et ab initio mundi non elegit Deus oratores et philosophos, sed illitteratos et rusticos.

Sed non est mirum, si vicarii Petri a pseudoepiscopis audiunt quod ipse a scribis et Pharisæis audivit, qui ad ejus injuriam dicebant eum idiotam et sine litteris esse, et deridendo dicebant: *Musto pleni sunt isti* (Act. II, 13). Unde Johel propheta cæcitatem illorum redarguit; qui inter cetera sic ait: *Et quidem super servos meos et super ancillas meas effundam de spiritu meo* (Joel. II, 28); non super scribas et pharisæos aut falsos sacerdotes, qui dicunt se nosse Deum, factis autem negant. Et quoniam calumniatis Romanum pontificem, qui munera sibi oblata recepit: in hoc non solum illi, sed omnibus apostolis eorumque successoribus detraxistis, immo ipsi Domino, qui caput omnium est ecclesiarum, qui a magis oblata sibi munera non respuit. Etenim quia in vestro concilio vobis cura fuit, de pontificibus jam defunctis mentionem facere, quod quam sit contrarium omni Christiano temere judicare de his qui ad Deum migraverunt, in secundo capitulo Anastasii papæ ad Anastasium imperatorem directo [1] invenire poteritis, et quomodo contra ordinem vestrum fecistis, facilius cognoscetis.

Unde liquidius patet, quod Romanam ecclesiam, matrem vestram, a vobis separastis, cum de ea tantam injuriam scribere non timuistis. Non ergo ex pio corde vel ore aliquando tam prophana tamque perversa contra Romanam ecclesiam processerunt. Verumtamen si vestra fuerunt verba, quæ in despectu beati Petri apostolorum principis, immo Dei, cujus ordinationi resistitis, scripta, et quasi detrahentia sacratissimam ecclesiam composita sunt, fateor non vos studiose sacras regulas, non venerandarum synodorum actiones, non veraces probabilium virorum canones lectitasse, quando tanta

[1] Cod. *directum*.

conati estis in derogatione Romanæ ecclesiæ inutiliter atque incompetenter memorare. Denique si Cham filius Noe videns verenda patris irrisit, nec operuit, maledictionem perpetuam percepisse legitur : quanto potius hi, qui patres spirituales non solum minime cooperiunt, sed et deridendo et falso ad subsannationem sui moris homines provocant? Scriptum quippe est : *Qui subsannat patrem et matrem*, et reliqua (Prov. XXX, 17). Hoc itaque scientes Athanasius archiepiscopus et universi Ægyptiorum et Thebaidorum et Lybiarum episcopi, quando a sancto Felice pontifice, nunc martyre, eodem tempore apud vestri similes homines invasorem æstimatum, consilium adversum hæreticos petiverunt, quod Deo volente acceperunt. Sed quod ad eos pertinebat, quæsiverunt; quod ad illos non pertinebat Deo dimiserunt; et in derogatione Romanæ ecclesiæ siluerunt. Fuit namque quidam Dioscorus Alexandrinus archiepiscopus, cujus vos exemplum imitati estis, qui præsumpsit contra Leonem pontificem et contra Romanam ecclesiam scribere; sed in tantum illius præsumptionem sancti Patres apud Chalcedoniam detestati sunt, ut sine ulla restitutione eum damnarent. Et nullam inquisitionem fecerunt, utrum juste an injuste vel quoquo modo jam fatum Dioscorum contra Romanam ecclesiam dictasset; sed absque omni controversia hoc in eo ulti sunt, quia, cum esset inferior sui priorem et magistrum conatus est lacessere contumeliis. Voluerunt nempe, in domo Dei nichil fieri confusum, nichil inordinatum.

Verumtamen hæc parvipendebat pater Arnulfus, cum suo nescimus quo apostata filio *, quando tanta contra Romanam ecclesiam ausi sunt scribere, quod nec Arriani hæretici aliquando præsumpserunt (*supra*, *conc. Basol. num. XXVIII*). Certe scriptum est, quia venenatis filiis venenati parentes nascuntur. Contra quem beatissimus papa Bonifatius ait : « Nemo umquam apostolico culmini, de cujus judicio non licet retractari, manus obvias audacter intulit; nemo in hoc rebellis extitit, nisi qui de se voluit judicari. » Nam etsi aliquando in aliquo Romana ecclesia titubavit, cum adjutorio Petri apostoli ipsa se erexit, et omnibus ecclesiis semper adjutorium præbuit; ipsa tamen ab aliqua adjutorium minime quæsivit, non suis viribus, sed Dei ad-

* Gerbertum intelligit, summum postea pontificem, qui se tunc temporis Remensis synodi scriptorem nondum professus esse videtur. Pertz.

jutorio, qui ait ad Petrum : *Et tu aliquando conversus confirma fratres tuos* (Luc. XXII, 32). Ista igitur privilegia, teste beato papa Nicolao, Romanæ ecclesiæ a Christo donata, a synodis non donata, sed tantummodo celebrata et venerata, quæ nullatenus possunt minui, nullatenus infringi, nullatenus commutari, quoniam fundamentum quod Deus posuit, humanus non valet amovere conatus, et quod Deus statuit, firmum validumque consistit. Verum ille potissimum peccat, qui Dei ordinationi resistere tentat. Ipsa namque privilegia Romanæ ecclesiæ impingi possunt, transferri non possunt; trahi possunt, evelli non possunt : quæ permanent illibata. Quousque Christianum nomen prædicatum fuerit, illa subsistere non cessabit immutilata.

Et quoniam contra Romanam ecclesiam canones opposuistis, audite quid vobis Gelasius, multarum hæreseon destructor, in commonitorio, Fausto magistro fingenti legationem Constantinopolim, dato, inter cetera sic ait : « Nobis, inquit, opponunt canones, dum nesciunt quid loquantur, contra quos ipsi venire se produnt, quod primæ sedi sana rectaque suadenti parere refugiunt. » Ipsi sunt canones, qui appellationes totius ecclesiæ ad hujus sedis examen voluere deferri, ab ipsis vero nusquam prorsus appellari debere sanxerunt, ac per hoc illam de tota ecclesia judicare, ipsam ad nullum commeare judicium, nec de ejus umquam præceperunt judicio judicari, sententiamque illius non oporteret dissolvi.

Et quoniam quæ in detractione Romanæ ecclesiæ evomere potuisti, scripsisti, quod autem honor et decus illius est latenter subtraxisti, verumtamen medicamentum animæ abscondisti, et venenum, unde incautos et simplices interficere possis, ostendisti. Enimvero quicquid interrogando, ut filii ad patres, Aurelius et Augustinus et Alippius et ceteri episcopi in Africa constituti Bonifatio papæ miserunt, vos proterve et arroganter posuisti; quod vero propter tribulationem et angustiam, quæ ei imminebat ab Eulalio, qui in intentione uno die cum prædicto Bonifatio ordinatus fuerat, et semper in dissensione fuit, quoad vixit annos III et menses V, et propterea illis scribere minime potuit, teste Celestino papa, dicere noluisti. Epistolam vero ostendere prædicti Celestini papæ, quæ laudans eos et amplectens eorum sententiam, quæ de libero arbitrio diffinierunt, et arguens quod orientales ecclesiæ de Niceno concilio consuluerunt, cum per triginta et eo amplius annos in tan-

tum hæretici orientales ecclesias devastabant, ut pene nullum librum de fide catholica dimittentes quem non falsaverunt aut non incenderunt. Insuper ipsum symbolum Niceni concilii conscriptum pauci abscondere potuerunt, unde plurimæ memoratæ orientales ecclesiæ a Romana ecclesia ipsum symbolum sibi conscribi petiverunt; et Athanasius archiepiscopus Alexandrinus, qui in diaconatu positus ipso Niceno interfuit, Marco pontifice, ut ei dignaretur conscribi, supplicando mandavit.

Et quoniam postea temporibus Constantii et Juliani ipse pestifer morbus usque ad Romanam ecclesiam, quæ est caput omnium ecclesiarum, pervenit, ideoque per diversas Romanas ecclesias dispersas tam prædictam synodum quam etiam decreta pontificum prædictus Cœlestinus in unum congregans maxime a Melchiade papa, sicut ei Damasus pontifex repromiserat, ipsi Aurelio remandavit eadem quæque Isidorus asserit. Sed vos hæc omnimodo reticendo celastis.

De Antiocheno vero concilio quod scripsistis, si cum legatis Romanæ ecclesiæ factum est, et ipsi ibidem primatum habuerunt, ut judices, et sicut in omnibus synodis subscripserunt, et epistola Leonis papæ illis directa sicut evangelium confirmaverunt; si vero ultionem, ut audistis, Dioscorum Antiocheni patriarcham fecerunt, obsecro per Deum, nolite occultare, quia Deus veritas est, et qui veritatem occultat pro certo Deum negat. Nam quia beato Gregorio derogastis, ut de depositione episcoporum non requireret, considerate rationabiliter et probate quod illius temporibus aut suum defensorem, aut notarium, aut subdiaconum, aut suum vicarium habebat, sicut in illius vita invenire poteritis, qui omnia sua vice ordinabat et disponebat, et quod rectum faciebant, laudabat et confirmabat, quando inordinate, corrigebat et emendabat. Unde etiam Menne episcopo in sua præsentia se purificanti, et dignitatem honoris et gratiam communionis reddidit. Similiter Januarium episcopum et Stephanum per defensorem suum Johannem audire et restitui fecit in ordine. Verum etiam non solum episcopis, sed etiam presbyteris, qui inordinate depositi fuerant, ordini pariter et in dignitate restituit. Hæc etiam partim in vita illius, partim in regesto ejus invenire poteritis. Itaque Nicolaum papam ad vestrum testimonium deduxistis, eo quod adversum Romanam ecclesiam in depositione episcoporum siluisset. Qualiter contra Photium

invasorem Constantinopolitanæ ecclesiæ austerus [1] fuit, quousque Ignatium in sede propria revocaret, in epistolis illius invenire poteritis. Etiam et in Mettensi synodo contra reges et episcopos in excommunicando et non reconciliando quam austerus fuit, diligentius prævidete. Semper hoc proprium habuit Romana ecclesia, ut justos justificet, et impios condemnet, hostes expellat, filios recreet.

Et quoniam improperastis, quod Orientales et Africanas seu Hispanienses ecclesias ab ea se separarent, et in hoc vos falsa dixisse cognoscite, quoniam nunc Theodorus archiepiscopus Ægypti, et Horestus Hierosolimitanus legatos suos [2] ad domnum apostolicum præterito anno direxerunt, et de hæresi Jacobitarum conversos, utrum ad clericatum venire debeant consilium petiverunt, et quoniam pro metu Sarracenorum in omni ecclesia altare minime consecrare poterant, ut eis pannum consecrare liceret postulaverunt. Similiter de Africa Carthaginense clerus et populus temporibus domni Benedicti septimi papæ unum sacerdotem, Jacobum nomine, elegerunt et eum Romam, ut ubi consecraretur, mandaverunt. Epistola, quam secum detulit, inter cetera ita continebat :

« Domno beatissimo et apostolico papæ Romanæ a Deo protectæ civitatis clerus et populus Carthaginensis.

» Postulamus beatitudinem vestram, ut succurratis miseræ et desolatæ Africanæ civitati, quæ ita ad nichilum redacta est, ut ubi olim metropolis fuit, vix ibi modo sacerdotes habeantur : et sicut nostri anteriores ad vestros anteriores confugerunt, ita nunc quamvis parvi et indigni ad vos confugium facimus ; et ideo et sacerdotem Jacobum ad vos misimus, ut eum nobis ordinando solatium præbeatis. »

Quem prædictus pontifex in nostro monasterio, quousque de fide catholica probaretur, misit ; at ubi eum orthodoxum reperit, consecrans archiepiscopum, eum cum privilegio ad propria remisit. Simulque de Hispania temporibus Johannis papæ, filii Alberici, quem vos incongrue derogastis, Julianus Cordubensis archiepiscopus de multis et de difficilioribus causis epistolam cum legatis mittens, consilium petens, non interrogans, quis aut qualis fuis-

[1] G. *asterius.* — [2] G. *vos.*

set, sed venerationem præbens apostolicæ sedi, quod sibi utile erat quæsivit. Ex qua re cognoscite Romanam ecclesiam adhuc ab omnibus ecclesiis honorari et venerari, solummodo a vobis detrahi et dehonestari [1].

Dicitis quod Deo, non apostolico mandaretis, et vobis responsum non dedisset. Notum est omnibus, quia in tanta tribulatione et oppressione a Crescentio.... [2] nunc positus fuit, ut quando voluit et qualiter voluit, nec vobis nec aliis responsum dare potuit; sed tamen citius quam potuit, nos ad investigandam et inquirendam vestram causam direxit. At ubi Aquis venimus, jam eum depositum invenimus, et neque aliquod responsum a vobis habere potuimus. Nobis vero reversis domum apostolicus vos Romam invitavit; nec tamen ad eum venire voluistis.

Et quia in itinere positus, non ut voluimus, sed ut potuimus, scripsimus, nunc ad vestram synodum revertimur, quæ a vobis est venerata et laudata, a cunctis vero, qui audiunt, depravata et vituperata. Quis fidelium æquis auribus audire potest, archiepiscopum per fidem deceptum et in carcere diu maceratum, et sic nudum, vinctum, cum multitudine strepentium militum ad synodum ductum, uno teste damnatum? Quis talia audiens vestram synodum non maledicit? Neque ut in vestro libello habetur, ter quaterque [3] se culpabilem negantem esse, nullus vestrum eum audire voluit, sed cum uno presbytero eum damnastis; quod omni auctoritate prohibetur. Quod nullius honoris, nullius dignitatis sit contra quemlibet laicum, unum testimonium credere debere: quanto magis adversus archiepiscopum! Quia vero dicitis, ipsum se accusasse et confessum fuisse, considerate si fuit recipienda talis confessio? Nam ut in vestro libello habetur, dicebatis ei: *Pete veniam ut vita tibi concedatur.* O inutilis confessio! Acsi ei diceretur: *Nisi dixeris quæ volumus, vivere non poteris.* Ecce Arnulfus archiepiscopus ut patriarcha Joseph captus et in lacum missus, timens mori negavit [4].

[1] C. *honestari.* — [2] Duo vel. tres litteræ excesæ; an *consule?* — [3] Littera excesa est. — [4] Hic desinit pagina, sequens codicis quæ est ultima, theologica quædam continet, alia manu scripta.

CONCILIUM MOSOMENSE [1]

Anno ab incarnatione Domini DCCCCXCV, indictione VIII, a papa Johanne synodus denuntiata est habenda in parœchia Remensi metropoli. Itaque IV nonas Junii convenientibus Mosomum venerabilissimis episcopis Liodulfo Treverensi, Aymone Virdunensi, Nothero Leodicensi, Suitgero civitatis Mimigardevurdæ, Leo abbas monasterii sancti Bonefacii urbis Romæ vicem agens domni Johannis papæ, medius inter eos consedit, in ecclesia beatæ Dei genitricis Mariæ; atque in eorum prospectu Gerbertus Remorum archiepiscopus, pro sua ordinatione rationem redditurus. Interfuerunt etiam huic concilio diversarum urbium abbates non ignobiles, sed vita, moribus et scientia inter suos præclari. Ex laicis quoque admissi sunt Godfridus comes et reliqui.

Facto itaque silentio, cunctis residentibus qui aderant, Aymo episcopus surrexit et gallice concionatus est, domnum Johannem papam episcopos Galliarum causa synodi ad Aquasgrani palatii invitasse, et eos illo venire noluisse. Item invitasse ad Urbem, et eos non venisse. Nunc pro sua sollicitudine in Remensi provincia concilium statuisse, et quæ de Arnulfi dejectione et Gerberti promotione contraria sibi dicerentur, per suum vicarium velle cognoscere. Post hæc protulit epistolam plumbeo sigillo munitam. Quam dissolvens, coram omnibus recitavit hoc modo se habentem : *Johannes episcopus servus servorum Dei, omnibus archiepiscopis Galliarum salutem et apostolicam benedictionem,* et reliqua.

Hac epistola recitata, surrexit Gerbertus Remorum archiepiscopus, et hanc orationem subintulit.

EXORDIUM.

Semper quidem, reverendissimi Patres, hunc diem præ oculis habui, spe ac voto ad eum intendi, ex quo a fratribus meis admonitus onus hoc sacer-

[1] L. *Mosonse.* Cod. L. f. 82, et Pertz. Monumenta Germaniæ historica. Script. tom. III. pag. 690. Rich. lib. IV. p. 294. Labb. tom. IX. col. 747.

dotii non sine periculo capitis mei subii. Tanti erat apud me pereuntis populi salus, tanti vestra [1] auctoritas, qua me fore tutum existimabam! Recordabar præteritorum beneficiorum, dulcis atque affabilis benevolentiæ vestræ, qua præstantium sæpenumero cum multa laude [2] usus fueram, cum ecce subito contrarius rumor vos offensos insinuat, vitioque dare laborat quod magna paratum virtute inter alios constabat. Horrui, fateor, et quos antea formidabam gladios, præ indignatione vestra posthabui. Nunc quia propitia divinitas coram contulit quibus salutem meam semper commisi, pauca super innocentiam meam referam, et quonam consilio urbi Remorum prælatus sim edisseram [3].

Ego quidem post obitum divi Ottonis Augusti cum statuissem non discedere a clientela patris mei Adalberonis, ab eodem ignorans ad sacerdotium præelectus sum, atque, in ejus discessu ad Dominum, coram illustribus viris futurus pastor ecclesiæ designatus. Sed simoniaca hæresis in petri soliditate me stantem inveniens repulit, Arnulfum prætulit. Cui autem [4] plusquam oportuit, fidele obsequium exhibui, donec eum per multos et per me apostare palam intelligens, dato repudii libello, cum omnibus suis apostaticis dereliqui, non spe, non pactione capessendi ejus honoris, ut mei æmuli dicunt, sed monstruosis operibus diaboli territus in effigie hominis latitantis; non ideo, inquam, illum dereliqui, sed ne illud propheticum incurrerem : *Impio præbes auxilium, et his qui oderunt me amicitia jungeris, et idcirco iram quidem Domini mereberis* (I. Paral. XIX). Deinde, sanctionibus ecclesiasticis per longa temporum spatia peractis legeque peremptoria consummata, cum nihil aliud restaret nisi ut judiciaria potestate principis coerceretur, et tanquam seditiosus et rebellis a principali cathedra removeretur, lege Africani concilii iterum a fratribus meis et regni primatibus conventus et commonitus sum, ut, excluso apostata, curam discissi et dilaniati susciperem populi. Quod quidem diu distuli, et postea non satis sponte acquievi, quoniam quæ tormentorum genera me comitarentur, omnimodis intellexi. Hæc est viarum mearum simplicitas, hæc innocentiæ puritas, et coram Domino et vobis sacerdotibus in his omnibus munda conscientia.

[1] L. Labb. *erat* pro *vestra*. — [2] Rich. Labb. *laude præstantium*. — [3] Labb. *referam*. — [4] Rich. Labb. *tamen... oportuerit*.

PARTITIO.

Sed ecce ex adverso occurrit calumniator; vocum novitatibus, ut major fiat invidia, obloquitur : « Dominum tuum tradidisti, carceri mancipasti, sponsam ejus rapuisti, sedem pervasisti. »

CONFIRMATIO ET REPREHENSIO ALTERNATIM DIGESTÆ.

Itane ego Dominum tradidi [1], cujus nunquam servus fuerim, cui etiam nullum sacramenti genus nunquam [2] præstiterim? Sed si [3] illi ad tempus famulatus sum, fecit hoc imperium patris mei Adalberonis, qui me in Remensi ecclesia commorari præcepit, quoadusque pontificis in ea sacrati mores actusque dignoscerem. Quod dum opperior, hostium præda factus sum, et quæ vestra munificentia magnorumque ducum largitas clara et præcipua contulerat, violenta prædonum manus abstulit, meque pene nudum gladiis suis ereptum doluit. Denique postquam illum apostatam dereliqui, vias et itinera illius [4] non observavi, nec quolibet modo ei communicavi. Quomodo ergo eum tradidi, qui ubi tunc temporis fuit [5] nescivi? Sed neque eum carceri mancipavi, qui nunc nuper sub præsentia fidelium testium seniorem meum conveni, ut propter me nec ad momentum ulla detineretur custodia. Si enim auctoritas vestra pro me staret, tantum Arnulfus vilesceret, ut mihi obesse minimum valeret. Quod si contraria mihi, quod absit, sententia vestra decerneret, quid mea interesset utrum Arnulfus an alius Remorum constitueretur episcopus?

Jam de rapta sponsa, sedeque pervasa, quod dicitur ridiculosum est. Dico enim primum nunquam illius fuisse sponsam, quam, pro legitima donatione spiritualis dotis, collatis ante beneficiis exspoliavit, proscidit et dilaniavit. Necdum sacerdotali annulo insignitus erat, et jam omnia quæ notatæ [6] sponsæ fuisse videbantur, satellites Simonis vastaverant. Dico etiam : Si concedatur [7]

[1] Rich. Labb. omitt. *tradidi*. — [2] Rich. Labb. *unquam*. — [3] Rich. Labb. *et si enim*. — [4] Rich. Labb. *ejus*. — [5] Rich. Labb. *fuerit*. — [6] Rich. Labb. *denominatæ*. — [7] Rich. Labb. *concederetur*.

quolibet modo illius sponsam fuisse, utique esse desiit, postquam pollutam et violatam, et, ut ita dicam, adulteratam suis prædonibus prostituit [1]. Num igitur eam, aut quam non habuit, aut quam suo scelere perdidit, illius sponsam rapui? Sedem autem multitudine populorum refertam advena et peregrinus, nullius [2] fretus opibus, pervadere qui potui? Sed forte apostolica sedes nobis opponitur, tanquam ea inconsulta summum hoc negotium discussum sit, vel ignorantia, vel contumacia. Certe nihil actum est [3] vel agendum fuit, quod apostolicæ sedi relatum non fuerit, ejusdem [4] per decem et octo menses exspectata sententia. Sed dum ab hominibus consilium non capitur, ad Filii Dei supereminens eloquium recurritur : « Si oculus, inquit, tuus scandalizat te [5], erue eum, et projice illum abs te (*Matth.* V, 29). » Et fratrem peccantem, coram testibus coramque ecclesia commonitum, et non obtemperantem [6], decernit habendum tanquam ethnicum et publicanum. Conventus ergo Arnulfus, et commonitus litteris et legatis episcoporum Galliæ ut a cœpto furore desisteret, et, si valeret, quoquomodo se a proditionis [7] scelere purgaret, dum monita salubria contemnit, habitus est tanquam ethnicus et publicanus. Nec tamen idcirco dijudicatur ut ethnicus, ob reverentiam sedis apostolicæ sacrique sacerdotii privilegia, sed a seipso in seipsum sententia damnationis prolata, hoc solum in omni vita sua præclare egisse dijudicatum est. Quia nimirum si [8], se ipso damnante, episcopi absolverent, pœnam sceleris ejus incurrerent. « Si, inquit Magnus Leo papa, omnes sacerdotes et mundus assentiat [9] damnandis, damnatio consentientes involvit, non prævaricationem consensus absolvit [10]. Hoc enim Deus omnium indicavit, qui peccantem mundum generali diluvio interemit. » Et papa Gelasius : « Error qui semel est cum suo auctore damnatus, in participe quolibet pravæ communionis effecto exsecrationem sui gestat et pœnam. »

Excluso itaque illo a Remensi ecclesia, mihi reluctanti, multumque ea quæ passus sum et adhuc patior formidanti, a fratribus meis Galliarum episcopis hoc onus sacerdotii sub divini nominis obtestatione impositum est. Quod

[1] Rich. Labb. *prostravit.* — [2] Rich. Labb. *nullis.* — [3] Rich. Labb. omitt. *est.* — [4] Rich. *ejusque.* — [5] Rich. Labb. *et reliqua.* — [6] Rich. Labb. *obaudientem.* — [7] Rich. *perditionis.* — [8] Rich. add. *eum.* — [9] Sic Rich. et Labb. — [10] Labb. omitt. *non..... absolvit.*

si forte quidpiam a sacris legibus[1] deviatum est, non id malitia, sed temporis importavit nécessitas. Alioqui tempore hostili omne jus omneque licitum cavere, quid est aliud quam patriam perdere, et necem inferre? Silent equidem leges inter arma, quibus ille Odo feralis bestia[2] ita hoc tempore[3] abusus est, ut reverendissimos sacerdotes Dei quasi vilia mancipia caperet, nec ab ipsis sacrosanctis altaribus temperaret, commeatus publicos intercluderet.

EPILOGUS.

Redeo ad me, reverendissimi Patres, cui specialiter ob salutem pereuntis populi, totiusque reipublicæ curam mors furibunda cum suis incubuit copiis. Hinc dira egestas horrea et apothecas armata manu sibi vindicat : illinc[4] foris gladius, intus pavor dies ac noctes reddiderunt insomnes. Sola vestra auctoritas, ut tantorum malorum levamen fieret, exspectata est, quæ tantam vim habere creditur, ut non solum Remensi, sed etiam omni ecclesiæ Gallorum desolatæ et pene ad nihilum redactæ subsidio esse valeat. Quod divinitate propitia exspectamus, et ut fiat, omnes in commune oramus[5].

Hanc orationem Gerbertus finiens Leoni abbati scriptam protulit[6], et epistolam papæ recepit, atque ita resedit[7]. Tum episcopi a concilio recedunt, et comitem Godefridum consultationibus suis adhibent. Post hæc Gerbertum ad se vocant, et Leonis abbatis monachum Johannem ad reges Francorum cum omni honore deduci faciat orant et obtinent. Deinde kalendis Julii Remis habendam synodum denuntiant.

Jam synodus soluta esse videbatur, cum ecce Gerbertus episcopus legatos episcopos accipit, tanquam a parte Leonis, ut a divino officio usque ad denuntiatam synodum abstineat. Qui cum renueret, in præsentia ipsius Leonis perventum est. Ibique breviter commemorat, non esse in potestate cujusquam episcopi vel patriarchæ vel apostolici, quemquam fidelium a communione removere, nisi sponte confessum vel convictum, vel concilium venire nolen-

[1] Rich. Labb. *legibus quippiam.* — [2] Rich. Labb. *bestia* O. — [3] Rich. Labb. omitt. *hoc tempore.* — [4] Labb. omitt. *illinc...... insomnes.* — [5] Hoc usque Rich. ad verbum. — [6] *porrexit* in margine. — [7] Labb. omitt. *atque ita resedit.*

tem. Sibi autem nichil horum obstare, quippe qui nec confessus nec convictus sit, et qui solus de Gallia ad concilium venerit. Non ergo se suo judicio damnaturum, qui in nullo genere oppositorum sibi male conscius sit. Sed modestia et probitate domni Liodulfi Treverensis archiepiscopi conventus et fraterne commonitus, ne occasionem scandali suis æmulis daret, quasi jussionibus domni apostolici resultare vellet, sub nomine obedientiæ, ut a missarum tantummodo celebritate abstineret, adquievit, usque ad proximas kalendas julias, quo tempore altera synodus indicta erat. Et sic dicessum est.

ORATIO EPISCOPORUM

HABITA IN CONCILIO CAUSEIO

IN PRÆSENTIA

LEONIS ABBATIS LEGATI PAPÆ JOHANNIS [1]

EXORDIUM.

Impleta sunt vota nostra, reverentissimi Patres, quia totius Galliæ episcopis in charitate conjunctis, apostolica sedes cœtui nostro præsidet per venerabilem abbatem et monacum Leonem. In quo simul et in nobis eam prudentiam morumque probitatem esse confidimus, ut quæ probabiliter et necessario demonstravimus, non in statera dolosa et iniqua, sed in æqua et rationabili lance appensa fuisse gaudeamus, juxta illud beati Augustini in secundo libro baptismo : « Non offeramus, inquit, stateras dolosas ubi appendamus quod volumus, et quomodo volumus tota die dimittamus pro arbitrio nostro, dicentes : Hoc grave, hoc leve est! Sed afferamus divinam stateram de Scripturis sanctis tamquam [2] de thesauris Dominicis, et in illa quid sit gravius appendamus, immo non appendamus, sed appensa a Domino recognoscamus. » Nimirum hic vir sanctus et sapiens hoc intelligere videtur, non ex hominum voluntario sed potius ex divino judicio majora vel minora habenda esse peccata. Neque enim dissimulando quodlibet illud peccatum tacuerimus, ideo illud peccatum non est. Nec si dijudicare noluerimus, ideo ante oculos divinæ majestatis minus est. Non. Proinde pensate, venerandi Patres et Fratres, quid nobis in causa Arnulfi judicandum fuerit, quem ante Dei et hominum oculos in immanum barathrum cecidisse constabat, qui se ipsum pro-

Anno 995. Vide cod. Lugd. et Pertz. Monumenta Germaniæ historica. Script. tom. III, pag. 691. — [2] L. *tamque*.

prio ore damnabat, cujus pro rebellione et contumacia Africana concilia omne jus ademerant. Pensate, inquam, quid pro pereuntis populi salute, quid in totius regni discrimine melius et utilius fieri potuerit, quam ut, tyranno excluso, utilis populo et regno constitueretur pastor. Quod et populi quies et regni soliditas consecuta est. Sed ecce ex adverso hostis humani generis per organa sua proloquitur: « Non hoc fieri licuit sine sedis apostolicæ auctoritate, non sine præsente legato, nonnisi ab Arnulfo recepta ecclesia. »

REPREHENSIO ET CONFIRMATIO ALTERNATIM DIGESTÆ.

Hæccine est auctoritas, ut innumerabilis multitudo hominum assidue pereat? Nullus Romanus, etiam invitatus multumque rogatus, subveniat; et qui potest, nisi præsente Romano, nec audeat nec præsumat. Omittimus itinerum difficultates, sumptuum indigentiam, prudentis legati inopiam. Et jam cum Romam ventum fuerit, non apostolicæ sedi liberum licebit proferre judicium, sed quod auri talentum obtinere poterit apud Crescentium, diaboli membrum. Non ignota loquimur. Regii ac nostri legati Romam profecti epistolas pontifici porrexerunt et ab eo digne suscepti sunt. Sed, ut credimus, quia Crescentio nulla munuscula obtulerunt, per triduum a palatio seclusi, nullo responso accepto redierunt. Quod peccatis nostris provenire non dubium est, ut Romana ecclesia, quæ mater et caput omnium ecclesiarum est, per tyrannidem oppressa, omnia membra debilitentur. Hæc, inquam, omittimus, et tamen in tanta rerum difficultate sacris obtemperatum legibus edocemus, ut apostolica sedes in Arnulfi causa honeste et utiliter vel addere vel mutare nichil potuerit, vel adhuc possit. Si enim quædam pontificum decreta ita sunt rata, et quædam concilia a sede apostolica ita corroborata, ut exinde permutari nichil oporteat, eorum decretorum et conciliorum executores per omnia laude et præmio digni, perturbatores autem vituperandi et omnium pœnarum genere afficiendi sunt. Item, si sub beatissimis pontificibus aliqua provenerunt, quæ causæ Arnulfi similia sint, quod exinde judicatum est in causa Arnulfi judicandum fuit.

At Cresconius episcopus, quia rebellis et contumax, non contra principem sed contra episcopos, fuit, ab Africana synodo judicatum est, ut potestate

principis coerceretur et ab ecclesia excluderetur. Et item universaliter episcopos conspirantes et ad conventum fratrum suorum venire nolentes, sua forte ne prodantur flagitia metuentes, eadem synodus potestate principis coercendos, a principalibus cathedris removendos, et ut propriis etiam careant auctoritate publica ut rebelles, auctoritate apostolica judicavit per Faustinum et Philippum et Asellum presbyteros.

Quod autem apostolica sedes in Cresconium fecit et in alios fieri docuit, hoc idem in Arnulfo summa diligentia fuit observatum; id est quia ad fratrum suorum conventum amplius quam per anni spatium invitatus venire contempsit, et insuper in principem suum rebellis et urbis ac patriæ proditor extitit, principis potestate necessaria synodo repræsentatus est. Atque habita cognitione, qualis fuerat diffamatus talis etiam est sua professione detectus. Sed inquit æmulus : « Non potuit dijudicari; ecclesiam recipiat, suis viribus resumptis suisque diu retentis amicis, ad judicium provocetur. » Quidnam est armatus a tyrannide removeri? Immo non aliter quam spoliatus potuit dijudicari. Sed æque tyrannus armis circumseptus nunquam ad judicium potuit adduci. Quid est autem ecclesiæ receptio, virium resumptio, amicorum retentio, nisi in reges nostros tyrannidis extinctæ resuscitatio, injuriarum ultio, malorum sublevatio, bonorum omnium oppressio? Sed « obsidibus, inquit, et sacramentis astringatur multis modis. » Num plura et validioris generis sacramenta reperiri poterunt ante prolatis? Num obsides fratris ejus Richardi episcopo Brunoni ejus sororis filio præferendi? Quo ergo jure Bonefatii papæ decretum in irritum devocabitur, qui intonat, ut si reus adesse neglexerit, dilationem sententiæ vel absentiæ non lucretur. Nimirum hæc decreta apostolica nec fugientem protegunt, nec confessum vel convictum ecclesiæ restituunt. Non igitur jure spoliatus eam recipiet ecclesiam, quam nec sicut episcopus rexit, sed sicut prædo crudelissimus devastavit; sed dicant summi pontifices Leo et Zozimus magnusque Gregorius quid de hujusmodi confessis vel convictis auctoritate apostolica statuerunt.

« Hujusmodi, inquit Leo, lapsis ad promerendam Dei misericordiam ecclesia privata est, expetenda secessio, ubi illis satisfactio, si fuerit digna, sit etiam fructuosa. » Et Zozimus Lazarus dudum in Taurinensi concilio gravissimorum episcoporum sententiis pro calumniatore damnatus, cum Brictii innocentis

episcopi vitam falsis objectionibus appetisset, post vero ab eodem Proculo, qui inter ceteros damnationi ejus in synodo assenserat, sacerdotium consecutus est. A quo ipse vitæ suæ conscius, datis litteris in abdicationem sui se sponte submovit. Et Gregorius ad Johannem archiepiscopum primæ Justinianæ : « Dilectissimus, inquit, lator præsentium Nemesion ad nos veniens indicavit, sicut et gestorum exemplaria quæ huc detulit continebant, Paulum Diaclinæ civitatis episcopum et post pauca etiam libellum, in quo ea de quibus accusatus fuerat vera esse confessus est, obtulisse. Qua de re sententia episcopali illo deposito se ejus loco [1] cum fraternitatis vestræ consensu esse episcopum ordinatum. » Et Johannes papa universis ecclesiis per Gallias constitutis : « Prædictum, inquiens, Contumeliosum episcopum ut habeat pœnitendi licentiam, petitorium vobis dare censemus, ubi errorem suum evidenter alligans, sub die profiteatur et consule. »

Non, inquit calumniator, potuit Arnulfus se ipsum damnare sine apostolicæ sedis legato. Quomodo ergo Lazarus, quomodo Paulus et Contumeliosus, et, ut proprius ad causam accedamus, quomodo Ebo Remorum archiepiscopus? Si enim Arnulfo non licuit, nec illis. Sed manifestum est illis licuisse. Licet enim mala relinquere et bona facere sine apostolicæ sedis legato et auctoritate. At criminosum in ordine pontificali stare malum est, et ab eo recedere bonum. Bene igitur Arnulfus fecit, si ab ordine pontificali recessit, in quo criminosus stare non potuit. Bene reliquit quod contra divinas et humanas leges per dolum accepit. Cur ergo, calumniator inquit, detinetur omni potestate exutus, ac non potius quo velit abire permittitur? Videlicet, quia Eutices archimandrita in synodo depositus ab imperatore est directus; sed hunc magnus Leo papa ad remotiora duci jubet, ne in eo sæviens morbus suo contagio alios corrumperet. Juste ergo detinetur, qui adhuc necem patriæ meditatur, suosque satellites crebris legationibus incitat, ut a cœpto furore non desistant.

Videtis, reverendissimi Patres, nobiscum stare apostolica et ecclesiastica jura. Sed quid faciemus improbis hominibus, quibus nulla ratio sufficit nisi etiam corporeis sensibus satisfiat? Cedamus talium importunitatibus, et nichil sine præsentia legati apostolicæ sedis in causa Arnulfi factum esse doceamus.

[1] L. *locum*.

Certe Seguinus venerabilis vitæ Senonensium archiepiscopus, domini papæ Johannis vices per Gallias sibi creditas Romæ innovavit, et ita a latere apostolici cum decreto privilegii veniens ejus vices usque in præsens omnium episcoporum Galliæ consensu prosecutus est. In hujus ergo præsentia Arnulfus se ipsum sacerdotio exuit, atque, juxta decreta apostolicorum virorum Zosimi, Leonis atque Gregorii, petitorio vel confessionis, seu ita placet dici, abdicationis porrecto libello, sacerdotalia deposuit signa. Pro qua re ad judicium devocamur, quasi innocentem oppresserimus? Nos vero illum non solum non oppressimus, sed etiam per duodeviginti menses bella, seditiones, regni discidia molientem toleravimus, cum Africana concilia post secundum mensem vocationis eum a communione removerint, et anniversario concilio non occurrentem eum in se dixisse damnationis sententiam judicaverint; neque post expletum annum ejus vocem penitus audiendam.

Sed o Christiana fides! O religio Christiana! quis unquam nocens habebitur, si patriæ proditor hodie velut innocens absolvitur? Sileant amodo leges, jura regum conticescant, si neminem in judiciis attingere fas est, nisi quem Crescentius tyrannus mercede conductus voluerit absolvere vel punire! Patriæ proditor ferat præmium, et qui eam liberaverit, propellatur in exilium! Sed non sic sanctus Spiritus per os David cecinit: *Semel*, inquit, id est incommutabiliter, *locutus est Deus* (Psal. LXI, 12); duo hæc quæ se audisse commemorat, scilicet quia Dei potestas in damnando reprobos et misericordia in glorificando electos; quod ipse subinfert : *quia tu reddes unicuique juxta opera sua* (Ibid. 13), id est juxta hoc quod est, inquit, non juxta id quod non est, dicente propheta : *Væ his qui dicunt bonum malum et malum bonum, ponentes lucem tenebras et tenebras lucem* (Isai. V, 20). Si ergo beatorum pontificum, Gregorii, Leonis, Zosimi decreta itemque Africana concilia rata habenda sunt, vituperandi ac penitus sunt contemnendi qui Arnulfum irregulariter dejectum immurmurant, nostramque simplicitatem apud apostolicam sedem insimulant, quasi eum pro sua innocentia sedem apostolicam appellantem deposuerimus, cum ipse potius ad electos a se ipso judices confugerit, atque ab eis post confessionem modum pœnitendi postulaverit. Quod imponit finem litibus jure Africani concilii.

EPILOGUS.

Nunc ad te, qui vices domni Johannis papæ in hac synodo retines, abba Leo, recurrimus, et si qua te pietatis viscera movent, admonemus, ut pacis exturbatores auctoritate apostolica conquiescere facias. Neque enim zelo Dei aut fraterna charitate commoniti pro Arnulfi restauratione satagunt, quem Dei et universalis ecclesiæ judicio in perpetuum sacerdotali officio exutum esse sciunt ; sed novitate rerumque permutatione delectati, sanctam et apostolicam ecclesiam contra nos incitant, ut dum non erit qui audeat contradicere, impune liceat eis peccare. Quod quantam Romanæ ecclesiæ pariat invidiam tua sanctitas recognoscit. Neque enim judicia populi ita retusa sunt, ut interdum quid sit æquius et justius non intelligant. Cui rei dum a quibuslibet episcopis inconsulte resistitur, sacerdotii gravitas et dignitas nostro vitio despicitur. Jungatur nobis per te beati Petri apostolatus, redintegretur per te jam scissum rete ecclesiæ, ut dum re bene gesta Romam redieris, spe, voto ac desiderio a Galliarum episcopis iterum revoceris.

Explicit concilium Causeium C. R.

CONCILIUM RAVENNATENSE [1]

Perpetuo regnante Domino nostro Jesu Christo, tempore pii Cæsaris Ottonis III, in anno secundo imperii ejus, indictione XI, sub imagine Salvatoris, infra valvas majoris ecclesiæ Ravennatensis, Gerbertus ejusdem ecclesiæ præsul residens cum pluribus episcopis et presbyteris ecclesiæ memoratæ, astantibus diaconibus et cuncto clero, dixit :

I.

« In sancta ac Ravennate ecclesia, cui divina dispensatio præesse me voluit, dudum consuetudo est valde reprehensibilis orta, ut subdiaconi corpus Domini, quod *formatum* [2] appellant, tempore consecrationis episcoporum, ipsis vendant episcopis, et chrisma vendant archipresbyteris annualiter parochiæ vestræ. In quibus apparet venditio Filii Dei, et venditio Spiritus sancti. Qua de re præsenti decreto constituo ut in hac sede et in his omnibus quæ ad nos pertinent, ulterius minus fiat. » Quod omnes statuentes laudarunt. Et dixit : « Si quis autem contra hoc decretum ausus fuerit attentare, anathema sit; » et responderunt omnes : « Amen. »

II.

« Statuimus etiam ut annualiter in festo sancti Vitalis omnes archipresbyteri ad nos pertinentes, pro respectu sedis, subdiaconis nostris annualem censum persolvant solidos duos, et quicunque concesserit censualiter, sentiat ultionem, arbitrio primorum hujus ecclesiæ. » Et ab omnibus est laudatum.

III.

« Et quamvis antiquitus sit statutum ut nemo episcoporum alterius cleri-

[1] Ann. DCCCCXCVII habitum. Labb. Conc. tom. IX. col. 769. — [2] Legendum puto *fermentum*, quo nomine Eucharistia donatur in actis. Ann. Benedict. t. IV. p. 118.

cum sine eo mandante litteris recipiat, aut ecclesiam * in alterius diœcesi, vel per acceptam, sive promissam pecuniam; sed neque illum ** quem probabilem ad officium non inveniat, aut immatura ætas vel crimen excludit; nec illum quem inscitia coerceat, vel leges infamia damnent, aut debilitas vel imminutio membrorum cohibeat, seu quem abjecta officia vel ministeria deformia notant, vel quem turpis lucri cupiditas abjicit, vel contra leges prohibitio; neque ullum eorum, quos neophytos dicunt, bigamos, curiales, vel laicos, vel eorum qui in canonibus et legibus cohibentur. Unde competere non ambigimus ut præsenti concilio priscorum Patrum sanctiones firmantes teneamus, ut nemo nostrum ecclesiam vel aliquando oratorium in alterius diœcesi dedicare attentet sine permissu et consensu episcopi ad quem pertinet ipsa diœcesis; neque alterius diœcesenses vel parochianos recipere aut promovere seu retinere præsumat, sine canonicis epistolis, quas Nicæna synodus, apud Bithyniam congregata, sancivit Latino more recitari formatas; et ut nullus *** sacris permittat ordinibus, nisi quem ætas, vita, doctrina, mores, auctoritas canonica commendat atque legalis.

Ut autem hæc sanctio per omnia firmior teneatur, et ut hoc indignis non concedatur, sub anathematis obligatione nosmetipsos constringimus, et successores nostros episcopos qui contra hæc decreta præsumpserint. Et si quis sacri ordinis de sepultura mortuorum aliquid acceperit, nisi forte quæ sponte ab amicis vel propinquis mortuorum ecclesiæ fuerint collata, hac maledictione teneantur obnoxii. »

Et laudaverunt omnes pariter acclamantes placere sibi, ac dicentes clamaverunt : Fiat! fiat!

Promulgata sunt hæc anno DCCCCXCVII incarnationis Dominicæ, die kalend. maiarum, indict. XI, sub clementissimo imperio memorati principis Ottonis, siquidem tertii; et subscribentes confirmaverunt episcopi qui intererant, et presbyteri cardinales ecclesiæ Ravenn.

G. A. R.

Ubertus Liviensis.

* *dedicet?* — ** *promoveat?* — *** *nullum?*

Albardus Sarsinas.
Joannes Bononiensis.
Raimbaldus Corneliensis.
Hildeprandus Faventinus.
Georgius Comaclensis.
Georgius Cæsenas.
Leo Ficodensis.
Teupertus Pupiliensis.
Christophorus et Guinizo, nuntii sanctæ Parmensis ecclesiæ.
Joannes et Joannes et Vannius presbyteri.
Anastasius et Deus dedit, Paulus et Leo.

CONSTITUTIO DECRETALIS

SACRÆ LEGIS D. OTTONIS III

PIISSIMI IMPERATORIS [1]

OTTO DEI GRATIA ROMANORUM IMPERATOR AUGUSTUS
ARCHIEPISCOPIS, ABBATIBUS, MARCHIONIBUS, COMITIBUS ET CUNCTIS JUDICIBUS INTRA ITALIAM
CONSTITUTIO, IN PERPETUUM.

Comperimus quod episcopi et abbates ecclesiarum possessionibus abutantur et per scripta quibuslibet personis attribuant, et hoc non ad utilitatem ecclesiarum, sed pecuniæ, affinitatis et amicitiæ causa. Dumque eorum successores et pro domorum Dei restauratione, ac pro reipublicæ officio, nostroque obsequio commonentur, suarum ecclesiarum prædia ab aliis detineri causantur; seque imperata non posse perficere re vera demonstrant.

Proinde quia status ecclesiarum annullantur, nostraque imperialis majestas non minus patitur detrimentum, dum subditi nobis debita non possunt exhibere obsequia, constituimus et imperiali edicto confirmamus ut omnia scripta, sive si libelli nomine, sive si emphyteosis, prolatum fuerit quid de ecclesiis Dei, sive aliquo modo, effici non possit, obeunte auctore obeant, solusque detrimentum habeat qui se eo scripto obligavit atque vinxit; nec omnino ad eum superscripta damna pertineant qui ei in regimine successit; sed sit ei libera facultas omnia quæ per libellos vel alias quaslibet scripturas abalienata fuerint, in proprium jus ecclesiæ revocare et ita ordinare ut Deo et nobis debitum obsequium valeat exhibere. Nam cum regibus et imperatoribus, ea quæ regni et imperii sunt, nisi servientibus dare non liceat, exceptis ecclesiis, quomodo abbatibus et episcopis res ecclesiarum per tempora suorum successorum distribuere liceat? Omne quippe jus, sive lex, sive quodlibet scriptum, vel quælibet consuetudo, si contra ecclesiæ utilitatem fuerint, in irritum deducenda

[1] Labb. t. IX. col. 774. Ex chronico Farfensi.

sunt; nec nostra auctoritate debent firmari, quæ contra imperii auctorem et propagatorem probabuntur inferri.

Hoc ergo solum scriptum pro lege in talibus causis habeatur, quod ecclesiæ Dei prosit et nullo modo obesse possit. Quod si aliquis contra hanc constitutionem nostram tentaverit, tanquam rebellis judicetur et sit ei anathema maranatha, nisi resipiscat, ab omnibus episcopis, qui huic imperii nostri edicto subscripserunt vel assensum præbuerunt vel præbituri sunt. Amen.

Actum est XII calend. octobris. Indictione XII, anno tertio domini Gregorii V, papæ pontificatus, promulgata per manus Gerberti sanctæ Ravennatis ecclesiæ archiepiscopi, in ea synodo, in qua Mediolanensi episcopo, Arnulfo nomine, papatum ablatum est in basilica sancti Petri, quæ vocatur ad cœlum aureum. Et subscripserunt omnes qui adfuerunt episcopi.

CONCILIUM ROMANUM[1]

Cleri plebisque coadunata est synodus viginti episcoporum de Romania; aliquanti etiam affuere de Italia et Tuscia; de nostris quoque Sigefredus Augustensis, Heinricus Wirciburgensis, Hugo etiam junior Citicensis, præsidente domno Gerberto apostolico cum imperatore in palare in ecclesia sancti Sebastiani martyris, præsente nichilominus singularis meriti viro domno Heinrico duce pacatissimo et abbatibus, astantibus quoque presbyteris et diaconis omnique romana dignitate. In fronte itaque actionis post Evangelia lecta et quædam Patrum capitula, benedictione data, cum consedissent, facto silentio venerabilis episcopus Bernwardus de loco sessionis suæ modicum progressus, humiliter apostolico et imperatori et domno Heinrico duci omnique synodo causam suæ ecclesiæ climato sermone exponit.

Cunctis itaque ejus questu compunctis, sapientissimus papa interrogavit concilium : « Si synodus habenda vel vocanda esset, quam archiepiscopus cum suis quos adduxerat collegisset in ecclesia ab Hildenesheimensibus episcopis semper possessa, præcipue cum episcopus defuerit et ad Romanam sedem pro eisdem causis confugerit; vel quo nomine tale conventiculum vocitandum sit. » — Sanctum concilium secessum petit ut secretius inter se de his conquirant. Quod piissimus papa annuit. Egressique sunt soli Romani episcopi, et postmodum introgressi cum iterum consedissent, sapientissimus papa dixit : « Quid sancitis, fratres, de synodo? » Sanctum concilium respondit : « In aliena ecclesia et ab aliis possessa nil juris habuit; neque canonice ibi synodum habere aut aliquid constituere sine consensu proprii episcopi potuit, nec omnimodis synodus canonice dici poterit. » Sapientissimus papa dixit : « Ergo quo nomine rite vocari potest? » Sanctum concilium respondit : « Scisma con-

[1] Habitum anno MI, in mense januario, in parlare (vulgo *parloir*), in ecclesia S. Sebastiani martyris, ob controversiam de ecclesia Gandenesheim, inter Willigisum Moguntinum archiepiscopum et Bernwardum Hildenesheimensem episcopum, ortam. Vid. Thangmari vitam S. Bernwardi. cap. 22.

cilians discordias. » Sanctissimus papa dixit : « Abjicienda sunt quæ ibi gesta sunt? » Sanctum concilium respondit : « Canonica auctoritate et sanctorum Patrum exterminanda sunt quæ ibi adinventa vel statuta sunt. » Sapientissimus papa dixit : « Apostolica potestate et sanctorum Patrum auctoritate dissipamus, effringimus et annullamus quæ, absente fratre et coepiscopo Bernwardo, Gandenesheim in sua diœcesi ab archiepiscopo Willegiso et suis complicibus adinventa et sacramentis statuta sunt. » Et superadjecit : « Frater et coepiscopus Bernwardus petit sibi restitui sublatam vestituram ab archiepiscopo ; quid sancitis, Fratres? » Sanctum concilium respondit : « Vestituram, quam archiepiscopus non potuit auferre, non est necesse illi reddere; sed quia hoc ipse petendo instat, si domno imperatori placeat, apostolatus vestri ferula vestitura illi redintegretur et roboretur. » Sapientissimus papa dixit : « Fiat juxta placitum vestri. » Et tradidit illi apostolicam ferulam dicens : « Gandenesheimense cœnobium cum adjacentibus villis et terminis tuo juri redintegro et corroboro, et apostolica sanctorum Petri et Pauli auctoritate interdico ne aliquis tibi, nisi quantum canones permittunt, obsistat. »

His finitis, domnus apostolicus, quid faciendum esset; concilium requisivit. Responsum est, si utrisque principibus id conveniat, scriptis archiepiscopum incusandum, quod tam audax inceptum, canonibus Patrumque regulis contrarium, vir summæ gravitatis attentaret; simulque ut in posterum a tali controversia desistat, nec aliquid se intromittat, nisi canonice emancipet; synodum quoque episcopis per Saxoniam indici, vicarium nichilominus ex parte domni apostolici destinari, qui synodo præsideat.

Complacitum est. Locus Palithi habendæ synodi disponitur, dies XI calendas julii denunciatur, Fritherieus cardinalis presbyter sanctæ Romanæ ecclesiæ, post quidem Ravennæ archiepiscopus, saxo genere, juvenis ætate sed senior morum probitate, vicarius domni apostolici eligitur atque dirigitur, apostolicis paramentis atque insigniis non minus infulatus, quam si ipse papa procedat.

CONCILIUM ROMANUM[1]

Quæcunque lites judiciali calculo definiuntur, optimum est ut scriptoris officio commendentur, ne protractu temporum oblivioni succumbant, et recidivo ortu præteritum errorem incipiant.

Præsidente itaque domno Sylvestro II Romanæ sedis pontifice, in synodo habita in palatio sacrosancto Lateranensi, anno quarto ordinationis suæ, mensis decembris die tertia, indictione prima, astitit Petrus scriniarius ejusdem sacri palatii, et coram universa synodo hunc protulit sermonem, dicens: « Domine papa, hic abbas tuus de Perusia queritur adversus Cononem Perusinum episcopum, qui armata manu suorum satellitum de sub altare monasterii tui, cujus ipse regimen tenet, abstractus fuerit, et extractus de ecclesiæ januis, et fratrum claustris, omnia quæ ibi inventa sunt ad utilitatem fratrum, direptioni concesserint, de quibus partem noscitur habere episcopus; quoniam eisdem sacrilegis communicat episcopus, ejusdemque criminis nequaquam creditur alienus. » Ad quem præsens respondit episcopus : « Paratus sum me expurgare secundum istorum meorum fratrum judicium, quoniam neque mea præceptione, neque mea voluntate id factum fuerit; et si abbas de aliquo mihi proclamaret, aut ad satisfactionem illum cogerem, aut, si non possem, meam gratiam cum omni beneficio sibi defenderem. Sed, omnium pontificum Pater, misericordiam tuam et totius conventus præsentis exoro, ut nullum mihi hodie præjudicium fiat. Tu mihi Ecclesiam Perusinam commisisti, et ut ego neque illam imminuerem, neque imminui consentirem, me fecisti jurare. Monasterium illud, quod iste abbas tenet, ad meum episcopatum proprie pertinet, et nulli alteri juri subjacebit; si lex inde fieret, vester apostolatus nullam specialitatem in eo haberet. »

Cui reverendus papa subjunxit : « Ego monasterium Ecclesiæ tuæ neque subtraxi, neque subducere feci; sub jure et dominio Ecclesiæ nostræ illud inveni, et ita possessum usque nunc tenui. Veniant privilegia nostrorum an-

[1] Habitum ann. MII. Labb. Concil. t. IX. col. 1247.

tecessorum paparum, et his perlectis censeant fratres coepiscopi quæ sit æquitatis rectitudo. »

Prolatis ergo in medium privilegiis, Joannis scilicet papæ atque Gregorii ejus prædecessorum, ac coram omni synodo perlectis, ait episcopus : « Privilegia hæc non reprobo, sed sine consensu antecessoris mei, cujus temporibus illud prius privilegium factum est, factum fuisse dico; si solum viderem consensum, haberem inde æternum silentium. » Cui e contra omnis clerus sanctæ Romanæ Ecclesiæ ait : « Vidimus omnes epistolam antecessoris tui, in qua et consensus erat, et precibus, ut hoc fieret, episcopus obnixe postulat; cujus rei testes sumus, et secundum canonicam sanctionem verum fuisse comprobamus. »

Oblatis denique Evangeliis, et clericis jurare paratis, episcopi hanc dederunt sententiam ut aut episcopus testimonia illa reciperet et pœnam privilegii persolveret, aut monasterium illud refutaret. Episcopus autem prædictus Conon sanctæ Perusinæ ecclesiæ, monasterium illud prænominatum sancti Petri non longe a Perusina civitate constitutum, cum omnibus ad id monasterium pertinentibus, et in præfatis privilegiis titulatis, domino suo Sylvestro papæ refutavit, et præfato abbati pacis osculum attribuit, atque eum se adjuturum deinceps promisit. Post hæc autem idem reverendissimus papa hoc cum Romanis judicibus decrevit ut quicunque Perusinæ ecclesiæ episcopus hanc definitam litem renovare contra hunc abbatem vel suos successores tentaverit, decem libras purissimi auri Lateranensi palatio componat. Hæc definitio in æternum valitura permaneat.

CONCILIUM TUDERTINENSE[1]

Anno singularis nativitatis Domini nostri Jesu Christi millesimo secundo, indictione xv, apostolicus cum imperatore Tudertinæ natale Domini celebravit; ubi in festivitate sancti Johannis evangelistæ (decemb. 27) concilium coadunatur episcoporum per Romaniam et aliquorum de Tuscia et Italia. De nostris quoque consederunt Notgerus Leodicensis, Sigefredus Augustensis, Hugo Citicensis. Inter missarum itaque solemnia considentibus ad triginta patribus, præsidentibus quoque domnis principibus Urbis papa atque imperatore, post Evangelium recitatis ex decretis sanctorum Patrum aliquibus capitulis, ad præsentiam synodi per oblationarium legatus venerabilis Bernwardi episcopi statutus est.

Ad quem apostolicus dixit : « Dic qua causa ad nostram præsentiam veneris, vel quid ad synodum habeas ? » Mox legatus presbyter Tangmarus toto corpore ad terram prostratus, erectusque faventium manibus, pedibus utriusque provolvitur, consurgensque ita incipit : « Dominus meus apostolatus vestri auctoritatem, imperialem quoque majestatem magnifice gratatus est pro cunctis in quibus clementer pro sua ecclesia laborastis. Quid autem legatus vester (Fritherieus) profecerit, aut quid ei in sua legatione occurrerit, ipse, quia præsens est, melius exponet. Post discessum autem illius episcopi, dolentes litem et controversiam diutius bacchari, conventum Francanavordi statuunt. Ad quem cum meus senior venire non posset, corporis gravi infirmitate impeditus, vice illius me direxit. Tandem in commune reverendi Patres decreverunt, ut neque archiepiscopus nec meus senior in Gandeneshcimense cœnobium se intromittat, usque post octavas Pentecostes, et tunc Frideslare ad synodum pro hac ipsa causa conveniant. Et quia hæc ad apostolatus vestri sedem delata, vestris scriptis multotiens est annulata, vestrum expetit judicium, ut vestra auctoritas jubeat, in quo foro vel sub quibus ju-

[1] Ann. MII, mensis decembris XVIII dic. Vide Tangmarum. Vit. S. Bernwardi. cap. 36. Monumenta Germaniæ historica. script. IV.

dicibus causam terminare debeat. Ad præsentiam nihilominus hujus sanctissimi conventus, gratia sancti Spiritus hic per vos aggregati, parvitatem meam destinavit, ut omnis senatus apostolicæ ecclesiæ publice cognoscat, illum devotissimo affectu domno apostolico et Romanæ sedi obedire et consentire, et vestro judicio adinventa vel decreta poscere et pro posse perpetuo servare. » Ad hæc domnus apostolicus obedientiam domni episcopi et devotionem ac studium magnifice collaudat, prosequitur quoque venerabilis Ravennatis ecclesiæ metropolitanus Fritherieus, et quæ Palithi illi atque in tota legatione sua occurrerint; contexuit archiepiscopi inobedientiam, injuriam, contemptum etiam Romanæ sedis. Econtra domni Bernwardi benignitatem, charitatem exponit, et quod ab illo præcipuo honore sit habitus et affluentia omnium bonorum opulentissime refertus.

Ad hæc animositas archiepiscopi palam ab omnibus Romanis episcopis improbata, temeritas præsumptionis illius carpitur. In commune tamen cuncti deliberant Coloniensem archipræsulem ceterosque episcopos, qui proxime venturi erant expectandos; mittuntur etiam nuncii, qui in Epiphania Domini ad præsentiam utriusque principis illos venire jubeant. Sed cum minime venirent, expectantur ad tres inducias.

SERMO

DE INFORMATIONE EPISCOPORUM [1]

Si quis, Fratres, oraculi reminiscatur quo frugi famulum, de reservata sibi pecunia quam prærogandam susceperat, increpavit, dicens : *Tu dedisses pecuniam meam, et ego veniens cum usuris exigerem eam* (Luc. XIX, 23); non jam otiosus auditor collatam sibi divini muneris gratiam suis tantum usibus reservabit : sed, cunctis eam communicabilem faciens, copiosius prærogando securius possidebit : ut sibi per hæc et plurimis ædificationis exhibeat fructum, et velut decora arbor, pomis referta, non infructuosa probatur occupare terram, dum vivit, cum et ipsa suis pomis ornatur, et omnes qui ex ea fructum perceperint, saginantur, beato nos etiam Apostolo ad hæc eadem invitante : *Nolite quærere quæ vestra sunt, sed quæ aliorum* (Phil. II. 4); et alibi : *Non quæro quod mihi utile, sed quod multis, ut salvi fiant* (I. Cor. X, 33). Idcirco nos quibus verbi Domini credita est dispensatio, et gregem Christi alendum nutriendumque suscepimus, non sine ingentis periculi noxa nos credimus evasuros, si non modo secundum hæc [non] vivamus, sed etiam si minime prædicemus. Et licet ad hæc prædicanda nos retardet vitæ improbitas, invitat tamen præcepti necessitas. Et ut væ mihi est, si minime prædicavero, et si susceptum thesaurum in terra defossum in meo corde diu occultavero, et lucernam divini verbi compressam sub modio retentavero et non super candelabrum propositam cunctorum oculis manifestavero : ita, si claustra humanæ imperitiæ per claves illas regni cœlorum, quas in beato Petro apostolo cuncti suscepimus sacerdotes, minime reseravero, ut audire per hæc merear pro linguæ meæ modulo : *Euge, serve bone et fidelis, quia in paucis fuisti fidelis, super multa te constituam* (Matth. XXV, 23). Unde verens his increpationibus et suppliciis sub Dei timore pene perculsus, et amore

[1] Vid. Cod. Bibl. imp. P. n. 2400. Mabill. Annal. Vetera. col. 102 et Ambrosii opera De dignitate sacerdotali. Parisiis, MDCXC, t. II. col. 357.

fraterno invitatus, non jam ad subditum loquar vulgum, quos jugiter monere soleo : sed ad ipsos jam prædicatores vulgi mea convertam verba, et meis conservis, velut obediens servus, id est episcopus sacerdotibus, audaciter prædicare salutis munia non retardabo. Nec prærogativam mihi conscientiæ, si hæc meis consacerdotibus charitatis intuitu prærogem, vindicavero; aut vitæ perfectæ me esse fateor, cum de vita perfecta alios moneo : sed potius cum hæc ad illos loqui audeo, simul cum illis quæ loquor audiam.

Aggrediar jam divina ope suffultus, facultate qua valeo, et, eorum precibus adjutus ad quos noster respicit sermo, desideratum iter carpam, et quasi tum in gremio sacerdotum positus ipsos alloquar sacerdotes. Audite me, beatissimi Patres, et, si dignum ducitis, sanctissimi Fratres: audite me, stirps levitica, germen sacerdotale, propago sanctificata, duces et rectores gregis Christi: audite me rogantem vos pariter et timentem, et commodis communibus sollicite consulentem, et honorem episcopatus demonstrare volentem : ut, cum honoris ejus prærogativam monstravero, merita etiam congrua requiramus. Nec falli possumus in opere, qui cognoscimus veritatem. Dignum est enim ut dignitas sacerdotalis prius noscatur a nobis, et sic deinde servetur a nobis, ut psalmographi sententia repellatur a nobis: *Homo cum in honore esset, non intellexit; comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis* (Psal. XLVIII, 13).

Honor igitur, Fratres, et sublimitas episcopalis nullis poterit comparationibus æquari. Si regum compares infulas et principum diademata, longe erit inferius, quasi plumbi metallum ad auri fulgorem compares; quippe cum videas regum colla et principum genibus submitti sacerdotum, et exosculatis eorum decretis, orationibus eorum credant se communiri. Quid jam de plebis multitudine dixerim, cui non solum præferri a Domino meruit, sed ut eam quoque jure tueatur paterno, præceptis imperatum est evangelicis? Sic certe a Domino ad beatum Petrum dictum est : *Petre, amas me?* et ille : *Tu scis, Domine, quia amo te* (Joan. XXI, 15, 16, 17). Et cum hoc tertio fuisset interrogatus, et trina responsione fuisset subsecutus, repetitum est ei a Domino tertio : *Pasce oves meas.* Quas oves, quem gregem non solum tunc beatus suscepit apostolus, sed et nobiscum eas accepit, et cum illo eas suscipimus omnes. Unde regendæ sacerdotibus contraduntur, et merito rectoribus suis

subdi dicuntur, quia, evangelico mandato coruscante, videmus nihilominus esse præfixum : *Non est discipulus super magistrum, neque servus super dominum suum : sed sufficit discipulo ut sit sicut magister ejus, et servus sicut dominus ejus* (Luc. VI, 40).

Hæc vero cuncta, Fratres, ideo præmisisse nos debetis cognoscere, ut ostenderemus nihil esse in hoc sæculo excellentius sacerdotibus, nihil sublimius episcopis reperiri. Ut, cum dignitatem episcopatus demonstramus, episcoporum oculis et digni noscamur quod [1] sumus; et quod sumus professione, actione potius quam nomine demonstremus : ut nomen congruat actioni, et actio respondeat nomini : ne sit nomen inane, et crimen immane, ne sit honor sublimis, et vita pœnalis, ne sit deifica professio, et illicita actio, ne sit religiosus amictus, et irreligiosus profectus; ne sit gradus excelsus; et deformis excessus, ne habeatur in ecclesia cathedra sublimior, et conscientia sacerdotis reperiatur multo humilior, ne locutionem simulemus columbinam, et mentem habeamus caninam; ne professionem monstremus ovinam, et feritatem habeamus lupinam, ut digne nobis per prophetam respondeatur a Domino : *Populus hic labiis me honorat, cor autem eorum longe est a me* (Isa. XXIX, 13). Quia, Fratres, ut senatorem chlamys monstrat, agricultura rusticum, barbarum arma, nautam remigii peritia, et singulos quosque opifices operis sui qualitas ipsos demonstrat auctores; sic episcopum non nisi episcopalis opera signat, ut ex tempore magis quam professione noscatur, meritis episcopus quam nomine vocitetur : quia ut nihil esse dicimus episcopo excellentius, sic nihil est miserabilius, si de sancta vita episcopus periclitetur, si sacerdos in crimine teneatur, si pontifex vitiorum maculis polluatur. Et ut levius est de plano corruere, sic qui ex sublimi ceciderit, grave incurrit exitium. Honor quidem coram hominibus episcopalis magnus; sed post lapsum (quod absit!) dolor magnus. In Ecclesia gradus altus; sed, si exinde per negligentiam delabatur, a cunctis miserabiliter denotatur. Magna sublimitas magnam cautelam desiderat; honor grandior grandiori sollicitudine indiget. Cui plus creditur, plus ab illo exigitur, et *potentes potenter tormenta patientur* (Sap. VI, 7); et *scienti legem et non facienti, peccatum est illi* (Jacob. IV, 17); et *servus*

[1] Cod. *noscamus quid.*

qui novit voluntatem Domini, et non facit digna, plagis vapulabit multis (Luc. XII, 47).

Aliud enim ab episcopo requirit Deus, et aliud a presbytero; aliud a diacono, et aliud a clerico, atque aliud a laico : et, licet cunctorum per singula requirat opus, plus tamen ab illo exigetur cui major est cura commissa; ampliores pœnas luet cui numerosior regendorum populorum, si neglecta credita est dispensatio.

Et ut ipsius episcopatus modum et formulam nostris consacerdotibus depingamus, apostolica nobis est per omnia regula revolvenda, quæ de eis per singula episcopatus lineamenta distinguit, ne aliqui sacerdotum garruli querelentur commentis se nostris in hoc opere increpatos magis, quam apostolicis sententiis redargutos. Sic enim ad cunctos episcopos beatus ait Apostolus : *Fidelis sermo* (I. Tim. III, 1), ac si diceret : De quo sum locuturus, veraciter dico, ne quis mé existimet fuisse mentitum. *Si quis episcopatum desiderat, bonum opus desiderat*, hoc est : Episcopus esse cupis? Magnum est quod ambis; sed opus bonum simul, si amplecteris. Cæterum episcopus esse non poteris, si episcopales actus aspernari volueris. Et denuo infert, et ait : *Oportet episcopum irreprehensibilem esse;* irreprehensibilem ait, nempe si reprehenderis, culpæ deformitati subderis. Et profecto culpa ad reatum trahit, reatui pœnæ subditus pœnæ servituti obnoxius erit, servituti obnoxius libertatem amittit. Ecce quæ evenit libertas episcopalis, per hos gradus quos diximus criminales. Sed ut reprehendi non possis, irreprehensibiles per omnia actus custodi.

Post hæc addit : *Unius uxoris virum.* Si ad litteram respicias, bigamiam condemnat, ne secundos noverit concubitus, qui episcopatus gradum consequi desiderat. Si vero allegoricis sentiatur sensibus, inhibet episcopo duas habere uxores, id est, ne post catholicum dogma, sensum hæreticum sumat; sed Christianæ tantum sinceritatis sibi associet fidem, ut unius uxoris tantum, id est, Ecclesiæ, vir, episcopus appelletur. Sequitur : *Sobrium.* Sobrium ait, hoc est non vino tantum, sed moribus parcum, ut ne vino amplius indulgeat, et mente sobrius gaudeat; qui si hoc facit, episcopus non erit. Et adjungens sequentia ait : *Prudentem* (I. Timoth. III. 2). Prudentiam quippe non mundialem, de qua dicitur quod stultitia sit apud Deum; sed spiritualem, id est,

quæ et opere circumscripta sit et verbo perita, ut sit astutus sicut serpens et simplex sicut columba; qui si talis non est, episcopus non est. Et denuo infert: *Ornatum.* Si ad superficiem tantum litteræ attendamus, non aliud sacerdotis, quam amictum quæremus clariorem, verbi gratia, castorinas quæremus aut sericas vestes: et ille inter episcopos se credet sanctiorem, qui indumentum (vestem?) habuerit clariorem. Sed sanctus Apostolus taliter se intelligi non vult, qui non carne episcopum sed mente ornare desiderat, ut ille sacerdos placeat Deo qui animam habuerit compositam Deo. Qui vero hæc non facit, episcopus non erit; et injusti infamiam incurrit, quia sanctum Apostolum contemnit. Et post hæc addit: *Hospitalem;* ut humanitatis intuitu hospitio recipiat non habentem hospitium, et egenum sine tecto in domum inducat suam; nec solus consumat dona Christi, quæ ei largita est bonitas Christi et ut hilarem datorem diligit Christus sine murmure contribuat pauperibus Christi. *Docibilem,* id est sic polleat sapientia, ut non solum creditum sibi populum sufficienter edoceat, sed et cunctarum queat hæresum contradictiones repellere, ne sua imperitia imperitos minime doceat, et hujusmodi eveniat quod scriptum est: *Cæcus cæco si ducatum præbeat, ambo in foveam cadunt* (Matth. XV, 14). Qui vero talem se, ut diximus, ignorat, sacerdotium minime appetat, nec locum alterius adimat, qui fulgore suæ sapientiæ cunctos collustrare poterat. Item ait: *Non vinolentum*, hoc est non multo vino deditum, ut si potest, episcopus utrum biberit ignoretur, ne post largam potationem muliebri delectetur libidine, quia per vinum, sicut ait Apostolus, omnis enutritur luxuria. Qui si hæc non potest, episcopus esse non potest.

Demum subsequitur dicens: *Non percussorem, sed modestum*, id est manus improbas ad cædem non habeat, et suspicionibus pravis minime percutiat conscientias aliorum, ne, dum petulans invenitur, ad cædem athleta magis quam episcopus judicetur. Sed e diverso illatas ab aliis patienter ferat injurias, ut mentis modestiam tranquillam monstret in firma patientia. Iterum dicit: *Non litigiosum*, id est linguam ad convicium non relaxet, ut qui Dei laudes personat, et divina sacrificia libat, litium venena non proferat; quia non potest ex sacerdotis ore benedici Deus, et homo maledici, qui imaginem Dei noscitur possidere, nec mala sibi et bona ullatenus poterunt convenire. Qui si hæc non agit, episcopus non erit. Et subsequitur deinceps: *Non cu-*

pidum, hoc est, ne lucri cupidine in aliquo episcopus superetur, et turpis lucri gratia delicti factus obnoxius, radicem malorum omnium enutriat avaritiam, qui, stipendiis tantum contentus Ecclesiæ, penitus non ambiat quæ intelligit esse superflua; sed ea ipsa potius pauperibus Christi impertiens, cœlorum sibi comparet regna. Et connectit deinceps consequentia, et ait: *Suæ domui bene præpositum, filios habentem subditos cum omni castitate.* Domui, inquit, suæ bene præesse, scilicet ut corporis sui domum imperioso jure contineat; nec subdatur ipse a corpore, et in habenas luxuriæ infrenis nequaquam feratur et in præceps, ut suos possit filios castitatis exemplo ad pudicitiæ regulam gubernare. Qui si hæc non egerit, episcopus dici non poterit. Deinde dicit: *Si quis domui suæ præesse nescit, quomodo Ecclesiæ Dei diligentiam habebit?* hoc est, nempe quod superius diximus, qui cordis sui domum excolere non valet, quomodo plurimorum adhibebit diligentiam? et qui peccati trabem ex suo non potest eruere oculo, ex cujus oculo festucam submovebit? Qui hoc non agit, episcopus non erit. Item sequitur, et ait: *Non neophytum*, hoc est, qui nuper ad fidem ex gentilitate venit, aut ex militia sæculi clericali officio est sociatus, non passim sacerdotii accipiat gradum, ne elatus *in superbiam et in laqueum incidat diaboli;* quia quod longo tempore minime didicit, in parvo tempore servare minime poterit, sed lapsus et inscius judicium suscipiet, quod meruit suscipere superbiens diabolus. Et concludens regulam et episcopalem formam, ad extremum incidit, dicens: *Oportet illum et testimonium habere bonum ab his qui foris sunt;* id est, hæreticis et schismaticis, qui extra sanctam Ecclesiam conventicula profana faciunt, apud quos tamen Apostolus testimonium dicit habere debere bonum de immaculata et sancta vita episcopi * unde occasionem accipiant obtrectandi, et infamare incipiant religionis sanctæ catholicum dogma. Qui talis esse non poterit, episcopus quomodo esse poterit?

Ut reor, in hoc opere nos a grandi fenore persensimus liberatos, cum nos, non nostra contra episcopos, sed Apostoli opposuimus testimonia, ne velut nubes **..... Cum vero auctoritas nobis per singula sancti arriserit

* Ambros. *ne forte.* Cod. *nec.* — ** Cod. Ambros. *velut vulgares fabulas nostrum irriderent opus.*

Apostoli, Apostolum potius, si ausi sunt, quam nos reprehendere audeant.

Coarctet nos licet libelli prolixitas properare ad finem, sollicitudo tamen fraterni retardat amoris, illorum præcipue sacerdotum qui, mentis torpore hebetati, diffamant sacerdotalem honorem; et qui novam prodigaliter regulam hac tempestate reperisse deflentur: et Giezi leprosi et Simonis magi sectantes exemplum, gratiam Spiritus sancti coemerunt pretio et distraxerunt, nequaquam timentes, cum honorem coemerint sacerdotii, a beato se Petro apostolo cum Simone fuisse damnatos: *Pecunia tecum sit in perditionem, qui donum sancti Spiritus sperasti te pretio possidere* (Act. Apost. VIII, 20); et lepram cum Giezi a sancto se suscepisse Eliseo, cum gradum item sacerdotii pretio æstimant distrahendum. Et si, cum validioribus morbis capite vitiato, reliquum necesse est corpus inundatione superioris morbi lethaliter irrigari, ita et isti qui caput videntur esse Ecclesiæ, morbo pestifero fraternum vitiant corpus, ut nihil ex totius corporis compage insauciatum possit evadere quod negligentium sacerdotum vitiositatis infecerit virus. Et videas in Ecclesia passim sacerdotes, quos non merita, sed pecuniæ provexerunt, nugacem et indoctum, sacerdotalem arripuisse gradum: quos si percontari fideliter velis quis eos præfecerit sacerdotes, respondent mox et dicunt: « Ab archiepiscopo sum nuper ordinatus episcopus, centumque solidos dedi ut episcopalem gradum mihi conferret; quos si minime dedissem, hodie episcopus non fuissem. Unde melius est mihi aurum de locello minuere, quam tantum sacerdotium perdere. Aurum dedi, et episcopatum accepi; quod tamen, si feliciter vivo, recepturum illico non diffido. Ordino presbyterum, et accipio aurum; facio diaconum, et accipio argenti multitudinem, et de aliis nihilominus ordinibus singulis, et de abbatibus benedicendis et ecclesiis pecuniæ quæstus profligare confido. Ecce aurum quod dedi in meo locello illibatum habeo. »

Respondeo ego: « Nempe hoc est quod de te doleo, quia archiepiscopus carnaliter te episcopum fecit. Pecunia spiritualiter leprosum ordinavit; pecuniam dedisti, Dei gratiam comparare æstimasti, et per hoc lepram ipsam suscepisti. Item pecuniam accepisti, et Dei gratiam pretio distrahere non timuisti; simul etiam et lepram tradidisti, et commercium miserabile in animarum exitio peregisti. Abbatem propter denarios super monachos ordinasti, et leprosum hominem in mortem monachorum exaltasti. Et nescii homines in ordinationibus

clamant vestris : *Dignus et justus est;* et conscientia misera clamat : *Indignus et injustus est.* Pronuntiat talis episcopus : *Pax vobiscum;* et ipse interius pacem non habet secum. Oculis carnalibus videtur episcopus magnus, et divinis obtutibus leprosus est maximus. Per pecuniam indebitum ordinem acquisivit, et Deum in interiore homine perdidit. Caro dignitatem suscipit, et anima honestatem perdit. Caro ancilla facta est domina, et anima domina facta est famula; hæc minor dominatur populis, et illa superior servit dæmoniis. Carni sacerdotium comparavit, et animæ detrimentum paravit. *Et quid proderit* hujusmodi homini, *si totum mundum lucretur et animæ suæ detrimentum patiatur* (Matth. XVI, 26)? Quod dedisti cum ordinareris, aurum fuit; et quod perdidisti, anima fuit. Cum ordinares alium, quod accepisti, pecunia fuit; et quod dedisti, lepra fuit. Hæc sunt mercimonia vestra, quæ egistis in pernicie vestra. »

Interrogo tamen paulisper fratrem coepiscopum, quia episcopus sum, et cum episcopo loquor. « Dic mihi, frater episcope, cum dares pecuniam, quid accepisti? — Quid? inquit. Gratiam episcopalem. — Et hæc gratia cur tali vocabulo nuncupatur? — Cur? inquit. Ut reor, ab eo quod gratis datur, et ideo gratia vocitatur. — Et si gratia gratis datur, et auro non æstimatur, cur a te pecunia comparatur? — Sed non mihi, ait, daretur, si nummis non emeretur; nec episcopus ordinarer, si minime pecuniam darem. — Ut apparet ex responsionibus tuis, gratiam, cum ordinareris, non suscepisti, quia gratuito eam non meruisti; et si gratiam, frater, non accepisti, quomodo episcopus effici potuisti? Si ad discipulos a Domino dicitur : *Gratis accepistis, gratis date* (Matth. X, 8), cur gratuitam gratiam æstimasti te pretio possidere? Ut video, et aurum, cum dares, perdidisti, et sanctam gratiam minime acquisisti. »

Adhuc semel adjiciens, fratrem perquiro episcopum, ne quid nos de approbamentis veridicis prætermisisse videamur : « Quis dat, frater episcope, gratiam episcopalem? Deus, an homo? — Sine dubio Deus, sed tamen per hominem. Homo imponit manum, et Deus largitur gratiam; sacerdos Deo servit supplici dextra, Deus benedicit potenti dextera; episcopus initiat ordinem, et Deus tribuit dignitatem. — O justitia! o æquitas! si homini pecunia datur, qui nihil in ordine plus operatur, nisi solum servitium quod ei conce-

ditur, cur Deo totum negatur, qui ipsum ordinem tibi largitur? Justumne tibi videtur ut servus honoretur, Deus injuriam patiatur; et injuste sacerdos accipiat pecuniam, et Deus patiatur ab homine injuriam? Sed quia pro concesso ordine Deus a te nihil exspectat, cur a te sacerdos pecuniam impudenter exspectat? Deus homini concedere voluit gratis, et episcopus rapax pecuniam ab homine expetit! Gratis ei Deus ut benignus donavit, sacerdos ut malignus eum captivavit! Quid enim habes quod non accepisti? Si autem accepisti, quid gloriaris, quasi non acceperis? »

Ecce ad quæ mala devolvitur deificus ordo. Ecce ad quæ sunt probra prolapsi, qui audire meruerunt a Judice mundi : *Vos estis lux mundi* (Matth. V, 14). Ecce quibus subjiciuntur gentes, quibus a Domino dictum est : *Vos estis sal terræ* (Ibid. 13). Si lux es Ecclesiæ a Domino constitutus, ut imperitiæ tenebras prædicationis tuæ eloquio rutilante conscientiarum tenebras illumines, cur ipse tenebris palpabilibus teneris obstrictus per supra memoratos excessus? Et non solum quia hæc agis, ipse digne peris, insuper alios tecum indigne perdis. Salis etiam si meruisti possidere saporem ut insipientium queas arva condire, cur infatuatus tali dedecore vitiorum immundis te suibus conculcandum præbes, ut nec alios nec te ipsum post hæc condire possis? Oculorum etiam in corpore officium, id est in ecclesia, voluptuarius appetisti, ut reliquum per te corpus ducatum lucis haberet; et nunc, quia lippitudine in caligine vitiorum obtenebratus [es] nec ipse lucem præbes, et aliis lucem adimis. De quibus oculis in Evangelio dicitur : *Si oculus tuus simplex fuerit, totum corpus tuum lucidum erit* (Matth. VI, 22); id est, si episcopus, qui lumen promeruit præesse in corpore, simplicitatis innocentia decoratur, omnis ecclesia splendore radiabitur lucis. *Si autem oculus tuus nequam est, totum corpus tuum tenebrosum erit;* id est, si episcopus, qui videbatur corpori subdito lucem præbere, obnubiletur nequitiæ cæcitate, quid cetera facient membra, quibus lux adempta est oculorum? id est, quid sæcularis factura est multitudo, cum voluptatibus illicitis et actionibus vetitis ad similem facinorum voraginem episcopus multitudinem provocaverit, ut nullum jam illicitum videatur quod ab episcopo quasi licitum perpetratur? Sed ipsum credant magis cuncti laudabile, quidquid episcopus habuerit delectabile; nec quisquam agere timeat, quod agere pontifex minime dubitat.

Nomen quo censeris te ipsum arguit. Episcopus enim a cunctis indubitanter vocaris; et quid aliud episcopus quam superinspector exponitur? Cum in ecclesiæ solio editiore cunctos merito respicis, et cunctorum in te respiciunt oculi, ut des illis escam in tempore opportuno, cur velut tetrum te speculum universorum obtutibus monstras, ne possint obscuritate tua se [1] exornare?

Sufficiat huc usque nostris consacerdotibus paululum dilatasse sermonem in quo eorum excellentiam simul et casum monstravimus, ne, confidentes in sublimitate honorum, minime requirerent perfectionem morum, et non crederent esse sacerdotes, si nomine tantum et non opere vocarentur. Et, quanquam sciam in hac discretione [2] plurimos mihi sacerdotes, qui hæc amplecti negligunt, infideliter detracturos, credo tamen pluriores, qui hæc obnituntur assequi, fideliter oraturos. Sed sicut lacerationibus obtrectatorum minime prægravamur, sic probatorum virorum orationibus adjuvamur. Age jam nunc, sanctificus Spiritus, qui nos in hoc opere divinis inspirationibus adjuvasti, sacerdotes cunctos adjuves, ut faciant quæ in hoc opusculo ipse jussisti, ut eis merito tribuas cœlorum regna quæ promisisti, qui cum Patre et Filio unigenito in trinitate et unitate vivis et regnas Deus per omnia sæcula sæculorum. Amen.

[1] Cod. *sua te.* — [2] Cod. *disertione.*

DE CORPORE ET SANGUINE
DOMINI[1]

I. Sicut ante nos dixit quidam sapiens, cujus sententiam probamus licet nomen ignoremus : intuentes, inquiens, Apostoli sententiam, qua dicitur : Quia « animalis homo non percipit ea, quæ sunt Spiritus Dei, » hæsitamus vehementer, ne minus spiritualiter viventes, cum de spiritualibus responsa paramus, qualia forte nec dum percepimus, in lapidem offensionis et petram scandali incidamus. Sed iterum cum internum aspectum ad eum dirigimus, qui dixit : *Aperi os tuum, et ego adimplebo illud* (Psal. LXXX, 11), fidei integritate manente, provocamur respondere, de quo dignum est non tacere, de mysterio videlicet corporis et sanguinis Domini; dicentibus quibusdam idem esse quod sumitur de altari, quod et illud quod est ex Virgine natum; aliis autem negantibus, et dicentibus aliud esse; quibusdam etiam diabolica inspiratione blasphemantibus, secessui obnoxium fore.

Super quibus periculum esset aliquid respondere, sed magis aures obturare, nisi periculosius foret, eos talia proposuisse; quia hoc est pro lacte ab uberibus butyrum aut sanguinem elicere. *Mel,* inquit Sapientia, *invenisti? Comede quantum sufficit* (Prov. XXV, 16). Et : *Nimius noli scrutator esse majestatis, ne a gloria opprimaris* (Ibid., 27). Et his quidem, qui dixerunt, secessui obnoxium (quod nunquam est auditum) id est, Heribaldo Autissiodorensi episcopo, qui turpiter proposuit, et Rabano Moguntino, qui turpius assumpsit, turpissime vero conclusit, suus ad respondendum locus servetur.

Propter eos autem qui idem quod natum ex Virgine, aut aliud dixerunt esse, diversæ sanctorum Patrum ponantur sententiæ : quæ eis quidem videntur diversæ, sed possent sufficere si ad plenum et discrete essent intellectæ. Dico autem Paschasium Rathbertum Corbeiensem abbatem, qui, rogatus incertum an provocatus, scriptum de eadem re libellum ad centum fere capi-

[1] Pez. Thesaur. Anecd. noviss. t. I. part. II. col. 131.

tula satis utilem : quem cum resperserit multa multorum auctoritate Patrum, ponit ex nomine S. Ambrosii, « quod non alia plane sit caro quæ sumitur de altari, quam quæ nata est de Maria virgine, et passa in cruce, et quæ surrexit de sepulcro, quæque pro mundi vita adhuc hodie offeratur. » Contra quem satis argumentantur et Rabanus in epistola ad Egilonem abbatem, et Ratramnus quidam in libro composito ad Carolum regem, dicentes esse aliam; vel testimonio Hieronymi, qui dicit, *dupliciter dici* corpus Domini; vel auctoritate S. Augustini, qui dicit *tripliciter dici*. Et quia contendunt in libris Ambrosii non ita ad litteram inveniri, ponamus non solum ejus immutabiliter dicta; sed et beatorum Augustini et Hieronymi, et cæterorum, ut sunt inventa : ut, his diligenter perspectis, cui Deus, aut per quem dignatus fuerit aperire, pateat et tantos viros non dissentire, et in catholica Ecclesia unum et idem debere omnes sapere, et schisma non esse. Verum cum ad eos venerimus qui moderno tempore his contentionibus non timuerunt diffinire, nec posteritati venturæ potuerunt satisfacere, illud beati Hilarii (lib. VIII, *De Trinit.*) non dubitemus inculcare : « Non est, inquit, humano, aut sæculi sensu in Dei rebus loquendum; neque per violentiam aut imprudentem prædicationem cœlestium dictorum sanitati alienæ atque impiæ intelligentiæ extorquenda perversitas est. Quæ scripta sunt, legamus : et quæ legerimus, intelligamus; tunc perfectæ fidei fungemur officio. » Hæc contra eos qui putant Christum categorizasse, ubi ait : *Omne quod in os*, et reliqua. Vel contra eos qui dogmatizant, quidquid de corpore Domini dicitur, vel in veritate, vel in figura, ac per hoc in umbra dici. Sed de his posterius. Nunc ut sese habent sanctorum Patrum dicta, immutabiliter ponamus.

II. Ambrosius, in lib. De sacramentis : « Ista esca, inquit, quam accipis : iste panis vivus, qui de cœlo descendit, vitæ æternæ substantiam subministrat : et quicunque manducaverit hunc, non morietur in æternum, et corpus Christi est. » Item : « Liquet igitur quod præter naturæ ordinem Virgo generavit, et hoc, quod conficimus, corpus ex virgine est. Quid hic quæris naturæ ordinem in Christi corpore, cum præter naturam sit ipse Dominus Jesus partus ex virgine? Vera utique caro Christi quæ crucifixa est, quæ sepulta est; veræ ergo carnis illius sacramentum est. » Item : « Sicut verus est Dei Filius Dominus noster Jesus Christus, non quemadmodum homines per

gratiam, sed quasi Filius ex substantia Patris; ita vera caro, sicut ipse dixit, quam accipimus, et verus est potus. »

Leo papa : « Sic sacræ mensæ communicare debetis, ut nihil prorsus de veritate corporis Christi et sanguinis ambigatis. » Augustinus : « Suscepit Christus de terra terram (quia caro de terra est) et de carne Mariæ carnem suscepit; et quia in ipsa carne ambulavit, ipsam carnem nobis manducandam ad salutem dedit. »

Basilius : « O miraculum! o Dei in nos benevolentia! qui sursum sedet ad dexteram Patris, sacrificii tamen tempore hominum manibus continetur, traditurque lambere cupientibus eum, et cum benedictione complecti, fitque hoc totum sub oculis humanis. » Item ipse : « Cum, inquit, sacerdos etiam sanctum Spiritum advocaverit, et reverendam illam immolaverit hostiam, communemque Dominum subinde contigerit, » et reliqua.

Gregorius : « Christus resurgens a mortuis, jam, licet non moritur, et mors illi ultra non dominabitur, tamen, in seipso immortaliter atque incorruptibiliter vivens, pro nobis iterum in hoc mysterio sacræ oblationis immolatur. »

Hæc ideo hic posita sunt, si forte per ea simplicitas Paschasii Ratberti possit excusari, unde maxime obloquentibus Rabano et Ratramno videtur suggillari, videlicet quia dixerat eamdem esse carnem, quæ de altari sumitur, et Virgine generatur, et quia quotidie adhuc pro mundi salute immoletur. Quia, licet nobis nihil placeat gratius et jucundius quam quod de hoc mysterio valet dici sublimius, tamen quod oblocutores ejus econtrario asserant quod non sit eadem, breviter ponamus.

III. Hieronymus : « Dupliciter, inquit, sanguis Christi et caro intelligitur : vel spiritalis illa atque divina, de qua ipse dicit : « Caro mea vere est cibus, « et sanguis meus verus est potus; » vel caro quæ crucifixa est, et sanguis qui militis effusus est lancea. »

Augustinus autem scribens corpus Christi tripliciter dici, id est Ecclesiam, qui Christi corpus sumus, et illud mysticum, quod ex substantia panis et vini per Spiritum sanctum consecratur, subintulit, dicens : « Ceterum illud corpus, quod natum est ex Maria virgine, in quo illud corpus transfertur, quod pependit in cruce, sepultum est in sepulcro, resurrexit a mortuis, pe-

netravit cœlos, et pontifex factus in æternum, quotidie interpellat pro nobis. Ad quem, si recte communicamus, mentem dirigimus, ut ex ipso, et ab ipso, nos corpus ejus, carnem ejus, illo manente integro, sumamus : quæ nimirum ipsa caro est, et fructus ipsius carnis, ut idem semper maneat, et universos qui sunt in corpore pascat. »

Fulgentius : « Firmissime tene, et nullatenus dubites, ipsum unigenitum Deum Verbum carnem factum, se pro nobis obtulisse sacrificium et hostiam Deo in odorem suavitatis : cui cum Patre et Spiritu sancto a patriarchis, a prophetis et sacerdotibus tempore Veteris Testamenti animalia sacrificabantur : et cui nunc, id est, tempore Novi Testamenti, cum Patre et Spiritu sancto, cum quibus illi est una divinitas, sacrificium panis et vini in fide et charitate sancta Ecclesia catholica per universum orbem terræ offerre non cessat. In illis enim carnalibus victimis significatio fuit carnis Christi, quam pro p ecatis nostris ipse sine peccato fuerat oblaturus, et sanguis, quem erat effusurus in remissionem peccatorum nostrorum. In isto autem sacrificio gratiarum actio atque commemoratio est carnis Christi, quam pro nobis obtulit, et sanguinis quem pro nobis idem Deus effudit. De quo beatus Paulus apostolus dicit in Actibus apostolorum : *Attendite vobis et universo gregi, in quo vos Spiritus sanctus posuit episcopos regere Ecclesiam Dei, quam acquisivit sanguine suo.* In illis ergo sacrificiis, quid nobis esset donandum, figurate significabatur; in hoc autem sacrificio, quid nobis jam donandum sit evidenter ostenditur. »

Eusebius : « Quia Christus corpus assumptum ablaturus erat ex oculis nostris, et sideribus illaturus, necessarium erat ut nobis in hac die sacramentum corporis et sanguinis consecraret, ut coleretur jugiter per mysterium, quod semel offerebatur in pretium; ut, quia quotidiana et indefessa currebat pro hominum salute redemptio, perpetuo etiam esset redemptionis oblatio, et perennis illa victima viveret in memoria, et semper præsens esset in gratia. Vere unica et perfecta hostia, fide æstimanda, non specie : nec exterioris hominis censenda visu, sed interioris affectu. Unde merito cœlestis confirmat auctoritas quia « caro mea vere est cibus, et sanguis meus vere est potus. » Recedat ergo omne infidelitatis ambiguum, quandoquidem qui auctor est muneris, ipse etiam testis est veritatis. »

IV. Poteramus et aliorum, tam antiquorum quam et modernorum, sed et ipsius Ambrosii dicta his consentanea ponere, nisi putaremus hæc posse sufficere, videlicet hæc dici figurate, et tamen corpus Christi esse in veritate. Sed hæc non intelligentes nec ad liquidum discernere valentes, sed potius majorem minus capacibus errorem immittentes, non attendentes quod supra dixit Hilarius : « Non humano est aut sæculi sensu in Dei rebus loquendum, » argumentatur : aut omnino figuratum, et nihil veritatis in hoc mysterio constare; aut si veritas sit, jam figuram non esse.

Sed Paschasius Radbertus sicut et alia multa in eodem libro ultra humanam æstimationem utiliter tractat, ita et huic sophismati fortiter obviat dicens : « Figuram non semper umbram esse, et jure simul hoc mysterium et figura et veritate dici posse. » Quod si quis plenius voluerit scire, de ejus volumine, plena fultum auctoritate poterit mutuare. Nos autem *non alta sapientes, sed humilibus consentientes* (Rom. XII, 16), simpliciter fateamur quia figura est, dum panis et vinum extra videtur; veritas autem, dum corpus et sanguis Christi in veritate interius creditur. Et quemadmodum quidam sapiens moderno tempore dixit : « Sicut omnia in Christo vera credimus, veram videlicet divinitatem et veram humanitatem, verum Verbum et veram carnem, verum Deum et verum hominem : ita in mysterio corporis et sanguinis ejus, quod virtute cœlestis benedictionis et Verbi divini in id quod non erat consecratur, nihil falsum, nihil frivolum, nihil infidum sentiamus. » Sed quid ad nostram tantilitatem de tantorum, quorum prælibata sunt dicta, virorum discrepantia, sed videntibus consentanea dijudicare? At forte omnipotens Deus, et nostræ humilitatis conscius, et magis fidelium suorum, non impie dubitantium, saluti et hæsitationi sanandæ providus, dignabitur patefacere per nostræ inquisitionis munus, ut et tantæ utilitatis, quæ in eodem libro est, propter unum verbum non depereat fructus : et beati Ambrosii, cujus præ ceteris libri indigent expositore (quia nullus Latinus ita Græcos secutus videtur esse) ipsius, inquam, auctoritas palmam digna sit obtinere.

V. Cyrillus : « Necessarie igitur et hoc adjicimus, annuntiantes, secundum carnem mortem unigeniti Filii Dei, id est Jesu Christi, et resurrectionem ejus, et in cœlos ascensionem pariter confitentes, incruentam celebra-

mus in ecclesiis sacrificii servitutem. Sic etiam ad mysticas benedictiones accedimus, et sanctificamur participes sacri corporis et sanguinis pretiosi Christi, omnium nostrorum redemptionis effecti : non communem carnem percipientes (quod absit!) nec ut viri sanctificati et Verbo conjuncti secundum dignitatis unitatem, aut sicut divinam possidentis habitationem; sed vere vivificatricem, et ipsius Verbi propriam factam. Vita enim naturaliter ut Deus existens, quia propriæ carni adjunctus est, vivificatricem eam esse professus est. Et ideo, quamvis dicat ad nos : « Amen, amen dico vobis, nisi manducaveritis carnem Filii hominis, et biberitis ejus sanguinem, » non tamen eam ut hominis unius ex nobis æstimare debemus (quomodo juxta naturam suam vivificatrix esse caro hominis poterit?), sed ut vere propriam ejus factam, qui propter nos Filius hominis est factus, et vocatus. »

Magna auctoritas tanti viri, qua et carnem Christi vere vivificatricem esse dixit, et ipsius Verbi propriam factam, et vitam ut Deum naturaliter existentem. Hujus itaque tanti viri auctoritate solvitur ambiguum omne quod beatus Ambrosius dimisit in subauditione, *naturaliter* scilicet carnem Christi, quæ sumitur de altari, eamdem fore, quæ nata est de Virgine. Et idcirco, sive secundum Hieronymum dupliciter, sive secundum Augustinum dicatur corpus Christi tripliciter, *specialiter* debeat dici, cum sit *naturaliter* unum. Unde et Augustinus : « Ut ex ipso, inquit, et ab ipso nos, corpus ejus, carnem ipsius, illo manente integro, sumamus. » Quam bene facta distinctio! quod ita construitur : *Ut nos*, inquit, qui sumus corpus Christi, id est Ecclesia, *ab ipso*, qui natus est de virgine Maria; *ex ipso*, id est, carnem ejus, quæ consecratur in altari, *illo manente integro*, *sumamus*.

Ut autem certius demonstraret idem beatus Cyrillus hanc triplicem secundum Augustinum discretionem, specialiter dictam, naturaliter esse unam : « Non, inquit, ut viri sanctificati et Verbo conjuncti secundum dignitatis unitatem, aut sicut divinam possidentis habitationem, sed vere vivificatricem, et ipsius Verbi propriam factam. » Ariani enim, qui negabant unam Patris et Filii substantiam, illud, quod ipse Filius dicit : *Ego et Pater unum sumus* (Joan. X, 30), asserebant intelligendum ex concordia voluntatis; quos manifestius confutat Hilarius, vere Romanorum Lucifer : quod ad intelligendum, quod Cyrillus dixerat valet multipliciter.

VI. Hilarius (VIII, *De Trinit.*) : « Eos, » inquit, « nunc, qui inter Patrem et Filium voluntatem ingerunt unitam, interrogo, utrumne per naturæ veritatem hodie Christus in nobis sit, an per concordiam voluntatis? Si enim vere Verbum caro factum est, et vere nos Verbum carnem factum cibo Dominico sumimus, quomodo non naturaliter manere in nobis existimandus est, qui et naturam carnis nostræ jam inseparabilem sibi, homo natus assumpsit, et naturam carnis suæ ad naturam æternitatis sub sacramento nobis communicandæ carnis admiscuit? Ita enim in Deo omnes sumus : quia et in Christo Pater est, et Christus in nobis est. Quisquis ergo naturaliter Patrem in Christo negabit, neget prius, non naturaliter vel se in Christo, vel sibi Christum non esse; quia in Christo Pater, et Christus in nobis, unum in his esse nos faciunt. Si vere igitur carnem corporis nostri Christus assumpsit, et vere homo ille, qui ex Maria natus fuit, Christus est, nosque vere sub mysterio carnem corporis sui sumimus, et per hoc unum erimus (quia Pater in eo est, et ille in nobis), quomodo voluntatis unitas asseritur, cum naturalis per sacramentum proprietas perfectæ sacramentum sit unitatis? Ipse enim ait : « Caro mea vere est esca, et sanguis meus vere est potus. Qui edit car- » nem meam et bibit sanguinem meum, in me manet et ego in eo. » De veritate carnis et sanguinis non est relictus ambigendi locus. Nunc enim, et professione ipsius Domini et fide nostra, vere caro est et vere sanguis est; et hæc accepta atque hausta id efficiunt, ut nos in Christo, et Christus in nobis sit. Anne hoc veritas non est? contingat plane his verum non esse, qui Christum Jesum verum esse Deum denegant. Est ergo in nobis ipse per carnem, et sumus in eo, dum secum hoc, quod nos sumus, in Deo est. » Item post pauca : « Hæc ergo vitæ nostræ causa est, quod in nobis carnalibus per carnem Christum manentem habemus, victuris nobis per eum ea conditione qua vivit ille per Patrem. Si nos ergo naturaliter secundum carnem per eum vivimus, id est, naturam carnis suæ sumus adepti, quomodo non naturaliter secundum spiritum in se Patrem habeat cum vivat ipse per Patrem? »

VII. Hic videndum quomodo per id etiam quod hæreticis erat indubitatum, voluerit arguere quod erat dubium. Dubitabatur ab eis de unica Patris et Filii substantia; quia quod dictum est : *Ego et Pater unum sumus* (Joan. X, 30), moliebantur ad unanimitatis referre consensum, ut unitas solum

esset voluntatis, non naturæ; sicut *multitudinis credentium erat cor unum et anima una* (Act. IV, 32).

Indubitatum vero erat quod vere Verbum caro factum fuerat. Nihilominus, quia Deus naturam carnis nostræ inseparabilem sibi homo natus assumpsit, et naturam carnis suæ ad naturam æternitatis sub sacramento hoc nobis communicandæ carnis admiscuit, ac per hoc nos in Christo unum corpus efficimur; et ideo per hoc omnes in Deo Patre et Filio unum sumus; quia Pater in Christo, et Christus in nobis esse probatur, videamus distinctionem, Christus naturam nostræ carnis assumpsit, cum de Virgine natus homo processit. Ecce caro de Virgine! Sub sacramento communicandæ carnis. Ecce quod sumitur de altari! Ad naturam æternitatis nos univit. Ecce corpus nostrum, quod est Ecclesia! Jam credo patere, quod beatus Ambrosius dixerat, tandem esse, ut subaudiatur *naturaliter*. Et Augustinus, Hieronymus et Fulgentius : aliud esse, ut subaudiatur *specialiter*. Et quia cultus justitiæ pietas est, vel sapientia pietatis est fructus, aliquando quidam simplices et idiotæ, ferventes vero bonis operibus et pietate, melius pura profecere fide, quam fucato sermone. Senes illi in Vita Patrum, alium æque senem ac virum sanctum, sed pro hoc mysterio dubium, non dialecticis argumentationibus, sed verbis simplicibus et oratione compulerunt ad credendum, illud quod sumimus de altari, naturaliter esse corpus Domini, cum et in veritate, non figuratum. Ecce quantum fides proficit, ubi sermo deficit!

Et nos aliquando, antequam tantorum virorum, Cyrilli dico et Hilarii, auctoritatibus instrueremur, hanc supra dictorum sanctorum, quæ posterioribus visa est, discrepantiam alicujus dialectici argumenti sede absolvere meditabamur. Non enim ars illa, quæ dividit genera in species, et species in genera resolvit, ab humanis machinationibus est facta; sed in natura rerum ab Auctore omnium artium, quæ veræ artes sunt, et a sapientibus inventa, et ad utilitatem solertis rerum indaginis est usitata; sicut scriptum est : *Producat terra animalia in species suas* (Genes. I, 24). Sed primo occurrebat, aliquam medietatem arithmeticæ ponere, secundum aliquam de proportionalibus numerorum, quas in proportionibus, inque differentiis terminorum contemplamur. Sed nec et ista humanis machinationibus est facta, quia ineffabilis atque divinæ virtutis in ea est sapientiæ constantia, ad quam di-

citur : *Omnia in mensura et pondere et numero constituisti* (Sap. II, 21).

Constituantur duo termini supremi, et horum medius, æquis quidem differentiis, sed proportionaliter differentes. Ad hanc similitudinem iterum constituantur duo termini supremi, prædicatus et subjectus, et horum medius subalternus; ut sicut primus prædicatur in medio, ita medius de ultimo, ac per hoc primus de ultimo. Ne ergo dubites ultimum inesse primo, id est primum prædicari de ultimo; cum, si ultimus insit medio, medius vero primo, certissime ultimus insit primo. Hac etenim similitudine et cosmopœia, id est, mundi factura, solidata est, scilicet quod duo extrema, id est ignem et terram, duo media, id est aer et aqua, indissolubiliter devinxerunt. Et hæ quidem similitudines sunt, quæ non ex toto, sed ex parte sui, sicut et aliæ multæ in divinis Scripturis aptantur triplicitati, secundum Augustinum, corporis Domini. In istis enim similitudinibus major terminus et minor, et prædicatum, et subjectum invenitur; in sacramento autem corporis Domini quid humana ad divina? Nihil majus, aut minus, non prædicatum et subjectum invenitur. Non est enim diversitas, ubi est unum; quia non duo aut tria corpora, sed unum. *Unus panis*, ait Apostolus, *unum corpus multi sumus in Christo* (I. Cor. X, 17). Et : *Erunt duo in carne una* (I. Cor. VI, 16). *Sacramento hoc*, ait Apostolus, *magnum est; ego autem dico in Christo et in Ecclesia* (Ephes. V, 32), id est in nobis, qui sumus corpus Christi, quod est ecclesia, et in carne Christi, quæ nata est de Virgine Maria; quibus, vel cui intervenit media, quæ utrasque juvat, quæ sumitur de altari, digne percepta.

VIII. Quam triplicitatem, sed unitam, significavit David in libris Regnorum, qui *efferebatur in manibus suis.* Non enim ad litteram quisquam ferri potest in manibus suis. Sed verus David, id est Christus, efferebatur in manibus suis, quando recumbens in cœna cum integro corpore, quod natum fuerat de Virgine, in morte ponendum, resurrecturum, cœlis tamen glorificatum inferendum, ad dexteram Patris collocandum, corpus, quod nos nunc sumimus de altari, manibus suis, id est, vero suo corpori connaturale et conformatum, discipulis suis, id est corpori suo, quod sumus nos vel Ecclesia, obtulit communicandum. *Nemo quippe ascendit in cœlum, nisi qui descendit de cœlo, Filius hominis, qui est in cœlo* (Joan. III, 13). Sed caro ascendit, quæ non descenderat, jam quippe deitati unita erat. Unde et beata

Maria non solum *Christotocos* (Χριστοτόκος), sed etiam *theotocos* (Θεοτόκος) meruit fieri.

Quapropter sic intelligendum : Nemo ascendit in cœlum cum carne, nisi qui descendit cum deitate. Ad hoc enim particeps factus est humanitatis nostræ, assumendo carnem nostram de Virgine, ut nos, id est Ecclesiam, participes factos dignitatis suæ, uniret corpori suo, sumpto de Virgine, eucharistia, quæ sumitur de altari, mediante et confirmante. Ipse namque reformavit corpus humilitatis suæ. Ergo sicut Pater in Filio per deitatem naturaliter, et sicut Filius in nobis secundum assumptionem humanitatis naturaliter, et sicut nos in eo sumus per unitionem carnis naturaliter, dum secum hoc, quod nos sumus, in Deo est : ita naturam carnis suæ ad naturam æternitatis sub sacramento nobis communicandæ carnis admiscuit. Sicut ait ipse Christus : *Ut omnes unum sint, sicut tu Pater in me, et ego in te, ut et ipsi in nobis sint* (Joan. XVII, 21). Et iterum : *Ut sint unum, sicut et nos unum sumus, et ego in eis, et tu in me* (Joan. XVII, 22). Ecce evidens et manifesta ex ipsius Christi Domini nostri [verbis] præfata distinctio! Et ut per hoc evidentius elucescat hujus etiam sacrificii distinctio, ponamus figuratim.

KRYSTUS.	Eucharistiam	Ecclesia
Inconsumptibilis	Sumendam	Sumens,
Invescibilis,	Vescendam	Vescens,
Dat ab	Datam	Accipit
Ipso	Ex ipso	Corpus ejus.

Quod ita potest construi : Christus inconsumptibilis, invescibilis, Eucharistiam, sumendam, vescendam, datam ex ipso, Ecclesia, corpus ejus sumens, vescens, accipit ab ipso datam.

Quod nisi ita construatur, putabit aliquis esse accusativum casum ; nos autem dicimus nominativum *Ecclesia*, quod est corpus ejus. Accepit itaque Christus carnem nostram, non phantasticam, sed naturalem. Ergo et caro nostra naturalis, unde sumpta est illa. Sed est illa naturalis, quæ uniret utrasque, et faceret connaturales, et ipsa connaturalis. Sed, ut ait quidam sapiens, non ob hoc plures carnes vel corpora, sicut nec multa sacrificia, sed unum ; licet

a multis offeratur per loca diversa et tempora. Quia divinitas Verbi Dei, quæ una est, et omnia replet, et tota ubique est, ipsa facit ut non plura sint sacrificia, sed unum, licet a multis offeratur, et sit unum corpus Christi cum illo quod suscepit in utero virginali. Quam vigilanter, quam aperte, fit, inquit, unum corpus Christi cum illo quod suscepit de utero virginali! Vere enim et incunctanter credendum, in ipsa immolationis hora ad sacerdotis precem cœlos aperiri, et illud angelico ministerio in sublime deportari altare, quod est ipse Christus, qui est pontifex et hostia, contactuque illius unum fieri. « O quales, » ut ait S. Basilius, « oportet sacerdotis esse manus, tantarum rerum ministras, quæ communem Dominum angelico iterum revectum officio subinde contigerint! »

Sed jam Paschasium Radbertum sufficiat excusatum, librumque ejus plurimorum utilitati defensum, qui in hoc tantum peccavit, quia de sententia beati Ambrosii non verbum de verbo, sed sensum de sensu expressit. Quod autem iterum objiciunt, eum dixisse « toties Christum pati quoties missas contingat quotidie ubique celebrari, » ego certe in libro ejus non reperi : cum et Augustinus et cæteri, *illo manente integro*, dicant. Et S. Andreas : « Agnus, inquit, in suo regno integer perseverat et vivus. » Et beatus Petrus : *Christus, inquit, semel pro peccatis nostris mortuus est* (1. Petr. III, 18). Et Paulus : *Christus resurgens jam non moritur* (Rom. VI, 9) : et pene totus textus Epistolæ ad Hebræos idem sonat.

IX. Sed illorum jam ineptiis respondendum, qui humano aut sæculi sensu in Dei rebus putant loquendum. Dominus etenim noster non de spiritali cibo, sed de carnali locutus est, cum diceret : *Omne quod intrat in os, in ventrem vadit, et in secessum emittitur* (Matth. XV, 17). Non autem in Scripturis omnibus semper pro categorico syllogismo prædiffinite accipitur : cum, etsi *de corde exeunt cogitationes malæ* (Matth. XV, 19), ut idem Dominus dicit, non possunt exire etiam bonæ? Calumniati sunt hæretici ex hoc sermone, Dominum physicæ ignarum fuisse. Physica enim sic se habet : Ignea virtus, cujus sedes in corde est, cibi potusque subtilem per occultos poros in diversas corporis partes vaporem distribuit; fæculentum vero in secessum discernit. Et nos sæpe videmus non modo infirmos sed etiam sanos,

quod per os intromittunt, per vomitum rejectare, et aliquos per multa tempora sine digestione duxisse (vitam). Et, licet quod sumebant, per nauseam stomachi revomeretur, subtilior tamen succus per membra usque ad ungues diffundebatur. Ergo dicendum, aut Dominum non prædiffinite locutum, aut quamcunque aporiam corporis, qua se subtilis cibi vapor diffundit, secessum dictum; et hoc, ne hæreticus garriat.

Ceterum quia vere credimus non solum animam sed et carnem nostram hoc mysterio recreari, totum enim hominem assumpsit qui totum hominem in Sabbato curavit, carni quidem caro spiritaliter conviscerata transformatur, ut et Christi substantia in nostra carne inveniatur, sicut et ipse nostram in suam constat assumpsisse deitatem : ut qui manducat ejus carnem et bibit sanguinem, vivat per animam et nunc et in æternum, et caro de terræ pulvere resuscitata vivificetur in novissimo die. Quapropter cujus potenti virtute panis iste communis quem quotidie sumimus, cum sit candidus, mutatur intra nos in colorem sanguineum vel alium humorem fluidum, ipsius potentia caro et sanguis ejus sumpta, non in noxios et superfluos humores, sed in carne vere resuscitanda debeat reservari conformata.

Et quia totum quod diximus, non ex nostro sumpsimus, de isto etiam quid quidam sapiens diffinierit, dicamus : « Scimus, inquit, hoc sacramentum mysterio et reverentia omnimodis a communibus escis secernendum quæ naturali et necessario usu sumuntur; ita enim omnes exposuerunt quod Apostolus dixit : « Non dijudicans » corpus Christi, id est, a ceteris escis non discernens, vel cujus excellentiæ sit, inconsiderans, quod unum idemque est. » Non enim excellentiam ejus reveretur qui secessui dicit obnoxium, sicut ceteras escas. Sed tamen eodem modo, quantum ad comestionem et haustum pertinet, percipitur, videlicet trajiciendo per os et in ventrem mittendo. Ubi quid Dominus de mysterio suo agere voluerit, suæ scimus tantum cognitum esse voluntati. Scimus enim consumi posse spiritali virtute; scimus et reservari posse inconsumptibili perennitate; quia quæcunque ex his Christus elegerit, de suo sacramento perficit.

Absit tamen ut tantum mysterium secessui fiat obnoxium! in quo si forte ordo naturæ servatur, mysterium, quod sola fide conspicitur, humilietur.

Si corpus in corpore ordinem servat, non violatur mysterium quod divinitatis firmavit sacramentum; nec spiritus amittit quod fide integra in re corporali spiritaliter sumpsit.

X. Sed jam forti syllogismo quod præmisimus concludamus. Dixeramus Dominum non de spiritalibus escis, sed de carnalibus dixisse : *Omne quod intrat in os*, et reliqua. Est homo exterior, qui corrumpitur, est et interior, qui renovatur. Est autem corpus Christi spiritualis alimonia pertinens potius ad interiorem hominem, de quo digestio non prædicatur. Quod si ad exteriorem pertineat hominem, pium sit et salutare diffundi per membra credere profuturum resuscitandis in generali resurrectione. Liquet igitur non obnoxium secessui esse.



GERBERTI CARMINA [1]

LXXVII.

EPITAPHIUM DUCIS FREDERICI [2].

Francorum placito nomen tulit hic Frederici.
Quem proavi fudere duces a sanguine regum,
Officio, meritisque parem sopor ultimus hausit,
Mercurii quum celsa domus tibi, Phœbe, pateret.

LXXIX.

EPITAPHIUM OTTONIS CÆSARIS [3].

Cujus ad imperium tremuere duces, tulit hostis
Quem dominum, populique suum novere parentem
Otto, decus divum, Cæsar clarissime [4], nobis
Immeritis rapuit te lux septena decembris.

LXXVI.

EPITAPHIUM [5] REGIS [6] LOTHARII.

Cujus ad obsequium coiere duces, bonus omnis
Quem coluit. Sate Cæsaribus, monimenta doloris,
Cæsar Lothari, prætendis luce secunda
Terrifici mortis quod eras conspectus in ostro [7].

EPITAPHIUM ADALBERONIS ARCHIEPISCOPI REMENSIS [8].

Contulerat natura parens quæ summa putavit
Ad meriti cumulum, tibi, præsul Adalbero, cum te

[1] Hæc carmina inter epistolas numerantur in codicibus. — [2] M. D. *Friderici*. — [3] M. D. *imperatoris*. — [4] D. B. *clarissimæ*. — [5] L. *Epitafium*. — [6] M. D. add. *Francorum*. — [7] M. D. B. *astro*. — [8] Hoc epitaphium, quondam æri incisum in majori ecclesia Remensi.

Præstantem cunctis mortalibus abstulit orbi
Quinta dies fundentis aquas cum pondere rerum.

XC. [1]

Distichon in Calice.

Hinc sitis atque fames fugiunt, properate fideles,
Dividit in populo has præsul Adalbero gazas.

In Donariis.

Virgo Maria tuus tibi præsul Adalbero munus.

LXXVIII.

Epitaphium ADALBERTI scolastici.

Edite nobilibus, studium rationis adepte,
Dicit Adalbertum te Belgica. Flore juventæ,
Stare diu non passa, tulit fortuna, recursus
Bes senos [2] Februi cum produxisset Apollo.

Epigramma GERBERTI episcopi Ravennæ post pontificis Romani, quod sic se habet inscriptum ad imaginem Boetii [3].

Roma potens dum jura suo declarat in orbe,
Tu pater et patriæ lumen, Severine Boeti,
Consulis officio rerum disponis habenas,
Infundis lumen studiis et cedere nescis
Græcorum ingeniis. Sed mens divina coercet
Imperium mundi; gladio bacchante Gothorum

nunc in Gallia Christiana legitur. t. IX. col. 59. Illud Gerberto tribuo propter singularem ejus erga Adalberonem pietatem.

[1] Hi versus desunt in cod. L. — [2] M. D. *senas*. — [3] Deest in cod. L.; reperitur apud Baron. Ann. eccl. t. X. p. 960.

Libertas romana perit. Tu consul et exsul
Insignes titulos præclara morte relinquis.
Nunc decus imperii, summas qui prægravat artes,
Tertius Otto sua dignum te judicat aula,
Æternumque tui statuit monumenta laboris,
Et bene promeritum meritis exornat honestis.

LIBELLUS

DE RATIONALI ET RATIONE UTI [1]

VERSUS IN LIBRUM GERBERTI DE RATIONALI ET RATIONE UTI [*].

Quisquis opaca velis Sophiæ scandere regna,
  Istius in pratis pocula carpe libri.
Potatus citimum flectes per gramina gressum,
  Organa doctorum quo sua castra comunt[2];
Adveniensque thronum capies cum laude coruscum.
  Atque Sophia tibi talia fata dabit :
« Suavis amice, meas properasti semper ad aulas;
  Jam sine fine simul sceptra regamus ibi.
Imperium æquemus fastu comitante superbum,
  Et jugiter mecum nomen in astra feras
Arduus. Ast multi, videas, ut remige lingua
  Æquora per nostra[3] lina novella trahunt. »

Domno et glorioso[4] OTTONI Cæsari[5] semper Augusto Romanorum imperatori, GERBERTUS episcopus, debitæ servitutis obsequium.

Cum in Germania ferventioris anni tempore demoraremur, imperialibus adstricti[6] obsequiis, ut semper sumus semperque erimus, nescio quid arcani[7]

[1] Vide codices Biblioth. monac. n. 14735; Biblioth. imper. Paris. n. 14193; Mabill. Vetera Analecta, Paris, 1723, p. 106; Pez. Thesaur. anecdot. noviss. t. I, pars II, col. 147 sqq., ex codice, nunc amisso, monasterii Tergernseensis in Bajoaria. — [*] Hi versus, qui desunt in codicibus Parisien. et Tergern. reperiuntur in codice monac. fol. 48, inter Gerberti epistolas 15 et 36 (I et XXXII). Non aliud exstat argumentum eos Gerbertum fecisse. — [2] Mon. *iuvant* supra *comunt*. — [3] Pez. *nostra*. Mon. κτᾶ pro *nostra*. An *æquor per nostrum?* — [4] Mab. *gloriosissimo*. — [5] Par. Mab. *O. C..... R. G.* — [6] Mab. *constricti*. — [7] Par. Mon. *archani*. Pez. *arcana divina mensuram secum*.

divina mens vestra [1] secum tacite retractans motus animi in [2] verba resolvit, et quæ ab Aristotele [3] summisque viris erant [4] difficillimis descripta sententiis, in medium protulit, ut mirum [5] foret inter bellorum discrimina, quæ contra Sarmatas parabantur, aliquem mortalium hos mentis recessus habere potuisse [6], a quibus tam subtilia, tam præclara, velut quidam rivi a purissimo fonte, profluerent [7]. Meministis enim, et meminisse possumus, adfuisse tum multos nobiles [8] scolasticos et eruditos, inter quos nonnulli aderant episcopi [9] sapientia præclari et eloquentia insignes. Eorum tamen vidimus neminem, qui earum quæstionum ullam digne explicuerit, quod quædam nimis [10] ab usu remotæ nec dubitationem ante habuerint, et quædam sæpe numero ventilatæ [11] dissolvi non potuerint. Vestra itaque [12] divina prudentia ignorantiam sacro palatio indignam [13] judicans, ea, quæ de rationali et ratione uti [14] diverso modo à diversis objectabantur, me discutere imperavit. Quod quidem tunc et languor corporis et graviora distulerunt negotia : nunc secunda valetudine reddita, inter rei publicæ ac privatæ curas in hoc ipso itinere Italico positus comesque individuus, quoad vita superfuerit, in omni obsequio futurus, quæ de hac quæstione concepi, breviter describo, ne sacrum palatium torpuisse putet Italia, et ne se solam jactet Græcia in imperiali philosophia et romana potentia [15]. Nostrum, nostrum est Romanum imperium [16]; dant vires ferax frugum Italia, ferax militum Gallia et Germania, nec Scythæ [17] nobis [18] desunt forti sima regna. Noster es, Cæsar, Romanorum imperator et Auguste [19], qui summo Græcorum sanguine ortus, Græcos imperio superas, Romanis hæreditario jure imperas, utrosque ingenio et eloquentia [20] prævenis. Dicemus ergo in præsentia tanti judicis primum quædam scolasticorum præ-

[1] Par. *divinam mens vestram.* — [2] Mab. add. *divina.* — [3] Par. *Aristotili* sic semper. — [4] Par. *post* pro *erant.* Mon. omitt. *difficillimis.* — [5] Par. Mon. *miserum.* — [6] Par. *patuisse.* — [7] Mab. *profluentes.* — [8] Mab. *novellos* — [9] Mab. omitt. *episcopi*, add. *omnium.* — [10] Mab. *minus.* — [11] Par. *vetilante.* — [12] Pez. Mon. *quoque... providentia.* — [13] Par. *indignans.* — [14] Mab. *rationanti* pro *ratione uti.* — [15] In margine hanc glossam codex Tergernseensis exhibebat : *Italia fertilis in ferendis est frugibus, Gallia et Germania nobilis in nutriendis militibus. Nesciunt Itali quid sapiunt Galli. Itali, denarios accumulant, Galli sapientiam corradunt.* — [16] Mab. *Nostro Romano imperio dant.* — [17] Pez. *Scythicæ.* — [18] Par. *post* pro *nobis.* — [19] Mon. *Romani imperii et Augustus.* — [20] Mon. *eloquio.*

ludia, vel potius sophistica; tunc philosophorum in his inventa persequemur; deinde finem propositæ quæstionis multiplex et spinosa [1] complebit dialectica.

I. Quæritur, inquiunt, quid sit quod ait Porphyrius [*] differentiam velut ad cognatam [2] sibi differentiam prædicari, ut ratione uti ad rationale, cum majora semper [3] de minoribus prædicentur, minora de majoribus nunquam [**]; ut *animal*, quoniam majus est equo et homine [4], prædicatur de equo et homine [5]. Quomodo ergo ratione uti prædicatur [6] de rationali, cum majus esse [7] videatur rationale [8] quam ratione uti? Omne enim, quod ratione utitur, rationale [9] est; sed omne [10] rationale non videtur uti ratione, sed rationale, inquiunt, potestatis est sine actu, ratione uti potestatis cum actu. Plus vero est potestas [11] cum actu quam sola potestas. Jure ergo, inquiunt, prædicatur ratione uti de rationali, tanquam majus de minori [12].

II. Ad hoc respondetur : Quoniam [13] quæ a generalissimis ad specialissima recta linea descendunt vel per subalterna genera vel per differentias, sive sint ea in substantiis, sive in accidentibus collocata, talia sunt, ut inferiora universaliter prolata superiorum omnium nomina diffinitionesque recipiantur [14] ut sensibile : cum sit differentia posita sub animato corpore, universaliter prolatum [15] suscipit nomen et definitionem superiorum [16]; omne enim [17] sensibile et animatum corpus et substantia est, et omnis virtus et habitus et qualitas est [18]. Quod si eodem modo rationale [19] sub ratione uti positum sit, quomodo universaliter prolatum suscipiet nomen sui prædicati, id est [20] ratione uti? Non enim omne, quod rationale est, ratione uti putatur. Ergo si rationale tantum potestatis est, et ratione uti potestatis et actus, prædicabitur ra-

[1] Mab. Par. *sinuosa.* — [*] Boet. p. 95. — [2] Mon. *cognitam.* — [3] Mab. *sæpe.* — [**] Boet. p. 98. — [4] Mon. delet *et homine.* Pez. *et homo est.* — [5] Pez. *de quo et homo est.* — [6] Mab. *prædicetur.* — [7] Par. *post* pro *esse.* — [8] Par. pro *rationale* seu *rationali* habet semper *rational*, lineola per *l* ex transverso ducta. — [9] Mab. *rationalis.* — [10] Pez. omitt. *omne rationale non videtur uti ratione.* Hic desinit Mabillonius. — [11] Pez. *potestatis.* — [12] Mon. *demmori.* — [13] Pez. *Quomodo.* Par. omitt. *quæ* et *recta linea.* — [14] Par. *recipiant.* Pez. omitt. *recipiantur.* — [15] Mon. Pez. *prolata.* — [16] Mon. *superiorum omnium suscipit nomen et diffinicionem.* — [17] Par. omitt. *enim.* — [18] Pez. omitt. *est.* — [19] Par. *rationalis.* — [20] Pez. *idem rationale.*

tione uti de rationali. Et rursus, si rationale universaliter prolatum non suscipit nomen sui prædicati, id est ratione uti non prædicabitur ratione uti de rationali : eruntque duo contraria, prædicari et non prædicari, in eodem subjecto ; quod fieri non potest.

III. Constituamus autem [1], inquiunt, alias differentias secundum accidens, prædiceturque accidentalis differentia velut ad cognatam sibi accidentalem differentiam, ut ambulare ad ambulabile [2]. Hoc autem fiat secundum [3] accidentis naturam, ut, quoniam in individuis primum accidentia considerantur, post in speciebus et generibus, dicamus [4] Ciceronem ambulare, quoniam ambulabilis est, et rursus, quia Cicero homo est et ambulat et ambulabilis est [5], dicatur et [6] homo ambulare et ambulabilis ; et item animal, cum ambulet [7], ambulabile est. In quibus videndum est, inquiunt, ne forte ratio causæ et effecti [8] in talibus [9] esse videatur. Ut enim causa effectum præcedere dicitur, ut est *quia vidit, amavit*, sic potestas actum omni necessitate præcedit. Et quoniam [10] hæc præcedentia non solum priora sunt [11], sed etiam interempta interimunt secum posteriora, necesse est, potestate ablata, actum quoque auferri. Si enim Cicero non est ambulabilis, id est si ambulare non potest, omnino non ambulat, id est non actum ambulandi exercet, quem sine potestate non est intelligere. Quod si ratione uti actus [12] cum potestate est, rationale autem sola potestas, sublata sola potestate, quæ natura prior est, actus cum potestate esse non potest. Non igitur de eo prædicabitur quod natura prius est. Est autem natura prius potestas, posterius actus : non igitur secundum potestatem et actum prædicabitur ratione uti de rationali.

IV. Sed merito, inquiunt, suæ dignitatis seu excellentia vel potentia numerosius [13] est ratione uti quam rationale. At hoc natura [14] generum et [15] specierum, vel differentiarum non suscipit : homo enim et asinus æque sub animali sunt, et Deus atque homo æqualiter participant rationali differentia.

[1] Pez. Mon. *item.* — [2] Par. *ambulabilem.* — [3] Pez. *secundum fiat.* — [4] Par. add. *eia.* — [5] Par. omitt. *est.* — [6] Mon. Pez. omitt. *et.* — [7] Par. *homo ambulet et ambulabilis sit.* — [8] Par. *affecti.* — [9] Pez. *vitalibus.* — [10] Pez. *quia.* — [11] Mon. Pez. omitt. *sunt.* — [12] Par. *actum.* — [13] Mon. *numerosius* et supra *vel carius.* — [14] Pez. omitt. *natura.* — [15] Pez. omitt. *et.*

Non igitur, inquiunt, secundum dignitatem vel potentiam vel excellentiam prædicabitur [1] ratione uti de rationali.

V. His propositionibus sive objectionibus multa ex adverso posse objici [2] video. Quapropter sophistica, id est cavillatoria colluctatione [3] remota, quædam de natura potestatis et actus explicanda sunt, et in qua eorum specie rationale et ratione uti versentur, de natura quoque prioris, utrum prædicationibus conveniat, et nonnulla de prædicationum natura, ut [4] ordine et quasi quodam filo ad id, de quo quæstio est, id est ad prædicationem, quæ est de ratione uti ad rationale, disputatio deducatur.

VI. Hoc autem majorum [*] traditione potissimumque Aristotelis fieri judico [5] quibusdam verbis ac sententiis ejus ad hanc rem pertinentibus breviter et [6] dilucide interpretatis. *Quædam*, inquit [**], *potestates* [7] *æquivocæ sunt*. Bene ait, *quædam* [8], quia non omnis potestas æquivoca est: quæ enim ex se species profunditur [9] non æquivoca, sed univoca est. Ea autem potestas est [10] æquivoca, quæ prædicatur de actu, et de ea potestate, quæ potest pervenire ad actum. Nullam enim diffinitionem recipiet, quæ utrique sit communis, sed ea, quæ in actu [11] est, et nomen et diffinitionem suis speciebus donat: de qua ita ait [12] Aristoteles: [***] *Manifestum est ex his, quæ dicta sunt, quoniam quod ex necessitate est secundum actum est. Quare, si priora sempiterna, et quæ actu sunt potestate priora sunt. Et hæc quidem sine potestate actu sunt, ut primæ substantiæ* [13]. *Alia vero actu cum possibilitate, quæ natura priora sunt, tempore vero posteriora. Alia vero nunquam sunt actu, sed potestate sola.* Quæ necessaria sunt, inquit, in actu sunt, eo scilicet, quem relinquere nequeunt, ut cœlum et sol proprium motum. Item quæ necessaria sunt, sempiterna sunt, et quæ sempiterna sunt [14], priora sunt his potestatibus, quæ in actum nondum venerunt. Ergo actus, qui semper est, prior est eo actu, qui nondum est. Actus enim, qui semper est, ex potestate nondum

[1] Par. Pez. *prædicatur.* — [2] Mon. Par. *obici.* — [3] Par. *cum luctatione.* Pez. *conluctatione.* — [4] Pez. *et.* — [*] Boet. p. 451 sqq. — [5] Par. *Aristotilis judicio.* — [6] Par. *ac.* — [**] Boet. p. 451. — [7] Par. *potestatis.* — [8] Mon. *quidam.* — [9] Par. Pez. *profundit.* — [10] Par. omitt. *Ea autem potestas est.* — [11] Mon. *actum.* — [12] Par. *dicit.* — [***] Boet. p. 453. — [13] Mon. *sustantiæ.* — [14] Mon. *quæ sempiterna sunt* post *venerunt.*

venit; quia quando res illa fuit, ab ejus substantia non defuit. In quibus itaque necessariis, in quibus actus sempiternus est, ipsas quoque res sempiternas esse necesse est, ut in cœlo et sole intelligitur, quæ non solum sempiterna, sed divina et immortalia philosophi putaverunt.

VII. Sunt item non necessarii actus [1] quorum species duplex est. Alia enim eorum ex potestate ad actum venerunt; alia [2] substantiam sui cum ipso actu sortita sunt : sed quæ ex potestate ad actum venerunt, hujusmodi sunt : ut quoniam [3] Cicero sedet, antequam sederet, potuit sedere; neque enim sedisset, si potestatem sedendi ante non habuisset. Sedet ergo Cicero, id est sedendi actum exercet, quia actus [4] ex potestate venit. Alter vero actus, qui a potestate non venit sed cum re subsistente semper subsistit, hujusmodi est : ut quoniam ignis calet, antequam ipse ignis esset nulla calendi potestas præcessit; sed quoniam [5] ejus substantia fuit, calere non destitit, id est actum calendi non deseruit, quod sibi cum supernis et cœlestibus substantiis commune est. Distat vero quod illa superna in necessaria specie sunt, eorumque substantia cum sit incorruptibilis [6], non solum actum nunquam desuerunt [7], sed etiam ipsa non perimuntur. Ignis vero, cum sit in specie non necessaria, actum quidem, quousque subsistit, non deserit; sed quia in necessaria [8] specie non est, actum simul cum substantia perdit. Quæ enim [9] necessaria semper ex necessitate sunt, nec unquam non esse possunt. Ignis vero ex necessitate quidem non est, sed actum calendi ex necessitate habet, quousque est. Recte ergo dictum est ab Aristotele : *Quoniam* [10] *quod ex necessitate est secundum actum est.* Secundum necessitatem quippe [11] omnia superna cœlestia [12], quæ sunt et subsistunt nunquam interimenda suumque actum nunquam relictura. *Quare*, inquit, *si priora sempiterna, et quæ actu sunt potestate priora sunt.* Ex [13] natura rerum veritatem colligit propositionum. Quia enim omne quod est aut simplex [14] aut compositum est, manifestum est prius esse simplicia quam composita. In divinis autem et supernis nihil compositum est,

[1] Par. *item* post *actus*. Pez. *non necessari item*. — [2] Par. omitt. *alia..... venerunt*. — [3] Pez. *quando*. — [4] Par. *qui actus a*. — [5] Par. *quando*. Pez. *quod*. — [6] Par. *incorporali*. — [7] Par. *deserunt*. — [8] Par. *post* pro *necessaria*. — [9] Par. add. *sunt*. — [10] Par. omitt. *Quoniam*. — [11] Par. add. *sunt*. — [12] Pez. omitt. *cœlestia*. — [13] Par. *Et*. — [14] Par. *simplum*.

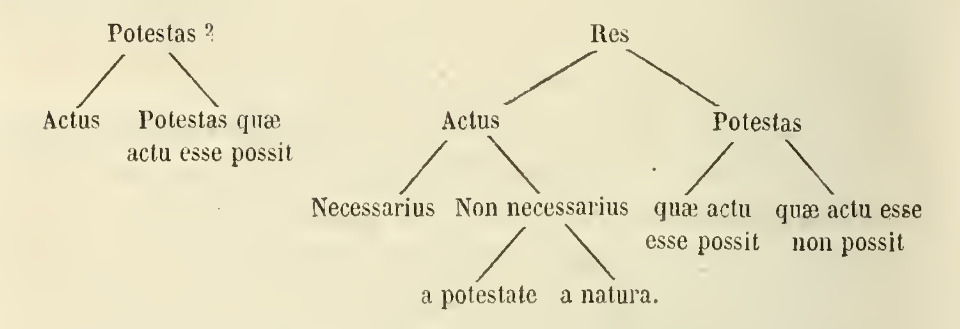
sed sunt omnia simplicia. Alioquin omne compositum necesse est ut in ea omne [1] resolvatur, unde compositum est. Non resolvuntur autem divinæ cœlestesque substantiæ rerumque omnium elementa, quia simplicia sunt et incomposita. Quæ autem ex primis conjuncta sunt elementis, in eadem rursus resolvuntur. Priora sunt igitur sempiterna, quæ aliorum omnium principium sunt, his, quæ sempiterna non sunt. Sed quæ sempiterna sunt, sine actu nec fuerunt nec sunt: prior est igitur actus potestate.

VIII. Rursus Aristoteles actum [2] velut genus constare [3] volens ex natura rerum præjacentium, partitione facta, differentias ac species ejus ita [4] determinat: *et hæc quidem sine potestate actu sunt, ut primæ substantiæ. Alia vero sunt actu cum potestate, quæ natura priora sunt, tempore vero posteriora.* Rerum [5], inquit, alia sunt actu sine potestate; alia actu cum potestate, et actu quidem sine potestate, ut primæ substantiæ; quæ ideo primæ dicuntur, quia rerum principia sint, sine potestate autem, ea scilicet quæ [6] utrumlibet potest. Cœlum enim et sol non possunt non moveri, et ignis non calere, et aqua non humida esse. Illa vero quæ actu sunt cum potestate ex motu animi descendunt, ut cum sedeo, motu animi ad hunc actum accessi, quem actum potestas sedendi præcessit: non enim sedissem, nisi prius sedendi potestas mihi fuisset. Et cum hæc potestas tempore præcedat actum, actus tamen cum potestate ab Aristotele prius esse dicitur, quam sola potestas: *quæ actu* inquit, *sunt cum potestate, natura priora sunt, tempore vero posteriora,* hoc ideo fit, quia potestas, cum sit initium actus, imperfectum quoddam est, perfecta autem imperfectis priora sunt, et quia [7] generositate suæ naturæ præcellunt, et quia ut bonitas, ut virtus æqualia sunt. Est autem prius æquale quam inæquale: omnis enim inæqualitas ab æqualitate descendit. Ergo actus, in quo potestas consummata et perfecta est, prius est quam potestas, quæ ante actum curta et imperfecta est: quæ quamvis tempore præcesserit, natura tamen velut minus habens a perfecto defluxit.

IX. *Alia vero*, inquit, *nunquam sunt actu, sed potestate solum.* Numerus namque potestate infinitus est; sed cum dixeris quemlibet, actu finitus est.

[1] Par. omitt. *omne.* — [2] Pez. *autem velut.* — [3] Par. *constituere.* — [4] Pez. omitt. *ita.* — [5] Par. *Rursus* pro *Rerum.* — [6] Pez. *quod.* — [7] Pez. *quæ a.*

Et de tempore eadem ratio est. Tempus enim potestate infinitum est : sed cum dixeris diem, mensem, annum, vel aliud quolibet, actu finitum est. Facienda[1] est igitur horum omnium descriptio, ut et figura oculis subjecta, melius prædicta clarescant.



In hac prima descriptione nihil aliud quam actus et potestatis æquivocatio demonstratur ; solo enim nomine participant.

X. Et de potestate quidem manifestum est quia potestas dicitur. Actus vero ideo potestas nominatur, quia quod est, esse potest. Altera vero[3] descriptio divisionem generis continet. Est autem[4] actus genus. Hujus species sunt duæ, necessaria, et non necessaria. Et de necessario quidem dictum est quod in supernis substantiis, semperque in sua integritate manentibus inveniatur. Non necessarium vero duas ex[5] se species fundit : alteram[6], quæ a potestate ad actum pervenerit; alteram[6], quæ non a potestate, sed a subsistendi natura nata[7] in actum proruperit. Si vero eam speciem, quæ nunquam est actu, sed sola potestate, in superiori formula concludere velimus, ut ita partiamur[8] licebit : *rerum aliæ sunt actu, aliæ potestate*, actum significantes eum qui loco generis positus est. Potestatem vero rursum dividamus in eam quæ[9] actu esse possit, et in eam, quæ nunquam actu esse possit. His ita positis, quærendum est quænam sit potestas rationalis differentiæ, utrum ea, quæ nunquam in actum venire possit, an ea, quam in actum venire contingat,

[1] Par. *post* pro *est*. — [2] Hæc tabula, quæ reperitur in fine libelli Monacensis et in codice Parisiensi, longe simplicior est tabula codicis Tergernseensis. — [3] Mon. Par. *autem*. — [4] Par. Pez. *enim*. — [5] Par. *a*. — [6] Pez. *altera*. — [7] Par. Pez. *natura in actu*. — [8] Mon. *partiatur*. — [9] Par. add. *in*.

quive actus cum potestate, qui in altera differentia, quæ est ratione uti, proponatur, isne, quem potestas præcedat, an is, quem potestas comitetur. Longe enim alia [1] est ratio potestatis consequentis [2] actum, et alia præcedentis; tantumque hæ [3] potestates proprietate suæ [4] naturæ disjunctæ sunt, ut, ubi fuerit una, non possit esse altera. Ergo [5] est in rebus mutabilibus potestas, quæ vocatur utrumlibet actum [6] præcedens et subsequens; ut quoniam Cicero ambulat, consequitur eum ambulare, sed [7] non ex necessitate; potest enim et non ambulare. In rebus vero [8] supernis et simplicibus rerum elementis nulla potestas reperitur, quæ possit utrumlibet, nec ea, quæ præcedat actum. Inest autem eorum actui [9] potestas immobilis et fixa, ac per hoc necessaria, quæ unum [10] possit [11] non utrumlibet. Quia enim sol movetur, eum moveri posse manifestum est, et non moveri non posse necesse est. Et quoniam [12] diversis rerum generibus, id est mutabilibus et immutabilibus, diversas potestates attribuimus, quærendum est ubi differentiæ [13] rationalis et rationale uti collocari valeant [14].

XI. Video autem rationalem differentiam in sempiternis ac necessariis esse, et quorum substantia nunquam esse desinat [15]. Substantiales quippe [16] differentiæ, itemque species et genera semper sunt. Alia sunt [17] quidem rerum formæ, vel, ut ita dixerim, formæ formarum; alia sunt [18] actus; alia sunt [18] quædam potestates. Est igitur rationale, dum est [19] in intelligibilibus [20], sub necessaria specie actus, ubi non est ea potestas, quæ possit utrumlibet, sed ea, quæ sit fixa, immobilis et necessaria. Sed quoniam [21] hæc intelligibilia [22], dum se corruptibilibus applicant, tactu [23] corporum variantur, transeunt hæc omnia rursus ad eam potestatem, quæ possit [24] pervenire ad actum. Aliter enim rationale, vel, ut [25] universalius dicamus, aliter genera et species, differentiæ, propria et accidentia in intellectibilibus considerantur [26], aliter in intelligibilibus, aliter in naturalibus. In intellectibilibus quippe [27] rerum formæ sunt.

[1] Par. *post* pro *alia*. — [2] Pez. *sequentis*. — [3] Par. omitt. *hæ*. — [4] Par. *sua*. — [5] Par. *Post*. — [6] Mon. *et* pro *utrumlibet*. — [7] Mon. Pez. omitt. *sed*. — [8] Mon. *enim*. — [9] Pez. *actu*. — [10] Par. *unam*. — [11] Mon. Pez. add. *et*. — [12] Pez. *quia*. — [13] Par. *differentia*. — [14] Par. *releant*. — [15] Mon. *desinit*. — [16] Pez. *quoque*. — [17] Par. *Alias quidem*. — [18] Par. omitt. *sunt*. — [19] Par. omitt. *dum est*. — [20] Par. *intellectibilibus*. — [21] Mon. *quando*. Pez. *quia*. — [22] Par. *intellectibilia*. — [23] Par. *actu*. — [24] Par. *possunt*. — [25] Par. omitt. *ut*. — [26] Pez. omitt. *considerantur* et *in intelligibilibus, aliter*. — [27] Pez. *quoque*.

In intelligibilibus alia sunt quidem passiones, alia sunt actus. Nam quæ [1] in anima versantur, dum intelliguntur, animæ passiones sunt, quia omnis intellectus animæ passio est. Dum vero accurato perfectoque studio ad scientiam veniunt, actus animæ sunt, quia omnis scientia actus animæ est. Rationale ergo aliter in sempiterna [2] specie hominis consideratur, sive in intellectibilibus sive in intelligibilibus, aliter in naturalibus. Ibi formæ vel actus sempiterni sunt, hic potestas, quæ ad actum pervenire possit; ut quoniam Cicero homo est, homo vero rationalis dicitur, Cicero rationalis, quod ratione uti possit, id est eum actum exercere, qui [3] venit a potestate, quæ potest [4] utrumlibet; potest enim Cicero uti ratione, et potest non uti. Ergo quia rationalis differentia substantialiter inest Ciceroni vel homini, ratione autem uti accidentaliter, merito ratione uti dicitur prædicari de rationali, tanquam accidens de subjecto : quod enim adest et abest præter subjecti corruptionem, accidens est. Ratione autem uti ab homine vel a [5] Platone et [6] rationalibus sine subjecti corruptione abesse videmus : accidens igitur est ratione uti. Amplius : ratione uti facere est ; qui enim ratione utitur, aliquid agit, id est quendam actum ratiocinandi exercet. *Facere* autem unum ex generalissimis generibus accidentium est. Igitur uti ratione accidens est.

XII. Sed quod rationali accidit ita colligitur : quod rationale est, ratione uti potest ; quod autem ratione uti potest, ratione utitur ; ergo ratione uti rationali accidit, prædicaturque ratione [7] uti de rationali, velut ad cognatam sibi differentiam. Ut enim rationali differentia a ceteris animalibus, quæ rationabilia non sunt, distamus, ita eo quod [8] ratione utimur, a ceteris, quæ uti non possunt, differimus. Item homo semper rationalis est, non autem semper utitur ratione. Non est igitur ratione uti substantialis differentia.

XIII. Sed forte quæritur quid sit hoc ipsum, ratione uti et quo [9] hæc differentia sit cognata differentiæ *rationali. Quid est*, inquit Boetius, *uti ratione, nisi uti judicatione? Omne* [10] *enim commune nobis est* [11] *cum ceteris*

[1] Pez. Mon. *quoniam.* — [2] Par. *sempita.* — [3] Pez. *quia.* — [4] Pez. *quæ est ad utrumlibet.* Mon. omitt. *ad.* — [5] Pez. Par. omitt. *a.* — [6] Pez. add. *de.* Par. omitt. *et.* — [7] Mon. *uti ratione.* — [8] Mon. Pez. *quia.* — [9] Mon. Pez. *quoniam.* — [10] Par. omitt. *Omne — judicatione.* — [11] Mon. *animantibus esse* pro *est.*

animantibus ; sola ratione disjungimur. Quod si sola etiam judicatione inter nos et cetera animalia est distantia, cur dubitemus ratione uti, hoc esse, quod est uti judicatione? Quam[1] si quis ex rebus tollat, rationem hominis sustulerit : hominis ratione sublata, nec ipsa quoque[2] humanitas permanebit. Si igitur secundum Boetium[*] ratione uti a ceteris animalibus differimus, sicut differentia rationali, juste ratione uti ad rationale velut ad cognatam sibi differentiam prædicatur, et velut accidens de subjecto, sine quo esse non possit. Si enim tollas subjectum, id est rationale, nemo erit, qui utatur ratione. Quod si accidens tollas, id est uti ratione, non idcirco subjectum, id est rationale, sustulisti. Potest enim homo esse, qui etiam dormiens rationalis[3] est, sed non utitur ratione.

XIV. Sed qui[4] prædicatur, inquiunt, terminus major aut æquus debet esse subjecto : ut vero minor sit, esse non potest. Videtur autem ratione uti minus esse rationali[5] : rationale namque totam speciem hominis vel Dei comprehendit, ratione autem uti non omnes[6], sed eos tantum, qui rationis actum exercent. Quomodo[7] ergo minus de majori prædicabitur? locus hic admonet ut de natura prædicationis pauca dicantur. Potest enim videri nonnullis hæc dubietas et in aliis prædicationibus : ut cum[8] dicimus : *homo philosophus est, homo* subjectus terminus est, prædicatus[9] *philosophus;* non videtur posse æquari, prædicatus terminus[10] subjecto, sed multo minor est[11] : non enim omnes homines philosophi sunt. Sed hoc modo vis prædicationis non recte accipitur. Fit enim prædicatio aut substantiæ de substantia, ut : *homo animal est;* aut accidentis de accidenti, ut *dialectica scientia est;* aut accidentis de substantia, ut *homo albus est*. Item accidens cum semper sit in subjecto, subjectum autem semper sit universale aut particulare, accidens quoque secundum subjecti naturam aut erit universale aut particulare, ut *scientia*, cum sit universale accidens (de multis enim prædicatur), cum est in Platone, particularis est et individua, sicut ipse Plato; cum autem proponitur esse in homine, in re scilicet universali, intelligitur et ipsa universalis, ut *homo*

[1] Pez. *Quod.* — [2] Par. omitt. *quoque.* — [*] Boet. p. 95 et p. 7. — [3] Pez. *rationale.* — [4] Mon. Par. omitt. *qui.* — [5] Par. *rationabili.* — [6] Mon. Par. *omnem.* — [7] Mon. *Quando.* Pez. *Quoniam.* — [8] Mon. *dum.* — [9] Mon. *prædicatur.* — [10] Pez. add. *de.* — [11] Mon. *esse.*

sciens est[1]. Rursus quoniam accidentia principaliter in individuis considerantur, id est[2] in primis substantiis (idcirco enim ipsa individua primæ substantiæ dicuntur, sive quod ipsorum accidentium susceptiva sunt, sive quod[3] prima ad notitiam veniunt), [4] erit eorum intellectus in secundis substantiis secundum naturam primarum substantiarum : ut quoniam calvities in Socrate est, dicetur Socrates calvus; et quia Socrates homo est et animal et substantia, dicetur quoque Socrates et homo calvus et animal calvum et substantia calva.

XV. Nec putet me aliquis hoc velle significare, ut minorum prædicatio redundet ad majora, cum majora semper de minoribus prædicentur, minora de majoribus nunquam. Aliud est generalia de specialibus prædicare, itemque specialia de individuis sive in substantiæ prædicamento[5] sive[6] in accidentium prædicamentis secundum uniuscujusque naturam, longeque aliud naturam accidentium ad substantiæ referre proprietatem. Ibi[7] quippe consideratio est quæ substantia de qua substantia, et quod accidens de quo accidente prædicetur, hic quomodo se habeat accidens ad substantiam, et in qua primum reperiatur, ut de Socratis calvitie hic dictum est. Neque enim quia, Socrates cum sit calvus, idemque cum sit homo, est Socrates homo calvus, ideo omnis homo calvus est. Quod ex propositionum[8] partitione manifestius erit hoc modo : propositionum aliæ sunt universales, ut *omnis homo animal est;* aliæ sunt[9] particulares, ut *quidam*[10] *homo animal est;* aliæ indefinitæ, ut *homo animal est.* Si ergo universalitas per se ipsam in propositionum terminis valeret, determinationes universale determinantes additæ non fuissent. Cum enim universale sit *homo*, determinatione apposita exprimitur utrum universaliter, an particulariter in propositione prolatum sit. Determinationes autem sunt *omnis*, *nullus*, *quidam*. Cum ergo universale sit *homo*, nulla determinatione adhibita cum de eo dixeris *homo philosophus est*, nulla necessitas cogit intelligi omnem hominem philosophum esse. Cum enim Socrates philosophus sit, idemque sit homo, verum erit, cum dixeris *homo philosophus est.* Ergo indefinitæ propositiones, quæ universale subjectum habent,

[1] Pez. add. *et.* — [2] Par. omitt. *id est.* — [3] Mon. Par. *quia.* — [4] Mon. Pez. add. *ergo.* — [5] Par. *prædicamentis.* — [6] Par. omitt. *sive — prædicamentis.* — [7] Mon. *Abi.* — [8] Mon. *pro ex positionum.* — [9] Mon. Pez. omitt. *sunt.* — [10] Pez. *quidem.*

vim continent particularium propositionum. Cum enim dico *homo philosophus est,* tale est ac si proponam *quidam homo philosophus est.* Et quoniam rationalis differentia, cum de ea uti ratione prædicatur, universale subjectum sit, erit de ea indefinita propositio vim particularis continens ea, quæ dicit[1] *quia rationale est, utitur ratione.* Quæ[2] propositio talis est ac si dicatur *quoddam rationale utitur ratione.* Qui enim dicit *omne quod rationale est, utitur ratione*, rem universalem universaliter enuntiavit, et est affirmatio falsa, cujus negatio, id est *nullum rationale ratione utitur,* similiter falsa reperitur[3].

XVI. Amplius : in his quæ substantialiter prædicantur secundum universalem affirmationem et negationem, altera eorum semper vera est, altera falsa : ut, si affirmatio vera sit, negatio inveniatur falsa ; et affirmatio si falsa, negatio inveniatur vera : ut *omnis homo animal est, nullus homo animal est ; omnis homo lapis est, nullus homo lapis est.* Si autem secundum accidens prædicatio universaliter fiat, utrasque simul falsas inveniri necesse est, ut *omnis homo philosophus est, nullus homo philosophus est.* Ergo ratione uti, quoniam universaliter prædicatum de rationali utrasque enuntiationes, id est affirmationem et negationem falsas[4] efficit, non substantialiter, sed accidentaliter prædicabitur de rationali. Falsus est enim, qui dicit : *omne quod rationale est ratione utitur ;* cum is, qui dormit rationalis sit, et ratione non utatur[5] ; et rursus quod[6], *nullum rationale ratione utitur,* cum multi ratione utantur. Ergo ratione uti prædicabitur de rationali non substantialiter, sed accidentaliter, tanquam differentia accidentalis de substantiali differentia. Sicut enim rationabilitas a ceteris nos separat animalibus, quæ rationabilia non sunt, ita etiam ratione uti nos differre facit ab his animalibus, quæ ratione non utuntur. Prædicabitur itaque[7] ratione uti, de rationali secundum indiffinitarum[8] naturam prædicationum, quæ vim continent[9] particularium, non secundum proprietatem determinationum, quæ subjecti termini[10] quantitatem demonstrant[11]. Neque subjectum rationale universaliter prolatum suscipiet nomen et diffinitionem prædicati, quod non

[1] Pez. *dicuntur.* — [2] Pez. *Quia.* — [3] Par. omitt. *reperitur.* — [4] Par. omitt. *falsas.* — [5] Par. *utitur.* — [6] Mon. *quia.* Par. *qui.* — [7] Pez. *quoque.* — [8] Par. *indefinitarum.* — [9] Mon. *continens.* — [10] Pez. *terminis.* — [11] Par. Mon. *demonstrat.*

fit, nisi in substantialibus prædicationibus. Substantiales autem prædicationes voco, quæ fiunt a generalissimis generibus usque ad specialissimas species sive individua, sive in substantiis fiant, sive in [1] accidentibus; ut quoniam [2] *animal rationale, mortale* hominis definitio [3] est; *animal rationale, mortale* de homine prædicabitur. Omnis enim diffinitio de ea re prædicatur [4], quam diffinit. Et cum dico : *Dialectica est bene disputandi scientia*, hanc diffinitionem [5] de dialectica prædico. Et est utraque prædicatio substantialis, sicut utraque diffinitio; omnis enim diffinitio [6] a genere incipiens perque differentias usque ad speciem, quam [7] definit [8], perveniens, substantialis est.

XVII. Et quoniam, ut arbitror, plane demonstratum est quomodo ratione uti prædicetur de rationali, non necessarium [9] eis respondere, qui tam insulsa prædicatione commenti sunt, quæ in natura prædicationum inveniri non possunt. Non enim quia [10] actus et potestas et plus sunt, et plus quam sola potestas, ideo ratione uti [11], in quo utrumque est, prædicabitur de rationali, ut *ambulat*, in quo est actus cum potestate [12], de ambulabili non dicitur [13], id est [14], de sola potestate, sed e contrario *non ambulat*, de ambulabili prædicatur [15]; nec *unus*, quia [16] *duos* præcedit, ideo de duobus prædicabitur, nec primæ substantiæ de secundis sed secundæ de primis prædicabuntur.

Descripsi, C. [17], etsi a gravitate sacerdotali remota, non tamen ab imperiali studio aliena, maluique aliis displicere [18] quam vobis non placere cum in hoc, tum in omnibus negotiis imperio vestro dignis. Legetis ergo et hæc [19] inter vestræ matheseos exercitia. An vero [20] digna sacro palatio contulerim, nobilium respondebunt studia. Consulta non tacebit logica, nec jure [21] culpari metuam, si id [22] laboraverim effecisse [23], quod sacris auribus potuerit placuisse.

[1] Par. omitt. *sive in*. — [2] Pez. *quando*. — [3] Par. *differentia*. — [4] Mon. *prædicabitur*. [5] Par. *differentiam*. — [6] Par. *differentia*. — [7] Pez. *quæ*. — [8] Pez. add. *duxi*. — [9] Mon. Pez. add. *duxi*. — [10] Mon. Par. *quæ*. — [11] Mon. Par. *ratio uti*. — [12] Mon. omitt. *de ambulabili – non ambulat*. — [13] Par. *prædicatur* pro *non dicitur*. — [14] Par. omitt. *id est – prædicatur*. — [15] Pez. *prædicetur*. — [16] Par. q *ad*. — [17] Pez. *Gerbertus*. — [18] Par. *displlicere*. — [19] Par. *hoc*. Pez. omitt. *et*. — [20] Mon. Par. omitt. *vero*. — [21] Par. *jure*. [22] Par. *al*. — [23] Par. *efficisse*.

REGULA

DE ABACO COMPUTI

MULTIPLICATIO SINGULARIUM

QUORUM MULTIPLICATORES IN SUA SEDE CONSTITUUNT DIGITOS ET IN SECUNDO A SE LOCO MITTUNT ARTICULOS.

HORUM SPECIES SUNT XXV [1].

Singularem per decenum si multiplicaveris, dabis digitis [2] x et articulis centum.

Singularem per centum si multiplicaveris, dabis digitis centum et articulis mille.

Singularem per millenum si multiplicaveris, dabis digitis mille et articulis x̄.

Singularem per decenum millenum si multiplicaveris, dabis digitis x̄ et articulis c̄.

Singularem per centenum millenum si multiplicaveris, dabis digitis c̄ et articulis ī m̄.

Singularem per ī m̄ vel x c̄ si multiplicaveris, dabis digitis ī m̄ et articulis x ī m̄.

Singularem per x ī m̄ vel c c̄ si multiplicaveris, dabis digitis x ī m̄ et articulis c ī m̄.

Singularem per c ī m̄ vel ī c̄ si multiplicaveris, dabis digitis c ī m̄ et articulis m̄ ī m̄.

[1] Cod. Regin. Vat. 1661. MP. 491, fol. 48 v°. Hæc nondum edita sunt. — [2] Vid. CHASLES, Comptes-Rendus de l'Académie des sciences, t. XVI.

Singularem per M̄[1] Ī M̄ vel X̄ C̄ si multiplicaveris, dabis digitis M̄ Ī M̄ et articulis X̄ Ī M̄.

Singularem per X̄ M̄M̄ vel C̄C̄ si multiplicaveris, dabis digitis X̄ M̄M̄ et articulis C M̄ M̄.

Singularem per C̄ M̄M̄ vel Ī M̄M̄ C̄ si multiplicaveris, dabis digitis C̄ M̄M̄ et articulis ĪĪ M̄M̄.

Singularem per Ī M̄ M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis Ī M̄ M̄M̄ et articulis X Ī M̄ M̄M̄.

Singularem per X Ī M̄ M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis X Ī M̄ M̄M̄ et articulis C Ī M̄ Ī M̄.

Singularem per C Ī M̄ M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis[2] C Ī M̄ M̄M̄ et articulis M̄ Ī M̄ M̄M̄.

Singularem per M̄ ĪĪ M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis M̄ ĪĪ M̄M̄ et articulis X̄ ĪĪ M̄M̄.

Singularem per X̄ ĪĪ M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis X̄ ĪĪ M̄M̄ et articulis C ĪĪ M̄M̄.

Singularem per C̄ ĪĪ M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis C̄ ĪĪ M̄M̄ et articulis M̄M̄ ĪĪ M̄M̄.

Singularem per M̄M̄ ĪĪ M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis M̄M̄ ĪĪ M̄M̄ et articulis X M̄M̄ ĪĪ M̄M̄.

Singularem per X M̄M̄ ĪĪ M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis X M̄M̄ ĪĪ M̄M̄ et articulis C M̄M̄ ĪĪ M̄M̄.

Singularem per C M̄M̄ ĪĪ M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis C M̄M̄ ĪĪ M̄M̄ et articulis M̄M̄ ĪĪ M̄M̄ M̄M̄.

Singularem per M̄ ĪĪ M̄M̄ Ī M̄ si multiplicaveris, dabis digitis Ī M̄M̄ ĪĪ M̄M̄ et articulis X̄ M̄M̄ ĪĪ M̄M̄.

Singularem per X̄ M̄M̄ ĪĪ M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis X̄ M̄M̄ ĪĪ M̄M̄ et articulis C̄ M̄M̄ ĪĪ M̄M̄.

Singularem per C̄ M̄M̄ ĪĪ M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis C̄ M̄M̄ ĪĪ M̄M̄ et articulis ĪĪ M̄M̄ ĪĪ M̄M̄.

[1] Regin. X pro M̄. — [2] MP. igitur.

Singularem per I̅I̅ M̅M̅ I̅I̅ M̅M̅ si multiplicaveris, dabis digitis I̅I̅ M̅M̅ I̅I̅ M̅M̅ et articulis X I̅I̅ M̅M̅ I̅I̅ M̅M̅.

Singularem per X I̅I̅ M̅M̅ I̅I̅ M̅M̅ si multiplicaveris, dabis digitis X I̅I̅ M̅M̅ I̅I̅ M̅M̅ [1] et articulis C I̅I̅ M̅M̅ I̅I̅ M̅M̅ [2].

MULTIPLICATIO DECENI

PER SE ET PER [3] SEQUENTES UBI MULTIPLICATORES EJUS DIGITOS [4] SECUNDO A SE LOCO TERTIO ARTICULOS COMPONUNT.

Species XXIV.

Decenum per X si multiplicaveris, dabis digitis C et articulis mille.

Decenum per C si multiplicaveris, dabis digitis M̅ et articulis X̅.

Decenum per M̅ si multiplicaveris, dabis digitis X̅ et articulis C̅.

Decenum per X̅ si multiplicaveris, dabis digitis C̅ et articulis M̅M̅.

Decenum per C̅ si multiplicaveris, dabis digitis M̅M̅ et articulis X M̅M̅.

Decenum per I̅ M̅ si multiplicaveris, dabis digitis X M̅M̅ et articulis C M̅M̅.

Decenum per X I̅ M̅ si multiplicaveris, dabis digitis C M̅M̅ et articulis M̅ M̅M̅.

Decenum per C M̅M̅ si multiplicaveris, dabis digitis I̅ M̅M̅ et articulis X̅ M̅M̅.

Decenum per I̅ M̅M̅ si multiplicaveris, dabis digitis X̅ M̅M̅ et articulis C M̅M̅.

Decenum per X̅ M̅M̅ si multiplicaveris, dabis digitis C̅ M̅M̅ et articulis I̅I̅ M̅M̅.

Decenum per C̅ M̅M̅ si multiplicaveris, dabis digitis I̅I̅ M̅M̅ et articulis X I̅I̅ M̅M̅.

Decenum per I̅I̅ M̅M̅ si multiplicaveris, dabis digitis X I̅I̅ M̅M̅ et articulis C I̅I̅ M̅M̅.

Decenum per X I̅I̅ M̅M̅ si multiplicaveris, dabis digitis C I̅I̅ M̅M̅ et articulis M̅ I̅I̅ M̅M̅.

Decenum per C I̅I̅ M̅M̅ si multiplicaveris, dabis digitis M̅ I̅I̅ M̅M̅ et articulis X I̅I̅ M̅M̅.

Decenum per M̅ I̅I̅ M̅M̅ si multiplicaveris, dabis digitis X I̅I̅ M̅M̅ et articulis C I̅I̅ M̅M̅.

[1] Reg. add. I̅I̅ M̅M̅. — [2] MP. omitt. M̅M̅. — [3] Reg. add. C̅. — [4] Reg. *digitis.... articulis.*

Decenum per x īī M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis c īī M̄M̄ et articulis M̄ īī M̄M̄.

Decenum per c īī M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis M̄ īī M̄M̄ et articulis x M̄M̄ īī M̄M̄.

Decenum per M̄ īī M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis x M̄M̄ īī M̄M̄ et articulis c M̄M̄ īī M̄M̄.

Decenum per x M̄M̄ īī M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis c M̄M̄ īī M̄M̄ et articulis ī M̄M̄ īī M̄M̄.

Decenum per c M̄M̄ īī M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis ī M̄M̄ īī M̄M̄ et articulis x̄ M̄M̄ īī M̄M̄.

Decenum per ī M̄M̄ īī M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis x̄ M̄M̄ īī M̄M̄ et articulis c̄ M̄M̄ īī M̄M̄.

Decenum per x̄ M̄M̄ īī M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis c̄ M̄M̄ īī M̄M̄ et articulis īī M̄M̄ īī M̄M̄.

Decenum per c̄ M̄M̄ īī M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis īī M̄M̄ īī M̄M̄ et articulis [1] x īī M̄M̄ īī M̄M̄.

Decenum per īī M̄M̄ īī M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis x īī M̄M̄ īī M̄M̄ et articulis c īī M̄M̄ īī M̄M̄.

MULTIPLICATIO CENTENI

UBI MULTIPLICATORES EJUS TERTIO A SE LOCO DIGITOS ET QUARTO MITTUNT ARTICULOS.

Species XXII.

Centenum per centenum si multiplicaveris, dabis digitis x̄ et articulis c.
Centenum per M̄ si multiplicaveris, dabis digitis c̄ et articulis M̄M̄.
Centenum per x̄ si multiplicaveris, dabis digitis M̄M̄ et articulis x M̄M̄.
Centenum per c̄ si multiplicaveris, dabis digitis x M̄M̄ et articulis c M̄M̄.
Centenum per ī M̄ si multiplicaveris, dabis digitis [2] c M̄M̄ et articulis ī M̄M̄.
Centenum per x ī M̄ si multiplicaveris, dabis digitis ī M̄M̄ et articulis x̄ [3] M̄M̄.
Centenum per c ī M̄ si multiplicaveris, dabis digitis x̄ M̄M̄ et articulis c̄ M̄M̄.

[1] Reg. ī x̄ īī, etc. — [2] Reg. ī pro c. — [3] Reg. *articulis* c.

Centenum per ī m̄m̄ si multiplicaveris, dabis digitis c̄ m̄m̄ et articulis īī m̄m̄.

Centenum per x̄ m̄m̄ si multiplicaveris, dabis digitis īī m̄m̄ et articulis x īī m̄m̄.

Centenum per c̄ m̄m̄ si multiplicaveris, dabis digitis x īī m̄m̄ et articulis c īī m̄m̄.

Centenum per īī m̄m̄ si multiplicaveris, dabis digitis c īī m̄m̄ et articulis m̄ īī m̄m̄.

Centenum per x īī m̄m̄ si multiplicaveris, dabis digitis m̄ īī m̄m̄ et articulis x̄ īī m̄m̄.

Centenum per c īī m̄m̄ si multiplicaveris, dabis digitis x̄ īī m̄m̄ et articulis c̄ īī m̄m̄.

Centenum per m̄ īī m̄m̄ si multiplicaveris, dabis digitis c̄ īī m̄m̄ et articulis m̄m̄ īī m̄m̄.

Centenum per x̄ īī m̄m̄ si multiplicaveris, dabis digitis m̄m̄ īī m̄m̄ et articulis x m̄m̄ īī m̄m̄.

Centenum per c̄ īī m̄m̄ si multiplicaveris, dabis digitis x m̄m̄ īī m̄m̄ et articulis c m̄m̄ īī m̄m̄.

Centenum per m̄m̄ īī m̄m̄ si multiplicaveris, dabis digitis c m̄m̄ īī m̄m̄ et articulis ī m̄m̄ īī m̄m̄.

Centenum per x m̄m̄ īī m̄m̄ si multiplicaveris, dabis digitis ī m̄m̄ īī m̄m̄ et articulis x̄ m̄m̄ īī m̄m̄.

Centenum per c m̄m̄ īī m̄m̄ si multiplicaveris, dabis digitis x̄ m̄m̄ īī m̄m̄ et articulis c̄ m̄m̄ īī m̄m̄.

Centenum per ī m̄m̄ īī m̄m̄ si multiplicaveris, dabis digitis c̄ m̄m̄ īī m̄m̄ et articulis īī m̄m̄ īī m̄m̄.

Centenum per x̄[1] m̄m̄ īī m̄m̄ si multiplicaveris, dabis digitis īī m̄m̄ īī m̄m̄ et articulis x̄[2] īī m̄m̄ īī m̄m̄.

Centenum[3] per c̄ m̄m̄ īī m̄m̄ si multiplicaveris, dabis digitis x īī m̄m̄ īī m̄m̄ et articulis c īī m̄m̄ īī m̄m̄.

[1] MP. x pro x̄. — [2] Reg. c pro x. — [3] Reg. omitt. *Centenum*, etc.

MULTIPLICATIO MILLENI

CUJUS MULTIPLICATORES IN QUARTO A SE LOCO DIGITOS ET IN QUINTO ARTICULOS MITTUNT.

SPECIES XX.

Millenum per M̄ si multiplicaveris, dabis digitis M̄M̄ et articulis X M̄M̄.

Millenum per X̄ si multiplicaveris, dabis digitis X M̄M̄ et articulis C M̄M̄.

Millenum per C̄ si multiplicaveris, dabis digitis C M̄M̄ et articulis Ī M̄M̄.

Millenum per Ī M̄ si multiplicaveris, dabis digitis Ī[1] M̄M̄ et articulis M̄M̄.

Millenum per X M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis X̄ M̄M̄ et articulis C̄ M̄M̄.

Millenum per C M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis C̄ M̄M̄ et articulis ĪĪ M̄M̄.

Millenum per Ī M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis ĪĪ M̄M̄ et articulis X ĪĪ M̄M̄.

Millenum per X̄ M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis X ĪĪ M̄M̄ et articulis C[2] ĪĪ M̄M̄.

Millenum per C̄ M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis C ĪĪ M̄M̄ et articulis M̄ ĪĪ M̄M̄.

Millenum per ĪĪ M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis M̄ ĪĪ M̄M̄ et articulis X̄ ĪĪ M̄M̄.

Millenum per X ĪĪ M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis X̄ ĪĪ M̄M̄ et articulis C ĪĪ M̄M̄.

Millenum per C ĪĪ M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis C̄ ĪĪ M̄M̄ et articulis M̄M̄ ĪĪ M̄M̄.

Millenum per M̄ ĪĪ M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis M̄M̄ ĪĪ M̄M̄ et articulis X M̄M̄ ĪĪ M̄M̄.

Millenum per X̄ ĪĪ M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis X[3] M̄M̄ ĪĪ M̄M̄ et articulis C M̄M̄ ĪĪ M̄M̄.

Millenum per C̄ ĪĪ M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis C M̄M̄ ĪĪ M̄M̄ et articulis Ī[4] M̄M̄ ĪĪ M̄M̄.

[1] Reg. X̄ pro Ī. — [2] Reg. M̄ pro C. — [3] Reg. X̄ pro X. — [4] Reg. X pro Ī.

Millenum per m̄m̄ īī m̄m̄ si multiplicaveris, dabis digitis ī[1] m̄m̄ īī m̄m̄ et articulis x̄[2] m̄m̄ īī m̄m̄.

Millenum per x m̄m̄ īī m̄m̄ si multiplicaveris, dabis digitis x̄[3] m̄m̄ īī m̄m̄ et articulis c[4] m̄m̄ īī m̄m̄.

Millenum per c m̄m̄ īī m̄m̄ si multiplicaveris, dabis digitis c m̄m̄ īī m̄m̄ et articulis īī m̄m̄ īī m̄m̄.

Millenum per ī m̄m̄ īī m̄m̄ si multiplicaveris, dabis digitis īī m̄m̄ īī m̄m̄ et articulis x īī m̄m̄ īī m̄m̄.

Millenum per x̄ m̄m̄ īī m̄m̄ si multiplicaveris, dabis digitis x īī m̄m̄ īī m̄m̄[5] et articulis c̄ īī m̄m̄ īī m̄m̄.

MULTIPLICATIO DECENI MILLENI

CUJUS MULTIPLICATORES DIGITOS[6] IN QUINTO A SE LOCO[7] ET ARTICULOS IN SEXTO PONUNT.

SPECIES XVIIII[8].

Decenum millenum per x̄[9] si multiplicaveris, dabis digitis c m̄m̄ et articulis ī m̄m̄.

x̄[10] per c̄ si multiplicaveris, dabis digitis i m̄m̄ et articulis x̄ m̄m̄.

x̄[11] per m̄m̄ si multiplicaveris, dabis digitis x̄ m̄m̄ et articulis c̄ m̄m̄.

x̄ per x̄ ī m̄ si multiplicaveris, dabis digitis c̄ m̄m̄ et articulis īī m̄m̄.

x̄ per c ī m̄ si multiplicaveris, dabis digitis īī m̄m̄ et articulis x īī m̄m̄.

x̄ per īī m̄ si multiplicaveris, dabis digitis x īī m̄m̄ et articulis c īī m̄m̄.

x̄ per x̄ ī m̄ si multiplicaveris, dabis digitis c īī m̄m̄ et articulis m̄ īī m̄m̄.

x̄ per c ī m̄ si multiplicaveris, dabis digitis m̄ īī m̄m̄ et articulis x̄ īī m̄m̄.

x̄ per īī m̄m̄ si multiplicaveris, dabis digitis x̄ īī m̄m̄ et articulis c̄ īī m̄m̄.

x̄ per x īī m̄m̄ si multiplicaveris, dabis digitis c̄ īī m̄m̄ et articulis m̄m̄ īī m̄m̄.

x̄ per c īī m̄m̄ si multiplicaveris, dabis digitis m̄m̄ īī m̄m̄ et articulis x m̄m̄ īī m̄m̄.

[1] Reg. x pro ī. — [2] Reg. c pro x̄. — [3] Reg. c̄ pro x̄. — [4] Reg. īī pro c̄. — [5] MP. omitt. m̄m̄. — [6] Reg. *digitus*. — [7] Reg. add. *seu*. — [8] MP. *XVIII*. — [9] Reg. *decem* pro x̄. — [10] Reg. add. c̄. — [11] Hic videtur c̄ abrasum in codice Reg.

X̄ per M̄ ĪĪ M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis X M̄M̄ ĪĪ M̄M̄ et articulis C M̄M̄ ĪĪ M̄M̄.

X̄ per X̄ ĪĪ M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis C M̄M̄ ĪĪ M̄M̄ [1] et articulis Ī M̄M̄ ĪĪ M̄M̄.

X̄ per C̄ ĪĪ M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis Ī M̄M̄ ĪĪ M̄M̄ et articulis X M̄M̄ ĪĪ M̄M̄.

X̄ per X M̄M̄ ĪĪ M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis X̄ M̄M̄ ĪĪ M̄M̄ et articulis C ĪĪ M̄M̄ ĪĪ M̄M̄.

X̄ per X M̄M̄ ĪĪ M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis C̄ M̄M̄ ĪĪ M̄M̄ et articulis ĪĪ M̄M̄ ĪĪ M̄M̄ [2].

X̄ per C M̄M̄ ĪĪ M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis ĪĪ M̄M̄ ĪĪ M̄M̄ et articulis X ĪĪ M̄M̄ ĪĪ M̄M̄.

X̄ per Ī M̄M̄ ĪĪ M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis X ĪĪ M̄M̄ ĪĪ M̄M̄ et articulis C ĪĪ M̄M̄ ĪĪ M̄M̄.

MULTIPLICATIO CENTENI MILLENI

CUJUS MULTIPLICATORES VI A SE LOCO DIGITOS [3] ET VII MITTUNT ARTICULOS.

Species XVI.

Centenum millenum per C̄ [4] si multiplicaveris, dabis digitis X̄ M M̄ et articulis C̄ M̄M̄.

C̄ per M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis C̄ M̄M̄ et articulis ĪĪ M̄M̄.

C̄ per X̄ M̄ M̄ si multiplicaveris, dabis digitis ĪĪ M̄M̄ et articulis X ĪĪ M̄M̄.

C̄ per C M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis X ĪĪ M̄M̄ et articulis C ĪĪ M̄M̄.

C̄ per Ī M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis C ĪĪ M M̄ et articulis M̄ ĪĪ M̄M̄.

C̄ per X̄ M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis M̄ ĪĪ M̄M̄ et articulis X̄ ĪĪ M̄M̄.

C̄ per C̄ M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis X̄ ĪĪ M̄M̄ et articulis C̄ ĪĪ M̄M̄.

C̄ per ĪĪ M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis C̄ ĪĪ M̄M̄ et articulis M̄M̄ ĪĪ M̄M̄.

C̄ per X ĪĪ M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis M̄M̄ ĪĪ M̄M̄ et articulis X M̄M̄ ĪĪ M̄.

[1] Reg. add. ĪĪ M̄M̄. — [2] Reg. add. ĪĪ M̄M̄. — [3] Reg. omitt. *digitos*. — [4] MP. c pro C̄.

c̄ per c īī M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis x M̄M̄ īī M̄M̄ et articulis c M̄M̄ īī M̄M̄.

c̄ per M̄ īī M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis c M̄M̄ īī M̄M̄ et articulis ī M̄M̄ īī M̄M̄.

c̄ per x̄ īī M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digititis ī M̄M̄ īī M̄M̄ et articulis x̄ M̄M̄ īī M̄M̄.

c per c īī M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis x̄ M̄M̄ īī M̄M̄ et articulis c̄ M̄M̄ īī M̄M̄.

c̄ per M̄M̄ īī M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis c̄ M̄M̄ īī M̄M̄ et articulis M̄M̄ īī īī M̄M̄.

c̄ per x M̄M̄ īī M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis M̄M̄ īī īī M̄M̄ et articulis x īī M̄M̄ īī M̄M̄.

c̄ per c M̄M̄ īī M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis x īī M̄M̄ īī M̄M̄ et articulis c īī M̄M̄ īī M̄M̄.

MULTIPLICATIO DECIES CENTENI MILLENI VEL MILIES MILLENI

CUJUS MULTIPLICATORES VII A SE LOCO DIGITOS ET VIII MITTUNT ARTICULOS.

SPECIES XIIII.

x c̄ vel ī M̄ per ī M̄ si multiplicaveris, dabis digitis īī M̄M̄ et articulis x īī M̄M̄.

ī M̄ per x ī M̄ si multiplicaveris, dabis digitis x īī M̄M̄ et articulis c īī M̄M̄.

ī M̄ per c ī M̄ si multiplicaveris, dabis digitis c̄ īī M̄M̄ et articulis M̄ īī M̄M̄.

ī M̄ per īī M̄ si multiplicaveris, dabis digitis M̄ īī M̄M̄ et articulis x̄ īī M̄M̄.

ī M̄ per x̄ ī M̄ si multiplicaveris, dabis digitis x̄ īī M̄M̄ et articulis c īī M̄M̄.

ī M̄ per c̄ ī M̄ si multiplicaveris, dabis digitis c̄ īī M̄M̄ et articulis M̄M̄ īī M̄M̄.

ī M̄ per M̄M̄ [1] ī M̄ si multiplicaveris, dabis digitis M̄M̄ īī M̄M̄ et articulis x M̄M̄ īī M̄M̄.

ī M̄ per x M̄M̄ ī M̄ si multiplicaveris, dabis digitis x M̄M̄ īī M̄M̄ et articulis c M̄M̄ īī M̄M̄.

[1] Reg. omitt. M̄M̄.

Ī M̄ per C M̄M̄ Ī M̄ si multiplicaveris, dabis digitis C M̄M̄ ĪĪ M̄M̄ et articulis Ī M̄M̄ ĪĪ M̄M̄.

Ī M̄ per M̄ ĪĪ M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis Ī M̄M̄ ĪĪ M̄M̄ et articulis X̄ M̄M̄ ĪĪ M̄M̄.

Ī M̄ per X̄ ĪĪ M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis X̄ M̄M̄ ĪĪ M̄M̄ et articulis C̄ M̄M̄ ĪĪ M̄M̄.

Ī M̄ per C̄ ĪĪ M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis C̄ M̄M̄ ĪĪ M̄M̄ et articulis ĪĪ M̄M̄ ĪĪ M̄M̄.

Ī M̄ per M̄M̄ ĪĪ M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis ĪĪ M̄M̄ ĪĪ M̄M̄ et articulis X ĪĪ M̄M̄ ĪĪ M̄M̄.

Ī M̄ per X M̄M̄ ĪĪ M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis X ĪĪ M̄M̄ ĪĪ M̄M̄ et articulis C ĪĪ M̄M̄ ĪĪ M̄M̄.

MULTIPLICATIO

DECIES MILIES MILLENI VEL CENTIES CENTENI MILLENI

CUJUS MULTIPLICATORES OCTAVO A SE LOCO DIGITOS ET [1] NONO MITTUNT ARTICULOS.

SPECIES XII.

X Ī M̄ per C C̄ si multiplicaveris, dabis digitis C ĪĪ M̄M̄ et articulis M̄ ĪĪ M̄M̄.

C C̄ per C M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis M̄ ĪĪ M̄M̄ et articulis X̄ ĪĪ M̄M̄.

C C̄ per Ī M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis X̄ ĪĪ M̄M̄ et articulis C̄ ĪĪ M̄M̄.

C C̄ per X̄ M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis [2] C̄ ĪĪ M̄M̄ et articulis [3] M̄M̄ ĪĪ M̄M̄.

C C̄ per C̄ M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis M̄M̄ ĪĪ M̄M̄ et articulis X M̄M̄ ĪĪ M̄M̄.

C C̄ per ĪĪ M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis X M̄M̄ ĪĪ M̄M̄ et articulis C M̄M̄ ĪĪ M̄M̄.

C C̄ per X ĪĪ M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis C M̄M̄ ĪĪ M̄M̄ et articulis Ī M̄M̄ ĪĪ M̄M̄.

[1] Reg. *vel.* — [2] Reg. omitt. *digitis.* — [3] MP. add. X.

c c per c īī M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis ī M̄M̄ īī M̄M̄ et articulis x M̄M̄ īī M̄M̄.

c ċ per M̄ īī M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis x̄ M̄M̄ īī M̄M̄ et articulis c M̄M̄ īī M̄M̄.

c c̈ per x̄ īī M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis c M̄M̄ īī M̄M̄ et articulis īī M̄M̄ īī M̄M̄.

c ċ per ċ īī M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis īī M̄M̄ īī M̄M̄ et articulis x īī M̄M̄ īī M̄M̄.

c c̄ per M̄M̄ īī M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis x īī M̄M̄ īī M̄M̄ et articulis c īī[1] M̄M̄ īī M̄M̄.

MULTIPLICATIO

CENTIES MILLIES MILLENI VEL MILLIES CENTENI MILLENI

CUJUS MULTIPLICATORES NONO A SE LOCO DIGITOS ET DECIMO MITTUNT ARTICULOS.

Species X.

c M̄ per ī c si multiplicaveris, dabis digitis x̄ īī M̄M̄ et articulis c īī M̄M̄.

c M̄ per īī M̄ si multiplicaveris, dabis digitis c īī M̄M̄ et articulis M̄M̄ īī M̄M̄.

c M̄ per x̄ īī[2] M̄ si multiplicaveris, dabis digitis M̄M̄ īī M̄M̄ et articulis x M̄M̄ īī M̄M̄.

ċ M̄ per c īī[3] M̄ si multiplicaveris, dabis digitis x M̄M̄ īī M̄M̄ et articulis c M̄M̄ īī M̄M̄.

c̄ M̄ per īī M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis c M̄M̄ īī M̄M̄ et articulis ī M̄M̄ īī M̄M̄.

c̈ M̄ per x īī M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis ī M̄M̄ īī M̄M̄ et articulis x̄ M̄M̄ īī M̄M̄.

ċ M̄ per c īī M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis x̄ M̄M̄ īī M̄M̄ et articulis c M̄M̄ īī M̄M̄.

ċ M̄ per M̄ īī M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis c M̄M̄ īī M̄M̄ et articulis īī M̄M̄ īī M̄M̄.

[1] Reg. omitt. īī. — [2] Reg. ī pro īī. — [3] MP. ī pro īī.

C M̅ per X̅ I̅I̅ M̅M̅ si multiplicaveris, dabis digitis I̅I̅ M̅M̅ I̅I̅ M̅M̅ et articulis X I̅I̅ M̅M̅ I̅I̅ M̅M̅.

C M̅ per C̅ I̅I̅ M̅M̅ si multiplicaveris, dabis digitis X I̅I̅ M̅M̅ I̅I̅ M̅M̅ et articulis C I̅I̅ M̅M̅ I̅I̅ M̅M̅.

MULTIPLICATIO

MILLE MILLIES MILLENI VEL DECIES MILLIES CENTENI MILLENI

CUJUS MULTIPLICATORES DECIMO A SE LOCO DIGITOS ET UNDECIMO MITTUNT ARTICULOS.

SPECIES VIII.

I̅I̅ M̅ per X C si multiplicaveris, dabis digitis I̅I̅ I̅I̅ M̅M̅ et articulis X M̅M̅ I̅I̅ M̅M̅.

I̅I̅ M̅ per X̅ M̅M̅ si multiplicaveris, dabis digitis X M̅M̅ I̅I̅ M̅M̅ et articulis C M̅M̅ I̅I̅ M̅M̅.

I̅I̅ M̅ per C̅ M̅M̅ si multiplicaveris, dabis digitis C M̅M̅ I̅I̅ M̅M̅ et articulis I M̅M̅ I̅I̅ M̅M̅.

I̅I̅ M̅ per M̅M̅ M̅M̅ si multiplicaveris, dabis digitis I̅ M̅M̅ I̅I̅ M̅M̅ et articulis X̅ M̅M̅ I̅I̅ M̅M̅.

I̅I̅ M̅ per X I̅I̅ M̅M̅ si multiplicaveris, dabis digitis X̅ M̅M̅ I̅I̅ M̅M̅ et articulis C̅ M̅M̅ I̅I̅ M̅M̅.

I̅I̅ M̅ per C I̅I̅ M̅M̅ si multiplicaveris, dabis digitis C̅ M̅M̅ I̅I̅ M̅M̅ et articulis I̅I̅ M̅M̅ I̅I̅ M̅M̅.

I̅I̅ M̅ per M̅ I̅I̅ M̅M̅ si multiplicaveris, dabis digitis I̅I̅ M̅M̅ I̅I̅ M̅M̅ et articulis X I̅I̅ M̅M̅ I̅I̅ M̅M̅.

I̅I̅ M̅ per X̅ I̅I̅ M̅M̅ si multiplicaveris, dabis digitis X I̅I̅ M̅M̅ I̅I̅ M̅M̅ et articulis C I̅I̅ M̅M̅ I̅I̅ M̅M̅.

MULTIPLICATIO

DECIES M̅ MILLIES MILLENI VEL CENTIES CENTENI MILLENI

CUJUS MULTIPLICATORES XI A SE LOCO DIGITOS ET XII MITTUNT ARTICULOS.

SPECIES VI.

X̅ I̅ M̅ per C C̅ si multiplicaveris, dabis digitis C I̅I̅ I̅I̅ M̅M̅ et articulis I̅ M̅M̅ I̅I̅ M̅M̅.

X̅ I̅ M̅ per C I̅I̅ M̅M̅ si multiplicaveris, dabis digitis I̅ M̅M̅· I̅I̅ M̅M̅ et articulis X̅ M̅M̅ I̅ M̅M̅.

X̄ Ī M̄ per M̄ ĪĪ M̄ si multiplicaveris, dabis digitis X̄ M̄M̄ ĪĪ M̄M̄ et articulis C̄ M̄M̄ ĪĪ M̄M̄.

X̄ Ī M̄ per X̄ ĪĪ M̄ si multiplicaveris, dabis digitis C̄ M̄M̄ ĪĪ M̄M̄ et articulis ĪĪ M̄M̄ ĪĪ M̄M̄.

X̄ Ī M̄ per C̄ ĪĪ M̄ si multiplicaveris, dabis digitis ĪĪ M̄M̄ ĪĪ M̄M̄ et articulis X ĪĪ M̄M̄ ĪĪ M̄M̄.

X̄ Ī M̄ per M̄ ĪĪ M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis X ĪĪ M̄M̄ ĪĪ M̄M̄ et articulis C ĪĪ M̄M̄ ĪĪ M̄M̄.

MULTIPLICATIO

CENTIES M̄ MILLIES MILLENI VEL MILLIES II CENTENI MILLENI

CUJUS MULTIPLICATORES XII A SE LOCO DIGITOS ET XIII MITTUNT ARTICULOS.

SPECIES IV.

C̄ Ī M̄ per M̄ ĪĪ C̄ si multiplicaveris, dabis digitis X̄ M̄M̄ ĪĪ M̄M̄ et articulis C̄ M̄M̄ ĪĪ M̄M̄.

C̄ Ī M̄ per X̄ ĪĪ C̄ si multiplicaveris, dabis digitis C̄ M̄M̄ ĪĪ M̄M̄ et articulis ĪĪ M̄M̄ ĪĪ M̄M̄.

C̄ Ī M̄ per C̄ ĪĪ C̄ si multiplicaveris, dabis digitis ĪĪ M̄M̄ ĪĪ M̄M̄ et articulis X ĪĪ M̄M̄ ĪĪ M̄M̄.

C̄ Ī M̄ per C ĪĪ M̄M̄ si multiplicaveris, dabis digitis X ĪĪ M̄M̄ ĪĪ M̄M̄ et articulis C ĪĪ M̄M̄ ĪĪ M̄M̄.

MULTIPLICATIO MILLIES MILLE MILLIES MILLENI

CUJUS MULTIPLICATORES XIII A SE LOCO DIGITOS ET XIV MITTUNT[1] ARTICULOS.

SPECIES II.

M̄ ĪĪ M̄ per M̄ ĪĪ M̄ si multiplicaveris, dabis digitis ĪĪ M̄M̄ ĪĪ M̄M̄ et articulis X ĪĪ M̄M̄ ĪĪ M̄M̄.

[1] MP. *constituunt.*

M̄ ĪĪ M̄M̄ per X̄ ĪĪ M̄ si multiplicaveris, dabis digitis X̄ ĪĪ M̄M̄ ĪĪ M̄M̄ et articulis C. ĪĪ M̄M̄ ĪĪ M̄M̄.

Secundum dispositionem numerorum Abaci non potest hæc multiplicatio ulterius progredi. Si quis autem velit in infinitum protendere ipsam normam Abaci ad formam hujusce dispositionis possunt et præmissi numeri et residui in infinitum multiplicari; ita ut multiplicandi in se reducti semper in alios majores pari a se ordine distantes resolvantur, excepto primo singulari qui per se multiplicatus, semper in se reducitur. Nec non multiplicatores eorum toto a se ordine longe constituant digitos quoto fuerint multiplicandi ipsi post primam unitatem collocati: articulos vero semper uno tantum gradu ante digitos mittant. Digiti autem appellantur minores numeri qui intra denarium constituti vel simpliciter enuntiantur, vel etiam cum ipsis majoribus, idest x, xx, xxx et similibus, componuntur: qui videlicet majores numeri pro eo appellantur articuli quod ipsos minores intra se concludant et arctent. Debent igitur minores per majores multiplicari sicut contra majores per minores dividi.

Dividuntur autem numeri diverso modo. Dividitur vero major per minorem. Alia est ratio ut dividas per quemlibet singularem quemlibet decenum vel centenum vel millenum vel decenum millenum vel millies millenum et deinceps. Qui vero sunt deceni, centeni, milleni supra dictum est. Alia autem ratio est ut dividas quemlibet decenum simplicem cum singulari compositum per quemlibet decenum cum singulari compositum. Alia vero ratio est ut dividas decenum per decenum vel centenum per centenum vel millenum per millenum vel decenum millenum per decenum millenum et deinceps. Alia autem ut dividas centenum plurimum per decenum quemlibet cum singulari vel centenum cum singulari compositum per decenum æque cum uno singulari compositum. Alia autem est ratio ut dividas centenum per decenum vel millenum et deinceps per decenum aut millenum per centenum vel quemlibet istius generis majorem per juxta se minorem. Alia quoque ratio ut dividas plurimum centenum vel plurimum millenum per compositum centenum vel millenum uno medio numero intermisso. Decenus semotim id est xx, xxx, xl, l, lx, et cetera.

Centenus semotim id est cc, ccc, cccc, d et cetera. Millenus semotim ii, iii, iiii, et deinceps hujusmodi reliquos, vel centenum cum deceno vel millenum cum centeno aut etiam cum deceno et deinceps. Si dividas per quemlibet singularem: id est aut per i aut per ii et deinceps, sumes eum numerum qui ab eodem singulari divisore differt ad denarium supplendum et per eum multiplicabis quem sumpseris dividendum. Si tantum unus singularis remanserit pones eum in digitis et is erit. Si decenus cum singulari compositus remanserit, pones singularem in digitis, decenum in articulis, iterumque articulum per eamdem differentiam multiplicabis, digitos vero digitis aggregabis, et hoc tandiu facies donec articuli deficiant. Tunc digitos colliges, et si articuli iterum ex hac collectione provenient, diminues, ut supra, usque ad solos digitos. Hoc tantum memor esto ut millenus habeat articulos in millenis, digitos in centenis, centenus articulos in centenis, digitos in decenis, decenus articulos in decenis, digitos in singularibus. Idem faciendum est et in majoribus et articulos, a quibus denominationes fiunt, conservabis ad ostendendum quoties divisor sit in dividendo. Et primi quidem articuli sint in summa proxima dividendis, ac infra augmentati in alios dividendorum obtineant sedes pares divisores computentur pro unitate. Decenum simplicem vel cum singulari compositum per decenum cum singulari compositum si dividas, pones divisorem altrinsecus cum differentia a singulari ad decenum supplendum necessaria; dividendum vero cum media sui, vel tertia, vel quarta, vel quinta et deinceps, pones in partem. Tunc per differentiam singularis divisoris multiplica mediam dividendi, vel tertiam, vel quartam et deinceps. Si æquum aut minus divisore fuerit, id erit. Si plus? minor de majore, id est divisor de invento auferatur quotiens necesse sit, et quod remanserit id erit. Hoc tantum scias secundum singularem dici qui est compositus cum deceno divisore et tunc dividendi numeri secundam esse sumendam. Tertium quoque singularem dici qui est cum viginti compositus, tunc tertiam. Quartum qui cum xxx et tunc quartam et deinceps. Si autem dividendus secum habeat singularem, hic jungendus erit ei qui remanserit divisori. Qui conjuncti si majores fuerint divisore superiori regula diminuentur, et hoc videas ut hi deceni impares qui non habent medias, quartas, sextas et deinceps vel hi deceni pares qui non

habent tertias, quintas et deinceps seponant altrinsecus unum vel duo vel tres et deinceps. Tunc residui numeri facile erit partem videre, qui tamen sepositus in ea multiplicatione quam fecerit differentiam divisoris singularis per partem dividendi jungat loco deceni. Deinde, secundum prædictam regulam, auferatur minor de majore id est divisor de invento, donec aut æquum sit aut minus divisore. Quod supra fiebat in denominationibus a toto fiat et hic de partibus, ut scias quotiens divisor sit in dividendo.

Decenum per decenum, centenum per centenum, millenum per millenum, et deinceps si dividas, secundum denominationem eorum singulares singularibus subtrahes. Centenum plurimum cum deceno vel singulari compositum si dividas per decenum primum centenum ut supra divides, a singulari sumpta differentia ad decenum; quod remanserit totiens multiplicabis quot centeni sunt, cum quibus addes decenum vel etiam singularem quos eadem iterum divide; digitos in decenis ponendos et minorem de majore auferendum memento; sic etiam faciendum est de plurimo milleno addito vel centeno vel deceno singulari vel simul intermisso.

Centenum per decenum si dividas, millenum per centenum si dividas sumes differentiam divisoris singularis ad decenum, sicut feceras in primo ubi per singulare dividebatur decenus. Et si sit divisor simplex decenus vel centenus et deinceps, multiplicabis per tot quot sunt dividendi. Si autem divisor centenus sit cum singulari compositus multiplicabis differentiam divisoris singularis, sicut feceras in secundo, per quamlibet partem dividendi; habita ratione quam partem compositi divisoris teneat decenus, vel centenus et deinceps. Centenum autem vel millenum semotim primo des ut supra; simplex decenus divisor centeni vel milleni et ultra denominationes mittit ad tertias, centenus milleni ad qua ultra. Sed sicut in centenis vel millenis plurimis quod ab uno excrescit in divisione per summam integri denominatur, sic divisores per denominationem totius dividendi multiplicabuntur.

I. Dividitur utique major per minorem dividendum accipit denominationes aut ex toto dividendo, aut ex partibus, aut ex neutro. Sed et hæc denominantur per differentiam divisoris. Differentia aucta divisori supplet articulum juxta positum differentiæ articulorum articulo.

II. Singularis singularem, simplex simplicem dividens differentiam non requirit. Æque decenus decenum, centenus centenum, millenus millenum [1] et deinceps, sed denominationes ad singularem mittunt.

III. Singularis decenum dividens solus aut centenum aut millenum et deinceps, differentiam unam requirit, ad decenum scilicet supplendum necessariam. Denominationes a toto secundo loco ponit a dividendo; sed ipsa postquam proprium obtinuerit locum denominatio multiplicans divisorem ostendet sublatos, multiplicans differentiam monstrabit relictos et ubi locentur.

IV. Eadem regula est sive decenus centenum, millenum et deinceps dividat, sive centenus millenum, x̄ c̄ et deinceps. Sive millenus x̄ c̄ et ceteri ceteros ad hanc consequentiam.

V. Si qui minores his majoribus ad dividendum sint additi conjuncti eis quos denominatio multiplicans differentiam effecerat, eadem regula diminuentur usque dum aut pares divisori, aut minores sint locati in digitis, vel in digitorum digitis quotiens excreverint in denarium reflectantur ad articulum, et iterum usque ad digitos diminuentur.

VI. In omni divisione, quæ est a singulari divisore, quantum dividendus a spatii sui magnitudine diminuitur, tantum denominatio quantitatis augetur. Et cujuslibet magnitudinis numero secundetur usque ad singularem per quem dividitur habebit decursum, et si par fuerit divisori unitatem addet denominationi. Æque fiet in deceno et centeno vel milleno si divisor fuerit cujuslibet se majoris, et in reliquis majoribus eodem modo. Tantum ea est vicissitudo, ut quot lineis divisor a majoribus numeris progrediens superaverit dividendos, quibus secundabuntur denominationes, tot infra descendant denominationes, ut sicut singularis ad secundas ita decenus ad quemcumque dividat majorum denominationes ab ipso quem dividit mittat ad tertias, centenus divisor ad quartas, millenus ad quintas ab ipso quem dividit et ceteri ad eamdem consequentiam. Denominationes et ipsæ, quocumque secundum prædictam regulam locentur, si excreverint in denarium reflectantur ad articulum.

VII. Omnis divisor aut simplex est aut compositus. Sed in simplici divisore

[1] MP *aut centenus aut millenus.*

quia nichil facilius cadit in sciéntiam, decuplatim divisione dividendus, mox ostendit totiens se metiri denario limite, id est juncta differentia cum divisore, quotiens ipse est propria id est secundata sibi denominatione, totiensque se et divisorem continere et qui minus sunt a denario in divisore differentias totiens remanere quarum aggregatione quotiens denarius responderit, totiens et divisor in dividendo erit, et totiens differentia remanebit, usque dum extremi digiti aut pares divisori sint aut aliquid a divisore remansisse ostenderint. Idem eveniet sive decenus centenum, sive centenus millenum et deinceps dividat, servata tantum tertiatione denominationis in deceno divisore, quartatione in centeno, et deinceps ut supra.

VIII. Compositus autem divisor, quia ex diversis constat, diversam rationem habet. Componitur autem vel ex duobus continuatim positis, vel ex tribus vel ex quatuor et deinceps æque continuatis, vel ex majore et minore, utpote centeno et singulari intermisso medio deceno, vel alio quolibet ad hanc consequentiam modo.

IX. Sed qui duobus numeris, articulo videlicet et digito continuatim positis fit divisor, unam tantum habet differentiam, quæ sufficiens sit cum singulari divisore cui subjungitur denarium supplere, qui denarius alteri deceno qui singulari jungebatur ad divisorem junctus vigenum suppleat; aut si vigenus singulari jungebatur ad divisorem tunc trigenum suppleat; aut si trigenus singularis jungebatur ad divisorem, tunc quadragenarium suppleat, et deinceps ad hunc modum. Quapropter non ut in superioribus, ubi denominationes fiebant a toto, quia simplex divisor cum differentia sua sibi juncta uno tantum denario metiebatur, dividendum, non, inquam, ita fiet in compositis, sed ubi per compositum divisorem et differentiam sibi junctam duplicatur denarius, denominatio a dividendo non jam tota seu dimidia sumetur, facta scilicet recompensatione secundum duorum generum contrarias passiones, ut alterius incrementum alterius sit detrimentum. Ubi deinde triplicatur denarius per vigenum scilicet et singularem cum differentia sua junctum dividendi denominetur tertia, ubi quadruplicatur quarta et ulterius ad hunc modum. Quæ partes post quam inventæ erunt et proprium obtinuerint locum secundabuntur sibi in decenis compositis, tertiabuntur in centenis compositis

et ulterius ad hanc consequentiam. At denominationes, quæ differentias divisorum multiplicaturæ erunt et cetera omnia, facturæ secundum superiorem regulam simplicium divisorum.

Sed si quid exuberat de dividendo, cum scilicet impares dividendos non possis dividere per medias, quartas, sextas, octavas, pares autem dividendos non possis partiri per tertias, quintas, septimas, nonas, si quid, inquam, semotim et proprio loco servatum sit, et si qui majores minoribus ad dividendum additi sunt, eadem regula partium scilicet et differentiæ invicem multiplicatione diminuentur usque ad extremos digitos; ubi aut tribus, vel quatuor, vel quotlibet deinceps continuatis numeris fiunt divisores secundum prædictum modum de compositis, secundum eorum differentiam una quam ad singularem cum quo sit decenus compositus subjungat. Ceterum quicquid fiebat in compositis duobus fiat et in istis non quod tantum de dividendis reservetur. Unde his qui plus sunt duobus primis divisoribus secundum denominationem eorum qui jam divisi sunt xiiii adminiculetur. Sed quia ista reservatio non potest esse certa secundum æstimationem ubi necesse est sæpe inesse errorem, melius videtur istud corrigi ad quamdam certitudinem ut scilicet positis quotlibet plus que duobus terminis secundum genera generalissima, et species specialissimas, et horum media subalterna dicantur, et hic digiti extremi et articuli supremi, et horum medii tunc digiti articulorum, tunc articuli digitorum, tunc consequens erit esse et differentias differentiarum. Ponatur quilibet numerus tantæ multitudinis ut eum dividere per tres aut per quatuor inferiores sese multiplicatione superantes, utpote ī quem dividant cxxv aut decem mille quem ī cxxv. Necesse erit in hac dispositione aut etiam majore semper supremum, qui dici potest articulus articulorum sine differentia esse extremum, qui dici potest digitus digitorum integram differentiam habere horum medios qui tunc articuli dicuntur digiti differentias differentiarum esse non tamen quæ sunt integræ sed uno numero minus ab integris, et quæ cum divisoribus singulæ collectæ seseque denario superantes duplicaverint supremum divisorem tunc medias, cum triplicaverint tunc tertias, cum quadruplicaverint quartas ad denominationem partes assumant. Denominatio vero partium omnis, usque ad digitos extremos perveniant, differentias multiplicabit et secundum prædictam in compositis prioribus regulam omnia explebit. A xv.

Qui vero divisores tales fuerint ut unum medium intermittant, unum dividendorum reservabunt de quo ultimus divisor totiens denominetur quotiens primus divisor per differentiam vel diminutionem majorum per minores secundum rationem singularium; quod reliquum ex dividendo secundum regulam simplicium denominaverit, tunc quantum ex reservato supersit positæ differentiæ eorum quos ultimus divisor denominaverit demonstrabunt, quarum ultima integra præcedens erit uno minus ab integra. Solo vero articulo remanente, differentia subjungetur integra, digitis autem solum manentibus differentia æque subjungetur integra, addito semper nonagenario numero, scilicet si aliquis centenus sit reservatus. Si autem centenus sit reservatus tunc aut secundum rationem singularium minor majori quotiens libet trahatur aut talis differentia quæ ipsum denarium suppleat supponatur. Et hæ quidem differentiæ et si quid reliquum fuerit ex majori dividendo significabunt quicquid reliquum est divisoribus CXVII. Multo autem facilius videtur ut ubi medius intermittitur ultimus divisor integram habeat differentiam, maximus autem pro differentia semper jungat nonagenarium quæ duæ differentiæ singulatim per dividendorum partes denominentur. Cetera secundum dispositorum regulam exequantur ut si C et V dividant millenarium, quinario V pro differentia subjungetur centenario XC, qui divisores cum differentiis duplicant centenarium, tunc mediæ dividendi sumantur in denominationem. Si autem hæ differentiæ vel similes triplicaverint centenarium, tunc tertiæ sumantur ad denominationem et deinceps ad hanc consequentiam B. XVI. Ponamus aliquid de differentiis non integris sed uno numero minus ab integra. Si unus sit qui minus ab integra differentia habiturus sit, non VIIII qui ei denarium suppleat, sed VIII subjungetur; si duo non VIII sed VII; si tres non VII sed VI; si IV non VI sed V; si V non V sed IIII; si VI non IIII sed III; si VII non III sed II; si octo non II sed unum; si novem non unus sed nihil. Nonagenarius namque ideo non indiget differentia, quia singularis cum sua differentia supplebit ei unum denarium, cujus amminiculo ipse nonagenarius conscendat in centenarium, et ad hunc modum de minoribus ulterius progrediendo facies de majoribus VIII. Est et alia divisio scilicet cum plurimus centenus aut plurimus millenus aut deinceps major numerus dividendus est secundum supradictos modos, scilicet aut per simplices divisores aut per compositos; ut videlicet unus centenus

aut unus millenus et deinceps dividatur secundum supradictas regulas; deinde quot centeni, quot milleni propositi sunt ad dividendum, totiens et denominationes et quod relictum est multiplicetur; tunc usque ad extremos digitos reliqua omnia sicut in supradictis observentur. Est et alius modus dividendi fortasse non vituperabilis sed his tamen qui aliquod studium in exercitatione numerorum contulerunt explicabilis. Id autem est exercitium ut sive in hoc sive in superioribus fructum de labore assequi voluerint tunc singulares invicem omnes per singulares multiplicare, et singulares singularibus memoriter sciant detrahere. Hoc namque et jam singulariter pronuntiato facile erit ex multiplicationis lectione videre quam lineam in abaco ulteriorem articulus, inferiorem digitus debeat vindicare. Oportet et jam non ignorare omnes in abaco lineas ordinatim sese consequentes decuplo aut superari aut superare. Hoc igitur præsumpto et tenaci memoriæ mandato, dividendum quem vel divisorem simplicem vel compositum quo volueris denominationem in deceno aut centeno et deinceps quam æstimaveris; per eam igitur denominationem multiplica divisorem quotiens æstimaveris, deinde supposita differentia numero illi, qui hac multiplicatione excrevit, ostendetur quid ex dividendo supersit, et hæ denominationes simul collectæ ostendent quotiens minor sit in majore, et ita quidem sufficiat tardioribus, xx. Sed ne ponendarum æstimatio denominationum longiorem importet laborem, facilioribus tentandum compendiis, ut scilicet cujusque dividendi totam videat partem quotiens erit divisor. Ut si forte ĪĪĪĪ sint dividendi per quinquaginta quinquagesima pars eorum sunt LXXX qui locentur suo in loco id est in decenis. Tunc facile erit pronuntiare quia quinquagies LXXX fiunt ĪĪĪĪ, sicut in singularibus quinquies VIII sunt quadraginta. Et hic sicut in superioribus, si divisor partem paris dividendi velit denominare non erit difficile. Si autem par imparem seponat aliquem qui dum cum relictis fuerit collectus, perspiciatur quotam et ipse partem secundum nomen divisoris habeat, et ea pars ad denominationem divisoris ut supra sibi secundetur. Ad ultimum supposita differentia numero illi qui adhuc excreverit ostendetur quid ex dividendo supersit, et hic observandum ut simplex decenus divisor cujusque majoris sicut denominationem secundat ad partes, sic centenus tertiet, millenus quartet et deinceps. Recompensata scilicet vice, ut quot lineis divisor dividendo appropinquat, tot denominatio ab eodem divi-

dendo secundat; et quantum divisor augetur, tantum denominatio minuatur. xxi. In compositis æque sunt omnia exæquanda, nisi quod augmentum divisorum mutilatione recompensetur denominationum, ut si forte īīīī, quæ supradicta sunt, dividantur per ccc, tertia eorum erunt ī ccc, sepositis c, quorum et si tertia pars sit xxxiii tamen negleguntur quia divisorem non æquiparant. Igitur ī ccc tertiabuntur sibi, id est ī ponentur in decenis, ccc in singularibus et tunc vere pronuntiabuntur xiii ccc esse īīī dcccc, quibus si c addideris īīīī reformabis. Hæc divisio per simplicem centenum facta, est idem per ccc quibus si lxv addideris et per eos iterum īīīī dividere volueris non jam xiii, ut supra, sed x ccclxv supputabis qui fiunt īīī dcl, quibus subpositis differentiis, idest ad l, integra quæ est l, ad dc uno minus ab integra, id est ccc, īīīī reformabis. Tunc incunctanter pronuntia x annos esse in īīīī dierum, remanentibus cccl, quibus si quindecim addas undecimum annum adimpleas.

RATIO DE LIMACE.

Eadem ratio est de ceteris. Nam si ex x̄c̄ diebus annos facere volueris, tertia eorum, quia per ccc dividendis, est x̄x̄x̄ qui tertium à se locum requirunt, id est in centenis ponendis ut sint ccc, et quia lxv cum superioribus ccc divisoribus componuntur, de denominatione quæ est a paribus aliqui multiplicentur, id est ut de ccc fiant cc. Igitur cc ccc lxv fiunt l̄x̄x̄īīī, suppositis differentiis, id est ad īīī v̄īī scilicet integra, ad l̄x̄x̄, uno minus ab integra. Id est, cum deberent esse x̄x̄ ad x̄c̄ supplenda, uno minus ponatur, id est x̄. Hæ inquam differentiæ ostendent x̄v̄īī superesse. Horum igitur pene tertia est v̄ dc. Si in tertium decesserint locum, erunt lvi et lvi; multiplicentur denario ut sint xlvi. Itaque xl vi ccc lxv : x̄v̄ī dcc xc, suppositis differentiis, id est xcx, scilicet integra ad centenarium supplendum, ad dcc, uno minus ab integra, id est cc, quibus si centenarius, qui jam suppletus est, addatur implebitur millenarius. His ita junctis reformabuntur x̄v̄īī. Ergo incunctanter pronuntia cc xl vi annos esse in x̄c̄ dierum, remanentibus cc x diebus; tot annis et diebus pervenit limax invitatus ad prandium ab hirundine supra leucam id est miliarium et dimidium, unam quotidie conficiens in ambulando unciam, ex quibus unciæ duodecim unum reddunt pedem; pedes quinque unum passum; passus cxxv

unum stadium ; stadia VIII unum miliarium vel stadia XV unam leucam. Hæc sub exemplo posita mittunt ad reliqua.

DE MULTIPLICATIONIS SIMILITUDINE.

Cum passione contraria, idest augmentatione et diminutione, omnis ad infinitum tendat quantitas, ab utraque, ut mihi videtur, pura relinquitur unitas, sed rei alicui commixta, et ad id quod unum dicitur deveniens ab ipsa sua definitione, utrique facultati ut ad infinitum procedat largitur primordia. Erit igitur in sua puritate et castitatis vi, nec generat enim nec generatur obtinens et suæ integritatis dissolutionem nesciens. Quare cum ipsa a sua immobilitate vel soliditate, ut nostris divisionibus subjaceat vel augmentationibus nequeat corrogari, velut reginam in suo adamantinis parietibus detexto quiescere permittamus cubili. Sed id quod sua denominatione nobis effecerat, quod etiam unum superius nominari placuerat, quasi gaudentes et gratias agentes, ad dividendum et ad incrementum vel incrementandum suscipiamus. Quoniam vero de multiplicatione in libris plurimis abunde tractatur de divisione subscribere paululum non pigeat, quæ minus cognita nonnullis habetur. Quæ si primum unciatim postmodum vero minuciatim disponatur, facilius capi poterit, ut mihi videtur. Unum ergo quicquid illud sit sive pes sive libra, si per XII divido, duodecimam unam unciam, duas sextantem, tres quadrantem, quatuor trientem, quinque quincuncem, sex semissem, septem septuncem, octo bissem, novem dodrantem, decem dextantem, undecim deuncem, duodecim assem nomino. Assem vero ad unum illud redigo.

In his vero unciis si multiplicationem quæsieris, diminutionem potius quam multiplicationem tibi venire videbis. Ecce sub obtentu multiplicationis quamque primum in se, deinde in invicem ducere non pigeat. Uncia in unciam fit dimidia sextula, sescuncia in sescunciam dimidia et obolus. Sextans in sextantem fit duella. Quadrans in quadrantem fit semuncia et sicilicus. Triens in trientem fit uncia et duella. Quincunx in quincuncem fit uncia et dimidia sextula. Semis in semissem fit quadrans. Septunx in septuncem fit sextans et dimidia sextula. Bisse in bissem fit quincunx et duella. Dodrans in dodrantem fit semis, semuncia et sicilicus. Dextans in dextantem fit

bisse et duella. Deunx in deuncem fit dextans et dimidia sextula. As in assem fit as. Ecce animadvertere potes qualiter hæc multiplicationis similitudo in diminutionem cadat. Sic enim dixi : Semis in semissem, quasi sex in senarium : sed sex quidem in senarium in xxxvi consurgit, semis vero in semissem in quadrantem descendit. Sed quia de cujusque ductione in se breviter dictum est, quod postmodum lucidius demonstrabitur, nunc et jam in alterutrum ducere longum non nobis videatur.

DE UNCIA.

Uncia in assem uncia. Uncia in deuncem semuncia, duella et dimidia sextula. Uncia in dextantem semuncia, duella. Uncia in dodrantem, semuncia, sicilicus. Uncia in bissem semuncia, sextula. Uncia in septuncem, semuncia, dimidia sextula. Uncia in semissem semuncia. Uncia in quincuncem duella, dimidia sextula. Uncia in trientem duella. Uncia in quadrantem sicilicus. Uncia in sextantem sextula. Uncia in sescunciam dragma. Sescuncia in quamcumque ducatur ejus VIII requirit in quam ducitur, quia ipsa VIII assis existit.

DE SEXTANTE.

Sextans in quadrantem semuncia. Sextans in trientem senuncia, sextula. Sextans in quincuncem semuncia, duella. Sextans in semissem uncia. Sextans in septuncem uncia, sextula. Sextans in bissem uncia, duella. Sextans in dodrantem uncia et semuncia, quæ simul conjunctæ vocantur sescuncia. Sextans in dextantem uncia, semuncia, sextula. Sextans in deuncem, uncia, semuncia, duella. Sextans in assem sextans.

DE QUADRANTE.

Quid quadrans in unciam vel sextantem vel in seipsum faciat superius dictum est. Idem est enim quadrans in unciam vel sextantem quod uncia vel sextans in quadrantem. Nunc vero quid in ceteris reddat videndum est. Quadrans in trientem uncia. Quadrans in quincuncem uncia, sicilicus. Quadrans in semissem uncia, semuncia, quod est sescuncia. Quadrans in septuncem

sescuncia, sicilicus. Quadrans in bissem sextans. Quadrans in dodrantem sextans, sicilicus. Quadrans in dextantem sextans, semuncia. Quadrans in deuncem sextans, semuncia, sicilicus. Quadrans in assem nihil aliud omnino invenitur quam quadrans.

DE TRIENTE.

Triens in quincuncem uncia, semuncia, sextula. Triens in semissem sextans. Triens in septuncem sextans, duella. Triens in bissem sextans, semuncia, sextula. Triens in dodrantem quadrans. Triens in dextantem quadrans, duella. Triens in deuncem quadrans, semuncia, sextula. Triens in assem triens.

DE QUINCUNCE [1].

Quincunx in quincuncem sextans, dimidia sextula. Quincunx in semissem sextans, semuncia. Quincunx in septuncem sextans, semuncia, duella, dimidia sextula. Quincunx in bissem quadrans, duella. Quincunx in dodrantem quadrans, semuncia, sicilicus. Quincunx in dextantem triens, sextula. Quincunx in deuncem triens, semuncia, dimidia sextula. Quincunx in assem quincunx.

DE SEMISSE.

Quid semis in unciam vel sextantem vel quadrantem vel trientem vel quincuncem faciat superius monstratum est, quando dicebatur quid uncia quid sextans vel quadrans, vel triens, vel quincunx in semissem redderet. Hoc enim sciri oportet, quod in omni multiplicatione sive numerorum, sive unciarum, sive minutiarum tantumdem valet conversio quantum directio. Sicut enim idem mihi est si dicam vel directim ter quatuor vel conversim quatuor tres, utraque enim multiplicatio ad duodenarium surgit, sic idem mihi si vel directim triens in semissem, vel conversim semis in trientem dicam. Utrumque enim ad sextantem descendit. Semis in septuncem quadrans, se-

[1] *Quinquunce* sic semper MP. cod.

muncia. Semis in bissem triens. Semis in dodrantem triens, semuncia. Semis in dextantem quincunx. Semis in deuncem quincunx, semuncia. Semis in assem semis.

DE SEPTUNCE.

Septunx in bissem triens, semuncia, sextula. Septunx in dodrantem quincunx, sicilicus. Septunx in dextantem quincunx, semuncia, duella. Septunx in deuncem semis, duella, dimidia sextula. Septunx in assem septunx.

DE BISSE.

Bissis in dodrantem semis. Bissis in dextantem semis, uncia, sextula. Bissis in deuncem septunx, duella. Bissis in assem bissis.

DE DODRANTE.

Dodrans in dextantem septunx, semuncia. Dodrans in deuncem bisse, sicilicus. Dodrans in assem dodrans.

DE DEXTANTE.

Dextans in deuncem dodrans, sextula. Dextans in assem dextans.

DE DEUNCE.

Deunx in assem deunx.

DE ASSE.

As in assem as. Ne mireris me semis in semissem, vel quadrans in trientem, vel triens in quadrantem dixisse, cum potius semissis semissem, vel quadrantis trientem vel trientis quadrantem et cetera eodem modo dicere debuissem. Quia enim superius me earum detrimenta sub obtentu multiplicationis ostensurum promisi, nunc semis in semissem quasi sex in senarium

dixi. Quia vero quid quæque in se, quid in invicem facerent minus capacibus monstravi universalem regulam subnectere collibuit. Omne quod sub unitate locatur sive in numerum quemlibet sive in aliquid illorum qui sub unitate sunt, sicut superius monstratum est, ducatur, non multiplicationem exposcit, sed totam partem illius in quam ducitur quota pars ipsum assis existat. Verbi gratia, si unciam in xxiiii ducas, non extra xxiiii numerum quærere in quo illa ductio excrevisset labores, sed infra xxiiii totam partem quota est uncia assis, id est xii, requiras, quæ erit binarius; cxxxiiii igitur et uncia repræsentatur binarius. Si vero eamdem unciam in deuncem duxeris vel dextantem, vel in ceterarum aliquam, quia ipsa est assis xii, duodecimam deuncis vel dextantis vel ceterorum alicujus accipias. Sed forte dicis deuncem non habere duodecimam cum nonnisi undecim contineat uncias. Ego vero tibi respondeo, cum uncia habere xii possit, idem dimidiam sextulam unciæ duodecima undecies ducta, eo quod et ipsa undecies intra deuncem teneatur, faciet deuncis duodecimam. Sextans autem, quia sexta est assis, in quemcumque numerum sive minutiam ducatur, ejusdem in qua ducitur sextam requirit; quadrans quia quarta quartam; triens quia tertia tertiam; quincunx quia quinque sunt assis duodecimæ quinque duodecimas illius in quam ducitur exposcit; semis quia media mediam; septunx quia septem duodecimæ duodecimas septem; bissis quia duæ tertiæ duas tertias; dodrans quia tres quartæ tres quartas; dextrans quia x duodecimæ x xii; deunx quia undecim duodecimæ xi duodecimas.

Est et alia regula numeros tantum comparandi ad uncias. Quilibet numerus cuilibet supradictorum comparetur, id est vel deunci vel dextanti, vel comparetur numerus unciarum in deunce vel dextante, vel per numerum comparatum ducatur et hi qui inde excreverint per duodenarium partiantur, quotcumque in hac partitione reperies, totidem asses in ipsa unciarum et comparati numeri multiplicatione excrevisse cognoscas. Si aliqui vero extra duodenariorum partitionem superfuerint, hos pro unciis teneto. Verbi gratia, si quinque pro quincunce, si quatuor pro triente. Si autem illa multiplicatio infra duodenarium remanserit, quicumque numerus tibi sub duodenario venerit eum pro totidem unciis habeto. Quod usque modo dictum est exemplificare libet. Ecce quadranti octonarius comparetur, sed tres unciæ in quadrante tenentur quæ

per octonarium ductæ in xxiiii surgunt. Sed in xxiiii bis duodenarius apparet; duo igitur asses ex octonarii et quadrantis multiplicatione veniunt. Item si octonarius trienti comparetur, quia triens iiii unciarum est, quaternarius per octonarium multiplicetur. Sed quater octo xxxii; in xxxii vero bis duodenarius habetur remanentibus octo. Erunt igitur ex multiplicatione unciarum trinarii et octonarii xxxii unciæ, id est asses duo et viii unciæ, id est bisse. Item quaternarius sextanti compararetur; sed sextans duarum est unciarum, binarius ergo in quaternarium ducatur, nascitur vero octonarius. Quia igitur infra duodenarium remanet octonarius, infra assem etiam erit, et pro octonariis, id est pro bisse, deputabitur. Videor in culpam illamincidisse in quam Porphyrius cum de genere tractabat dicitur devenisse. Cum enim omnem demonstrationem ex notioribus oporteat constare deputant illi in vitium ad generis definitionem speciem innotiorem habuisse. Ego quoque similiter fecisse comprobor. Cum enim unciarum comparationes ex notioribus monstrare debuissem, minutias ignotiores, id est sextulam, sicilicum et ceteras intermiscui. Sed Boetius Porphyrio succurrit et michi dum dicit nullam rem nisi ab his in quibus substantiam suam habet posse demonstrari. Sic ut enim genus a specie substantiam sumit, sic et uncia a partibus suis, id est sextula, sicilico et ceteris, quibus pereuntibus ipsa non manebit.

Nunc autem paululum unciis intermissis aliquantulum non pigeat scribere de minutiis ut, et minutiis et unciis pleniter cognitis, de utrarumque divisionibus et ductionibus postmodum abunde dicatur. Ne mireris autem nos distinctionem inter minutias et uncias fecisse, cum et unciæ possint minutiæ vocari. Uncias quidem propter excellentiam suam tantum uncias, minutias vero, quæ parvitate sui post unciam collocantur, appellare placet tantum minutias. Unciæ divisioni ultimus terminus calcus occurrit. Primam autem ejusdem divisionem, secundum medietatis naturam, semuncia suscipit. Unciæ igitur medietas semuncia dicitur, tertia duella, quarta sicilicus, sexta sextula, octava dragma, duodecima dimidia sextula, vigesima quarta scripulus, quadragesima octava obolus, xcvi ceratis; c xcii calcus. Sed qui fastidium respuunt nonnisi ad scripulum descendere volunt, qui vigesima quarta est unciæ, assis vero cclxxxviii, ut in prima pagina hujus libelli videre perfacile est. A scripulo igitur propter minus capaces incipiens quid quæque

in se vel in quamlibet aliarum valeat monstrabo, servata tamen illis, sicut in unciis, regula prima universaliter superius dicta. Scripulus in scripulum fit calci xxxvi, qui ob parvitatem sui nomen habere non meruit. Dimidia sextula in se calci nona. Dragma in se calci quarta. Sextula in se oboli nona. Sicilicus in se calcus. Duella in se duæ scripuli nonæ. Semuncia in se obolus. Quid autem in se faciant vel etiam in ipsas uncias, sic accipe : Scripulus in sicilicum calci sexta. Scripulus in dimidiam sextulam octava decima calci. Scripulus in dragmam calci duodecima. Scripulus in sextulam calci nona. Scripulus in duellam ceratis nona. Scripulus in semunciam ceratis sexta. Scripulus in unciam oboli sexta, quod esse dicuntur siliquæ medietatem. Scripulus in sextantem scripuli sexta. Scripulus in quadrantem scripuli quarta, id est cerates. Scripulus in trientem scripuli tertia. Scripulus in quincuncem tertia scripuli et ceratis. Scripulus in semissem medietas scripuli, id est obolus. Scripulus in septuncem, obolus et tertia ceratis. Scripulus in bissem duæ tertiæ scripuli. Scripulus in dodrantem tres quartæ scripuli. Scripulus in dextantem obolus et duæ tertiæ oboli et tertia ceratis. Scripulus in deuncem obolus et duæ tertiæ oboli. Scripulus in assem scripulus.

DE DIMIDIA SEXTULA.

Dimidia sextula in dragmam calci sexta. Dimidia sextula in sextulam ceratis nona. Dimidia sextula in sicilicum ceratis sexta, id est calci tertia. Dimidia sextula in duellam oboli nona. Dimidia sextula in semunciam oboli sexta, id est ceratis tertia. Dimidia sextula in unciam oboli tertia, id est siliqua. Dimidia sextula in sextantem tertia scripuli. Dimidia sextula in quadrantem obolus. Dimidia sextula in trientem duæ tertiæ scripuli. Dimidia sextula in quincuncem duæ tertiæ scripuli et una oboli. Dimidia sextula in semissem scripulus. Dimidia sextula in septuncem scripulus et tertia oboli, id est siliqua. Dimidia sextula in bissem scripulus et tertia pars scripuli. Dimidia sextula in dodrantem scripulus et medietas scripuli. Dimidia sextula in dextantem scripulus et obolus et tertia oboli, id est siliqua. Dimidia sextula in deuncem scripulus et duæ tertiæ scripuli et una oboli. Dimidia sextula in assem dimidia sextula.

DE DRAGMA.

Dragma in sextulam calci tertia. Dragma in sicilicum calci medietas. Dragma in duellam ceratis tertia. Dragma in semunciam ceratis media, id est calcus. Dragma in unciam cerates. Dragma in sextantem obolus. Dragma in quadrantem obolus et medietas oboli. Dragma in trientem scripulus. Dragma in quincuncem scripulus et medietas oboli. Dragma in semissem scripulus et obolus. Dragma in septuncem scripulus et obolus et cerates. Dragma in bissem dimidia sextula. Dragma in dodrantem dimidia sextula et oboli medietas. Dragma in dextantem dimidia sextula et obolus. Dragma in deuncem dimidia sextula et oboli medietas. Dragma in assem dragma.

DE SEXTULA.

Sextula in sicilicum ceratis tertia. Sextula in duellam scripuli nona. Sextula in semunciam tertia oboli. Sextula in unciam tertia scripuli. Sextula in sextantem tertia dimidia sextulæ. Sextula in quadrantem tertia dragmæ, id est scripulus. Sextula in trientem tertia sextulæ, id est scripulus et tertia scripuli. Sextula in quincuncem scripulus et duæ tertiæ scripuli. Sextula in semissem, dimidia sextula. Sextula in septuncem dimidia sextula, et tertia scripuli. Sextula in bissem dimidia sextula et duæ tertiæ scripuli. Sextula in dodrantem dragma. Sextula in dextantem dragma et tertia scripuli. Sextula in deuncem dragma et duæ tertiæ scripuli. Sextula in assem sextula.

DE SICILICO.

Sicilicus in duellam tertia oboli. Sicilicus in semunciam cerates. Sicilicus in unciam obolus. Sicilicus in sextantem scripulus. Sicilicus in quadrantem scripulus et obolus. Sicilicus in trientem dimidia sextula. Sicilicus in quincuncem dimidia sextula et obolus. Sicilicus in semissem dragma. Sicilicus in septuncem dragma et obolus. Sicilicus in bissem sextula. Sicilicus in dodrantem sextula obolus. Sicilicus in dextantem sextula, scripulus. Sicilicus in deuncem sextula, scripulus, obolus. Sicilicus in assem sicilicus.

DE DUELLA.

Duella in semunciam tertia scripuli. Duella in unciam duæ tertiæ scripuli. Duella in sextantem scripulus et tertia scripuli. Duella in quadrantem dimidia sextula. Duella in trientem dimidia sextula et duæ tertiæ scripuli. Duella in quincuncem dragma et tertia scripuli. Duella in semissem sextula. Duella in septuncem sextula et duæ tertiæ scripuli. Duella in bissem sextula, scripulus et tertia scripuli. Duella in dodrantem sicilicus. Duella in dextantem sicilicus et duæ tertiæ scripuli. Duella in deuncem sicilicus, scripulus et tertia scripuli. Duella in assem duella.

DE SEMUNCIA.

Semuncia in unciam scripulus. Semuncia in sextantem dimidia sextula. Semuncia in quadrantem dragma. Semuncia in trientem sextula. Semuncia in quincuncem sextula, scripulus. Semuncia in semissem sicilicus. Semuncia in septuncem sicilicus, scripulus. Semuncia in bissem duella. Semuncia in dodrantem duella, scripulus. Semuncia in dextantem duella, dimidia sextula. Semuncia in deuncem duella, dragma. Semuncia in assem semuncia.

Ecce minus peritis et de unciis et de minutiis quid quæque in se, quid invicem faciant liquide monstratum est; sed peritioribus prima quidem de supradictis universaliter regula minutiis sicut et unciis aptanda est. Pro secunda vero, quæ tantum unciis congruit, minutiis altera adhibenda est. De prima autem exemplum dare in minutiis sicut et in unciis perfacile est. Semuncia namque si vel in numerum quemlibet vel in se ipsam vel in aliquam ceterarum minutiarum vel unciarum ducitur, totam partem ejus in quem ducitur requirit quota ipsa assis extitit, id est vigesimam quartam quia ipsa est vigesima quarta; duella vero quia trigesima sexta XXXVI; sicilicus quia quadragesima octava XLVIII; sextula quia septuagesima secunda LXXII; dragma quia XCVI XCVI; dimidia sextula quia centena quadragesima quarta CXLIIII; scripulus quia CCLXXXVIII CCLXXXVIII; obolus quia DLXXVI DLXXVI; cerates quia Ī CLII Ī CLII; calcus quia ĪĪ CCCIIII ĪĪ CCCIIII.

Pro secunda vero regula quæ unciis data est, quæque minutiis non con-

gruit, altera est hujusmodi danda, quæ etiam unciis convenire possit. In prima hujus libelli paginula determinatum est quot scripulorum quælibet sit vel minutia vel uncia. His scripulorum numeris cuilibet attributis memoriter retentis facile erit videre quod dico. Quicumque numerus, si cuilibet unciarum vel minuciarum comparetur, id est vel deunci, vel unciæ, vel scripulo, numero scripulorum in deunce vel uncia vel scripulo per numerum comparatum ducatur, et hi qui inde excreverint per CCLXXXVIII, tot enim scripulorum est as, partiantur. Quotcumque vero in hac partitione CCLXXXVIII repereris, totidem asses in ipsa minutiarum vel unciarum et comparati numeri multiplicatione excrevisse cognoscas. Si qui vero partitioni illi superfuerint hos pro minutia illa vel uncia vel etiam minutiis vel unciis, quibus idem scripulorum numerus fuerit, attributus teneto. Si autem infra CCLXXXVIII illa multiplicatio remanserit, quicumque numerus sub CCLXXXVIII tibi venerit eum pro minutia illa vel uncia teneto, cui idem scripulorum numerus fuerit adscriptus, vel etiam pro minutiis pluribus vel unciis secundum scripulorum multitudinem. Quod si quis, ut in unciis secundum duodenarium partitionem factum est, ita et hic secundum CCLXXXVIII exemplificaverit, omne quod dictum est sub luce tenebit.

Nunc quia satis de multiplicatione minutiarum vel etiam unciarum in minutias, vel minutiarum in uncias et singulatim et universaliter dictum est, numerorum vero in uncias et minutias universaliter tantum (quis enim omnium numerorum infinitatem prosequi vellet?) de divisione tantum etiam paululum non supersedit dicere.

Quod autem dico multiplicationem minutiarum non ideo quod ut aliquid inde excrescat me non nescias dixisse, sed hoc ad similitudinem, quæ fit in numerorum multiplicatione in minutias, me putes transtulisse. Sic enim dico semis in semissem, quasi sex in senarium, quamvis istud usque ad sexcuplicitatem excrescat, illud usque ad medietatem descendat. Divisionem autem dico minutiarum quotiens major numerus, etiamsi sit cum minutiis, in minorem cum minutiis dividitur, ut millenarius vel centenarius in duodenarium cum triente vel quadrante vel sicilico vel sextula. In tali itaque divisione, ne minutiæ quæ cum divisore fuerint errorem creent in dividendo, monstrabo primum quam quæque differentiam ad assem implendum requirit; deinde in aliquibus, exempli causa, monstrabo quomodo eædem differentiæ sicut et

divisoris differentiæ in partium denominationes sint referendæ. Jubeo autem et volo ut in hujus operis quispiam non instet labori, nisi peritia divisionis et multiplicationis in abaco succinctus accesserit. Hæ differentiæ sunt quas minutiæ requirunt : deunx unciam ; dextans sextantem ; dodrans quadrantem ; bissem trientem ; septunx quincuncem ; semis semissem ; quincunx septuncem ; triens bissem ; quadrans dodrantem ; sextans dextantem ; sexcuncia dextantem, semunciam ; uncia deuncem ; semuncia deunciam et semunciam. Duella ʕʕʕ Ꮭ υ ; sicilicus ʕʕʕ Ꮭ Ↄ ; sextula ʕʕʕ Ꮭ υυ ; dragma ʕʕʕ Ꮭ υυ ʕʕ : dimidia sextula ʕʕʕ Ꮭ υυ Ψ ; scripulus ʕʕʕ Ꮭ υυ ∗.

Scias autem primam differentiam divisoris si plures fuerint, sicut subsequentes ; si vero unam eamdem unitate mutilari, quæ minutiæ cum suis differentiis possint redintegrare. Quod dico ut manifestius appareat, paginulas duas lineatim distinguo, ut differentiæ divisoris lucidius manifestentur, et quæ postmodum de divisionis ratione dicam citius capiantur. [1]

	C	X	I		
		I	I VIII	ʕʕʕ T	Divisores Differentiæ
Dividendi	I	II			
		III			Medietas prima
		IIII	IIII	ʕ	
		Secundatus II	binarius II		Secunda
		I	VI	ʕ	
		II	IIII	ʕʕ	
		Unitas I	secundata I VIII	T	Tertia
		I	II	ʕʕ	Hic semel est divisor remanente ʕʕʕ
		I ——	—— I —— I —— II —— VI		Æqualitas deputatur unitati

[1] Hæc tabula et sequentes desunt in cod. Reg. reperiuntur autem in cod. MP.

	C	X	I		
		I	I	ϛϛ·	Divisores
			VIII	ϛϛϛ· ℒ υ υ *	Differentiæ
Dividendi	I	II			
		Secundatus VI	senarius VI		Prima medietas
		Unitas V remanent	semoveatur III IIII	ʕ ϛ· Ƭ ℒ ↄ	
		Secundatus II	binarius II		Secunda medietas
		Semov. secun II IIII	data unitas I I	ϛϛϛ ϛ· ↄ c ϛϛϛ ϛ· υ ʕ	
		I	VIII	υυ ϛϛϛ ϛ· * ϛϛϛ ϛ· *	Tertia
		II	VIII VIII	υυ ϛϛϛ * ϛ· ϛϛϛ ϛ·	
		I	II	ϛ· Ψ	Quarta
		I	II VII		

Ecce quod facio, exempli causa facio, de cxx in xi et deuncem et scripulum, idem de quolibet numero in quemlibet numerum cum qualibet minuta, si placet, facito. Cum xi ergo nunc societur deunx et cxx dividendus, xi vero deunce divisor habeatur, erat autem deuncis differentia ad assem supplendum uncia; unitatis autem ad denarium supplendum octonarius uno scilicet minus ab integra differentia, quod unum minutiæ cum differentiis suis denarium accumulant; de cxx medietas sumenda est, quæ est vi in denario limite. Hæc ad denominationem secundetur. Postquam secundata fuerit, per eam differentiæ unitatis et deuncis, id est octonarius et uncia, multiplicentur. Sexies ergo viii xlviii. Uncia vero ad senarium comparata totam partem ejus

requirit, sicut supradictum est, quota pars assis ipsa extitit. Igitur si dicatur vel uncia senarii vel sexies uncia fit semis. De XL igitur iterum medietas fit binarius in denario limite. Hic quoque ad denominationem secundetur, et per eum differentiæ multiplicentur. Bis igitur VIII XVI, bis uncia sextans. Sedecim ergo et sextans cum octo et ϛ, qui ex XLVIII et semis remanserant, faciunt XXIIII et ϛϛ. Iterum medietas de viginti fit I in denario limite, quæ similiter ad denominationem secundata per differentias dictas multiplicetur. Semel ergo VIII VIII, semel uncia uncia; VIII vero et uncia cum IIII et ϛϛ, quæ ex XXIIII et ϛϛ remanserant, faciunt XII et ϛϛ. In XII autem et ϛϛ est XI et ϛϛϛ semel remanente dextante. Æqualitas ergo hæc unitati deputetur. Unitas vero illa denominationibus adhibeatur, erunt igitur in denominationibus VI II II, qui simul faciunt X.

Item de scripulo libet facere, ut de ultimis instructus, de mediis idem facere, si volueris, incunctanter possis. Locabitur igitur scripulus cum XI divisore. Differentia vero subnotabitur ei deunx, semuncia, duella, dragma; unitati vero, sicut superius, octonarius. Dividatur ergo C XX in XI et scripulum; medietas de CXX fit VI in denario limite. Hæc ad denominationem secundetur et per differentiam multiplicetur. Sexies VIII XLVIII. Sexies deunx V asses ϛ. Sexies semuncia ϛ. Sexies duella ϛ. Sexies dragma Ɫ ɔ. Iterum de XL medietas sumpta fit binarius in denario limite. Hic ad denominationem secundetur et per differentias ducatur, et secundum superiorem regulam sicut præcepimus caute dividatur. Bis VIII XVI. Bis deunx I et ϛϛϛ. Bis semuncia ~. Bis duella Ɫ et ʋ. Bis dragma ɔ.

Quotlibet asses præcesserint quamlibet de minutiis unciarum, duplo multiplicentur ipsæ minutiæ. Deinceps unius tantum minutiæ minutia jungatur, ad ultimum numerositas assium is (sic) qui minutias præcedit. Aliter prius per denominationem numeri qui præcedit vel quadrantem vel semissem vel dodrantem multiplicatur tam ipse quam sequens vel ϛ vel ϛ vel ϛϛ. Postea additur vel una quarta si ϛ vel duæ si ϛ vel tres si ϛϛ ipsius numeri a quo denominatio facta est non ejus qui ex denominatione excrevit, quod et ipsum esset si per tetragoni figuram tetragonizaretur hoc modo.

I ς· × I ς·	II ς· × II ς·	III ς· × III ς·	IIII ς· × IIII ς·	I ςς· × I ςς·	II ςς· × II ςς·	III ςς· × III ςς·	IIII ςς· × IIII ςς·
I ς × I ς	II ς × II ς	III ς × III ς	IIII ς × IIII ς	I ςς × I ςς	II ςς × II ςς	III ςς × III ςς	IIII ςς × IIII ςς

III	in se	VIIII	X	Ī̄Ī DXCII
II ςς·	in se	VII	ςς· ɔ	Ī̄Ī CLXXVIII
II ς	in se	VI	ς·	Ī CCCCLVIII
II ς·	in se	V	ς· ɔ	Ī DCCCLVIII
II ςς·	in se	IIII	X	Ī CLII
I ς	in se	III	ς· ɔ	DCCCCLXXXII
I ς·	in se	II	ς·	DCXLVIII
I	in se	I	ς ς ɔ	CCCCL
		I	X	

As	Deunx	Decunx vel Dextans	Dodrans	Bisse	Septunx	Semis	Quincunx
×	ςςς·	ςςς	ςς·	ςς	ς·	ς	ςς
⟍	⟍	⟍	⟍	⟍	⟍	⟍	⟍
XII	XI	X	VIIII	VIII	VII	VI	V
ςς·	ςς·	ςς·	ςς·	ςς·	ςς·	ςς·	ςς·
CC	CC	CC	CC	C	C	C	C
LXXX	LX	XL	XVI	XC	LX	XL	XX
VIII	IIII			II	VIII	IIII	
0	0	0	0	0	0	0	0
LXXII	LXVI	LX	LIIII	XLVIII	XLII	XXXVI	XXX

Triens	Quadrans	Sextans	Sescuncia	Uncia	Semuncia	Duella	Sicilicus
ϛϛ	ϛ·	ϛ	£	⸜	ℒ	ᴗᴗ	ↄ
⸜	⸜	⸜	⸜	ſſ	ſſ	ſſ	ſſ
IIII	III	II	I ʃ	XX	XII	VIII	VI
				IIII	⸜	⸜	⸜
ſſ	ſſ	ſſ	ſſ	O B L	P	P	P
XC	LXX	XL	XXX	XL	II	III	IIII
VI	II	VIII	VI	VIII	ꝏ L A	ꝏ L A	ꝏ L A
				uncia	LXXII	XLVIII	XXXVI
				Γo solidi	H Γ	solidi	
o	o	o	o	o	o	o	
XXIIII	XVIII	XII	VIIII	VI	III[a] solidi XIIII denar.	II	
Sextula	Dragma	Dimidia sextulæ	Tremissis	Scripulus	Oboli V	Oboli III	Obolus
C	*	Ψ	H	ſſ	E	T	—
ſſ	ſſ		ꝏ L A	ꝏ L A	O B L	O B L	obot
IIII	III	F	VIII	VI	V	III	D B L M
⸜	⸜		sol. vel sext.	P	ꝏ L A	siliquæ	siliquæ
			o	XX	siliquæ	ꝏ L A	ꝏ L A
VI	VIII	ſſ	P	IIII	XV	VIII	III
ꝏ L A	ꝏ L A	II	III	O B L		*	⸜
		⸜					
XXIIII	XVIII	P		II		P	P
O B L	O B L	XII				II	XLVIII
VIII	VI	ꝏ L A				P̄	
		XII					
H	γ	I B dimid. sol.				XVI	

Nomisma græcum est solidum vel sextula

Cerates	Calcus	Siliqua	Quimas	Arbis	Ormis	Andras	Igin
Z	ɑ	ꝏ L A	ꝗ	ꝭ	Σ	Ꝺ	1
oboli dimidium	O B L	ordei	Elentis	Sepos	Temenias	Zenis	Calctis
	oboli pars	III					
O B L ʕ	P	2_? L,	ω	⨺	8	Λ	p
siliquæ	IIII	ϒ					
ꝏ L A	O	III					
una et semis	P						
I ʕ	XXXII	O B L					
⸌	⸌						
P	P	ꝏ I Ψ I	siliqua				
XOVI	CXCII	XXII pars solidi III pars oboli constans III granis ordei — p. CXLIIII					

LIBELLUS

DE NUMERORUM DIVISIONE [1]

CONSTANTINO [2] SUO GERBERTUS SCOLASTICUS S.

Vis amicitiæ pene impossibilia redigit ad possibilia. Nam quomodo rationes numerorum abaci explicare contenderemus, nisi te adhortante, o mi dulce solamen laborum, Constantine? [3] Itaque cum aliquot lustra jam transierint, ex quo nec librum, nec exercitium harum rerum habuerimus, quædam, repetita memoria, eisdem verbis proferimus, quædam eisdem sententiis. Nec putet philosophus sine litteris hæc alicui arti vel sibi esse contraria. Quid enim dicet esse digitos, articulos, minuta, qui auditor majorum fore [4] dedignatur? Vult tamen videri solus scire quod mecum ignorat, ut ait Flaccus. Quid cum idem numerus modo simplex, modo compositus: nunc digitus, nunc constituatur ut articulus? Habes ergo, talium diligens investigator, viam rationis, brevem quidem verbis, sed prolixam sententiis, et ad collectionem intervallorum et distributionem in actualibus geometrici radii secundum inclinationem et erectionem, et in speculationibus et actualibus simul dimensionis cœli et terræ plena fide comparatam.

CAP. I. — DE SINGULARE.

Si multiplicaveris singularem numerum per singularem, dabis unicuique digito singularem duntaxat usque ad terminos quinquies binos. Deinceps pones digitos in singularibus et articulos in decenis, directe scilicet et conversim. Si singularem per decenum, dabis unicuique digito decem, et omni articulo centum.

[1] Vide Codd. Reg. Vat. 1661, 1405. MP. 491. Lugd. Batav. n° 54. CHASLES. Comptes-Rendus de l'Académie des sciences, t. XVI, p. 295. — [2] Codd. R. V. 1405. *Theophilo* pro *Constantino*. — [3] Iid. *Theophile*. — [4] L. MP. *forte*.

Si singularem per centenum, dabis unicuique digito centum, et articulo mille.

Si singularem per millenum, dabis digito mille, et articulo decem millia.

Si singularem per decenum millenum, dabis digito decem millia, et articulo centum millia.

Si singularem per centenum millenum, dabis digito centum millia, et articulo mille millia.

Cap. II. — de deceno.

Quemcunque decenus multiplicat, in secundo ab illo digitos, in tertio articulos ponet.

Si decenum per decenum, dabis digito centum, et articulo mille.

Si decenum[1] per centenum, dabis digito mille, et articulo decem millia.

Si decenum per millenum, dabis digito decem millia, et articulo centum millia.

Si decenum per decenum millenum, dabis digito centum millia, et articulo mille millia.

Si decenum per centenum millenum, dabis digito mille millia, et articulo decies mille millia.

Cap. III. — de centeno.

Quemcunque centenus multiplicat, in tertio ab illo digitos, in ulteriore articulos ponet.

Si centenum per centenum, dabis digito decem millia, et articulo centum millia.

Si centenum per millenum, dabis digito centum millia, et articulo decies centena millia.

Si centenum per decenum millenum, dabis digito mille millia, et articulo decies mille millia.

Si centenum per centenum millenum, dabis digito decies mille millia, et articulo centies mille millia.

[1] R. V. et L. omitt. *Si decenum..... millia.*

Cap. IV. — de milleno.

Quemcunque millenus multiplicat, in quarto ab illo digitos, in ulteriore ponet articulos.

Si millenum per millenum, dabis digito decies centena millia, et articulo millies mille millia.

Si millenum per decenum millenum, dabis digito decies mille millia, et articulo centies mille millia.

Si millenum per centenum millenum, dabis digito centies mille millia, et articulo centies millies mille millia.

Cap. V. — de deceno milleno.

Quemcunque decenus millenus multiplicat, in quinto ab illo digitos, in ulteriore ponet articulos.

Si decenum millenum per decenum millenum, dabis digito centies millena millia, et articulo millies millena millia.

Si decenum millenum per centenum millenum, dabis digito millies mille millia, et articulo decies millies mille millia.

Cap. VI. — de centeno milleno.

Si centenum millenum per centenum millenum, dabis digito decies millies mille millia, et articulo centies millies millia millium.

Quomodo dividatur singularis per singularem, vel centenus per centenum, vel millenus per millenum.

In partitione[1] numerorum abaci, sicut se habent singulares ad singulares, sic quodammodo habent se deceni ad decenos, centeni ad centenos, milleni ad millenos, hoc modo :

Si volueris dividere singulares per singulares[2], vel decenum per decenum,

[1] R. V. *participatione.* — [2] R. V. et MP. omitt. *singulares per singulares.*

vel centenum per centenum, vel millenum per millenum, secundum denominationem eorum[1] singulares singularibus subtrahes.

Cap. VII. — quomodo singulares sua quantitate[2] metiantur decenos, centenos, millenos.

In partitione numerorum abaci sicut se habent singulares ad decenos et centenos et millenos, sic se habent deceni ad centenos et millenos, et centeni ad millenos et decenos millenos, et milleni ad ultra se compositos decenos millenos, et centenos millenos, hoc modo : Si volueris per singularem numerum dividere decenum aut centenum, aut millenum, vel simul vel intermisse, differentiam divisoris a singulari ad decenum per integram denominationem dividendi multiplicabis, et articulos quidem propria denominatione et posita differentia diminues, digitos vero digitis aggregabis : et si articuli provenient, ut supra diminues usque ad solos digitos; et millenus[3] quidem habebit articulos in millenis, digitos in centenis continue, centenus articulos in centenis, digitos in decenis; decenus articulos in decenis, digitos in singularibus.

Cap. VIII. — quomodo decenus metiatur centenum aut millenum, vel centenus millenum, vel millenus ulteriores.

Si volueris per decenum numerum dividere centenum vel millenum, aut per centenum millenum vel ulteriores, aut per millenum sequentes, differentiam divisoris quasi singularis ad decenum per integram denominationem dividendi multiplicabis, id est per vocabula singularis ac deceni; articulos ac digitos diminues usque ad extremum divisorem, sicut fiebat in singularibus quemlibet numerum dividentibus.

Cap. IX. — quomodo singulares juncti decenis metiantur decenos[4], centenos, millenos, vel simul dividendos[5], vel intermisse.

Si volueris per compositum decenum cum singulari dividere, vel simpli-

[1] R. V. et MP. *quorum*. — [2] R. V. *qualitate*. — [3] R. V. MP. L. *millenos*. — [4] L. *decies centem millies*. — [5] R. V. MP. L. omitt. *dividendos*.

cem decenum vel cum singulari compositum, considera quotam partem divisor teneat singularis; nam secundus singularis habet rationem ad secundas dividendi, tertius ad tertias, quartus ad quartas, quintus ad quintas, et deinceps; id est differentia a singulari divisoris ad decenum multiplicabitur per denominationem secundarum, tertiarum, quartarum; quod vero exsuperat secundas, tertias, quartas, quintas aggregabis; et si multipliciores sunt divisore [1] eadem regula diminuentur : similiter vero et singulares compositi ad dividendum aggregabuntur. Et in centenis et millenis idem facies, nisi quod unum centenum vel millenum in ceteros dissipabis, quod in uno non evenit deceno, et articuli quidem ab uno centeno vel milleno secundabuntur [2]; a pluribus dividendorum obtinebunt sedes.

Cap. X. — item alia divisio centeni vel milleni, et deinceps, per eosdem divisores.

Si volueris dividere centenum vel millenum, et deinceps, per decenum cum singulari compositum, primum centenum ut supra divides, sumpta differentia divisoris a singulari ad decenum : et quod superaverit per denominationem propositi centeni multiplicabis : et si singularis centeno ad compositionem additur aut decenus cum singulari, diminues vel aggregabis, ut supra dictum est in decenis et singularibus : et primi quidem articuli sunt in [3] summa dividendis [4] proxima ac minore : augmentati vero in articulos alios dividendorum obtinent sedes.

Cap. XI. — quomodo deceni juncti centenis vel centeni millenis metiantur centenos aut millenos aut ulteriores.

Si volueris per compositum centenum cum deceno, vel per compositum millenum cum centeno dividere, aut centenum, aut millenum, considera quotam partem divisoris teneat decenus, vel centenus, vel millenus, et per denominationem earum partium multiplica differentiam divisoris, sicut faciebas in singularibus junctis cum decenis.

[1] MP. *divisores.* — [2] L. *secundabunt.* — [3] L. omitt. *sunt in.* — [4] L. MP. *dividentis.*

Cap. XII. — ITEM ALIA DIVISIO CENTENI VEL MILLENI, ET DEINCEPS, PER EOSDEM COMPOSITOS DIVISORES ET PER SIMPLICES.

Si volueris dividere centenum vel millenum per decenum, aut millenum per centenum, sumes differentiam divisoris, secundum rationem singularium ad decenum, et multiplicabis, aut per totam denominationem dividendi, si simplex decenus, vel centenus divisor est [1], vel secundas, vel tertias, vel quartas, vel quintas, si [2] compositus, habita ratione quam [3] partem compositi divisoris teneat decenus vel centenus.

Cap. XIII. — QUOMODO, UNO MEDIO NUMERORUM INTERMISSO, JUNCTI DUO EXTREMI CETEROS METIANTUR.

Si volueris dividere centenum vel millenum per compositum centenum vel millenum, uno intermisso, unum dividendorum sumes ad minuta componenda et maximum divisorem reliquæ parti comparabis. Et si quid abundaverit, relinquendis repone. Minutum autem per denominationem ejus per quem divisor coæquatur dividendo, multiplicabis. Et in digitis quidem perfecta ponetur differentia; ante articulos vero, altera differentia non perfecta, scilicet uno minus, quasi rationem habens ad juxta positos, cum sint digiti et articuli. Nam solus articulus integram proponit sibi differentiam, digitus sive solus sit vel cum articulo semper integram supponit : et cum solus est digitus vel cum articulo, semper [4] ei qui ad minuta componenda seclusus est differentia [5] integra secundabitur. Et hæ quidem differentiæ, et si quis forte a maximo divisore seclusus est, significabunt quod relinquitur ex dividendis.

Cap. XIV. — QUOMODO CENTENUS CUM SINGULARI METIATUR MILLENUM ET ULTERIORES VEL MILLENUS CUM DECENIS DECENOS MILLENOS ET ULTERIORES.

Si volueris dividere millenum vel ulteriores per centenum cum singulari compositum, unum millenum in centenos dissipabis. Et rursus unum cen-

[1] L. MP. *divisorem.* — [2] L. MP. *sic.* — [3] R. V. *quod.* — [4] L. MP. omitt. *vel cum articulo semper.* — [5] Codd. omitt. *differentia.*

tenum ad minuta componenda secludes[1] et maximum divisorem reliquæ parti comparabis. Et si quid secludetur, relinquendis repones. Minutum autem, ut in superiori capitulo, multiplicabis, reliquaque omnia vel quæ secluduntur, vel quæ pro differentia adhibentur, ordinabis. Rursusque easdem differentias, ac si qui forte seclusi sunt, per denominationem propositi dividendi multiplicabis. Ac iterum eadem regula deduces usque ad extremas differentias. Et in millenis divisoribus cum decenis ad decenos millenos et ulteriores quasi eamdem rationem servabis.

Cap. XV. — quot divisores sint in quolibet dividendo.

Si volueris nosse quot divisores sint in quolibet dividendo, articulos a quibus denominationes fiunt multiplicationis secundabis ad digitos, et si augmento[2] eorum articuli provenient[3], reflectes ad articulos; et si in singularibus pares divisoribus provenerint, totidem unitates collectionibus aggregabis. Igitur et in denominationibus a toto. Et a partibus, quæ sunt a secundis et tertiis et quartis, et deinceps, secundum eamdem rationem. Pro extremo divisore unitatem constitues. Et sicut in centenis et millenis quod ab uno exsuperat per denominationem totius summæ multiplicatur[4], sic divisores per denominationem totius dividendi multiplicabuntur : sed[5] in ipsis tantummodo centenis et millenis. Simplex decenus divisor centeni vel milleni, et ultra compositorum, denominationes mittit ad tertias, id est[6] ad tertium locum ab eo quem dividit, scilicet in colligendis divisoribus. Centenus milleni divisor ad quartas, millenus ad quintas, centenus vel millenus divisores[7] sui, et compositi, uno relicto, denominationes suas[8] mittunt ad extremos digitos.

Cap. XVI.[9] — de protensione quarumdam mensurarum terræ.

Digitus est minima pars agrestium mensurarum.
Uncia habet digitos tres.

[1] Codd. *seclusus est.* — [2] R. V. MP. *argumento.* — [3] Codd. *proveniens.* — [4] L. MP. *multiplicabitur.* — [5] Codd. omitt. *Sed..... millenis.* — [6] Codd. omitt. *id est..... divisoribus.* — [7] R. V. *divisoris.* — [8] Codd. omitt. *suas.* — [9] Codd. R. 1403. L. et MP. omitt. hoc caput quod reperitur in Codd. 1661.

Palmus in quatuor protenditur digitos.

Pedem sedecim metiuntur digiti.

Passus quinque pedum mensuram sortitur.

Pertica duos passus, videlicet decem pedes, explicat.

Passus centum et viginti quinque stadium absolvunt.

Stadia octo milliarium præstant.

Mille passus, id est milliarium et dimidium, leucam[1] faciunt habentem passus mille et quingentos.

Duæ leugæ, sive milliaria tria, restam efficiunt.

Ambitus totius terræ ducentorum quinquaginta duorum millium stadiorum absolvitur, quæ faciunt leugas Gallorum viginti et unam, per duodecim divisis eisdem stadiis; milliaria triginta unum et quingenta, per quinquaginta divisis eisdem stadiis. Passus tricies et semel, mille millia et quingentos pedes (centies vicies et quinquies multiplicatis eisdem stadiis); centies quinquagies et septies mille (passibus) millia et quingentas uncias (quinquies multiplicatis) millies octingenties (pedibus), nonagies mille millia (duodecies multiplicatis) mille millia. Digitos quinque millia, sex centies septuagesies et unum mille unciæ per tres multiplicatæ.

[1] *Quidam leugam vel leuvam legunt* (Gloss.).

LIBER ABACI[1]

INCIPIT PRÆFATIO LIBRI ABACI QUEM JUNIOR BERNELINUS EDIDIT PARISIIS[2].

DOMINO AMELIO BERNELINUS SUUS ÆTERNÆ FELICITATIS MUNUS.

Mirari, Pater sancte, non desino exactionis tuæ instantiam, quod[3] me opus aggredi cohortaris multo doctioribus formidandum, et quasi in eorum reprehensione a quibus est vestigatum diligentissime. Cogis enim et crebris pulsas precibus ut tibi multiformes abaci rationes persequar diligenter negligentia quidem apud nos jam pene demersas, sed a domino papa Gerberto quasi quædam seminaria breviter et subtilissime seminatas. Bonus hic quidem quem imponis et utilis labor, sed ridiculosa præsumptio. Quis enim me tantum onus subire videret, qui in risum confestim non erumperet? Nam certe illud de me clamaretur merito quod dicitur : *Parturiunt montes, nascetur ridiculus mus*. Quod si tibi tædium non esset, harum fervore, Lotharienses expetere, quos in his ut cum maxime expertus sum florere, ut[4] si domini papæ regula de his subtilissime scripta tantum sapientissimis non esset reservata, frustra me ad has compelleres scribendas. Quod enim doctissimorum virorum judicium comprobavit, id, sicut ille ait[5] interpres egregius, dignum est nostro silentio comprobari. Nunc vero quia et hos tibi tædium est adgredi, et me tibi per omnia condignum est obsequi, non est consilium tuum omittere imperium. Verum tamen sane incertum est mihi utrum sit difficilius aut arripi quod jubes aut negari quod tam grave imminet. Nam neque tibi jubenti abnuere animus noster est, et operis magnitudinem ita nostræ formidant vires, ut ante sperent incepta turpiter deserere quam graviter perficere. Ad hoc etiam accedit quorumdam improbitas qui nihil recipiendum autumant nisi quod sacraverit Libitina, quique quod assequi nolunt venenoso dente, tanquam setiger hyrcus, lacerare non omittunt. Quos equidem existimo non ex

[1] Vid. Codd. Par. 7193. Reg. Vat. 1661. MP. 491. Rat. Oxf. — [2] MP. *Parisius*. Hæc præfatio deest in Codd. Par. et Rat. — [3] MP. *qui*. — [4] MP. *et*. — [5] MP. *ait ille*.

vero judicio quæ damnant damnare, sed invidiæ livore ignota [1] blasphemare. Contra quæ duplex mihi restat solatium : quia et tu, qui venerandus sacerdos et monachus es, facere jubes, et his scorpius cum caudæ suæ aculeo victus abscedet quibus forsitan hoc nostrum opus, Deo juvante, perficietur [2].

Hoc autem suppliciter a te [3] exposco, ut, privata lectione contentus, librum non efferas ut fastidiosis cibum ingeras; sed pure et desiderabiliter petentibus charitative impendas, eorumque vites aspectum, qui tantum judicare, sed si forte rogarentur nil agnoscerent fingere. Igitur hæc præsens præfatiuncula quid sequens operis ordo demonstret nunc jam pronuntiet.

Prima libri series abaci tabulam tibi ostendet. Hoc autem ideo facere proposui non quod priscos emendare præsumam, sed qui forte hunc libellum sibi legendum sumpserunt [4] quid ad mediocrem intelligentiam expectare debeant in hoc reperire possint. Deinde apponemus ipsos caracteres et [5] quo modo hi numeri quos digitos vocamus se vel alios metiantur. Neque enim potest servari aliter abaci dignitas nisi horum ad invicem dimensio [6] plenissime sit cognita, et frustra mensa præparetur si quod dulce degustetur nil superapponatur. Nec non etiam addemus in quamlibet numerorum quantitatem multiplicandi regulam. Quibus dispositis, adscribemus eorum simplices compositasque divisiones non confuse, Deo juvante, nec justo brevius scriptas, nec ut quædam ex quibusdam taxentur difficultates [7], sed ad intelligentiam legentium para fide conquisitas. Dicemus etiam [8] de unciis et minutiis quorum notitia multum est, ut ita dicam, generosa minimeque respuenda. Eorum etiam addemus multiplicationem, simplicem quoque ac compositam divisionem. Postremus [9] vero addetur Victorii calculus, cujus tandem descriptio finem dabit volumini nostro.

De cujus operis summo labore tunc magnum præmium feram si tuis lectorumque precibus impertiar, tuæque petitioni satis fecisse videar. Quod si satis fecisse non videar, tu tamen in Christo valeas per seculorum secula. Amen.

(Explicit præfatio.)

[1] MP. *incognita*. — [2] MP. *proficiet*. — [3] MP. *a te suppliciter*. — [4] MP. *sumpserant*. — [5] Rat. omitt. *et*. — [6] MP. *divisio*. — [7] Rat. *difficulter*. — [8] Rat. *et tamen*. — [9] Rat. *Postremo*.

QUOMODO FIAT ABACI TABULA.

Abaci tabula, diligenter undique prius polita, ab geometris[1] glauco pulvere solet velari, in qua describunt etiam geometricales figuras. Sed quia nondum eo celsitudinis paramus prorumpere, has impræsentiarum volumus omittere, et quibus modis ad præsentis propositi sufficientiam designetur, ostendere. Tabula, ut prætaxatum est, diligenter undique prius polita, per XXX dividatur lineas, quarum tres primas unciarum minutiarumque dispositioni reservamus, reliquarum vero XXVII, per ternas in[2] ternas, hæc certa mensurandi proveniat regula : primam de tribus lineam circinus in hemisperii modum teneat amplexam; major autem circinus duas reliquas amplectatur; sed easdem tres maximus complectatur pariter. Harum igitur descriptionis exemplum per ternas in[2] ternas, sicut diximus, usque in infinitum, si libet[3], transferantur. Cur autem sic complectantur, de me ad præsens sic accipe : primam de tribus lineam ideo solam circinus tenet amplexam, quia sibi eam delegit unitas propriam sedem, quæ a nulla progrediens, omnium numerorum sola naturale sortita est principium. Et quæcumque linea caractere unitatis, id est elemento I, fuerit annotata, hac eadem causa sola circino manebit comprensa. Nam sicut unitas in centeno principium est, ita et[4] millenarius in centeno milleno quodam modo diligenter intuenti esse videbitur. Duæ vero reliquæ idcirco uno tenentur complexæ, quia denarius in se ductus, cujus secunda[5] sedes est, centenarium tertiæ possessorem supplet. Tertius autem ideo ternas simul amplectitur, quia jam amplius progrediendi quadam ratione finis excluditur; et exinde graduum ordinem ut in circinis sic quoque in articulis custodiri diligenter, non latebit. Omnis enim numerus aut in his[6] resolvitur aut per hos ad augmentum progreditur; et hac eadem causa per omnem abaci tabulam omnes eædem præscribantur litteræ, id est C, D, M, S, hoc modo : C super centenum, D super denum, M super unitatem, sive ut monos designet, sive ut mille significet; cui supponatur S singulare significans. Nam, sicut bene nosti, cuncta vis multitudinis ab uno progressa ter-

[1] Par. *geometrixis*. — [2] MP. *et*. — [3] Par. Rat. omitt. *si libet*. — [4] Par. Rat. omitt. *et*. — [5] Par. Rat. omitt. *secunda*. — [6] Par. Rat. *hos*.

mino, ad infinita progressionis augmenta concrescit. Quam infinitatem philosophia respuens, delegit sibi finire terminum quantitatis et hæc solummodo nomina finxit. Et sicut multiplicatione primæ unitatis secunda unitas, id est denarius, excrescit, sic ejusdem secundæ unitatis multiplicatione, tertia unitas, id est centenarius, exsurgit. Et tunc quodam modo ad primam redit unitatem, non dico re, sed caractere. Nam sicut prima unitas notatur per elementum I, ita millenarius primus per idem I, superaddito tantum titulo. Et sicut[1] secunda unitas assignatur per elementum X, ita decenus millenus per idem X, superaddito tantum titulo. Et quemadmodum tertia unitas, id est centenarius, inscribitur per elementum C, sic centenus millenus per idem C, superscripto tantum titulo. Et ita semper usque in infinitum progredientes, millenarii M littera prænotati super notentur iisdem litteris quibus prima, secunda et tertia unitas, id est C, D, S.

Nunc autem quibus numerorum quantitatibus quæque lineæ præsignentur apponere ne gravemur. In qua re nullus miretur si plura numerorum adverbia dixerimus, quia vix humanus spiritus sufficit ad hæc proloqui, tanta sese numerorum quantitas fundit. Sed ad intelligendum mentis adhibeatur vigilantia, et ad distinguendum diligentia.

Prima linea, ut diximus, unitate signetur ita : I; secunda, X, id est deceno; tertia C, id est centeno; quarta elemento Ī, super addito titulo, id est milleno : quinta elemento X̄, super addito titulo, id est deceno milleno. Sexta elemento C̄, super addito titulo, id est centeno milleno. Septimam vero hæc elementa præsignent, additis titulis, M̄ Ī mille millia. Octavam hæc X M̄Ī, additis tantum titulis super[2] M et I, id est decies mille millia. Idque in omnibus cavendum volumus ut his elementis X et C posthac superaddantur tituli, omnibus ceteris generaliter superadditis. Nonam hæc C M̄Ī, id est centies mille millia. Decimam hæc M̄ M̄Ī, id est millies mille millia. Undecimam hæc X̄ M̄M̄Ī, id est decies millies mille millia. Duodecimam hæc C̄ M̄M̄Ī, id est centies millies mille millia. Terciam decimam hæc M̄ M̄M̄Ī, id est millies millies mille millia. Quartam decimam hæc X̄ M̄M̄M̄Ī, id est decies millies millies mille millia. Quintam decimam hæc C̄ M̄M̄M̄Ī, id est centies millies millies mille millia. Sextam decimam hæc

[1] Par. omitt. *Et sicut...... quemadmodum.* — [2] Par. omitt. *super.*

M̄ M̄M̄M̄Ī. Septimam decimam hæc x M̄M̄M̄M̄Ī. Octavam decimam hæc c M̄M̄M̄M̄Ī. Nonam decimam hæc M̄ M̄M̄M̄M̄Ī. Vicesimam hæc x M̄M̄M̄M̄M̄Ī. Vicesimam primam hæc c M̄M̄M̄M̄M̄Ī. Vicesimam secundam hæc M̄ M̄M̄M̄M̄M̄Ī. Vicesimam tertiam hæc x M̄M̄M̄M̄M̄M̄Ī. Vicesimam quartam hæc c M̄M̄M̄M̄M̄M̄Ī. Vicesimam quintam hæc M̄ M̄M̄M̄M̄M̄M̄Ī. Vicesimam sextam hæc x M̄M̄M̄M̄M̄M̄M̄Ī. Vicesimam septimam hæc c M̄M̄M̄M̄M̄M̄M̄Ī.

Cur autem hæc duo elementa x et c titulis nolumus insignire, id causæ est, quia novimus omnes abaci lineas decuplo vinci vel vincere, primamque de tribus tertiam centuplo superare.

Quibus præsignatis a prima [1] priori linea usque ad primæ vicesimam septimam, quatuor trahantur lineæ æquali spatio differentes inter se, quarum prima primus trames, ultima vero quartus nuncupabitur, duarum autem mediarum secunda secundus, tertia tertius nominabitur. Quod quare statuerim diligenter intuentem non latebit cum ad divisiones venerit.

His igitur expeditis, ad ipsos caracteres veniamus, et quibus figuris prænotentur, ascribere properemus. Unitas, quæ primus caracter dicitur, sic [2] figuratur 1 sive per græcum A alfa. Binarius autem, vel ita [3] ϭ vel per græcum B. Ternarius autem, ita Ƶ sive per græcum Γ gamma. Quaternarius ita ꝑ sive per græcum Δ delta. Quinarius ita Ϥ sive per græcum he E. Senarius ita ᒪ sive per græcum Σ. Septenarius ita Λ sive per græcum Z. Octonarius ita 8 sive per græcum heta H. Novenarius vero sic figuratur ᔓ sive per græcum teta Θ.

Hi [4] ergo digiti si se sua numerositate alterutrum metiantur, habebimus multiplicationes XXXVI horum incursione, quarum notitia et facilitatem pariet computandi et dignitatem servavit abaci, hoc modo.

Semel	II	II	Semel	VI	VI
Semel	III	III	Semel	VII	VII
Semel	IV	IV	Semel	VIII	VIII
Semel	V	V	Semel	VIIII	VIIII

[1] Par. add. *linea*. — [2] Par. omitt. *sic*. — [3] Par. Rat. omitt. *ita*. — [4] Par. Rat. *Hii*.

Bis III	VI	Quater VI	XXIV
Bis IV	VIII	Quater VII	XXVIII
Bis V	X	Quater VIII	XXXII
Bis VI	XII	Quater VIIII	XXXVI
Bis VII	XIV	Quinquies VI	XXX
Bis VIII	XVI	Quinquies VII	XXXV
Bis VIIII	XVIII	Quinquies VIII	XL
Ter IV	XII	Quinquies VIIII	XLV
Ter V	XV	Sexies VII	XLII
Ter VI	XVIII	Sexies VIII	XLVIII
Ter VII	XXI	Sexies VIIII	LIV
Ter VIII	XXIV	Septies VIII	LVI
Ter VIIII	XXVII	Septies VIIII	LXIII
Quater V	XX	Octies VIIII	LXXII

Sed cum per hos omnis abaci numerositas ministretur, ex præsignatis oportet reminisci omnes ejus lineas, ut diximus, decuplo superare vel superari, ac per hoc nunc hos constitui ut digitos, nunc vero ut articulos. Idque de omnibus generaliter tenendum est, quia singularis quemcunque multiplicaverit, sive decenum, sive centenum, sive millenum vel ulteriores, in eodem ponet digitum, in secundo articulum. Et quemcunque decenus multiplicaverit, in secundo ab illo ponet digitum, in tertio articulum. Et quemcunque centenus multiplicaverit, in tertio ponet digitum, in quarto articulum, sicque per reliquos usque in infinitum potest ascendendo progredi.

Si igitur singularis decenum multiplicaverit, dabit unicuique digito decem, et omni articulo centum; si centum dabit unicuique digito centum, et omni articulo mille. Si vero decenus centenum multiplicaverit, dabit unicuique digito mille, et omni articulo decem millia. Et si singularis millenum, dabit unicuique digito mille, et omni articulo decem millia. Si decenus millenum, dabit unicuique digito decem millia, et omni articulo centum millia. Si centenus millenum, dabit unicuique digito centum millia, et omni articulo mille millia. Quod si decenus, dabit unicuique digito mille millia, et omni arti-

culo decies mille millia. Et si singularis millies millenum multiplicaverit, dabit unicuique digito mille millia, et omni articulo decies mille millia. Ex quibus colligitur idem valere millenum singulari multiplicatum, quod deceno centenum, et millies millenum singulari multiplicatum, quod deceno centenum millenum.

Ut igitur multiplicandi regula uno exemplo facilius appareat, proponatur numeri cujuslibet quæstio, hæc que sit hujusmodi : proposita una turri quæ xii tantum contenta fenestris, in harum unaquaque xii stratus habeat, quorum unusquisque, susceptis xii viris, eorum unusquisque[1] mulieres totidem habeat, quarum quæque xii lactet infantes. Quæratur ad cujus numerositatis perveniant[2] quantitatem per multiplicationis regulam. Quod fiat tali modo : in quarto deceni tramite, tibi denarium ad denominationem sumito; binarium quoque similiter in singularis quarto. Quid vero sit denominatio posterius demonstrabo. Quibus sumptis, statuatur alter duodenarius in primo tramite singularis et deceni[3] per denominationes multiplicandus, hoc modo : bis duo, iiii; in secundo singularis tramite. Quemcunque enim singularis multiplicat, in eodem ponit digitum quem multiplicat. Bis unus, ii; in deceni secundo. Semel duo, in ejusdem eodem, ii. Quemcunque enim decenus multiplicat, in secundo ab illo ponit digitum. Semel unus in centeni secundo, unus. Duodecim igitur fenestræ in se ductæ, cxliiii stratus reddent sua incursione. Quos si a secundo in primo tramite loces, eisdem denominationibus modo simili[4] multiplicandos, habebis horum incursione ī dccxxviii viros. Quibus simili modo permutatis eisdemque denominationibus multiplicatis, reddetur mulierum numerus x̄x̄ dccxxxvi. Quibus simili modo diductis, habebitur numerus infantium c̄c̄x̄l̄v̄īīī dccccxxxii. Quibus omnibus in unum redactis turris fenestrarum, stratuum, virorum quoque ac mulierum nec non infantum reddetur numerus c̄cl̄x̄x̄ī ccccliii[5].

His igitur expeditis finem statuamus primo volumini, ut spiritum[6] recreantes ad metiendum iter simus valentiores.

Explicit liber I.

[1] MP. *uniuscujusque.* — [2] MP. *proveniunt.* — [3] MP. *decem.* — [4] MP. *simplici.* — [5] MP. lii. an xl.? — [6] Par. *spem.*

INCIPIT LIBER II DE SIMPLICI DIVISIONE.

[1] Licet me multum terreat, Pater mi et magister, labor quem, te adhortante, suscepi, tamen quia de multiplicatione quod potui tibi sub brevitate perstrinxi, idem de simplici divisione in præsenti tractatu non differam præsumere. Nam vires quas imperitia denegat charitas ministrat, et quantum me terret operis labor, tantum e contra tui amoris confirmat valitudo. Sed cum disputantem de numerorum abaci divisione plura expediat præmittere, quæ præmittenda æstimo prius expediam quam ad divisionem veniam, ut, his rite expeditis, cum ad eam veneris nullis ambagibus perturberis.

Hæc autem sunt videlicet : quemadmodum se habeant numeri ad numeros et cur in abaco ponatur differentia, quasque in totum aut dividendorum partes divisor ad denominationem sumat et cetera alia quæ ex his suæ rationis eliminatione sunt dirivantia ; e quibus non quod profundior veritas habet, sed quod nostra mens cudere valet à me precor expectes; et si in aliqua horum disputatione me veritas præterierit, nullius me notes macula criminis; nam neque tibi de me quicquam tale spopondi, nec librorum quempiam penes me habui in quo de his ad votum recuperare potuerim. Jam nunc igitur ad proposita veniamus.

In partitione numerorum abaci, quemadmodum se singulares in subtractionibus et collationibus habent ad singulares, sic quodam modo deceni ad decenos, centeni ad centenos, milleni ad millenos, et reliqui ad se ipsos. Et quemadmodum singulares se habent ad decenos, centenos, millenos [2] sic deceni ad centenos, centeni ad millenos, utraque compositi ad ultra compositos. Cui etiam illud addendum censeo, quod, ut diximus, omnes abaci lineæ decuplo superant aut superantur. Sed plerumque numerus in his quæritur qui nec decuplo superat, nec superatur, sed duplo, aut triplo, aut eo amplius. Oportet igitur, si singularem per singularem aut decenum per decenum dividere tentaveris, secundum denominationem eorum singulares

[1] Par. omitt. præfat. *Licet.... veniamus.* — [2] Par. omitt. *centenos, millenos.*

singularibus subtrahi, ut in posterioribus apparebit. Et si per singularem decenum, aut centenum, aut millenum, vel deceno centenum aut millenum, aut ulteriores, necesse est differentiam divisori ad[1] denarium usque supponi, quæ integra dividendi denominatione multiplicata, eundem suæ ipsius denominationis quantitate vicibus metiatur.

Dico autem denominationem, numerum a quo quilibet denominatur, ut bis IIII, VIII, denominatio binarius, differentia[2] quaternarius, divisor senarius[3], dividendus vero octonarius. Hanc autem idcirco supponendam necessario autumamus, quia divisor ei copulatur, cum in denarium usque concreverit.

Quo ordine, quibusque partibus, dividendus ad denominationem sumatur, hac sola comite demonstratur. Nam cum denominationes aliæ sint à toto, aliæ a partibus, cum ipse divisor differentiæ copulatus ad denarium usque pervenerit[4], in quemcumque ordinem exilit, in ipso tenet vicem[5] primi singularis. Sed primus singularis habet rationem ad integram dividendi denominationem : licet igitur nobis generaliter concludere, in omni simplici divisione, si divisor differentiæ copulatus secundam lineam, hoc est decenum attigerit, in ea primi singularis vicem tenens, totum dividendum in secundam lineam, hoc est in singularem, locabit ad eam quæ dicitur a toto denominationem. Et si tertiam, idest centenum, attigerit, in tertiam, hoc est in singularem, dividendum ad denominationem revocabit. Et si quartam, in quartam; si quintam, in quintam. Unde licet nobis etiam aliter idem colligere, quia, si in prima, hoc est in singulari, fuerit dividendum ad denominationem secundabit; si in secunda, tertiabit; si in tertia, ut ita dicam, quartabit; et, ut breviter idem[6] complectar, una semper plus linea quam ipse post se habeat, descendent dividendi sive unus, sive plures, ad denominationem. Et quicumque articuli ex differentiæ et denominationis multiplicatione provenerint, sedes dividendorum occupantes, propria denominatione positaque differentia, eousque diminues, quousque ad eandem ipsi deveniant divisorque lineam. Digitos autem digitis aggregabis; et si hac congestione articuli provenerint, hac

[1] Par. *aut.* — [2] MP. omitt. *differentia quaternarius.* — [3] MP. *quaternarius* pro *senarius.* — [4] MP. *pervenit.* — [5] MP. *vice.* — [6] Par. *inde.*

eadem ratione usque ad solos digitos dissipabis. Ubi vero ad eandem, ut dictum est, lineam devenerint, eos ac divisorem conferes ad invicem. Si divisor major fuerit, in suo [1] loco de dividendis maneant superflui. Sin autem divisore majores extiterint, totiens pro his sublatis unitas ad denominationem sumatur, quotiens in his divisor habere perpendetur. Et si quid superfuerit, ut de dividendis superfluum inibi reponatur. Quod si æquales extiterint, dentur ad denominationem unitati.

Sed quæri solet qua vi post se numerum majorem ipse divisor [2] trahat ad denominationem. Ex qua re quid sentiam sic accipe : quocumque modo fit multiplicatio, semper se [3] habet ad augmentum quantitatis ipsa denominatio ; in divisione vero redit augmentum quantitatis ad diminutionem denominationis, secundum superius partim dictam divisoris differentiæque [4] demonstrationem ; hac igitur vi, hac quoque ratione divisor dividendum, hoc est majorem numerum et quem bis, aut ter, aut quotiens libet ex sui differentia metitur, trahit ad denominationem.

Atque hæc hactenus de denominationibus quæ a toto dicuntur, quoniam has ad præsens propositum sufficere arbitramur. De his autem quæ sunt à partibus, in præsentiarum dicere omittamus. Cum enim ad compositam divisionem venerimus, de his convenientius disputabitur. Nunc autem de simplici.

Simplex idcirco dicitur divisio hæc de qua nunc dicere contendimus, quod unus divisor præponitur, plures vero aut unus dividendi supponuntur. Dividantur itaque DCLXVIII, divisore senario, hoc modo : statuatur in primo singularis tramite divisor senarius, cui supponatur quaternarius differentia, ut in denarii limitem usque concrescant ; statuantur etiam dividendi senarius in secundo centeni tramite, alter senarius in eodem deceni, octonarius vero in secundo singularis. Quibus supponantur etiam et ipsi in tertio tramite, ad priorem modum, ut his ad denominationem sumptis, eorumque prioribus suo loco manentibus, qui numerus ad dividendum fuerit propositus, facilius retinere valeamus. Quia ergo differentiæ copulatus divisor [5] secundam lineam, id est decenum, attingit, in ea vicem tenens primi singularis, sume tibi totum

[1] MP. *hi suo*. — [2] Par. omitt. *divisor*. — [3] P. omitt. *se*. — [4] Par. omitt. *que*. — [5] Par. omitt. *divisor*.

senarium a tertio centeni tramite, et eum ad integram denominationem secundato in deceni quarto; per quam multiplica divisoris differentiam, hoc modo : sexies IIII, XXIV, hoc est binarium in centeni tertio, quaternarium autem in deceni [1] eodem.

Quemcumque enim decenus multiplicat, in secundo ab illo ponit digitum, in tertio articulum. Rursus sume tibi binarium a centeno, et eum, sicut prius, ad denominationem secundato : per quam multiplica divisoris differentiam hoc modo : bis IIII, VIII, cum reliquis in deceni tertio. Quos si simul copulaveris, idest senarium, quaternarium et octonarium, habebis numerum XVIII unitatibus distentum, hoc est unitatem in centeni tertio; octonarium autem [2] in deceni eodem. Rursus sume tibi unitatem a centeno et eam etiam [3] priore modo ad denominationem secundato; per quam multiplica divisoris differentiam ita : semel IIII, IIII, in deceni tertio. Quos si residuo octonario copulaveris, duodenarium corpus habebis, hoc est unitatem in centeni tertio, binarium autem in deceni eodem. Rursus sume tibi unitatem a centeno, et eam ad denominationem secundato; per quam multiplica divisoris differentiam, hoc modo : semel IIII, IIII in deceni tertio. Quos si residuo binario copulaveris, senarium in eodem habebis. Rursus ergo eum tibi sume a suo loco, et eum in singularis quarto ad denominationem secundato; per quam multiplica divisoris differentiam ita : sexies IIII, XXIV, hoc est binarium in deceni tertio, quaternarium autem in singularis eodem. Singularis enim quemcumque multiplicat, in eodem ponit digitum, in secundo articulum. Rursus sume tibi binarium a deceno, et eum ad denominationem secundato : per quam multiplica divisoris differentiam, hoc modo : bis quatuor, VIII, in singularis tertio. Quos si duobus reliquis, id est [4] octonario et quaternario, copulaveris, XX, hoc est in deceni tertio binarium habebis. Quem tibi sume a suo loco, et eum priore modo ad denominationem secundato; per quam multiplica divisoris differentiam, hoc modo : bis IIII, VIII, in singularis tertio. Quia ergo secundare amplius non potes, sublata differentia, confer divisorem dividendo, uter eorum major habeatur divisor aut dividendus. Sed divisorem

[1] MP. *decem.* — [2] Par. omitt. *autem.* — [3] MP. omitt. *etiam.* — [4] Par. *idem* pro *id est.* Rat. *vel idem.*

dividendus superat binario ; restat igitur ex ante collectis, ut unitatem singularis denominationibus concedas, et in [1] ejusdem tertio binarium de dividendis superfluum reponas. Quibus peractis, pervidendum [2] est quid [3] simul copulatæ compleant denominationes, ut earum quantitate concludamus divisorem dividendos dividere. Sed si senarium binosque binarios unitati conjunxeris, cum reliquis deceni denominationibus unitatem habebis; et in eodem singularis alteram collocabis. Quod si senarium binarium, duasque unitates supervenienti unitati copulaveris, in quarto centeni unitatem locabis, in eodem vero deceni alteram revocabis. Conclude ergo DCLXVIII, centies undecies divisore senario dividi [4], de ipsis duobus superfluis.

Quod si an recte partitus sis ipsa ratione numerorum probare contendis, tali argumento comprobabis [5] : multiplica denominationibus divisorem, et si ex hac multiplicatione duobusque superfluis æquus prioribus dividendis numerus excreverit, feliciter egisti : si non, contra. Sed divisor singularis denominatione multiplicatus, superfluo quoque binario copulatus, priori octonario æqualis redonatur. Similiter quoque deceni denominatione ductus, secundo senario redditur æquus. Et si idem per centeni denominationem feceris, tertium senarium integre reparasti. Vides ne quod ex hac multiplicatione duobusque superfluis æquus prioribus dividendis numerus excreverit? Feliciter igitur egisti.

Ad hunc modum per omnem simplicem divisionem dividendi nulla erroris nebula obviabit ; nisi cum talis numerus fuerit propositus, ut in eandem lineam divisor incidant et dividendus. Nam cum in ea divisione cum differentia, hæc generalis superius præmissa sit regula , ut semper una plus linea quam divisor post se habeat , dividendus ad denominationem dirivetur, id per eam quæ sibi divisorem et dividendum in una eademque statuit linea fieri non posse , cuivis patet manifestissime. Quo autem ordine quaque ratione hujus modi fiat divisio, posterius demonstrabo, si prius paululum quoddam adhuc de differentia dixero. Solet enim quæri cur ita nuncupetur, sed hæc idcirco, ut autumamus, differentia nuncupatur, quia cum sua divisoris quo-

[1] Par. omitt. *in.* — [2] Par. *dividendum.* — [3] Par. *quod.* — [4] MP. Par. *dividendi.* — [5] Par. *comprobaris*

que demonstratione denominatio sumpta, sua quantitate dividendo divisorem subtraxerit, qui adhuc divisioni debeatur, vel quid [1] integer dividendus a divisore ter, vel quater, vel quotiens libet sublato differat, hac ejusdem denominationis quantitate mensa manifestissime monstratur. Atque hæc de differentia.

Nunc autem ad eam quam promisimus quamque sine differentia nominari volumus, propere veniamus. In hac namque nullus numerus potest præponi [2], quem certa ratione si ad eum quilibet hujus tamen conscius divisionis dividendum proruperit, facilius dividere non possit. Ex qua re claret hanc quasi dominam dividere, cui dividendi quidlibet æqua patet potestas; illam cum differentia quasi famulam, cui nunc in uno dividendi licentia datur, in alio denegatur: hæc nullius [3] fulta solamine suis viribus nititur, in nullo unquam deficit, nulla intercapedine secluditur; illa quasi debilis ad tempus dividens sibi sociam semper precatur differentiam. Merito itaque ad hanc unanimiter debemus confluere. Neque nunc dico ut, illa spreta, hanc adipisci contendamus; sed ut utrique opera detur. Multi enim dividere noscunt per illam, qui in hac, crede mihi, ne [4] dubitant. Sed antequam ad eam veniamus, quædam præmittenda æstimo; quibus memoriæ mandatis, omnis dividendi difficultas [5] absit.

Hæc autem sunt quomodo divisor suo ordine amoveatur, et qua collatione dividendo sive uni, sive pluribus conferatur; et ubi denominationes poni debeant [6]. Ac primum a divisore simulque a collatione conveniens sumatur exordium. Dividendis, ut supradictum est, dupliciter dispositis, si divisor ac dividendus æquali caractere fuerint insigniti, a sua in primi dividendi linea transmutabitur, et in primo tramite præponetur. Quorum collatio erit ut ad digitum de digito; sicut enim habent se singulares ad singulares, sic quodam modo deceni ad decenos, centeni ad centenos, et reliqui ad se ipsos, ut posterius demonstrabitur, cum DCLXVI senario dividentur. Et si majore caractere dividendus quam divisor fuerit insignitus, ad hunc eundem modum et transmutatus divisor præponetur, et dividendo conferetur. Quod tunc demum vi-

[1] Par. Rat. *quod.* — [2] MP. *proponi.* — [3] Par. *illo.* Rat. *illius.* — [4] MP. *nec.* — [5] Par. Rat. *facultas.* — [6] MP. *debeantur.*

debitur, cum DCCC LXXXVIII dividet quinarius. Si vero majore divisor quam dividendus fuerit annotatus, tunc non [1] simili modo, ipse transmutabitur, sed a suo remotus ordine, una linea locabitur post dividendum, cui conferetur. Quorum collatio erit ut ad articulum de digito. Sicut enim habent se singulares ad decenos, sic deceni ad centenos, centeni ad millenos, et ceteri ad ceteros. Quod etiam [2] videbitur cum CCCXXXIII senario dividentur. Nunc de horum medio, id est de his in quibus, nec omnes signentur majore caractere, nec omnes minore. Si quando numerus ad dividendum fuerit propositus, in quo et dividendi majore nunc signetur caractere, nunc vero minore, tunc non semper æquali modo transmutabitur divisor, sed superiorum rationem [3] vicissim custodiens nunc in eamdem, nunc post eamdem rogabit præpositionem et eorum collatio nunc ut ad digitum de digito, nunc vero ut ad digitum de articulo; quod satis ipsa ratio declarabit, dum hujus modi numerus paulo post dividetur.

Hæc hactenus de divisoris transmutatione, et ad eum dividendi collatione, prout potui, tibi [4] breviter perstrinxi. Nunc vero de denominationibus, quo loco statuantur, brevis et certa ratio conquiratur, et ad communem dividentium utilitatem, in medio conferatur. Quæ sit hujus modi : quantiscumque vicibus divisor extiterit digitus, ut in his superioribus, semper in una eademque linea denominatio derivabitur, in qua et divisor a pristino motus ordine fuerit præpositus. Et hoc universaliter in divisionis hujus numeris dictum accipiatur. Si vero fuerit articulus ut [5] x, aut xc, semper in secunda a divisore linea denominatio statuetur. Et hoc plenarium usque ad centenum. Quod si forte divisor hoc tanto quantitatis cumulo fuerit donatus, ut pote si quilibet numerus dividi quæratur per centenum aut nongentos, in tertia a divisore linea statuetur denominatio. Et hoc usque ad millenarium. Si autem mille divisor habuerit, in quarta a se linea denominationem locabit : et hoc usque ad x millia. Sicque in infinitum procedendo, si secundum gradus [6] articulorum una linea post divisorem concreverit, nullus dividendi error oberit. His ita præmissis, in ceteris diutius morandum non arbitror, quin jam

[1] Par. Rat. *in*. — [2] MP. *Quod tunc etiam*. — [3] Par. omitt. *rationem.... nunc in eadem*. — [4] Par. omitt. *tibi*. — [5] Par. *et* pro *ut*. — [6] MP. *gradum*.

nobis se conferat domina divisio. A primo itaque proposito incipiatur numero.

In primo singularis tramite statuto divisore senario, dividendis vero, hoc est DCLXVI, superiori exemplo dupliciter dispositis, ipsum divisorem a suo loco remove, et in primi dividendi lineæ primo tramite præpone. Quos simul conferens in ejusdem quarto dividendi, eorum æqualitatem unitati concede ad denominationem. Qua concessa, simili modo præpone divisorem secundo dividendo. Quos simul conferens, pro eorum æqualitate in linea eadem unitatem habebis ad denominationem. Quod si idem ad tertium transtuleris, in quarto singularis unitatem habebis; et [1] tibi propositus numerus tali modo citissime dividitur. Partitur namque divisor dividendos centies undecies, ut subjectæ monstrant denominationes. Quod si his parum creditur, superius argumentum divisionis cum differentia in hanc quoque pari ratione transferatur. Id enim si transtuleris, rectissime divisum esse hinc facile comprobabis. Nunc autem ad secundum numerum divisio transferatur.

In primo singularis tramite, quinario divisore statuto, dividendis vero his [2] DCCCLXXXVIII superiori modo dupliciter dispositis, ipsum divisorem a suo loco remove, et in primi dividendi lineæ primo tramite præpone. Quos [3] simul taliter conferto. Quinarius quoties est in octonario? Responsio : semel, et supersunt III. Dabis igitur in centeni quarto unitatem denominationi ; tres vero qui supersunt, in eodem occupabunt, sublato quinario, sedem dividendorum. Sed quia divisoris et dividendi ternarii in eadem linea collatio est incongrua,(non enim ita conferes ut dicas : quinarius quotiens est in ternario?) eum a centeno in decenum locato, sicque postea conferto : quinarius quotiens est in XXX? Responsio : sexies. Dabis igitur in quarto deceni, amoto penitus diviso ternario, senarium denominationi. Quo dato, divisorem et [4] secundum quoque dividendum sic confer denuo : Quinarius quoties est in octonario? Responsio : semel, et supersunt III. Dabis igitur in deceni quarto unitatem denominationi; tres vero qui supersunt in eodem, occupabunt, sublato quinerio sedem dividendornm. Sed quia eorum et divisoris in eadem linea collatio non est congrua, eum a deceno in singularem mutato, sicque post ea conferto : quinarius quoties est in XXX? Responsio : sexies. Dabis igitur in quarto singularis.

[1] MP. *en tibi.* — [2] MP. *hoc est* pro *his.* — [3] Rat. *Quas.* — [4] MP. omitt. *et.*

amoto penitus diverso[1] ternario, senarium denominationi. Quo dato, divisorem et tertium dividendum sic confer denuo : quinarius quoties est in octonario? Responsio : semel, et supersunt III. Dabis igitur in quarto singularis unitatem denominationi; tres vero qui supersunt in eodem occupabunt, sublato quinario, sedem dividendorum. Quas quoniam[2] in eadem linea cum divisione cumferri impossibile est, nec ipse ultra digredi valet, ut ad articulum de digito fiat comparatio respice denominationes, et quid simul junctæ compleant attende, ut earum quantitate concludas divisorem dividendos dividere. Sed in quarto centeni unitatem habuisti; in deceni vero eodem senarium et unitatem qui simul juncti septenarium ponunt ibidem. Quod si singularis denominationes respexeris, in eodem ex his septenarium copulabis. Concludе igitur DCCCLXXXVIII centies septuagies septies, divisore quinario dividi, de ipsis tribus superfluis. Quod si an recte[3] partitum sit probare contendis, superiori argumento facillime comprobabis.

Nunc ad tertii numeri divisionem veniatur. In primo singularis tramite senario divisore statuto, dividendis vero, hoc est, CCCXXXIII dupliciter dispositis, ipsum remove et una linea post primum dividendum præpone. Quos tali modo invicem conferto. Senarius quotiens est in XXX? Responsio : quinquies. Dabis igitur in quarto deceni quinarium denominationi. Quo dato, in singulari a deceno divisore[4] transposito, sic secundum confer dividendum. Senarius quotiens est in XXX? Responsio : quinquies. Dabis igitur in quarto singularis quinarium denominationi. Sed si hæc ad tertium referatur speculatio, unius ad alterum congrua non erit collatio. Quia ergo dividendi limes occurrit, denominationes respice, ut earum quantitate divisorem dividendos concludas dividere. Sed in quarto deceni quinarium unum habuisti; alterum autem in singularis eodem. Concludas igitur licet CCCXXXIII, quinquagies quinquies divisore senario dividi[5], de ipsis tribus superfluis. Quod si non ita esse confidis, superiori argumento comprobes licebit.

Nunc vero quartum quem promisimus numerum talem proponamus, in

[1] MP. *diviso.* — [2] Par. *Quos quando* pro *Quas quoniam.* Rat. *Quas quum.* — [3] MP. *an recte partitus sis.* P. omitt. *an*, addit *ante* post *recte.* — [4] MP. *divisori.* — [5] Rat. *dividendi.*

quo et priorum [1] medietas consideretur, et cum articulus [2] fuerit divisor, sive aliqua linearum intercapedo ubi ipse a suo motus ordine statuatur, quandoque dividendi fiat terminus, in hoc non confuse nec indiligenter animus [3] advertatur [4]. Hic vero sit quoties per xx, m̄ xcviii dividantur. In primo deceni tramite statuto binario divisore, dividendis vero suo ordini dupliciter distributis, ipsum remove et una post primum dividendum linea præpone. Quos ita confer post illa : binarius quotiens est in denario? Responsio : quinquies. Dabis igitur post divisorem in quarto deceni quinarium denominationi. Quod cur feceris lectorem non latebit, si de denominationibus datæ superius regulæ meminerit. Quo dato, divisorem retro ducens secundo in eadem linea præpone dividendo. Quos simul ita conferto : binarius quotiens est in novenario? Responsio : quater, et unus super est. Dabis igitur in quarto singularis quaternarium denominationi; unitas vero quæ superest, sublato binario [5], occupabit ibidem dividendorum sedem. Sed quia ejus et divisoris in eadem linea collatio est incongrua, nec etiam ipse retro duci amplius potest, devenit enim usque ad proprium ordinem, restat [6] ut neque ipsius ad eam fiat collatio, neque ad tertium dividendum in singularis tertio. Quum [7] igitur dividendi terminus occurrit, respice denominationes. Sed in quarto deceni quinarium habuisti, quaternarium autem in singularis eodem; concludas itaque oportet ī xcviii, quinquagies quater per xx dividi, de ipsis xviii superfluis, quod superiore [8] argumento comprobare poteris. Atque hoc [9] de divisione simplici hoc [10] pro modulo nostræ possibilitatis. Sed ne cui forte videatur superfluum nos iiii divisiones apposuisse numerorum, sciat me idcirco potius meæ operæ plusculum devovisse, quia in his quædam quasi diversitas lateret, quam ut magnitudo operis longius procederet. Nunc autem ad compositam [11] ordine veniamus, sed id tertio volumini reservamus.

Explicit secundus [12].

[1] MP. *priorem.* — [2] Rat. *articulis.* — [3] MP. omitt. *animus.* — [4] MP. *animadvertatur.* — [5] MP. *octonario.* — [6] Rat. add. *enim.* — [7] MP. *Quoniam.* Par. *Quando.* — [8] MP *superiori.* — [9] MP. omitt. *hoc.* — [10] MP. *hæc.* — [11] Par. Rat. *ad composita ordine* — [12] Par. omitt. *Explicit secundus.*

INCIPIT [1] TERTIUS DE COMPOSITA

ABSQUE DIFFERENTIA ET CUM DIFFERENTIA [2].

Cum [3] in omni disputatione quædam disputantem expediat præmittere, quibus lectoris animus lucubratior factus quæ sequuntur prendat efficacius, si potentior divinitatis favor annuerit, animi mei sententia est, priusquam composita divisione dividamus, quomodo supponantur differentiæ, quibusque partibus, quoque ordine denominationes sumantur ostendere. Quæ quantum sint necessaria, non tam verbis explicari quam re ipsa potis est experiri. Nam ut in simplici divisione divisoris et differentiæ, ad sumendas et locandas denominationes demonstratio necessaria est, sic [4] in composita divisorum differentiarumque, monstratio ad eas [5] sumendas atque locandas est necessaria. Illa enim, quod differentiæ junctus divisor quamcumque lineam attingit, in ea vicem tenet primi singularis, primus autem singularis habet rationem ad integram dividendi, totum ad eam quæ a toto dicitur denominationem dividendum sumit; hæc quia maximus divisor expers differentiæ quamcumque lineam attingit, in ea cum aliorum supervenienti augmento secundi, aut tertii, aut quarti, aut reliquorum vicem tenet singularium; secundus autem singularis habet rationem ad dividendi secundas; tertius ad tertias; quartus ad quartas, et reliqua, non totos, sed dividendorum partes secundum quantitatem ipsius divisoris, et supervenientis augmenti, ad denominationes quæ dicuntur a partibus, sumit, ut posterius in numerius [6] manifestiusque apparebit. In quibus sumendis, quia quædam quasi varietas latet, de illis pauca dicemus, si prius de supponendis differentiis locandisque denominationibus dixerimus, ut, his rite expeditis, non vacillantibus vestigiis quo nostra tendit intentio veniamus, ac sic de his in præsentiarum non dicere differamus.

Dictum est superius quemadmodum habent se singulares ad decenos, sic [7]

[1] Par. omitt. *Incipit*. — [2] Rat. add. *absque differentia et cum differentia*. — [3] Par. add. *ut*. — [4] Par. omitt. *sic*. — [5] MP. *easdem*. — [6] MP. *in numeris*. — [7] Par. Rat. *si*.

quodam modo decenos ad centenos, centenos ad millenos, ultraque compositos ad ultra compositos habere. Oportet igitur, si decenum [1] per decenum cum singulari, aut millenum per millenum cum deceno, aut quoslibet alios per alios cum aliis compositos dividere tentaveris, minimo divisori suæ quantitatis ac denarii differentiam [2] supponi; ceteris autem omnibus præter maximum suæ quantitatis differentiam ad novenarium. Et sic ubi linearum intercapedo fuerit, loco differentiæ novenarium multiplicandum locari. Cur autem sic necessario texatur hic suppositionis ordo, hæc est ratio : in omni composita divisione, a maximo divisore, habita ratione, dividendorum partes sumuntur ad denominationes. Quæ tunc recte hinc habebitur, cum illius [3] aliqua partium ceterorum conjunctione divisorum, ipso mentis intuitu, supervenerit in augmentum. Ut si maximus divisor prænotetur binario, cum ei ceterorum conjunctione unitas accesserit, unitas autem binario copulata, tertium [4] singularem format, hinc tunc recte habita ratione, tertia dividendi sumitur ad denominationem. Unde etiam alio quamvis modo, sic idem colligitur, quia si maximus divisor prænotetur ternario, dividendorum quartam sumet ad denominationem; si quaternario, quintam; si quinario, sextam. Et sic per reliqua, unitate semper superveniente subaudita. Sed cum omnes abaci lineæ decuplo superent aut superentur, hanc quam petimus alterius cum altero conjunctionem fieri impossibile est, nisi hoc modo differentiarum texantur suppositiones, ut altera alterius lineam contingat unitate, conficiendo [5] denarium sua differentiæ [6] que et supervenientis augmenti quantitate. Supponatur igitur necesse est minimo divisori suæ quantitatis, ut diximus, ac denarii differentia, ut sua superans quantitate præpositi divisoris lineam unitate contingat, omnibus vero mediis suæ quantitatis ac novenarii, ut his sua differentiæque, et supervenientis augmenti quantitate denarium formantibus, alter unitate lineam contingat alterius. Et ubicumque linearum intercapedo intercesserit, eo locetur hac eadem de causa novenarius loco differentiæ multiplicandus [7], ut ex his omnibus unitate ad maximum deveniente, hinc recte ratio habeatur, qualiter dividendorum partes sumantur ad

[1] Par. Ratt. omitt. *per decenum*. — [2] MP. *differentia* omitt. *supponi*. — [3] MP. *ipsius*. — [4] Rat. *ternarius*. — [5] Par. *conferendo*. — [6] Par. *differentia*. — [7] MP. *multiplicandæ*.

denominationes. Quod paulo dictum obscurius non quisquam deprecor queratur, cum et verborum egeat pluralitate, et brevitati studeamus [1] inservire, cumque idem intelligendum planissime non dubitet in divisione. Nunc vero quod restat de denominationibus, in medium conferatur.

Omni hac divisione, si maximus divisor secundam lineam tenuerit, dividendorum partes ad denominationem secundabit; si tertiam, tertiabit; si quartam, quartabit. Et ut idem brevius complectar, post illos tot lineis, quot ipse divisor post se habuerit, illorum partes ad denominationem locabit omnes differentias, ut in simplici divisione, sua multiplicatas [2] quantitate. Ex qua multiplicatione et remanentibus, quicumque articuli provenerint, sedes dividendorum occupantes, propriis denominationibus positisque differentiis, eousque diminues, quousque maximi divisoris ordinem talis incurrat numerus, qui post debitas lineas retrogradi non valeat, secundum ipsius dictam demonstrationem partitus. Tunc sublatis differentiis, hic et divisores invicem conferantur. Si divisores majores fuerint, hic suo ordini maneat superfluus de dividendis. Si [3] autem hic major extiterit, totiens pro his sublatis unitas ad denominationem sumatur, quotiens in hoc haberi perpendetur. Et si quid supererit, ut superfluum de dividendis reponatur inibi. Quod si æquales extiterint, eorum æqualitas ad denominationem detur unitati.

His igitur expeditis quæ præmittenda promisi, de sumendis dividendorum partibus aliquid apponamus, ut his ad notitiam venientibus, nullus in ceteris error oriatur. Si maximus divisor prænotatur binario, dividendus autem ternario, duabus sublatis partibus, post debitas lineas tertia denominetur. Tertius enim singularis rationem habet ad tertiam dividendi. Si maximus divisor, positus in centeno, prænotatur unitate, dividendus [4] autem ternario in eodem ordine, non sic dividendi ipsius medietas sumatur, ut, de trecentis sublata parte, reliqua denominentur centum quinquaginta; sed uno de ducentis abjecto, alius ad denominationem sumatur. Tertius autem tandiu maneat ibidem indivisus, quousque, aut ei aliquid augeatur, quatenus idoneis valeat dividi partibus, aut per [5] augmentum alterius denegetur. Nam si tunc solus

[1] MP. *studeam*. — [2] MP. et P. *multiplicaturas*. — [3] Par. *sint autem*. — [4] MP. *dividendum*. — [5] Rat. omitt. *per*. MP. habet *ulterius* pro *alterius*.

aut cum aliis divideretur, medietatem ejus post debitas lineas ad denominationem locari non posse cuivis patet manifestissime, cum in centeno divisore posito, quinquaginta ponerentur in deceno. Si maximus divisor positus in centeno prænotatur ternario, dividendus autem senario positus in milleno, de sex millibus sublatis tribus partibus, mille quingenti post debitas lineas denominentur, tali tamen ordine, ut prius mille, post[1] quingenti, omnes differentias vicissim multiplicaturi. Cur autem hic aliter atque superius totus dividendus sine suorum alicujus intermissione partibus debitis distribuatur, hujus rei[2] causa est quia hujus numeri quartæ minima pars, id est[3] quingenti, post debitas lineas potest denominari. Quod posse fieri superius de quinquaginta nemo non dubitat, qui quidem in talibus dubitare cognoscat. Atque hæc de dividendorum sumendis partibus: nunc vero ad divisionem veniamus.

Sicut superior divisio ab uno divisore dicitur simplex, sic ista a pluribus composita nuncupatur. Dividantur itaque $\overline{\mathrm{LXXVII}}$ LXVIII per $\overline{\mathrm{VI}}$ DCCCVII, hoc modo : In primo singularis tramite statuto divisore septenario, eique substituto ad differentiam tenario, statuatur in eodem deceni novenarius loco differentiæ multiplicandus. Similiter in centeni primo tramite, octonario præposito divisore, eique ad differentiam supposita unitate, in eodem milleni præponatur senarius, cui nulla differentia subponatur, sed ad hæc[4], ut dictum est, habita ratione, dividendorum partes sumantur ad denominationes. Statutis etiam dividendis, septenario in secundo tramite deceni milleni, altero septenario in eodem milleni, senario vero in deceni secundo, octonario autem in singularis eodem, substituantur et ipsi in tertio tramite, modo priore, ut his sumptis pro denominationibus, hisque superioribus suis locis manentibus, qui numerus ad dividendum fuerit propositus, facilius dinoscatur. Quum[5] igitur singularis divisor, sua differentiæque quantitate decenum contingit unitate, ipsa vero juncta novenario alia unitate contingit centenum, octonarius autem et unitas unitati conjuncti, alia millenum unitate contingunt, unitas vero juncta senario, septimum singularem complet,

[1] MP. *post hæc.* — [2] MP. omitt. *hujus rei*, et habet *hæc causa est.* — [3] MP. *l.* pro *id est.* — [4] MP. *ab hoc.* — [5] MP. *Quoniam.* Par. *Quando.*

septimus autem singularis habet rationem ad septimam dividendi; $\overline{\mathrm{LXX}}$; septimam, id est $\overline{\mathrm{X}}$ sublatis, $\overline{\mathrm{LX}}$, sume tibi ad denominationem, et post debitas lineas, hoc est in decenum, colloca, per quam multiplica divisorum [1] differentias, hoc modo: semel III, III, hoc est ternarium in deceni tertio. Semel VIII, novem, hoc est [2] novenarium in eodem centeni; semel unus, unus, hoc est unitatem in milleni eodem. Quibus sic mensis, si residuos dividendos et eos qui ex multiplicatis differentiis concreverunt simul copulaveris, alter alterius lineam sua quantitate non poterit contingere. Octonarius namque binario carens transcendere singularem minus est potens. Senarius autem et ternarius minores unitate non valent centenum contingere. Novenarius sui principii indigens augmento, millenum contingere potest nullo modo. Septenarius et unitas, quia binario carent decenum millenum contingere non valent. Restat igitur ut de octo millibus septimam sumas ad denominationem, tali tamen ordine, ut, sublatis sex millibus et octavo ibidem remanente, septimum post debitas lineas, hoc est in singularem, colloces: per quem multiplica divisorum differentias, hoc modo: semel III, III, hoc est ternarium in singularis tertio. Semel VIII, VIII, hoc est novenarium in deceni eodem. Semel unus, unus, hoc est unitatem in centeni eodem. Quibus sic positis, si residuos dividendos, et eos qui ex multiplicatis differentiis concreverunt, simul copulaveris, jam eorum quantitate habebis $\overline{\mathrm{II}}$ CXCI, locos dividendorum occupantes. Sed cum duorum millium septima denominari non possit, post debitas lineas, sublatis differentiis, conferantur invicem divisores et dividendi. Et quoniam divisores majores sunt, $\overline{\mathrm{II}}$ CXCI [3], maneant suo ordini, ut de dividendis superflui. Quibus sic missis, vide quantum compleant denominationes, ut earum quantitate divisores dividendos concludas dividere. At in deceni quarto unitatem habuisti ad denominationem; alteram autem in singularis eodem. Concludas igitur licet $\overline{\mathrm{LXXVII}}$ LXVIII undecies dividi divisoribus $\overline{\mathrm{VI}}$ DCCCVII, de ipsis dividendis, $\overline{\mathrm{II}}$ CXCI superfluis.

Quod si an recte partitus sis probare niteris, superiori argumento facillime comprobabis. Sed ut idem in alterius numeri divisionem [4] quadam quasi di-

[1] MP. *divisorem.* — [2] Par. omitt. *hoc est... centeni.* — [3] MP. V pro I. — [4] Rat. *divisione.*

versitate transferatur, v̄ī cxxi per cccxliii hoc modo dividantur. Debitis ordinibus dispositis dividendis et divisoribus, supponatur primo differentia senarius, secundo quinarius. Quia ergo horum conjunctione tertio divisori, id est ternario, ipso intuitu mentis, unitas supervenit; unitas vero et ternarius quartum singularem conficiunt; quartus autem singularis rationem habet ad quartam dividendi v̄ī, quartam, id est ī d, sublatis īīīī d, sume tibi ad denominationem, tali tamen ordine ut prius mille post debitas lineas, hoc est in decenum a tertio milleni tramite denominentur; per quos multiplica divisorum differentias, hoc modo : semel vi, vi, hoc est senarium in deceni tertio. Semel v, v, hoc est quinarium in centeni eodem. Quo sic posito, exinde a centeni tertio tramite d post debitas lineas, hoc est in singularem ad denominationem colloca. Per quos divisorum differentias hoc modo multiplica : quinquies sex, xxx, hoc est ternarium in deceni tertio. Quinquies v, xxv, hoc est binarium in centeni tertio, quinarium autem in deceni eodem. Quibus sic statutis si residuos dividendos et eos qui ex multiplicatis differentiis concreverunt simul copulaveris, eorum copulatione dcccclxi dividendos habebis. Quorum dividendorum majoris quartam sic tibi denuo sume ad denominationem. Sublatis dc, nonoque inibi residente, cc post debitas lineas, hoc est in singularem, colloca. Per quos divisorum differentias hoc modo multiplica. Bis vi, xii, hoc est unitatem in deceni tertio, binarium autem in singularis eodem. Bis v, x, hoc est unitatem in centeni eodem. Hos ita positos si cum reliquis copulaveris, eorum conjunctione cclxxiii habebis. Sed cum cc quarta denominari non possit post debitas lineas, sublatis differentiis, conferantur invicem divisores et dividendi. Et quum[1] divisores majores sunt, cclxxiii maneant suo ordini ut de dividendis superflui. Deinde vero quantum conficiant denominationes vide. Sed in singularis quarto quinarium et binarium habuisti ad denominationem, unitatem autem in deceni eodem; concludas igitur oportet v̄ī cxxi[2] decies septies dividi divisoribus cccxliii, de ipsis dividendis cclxxiii superfluis. Quod si an[3] recte fecisse dubitas, superiori argumento comproba.

Nunc autem, ut ordo postulat, ad eam compositam quæ fit absque differen-

[1] MP. *quoniam*. — [2] Par. v̄ī xxxi. — [3] MP. *te* pro *an*.

tiis veniamus. Sed cum hoc non parva disputatione egeat, cumque quibusdam nodis sit implicita, oportet quædam præmitti, quibus firmatus lectoris animus nullo errore fluctuetur. Hæc autem sunt[1] : quemadmodum divisores suis ordinibus amoveantur, quibusque collationibus dividendo, sive uni, sive pluribus, conferantur, ubi quoque dividendorum partes denominentur, relictis quibusdam eorumdem partibus, e quibus omnes præter maximum divisores excipiantur multiplicati per denominationes. Ac nunc de his sic ordiamur.

Divisoribus et dividendis priore modo dispositis, si maximus divisor et dividendus æquali caractere fuerint prænotati ipse divisor post dividendum una linea locabitur, in transmutatione ipsi præponendus in primo tramite; quem ceteri divisores ascendendo et descendendo consequentur in ipsa tamen consequentia pristinum ordinem sive continuum sive interruptum servantes incommutatum. Horum autem collocatio[2] erit ut ad articulum de digito. Quod posterius monstrabitur, cum $\overline{\text{DCCCCVIII}}$[3] XLVI dividentur per $\overline{\text{VIIII}}$ DCIII. Et si majore caractere dividendus quam divisor fuerit insignitus, a sua in ipsius dividendi lineam transmutabitur, ceteris divisoribus, ut dictum est, consequentibus; quorum collatio erit ut ad digitum de digito. Quod tunc videbitur cum $\overline{\text{DCCCVIIII}}$ CCCXXXI per $\overline{\text{LX}}$ DCCLXXX dividentur. Quod si majore caractere divisor quam dividendus fuerit inscriptus, sicut prior, ita etiam et hic transmutabitur, et conferetur. Quod tunc facile[4] probabitur cum $\overline{\text{LXV}}$ CCCCXXXII per $\overline{\text{VIII}}$ DCC dividentur.

Hæc hactenus de divisorum transmutationibus et collationibus. Nunc autem de denominationibus, quo loco statuantur, hoc tibi certum habe.

Quantiscumque vicibus divisor minimus extiterit digitus, semper in una eademque linea dividendorum partes denominabuntur, in qua et ipse a suo motus sive immotus ordine statuetur. Si vero fuerit articulus ut X aut XC, in secunda ab eo linea denominabuntur, et hoc usque ad centenum. Quod si forte C, aut CCC, aut DCCCC[5], in tertia ab eo linea, et hoc usque ad millenum. Sin[6] autem mille habebit[7], in quarta ab eo linea; et hoc usque ad $\overline{\text{X}}$. Sicque in infinitum procedendo, si secundum articulorum gradus post ipsum

[1] Par. omitt. *sunt.* — [2] MP. *conlatio.* — [3] Par. DCCCCVIII. — [4] MP. *facillime.* — [5] MP. add. *habuerit.* — [6] MP. Par. *Si.* — [7] MP. Par. *habuerit.*

divisorem minimum una linea concreverit, nulla erroris nebula oberit dividendorum partes ad denominationem tali ordine revocanti. In quibus sumendis, hoc diligens animus pervideat, ut aliquibus sumptis ad denominationem, quædam aliæ relinquantur e quibus omnes præter maximum divisores excipiantur multiplicati per denominationes, hujus tamen ordinis servata ratione, ut de ipsis eisdem partibus, si una linea divisores abfuerint, denominationibus multiplicati excipiantur quasi de decenis; si duabus quasi de centenis; si tribus quasi de millenis. Et sic per reliquos.

His ita prælibatis, jam nunc ad prioris divisionem numeri firmioribus veniamus vestigiis. In primo singularis centeni et milleni tramite statutis divisoribus quaternario, senario et novenario, dividendis vero, hoc est senario, quaternario, octonario et novenario ordinibus debitis dupliciter distributis, ipsum maximum divisorem a suo loco remove; et una post maximum dividendum linea ascendendo præpone, ceteris subsequentibus tamen interruptum ordinem servantibus, id est novenarium a milleno in decenum millenum commuta, quaternarium a singulari in primum tramitem deceni, senarium autem a centeno in milleni eumdem. Quibus sic transmutatis, maximum dividendum et divisorem sic confer invicem : novenarius quoties est in XC? Responsio : decies. Sed ut una pars relinquatur, unde ceteri divisores accipiantur[1], non sic respondebitur ut dicatur decies, sed novies, et supererunt quos quærimus novem. Sublato igitur novenario maximo dividendo, dabis in quarto tramite deceni alium novenarium denominationi; VIII, qui relicti sunt repositis in tertio tramite deceni milleni. E quibus sic reliquos divisores accipe[2] multiplicatos denominatione. Novies sex, id est LIIII^or, aufer de XC et supererunt XXXVI, id est ternarius in deceni milleni tertio tramite, sublato novenario; senarius autem cum octonario in milleni eodem. De quorum quolibet, id est aut de ternario aut de senario, sic minimum divisorem accipe[2] denuo. Novies IIII, id est XXXVI, aufer vel de ĪĪĪ, vel de DC. Si de tribus millibus abstuleris, supererit ibidem binarius, et in tertio milleni novenarius, in eodem vero centeni et deceni, senarius et quaternarius. Quod si de DC abstuleris idem collectum habebis. Sed hoc in loco oportet et multum

[1] MP. Par. *excipiantur*. — [2] MP. *ecceipe*.

necesse est, ut datæ paulo superius ordinis rationis de divisoribus excipiendis frequenter lector meminerit. Neque enim aliter dignoscere poterit quemadmodum divisores de dividendorum relictis partibus debeantur[1] excipi. Quibus rite peractis, si residuos dividendos et de divisis residuos simul copulaveris, eorum quantitatem[2] x̄l̄īīīī dclxxxvi dividendos habebis. Sed cum maximi divisoris et x̄l̄ in eadem linea collatio sit incongrua, eum et ceteros divisores ab his in quibus resident in pristinos ordines repone descendendo, id est novenarium a deceno milleno in millenum, senarium a milleno in centenum, quaternarium autem a deceno in singularem ; sicque postea dividendum confer ac divisorem. Novenarius quoties est in xl? Responsio : quater, et supersunt iiii. Sublato igitur quaternario maximo dividendo, dabis in quarto singularis alium quaternarium denominationi. iii^{or}, qui relicti sunt in milleni tertio tramite repositi sunt[3]. E quibus sic reliquos divisores excipe multiplicatos singularis denominatione. Quater vi, id est xxiiii^{or} aufer de xl, et supererunt xvi, id est unitas ibidem ; senarius autem in centeni eodem. De quorum quolibet sic minimum divisorem denuo aufer. Quater iiii^{or}, id est xvi excipe de dc, et supererunt dlxxxiiii, id est quinarius ibidem, octonarius vero in deceni tertio, quaternarius autem in singularis eodem. Quos si cum reliquis dividendis, et de divisis residuis simul copulaveris, eorum quantitate habebis v̄ cclxx sedes dividendorum occupantes. Quorum v̄ collatio, cum in eadem linea cum maximo divisore sit incongrua, nec ipse ultra digredi valeat, respice denominationes, et quantum simul junctæ compleant diligenter attende, ut earum quantitate concludas, divisores dividendos dividere. Sed in quarto deceni novenarium habuisti, quaternarium autem in singularis eodem ; conclude igitur d̄ccc̄c̄v̄īīī xlvi nonagies quater dividi per v̄īīīī dciii, de ipsis dividendis v̄ cclxx superfluis. Quod si an recte feceris probare contendis, superiorum argumento facillime comprobabis.

Nunc ad secundi numeri veniamus divisionem superioris exemplo hunc quoque dividentes. In primo deceni, centeni et deceni milleni tramite statutis divisoribus, octonario, septenario et senario, dividendis vero unitate,

[1] Par. *debeant.* — [2] MP. *quantitate.* — [2] MP. Par. omitt. *sunt.*

ternario, et altero ternario, novenario et octonario, debitis ordinibus, id est singulari et deceno, centeno et milleno, nec non etiam centeno milleno dupliciter distributis, ipsum maximum divisorem a suo loco remove, et in ejusdem dividendi linea ascendendo præpone, ceteris subsequentibus quemadmodum superius. Quibus sic transmutatis, maximum dividendum et divisorem ita confer ad invicem. Senarius quoties est in viii? Responsio: semel, et supersunt ii. Sublato igitur octonario maximo dividendo, dabis in quarto tramite deceni unitatem denominationi, duobus qui superfuerunt repositis in tertio centeni milleni. E quibus sic reliquos divisores excipe. Semel vii aufer de cc, et supererunt cxciii, id est unitas ibidem, sublato binario, novenarius vero in deceni milleni tertio, ternarius autem in milleni eodem. De quorum quolibet sic minimum divisorem denuo aufer. Semel viii aufer de xxx et supererunt xxii, id est[1] binarius in milleni tertio, alter autem in centeni eodem. Quibus sublatis, si reliquos dividendos et de divisis residuos simul copulaveris, eorum quantitate c̄c̄ī dxxxi dividendos habebis. Sed cum maximi divisoris et c̄c in eadem linea collatio sit incongrua, cum et ceteros in pristinum ordinem repone descendendo, sicque post divisorem confer ac dividendum. Senarius quoties est in xx? Responsio: ter, et supersunt ii. Sublato igitur binario maximo dividendo, dabis in quarto singularis ternarium denominationi, duobus qui superfuerunt repositis in tertio tramite deceni milleni. E quibus sic reliquos divisores excipe. Ter vii, id est xxi, aufer de cc, et supererunt clxxviiii, id est unitas ibidem, sublato binario, septenarius vero in milleni tertio, novenarius autem in centeni eodem. De quorum quolibet minimum divisorem sic denuo aufer. Ter viii, id est xxiiii, excipe de xc, et supererunt lxvi; id est senarius ibidem, alter autem in deceni eodem. Quos si cum reliquis dividendis et de divisis residuis copulaveris, eorum quantitate x̄v̄īīīī cxci sedes dividendorum occupantes habebis, quorum x̄īx̄[2] collatio cum in eadem linea cum maximo divisore sit incongrua, nec ipse divisor ultra digrediatur ad inferiora, restat ut denominationes respiciens attendas quod[3] compleant, quatinus earum quantitate divisores dividendos concludas dividere. Sed in quarto deceni unitatem habuisti, ternarium autem in singularis

[1] Par. *ibidem*. — [2] MP. Rat. x̄. — [3] MP. *quid*.

eodem, concludas igitur licet $\overline{\text{DCCCCVIIII}}$ CCCXXI[1], decies terque dividi divisoribus $\overline{\text{LX}}$ DCCLXXX, de ipsis dividendis $\overline{\text{XVIIII}}$ CXCI superfluis.

Quod si idem ad tertium transtuleris, servata tantum data superius ponendarum regula denominationum, nullus error oberit.

His adscriptis omnibus quæ ad compositam divisionem necessaria duximus[2], condignum fore existimavi quandam regulam apponere de æquandis numeris, quam cum puro mentis intuitu perspexeris, ut ita dicam, subtilitatis ejus generositatem satis nunquam demirari poteris. Hæc autem tunc necessaria est, cum maximus divisor et dividendus ad eandem deveniunt lineam, ubi plerumque accidit secundas, vel quartas, sive quaslibet dividendi partes, si sine alicujus intermissione sumptæ fuerint, post debitas lineas non posse denominari. Sed antequam ad eam prorumpamus, de supponendis differentiis, quod paulo difficilius[3], aliqua præmittamus, ut his sacro memoriæ penu reconditis, nullus error oriatur in ceteris. In primo tramite divisoribus dispositis, in tertio vero dividendis, si maximus dividendus maximum divisorem binario, aut ternario, aut quolibet alio superaverit, minimo divisori supponatur suæ quantitatis ac denarii differentia, reliquis vero omnibus suarum ac novenarii per[4] ultimum. Illi vero non differentia supponatur, sed unitate minor numerus quam sit ipse quo eum superaverit dividendus. Et sic ubi linearum intercapedo fuerit, eo statuatur loco differentiæ novenarius. Quod tunc erit aptius[5] cum hi numeri $\overline{\text{DCCCCLXXXVI}}$ XXII cum his $\overline{\text{DVII}}$ XLI æquabuntur. Si vero sola eum unitate præcesserit, nullus illi supponatur numerus, nec ut differentia novenarius. Quod tunc etiam manifestabitur, cum DCXLIII et DLXXXVI coæquari quærentur. Quibus tali ordine suppositis, si dividendis differentias junxeris, eorum conjunctione numerus exurget; quo de dividendis sublato, divisorum dividendorumque æqualitas proveniet.

Sed ut idem melius sub exemplo monstremus, deducantur ad medium superiores numeri, eosque disponamus ordinibus debitis. In primo tramite singularis, et deceni milleni, et centeni milleni statutis divisoribus, unitate, et quaternario, septenario, et quinario, dividendis vero binario, altero binario, senario, octonario et novenario simpliciter dispositis, in tertio tramite singu-

[1] MP. Rat. XXXI — [2] P. *diximus.* — [3] MP. *est.* — [4] MP. Rat. *præter.* — [5] MP. *apertius.*

laris, deceni, milleni[1], necnon etiam centeni milleni, supponatur unitati differentia novenarius, quaternario quinarius, in centeno[2] differentiæ loco novenarius, septenario binarius, in deceno milleno alter novenarius, in centeno milleno ternarius; hic[3] namque quaternario minor est unitate, quo dividendum divisorem videmus superare. Quos sic positos si dividendis junxeris, numerus, quo de dividendis sublato divisorum et dividendorum æqualitas provenit, taliter exurgit: Novenarius binario junctus, se ipso sublato, unitatem mittit in singularis secundo, alteram autem in deceni eodem. Quinarius unitati et binario junctus in secundo deceni octonarium mittit. Novenarius autem se ipsum in centeni eodem; binarius senario junctus octonarium mittit in secundo milleni. Novenarius octonario junctus unitatem mittit in secundo centeni milleni, septenarium[4] in deceni milleni eodem. Ternarius soli unitati, non dividendo, junctus, neque enim ipse ut differentia[5] ponitur, quaternarium mittit in secundo centeni milleni. Sublato igitur hoc numero c̄c̄c̄c̄l̄x̄x̄v̄īīī dccccLxxxi de dividendis, divisorum dividendorumque æqualitas provenit. Quod si te recte fecisse diffidis, tali argumento comprobare poteris: si hic idem numerus sua divisorumque quantitate alterum æquum dividendis poterit conformare. Sed unitas unitati juncta binarium in secundo tramite restaurat. Octonarius quaternario junctus unitatem mittit in secundo centeni, binarium autem in deceni eodem. Novenarius unitati junctus eam mittit in secundo milleni. Octonarius et unitas juncti septenario unitatem mittunt in deceni milleni secundo; senarium autem in milleni eodem. Septenarius junctus unitati octonarium ibi relinquit. Quaternarius quinario junctus novenarium mittit in secundo centeni milleni. Hic vero dividendis æquus procul dubio est conformatus. Igitur conclude te fecisse rectissime.

Nunc ad reliquos quod restat veniamus numeros. In primo tramite singularis deceni et centeni statutis divisoribus senario, octonario et quinario, dividendis vero ternario, quaternario et senario dispositis in tertio tramite singularis, deceni et centeni, supponatur senario differentia quaternarius, octonario unitas, quinario nihil. Maximus namque dividendus sola eum

[1] Rat. MP. add. *et deceni milleni.* — [2] Par. omit. *in centeni... binarius.* — [3] Par. omitt. *hic.* — [4] MP. add. *autem.* — [5] Rat. *differentiæ.*

unitate supergreditur. Hos ergo sic positos si dividendis junxeris, numerus, quo sublato de dividendis divisorum dividendorumque æqualitas provenit, taliter exurgit : quaternarius ternario junctus septenarium mittit in secundo singularis : unitas juncta quaternario quinarium mittit in deceni secundo. Sublato igitur hoc numero LVII de dividendis, divisorum dividendorumque æqualitas provenit; quod si an recte feceris dubitas, superiori argumento comproba.

Expletis itaque omnibus quæ de integris numeris dicenda promisimus, ad unciarum minutiarumque disputationem vestigia referamus. Sed ut ad harum discussionem simus valentiores paululum quiescamus, id quarto volumini reservantes [1].

Finit liber [2] tertius.

INCIPIT [3] IV DE UNCIIS ET DE MINUTIIS.

Quamvis in omnibus scientiæ disciplinis tractandis vel ediscendis summum in vita hominis solamen positum sit, tamen carius et desiderabilius ignota requiro et nota complector quæ tecum tractare desidero. Nam licet ipsa sua quadam specie petenda sint, tamen vel [4] tunc jocundiora et desiderabiliora videntur, cum inter amicos conferuntur. Unde factum est ut et partem nostri operis tibi ferre plusquam sat fuit maturem [5] qualemcumque, et in eo quod de unciis et minutiis restat adhuc garrire non pudeat. Ipsa enim tui amoris apud me magnitudo quod feceram incorrectum ferre præmonuit, et omnem pudorem secretorum nostrorum quadam communione penitus amovit. Nunc itaque ad unciarum minutiarumque tractatum veniamus, in quo si quid me veritas præterierit minime mireris, cum et vindemiarum importunitate meus animus per diversa quæque rapiatur, et nullius præter Victorii opus habeam exemplar, qui, dum brevis studuit fieri, factus est obscurissimus. Sed cum multi, hujus disciplinæ nescii, totam de unciis et minutiis disputationem inutilem et supervacuam autument, dicunt enim unitatis partes [6], per tot minu-

[1] Rat. *reservamus.* — [2] Par. omitt. *Finit tertius.* — [3] Par. omitt. *Incipit... et de minutiis.* — [4] MP. Par. omitt. *tamen vel.* — [5] Par. *maturarem.* — [6] Par. *unitas.*

tissimas particulas partium resolutas nulli rei esse idoneas, oportet eorum confundatur error, quod de harum intentione accepi partim iisdem verbis, partim eisdem sententiis opponendo.

Unitatem illam unde omnis numerorum quantitas procedit, propter suæ naturæ simplicitatem manifestissimum est esse indivisibilem. Quod enim nulla partium conjunctione perficitur, nullis partibus distribuitur. Sed cum in tota rerum natura nihil amplius tam [1] unum inveniri possit, ut nulla omnino valeat partitione secari, quamvis aliquid propter soliditatem ac integritatem [2] suam unitatis vocabulo meruerit nuncupari, dicitur namque unus vir, una femina, unus stilus, una tabula et cetera, tamen divisioni necessario subjacebit. Ad cujus compendium tale calculandi argumentum antiqui ediderunt, ut omnis præter unitatem integritas, rationabili per illud possit partitione secari, sive sit corporeum, sive incorporeum quod proponitur dividendum. In quo argumento unitas, id est ipsa integritas, assis vocatur, cujus partes juxta proportionalitatem suam propriis sunt insignitæ vocabulis, notis etiam ad hoc excogitatis, per quas eadem vocabula exprimantur ut, per discretionem nominum et notas nominibus affixas, uniuscujusque particulæ notio facilius teneatur. Hæc vero ut appareant manifestius tali ordine subterius adscribantur.

Assis est qui et as quique sic scribitur : ×, xii unciis constans. Idem etiam in ponderibus libra dicitur quod sit [3] libera, et cuncta minora pondera concludat.

Deunx est qui et iabus dicitur, quique sic scribitur : ϛϛϛ·, qui idcirco deunx dicitur quod uncia minuitur; nam ab asse uncia separatur.

Dextans est qui et decunx, quique sic scribitur : ϛϛϛ, qui ideo dextans vel decunx dicitur quod x unciis stet vel [4] constet.

Dodrans est qui et dodras, quique sic scribitur : ϛϛ·, qui sic dodrans dicitur quasi quadrante demptus. Nam tribus sublatis, viiii unciis constat.

Bisse est qui et bes, quique sic scribitur : ϛϛ, qui sic bisse dicitur quasi bis triens, vel triente demptus; viii enim unciis constat.

[1] Rat. Par. *quam.* — [2] L. *integrationem.* — [3] L. *quasi* pro *quod sit.* — [4] Rat. Par. omitt. *stet vel.*

Septunx est qui et septus, quique sic scribitur : ʕ̇, qui sic septunx dicitur, quasi septem unciis constans.

Semis est qui sic scribitur : ʕ, qui sic semis dicitur quasi medietas assis; nam VI unciis constat.

Quincunx est qui sic scribitur : ꝏʕ, qui sic quincunx dicitur quasi quinque unciis constans.

Triens est qui et treas, quique sic scribitur : ʕʕ, qui sic triens dicitur quasi assis tertia; nam IIII unciis constat.

Quadrans est qui et quadras, quique sic scribitur : ʕ̄, qui sic quadrans dicitur quasi assis quarta ; nam tribus unciis constat.

Sextans est qui et sextas, quique sic scribitur : ʅ, qui sic sextans dicitur quasi assis sexta ; nam duabus unciis constat.

Sescuntia est quæ et sescunx, quæque sic scribitur : £, quæ sic sescuntia dicitur quasi uncia et semuncia ; nam XXXVI scripulis constat.

Uncia est quæ sic scribitur : ↑, quæque XXIIII scripulis constat, quæ idcirco uncia dicitur quod universitatem minorum ponderum sua unitate vinciat id est complectatur.

Semuncia est quæ sic scribitur : Ꞩ, quæ sic semuncia dicitur quasi semis unciæ; nam XII scripulis constat.

Duella est quæ sic scribitur : ƲƲ, quæ sic duella dicitur quasi duæ sextulæ ; nam VIII scripulis constat.

Sicilicus est qui sic scribitur : Ͻ, quique sex scripulis constat.

Sextula est quæ sic scribitur : Ʋ, quæque sic sextula dicitur quasi unciæ sexta ; nam IIII scripulis constat.

Dragma est quæ sic scribitur : ∗, quæque tribus scripulis constat.

Emisescla est quæ sic scribitur : Ψ, quæque sic emisescla dicitur quia dimidium sextulæ ; nam duobus scripulis constat.

Scripulus est qui sic scribitur ꟗʕ, quique VIII calcis vel sex siliquis constat. Scripulus autem per diminutionem dicitur a lapillo, qui dicitur scrupus [1].

Obolus est qui sic scribitur : ⤥, quique IV calcis vel tribus siliquis appenditur.

[1] L. *scripulus*.

Cerates est qui sic scribitur : Z, quique duobus calcis vel siliqua et siliquæ dimidio constat.

Siliqua [1] est quæ sic scribitur : ∽ L Q [2].

Calculus est qui sic scribitur : ɑ_, et est minima pars ponderis qui idcirco calcus nuncupatur quod sit minimus, sicut et lapis calculus, qui sine molestia calcatur.

Si igitur quidlibet in XII partiaris et ei duodecimam detraxeris, eam vocabis unciam reliquas vero deuncem. Si in sex, sextam sextantem, reliquas quinque nuncupabis dextantem. Si in IIII, quarta pars quadrantem, reliquæ [3] III dodrantis nomine censebuntur. Si in tres, tertiam trientem, reliquas bisse nuncupabis. Quod si duodecim quinque sustuleris, [4] residuas septuncem, quinque vero sublatas quincuncem appellabis. Si autem in duas partiaris, utraque medietas dicetur semis. Cetera vero, ut ait quidam, verbo melius colloquentis quam stilo scribentis ex ipsius calculi inspectione disci pariter et doceri queunt [5].

Sed quoniam de unciarum minutiarumque nominibus et figuris quædam prælibavi, nunc quot scripuli unciis accidant subjungamus. × habet CCLXXXVIII ʕʕ; ʕʕʕ CCLXIIII ; ʕʕʕ CCXL ; ʕʕ CCXVI ; ʕʕ CXCII ; ʕ CLXVIII ; ʕ CXLIIII ; ʕʕ CXX ; ʕʕ XCVI ; ʕ LXXII ; ʕ XLVIII. Nunc vero consideremus quot quibuslibet unciis vel minutiis accidant : × habet ĪĪ CCCIIII ɑ_ ; ʕʕʕ ĪĪ CXII ; ʕʕʕ Ī DCCCCXX ; ʕʕ Ī DCCXXVIII ; ʕʕ Ī DXXXVI ; ʕ Ī CCCXLIIII ; ʕ Ī CLII ; ʕʕ DCCCCLX ; ʕʕ DCCLXVIII ; ʕ DLXXVI ; ʕ CCCLXXXIIII ; £ CCLXXXVIII ; ʈ CXCII ; Ꝉ XCVI ; ʊʊ LXIIII ; ʊ XXXII ; ⁎ XXIV ; Ψ XVI [6].

His ita præmissis, quemadmodum possis certa ratione colligere quid sint quæque unciæ vec minutiæ in se vel in alias ductæ, hanc regulam generalem accipe : Nam sicut digiti in se vel in alios ducti [7] facilitatem in abaco pariunt computandi, nec aliter ejus servari potest dignitas, nisi horum cognitio plenissime sit cognita, sic utilia et maxime sunt [8] necessaria similia unciarum minutiarumque initiamenta.

[1] MP. omittit siliquam. — [2] Reperies etiam δδ in Gerberti geometria. — [3] Codd. *quadrantis*. Par. *reliqui* IIII. — [4] MP. Rat. add. VII. — [5] Par. *querunt*. — [6] L. add. ʕʕ VIII ∼ IIII Z II *calcis*. — [7] Rat. Par. omitt. *ducti*. — [8] Par. omitt. *sunt*.

Quælibet unciarum vel minutiarum in quamcumque unciarum vel minutiarum fuerit ducta totam partem illius in quâ ducitur quærit, quota ipsa est assis. Utpote quæritur quod [1] semis in se fit [2], quadrans respondebitur; nam sicut semis assis est medietas sic si sua requiratur quadrans. Quo autem id ordine cadat, facilius per [3] numeros demonstratur hoc modo: quoniam semis est medietas assis, binarium et semissem pari comparatione adime eorum medietates item, hoc est quadrantem et unitatem, quæ cum amplius nec secundare nec tertiare possit, ducendi finis occurrit. Est igitur, ut dictum est, semis in se quadrans. Sed cum hic ducendi modus difficillime reperiatur in plerisque, ut in his quorum quantitas sectionem non recipit in secundas aut tertias, deuncem in se et in dextantem non tædeat ducere, ne magis ignorantia quam tædio præteriisse videar. XI, namque in integris numeris secundas aut tertias nusquam recipit. Omnis uncia sive minutia, ut superius conclusum est, totam partem illius in qua ducitur quærit quota ipsa est assis; deunx igitur, qui ab asse assis duodecima superatur, si in se ducatur, dextans et emisescla respondebitur. Deunx enim quota pars assis est tota pars est dextans et emisescla deuncis. Et CCXLII tota CCLXIIII parte ab eisdem superantur, quota [4] CCLXIIII CCLXXXVIII parte ab eisdem superantur. Qui CCXLII sumpti per compositam divisionem dextantem faciunt et emisesclam. Quod si idem diligens computator per reliquos transtulerit, nullus error oberit. Sed quia semis et deunx quemadmodum in se ducantur ostendimus, idem de deunce in dextantem [5] superiore ratione faciamus. Si deunx in dextantem ducatur, dodrans et sextula respondebitur. Nam deunx quota pars est assis, tota pars etiam est dodrans et sextula dextantis. Et quota CCLXXXVIII parte CCLXIIII superantur, tota CCXL parte CCXX ab eisdem superantur. Hic autem et prior ducendi modus facilius in minutiis reperiuntur. Verbi gratia: si semuncia in se ducatur, cum ipsa sit assis XXIIII pars, ejus XXIIII, hoc est obolum respondeas. Hoc autem numerorum ratione tali cadit ordine. Quia semuncia vicesima quarta est assis, XXIIII et

[1] MP. omitt. *quæritur quod.* — [2] Par. omitt. *fit..... Quo.* — [3] P. *super.* — [4] Par. omitt. *Quota... superantur.* — [5] Rat. L. Par. omitt. *in dextantem... Si deunx.*

semunciam pari comparatione adime. Eorum medietates iterum, hoc est XII et sicilicum; rursus horum medietatem, hoc est VI et dragmam; horum rursus tertias, hoc est II et scripulus, quia dragma in duo non scinditur æqua. Hos iterum secunda, hoc est unum et obolum. Vide ergo quia eadem est proportio unitatis ad obolum quota fuit vicesima quarta ad semunciam.

Sed quia eam in se duximus, nunc etiam in septuncem ducamus. Latet enim in his imparibus [1] quædam ducendi quasi diversitas. Nam septunx nusquam recipit secundas aut tertias in integris, ut ita dicam, numeris. Quapropter sic fieri oportet ut prius ducatur in trientem, exinde in quadrantem, qui simul juncti perficiunt septuncem. Quoniam semuncia vicesima quarta pars assis est, XXIIII et trientem pari comparatione adime; medietates eorum similiter, hoc est XII et sextantem; rursus horum medietates, id est VI et unciam; item horum medietates, id est III et semunciam; rursus horum tertias, hoc est unum et sextulam; hic autem ducendi finis occurrit. Idem nunc ducendi modus et in quadrante [2] hoc modo transferatur : XXIIII et quadrantem pari comparatione adime; horum tertias similiter, hoc est VIII et unciam; horum item medietates adime, hoc est IIII et semunciam; horum item medietates, hoc est II et sicilicum; rursus horum medietates, hoc est unum et dragmam; hic vero ducendi, ut superius, finis occurrit. Semuncia igitur in septuncem ducta fit sextula et dragma, vel sicilicus et scripulus. Nam semuncia in trientem ducta, sextula respondebitur [3]. Nunc autem ductam in quadrantem respondebis dragmam. Qui simul juncti perficiunt septuncem.

Experiamur etiam nunc duellam ducere in trientem. Duella XXXVI pars assis. Quo autem modo id de hac et de reliquis indubitanter possit agnosci posterius edocebo. Ergo quia duella assis est XXXVI, XXXVI et trientem pari comparatione adime; rursus horum medietates similiter, hoc est XVIII et sextantem; item horum medietates, hoc est VIIII et unciam; rursus horum tertiam, hoc est III et duellam. Sed cum nec ternarius secundare, nec duella tertiare possit, ducendi finis occurrit. Duella igitur in trientem ducta fit emisescla, et emisesclæ tertia.

[1] Rat. *partibus.* — [2] MP. Rat. *quadrantem... transferantur.* — [3] MP. *respondebatur.*

Sit alia fortassis regula facilior unciarum tantummodo; si quæratur quid sit quæque uncia in se vel in aliam ducta, multiplicetur numerus unciarum in se vel inter se, et quot duodenarii illa multiplicatione concreverint, tot unciæ resolutoriæ erunt. Si quis autem numerus supra duodenarium vel infra remanserit, qui ad duodenarium aspirare non possit duplicabitur et per minutias respondebitur. Utpote, semis si quæratur quid sit in se, quia sex unciis semis continetur sexies VI, dic : hoc est XXXVI. Tres autem duodenarii in XXXVI habentur, est igitur quadrans. Quæratur in alium semis, scilicet in septuncem : sexies VII, XLII; tres duodenarii insunt, hoc est quadrans, sex qui supersunt, qui ad duodenarium aspirare non possunt, geminentur et per minutias, hoc est per semunciam, resolvantur. Erit igitur semis in septuncem quadrans et semuncia.

His ita expeditis, per reliquas[1] sic ducentis omnis aberit nodus dubitationis.

Nunc vero subter adscribamus ordine quid sint in se quæque unciæ vel minutiæ; deinde quid aliæ in alias alterutrum ductæ, ut illud intuentibus et multiplicare volentibus quædam inde celeritas comparetur. Cui tamen illud præmitti non pigeat quota pars assis existat quælibet minutia. Quod tali modo dinosci non indiligenter poterit : uncia est assis duodecima, si igitur volueris agnoscere semuncia quota pars assis existat, quia semuncia unciæ fit medietas, XII bis multiplica, et fiunt XXIIII. Semuncia [2] igitur assis est XXIIII. Et de duella : quoniam [3] duella unciæ tertia est, ter XXII multiplica, et fiunt XXXVI. Duella igitur assis est XXXVI. Et ut generaliter cuncta complectar, quælibet minutia, cujus fuerit medietas, [4] bis multiplicet ejusdem numerum ad assem proportionis. Quæ tunc secundum ipsius numeri, qui ex multiplicatione concrescet, quantitatem, proportione metiam habebit ad assem. Ut, si ex illa multiplicatione XCVI excreverint, quæ multiplicaverit XCVI sit [5] assis; cujus vero fuerit tertia ejus ad assem ter multiplicet habitudinem; cujus quarta, quater; cujus quinta, quinquies; cujus sexta, sexies. Ut sextula, quæ est unciæ sexta, si sexies ad assem unciæ habitudinem, hoc est XII, multiplicet,

[1] Rat. MP. *reliqua sic ducenti.* — [2] Rat. Par. omitt. *Semuncia...* XXIV. — [3] Par. *quando.* — [4] Par. add. *ut.* — [5] Par. MP. omitt. *sit.*

exurget numerus LXXII unitatibus distentus : erit igitur sextula assis LXXII. Et sic in reliquis. [1]

Quota pars assis sint uncia et minutiæ.

Ƭ est	XII	×
ʆ est	XXIIII	×
ʋʋ est	XXXVI	×
Ↄ est	XLVIII	×
ʋ est	LXXII	×
* est	XCVI	×
Ψ est	CXLIIII	×
ϚϚ est	CCLXXXVIII	×
∼ est	DLXXVI	×
z est	Ī CLII	×
ɑ— est	ĪĪ CCCIIII	×

Quid quæque uncia sive minucia in se.

× in se ×
ϚϚϚ in se ϚϚϚ et Ψ
ϚϚϚ in se ϚϚ et ʋʋ
ϚϚ in se ϚƧ et Ↄ
ϚϚ in se ϚϚ et ʋʋ
Ϛ in se ϚϚ et Ψ
Ϛ in se Ϛ
ϚϚ in se Ϛ et Ψ
ϚϚ in se Ƭ et ʋʋ
Ϛ in se ʆ et Ↄ
Ϛ in se ʋʋ
Ƨ in se Ψ et ∼
Ƭ in se Ψ
ʆ in se ∼
ʋʋ in se VIIIa Ψ*
Ↄ in se ɑ—
ʋ in se VIII ∼
* in se IIII ɑ—
Ψ in se VIIII ɑ—
ϚϚ in se XXXVI ɑ—
∼ in se CXLIIII ɑ—
z in se DLXXVI ɑ—

Quid deunx in reliquis ductus.

ϚϚϚ in × ϚϚϚ
ϚϚϚ in ϚϚϚ ϚϚ et ʋ
ϚϚϚ in ϚϚ ϚϚ et Ↄ
ϚϚϚ in ϚϚ Ϛ et ʋʋ
ϚϚϚ in Ϛ Ϛ ʋʋ et Ψ
ϚϚϚ in Ϛ ϚϚ et ʆ
ϚϚϚ in ϚϚ ϚϚ ʆ Ψ
ϚϚϚ in ϚϚ Ϛ ʆ et ʋ
ϚϚϚ in Ϛ Ϛ ʆ et Ↄ
ϚϚϚ in Ϛ Ƭ ʆ et ʋʋ
ϚϚϚ in Ƨ Ƭ ʋʋ et ϚϚ
ϚϚϚ in Ƭ ʆ ʋʋ et Ψ
ϚϚϚ in ʆ ʋʋ et *
ϚϚϚ in ʋʋ Ↄ et IIIa Ψ
ϚϚϚ in Ↄ ʋ ϚϚ et ∼

[1] Hæc tabula reperitur tantum in Codice MP. Codex Rat. habet in margine : *Desunt multa de multiplicatione unciarum et minutiarum.*

ϛϛϛ in υ ∗ ∼ et III ∼
ϛϛϛ in ∗ Ψ ∼ et z
ϛϛϛ in Ψ ꟿ ∼ z et VI ∼
ϛϛϛ in ꟿ ∼ z et III ∼

Quid dextans in reliquis.

ϛϛϛ in ϛϛ ϛ et Ɩ
ϛϛϛ in ϛϛ ϛ Ɩ et υ
ϛϛϛ in ϛ ꟿ Ɩ et υυ
ϛϛϛ in ϛ ꟿ
ϛϛϛ in ꟿ ϛϛ et υ
ϛϛϛ in ϛϛ ϛ et υυ
ϛϛϛ in ϛ ϛ et Ɩ
ϛϛϛ in ϛ ͳ Ɩ et υ
ϛϛϛ in £ ͳ et Ɔ
ϛϛϛ in ͳ Ɩ et υυ
ϛϛϛ in Ɩ υυ et Ψ
ϛϛϛ in υυ Ɔ et mª Ψ
ϛϛϛ in Ɔ υ et ꟿ
ϛϛϛ in υ ∗ z et III z
ϛϛϛ in ∗ Ψ et ∼
ϛϛϛ in Ψ ꟿ ∼ ɑ et III ɑ
ϛϛϛ in ꟿ ∼ z et III z

Quid dodrans in reliquis.

ϛϛ in ϛϛ ϛ
ϛϛ in ϛ ꟿ et Ɔ
ϛϛ in ϛ ϛϛ et Ɩ
ϛϛ in ꟿ ϛ Ɩ et Ɔ
ϛϛ in ϛϛ ϛ
ϛϛ in ϛ ϛ et Ɔ
ϛϛ in ϛ ͳ et Ɩ
ϛϛ in £ ͳ et ∗
ϛϛ in ͳ Ɩ et Ɔ
ϛϛ in Ɩ υυ et ꟿ
ϛϛ in υυ Ɔ
ϛϛ in Ɔ υ ∼
ϛϛ in υ ∗
ϛϛ in ∗ Ψ et z
ϛϛ in Ψ ꟿ et ∼
ϛϛ in ꟿ ∼ et z

Quid bisse in reliquis.

ϛϛ in ϛ ϛϛ Ɩ et υ
ϛϛ in ϛ ϛϛ
ϛϛ in ꟿ ϛ et υυ
ϛϛ in ϛϛ ϛ Ɩ et υ
ϛϛ in ϛ ϛ
ϛϛ in ϛ ͳ et υυ
ϛϛ in £ ͳ
ϛϛ in ͳ Ɩ et υ
ϛϛ in Ɩ υυ
ϛϛ in υυ υ ꟿ z et VIª ∼
ϛϛ in Ɔ υ
ϛϛ in υ Ψ ∼ ɑ et VI z
ϛϛ in ∗ Ψ
ϛϛ in Ψ ꟿ z et VI ∼
ϛϛ in ꟿ ∼ ɑ et VI z

Quid septunx in reliquis.

ϛ in ϛ ϛ et Ɩ
ϛ in ꟿ ϛ Ɩ υυ et Ψ
ϛ in ϛϛ ϛ et υυ
ϛ in ϛ ͳ Ɩ et Ɔ
ϛ in ϛ ͳ et υ
ϛ in £ Ɩ υυ et ꟿ

ϛ in Ƭ ℒ et Ψ

ϛ in ℒ ↄ et ℘

ϛ in υυ υ ⟍ ɑ et XII[a] ⟍

ϛ in ↄ ∗ et ⟍

ϛ in υ Ψ z et XII ℘

ϛ in ∗ ℘ ⟍ et z

ϛ in Ψ ℘ ɑ et XII ⟍

ϛ in ℘ ⟍ et III z

Quid semis in reliquis.

ʕ in Ꝗ ɂ et ℒ

ʕ in Ɦ ɂ

ʕ in ϝ Ƭ et ℒ

ʕ in ɂ Ƭ

ʕ in Ꞓ ℒ et ↄ

ʕ in Ƭ ℒ

ʕ in ℒ ↄ

ʕ in υυ υ

ʕ in ↄ ∗

ʕ in υ Ψ

ʕ in ∗ ℘ et ⟍

ʕ in Ψ ℘

ʕ in ℘ ⟍

Quid quincunx in reliquis.

Ꝗ in Ɦ Ƭ ℒ et υ

Ꝗ in ϝ Ƭ et ↄ

Ꝗ in ɂ ℒ et υυ

Ꝗ in Ꞓ ℒ et ∗

Ꝗ in Ƭ υυ et Ψ

Ꝗ in ℒ υ et ℘

Ꝗ in υυ ∗ ɑ et VI[a] ⟍

Ꝗ in ↄ Ψ et ⟍

Ꝗ in υ ℘ ⟍ ɑ et VI z

Ꝗ in ∗ ℘ et z

Ꝗ in Ψ ⟍ z et VI ⟍

Ꝗ in ℘ z ɑ et VI z

Quid triens in reliquis.

Ɦ in ϝ Ƭ

Ɦ in ɂ ℒ et υ

Ɦ in Ꞓ ℒ

Ɦ in Ƭ υυ

Ɦ in ℒ υ

Ɦ in υυ Ψ et III[a] Ψ

Ɦ in ↄ Ψ

Ɦ in υ ℘ z et III z

Ɦ in ∗ ℘

℘ in Ψ ⟍ et III ⟍

Ɦ in ℘ z et III z

Quid quadrans in reliquis.

ϝ in ɂ ℒ

ϝ in Ꞓ υυ et ℘

ϝ in Ƭ ↄ

ϝ in ℒ ∗

ϝ in υυ Ψ

ϝ in ↄ ℘ et ⟍

ϝ in υ ℘

ϝ in ∗ ⟍ et z

ϝ in Ψ ⟍

ϝ in ℘ z

Quid sextans in reliquis.

ɂ in Ꞓ ↄ

ɂ in Ƭ υ

ʕ in ℒ Ψ
ʕ in υυ ꟻ z et viª ⟍
ʕ in ↄ ꟻ
ʕ in υ ⟍ ɑ et vi z
ʕ in * ⟍
ʕ in Ψ z et vi ⟍
ʕ in ꟻ ɑ et vi z

Quid sescuncia in reliquis.

£ in Ꞇ *
£ in ℒ ꟻ et ⟍
£ in υυ ⟍ z ɑ et xiiª ⟍ atque xxiv Ψ
£ in ↄ ⟍ z
£ in υ z ɑ et xxxvi ꟻ
£ in * z et ɑ
£ in Ψ xxxvi Ψ
£ in ꟻ xviii ⟍

Quid uncia in reliquis.

Ꞇ in ℒ ꟻ
Ꞇ in υυ ⟍ ɑ et xiiª ⟍
Ꞇ in ↄ ⟍
Ꞇ in υ z et xii ꟻ
Ꞇ in * z
Ꞇ in Ψ ɑ et xii ⟍
Ꞇ in ꟻ iii z

Quid semuncia in reliquis.

ℒ in υυ z et xxiiiiª Ψ
ℒ in ↄ z
ℒ in υ ɑ et xxiiii ꟻ
ℒ in * ɑ
ℒ in Ψ iii z
ℒ in ꟻ iii ɑ

Quid duella in reliquis.

υυ in ↄ iiiª ⟍
υυ in υ viii ꟻ
υυ in * iii z
υυ in Ψ viii ⟍
υυ in ꟻ viii z

Quid sicilicus in reliquis.

ↄ in υ iiiª z
ↄ in * ii ɑ
ↄ in Ψ iii ɑ
ↄ in ꟻ vi ɑ

Quid sextula in reliquis.

υ in * iiª ɑ
υ in Ψ viii z
υ in ꟻ viii ɑ

Quid dragma in reliquis.

* in Ψ viª ɑ
* in ꟻ xii ɑ

Quid emisescla in reliquis.

Ψ in ꟻ xviiiª ɑ

His ita adscriptis, ordo nos admonet paucis disserere de unciarum multiplicatione, in quo illud primum arbitror prædicendum, nullam sine assibus

fieri multiplicationem. Omnes enim unciæ in se vel in alias ductæ potius minuuntur quam multiplicantur. Sed cum assium multitudo quantalibet sociatur, prout eorum quantitas suppetit, ad altiorem provectum sua vicissim incursione consurgunt. Unde talis hic modus colligitur multiplicandi [1] : cum post assem uncia ponitur, totus prior numerus et ejus XII in secundo tramite reperitur; cum sextans totus prior et ejus sexta; cum quadrans, totus prior et ejus quarta; cum triens, totus prior, et ejus tertia; cum autem quincunx, totus prior et ejus quinque XII; cum semis, totus prior et ejus medietas; cum septunx, totus prior et ejus duæ tertiæ; cum dodrans totus prior et ejus tres quartæ; cum dextans, totus prior et ejus quinque sextæ; cum deunx, totus prior et ejus undecim duodecimæ. Quod si quando duo asses vel III vel quot libet multiplicantes accesserint, prior numerus duplo aut triplo auctus in secundo tramite datur; sed ejus partes unciarum sive minutiarum habitudini respondebunt nihilominus.

Et ut uno [2] quod dicitur exemplo clarescat facilius, XII et dextans per duos asses et semissem hoc modo multiplicentur. Bis unus II, in deceni secundo. Bis II, IIII, in singularis eodem. Bis dextans, as, in singulari secundo; bisse autem in unciarum eodem. Tres namque lineas earum minutiarumque dispositioni prædiximus servandas, quarum prima calcos haberet, scripulos secunda, tertia autem uncias. Nunc per semissem. Semis in denarium, hoc est in decem asses. Quinarius in singularis secundo. Semis in binarium, hoc est in duos asses; unitas ibidem. Semis in dextantem, quincunx in secundo tramite unciarum. Vides ne igitur quemadmodum prior numerus in secundo tramite duplo auctus, ejusque secunda reperitur, cum post duos asses semis ponitur? Hoc modo computanti per reliqua omnia secunda provenient et obedientia.

Nunc autem cum de multiplicatione pro rei necessitate satis dictum sit, veniamus ad mixtas numerorum unciarum et munitiarum divisiones.

Dicitur namque simplex, dicitur et composita. In quibus priorum divisorum dividendorumque dispositionis exemplar per primum, secundum et tertium tramitem pari causa parique ordine memento transferre. Sed [3] in his

[1] Par. omitt. *multiplicandi... sexta.* — [2] Par. omitt. *uno.* — [3] Par. *prædixerimus.* — Par. *Secundum* pro *Sed.*

eisdem id memoria dignissimum et admiratione constat, quod in unis eisdemque pluribus dividendis simplicis et compositæ divisionis modus, salva veritate, indifferenter[1] custoditur. Quod sane, ut arbitror, hac ratione cadit, quia cum simplicis modus divisionis quæritur, integer numerus et non unciæ vel minutiæ divisor respicitur; non quod non dividant, sed privatæ numerorum integritate potius sortiri videntur differentiarum ad unitatem, quam divisorum vicem. Cum vero compositæ modus divisionis custoditur, quemadmodum integer numerus divisor sic unciæ minutiæque numerantur. Dividantur itaque tales numeri in quibus dignoscantur[2] utriusque modus divisionis, scilicet ccc per xx et semissem et obolum. Hoc tamen prius intellecto ut, quot in hac simplici vel composita divisione linearum intercapedines fuerint, tot differentiarum loco ponantur novenarii. Et si quando denominationes a toto aut a partibus in decenum, aut centenum, aut millenum dirivabuntur, non per eas unciarum vel minutiarum differentiæ multiplicentur, ut per digitos, sed secundum gradus articulorum procedendo, sicut per articulos. Quod posterius de subponendis nec ne differentiis manifestius in ipsis divisionibus apparebit : hoc autem in dividendorum reparatione ne secus fiat videndum est cautissime.

Nunc per simplicis divisionis modum priorem sic dividas numerum. Obolo obolum differentiam adjunge : in secunda minutiarum linea, semunciam, duellam et dragmam loco differentiarum statue : semissi quincuncem : in singulari novenarium, binario vero septenarium. Quia ergo differentiæ divisoribus junctæ tertiam lineam, hoc est centenum, attingunt, dividendum, hoc est ccc, a tertio tramite in primam lineam integre tertiabis ad denominationem, et illo omnes differentias, sic metieris. Ter obolus, scripulus et obolus ; ter semuncia, uncia et semuncia ; ter duella, uncia ; ter dragma, duella et scripulus; ter quincunx, as et quadrans, ter viiii, xxvii; ter vii, xxi: habes ergo ccxxxviii, quincuncem, semunciam, duellam, emisesclam quoque et obolum reliquas[3], in tertio tramite. Rursus cc ad primam denominabis, et bis obolum semunciam, duellam, dragmam, quincuncem viii et vii, ejus incursione, in tertio tramite habebis ; eruntque simul cum prioribus cxcvii

[1] MP. Rat. *indiffidenter.* — [2] L. *dignoscatur.* — [3] MP. *reliquias.*

quincunx, semuncia, duella, scripulus et obolus. Rursus c ad primam denominabis et semel obolum, semunciam, duellam, dragmam, quincuncem VIIII [1] et VII, ejus incursione habebis; eruntque simul cum reliquis in tertio tramite, semuncia, duella, scripulus, deunx, CLXXVI. Rursus c ad primam denominabis, et semel obolum, semunciam, duellam, dragmam, quincuncem VIIII et VII, ejus incursione habebis; eruntque simul CLVI et quincunx, semuncia, duella et obolus. Rursus c ad primam denominabis et semel obolum, semunciam, duellam, dragmam, quincuncem VIIII et VII, ejus incursione habebis; eruntque simul CXXXV, deunx, semuncia et duella. Rursus c ad primam denominabis et semel omnes differentias ejus incursione habebis; eruntque simul CXV, quincunx, semuncia, sicilicus, scripulus et obolus. Rursus c ad primam denominabis, et semel omnes differentias ejus incursione habebis, eruntque simul XCIII, deunx, semuncia, sicilicus et scripulus. Hos ergo quia retro ad denominationem amplius secundare non potes, sublatis differentiis, confer ipsis divisoribus: insunt enim divisores reliquis quater, et supersunt XII, deunx, semuncia, sextula et scripulus. Idcirco denominationibus infra jacentibus quaternarius addatur, qui junctus cum illis XIIII conficit. CCC igitur, quater decies per XX et semissem et obolum dividuntur, de ipsis eisdem XII deunce, semuncia, sextula et scripulo superfluis.

Quod si te bene fecisse diffidis, XIIII denominationes multiplica per divisores. Et si, illo numero qui inde adcreverit et illo juncto qui ob parvitatem sui infra divisores remanserit, reparatur dividendus, feliciter egisti. Si non in vanum. Sed quater obolus, emisescla; quater semis, binarius; quater binarius, VIII. Nunc per deceni denominationes: decies obolus, sextula et scripulus; decies semis, V. Semel II, II. Videsne quemadmodum dividendus utriusque multiplicatione reparatur? feliciter egisti.

Nunc per compositæ divisionis modum: obolo obolum differentiam adjunge. In secunda minutiarum linea, semunciam, duellam, dragmam statue. Semissi quincuncem, in singulari novenarium. Quia ergo differentiæ divisoribus junctæ secundam lineam, hoc est decenum, adtingunt, tertius autem singularis rationem habet ad tertias dividendi CCCIII, hoc est C, secundabis

[1] Rat. VIII.

ad denominationem; per quam omnes differentias sic metieris : decies obolus, sextula et scripulus; decies semuncia, quincunx; decies duella, quadrans et duella: decies dragma, uncia et sicilicus, decies quincunx, quaternarius et sextans, semel VIII, VIII. Habes igitur XCIII, deuncem, semunciam, sicilicum et scripulum reliquas [1]. Rursus de XC, tertiam, hoc est XXX, ad primam denominabis, et ter obolum, semunciam, duellam, dragmam, quincuncem, et VIII, ejus incursione habebis; eruntque simul XXXIII, quincunx, semuncia, sextula, scripulus quoque et obolus. Rursus de XXX tertiam, hoc est decem, ad primam secundabis in [2] denominationem, et semel omnes differentias ejus incursione habebis reliquias, eruntque simul XII, deunx, semuncia, sextula et scripulus. Sed cum tertia denaria [3], post debitas lineas non possit denominari, sublatis differentiis, dividendi terminus occurrit. Ecce in uno eodemque dividendo et simplicis et compositæ divisionis modus hoc modo custoditur. Quod si an recte feceris dubitas, superiori argumento comproba.

Explicit.

[1] MP. *reliquias.* — [2] Rat. omitt. *in.* — [3] MP. *denarii.*

INCIPIT[1]

PROLOGUS IN GEOMETRIAM[2] GERBERTI

In quatuor matheseos ordine disciplinarum tertium post arithmeticæ musicæque tractatum geometrica speculatio naturaliter obtinet locum. Cujus videlicet ordinis ratio, quia in ipsis arithmeticæ institutionis principiis a doctissimo et disertissimo liberalium artium tractatore Boetio satis luculenta datur, a nostris melius fatuitate, utpote nota, reticetur. Hæc vero disciplina, ut simplicibus loquar, quia indoctos doceo [3], a terræ mensura græcum nomen accepit : γῆ [4] enim græca lingua *terra*, μέτρον *mensura* dicitur.

Hujus inventores primi traduntur Ægyptii, qui propter Nili fluminis eluvionem, agrorum limites inundatione sui sæpius confundentis, talis solertiam artis excogitavere, cujus exercitatione sui quisque quantitatem agelli facilius a contiguo [5] posset secernere. Sed quamvis ad dimensionis terræ utilitatem primitus inventa vocabulumque inde sortita sit, a posterioribus tamen rationem ejus diligentius investigantibus, ad alia quoque nonnulla, quæ vel cognitu utilia, vel exercitio jocunda videbantur, speculatio ejus accommodata est. Cui etiam talem quidam diffinitionis terminum aptavere : Geometria est disciplina magnitudinis et formarum, quæ secundum magnitudinem contemplantur. Potest quoque et ita, ni fallor, aliquo [6] modo diffiniri : Geometria est magnitudinum mensurabilium [7] vel ad mensurandum propositarum ratione vestigata probabilis [8] dimensionis scientia.

[1] Vid. Pezium Thesaur. Anecd. noviss. t. III. part. II. p. 5. seu Migne, t. 139, col. 91, seqq. codices Biblioth. imper. Paris. num. 7377 et 7185; hunc distinguemus littera A. codic. Biblioth. Oxon. A. non habet titulum; manus recentior adjecit : *Gerberti liber de Geometria.* — [2] Oxon. *theoriam.* — [3] Pez. omitt. *indoctos doceo.* — [4] A. omitt. γῆ, scribit *metron.* — [5] Pez. *continenti.* — [6] A. *quocunque.* — [7] Pez. *rationabilium* et omitt. *mensurabilium vel ad mensurandum.* — [8] A. *probabili.*

Utilitas vero disciplinæ hujus omnibus sapientiæ amatoribus quam maxima est. Nam et[1] ad animi ingeniique vires exercitandas intuitumque exacuendum subtilissima, et ad plurima certa veraque ratione vestiganda, quæ multis miranda et inopinabilia videntur, jocundissima, atque ad miram naturæ vim ejusque[2] Creatoris omnia in numero et mensura et pondere disponentis (*Sap*. XI. 21) potentiam et ineffabilem sapientiam contemplandam, admirandam et laudandam, subtilium speculationum plenissima est. De cujus ratione et regulis aliqua pro ingenioli nostri facultatula undecunque collectis[3], ut ordinatius ingredientis animum ad subtiliora deducamus, ab ipsius artis elementis, quem terminum dicunt, exordium sumamus.

Explicit prologus.

[1] A. omitt. *et*. — [2] Pez. omitt. *ejusque*. — [3] Pez. *collecturi*.

INCIPIT
GEOMETRIA GERBERTI [1]

CAPUT PRIMUM [2].

QUID SIT CORPUS SOLIDUM? QUID LINEA, PUNCTUM, SUPERFICIES? QUID PES SOLIDUS, CONSTRATUS, ETC.?

Artis hujus initia et quasi elementa videntur punctum, linea, superficies, atque soliditas. De quibus cum sæpe Boetius aliique tam sæcularis quam divinæ tractatores litteraturæ in plurimis scriptorum suorum locis satis superque disputent, tum beatus et eloquentissimus Ecclesiæ doctor, Augustinus, in nonnullis libris suis, et præcipue in eo qui de quantitate animæ inscribitur, copiose disserit, ubi etiam tantis oculum mentis [3] corporearum rerum imaginationibus multis [4] obtusum per talium artium exercitia ad spiritalia veraque utcunque contemplanda non modicum purgari et exacui ostendit. Sed prudentibus, si qui hoc forte vel aspicere dignati fuerint, tædiosum non sit, si a solido corpore, quod tamen [5] communi hominum sensui notius est, præpostero incipiens ordine, simplicioribus quid hæc singula sint paucis tentabo monstrare.

Solidum corpus est quidquid tribus intervallis seu dimensionibus porrigitur, id est quidquid longitudine, latitudine altitudineque distenditur, sicuti est quidquid visu tactuve comprehendi potest, ut hæc præsens, in qua scribo, tabella. Hoc autem græce *stereon* dicitur. Hujus autem termini seu finis [6] super obducta planities *superficiei* apud nos nomen accepit, græce autem epiphaniæ. Quæ ita intellectu capienda est, ut nihil sibi altitudinis, id est crassitudinis, usurpet, sed tantum longitudine latitudineque contenta se dilatat. Nam si his altitudinem adjicis, jam non superficies, sed corporis pars, atque ideo solidum corpus erit.

[1] Gerberti nomen manus recentior adjecit in codicibus. — [2] Codd. nullam capitum divisionem habent. — [3] Pez. omitt. *mentis*. — [4] Pez. omitt. *multis*. — [5] Pez. omitt. *tamen*. — [6] Pez. omitt. *finis*.

Superficiei vero extremitas sive terminus *linea*, seu græce *gramma* est. Quam ita mente percipias oportet ut latitudinis expers solius longitudinis se rigore producat, ne latitudine addita jam non linea, sed superficies sit. *Lineæ* autem principium et extremitatem *punctum* determinat, quod ita se intelligibili ratione coarctat, ut *lineæ* tantummodo finis existens nullam in eo partis aut alicujus omnino magnitudinis quantitatem obtineat. Itaque ut singula juxta prædictam rationem diffiniam : *Punctum* est parvissimum et indivisibile signum ; quod græce *simion* dicitur. Hoc vice unitatis, quæ est numerorum omnium principium, nec tamen ipsa numerus, omnium origo est mensurarum ; ipsum tamen nullius mensuræ aut magnitudinis capax. *Linea* est longitudo sine latitudine, hæcque solum in longitudine sui sectionem seu divisionem [1] admittit. *Superficies* est latitudo sine altitudine. Hæc et superficies in rerum natura subsistere nequeunt præter corpora, mente tamen intelliguntur incorporalia, et quasi præter corpora esse suum habentia. *Soliditas* vero supra diffinita in solidis manens corporibus, sensibus etiam comprehendi valet, eaque omnifariis et in longitudine ac latitudine, nec non etiam et altitudine sectionibus subjacet. Atque hæc interim simplicioribus de præfatis rebus ratiuncula data sufficiet. Doctiores siquidem de talibus sufficientius alias instructos diutius in his detineri non oportet.

Itaque per [2] prædictas tres solidi corporis dimensiones [3] quæcunque rationabiliter metienda proponuntur, geometricali theoremate ducatu rationis mensurantur. Aut enim *longitudo*, aut *latitudo*, aut certe *crassitudo*, quæ consueto nomine *altitudo* a geometris vocatur, metiendo indagatur. *Longitudo* quæritur [4] ut in lineis aliquam figuræ agrive aream includentibus, ut in itinerum spatiis, ut in arborum ædificiorumque sublimitatibus, ut in fluminum, curtium aliarumve rerum lineari [5] in directum proposita usque ad certum terminum mensuratione, quæ videlicet *linearis mensura* vocatur. *Latitudo* vero ut in areæ ipsius vel planitiei, quæ linearum certis includitur terminis, quantitate, quæ *constrata* vel *plana* dicitur mensura, et græce *epi-*

[1] Pez. omitt. *seu divisionem*. — [2] A. *propter*. — [3] Hic incipit Codex Bibl. imp. 7377, col. 35, quem distinguemus littera B. — [4] Pez. omitt. *quæritur*. — [5] A. omitt. *lineari... mensuratione* et *videlicet*.

peda. Altitudo autem ut crassitudine vel spissitudine quarumdam certæ mensuræ structurarum, seu capacitate diffinitæ quantitatis vasorum : quæ *mensura solida* vocatur. Atque hinc est quod mensuras quasdam, utpote *pedes*, nunc *lineares*, nunc *constratos*, nunc vero *solidos* vocitare solemus.

Linearis pes est per quem lineas vel longitudinem aliquam metimur nihil interim de altitudine et latitudine curantes, et est talis [*fig.* 1]. *Constratus* pes est sive planus, per quem superficies sive planities, seu area lineis circumsepta mensuratur, et est in longitudine et latitudine æqualis et quadratus, sed altitudine carens ita [*fig.* 2]. *Solidus* autem est longitudine, latitudine, altitudine æqualiter distans et quadratus, per quem solida metiuntur corpora, formam videlicet cubi seu tesseræ retinens, qui in planitiei quidem æqualitate non potest aperte figurari, sed vel mente intelligi, vel cera, vel ligno, aliave ejusmodi materia facile valet formari, quamvis Calcidius Timeum Platonis exponens solidum in plano corpus figuratum utcunque descripserit.

Aliæ etiam, de quibus paulo post dicemus, mensuræ trifaria, ut de pede jam dictum est, distinguentur ratione. Aut enim et ipsæ lineares, aut constratæ, aut solidæ intelliguntur. Sciendum autem magnopere est quod per lineares mensuras constratæ inveniendæ [1]. Per constratas item vel lineares solidæ investigandæ sunt. Si enim lineares in se vel inter se multiplicentur, constratæ nascentur. Et si constratas itidem per lineares multiplices, solidas nimirum invenies.

Quod ut facile clarescat, exempli causa linea vice pedis linearis in longum ducatur, eaque in quatuor lineares palmos hoc modo secetur [*fig.* 3]. Hic ergo linearis pes si latitudine ejusdem quantitatis addita in quadrum æqualiter describatur, constratus hujusmodi informatur [*fig.* 4].

Si ergo quatuor lineares palmos longitudinis per totidem, qui in latitudine notantur, hoc est quatuor per quaternos multiplices, in constrati nimirum pedis planitie sedecim palmos constratos hoc modo invenies [*fig.* 5].

Quod si item eumdem pedem solidum efficiens parem longitudini latitudinique ei altitudinem super imponis, sicque per quatuor lineares super adjectæ altitudinis palmos sedecim planitie constratos multiplices, in solido ni-

[1] Pez. omitt. *inveniendæ..... solidæ.*

mirum pede, sexaginta quatuor solidos palmos reperies, quod a quolibet poterit facilius intelligi vel inveniri[1] quam in palmo describi. Sic itaque linearis pes lineares palmos quatuor, constratus sedecim constratos, solidus sexaginta quatuor palmos[2] recipit, eademque in ceteris mensuris ratio multiplicationis juxta cujusque quantitatem observatur.

CAPUT II.

DE VOCABULIS ET QUANTITATE MENSURARUM AB ANTIQUIS INVENTARUM.

Mensurarum autem vocabula ab antiquis inventa, et in usum posterorum hactenus reservata, ferme hæc sunt: digitus, uncia, palmus, sexta, quæ et dodrans, pes, laterculus, cubitus, gradus, passus, pertica, quæ et decempeda, actus minimus, clima, porca, actus quadratus, qui et agripennus seu aripennus, jugerum, seu juger vel jugus, centuria, stadium, milliarium, leuca. Quorum quantitas singulorum primum juxta lineares mensuras videatur, ut postmodum ad constratas solidasque commodius traducatur.

Digitus est minima qua in agris metiendis antiqui utebantur mensura, continens hordei quatuor grana in longitudinem scilicet continuatim disposita. Non autem quorumcunque hominum digitos, qui utique multum dispares sunt, passim accipias oportet, sed spatium quod latitudo digiti alicujus mediocris illius temporis hominum transversim occupabat, pro longitudine certa geometricalis digiti uniformiter teneas. Idemque de palmo, pede, cubito, et ceteris ejusmodi faciendum est.

Uncia, juxta antiquiores, tres digitos recipit. Sed quia cujuslibet rei duodecima pars uncia dicitur, posteriores unum tantum digitum et tertiam digiti partem unciæ deputavere, ut pedis, qui sedecim digitis constat, pars duodecima possit existere. Nam as et triens XVI sunt.

Palmus autem, quarta pars pedis, quatuor digitos recipit, uncias autem tres. Dictus autem *palmus a palma*, id est a manu extensa quæ quatuor digitis constat.

Sexta, quæ et *dodrans*, habet digitos duodecim, uncias novem, palmos

[1] Pez. omitt. *vel inveniri*. — [2] Pez. add. *solidos*.

tres. Dictus autem *dodrans* quod ab integro pede dempto quadrante constet.

Pes continet digitos sedecim, uncias duodecim, palmos quatuor, sextam unam, tertiam ejus; cujus mensura in quibuslibet metiendis ceteris [1] usitatior est.

Laterculus non in sola longitudine, ut superiores, accipi potest, sed ei latitudo etiam est ut constratus fiat, habetque in latitudine pedem unum, in longitudine quoque pedem unum et deuncem ejus, in lato uncias duodecim, in longo viginti tres; sicque in tota area sua habet uncias constratas CCLXXVI. Dictus autem laterculus diminutive a *latere*, id est tegula, quia hujus mensuræ ad tegenda seu consternenda ædificia fieri solebat.

Cubitus recipit pedem unum et semissem, sextas duas, palmos sex, uncias XVIII, digitos XXIIII. Hic etiam in quibusdam locis pro statura hominum recipitur.

Gradus recipit cubitos II, pedes III, sextas IIII, palmos XII, uncias XXXVI, digitos XLVIII. Dictus gradus quod gradientes homines sæpius tantum spatii alternatim metiantur.

Passus continet gradum unum, et ϛϛ [2], cubitos III et ϛϛ, pedes V, sextas VII et ϛϛ, palmos XX, uncias XL, digitos LXXX. Hujus in itinerum spatiis maximus usus est metiendis. Dictus passus a *patendo* videtur, eo quod patentibus intercapedine quinque pedum cruribus figuratur : unde et *passi crines* dicuntur.

Pertica, quæ et *decempeda*, continet passus duos, gradus tres et trientem, cubitos sex et bissem, pedes X, sextas XII et ϛϛ; palmos XL, uncias CXX, digitos CLX. Dicta pertica quasi *portica* a portando scilicet; manu namque mensoris ad agros dimetiendos virga mensuralis portatur.

Actus minimus in quantitate tantum superficiei agrorum consideratur, habetque in lato pedes IIII, in longo CXL. Qui invicem ducti, id est quater CXL, in tota agri superficie constratos pedes DLX ostendunt. Dictus autem ab *agendo* rurali opere videtur.

Clima, eodem modo quantitatem designans, habet in longo et in lato pedes XL. Qui invicem ducti MDC pedes constratos complent.

[1] Pez. omitt. *ceteris*. — [2] Signa minutiarum sæpissime corrupta reperiuntur apud Pezium; ea referre inutile duximus.

Porca, nihilominus agri mensuram indicans, in longitudine lxxx, in latitudine xxx pedes habet. Qui invicem ducti īī cccc indicant constratos.

Actus quadratus, qui et *agripennus* seu *aripennus* dicitur, quo agri modum discriminamus, per singula quatuor latera perticas xii, id est pedes cxx recipit. Qui in se ducti cxliiii perticas constratas, pedesque ejusmodi constratos x̄īv̄ cccc in agripenno demonstrant.

Jugerum seu *juger* seu *jugus*, quod junctis duobus aripennis conficitur indeque ab *jungendo* nomen accepit, quantitatem itidem agri diffiniens, habet in longitudine perticas xxiiii, id est pedes ccxl, in latitudine perticas xii, id est cxx pedes. Qua latitudine per longitudinem ducta in superficie jugeri perticas constratas cclxxxviii, pedes vero x̄x̄v̄īīī dccc invenies. Hujus quartam partem *tabulam* appellant, continentem perticas constratas lxxii.

Centuria est ager cc continens jugera, dicta, quod apud antiquiores centenis tantum jugeribus computabatur.

Hæ tamen, quæ agrorum quantitatem designant, mensuræ, magis in quantitate areæ planitieque lineis circumseptæ, quam ipsarum, quibus circumscribitur, linearum longitudine considerandæ sunt. Cujus enim cunque longitudinis lineæ aream includant nihil interest, si tamen ipsa propriam quantitatem area non amittat, ut in jugero. Utrum enim in longo xxiiii perticas, in lato vero xii, ut supra dictum est, habeat, an in longo xviii, in lato xvi; an in longo xxxii, in lato vero viii; an alio atque alio modo longitudo latitudoque permutentur, si tamen mutua multiplicatione cclxxxviii constratas perticas efficere possunt, jugerum nihilominus implebunt. Idemque in agripenno et ceteris agrorum mensuris sentiendum est.

Stadium autem, quod magis in itinerum dimensionibus usuale est, continet passus cxxv, gradus ccviii et trientem, cubitos ccccxvi et bissem ϚϚ, pedes dcxxv, sextas dcccccxxxiii et trientem, palmos īī d, uncias v̄ d, digitos x̄. Dictum autem stadium fertur a *stando*, seu quod juvenes currentes emenso hoc spatio ad metam starent, seu quod Hercules primus hoc spatium uno anhelitu transcursum stando signaverat.

Milliarium habet stadia octo, passus *mille*, unde et nomen accepit, gradus mdclxvi et ϚϚ, cubitos īīī cccxxxiii et ϚϚ, pedes v̄, sextas v̄ī dclxvi ϚϚ, palmos x̄x̄, uncias l̄x̄, digitos l̄x̄x̄x̄. Hoc permissu priscæ legis iter Sabbati fuit.

Leuca recipit milliarium unum et dimidium, stadia XII, passus mille quingentos, gradus I̅I̅ D, cubitos V̅, pedes V̅I̅I̅ D, sextas X̅, palmos X̅X̅X̅, uncias X̅C̅, digitos C̅X̅X̅. Dicta quoque leuca a *levando*, id est relevando post tantum iter corpore. Unde et apud Teutonicos *Rasta* a requiescendo appellatur.

CAPUT III.

DE DESCRIPTIONE QUANTITATIS EARUMDEM MENSURARUM TRIFARIA.

Sed quia hæc de linearibus, id est solam longitudinem designantibus, mensuris utcunque dicta sunt, nunc quoque earumdem quantitatem, si constratæ aut solidæ stant, per passus, pedes et digitos in subjecta, si placet, paginula quam brevissime subnotemus, eas videlicet intermittentes quas quantitates tantum superficiei agrorum demonstrare prædiximus.

Leuca habet lineares passus I̅ D, constratos pedes bis M̅ I̅ C̅C̅ L̅, solidos ter M̅M̅, et C̅C̅C̅ et L̅X̅X̅V̅.

Milliarium habet lineares passus mille, constratos M̅I̅, solidos M̅M̅ millia.

Pertica habet lineares passus duos, constratos quatuor, solidos octo.

Passus habet lineares pedes quatuor, constratos XXV, solidos CXXXV.

Gradus habet lineares pedes III, constratos IX, solidos XXVII.

Cubitus habet linearem pedem I et ʕ, constratos duos et quadrantem ꝑ, solidos III, quadrantem ꝑ et sescuncem Ꞩ.

Pes habet lineares digitos XII, constratos CXLIIII, solidos I̅V̅ XCVI.

Sexta habet lineares digitos XII, constratos CXLIV, solidos I̅ DCCXXVIII.

Palmus habet lineares digitos IV, constratos XVI, solidos LXIV.

Uncia habet lineares digitos unum et Ϛʕ, constratos unum, ʕʕ, Ƭ, υυ, solidos duos et Ϛʕ, υυ, Ψ, ⁓, ɑ_ et III^am ɑ_.

Digitus habet linearia hordei grana IV, constrata XVI, solida LXIV [1].

Et hactenus de mensuris quæ a prioribus nobis relictæ sunt eorumque [2] quantitate non superflue sed satis, ut reor, dictum est. Quod si prioribus in mensurando partibus indiget, diligens quisque unamquamque mensurarum

[1] A. LXVIIII. — [2] Pez omitt. *earumque quantitate.*

prædictarum, pro ut necesse fuerit, seu per minutias usitatas sive per intellectuales multis modis habere poterit.

CAPUT IV.

DE PLANIS FIGURIS.

Nunc vero de figuris, quæ præfatis linearibus includuntur mensuris, speculandum est. Figura, quæ Græce *scema* vocatur, est spatium certis terminis inclusum. Hujus species duæ sunt. Aut enim *planæ* aut *solidæ* sunt. Sed de solidis in posterioribus; nunc de planis videamus.

Planæ dicuntur figuræ, quæ profunditate, id est altitudine, carentes in longitudine tantum latitudineque considerantur. Hæ vero si rationabiliter proponuntur, aut rectis lineis, quæ Græce *euthyæ*, determinantur et angulatæ sunt, appellanturque *euthygrammæ;* aut curvis seu circumferentibus lineis, quas Græci *cyclicas* sive cycloides sive *campellas*[1] vocant, includuntur, et rotundæ sive oblongæ sunt, et *campylogrammæ* nominantur : vel certe utrisque, id est rectis et curvatis, componuntur, et partim angulatæ, partim lunatæ seu rotundæ sunt, quod genus *micton* a Græcis dicitur. Quæ singulæ, prout commodum et utile videbitur, in consequentibus apertius describentur. Spatium autem sive planities planarum figurarum lineis circumscripta, *embadum* a Græcis appellatur, quod a nostris interpretatum *area* nuncupatur, ad cujus videlicet areæ quantitatem investigandam variæ, pro diversitate figurarum et theorematum, regulæ passim dispersæ feruntur, ex quibus aliquas, quas nostri attingere potuit diligentia, quæ utiliores videbantur, aliquantisper ordinatius digestas aggredi tentabimus, si prius pauca de *angulorum* speciebus, et alia quædam ingredientibus necessaria probaverimus.

Itaque planæ figuræ, quas rectis lineis determinari angulatasque esse diximus, trinis necessario planorum angulorum formantur speciebus. Est autem *planus angulus* duarum linearum in planitie e diverso ductarum ad unum punctum coadunatio. Sive aliter : Angulus est spatium quod duabus lineis

[1] Pez. *capellas.*

continetur se invicem tangentibus. Qui nimirum trimodis speciebus discretus est : aut *rectus* est, aut *hebes*, aut *acutus*.

Rectus, qui et *normalis* dicitur, hoc modo fit, si rectam lineam jacentem altera stans erecta contingat, et ex utraque sui parte æquos angulos ita facit [*fig.* 6].

Hic autem, quasi viæ [1] virtutis medium tenens, sibique ipsi semper et uniformiter æqualis, nec se plus æquo dilatat, nec se minus justo coarctat.

Hebes autem, qui et plus normalis vel *obtusus* dicitur angulus, qui, quasi pleonasiæ more, semel rectum excedens [2], incerta indefinitaque quantitate, donec in lineam deficiat, dilatari et expandi potest. Fit autem si jacenti lineæ altera ab ea inclinata jungatur ita [*fig.* 7].

Acutus angulus est, qui, neomesiam imitans et infra rectum subsistens, identidem quantitate indefinita usque in lineam directam coarctari valet. Fit vero si jacentem lineam rectam altera ad eam inclinata tangat, ita [*fig.* 8].

Et hi quidem anguli, ex rectis scilicet facti, *euthygrammi* Græce, *rectilinei* possunt Latine appellari. Possunt tamen eædem tres angulorum species alio quodammodo ex rectis et circumferentibus lineis, itemque ex circumferentibus solis figurari. Ex rectis namque et circumferentibus lineis recti anguli figurantur, si circulus æqualiter a puncto circumductus rectam lineam per ipsum punctum in duo æqua secat ita [*fig.* 9].

Hebetes autem, qui et obtusi anguli, si major dimidio circuli pars hoc modo formetur [*fig.* 10].

Acuti vero fiunt, si minor medietate circuli pars scribatur [*fig.* 11].

Ex solis autem circumferentibus lineis, si eas, id est tres angulorum species, velis figurare, duos æquales circulos ita sibi invicem innexos circumducito, ut uterque circumductione sua medium [3] secet alterius punctum; sicque et in media, ni fallor, area, et in singulis partibus altrinsecus positis rectos omnes ad sui modum angulos pernotabis ita [*fig.* 12].

Quod si duos alios connexueris, ita ut uterque suo ambitu punctum includat alterius [4] in medio embado duos hebetes, quatuor altrinsecus vero positis acutos nihilominus angulos formabis ita [*fig.* 13].

[1] A. *vice.* — [2] A. *extendens.* — [3] Pez. omitt. *medium.* — [4] Pez. omitt. *alterius.*

Sin autem ita bini sibi innectantur, ut punctum alterutrius ab altero minime[1] relinquatur, in media nimirum areola acuti, in extremis utrinque hebetis anguli species figurantur, ut cernis [*fig.* 14].

Ut autem omnes angulorum species in una pariter inspiciantur, talis circulorum componitur connexio [*fig.* 15].

Sciendum quoque est quod acuti anguli *interiores*, hebetes vero *exteriores* ad comparationem scilicet recti anguli solent appellari. Rectus quippe angulus ab hebete, utpote exteriore, latioreque includitur; sed ipse rursus acutum, ut videlicet amplior et capacior[2], interiorem includit; quod in subjecta formula rectilinea, ubi omnes angulorum species ad unum coadunatæ sunt punctum, describuntur hoc modo [*fig.* 16].

Intuendum etiam est quod rectæ lineæ jacenti si recta una, quæ perpendicularis dicitur, erecta superstet, ubi jacentem tangit, ex utraque sui parte rectum angulum efficiet hoc modo [*fig.* 17].

Si vero ad alterutram partem linea superstans inclinetur, in illa, ad quam inclinatur, parte interiorem, id est acutum angulum efficit, in altera vero exteriorem, id est hebetem, ita tamen ut hi duo anguli, interior scilicet et exterior, duobus rectis sint æquales, hoc modo [*fig.* 18].

Quantum enim interior a recto minus habet, tantum exterior rectum supervadit. Quod si rectæ jacenti lineæ duæ adversis partibus inclinatæ ita superstent, ut illam et se invicem ad unum punctum tangant, tres nimirum interiores angulos formant, ita tamen, ut hi tres anguli duobus rectis æquales sint. Nam tantumdem spatii quantum duo recti occupant, hoc modo [*fig.* 19].

Si duæ rectæ sese invicem altera per alteram ductæ secent, aut quatuor rectos efficiunt angulos, aut duos exteriores totidemque interiores ex adverso sibi invicem æquos reddunt, qui tamen quatuor rectis angulis sunt æquales, hoc modo [*fig.* 20 et 21].

Duæ rectæ lineæ æquali a se invicem spatio inductione sua distantes in infinitum ductæ, nunquam invicem concurrentes *paralellæ*, id est æque distantes dicuntur, ita [*fig.* 22].

[1] Pez. *immune omnino.* — [2] Pez. omitt. *et capacior.*

Quod si recta linea ab una ad alteram ducta fuerit, aut rectos angulos quatuor, ubi tangit eas, efficiet, aut totidem rectis æquos, binos scilicet interiores, binosque exteriores sibi ex opposito invicem æquales taliter [*fig.* 25].

Possent quidem et alia nonnulla de lineis et angulis inveniri et dici. Sed hæc ingredientibus sufficere putavi.

CAPUT V.

HIS TRIBUS ANGULI SPECIEBUS OMNIS COAGULATA CONSISTIT FIGURA.

In omnibus ergo, ut dictum est, planis figuris, quæ quidem et angulatæ sunt, unam vel duas, vel certe omnes has angulorum species necessario invenis; unam vero, ut omnes angulos rectos habeant aut hebetes omnes, vel omnes acutos; duas, ut alios angulos rectos habeant, alios acutos, aut alios hebetes, alios acutos, aut alios rectos, alios hebetes; omnes, ut et rectus et hebes et acutus, quod tamen rarius evenit, ut in una aliqua inveniuntur [1] figura. Quod totum [2] posterius in earum satis formationibus clarebit. Nunc jam de *triangulo*, qui in planis figuris naturaliter primus occurrit, sequens ratio quæ videbuntur aggredi tentabit.

CAPUT VI.

DE PRINCIPALITATE TRIANGULI.

Triangulus, ut arithmeticis satis a Boetio declaratum est, ideo planarum principium existit figurarum, quia tres primæ [3] rectæ lineæ superficiem seu latitudinem aliquam possunt includere. Duæ quippe rectæ lineæ nihil possunt spatii circumdare, atque ille ideo, quia tribus lineis extensus vel distensus est figuras angulatas planasque primus efficit, jure in eisdem [4] principatus locum obtinebit. Qui et ideo principium et quasi elementum exstat in angulatis figuris, quod unaquæque earum ex eo componatur, et in eumdem resolvatur. Si enim ipsius trianguli sive tetragoni vel pentagoni hexagonive ceu ceterorum sequentium multiangulorum superficiem, id est aream mediam puncto

[1] Pez. *inveniatur*. — [2] A. *statim*. — [3] Pez. *tria primum*. — [4] Pez. add. *figuris*.

designaveris, et ab eodem puncto ad angulos rectas lineas deduxeris, unumquemque eorum ex tot compositum et in tot triangulos divisum pernotabis, quot ipse constat ex angulis. Nam eodem modo ipse triangulus in tres alios triangulos; tetragonus in IV; pentagonus in V, aliique sequentes juxta numerum angulorum suorum in triangulos dividuntur. Ubi subtiliter id etiam evenit ut, quia in triangulos cujusque eorum divisio fit, per triangulorum quoque regulas uniuscujusque eorum a diligentibus embadum inveniri possit. Quare satis cuipiam potest declarari omnium planarum figurarum triangulum principium esse [*fig*. 24].

CAPUT VII.

DE SPECIEBUS TRIANGULI.

Est autem *triangulus*, qui et *trigonus* sive *tripleurus* dicitur, plana figura tribus rectis lineis sive lateribus et totidem angulis terminata. Hujus species tres sunt, *orthogonius* scilicet, et *ampligonius*, atque *oxygonius*[1].

Orthogonius autem est triangulus unum rectum angulum habens et duos acutos, taliter [*fig*. 25].

A recto autem angulo quem habet nomen possidet. *Orthon* quippe græce latine[2] rectum, *gone* autem angulum sonat. Inde *Orthogonius* quasi *rectiangulus* dicitur.

Ampligonius est triangulus unum hebetem et duos acutos habens angulos, ita [*fig*. 26].

Qui et ipse ab hebete angulo suo identidem nomen accepit.

Oxygonius autem est triangulus omnibus acutis angulis determinatus, ita [*fig*. 27].

Unde ab acuto, quia *oxya* sonat, appellatus est. Hic vero et unius speciei angulos et æqua latera potest habere : quod in prioribus omnino est impossibile, ut et quivis facile intelligere, et in figuris eorum oculis valet approbare.

Habent etiam iidem trigoni quædam alia quoque tria ad discretionem sui vocabula. Alius enim eorum *isopleuros*, alius *isocceles*, alius *scalenos* dicitur.

[1] A. *oxionius*. — [2] Pez. omitt. *latine... autem*.

Isopleuros est qui omnibus æqualibus continetur lateribus. *Isos* quippe *æqualis; pleuros latus* dicitur [*fig.* 28, 29, 30].

Isoceles qui duo habet latera æqualia, quibus [1] quasi cruribus insistit, tertium inæquale, unde et isoceles, quasi æquicrurius dicitur.

Scalenos est qui omnia latera inæqualia invicem continet; dictusque *scalenos* quasi *gradatus*, eo quod velut gradibus, de uno in aliud transfertur latus. Sed *isopleuros*, id est æquilaterus, solus [2] potest esse trigonus oxygonius; isoceles vero atque scaleni et *orthogonii* et *ampligonii*, ipsique item *oxygonii* poterunt fieri. Singuli quippe eorum et duobus lateribus æqualibus, tertio inæquali, et omnibus inæqualibus solent formari.

CAPUT VIII.

DE NATURA TRIANGULORUM.

Illud quoque in his triangulis speculare, quod juxta supradictam superiorum [3] angulorum quantitatem in omni trigono ampligonio exterior, id est hebes angulus, major est utrisque interioribus, id est acutis. In ipso scilicet ampligonio trigono ex adverso constitutis, ipsique duo non solum exteriore sed etiam recto angulo minores probantur, ut in hoc [*fig.* 31].

In omni quoque triangulo duo anguli quoquomodo sumpti duobus rectis angulis minores sunt.

In omni etiam triangulo minus latus majorem angulum, majus vero minorem efficit.

Si in quolibet trianguli latere a finibus lateris duæ rectæ lineæ introrsum inclinatæ angulum faciunt, ipsæ quidem [4] ceteris trianguli lateribus minores sunt; angulum vero majorem efficiunt ita [*fig.* 32].

In omni orthogonio triangulo, solus rectus angulus duobus reliquis interioribus, id est acutis, probatur æqualis. In oxygonio autem tres interiores, id est acuti anguli [5], duobus rectis angulis æqui sunt, et omnino in omnibus triangulis idem evenit, ut tres eorum anguli [5] duobus rectis angulis æqui

[1] Pez. *qui etiam.* — [2] Pez. add. *dictus.* — [3] Pez. *superius.* — [4] A. *ipsi quoque.* — [5] Pez. *singuli.*

sint. Nam in ampligonio quantum exterior, id est hebes angulus, rectum superat, tantum duo interiores, id est acuti, superantur a recto. Et in orthogonio unus rectus est, et interiores, id est acuti, qui item, ut dictum est, unum rectum angulum complent.

In oxygonio quoque duo acuti unum rectum superant quidem sed duobus tantum [1] minores sunt, quantum tertius supplere poterit angulus. Et juxta hanc rationem, ni fallor, erit intelligendum quod in categoriarum Aristotelis commentariis a Boetio dictum est : *Multi sæpe movere soliti sunt scripulum : scimus triangulum tres interiores angulos duobus rectis angulis habere æquos.*

His interim de natura triangulorum expeditis, qualiter quisque angulus, utrum rectus an hebes aut acutus sit, discerni queat breviter dicamus, ut certius requirenti utrum triangulus [2] quisque orthogonius, an ampligonius sive oxygonius sit, probare valeamus.

CAPUT IX.

QUOMODO TRES ANGULORUM SPECIES DISCERNI VALEANT?

Si de aliquo angulo, utrum rectus an hebes acutusve sit, dubitaveris, hujusmodi experimento uti poteris. Ab angulo, de quo dubitas, in utraque [3] linea, quæ in eo conveniunt, æqualem mensuram cujusvis longitudinis sumptam punctis utrinque notato, et ab uno ad aliud punctum rectam lineam ducens, eamque in duo æqua dividens, medietatem ejus puncto signabis. A quo videlicet puncto si ipsa eademque mensura, qua medietatem lineæ esse invenisti, angulus ille, de quo quæsieras, distabit, rectus erit. Si longius distans ab ea mensura attingi nequiverit, acutus; si [4] autem propior a præfata transgreditur mensura, obtusus, id est hebes esse dignoscitur. Verbi gratia, sit angulus de quo dubitas, *a* [*fig.* 53] : a quo in utraque linea æquali mensura distet *b* et *c*. Medietas lineæ a *b* ad *c* ductæ sit *d*. Si ergo a *d* puncto *b* et *c* et *a* æquali mensura distant, rectus angulus *a* erit. Si minor ad *a* fuerit, quam ad *b* et *c*, hebes. Si autem major, acutus angulus *a* esse non dubitatur.

[1] A. *tamen.* — [2] A. *angulus.* — [3] A. *utrasque lineas.* — [4] A. *sin.*

Vel aliter, juxta Pythagoræ inventum. Ab angulo, de quo dubitas, in una ejus linea tres æquales longitudinis mensuras, utpote pedes, in altera ejus longitudinis quatuor dimetiens, ubi utrinque fuerint terminatæ, punctis signato, et ab uno horum puncto ad alterum lineam rectam ducito. Et si hæc linea quinque æqualiter pedes habuerit, angulus, de quo dubitas, rectus erit; si plus quam quinque, hebes; si autem minus, acutus apparebit. Exempli causa, sit ipse angulus *e* [*fig.* 54], ab hoc in una linea tres mensuras quasi pedes usque ad *f* metior, ab eodem in altera linea quatuor [1] usque ad *g* duco. Si ergo in hac linea inter *f* et *g*, quinque ejusdem longitudinis mensuras invenio, angulum rectissimum natura cogente minime dubito; si autem plus quam quinque, hebetem; si minus, inter acutos eumdem putari debere certissimum teneo, ut in subjecta formula patet. Lineæ vero rectæ, quibus trigoni seu tetragoni, et aliæ quædam planæ figuræ determinantur, his ferme vocabulis designantur.

CAPUT X.

DE APPELLATIONIBUS LINEARUM IN FIGURIS.

Linea quæ in una parte figuræ directum et non obliquum jacet *basis* nomen accepit, eo quod super ipsam figura fundata est [2]. Quæ vero in summo [3], quasi in culmine figura similiter directim ducitur, *coraustus* appellatur, atque jusum a summo directim more perpendiculi pendens, ubi basi coraustove conjungitur, rectum angulum efficit, *catheti* sive *perpendicularis* vocabulum suscipit. Illa autem quæ, oblique jusum sive susum deducta, hebetis vel acuti anguli effectrix videtur, *hypotenusa*, id est obliqua sive *podismus*, nominatur.

Ex hac [4] autem linearum mensura, maximeque catheti et basis seu coraustі, quæ scilicet longitudinem latitudinemque figuræ determinant, constratam embadi mensuram, ut superius commemoravimus, vestigare debemus. Sed quamvis ampligonius propter angulum majorem a quibusdam præponatur, oxygonius vero propter isopleuron, qui et angulorum et laterum æquali-

[1] Pez. omitt. *quatuor*. — [2] Pez. *sit*. — [3] A. *summa*. — [4] Pez. *harum*.

tate gaudet, principalior putatur, nos tamen orthogonium cum reliquis suis speciebus [1] tum propter recti anguli principatum, tum quod ratio ejus apertior certiorque sit, et ab eo ampligonius oxygoniusque regulas accipere videantur, merito his anteponendum existimamus [2].

CAPUT XI.

DE PYTHAGORICIS ORTHOGONIIS.

Inter omnes diversorum laterum triangulos orthogonius ille quodammodo speciale privilegium et meritum habere videtur, qui ab inventore Pythagora *pythagoricus* appellatur; quod quare videatur, in consequentibus manifestatur. Hic autem talibus laterum proportionibus continetur, ut *basis* ad cathetum sesquitertia, hypothenusa ad basim sesquiquarta, itemque ad cathetum superbipartiens tertias [3] est. Habet quippe cathetus pedes, aliasve minores vel majores mensuras in eisdem proportionibus, ut subscripti.

CAPUT XII.

QUOMODO MINUTLÆ ADDANTUR FIGURIS.

Quod autem interdum [4] omnia latera hujusmodi orthogoniorum minutiis admistis solent proponi, neque enim sagacem geometren minutiandi solertiam decet ignorare, horum etiam re erit exempla subnotare [*fig.* 55].

In his itaque aliisque orthogoniis in eisdem laterum proportionibus constitutis, videlicet pythagoricis, hoc modo invenire per cathetum alia latera poteris.

Cathetus ter ducatur; nona pars inde auferatur; residui dimidium pro basi habeatur. Si eamdem partem quam abstulisti, scilicet nonam, inventæ basi adjungis, hypothenusam habebis, ut in eo quem primum posui: cathetus, utpote III, ter ductus efficit novem; ablata nona, id est unitate, reliquum est VIII, cujus dimidia [5] basim, quæ quaternario titulatur, efficit. Cui basi

[1] Pez. omitt. *speciebus*. — [2] Pez. *æstimamus*. — [3] A. omitt. *tertias*. — [4] Pez. add. *quædam rel*. — [5] Pez. *ejus rei*, *id est dimidia* pro *est* VIII *cujus*.

si nona superius dempta, id est unitas, reddatur hypothenusa v unitatibus inscripta completur. Idemque in ceteris sequentibus sive de integris seu minutiatis numeris compactis invenitur, ut in his IIII, quæ in catheto sunt, quatuor per III ducti XII faciunt. Horum nona parte, id est unitate ablata et triente, residui, id est x et bisse, medietas basim in v et triente demonstrant. Quæ itidem nona ad basim juncta podismum in VI et bisse constare manifestat.

Vel aliter idem invenias. Catheti dimidio triplicato, nonaque parte inde ablata, basim habeto. Eidem triplicationi nona sua addatur, et hypothenusa creatur, ut in eo qui habeat senarium in catheto, dimidia ejus, id est III, in se ter ducta VIIII creat. Unde[1] ablata nona VIII erit basis. Nona vero ad ipsos novem addita fiet x hypothenusa.

Similiter in eo cui v et ʃ̄ in catheto posui, dimidia hujus, id est duo et semis ʃ et sexcuntia £, ter ducta VII et semuncem ℒ, decuncem ʃʃʃ numerum faciunt. Hujus nona, id est semunce ℒ, decunce ʃʃʃ, dempta, VII basim relinquit. Addita autem VIII et dodrantem ʃʃ hypothenusæ tribuit.

Vel aliter. Catheti dimidium sexies ducatur, nona inde pars auferatur, reliquum dimidium pro basi habeatur. Basi inventæ eadem nona addatur, et hypothenusa creatur, ut in eo qui VIIII in catheto habeat. Medietas ejus, scilicet IIII et semis, sexies ducta XXVII efficit. Hinc nona parte, id est III, ablata reliqui XXIIII scilicet dimidia, id est XII, basis erit. Cui III, id est nona superiore, junctis, in XV podismum constituit.

Nihilominus in eo cui VI et ʃʃ ponitur in catheto, dimidia, quæ est III sextans ζ, sexies multiplicata XVIIII facit. Inde nona parte, quæ est II, uncia τ, et duella oo, ablata, remanent XVI, decunx ʃʃʃ, semunx ℒ et sextula o, quorum dimidium, id est VIII quincunx ʃʃ et duella oo, basim complet. Cui nona præfata II, τ, ʃ et oo superaddita podismum, id est x, semissem ʃ et semuncem ℒ et sextulam o, facit vel consummat dubietate seposita.

Est etiam alia regula multo diligentiori speculatione dignissima, quæ in his pythagoricis orthogoniis prorsus verissima, et in aliis omnibus orthogoniis vel omnino vera vel veritati proxima est.

[1] A. *Unæ.*

Hac quippe in omni ferme trigono orthogonio per duo quævis latera tertii poterit indagari quantitas naturæ constitutione certissima hoc modo :

Ut ergo hypothenusa inveniatur, catheti numerus in se, ut tetragonus fiat, ducatur, eique basis numerus in se similiter ductus conjungatur. Hujus simul summæ, ex duobus scilicet tetragonis confectæ, latus tetragonale quæsitum et inventum hypothenusæ numerus esse sciatur.

Tetragonus autem, ut ex arithmeticis notissimum est, dicitur numerus ex alio in se ducto procreatus, ut IIII, qui ex binario; ut VIIII, qui ex ternario; ut XVI, qui ex IV in se ducto procreatur. Duo enim bis quatuor, et tres ter novem, et quater quatuor XVI creant. Numerus autem qui ita tetragonum in se ductus efficit, ejusdem effecti a se tetragoni *latus tetragonale* vocatur.

Ut autem basis quantitas pernoscatur, ex numero hypothenusæ ducto in se, catheti numerus item in se ductus auferatur, et residui adhuc numeri latus tetragonale basi, ut naturaliter insita [1] quantitas tribuatur.

Ad catheti vero mensuram vestigandam ex hypothenusæ numero item in se ducto, numerum basis in se ductum adime, et latus reliqui tetragonale pro catheto tene. Quæ singula ut clarescant exemplis ex superioribus orthogoniis minimum sumo, et per cathetum ejus ac basim hoc modo hypothenusam invenio. Cathetus, id est III, in se ductus VIIII tetragonum facit. Item basis, id est IIII, in se ducta in XVI tetragonum surgit. Qui duo tetragonii IX et XVI conjuncti XXV faciunt, rursus tetragonum compaginabunt, cujus latus tetragonale, quod est V, quinquies enim quinque XXV, numerum complet hypothenusæ.

Per cathetum autem et hypothenusam hoc modo basim invenies. Ex numero hypothenusæ in se ducto, id est XXV, cathetum in se ductum VIIII aufero, et reliqui, id est XVI, latus tetragonale, quod est IIII, basi ascribo. Ad cathetum vero reperiendum ex eodem XXV, hypothenusæ numero in se ducto basim in se ductam, id est XVI, detraho, et reliqui novenarii latus, id est III, dabo catheto.

Item, ut et in majori numero exemplum dem, sumo eum qui in catheto XII et in basi XVI tenet, numerosque ex utrisque in se ductis confectos,

[1] A. *quæsita.*

scilicet CXLIIII et CCLVI, conjungo, et ex utrisque confecti CCCC numeri latus tetragonale, id est XX, do hypothenusæ. Ex quibus iterum CCCC, si cathetum in se ductum, id est CXLIIII, abstraho, reliqui CCLVI numeri latus, id est XVI, basi tribuo. Quod si ex eisdem CCCC hypothenusa in se ducta creatis, basis in se ducta, id est CCLVI, adimatur, XII, qui residui CXLIIII numeri latus est, perpendiculari, id est catheto, donatur.

Et ne in minutiatis quoque orthogoniis exemplum dare subterfugiam, eum accipio cui superius VI et trientem ꟻ in catheto posueram. Ipsum cathetum regulariter ut abacistæ facillimum est, in se ducens XL et unciam ꞇ et duellam ʊʊ tetragonum invenio. Item basi, quæ est VIII, quincunx ꟻ et duella ʊʊ, in se ducta fit tetragonus LXXI et quadrans ꟻ, semunx Ꝋ, sextula ʊ, obolus ⌐, duæ siliquæ SS et tertia unius. Hi duo tetragoni simul juncti faciunt tetragonum CXI, quincuncem ꟻ, obolum ⌐, duas siliquas SS, et tertiam unius siliquæ continentem. Cujus latus tetragonale inventum, quod est X, semis ʕ, semunx Ꝋ, sextula ʊ, nam hoc in se multiplicatum eumdem restituit, et hypothenusæ quantitatem ostendit. Ex eodem hypothenusæ numero in se ducto, CXI, quincunce ꟻ, obolo ⌐, duabus siliquis SS et tertia parte siliquæ, si cathetum in se ductum, id est XL, unciam ꞇ et duellam ʊʊ dempseris, reliqui, id est LXXI, quadrantis ꟻ, semunciæ Ꝋ, sextulæ ʊ, oboli ⌐, duarum siliquarum SS et trientis siliquæ tetragonale latus erit, VIII, quincunx ꟻ, duella ʊʊ basi adscribatur. Rursus si LXXI, quadrans ꟻ, semiuncia Ꝋ, sextula ʊ, obolus ⌐, bissiliqua, tertia siliquæ ex eodem hypothenusæ numero dempta fuerint, remanentis XL, uncia ꞇ, et duella ʊʊ, latus tetragonale quod est VI et triens ꟻ cathetum restituit. Atque hæc regula in ceteris quoque orthogoniis probare volentem nunquam fallit, si lineares laterum mensuras invenire placuerit.

Ad constratam vero embadi, id est areæ, quantitatem in his pythagoricis orthogoniis inveniendam hujusmodi habe regulam; trium laterum quantitates, videlicet catheti, basis et hypothenusæ in unum colligantur; medietas hinc sumatur, et ab hac basis auferatur; quod remanet, per cathetum multiplicetur, et summa inde nata duplicetur; duplicata per quartam sui partem multiplicetur, natæque inde summæ latus tetragonale pro embado habeatur. Verbi gratia: minimi in superioribus orthogonii trium laterum numeros, id

est III, IIII, V conjungo, fient mihi XII; horum medietas VI erit. Inde sublata IIII, id est basi, II residui per cathetum, id est III, ducti VI faciunt; qui multiplicati XII, reddunt. Hi per quartam sui partem, id est per III, ducti XXXVI efficiunt. Horum latus tetragonale, quod est VI, accipio, areæ orthogonii hanc summam habeo.

In primo quoque, quem cum minutiis posui, eodem modo si laterum summas, id est IIII, υ, ʕ̄ʕ, VI et ʕʕ copulo, XVI conficio. Media, id est VIII, inde sumpta, basique, id est V et ʕ̄ʕ, inde ablata, residuis, id est II et ʕʕ, per cathetum, id est IIII, ductis, X ʕ̄ʕ habeo. His duplicatis, XXI et ʕ̄ʕ facio, quibus per IIII sui, id est V ʕʕ, ductis fient CXIII, ʕʕ, ፐ, υυ. Hujus tetragonale latus, quod est X ʕʕ, si sumpsero, embadi totius planitiem impleo, et ita in ceteris.

Multum vero simplicior faciliorque et expeditior erit regula embadi inveniendi in omnibus orthogoniis, immo in omnibus prorsus triangulis universalibus, ut scilicet per dimidium basis cathetus multiplicetur, quod inde natum est, embadum dicitur. Quod idem erit, si conversim per dimidium catheti multiplicetur basis integra, et inde natum embadum dicatur; vel si tota basis per totam perpendicularem ducatur, et nati inde numeri medietas areæ tribuatur. Cum enim per cathetum basis, id est per longitudinem latitudo ducitur, quadrati areæ quantitas invenitur. Quem cum transversim ab angulo ad angulum medium divido, duos nimirum triangulos sibi invicem æquos efficio, quia in utroque eorum medietatem areæ tetragoni invenio.

Sed huic ut exempla quoque regulæ subjiciam, ex superioribus orthogoniis ille mihi proponatur cujus cathetus XV, basis XX pedibus annotatur. Multiplico itaque per cathetum basim hoc modo : XV XX fient CCC. Horum dimidia, id est CL, totius areæ pedum constratorum indicat numerum.

Eodem modo in illo cum minutiis mixto cujus cathetus pedes VI ʕʕ, basis VIII ʕ̄ʕ, υυ possidet, basis per cathetum regularem ducta efficit constratos pedes LIII, quincuncem ʕ̄ʕ, semuncem Ꮭ, sissilicum Ͻ, obolum ∼ et siliquam ՏՏ. Horum medietas, quæ est pedes XXVI ʕʕ, Ꮭ, υυ, et tremissis, totius quantitatem indicat areæ. Eodemque modo in ceteris.

Quod si minores quoque pede mensuras, utpote palmos, uncias, digitos in prædictis embadis, quot sint, velis scire, respicito in superioribus, quantas

ex his singulis pedis constrati capiat mensuras. Recipit quippe pes constratus, ut dictum est, palmos quater quaternos, id est xvi, uncias vero duodecies duodenas, id est cxliiii, digitos sex decies sedecenos, id est cclvi. Per hos singulos numeros priorum aream orthogoniorum multiplicato, et in priori quidem area, quæ cl pedes constratos habet, invenies palmos constratos īī cccc, uncias x̄x̄ī dc, digitos autem constratos x̄x̄x̄v̄īīī cccc.

In sequentibus vero, area quæ constratos pedes xxvi, ʕʕ, Ɫ, oo et tremissem continet, reperies palmos ccccxxvii et ʕʕʕ, o et tremissem; uncias vero īīī dcccl et ʕʕ, digitos autem v̄ī dcccxlv, ʕʕ [1], et tremissem continet. Et eodem in ceteris modo.

Quod si etiam ager hujusmodi orthogonii schema tenens proponitur, utpote cujus cathetus lx, basis lxxx, hypothenusa c perticis metiatur, et, quot jugera vel quot agripennos contineat, inquiratur; primo, per cathetum, id est lx, basim, quæ est lxxx, multiplico : fient īīīī dccc. Horum medietatem, id est īī cccc pro constratis totius agri perticis habeo. Post autem, quoties in hoc numero constratæ perticæ unius jugeri, id est cclxxxviii, vel agrippenni unius, id est cxliiii cohibeantur, inquiro. Sunt vero in īī cccc octies cclxxxviii et insuper tertia eorum pars : cxliiii vero in eodem numero sedecies habentur et bisse eorum; igitur in proposito agro orthogonio triangulo viii jugera, et tertiam partem jugeri, agrippennos autem xvi, et duas tertias agrippenni unius contineri non dubium est.

Sed quoniam de invenienda in his orthogoniis embadi quantitate satis dictum est, aliam regulam adhuc, qua per hypothenusæ et embadi numeros cathetum et basim reperiunt, subjici putamus, quæ est hujusmodi :

Numero hypothenusæ in se ducto quatuor embadorum numerositas adjiciatur, et hujus simul summæ latus tetragonale sumatur, idque basim et catheti numerum simul complecti non dubitetur. Ut vero utrique eorum, basi scilicet et catheto, suus distincte numerus reddatur, ex numero hypothenusæ in se ducto iiii embada subtraho, et residui adhuc numeri latus tetragonale sumo; idque superius invento numero, qui basim et cathetum confuse continebat, adjungo, et horum simul medietatem majori ex his, utpote basi,

[1] An ʕ et Ɫ?

propriam attribuo. Ipsum vero latus tetragonale si ab eodem numero, qui basim simul et cathetum continet, aufero, et residui dimidium sumpsero, minus ex his latus, utpote cathetum reperio. Vel aliter : ex numero, qui basim cathetumque pariter continet, inventam basim aufero, et remanet cathetus; vel cathetum repertum adimo, et reliqua erit basis.

Quæ omnia ut apertis certificentur exemplis, in quibuslibet superiorum probentur orthogoniis. Sumo itaque eum cujus hypothenusa x, embadum xxiiii pedes possidet. Ducta in se hypothenusa in c progreditur. Huic quatuor embada juncta cxcvi consurgunt. Cujus numeri latus, quod est xiiii, basis simul et catheti numerum concludit. Quæ ut secernere valeam ex numero hypothenusæ in se ductæ, id est c, embada quatuor, id est xcvi, aufero, et remanentis quaternarii latus tetragonale communi utrorumque numero, id est xiiii, adjungens, xvi habeo. Cujus medietatem, quæ est viii, basi assigno. Si vero ex communi utrorumque numero, id est xiiii, ipsum latus, qui binarius fuit, adimo, remanent duodecim. Cujus dimidium, id est vi, repræsentant cathetum. Quod idem erit, si inventam basim, id est viii, a communi utrorumque numero, qui est xiiii, aufero, vel si inventum cathetum, id est vi, ab eodem communi numero, qui est xiiii, aufero.

Item illum assumo, cujus podismus vi, ςς embadum x, ςς continet. Podismus, id est vi, ςς in se ductus xliiii ςς et oo creat. Cui embada iiii, id est xlii ςς, adjungo, et lxxxvii, T et oo conficio, cujus latus tetragonale, quod est viiii et ςς, catheti simul et basis quantitates comprehendit. Qui ut segregentur ex numero podismi in se ducto, id est xliiii, ςς, et oo, areas iiii, id est xlii ςς, subduco et remanent i ςς et oo. Cujus latus tetragonale, quod est i ςς, si a communi utrorumque numero, qui est viiii et ςς, adimatur, residui, id est viii, dimidium, scilicet quaternarius, cathetum determinat. Idem vero latus, quod est i ςς ad eumdem communem numerum, qui est viiii ςς adjunctum, x et ςς conficit. Cujus medietas, quæ v et ςς est, basim haud dubie reddit. Et hæ quidem interim sufficiant regulæ, quas de pythagoricis orthogoniis ad præsens potuimus invenire.

Formantur vero et alii ex ipsis pythagoricis, quos supra diximus, tripleuri, si eam quantitatem, quam supra basis habuerat, cathetus accipiat, et, quam cathetus possederat, basis alternatim quantitatem sibi assumat, ut in subs-

cripțis patet. Sed in eorum regulis orthogoniorum diutius non arbitror immorandum. Nam universæ regulæ quæ in superioribus pythagoricis sive ad laterum quantitatem alternatim dignoscendam, sive ad mensuram areæ inveniendam traditæ sunt et exemplis dilucidatæ sunt, in his nihilominus eamdem consequentiam probantur retinere tantum [1] quantum si in quibusdam illarum ad cathetum specialiter videtur pertinere; hic basi [2], et quod ibi basi, hic catheto quis me meminit attribuere. Quod ob cavendam prolixitatem, ne jam videar replicare, diligentiæ et probationi lectoris malui relinquere.

CAPUT XIII.

DE GEOMETRIA TRIGONIORUM PRÆDICTORUM.

Sed nequaquam silentio puto transeundum quod interim dum hæc scriptitarem, ipsa mihi natura obtulit speculandum. Quemcunque superiorum orthogoniorum ad alium comparare volueris juxta quod Plato in Cosmopæia Timæi de planis figuris proponit, Boetiusque in arithmeticis de tetragonis tantum per exemplum ostendit, unam inter eos geometricam medietatem, quæ utrumque una proportione conjungat, te invenire miraberis.

Primum quippe ex præscriptis orthogoniis aream VI implet; quem si ad secundum, qui XXIIII continet, comparaveris, unum solum inter eos numerum, id est XII, qui utrosque una, id est dupla proportione, continuat reperire poteris.

Item inter secundum et tertium, id est XXIIII et LIIII, medius numerus XXXVI invenitur, qui ad utrumque sesquialtera habitudine comparatur. Inter tertium et quartum, id est LIIII et XCVI, medium LXXII numerum sesquitertia utrosque proportione continuantem adinvenis; et quoscunque quibuslibet intermissis sibi invicem conferes, idem sine errore pernosces. Nam si item primum ad quintum, id est VI ad CL conferas, in medio nihilominus XXX, qui quincupla utrosque collatione continet, investiges. Item si secundum et

[1] Pez. addit : notat hic sequentia vetus glossator : *Littera falsa est. Sed is est sensus : in hoc differunt a Pythagoricis quod basis Pythagoricorum erit cathetus istorum et e converso.* A. habet *si quidem quantitatem* pro *quantum si.* — [2] A. *quod ibi ad basim.*

sextum, id est XXIIII et CCXVI compares, LXXII medium tripla utrosque proportione coadunantem recognosces.

Nec[1] si integros ad minutiatos, et minutiatos item ad minutiatos ad se invicem orthogonios conferre cupias, aliquem te scrupulum offendere metuas. Nam si item primum, id est VI, ad eum qui X et ʕʕ in embado continet conferas, in medio VIII, qui sesquitertia ad utrosque habitudine se copulet, mox aspicies. Item si ad eumdem, qui est X ʕʕ, ad sequentem, qui est XVIII ʕ̄ʕ Ƨ concludit, velis comparare, medius XIIII numerus geometricæ medietatis proprietates inter eos probatur obtinere; XIIII namque numerus X et ʕʕ in se continet et ejus quinque sextas decimas, et item XVIII ʕ̄ʕ Ƨ eodem modo XIIII in se continet et ejus V sextas decimas; quæ proportio super quinque partiens sextas decimas appellatur. Itaque ne diutius immorer, quæcunque talium orthogoniorum alii conferas, unum inter eos, ut dictum est, numerum, qui omnes geometricæ medietatis proprietates custodiat, intitubanter invenire poteris. Sed hic numerus, geometricam proportionalitatem efficiens, hoc modo erit inveniendus :

Cathetus prioris orthogonii per basim multiplicetur sequentis sive, quod idem erit, basis prioris per cathetum ducatur sequentis, et nati inde numeri medietas sumatur, et pro medietate geometrica inter ipsos orthogonios habeatur, ut inter VI et XXIIII. Cathetus prioris, qui est III, per basim sequentis, quæ VIII habet, ducatur, et XXIIII creantur. Cujus medietas, quæ est XII, loco geometricæ medietatis inter VI et XXIIII statuatur. Vel aliter.

Ipsa orthogoniorum embada inter se multiplicentur, natique inde numeri latus tetragonale pro geometrica inter eos collocetur medietate, ut in super scriptis, qui XXVIII ʕ, et LVII et Ƨ in embadis suis continent, embada inter se ducta in Ī DCVI ʕʕ et Ψ consurgunt. Horum latus tetragonale XL[2] et uncia invenitur, geometricæque medietatis proprietates inter ipsos orthogonios conservare dignoscitur.

Illud quoque in his volo consideres quod ipsa eademque proportione per geometricam medietatem, de qua dixi, orthogonii ipsi continuantur, qua videlicet latera eorum univoca, id est cathetus catheto, basis basi, podismus

[1] A. *Hæc si ut integros ad se invicem orthogonios conferre.* — [2] Pez. IV *et* ʕ.

podismo sibi invicem conferuntur [1]. Nam si latera ad se invicem dupla sunt, dupla nihilominus orthogonii ipsi collatione [2] per intervenientem copulantur medietatem; si sesqualtera, sesqualtera, et in ceteris similiter. Sed de his hactenus. Nunc et de reliquis orthogoniis videamus.

Sunt item alii orthogonii non iisdem laterum proportionibus, quibus superiores, conjugati, sed ad ipsorum tamen similitudinem tali in lateribus numero insigniti, ut cathetus itemque basis in se sigillatim ducti tales duos tetragonos efficiant, qui item conjunctione sui tertium tetragonum componant. Cujus videlicet tetragonale latus, juxta regulam superius prolatam, podismi quantitatem conficiat, ut subjecti sunt, una sibi invicem laterum proportione germani [3] [*fig.* 56].

Hi sunt omnes tali proportione laterum connexi, ut cathetus et basis in se ducti duos tetragonos faciant, qui duo conjuncti tertium efficiant, cujus latus tetragonale constituat hypothenusam. Porro isti sequentes, quisque ab alio diversa laterum proportione connexus item ut prædicti cathetus in se, basis in se, et hi duo tetragoni conjuncti, talem tertium faciunt, cujus latus est hypothenusa [*fig.* 57].

CAPUT XIV.

PRACTICÆ QUÆDAM GEOMETRIÆ AD MULTA DIMENTIENDA [4].

Geometricales tractanti diversitates præmonstrandum est quas ipsius artis tractatus spondeat utilitates, quatenus lectoris ingenium insinuationis trifida [5] ratione incitatum, promptius [6] ad legendum, studiosius sequentis operis perscrutetur tractatum. Est enim hujus disciplinæ scrupulosa descriptio, scilicet totius dimensionis indagatione indagationisque [7] commoditate copiosa [8]

[1] A. *construuntur.* — [2] A. *collocatione.* — [3] Hic desinunt codd. Paris. 7185, 7377, fol. 65, et Oxon. Caput XIV seqq. reperiuntur, sed in ordine diverso, apud Pezzium et in codd. 7377, fol. 8 Bibl. imper. Paris. 4539 Vatican. 1661 Reginæ. 47 Carn. 491 MP. Vincent edidit quædam ex cod. 7377. Vide Notices et Extraits des mss. t. 19. p. 416. — [4] Sic codd. Reg. Vat. sed codd. Carn. MP. *Incipiunt figuræ excerptæ de geometria.* Pez. *Quas utilitates ars geometrica spondeat.* — [5] Pez. *trifidæ.* — [6] Carn. MP. *protinus.* — [7] Pez. *indagationum.* — [8] Par. *composita.*

descriptio. Quam tamen, quamvis arduum sit, consequi potis erit qui in ea[1] infatigabili sudaverit studio. Quæ ut facilius, ut dictum est, a studiosis consequentur[2] cuique theoremati sua figura subjungatur.

CAPUT XV.[3]

NOMINA MENSURARUM QUIBUS GEOMETRÆ UTUNTUR.

Mensurarum appellationes quibus utimur, sunt hæ: digitus, uncia, palmus, sextans, quæ et dodrans appellatur, pes, laterculus, cubitus, gradus, passus, decempeda, quæ et pertica appellatur,[4] clima, actus, qui et aripennis dicitur, jugerum, centuria, stadium, milliarium, leuca[5].

Digitus est minima pars[6] mensurarum.

Uncia, secundum quosdam, digitos habet tres; secundum alios[7], quod verius est, digitum unum et tertiam digiti.

Palmus habet digitos quatuor, uncias tres.

Sextas[8] digitos duodecim, uncias novem, palmos tres.

Pes digitos XVI, uncias XII, palmos IV, sextam unam et tertiam ejus.

Laterculus pedem unum in latitudine, uncias XXIV in longitudine.

Cubitus sesquipedem, sextas II, palmos VI, uncias XVIII, digitos XXIV.

Gradus habet pedes II; *passus* V[9]; *pertica* X[10]; *clima* LX.

Actus[11] in latitudine CX, in longitudine CXX.

Jugerum[12], quod fit junctis duobus actibus, in longitudine CCXL, in latitudine CCXX.

Centuria CC.

Stadium pedes DCXXV, passus CXXV[13].

Milliarium passus M[14], stadia VIII.

Leuca XII[15].

[1] Par. omitt. *in ea*. — [2] Reg. Vat. *consequetur cum*. MP. *consequatur*. — [3] Par. Carn. omitt. hoc caput. — [4] Pez. add. *quasi portica a portando*. — [5] Pez. MP. omitt. *leuca*. — [6] Pez. add. *agrestium*. — [7] Pez. *quosdam*. — [8] R. V. MP. add. *igitur*. — [9] MP. VI. — [10] Pez. IX. — [11] R. V. MP. omitt. actum. — [12] R. V. MP. omitt. *Jugerum*. — [13] R. V. MP. omitt. *passus* CXXV. — [14] R. V. MP. omitt. *passus* M. — [15] Pez. omitt. *Leuca* XII.

CAPUT XVI.

AD ALTITUDINEM [1] CUM ASTROLABIO METIENDUM.

Si fuerit altitudo in æqualitate, tali poterit mensurari inspectione. Sumatur ab altimetra astrolabium, et in medietate quadrati [2] constituatur mediclinium, ut hac scilicet positione sit mediclinium alterius partis astrolabii in numero graduum dierum XLV, et tandiu ab eo ante et retro æstimando pergatur, donec per utrumque ipsius [3] mediclinii foramen altitudinis summitas inspiciatur. Qua inspecta, loco in quo steterit [4] mensor nota imprimatur, et huic impressioni statura mensoris adjungatur. Post hæc locus ipse diligenter notetur, et ab eo usque ad radicem altitudinis tota planities caute mensuretur; et quot pedum ipsa planities fuerit, tot sine dubio altitudo erit [5]. Si vero non in medietate quadrati mediclinium steterit, sed in primo, aut in secundo, aut in tertio, aut in aliquo quadrati gradu, tunc [6] XII gradibus collatis, qualis fuerit collatio inter illos aliquos quadrati gradus et XII, talis erit inter planitiem et altitudinem mensurandam, statura mensoris adjuncta.

CAPUT XVII.

AD ALTITUDINEM INACCESSIBILEM CUM HOROSCOPO METIENDAM.

Ad altitudinem inaccessibilem ob fluvii vel vallis impeditionem, sit altitudo quælibet, ut est *a b*, sitque fluvii vel vallis impeditio, ut est *b c*. Sume horoscopum stans in ripa *c*, et per utrumque foramen mediclinii summitatem *a* diligenter inspice. Considera numerum graduum in mensura quadrati, qui verbi causa notatur quaternario numero, per quem summa totius quadrati, scilicet CXLIIII dividatur, et quarta pars reperta, videlicet XXXVI conscribatur. Post hæc de *c* ad *d* certa spatii quantitas metiatur, quæ exempli gratia XL pedum præponatur [7]. Iterum sume horoscopum stans in fine *d*, et per utrumque foramen, ut prius, summitatem *a* inspice. Perpende iterum numerum gra-

[1] Carn. *altum.* — [2] Pez. add. *in postica ejus planitie exarati.* — [3] R. Carn. *ambulatoris pertusum* pro *ipsius foramen.* — [4] Pez. *stetit.* — [5] Hic desinunt codd. V. R. Par. — [6] Pez. omitt. *tunc.* — [7] Par. *prænotetur.*

duum in quadrato, qui signatur in[1] ternario numero, per quem denuo summa totius quadrati dividatur, et pars tertia, quæ est XLVIII, juxta quartam, quæ est XXXVI, conscribatur, et minor numerus de majore, id est XXXVI de XLVIII tollatur, et quod remanet, id est XII, cum latere quadrati, quod est XII, comparetur, et numerus remanens et latus quadrati æqualis pronuntietur, et sicut ultimum remanens XII, quadrati lateri XII æquale habetur, sic spatium *d c* spatio *a b* æquale affirmetur; et quota pars ternarius, qui est ultimus numerus graduum, in XII judicatur, eadem pars *a b* spatium in *d b* spatio sine dubio dicatur. Est igitur XL *a b*, sicut est XL *c d*, et est CLX[2] totum *b d*, et est CXX *b c* [*fig.* 58].

CAPUT XVIII.

ITEM DE EODEM.

Si quid eminens inaccessibile fuerit æstimandum cum horoscopo, stet altimensor in metiendi eminentis artifinio[3], suspiciatque per utrumque mediclinii foramen, quousque intueatur altitudinis mensurandæ cacumen. Quo inspecto, gradus quadrati numerentur, qui exempli manifestatione III computentur, qui in XII quadrati latere quater continetur. Hoc peracto tandiu ante[4] et retro pergatur, donec jam visum cacumen altitudinis metiendæ iterum videatur. Quo viso numerus graduum quadrati denuo inspiciatur, et verbi gratia II habeantur, qui in XII, id est quadrati latere, sexies contineri non dubitantur, et intervallum stationum mensoris XII pedum notabile habeatur. His peractis minus continens ternarii, id est quaternarius, de majori continenti, id est senario, semel tollatur, et binarius, qui remanet, in mente habeatur, et ipsum intervallum stationum mensoris duplum inaccessibilis alti dicatur. Et ut quod dicimus in omnibus notum habeatur, universalis regula in nullo vacillans ponatur. Substractione continentium numerorum facta, si unus remanserit, intervallum stationum mensoris alto æquale erit; si duo, duplum; si tria, triplum, et sic in sequentibus.

Tali pictura fit declaratio pura [*fig.* 59].

[1] Par. add. *figura*. — [2] Par. CXL. — [3] Par. *arti confinio*. — [4] Par. pro *ante*, *ab inaccessibili meta*.

CAPUT XIX.

AD PLANITIEM CUM HOROSCOPO METIENDUM.

Si vis cum horoscopo quamlibet planitiem metiri, dirige intuitum per utrumque foramen mediclinii, donec terminetur intuitus in metiendæ quantitatis limite. Post hæc, in quoto gradu quadrati mediclinium stet inspiciatur, et ipse numerus graduum superior cum XII conferatur, et qualis comparatio fuerit graduum ad XII, talis comparatio staturæ metientis ad totam planitiem. Verbi gratia : sit statura mensoris *a b*, planities *b c*, numerus graduum III, qui ad XII comparatus quarta pars ejus dubietate sublata invenitur. Igitur *a b*, quæ est statura metientis, sic *b c*, id est planitiei quarta pars invenitur, sicut ternarius in XII pars quarta computatur [*fig.* 40].

CAPUT XX.

AD METIENDUM CUM HOROSCOPO PUTEUM.

Primo a geometra diligenter perpendatur quatenus circulatio putei perpendiculo perpensa æqualis habeatur. Deinde cujus quantitatis sit ejus diametrum inquiratur. Tunc invento diametro, stans mensor super putei labrum despiciat per mediclinium astrolabii lateris oppositi terminum. Quo peracto, numerus graduum, in quo mediclinium steterit [1], cum XII comparetur. Et [2] quo modo se habuerit numerus graduum in quadrato ad XII, sic se habebit diametrum ad profunditatem putei et ad staturam mensoris.

Sint autem gradus, exempli causa, IV et diametrum IV pedum. Sicut ergo

[1] Pez. add. *in quadrato.* — [2] Codd. Vat. Carn. habent : *Et eadem comparatio diametri et profunditatis cum statura geometræ indubitanter pronuntietur. Qua abstracta de profunditatis numero, quod superest est ipsius putei altitudo. Verbi gratia, sit putei altitudo* a b, *sit ejus diametrum* a c, *sit statura geometræ* IV *pedum* c d. *Eia, constituamus* III *pedum* a c *et dirigamus intuitum per mediclinium de* d *ad* b. *Post hæc exempli causa gradus qui* III *sunt cum* XII *in quadrupla proportione conferamus et* a c *qui et ipsi* III *sunt ad* d e *in eadem comparatione ponamus. Est igitur* III *pedum* a c *et* XII *pedum* d e *quibus, id est* d e, *sublatis de* d e *remanet* VIII *pedum* c e, *quod putei altitudo certissima est.*

IV est ter in XII; sic diametrum est in profunditate putei et statura mensoris. Qua statura ablata, quod remanserit, habe profunditatem putei. Subjiciamus ergo figuram putei certis litteris insignitam. Sit ergo IV pedum *a c*, hoc est diametrum; sit putei altitudo *a b*, sit ejus diametrum *a c*; sit statura geometræ *c d* IV pedum. Eia constituamus IV pedum *a c*, id est diametrum, et dirigamus intuitum per mediclinium de *a d* ad *b*. Post hæc gradus, qui, exempli causa, sunt IV cum XII, tripla proportione conferamus, et *a c*, qui et ipsi IV sunt, ad *d e* in eadem comparatione ponamus. Est igitur IV pedum *a c*, XII pedum *d e*, IV pedum *a c*, quæ est statura metientis. Quibus IV sublatis, id est *d c* de *d e*, remanent *c e* octo pedum, quod est altitudo putei [*fig.* 41].

CAPUT XXI [1].

AD PUTEUM CUM ARUNDINE [2] MENSURANDUM.

Ut in superiori figura putei dictum est, primo a geometra diligenter perpendatur quatenus circumductio putei circularis habeatur, deinde cujus quantitatis sit diametrum inquiratur. Qua inventa, stans mensor super summitatem putei supponat pedibus suis cujuslibet longitudinis virgam vel arundinem [3] quam tamdiu ante et retro pedetentim ducat, donec per summitatem ipsius virgæ alterius partis putei profunditatem cernat. Quo facto pars ipsa virgæ, quæ puteo superjacet, a pedibus mensoris impressa nota caute notetur [4]; cui statura [5] metientis non minus diligenter comparetur; et quota comparatio ipsius partis fuerit ad metientis staturam, eadem comparatio erit diametri cum statura mensoris ad totam summam [6] putei.

Verbi gratia: sit profunditas putei *a b*, diametrum ejusdem putei *a c*, statura mensoris *a f*, arundo quæ staturæ comparetur et per quam putei profunditas investigatur *a e*, altera pars putei *c d;* sit *a f*, quadruplum ad *e a;* igitur *b f*, quadruplum est ad *a c*.

Sumas [7] mensuram putei, si vis auferre staturam [*fig.* 42].

[1] Apud Pez. XXIX. — [2] Pez. omitt. *cum arundine*. Par. *mensura putei*. — [3] Par. Pez. *scorpionem*. — [4] Par. *ponatur*. — [5] Pez. *quæ staturæ non minus*. — [6] Par. *profunditatem*. — [7] Par. omitt. *sumas*, *etc*.

CAPUT XXII.[1]

AD ALTITUDINEM ARBORIS, COLUMNÆ, VEL TURRIS PER UMBRAM CUM ASTROLABIO INVENIENDAM.

Si vis alicujus arboris aut columnæ vel turris, vel cujusquam talium in plano duntaxat loco stantis altitudinem per umbram ipsius invenire, suspenso astrolabio, solisque radio per utraque foramina halhidadæ directim immisso, vide in qua parte lateris quadrati, quod in XII divisum est, directa ipsius halhidadæ stet linea, et quamcunque proportionem numerus partium supra halhidada apparentium ad XII, id est ad totum latus quadrati habuerit, eamdem procul dubio proportionem altitudo, quam invenire voluisti, ad umbram in planitie a se factam habebit. Verbi gratia, si duæ partes supra apparent, ad quas XII sescuplam habeat proportionem, sescupla quoque ad altitudinem umbra: si tres apparent, quadrupla; si IV, tripla; si V, duplex superbipartiens quintas; si VI, dupla; si VII, super quinque partiens septimas; si VIII, sesquialtera; si IX, sesquitertia; si X, sesquiquinta; si XI, sesquiundecima; si omne, æqua erit altitudo et umbra. Et omnino cujuscunque proportionis triangulum halhidada in quadrato ipso effecerit, ejusdem proportionis triangulum umbra cujuslibet erecti corporis in planitie stantis formabit. In quo videlicet triangulo ipsa inumbrata planities basis est, erecta altitudo cathetus, radius solis umbram transversim limitans hypothenusæ vicem dignoscitur habere.

CAPUT XXIII.

ITEM DE EADEM RE.

Si vis invenire qualis comparatio sit alicujus umbræ cum aliquo corpore in quacunque diei hora, sumatur astrolapsus, et, radio solis per mediclinii foramina exeunte, aspiciatur in quadrato in quo gradu mediclinium stet; et, qualis collatio illius gradus cum XII, talis umbræ cum corpore; hoc tantum proviso quod, quando mediclinium stet in dextro latere climatis, major est

[1] Hoc caput et sequens desunt in codicibus.

umbra quam corpus; quando vero in sinistro, majus est corpus quam umbra.

CAPUT XXIV.

AD ALTITUDINEM CUM SPECULO [1] VEL PELVI METIENDAM.

Posito (signo?) in speculi centro, vel in media scutella plena aquæ, constituatur in plano arvo, et tandiu a geometra huc illucque diligenter trahatur, donec per medium centrum unius supra dictorum cacumen rei metiendæ aspiciatur. Cacumine invento, spatium, quod continetur inter pedes mensurantis et centrum speculi, vel medium vasis limphæ pleni, diligenter mensuretur, et post hoc non minus caute staturæ metientis comparetur; et, ut fuerit illud spatium [2] metientis staturæ, sic erit linea a medio centro speculi usque ad altitudinis radicem rei metiendæ. Exempli causa, subdatur plana figura [*fig.* 45].

CAPUT XXV. [3]

AD ÆSTIMANDAM CUJUSQUE REI ALTITUDINEM SOLE LUCENTE.

Quæcunque res posita fuerit sub divo, umbram emittet, sed non sibi semper coæqualem. Quapropter umbræ ipsius quotam partem volueris eligas. Deinde virgulam coæqualem huic parti in terra statuas, et umbram exinde cadentem seu per pedes, seu per palmos, seu per uncias dividas. Si major inventa fuerit umbra [4] quam virgula, quantum umbra [5] virgulam superat, tantum a singulis partibus [6], quarum mensuram virgula habet, subtrahas. Si autem minor est umbra, quantum virga superat, tantum dictis partibus adjicias. Quod autem in umbra vel ex augmentatione accreverit, vel ex subtractione remanserit, pro mensura illius rei habeto.

Est etiam [7] alia altitudinis metiendæ regula qua cum umbra ipsius altitu-

[1] Paris. *aqua.* — [2] Codd. omitt. *spatium.* — [3] Prima pars hujus capitis *Quæcunque.... illius rei habeto* deest in cod. Par. — [4] MP. omitt. *umbra quam virgula.* — [5] MP. omitt. *umbra.* — [6] Pez. omitt. *partibus.* — [7] Hæc pars deest apud Pezium, sed reperitur in codicibus Vat. Reg. Par. Carn.

dinis ipsa altitudo mensuratur. Quam et si ita notam putamus ut expositione carere æstimemus, tamen aliquid inde dicendum videtur [1].

In altitudinis umbræ summitate alicujus mensuræ virga ponatur et virgæ umbra sibi comparetur. Et quali comparatione virgæ umbra confertur ad virgam, tali altitudinis ad altitudinem. Quod ut planissime intelligatur quælibet [2] figura subscribatur [3] (*fig.* 44).

AD ALTUM CUM ARUNDINE METIENDUM [4].

Componitur etiam instrumentum ad altitudinem sine difficultate inveniendam, quod hac de causa a sapiente (*Glossula :* Pythagora) [5] inventum putatur, quia visum humi adjungere difficile mensori, [6] inconveniens spectatori putabatur [7], sumitque quantitatem suæ magnitudinis a magnitudine staturæ metientis.

Constituamus arundinem tali magnitudine, ut duplari comparatione [8] proportionetur mensoris longitudine. Cujus medio altera arundo orthogonaliter conjungatur, quæ, staturæ mensoris æqualis, ei cui conjungitur subdupla habeatur. Quatinus [9] in hac conjunctione completum comprobetur quod in prono figurarum ac curvo præceptum videtur : omnes lineæ a medio circuli procedentes et sunt et videntur pari magnitudine æquales.

Igitur hoc instrumentum sic compositum tandiu ducatur [10] a mensore per planum donec per summitates istarum virgarum rei metiendæ conspiciatur summum. Quo conspecto tanta altitudo dicatur, quantum spatium [11] a loco in quo mensor stat ad radicem altitudinis, adjuncta statura, mensuratur. Verbi gratia, sit statura mensoris *a b*, arundo sibi dupla *c d*, altitudo arundinis istius medio orthogonaliter juncta *a e*, [12] altitudo metienda *f g*, spatium a mensore ad radicem altitudinis *b g*. Hoc tamen nullo modo mensor obliviscatur, quin et huic dimensioni omnique perpendiculo æquipendium ap-

[1] Vat. *est* pro *videtur.* — [2] Carn. add. *inde.* — [3] Vat. *subjiciatur.* — [4] Titulus deest apud Pezium. — [5] Par. omitt. glossulam. — [6] Par. Carn. add. *causa.* — [7] Par. *putabitur.* — [8] Pez. *proportione.* — [9] Pez. Vat. omitt. *quatinus..... æquales.* — [10] Par. omitt. *ducatur.* — [11] Codd. *spatium a mensore ad radicis altitudinem.* — [12] Codd. Par. Carn. omitt. *altitudo..... b g.*

pendatur quod geometricaliter institutum ad mensuram paratur. Exempli causa, subdatur plana figura [*fig.* 45].

CAPUT XXVI.

AD PLANITIEM CUM VIRGA VEL [1] ARUNDINE METIENDAM.

Stabiliatur arundo [2] æquiparata metienti in termino epiphaniæ, cui altera conjungatur cujuslibet quantitatis orthogonali ratione; quæ scilicet sursum jusumque tandiu a planimetra ducatur, donec per utriusque arundinis summitates oppositus limes planitiei cernatur. Quo inspecto, ipsa conjunctio arundinum diligenter notetur, et superior pars fixæ arundinis a conjunctione alterius [3] cum tota sui quantitate comparetur; et eadem comparatio pendentis virgæ planique [4] (partiatur. Postea move *b* huc illuc quousque recta acie iterum videas *f* per *d e* non mutato priori loco *b c*. Tunc considera ubi steterit *e* inter *a b* et vide quanta pars sit *a e* ad *a d*; tanta erit *d c* ad *c b f* et quotiens *f a* in *a d*, totiens est *d c* in *c d f*) incunctanter dicatur, quæ superioris partis a conjunctione cum tota quantitate fixæ arundinis superius dicebatur. Et ut clarius reddatur quod litterali inflexione computamus, picturam apertius obscura demonstrantem visui legentium supponamus.

Sit arundo stans visui metientis æquiparata *a c*; sit planities metienda *c d*; virga orthogonaliter pendens *b e*, sit igitur *a b*, medium *a c*: et erit *b e*, medium *c d* [*fig.* 46].

CAPUT XXVII. [5]

FIGURA AD ALTITUDINEM MENSURANDAM.

Si quis superioris figuræ retro positæ vim, qua planitiem mensuravimus, subtiliter inspexerit, istius quoque figuræ vis, qua altitudines metimur, eum prorsus latere non poterit. Parum enim hæc distat a superiori figura, excepto

[1] Codd. Reg. Carn. omitt. *virga vel.* — [2] Pez. *visui... metientis.* — [3] Par. Reg. Carn. omitt. *alterius.* — [4] Quæ intra parenthesim continentur addit cod. Carn. — [5] Duo capita XXVII, XXVIII uno tantum capite continentur in codd. Vat. Reg. Carn. Succed. in codd. Vat. Reg. capiti quod apud Pezium nº XXXIII notatur, et in cod. Carn. XXXI.

quod superior in planitie, hæc operatur in altitudine mensuranda. Sit altitudo mensuranda *a b;* statura metientis *c d:* arundo, cum qua altitudo metiatur, statura longior, *e f;* linea orthogonaliter ducta a visu metientis per arundinem usque ad altitudinem metiendam *g h*. His peractis *d g* ad *g f* comparentur, et eadem comparatio *d h* ad *h a* pronuntietur, quæ *d g* ad *g f* pronuntiabatur. Verbi gratia, *d g* ad *g f* dupla ponatur, et non minus; *d h* ad *h a* dupla indubitanter dicatur. Quod si *b h*, *h a* mensurabiliter copulatur[1], quæ *d c* staturæ metientis æqualis habetur, tota altitudo *a b*, mensurata non dubitatur. Sed quia potest evenire quod *c b* sit interdum non meabile, *h a* non est omnino nobis notum, quamvis sit proportionale[2], qua de causa planities *b c* retro erit metienda, et similiter superiori alia componenda erit figura [*fig.* 47].

CAPUT XXVIII.

FIGURA AD METIENDAM ALTITUDINEM.

Metiatur planities *b i*, sitque statura metientis *i k:* sit arundo æqualis superiori *l m;* sit linea, æqualiter ducta orthogonaliter a visu metientis tendens ad altum per arundinem *k n*. Post hæc *k n*, *n l* in quadrupla proportione conferatur, et similiter totum *k h*, *h a*, quadruplum indubitanter dicatur[3]. Et quia jam superius *d h*, *h a*, duplum dicebatur, modo autem *k h*, *h a*, quadruplum pronuntiatur, sublato *d h*, de toto *k h*, remanet *k d*, quod est mensurabile duplum ad *h a*. Quod si *a d*, *h a*, *k i*, statura metientis, quæ est æqualis *n m*, et *d c*, et *g c*, et *h b*, mensurabiliter apponatur totum *b a*, quod est altitudo mensurarum nullo modo dubietur.

Cujuslibet[4] quantitatis de ligno aut eramine construe quadratum in modum *a b c d* cujus quantitas quanto major est tanto est melior et pone ligna æqualia cujuslibet magnitudinis in angulis *b c d* sic infixa in ipsum quadrum ut æqualiter stent erecta et inter *a* et *b* fiat cavatus in qua cavadine ponatur fustis similis prioribus ita ut possit moveri quolibet qui sit *e*. Quo facto, contemplare retro intuitu per *c b* usque ad terminum altitudinis cujuscumque

[1] Pez. *comparatur*. — [2] Reg. Carn. *proportionabile*. — [3] Reg. *dicebatur*. — [4] Quæ sequuntur in cod. Reginæ tantum reperies.

loci cujus mensuram scire desideras qui terminus sit *f*. Postea sic æqualiter stet ipse quadratus in terra sine aliqua devitatione. Dehinc divide *a b* in quotlibet divisiones aut in xxx aut lx vel plus et eadem divisione *a d* partiatur. Postea move *e* huc illuc quousque recta acie iterum videas *f* per *d e*, non mutato priori loco *b c*. Tunc considera ubi steterit *e* inter *a b* et vide quanta pars sit *a e* ad *a d*, tanta erit *d c* ad *c b f*: et quoties *e a* in *i d*, toties est *d c* in *c b e* [*fig.* 48].

CAPUT XXIX.

AD METIENDAM PLANITIEM PER ARUNDINEM.

Stans mensor in metiendæ planitiei extremitate componat sibi arundinem minorem suæ longitudinis prolixitate; quæ scilicet tandiu diversis in locis planitiei directa figatur [1], donec per summitatem ipsius arundinis altera extremitas planitiei ex opposito cernatur. Quo facto, a summitate arundinis orthogonalis linea usque ad mensoris staturam ducatur [2], et locus ipsius staturæ, in quo linea terminabitur, diligenter signetur, et ipsa pars staturæ ab ipsa nota usque ad visum cum linea orthogonaliter ducta conferatur. Et qualis comparatio ipsius partis staturæ cum tota linea orthogonaliter ducta habebitur, eadem comparatio totius staturæ ad planitiem totam pronuntiabitur. Verbi gratia sit statura metientis *a b*, planities metienda *b c*, canna, cum qua mensuratur, *d e*, linea orthogonaliter ducta *d f*. Quota pars fuerit *a f* in *e d*, tota pars erit *a b* in *b c*. Sit *a f* quarta pars in *f d*, et in eodem modo est *a b* quarta pars in *b c* [*fig.* 49].

CAPUT XXX.

AD ALTITUDINEM METIENDAM CUM ORTHOGONIO.

Componatur a geometra orthogonium basi cathetoque ejusdem numeri [3] compositum, hypothenusæ vero proportio prætermittatur, quæ ad altum investigandum in hoc orthogonio prorsus inutilis judicatur. Compositum autem

[1] Par. Vat. *figuratur*. — [2] Pez. *dirigatur*. — [3] Par. *æquali* pro *ejusdem numeri*.

tandiu per planum a mensore trahatur, donec oculo humi apposito per catheti summitatem summitas altitudinis investigandæ cernatur. Qua visa, a loco cui visus inhæserat, planities ad radicem usque metiatur; et quanta fuerit, tanta altitudo dicatur. Quod ut apertius intelligatur, orthogonium cum altitudine metienda figuraliter visui supponatur[1] [*fig.* 50].

CAPUT XXXI.

ORTHOGONIUM PYTHAGORICUM AD METIENDAM ALTITUDINEM[2].

Est etiam aliud æstimandæ altitudinis orthogonium, quod ab inventore denominative nuncupatur Pythagoricum, naturalibus proportionibus catheti, basis, hypothenusæ compaginatum; nam cathetus ternario insignitur, basis quaternario, hypothenusa vero quinario. Quod[3] si volueris cathetum quaternario insignire, et basim ternario, idem tibi eveniet per contrarium, scilicet ut basis catheto sexquitertio proportionetur, hypothenusa basi sesquiquarto comparetur. De quo cuncta fiunt quæcunque dicta sunt in præcedenti figura, scilicet tandiu trahatur donec per catheti summitatem summitas rei cernatur, hoc solo excepto quod in hac demensa[4] quantitate planitiei quarta pars est auferenda, hac videlicet ratione quod basis jacens cathetum erectum superat cum sua quarta parte. Quod ut melius animadvertatur, etiam istud orthogonium hic a latere depingatur [*fig.* 51].

CAPUT XXXII.

AD ALTUM UT METIATUR[5].

Ad rem inaccessibilem nobis altioribus ut metiatur, quamvis laboriose, hujus modi facimus figuram. Sit rei metiendæ quantitas *a b*, et quot cubi-

[1] Reg. Vat. Carn. *anteponatur* pro *supponatur*. Par. omitt. *Quod..... supponatur*. — [2] Vat. Carn. *De eadem aliud orthogonium*. Par. *Ad altitudinem metiendum cum orthogonio. Componatur a geometræ orthogonium naturalibus*. — [3] Cod. Par. Vat. Carn. omitt. *Quod... contrarium*. — [4] Par. *demetienda*. Vat. Carn. *in hoc demetita*. — [5] Vat. *Ad altum perscrutandum*. Par. *ad altudr̄e*.

torum, vel ulnarum, vel pedum, vel digitorum, vel etiam unciarum, vel cujuslibet alterius mensuræ sit nobis propositum scire. Re orthogonaliter constituta, sit spatium immeabile inter nos et rem, ut est *c b*. Erigatur nobis orthogonium *d c*, et sit linea sursum ducta de *c* ad *d*, sicut primo dictum est de *a* ad *b*. Ducatur planiter linea de *d* ad *e*, sicut plana jacet linea de *c* ad *b*, et sicut notum quanta sit linea *c d*, et linea *d z*, nos enim eas fecimus, erigamus orthogonaliter lineam de *z* sursum ad *v*, et ponamus oculum in linea *z u* orthogonaliter erecta, ut exeat visus noster per *d* ad *b;* et locus lineæ istius ubi stetit oculus notetur puncto ipso *u*, et metiamur *z* et *u* quanta sit. Et post hoc ponamus iterum oculum in linea[1] *z u*, ita ut valeamus videre per *d a;* et locus in quo visus steterit, notetur púncto *h;* et videamus ubi hæc linea tangens terram conjungitur lineæ[2] *c b*, et sit punctum *e*, ita ut linea *c e* sit recta. Et post hæc notemus quantum sit inter[3] *z* et *h;* et quota pars sit *z h* ad *z d*, tanta est *d c* ad *c e*, et notæ sunt lineæ *h z* et *z d* et *d c*, quia nos eas fecimus. Et igitur notum est quanta est linea *c e;* et quanta est linea *u z* ad *z d*, tanta est linea *d c* ad lineam *c b*; et lineæ *u z* et *z d* et *d c* nobis sunt notæ; notum erit igitur quanta est linea *c b*. Et quia dudum vidimus lineam *c e*, et sapimus modo lineam *c b*, possumus sapere quanta est linea *b e;* et quanta est linea *d c* ad lineam *c e*, tanta est linea *a b* ad lineam *b e*, et lineæ *d c* et *c e* et *b e* notæ sunt. Igitur *a b* linea nota est, et hæc est quam quærebamus.[4] (Hoc ut planius fiat numero designetur; sit *h z* unitas cubiti, *z d* duorum, *b e* duorum, *g e* quatuor, *u z* et *z d* et *b g* et *g b* æqualiter duorum cubitorum, *a b* unius, *b g* duorum. Et sunt *h z* sub duplus *z d*, ita *d g* duplus *g e u z* et *z d* et *d g* et *g b* æqualiter, ut dictum est, inter se comparantur. Ergo sicut *h z* sub duplus *z d*, sic erit *a b* sub duplus *b e;* et quia diximus totum spatium *g e* quatuor cubitorum sublato spatio *g b*, id est duobus, remanet spatium *b e* duorum. Erit igitur *a b* altitudo quam scire investigabamus unius cubiti quia est subdupla *d e* spatio quod est duorum.)

Et ut brevius quod superius diffuse dictum est comprehendatur, compen-

[1] Par. omitt. *oculum in linea*. — [2] Par. *jungitur* et omitt. *lineæ*. — [3] Par. *quanta sit z et* h. — [4] Cod. Carn. addit quæ intra parenthesim continentur.

dium quo philosophia gaudet ponatur. Qualis comparatio fuerit *z u* ad *h u*, talis erit *c d* ad *b a*, et sit *z u* duplum *h u*, erit *c d* duplum ad *b a* [*fig.* 32].

CAPUT XXXIII.

AD METIENDUM PLANUM QUOLIBET MODO PROPOSITUM [1].

Si fuerit nobis propositum quolibet modo metiri planum, sumamus unius cubiti in longitudine lignum, cui alia tria in dimensione [2] æqualia tali conjunctione innectantur, ut conjuncta quadrati diffinitionem suscipere videantur, quod quatuor angulis est [3] orthogonale; cujus unius lateris summitatibus duo semipedalia ligna erecta infigantur [4], quæ in summitatibus perforata per utrumque foramen visum metientis admittere videantur. Post hæc extremitati oppositi lateris mediclinium [5] horoscopo sic copuletur, ut dum per oppositum sibi latus certis dimensionibus distinctum trahitur, formam orthogonii pythagorici imitetur, vel imitari videatur [6]. Verbi gratia, sit quadrati figura *a b c d:* duo semipedalia ligna in summitatibus unius lateris posita *e f:* mediclinium in alterius oppositi summitate locatum per oppositum sibi latus discurrens *d g* in hunc modum [*fig.* 33].

Composita quadrati figura hac ratione ponatur jacens in metiendæ planitiei extremitate, et tandiu a metiente ex altera parte erigatur, donec per foramina *e f* opposita extremitas plani cernatur, et in hoc loco, quo visus steterit, nota ponatur. Post hæc per mediclinium ex adverso constitutum visus mensoris dirigatur, donec jam notata extremitas videatur. Quo facto locus, quo *g* steterit, notetur, et *c g* ad *g b* comparetur; et qualis comparatio *c g* ad *g b* fuerit, eadem comparatio *a b* ad totam planitiem erit. Verbi gratia, tota planities *a h* dicatur, et *c g* (id est [7] a summitate superioris quadrati usque ad inferiorem partem mediclinii) *g b*, (hoc est a mediclinio ad inferiorem angulum ejusdem lateris) æqualis constituatur. Igitur *a b*, id est la-

[1] Vat. Reg. *Ad planitiem cum quadrata mediclinioque metiendum.* — [2] Reg. *tribus dimensionibus.* — [3] Cod. Reg. *quatuor lateribus æquale quaternario angulis est orthogonale.* — [4] Reg. *insignantur.* — [5] Reg. add. *ut in.* — [6] Reg. omitt. *vel imitari videatur.* — [7] Vat. Reg. omitt. quæ intra parenth. includuntur.

titudo, *b h*, id est a quadrato usque ad limitem planitiei æqualis esse non dubitetur. Sic[1] et in ceteris proportionibus *c g* ad *g b* consideretur [*fig.* 54].

CAPUT XXXIV[2].

AD PUTEI VEL FOSSÆ ALTITUDINEM METIENDAM.

Putei aut cujuslibet fossæ altitudinem sic probabis. Accipe lignum directum et pone super buccam putei, et cujus umbram videbis in *e f*, id est profunditate putei, et lignum quatuor cubitos.. plus habeat, et exeat subtus pedes ejus alia hasta directa similis sibi, et est profunditas putei *a e*, et hasta directa *a d*, et alia hasta *a c b* jacens super buccam putei truncat *d e* super angulos directos, et intuere in aqua putei umbram *a c* de *d* usque ad *f* et invenies *a c* toties est *a c b* vel *e f* in *a e d*, ut puta si *a c* habeat palmum, i *d a* tres, tribus vicibus est *a c* in *d a*, sicut est *a c b* tribus vicibus in *d a e*. Abstrahe *a d*, remanet *a e* [*fig.* 55].

CAPUT XXXV.

AD ALTITUDINEM MONTIS INVENIENDAM.

Cum quæris altitudinem alicujus montis, pone hastam ante te in plano pro monte longiorem quam tu: et est hasta *a b*, et tu *c d*. Postea contemplare hac illac te movens recto oculorum visu per *a* usque videas *f*. Tunc considera quanta sit *g c* ad *g a*, tanta est *c h* ad *h f*. Ut puta: si *g c* dupla est ad *g a*, dupla est *c h* ad *h f*; et quantalibet *g c* ad *g a*, tanta est procul dubio *c h* ad *h f*: et quanta est *a g* ad *g c*, tanta est *f h* ad *h c*; et *h f* est mons (et quanta est *d b* ad *h g* tanta est *d i* ad *f i*). Quod si fluvius habeatur vel aliud obstaculum inter *c h*, et non possis pertingere ad montis radicem, ut prædictam invenias mensuram accipe *a g b*, id est hastam, et ambula retro xxx cubitos aut quantumlibet et iterum contemplare recto visu de *m* per *n* usque ad *f*, quod est summitas montis, et postea vide quanta sit *m c* ad *c n* tanta est *m h* ad *h f*. Abstrahe de *m h c h*, et vide quod remanet, tanta est altitudo montis;

[1] Reg. omitt. *Sic.. consideretur*. — [2] Capita XXXIV, XXXV, XXXVI desunt in codd.

ut puta, si invenisti *c h* duplum ad *h f*, et post *m h* quadruplum ad *h f* tolle *c h* de *m h*, id est duo de quatuor, remanent duo, quod est *m c*, dices : quia *m c* duplum est *h f*, dona xxx, vel xx cubitos, ad *m c* et xv, vel x ad *h f*; et si *c h* triplum est ad *h f* et *m h* septuplum ad *h f*, abstrahe *c h* de *m h*, id est III de VII, remanent IV, quadruplum est *m c* ad *h f*, sic in aliis (*fig.* 56).

CAPUT XXXVI.

DE EODEM.

Si quæris sine mutatione hastæ, sic facies. Est mons *a b*; accipe hastam duorum cubitorum longiorem te, et pone ante te in plano. Postea considera ipsam hastam, quæ est *c d e*, et mitte visum tuum recte de *f* per *d* usque *a*, dividens ipsam hastam super unum cubitum et vide quantum sit *f e* ad *e d*, tantum est *f g* ad *g a*. Ambula retro quousque videas de *h* per *c* usque ad *a*, ubi est summitas montis, et vide quantum sit *h e* ad *e c*, tantum est *h g* ad *g a*. Invenisti forsitan antea *f g* quadruplum *g a*, et *h g* decuplum ad *g a*: minue *f g* de *h g*, id est IV de X, remanent VI. Sic est *h f* sesceuplum ad *g a* vel *g a* sexta ad *f h* (*fig.* 57).

CAPUT XXXVII.

AD INVENIENDAM PER SPECULUM ALTITUDINEM TURRIUM, ETC.

Si per speculum aut per concham plenam aquæ quæris scire altitudinem turrium vel montium, accipe speculum, et pone propter montem in plano, et in tantum te ipsum et speculum positum in terra moveas huc et illuc, quousque videas *a* in *b*, id est summitatem montis in medio speculo: et vide quomodo sint et quanta inter se invicem *d c*, et *c d*; sic sunt invicem *b e* et *e a*. Et si sit obstaculum quod non possis probare hoc, ambula retro cum ipso speculo, et pone in terra, et videas movendo te a *d* in *z*, et quantam proportionem habent invicem *p r*, et *r z* eamdem habent, *z e*, et *e a* invicem. Minue inde *b e*, remanent *b z*[1] (*fig.* 58).

[1] Par. Reg. add. *Vide ut antea in superioribus quantam habeant invicem proportionem z b et e a.*

CAPUT XXXVIII.

AD INVENIENDUM LATITUDINEM FLUVII VEL CAMPI, ETC. [1]

Si quæris scire latitudinem fluvii vel alicujus campi vel curtis aut cujuslibet rei, accipe lignum [2], quod pertingat usque ad [3] oculos tuos, et pone in ripa fluvii [4], et tum sta prope eum, et sit lignum *a b*, et pone aliud lignum super ipsum erectum, sicut est *c d*. Postea contemplare recto oculorum visu per *a d* usque dum videas *e*, id est ripam vel terminum ex altera parte; nam *b e* est fluvius et *a e* directus visus. Postea considera quantum sit *a c* ad *c d*, quia [5] quantum est *d c* ad *a c*, tantum est *a c b* ad *b e*; ut puta, si *d c* duplum est *a c*, duplum est *b e* ad *b c a*, si triplum, triplum. Si semel, semel et deinceps [*fig.* 59].

CAPUT XXXIX.

AD IDEM ALIUS MODUS.

Si quæris [6] aliter scire, pone hastam minorem te quasi ad pectus, et pone in ripa fluvii, et accipe aliud lignum pertingens usque ad oculos, sicut est *c d*; et ambula retro quantum placet, et pone ipsum fustem, et tu tantum te hac et illac move, quousque de *c* per *a*, usque *e* videas, id est ad alteram ripam fluminis. Dehinc minue *a b* de *c d*, remanet *f c*. Vide quomodo sint *a f* ad *f c*, sic sunt *b e* ad *b a*, si triplum est *a f* ad *f c* triplum est *b e* ad *b a* [*fig.* 60].

CAPUT XL.

AD ALTUM CUM SAGITTIS ET FILO MENSURANDUM.

Dum geometricis figuris intenti philosophorum jam fatigabundi inventionibus inhæremus, ne omnino fatigati deficiamus militaribus exercitiis animum relevemus. Sicut enim corpus quotidianis sumptibus fastidiens inusi-

[1] Vat. *ad dimetiendam profunditatem cujuscunque rei.* — [2] Vat. *hastam.* — [3] Par. omitt. *usque ad.* — [4] Carn. omitt. *in ripa fluvii.* — [5] Pez. *vel e contra* pro *quia.* — [6] Carn. *vis.*

tato recreatur cibo, sic mens philosophicis onerata austeritatibus quodam joculari[1] vel militari poetarum relevatur invento[2]. Quapropter ut animum reficiamus, militare inventum[3] intermisceamus.

Si cujuslibet rei altitudinem investigare volueris hujus modi militari ingeniolo[4] investigare poteris. Sume arcum cum sagitta et filo, et una fili summitate sagittæ postremitati inhærente, altera in manu remanente, sagitta arcu emissa altitudinis mensurandæ cacumen percutiat. Post hæc alterius fili summitas eodem modo alteri[5] sagittæ vel alicui jaculo illigetur, et horum utrumvis projectum altitudinis radicem, ut prius,[6] cacumen feriat. Quo facto utrumque filum retrahas, et quot pedum vel cubitorum sit utrumque diligenter mensuratum inspicias. Deinde cujusque fili quisque numerus in se ductus multiplicetur, et quanta utriusque multiplicationis summa fuerit perpendatur, ac minor summa de majori subtrahatur, et tunc ejus numeri[7], qui de majori summa remanserit, tetragonale latus diligenter inquiratur. Hoc vero diligenter inquisito et sapienter invento, tot pedum vel cubitorum, ambiguitate semota[8], altitudo, de qua inquiritur, pronuntietur quot pedum vel cubitorum tetragoni illius latus unum habetur[9]. Et ut quæ dicimus et numeris[10] apertius cognoscantur, altitudo et fila cum notis figuraliter subjiciantur. Sit altitudo quæ investigatur, *a b*; sit prioris fili, quod altitudinis summitatem tetigit, quantitas quinario numero determinata[11], *a c*; sit alterius fili, quod altitudinis radicem percussit, longitudo quaternario numero diffinita *c b*. Post hæc vero quinarius[12] prioris fili numerus in se multiplicatus in xxv concrescat; quatuor vero posterioris fili numerus in se ductus in xvi consurgat. Deinde minori numero, id est xvi[13], de majori, id est xxv, sublato, erit remanens ix, cujus tetragonale latus iii invenitur, quia iii in se ductus in ix cumulatur; trium igitur pedum erit altitudo *a b*. Sed quia potest accidere, quod remanens[14] tetragonale latus interdum in integris numeris[15] nequit

[1] Pez. *conjecturali poetarum.* — [2] Pez. *figmento.* — [3] Pez. *post multa supponamus.* — [4] Pez. *hoc modo jaculari ingenio.* — [5] Reg. Vat. Pez. omitt. *alteri.* — [6] Reg. Vat. *post.* — [7] Carn. MP. *numerus.* — [8] Reg. Vat. *subnota.* — [9] Pez. *habet.* — [10] Pez. omitt. *et numeris.* — [11] Reg. Vat. Pez. *terminata.* — [12] Reg. Vat. Pez. omitt. *quinarius.* — [13] Pez. omitt. *id est* xvi, *de majori, id est.* — [14] R. V. Pez. *remanentis.* — [15] R. V. Pez. *numerus.*

inveniri, subtilitas minutiarum debet necessario adhiberi, de quibus, quia longum est disserere, prætermittatur, et figura cum numeris et notis supponatur.

Rebus [1] in obscuris oritur lux clara figuris [*fig.* 61]. [2]

CAPUT XLI. [3]

AD INVENIENDAM IN AMPLIGONIO EJECTURAM, QUANTA SIT, ETC.

Ampligonio tribus lineis datis, majore scilicet hypothenusa XVIII pedum, basi VIII, hypothenusa vero minore X, ejecturam super qua perpendicularis

[1] Pez. omitt. *Rebus, etc.* — [2] Post caput XL tam in codice Vat. quam in cod. Reg. immediate subest quod sequitur et quod mutilum videtur : *Quando vis scire profunditatem alicujus pelagi vel stagni sive fluminis construe tibi globum de eramine vel plumbo in modum subtuscriptum undique rotundum et tenuem quantum potest fieri. Hoc facto construe etiam et aliam formulam ex ferro quod infra scriptum est taliter ut* a b *latior sit quam* c d, *et inter* a c *et* b d *majoris longitudinis fiat quam inter* a b *et ex parte* a. *Habeat ungulam per quam demittatur globus in profundum cujuslibet rei. Et ex parte* c *clavum pertensum usque ad* e *cujus caput grossius quam cetera æqualitas propter citiorem immersionem. Quo facto, cum altum cujuslibet fluvii scire volueris, immitte globum cum ferro in aqua et in hora dimersionis perspice in astrolabio quæ hora sit. Postquam vero offensione fundi sua sponte regreditur, et tunc considera quot horæ transactæ sint in astrolabio inter immersionem et emersionem; postea accipias hastam sive aliam mensuram et immerge in eodem loco probando quot pedes vel cubitos habeat illa profunditas, ut scias quot pedes vel cubitus dandi sunt unicuique horæ cum ventum fuerit ad majoris fluvii profundum; nam in parvo debent prædicta fieri. Quod si hoc non queris facere, accipe vas tellureum subtus perforatum et pone super aquam in immersione globi cum ferro et videbis quantam colligat aquam quousque redeat ferrum et ponderando ipsum aquam dabis ad* IIII *argenti* X *status horismedii, ad* I *arg.* II *et dimidium, ad* CC *arg.* D, *et sic probabis* I *medius* III.IIII *prius divisus et unaquæque in* XC. *Primus pro arbitrio* CCCLX. *Secundus, id est minimus, sublatis* XIV *de* XC. *De parte* c b, *quod est* c e *et de* e *usque* d *ducitur linea pro* I *ubi fit divisio lineæ orientalis et postea de* h *usque* I. *Tertius* I *maximus sublatis* XXI *de* XC *de parte* c d *quod est* f s *et extensio lineæ de* c *usque* g *et de* g *usque* d. *Ducitur linea postea de* h *usque* f *circumductio, id est dimidium lateris* XI *gradus* II XIIII III XIIII XX IIII XXVI V I LV VII XLVII. — [3] Capita XLI...... XLVIII desunt in codicibus.

cadit sic quæras. Ex summa majoris hypothenusæ[1] in se multiplicatæ aggregationum duarum minorum linearum, basis scilicet minorisque hypothenusæ, in se multiplicatarum, subtrahas. Exinde summæ quæ superabundaverit[2], medietatem sumas, in qua quoties fuerit numerus basis, tot unitates ejecturæ distribuas. Cathetum vero sic investiges. Ex multiplicatione minoris hypothenusæ ejecturam in se multiplicatam distrahens, reliqui, qui superfuerit, latus sumas; qui numerus erit perpendicularis. Hujus autem ampligonii invenire si vis embadum, duc per cathetum, id est perpendicularem, basim horum. Deinde qui ex hac multiplicatione excreverint, sume mediam, quæ absque dubio ampligonii fiet embadum [*fig.* 62].

CAPUT XLII.

QUOMODO IN TRIGONO ORTHOGONIO CATHETUS ET BASIS QUÆRANTUR.

In trigono orthogonio cujus podismus pedum est XXV, embadum CL, cathetus et basis sic quærantur : Hypothenusæ numerus in se multiplicetur. Ad hanc, quæ hinc excreverit, summam, IV embada, quæ faciunt DC, adjiciantur : quæ conjunctio Ī CCXXV repræsentat. Hujus summæ erit latus XXXV. Deinde ut interstitium duarum rectarum inveniatur, catheti scilicet et basis, ducto hypothenusæ numero in se fient DCXXV. Hinc embadis IV sublatis, XXV remanent. Hujus latus erit V. Quo ad latus superioris numeri nimirum XXXV juncto, fient XL. Hujus pars media basim trigoni constituet. Ex hac vero sublato numero quinario videlicet, qui superiori, id est XXXV, ad basim constituendam fuerat aggregatus, aderit cathetus [*fig.* 63].

CAPUT XLIII.

AD INVENIENDAM BASIS ET CATHETI DISJUNCTIONEM IN TRIGONO.

Si datum fuerit trigonum cujus cathetus et basis simul juncti sint pedum XXIII, embadum LX, hypothenusa XVII, basis et catheti sic quæratur dis-

[1] Pez. *hypothenusæ multiplicatione aggregata duarum.... hypothenusæ, in se multiplicationem* (Cod., *multiplicatione*) *subtrahas.* — [2] Pez. *adjecto uno.*

junctio. Hypothenusæ numerus in se ducatur, qui consurget in CCLXXXIX. Hinc sublatis IV embadis, id est CCXL et reliqui qui superabundaverit, id est XLIX, latere sumpto, atque basis et catheti summæ XXIII juncto, fient pedes XXX. Hujus sumpta medietas erit basis ejusdem trigoni. Hac vero de XXIII, id est basis simul et catheti de numero, sublata relinquitur octonarius, quo constituitur cathetus. In hac vero figura catheti inventi dimidia multiplicata, et ex ea summa uno dempto, invenitur basis, quæ duobus sumptis fit hypothenusa [*fig.* 64].

CAPUT XLIV.

IN TRIGONO OXYGONIO, CUJUS IN LATERIBUS NUMERI QUANTITATE DISSIMILES SINT, INVENIRE PERPENDICULAREM, ETC.

Dato trigono oxygonio, cujus lateribus numeri quantitate dissimiles sint distributi, minori scilicet hypothenusæ XIII, basi XIV, majori vero hypothenusæ XV, ejusdem oxygonii si perpendicularem invenire desideras, et præscissuras dignoscere singulas, numero minoris hypothenusæ in se ductæ, id est XIII, et basis, id est XIV, utriusque multiplicationis summam aggreges, quæ fiunt CCCXCV. Ex hac vero majoris hypothenusæ numerum in se ductum diducas, id est CCXXV, reliqui vero qui superfuerint, id est CXL, sumpta dimidia parte, id est LXX, et hac ad basim, id est XIV, partita, quinquies XIV in eisdem LXX reperies; quæ denominatio numerus fiet præscissuræ minoris.

Item de multiplicatione minoris hypothenusæ in se ad inveniendum perpendicularem minorem præscissuram ductam in se subtrahas. Qua detracta latus superabundantis numerus erit perpendicularis [*fig.* 65].

CAPUT XLV.

PER DATUM QUEMLIBET TRIGONI ORTHOGONII CATHETUM BASIM INVENIRE.

Per datum quemlibet trigoni orthogonii cathetum sic invenies basim. Cathetus ter ducatur, nona pars auferatur, reliqui dimidium sumatur, et erit basis. Basi ablatum restituatur, erit hypothenusa. Vel ita; dimidium sumatur, quod ter ducatur, de ea summa tollatur nona, remanet basis. Vel dimi-

dium catheti sexies ducatur, nona tollatur, reliqui dimidium erit basis, basi reddita nona erit hypothenusa.

CAPUT XLVI.

TRIGONI ORTHOGONII EMBADUM INVENIRE.

Si quæratur trigoni orthogonii embadum, trium linearum, id est catheti et basis atque hypothenusæ, numeri in unum redigantur, ut puta VI, VIII, X. Nam hi juncti XXIV reddunt. Medietas hinc sumatur. Ex his basis seducatur, id est VIII; quod remanet, scilicet quatuor, per cathetum, id est VI, multiplicetur; illud quoque duplicetur, et fient XLVIII. Quibus per quartam sui multiplicatis, illius summæ latus habeatur pro embado [*fig.* 66].

In ampligoniis autem vel oxygoniis jam dicta regula habet consequentiam, nec etiam in orthogoniis, nisi in illis quos sesquitertia, vel sesquiquarta regit proportio. In aliis autem vel orthogoniis sufficiat regula universalis, scilicet per cathetum basim ducere, ejus medium pro embado tenere. Nam per cathetum basim ducere nihil aliud est, nisi aream quadrati vel antelongioris (*Glossa vet.*, id est, altera parte longioris) implere, quam, dum ab angulo in angulum dividis, trigonum reddis.

CAPUT XLVII.

PER CATHETUM BASIM INVENIRE.

Per cathetum basim invenire si vis, cathetum ipsum ducas in se, id est V, qui fiunt XXV. Ex his uno dempto reliqui XXIV dimidium sumas, id est XII, quod erit basis. Huic vero adjicias unum superius demptum, et invenies hypothenusam.

Embadi autem pedes invenire cupiens, basim per cathetum, id est XII per V ducas, fient LX. Hujus sumpta dimidia, id est XXX, erit embadum [*fig.* 67].

CAPUT XLVIII.

TRAPIZETICI EMBADUM INVENIRE.

Trapizeticus est basis pedum XL, cathetus XXX, coraustus XXV. Embadum

dignoscere si vis, per cathetum multiplica coraustum, id est trigesies xxv fiunt DCCL. Tunc, quod reliquum est basis ducas per cathetum, id est trigesies xv sunt DCCL, medium CCXXV junge superioribus, sunt DCCCCLXXV. Ecce invenitur embadum [*fig.* 68].

CAPUT XLIX [1].

TRIGONI ISOPLEURI, CUJUS SUNT SINGULA LATERA XXX, EMBADI PEDES COMPREHENDERE.

Trigoni isopleuri [2] cujus sunt latera singula XXX pedum, embadi [3] pedes comprehendere si vis [4] cathetum sic invenies. Latus unum duc in se, fient DCCCC. Quartam diducito [5], remanebunt DCLXXV. Quibus si addideris I fient DCLXXVI. Hujus latus XXVI. Ecce cathetum; quo per basim [6] dimidiam multiplicato, id est XV [7] per XXVI, pedes invenies embadi CCCXC [8] [*fig.* 69].

In omni igitur orthogonio cathetum et basim efficere hypothenusam contingit; hypothenusam vero et cathetum basim; hypothenusam iterum et basim cathetum. Catheto namque in se multiplicato id est V, qui fient XXV, et basi, id est XII, qui CXLIV accumulant, et utrisque simul in unum junctis fiunt CLXIX, et ex hac latus sumptum erit hypothenusa. Ex hypothenusa autem in se multiplicata, id est XIII qui fiunt CLXIX, si deduxeris cathetum in se, id est XXV, reliqui, id est CXLIV, sumas latus, id est XII, erit basis. Hypothenusam vero si multiplicaveris in se, et exinde summulæ accretæ basim inde subduxeris, id est CXLIV, reliqui, id est XXV, latus catheti fiet numerus. Cathetum et basim in eisdem orthogoniis contingit efficere embadum taliter. Catheto, id est V, per basim, id est XII, multiplicato fient LX; hujus vero dimidium, id est XXX, erit embadum. Quod idem fieret, si per catheti dimidium basis, vel per basis dimidium cathetus multiplicaretur [*fig.* 70].

[1] Hoc caput reperitur in codd. Vat. MP. unitum cum capitibus II, LV, LVI. — [2] MP. *isipleuri*. — [3] Vat. add. XL. — [4] Pez. add. *prius*. — [5] MP. omitt. *Quartam diducito*. Pez. habet *Item alterius lateris mediam in se, fient* CCXXV. *Hos detrahas de* DCCCC, *remanebunt*... — [6] Pez. *basis*. — [7] Vat. XII. — [8] Huc usque codd. Vat. MP. Cetera desunt.

CAPUT L. [1]

TRIGONI ISOSCELIS CATHETUM INVENIRE EMBADUM.

Trigoni isocelis (*Cod.*, isoscelis), cujus singula latera sunt pedum xxv, basis vero xiv, si cathetus quæratur, vel embadum, uno latere in se ducto, id est xxv, fient DCXXV. His si subduxeris dimidium basis in se XLIX, reliqui, id est DLXXVI, sumas latus, id est XXIV, et tot pedum erit cathetus. Quo per basis dimidium multiplicato, invenies embadi numerum CLXIX [*fig.* 71].

CAPUT LI.

TRIGONI SCALENI CATHETUM INVENIRE.

Trigoni scaleni, cujus minus latus sit pedum xv, basis xxv, majus latus xx, cathetum inveniendi hæc erit regula : minore latere in se multiplicato, id est xv, fient CCXXV, basi vero, id est xxv, erunt DCXXV. His utrimque summulis in unum junctis fient DCCCL. Quibus si subduxeris majus latus in se, id est CCCC, ex reliquo, qui superfuerit, id est CCCCL, sume dimidium, id est CCXXV, eodem numero denominatam accipias partem, quo superscribitur basis, id est xxv, nonam vero xxv dicti numeri invenies, et tot pedum erit minor præcisura, qua in se multiplicata fient LXXXI. Quos si subduxeris de minoris lateris in se multiplicatione, id est de CCXXV, reliqui qui superfuerit, id est CXLIV, latus fiet catheti numerus [*fig.* 72].

CAPUT LII.

IN QUADRATO DIAGONUM INVENIRE.

In quadrato diagonum invenire si vis, ut in orthogoniis jam diximus, latus unum, cui superest IIII, in se ducas, et fient XVI. Altero vero in se ducto, id est III, VIIII. Quibus in unum junctis fient XXV. Cujus vero si sumpseris latus, effecisti diagonum. Per quod embadum invenire si vis, duc in se, fient XXV. Hujus sumpta medietas fit embadum. Sed quod propius est veri-

[1] Capita L... LIV desunt in cod. Id.

tati, et in omni contingit quadrato, per latitudinem longitudo est multiplicanda, et qui inde excreverint fiunt pedes areæ [*fig.* 73].

CAPUT LIII.

NUMERUM ARBORUM IN AGRO INVENIRE.

Ager, cujus longitudo est pedum cxx, latitudo lxx, in quo arbores dispositæ sunt inter pedes v quarum numerus, si quæratur, utriusque partis quanta est, sumenda est, longitudinis scilicet xxiiii, latitudinis xiiii. Quibus invicem multiplicatis, fient cccxxxvi. Ecce numerus arborum.

Est et alia inveniendi regula, ut per longitudinem latitudo multiplicetur, et fient v̄iii̅ cccc, quibus per quinquies quinque, id est xxv, partitis, fient cccxxxvi, et tot erunt arbores. Sub scientia vero longitudine cum numero arborum comprehensa latitudo sic quæratur, cxx qui numerus est longitudinis, partiatur per v, et erunt xxiiii, quos numerus arborum cccxxxvi continet decies quater; qui xiiii, et ipsi quinquies ducti efficiunt lxx; quæ est latitudo agri [*fig.* 74].

CAPUT LIV.

RHOMBI CATHETUM QUÆRERE.

Rhombi (*Cod.* cumbi) vero, cujus fient singula latera pedum x, et diagonum xii, cathetum sic quæras. Diagonum dimidium, id est vi, in se multiplica, fiunt xxxvi. His subductis de multiplicatione unius lateris in se, id est de c, reliqui, id est lxiiii, sumas latus, id est viii, et tot pedum rhombi cathetus. Quo per diagonum, id est xii, multiplicato fient xcv; et tot pedum erit area.

CAPUT LV [1].

QUOMODO TRIGONUS, TETRAGONUS, HEXAGONUS, ETC., ÆQUILATERI SUAS AREAS IMPLEANT.

Omnis trigonus æqua latera habens ad aream implendam unum latus in se multiplicat, ipsumque latus ad eam multiplicationem addit, horum dimidium sumit et sic aream suam implet.

[1] Hoc caput et sequens reperiuntur in codd. Vat. et MP.

Omnis autem tetragonus æqua similiter latera habens unum latus in se multiplicat et ea semel multiplicatione aream suam implet.

Omnis pentagonus, qui æquis continetur lateribus, ter multiplicationem unius lateris in se postulat, et ex illius summa multiplicationis semel aream diducere et reliqui medietatem sumere.

Omnis exagonus qui [1] æquis continetur lateribus, quater multiplicationem unius lateris [2] expostulat, et ex summa multiplicationis bis aream diducere, reliqui medietatem sumere.

Omnis [3] eptagonus multiplicationem lateris quinquies, areæ diductionem ter.

Omnis octogonus multiplicationem lateris septies, areæ diductionem quater.

Omnis ennagonus multiplicationem lateris septies, areæ diductionem quinquies.

Omnis decagonus multiplicationem lateris octies, areæ diductionem sexies.

Si videris consequentiam nullus error impediet tibi ceteras multiangulas figuras prosequenti.

CAPUT LVI.

CUJUSCUNQUE ROTUNDI VEL CIRCULI DIAMETRUM INVENIRE ET EMBADUM.

Cujuscunque circuli si vis diametrum invenire et embadum, sic quæras : ex ipso ambitu xxii unitate ablata, reliqui quod superfuerit sumas tertiam quæ fiet diametrum [4].

Embadum si vis invenire, vel tota circuitio per integrum diametrum ducenda est, et tunc quarta sumenda; vel dimidium circuitus per diametrum integrum, et tunc totum. Quod idem esset, si per dimidium circuitus diametri duceretur dimidium.

[5] Circulum incrassare si vis, diametrum cubices, ipsam cubicationem un-

[1] Pez. MP. omitt. *qui... lateribus.* — [2] Pez. MP. add. *in se.* — [3] Pez. omitt. *Omnis;* habet : *Heptagonus quinquies, aream ter.* Sic in ceteris. *Omnis decagonus, etc.*, prorsus desiderantur apud Migne. — [4] Vat. MP. habent : *Et totum quod idem embadum si vis vel tota circuitio per integrum diametrum, tunc medietas vel quarta pars circuitus per dimidiam diametri ducetur. Circulum incrassare, etc., etc.* — [5] Quæ sequuntur reperies in codd. Vat. MP. Desunt apud Pezium.

decies ducas, ex ea summam vigesimam primam accipias, et erit ejus sphæræ crassitudo.

In trigono isopleuro si junxeris coraustum et basim et per hanc summam dimidium latus duxeris, embadum invenies.

Trigonus isopleurus comparatus trigono orthogonio sibi coæquali duobus lateribus, nam tertium longiorem esse necesse est, superat eum medietate sui lateris.

Orthogonium trigonum[1] si per unum latus dimidium coæquale duxeris embadum invenies.

Pentagoni æquilateri[2] latus in se multiplico et summam sepono. Dehinc uno de latere dempto per reliquam medietatem lateris duco; summam colligens et cum illa quam seorsum posueram jungens embadum invenio.

Si trigonus et tetragonus sibi invicem æquilateri fuerint superabit tetragonus tot dimidiis lateribus trigonum quoto loco ab unitate distiterint [*fig.* 75].

CAPUT LVII.[3]

IN HEMICYCLO AREAM INVENIRE.

In hemicyclo, cujus basis sit pedum XXVIII, diametrum XVIII, aream sic quæras : per diametrum ducas basim ; fient pedes CCCXCII. His undecies ductis fiunt pedes ĪĪĪĪ CCCXII. Hujus sumpta decima quarta parte fiet CCCXCVIII ; et tot pedum est hujus hemicycli area [*fig.* 76].

CAPUT LVIII.

SPHÆRÆ AREAM COLLIGERE.

Sphæræ, cujus est pedum longitudo IIII, latitudo III, sic colligatur area : longitudine et latitudine simul junctis fient VII, dimidium horum III, ς. His in se XII et ς. Hi undecies fient CCCCXXXIIII. SS. Horum sumpta parte decima quarta, fient pedes VIII, unciæ VII et semis uncia, id est septunx, et semuncia.

[1] MP. *In hujusmodi trigono orthogonio si....* — [2] MP. *In pentagono æquilatero.* — [3] Capita quæ sequuntur LVII..... LXVI desunt in codicibus.

Sphæræ igitur hæc erit area. Regula autem hæc vera est in omni sphæræ sive rotunda, sive oblonga [*fig.* 77].

CAPUT LIX.

IN TRIGONI ORTHOGONIO CIRCULI INSCRIPTI ET SINGULA LATERA TANGENTIS DIAMETRUM INVENIRE.

In trigoni orthogonio circuli inscripti et singula latera tangentis, ex numeris catheti et basis simul junctis hypothenusæ numerum si subduxeris, invenies diametrum. Sed si vis dignoscere quantum embadi partibus ipsius trigoni circulum extracedentibus relinquitur, embado totius trigoni prius per supradictas regulas invento visegimam primam subtrahas; ipsamque undecies multiplicatam circuli areæ tribuas. Quod vero reliquum fuerit, id est CXL, pro embado dictarum partium, scilicet extracedentium, teneas, ut subjecta descriptio docet; videlicet tolle vicesimam primam, et multiplicata undecies, fit area circuli. Multiplica decies, fiunt excessiones trigoni [*fig.* 78].

CAPUT LX:

REGULA AD CONSTITUENDAS PYRAMIDES IN OMNIBUS FIGURIS A MULTIS ANGULIS PROCEDENTIBUS ET ÆQUI LATERIS.

In omnibus figuris a multis angulis procedentibus, et æqua latera habentibus ad pyramides constituendas hæc sufficiat regula : dictarum cujuscunque figurarum area inventa bis ducatur, eique summæ lateris unius numerus jungatur, et hæc permistio per numerum unitate tantummodo latus unum præcedentem multiplicetur, et ejus summæ sexta pars sumatur, quæ fiet pyramis superficiei ante duplicatæ.

Sed ut exemplum de singulis demus, prius trigonum, oxygonium, et æquilaterum sub oculis ponamus latera singula habentem denario numero designata, cujus embadum sit LV; quod bis ducatur, et fient, CX, quibus uno latere juncto, id est X, fient CXX. Hi, per numerum unitate latus unum præcedentem, id est undecies ducti, fient Ī CCCXX. Hujus sexta sumpta, id ex CCXX jam dicti oxygonii fiet pyramis [*fig.* 79].

CAPUT LXI.

INVENIRE PYRAMIDEM IN TETRAGONO, CUJUS SINT SINGULA LATERA PEDES X ET EMBADUM C.

Tetragonum vero, cujus sint singula latera pedes x, et embadum c, pyramis sic quæratur ut in trigono superius descripto, videlicet ut embadum ejus, quod est c bis ducatur : fiunt cc, eique summæ latus unum jungatur, fient ccx. Hi undecies propter supradictam causam ducti fient ĪĪ cccx. Hujus sexta, id est ccclxxxv, fiet pyramis descripti tetragoni [*fig.* 80].

CAPUT LXII.

IN PENTAGONO ÆQUILATERO DENARII NUMERI PYRAMIDEM INDAGARE.

In pentagono quoque, qui æqualibus continetur latèribus et denario numero supernotatis, eamdem regulam ad pyramidem constituendam indiscrepanter invenies. Hujus namque pentagonii area, id est cxlv, bis in se ducta fient ccxc, et unius lateris numero augmentato repræsentat ccc, et his undecies ductis fiunt ĪĪĪ ccc. Post cujus sextam, id est dl, area jam dicta suæ accumulatur pyramidi. Hanc igitur regulam nemo in ceteris, id est : hexagonis, vel heptagonis, vel octogonis, vel ennagonis, vel decagonis, vel in omnibus a multiangulo procedentibus, et æqua latera habentibus dubitet habere consequentiam, et non tantum denario innotatis, sed quolibet numero [*fig.* 81].

CAPUT LXIII.

IN OMNI CIRCULO DUOBUS CIRCUMSCRIPTO TETRAGONIS SCIRE QUANTUM AB EXTRACEDENTE VINCATUR, ETC.

In omni circulo, qui duobus circumscribitur tetragonis, uno interius, altero exterius, si vis comprehendere quantum ab extracedente vincatur, et subscriptum vincat, diametrum ejus duc in se. Quod cum facis, cathetum suprascripti tetragonii per basim multiplicatum reddis, et ea multiplicatione aream ejus imples. Ex illius vero summæ integritate ad circuli aream inve-

niendam tres XIIII subducas. Quibus subductis, quod reliquum fuerit, si per superius dictam regulam, et dimidio circuitus multiplicante dimidium diametri, esse circuli invenies aream, ab extracedente tetragono ipsum scias circulum tribus XIIII ejusdem superari. Ab eodem vero embado suprascripti tetragoni si sumpseris medietatem, et quatuor decimas quartas ejusdem quantitatis cujus fuerint superiores ab integritate sumptæ addideris, jam dicti circuli aream implebis. Quod cum facis, ipsam medietatem sumptam ab integro embado majoris tetragonii aream scias fuisse minoris, eam quatuor decimis quartis a circulo superari, dum eadem area eisdem quatuordecimis ad embadum supplendum augmentatur. Quod ut manifestius appareat in descriptione, circulus cum tetragonis ponatur. Quid partibus majoris tetragoni circulum extracedentibus relinquitur? XLII. Quid partibus circuli extracedentibus minorem tetragonum relinquitur? LVI [*fig.* 82].

CAPUT LXIV.

MONTIS JUGERA INVENIRE.

Montis si quærantur jugera, qui in verticis circuitu habeat pedes CCC, ascensu DCCC, in imo per circuitum M; jungantur duæ circuitiones, id est Ī CCC. Ex his media sumatur, id est DCL. Hi per ascensum DCCC ducantur, fient D̄X̄X̄, tot erunt pedes totius. Per X̄X̄V̄ĪĪĪ DCCC supradictus numerus dividatur: quo facto in monte jugera invenientur XVIII, remanentibus pedibus Ī DC [*fig.* 83].

CAPUT LXV.

QUOMODO QUADRATA ET LATERA TRIGONI, TETRAGONI, PENTAGONI, ETC., NASCANTUR.

Omnis trigonus qui ducitur octies, accepto uno facit quadratum, cujus quadrati latus dempto uno et dicta parte secunda facit trigoni latus.

Omnis tetragonus ductus decies sexies facit quadratum, cujus quadrati latus dicta parte quarta facit tetragoni latus.

Omnis pentagonus ductus vigesies quater et accepto uno facit quadratum, cujus quadrati latus accepto uno et dicta parte sexta facit pentagoni latus.

Omnis hexagonus ductus trigesies bis acceptis quatuor facit quadratum, cujus quadrati latus acceptis duobus et dicta parte octava facit hexagoni latus.

Omnis heptagonus quadragies ductus acceptis VIII facit quadratum, cujus quadrati latus acceptis tribus et dicta parte decima facit heptagoni latus.

Omnis octogonus quadragies octies ductus acceptis XVI facit quadratum, cujus quadrati latus acceptis IIII et dicta parte duodecima facit octogoni latus.

Omnis ennagonus ductus quinquagies sexies acceptis XXV facit quadratum, cujus quadrati latus acceptis V dicta parte decima quarta facit ennagoni latus.

Omnis decagonus ductus sexagies quater acceptis XXXVI et dicta parte decima sexta facit decagoni latus.

Omnis undecagonus ductus septuagies bis acceptis XLVIII facit quadratum, cujus latus acceptis VII et dicta parte decima nona facit undecagoni latus.

Omnis duodecagonus ductus octuagies acceptis LXIIII facit quadratum, cujus latus acceptis VIII dicta parte vigesima facit duodecagoni latus.

Vide consequentiam, ut horum ductio octenario semper numero accrescat, augmentationes a pentagono numero impari naturaliter. Trigonus namque octies, tetragonus decies sexies, pentagonus vigesies quater, hexagonus trigesies bis ducitur, ut est ab octo octies, a sedecim sedecies, et sic subsequenter. Inter quas denominationes octo semper inesse nemo dubitet differentiam, et sic in ceteris. A pentagono autem incipientes augmentationes omnium multiplicationum impari naturaliter numero discrepare manifestum est. Pentagoni enim multiplicatio uno tantummodo, hexagoni IIII, heptagoni VIIII augmentatur, octogoni XVI. Inter primos namque, id est V et IIII, primus impar numerus differentiæ locum obtinet, id est : tres inter quatuor, et novem : secundus, id est : quinarius inter novem, et sedecim : tertius, id est : septimus.

CAPUT LXVI.

IN OXYGONIO CATHETUM ET EMBADUM INVENIRE.

In oxygonio, cujus sit latus minus ped. XIII, majus XVI, basis vero XIIII, cathetum et embadum sic quæras. Latus minus in se ductum sit CLXVIIII, et basis in se fiat CXCVI, utrumque in unum fiunt CCCLXV. Deinde hypothemusa in se fiet CCXXV. His deductis de CCCLXV fit reliquum CXL. Hujus pars

dimidia erit LXX. Cujus decima quarta, id est V, erit præcisura minor, in qua cadet cathetus. Hi in se fient XXV. His deductis de CLXVIIII fit reliquum CLXIIII. Hujus latus, id est : XII erit cathetus. Quo per basis dimidium multiplicato invenitur embadum.

In omni quadrato æquilatero scito diagonum ipsum habere in sui longitudine latus unum et ℘, lateris quadrati aream duplicare si vis, diagonum quadrati minoris spatio latus majoris [*fig.* 84].

CAPUT LXVII [1].

OVES IN CAMPO SIC COLLOCARE UT QUÆVIS CERTUM SPATIUM OCCUPET.

In campo, qui habet in longitudine pedes CC in latitudine C, si sic oves mittere (velis) ut unaquæque habeat in longo pedes V, in lato IIII, sic facito : duc V vicenos, vel quintam partem de C, fient XL; ac deinde C divide per IV; quarta pars centenarii XXV sunt. Sive ergo XL vigesies quinquies, sive XXV quadragies duxeris, implebis M, qui est numerus collocatarum ovium [*fig.* 85].

CAPUT LXVIII.

SCIRE QUOT AGRIPENNOS CLAUDAT CAMPUS FASTIGIOSUS.

Campus fastigiosus, qui habet in unoquoque latere perticas C, in unaquaque fronte L, in medio LX, si vis scire quot agripennos claudat, facito ita : Junge frontem L et medium LX, fient CX. Tunc medietatem, id est LV, per longitudinem, id est C, multiplica : fient V̄ D. Hæ sunt perticæ totius campi. Ut autem agripennos invenias, divide V̄ D per perticas unius agripenni, id est per CXLIV, secundum quosdam qui dicunt agripennum in unoquoque latere XII perticas habere, et invenies trigesies octies CXLIV in V̄ D, remanentibus perticis XXVIII; sic scias esse agripennorum XXXVIII numerum [*fig.* 86].

Si fuerit autem divisio per LXXII, dicunt enim quidam agripennum in longo habere XII, in lato vero VI, sexies autem XII sunt LXXII, erunt LXXII agri-

[1] Ænigmata quæ sequuntur LXVII..... LXXVI reperiuntur paululum diversa in codd. Vat. et MP. sub titulo : *De conjecturis diligentibus oppositis.*

penni, remanentibus similiter supradictis perticis. Hanc autem si probare vis regulam, taliter proba. Semotum ducas longilaterum, et dicas : quinquagies C erunt $\bar{V}$. Deinde curvaturarum embada perpendere si vis, per cathetum utriusque curvaturæ, id est V et V, si dictæ regulæ in orthogoniis non immemor fueris, embadum invenies unius curvaturæ CCL, alterius vero æqualiter, qui simul sunt D. Ecce numerus perticarum fastigiosi campi $\bar{V}$ D.

CAPUT LXIX.

IN CAMPO QUADRANGULO AGRIPENNOS COGNOSCERE.

In campo quadrangulo, qui habet in uno latere perticas XXX, in altero XXXII, in fronte una XXXII, in altera XXXIV, sic cognoscas quot agripenni claudi debeant. Duæ hujus campi longitudines faciunt LXII. Duc mediam de LXII, fiunt XXXI. Duæ quoque latitudines ejusdem campi junctæ faciunt LXVI. Duc etiam mediam de LXVI, fiunt XXXIII. Has duas medietates invicem confer, fient $\bar{I}$ XXIII. Ecce numerus perticarum totius campi. Hunc divides per numerum unius agripenni, id est per CXLIV, et invenies VII esse agripennos in illo campo, remanentibus perticis XV [*fig.* 87].

CAPUT LXX.

IN CAMPO TRIANGULO AGRIPENNOS INVENIRE.

In campo triangulo, qui habet in uno latere perticas XXX, in alio totidem, in fronte vero XVIII, quot agripenni concludi debeant sic accipito. Junge simul duas longitudines, fient LX. Et duc mediam de LX, fient XXX. Et quia in fronte XVIII habet perticas, duc mediam de XVIII, fient IX. Duc novies XXX, fient CCLXX. In hoc igitur numero agripennus unus est et remanentibus LIV perticis. Scias autem nos ubique intendere agripennum esse circumquaque XII perticis [*fig.* 88].

CAPUT LXXI.

IN CAMPO ROTUNDO NUMERUM AGRIPENNORUM NOSSE.

In campo rotundo, qui habeat in gyro perticas CCCCXVIII, sic numerum agri-

pennorum comprehendere potes. De ccccxviii vigesima secunda parte sublata, id est xix, reliquorum diametrum, id est tertiam sumas, id est cxxxiii. Deinde hujus tertiæ dimidiam, id est lxvi ʃ, per medietatem totius circuitus, id est ccix, ducas, et totam indubitanter implebis aream x̄īīī dcccxcviii et ʃ perticis. Quibus per cxliv partitis, erunt agripenni xcvi ʃ, remanentibus perticis duabus et dimidia, sive agripenni xcvi ʃ g, et nihil remanet [*fig.* 89].

CAPUT LXXII.

IN CIVITATE QUADRANGULA PONERE DOMOS CERTÆ LONGITUDINIS ET LATITUDINIS.

In civitate quadrangula, quæ habet in uno latere pedes ī c, in altero m, et in fronte una pedes dc, in altera totidem, si vis ponere domos ita ut cujusque longitudo sit pedum xl, latitudo vero xxx, sic facito. Junge duas hujus civitatis longitudines : junctæ fient īī c. Similiter si fuerint duæ latitudines junctæ, fient ī cc. Ergo duc mediam de ī cc, fiunt dc. Rursus duc mediam de īī c, fiunt ī l. Et quia unaquæque domus habet in longo pedes xl, et in lato pedes xxx, duc quadragesimam partem de ī l, fiunt xxvi, remanentibus x; atque iterum assume trigesimam de dc, fiunt xx. Viginti ergo vigesies sexies ducti fiunt dxx. Tot domus capiendæ sunt [*fig.* 90].

CAPUT LXXIII.

IN CIVITATE TRIANGULA DE EADEM RE.

In civitate triangula, quæ habet in uno latere pedes c, in altero c, in fronte vero xc, si vis scire quot domus capiat, ita ut quæque domus habeat in longitudine pedes xx, in latitudine x, ita facito. Duc mediam de lateribus junctis, id est de cc, fiunt c. De fronte similiter, id est de xc, xlv fiunt. Et quia longitudo uniuscujusque domus habet pedes xx et latitudo x, duc vigesimam de c, fiunt v, et decimam de xl, fient iv. Duc igitur quinquies quatuor, fient xx; tot domus capiet hujusmodi civitas [*fig.* 91].

CAPUT LXXIV.

IN CIVITATE ROTUNDA DOMOS CERTÆ LONGITUDINIS ET LATITUDINIS LOCARE.

In civitate rotunda, cujus ambitus est $\overline{\text{viii}}$ viii pedum, domos locare si vis quarum longitudo xxx sit pedum, latitudo vero xx, sic facias : vigesimam secundam partem, id est ccclxiv, auferas, reliquorum vero $\overline{\text{vii}}$ dcxliv tertiam sumas, id est $\overline{\text{ii}}$ dxlviii, hos pro diametro habeto. Hujus igitur diametri medietas, id est $\overline{\text{i}}$ cclxxiv, si per medietatem ambitus, id est $\overline{\text{iv}}$ et iv, ducatur, impletur area tota pedibus quinquies millies icmxcvi, qui per dc, id est per vigesies xxx, divisi faciunt domos $\overline{\text{viii}}$ di, remanentibus ccccxcvi pedibus [*fig.* 92].

CAPUT LXXV.

BASILICÆ PAVIMENTUM QUOT LATERCULI DEBEANT SUPPLERE.

Basilicæ, cujus longitudo pedum sit ccxl, latitudo cxx, pavimentum quot laterculi supplere debeant, sic accipe (laterculus autem in longitudine xxiii habeat uncias, in latitudine xii). Longitudo per latitudinem multiplicetur, id est cxx per ccxl, fiunt $\overline{\text{xxviii}}$ dccc. Hos per duodecies duodecim, id est per clxiv (tot enim uncias habet pes unus) multiplicans, invenies uncias quater $\overline{\text{ii}}$ cxlvii. cc. Quas si diviseris per duodecies xxiii, id est per uncias unius laterculi, quæ sunt cclxxvi, fient $\overline{\text{xv}}$ xxvi, remanentibus xxiv unciis. Tot igitur laterculi dictæ basilicæ pavimentum contegere possunt.

CAPUT LXXVI.

IN LACUNA, CANNA, ETC., VIAM CERTA LATITUDINE DUCERE.

In lacuna una, vel canna, vel cavana [*Glossa vet.*, cavana, id est cellarium], quæ in longitudine pedes habet c, in latitudine lxiv, cuppas longas pedibus vii, latas iv, si sic locare velis, ut pervium pedibus iv latus in longum ducatur, sic facito. Vide quoties vii in c, et iv in lxiv habeantur : invenies quaterdecies vii in c, remanentibus duobus, et decies sexies iv in lxiv. Sed ex his iv ad pervium deputantur. Quia ergo in lx quindecies iv sunt, et in c quaterdecies vii, fiunt ccx. Tot cuppas igitur in cavana dicta locare poteris.

CAPUT LXXVII.

IN CIRCULO EMBADUM INVENIRE.

In circulo, cujus diametrum sit pedum xiv, embadum sic quæras. Duc diametrum in se, fiunt cxcvi. Duc undecies, fiunt īī clvi, sume partem decimam quartam, fiunt cliv; et tot pedum erit embadum.

CAPUT LXXVIII.

EX DIAMETRO CIRCULUM INDAGARE.

Ex diametro circulum sic quæras : diametrum, exempli gratia, xiv vigesies bis, fient cccviii, sumas partem septimam, fit xliv; quod est circulus.

CAPUT LXXIX.

IN HEMICYCLO EMBADUM INVENIRE.

In hemicyclo, cujus sit basis pedum x, linea in centrum v, embadum sic quæras : duc in se diametrum, fit c. Hoc undecies multiplica, fit ī c. Hujus vigesimam octavam sume, erit in pedibus xxxix, duabus septimis remanentibus, id est viii; et hæc est area. Idem esset, si basim per lineam quæ ducitur in centrum multiplicatam undecies duceres, ac exinde decimam quartam acciperes. Quod verum est in omni integre dimidiata sphæra [*fig.* 95].

In circulo, cujus sit area pedum dcxvi, diametrum sic quæras. Quater decies ducatur, fient area v̄īīī dcxxiv. Hinc pars undecima fit dcclxxxiv. Hujus numeri latus fit xxviii; et hoc erit diametrum.

CAPUT LXXX.

IN ORTHOGONIO, CUJUS CATHETUS SIT PARI NUMERO NOTATUS, BASIM ET HYPOTHENUSAM INVENIRE.

In orthogonio, cujus cathetus sit pari numero adnotatus, velut viii, sic basim et hypothenusam quæras. Catheti sumpta pars dimidia, id est iv, in se

multiplicentur, fient XVI, et in his uno dempto remanet basis, cui duobus redditis fit hypothenusa.

CAPUT LXXXI.

IN MONTE STRABO JUGERA INVENIRE.

In monte strabo [*Glossa vet.*, qui in altero latere præceps, in altero extentam declivitatem habet] qui habet ad pedem in circuitu pedes Ī CCCC, in acumine CC, in altitudine dexteræ partis DCCCL, in lævæ vero DCCL, sic quæras jugera. Superioris circuitionis cum inferiore junctæ sume dimidiam, quæ fit in DCCC pedibus. Has medietates invicem multiplica, et fiunt DCXL. In his vigesies bis reperies unius jugeri pedes X̄X̄V̄ĪĪĪ DCCC, remanentibus V̄Ī CCCC [*fig.* 94].

CAPUT LXXXII.[1]

COLUMNAM FACERE, CIRCULUM INCRASSARE, ALTITUDINEM RERUM INVENIRE.

Ad columnam faciendam longitudinis, septimam in inferiori circuitu des, octavam superiori.

Circulum incrassare si vis, diametrum ejus cubices, ipsam cubicationem ejus undecies ducas, et ex ea summa vigesimam primam accipias, et hæc erit sphæræ crassitudo.

Est etiam ratio alia altitudinem videndi, quæ est hujusmodi. Orthogonium, cujus cathetus VI vel trium[2] pedum sit, basis VIII vel IV, hypothenusa X vel V, erigas ita ut terræ basis adjaceat: cathetus adversus illam rem, cujus altitudo perpendi debet, erectus habeatur; hypothenusa vero a summo catheti ad terram, in summum basis deducatur. Sic directo illuc, ubi basis et hypothenusa junguntur, oculum apponas ad terram prostratus. Deinde huc illucque tandiu detrahas, oculo tamen semper apposito, donec tibi summum catheti illius rei, cujus altitudinem quæris, summitati adæquari videatur. Quo facto, ponas signum ubi oculum tenebas, et ex eo signo metire spatium us-

[1] Capita LXXXII, LXXXIII, LXXXIV reperiuntur in codd. Vat. MP. et apud Baluzium. — [2] MP. omitt. *vel trium*... IV.. V.

que ad pedem rei illius. Huic spatio per IV partito quartam unam detrahas; ceteras III pro altitudine illius rei de qua quærebas, habeto. Hæc altitudinem videndi certissima ratio est, si tamen area, per quam cathetus erectus detrahitur, non montuosa, non vallosa, sed plana fuerit.

CAPUT LXXXIII.

PUTEI AMPHORAS NOSSE.

Puteus, cujus sit diametrum VII, altitudo XL pedum, tot amphoras capiet quot processerint pedes ex hujusmodi diametri area, altitudineque in invicem multiplicata, si pede uno longa et lata [1] et alta fuerit amphora.

CAPUT LXXXIV.

CUPPA QUOT PEDUM SOLIDORUM SIT, QUOTQUE AMPHORAS CAPIAT, INVENIRE.

Cuppa, cujus latitudo ima [2] pedum sit III, summa II, media V, altitudo vero XII, quot pedum sit solidorum, ac per hoc quot amphoras capiat, sic quæras: latitudine media in se ducta, ac summa ab inde excreta triplicata, diametris quoque summo et imo in se singulatim ductis, omne in unum fit LXXXVIII. His undecies ductis, ac summæ exinde natæ quarta decima sumpta, fiunt LXIX et duæ quartæ decimæ, id est una septima. His per tertiam altitudinis, id est per quaternarium, multiplicatis venit numerus amphorarum CCLXXVI et VIII quartæ decimæ, id est IV septimæ.

Si fuerit cuppa, cujus ima latitudo sit pedum V, summa III, altitudo IX, quot amphoras capiat sic quæras: ima in se fit XXV, summa quoque in se fit IX, utrisque in invicem fiunt XV. His tribus summis simul junctis fiunt XLIX. His undecies ductis fiunt DXXXIX. Horum pars decima quarta fit XXXVIII ʕ [3]. Hæc per altitudinis tertiam ducta fiunt CXV ʕ. Tot erunt amphoræ vel pedes solidi.

His tribus regulis, de puteo scilicet et de duabus cuppis, diligenter inspectis, pene nullus erit puteus, vel cuppa, vel tonna aliqua, quin ejus possit indagari profunditas, nisi nimia [4] in eis fuerit profunditas [5].

[1] Pez. omitt. *lata*. — [2] MP. *una*. — [3] MP. XXVIII. — [4] Pez. *mira*. — [5] Pez. *diversitas*.

CAPUT LXXXV[1].

EX ADUNATIONE OMNIUM NUMERORUM, SECUNDUM ORDINEM NATURALEM PROLATORUM, SCIRE QUANTA PROFUNDITAS CRESCAT, ETC.

Ex adunatione omnium numerorum secundum ordinem naturalem prolatorum si vis scire quanta profunditas crescat, hæc tibi regula sufficiat, si tantum coadunatio illa ab unitate incipiat, et sic per regulas et per ordinem continuatim procedat. Si par numerus coacervabitur, per medium ultimi sequens multiplicabitur, verbi gratia, I II III IV V VI, vel scire quot sint, per senarii medietatem subsequens, id est septenarius multiplicetur, et fient XXI; quam summam similiter reddet supradicta coadunatio. Si autem impar numerus numerorum aggregabitur, per majorem sui partem ultimus aggregatus multiplicabitur, ut est I II III IV V VI VII. Multiplica septenarium per maximam sui partem, id est per IV. Quater VII fiunt XXVIII, qui omnes supra scriptos terminos claudunt. Si solummodo par, ut est II IV VI VIII, ducatur medietas ultimi aggregati per illum, qui sequitur ipsam, et si impar, ut I III V VII IX, major pars ultimi in se ducatur.

CAPUT LXXXVI.

CIRCULI INAURATURAM INVENIRE.

Circuli inauraturam sic quæras: diametrum circuli in se ductum vigesies bis multiplica. Effectæ summæ septimam accipias, et hæc circuli erit inauratura; quod idem esset, si per diametrum circulum multiplicares.

CAPUT LXXXVII.

COLUMNÆ INÆQUALIS PEDES INVENIRE.

Si fuerit columna inæqualis, cujus ima latitudo pedum sit XIII, summa V, altitudo XXX, ejus pedes sic quæras. Ima latitudine in se multiplicata, ac

[1] Capita quæ sequuntur desunt in codd. nostris.

summa in se, ac utraque invicem, hisque tribus summis simul compositis fiunt pedes CCLIX. His undecies ductis, ac exinde effectæ summæ quarta decima detracta venient CCIII ʕ, scilicet pedes arearum summæ et mediæ ac infimæ. His deinde per tertiam altitudinis multiplicatis erunt solidi pedes ĪĪXXXV.

CAPUT LXXXVIII.

HEXAGONUM FACERE.

Si volueris hexagonum facere, cujus latus habeat pedes X, facias X pedum lineam et in extremitate ejus circinum figas, et circulum facias; et qualis est linea a medio centro circuli usque ad extremitatem ejusdem, similes sex per extremitates circuli ducas, et hexagonum habebis.

CAPUT LXXXIX.

INTRA QUADRATUM ÆQUILATERUM OCTOGONUM DESIGNARE.

Si volueris intra quadratum æquilaterum octogonum designare, diagonum medium sumas. Hic circinum spatiatum [*Glossa vet.*, extentum] in angulo quadrati infigas, et in utroque latere punctum, quousque circulus pervenerit, facias, ac sic per singulos angulos perque latera percurras. Deinde a puncto in punctum angulis quadrati extra clausis semper lineam ducas, et octogonum habebis.

CAPUT XC.

STRUCTURÆ CIRCA PUTEUM POSITÆ PEDES INVENIRE.

Si datus fuerit puteus, cujus diametrum sit pedum V, et circa eum fuerit structura alta pedum XX, lata pedum II, ejus structuræ pedes sic quæras: structuræ latitudinem ducas in se, fient IV. His adjicias putei diametrum, erunt IX. Hi in se fient LXXXI. Ab his diametro putei ducto in se dempto remanent LVI. His undecies ductis, et a summa, quæ inde excreverit, quarta decima sumpta erunt pedes areæ XLIV. Hi per altitudinem, id est vigesies ducti fiunt DCCCLXXX; tot erunt pedes structuræ XLIV.

CAPUT XCI

PRISMATIS PEDES INVENIRE IN ORTHOGONIO.

Si data prisma fuerit orthogonii, cujus sit cathetus XIX, basis XII, altitudo XX, ejus pedes sic quæras : per cathetum et basim aream prius orthogonii reperias, quæ erit LIV. Hanc per altitudinem, id est XX, ducas, fient Ī LXXX; tot erunt pedes prismæ.

Quam inaurare si vis, circuitum ipsius orthogonii, id est XXXVI, per altitudinem, id est XX, ducas, et fient DCCXX; qui erunt pedes inauraturæ.

CAPUT XCII.

IN OMNI TETRAGONO DIAGONUM INVENIRE, ETC.

In omni tetragono sive æquilatero, sive longilatero diagonium sic invenies : latitudinem et longitudinem sigillatim in se multiplices, summarum crescentium in unum latus quæras; hoc pro diagono habeto.

Trigoni orthogonii per cathetum sic invenis basim : cathetus ter ducatur, nona pars auferatur, reliqui dimidium sumatur, erit basis. Basi ablatum restituatur, erit hypothenusa. Vel ita : catheti dimidium sumatur, quod ter ducatur, remanet basis. Vel dimidium catheti sexies ducatur, nona tollatur, reliqui dimidium erit basis. Basi reddita non aerit hypothenusa.

CAPUT XCIII.

QUOT STADIA IN TERRIS RESPONDEANT ZODIACI PARTIBUS [1], ETC.

Eratosthenes philosophus, idemque geometra subtilissimus, magnitudinem terreni orbis noscere volens, tali hujus artis dicitur usus argumento. Nam a mensoribus regis Ptolomæi, qui totam Ægyptum tenebat, adjutus, a Siene usque ad Meroen stadiorum numerum invenit. Dispositis namque per intervalla locorum a septentrione meridiem versus [2] horoscopicis vasis simili

[1] Bibl. imp. Paris. 980. Sorbon. *Ad inveniendam terræ magnitudinem.* — [2] *versus meridiem.*

dimensione et gnomonum æqua longitudine formatis totidem doctos gnomonicæ supputationis homines, quot vasa fuerant, singulis quibusque in locis imposuit, atque una die omnes umbram meridiani temporis observare fecit, notare etiam [1] unumquemque sui gnomonis umbram quantæ fuisset longitudinis. Atque ita comperit, quod ultra DCC stadia ad unius longitudinis gnomonem umbra non respondit, atque hac tali probatione conclusit quod partes CCCLX, quibus omnis zodiaci circuli tractus dividitur, ad terras usque perveniant, et pars, quæ ibi incomperta et inæstimabilis mensuræ est, in terris non amplius quam septingentorum, aut paulo minus, stadiorum mensuram obtineat. Compertaque in terris unius partis, quæ ad zodiacum pertinet, [2] magnitudine, hanc ter centis sexagies complicando, circulum mensuramque terræ incunctanter quot millibus stadiorum ambiretur absolvit. Nam ĊĊL̄ĪĪ [3] stadiorum circuitum universi terreni orbis esse pronuntiavit. Quæ summa, si in CCCLX partes æqualiter dividatur, liquebit quod stadiorum unaquæque partitio [4] in terris esse debeat, quæ in cœlesti circulo [5] nullam humanæ conjecturæ dimensionem admittit.

Optimum est ergo umbram horæ sextæ deprehendere, et ab ea limitem inchoare, ut sint semper meridiano tempore ordinati; sequitur ut orientis occidentisque linea huic normaliter conveniat. Scribamus primum circulum in terra loco plano, et in puncto ejus sciotherum ponemus, cujus umbra et intra circulum aliquando exeat [6], et aliquando intret. Certum est enim tam orientis quam occidentis umbras deprehendere. Attendemus igitur quemadmodum a primo solis ortu umbra cohibeatur. Deinde cum ad circuli lineam pervenerit, notabimus ingressum [7] umbræ in circumferentiæ locum. Similiter exeuntem umbram [8] e circulo attendemus et circumferentiam notabimus. Notatis ergo duabus circuli partibus intrantis umbræ et exeuntis loco rectam lineam a signo ad signum circumferentiæ ducemus, et medium notabimus per quem locum recta linea exire debet a puncto circuli; per quam lineam cardinem dirigemus, et ab ea normaliter in rectum decumanos emittemus, et ex

[1] Par. *et notare* pro *notare etiam*. — [2] Pez. *et magnitudinem hanc*. — [3] Pez. X̄X̄V̄. — [4] Pez. *portio*. — [5] Pez. add. *ab ullo*. — [6] Cod. omitt. *aliquando exeat*. — [7] Pez. *eum* pro *ingressum umbræ in*. — [8] Pez. omitt. *umbram... circumferentiam*.

quacunque ejus lineæ parte normaliter invenerimus, decumanum recte constituamus.

CAPUT XCIV [1].

ALIA RATIO MERIDIANUM DESCRIBENDI [2].

Est et alia ratio qua tribus umbris comprehensis meridianum describemus. In loco plano gnomonem constituemus *a b*, et umbras ejus tres enotabimus *c e d*. Has umbras normaliter comprehendemus, qua latitudine altera ab altera distent. Si autem * meridiem constituamus, prima umbra erit longissima. Si post meridiem, novissima. Has deinde umbras proportione ad multiplicationem in tabula conscribemus [3], et sic ** in terram servabimus. Sit [4] igitur gnomon *a b*, planities *b*. Tollamus maximam umbram [5] inter signum *e* et *c*, q̃. s. duo signa, *e* et *c* ostendunt umbram solis intrantem circulum et exeuntem ut sunt in æqua proportione longitudinis ad *b e d c* et numeramus hypothenusas ex *c*, in *a*, et ex *d* in *a*; nunc puncto *a* et intervallo *e* circulum scribimus [*fig*. 95].

[1] Textus hujus capitis perturbatus et obscurus est. — [2] Cod. *De horologio per umbram inveniendo*. — * *ante?* — [3] Pez. *describemus*. — ** *sicut?* — [4] Pez. *Stat*. — [5] Pez. *in planitie, notemus signo* d. *Sic et terram signo* e, *ut sint in vasi proportione longitudinis sine* b e d c e.

ADALBOLDUS

DOMINO PAPÆ GERBERTO S. P. D. [1]

Domino Silvestro summo et pontifici et philosopho Adalboldus scolasticus vitæ [2] felicitatem et felicitatis perpetuitatem.

Valde [3] peccare est publicis intentum utilitatibus privatis inquietare conventionibus, sed hoc ingenio vestro confido, ut simul et reipublicæ possit sufficere, et mihi ex hoc quod quæro satisfacere. Et tamen temere ago, et non ignoranter pecco quod tantum virum quasi conscolasticum juvenis convenio. Sed confessio peccati veniam, non tantum dico quærit, sed exigit. Fortasse cogitastis ut sic peccem, ut me peccasse pœnitere nolim, ac ideo sine fructu pœnitentiæ confessio nec veniam debeat quærere, nec remissionem aliquam exigere. Ad hæc respondebo quia si benignitatem vestram in hac conventione ostendero, ultra quam credere possitis, me vos convenisse dolebo : ac ideo dolenti et pœnitenti, simulque se peccasse fatenti, et deinceps ab ejusmodi peccato se abstinere volenti veniam concedendam esse censebo, ab eo maxime qui vicem illius tenet, cui dictum est : *Non dico tibi : usque septies, sed usque septuagies septies* (Matth. 18, 22).

Si autem non offendero, sed id quæsiero quod cum benevolentia vestra adeptus fuero, ut pote quia in adeptione mea et mihi et multis prodesse gaudebo, quæstiones, quas jam auctoritati vestræ transmisi, quia non resolvantur, me in eis aut vos offendisse timeo, aut pro dilatione solutionis aliquid grande futurum spero. Sed non aliud quoddam proponam, ut aut ex hoc, quod timeo, magis doleam, et doloris magnitudo vos flectat ad veniam : aut ex hoc, quod spero, magis gaudeam, et gaudii mei plenitudo remunerationem vobis imploret futuram. Et hoc quidem, quod nunc proponere volo,

[1] Vide codd. Vat. MP. L. Par. 6620. Pez. et Bal. — MP. L. *Adalboldus Gerberto*. — [2] Vat. omitt. *vitæ*. — [3] Codd. omitt. hanc epistolam.

quibus rationibus discuti, et ad intellectum usque deduci possit, videor videre, sed ad determinandum diligentiam vestram expecto, ut tanti viri auctoritas præceptionis meæ fiat aut correctio aut integritas.

Quid ergo sit, quibusque imaginationibus circa illud et delusus habear et certus tenear, jam nunc aperiam, ut vulnere aperto hæsitationis a vobis præsto sit medicamentum certitudinis.

Macrobius super somnium Scipionis, ubi loquitur de magnitudine cœli terræque solis et lunæ eorumque rotunda globositate, compertum esse ait apud geometras peritissimos, ut in duobus circulis si diametrum unius duplum sit diametro alterius, ejus crassitudo cujus diametrum[1] duplum sit, octupla sit crassitudine illius, cui subduplum est diametrum; de diametro et circulo aream invenire[2], ac ideo diametrum ad diametrum et circulum ad circulum et aream ad aream comparare, illis est facile qui de talibus consueverunt curare. Crassitudinem autem ad crassitudinem quomodo potest comparare qui nec dum quid sit crassitudo percepit? Duarum enim rerum notitiam earumdem comparatio non procedit, sed subsequitur[3]. Unde fit ut crassitudinem aliquam crassitudini alteri octuplam esse comprehendere nequeat, qui non noverit unde cujusque circuli crassitudo concrescat. Quod autem mihi inde percepissem aperiam, non, ut aiunt, Minervam litteras quod doceam.

Diametrum VII pedum mihi facio; ex hoc circulum sic quæro: triplico illud et ejus septimam triplicationi illi super addo, et sic circulum in XXII pedes habeo. Medietate[4] autem diametri, quæ est III et ʕ, et medietate[4] circuli[5], qua est XI, invicem multiplicatis, venit mihi area ejusdem circuli in XXXVIII pedes et ʕ. Ecce diametrum, ecce circulum, ecce aream habeo. Sed ut crassitudinem inveniam diametrum idem cubico, et cubum mihi[6] ejusmodi facio qui globositatem sphæræ lateribus contingat, angulis autem et lineis ab angulo in angulum procedentibus excedat. Ab hujusmodi cubo crassitudinem illam quæ a globositate usque ad angulos et lineas procedit necesse est recidere, ut hac recisa solius sphæræ soliditas remaneat. Hanc recisionem hoc modo facio: summam totius cubi per vigesimas primas divido; ex his vige-

[1] Vat. *diametrus dupla* sic semper. — [2] L. *invenies*. — [3] L. omitt. *sed subsequitur*. — [4] Codd. *Medietatem*. — [5] MP. L. omitt. *circuli*. — [6] MP. L. omitt. *mihi*.

simis primis decem excessionibus cubi deputo, undecim reliquas crassitudini sphæræ relinquo. Quod idem esset si totius cubi summam xies ducerem, et ex illa concretione unam xxi subducerem. Hæc enim una xxi tanta esset quantæ illæ xi, quæ ex simplici cubo tollebantur. Ut lucidius fiat quod dicimus certis numeris crassitudines duas assignabimus, ut assignata invicem comparare possimus.

Circuli cujus diametrum est vii pedum, crassitudinem sic quæro ; cubico diametrum et dico : septies septem fiunt xlviiii. Rursus septies xlviiii fiunt cccxliii. Ecce cubus ejus quadrati, cujus unumquodque latus vii sit pedum, et hic cubus globositatem sphæræ ex toto concludit. Ut autem super excedentia[1] recidantur, sic facio : tollo xxi ex cccxliii quæ est xvi ςς. Hanc si decies duco, habeo clxiii [2] ςς excessiones scilicet cubi. Si undecies, habeo clxxviiii ςς sphæræ videlicet crassitudinem.

Ut manifestum fiat quod dicimus circulum cum quadrato suppingimus, ut in planitie visa facilius intelligatur in crassitudine. Ecce in hac sphæra diametrum est vii pedum, circulus xxii, area xxxviii ς, soliditas clxxviiii ςς. Non est autem mirandum si cubus in excessionibus suis fere medietatem crassitudinis obtineat, cum hic quadratus in planitie supergressionibus suis vix tertiam partem retineat. Hic quippe in quadratura dum unumquodque latus vii sit pedum secundum laterum dimensionem area xlviiii habebit. Cumque circulus ex his sibi xxxviii ς acceperit, quadratura suis excisuris nonnisi x ς retinebit. Quare autem ita sit, ratio est. Hic namque si septies in altum tollatur cccxliii pedes reddit, excessiones scilicet suas, et aream circuli secum in altum ducens ; septies enim x et ς, id est excessiones, fiunt lxxiii ς et septies xxxviii ς, id est area circuli, fiunt cclxxviiii [3] ς ; sed lxxiii ς et cclxxviiii [3] ς reddunt cccxliii. Quare quadratum tollere in altum nihil est aliud nisi excessiones suas et circuli aream secum deducere. Ab illo igitur cubo, qui ex area xlviiii pedum consurrexerat, si quis septies x et ς, id est septuaginta tres et ς reciderit, nondum sphæricam globositatem expolivit secundum formam modii, ab æquali area in æqualem aream deductam constituit in pedes scilicet cclxxviiii [4] ς.

[1] MP. L. *excellentia*. — [2] Vat. cxliii. — [3] L. MP. cclxviiii. — [4] MP. cclxviiii. L. cclxviii.

Ex hac enim forma non medietatem, ne in modum trochi ex utraque parte acueretur, sed tertiam partem, quæ est LXXXVIIII et ςςς, tollere[1] debemus ut sphæram undique expoliamus. Sed hæc tertia rotundæ formæ non tamen omnino, id est LXXXVIIII et ςςς, et septem excessiones, id est LXXII ꝉ[2] idem reddunt quod X vigesimæ primæ, quæ ob hoc ab integro cubo tollebantur ut sphæra undique rotundaretur, et hæ X vigesimæ primæ ad medietatem cubi fere pervenirent, nisi quadragesima secunda ejusdem cubi impediret. Jam facile est videre, cum quadratus nec tertia sui circulum devincat, quare cubus fere sui medietate globositatem supervadat. Sed hæc forma modii, quæ recisis undique lateribus cubus rotundatur, quamvis ad plene non possit, aliquatenus tamen subscribatur, ut quod inertia linguæ occultat veritas picturæ aperiat. Ecce videri potest quantum post recisionem acuminum de cubo recidendum sit de modio ut pura globositas sphæræ permaneat[3]. Ecce satis dictum videtur quomodo ex diametro VII pedum crassitudo sphæræ concrescat. Jam nunc aliam statuamus quæ ex duplo diametro proveniat.

Sit quatuordecim[4] diametrum; hoc cubico XIIII XIIII XIIII fiunt ĪĪ DCCXLIIII : hic est cubus. Hujus si XX partem accepero, quæ est CXXX ςς, et eam decies duxero, venient mihi Ī CCCVI ςς; et hæc sphæræ crassitudo. Quam si quis eisdem rationibus velit informare quibus superiorem informavimus, scilicet ut eam de cubo in formam modii, de modii forma in suam globositatem velit deducere, non tantum istam sed et omnes de quocumque diametro processerint, simili modo rotundare poterit. Sed uterque circulus, et is qui[5] VII, et is qui XIIII pedes[6] habet in diametro, ut numerus[7] suæ soliditati adscriptus demonstret[8] quantum minor a majore vincatur, diametrum et circulus sphæræ majoris diametro et circulo minoris dupla proportione junguntur. Area vero areæ quadrupla, crassitudo autem crassitudini octupla. Bis enim VII et bis XXII, quod est diametrum et circulus minoris, fiunt XIIII et XLIIII, quod est diametrum et circulus majoris; et quater XXXVIII ς, quod est area minoris, reddunt Ī CCCCXXXVII, ςς, quod est soliditas majoris.

[1] L. omitt. *tollere..... et septem.* — [2] L. ς. — [3] Vat. *remaneat.* — [4] L. omitt. XIV. — [5] L. add. *solidi.* — [6] Vat. MP. omitt. *pedes.* — [7] L. add. CLXXVIIII, ςς. — [8] Vat. *demonstraret.*

Jam nunc quidem nihil dubitarim quin esset hæc ratio sphæricam crassitudinem inveniendi, si proprium esset sphæricæ tantum crassitudinis, ut si duplicitas in diametro constaret, octuplicitas in soliditate reperiretur; sed hanc camdem rationem in omnibus cubis invenio. Si enim ex b nario unum fecero cubum, ex IIII alterum, quia IIII duplus est II, cubus IIII octuplus erit cubo II etiam areæ II quadrupla erit area IIII. Et non tantum in cubis, sed etiam in puteorum idem invenitur profunditatibus [*fig.* 96, 97, 98].

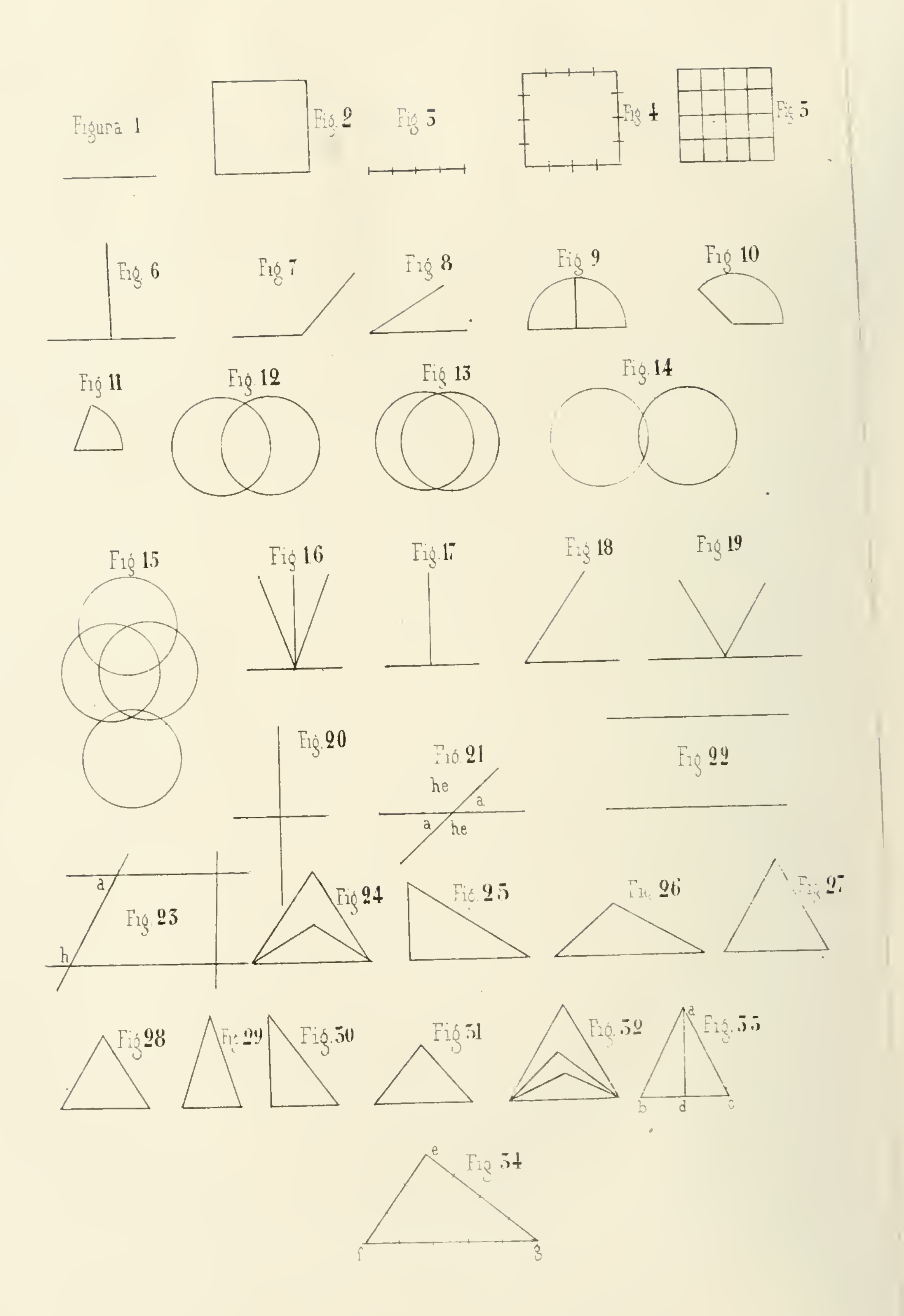


Figura 1
Fig. 2
Fig 3
Fig 4
Fig 5
Fig. 6
Fig 7
Fig 8
Fig 9
Fig 10
Fig 11
Fig. 12
Fig 13
Fig. 14
Fig 15
Fig 16
Fig. 17
Fig 18
Fig 19
Fig. 20
Fig. 21
he
a
a
he
Fig 22
a
h
Fig. 23
Fig 24
Fig. 25
Fig. 26
Fig. 27
Fig 28
Fig. 29
Fig. 30
Fig 31
Fig. 32
a
Fig. 33
b
d
c
e
Fig 34
f
g

Fig. 35

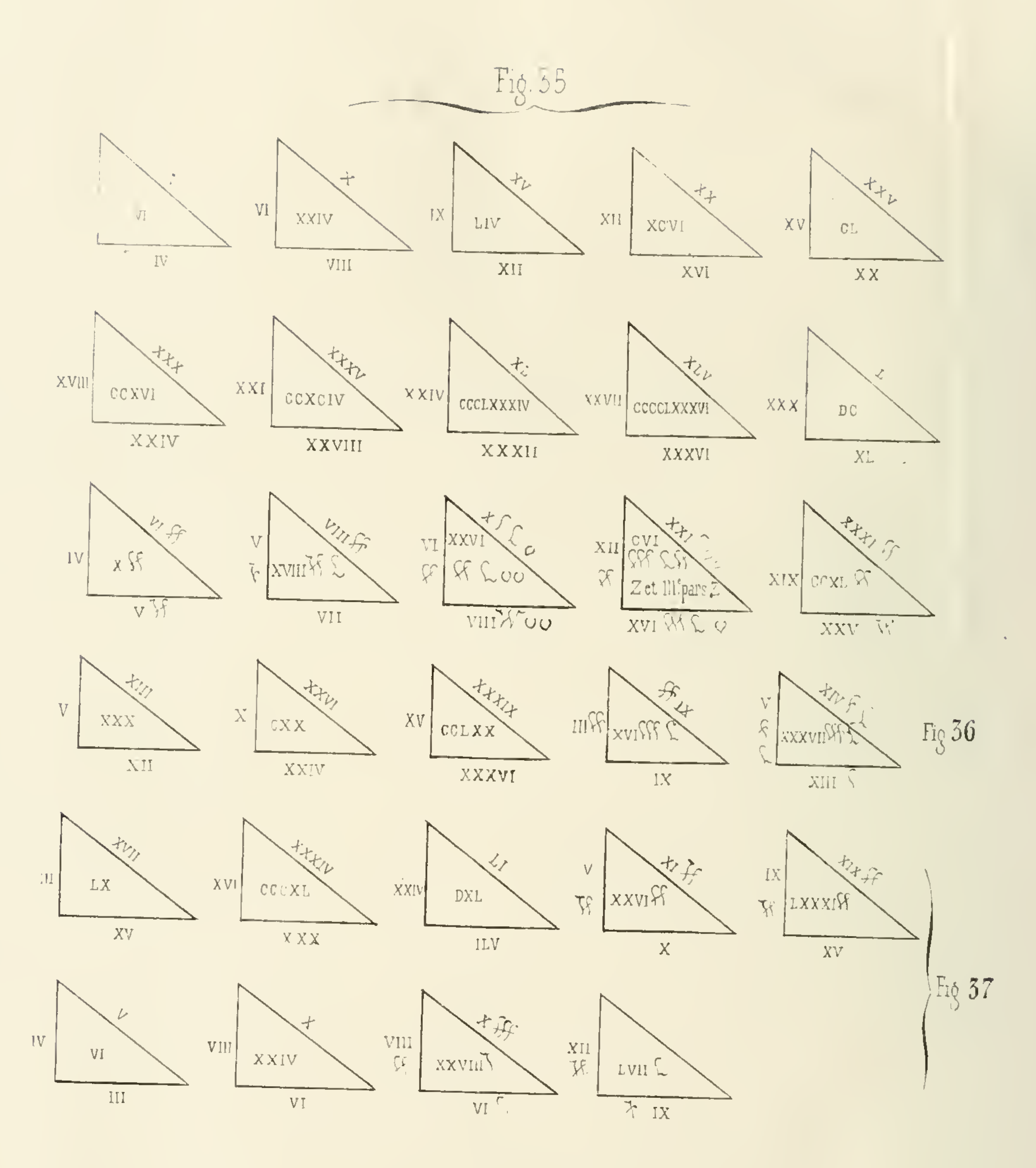
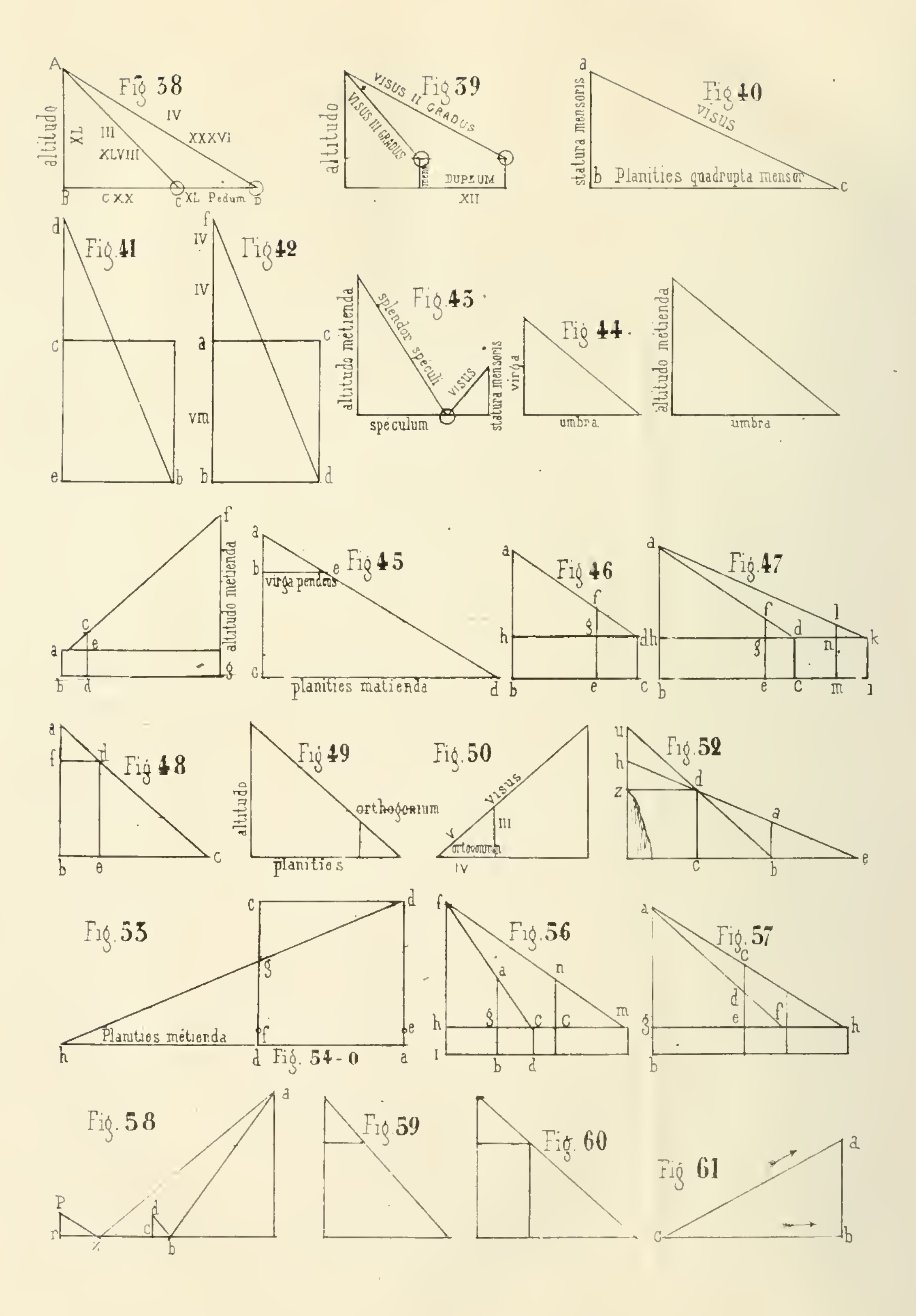


Fig 36

Fig 37


Fig 38
altitudo
XL
III
XLVIII
IV
XXXVI
CXX
XL Pedum
Fig 39
VISUS II GRADUS
VISUS III GRADUS
altitudo
DUPLUM
XII
Fig 40
statura mensoris
VISUS
Planities quadrupta mensor
Fig. 41
Fig. 42
IV
IV
vm
Fig. 43
altitudo metienda
splendor speculi
visus
speculum
statura mensoris
Fig 44
virga
umbra
altitudo metienda
umbra
altitudo metienda
Fig 45
virga pendens
planities matienda
Fig 46
Fig. 47
Fig 48
Fig 49
altitudo
orthogonium
planities
Fig. 50
visus
III
IV
Fig. 52
Fig. 53
Planities metienda
Fig. 54 - 0
Fig. 56
Fig. 57
Fig. 58
Fig. 59
Fig. 60
Fig 61

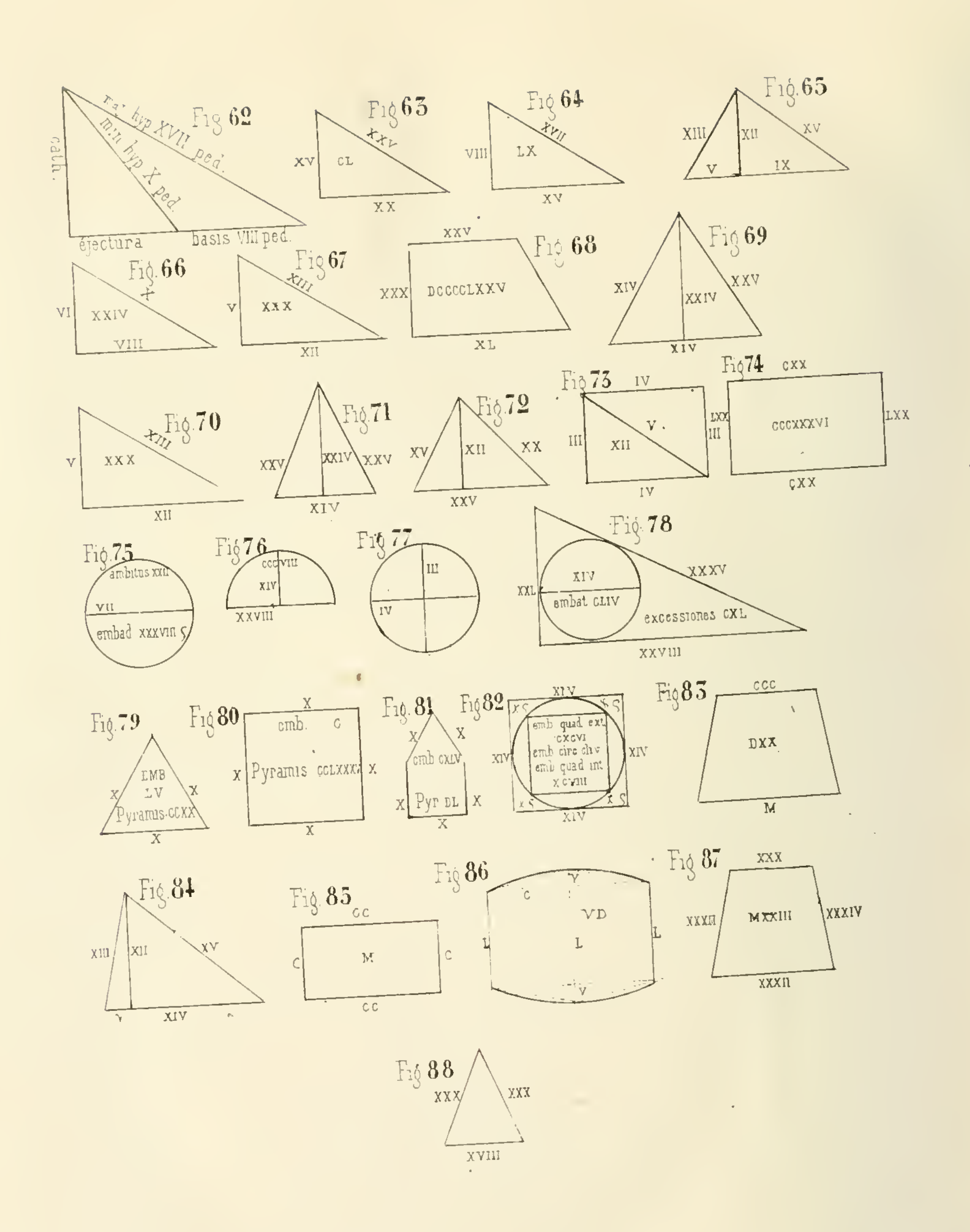


Fig 62
cath.
ra' hyp XVII ped.
min hyp X ped.
ejectura
basis VIII ped.
Fig 63
XXV
XV
CL
XX
Fig 64
XVII
VIII
LX
XV
Fig. 65
XIII
XII
XV
V
IX
Fig. 66
X
VI
XXIV
VIII
Fig 67
XIII
V
XXX
XII
XXV
Fig 68
XXX
DCCCCLXXV
XL
Fig 69
XIV
XXIV
XXV
XIV
Fig. 70
XIII
V
XXX
XII
Fig. 71
XXV
XXIV
XXV
XIV
Fig. 72
XV
XII
XX
XXV
Fig 73
IV
V.
III
XII
LXX
III
IV
Fig 74
CXX
CCCXXXVI
LXX
CXX
Fig. 75
ambitus XXII
VII
embad XXXVIII
Fig 76
CCCVIII
XIV
XXVIII
Fig 77
III
IV
Fig. 78
XIV
XXXV
XXL
embat CLIV
excessiones CXL
XXVIII
Fig. 79
EMB
LV
X
X
Pyramis CCXX
X
Fig 80
X
emb.
C
X
Pyramis CCLXXX
X
X
Fig. 81
X
X
emb CXLV
X
Pyr DL
X
X
Fig 82
XIV
emb quad ext
CXCVI
emb circ CLIV
emb quad int
XCVIII
XIV
XIV
XIV
Fig 83
CCC
DXX
M
Fig. 84
XIII
XII
XV
XIV
Fig. 85
CC
C
M
C
CC
Fig 86
V
C
VD
L
L
L
V
Fig 87
XXX
XXXII
MXXIII
XXXIV
XXXII
Fig 88
XXX
XXX
XVIII

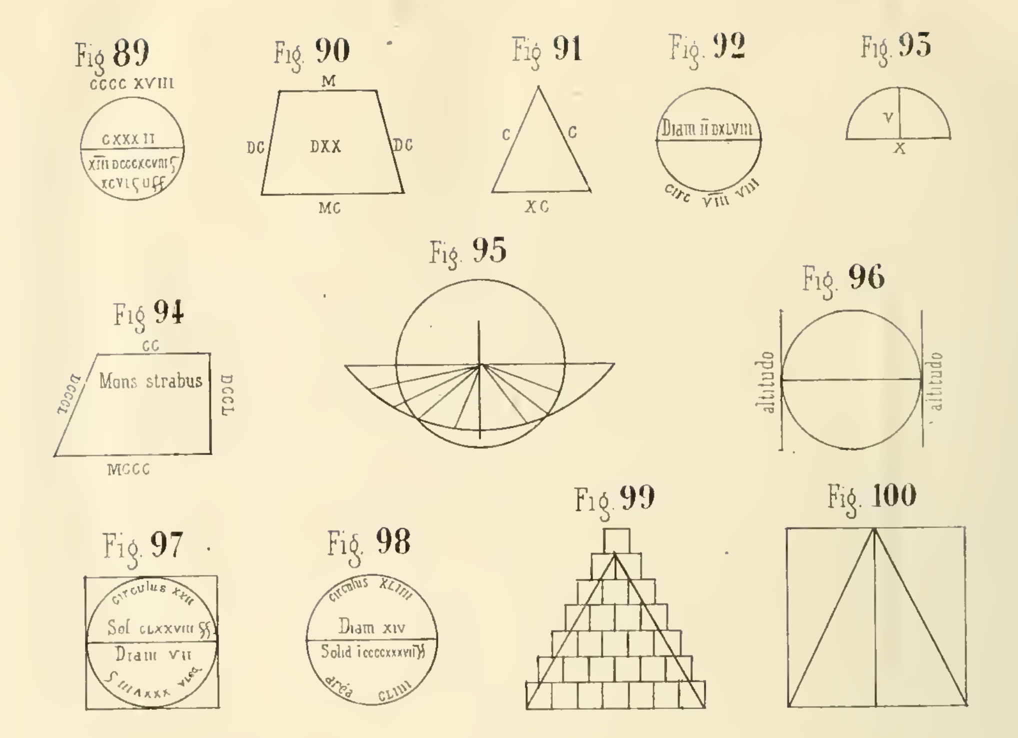


Fig. 89
CCCC XVIII
CXXX II
Fig. 90
M
DC
DXX
DC
MC
Fig. 91
C
C
XC
Fig. 92
circ
Fig. 93
V
X
Fig. 94
CC
Mons strabus
DCCL
MCCC
Fig. 95
Fig. 96
altitudo
altitudo
Fig. 97
circulus xxii
Sol clxxviii
Diam vii
Fig. 98
circulus XLIIII
Diam xiv
area
CLIIII
Fig. 99
Fig. 100

GERBERTI

EPISTOLA AD ADALBOLDUM [1]

DE CAUSA DIVERSITATIS AREARUM IN TRIGONO ÆQUILATERO GEOMETRICE ARITHMETICEVE EXPENSO. [2]

ADALBOLDO nunc usque dilecto semperque diligendo fidei integritatem, integritatisque constantiam.

In his geometricis figuris, quas a nobis sumpsisti [3], erat trigonus quidam æquilaterus, cujus erat latus XXX pedes, cathetus XXVI, secundum collationem lateris et catheti [4], area CCCXC. Hunc eumdem trigonum si absque ratione catheti secundum arithmeticam regulam metiaris, scilicet ut [5] latus unum in se multiplicetur eique multiplicationi lateris unius numerus adjiciatur, et ex hac summa medietas sumatur, erit area CCCCLXV [6]. Videsne qualiter hæ duæ regulæ dissentiant [7]? Sed et illa geometricalis, quæ per rationem catheti aream in CCCXC pedes metiebatur, subtilius est a me discussa, et catheto suo non nisi XXV et VI [8] septimas unius concedo, et areæ CCCLXXXV et quinque [9] septimas. Et sit tibi regula universalis in omni trigono æquilatero cathetum inveniendi; lateri semper septimam deme, et sex reliquas partes catheto concede.

Et ut quod dicitur melius intelligas, in minoribus numeris libet exemplificare. Do tibi trigonum in latere VII pedes [10] habentem. Hunc per geometricalem regulam sic metior. Tollo septimam lateri et senarium, qui reliquus est do perpendiculo. Per hoc latus duco, et dico : sexies septem, qui reddunt XLII. Ex his medietas XXI area est dicti trigoni.

[1] Vide Pez. codd. Vat. MP. L. Bal. MP. *Gerberti ad Adalboldum*. L. Bal. *Girbertus Adalboldo*. — [2] Codd. omitt. *De causa, etc.* — [3] Pez. *sumpseras*. — [4] L. *cathetus*, omitt. *area*. — [5] Pez. *sic ut*. — [6] Pez. Bal. CCCCLXII. L. CCCCLXVI. — [7] L. MP. *dissonent*. — [8] Sic Bal. Pez. omitt. *et* VI. L. MP. habent V. — [9] L. MP. Bal. CCCLXXXIII *et* IV; an CCCLXXXVII *et* VI? — [10] Pez. add. *longitudinem pedalem*.

Hunc eumdem trigonum si per arithmeticam regulam metiaris, et dicas: septies septem, ut fiant XLIX, latusque adjicias ut sint LVI, dividasque ut ad aream pervenias, XXVIII invenies. Ecce sic in trigono unius magnitudinis diversæ sunt areæ, quod fieri nequit.

Sed ne diutius moreris[1] causam tibi diversitatis aperiam. Notum tibi esse credo qui pedes longi, qui quadrati, qui crassi esse dicantur, quodque ad areas metiendas non nisi quadratos[2] recipere solemus. Eorum quantulamcunque[3] partem trigonus attingat, arithmeticalis regula eos pro integris computat. Depingere libet[4], ut manifestius sit, quod dicitur [*fig.* 99].

Ecce in hac descriptiuncula XXVIII pedes, quamvis non integri habentur. Unde arithmeticalis regula pro toto partem accipiens cum integris dimidiatos recipit. Solertia autem geometricæ disciplinæ particulas, latera excedentes abjiciens, recisurasque dimidiatas intra latera remanentes componens, quod lineis clauditur hoc tantum computat. Nam in hac descriptiuncula, quam septenarius per latera metitur, si perpendiculum quæras, senarius est. Hunc per VII ducens quasi quadratum imples, cujus sit frons VI pedum, latus VII, et aream ejus sic in XLII[5] pedes constituis. Hunc si dimidiaveris trigonum, in XXI pedes relinquis.

Ut lucidius intelligas oculis appono[6] et mei semper memento.

[1] L. B. *mireris.* — [2] Pez. add. *constratos.* — [3] Pez. *quantamcunque.* — [4] L. MP. *Depinge.* — [5] L. LXII. — [6] Pez. *oculos appone.*

GERBERTUS PAPA

CONSTANTINO MICIACENSI ABBATI [1]

GERBERTUS CONSTANTINO.

Sphæra, mi frater, de qua quæris ad cœlestes circulos vel signa ostendenda, componitur ex omni parte rotunda : quam dividit circumducta linea mediam æqualiter in LX partibus [2] divisa. Ubi itaque constituis caput lineæ, unum circini pedem fige, et alterum pedem e regione ibi constitue, ubi VI [3] partes finiuntur de LX partibus prædictæ lineæ; et dum circinum circumduxeris, XII [4] partes includis. Non [5] mutato primo pede, secundus pes extenditur [6] usque ad locum quo de prædicta linea undecima pars finitur; et ita circumducitur, ut XXII [7] partes circumplectatur. Eodemque modo adhuc pes usque ad finem quintæ decimæ partis prædictæ lineæ protenditur et circumductione XXX partes habens media sphæra secatur. Tunc mutato circino in altera parte sphæræ, ubi primum pedem fixeras, attendens, ut contra statuas, prædictam rationem mensuræ circumductionis et partium complexionis [8] observabis. Nam V solummodo erunt circumductiones, quarum media æqualis est lineæ in [9] LX partibus divisæ. Altero igitur istorum hemisphæriorum sumpto interius [10] cavato, et ubi circini alterum pedem in prædicta linea ad circumducendum fixeras perfora, ut circumductio medium foraminis teneat. In capitibus quoque sphæræ, ubi primum pedem circini posuisti, singula foramina facis, ut medietas foraminum illorum terminet prædictum hemisphærium. Nam ita VII erunt foramina, in quibus singulis singulas semipedales fistulas constituis : eruntque duæ extremæ contra se positæ, ut per utrasque,

[1] Vid. Mabill. Vetera Analecta Paris. 1723. Codd. Par. 1094. Carn. Vat. L. — [2] Vat. *partes*. — [3] An IV? — [4] An VIII? — [5] Mab. *Nam*. — [6] Vat. *extendatur*. — [7] Vat. XL. Carn. L. XXII. Mab. XII. — [8] L. Carn. *complexiones*. — [9] L. Carn. omitt. *in*. — [10] Vat. *intusque*. Carn. L. *intus cujus*.

tanquam per unam videas. Ne vero fistulæ hac illacque titubent, ferreo semicirculo, ad modum præfati hemisphærii secundum suam quantitatem mensurato et perforato, utere, quo superiores extremitates fistularum coherce : quæ et in hoc differunt a fistulis organicis, quod per omnia æqualis sunt[1] grossitudinis, ne quid offendat aciem per eas cœlestes circulos contemplantis. Semicirculus vero[2] duorum digitorum ferme sit latitudinis, ut omne hemisphærium[3] xxx partes habet longitudinis, servans æqualem rationem divisionis, qua perforatus[4] fistulas recipit. Notato itaque nostro boreo polo, descriptum hemisphærium taliter pone sub divo, ut per utrasque fistulas, quas diximus extremas, ipsum boreum polum libero intuitu cernas. Si autem de polo dubitas, unam fistulam tali loco constitue, ut non moveatur tota nocte, et per eam stellam suspice quam credis esse polum : nam si polus est, eam tota nocte poteris suspicere; sin alia, mutando loca non occurrit visui paulo post per fistulam. Igitur prædicto modo locato hemisphærio, ut non moveatur ullo modo, prius[5] per inferiorem et superiorem primam fistulam boreum polum, per secundam arcticum circulum, per tertiam æstivum[6], per quartam æquinoctialem, per quintam hiemalem, per sextam antarcticos circulos metiri[7] poteris. Pro polo vero antarctico, quia[8] sub terra est, nihil cœli sed terra tantum per utrasque fistulas intuenti occurrit.

[1] Vat. *sint crassitudinis.* — [2] Vat. *ergo.* — [3] L. Carn. add. *qui.* — [4] L. Carn. *perforatum.* — [5] Vat. omitt. *prius.* — [6] Vat. *solstitialem.* — [7] An *intueri?* — [8] L. Carn. *qui.*

NOTES

NOTES

PREMIER SÉJOUR DE GERBERT A REIMS (972-982).

[Lettres 1-8].

M. Hock est le seul auteur qui attribue deux lettres à Gerbert pendant cette période d'une dizaine d'années, la 76e et la 10e de notre édition. Nous les croyons d'une époque postérieure, comme nous espérons le prouver lorsqu'elles se présenteront dans l'ordre que nous avons adopté.

1. — La lettre à l'évêque Thibault, publiée sans nom d'auteur dans Labbe et dans la plupart des collections des conciles, est de Gerbert, d'après M. Pertz, *Archiv.* t. vi, p. 157. M. Pluygers, conservateur de la bibliothèque de l'Université de Leyde, a eu l'obligeance de collationner le texte imprimé avec le manuscrit, fonds Vossius, Q, 17. Elle se trouve sur le 1er feuillet d'un recueil qui contient en partie la correspondance du pape Grégoire. Il suffit de comparer ce texte avec les lettres de notre auteur, surtout avec celles qui ont les numéros 7, 167, 186, pour partager l'opinion de M. Pertz. Gerbert avait la confiance d'Adalbéron; ce prélat l'aurait-il gardé auprès de sa personne, pendant dix années, sans se servir de sa plume?

Thibault, nommé à l'évêché d'Amiens, en 947, par l'archevêque intrus de Reims, Hugues, fils d'Héribert, comte de Vermandois, fut excommunié, au concile de Trèves, par le légat du Saint-Siége, Marin, en 948, et chassé en 949. Il revint, en 972, après la mort de l'évêque Raimbaut. En 975, le pape Benoît VII l'excommunia; et, la même année, fut prononcée, au mois de septembre, cette condamnation dans la ville de Reims. Gerbert connut sans doute, dans ce synode, le diacre Etienne, avec lequel il conserva des relations assez intimes. Voir les lettres 77 et 89.

2, 3, 4. — Ces lettres sont placées par D. Bouquet en 986. M. Hock met les deux premières de 984 à 986, la troisième de 986 à 988. M. Wilmans

n'y voit rien qui désigne clairement leur date. A son avis, elles peuvent être de 987, les Annales de Hildesheim et de Cologne mentionnant, cette année, des pluies considérables et le débordement du Rhin et de la Moselle.

Nous pensons qu'elles sont antérieures à l'année 982. Adalbéron s'occupait alors d'embellir son église ; il vivait en bonne intelligence avec le roi Lothaire, le royaume était tranquille; l'archevêque pouvait donc entreprendre un pèlerinage sur les bords du Rhin, faire une visite à son ami Ecbert de Trèves. D'après D. Calmet, le seul synode tenu à Ingelheim dans cette période est de 980. Mansi le fixe au mois de juin de cette année, t. XIX, col. 71-74. Brower, *Antiquitates et Annales Trevirenses*, le croit de l'an 979.

La date 987 nous paraît inadmissible, parce que, d'après M. Wilmans, Charles de Lorraine était alors en guerre avec Hugues Capet, qui l'avait assiégé dans la ville de Laon, jusqu'à ce que les longues nuits de l'automne l'eussent forcé de licencier ses troupes. Adalbéron avait assisté à ce siége ; il était malade, il devait mourir le 23 janvier suivant, toujours d'après M. Wilmans; aurait-il, dans de telles circonstances, abandonné sa métropole exposée aux attaques du prétendant, et fait un voyage pendant un hiver pluvieux?

5. — M. Hock met de 988 à 991 la lettre 5, que M. Wilmans ne classe pas. Elle nous paraît être de la même époque que les précédentes. Adalbéron remercie Ecbert de lui avoir envoyé la croix, dont il est question dans les lettres 2 et 3.

Ecbert, archevêque de Trèves, était fils de Thierry, comte de Hollande. Sa famille était alliée à celles qui régnaient en France et en Allemagne, sans que l'on puisse expliquer convenablement cette parenté. Voir M. Wilm. p. 214; D. Calm. *Hist. eccl. et civile de Lorraine*, t. I, col. 966. Mabillon dit, dans les *Ann. Bened.* t. IV, qu'Ecbert est mort en 993, après avoir dirigé l'église de Trèves pendant douze années, et, dans le tom. III, il le fait succéder à l'archevêque Thierry en 976, p. 637, et en 978, p. 647. D. Calmet place son élévation sur le siége de Trèves en 978, et sa mort au 9 décembre 993. *Hist. eccl. et civ. de Lorr.* t. I, col. 966 et 972.

6. — Cette lettre écrite après la mort de l'abbé Womar, en 982, suivant D. Bouquet, l'a été, en 987, lorsque son successeur Widon est décédé, d'a-

près Baluze, *Notes*. M. Hock la date de 984, M. Wilmans de 986 à 987. Dans cette divergence d'opinions qui ne s'appuient sur aucun texte, celle de D. Bouquet nous paraît la plus plausible.

Claudianum. — Presque tous les monastères avaient des copistes, dont quelques-uns déployaient une grande activité. Il faut lire dans les *Vetera Analecta*, p. 119, la lettre d'un moine inconnu du XIe siècle, qui fut menacé de perdre la vue à la transcription des manuscrits. Cassiodore, ancien ministre de Théodoric, assurait aux moines de Viviers, pour exciter leur ardeur, que chaque mot écrit faisait une blessure à Satan.

Les copistes recommandaient aux lecteurs d'avoir soin des livres : *Rogo vos ut quando legitis, retro digitos teneatis.*

Qui servare libris preciosis nescit honorem,
Illius a manibus sit procul iste liber.
(*Archiv.* t. VIII, p. 51, n. 3.)

7. — M. Hock et M. Wilmans placent cette lettre, le premier avant la mort de Lothaire, l'autre après sa mort. Il nous semble, par les mauvaises dispositions que manifeste l'archevêque de Reims contre les moines de Gand, qu'elle est du même temps que la suivante, datée de 982 par D. Bouquet.

8. — Widon, abbé de Saint-Bavon et d'un autre monastère de Gand appelé Blandiniense, parce qu'il était construit sur le mont Blandinium, céda l'abbaye de Saint-Bavon à Odwin ou Adalwin, jusqu'à ce qu'il eût obtenu du pape Benoît VII de gouverner les deux. D. Bouq. t. IX, 275. On voit par la lettre 8 que ce choix n'était pas agréable à l'archevêque de Reims. *Annal. Bened.* t. IV, p. 8.

GERBERT, ABBÉ DE BOBIO.

[Lettres 9-24].

L'époque de la nomination de Gerbert à l'abbaye de Bobio n'est indiquée ni par Richer, ni par les écrivains contemporains, qui gardent un silence absolu sur cette partie de sa vie. Les actes du monastère ont été conservés avec

tant de négligence que l'on n'y trouve ni le nom de Gerbert ni celui de quelques autres abbés. Il y est question d'un *Guibertus, Gubertus seu Girbertus præpositus*... anno CMXCII, dont le père, Bénédict, a donné au couvent une terre située en Italie, *in loco Cuflicio. Ital. sacr.* t. IV, col. 1551-1556. *Ille ipse Guibertus*, ajoute Ughelli, *qui deinceps fuit archiepiscopus Ravennas ac demum summus Ecclesiæ pontifex sub nomine Silvestri secundi*. La donation du père de ce Guibertus rend inadmissible l'opinion d'Ughelli, qui doit toujours être admise avec précaution, comme le dit Muratori, *Antiq. Ital.* t. III, col. 1001. Baluze rend à ce titre sa véritable date, qui est 982, et prouve que Gerbert a été nommé, cette année, abbé de Bobio par l'empereur Othon II; *Hist. Tutel.* l. II, p. 84. L'abbé Fleury est de cet avis, *Hist. eccles.* liv. LVII, n. 20.

Mabillon, et avec lui les auteurs de l'*Histoire Litt. de la France*, t. VI, p. 560 et suiv., croit que Gerbert a reçu l'abbaye des mains d'Othon-le-Grand, vers l'an 967, qu'il a été remplacé par Pétroald de 969 à 970, et consacré de nouveau par le pape Jean XV, à la fin de l'année 985.

Voici les raisons sur lesquelles s'appuie le savant Bénédictin : c'est en 967 que Borel est allé à Rome, après la mort de Séniofrid. L'empereur y connut Gerbert et lui donna le titre d'abbé. Cela ressort de ses vingt-cinq premières Lettres, qu'il a écrites pour la plupart tandis qu'il était à Bobio. La XIV[e] et la XXII[e] (24, 25) sont adressées au pape Jean XIII. Il dit dans la XIV[e] (24) qu'il a reçu de lui le bâton pastoral et la bénédiction apostolique. *Aït se ab eo virgam pastoralem et apostolicam benedictionem accepisse. Annal. Bened.* t. III, p. 570-572, 601.

Cette lettre a été écrite vers l'an 970 au moment où les persécutions que Gerbert éprouvait, surtout de la part de l'évêque de Pavie, le forcèrent de s'éloigner de Bobio. Il en indique la date dans sa lettre à Gérauld, abbé d'Aurillac, quand il lui dit que l'Italie est sans chef, *sine rectore*. Car, après le couronnement d'Othon-le-Jeune, fait à Rome, l'an 969, sous les yeux de son père, les deux princes étaient rentrés en Allemagne. On voit aussi que, vers l'an 970, il est à Reims, auprès de l'archevêque Adalbéron, par sa lettre XVII[e] (22) à ce même Gérauld d'Aurillac, auquel il demande si Hugues l'abbé-comte, c'est-à-dire Hugues Capet, s'est marié. Son fils Robert, qui signa,

en 975, un privilége en faveur de l'église d'Orléans, était âgé au moins de cinq ans à cette époque. Son père avait, par conséquent épousé, avant l'année 970, Adélaïde, fille de Guillaume-Tête-d'Etoupe, comte de Poitiers.

Deux diplômes, dont le premier est de 972, accordés par l'empereur Othon-le-Grand et par son fils à l'abbaye de Bobio, constatent, ajoute Mabillon, que Pétroald avait remplacé Gerbert après sa fuite.

Enfin, ce savant qui, dans un ouvrage de si longue haleine et si plein de détails, ne se souvient plus qu'il a fait adresser la lettre xive (24) à Jean XIII, dans le tome troisième de ses Annales, l'adresse à Jean XV, dans le tome quatrième, si bien qu'une seconde consécration est donnée à notre abbé par ce pontife. *Annal. Bened.* t. iv, p. 55.

Malgré l'autorité si grave des Bénédictins, nous partageons l'avis de Baluze et de Fleury, que M. Hock a fortifié par des preuves qui nous paraissent irréfutables. Mabillon fournit lui-même des armes pour le combattre. Il cite dans ses Annales, t. iv, p. 55 et 121, un diplôme de l'empereur Othon III, rappelant que son père, de respectable mémoire, a nommé Gerbert abbé de Bobio : *Gerbertus... vir venerabilis nunc Ravennas archiepiscopus et jam olim largitate reverendæ memoriæ genitoris nostri Ottonis abbas cœnobii Bobiensis.* Dans un acte public, remis à Gerbert, Othon III pouvait-il confondre son père avec son aïeul ? Si Othon II n'avait fait que confirmer à l'abbé le titre qu'il tenait d'Othon-le-Grand, le diplôme ne l'aurait-il pas indiqué ?

Baluze nous aide à rectifier les dates assignées par Mabillon aux lettres de Gerbert. Il prouve dans sa *Marca Hispanica* que Borel est venu à Aurillac en 967, que Gerbert ne fit le voyage de Rome qu'en 970. Cette date se trouve confirmée dans Martène, *Ampliss. collect.* t. I, col. 525. Le bref du pape Jean XIII, qui conférait à l'église de Girone le titre de métropole de la Marche d'Espagne, est du mois de janvier 971. C'était pour obtenir cette faveur que le comte Borel et l'évêque de Vich, nommé Octo et Otho dans l'acte, s'étaient rendus avec Gerbert dans la capitale du monde chrétien. Gerbert n'a donc pas pu être chassé de Bobio cette année, encore moins l'année précédente.

Acceptons un moment la date de Mabillon; un empereur aussi sage que l'était Othon-le-Grand, aurait-il confié un monastère, qui donnait à son

abbé le titre de comte et le commandement de nombreux vassaux, à un jeune homme dont le mérite ne s'était pas encore révélé? Et s'il l'eût fait, n'aurait-il pas été assez puissant pour maintenir son choix, lors même qu'il se serait absenté de l'Italie? Enfin, aurait-il accordé des priviléges, des diplômes à Pétroald, occupant la place enlevée de vive force à son favori, à l'abbé de son choix?

Mabillon commet une erreur matérielle dans la citation de la lettre de Gerbert au pape Jean, qu'il appelle tour à tour Jean XIII et Jean XV. Loin de dire qu'il a reçu de ce pape le bâton pastoral et la bénédiction apostolique, notre abbé se plaint que ses ennemis ne lui aient laissé que le bâton pastoral et la bénédiction apostolique : *Nec quicquam nobis relictum... præter virgam pastoralem et benedictionem apostolicam.* Nulle part il ne fait allusion au Souverain-Pontife qui a consacré son élection.

La lettre à l'abbé d'Aurillac sur le mariage de Hugues, abbi-comes, ne désigne pas Hugues Capet. Le nom d'abbi ou abba-comes était donné souvent aux seigneurs qui protégeaient les monastères. On lit dans la Chronique de Verdun, Labb. *Biblioth. nova*, p. 174, *Hugo antissiodorensis qui abbi-comes dictus est.* Voir aussi Ducange, au mot *abbas militaris*, Baluze, *Hist. Tutel.* l. I, p. 4 et le ch. XI. Ne serait-il pas étrange que l'archevêque de Reims demandât à l'abbé d'Aurillac si le comte de Paris était marié? Il lui parle assurément d'un seigneur d'Auvergne, *quem vestra lingua abbi-comitem dicitis;* ce doit être le *Hugo Raimundi* dont il est question dans la lettre 53, et que M. Hock confond avec le marquis Hugues de Toscane, auquel sont adressées les lettres 17, 70. Les textes cités par Mabillon ne militent donc pas en sa faveur.

M. Hock désigne l'année 983 comme celle de la dispute de Gerbert et d'Othric et de la nomination du premier à l'abbaye de Bobio, pp. 65, 67, 196 rapprochées. M. Gfrörer ne conteste pas l'exactitude de cette date; M. Wilmans n'en parle que pour féliciter M. Hock d'avoir découvert *le premier* que Gerbert ne devait pas son élévation à l'empereur Othon Ier; Baluze et Fleury l'avaient déjà dit. M. Büdinger établit, d'après des actes publiés par Böhmer, n. 575, 984, que ce n'est pas en 983, mais le 25 décembre 980 que la conférence a eu lieu; il ajoute, sans assigner une époque précise, que le séjour

de Gerbert à Bobio a dû être de plus d'une année, p. 70. Enfin il veut, malgré l'affirmation contraire de Richer, que Gerbert ne soit pas revenu à Reims ou qu'il l'ait promptement quitté pour s'attacher à la cour de l'empereur, où il se fit des amis, des protecteurs puissants.

Nous admettons avec M. Büdinger que la dispute s'est passée le 25 décembre 980, avec Richer que Gerbert a suivi l'archevêque de Reims à son retour dans sa métropole, avec Baluze et Fleury que Gerbert a été nommé à Bobio en 982. Othric mourut à Bénévent, le 7 octobre 981; Othon l'estimait; il lui avait refusé l'archevêché de Magdebourg; il n'aurait pas aggravé sa douleur en donnant, pendant sa vie, une position aussi belle à son heureux rival. Il dut attendre sa mort. Il faut en outre accorder près de deux années au nouvel abbé pour soulever contre lui les haines qui le forcèrent de s'enfuir de son monastère.

L'abbaye de Bobio possédait, à l'arrivée de Gerbert, une riche bibliothèque dont le catalogue a été rédigé, d'après Muratori, dans le xe siècle. Ce fut peut-être par les soins de notre compatriote. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en le reproduisant tel qu'il se trouve dans les *Antiquitates Italiæ medii ævi*, t. III, col. 818.

Index manuscriptorum codicum Bobiensis cœnobii, decimo, ut videtur, æræ vulgaris sæculo exaratus, temporis edacitate corrosus ac decurtatus.

Librum I ad Pascen ..... mirabilibus gemmarum ..... breviter excerptus. Lib. I. de Adam..... de sancta Virginitate et de bono..... nis conjugiis. Lib. I. Quæstio ..... lib. II. de octo Quæstionibus ..... rum Episcopum libellum parvulum I..... Epistolæ Pauli ad Rom..... Hieronymi in epistola Pauli ad Galatas..... rum ad Prosperum lib. I. de..... sto, in quo continentur de humilibus ..... lib. I. de Doctrina christiana. Lib. I. contra Marcionem. Lib. I. de ædificatione templi, in quo continentur homiliæ Augustini. Librum Retractationum. Librum I. de Letaniis. Libellus unus de decem chordis, in quo Hieron..... ad Idiviam. Lib. I. de Epistolis canonicis ad Evodium. De ammonitionibus ad Reges et potentes, et de Pœnis infernorum et Beatitudine justorum. Et de Quæstionibus S. Augustini in Matthæum. Librum I. Quæstionum in Matthæum et Lucam, in quo habentur libri III quos composuit

Adamnianus de situ Hierusalem et terra repromissionis et urbe Constantinopolitana.

Item de Lib..... in minoribus prophetis. Expositiones II in Epistola ad Galatas. In..... ad Ephes..... ad Philemonem, ad Corinthios. Et commentarium Epistolæ seu..... et gloss. super Virgil. in Esaia Expos. IIII. Expositionem I. in Zacharia et Malachia. Expositionem I. in Abdia et Jona. In alio volumine Expositionis ejusdem in Abdia Librum I. in Jona. I. In Naum. I. In Hieremia libros IIII. Expositiones IX in Hieremia. In Ezechiel libros IV. In Abbacuc Expositionem I. Librum I. de Mansionibus Israelitici populi, in quo habetur dialogus Attici et Critoboli. Tractatum in Ecclesiasten. librum I. de cronica apostolorum. Libros II. de illustribus Viris. Commentarios III in Matthæum. Librum super Psalmos. Libros Quæstionum II. Librum generalium Sententiarum I. De Opusculis ejusdem. Librum I. de Infantia Salvatoris. Librum I. ad Pammachium et Marcellam. Librum in Canticis Canticorum. Librum I. contra Jovinianum. Librum I. in quo sunt prologi in libros Regum, in Eptatico, in Paralipomenon, et Esdra; et de Mansionibus Israelitici populi. Librum I. in Johel, et Amos et Micheæ. In Genesi librum I. in quo continetur ars cujusdam de Grammatica et Sinonima et Cronica apostolorum. Librum I. de Opusculis Hieronymi et Augustini. Librum I. in Salomone et in Job. Libros II Dogmatum. Libros VII. de Epistolis Hieronymi in Oseæ et Johel lib. Tractatus in Apostol..... Librum I. Commentarium in Evangelio Matthæi et Lucæ. Et Quæstiones diversæ librum I.

Item de Eusebii libros. Libros Cronicarum III. Libros de Istoria Ecclesiastica III. Excerptos de Chronica Eusebii libellos IV.

Item de beati Gregorii papæ. Libros Homeliares plenarios II et non plenarios II. In Ezechiel libros VI et in uno ex his habetur epistola S. Augustini de Caritate. Moralium in Job libros VII. Libros Regulæ pastoralis II. Dialogorum libros III. Librum Patern. I. Librum Philippi presbyteri in Job. I.

Item de beati Ambrosii libris. Ad Gratianum imperatorum libellum Fidei I. Officiorum libr. I. De divite avaro lib. I. In Luca libr. II. De jejuniis libr. I. De singulis Capitulis Veteris Testamenti libr. I. De Lapsu Virginum et de Virginitate libr. I, in quo est passio sanctæ Eulaliæ. De Apologia David, et de Sacramentis seu et de Immortalitate libr. I. Librum I, in quo habetur fides

S. Hilarii, confessio S. Ambrosii, fides Hier. Sermo de Trinitate. Epistola Gratiani imperatoris ad S. Ambrosium. Libros IV ejusdem et sermo de Castitate et Pudicitia. Librum de Virginitate I. Expositionem I. in Psalmo centesimo decimo octavo, Lectionarios II. Libellus parvus de lapsu Virginum I.

Item de Origenis libris. In Genesi expositiones II. In Exodo expositionem I. In Levitico expositionem I. In uno volumine homeliæ continentur ejusdem in Jhesu Nave XXVI; in libro Judicum VIII; in primo libro Regum homelias VI. De Epiphania homelias II. In Canticis Canticorum libr. II. In Luca librum homeliarum I.

De libris Cipriani. Item Cipriani ad Demetrianum libr. II. De diligendo Deo lib. I. Ad Quirinum libr. II. De diversis Opusculis librum I.

Item de Isidori libris. Expositum in Genesi I. De diebus et septimanis, temporibus et signis libros II. Officiorum libr. V. et in uno ex his continentur epistolæ diversorum et sinonima Ciceronis et Gloss. Libros differentiarum III. Libros pro emiorum II. Libros et homologiarum IV. Libros Sententiarum III. Librum de Ordine creaturarum I. Chronica Isidori librum.....

Item de Canonibus. Inter majores et minores habentur libri canonum XV et libri epistolarum papæ Leonis II. Item librum Canonum I. in quo habetur Isidori de ordine rerum.

Item de libris diversorum auctorum. Librum Athanasii contra Apollinarem, in quo et alia continentur opuscula. Libros Gregorii Nazozeni apollogeticos II. Librum ejusdem de Grandinibus I. Libros II. Johannis Constantinopolitani in Epistola ad Hebræos. Et de Psalmo L libr. I. Et alius tractatus I. Libros Pauli Orosii IV. Item Johannis Osaurei de Cordis compunctione et reparatione; et alia opuscula. Libros Eucherii de Formulis specialibus IV. Libros Cassiani de Institutione monachorum III. et de Collationibus Patrum librum I. Libros S. Columbani in psalmos II. Libros Primasii in Apocalypsin II. Libros II Celii Firmiani Lactantii de opificio Dei et unum de falsa religione, in quo habentur dicta Sybillæ. Librum S. Severiani I. Librum decretale Gelasii I. in quo habetur libellus Augustini de Hæresibus. Librum de Vitiis. Libros institutionis divinæ legis Tunilli ad Primasium II. Librum Rufini in Osee, Johel et Amos I. Librum I. Vindicii verecundi pri..... prophetarum. Librum Effrem diaconi. Libros Optati episcopi contra Donatistas II. Et in uno ex his habetur

Expositio Auctorum in Apocalipsin et Ordo omnium festivitatum. Librum instructionis Nicetæ episcopi I. Librum Metodii episcopi de regno gentium et novissimis temporibus. Librum Effrem I. in quo habentur epistolæ Fulgentii et Hieronymi. Librum Victorini unum in Apocalipsin et in epistolis Pauli. Librum Fausti episcopi de prædestinatione Dei I. Librum Cæsarii I. Libros Homeliarum Maximi episcopi II. Librum Tertulliani I. Plinii Secundi naturalis historiæ libros III. De Institutis antiquorum regum et Justiniani II. Libros Egesipi II. Librum cujusdam de gestis Gothorum I. Libros Smaragdi III. Libellum Cassiodori in psalmis parvulum I. Librum Expositionis Claudii episcopi Taurinensis in epistola ad Corinthios. Formula, vitæ honestæ cujusdam Martini, in qua et alia habentur opuscula. Libros Hier..... Scotti exceptos VII. Librum Laurentii I. de duobus temporibus.

Item de libris incertis. Libros Glossarum et Expositionum quorumdam super Matthæum VIII. Liber Pandectarum I. in quo est expositio cujusdam in Matthæum. In epistolis Pauli expositionum libr. IX. Libros breviter expositos in Psalmis VI. Librum I. Quæstionum cujusdam in veteri et novo Testamento, in quo habetur epistola Hieronymi ad Edibiam et Asceticon, id est instituta S. Basilii. Libr. I. cujusdam de remediis peccatorum, in quo habentur libri IV Alchimii metrice conte..... Libros IV in quo habentur homeliæ quorumdam de Singulis Festivitatibus. Librum I. cujusdam ad quemdam Judæum et alia opuscula. Item de vita et passionibus Sanctorum. Libros de vita Patrum..... ex his habetur vita Gutbercti. In alio collationes Patrum. Vita Pauli, Antonii, Hilarionis. Et de Captivitate Malchi monachi librum I. Et in uno ex eis vita S. Martini. Librum de vita S. Martini. Librum de vita Hilarionis et S. Germani. Librum I de vita S. Cipriani martyris. Librum I de vita S. Ambrosii. Librum de vita S. Eustasii et Ambrosii. Libros de actu S. Silverii IV. Libros de inventione corporis S. Stephani IV. Librum I de vita S. Simeonis : in quo habentur Arnulfi de situ Hierusalem. Libri II. de vita S. Columbani. De vita S. Galli libros II. Librum de vita S. Ceciliæ et Juliani martyris unum. Libellum I de vita S. Marcelli. Librum de vita S. Medardi I. Libros de Passione Apostolorum Petri et Pauli I..... Libros passionum complurium Sanctorum II. Librum Regulæ S. Columbani. Libros Regulæ Basilii II. Librum I. in quo habentur lectiones Natalis Domini et de Epiphania et

Lamentationes Jeremiæ. Libros legis Langobardorum II. Librum I. Dionysii de computo. Anatolii Theophili I. Victorini V et alios libros de computo VI. Libros Glossarum VII. Libros Psalmorum II. Libros Evangeliorum plenarios et non plenarios V. Librum collectaneum I. in quo diversa habentur opuscula de Fratre Dominico, quem ipsi prestitimus.

Libros Sergii de Grammatica II, et in uno horum Adamantii liber habetur. Libros Virgilii numero IV. Lucani libros IV. Juvenalis II, et in uno ex his habentur Martialis et Persius. In uno volumine habemus Persium, Flaccum et Juvenalem. Libros Claudiani poetæ IV; et in uno ex his Sedulii quædam pars in capite, et alia opuscula. Libros Ovidii Nasonis II. Librum Lucretii I. Librum Dracontii I. Librum Ennodii episcopi I, in quo et alia continentur opuscula. Libros Donati III, et in uno ex his habentur Sinonima Ciceronis. Libros Valerii Probi III. Libros Boetii III de Arithmetica et alterum de Astronomia. Librum M. Victoris de Rhetorica. Libros Terentii II. Librum Honorati I. Libros Porphyrii II... et alterum de Isagogis. Librum Isidori de vitiis I. Commentarium Hieronymi super Donatum. Librum Prudentii I. Librum I Paulini in laude S. Felicis. Librum I Demosthenis. Librum I versuum Licentii ad sanctum Augustinum, in quo sunt versus Sybillæ de die Judicii. Libros Pompeii III, sed non plenarios. Librum I de versibus apostolorum. Libr. IV categoriarum Aristotelis. Libr. I in veteri Testamento metrice conscriptum; in quo continentur libri Alchimi et Catonis. Libros II Capri et Acroetii de orthographia. Libros Ouricis II. Librum I Dosithei de grammatica. Librum Juvencii I. Librum Ausonii poetæ, in quo habentur Plinii libri tres. Librum Consentii I. Libros Sedulii IV. Libros Symphosii duos. Librum Papirii de analogia I. Librum I Flaviani de consensu nominum et verborum. Libros Prisciani minoris II. Libros Marii grammatici de centum metris II, et in uno ex his habentur Sergii de littera libri II. Asterii grammatici, Honorati de ratione metrorum et expositio cujusdam super Donatum; expositio quoque S. Augustini super totas partes orationis; Phocæ etiam de grammatica libri III. Exercitaminum Prisciani sophistæ librum unum. Libros Prisciani II : unum de figuris numerorum, alterum de littera. Librum I de sententiis philosophorum, in quo sunt libri Catonis et Theophrasti de nuptiis. Librum Sosipatris I

in quo continetur liber differentiarum Plinii. Librum Donati super Virgilium I. Libros glossarum super Virgilium IX. Librum Mictologiarum Fulgentii I. Libros diversorum de grammatica XX. Libros Septimi Sereni II : unum de ruralibus, alterum de historia Trojana, in quo et habetur historia Daretis. Librum I Daretis de vastatione Trojæ. Librum I de epistolis Alexandri et Dindimi. Librum I de situ Alexandriæ ad Aristotelem magistrum. Librum I cosmographiæ. De Historia Alexandri magni Macedonis librum I. De diversis generibus monstrorum librum I. Librum I Ciceronis in quo sunt topica et partitiones. Contra Catilinam librum I. Generalium sententiarum librum I in quo L. Anneæ Senecæ Valerii Flacci liber unus, Aratoris subdiaconi de actibus Apostolorum liber metricus I; Phocæ de grammatica librum I.

Item de libris, quos Dungalus præcipuus Scottorum obtulit beatissimo Columbano. In primis librum Origenis in Genesi I. In Canticis Canticorum ejusdem libr. I, in quo habetur expositio Bedæ in Esdra et quæstiones Hieronymi in Genesi et de locis terræ repromissionis et de hebraicis nominibus; expositio quoque in Ecclesiasten, in Danihelem et in Hieremiam. Librum Origenis in epistola ad Romanos I, in quo habetur expositio Johannis Constantinopolitani in epistola ad Hebræos. Libr. I S. Ambrosii in Luca, in quo est expositio Bedæ in eodem. Librum homeliarum Gregorii in Ezechiel I, in quo habetur expositio Hieronymi in eodem. Librum cujusdam in epistolis Pauli, in quo continetur expositio Hieronymi in epistola ad Ephesios, ad Titum, ad Philimonem, ad Galatas; et expositio cujusdam in septem epistolis canonicis. Librum I Augustini supra Johannem. Libr. I Augustini de Trinitate. Ejusdem de civitate Dei libr. I. Librum I Hieronymi in Esaia. Ejusdem in minoribus Prophetis libr. I. Epistolarum Hieronymi libr. I. Libr. I Eugeppii, in quo continetur liber Cassiodori institutionum divinarum lectionum et Hieronymi illustrium virorum et soliloquiorum Augustini et expositio Albini in Genesim. Librum Bedæ in Genesi I; in quo est Albini super Johannem. Expositio I Bedæ in septem epistolis canonicis. Libr. etymologiarum Isidori I. Expositum cujusdam breve in Johanne et Salomone. Librum Prudentii, librum Fortunati I, in quo est Paulinus, Arator, Juvencus et Cato. Librum Pompeii I. Libr. Joseppi historiographi I. Evangelium plenarium.

Librum enchiridion S. Hier..... II. Psalterium I. Librum quemdam latine scotaicæ linguæ. Librum Dungali contra perversas Claudii sententias I. Libr. S. Augustini de Musica.

In primis lib..... Sedulii orthograph..... Libr. Psichomachiæ Prudentii..... quo continetur Consentii lib..... Priscianus minor lib..... super Donati lib. in..... cujusdam super..... de consolatione..... Lib. de injuriæ..... Regula..... pro peccatis..... Lib..... Præfaction..... Lib..... Glosis..... Librum Quæstionum in Genesi. Librum Bedæ de..... De libris Benedicti presbyteri : Brevis recordationis de libris venerabilis Benedicti..... primis. Librum Prisciani majorem. Librum Virgilii I. Sergii super eundem Virgilium..... Priscianus minor, Beda de metris et alia opuscula..... Libr. I in quo versus Apostolorum, Donatus, Beda et Alchoin habentur...... Librum Donati in quo et tractatus habetur super eundem Donatum..... in quo Psichomachia Prudentii et S. Augustini habetur de..... Juvenci unum. Libr. I. Junilii de divina lege. Libr. de concordia Ewangel. I. Libros super Mathæum II, super Marcum I, super Lucam I, super Johannem libr. II. Canorum Alithgarii episcopi libr. I. de regula S. Benedicti. Missale plenarium. Librum officiorum Isidori I. Librum Epistolarum Pauli I, et librum Prognosticorum Juliani. Rufini de vita patrum librum I. Missales parvos II. Victoris librum computi. Librum Omeliarum Johannis Chrisostomi de Evangeliis. Librum Imnorum I in quo computum et alius habetur. Librum I collectaneorum. Hieronymus cum aliis diversis operibus. Psalterium, Einhardi librum.

De fratre Adalberto Psalterium I. Antiphonarium plenarium unum. Canones quos excerpsit Alithgarius episcopus. Infantia Salvatoris.

Breve de libris Theodori presbyteri : Missales IV. Psalterium glosatum I. Homeliarum Gregorii et Bedæ liber I. Sinodorum libri III. Joh. Chrisostomi de reparatione lapsorum et aliis sententiis liber I. Super Daniel et in Apocalipsin et epistola de Melchisedech et prognostica Juliani Pomeri liber. Albini de Trinitate liber I. Chronica Isidori lib. I. De vita S. Columbani liber. De vita S. Gutberti liber. Diurnum S. Gregorii liber; de predicationibus liber I. Regula canonica. De decimis et expositione missæ liber. Liber Cassiani unus. De collatione abbatis Cheremonis. Regula S. Benedicti I. Martyrologium Bedæ I. Martyrologium Hieronymi. Et de arithmetica : Macrobii, Dionysii,

Anatolii, Victorii, Bedæ, Colmani et epistolæ aliorum sapientium lib. I. Eucherii de quæstionibus veteris et novi Testamenti et de situ Hierusalem, et Glosis liber I. Boetii de consolatione philosophiæ et Catonis liber. Prisciani major liber I. Liber Donati de majoribus et minoribus partibus et de glosis super ipsum et Consentii unus. Liber I Isidori, Servii, Sergii, Maximi, Victoris et Prisciani minoris, Bedæ, Clementis, Eutycis et alia opuscula, liber item I. Sedulii, Juvenci et Prosperi ac Prudentii et aliorum versificatorum lib I. De Rhetorica Karoli et Albini magistri I. De dialectica Martiani, Augustini, Apulei et Isidori liber I. Liber de Ordine ecclesiæ unus. Omnes libri volumina XXXII.

Item de libris Petri presbyteri. Expositum Cassiodori senatoris in psalmis lib. III. Regula canonica lib. I. Libellos canonum II. Missalem I. Antiphonarium I. Psalteria II. Libellus Einardi de psalmis, in quo habentur orationes quæ specialiter dicuntur. Enchiridion Augustini. Missale collectarium I. Librum Pomerii, in quo et alia habentur opuscula. Libr. S. Augustini I de magistro, in quo habentur ejusdem de ordine et de academica et vera religione. Librum canonum I. Librum Rabani in Genesin I. Librum Prognosticorum I. Librum Donati de partibus majoribus et minoribus in quo et alia habentur opuscula. Librum Martiani de nuptiis Philologiæ et Mercurii. Librum Eutycis I. Librum Ausonii I in quo mictologia Fulgentii. Rhetorica Karoli et Albini et periermeniarum Apulei et alia quædam. Librum Prisciani minoris in quo Caper et Agræcius et Alchoin habentur. Librum Prudentii plenarium I. Libr. I Bedæ in titulis psalmorum. Librum Ciceronis de senectute I in quo habetur dialectica Augustini. Expositio in somnium Scipionis et Boetii de musica..... quas non reperimus..... Ezechiel et Daniel librum I. Epistolas Pauli et acta Apostolorum. Apocalypsis et epistolæ canonicæ libr. I. Amphosii libr. I. De diversis generibus monstrorum I. Deca..... librum I et alios libros. De Psalmis lib. I. De mirabilibus gemmarum librum I. De septem quæstionibus ad Dulcitium librum. Admonitionum ad reges et potentes librum I. Expositionem in Lucam lib. I. Expositionem Ezechielis lib. I. De Psalmis lib. I. Prologus Regum. In Paralipomenon, in Eptateucho lib. I. Librum quæstionum I. Libr. S. Hieronymi de opusculis ipsius. Lib. Epistolarum I. Cujusdam de Gestis Gothorum lib. I. Libr. super Matthæum I. De inventione cor-

poris Stephani libr. I. Epistolarum exposition. lib. I. De expositione Psalmorum libr. I. Homeliarum tres.

De libris Boniprandi. Infantiæ Salvatoris libr. I, et libr. computi et regulam S. Benedicti.

Ad speluncam, Missalem I. Lectionarium I. Antiphonarium I. Regula S. Benedicti una. Vita Patrum I. Homeliarum xxxx. Beati Gregorii unum. Homeliarum collectarum I. Expositionum super Johannem I. Psalterium I.

Item de libris fratris Smaragdi : liber Prisciani major I. Liber Augustini de musica. Ejusdem de vera religione. Liber Bedæ de metris. Quædam pars de Arithmetica. Boetii liber. Augustini de magistro. Evangelium plenarium. Soliloquiorum Augustini unum.

Item de libris Fulgentii. Unum librum Prisciani majoris de partibus orationis. libr. Boetii de musica. Librum de ordine I. Libr. de Academia I. Librum Mictologiarum Fulgentii. Librum Martiani de nuptiis Philologiæ et Mercurii et glosula in ipsum.

Haud lectori latere volo plerasque Bobiensis Bibliothecæ libros supra memoratos in Ambrosianam Mediolanensem translatos fuisse cura immortalis viri Friderici Borromæi S. Romanæ ecclesiæ cardinalis et archiepiscopi Mediolanensis.

Il nous semble que la correspondance de Gerbert, pendant son séjour à Bobio, se borne à seize lettres qui se suivent du n° 9 au n° 24.

La lettre 9 respire une confiance qui montre que Gerbert n'a pas encore éprouvé de déception. L'évêque dont se plaignent les deux moines est André, qui a gouverné le diocèse de Lodi, de l'an 961 à l'an 1002. Ughelli, *Ital. Sacr.* t. IV, col. 879. L'histoire n'a pas conservé le souvenir de ses déprédations; elle parle d'une foule de priviléges qu'il avait accordés à l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vieux. L'abbé Néophite est inconnu.

Apud Ughellum ac Lubinum nullam invenio mentionem monasterii Principiani, dit Mabillon, *Annal. Bened.* t. III, p. 626, *quod forte aliud nomen habebat. An illud sit monasterium Savinionis, quod Laudensi ecclesiæ auctoritate Marini papa concessum fuit, aliis dijudicandum relinquo.*

10. — Muratori se trompe en disant que Gerbert appelle des Scolastiques en Italie. *Antiq. Ital. Med. ævi*, t. III, col. 872. MM. Hock et Gfrörer répètent cette erreur, que M. Büdinger a relevée chez ses deux compatriotes. D. Bouquet ne classe pas cette lettre.

Intentionem..... quod feretis feremus nous paraissent peu intelligibles.

11. — Baluze confond dans ses *Notes* Airard ou Airald, abbé de Saint-Thierry, avec un moine d'Aurillac, qui portait le même nom.

Eugraphius a écrit sur Térence un Commentaire, qui est imprimé dans les œuvres de cet auteur avec celui de Donat. L'abbé Le Beuf pense que Gerbert, *qui était un sçavant hérissé de grec*, a voulu désigner par ce mot un *bon écrivain*, et qu'il faut lire *prescribat* au lieu de *prescribantur*. *Bullet. de la Société des sciences histor. et naturelles de l'Yonne*, Auxerre, 1857, pp. 22, 23.

Orbacense monasterium positum est in extremis Suessionicæ diœcesis finibus. Gall. Christ. t. IX, col. 422. Saint-Basle était à peu de distance de Reims.

12. — Boson, d'après Baronius, *Annal. Eccles.* t. XI, p. 14, était gendre de l'empereur Othon. Il nous semble que Gerbert n'aurait pas écrit de ce style à un personnage de ce rang.

13. — Les plaintes de notre abbé commencent dans la lettre 12 et sont de plus en plus vives dans celles qui suivent. Leur ton d'amertume nous a servi de guide pour les classer. Nous renvoyons pour compléter ce que nous avons déjà dit sur les baux consentis par les abbés à Du Cange, au mot *libellus*, à Muratori, *Ital. script.* t. I, p. 11, p. 449 sqq. Il cite en note une *lex a convenientia edita a Boherio, quæ in codice Mutin. exhibetur.* Nous ne l'avons pas trouvée. Voir aussi *Antiq. Ital. M. ævi*, t. III, dissertat. 36, la différence entre les libelles, les concessions emphytéotiques et les précaires.

Rainerius comes erat Hainoensis, D. Bouq. IX, 272. — *Forte Longicollis; idem fortassis de quo infra ep.* LIX (52) Bal. *Notes.* — Régnier au long cou était mort depuis longtemps; son fils qui sera comte de Hainaut, n'était pas dévoué à la famille de Saxe, qui l'avait dépouillé de l'héritage de son père.

Nous croyons que le Régnier dont parle Gerbert est le vidame de Reims, ami de l'archevêque Adalbéron. Voir Rich. l. iv, c. 4. 99; Conc. de St-Basle, c. 50.

14. — Gerbert, Gérébert, Eribert, 45e évêque de Tortone, est honoré comme un saint dans son église, qu'il a gouvernée huit ans et cinq mois. *De quo nulla extat memoria alia*, dit Ughelli, *Ital. sacr.* t. iv, col. 859. Gérébert a été *Missus dominicus;* Muratori a publié, *Rer. Ital. script.* t. ii, p. 465, quelques diplômes signés Gribert, qui sont évidemment de lui.

Ne..... agi videamur. — Ne faut-il pas lire *agere?*

Pétroald précéda Gerbert comme abbé de Bobio, et lui succéda quand il devint pape.

15, 16, 17. — Brovingne, Isimbard, Litefrid, Gérard et Raoul sont inconnus. Il en est de même du marquis Conon. Il résulte de l'ensemble de la lettre 17, que le Hugues, dont il est question, vivait en Italie, qu'il avait du crédit à la cour, qu'il s'intéressait à l'abbé de Bobio. N'est-ce pas le marquis de Toscane? Voir lett. 70, 217 et l'*Excursus* de M. Wilmans, p. 219.

D. Bouquet ne classe pas la lettre 16; M. Hock la fait écrire à Reims, de 984 à 986; M. Wilmans dit seulement *privat Brief.* Gerbert a dû solliciter l'appui de tous les personnages influents pour se maintenir à Bobio; nous n'hésitons pas à placer ces lettres en 983.

18. — Gerbert ne parle dans sa correspondance que deux fois de sa famille, dans cette lettre et dans la lettre 199. Dans la première, il nous apprend qu'il a recueilli une partie de ses parents auprès de lui; dans la seconde, il déclare ne pas se souvenir du nom de ceux qui vivent encore. Bzovius aurait pu conclure qu'ils étaient pauvres et obscurs, comme le disent des auteurs anciens.

Si patriam sequor me paraît obscur. — *In palatio exulare..... in Latio regnare.* — On trouve la même idée dans la lettre précédente : *Me malle esse militem in cæsarianis castris quam regem in extraneis.* Nous ferons remarquer l'emploi de *palatium* pour dire la cour. Voir aussi lett. 49.

19. — D. Bouquet et M. Wilmans placent cette lettre après la mort d'Othon II; je pense avec M. Hock qu'elle est antérieure. Gerbert engage tous les personnages influents à s'intéresser à sa position difficile.

Ecemano. — L'abbé de Cluni, Odilon, fait un grand éloge de cet Eceman ou Ezeman dans la biographie de l'impératrice Adélaïde, *Bibl. Cluniac. Ecce-magnum, boni testimonii virum humana scientia et divina sapientia doctum, quem in divinis litteris habere voluit (Adelaïs) assidue præceptorem.* L'impératrice lui donna l'abbaye de Seltz, qu'elle venait de fonder. Ne pourrait-on pas conclure des paroles d'Odilon qu'Eceman était le confesseur d'Adélaïde?

Feminæ. — *Si non est Adelaïs, forte est Imiza, nobilissima femina*; Mabill. *Ann.* t. IV, 34.

20. — *Aliter quam fieri possit* ne se comprend pas. — Griphon n'est pas connu.

21. — Pierre Canepanova, 56ᵉ évêque de Pavie, de l'an 966 à l'an 983, était archichancelier de l'empire sous Othon II, qui confirma tous les priviléges de son église. Ughelli, *It. sacr.* I. col. 19.

22. — M. Wilmans fait écrire cette lettre de Reims après la mort d'Othon, 7 décembre 983. Gerbert, dit-il, annonce qu'il sera à Rome le 1er décembre 94. L'opinion de D. Bouquet et de M. Hock, qui la datent de Bobio, nous paraît préférable.

Nostrum Raimundum. — *Raimundus Caturcensis nobilis ex castro Vaura nominatus. Brev. Chron. Auriliacense. Vet. Anal.* p. 549. Cette chronique s'arrête à l'an 1129. Elle nomme Gerbert Gerlent, elle fait de Raymond son compagnon, *sodalis.* Voir notre *Notice sur Aurillac et son monastère.* Raimond avait copié pour le monastère de Figeac *Librum de cantu optimum secundum morem romanum.*

23, 24. — Le nom d'Imiza que nous trouverons dans la lettre 31, prouve que le pape Jean n'est pas Jean XIII mais Jean XIV, ou bien il faudrait admettre, ce qui n'est pas probable, que cette persónne aurait joui de la confiance des deux pontifes. M. Hock, p. 79, fait écrire la lettre 23 au nom de l'archevêque de Reims, mais dans les *Notes*, p. 192, il la classe avec plus de raison, ce nous semble, parmi celles qui sont datées de Bobio. D'après M. Wilmans, elle est vraisemblablement (*wahrscheinlich*), datée de Reims,

parce qu'il y est question du voyage annoncé dans la 22e. Il voit en outre dans la phrase *Porro quid deinceps*, etc., une preuve que Jean XIV a consacré Gerbert abbé de Bobio. Nous ne pensons pas qu'elle ait un sens aussi précis. En comparant les lettres 23 et 24, la suite des idées exige, ce nous semble, l'ordre que nous avons adopté. Dans la première, Gerbert se plaint de ses persécuteurs; il demande s'il doit aller à Rome. Dans la seconde il est comme prisonnier dans son monastère.

Imiza. — Ne forte Alisia, Othonis soror. Bzovius, p. 49. — *Ihm (Johann XIV) stand Vielleich tin der Art wie Marotia und Theodora den früheren Päpsten, eine domina Imiza zur Seite.* M. Wilmans, p. 63, n. 4. Rien ne laisse soupçonner cette pensée peu honorable pour Jean XIV et pour Imiza, qui paraît avoir joui des bonnes grâces de l'impératrice Théophanie. Let. 31.

DEPUIS LA FUITE DE GERBERT ET LA MORT D'OTHON II JUSQU'A LA GUERRE AVEC LA FRANCE (DÉCEMBRE 983 – MARS 984).

[Lettres 25-37].

Il faut d'abord fixer l'époque de la fuite de Gerbert que tous les écrivains placent après la mort de l'empereur Othon II, 7 décembre 983. Si je ne me trompe, elle est antérieure. Lorsque Gerbert annonce à l'abbé d'Aurillac son projet de départ, il lui dit: la patrie est sans chef, *sine rectore*. Se serait-il servi d'une expression aussi vague pour lui apprendre la mort de son bienfaiteur, qui entraînait la perte de toutes ses espérances? N'aurait-il point parlé de ce malheur à ses amis quand il leur expose les motifs de sa fuite? Il n'en dit rien dans sa lettre à Raimond (37); et dans celle qu'il adresse, deux années plus tard, à un moine, Bernard d'Aurillac, il déclare qu'il a quitté l'Italie pour ne pas transiger avec les ennemis de son *seigneur* et du fils de son *seigneur* (115); Othon II était donc en vie. Peut-on supposer que dans trois lettres, envoyées à trois personnes différentes, à deux années d'intervalle, Gerbert n'aurait jamais songé, ne fût-ce que pour excuser sa fuite, à mentionner le fait le plus grave, la mort de l'empereur.

Les lettres 25 et 28 confirment cette observation. D. Bouquet les ajourne à l'an 985. Cette date est inadmissible. Godefroi sera prisonnier l'année prochaine. Dans ces deux lettres il est en liberté; il y est question d'introniser son fils Adalbéron dans l'évêché de Verdun, le 5 janvier; ce doit être le 5 janvier 984, puisque dans le mois de mars de cette année Adalbéron est revêtu des fonctions épiscopales dans ce diocèse.

M. Wilmans est fort embarrassé; le style de ces deux lettres ne diffère pas de celui des autres lettres de Gerbert; mais la lettre 25 est écrite avant le 18 décembre, et, ce jour, dit M. Wilmans, Gerbert aurait eu à peine le temps d'apprendre à Bobio la mort de l'empereur; il ne pouvait donc pas être à Reims, s'il avait quitté son monastère après le décès de ce prince. Pour échapper à cette difficulté, M. Wilmans se demande si une copie des lettres 25 et 26 n'aurait pas été remise à Gerbert après son arrivée à Reims, et si on ne les aurait pas publiées, par mégarde, avec le reste de sa correspondance. Que le lecteur juge si notre explication n'offre pas plus de vraisemblance.

Les lettres 25, 26, 27 sont adressées à Notger ou Notker, qui fut évêque de Liége de l'an 972 à l'an 1008. Il appartenait à une famille noble de Souabe, alliée peut-être à la maison royale de Saxe. Voir *Gall. Christ.* t. III, col. 845 et Migne, t. 139, col. 1135-1140, *Gesta Episcoporum Leodiensium*. Gerbert écrit à Notger, en décembre 983, au sujet de la préconisation du jeune Adalbéron à l'évêché de Verdun. Sur la foi des *Gesta Episc. Virdun.*, tous les écrivains ont répété jusqu'à M. Wilmans, qui le premier a éclairci la question, p. 146, qu'après la mort de Wicfred, 31 août 983, deux évêques, Hugues et Adalbéron, fils de Béatrix, avaient précédé sur ce siége le fils de Godefroi. Les lettres 25, 26, 49, 50, 52, rapprochées de la biographie de Thierry, évêque de Metz, et de celle de son successeur, Adalbéron, fils de Béatrix, prouvent que Wicfred a été remplacé par le fils de Godefroi, en 984, et non pas en 985 ou même en 986, comme le veulent les Bénédictins. D. Bouq, t. IX, p. 286, *Note*. La date DCCCCLXXXIII, au lieu de DCCCCLXXXIV, qui se lit dans le ms. de Sigebert de Gemblours pour l'année de la mort de Thierry, s'explique aisément par l'inattention

du copiste, qui a séparé deux traits qui se touchaient (III pour IV). Le Nécrologe de Metz, le Calendrier de Mersebourg, la Biographie d'Adalbéron, la Chronique d'Alpert, moine de Saint-Symphorien de Metz, corrigent cette faute, que signalait déjà la lettre 52 de Gerbert.

26. — *Ubi adhuc decreverit* ne se comprend pas.

27. — Gerbert fait allusion aux négociations entamées avec Lothaire pour l'engager à accepter la tutelle du jeune Othon. *Godefridum.* Les manuscrits originaux ne portent ordinairement que la première lettre des noms propres qui sont complétés par des copistes; de là des erreurs fréquentes. *Nouv. Traité de diplomatique*, t. III, p. 508, Baluze lit *Godefridum vel Gozilonem. Nam hos fratres habebat Adalbero Remorum. Vide Hug. Flav. p.* 161. Les deux frères d'Adalbéron étaient Godefroi et Henri. Gothelon ou Gozilon était son neveu. D. Calm. *Hist. de Lorraine*, Preuv. col. 205.

In melius compensabimus n'offre pas de sens.

28. — Willigise, archevêque de Mayence de 975 à 1011, était fils d'un charron. La fortune ne lui fit pas oublier son humble extraction, comme le prouvent les roues qu'il fit peindre sur les murs de son palais et de son église. Il était dévoué à la famille de Saxe.

29. — *Socraticæ disputationes. — Gerbertus..... ipsius (Othonis* II*) præceptor fuerat. Annat. Bened.* t. IV, p. 18. — *Othonis* I *qui Gerbertum apud se habere voluit cum quo conferret sermones philosophicos. Vid. Hermann. Contract. ad. ann.* 1000. Bal. *Notes.* Il s'agit d'Othon II; mais on ne peut pas dire que Gerbert a été son précepteur. *Ab exilio. — Gerbertus a comitatu juvenculi regis sive per Henricum ducem, sive per Hoïconem amotus fuerat, quod exilii loco habebat. Annat. Bened.* t. IV, p. 19 et D. Bouquet, t. IX, p. 276. Nous pensons que Gerbert avait été disgracié du vivant d'Othon II. Le duc Henri n'avait pas encore entre les mains le jeune prince, qui ne fut confié à Hoïcon qu'après la paix de Rara, 29 juin 984. Voir Thietm. l. IV., c. 6.

30. — *Rem publicam vestram. — Nostram* nous paraît préférable à

cause de *communi patriæ cognatione*, qui se lit à la fin de la phrase. *Græcus est.* Sa mère était fille de l'empereur Romain le Jeune.

51. — *Reges Francorum filio suo favere dicite.* — *Lotharius et Ludovicus Ottoni Theophaniæ filio favebant, Henricique Bajoariæ ducis molitionibus obsistebant, et non nisi Ottonis patrocinium suscipiendi, summamque potestatem asserendi animo, Virdunum et Godefridum comitem ceperant.* D. Bouq. t. IX, p. 279. Cette note est étrange. Celle de Baluze aux mots *Sub nomine advocationis* l'était encore davantage; mais comme elle est bâtonnée, nous ne la reproduisons pas.

52. — D. Bouquet n'a pas transcrit la lettre 20; Hock la date de Bobio. La mort d'Othon II y est indiquée, *quam fidem filio dominæ meæ Adelaidis servavi, eam matri servabo.* Gerbert est en France, *si nequeo præsens, saltem absens.* Il écrit pendant le carême, qui était cette année du 9 février au 23 mars. M. Wilm. p. 152.

Vignier donne *patrata jam pœnitenti* au lieu de *peccata in pœnitentia.*

Contra dominam meam quæ. — Il faut ajouter *peccavi.*

Quod certe sic confido esse. — *Futurum* vaudrait mieux.

53. — *Phrygii operis.* — Voir Du Cange au mot *Phrygius.* — *Hugo Raimundi.* Ce personnage est inconnu; il devait être voisin d'Aurillac, comme l'indiquent les mots *statum regni vestri.*

Per nostrum G. — C'est peut-être Gerbert dévoué au parti du jeune prince. Voir la lettre 207.

54. — *Quem si ut tyrannum timuimus.* — Ni les Bénédictins ni Baluze ne disent rien sur ces expressions. M. Wilmans pense qu'avant de recourir aux armes, les amis d'Othon III avaient entamé des négociations avec Henri de Bavière, et qu'on avait l'espoir de s'entendre, p. 11.

55, 56, 57. — Ces trois lettres se trouvent dans le manuscrit de la Bibliothèque impériale, n. 11127, f° 62; elles ont échappé à l'attention de M. Bethmann, collaborateur de M. Pertz. D'un autre côté, on dit dans les *Archives*, t. VIII, p. 289, que le manuscrit 463, fonds St-Germain, aujourd'hui 12519, renferme *epistolas Silvestri papæ.* Je les ai cherchées en vain.

Les mots *nepos, neptis* de la lettre 35 ont été, de la part de Baluze, l'occasion d'une foule de tables généalogiques, de conjectures que l'on peut lire dans ses *Notes*, p. 25 et suiv. et p. 212. Enfin les lettres de Jacq. Sirmond et de du Chesne lui ont fait connaître que Thierry était fils du comte Evrard et d'Amalrède, dont la sœur, Mathilde, épousa Henri de Saxe, qui fut Henri-l'Oiseleur. De ce mariage naquirent Othon Ier, Hedwige, mère de Hugues Capet et de Béatrix, Gerberge, mère de Lothaire, roi de France. Baluze ajoute: *Et Karoli ducis Lotharingiæ.* C'est une erreur, Charles était bâtard. Cette généalogie se trouve dans le ch. I de la vie de Thierry par Sigebert de Gemblours, que Leibnitz a publiée le premier dans ses *Script. Rer. Brunswicensium Hanoveræ*, 1707, p. 293. Voir aussi Pertz, *Script.* t. IV, p. 461-483.

Sigebert garde le silence sur la conduite de Thierry pendant l'année 984; l'éloge qu'il fait de ce prélat contraste avec les reproches que lui adresse Charles de Lorraine: *Egentibus et orphanis misericordiæ viscera aperuit; tribulatis consolationis dulcedinem exhibuit..... nunquam eum ab jure ad injustitiam quisquam detraxit....* et plus bas, *cum inter aulicos et imperii consiliarios primus haberetur..... totum se ab activis ad vitam transtulit contemplativam*, c. XXI.

Thietmar flétrit la cupidité de Thierry, l. III, c. 9.

Alpert, moine de St-Symphorien de Metz, parle de la trahison de Thierry dans son *De episcopis Metensibus libellus.*

En 984 Henri de Bavière le gagne. *Oblatis donis eximiis et pluriora cum maxima potestate regni pollicens, electionem et deditionem fecit.... Cum que hoc factum late per populos percresbesceret, prorsus erat nullus summus neque minimus, qui ejus acta non detestaretur.... Magno dolore affectus, domi se continuit et nusquam digrediens transgressionem suam occulte secum miserebatur. Post non multum tempus ægritudine superatus in lethum decidit.* Mign. t. 140, col. 448. Thierry a gouverné l'église de Metz depuis l'an 964 jusqu'au 7 septembre 984.

Ante B. Johannis aram. — Baluze avait d'abord pensé que c'était l'autel du monastère de Saint-Jean-de-Laon. Mais comme le roi résidait dans cette ville, et qu'il n'est pas vraisemblable que cette conjuration eût été faite sous

ses yeux, il a désigné l'église de Saint-Jean *apud villam, quæ dicitur Villaris in diœcesi Cameracensi.*

In nepotem. — Papir. Masson, *Annal.* l. II, p. 205, dit *In impotentem.*

Laudunum... surriperes. — Ce fait n'est pas consigné dans les chroniques du temps. Pagi, t. IV, p. 41, 11e col., et Baluze, *Notes*, le placent en 978, à l'époque de l'invasion de la France par Othon II.

Imperatoriam sororem. — Emma, femme de Lothaire, était fille de Lothaire, roi d'Italie, et d'Adélaïde qui, après la mort de son premier mari, épousa Othon Ier en 951 et donna le jour à Othon II. Emma était donc sœur utérine de cet empereur.

Infamares.... commaculares. — Charles avait accusé, et accusa de nouveau plus tard, la reine Emma d'adultère avec Ascelin ou Adalbéron, qui fut évêque de Laon de 977 à l'an 1030. Le concile de Saint-Macre avait dû s'occuper de cette affaire en 972.

Turpia in Remensem archiepiscopum. — Fait inconnu.

Neptis..... femina..... cum nobilis indolis filio. — Béatrix et son fils Thierry.

56. — *Deque legibus oscitans* ne se comprend pas.

Cornupeta. — Gunzon dit à son adversaire de Saint-Gall : *Sedens in conclavi monasterii cornutum se putat secundum proverbium Aristotelis* :

> Limax in suo conclavi cornupeta sibi videtur,
> Seque putat cursu timidis contendere damis.

Martène. *Ampliss. collec.* t. I, p. 506. — Nous n'avons pas ce proverbe d'Aristote.

Domini tui. — Brower et Papir. Masson ont écrit *mei* dans leurs Annales.

Montes aureos. — Thietmar lui reproche sa vénalité dans l'affaire de Giseler, lib. III, c. 8.

DEPUIS LA RUPTURE DE LOTHAIRE AVEC OTHON III JUSQU'A LA PAIX DE WORMS (19 OCTOBRE 984).

[Lettres 38-69].

38. — Gerbert pousse un cri d'alarme ; il dénonce l'alliance de Lothaire avec le duc de Bavière. De tous les auteurs contemporains, Richer est le seul qui ait dit quelques mots de ce fait important. Liv. III, c. 97, 98.

39. — Cette lettre est attribuée par M. Wilmans à l'archevêque de Reims; d'après D. Bouquet et Baluze, elle est d'Adalbéron de Verdun. En effet, Saint-Paul-hors-les-Murs est à Verdun, et Reims n'est pas menacé par les ennemis. Richer dit que la ville de Verdun a été assiégée et prise deux fois par Lothaire. M. Wilmans accumule toutes les difficultés de l'entreprise, et conclut que le récit de l'historien est inexact. M. Pertz ajourne le second siége à l'année suivante.

Les lettres de Gerbert nous paraissent trancher la difficulté. Lorsque Adalbéron a été nommé évêque de Verdun, cette ville appartenait à Othon III (Lett. 49, 30). Dans la lettre 39, Lothaire ordonne à Adalbéron de détruire l'enceinte de Saint-Paul, de veiller à la garde de la place. Il en est donc le maître, et l'on voit (let. 43) qu'Adalbéron lui a prêté serment de fidélité. L'évêque répond au roi qu'il y a autour de la ville des postes plus avantageux pour les *ennemis* que le monastère de Saint-Paul. Ces ennemis ne peuvent être que les Allemands, qui veulent reprendre la place occupée par les soldats de Lothaire. La haine que le roi conserva toujours contre l'évêque de Verdun prouve qu'il en avait été trahi, et cette trahison ne s'explique que par les deux siéges que Richer a racontés en exagérant sans doute les difficultés de l'entreprise. Cet historien a les défauts des rhéteurs ; mais il nous semble que MM. Wilmans et Büdinger l'ont traité avec sévérité.

40. — D. Bouquet place cette lettre en 983 ; M. Wilmans pense qu'elle convient mieux en 986, après la mort de Lothaire. L'indignation de Gerbert nous paraît plus naturelle en 984, après la reddition de Verdun, que deux ans plus tard, au moment où des négociations devaient donner la liberté aux captifs et céder les conquêtes de la France à l'Allemagne.

41. — *Cum fortuna Franciæ proficiat actu et opere.* Allusion aux succès de Lothaire dans la Belgique, après la prise de Verdun ; cette lettre est fort obscure.

42. — *Ad imperatricem Theophaniam.* — Baluze, 984 ; D. Bouquet, 985 ; M. Hoch, de 984 à 986 ; M. Wilmans, 987, à la fin du règne de Louis V. Richer, dit M. Wilmans, raconte que Hugues Capet fit tomber, après la mort de Louis, une accusation dirigée contre l'archevêque de Reims pour avoir favorisé l'invasion d'Othon II, *Hist.*, l. IV, c. 5-7. Dans la lettre 42 (XC), Adalbéron parle de cette accusation : *Interserebant antiquam benevolentiam divi augusti Ottonis circa nos nostrumque familiare obsequium :* puis ce prélat ajoute : VI *cal. april., conventus Francorum indictus est, ibique crimine infidelitatis pulsabimur.* Ainsi, conclut M. Wilmans, nous sommes en droit de ne placer cette lettre qu'au commencement de l'année 987, car, au mois de mars 986, les rapports étaient excellents entre les cours de France et d'Allemagne, entre Louis V et l'archevêque de Reims.

Les lettres 42, 112 (XC, XCI), continue le critique allemand, sont étroitement liées ; dans la première, Adalbéron, en informant l'impératrice de sa citation devant une assemblée des seigneurs, disait que, si le procès avait lieu, Régnier et Gerbert ne pourraient pas se rendre auprès d'elle, à Nimègue, comme elle en avait exprimé le désir. Le procès n'eut pas lieu à cause de la mort du roi, et la lettre 112 (XCI) prouve que Gerbert fit le voyage projeté. Il écrit de Nimègue : *Cum... nec satis sciam utrum exercitum, ante autumnum, in Italiam deducam, an in Germania demoremur.* Il est auprès de l'impératrice *domina Theophania...* VIII *cal. april. proficisci me secum jubet.* Enfin, on lit dans Böhmer, n° 647-649, que Théophanie était à Andernach le 18 février 987, à Nimègue le 27 février, et le 20 mai seulement à Alstet. Par conséquent, tout paraît concourir pour confirmer l'opinion énoncée.

Il résulte pour nous de la correspondance de Gerbert et du récit de Richer, que deux procès ont été intentés à l'archevêque de Reims, l'un par Lothaire, l'autre par son fils. Le premier doit être jugé le 27 *mars* 984, le second le 21 *mai* 987.

Le crime d'Adalbéron aux yeux de Lothaire est d'avoir ordonné son neveu prêtre, d'avoir favorisé sa nomination à l'évêché de Reims sans son autorisation. Les rapports intimes de l'archevêque avec la cour d'Allemagne, sa connivence avec Othon II, quand ce prince envahit la France en 978, lui sont reprochés par Louis V. Les motifs et la date des deux procès sont donc très-différents. Le premier procès s'explique aisément par la conduite de l'évêque de Verdun au second siége de sa métropole (let. 39), par ses menées pour empêcher les progrès des armes du roi (let. 41), par l'indignation qu'en avait conçue Lothaire, qui insistera, dans le courant d'octobre 984, pour faire casser sa nomination (let. 69), et qui ne permettra pas, de son vivant, que l'évêque Adalbéron rentre dans Verdun (lett. 98, 101).

Adalbéron est très-effrayé de ce procès (lett. 42, 45, 48); il comparaît devant ses juges (let. 49-50. Il parle de Lothaire comme si ce prince était sur le trône; il ne s'excuse que de l'ordination de son neveu, du dimissoire qu'il lui a donné pour passer dans un autre diocèse.

Ces détails ne suffisent-ils pas pour prouver que le procès dont il est question dans Gerbert n'est pas celui dont parle Richer? Les craintes d'Adaldéron sur ces poursuites, sur leurs conséquences (lett. 42, 45, 49), ne se comprendraient pas avec un prince tel que Louis V, traité avec tant de dédain par Gerbert dans ses lettres à l'abbé Gérauld et à son successeur Raymond (92, 112). Elles s'expliquent fort bien sous le roi Lothaire, qui ne manquait ni d'intelligence, ni d'énergie.

Nous essaierons de montrer plus tard que la lettre 112 n'a aucun rapport avec la lettre 42, que la paix de Montfaucon et de Remiront se fit en 986 et non pas en 987, et que, par conséquent, Godefroi était libre à l'époque où M. Wilmans pense qu'Adalbéron songeait à réclamer sa liberté. A notre avis, la lettre 52 correspond à la lettre 42. Dans celle-ci, Adalbéron avait dit: « Si le procès a lieu, Régnier et Gerbert ne pourront pas aller auprès de vous » à Nimègue, comme vous le demandez..... Nous verrons, le II des calendes » de mars, Eudes et Héribert pour essayer de rendre mon frère à votre ser- » vice. » — Gerbert écrit à l'impératrice, lettre 52, que c'est la Divinité qui l'a empêché de se rendre auprès d'elle, comme elle le désirait, car le IX des calendes d'avril, il s'est entretenu avec les comtes prisonniers.

Les deux lettres ne se suivent-elles pas ? La 52e ne donne-t-elle pas l'explication des faits énoncés dans la 42e ? Les dates sont très-rapprochées ; et l'on comprend qu'Adalbéron, détourné par quelque motif de son voyage auprès d'Eudes et d'Héribert, ait été remplacé par son secrétaire.

Nous prévoyons une objection : Thietmar dit que les deux impératrices vinrent, pour conclure la paix à Rara, de la ville de Pavie, où elles étaient restées depuis la mort d'Othon II. Mais Thietmar est très-incomplet pour cette période ; il ne dit rien des rapports de l'Allemagne et de la France, ni des guerres contre les Slaves, sous le prétexte que *puerilia non est opus numerare, longumque videtur quæ pro prudentibus is (Otto) effecerit consiliatoribus enarrare;* l. IV, c. 8 ; il a donc pu commettre une erreur ; tandis que les lettres de Gerbert forment, pour ainsi dire, un journal ; du n° 42 au n° 49, elles se rapportent à la captivité des seigneurs lorrains, et elles ont été écrites dans la seconde quinzaine du mois de mars.

VI. *cal. april. conventus.* — Mabillon renvoie ce procès à l'Assemblée de Compiègne, 986, après la mort de Lothaire. *Annal. Bened.* t. IV, p. 54. Il s'appuie sur la lettre 96 de Gerbert, où l'on s'occupe de préparer la paix de Montfaucon. Il est difficile d'allier ce procès avec les intentions pacifiques des conseillers du jeune roi Louis V.

Renierus. — *Renierus abbas*, dit Baluze, *Notes.* Il renvoie aux lettres 64, 65. Nous pensons que c'est Régnier, vidame de Reims.

Ottonem, Heribertum. — *Herbertus Trecensis comes et Otto seu Odo comes filius Tedbaldi, cognomento Tricatoris, comitis Carnutensis et Blesensis.* D. Bouq. t. IX, p. 275. — Thibault-le-Tricheur avait épousé Leutgarde, née du mariage d'Héribert II avec Hildebrande, fille de Robert, comte de Paris, et veuve de Guillaume de Normandie. Eudes, issu de cette union, était donc par sa mère cousin-germain d'Héribert III. D'un autre côté, on lit dans Richer, l. III, c. 100, que Lothaire s'était emparé de Verdun, avec le secours d'Eudes et d'Héribert, qu'il avait gagnés en leur abandonnant l'héritage de leur oncle paternel, *eorum patrui*, mort sans enfant peu de temps auparavant.

On pourrait expliquer ce récit de Richer avec la *table généalogique corrigée* des comtes de Vermandois, Marlot, *Hist. de Reims*, t. II, p. 709, d'après

laquelle, Albert I, comte de Vermandois, fils d'Herbert II, eut deux fils, Herbert III, comte de Vermandois, et Eudes. Un de leurs oncles, Herbert, comte de Meaux et de Troyes, mourut sans enfants. Ce serait ce *patruus* dont Héribert III et Eudes s'étaient partagé la succession avec l'agrément de Lothaire. Mais Gerbert tranche la question dans la lettre 65 où il déclare que Eudes est fils du comte Thibault.

43. — *Pro solo imperio domini mei.* — *Ottonis III imperatoris.* Baluze, *Notes.* C'est de Lothaire qu'il s'agit, comme on le voit dans la lettre 47.

44. — D. Bouquet date cette lettre et les suivantes de l'an 985, parce qu'il a retardé jusqu'à cette année la prise de Verdun.

Mathildi comitissæ. — Elle était fille de Hérimann ou Hermann, duc de Saxe. Elle eut de son mariage avec Godefroi : 1°. Adalbéron, évêque de Verdun ; 2°. Frédéric qui se fit religieux à Saint-Vannes de Verdun, l'an 1000; 3°. Hermann ou Hécilon, comte de Darbourg, père de Godefroi, de Grégoire, archidiacre de Liége, et d'Odilie, qui fut abbesse de Sainte-Odile; Hermann prendra aussi l'habit religieux à Saint-Vannes ; 4°. Godefroi II, duc de la Basse-Lorraine et comte de Verdun, en 1103, après la mort d'Othon, fils de Charles de Lorraine, bâtard de Louis-d'Outre-Mer ; 5°. Gothelon ou Gozilon, qui succéda à son frère Godefroi dans la Basse-Lorraine. D. Calm. *Hist. eccl. et civ. de Lorr.* t. I, Preuv. col. 203.

45. — *Adalberoni vocato episcopo.* — *Adalbero tandem episcopus consecratus est* III *nonas januarii anno* 986. D. Bouq. t. IX, p. 282. C'est une erreur de deux années. Le mot *vocato* prouve qu'Adalbéron n'avait que le titre d'évêque, Lothaire l'ayant chassé de la ville la seconde fois qu'il s'en était emparé.

46. — *Sigifrido Sigifridi comitis filio.* — Le comte Sigefroi, tige des ducs de Luxembourg, est oncle paternel de Godefroi et d'Adalbéron de Reims. L'abbaye de Saint-Maximin, dont il était l'avoué, lui avait donné le château de Luxembourg, *Lucilinburhut*, en échange de quelques terres. Brower nous apprend dans ses *Antiquitates et Annales Trevirenses*, t. I, p. 481, que le tombeau de ce seigneur fut découvert dans la seconde moitié du

xviie siècle. Ode, sœur de Sigefroi, épousa Adalbert d'Alsace, tige de la maison de Lorraine. D. Calm. *Hist. eccl. et civ. de Lorr.* i. ccxv. M. Wilmans fait, par erreur, Sigefroi fils de Godefroi.

Ad flumen Matronam. — A Meaux ou à Château-Thierry.

Ottonis et Heriberti. — *Comitum Burgundiæ et Trecarum, ut opinor.* Bal. *Notes.* — Othon, duc de Bourgogne, frère de Hugues Capet, était mort en 965. Il est vrai que Frodoard l'appelle Oddo, et qu'il donne le nom d'Otto à son frère plus connu sous le nom de Henri. Ce dernier prince ne paraît pas dans ces affaires.

47. — *Se potius quam sua amaverint.* — Germanicus mourant dit de même dans Tacite : *Si me potius quam*, etc. Baluze, *Notes.*

48, 49, 50. — M. Wilmans, qui n'admet pas le procès d'Adalbéron sous Lothaire, cite ces lettres sans faire d'observations.

Dono alterius regis episcopatum. — *Crimen ergo est episcopatum ab alio rege accipere quam ab eo qui civitatem possidet, tametsi jus regnantium sit ambiguum.* Baluze, *Notes.*

51. — *Innominato.* — *Innominatus non videtur alter a Sigifrido comitis filio.* D. Bouq. t. x. Rapprocher cette lettre de la 46e.

52. — Nous savons par le moine Alpert que la conduite de l'évêque de Metz envers Othon III avait été si fortement blâmée par tout le monde, qu'il ne sortait plus de son palais. Cette lettre nous fait penser qu'il s'était réconcilié avec les amis de ce prince. S'il n'en était pas ainsi, Gerbert ne lui aurait pas montré autant de satisfaction de l'échec d'Henri de Bavière; il n'aurait pas appelé *bandits* les soldats du roi de France, qui favorisait ses prétentions. Sigebert ne dit pas un mot de la conduite de l'évêque pendant la guerre civile. M. Wilmans croit qu'il n'abandonna pas le parti du rebelle; p. 25.

Episcopus Laudunensis Adalbero. M. Wilmans le compte au nombre des prisonniers faits à Verdun, pag. 14, *Not.* 1 et p. 24.

Ni Richer ni aucun auteur contemporain ne parle de ce fait, qui les aurait frappés. L'erreur de M. Wilmans s'explique par la ponctuation défectueuse

du texte de du Chesne et par le mot *adfuit*, que nous avons proposé de corriger par *adfuere*.

Reinharius, *Renierus*, dans la lettre suivante, est le fils de Régnier au long cou, comte de Hainaut. Il a épousé Heswide, fille de Hugues Capet; son frère Lambert est gendre de Charles de Lorraine.

Gibewinus. — Il y a deux Gibuin, l'oncle et le neveu, qui se succédèrent dans l'évêché de Châlons. Le premier mourut dans un âge très-avancé, avec une réputation de sainteté, vers l'an 996. Le neveu, dont il est sans doute ici question, était fort ambitieux. Nous le retrouverons dans la lettre 200.

Gocilon, Bardas, sont frères de l'évêque de Laon et parents de Godefroi de Lorraine.

53. — On ne sait pas à qui est adressée cette lettre, postérieure au 18 juin 984. *Adversis tractari* ne se comprend pas.

Finis Theodorici. — Nous ne connaissons pas, à cette époque, d'autre seigneur puissant de ce nom que le comte de Hollande, père de l'archevêque de Trèves, et le duc de la Haute-Lorraine, fils de Béatrix. Richer appelle le prisonnier *Belgicæ dux Theodoricus*. *Hist.* l. III, c. 103. C'est donc le neveu de Hugues; ce que semblent confirmer ces mots de Gerbert : *Finis Theodorici ducis Hugonem ducem respicit*. Toutefois, il nous paraît singulier que Gerbert, qui s'occupe avec tant d'intérêt des prisonniers lorrains, ne dise rien du fils de Béatrix, du neveu de Hugues Capet, qu'on ne parle pas de sa captivité dans la vie de son frère Adalbéron, évêque de Metz.

Ottonem Heribertus. — Il doit y avoir une lacune dans le texte, à moins de lire *Heribertum*.

Les lettres 54-60 sont des lettres particulières. Rien n'indique leur date précise. La satisfaction, les espérances manifestées par Gerbert me font penser qu'elles se rapportent à la première année de son retour à Reims, lorsque le triomphe du parti d'Othon lui permettait de voir son zèle récompensé.

54. — *Adsoni*. — Adson, abbé de Montier-en-Der, dans le diocèse de Châlons, en 968, mourut sur mer, le XVIII des calendes de juillet 992, pendant un pèlerinage à Jérusalem. Voir dans le t. VI de l'*Histoire littéraire* la liste de ses ouvrages.

Egredere de Ur Chaldæorum. — Allusion à un fait qui nous échappe. D. Bouquet ne cite pas cette lettre. M. Wilmans la place en 986, sans en donner le motif.

55. — *Bonifilio Gerundensi episcopo.* — Le nom de Bonifilius ne se trouve ni dans la *Marca Hispanica* de Baluze ni dans l'*España Sagrada* de Florez, parmi les évêques de Girone. Il y a, dit M. Büdinger, entre la mort du comte Miron, qui a occupé ce siége jusqu'au mois de mars 984, et l'avénement de Godemar III, désigné comme son successeur, une lacune d'environ une année, qui peut avoir été remplie par Bonifilius. La courte durée de son épiscopat expliquerait pourquoi nous n'avons que cette seule lettre de Gerbert à ce prélat, son ami. — D. Bouquet l'a omise. M. Hock la date de Bobio, ce que ne permettent pas les mots : *Ottone jam non superstite.*

Joseph sapiens. — Ce Joseph et son Traité de la multiplication et de la division des nombres sont inconnus. M. Hock, trompé, ainsi que Fabricius et Pez, par un manuscrit de Munich, dont nous parlerons plus bas, pense que Joseph a été le maître de Gerbert. M. Gfrörer le répète. Peut-être, dit M. Büdinger, ce Joseph est-il Joseph Ben-Omar Algiaheri, qui est mort vers l'an 1003, dans un âge fort avancé, après avoir consacré trente années à la confection de tables astronomiques. Sa longévité aurait, en effet, été fort grande, réplique M. Th. H. Martin, puisque soixante ans environ avant sa mort il avait mérité le titre de *Sapiens*. En outre, s'il était Arabe, il aurait écrit dans sa langue maternelle, et Gerbert demanderait la traduction et non le texte de l'ouvrage. M. Chasles croit que c'était un auteur chrétien de la Marche d'Espagne.

56, 57. — Ecrites de Bobio, d'après M. Hock; de Reims, avant le mois de mars 984, d'après M. Wilmans.

59. — *Nithardo.* — Nithard était abbé de Methloc, dans le diocèse de Trèves, à quatre milles de cette ville, sur la Sarre.

60. — *Lupito.* — C'était un abbé, dit M. Hock, qui n'en donne pas de preuve. — Si Gerbert lui demande la traduction d'un traité d'astronomie, écrit sans doute en arabe, c'est parce qu'il ne doit pas connaître cette langue. Il n'a donc pas suivi les leçons des professeurs de Cordoue.

61. — *Roberto.* — Ce Robert est peut-être le haut fonctionnaire du Saint-Siége, sous Sylvestre II, qui paraît l'an 1000 à la cour de l'empereur Othon III, à Ratisbonne. Büdinger, p. 69. L'époque du voyage de Gerbert à Pavie n'est pas connue.

62. — *Domino meo Ottoni.* — La copie Barberini porte D. M. O. et, à la marge, *O. Cæs., id est Octavi Cæsar.* MM. Hock et Wilmans classent cette lettre après la mort du roi Lothaire. D. Bouquet l'a omise. — Gerbert rappelle ses services et l'oubli de la cour en des termes trop vifs pour qu'elle ne suive pas de près la paix de Rara, où l'on avait négligé de le récompenser.

63. — *Conturbatio regnorum.* — Gerbert ne désigne-t-il pas la guerre de la France et de l'Allemagne, la révolte d'Henri, terminées par la paix de Rara ?

Abbicomitem. — Nous avons déjà parlé de Hugues, abbi-comes.

Sagum lineum operosum vobis mittit sicut olim, etc. — Voir la lettre 53.

Libellum a Joseph hispano editum... — Voir lettre 55. Guarinus avait sans doute répondu qu'il l'avait laissé à Aurillac. Lire l'*Excurs* de M. Büdinger sur Guarinus et sur ses nombreux voyages, pp. 22-25.

64. — La duchesse Béatrix s'est occupée avec activité d'empêcher la reprise des hostilités entre Henri de Bavière et Othon III, après la paix de Rara.

Liberis, amicis. — Béatrix désirait l'évêché de Metz pour son fils cadet Adalbéron, et la liberté pour l'aîné, Thierry, prisonnier de Lothaire, roi de France. Gerbert a écrit cette lettre après la mort de l'évêque de Metz, 7 septembre 984, dit M. Wilmans. Rien ne l'indique ; nous la croyons antérieure à cette époque. Si l'évêque de Metz était mort, Gerbert le laisserait entrevoir.

Apud ducem Hugonem. — Tenebat ergo tunc Adalbero partes regis Francorum? Baluze, *Notes.*

Meing. Menig. — Is ipse fortassis qui postea fuit abbas Corbeiensis et mortuus est anno 987. *De eo forte mentio apud Fulbert., epist.* 21. — *Meginrodus monachus Hirsaug. ann.* 967. Mais Gerbert ne se mesloit pas encore des affaires de ces peuples-là. Baluze, *Notes.*

65. — *Abbati Rai. — Ratoldi Corbeiensis, qui obiit anno* 986*? Sed*

nominatur Rainerus infra. Itaque diversus est ab abbate Corbeiensi. Baluze, *Notes.*

Rainerus abbas erat Trudonensis. D. Bouquet, t. IX, p. 282. *An sit Rainerus abbas S. Trudonis, aliis æstimandum relinquo.* Mabill. *Annal.* t. III, p. 605. Ce n'est pas possible, l'abbé de Saint-Tron était mort en 970.

Affabilitate paterna. — *Ironice loquitur.* Annal. *ibid.*

66. — An. 985, D. Bouquet; 984, pendant les négociations pour la paix de Worms, dit M. Wilmans. Nous partageons son avis. La phrase *quod vestris vi ereptum est restituetur* nous autorise à le croire.

Metis colloquium dominarum. — *Imperatricum fortassis Adelaïdis et Theophaniæ.* Il faut voir si Gerberge estoit encore vivante. *Fieri debebat apud Verdunum.* Baluze, *Notes.* Gerberge était morte depuis longtemps. S'il devait y avoir une conférence de dames, la femme d'Henri de Bavière, fille de Conrad, roi de Bourgogne, et nièce d'Adélaïde, pouvait s'y trouver. — Ne faudrait-il pas lire *dominorum* avec du Chesne? Dans la lettre suivante, Adalbéron nous apprend que le duc Henri s'est seul présenté. La conférence paraît ajournée; il demande *qui principum eo venturi sint.*

Il ne faut pas confondre, comme le fait Baluze, la réunion de Verdun avec celle de Metz. Dans la première devait s'agiter la question de la paix entre la cour et Henri; dans la seconde, *lettre* 69, on eût voulu machiner quelque complot contre le roi Othon III.

Si relictum ut institutum est..... privata docebunt tempora. — Ce n'est pas clair.

68. — M. Wilmans trouve que les lettres 45, 68, 122 (LIV, LV, LVI), s'enchaînent et qu'elles sont antérieures à la paix de Rara. Il nous semble qu'elles n'ont aucun rapport entre elles. Adalbéron manifeste dans la lettre 45 de grandes inquiétudes à cause de la colère du roi de France et de la trahison de l'évêque de Verdun, son neveu; il regrette dans celle-ci d'ignorer les négociations pour la paix de Worms; il annonce dans la lettre 122 qu'il fera conduire à Mouzon le moine Gozbert, le premier jour des Rogations.

Eadem putares non sentire. — *Nos* offrirait un sens plus clair.

Dux Henricus. C'est le duc de Bavière. D. Calmet le prend pour Henri de Bourgogne. *Hist. eccl. et civ. de Lorr.* t. I, col. 971.

Vestræ matris ac reginæ. — La reine Emma. Voir la lettre 90. Ecbert était dévoué au parti du duc de Bavière que soutenait le roi de France. *Matris, reginæ*, sont des titres d'honneur donnés à la princesse. Voir M. Wilmans, p. 215.

Quidve animi in eo sit, est fort obscur.

69. — Nous plaçons, avec M. Wilmans, cette lettre entre le 19 octobre 984, où la paix fut conclue à Worms, et le 28 décembre, où Adalbéron, fils de Béatrix, fut intronisé sur le siége de Metz. Voir la vie de cet évêque par le moine Constantin. Migne, t. 139, col. 1555 et suivantes.

DEPUIS LA PAIX DE WORMS JUSQU'A LA MORT DE LOTHAIRE (19 Octobre 984 – 2 Mars 986).

[Lettres 70-88].

La paix de Worms n'a pas changé la position de Gerbert; il n'a rien à espérer de la cour d'Allemagne, il songe à se réconcilier avec les moines de Bobio, à reprendre la direction de leurs âmes. Les lettres 70-75 préparent son retour; les lettres 76, 77, 78 nous montrent qu'il a fait un voyage en Italie, qu'il a visité ses frères. Ce voyage ne peut pas être placé dans le courant de l'année 984; Gerbert était trop occupé des affaires de France et d'Allemagne, et les lettres 72, 75 prouvent qu'il avait quitté Bobio depuis plus d'une année quand il a tenté d'y revenir. En 986, les événements, qui suivront la mort de Lothaire, ne lui permettront pas de l'entreprendre; nous pensons que c'est en 985 qu'il a franchi les Alpes. La lettre 76 est écrite de Mantoue; il nous apprend dans la lettre 77 qu'il a été témoin à Rome de grands troubles, et il demande à son ami Etienne, diacre de cette église, quel est l'évêque qui la gouverne. Or, en 985, Othon III a confirmé les priviléges de l'église de Mantoue; il devait être dans cette ville, quoique Ughelli ne le dise pas, et sa présence aura attiré Gerbert qu'Adalbéron avait chargé de quelques affaires, peut-être auprès de ce prince. La même année, meurt dans

le mois de juillet le cruel Boniface VII, dont la mort fut accompagnée de désordres, qui excitent les sentiments d'horreur exprimés dans la lettre 77.

70. — M. Hock place cette lettre avant la mort de Lothaire, M. Wilmans après sa mort. Gerbert remercie le marquis de Toscane de ne l'avoir pas oublié; il le prie de veiller aux intérêts de Saint-Colomban. N'a-t-il pas écrit vers l'époque où il songe à rentrer dans son monastère, c'est-à-dire à la fin de 984 ou au commencement de 985?

71. — MM. Hock et Wilmans datent cette lettre de Bobio. — Les consolations, les conseils donnés par Gerbert prouvent qu'il est absent, que Pétroald l'a remplacé, que les moines refusent d'écouter sa voix.

72, 73. — M. Hock, 984; M. Wilmans avant le 16 mars 984. — Les phrases *Unius anni tria diversa imperia... Colla tyrannis sponte subdidistis*, attestent qu'il s'est écoulé au moins une année depuis le départ de Gerbert.

74. — M. Hock, 984-986; M. Wilmans après la mort de Lothaire. Nous pensons que cette lettre est des premiers mois de l'année 985; la dure expérience d'une année, les habiles négociations de l'abbé ont préparé les esprits à la concorde.

Utriusque ordinis. — *Clericalis scilicet et laïcalis. Annal. Bened.* t. III, p. 571.

75. — MM. Hock et Wilmans, 988-991. Rien n'indique sa date précise. Il y avait plus d'une année que Gerbert était éloigné de Bobio, *præterita æstate;* les consciences timorées le consultaient, *mea licentia utere.* Il se sert des mêmes expressions dans la lettre 71; une absence de cinq ou six années aurait affaibli les scrupules.

Spirituali abbati. — Gerbert nous laisse entendre qu'un laïque s'était mis à la tête du monastère, comme on en trouve de nombreux exemples.

76. — D. Bouquet, 972; M. Hock, avant 982; M. Wilmans, 983; M. Cantor, 982. *Mathematische Beiträge*, etc. p. 183. *Gerbertum ab Adalberone Romam missum fuisse pro Mosomensis cœnobii nova institutione suspicatur Mabillonius.* D. Bouq. t. x, p. 274.

Mantuæ. — Forte an. 985, *quo Otto* III *imperator concessit privilegium ecclesiæ Mantuanæ.* Baluze, *Notes.* — Nous pensons que Gerbert fit en effet ce voyage en 985. Othon III n'était pas encore empereur. Ughelli, *Ital. sacr.* t. 1, col. 930, donne l'analyse des priviléges accordés cette année à l'évêque de Mantoue, mais il ne dit pas en quel lieu, ni dans quel mois cette charte a été concédée.

Præsens melius explicabo verbis quam absens scriptis. — L'absence de Gerbert n'était donc que temporaire; il résidait à Reims.

Claves librorum. — M. Wilmans pense qu'il est question de clés pour déchiffrer les lettres écrites en caractères convenus avec les correspondants. Il s'appuie sur cette phrase de la lettre 59 : *Epistola vestri nominis, ignota impressione, signis incognitis, nobis mœrorem pertulit.* Il trouve en rapprochant les lettres 140 et 159 que les caractères D. Q. V. M. H. E. désignent l'impératrice Théophanie.

On peut d'abord se demander si ces caractères étaient les mêmes dans les anciens manuscrits. Celui de Leyde ne les donne pas. Baluze en possédait un qui avait des signes inconnus, et il interprète par *dominam quondam vestram matrem Hemmæ* ce que M. Wilmans traduit *Theophaniam.* — La phrase de la lettre 59 ne veut-elle pas dire simplement qu'Adalbéron n'avait pas reconnu dans la lettre de Lothaire le sceau de ce prince, ni l'écriture de son secrétaire habituel?

Il répondait à sa lettre; il l'avait donc comprise? D'ailleurs, il n'était pas nécessaire que le roi eût recours à des signes mystérieux pour ordonner à l'évêque de Verdun de renverser le mur d'enceinte d'un monastère et de veiller à la défense de la place. S'il eût été question de clés de cette espèce, Gerbert les aurait-il désignées par *claves librorum*, et eût-il parlé de serrures dans la même phrase?

Enfin si Gerbert voulait dire qu'il n'avait pas écrit en chiffres, parce que l'usage en était commun, que tout le monde se servait de cette espèce de *serrures* et pouvait les ouvrir, on en trouverait de nombreux exemples dans les manuscrits du xe siècle et du xie; il serait facile de les deviner. Il me semble plus naturel de penser qu'il s'agit de clés qui ouvraient les serrures dont les livres de quelque valeur étaient garnis pendant le moyen âge.

M. Léopold Delisle, que j'ai consulté sur cette question, m'a fait l'honneur de me répondre : « Je ne sais pas si vous pourriez établir que l'usage de fermer les livres avec des serrures remonte jusqu'au temps de Gerbert.

» Quant à la lettre 59, il est bien possible que le cachet dont parle Adalbéron ait représenté le monogramme de son correspondant, et nous savons par des textes anciens (notamment par ceux que M. Edm. Le Blant a produits dans la discussion à laquelle a donné lieu l'anneau attribué à sainte Radegonde), nous savons, dis-je, que ces monogrammes étaient souvent indéchiffrables et qu'ils embarrassaient ceux qui recevaient des lettres cachetées avec des empreintes de cette espèce. »

Reperimus. — Je crois ma correction *reperiemus* mauvaise. Peut-être faut-il traduire : Procurez-nous, pour la copier, l'histoire de J. César, que possède le seigneur Azon, abbé de Montier-en-Der, afin que vous ayez les livres que nous possédons et que vous espériez ceux que nous avons trouvés ensuite (depuis que nous sommes en Italie), savoir : huit volumes de Boèce sur l'astronomie, avec de très-beaux volumes de figures de géométrie et d'autres volumes non moins admirables, si nous les trouvons. — Pour exciter le zèle d'Adalbéron, Gerbert lui fait deux promesses, l'une positive, l'autre hypothétique.

L'autorité de Boèce était immense dans le moyen âge, ses œuvres étaient fort recherchées. Cassiodore fait l'énumération de la plupart de ses travaux scientifiques dans la 45e lettre du 1er liv. de sa correspondance. *Translationibus enim tuis Pythagoras musicus, Ptolemæus astronomus leguntur Itali. Nicomachus arithmeticus, geometricus Euclides audiuntur Ausoniis. Plato theologus, Aristoteles logicus quirinali voce disceptant. Mechanicum etiam Archimedem latialem Siculis reddidisti. Et quascumque disciplinas vel artes fœcunda Græcia per singulos viros edidit, te uno auctore, patrio sermone Roma suscepit.*

La théologie d'après Platon, la mécanique d'après Archimède, l'astronomie d'après Ptolémée sont perdues. Les VIII volumes de l'astronomie étaient sans doute un résumé étendu des XIII livres de la *grande composition* de Ptolémée, dit M. Th. Henri Martin, doyen de la Faculté des Lettres de Rennes, *Les signes numéraux et l'Arithmétique chez les peuples de l'antiquité et du*

moyen âge. C'est l'examen critique fort savant de l'ouvrage de M. Cantor. *Mathematische Beiträge zum Culturleben der Völker*, que nous avons sous les yeux. M. Friedlein, *Gerbert, die Geometrie des Boethius und die indischen Ziffern*, p. 11-13, conteste que Boèce soit l'auteur de la géométrie qui porte son nom. M. Cantor en maintient l'authenticité, p. 185, 186, en s'appuyant sur les raisons qu'avait déjà données M. Th. Henri Martin, *Histoire de l'Arithmétique*, p. 7, 8.

M. Charles Jourdain, membre de l'Institut, a combattu avec succès la tradition qui fait Boèce, chrétien. *De l'Origine des traditions sur le christianisme de Boèce. Mémoire des savants étrangers, Acad. des Inscript. et Belles-Lettres*, t. VI.

Il attribue à un moine du même nom, qui habitait plus tard la Sicile, les ouvrages théologiques publiés parmi les œuvres de l'auteur du traité *de Consolatione philosophiæ*. MM. Cantor et H. Martin partagent cette opinion, qu'avait soutenue Hand, art. *Boèce* dans l'*Encyclopédie* d'Ersch et Gruber, et que repoussent Bœhir, *Geschichte der rœmischen Literatur*, et Baur, *De Boethio christianæ theologiæ assertore.* Voir *les Signes numéraux* de M. Th. H. Martin, p. 45, n. 7.

77. — *Stephano.* — Il est question d'Etienne dans la première lettre de Gerbert. On lit dans un bref, *Marca Hispanica*, t. I, c. 936, *scriptum per manum Stephani, regionarii et scrinarii sedis apostolicæ*, ce qui fait penser à M. Büdinger qu'il était secrétaire du pape Jean XV.

In quo nunc statu Roma est. — Allusions aux troubles qui ont accompagné la mort de Boniface VII, vers le mois de juillet 985. Voir sur la chronologie des Papes sous Othon III l'*Excurs V* de M. Wilmans, p. 207.

Guidonem Suessonicum comitem. — Mabillon se demande si ce ne serait pas le comte Bérold. *Vet. Anal.* p. 567.

78. — *Rainardo monacho.* — Gerbert a écrit cette lettre après son retour d'Italie, en 985, *postquam à te degressus sum.* M. Hock la date de 988 à 991.

79-80. — Rien n'indique leur date. Peut-être, dit M. Wilmans, devait-on s'occuper au synode de Sainte-Marie de l'affaire d'Arnulfe. Gerbert apprend à Wilderode, let. 193, qu'il fut condamné dans une assemblée d'évêques peu

de temps avant la mort d'Adalbéron. — La lettre 80 serait alors de la fin de l'année 989. Nous la plaçons en 985 avec P. de Laland, D. Bouquet, Mansi. La trahison d'Arnulfe avait des conséquenses trop graves pour qu'on n'eût pas inséré son nom dans la convocation du concile où l'on devait le juger.

81. — D. Bouquet, 986; M. Hock, 986-988; M. Wilmans, après la mort de Lothaire.

Je la crois antérieure à la mort de ce prince. Adalbéron se plaint de la fortune, *si se infida retorserit fortuna*, qui lui fut favorable pendant les premiers temps du règne de Louis V.

82. — D. Bouquet, 987; Mansi, 985; M. Hock, 986-988; M. Wilmans, 987; date incertaine, nous suivons Mansi. — Rothard a gouverné l'église de Cambrai de 977 à 994. On ne sait pas quel est ce B. ou Bal. qu'il a excommunié. Ce n'est pas Baudouin, comte de Flandre, comme le dit M. Hock; ce seigneur serait désigné par son titre; il n'a succédé à son père, Arnould II, qu'en 988, et l'on ne voit pas qu'il ait renvoyé sa femme.

83. — D. Bouquet, 987; M. Hock, 988-991; M. Wilmans, 988. — Date incertaine.

84. — D. Bouquet, 979; M. Hock, 984-986; M. Wilmans, 984. — On ne connaît ni l'époque ni les causes des démêlés de l'évêque de Paris avec l'abbé Gualon, ce qui jette de l'incertitude sur la date de cette lettre.

Ex dissensione episcopi Parisiensi. — Elysiardus, Baluze, *Notes.* — *In brevi chronico ad cyclos paschales, in anno 979, notatur Gualo abbas Sancti-Germani Parisiensis, quo tempore Hugo, comes Parisiorum, qui hanc abbatiam cum Dionysiana post patrem hactenus habuerat, abbatem utique regularem instituendum curavit. Non multo post inter Rainaldum, episcopum Parisiensium, et Gualonem abbatem orta est dissensio, haud dubie ex immunitate monasterii, quam forte Hugonis comitis et abbatis tempore episcopus impugnare non ausus est..... Airardus..... forte ab Hugone idcirco arcessebatur ut monachos Sancti-Germani ad eam disciplinæ formam, quæ in Sancti-Theodorici monasterio nuper restituta fuerat, reformaret.* D. Bouq. t. IX, p. 275.

Gualo, abbas Sancti-Germani Parisiensis, ut opinor. Fortassis Gualterus decanus ejus cœnobi sub Hugone abbate. Baluze, *Notes.*

85. — *Clero et populo. — Adalb. arch. Rem. ad populum et clerum Silvanectensem.* Baluze, *Notes.* Cette lettre et la suivante paraissent se rapporter à la mort de Constantin, évêque de Senlis, remplacé, on ne sait en quelle année, par Eudes. *Gall. Christ.* t. x, col. 1589. M. Hock fait adresser la première aux habitants de Reims, après la mort d'Adalbéron, 989.

Regalis censura. — Reges ergo tum curam aliquam gerebant episcopatuum vacantium. Baluze, *Notes.*

87, 88. — Les inquiétudes, les préoccupations de l'archevêque de Reims laissent penser que dans les lettres 85-88, il est question de divers projets pour gagner Hugues Capet et rendre la liberté aux prisonniers lorrains. Elles sont donc antérieures à la mort du roi Lothaire, 2 mars 986.

DEPUIS LA MORT DE LOTHAIRE (2 MARS 986) JUSQU'A LA MORT DE LOUIS V (21 MAI 987).

[Lettres 89-117].

89. — On lit dans le livre de prières de la reine Emma, qui appartenait à la bibliothèque de Reims :

Bis nonis Rex magnificus princeps que benignus
Domnus Lotharius sæclo migravit ab isto.
(*Annal. Bened.* t. iv, p. 35.)

Præter comitem Godefridum. — Hinc falsum est quod scribit Sigebertus et post eum Nangius Godefridum à Lothario redditum anno 985. D. Bouquet, t. x, p. 287.

90. — *D. A. Dominæ Augustæ. — Adelais aut Theophaniæ.* Baluze, *Notes.* Mabillon penche pour Théophanie quoique Lothaire ait pris souvent, dans ses diplômes, le titre *Augustus*, depuis surtout qu'il eût associé son fils

à la couronne, *Annal. Bened.* t. iv, p. 55. Les mots *regali gratia* ne prouvent-ils pas qu'il n'est pas question d'une impératrice mais de la reine Emma? Voir *vestræ reginæ ac matris*, let. 68.

Is quem caruisse. — Puto his verbis indicari Hug. Capetum. Baluze, *Notes.* C'est Adalbéron.

91. — D. Bouquet, 997; M. Hock, 986-988; M. Wilmans, 987.

92. — D. Bouquet, 986, 987; M. Hock, 984-986; M. Wilmans, 987.

Les Musulmans se sont emparés de Barcelone le 28 juin 985, *Marca Hispan.* t. i, col. 955.

93. — 986. — Papire Masson, *Annal.* l. ii, p. 207, omet *ac regis Conradi in vicinia Romarici, ubi confinium regnorum est.* Plus bas, au lieu de *prosint animæ ejus*, il dit *prosint illi.*

94. D. Bouquet, 989; M. Hock, 988-991; M. Wilmans, 990-991.

« Gerbert a quitté le parti d'Arnulfe et d'Othon III pour embrasser la cause de Hugues Capet; il écrit à un Français de dissiper les soupçons que ses ennemis veulent inspirer contre lui au nouveau roi, et il demande l'archevêché de Reims comme récompense de la conduite qu'il a tenue. » M. Wilmans, p. 172.

Cette explication nous paraît inadmissible : à notre avis, ce qui domine dans cette lettre, c'est le désir d'amener une paix solide entre la France et l'Allemagne. Gerbert écrit par conséquent avant le traité de Remiremont ou de Montfaucon, 17 juin 986. Il ne parle pas en son nom, cela ressort du ton, du style de la lettre. Le personnage qui la dicte est ami, parent de celui à qui elle est destinée; ce personnage ne sollicite pas de récompense, il ne demande qu'une prompte réponse.

95. — D. Bouquet, M. Hock, 986; M. Wilmans, 987.

De pace vel pacis conditione. La paix a été conclue le 17 juin 986.

Ebrardo pour *Ecberto.* Ces deux noms se trouvent dans les manuscrits.

96. — XV *cal. junii.* — Nous lisons *julii* comme dans la lettre suivante. La conférence avait d'abord été fixée au VIII des calendes de juin, il est vrai-

semblable que les négociations avec Théophanie ont plutôt retardé qu'avancé la date.

Compendiacum. — Mabillon pense que dans cette réunion au palais de Compiègne devait se juger le procès intenté par Lothaire, let. 42, à l'archevêque de Reims. *Ann. Ben.* t. IV, p. 54. La lettre 96 ne le laisse pas soupçonner.

Duci C. — *Lege dux Carolus.* Baluze, *Notes.* — La lettre 93 parle de Conrad dont la présence est plus motivée que celle du duc de Lorraine.

Dux H.— Hugues jouit de la faveur de Louis V après la mort de Lothaire; il devait accompagner ce prince à Remiremont plutôt que son frère Henri de Bourgogne, ou Henri de Bavière, comme le veulent Baluze, *Notes,* Masson et du Chesne.

97. — D. Bouquet, 989; M. Hock, 988-991; M. Wilmans, *ohne datum*; Gerbert engage une personne influente à ne pas manquer d'assister à une conférence où l'on doit s'occuper de la paix; ce doit être avant le mois de juin 986.

98. — D. Bouquet, 986; M. Hock, avant la mort de Lothaire, 984-986; M. Wilmans, 987. — M. Wilmans reconnaît que la lettre 93, dans laquelle la reine Emma annonce à sa mère la mort du roi et le projet d'une conférence pour la paix au mois de mai, a été écrite en 986. Il renvoie pourtant cette réunion et la délivrance de Godefroi au 17 mai de l'année suivante, sans qu'il soit question de ce retard dans la correspondance que nous étudions, ni dans aucun auteur contemporain. M. Wilmans n'explique pas les motifs qui lui ont fait prendre cette décision.

Il nous semble que la reine, que son fils et leurs partisans étaient trop intéressés à la paix, que l'archevêque de Reims et ses parents étaient trop empressés de voir finir la captivité de Godefroi, pour que l'on ait laissé traîner cette affaire pendant plus d'une année. Le seul retard qui nous paraisse vrai, c'est que la conférence, fixée d'abord au mois de mai, a eu lieu au mois de juin 986, afin de donner à l'impératrice Théophanie le temps de s'y préparer et d'y prendre part.

99. — D. Bouquet, 986; Hock, 986-988; M. Wilmans, 987.

Gerbert annonce à Ecbert de Trèves les avantages de la paix que *l'on vient*

de conclure. — *Dudo*, *Sigilbertus*, personnages inconnus. *Sigilbertus videtur fuisse comes Suessionensis.* Baluze, *Notes.*

An Saxonum exercitus Victor a consueto hoste redierit. — Cet ennemi est le peuple slave des côtes de la mer du Nord et de la Baltique. Les expéditions se faisaient à la fin de l'été. Cette lettre est donc du mois de septembre ou d'octobre. La lettre de Gerbert 112, la chronique de Quedlinbourg et les Annales de Hildesheim confirment cette date. On lit dans Gerbert: *Clara soboles divæ memoriæ Ottonis*, *pace inter duces et principes redintegrata*, proxima æstate, *legiones militum duxit in Sarmatas.* Les Annales de Hildesh. et la chronique de Quedlinb. disent, à l'an 986, *Otto rex adhuc puerulus cum magno exercitu Saxonum..... venit in Slaviam*, *etc.*, *etc.*

100. — D. Bouquet, 978; M. Hock, 988 après la mort d'Adalbéron; M. Wilmans, *ohne datum.*

Les évêques de France prient Théophanie de donner à Gerbert l'archevêché de Reims vacant par la mort d'Adalbéron. M. Hock, p. 80. — C'est plutôt un évêché placé sur les frontières de la Germanie que Gerbert demande à l'impératrice. Wilm. p. 161, note 1.

Il est impossible que les évêques suffragants de Reims se soient adressés à l'impératrice Théophanie pour qu'elle nommât un prélat dans cette ville, qui était la tête du royaume de France. Hugues Capet n'aurait pas toléré un acte de cette nature. La lettre ne parle pas de l'évêché de Reims, elle ne laisse pas soupçonner qu'Adalbéron soit mort.

Nous pensons que cette lettre a été écrite au nom de l'archevêque lui-même. Il rappelle son dévouement personnel à la cause de l'impératrice, les promesses qu'elle lui a *déjà* faites. Gerbert est pour lui un véritable fils, son absence lui sera très-pénible, mais il préfère l'intérêt général à son intérêt particulier.

101. — D. Bouq. 995; M. Hock, 988. M. Wilmans néglige cette lettre qui ne traite pas des affaires politiques. *Videtur scripta ad episcopum Laudunensem tum sedi suæ restitutum.* Baluze, *Notes.* Elle est adressée, d'après nous, à l'évêque de Verdun, que la paix de Remiremont a rétabli sur son

siége. Gerbert, qui espère un évêché, se félicite d'avoir enfin trouvé un terrain solide, *certa consistere terra.*

Præcipue vestro tempore. — *Nostro* nous paraît préférable.

102. — D. Bouquet, 989; M. Hock, 998-991; M. Wilmans, 989.

Cette lettre est écrite après la paix ; elle est peut-être de l'archevêque de Reims à son frère Godefroi.

Nullorum hominum. — Dans le manuscrit Barberini, Multorum hominum.

103. — D. Bouq., 986; M. Hock, 986-988; M. Wilmans, septembre 986.

Odo et Herbertus. — Hi sunt Otto Burgundiæ et Heribertus Trecensium ac Viromandensium comites. Annal. Bened. t. IV, p. 33. C'est toujours le même Eudes, fils de Thibault-le-Tricheur.

104-124. — M. Hock et M. Wilmans sont en général d'accord avec D. Bouquet pour placer ces vingt lettres à la fin de l'année 986 et dans les premiers mois de l'année 987. Toutefois le ton ferme de la lettre 105 fait dire à M. Wilmans qu'Adalbéron l'a dictée avant la prise de Verdun en 984. Cette conjecture est tout aussi vraisemblable après la mort de Lothaire ; nous acceptons la date 986 donnée par P. de Lalande et D. Bouquet.

107. — Brower parle dans ses Annales de la captivité de l'évêque Wicfrid, t. II, p. 487.

112. — *Geraldo orbatus. — Ex his liquet Raimundum evasisse abbatem Aureliacensem anno* DCCCCLXXXIV. Baluze, *Hist. Tutel.*, l. II, c. 3. Baluze se trompe de trois ans. Gerbert indique la date de cette lettre quand il dit qu'il y a près de trois années qu'il est en France.

Curam pastoralis officii. — Id est, conjicit Mabillonius, resumptæ præfecturæ cœnobii Bobiensis, ex quo monachos ac milites ad se convenire jusserat, Othonis auxilio futurus. D. Bouquet, t. X, p. 291. Nous savons que Gerbert n'a pas repris la direction de Bobio et qu'il a gardé le titre d'abbé jusqu'à son élévation sur le Saint-Siége.

M. Wilmans veut que cette lettre soit écrite de Nimègue. La phrase *salu-*

tat vos... Adalbero Remorum archiepiscopus ne prouve-t-elle pas qu'il était à Reims, auprès de ce prélat ?

115. — *Bernardo monacho.* — Baluze rapporte dans son *Histoire de Tulle*, l. III, col. 379, une convention entre les moines d'Aurillac et de Tulle, au sujet d'une rente de trois livres de poivre ou de piment que les premiers devaient recevoir des seconds. Raimond, d'Aurillac, signe cet acte l'an 984, d'après Baluze, avec Bernard, abbé de Tulle, moine de la congrégation d'Aurillac. Cette lettre nous fait retarder la convention des deux abbés jusqu'à l'année 989. Voir Mabillon, *Annal. Ben.* t. IV, p. 59.

117. — *Abbati Ramnulfo. — Is Mabillonio videtur idem esse ac Rainulfus abbas Senonensis unus ex Arnulfi advocatis. At cujus monasterii abbas fuerit, S. Petri an S. Columbæ non liquet.* D. Bouquet, t. X, p. 401.

124. — M. Büdinger conclut de cette lettre, avec certitude, *mit unbestreitbarer Gewisheit*, que Gerbert se servait des chiffres arabes dans leur forme arabique et non pas dans celle que l'on emploie aujourd'hui. La preuve en est à ses yeux dans le D de la première phrase dédaigné par Masson, parce qu'il n'avait pour lui ni sens ni importance, reproduit par du Chesne, qui n'en comprenait pas la valeur. Evidemment, ajoute M. Büdinger, il y avait dans le manuscrit au lieu de D le signe arabe, qui lui ressemble, et qui signifie 5 ; de même au lieu de 1 le manuscrit devait avoir le signe arabe exprimant 10.

M. Friedlein, p. 27, repousse cette explication. Il propose de remplacer D par 1. M. Cantor, p. 319, et M. H. Martin, *Des signes numéraux, etc.*, p. 85, adoptent la correction de M. Friedlein. Nous ferons observer qu'il y a D^enario^ dans le manuscrit de Leyde et que M. Hock avait déjà mis I au lieu de D, dans le texte de cette lettre, qu'il cite p. 217.

M. Th.-H. Martin explique clairement la phrase *porro* I *littera, quam sub figura* X *adnotatam reperisti,* X^em^ *significat unitates.* Le chiffre I vaut dix, parce qu'il est placé au-dessous du nombre X, c'est-à-dire dans la colonne des dizaines de l'*abacus. Ibid.*, p. 85, note 5.

HUGUES CAPET, DEPUIS SON AVÈNEMENT (1er JUIN 987) JUSQU'A LA MORT D'ADALBÉRON, ARCHEVÊQUE DE REIMS (23 JANVIER 989).

[Lettres 118-148].

L'avénement de la troisième dynastie a été présenté par le savant et spirituel Augustin Thierry, comme une révolution amenée par la haine de la race gauloise ou vaincue contre la race germanique ou conquérante. Nous ne répéterons pas ce que nous avons dit à ce sujet dans l'*Examen critique de la lettre* XIV *sur l'Histoire de France*; Clermont-Ferrand, 1863. Voir aussi MM. Varin, *de l'Influence des questions de race*; Guadet, *Préface de la traduct. de Richer*; Büdinger, p. 77. Il résulte évidemment du récit de Richer et de la correspondance de Gerbert, que la nation n'a pris aucune part à la lutte, que Hugues Capet, parent d'Othon III au même degré que Lothaire, a ménagé la cour d'Allemagne beaucoup plus que ne le faisait le roi d'origine carlovingienne. La Belgique et la Lorraine, revendiquées les armes à la main avec tant d'obstination par les derniers successeurs de Charlemagne, sont complétement abandonnées par les rois de la troisième dynastie. On dirait que Hugues Capet faisait le sacrifice de ces provinces importantes pour se concilier les bonnes grâces des princes allemands. Les seigneurs du nord de la Loire, tous parents ou amis du nouveau roi, l'ont seuls proclamé; la cour d'Allemagne lui a été favorable. Charles de Lorraine recourut à la guerre pour soutenir ses droits à la couronne.

Il est nécessaire, avant d'essayer de classer les lettres qui se rapportent à cette période de notre histoire, de décider deux questions importantes : 1°. la date de la mort d'Adalbéron, archevêque de Reims; 2°. celle du siége de Laon, et de savoir si cette ville a été assiégée deux fois par Hugues Capet.

Les avis sont partagés sur la date de la mort de l'archevêque de Reims. Richer paraît la placer le 23 janvier 990. M. Pertz adopte cette opinion, que partage M. Guadet.

Dans les *Rerum Gallicarum scriptores*, t. x, pp. 203, 316, 400, et dans le *Gallia christiana*, elle est fixée au 23 janvier 988. M. Wilmans admet cette date. Enfin Mabillon et Rivet se prononcent pour le 23 janvier 989.

Les faits nous paraissent conclure en faveur des derniers. Gerbert affirme qu'Arnulfe a été nommé après les délais fixés par les canons, c'est-à-dire plus d'un mois après la mort de son prédécesseur. Il ajoute que le nouvel archevêque livra sa métropole à son oncle Charles, environ six mois après qu'il eût été intronisé, que les rois de France négocièrent avec lui et avec le Saint-Siége pendant dix-huit mois avant de commencer le procès; cela donne au moins vingt-six mois entre la mort d'Adalbéron et le concile de Saint-Basle. La date de 990 est donc inadmissible.

Quelques lettres de Gerbert, négligées par MM. Hock et R. Wilmans, prouvent que celle du 23 janvier 988 ne l'est pas moins. L'archevêque Adalbéron a pris une part active à la nomination de l'abbé de Fleury, Abbon. Dans la lettre 144e, Gerbert écrit à son ami Constantin de Fleury, de la part d'Adalbéron, de venir, le 1er octobre, à la fête de saint Remi, avec son nouvel abbé, s'il est digne de l'affection de ses frères. Ce premier octobre était celui de l'année 988. En effet, Abbon est mort le 13 novembre de l'année 1004, *anno incarnat. Domini* MIV, *Mirac. S. Abbon.*, après avoir gouverné le monastère pendant seize années entières, *post sexdecim annos continuos. Vit. S. Abbon.* c. 16. Son administration a donc commencé vers le mois de septembre 988, comme l'indique la lettre de Gerbert, et par conséquent Adalbéron, qui l'invitait à faire le voyage de Reims, n'est mort que le 23 janvier de l'année suivante, c'est-à-dire en 989.

Passons au siége de Laon. D'après M. R. Wilmans, l'occupation de cette ville par Charles de Lorraine, qui retint prisonniers la reine Emma et l'évêque Ascelin, le siége par Hugues Capet, le projet d'une entrevue de la reine de France Adélaïde avec l'impératrice Théophanie, l'incendie du camp de Hugues, la fuite d'Ascelin, la réconciliation d'Arnulfe avec l'Eglise et avec le roi, auraient eu lieu du mois de juillet 987 au mois de janvier ou février 988. Ainsi Laon n'aurait pas été assiégé deux fois en deux années différentes.

Nous pensons que le royaume n'a pas été troublé par des dissensions intestines en 987; que Laon n'a été livré à Charles que l'année suivante; enfin, que Hugues a fait le siége de cette place en 988 et en 989.

Au mois de décembre 987, le roi, d'accord avec les seigneurs, va trouver Adalbéron dans Orléans pour l'engager à associer son fils Robert à la cou-

ronne. Il lui montre une lettre de Borel, duc de l'Espagne citérieure, qui réclame son secours contre les Arabes. Hugues fait ressortir la nécessité de ne pas retarder le départ de l'armée; il insiste sur les dangers qu'il courra pendant cette expédition, sur les troubles qui pourraient éclater en France, s'il mourait avant que son successeur fût reconnu. Richer, l. IV, c. 12.

Quelque temps après, Gerbert écrit à Borel, de la part de Hugues, que la miséricorde divine lui a conféré un royaume qui jouit de la plus grande tranquillité, *quietissimum*. Il se propose d'aller en Aquitaine, l'année suivante; il attendra ses messagers jusqu'aux fêtes de Pâques, let. 126.

Hugues Capet aurait-il songé à une expédition difficile et lointaine si déjà il avait eu à combattre Charles, que la trahison aurait rendu maître de l'importante place de Laon, considérée, sous les derniers Carlovingiens, comme la capitale du royaume? La France était donc paisible en 987.

Les deux siéges de Laon, en deux années différentes, racontés par Richer, l. IV, c. 19, 21, sont prouvés par la correspondance de Gerbert. Adalbéron, informé du découragement d'Ascelin, enfermé dans une tour de la ville, lui apprend, let. 143, que l'on doit se réunir à Paris, le 9 octobre, pour décider si l'on fera le siége de la place. Gerbert annonce, dans la lettre 145, que l'on doit *reprendre*, le 18 octobre, le siége suspendu par une trève.

Laon a donc été attaqué deux fois par Hugues, *pendant la captivité d'Ascelin, son évêque.*

Richer nous dit que, l'année suivante, le siége fut recommencé, au printemps, par les rois; que leur camp fut incendié, au mois d'août, par les assiégés, avec toutes les machines de guerre qu'il renfermait, l. IV, ch. 23. Gerbert raconte la même chose à l'archevêque de Trèves, au nom de l'évêque Ascelin, qui se trouvait dans le camp des rois, let. 158. Ascelin était prisonnier au mois d'octobre de l'année précédente; il s'était donc échappé pendant l'hiver, et Laon a eu à soutenir deux siéges en deux années différentes, c'est-à-dire en 988 et 989.

Il résulte de ces explications que les lettres qui parlent de ces attaques, datées par D. Bouquet et par MM. Hock et Wilmans des six derniers mois de l'année 987 et des deux premiers mois de 988, ont été écrites de l'an 988 au mois d'août 989. Il faut en outre placer dans l'année 988 la correspondance

occasionnée par les troubles du monastère de Benoît-sur-Loire. M. Hock l'a dispersée de 984 à 991, M. Wilmans l'a négligée comme peu importante. Ajoutons que M. Wilmans fait couronner, avec la plupart des chroniqueurs, Hugues Capet à Reims, le 1er juillet 987. Richer dit, l. IV, ch. 12, que cette cérémonie fut faite à Noyon, le 1er juin de cette année, par le métropotitain et les autres évêques. Cet historien, témoin oculaire peut-être, moine de Saint-Remi, aurait-il laissé à une église étrangère l'honneur de ce couronnement si celle de Reims en eût été le théâtre? Je sais que l'espace de temps qui sépare la mort de Louis V du couronnement de Hugues Capet est bien court, si on le place le 1er juin, comme le fait Richer; mais ne peut-on pas admettre une erreur de copiste dans le manuscrit et lire *rex kalendis jul. prærogatur*, au lieu de *kalendis jun.?*

125. — *In consultatione et sententia fidelium.* — *Curiam Parium Franciæ quidam hic forsan agnoscere gaudebunt.* D. Bouq. t. x, p. 292.

126. — *Quietissimum.* — *Quibusdam forte istud suadebit hanc Hugonis epistolam ad annum* 991 *rejiciendam, cum Carolo in carcerem Aurelianis truso, quiete Hugo potitus est regno.* D. Bouq. t. x, p. 393. On voit par Richer que cette lettre doit être de la fin de 987 ou du commencement de 988.

127. — *Basilio et Constantino.*

Hugues voulait illustrer sa dynastie naissante par un mariage avec la famille impériale de Constantinople, comme l'avait fait Othon Ier. Gfrörer, p. 1439. — Voir si on trouve ailleurs que le roy Hugues ait voulu marier Robert avec une Grecque. Baluze, *Notes*. Gerbert seul nous fait connaître ce fait.

131. — *Quid vobiscum contulerim.* — *Apud Ingelheim*, dit Baluze, *Notes*, qui ne savait pas, comme Richer nous l'apprend, l. IV, c. 9, que Charles était allé trouver Adalbéron à Reims.

Telis hostium me subduxistis. — Ce fait n'est pas connu.

134. — *Abbati Maiolo.* — S. Mayeul, né dans la ville d'Avignon, vers l'an 906, devint abbé de Cluny en 948; il refusa la papauté qui lui fut offerte, en 974, par l'empereur Othon II, et il mourut, en 994, à Souvigny, à

deux lieues de Moulins, dans un voyage qu'il avait entrepris, à la prière de Hugues Capet, pour réformer l'abbaye de Saint-Denys.

Propter reverentiam Patris Benedicti. — On croyait, même à Rome, à la fin du xe siècle, que Fleury-sur-Loire possédait les restes de saint Benoît. Voir *Abbon.* epist. 15.

Pervasor. — On ne sait pas quel était cet usurpateur.

137. — *Favorem principum.* — Hugues Capet et Robert.

138. — *Constantino scolastico.* — *Qui postea fuit abbas Miciacensis.* Baluze, *Notes.* C'est une erreur, l'abbé de Mici est une autre personne que Constantin, écolâtre de Fleury.

140. — *Paululum abalienatus.* — *Quæ verba innuunt, aït immerito forsan Mabillonius, Constantinum pervasoris partibus adhæsisse ac favisse.* D. Bouq. t. x, p. 392. Pour expliquer l'opposition d'Abbon de Fleury à l'élévation de Gerbert sur le siége de Reims, Mabillon dit encore, *Annal. Bened.* t. iv, p. 106 : *Arnulfo semper adhæserat præ Gerberto, qui forte ipsius electioni non faverat.*

141. — *Abbati.* — *Abbas* dans le manuscrit Barberini. — *Majus monasterium apud Turones monachis per S. Mayolum Cluniacensem abbatem restitutum fuit, agente Odone, Blesensi comite et loci advocato, suggerente uxore sua Hermengarda, immo Bertha.* D. Bouquet, t. x, p. 389. Mabillon place ce fait l'an 987, *Annal. Bened.* t. iv, p. 42.

146. — *Viri militaris potius videtur hæc epistola quam ecclesiastici.* D. Bouquet, t. x, p. 399.

XIV *cal. oct.* — Peut-être faut-il lire *nov.* comme dans la lett. 145.

147. — M. Wilmans fait adresser cette lettre à l'archevêque Adalbéron.

148. — D. Bouquet pense que Gerbert réclame, après la prise de Reims (7bre 989), les objets dont il a été dépouillé. t. x, p. 404. Il nous semble que Gerbert n'aurait pas écrit de ce ton et que cette lettre est envoyée par Ascelin, après sa fuite de Laon.

Adalbéron, archevêque de Reims, est mort le 23 janvier 989. On lit dans

l'*Appendix ad Flodoard.* p. 194 et dans le *Gall. Christ.* t. IX, col. 59, que, pour honorer sa mémoire, on faisait tous les ans des aumônes aux pauvres, le jour anniversaire de sa mort.

Omni anno dies defunctionis ejus venerabiliter recolitur, et eleemosyna panis et vini copiosa pauperibus distribuitur, quæ etiam eleemosyna Mandatum Adalberonis *nuncupatur. Sciendum quoque est quomodo istius eleemosynæ sumptus præparetur : videlicet de domu quæ vocatur hospitale pauperum annonæ sextarii* IV, *de camera frumenti* IV, *de horreo indominicato annonæ modius unus, et vinum quod sufficit.*

DEPUIS LA MORT D'ADALBÉRON JUSQU'A LA NOMINATION DE GERBERT A L'ARCHEVÊCHÉ DE REIMS (989 - 991).

[**Lettres 149-176**].

149. — Gerbert parle pour la première fois de la mort d'Adalbéron.

Ne vestra imperia refugisse videremur. Cette lettre paraît adressée à un Allemand.

Roderici. — Personnage inconnu.

150. — *Divæ memoriæ.* — Barberini, *E. M.* — *Simoniaca hæresi.* Barb. *hæresis.* — *Nos qui dicimur*, Barb. *nos, inquam, dicimur.*

Vitio temporis. — *Erat enim spurius.* Baluze, *Notes.*

A. B. Remigio divisa. — *Nam B. Remigius Landuno, quæ erat in diœcesi remensi proprium dedit episcopum.* Baluze, *Notes.*

Tametsi diu vacaverit episcopatus. — *Arnulfus annos sui pontificatus statim a morte Adalberonis numeravit. Id patet ex donatione burgi Remigiani ab Arnulfo, ubi primum promotus est, monasterio S. Remigii facta; quæ sic clauditur, actum Remis in palatio, anno Verbi incarnati* DCCCCLXXXIX, *Indict.* II, *an.* III *ordinationis domini Arnulfi archiepiscopi.* Cette charte repoussée comme fausse par D. Marlot est acceptée comme authentique par D. Mabillon, qui la cite, *Annal. Bened.* t. IV, p. 56; par D. Bouquet, t. X, p. 401 et par M. Wilmans. Il nous semble qu'il est impossible de concilier cette opinion avec la date de la mort d'Adalbéron.

L'église de Reims commençait l'année au mois de mai, il faudrait placer le décès du prédécesseur d'Arnulfe dans l'année 987. Voir aussi Varin, *Arch. administ.* de la ville de Reims, t. I, pp. 94 et 176.

151. — Cette lettre est omise par la copie Barberini.

152. — *Romani itineris.* — D. Bouquet pense que Gerbert écrivait pour lui-même, t. X, p. 405. C'était pour Arnulfe, auquel on reprochera, dans le concile de Saint-Basle : *Imperatricis Theophaniæ ac hostium regis colloquia contra ipsius regis voluntatem et utilitatem expetiisse.*

153. — *Gueinrici.* — Barber., *Guemrici.*

154. — *Adalbero me sibi successorem designaverat.* — Gerbert l'écrit à un ami, mais au concile de Mouson il dira : *qui (Adalbero) me in Remensi ecclesia commorari præcepit, quoadusque pontificis in ea sacrati mores actus que dignoscerem.* C'est bien différent. Lorsqu'il s'adresse à Wilderode, qu'il avait tant d'intérêt à gagner à sa cause, il garde un silence complet sur cette question fort importante.

Ob tornatile lignum. — Rémi lui reprochait sans doute de lui faire trop attendre la sphère promise. Cette sphère ne rappelle-t-elle point les instruments de musique sans cesse réclamés par l'abbé d'Aurillac?

155. — *Fratri Adæ...amico absenti...pignus amicitiæ.* Je ne sais qui était cet ami de Gerbert. Le mot *fratri* semble désigner un moine ; il n'en est plus question dans cette correspondance.

156. — *Ohne datum und hochst unverstandlich*, dit M. R. Wilmans. Gerbert montre de la défiance, de la mauvaise humeur, peut-être parce qu'il n'avait pas été nommé archevêque.

157. — Tetmar n'est pas connu.

Vi febrium. — *Videntur hæc verba innuere epistolam ex persona Adalberonis scriptam fuisse, quamvis contrarium suadeant sequentia.* D. Bouq. t. X, p. 396. Nous croyons que cette lettre a été écrite pendant le siége de Laon, au mois de juillet 989. Gerbert rappelle sa maladie dans la lettre 160,

à Remi. *Gravissimis quippe laboribus æstivis et continuis eos contraximus morbos, etc.*

158. — Ascelin annonce l'incendie du camp, au mois d'août 989. Voir Richer, *Histor.* l. IV, c. 25.

159, 160, 161. — Les évêques de la province de Reims excommunient les envahisseurs de la métropole; Gerbert se plaint à ses amis. Ces lettres sont du mois de septembre ou d'octobre 989.

162-168. — Peut-être pourrait-on placer les lettres 162, 163 après la 167ᵉ. MM. Hock et Wilmans les mettent de 989 à 991. Nous les croyons des premiers mois de l'année 990. Gerbert n'a pas dû rester longtemps dans le parti du prétendant.

164. — D. Bouquet, t. x, p. 405, Baluze, *Notes*, et M. Wilmans croient que Gerbert a écrit cette lettre en son propre nom. Il nous semble qu'il exprime surtout les inquiétudes de l'archevêque de Reims lorsque Hugues-Capet l'a sommé de tenir ses promesses écrites et jurées au pied de l'autel.

Germanitate quadam. — Gerbert ne peut pas invoquer sa parenté avec l'archevêque de Trèves.

On lit dans D. Calmet, *Hist. ecclés. et civile de Lorraine*, t. I, col. 966, qu'Ecbert était petit-fils de Louis d'Outre-Mer, par sa mère Hildegarde ou Hildegunde, fille naturelle de ce prince. Cette origine est fort contestable, mais on ne saurait douter de la parenté d'Ecbert avec les maisons royales de France et d'Allemagne et par conséquent avec Arnulfe, archevêque de Reims. Voir M. Wilmans, p. 214, 215.

165, 166, 167. — Arnulfe et Gerbert avouent franchement leur révolte. On lit dans une note sur la lettre 166, D. Bouquet, t. x, p. 405 : *Hic videtur Gerbertus nescio quid subodorare ex his quæ in aula gerebantur, unde fortunam suam altius promoveret. Detexerat profecto Arnulfi facinus, ab eo nempe Remorum urbem subdole in manus Caroli ducis traditam fuisse, nec serio sed simulate in prædones anathema vibratum esse.* M. Wilmans regarde cette lettre comme une réponse d'Arnulfe à Gerbert qui lui aurait adressé celle qui suit.

Cela ne nous paraît pas vraisemblable ; Gerbert est toujours le secrétaire d'Arnulfe: pourquoi n'échangeraient-ils pas de vive voix leurs pensées? Dans les deux lettres on soutient le parti de Charles, du véritable héritier du trône, qui a été expulsé par ses adversaires.

Baluze ne sait pas si l'évêque A..... de la lettre 167 est Arnoul d'Orléans ou Arnulfe de Reims. Nous croyons que c'était Ascelin ou Adalbéron de Laon. Les expressions *felix quondam et dulcis amice..... veteris amicitiæ* s'appliquent bien si la lettre est adressée à un prélat, parent de l'ancien archevêque de Reims et avec lequel Gerbert avait eu des relations fréquentes, intimes. L'ambition, la versatilité d'Ascelin laissaient espérer aux deux rebelles que la crainte lui ferait embrasser le parti du prétendant.

162. — Après ce dernier mot, *putamus*, nous ajouterions *recte.*

163. — Gerbert s'aperçoit qu'il s'est trompé en abandonnant le parti de Hugues Capet. A la fin du mois de mars 990, il sollicite la visite, les conseils de deux amis. *Principes scelerum... Divinitas.... nobiscum habitet.* Il ne va pas tarder à abandonner une cause que Dieu a condamnée.

164. — *Legum interpretes.* — Le singulier *interpretem* serait mieux.

167. — *Dubiis casibus* n'est pas clair.

168, 169, 170. — Gerbert se félicite d'être rentré dans la bonne voie. Sa conversion ne paraît pas sincère à quelques Français qui l'ont attaqué auprès de l'évêque de Verdun.

171, 172. — Gerbert voudrait se ménager la cour d'Allemagne par l'entremise de l'évêque de Verdun et de sa famille.

Communioni ecclesiasticæ restitutis. — An forte communione privatus fuerat ab Arnulfo, quod ejus electioni adversaretur. D. Bouq. t. x, p. 405. Il avait été excommunié avec tous les partisans de Charles après la trahison de Reims.

Lelius, Aquila. — Erant hæc adscitia nomina duorum Gerberti discipulorum. D. Bouq. t. x, p. 406. Gerbert ne serait-il pas désigné par le nom de Lélius. Je ne sais quel est cet Aquila dont il est encore question dans la lettre 175.

173, 174, 175. — Ces lettres sont antérieures au concile de Reims.

176. — *Patrui mei.* — Adalbéron de Verdun rappelle à Hugues Capet le dévouement de son oncle et lui conseille de nommer Gerbert à l'archevêché de Reims, après la déposition d'Arnulfe.

DEPUIS LA NOMINATION DE GERBERT A L'ARCHEVÊCHÉ DE REIMS JUSQU'A LA TENUE DU CONCILE DE REIMS (991-995).

[Lettres 177-200].

177. — *Non liceat, inquit.* — *Inquiunt* conviendrait mieux au sens.

A puero novimus. — *Istud non est omni ex parte verum. Nam Gerbertus non venit in Belgicam ante annum* 970, *quo pueritiam jam diu excesserat. Erat enim senex, ni fallor, quando factus est arch. Rem. ut docet epistola* 214, *id est annorum saltem sexaginta. Itaque anno* 970 *habebat ad minus annos* 40. Baluze fait ici sur l'âge de Gerbert une conjecture qu'il n'est pas possible de prouver. La lettre 214 est écrite de Ravenne et non pas de Reims, ce qui retranche quelques années de l'âge donné à notre archevêque, en 991.

178. — *Animam humanam rationalem simul in eo utriusque naturæ.* C'est inintelligible. Il doit y avoir une lacune après *simul*.

Nuptias non prohibeo. — *Hinc patet professiones fidei episcoporum mutatas prout se dabant occasiones et additas damnationes novarum hæreseon. Nam quia tunc temporis aliqui damnabant secunda matrimonia, quidam vero dicebant neminem in matrimonio constitutum posse salvari, addi istud debuit in professione Gerberti, ut constaret universis eum esse episcopum catholicum.* Baluze, *Notes*.

La profession de foi de Gerbert est attaquée avec passion par M. Gfrörer, p. 1460-1465. M. Wilmans trouve lui-même qu'elle est assez antiromaine, *ziemlich unrömisches*, parce que Gerbert ne dit pas un mot de la suprématie du Saint-Siége, p. 175. Les ennemis du nouvel archevêque ne l'ont pas critiquée ; elle était donc conforme aux idées catholiques du xe siècle.

La copie Barberini omet : *et vera animæ resurrectione.*

180. — *Potuisti subripi.* — N'est-ce pas *subripere?*

Non ego Arnulfi peccata prodidi. — *Arnulfi proditionem verisimillimum quidem erat detectam fuisse per Gerbertum, ut sibi hac arte viam ad capessendum urbis episcopatum pararet.* D. Bouq. t. x, p. 420.

181. — *Et vobis..... possit* paraît altéré.

On lit dans la copie Barberini *et partum* au lieu de *ei partum.* — *Illum Bellovagorum* au lieu de *Herveum.*

182. — Copie Barber. — *Ill. Bellovacensis* au lieu de *Herveus.* — *Nobis Gerberto* au lieu de *vobis N.-G.*

183, 184. — Ces deux lettres sont réunies en une seule dans la copie Barberini. On y lit : *spectabilis..... triennium* au lieu de *spectabilem..... tyrannum.*

185. — *Nihilominus cognata* n'est pas clair.

186. — *Cum ergo pecuniam justitiæ.* — Barber. *Cur.* — Cette leçon est meilleure.

187. — *Liceret innocentibus.* — *Liceat* vaudrait mieux.

188. — *Fulchoni.* — *Galterii comitis Ambianensium, Pontisaræ ac Meduntæ, Franciæ vexilliferi, ex Alcide Crespeïa natu minor Fulcho interfuit, anno 995, concilio Remensi... circa id temporis epistola Gerberti. Gall. Christ.* t. IX.

189. — *In hac epistola videtur agi de depositione cujusdam præpositi in monasterio Dionysiano, atque ideo ipsius abbatis, scilicet Rotberti, quem sine comprovincialium episcoporum consilio judicari non posse, aït Gerbertus ob ipsius monasterii reverentiam ac dignitatem. Ex quo gravis suspicio suboritur, num Rotbertus abbas fuerit idem cum illo Rotberto Dionysiano monacho, qui, cum res monasterii sui in villa cameracensis agri Solemia procuraret, muneribus sibi viam ad Cameracensem episcopatum vacantem facere molitus fuerat, quod cum forte ad notitiam Parisiensis episcopi venisset, eum magistratu S. Dionysii exturbare volebat.*

Annal. Bened. t. III, p. 655. Mabillon confirme l'identité du moine et de l'abbé. *Ibid.* p. 551 et 596.

190, 191. — D. Bouquet place ces lettres en 997, t. x, p. 425. M. Hock date la première de 988 à 991 et la seconde de 991 à 995. Elles doivent être de la même époque, environ 995. En 997, Gerbert n'était plus à Reims.

Quis fuerit hujus controversiæ exitus, nostra nihil interest investigare. Annal. Bened. t. IV, p. 108.

192. — *Arnulfo.* — Cette lettre est incomplète dans le manuscrit.

Nescio a quo delatore. — Hoc dictum videtur de Abbone Floriacensi abbate qui monachorum causam pro virili egerat. D. Bouq. t. x, p. 421.

193. — *Ad Wilderodum.* — Cette lettre importante a été imprimée en entier pour la première fois par les Centuriateurs de Magdebourg, puis par Mansi, t. XIX, p. 154; et enfin par Varin, *Arch. adm. de la ville de Reims*, t. I, p. 179.

Pap. Masson, *Annal.* l. III, p. 215, fait adresser à Othon III cette lettre depuis *Arnulfus regis Hlotarii, ut fama est .....* jusqu'à *cessa ab officio.* Vignier, *Bibl. histor.* p. 622, 623, et Baronius répétent P. Masson. — Vignier cite en outre, p. 640, un extrait de cette lettre, qu'il place après le concile de Mouson. Elle devait être morcelée dans le manuscrit de Papire.

197. — La copie Barberini donne *amici* pour *animi.* — *Felices pro me habitura* au lieu de *felices exitus habitura.*

198. — *Constantino miciacensi abbati.* — Nous avons déjà dit qu'il ne fallait pas le confondre avec l'écolâtre de Fleury. On voit par la lettre XI d'Abbon que Constantin était doyen de Mici, en 997, et que Robert était abbé. La lettre de Gerbert est antérieure à cette date. D. Bouquet la place en 994; il faut donc changer *abbati* en *decano.* L'initiale seule devait se trouver sur le manuscrit primitif; le copiste a pris le D mal écrit pour un A, et il a complété le mot.

Venerabilis A. — An Abbonis Floriacensis. Nam constat illum defendisse Arnulfum in synodo Rem. et apud papam Gregorium V. Bal. *Notes.*

Abbon est allé à Rome sous le pontificat de Jean XV, mais on ne dit pas

qu'il fut chargé d'une mission. Cette lettre est antérieure au concile de Mouson et au second voyage de l'abbé de Fleury de l'autre côté des Alpes. Peut-être faut-il lire *L. Leonis.*

Damnationis testes. — Haud inepte sic Gerbertus succenset gallicanis episcopis, quos Arnulfi exauctorationis factæ ab ipsis forsan pœnituisset. D. Bouq. t. x, p. 419.

199. — *G. Abbati S. Geraldi. — Quis ille abbas, cujus nomen a littera G. incipiebat, ut in epistolæ titulo legitur, incertum. Forte Raimundus, cum jam provectæ esset ætatis alium sibi coadjutorem et coabbatem adsciverat; ut proximus ejus successor in Auriliacensi chronico notatur Aldradus, eo nomine secundus, et post eum Geraldus, cui præmissæ epistolæ conveniret inscriptio, si tempus concordaret. Forte error est antiquarii, qui pro A sive Aldrado G supposuit. Annal. Bened.* t. iv, p. 85.

Ne faut-il pas lire simplement *Gerbertus,* comme on le voit dans une foule d'autres lettres?

Tales fructus affers. — Barber. *affero.*

200. — Cette lettre est incomplète dans J. Masson; Vignier la joint à celle qui la suit dans du Chesne (c'est-à-dire à celle qui est chez nous la 212e), Baronius et quelques éditeurs des Conciles, qui la citent, la placent après la tenue du concile de Mouson. Pagi, t. iv, p. 67, la date de 994; D. Bouq., de 996 à 997; M. Hock, de 995 à 999. Il nous semble qu'elle est antérieure aux conciles de Mouson et de Reims, 995. Si Gerbert eût déjà été condamné par ces deux synodes, il n'écrirait pas à la reine qu'il attend dans l'exil le jugement des évêques.

Fides pervasa. — Ne faudrait-il pas lire *sedes?*

La copie Barberini donne presque toutes les variantes du manuscrit de Leyde. — Gébuin ou Gibuin, frère de Hugues, comte de Dijon, a gouverné l'église de Châlons de 947 à 996, suivant Adalbéric; de 947 à 991, selon la chronique de Verdun. Son neveu Gibuin II, dont il est question, a été nommé évêque de Châlons en 997; il est mort en 1007. Richer l'appelle *adolescens egregius. Hist.* l. ii. c. 60.

Reditum meum intelligere ne se comprend pas.

DEPUIS LE CONCILE DE REIMS JUSQU'AU PONTIFICAT DE SYLVESTRE II (995-999).

[Lettres 201-214].

Leoni pontifici. — Leo idem est, ut opinor, atque ille Treverensis episcopus, forte chorepiscopus, anno DCCCCXCI *a Johanne papa XV missus in Angliam, ut cum Ethelredo occidentalium Saxonum rege et Richardo Nortmannorum marchione seu duce fœdus componeret. Annal. Bened.* t. IV, p. 92.

205. — *Adelaidi.* — Cette lettre, envoyée de Rome peu de temps après le couronnement d'Othon III comme empereur, 21 mai 996, prouve que Gerbert avait assisté à cette cérémonie. Les historiens ne le disent pas.

Les lettres écrites pendant les années 996, 997 sont très-difficiles à classer dans leur ordre chronologique, comme le fait observer M. Wilmans, p. 173. On ne sait ni par quels moyens ni à quelle époque précise Gerbert est rentré dans la faveur de la cour d'Allemagne. D'après des notes, incomplètes, ajoutées au manuscrit de Richer par une main du XI[e] siècle (Höfler, p. 509), il ne se serait rendu auprès d'Othon III que dans l'année 997. La lettre 205 prouve le contraire. M. Wilmans pense que les lettres 208, 209 sont les premières que l'empereur et Gerbert aient échangées; il place dans la même année 996, les lettres 204, 206. La dernière, où il est fait allusion à l'ambassade de Léon, lui paraît datée de France, p. 174, *Note.*

Nous nous sommes un peu écarté de l'ordre indiqué par M. Wilmans, parce qu'il nous a semblé que lorsque l'empereur eût attaché Gerbert à sa personne, lett. 208, 209, leurs relations n'avaient plus été altérées. On n'aurait point osé dépouiller le favori du prince des biens qu'il aurait reçus de sa munificence. Othon a répondu aux plaintes touchantes de Gerbert, lett. 206, 207, en le priant de lui donner des leçons pour cultiver son esprit, des conseils pour diriger ses états, let. 208. Depuis cette époque Gerbert ne s'éloigne plus de la cour. Le classement que nous avons adopté nous paraît plus logique.

Les lettres 204, 205 parlent d'expéditions militaires, dont il ne reste pas de traces dans les chroniques du temps.

Fratri fratrem. — Id videtur intelligendum de Herimano comite, fratre Adalberonis Virdunensis episcopi. D. Bouq. t. x, p. 422.

Vignier donne la lettre suivante, qui se trouve aussi dans Bzovius, comme la réponse de l'empereur à la prière de Gerbert :

GERBERTO præ omnibus dilecto magistro nec non et archiepiscopo amantissimo, OTHO discipulus fidissimus perseverantiam et stabilitatem.

Si rerum eventus vestro voto obsecundat, nemo est mortalium qui plus nobis gaudeat. Si autem, quod nollemus, vestris bonis discordat, simili vobis tristitia afficimur. Nominis ergo et causæ vestræ providam curam non minorem, in Austria quam de nostrarum statu rerum habetote. Nam et id volumus vobis insinuare quod adversarius vester, Arnulphus, filius deceptionis, jam iter suum dirigit ad papam ; quod Leone abbate renuntiante cognovimus. Cujus rei gratia, hæc est consilii nostri ratio, ut nuncius noster cum ipso Leone ad Papam dirigatur, qui pro vobis fidus intercessor habeatur.

Vivas, valeas et in æternum felix permaneas.

Cette lettre doit être apocryphe. Ce n'est pas une réponse à ce que Gerbert avait demandé, personne n'a jamais parlé de cette mission de Gerbert en Autriche; enfin Arnulfe n'a recouvré la liberté qu'à la fin de 997 au plus tôt. Le faussaire a peut-être confondu le voyage d'Arnulfe avec celui d'Abbon de Fleury.

205. — Patri *Ill.* — Barber. *Illius.* Ce mot *Ill.* ou *III.* est déjà employé pour rendre le nom d'Hérivée, évêque de Beauvais. Let. 182 n. Gerbert dirait-il à un prélat français : *Ob res nostri Cæsaris bene gestas... gaudete?* Ne s'adresserait-il pas plutôt à Hildebald, évêque de Worms ou à Wilderold, archevêque de Strasbourg, avec lesquels il venait de faire le voyage de Rome?

Sed si... retulit, — eique appellamus. — Cum ex toto... me paraissent inintelligibles.

206. — *Sed neque animo... putavit.* — Cette phrase ne se comprend

pas. La copie Barberini porte *quæ aut*, comme le manuscrit de Leyde.

Memorata ventis. — Barber. écrit aussi *memorata,* D. Bouq. *remorata.*

Magnifices magnifice. — Je préférerais *magnificetis magnifice*, *magnificum Sasbach contulistis.* Sasbach n'est-il pas le nom d'une terre donnée à Gerbert? Tout cela est fort obscur.

207. — *Collata.* — *Forte id intelligendum, inquit Mabillonius, de abbatia Bobiensi, quam aliquis male in Gerbertum affectus ab Ottone in Italia posito extorserit.* D. Bouq. t. x, p. 425.

Nous croyons qu'il s'agit d'une terre qu'il avait reçue depuis peu de temps, comme il l'indique par ces mots *à vestra munificentia cum gloria tanta collata.*

208. — *Gerberto.* — Barber. donne la leçon de du Chesne. Il faut sous-entendre *optat.* — *Et firmum disposuimus* omis par Barber. — *Singularitatis* ne se comprend pas. — *Summæ fidelitatis.* Barber. *felicitatis.* — *Provocare.* Barber. *procurare... apud vos.*

Arithmeticæ librum. — On a répété, après les Bénedictins, que Gerbert avait composé pour son impérial élève un traité d'arithmétique, conservé peut-être à Munich. Nous donnons plus bas la lettre qu'a bien voulu nous écrire à ce sujet M. Halm, conservateur en chef de la bibliothèque de cette ville. M. Th. H. Martin ne se trompe-t-il pas lorsqu'il dit que l'empereur demande par cette lettre un livre d'arithmétique à Gerbert, et que la lettre qui suit est une lettre d'envoi de l'ouvrage demandé? *Hist. de l'Arithm.* p. 15, 28; *des Signes numéraux*, p. 87.

209. — D. Bouq., 991; M. Hock, 991-995; M. Wilm., 996.

Gerbertus gratia Dei Remorum episcopus. — *Qui G. potuisset se dicere Romanæ sedis gratia archiepiscopum?* D. Bouq. t. x, p. 410.

L'année suivante, le pape Grégoire V tient à Pavie un concile dont il cite les principaux canons à l'archevêque de Mayence dans la lettre suivante.

Gregorius servus servorum Dei, dilecto confratri Willegiso archiepiscopo et vicario nostro salutem et apostolorum benedictionem.

Decreta enim synodi Papiensis, quibus ego licet indignus subscripsi, et una

mecum archiepiscopus Ravennas, necnon archiepiscopus Mediolanensis, cum aliis confratribus, quæso ducite ad memoriam et ut hæc ad profectum veniant, auxilii operam impendite.

1. Placuit sanctæ synodo ut omnes episcopi occidentales, qui in depositione Arnulfi archiepiscopi fuerunt, et certis induciis vocati, Papiensem synodum spreverunt, et inconvenientes causas ad confundendam synodum per laïcalem personam miserunt, ab episcopali officio suspendantur. Adalbero Lodunensis episcopus, qui etiam metropolitanum suum apprehendit et tradidit, ab episcopali officio suspendatur. Auctoritate Julii papæ sancitum est, qui etiam orientales episcopos ad synodum venire spernentes, depositionis reos judicavit; illos vero absque apostolica auctoritate depositos, innocentes remanere.

2. Decretum est etiam, ut rex Robbertus, qui consanguineam suam contra interdictionem apostolicam in conjugium duxit, ad satisfactionem convocetur, cum episcopis his nuptiis incestis consentientibus. Si autem renuerint, communione priventur.

3. Item sancta synodus sancivit ut Neappolitanus invasor, qui illius loci archiepiscopum apprehendere fecit, et se in eundem locum per simoniacam hæresim constitui fecit, nisi satisfaciat, anathematizetur.

4. Constituit etiam, ut si quis episcopus, presbyter aut diaconus, aut clericus, papa incolume, et eo inconsulto, aut subscriptionem pro Romano pontificatu commodare, aut pietationem promittere, aut sacramentum præbere temptaverit, aut aliquod certe suffragium pollicitus fuerit, loci sui dignitate et omnium fidelium communione privetur et anathematizetur. Synodus Symmachi papæ : « Decrevit sancta synodus, ut nemo sancti Spiritus donum vendere præsumat, aut pro alicujus episcopi, presbyteri, diaconi, vel alicujus ordinis consecratione pecuniam accipere; et qui dat, et qui accipit, et qui mediator est, anathema sit. »

5. Placuit etiam omnibus, ut Gisilharius episcopus, qui contra canones sedem suam dimisit, et aliam invasit, in natale Domini Romam vocatus, ad satisfaciendum veniat; quod si renuerit, a sacerdotali officio suspendatur.

6. Notum vobis etiam facimus, qualiter per communem consensum fratrum, Crescentium sanctæ Romanæ ecclesiæ invasorem et deprædatorem a

gremio sanctæ ecclesiæ et omnium fidelium communione segregavimus, et unusquisque vestrum in suo episcopatu huic facto adsensum præbeat, caritative rogamus.

Ego Gregorius sanctæ catholicæ et apostolicæ Romanæ ecclesiæ præsul subscripsi.

Ego Johannes sanctæ Ravennatis ecclesiæ archiepiscopus subscripsi.

Landulphus sanctæ Mediolanensis ecclesiæ archiepiscopus subscripsi.

Wido Papiensis ecclesiæ episcopus subscripsi.

Johannes Albanensis ecclesiæ episcopus subscripsi.

Blinwarmund sanctæ Ipponensis ecclesiæ episcopus subscripsi.

Sigifredus sanctæ Parmensis ecclesiæ episcopus subscripsi.

Johannes Mutinensis ecclesiæ episcopus. Adam Taurinensis ecclesiæ episcopus subscripsi.

Andreas Laudensis ecclesiæ episcopus. Johannes Januensis ecclesiæ episcopus.

Constantinus sanctæ Albensis ecclesiæ episcopus.

Albertus sanctæ Brixiensis ecclesiæ episcopus.

Liutifredus Tardonensis ecclesiæ episcopus subscripsi.

(Höfler, p. 318, et Pertz, *Monum. Germ. script.* t. III, p. 694.)

D'après Vignier, p. 657, Gerbert escrit d'Italie ou d'ailleurs en 997 ou 998 la lettre qui s'ensuit :

Domino et glorioso Othoni Cæsari semper Augusto Gerbertus.

Singuli dies singulos mihi annos efficiunt dum legati non redeunt nec novi à vestra Majestate superveniunt; plenus curarum, plenus sollicitudinum dies noctesque perfero. Auget curas scythicus axis, Italia multiplicat. Si Scythas relinquimus, metuo; si Italiam non adimus, reformido; quia Itali sunt. Ecce enim eorum legati dum proprias injurias nunciant, vestras prædicant. Quid hoc, oro, per nostram gratiam est quod imperialis Majestas tam pertinaciter despicitur? At a quibus. Mirabor abusos impune patientia vestra, qui virtutem putant ignaviam, cum sint quod omnes novimus et dicere non est necesse. Porro ad harum evidentiam rerum missam mihi vobis epistolam,

et si meæ describuntur injuriæ magis tamen vestræ sunt, nec omnino meas accipio in quantum vestras puto, *et cætera.*

Vignier ajoute dans la page suivante, 658, que l'antipape Jean fit tenir propos de composition à l'empereur qui venait attaquer Crescentius et sa créature, ainsi que nous entendons d'une épistre d'un quidam, qui est entre celles de Gerbert, qui contient :

Te non potuisse ad nos hactenus venire impossibilitati adscribimus, tuæque erga me benevolentiæ gratias habemus. Quando vero id facere possis præscribere nescimus, quia enim plurima Scytharum gentes imperio nostri Cæsaris subdere se gestiunt et ille Johannes græcus quod nobis placuerit se facturum pollicetur. Adhuc dubium est quonam vertere expeditos exercitus debeamus.

Ces lettres ne se trouvent pas dans les manuscrits que nous connaissons.

L'an 998, Gerbert est archevêque de Ravenne. *Dicere opus est eum pœnitentem recantasse palinodiam*, dit Baronius, t. x, p. 899. Il ne cite point d'autorité sérieuse pour justifier cette assertion. Grégoire V envoya au nouvel archevêque, le 28 avril, le pallium avec la bulle suivante :

Gregorius episcopus servus servorum Dei, Gerberto S. Ravennatis ecclesiæ archiepiscopo, ac nostro spirituali filio, et per te in eadem ecclesia, cunctisque successoribus tuis archiepiscopis in perpetuum.

Quoniam apostolicæ sedis benevolentia, et antiquæ consuetudinis zelo provocati, fraternitatem tuam Ravennati ecclesiæ præfecimus; insignia præsulum ejusdem ecclesiæ dignum duximus tibi conferenda, cum usu pallii, quo uti debeas certis temporibus, certisque modis, sicut antecessores tuos usos fuisse cognoscis. Hoc te nihilominus admonentes, ut sicut a nobis hujus decoris usum, ac sacerdotalis officii honorem accepisse te gaudes, ita etiam morum, atque actuum probitate, susceptum in Christo sacerdotium adornare contendas. Sic enim alterno eris honore conspicuus, si cum habitu corporis mentis quoque bona concordant, ut foris compositus, intus autem directus, Deo cum propheta vere dicere possis : *Provideo Deo in conspectu meo semper, ut sit a dextris meis, ne unquam commovear.*

Ut autem charitatis in nobis fundatæ dulcedinem recognoscas, ex gratuita largitate nostra, post mortem Adelaïdæ imperatricis augustæ, donamus tibi, tuæque ecclesiæ, districtum Ravennatis urbis, ripam integram, monetam, teloneum, mercatum, muros et omnes portas civitatis. Si vero alia privilegia aliquibus facta apparuerint sanctæ ecclesiæ obnoxia et huic nostro privilegio contraria, authoritate Dei et S. Petri, ad nihilum redigenda illa dijudicavimus; et hoc quod facimus stabilimus et intactum permanendum jubemus.

Donamus etiam tibi, tuæque ecclesiæ sanctæ Comaciense in comitatum, post mortem Adelaïdæ imperatricis augustæ; ut tu, tuaque sancta ecclesia, tuique successores, illum, cum omnibus inibi pertinentibus, libere teneant, et ordinent in perpetuum. Et quod bene factum est ut bene reservemus et in melius corroboremus, privilegium, quod tuo prædecessori Joanni cum Monteferetrana et Cerviensi ecclesiis et cum omnibus quæ sibi largiti sumus, ex nostra benevolentia, tibi, tuæque S. Ravennati ecclesiæ, tuisque successoribus confirmamus, et incorrupta semper esse decernimus : id est monasterium S. Thomæ apostoli et Euphemiæ martyris, cum omni integritate eorum, et cum omnibus rebus et possessionibus eorum cultis et incultis, tam in civitate Ariminensi positis quam extra, scilicet in comitatu Pisaurensi, Ariminensi et Monteferetrano collocatis. Quæ omnia per centum jam curricula annorum vestra ecclesia et vestri antecessores tenuerunt, et vos, Deo gratia, tenetis quiete : id est castellum quod vocatur Ligabizzi, cum omni pertinentia sua, nec non et castrum quod vocatur Granaviolo, cum omnibus rebus et possessionibus suis; et castellum quod vocatur Montecorbino cum omni integritate sua; nec non et integrum castellum quod vocatur Crucis, cum omnibus rebus et possessionibus suis. Et ut paternitas bonitatis nostræ filiationem tuæ devotionis summo affectu et affluenter in Christo enutriat, authoritate Dei omnipotentis et S. Petri, principis apostolorum, hoc nostro privilegio præceptum de Regiensi episcopatu, cum omnibus sibi adjacentiis a venerabili Ottone augusto tibi, tuæque ecclesiæ, tuisque successoribus attributum confirmamus, stabilimus et inconvulsum permanendum præcipimus, ut teneas, defendas, regas et ad Dei honorem, tam tu, quam tui successores libere ordinatis.

Confirmamus etiam tibi, tuæque ecclesiæ in perpetuum donamus Cæse-

nam cum omnibus inibi pertinentibus; et potestate apostolica jubemus ut, de subtus strata usque ad mare, nullus audeat districtum aut venationem ullam exercere nisi cui tu, aut tui successores jusserint; sed absque omnium hominum inquietudine, ad honorem et utilitatem tuam, potestative omnia ibi facias et præcipias.

Omnia etiam privilegia jam pridem a prædecessoribus nostris tuæ ecclesiæ collata, omniaque præcepta aut a regibus aut ab imperatoribus, pro Dei respectu, attributa, hoc nostro privilegio in voluntate Dei et authoritate S. Petri, confirmamus, corroboramus et in æternum valere volumus et præcipimus.

Si quis igitur contra hæc, quæ per nostrum privilegium pie et firmiter disposita sunt, temerario usu ire tentaverit, sciat se authoritate B. Petri principis apostolorum, cujus immerito vices agimus, anathematis vinculo innodatum, et cum diabolo et Juda traditore æterni supplicii incendio concremandum; sicque irremedialiter involvendum ne unquam a nexibus anathematis sit absolutus. At vero qui observator in omnibus extiterit, custodiens hujus nostri apostolici constituti authoritatem, ad cultum Dei nostri respicientem, benedictionis gratiam a misericordissimo Deo nostro multipliciter consequatur et vitæ æternæ particeps efficiatur.

Script. per manus Petri notarii et scrinarii S. Romanæ ecclesiæ, in mense aprili Indict. xi. Bene valete.

210. — *Otto. Papæ G.* — M. Wilmans fait adresser cette lettre au pape Gerbert. Le pape G. est évidemment Grégoire V, cousin de l'empereur, comme l'indiquent les mots *sanguinis linea*.

211. — *Otto... R. comite.* — Ce comte, d'après Mabillon, est Rainald, du pays des Marses. Voir M. Wilmans, p. 172, n. 2.

212. — Nous avons déjà dit que Pap. Masson, Vignier et Baronius ne séparent pas cette lettre de la lettre 200.

213. — *Gisalberto abbati.* — Gisalbert est abbé en Italie; Gerbert, qui jamais ne négligea de cultiver son esprit ou d'augmenter sa bibliothèque, lui écrivit, sans doute de l'archevêché de Ravenne.

214. — *Adelaïdi imperatrici.* — D. Bouq. 995; M. Hock, 995-999. La date de 998 à 999 nous paraît plus vraisemblable.

Adélaïde ayant perdu la confiance que lui avait accordée son petit-fils, après la mort de sa mère, se retira, sans doute, dans les terres qu'elle possédait dans l'archevêché de Ravenne. C'est de là qu'elle engageait le nouvel archevêque à venir la voir, à excommunier ses ennemis. Gerbert, archevêque de Reims, n'aurait pu être d'aucun secours dans une question religieuse, à l'impératrice résidant en Allemagne; il n'en était pas de même s'il était archevêque de Ravenne et si la princesse résidait dans la circonscription de son diocèse.

PONTIFICAT DE SYLVESTRE II.

(999-1003).

Baronius traite Gerbert avec beaucoup de sévérité; il est plus juste pour le pape Sylvestre II qui était tellement attaché, dit-il, aux priviléges de l'Eglise *ut nec levissima prætermitteret in his quæ spectarent ad defensionem... jurium.* — *Annal. eccles.* t. xi, p. 14.

Les difficultés que nous avons rencontrées pour établir l'ordre chronologique des lettres de Gerbert n'existent plus pour les actes de son pontificat. Les diplômes, les priviléges qu'il accorde ont des dates précises; en outre, M. Jaffé a classé avec un soin extrême, dans ses *Regesta Pontificum Romanorum*, tout ce que l'on connaît aujourd'hui de Sylvestre II. Nous n'avons eu qu'à suivre ce guide excellent, à puiser aux sources qu'il indique avec la plus grande exactitude.

215. — *Arnulfo archiepiscopo Remensi.* — Quelques auteurs doutent que cette lettre soit de Sylvestre II; voir Labb. t. ix, col. 778, *Note;* Pagi, *Ann. eccles. Baron.* t. xvi, p. 597; Mansi ne se prononce pas. Nous pensons avec MM. Höfler et Jaffé qu'ils se trompent. Grégoire V aurait traité avec moins de ménagements les actes du concile de Saint-Basle; il n'aurait pas rappelé à l'archevêque de Reims qu'il avait été privé de ses fonctions pour quelques excès, *quibusdam excessibus.*

217. — *Reverentissimo Papæ Gerberto.* — *Hæc anno* 999, *circa novembrem, Romæ scripta esse existimaverim.* M. Pertz, *Monum. Germ. Leg.* t. II, B. p. 165. Ce savant allemand s'est appuyé sur cette lettre d'Othon III pour soutenir l'authenticité du diplôme par lequel ce prince confère à son maître Sylvestre II et à Saint-Pierre les huit comtés de Pisaurum, Fanum, Senogalliam, Anconam, Fossabrum ou Fossabrunum, Callium, Esium et Ausimum.

J'ai admis, dans la vie de Gerbert, cette opinion, qui est celle de Baronius et de M. Hock. Après un nouvel examen de cette pièce, après une nouvelle discussion des observations de Pagi, *Annal. eccles. Baronii cum critice*, tom. XVI, pp. 591-595, développées et complétées par M. Wilmans, *Excurs*, XI, pp. 235-245, je me suis aperçu que je m'étais trompé.

Voici le texte du diplôme trouvé, en 1139, dans les archives du monastère d'Assise ; j'exposerai ensuite les raisons qui combattent son authenticité :

DECRETUM ELECTIONIS SYLVESTRI II.

In nomine sanctæ et individuæ Trinitatis. Otto servus Apostolorum et secundum voluntatem Dei Salvatoris Romanorum imperator augustus. Romam caput mundi profitemur, Romanam ecclesiam matrem omnium ecclesiarum esse testamur, sed incuria et inscientia Pontificum suæ claritatis titulos obfuscasse. Nam non solum quæ extra urbem esse videbantur vendiderunt, et quibusdam colluviis à lare S. Petri alienaverunt, sed, quod absque dolore non dicimus, si quid in hac nostra regia urbe habuerunt ut majori licentia evagarentur, omnibus judicante pecunia in commue dederunt, et S. Petrum et S. Paulum, ipsa quoque altaria spoliaverunt. Confusis vero papaticis legibus et jam abjecta ecclesia Romana in tantum quidam Pontifices creverunt, ut maximam partem imperii nostri apostolatui suo conjungerent, jam non quærentes quæ et quanta suis culpis perdiderunt, non curantes quanta ex voluntaria vanitate effuderunt, sed sua propria utpote ab illis ipsis dilapidata dimittentes, quasi culpam suam in imperium nostrum retorquentes, ad aliena, id est ad nostra et nostri imperii maxime migraverunt. Hæc enim sunt commenta ab illis inventa quibus Johannes diaconus cognomento *digi-*

torum mutilus præceptum aureis litteris scripsit sub titulo magni Constantini, longi mendacii tempora finxit. Hæc sunt etiam commenta quibus dicunt quemdam Carolum sancto Petro nostra publica tribuisse, sed ad hæc respondemus, ipsum Carolum nihil dare jure potuisse, utpote jam a Carolo meliore fugatum, jam imperio privatum, jam destitutum et annulatum. Ergo quod non habuit dedit; sic dedit, sic nimirum dare potuit utpote qui male acquisivit, et diu se possessurum non speravit.

Spretis ergo commentitiis præceptis et imaginariis scriptis ex nostra conferimus : sicut enim pro amore S. Petri dominum Sylvestrum magistrum nostrum Papam elegimus, et, Deo valente, ipsum serenissimum ordinavimus et creavimus, ita, pro amore ipsius domini Sylvestri papæ, sancto Petro de publico nostro dona conferimus, ut habeat magister quid principi nostro Petro a parte sui disciputi offerat. Octo igitur comitatus pro amore magistri nostri domini Sylvestri papæ sancto Petro offerimus et donamus ut ad honorem Dei et sancti Petri cum sua et nostra salute habeat et teneat, et incrementa sui apostolatus nostrique imperii ordinet.

Hos autem sibi ad ordinandum concedimus Pisaurum, Fanum, Senogalliam, Anconam, Fossabrum, Callium, Esium et Ausimum, ut nullus unquam ei et sancto Petro audeat aliquam inquietationem facere aut eum aliquo ingenio fatigare. Quicunque vero præsumpserit, omnia quæ habet amittat, et S. Petrus quæ sunt sua recipiat. Ut autem hoc in æternum ab omnibus conservetur, hoc præceptum manu nostra diu Deo adjutore confirmavimus, et nostro sigillo præcepimus insigniri ut sibi suisque successoribus valeat.

(J. Mass. *Epist. Gerb.* p. 73, 74.)

Putidum hoc commentum tot fere mendacia quot verba complectitur, dit Pagi, qui l'attribue aux schismatiques, et fait ressortir les erreurs que le faussaire a commises. M. Pertz trouve une preuve de l'authenticité du diplôme dans la donation de huit comtés, constatée par la lettre 217 de l'empereur Othon à Sylvestre II. M. Wilmans fait observer qu'il y a une grande différence dans les expressions employées dans les deux pièces, et qu'elles ne peuvent pas se rapporter au même acte.

Dans la lettre, Othon dit à Sylvestre · *Relinquimus Hugonem... cui octo*

comitatus, qui sub lite sunt, vestrum ob amorem contulimus, nostrumque legatum eis ad præsens præfecimus ut populi rectorem habeant et vobis ejus opera debita servitia exhibeant.

Ces huit comtés sont ici l'objet d'une contestation; il n'est donc pas possible de traduire que l'empereur en fait donation à l'Eglise. Veut-on entendre que la contestation existait entre Othon et Sylvestre II et que, par la cession du premier, Sylvestre restait maître des huit comtés? Rien n'autorise cette interprétation; et puis, comment expliquer ces paroles de l'empereur *ut populi... vobis debita servitia exhibeant?* Ne s'agit-il pas d'anciens droits de suzeraineté, de possession que l'Eglise avait déjà exercés, que l'on ne voulait pas reconnaître?

Les termes du diplôme sont tout autres: l'empereur fait un don de son bien propre: *De publico nostro dona conferimus*, etc. Nulle contestation, nul procès, ne peuvent s'élever à ce sujet. Tout ce que l'on doit conclure de la lettre, c'est que la possession de huit comtés était disputée à l'Eglise et que, en attendant la décision des juges, les biens en litige étaient mis en séquestre, sous la surveillance de Hugues, comte de Spolète et de Camérino. Les deux pièces ne se rapportent donc pas au même objet; la lettre ne prouve rien en faveur du diplôme.

M. Wilmans pousse plus loin ses investigations, il remonte à la source où le faussaire a puisé ses renseignements. M. Pertz a publié, dans le tome V des *Monumenta*, p. 712, la chronique du moine Benoît de Saint-André, auprès du mont Soracte, et le *Libellus de Imperatoria potestate in urbe Roma*, p. 720, que l'on attribuait à Eutropius. Il les croit l'un et l'autre du moine de Saint-Benoît; il dit que le *Libellus* a été composé *pro parte et in usum Ottonis III*, et la similitude des idées, des expressions dans le *Libellus* et le diplôme, lui fait conclure que celui-ci est authentique.

M. R. Wilmans prouve que le *Libellus* a été rédigé dans la première moitié du xe siècle, que la chronique ne va pas au delà de l'année 972; ces deux ouvrages n'ont pas été destinés par conséquent à un prince qui est né en 980. La chronique s'est servie du *Libellus*, mais elle l'a abrégé d'une façon grossière, inintelligente. La chronique attribue à Louis-le-Pieux l'origine du pouvoir des empereurs dans Rome, le *Libellus* à Charlemagne; le style du *Li-*

bellus est assez correct, celui de la chronique est barbare. Ces deux livres ne sont donc pas du même auteur.

Que conclure maintenant de la similitude des idées, des expressions du *Libellus* et du diplôme, si ce n'est que l'auteur du diplôme avait le *Libellus* sous les yeux et qu'il lui a emprunté des erreurs que n'aurait pas commises le chancelier d'un prince instruit, qui, voulant faire revivre l'empire, avait dû étudier son histoire, au moins pendant les derniers siècles? La donation de Charles-le-Chauve est une fable, qui ne se trouve que dans le *Libellus*, et que le *Libellus* et le diplôme réfutent à peu près dans les mêmes termes. Les deux pièces disent que Charles-le-Chauve a été chassé d'Italie et privé de l'empire par un autre Charles. Cette assertion renferme deux erreurs : C'est Carloman qui est l'adversaire de Charles-le-Chauve, et celui-ci a gardé l'empire jusqu'à sa mort. En outre, le pieux Othon III a-t-il pu laisser mettre dans un de ses diplômes *Papam elegimus... ordinavimus, creavimus?* Le droit de créer, d'introniser les papes n'a jamais appartenu à la puissance séculière. Enfin, comment ce prince aurait-il donné à Sylvestre II huit comtés dont cinq avaient été conférés au Saint-Siége, en 756, et deux autres dix-huit ans plus tard. Il aurait pu tout au plus en confirmer la possession, et l'acte qui en aurait été délivré porterait la date, le nom du lieu, celui du chancelier ou du secrétaire; tous ces gages d'authenticité manquent au diplôme, qu'il faut par conséquent reléguer parmi les pièces apocryphes. (Voir dans Pertz, *Monum. Leg.* t. II. B. pp. 7-9, les domaines qu'avait le Saint-Siége dans le IX[e] siècle et dans le X[e].)

218. — Ni les archives du Vatican, ni celles du royaume de Hongrie ne possèdent l'original ou une copie ancienne de cette lettre si importante. Elle a été imprimée, pour la première fois, à Rome, vers le milieu du XVII[e] siècle (1645), par le jésuite autrichien Inchofer, dans ses Annales ecclésiastiques. Antoine Vérantius, Dalmate d'origine, ambassadeur pendant plus de vingt ans des empereurs Ferdinand et Maximilien II, puis archevêque de Strigonie, l'avait trouvée, en 1550, dans l'église de Traw. Après sa mort, 1575, cette copie passa par différentes mains. Athanase Georgier, homme fort instruit, la donna au frère mineur Raphaël Levacovicz, dans un voyage que celui-ci fit à Vienne, en Autriche, par les ordres du pape Urbain VIII; Levacovicz la

remit à son tour à Inchofer, qui l'inséra dans ses Annales pour l'empêcher de s'égarer. *Annal. eccles. regni Ungariæ, ad ann.* 1000.

Peu de temps après sa publication, un savant de l'époque, Jean Lucius, en discussion avec Inchofer sur la patrie de saint Jérôme, lui reprocha de la mauvaise foi dans ses citations. Il ajoutait incidemment « qu'il avait examiné avec un très-grand soin les archives de l'église de Traw, que la lettre » de Sylvestre II ne s'y trouvait pas, qu'il n'y avait point d'acte antérieur à » l'an 1185. »

On ne sait pas ce que devint cette question jusqu'au milieu du XVIIIe siècle. En 1740, Godefroi Schwartz la reprit avec vivacité dans un livre imprimé à Halle, sous le titre de : *Initia religionis christianæ inter Hungaros Ecclesiæ orientali adserta.* Il voulait enlever au Saint-Siége l'honneur d'avoir porté le christianisme et la civilisation chez les Hongrois pour le conférer à l'église de Constantinople. Le meilleur moyen d'atteindre ce but était, à son avis, de prouver que la lettre de Sylvestre II était l'œuvre d'un faussaire, peut-être d'Inchofer, et que l'évêque Hartwig, auteur de la vie de saint Etienne, l'écrivait au XIVe siècle et non point à la fin du XIe ou dans les premières années du XIIe, comme les savants le pensaient.

Les doutes soulevés par Schwartz sur la date de la biographie de saint Etienne, sur l'exactitude des faits qu'elle renferme, ont été dissipés par les Bollandistes dans le premier volume du mois de septembre de leurs *Acta sanctorum*, pp. 507-521. Ils ont aussi prouvé d'une manière victorieuse, ce me semble, l'authenticité de la lettre de Sylvestre II. Nous pourrions renvoyer les lecteurs à cet ouvrage : mais outre qu'il est rare et que la discussion est un peu confuse, nous avons jugé convenable d'insister, dans un travail spécialement consacré à Gerbert, sur un fait aussi glorieux pour sa mémoire. D'ailleurs, les objections de Schwartz contre l'authenticité de la lettre de Sylvestre II ne sont pas entièrement abandonnées. Si l'on ne soutient plus qu'elle est toute entière d'invention moderne, quelques auteurs prétendent qu'il s'y est glissé des interpolations ; d'autres, sans oser l'affirmer, disent que la chose est possible ; Wilmans, p. 159, note 1. En répondant à Schwartz, nous répondrons à tous les contradicteurs.

Jean Lucius déclare n'avoir pas trouvé la lettre de Sylvestre dans les ar-

chives de Traw. Schwartz en conclut que Traw ne l'a jamais possédée, qu'il n'y a pas de motif pour qu'elle ait été conservée dans la Dalmatie plutôt que dans la Hongrie; de plus, il conteste la création du royaume de Hongrie par Sylvestre II ; il nie l'exactitude des faits contenus dans la lettre, surtout la donation des Etats de saint Etienne au Saint-Siége ; enfin la forme, les ornements de la couronne de Hongrie sont une preuve irrécusable à ses yeux qu'elle est l'œuvre d'un artiste grec, et que, par conséquent, elle a été envoyée par un empereur de Constantinople.

Un sérieux examen des faits montre que ces objections sont plus spécieuses que solides.

J. Lucius ne fouillait pas les archives de Traw pour y chercher la lettre de Sylvestre, ce n'est que d'une manière accessoire qu'il s'en occupait. Une pièce si courte a donc pu échapper à son attention et rester dans les papiers qui passaient entre ses mains. A ceux qui ont l'habitude de ces recherches, la chose paraîtra naturelle. L'absence de cette lettre ne serait pas d'ailleurs une preuve de la mauvaise foi de l'évêque de Strigonie ou d'Inchofer. Un siècle s'était écoulé entre le temps où la copie avait été faite et celui où J. Lucius visitait les archives de Traw. L'original ne pouvait-il pas s'être égaré, avoir été enlevé par une main indiscrète ? Rejeter l'authenticité d'un écrit parce que l'original n'existe plus, ne serait-ce pas introduire le pyrrhonisme dans l'histoire ?

La conservation de cette pièce importante dans l'église de Traw n'a rien qui doive surprendre. La ville de Traw a longtemps appartenu au royaume de Hongrie ; elle était par sa position, sur les côtes de l'Adriatique, à l'abri des invasions des Tartares et des Turcs, qui, depuis le XIIIe siècle jusqu'au XVIIe, ont désolé les rives de la Theïss et du Danube.

Au milieu des troubles, de la confusion qui accompagnaient leurs ravages, l'écrit de Sylvestre a pu aisément disparaître, se perdre. L'histoire de l'Europe pourrait signaler bien des faits analogues.

Reste à savoir si cette lettre a tous les caractères de l'authenticité.

Elle porte en tête le nom de Sylvestre II; son style s'accorde avec le style des autres lettres de cet écrivain. Ce qu'elle dit est conforme à l'histoire, confirmé par la tradition; les faits qu'elle renferme sont admis, les expressions

qu'elle emploie sont répétées dans des actes authentiques des âges suivants; cette lettre dissipe les ténèbres qui entouraient l'époque de la création du royaume de Hongrie.

Jusqu'à Baronius, les historiens Hongrois et étrangers attribuaient l'érection du royaume de Hongrie à Boniface VII, à Benoît VII ou à Grégoire V. Le savant annaliste de l'église a dit le premier que cet honneur appartenait à Sylvestre II et qu'Etienne était le premier roi chrétien de cette contrée. La lettre de ce pontife devait confirmer la justesse de cette observation, prouvée d'ailleurs par des actes du XIe siècle. En effet, on lit dans Thietmar, *imperatoris (Ottonis III) gratia et hortatu, gener Henrici ducis Bawariorum, Waïc, in regno suo episcopales cathedras faciens, coronam et benedictionem accepit.* Chron., l. IV, c. 58. Etienne était gendre de Henri-le-Querelleur, il élevait des églises; vers l'an 999, il a reçu à la fois la bénédiction et la couronne comme récompense de son zèle religieux, c'est donc le souverain pontife régnant qui les lui avait accordées, et ce pontife était Sylvestre II.

Geïsa, père d'Etienne, était mort l'an 997. Hartwig et tous les historiens hongrois en conviennent. Or des lettres d'Etienne à l'abbaye de St-Martin portent la date *Anno Dominicæ incarnationis MI, indictione XV, anno Stephani primi regis secundo.* Schwartz admet cet acte comme authentique. L'époque concorde avec la lettre de Sylvestre II qui est du 25 mars de l'an mil. L'an mil-un était en effet la seconde année de la *royauté* d'Etienne Ier.

Hartwig, Bonfinius et les historiens les plus autorisés disent que saint Etienne avait envoyé, la quatrième année de la mort de son père, *quarto post obitum patris anno*, une ambassade à Rome pour demander la couronne et la bénédiction du Saint-Siége, c'était donc l'an mil.

Sylvestre était monté sur le siége de saint Pierre l'an 999; c'est donc ce pontife qui a reçu les députés du prince hongrois, c'est lui qui a réalisé ses désirs.

L'authenticité de la lettre n'est pas moins incontestable : d'après Hartwig, le duc des Polonais, *Myscha*, avait demandé la couronne au Pape. Le Souverain-Pontife lui en avait fait préparer une d'un beau travail, lorsque, prévenu par un ange du *Seigneur*, il la réserva pour le chef d'une *nation inconnue*, dont les messagers devaient arriver le lendemain matin. *Vita S. Stephani*, n II.

La lettre de Sylvestre renferme ces faits, sans dire le nom du chef polonais. Cette omission est décisive ; car ce duc n'était pas Myscha, Mizecon ou Mieeislas, comme le répètent tous les historiens, même Inchofer, mais Boleslas, son fils, qui lui avait succédé après sa mort, arrivée, d'après le témoignage de l'historien contemporain Thietmar, l'an 992, aux calendes de juin. Baronius l'a prouvé.

Si la lettre de Sylvestre était l'œuvre d'un faussaire moderne, d'Inchofer, cette erreur de nom que cet écrivain et tous ses prédécesseurs ont commise, et qu'il soutenait contre l'avis de Baronius, n'eût-elle pas été introduite dans la missive du pape?

Inchofer assure que presque toute la Hongrie était convertie au catholicisme à l'avénement d'Etienne... *Ita ut... perpauci desiderarentur qui Christo manus non dedissent.* Il était venu déjà dans ce pays une foule de missionnaires avec l'autorité du Souverain-Pontife... *Multos prædicatores in Hungariam venisse, præcipue Romani pontificis auctoritate.* Comment alors se serait-il combattu dans une lettre de son invention, en disant que ce peuple était inconnu à Rome, *adventum de ignota nobis gente?...*

La lettre de Sylvestre n'est donc ni l'œuvre d'Inchofer ni celle des écrivains du XVIe siècle, puisqu'elle ne renferme aucune des erreurs historiques admises comme des vérités à cette époque.

Elle est antérieure à Hartwig ; Hartwig l'avait sous les yeux. Il parle comme la lettre de l'avertissement divin donné au pape ; il dit, comme la lettre, ce que son amour propre national ne lui aurait pas permis d'inventer, que les Hongrois sont *une nation inconnue* au Saint-Siége.

Ne peut-on pas en outre rapprocher de ce membre de phrase que Hartwig met dans la bouche de Sylvestre : « *Prout divina gratia ipsum instruit ecclesias Dei (Stephano) ordinandas relinquimus*, celui-ci de la lettre du Saint-Père : *Secundum quod divina gratia te docuerit ;* et cet autre : *Strigoniensem ecclesiam in Metropolim et reliquos episcopatus..... concessimus.* »

L'accord de la lettre et de la biographie n'est pourtant pas complet ; Hartwig ne mentionne pas le titre de légat donné par le Pape à saint Etienne et à ses successeurs. Mais les rois de Hongrie en ont joui ; la lettre de Sylvestre dit que c'est lui qui le leur a conféré ; il le donna au roi de Pologne ; un de

ses successeurs l'accordera aux rois normands, de Sicile et de Naples ; le silence de Hartwig est-il suffisant pour faire douter de ce fait ? Ne rentre-t-il pas dans les mœurs du temps, dans les droits du Saint-Siége pendant le xe siècle et le xie ? Werbocz, au commencement du xvie siècle, avant l'établissement des Jésuites, admettait que ce titre avait été conféré à saint Etienne par la cour de Rome. Les Jésuites ne l'ont donc pas inventé.

Une omission plus grave dans la biographie de saint Etienne est celle de la donation de son royaume que ce prince aurait faite au Saint-Siége, et de la condition, qu'il aurait acceptée pour ses successeurs, de se faire reconnaître par le pape à leur avènement à la couronne. Rien n'explique, disent les adversaires de la lettre, cette libéralité exagérée ; le Saint-Siége ne réclame rien de semblable de la Pologne, dont le chef reçut, vers le même temps, le titre de roi et la bénédiction apostolique.

Il est sans doute fort difficile de se rendre compte du silence de Hartwig, mais la lettre de Sylvestre assure le fait, la tradition, l'usage et des actes anciens d'une authenticité incontestable le confirment.

Les Hongrois n'ont jamais révoqué en doute cette donation. Avant que Hartwig eût rédigé la vie de saint Etienne, Grégoire VII disait à Salomon : *Sicut a majoribus patriæ tuæ cognoscere potes, regnum Hungariæ SS. Romanæ ecclesiæ proprium est, a rege Stephano olim B. Petro cum omni jure ac potestate oblatum ac devote traditum.*

Henri III avait reconnu ce droit, lorsque vainqueur des Hongrois *ad corpus B. Petri lanceam coronamque transmisit et pro gloria triumphi sui illuc direxit insignia quo principatum dignitatis ejus attinere cognovit.*

Le fait attesté par l'empereur, par le pape, ne se perdait pas dans la nuit des temps ; il était facile à vérifier dans le xie siècle. Les princes hongrois, intéressés à en constater l'exactitude, n'ont pas élevé la moindre objection. En effet, un peu plus tard, le même Grégoire écrivait au roi Geïsa, que son prédécesseur Salomon avait été privé de la couronne, parce que *contempto nobili dominio B. Petri, apostolorum principis, cujus regnum esse prudentiam tuam latere non credimus, rex subdit se teutonico regi et reguli nomen obtinuit.* Personne ne doutait donc, dans le courant du xie siècle, de la donation de saint Etienne.

L'Eglise, dans les siècles suivants, l'affirme toujours et ne reçoit pas de démenti. Nicolas IV écrit, en 1291, à son légat dans ce royaume : *Cum regnum ipsum ad apostolicam sedem multipliciter pertinere noscitur.* Il dit la même chose à l'empereur Rodolphe, à l'archiduc d'Autriche Albert, à l'archevêque de Strigonie, et ses paroles n'excitaient pas de réclamations.

Au commencement du XIVe siècle, en 1301, Boniface VIII mandait à son légat, en Hongrie : *Nolumus te latere, aut in dubium revocari, quod... Ungariæ regnum sacrosanctæ Romanæ ecclesiæ a beato Stephano, primo rege Ungariæ christiano, cum omni ejus jure ac potestate devote oblatum fuit et traditum reverenter. Raynaldi Annales*, ann. 1301, n. 8.

Le nom de Sylvestre n'est jamais prononcé, il est vrai. Ce n'était pas nécessaire; ce n'était pas à lui, mais à Saint-Pierre, à l'église de Rome, que la donation avait été faite. Ce qui prouve toutefois que sa lettre n'était pas inconnue de ses successeurs, que Grégoire VII l'avait sous les yeux, c'est que, lorsqu'il écrit à Geïsa, il lui répète textuellement une phrase de Sylvestre II à Etienne, auquel il disait, en parlant de l'Eglise de Rome, *quæ subjectos non habet ut servos, sed ut filios suscipit universos.*

Le texte de Grégoire n'était pas connu lorsque la lettre de Sylvestre II a été publiée, ce n'est donc pas une interpolation du jésuite autrichien.

En 1308, à l'extinction de la dynastie des Arpads, quand il fallut choisir une nouvelle famille de rois pour la Hongrie, le légat du pape revendiqua ce privilége. Les magnats s'y opposèrent avec vivacité et déclarèrent que le droit d'élection leur appartenait; mais ils reconnaissaient au Saint-Siége celui de confirmer et de couronner le nouveau prince, qui fut Charles Robert de la maison d'Anjou.

D'où venaient ces prétentions du pape, ces concessions des grands, si ce n'est du contrat qui avait autrefois été accepté par saint Etienne?

S'il résulte des monuments écrits et d'une tradition constante que la lettre attribuée à Sylvestre II est authentique et vraie dans ses détails, l'examen de la couronne de Hongrie ne combat pas cette conclusion.

L'un de ses gardiens et conservateurs, le comte Rewa, en avait fait la description dans le dernier siècle, *Act. SS.* p. 507; il avouait que sa forme, les images des empereurs grecs, les ornements, les mots grecs qu'on y voyait sur

le bandeau, laissaient penser que la partie inférieure était l'œuvre d'un artiste grec, d'une époque antérieure à celle de Sylvestre II; mais il reconnaissait dans la partie supérieure la main des Latins. A son avis, le pape l'avait ajoutée à une couronne plus ancienne, d'origine grecque, conservée dans les trésors du Saint-Siége, et avait fait ce présent au premier roi chrétien de Hongrie.

On admet aujourd'hui, avec le comte Rewa, que ce précieux joyau se compose de deux parties distinctes, *Gfrörer*, p. 1538. La partie inférieure est de façon byzantine : elle a sur le devant l'image de Jésus-Christ avec les archanges saint Michel et saint Gabriel; puis, sur le cercle d'or, les martyrs Cosme, Georges, Démétrius et Damien. Elle porte, sur le derrière, trois têtes, celle de César Constantin Porphyrogénète, celle d'un duc de Hongrie avec l'inscription Κράλης τῆς τουρκίας; la troisième doit être celle du prince qui gouvernait avec Constantin.

Evidemment cette partie de la couronne est d'origine byzantine; mais au-dessus s'en élève une autre avec l'image du Christ entouré des douze apôtres, dont les noms sont écrits en caractères lombards.

Celle-ci a dû être envoyée par le pape. Que l'on admette avec le comte de Rewa que les deux couronnes sont un présent de Rome, ou, avec d'autres, que le roi Etienne a réuni au présent du Saint-Siége un présent reçu de Byzance par un de ses ancêtres, la question est indifférente; mais il nous semble résulter des observations qui précèdent, que la tradition, des actes authentiques, dont quelques-uns remontent au XI[e] siècle, que les erreurs commises par les écrivains du XVI[e] siècle, que la description de la couronne de saint Etienne, confirment l'authenticité de la lettre de Sylvestre II.

Si l'on veut savoir pourquoi saint Etienne a mérité de recevoir la couronne préparée pour un autre prince, Baronius répondra, t. X, p. 955, *quod ipse regnum Ungaricum Romanæ ecclesiæ donavit.* D'après le même écrivain, le trône de France a été enlevé à Charles de Lorraine, parce que ses partisans prétendaient *omnia licere Carolo etiam in ecclesiis. Ibid.* p. 866.

219. — Mabillon date cette lettre de l'an 986, *Annal. Bened.* t. IV, p. 59. Il ajoute : *De hac clade qui tunc scripserit, præter Gerbertum invenio neminem ante annum* MX, *quo tempore, ut Gaufridus prior Vo-*

siensis tradit, sacra loca a Sarracenis vastata fuere. D. Bouquet, d'accord avec Rivet, *Hist. litt.* t. VI, indique la première année du pontificat de Sylvestre II; t. X, p. 426. En 986, Gerbert n'avait pas de titre pour écrire au nom de l'Eglise.

220, 222. — Ces deux lettres se trouvent, à Bamberg, dans l'unique manuscrit que l'on possède de l'Histoire de Richer. M. le bibliothécaire, le docteur Stenglein, a bien voulu m'en envoyer une copie, qu'il a faite lui-même. Elles ont déjà été publiées par MM. Höfler et Pertz. La première est placée par M. Jaffé dans l'année 1001, et la seconde dans l'année suivante.

Apud Ortam. — Un quartier de Rome, appelé *Ortea*, comprenait le Capitole, le théâtre de Pompée, les thermes de Trajan, etc. *Veter. Analect.* p. 564. Il s'agit ici de la ville d'*Orta*, *Ortanum*, située au confluent de la Nar et du Tibre. Voir Cluvier, *Ital. antiq.* t. I, p. 555.

DECRETA.

Une erreur a fait omettre dans le texte le diplôme suivant :

Epistola Silvestri II papæ ad Darferium comitem ejusque filios et nepotes [Anno 999].

(Contatore, *Hist. Terracin.* 41).

Darferio comiti ejusque filiis et nepotibus, « maxime ob militare obsequium » sibi promissum, tribuit « nomine beneficii civitatem superiorem et inferiorem, quæ vocatur Terracina, cum omni districtione sua atque comitatu Terracinensi. » « Et quoniam, » inquit, « sanctæ Romanæ Ecclesiæ pontifices nomine pensionis per certas indictiones hæc et alia nonnulla attribuisse nonnullis indifferenter constat, cum lucris operam darent et sub parvissimo censu maximas res Ecclesiæ perderent, id genus doni totum in melius commutamus, uti ea quæ per hanc nostræ præceptionis paginam concedimus sub nomine beneficii, et stipendia militaria sunt; hoc quippe genus pensionis dignum ducimus, et milites in pace obsequio, in bello armis pro honore et salute sanctæ Romanæ Ecclesiæ decertent. Sed ne res ecclesiasticæ in possessionem vel proprietatem alicujus transire possint, sub nomine pensionis

ab hac præsenti quarta decima indictione constituimus, ut actionariis sanctæ Romanæ Ecclesiæ tres auri solidi persolvantur, id est in mense Januario. »

Les diplômes n'ont pas soulevé de discussion. Le titre *Universalis papa* que prend Sylvestre II dans la bulle n° XI a fait dire à D. Bouquet, t. X, p. 418 : *Sylvester se inscribit papam universalem ; sed istud agit pro more jam tunc recepto. Nam, vel ab ineunte seculo* X, *Bavariæ præsules hoc nomine donabant Romanum episcopum : immo idem pontifex sic dicebatur jam sub finem sæculi* VII, *ut observat Rivetus.*

ACTA CONCILII REMENSIS AD SANCTUM BASOLUM.

Nous n'ajouterons rien à ce que nous avons déjà dit, p. CXV, CXVI, pour confirmer l'authenticité de cet écrit et la véracité de Gerbert. M. Wilmans, p. 182-184, fait ressortir les inexactitudes de Richer qui avait pourtant sous les yeux le récit de son maître.

Les idées émises dans ce concile sur les libertés de l'église gallicane, se conservaient dans le siècle suivant : *Licet Pontifex Romanæ ecclesiæ, ob dignitatem Apostolicæ sedis, ceteris in orbe constitutis reverentior habeatur, non tamen ei licet transgredi in aliquo canonici moderaminis tenorem. Sicut enim unusquisque orthodoxæ ecclesiæ pontifex, ac sponsus propriæ sedis uniformiter speciem gerit Salvatoris, ita generaliter nulli convenit quippiam in alterius procaciter patrare episcopi diœcesi. Glab. Radul.* l. II, c. 4.

CONCILIUM MOSOMENSE.

Ce discours occupe dans l'histoire de Richer les chapitres 102 à 106. M. Pertz nous dit à ce sujet : *Folium assutum, cui oratio inscripta erat, periit; at insero eam ex codice Lugdunensi inter codd. Vossianos N. 54, ubi, multo emendatior, quam apud centuriatores legebatur, extat.* — Les variantes qui se trouvent dans Richer sont celles du manuscrit de Leyde. Nous avons adopté le texte de M. Pertz.

ORATIO EPISCOPORUM IN CONCILIO CAUSEIO.

M. Pertz a publié le premier ce discours. Pap. Masson, Vignier, Baronius en citent quelques passages. Ils ne connaissent pas le titre de *concilium Causeium*, ils l'appellent *Remense*, que je crois être le nom véritable. MM. Giesbrecht et Wattembach pensent que le concile fut tenu à Coucy. Alors il faudrait *Cociacum*, dit M. Héfélé, qui le fait réunir à Senlis. M. Damberger veut qu'un copiste ait écrit par erreur *Causeiensi* au lieu de *Mosomensi*. Pour moi, ajoute M. Héfélé, je prendrais *Causeius* dans le sens de *reus*, qu'on lui donnait quelquefois au moyen âge (Voir Ducange). *Concilium Causeium* serait donc *Concilium reum*. Le manuscrit de Pap. Masson ou celui de Vignier aurait éclairci cette difficulté. Peut-être le texte primitif avait-il *Concilium r.* et cette lettre changée en *c.* serait-elle la cause de l'erreur d'un copiste ignorant.

CONSTITUTIO DECRETALIS, ETC.

M. Pertz a donné, *Monumenta Leg.* t. II, p. 57, cette constitution qui diffère très-peu du texte de Labbe. Elle porte le titre de *Constitutio Ticinensis*, et on lit à la fin *actum Ticini*. Othon s'y adresse *consulibus senatus populique romani* (lisez *senatui populoque romano*) *archiepiscopis, etc.* M. Pertz pense que le copiste a oublié *episcopis*; il donne *nisi se viventibus* au lieu de *nisi servientibus* dans la quatrième avant-dernière ligne de la p. 265.

M. Gfrörer profite de ce que cette constitution a été promulguée par Gerbert pour attaquer sa conduite.

Dieses Gesetz wurde, obgleich es von einer Kirchenversammlung ausgieng und an alle kirchlichen und weltlichen Behörden Italiens gerichtet ist, nicht von den Papst, sondern von Gerbert, dem Erzbischof Ravenna's, öffentlich bekannt gemacht. Der Ravennate amtete, wie man sieht, zu den Lebzeiten Gregor's, als der eigentliche Statthalter Petri. p. 1505.

M. Gfrörer dira plus tard que Gerbert fut soupçonné d'avoir empoisonné son prédécesseur.

Mediolanensi episcopo, Arnulfo nomine, papatum abbatum est. — Les écrivains qui se sont occupés de l'histoire de l'Eglise, sont fort embarrassés pour expliquer ce fait. *Nullum historicum novimus, qui tradat Arnulfum II, archiepiscopum mediolanensem cathedram S. Petri invasisse*, dit Muratori. *Id quidem eo tempore fecerat Johannes episcopus Placentinus. Sed italica ejus ævi historia nimiis tenebris premitur. Rer. Ital. script.* t. II, IIª p. col. 497, n.

D'après Pagi, *imperitus chronographus, ut varia in ejus chronico*, t. III, *Duchesniano ex parte publicato contenta perspicuum faciunt, subscriptioni verba de suo addidit, et Arnulfum arch. Mediolanensem, loco Johannis arch. Placentini posuit. Annal. Eccles. Baron. cum critice Pagii*, t. XVI, p. 388. *ad ann.* 988.

Mansi conjecture que Grégoire V étant mort en février 999, Arnulfe de Milan a pu s'emparer du Saint-Siége pendant la vacance, avant la nomination de Gerbert, t. XIX. *Conjecturæ*, col 255, 256.

L'explication de Pagi nous paraît plus vraisemblable.

Nous n'avons rien à ajouter à ce que nous avons dit dans la vie de Gerbert sur les conciles qu'il a présidés comme archevêque de Ravenne et comme pape.

SERMO DE INFORMATIONE EPISCOPORUM.

On lit dans le tome IV, p. 358 des OEuvres de saint Ambroise, publiées à Paris en 1742 :

Non omnino perfunctorie hanc opellam dispicienti ambiguum non erit eam S. Ambrosio suppositam fuisse, id que non solum quod habeat versionem Hieronymi, et *senatores noscendos non lato claro sed chlamide* adserat, ut observat Blondellus; sed multo magis quod nihil contineat ab Ambrosii et ingenio et sæculo non alienum. Verum tamen in omnibus operum S. Doctoris editionibus idem libellus locum obtinuit ; et in scriptis etiam codicibus, si unum exceperis, præfixo Ambrosii nomine illustratur. Cum vero tantus sit eorum consensus in auctore pseudepigrapho, mirum est quanta sit eorumdem in indicando operis argumento varietas. Et enim cum tam frequentes occur-

rant in bibliothecis ut in sola Vaticana quatuordecim invenire sit; fere totidem ejus leguntur inscriptiones, quot manuscripti. Alibi quippe titulus illi præfigitur : *Liber pastoralis, sive de cura pastorali*, alibi, *de observatione episcoporum :* modo *De Vita et Ordinatione episcoporum et simoniaca hæresi;* modo, *Sermo de episcopis et sacerdotibus. — De apostolo in loco ubi aït : Fidelis sermo*, etc., etc. Nonnunquam *Sermo de pastoribus;* interdum *Sermo de mysteriis*. Alicubi etiam, *de Ordinatione episcopi per simoniam.*

Sed ab aliis codex ecclesiæ S. Martialis apud Lemovices minus recedit materiæ quam auctoris significatione, sic enim præfert : *Sermo Gilberti philosophi, papæ urbis Romæ, qui cognominatus est Sylvester, de informatione episcoporum.* Hunc libellum ex eodem codice exscriptum Mabillonius noster pro sermone nondum vulgato, secunda parte Analectorum edi curavit, haud dubie nova illa deceptus inscriptione. Verum tamen in hoc bene meritus est de eruditis, quod primus illum sub auctoris hujus nomine in lucem emisit. Omnia profecto et personæ et temporibus satis congruunt. Episcopus enim ordinis sui viros ibi alloquitur, idemque sæculum labe simoniaca maxime laborasse exploratum est. At nihilominus cum manuscriptus ille ab aliis omnibus non in sensu quidem, sed tamen in elocutione perpetuo dissideat, revocari potest in dubium verus ne ejus auctor haberi debeat idem Sylvester, an aliquis interpolator.

Le doute des savants éditeurs des OEuvres de saint Ambroise nous confirme dans l'opinion que nous avons exprimée, que Sylvestre n'est pas l'auteur de ce petit traité. Ils ne l'attribuent pas non plus à saint Ambroise, comme l'ont fait Abbon de Fleury, le cardinal Humbert dans le xe siècle et le xie, Giles Chartier, dans sa réplique à Nicolas Thaborite, au concile de Bâle; le faussaire, qui s'est abrité derrière un si grand nom, n'est donc pas connu.

Il nous semble que ce discours a été composé avant le xe siècle. Un contemporain de Rathier et de Gerbert ne pouvait pas dire : *Ut senatorem chlamys monstrat... barbarum arma*. La distinction des vainqueurs et des vaincus n'existait plus à cette époque. Il n'aurait point parlé des hérétiques et des schismatiques, *qui extra sanctam Ecclesiam conventicula profana fa-*

ciunt, des évêques qui passent du catholicisme à l'hérésie, *ne post catholicum dogma, sensum hæreticum sumat.* Gerbert, élevé sur le siége de Ravenne, était devenu trop prudent pour oser dire à ses confrères : *Claves regni cœlorum... in beato Petro apostolo cuncti suscepimus sacerdotes*, et, plus bas, en expliquant ces paroles : *Pasce oves meas, quas oves... suscepit apostolus, sed et nobiscum eas accepit, et cum illo eas suscepimus omnes.*

Le texte que nous avons donné est celui de Mabillon collationné avec le manuscrit 2,400 de la bibliothèque impériale. M. L. Delisle le croit du XIe siècle. Il vient de saint Martial de Limoges, et c'est sans doute celui que le savant Bénédictin a eu entre les mains. Plusieurs feuillets en ont été détachés. Il s'arrête au bas de notre page 276, après les mots : *O justitia! o æquitas!*

M. Pertz indique dans ses *Archives*, t. IX, p. 482, l'existence d'une copie du *Sermo de informatione episcoporum*, à Saint-Pierre de Salzbourg; nous n'avons pas pu nous la procurer, ni savoir si elle était complète.

La citation d'Abbon commence au milieu de notre page 275, *videas in ecclesia* jusqu'à l'avant-dernière ligne de la même page, *in animarum exitio peregisti*. Celle du cardinal Humbert prend au haut de la même page, *coarctet nos licet*, jusqu'à la fin de l'alinéa. Il y a de nombreuses variantes dans les deux citations. Elles sont encore plus nombreuses dans le texte des OEuvres de saint Ambroise ; mais, comme le font observer les Bénédictins, la différence des mots ne change pas le sens de la phrase.

DE CORPORE ET SANGUINE DOMINI.

Le P. Cellot a publié le premier ce traité dont il ne connaissait pas l'auteur. Mabillon l'attribuait à Hériger, abbé de Laubes, qui avait écrit une lettre sur cette grave question. Bernard Pez a fait observer que ce traité n'avait pas la forme d'une lettre, et que dans un manuscrit du XIe siècle, appartenant à l'abbaye de Gottwich, en Autriche, il était placé sous le nom de Gerbert et réuni au travail de Ratramne sur le même sujet. *Dissertatio isagogica, tom.* I, *Thesaur. Anecdot.*

M. Pertz ne cite pas de manuscrit de ce traité; la Bibliothèque impériale de Paris n'en possède pas. Nous avons reproduit le texte de Bernard Pez.

PROSE EN L'HONNEUR DES ANGES.

On attribue à Gerbert un cantique sur le Saint-Esprit, *cantica de S. Spiritu*, conservé dans la bibliothèque Bodléienne, et une prose ajoutée au canon de la messe en l'honneur des Anges. Le savant conservateur en chef de la riche bibliothèque d'Oxford, M. H. O. Coxe, n'a pas trouvé le cantique et il a eu la complaisance de copier lui-même le commentaire suivant, qui reproduit en partie la prose en l'honneur des anges.

Ab celebres rex cœlic. In primo notandum quod hoc nomen *canticum* plures habet acceptiones. Qui fit ad laudem alicujus divitis, dicitur etiam canticum lætitia de terrenis habita; dicitur etiam canticum cantus, quem fecerunt filii Israël quando rediere de servitute, id est cantica canticorum. Dicitur etiam canticum omne tale gaudium quod fit de supercœlestibus, et secundum hoc hic accipitur hoc nomen canticum. Sed quærendum est quis sit auctor hujus opusculi, quod præ manibus habemus. Quæ materia? quæ utilitas? quæ intentio? cui parti philosophiæ pertineat? ita dico si alicui pertineat. Auctor hujus operis fuit papa Girebertus qui, cum mirabilis esset in omnibus actibus suis, præcipue verborum et sententiarum erat perturbator. Materia est spiritus increatus et spiritus creatus. Spiritus increatus est ipse Deus. Spiritus creati sunt vel angeli vel archangeli. Intentio est excitare animos auditorum ad laudes supercœlestium. Utilitas est cœlestes laudes exercere. Sed videtur quod nulli parti philosophiæ pertineat, sed potius theologiæ. Theos idem est quod Deus, logos sermo. Theologia in duas dividitur species, in ypoteticam et apoteticam. Ypotetica est sermo Trinitatis ad unitatem; et contra, apotetica est sermo de supercœlestibus, ut de angelis et archangelis. Auctor iste primo initur a....., quasi proœmio totius operis sequentis captando benevolentiam ipsius creatoris antequam incipiat opusculum suum, dicens : ô *Rex*.

Sed quia hoc nomen convenit regibus nostris adjunxit *cœlic*, et est composita dictio ab hoc nomine *cœlum* et hoc nomine *cunctos*, quasi cunctos cœli. *Cuncta caterva nostra* tam homines quam angeli. *Clangat*, id est quodam clamore clamet, vel *pangat*, id est cantet. *Cum nostra simphonia*,

id est cum clara simphonia, vel *canora simphonia*, id est sonora simphonia. Simphonia dicitur a sin, qui est con, et phonos, qui est sonus. Sic triumphus dicitur quasi trium phonos, quasi vox trium sonorum; et potest dici illa concordantia quæ est mentis et oris, vel illa quæ est intus ipsos sonos plurium personarum. *Ad celebres laudes*, id est ad festivas laudes, *atque nostra contenta*, idem est quod nostra caterva. *Solvat*, id est quasi debitum reddat. *Odas*, id est laudes; unde dicitur in alio loco *palinodas*, id est duplices laudes a palin, quod est duplex, et odas, quod est laudes. Deinde redit ad propositum. Sed notandum quod hæc festivitas non fit de pugna quæ fuit inter Michaelem et draconem, sed de miraculo quod contigit in Gargano monte. *Cum jam festa Michaelis valde inclita*. Cleos, idem est quod gloria; inde inclita, id est valde gloriosa, quia *in* ponitur ibi augmentative et non privative. *Renovantur*, id est annuatim quadam renovatione celebrantur. *per quem*, id est Michaelem. *Perornantur*, id est bene ornantur. *Lætabunda*, id est illa festa sunt quadam lætitia habundanter celebranda. *Tota machina*, id est cum omni illo quod continetur sub firmamento. *Mundi*, Mundus dicitur microcosmos, a micros quod est longus et cosmus, quod est mundus, id est cœlestis mundus qui semper durat, vel microcosmus dicitur a micros, quod est brevis, et cosmus mundus, id est minor mundus, id est ipse homo. Quia sicut mundus constat ex quatuor elementis, sic homo ex quatuor humoribus qui concordant quatuor elementis. Sanguis enim concordat aeri, qui calidus est et humidus sicut aer. Colera concordat igni, quia calida est et sicca sicut ignis. Flegma concordat aquæ, quia frigidus et humidus sicut aqua. Melancolia concordat terræ, quia frigida et sicca sicut terra. Vel mundus dicitur a mundiori parte mundanæ machinæ, id est a firmamento. *Agmina*, id est consortia; *neupmatum*, hoc nomen *neupma* duplicem habet acceptionem et potest cognosci in scriptione. Quando sic scribitur pneuma, per p, et n, tunc portendit jubileum, qui fit post antiphonam, qui jubilus non potest exprimi corde et ore sed sono tantum, et fit ad designandum cœleste gaudium, quod non potest corde nec ore, præ ejus magnitudine, sed sono et intellectu tantum demonstrari. Quando vero scribitur sic mneuma, per m, et n vel sic per n tantum neuma, tunc significat spiritum, secundum quod hic accipitur. *Mneumatum*, id est spirituum. *Per*

te, id est Deum. *Facta*, improprie utitur hic nomine facta, quia aliud fieri et aliud est creari. Fieri enim est facere aliquid ex divisione, id est ex præjacenti materia; creari est aliquid facere sine præjacenti materia, quia Deus creavit angelos sine præjacenti materia et cotidie potest.... sive cotidie novas animas. *Distincta*, id est divisa. *Novies*, id est per novem; id est quia IX sunt ordines angelorum. *Nam cum vis*, id est quando vis. *Facis hic flammam*, id est accipere igneam formam quando nunciant hominibus. Vel aliter, *Flammea*, propter ardorem caritatis quem prædicant hominibus. *Inter primæva sunt hæc.* Hic est c̄ d^r quod quodammodo antiquiores sunt angeli quam homines, ut dicitur: *in principio creavit Deus cœlum et terram.* Per cœlum intelligere cœlestia, per terram terrestria et sic quemdam primitum habent angeli ante homines. *Cum nos simus creata*, id est procreata; et notandum quod aliud est creari et aliud procreari et aliud fieri. Creari, ut superius dictum est, facere aliquid sine traduce(?), ut cum materialis fit et forma et cum formâ sit et materia. *Procreari*, id est procul creari, ut ex nuce lignum et fieri pertinet ad ipsum hominem et pri...... Unde dicitur homo facitor. *Ultima creata*, id est procreata. *Sed imago tua*, aliud est imago et aliud similitudo. Imago, quia nos imitamur Deum in justitia et sapientia et prudentia, quia ipse justus est et justitia; sic et nos justi per justitiam, et similitudo est in lineamentis corporis. *Cathegorizent*, id est prædicent. *Theologo*, quid sit theologia superius dictum est. *Simbola*, symbolum est communis proportio vel comproportio ut in convivio, et dicitur à *sin*, quod est con, et *bolos*, quod est proportio. Et dicitur simbolum dominica oratio, scilicet credo et cuicumque vult ubi est collectio plurium articulorum christianæ fidei, vel simbolum dicitur misteria angelorum quia sæpe ea quæ ministrant et alia significant. *Tertripartita*, id est per novenarum disposita. *Per privata officia*, id est per propria officia. Notandum quod hoc nomen officium quando scribitur per i. f. tunc idem est quod servire et quum scribitur per i. i. f. tunc idem est quod nocere, unde officit ei: *Plebs angelica phalanx et archangelica.* Sed quia auctor in sequentibus facit mentionem de gerarchia, ideo videndum est quid sit gerarchia et unde dicatur et in quot species dividatur. *Gerarchia est legitimum naturæ rationalis dominium;* et videndum est quid quodlibet membrum in hac descriptione operetur positum.

Dominium dicitur, quia in nullo loco est gerarchia nisi ubi sit dominium naturæ. *Rationalis* dicitur, quia bruta animalia habent dominium super alia, quæ non dicitur gerarchia, quia ibi non contingit, nec eis convenit. *Legitimum* dicitur, quia reges et hujusmodi habent potestatem super alios et hæc forsitan non habent secundum legem legitime. *Gerarchia* dicitur, a gere, quod est sacrum, et archos, quod est principatus sive dominium. Gerarchia in tres dividitur species, in supercœlestem, cœlestem et subcœlestem. Supercœlestis est summæ Trinitatis ypostasica monarchia. Ypostasion vel ypostasis idem est quod substantia. Cœlestis gerarchia est ordo angelicus, qui dividitur in IX ordines. Subcœlestis gerarchia, id est apostolatus et archiepiscopatus et episcopatus et hujusmodi. De supercœlesti gerarchia fecit auctor inferius mentionem quando dixit *per vos Patris cuncta complentur mandata quæ dat*. De cœlesti gerarchia fecit mentionem quando dixit *nos per æthera*. De subcœlesti gerarchia fecit mentionem quando dixit *vos per rura*. Sed quia dixi superius quod cœlestis gerarchia dividitur in IX ordines, ideo videndum est quid sit ordo et qualiter dicatur ordo et in quot species habeat dividi. Ordo angelicus, ut ait magister Johannes Scotus, est *caractere theophaniæ simplicis et non imaginarie*, et reciproce uniformis spirituum insignita multitudo. *Multitudo* apponitur quia ordo angelicus non potest esse nisi ubi sit multitudo. *Spirituum* apponitur ad differentiam hominum, quia sæpe homines contemplantur ipsum Creatorem per ipsas creaturas. Insignita caractere, id est quodammodo sigillata signo. Caracter idem est quod signum; et ideo caractere apponitur theophaniæ. *Theophania* dicitur a theos, quod est Deus, et phanos, quod est visio sive contemplatio; unde theophania est visio Dei. *Simplicis* apponitur ad differentiam compositæ contemplationis, quia quædam contemplatio est simplex, quædam composita. Composita contemplatio etiam in duas dividitur species, in contemplationem secundum sensum, et contemplationem secundum rationem. Secundum sensum fit contemplatio, quando contemplamur Deum creatorem per ipsius creaturas, scilicet per solem et per lunam et per stellas et hujusmodi. Secundum rationem fit contemplatio, quando nos contemplamur cohærentiam inter materiam et formam. Unde scimus quod univit materiam et formam et hæc etiam contemplatio est composita, quia quædam compositio est materiei ad formam et

formæ ad materiam. Simplex contemplatio est quæ fit inter angelos, quia contemplantur Deum prout est in majestate suâ et non per aliquas creaturas. Non imaginarie apponitur quia quædam contemplatio est imaginaria, quædam non. Imaginaria est illa contemplatio.

(Cætera desunt. Quæ sequuntur ad aliud spectant.) ms. Bodl. 343, fol. 170. 6.

GERBERTI CARMINA.

Ces vers ne sont remarquables ni par la pensée ni par l'expression. Vignier lit *sui* au lieu de *suum* dans le second vers de l'épitaphe de l'empereur Othon II, et *Ostro* au lieu *d'Astro* dans le quatrième vers de l'épitaphe de Lothaire. LXXVIII. Mabillon ne sait pas si un certain Adalbert, moine de Hirsauge et plus tard abbé, n'est pas l'écolâtre dont Gerbert fait l'éloge. *Annal. Bened.* t. IV, p. 51. Ce n'est pas possible, puisque Mabillon rapporte plus bas, p. 291, d'après Trithème, que cet abbé assistait en 1022 au concile de Selingenstadt.

LIBELLUS DE RATIONALI ET DE RATIONE UTI.

Mabillon, *Vet. Anal.* p. 106, a imprimé le premier la lettre adressée à Othon et quelques lignes de ce traité, qu'il attribua d'abord à l'évêque Gebehard, mais il ne tarda pas à connaître le véritable auteur.

Le jugement que j'ai porté sur cet opuscule est celui d'un de mes amis, philosophe distingué, qui ne m'a pas permis de citer son nom. On sait déjà que M. Charles Halm, conservateur en chef de la bibliothèque royale de Munich, s'est donné la peine de collationner lui-même le texte de Pez, avec le ms. signé *cod. Emmeranus* (de Ratisbonne). G. 119, in-4°. *(= cod. lat. Monacensis num. 14755)*. J'ai appris par ce savant que le manuscrit dont Pez s'était servi était perdu. Les variantes du manuscrit de Paris m'ont été envoyées par M. Charles Thurot, qui m'a prêté pendant tout mon travail un concours affectueux et empressé. Pour ne rien omettre de ce qui se rapporte à ce traité de Gerbert, nous citerons les lignes suivantes qui se trouvent dans

le ms. lat. de la Bibl. impér. 10444, fol. 60, sous le titre de *Quæstiones logicæ*. Ce ms. est du XIe siècle, d'après M. Delisle.

QUÆSTIO GIRBERTI PAPÆ: *Quid est quod ratione uti de rationali dicitur prædicari?*

SOLUTIO GIRBERTI : Illud videlicet, quod hæc prædicatio fit secundum naturam indefinitarum propositionum, quæ continent vim particularium, ut *homo justus est:* sicut enim non omnis homo justus est sed quidam, sic non omne rationale utitur ratione. Igitur obliquo ordine fit prædicatio; nam, quando minora de majoribus prædicantur obliquæ dicuntur; id est, quanquam prædicantur, tamen non recto ordine prædicantur.

QUÆSTIO EJUSDEM : *Utrum substantialiter ratione uti de rationali vel accidentaliter dicitur.*

SOLUTIO : ACCIDENTALITER. Quod tali monstratur argumento :

Omne rationale utitur ratione
Nullum rationale utitur ratione.

Si substantialiter prædicaretur, aut affirmatio vera esset et negatio falsa; nunc vero, cum utrumque sit falsum, et affirmatio et negatio, nulli dubium est *ratione uti* accidentaliter prædicari.

Diversis prædicamentis subduntur *rationale* et *ratione uti*, *rationale* qualitati, *ratione uti* facere.

Nos igitur quid in *Sophisticis Elenchis* Aristoteles determinaverit, etc., etc.

Ce qui suit ne concerne pas le traité de Gerbert et se trouve dans Boèce, *In Porphyrium*, lib. V, p. 96, edit. Basil.

TRAITÉS D'ARITHMÉTIQUE ET DE GÉOMÉTRIE.

L'origine du système et des signes de numération propagés par Gerbert, les noms étranges de ces signes ont été, dans ces dernières années, l'objet de trop vives discussions parmi les savants de l'Europe, pour que nous puissions

nous dispenser d'en dire ici quelques mots. Nous renvoyons pour les détails aux travaux de MM. Chasles, Vincent, Woepcke, Cantor, Friedlein et Th. H. Martin, doyen de la Faculté de Rennes.

Déjà dans les deux derniers siècles, et au commencement de celui-ci, quelques érudits frappés d'un passage de la géométrie de Boèce, où il décrit un système particulier de numération avec des signes qui ressemblent aux nôtres et qu'il attribue aux disciples de Pythagore, commencèrent à douter que l'arithmétique nous eût été apportée par les Arabes. L'obscurité du texte de Boèce, les attaques dirigées contre son authenticité firent tomber la question. Elle fut reprise avec plus d'énergie et de connaissances précises par M. Chasles, dont les études *sur l'origine et le développement des méthodes en géométrie* avaient appelé toute l'attention sur le fameux passage de Boèce. Il le trouva plus correct dans un manuscrit de Chartres, XIe siècle, qu'il ne l'était dans les éditions imprimées de 1492 et 1570; il le compara avec la lettre de Gerbert à Constantin et son esprit rigoureux en tira ces conclusions importantes :

1°. La table de Pythagore, *mensa Pythagorica*, dont parle Boèce n'est point la *table de multiplication* que l'on a insérée par ignorance dans quelques manuscrits et dans l'édition de Bâle, mais l'*Abacus* qui se trouve dans le manuscrit de Chartres ;

2°. Cet *Abacus* est un tableau particulier, préparé pour la pratique de l'arithmétique dans le système de numération de Boèce.

3°. Ce système reposait sur ces trois principes : la *progression décuple*, l'usage de *neuf chiffres* et la *valeur de position* de ces chiffres.

Ainsi, sauf le zéro, dont Boèce ne parle pas, et qui n'était pas nécessaire avec l'usage des colonnes de l'*Abacus*, le système exposé par cet auteur, il y a treize siècles, est absolument semblable à notre système actuel.

Cette découverte souleva de vives discussions, au sein de l'Académie des Sciences, entre M. Chasles et M. Libri qui voulait faire honneur à l'italien Fibonacci d'avoir répandu le premier en Europe, au commencement du XIIIe siècle, le système qu'il attribuait aux Arabes. L'authenticité du passage de Boèce, le sens qu'on lui donnait, son rapport avec les idées émises par Gerbert furent contestés.

De nouvelles recherches, de nouveaux travaux furent entrepris par M. Chasles. Il prouva l'authenticité du passage; il justifia la place qu'il occupait à la fin du premier livre de géométrie et au commencement du second. En le comparant à la lettre de Gerbert à Constantin, il montra que les deux auteurs parlaient des mêmes opérations, que le texte de Gerbert expliquait celui de Boèce; il donna la traduction et le commentaire du *Libellus* de Gerbert, qu'il fit précéder, pour en rendre l'intelligence plus facile, de l'analyse d'un traité plus récent (il est du XIe siècle), où l'on trouve la description du tableau de l'*Abacus*, l'exposition du système de numération et des exemples numériques à l'appui des règles du calcul; enfin, il suivit les traces de l'*Abacus* à travers le moyen âge jusqu'à la fin du XVIe siècle, et il constata qu'il n'avait pas été une simple spéculation arithmétique, mais que les mathématiciens s'en servaient réellement pour leurs calculs.

Il faut lire tous ces détails dans les *Comptes rendus des séances de l'Académie des Sciences*, 1839-1843, où l'on admire le savoir profond, la critique saine, vigoureuse du défenseur de la gloire de Gerbert.

La plupart des savants de l'Europe, qui prenaient un haut intérêt aux communications de M. Chasles à l'Académie, se sont rendus à la force de ses arguments, à la clarté de ses démonstrations. Ils ont reconnu que Gerbert n'a rien emprunté aux Arabes, ni pour la géométrie ni pour l'arithmétique, et que c'est à Boèce, ou aux écrivains latins de son école, qu'il doit son système de numération.

Dans une *notice* (inédite) *sur Gerbert*, que M. Chasles a bien voulu me confier, il discute les opinions de Huet, Leibnitz, Wallis, Weidler, Kastner, Mannert, Hervas, Andrès, Cossali, Ward, North, Leslie, Colebrooke, Peacock, etc., etc. Il m'a prêté les ouvrages de ces divers auteurs; j'aurais pu effleurer ici cette question, j'aime mieux renvoyer à l'illustre académicien, qui se décidera, je l'espère, à ne pas priver le monde savant du fruit de ses recherches.

M. Chasles est allé plus loin. Il a essayé de retrouver, dans sa *notice*, les traces de l'*Abacus* depuis Boèce jusqu'à Gerbert, comme il les avait suivies depuis Gerbert jusqu'au XVIe siècle. Je ne suis pas autorisé à donner le résultat de ces recherches, mais je peux citer cet extrait du voyage historique

de M. Bethmann dans le nord de la France, traduit par M. Coussemaker, p. 45. Paris, 1849. « L'opinion de M. Chasles, qui consiste à considérer l'usage des » chiffres arabes et le système décimal comme plus ancien que Gerbert, a » trouvé une éclatante confirmation dans une pièce de vers que j'ai décou- » verte en Italie, il y a trois ans, et que je publierai prochainement. Il en ré- » sulte que, à la cour même de Charlemagne, l'on s'occupait déjà à calculer » avec des chiffres arabes suivant notre système décimal ; elle contient une » instruction sur la division avec un exemple en chiffres, chose aussi » inattendue que remarquable, que je me réjouis de pouvoir offrir à » M. Chasles pour corroborer son opinion. » Ces vers ne sont pas encore publiés; M. Coussemaker, que j'avais prié, au nom de M. Chasles, de me donner l'adresse de M. Bethmann, ne m'a pas honoré d'une réponse.

M. Chasles ne citera point avec quelques auteurs modernes parmi les devanciers de Gerbert le célèbre fondateur de la congrégation de Cluny, saint Odon, ni le moine Helpéric. Il suffit de jeter un coup d'œil sur l'*abacus* attribué à saint Odon, imprimé par Martin Gerbert *Scriptores ecclesiastici de musica sacra potissimum*, t. I, p. 296, pour reconnaître qu'il est postérieur au XIIe siècle. En outre, si le réformateur des Bénédictins avait écrit cet opuscule, n'aurait-il pas été étudié dans toutes les écoles des monastères? Ne serait-il pas cité par les contemporains? N'en resterait-il pas quelque copie du Xe siècle, du XIe ou au moins du XIIe?

Quant au *Liber Helprici de arte calculatoria*, Bibl. imp. fonds lat. n. 7361, composé en 975, comme on le voit, f° 27, v°, du manuscrit, il s'occupe d'épactes, d'indictions, de cycles, de lunaisons, etc., etc., sans dire un seul mot d'arithmétique. Les problèmes qui suivent sous le titre : *Puer ad puerum* ne roulent que sur des questions de ce genre.

Mais si les recherches de M. Chasles ont démontré que l'Europe occidentale connaissait, depuis le Ve siècle de notre ère, un système de numération à peu près identique au nôtre, les savants ne sont pas d'accord sur le peuple qui en fut l'inventeur. Les Chinois, les Égyptiens, les Babyloniens, les Indiens, les Grecs, les Latins, ont de zélés partisans, qui font remonter chez eux la découverte jusqu'à des époques fort éloignées. Les discussions critiques de personnes fort compétentes ont fini par ne laisser en présence que

les Indiens et les Grecs. M. Cantor a exposé les diverses opinions dans son livre *Mathematische Beiträge*, etc., dont M. Th. H. Martin a fait un examen critique plein d'intérêt et de savoir, qui le complète et le corrige dans ses *Signes numéraux*, etc. Il résulte de ce travail que les Grecs, les Romains et d'autres peuples ont eu, pour faciliter les calculs arithmétiques, sans emploi de l'écriture, des instruments semblables aux bouliers de nos salles d'asile, mais que notre système de numération ne se rencontre que dans le ve siècle de notre ère chez les Indiens et chez les peuples de l'Europe occidentale. Les Indiens possédaient alors neuf chiffres avec le zéro; leurs concurrents n'avaient que les neuf chiffres et suppléaient au zéro par des colonnes. Les Grecs, disciples de Pythagore, auraient, d'après M. Vincent de l'Institut, inventé ce système, que le commerce aurait introduit dans la Haute-Asie, d'où il nous serait revenu, plus tard, perfectionné par l'addition du zéro. Si la Grèce ne s'était pas servie de la nouvelle méthode, c'est qu'elle en possédait une qui suffisait à tous ses besoins, tandis que les Romains, moins bien partagés, l'adoptèrent. Les Arabes la trouvèrent dans l'Afrique occidentale et lui donnèrent le nom de *Grobâr* ou *de la poussière*, parce que les signes étaient tracés sur des tablettes couvertes de poudre.

La forme des chiffres employés dans les premiers temps n'aide pas à éclaircir la question. M. Woepcke, arabisant et mathématicien distingué, que la mort vient de frapper, attribuait l'invention du système aux Indiens. *Journal asiatiq.* 1863. Il admettait en outre, avec M. Prinsep, que les chiffres indiens étaient formés de la première lettre de leur nom en sanskrit. Des faits nombreux ont renversé cette opinion. Les chiffres indiens ont un caractère spécial; ils ne ressemblent pas aux *apices* de Boèce. (Voir le tableau à la fin du volume.) Ceux-ci, d'après quelques érudits, sont les neuf premières lettres d'un alphabet mixte qui aurait emprunté des lettres à divers alphabets dérivés de l'alphabet phénicien. Quel est donc cet alphabet singulier que l'on n'a point encore pú découvrir? Les alphabets hébreux, arabes, latins, ont successivement été consultés sans succès. M. Martin trouve que dans les chiffres de l'Inde et de l'Europe, il y en a cinq qui se ressemblent : ce sont ceux qui expriment les nombres 1, 2, 3, 4 et 9. Ils existent parmi les signes hiératiques des anciens Egyptiens pour les nombres ordinaux correspondants dans les désignations des jours du mois.

Sa conclusion est qu'on les a empruntés aux Egyptiens, chez lesquels on ne découvre pourtant aucune trace de notre numération, et que les chiffres 5, 6, 7, 8, seraient tirés peut-être des alphabets sémitiques. M. Sédillot prétend que ces signes sont ceux qu'employaient les Romains et qu'on les a modifiés. Deuxième lettre à M. de Humboldt, Paris, 1859.

C'est aux Pythagoriciens que l'on doit ces signes, déclare M. Vincent, *Notices et extraits des Mss.* t. XVI, pp. 143-150; ils leur ont donné une forme et des noms qui correspondaient à leurs idées. Voici leurs noms, renfermés quelquefois en deux vers, d'autres fois en quatre et même en dix :

Primus Igin, Andras, Ormis, quarto subit Arbas;
Quinque Quinas, Termas, Zenis, Temenias, Celentis.

Unus adest Igin, Andras duo, tres reor Ormin.
Quatuor est Arbas et pro quinque fore Quinas;
Sex Caltis, septem Zenis, octo Zemenias,
Novem Celentis, pro deno sume priorem.

Les manuscrits d'où sont extraites ces citations, qu'a bien voulu me communiquer M. Chasles, sont du XIVe siècle. Ils appartiennent, le premier à la bibliothèque du collége de la Trinité, à Cambridge, le second à la bibliothèque de l'Université de la même ville. On remarquera l'absence du zéro. Toutefois, à la page 25 du dernier manuscrit, dix ou plutôt zéro est appelé *chifra* ou *cifra*. Ailleurs, M. Chasles a trouvé le mot qui le désigne réuni à *Zalentis*, sous la forme *Sipozalentis*.

Le zéro manque aussi dans le dictionnaire d'Alexandre de Ville-Dieu, manuscrit du XIIIe siècle, que nous a montré M. Léopold Delisle :

Primus Igni, Andras, Ornus; post hæc subit Albas.
Hinc Quinas, Caltis, Zenif, Zemenia, Zalentis.

Enfin, les dix noms sont exprimés dans les dix vers suivants publiés par M. Chasles :

Ordine primigeno nomen (sibi?) possidet Igin;
Andras ecce locum prævendicat ipse secundum.

Ormis post numerus non compositus sibi primus.
Denique bis binos succedens indicat Arbas.
Significat Quinos ficto de nomine Quimas.
Sexta tenet Calcis perfecto munere gaudens.
Zenis enim digne septeno fulget honore.
Octo beatificus Temenias exprimit unus,
Terque notæ primum Zalentis nomine rithmum.
Hinc sequitur Sipos, est qui rota nempe vocatur.

Ces noms étranges ne se trouvent pas dans le texte des manuscrits de Boèce ou des premiers disciples de Gerbert, où ils eussent été naturellement à leur place, si ces auteurs les eussent connus.

M. Renan, de l'Institut, pense que *Arbas*, *Quimas*, *Zebis* et *Temenias*, sont des mots arabes. Son confrère, M. Adolphe Régnier, a été frappé de l'analogie qui existe entre *Igin*, *Andras*, et les mots sanskrits *Eka* et *Antara*.

M. Reinaud nous apprend que les Berbères désignent *un* par *ien*, et que les habitants des oasis du Souf emploient *Ighem* pour exprimer le même nombre. *Moniteur Universel*, 15 janvier 1861.

Ces savants ignorent l'origine des autres noms, que M. Stanislas Jullien ne rencontre ni dans le chinois ni dans les dialectes tartares. M. Gildemeister, cité par M. Büdinger, est de l'avis de M. Renan pour *Arbas*, *Quimas*, *Zebis*, *Temenias*. Il ajoute à la liste des mots arabes *Sipos*, venant peut-être de *Siphor*, *Siphra*, qui signifie *nul*. D'après ce savant, *Igin* et *Andras* auraient beaucoup de ressemblance avec les mots persans *Iagên* et *Annedir*. Quant à *Ormis*, *Calcis* et *Celentis*, ils sont inconnus. Peut-être, dit M. Büdinger, *Calcis* est-il pour *Taltis*, et dérive-t-il de l'arabe *Talata*, qui signifie trois.

MM. Bienaymé et Vincent n'admettent pas que ces mots nous viennent de l'arabe. Le premier les dérive du grec par une interprétation fort ingénieuse; mais il y attache si peu d'importance, qu'il ne nous a point autorisé à la reproduire; le second a développé ses idées dans le tome XVI des *Notices et extraits des Manuscrits*, pp. 143-150. M. Vincent explique dans un sens mystique ou allégorique, ayant rapport à la force productrice de la

nature, à l'union de l'homme et de la femme, ces noms qu'il fait dériver du grec et de l'hébreu corrompus. Ces chiffres auraient été inventés avec leurs noms, au commencement de notre ère peut-être, par l'école néoplatonicienne d'Alexandrie. Les Juifs et les Gnostiques les auraient adoptés, propagés en Occident et en Orient, dans l'Inde, où les Arabes les auraient connus.

D'après ce système, *Igin* serait ἡ γυνή; *Andras*, ἀνὴρ ἀνδρός; *Ormis*, ὁρμή, *saltus*. *Arbas* viendrait de l'hébreu *Arbah*; *Quimas*, de l'hébreu *Chamesch*. *Caltis* ne serait autre que le mot grec χαλκοῦς. *Zenis*, *Zebis*, serait l'hébreu *Schiba*. *Temenias* est chaldéen, *Zemenias* est hébreu. *Celentis* serait le mot grec défiguré ἀθήλυντος, *virilis*; et la forme du chiffre, ayant quelque rapport avec le signe viril, confirmerait cette interprétation. *Sipos* dériverait de l'hébreu *Tsiphra*, couronne.

Des savants, tels que MM. Woepcke, Cantor, Th. H. Martin et d'autres, adoptent, en partie du moins, cette explication. Toutefois, M. Th. H. Martin ne croit pas la découverte des signes et des noms antérieure au IVe siècle de notre ère. Boèce les aurait connus par un auteur latin, Archytas, que l'on a confondu quelquefois avec l'ancien Archytas de Tarente.

MM. Jomard, Pihan et Sédillot expliquent tous les noms avec la langue arabe.

« En supposant, dit celui-ci, que l'inventeur de ces désignations se soit » appuyé sur une copie incorrecte des noms attribués à leurs chiffres par les » Arabes, et qu'il se soit laissé égarer par une lecture inattentive, on a l'ex- » plication du problème considéré jusqu'à présent comme insoluble.

» Sur les dix noms, il y en a *cinq* qui ne peuvent donner lieu à aucun » doute : *Arbas* pour 4, *Quimas* pour 5, *Caltis* pour 6, par la substitution, » toute simple en arabe, de *lt* au *d*; *Zenis* ou plutôt *Zebis*, pour 7; *Te-* » *menias* pour 8. Ce sont bien là les dénominations arabes.

» Pour les cinq autres noms, ils sont beaucoup plus corrompus. » M. Woepcke reconnaît que les transcriptions au moyen âge n'étaient rien » moins qu'exactes; qu'on rendait Abou-Bekre par Albubater; Abou-Merwan, » par Abhomeron; Ibn-Rosch, par Averroès; Aboul-Hassan, par Ellucha- » sem, etc., etc. On peut ajouter que, comme l'Elif arabe est rendu ar-

» bitrairement par A, par I ou par O, comme Ibrahim pour Abraham, » Abrachis pour Hipparque, etc., etc., on a pu donner à certains mots une » forme tout exceptionnelle. On sait que d'Emir-al-Bahr, commandant de » la mer, nous avons fait *amiral;* que de Semt-al-Ras, le côté de la tête, » un copiste maladroit, en écrivant *ni* au lieu de *m*, a introduit *Zenith* dans » notre langue. L'usage des points diacritiques modifie d'ailleurs la valeur » de plusieurs lettres arabes, et, avec l'addition d'un seul point, on a un G » ou un K au lieu d'un H, un Z au lieu d'un K, etc., etc. Aussi un célèbre » arabisant, trouvant le mot *Rih*, sans points diacritiques dans un ma- » nuscrit d'Elmacin, pour le mot *Zig*, a traduit *Ventus Almamonis*, au » lieu de *Tabulæ astronomicæ Almamonis.*

» Pourquoi donc ne pas admettre que l'inventeur des noms donnés aux » chiffres arabes, prenant une lettre pour une autre, n'ait pas interprété de » travers quelque manuscrit d'un mauvais copiste?

» Ainsi, pour le nombre I on a pu lire *Igid* et *Igin*; je préférerais même » faire venir *Igin* du mot arabe qui signifie premier, et qu'on a pu lire *Iwil* » et *Iwin*, d'où l'on aurait pu faire *Igin*, comme dans les mots Gascon, » Vascon; War, Warrior, Guerre, Guerrier. Le mot *deux*, mal lu, nous » donne *Andra*, sans qu'il soit nécessaire de recourir au grec ἀνήρ. *Celentis*, » appliqué par erreur au nombre neuf, est évidemment la transcription du » mot arabe *Celets*, *trois*, par la simple dérivation d'un seul point diacri- » tique. *Ormis* représente mieux à son tour le nombre *neuf*, car on a pu » lire *Tosmi*, *Osmi* et *Ormis*. Enfin *Sipos* ne peut être que le *Sifr* (vide) » des Arabes, soit qu'un copiste ignorant ait fait un *Pl* de l'*F* et de l'*R* » réunis, comme *Senit* et *Semt*, soit qu'on ait lu un *S* à la place de l'*R*: » *Sifos* et *Sipos*. Cette hypothèse n'est-elle pas plus acceptable que celle de » ψῆφος? » M. Sédillot a bien voulu me donner ces détails.

Je rapporte, en historien fidèle, les opinions diverses sur cette grave question; il me sera permis de dire, au même titre, que j'ai trouvé les chiffres dans le texte des écrits de Boèce et de Bernelinus, dont les manuscrits remontent au XIe siècle et au XIIe, et que jamais je n'ai rencontré les noms qui leur sont donnés. Ils se trouvent dans des tableaux où il est facile de voir qu'ils ont été ajoutés plus tard.

Si Boèce, si Gerbert et ses nombreux disciples avaient connu ces noms, en auraient-ils fait un mystère? N'est-il pas singulier, si les Pythagoriciens les ont inventés, qu'ils ne commencent à paraître qu'à l'époque où l'influence des Arabes se fait sentir dans l'Europe chrétienne?

REGULA DE ABACO COMPUTI.

Ce traité, qui paraît pour la première fois, se trouve dans le manuscrit de la Reine, au Vatican, n. 1661, à la suite du chapitre XV du *Libellus* adressé par Gerbert à son ami Constantin de Fleury. On le trouve aussi, sans titre et sans nom d'auteur, après le traité de Bernelinus dans le manuscrit H, 491, de la faculté de médecine de Montpellier, dont M. Chasles possède une fort belle copie. Le premier manuscrit est du XI[e] siècle, le second du XII[e]. Celui de la Reine porte sur le recto du premier feuillet :

Gerberti Regula de abaco computi.

Ὑφὲς ἴρ καὶ παῤῥησίαρ

Ne senza sfinge, ne senza Edipo.

H. PETAVIUS.

Nous laissons aux Hellénistes le soin d'expliquer l'épigraphe grecque dont le sens nous échappe.

On lit deux fois le nom de P. Pithou dans le second manuscrit, feuillet 2 r°, et 124 v°. Les mots *ex libris collegii Oratorii Trecensis* indiquent qu'il a aussi appartenu au collége de l'Oratoire de Troyes.

Il suffit de comparer la *Regula de Abaco computi* aux chapitres de la géométrie de Boèce, dont l'authenticité a été démontrée par M. Chasles, au *Libellus de numerorum divisione*, pour voir que ce traité appartient au même système de numération. Le *Libellus*, écrit de mémoire, est plus court, moins complet. La *Regula*, que Bernelinus cite dans la dédicace de son Abacus, est, sans doute, le livre, *librum*, dont parle Gerbert dans sa lettre à Constantin, et qui a été le sujet de quelques observations de MM. Friedlein, Cantor et Th. H. Martin.

M. Chasles avait pressenti l'existence de ce traité, quand il disait, dans sa

Notice (inédite) *sur Gerbert*, p. 13 : « Il serait naturel de penser qu'outre le traité adressé à Constantin, Gerbert avait dû composer quelque autre ouvrage sur l'*Abacus*, plus anciennement et dans le temps où il tenait l'école de Reims. Car il paraît que sa lettre à Constantin est d'une date très-postérieure, puisqu'il y dit qu'il y a très-longtemps, *aliquot lustra*, qu'il ne s'occupe plus de ces matières. Il faut considérer aussi qu'il n'y est question que des nombres entiers et non des fractions dont la théorie est une partie considérable des traités de l'*Abacus*, et dont il est à croire que Gerbert s'était aussi occupé. »

Une citation de M. Cousin, *OEuvres inédites d'Abélard*, pp. 644-646, nous a fait reconnaître dans le manuscrit, fonds Saint-Germain 1,095, aujourd'hui 14,065; feuillets 47-48 de la Bibliothèque impériale, un extrait de la *Regula* mêlé à un extrait du livre de Bernelinus. Celui-ci commence vers le milieu de la page 362 de notre édition, *In quo in omnibus generaliter secundum est*, et va jusqu'à la fin du premier livre, *ad metiendum iter simus valentiores*. A la suite viennent sept pages de la *Regula* (331-338). *Ne ponendarum æstimatio denominationum — postmodum abunde dicatur*.

Les Apices de Boèce avec leurs noms ont été ajoutés à la fin du manuscrit de Montpellier par un copiste qui ne connaissait ni leur ordre ni leur valeur; il écrit *Sepos*, *Elentis*, et il place celui-ci le dernier.

Notre collègue et ami, M. Bourget, professeur de mathématiques à la Faculté de Clermont, a revu les tableaux de la *Regula* et du traité de Bernelinus. Il a rendu en fractions modernes la valeur des fractions anciennes. Nous donnons ici ce travail, afin de faciliter l'examen des écrits de Gerbert et de ses disciples. Gerb. Bern. indiquent les mss. de Gerbert et de Bernelinus.

TABLEAU DES FRACTIONS.

	Gerb.	Bern.	
As	×	×	
Deunx	ςςς	ςςς	$\frac{11}{12}$
Decunx. . . . . / Dextans	ςςς	ςςς	$\frac{10}{12} = \frac{5}{6}$
Dodrans	ςς	ςς	$\frac{9}{12} = \frac{3}{4}$

	Gerb.	Bern.	
Bisse	ςς	ςς	$\frac{8}{12} = \frac{2}{3}$
Septunx	ς·	ς·	$\frac{7}{12}$
Semis	ς	ς	$\frac{6}{12} = \frac{1}{2}$
Quincunx.	ςς·	ςς·	$\frac{5}{12}$
Triens	ςς	ςς	$\frac{4}{12} = \frac{1}{3}$
Quadrans.	ς·	ς·	$\frac{3}{12} = \frac{1}{4}$
Sextans.	ς	ς	$\frac{2}{12} = \frac{1}{6}$
Sescuncia. . . . / Sescunx	£	£	$\frac{1}{12} + \frac{1}{24} = \frac{1}{8}$
Uncia	~	T	$\frac{1}{12}$
Semuncia.	Σ	Σ	$\frac{1}{24} = \frac{1}{2}$ T
Duella	υυ	υυ	$\frac{1}{36} = \frac{1}{3}$ T
Sicilicus	Ͻ	Ͻ	$\frac{1}{48} = \frac{1}{4}$ T
Sextula.	c	υ	$\frac{1}{72} = \frac{1}{6}$ T
Dragma	*	*	$\frac{1}{96} = \frac{1}{8}$ T
Emisescla.	Ψ	Ψ	$\frac{1}{144} = \frac{1}{12}$ T
Tremissis.	H		$\frac{1}{216} = \frac{1}{18}$ T
Scripulus.	℈	℈	$\frac{1}{288} = \frac{1}{24}$ T
Obolus	—	—	$\frac{1}{576} = \frac{1}{48}$ T
Cerates.	Z	Z	$\frac{1}{1152} = \frac{1}{96}$ T
Siliqua . . . . / Oboli III	∞ L Λ / T		$\frac{1}{1728} = \frac{1}{144}$ T
Calcus	α	α	$\frac{1}{2304} = \frac{1}{192}$ T
Oboli V.	E		$\frac{1}{2880} = \frac{1}{240}$ T

LIBELLUS DE NUMERORUM DIVISIONE.

Cet opuscule de Gerbert a été l'occasion du débat qui a fait reconnaître que l'Europe occidentale ne devait pas l'arithmétique aux Arabes. Le *Libellus* imprimé d'abord parmi les OEuvres de Bède, t. I, col. 159, a été rendu à son véritable auteur par M. Chasles. Il en a donné, dans le t. XVI des *Comptes-rendus des séances de l'Acad. des Sciences*, une traduction et un commentaire, que M. Cantor déclare dignes d'être proposés comme des modèles, *mustergültige*, p. 320. Ce traité, conservé dans quelques manuscrits du XIe siècle et du XIIe, n°s 1661, 1405 de la Vaticane, 191 de Montpellier, 6620 de la Bibl. impér. imprimé par M. Chasles, se retrouve dans des copies du XVIe s^e^ ou du XVIIe, n° 7189 A de la Bibl. impér., 54 de Leyde, et dans les papiers de Baluze, p. 126.

« Le nom de M. Le Feure, dit Baluze, marqué au haut de la page, signifie que ceci a esté copié sur un ancien manuscrit de M. Le Feure. Je sçay (*sic!*) de quoy est devenu ce manuscrit, car il n'est pas dans la bibliotheque de M. Colbert, ou il y a beaucoup de manuscrits qui ont appartenu à M. Le Feure.

» Cave, p. 54, parlant des OEuvres de Gerbert, dit :

» *De arithmetica seu de numeris ad Constantinum monachum Floriacensem extabat ms. apud Joannem Massonum Papirii fratrem.*

« Je l'ay acheté avec quelques autres papiers de Papirius Masson sur le quay de la Tournelle au mois de mai 1700. »

Le nom de Théophile qui remplace celui de Constantin dans quelques copies modernes, entr'autres dans celle qui a le n° 7189 A, se lit ainsi dans le manuscrit 1405 de la Vaticane, du XIIe siècle : *Theo Philo suo Gerbert? scolastic?* Théophile est inconnu; Richer et Guill. de Malmesbury disent que c'est à Constantin de Fleury que Gerbert a envoyé son *Abacus;* son nom se trouve dans des manuscrits du XIe siècle, on ne peut donc pas admettre celui de Théophile. Il est vraisemblable que c'est une de ces erreurs signalées par Mabillon. Le copiste avait peut-être sous les yeux un manuscrit où il n'y avait que la première lettre du nom; il aura confondu un c mal formé avec un t, et complété le mot en écrivant *Theophilo*. Le n° 7189 A donne aussi, entr'autres variantes, *replicare* au lieu d'*explicare* dans la seconde phrase de la

lettre. Voir la conclusion qu'en tire M. Hauréau, *Biogr. univers.* de Didot, art. Sylvestre II.

Le *codex Emmeran.* g. LXXIII, conservé dans la Bibliothèque royale de Munich, ne possède, fol. 97, 98, qu'une partie de cet opuscule. « Le fragment, a bien voulu m'écrire M. Halm, commence dans le chapitre *de centeno* avec les mots « *c millia, si centenum per decenum millenum dabis digito M milia et articulo decies mille milia,* » et s'étend jusqu'à « *denominationes mittunt ad extremos digitos* » suivi par les mots obscurs *Cæsaris Ottonis studio, geometres.* Alors vient la souscription *explic. lectiones* (au-dessus *vel regulæ*) *Gerberti super Abacum.* »

On n'a pas la date de l'envoi du *Libellus.* Gerbert dit à son ami : *Cum aliquot lustra jam transierint, ex quo nec* librum, *nec exercitium harum rerum habuerimus...* M. Hock en a conclu que Gerbert a dû l'écrire en 997. MM. Cantor et Th. H. Martin partagent cette opinion.

Le livre dont il est question dans la phrase précédente a été le sujet d'une discussion entre MM. Friedlein et Cantor. Le premier voulait que ce fût la géométrie faussement attribuée à Boèce, disait-il, et composée par Gerbert; le second soutenait d'abord que c'était réellement la géométrie de Boèce, puis il ajoutait qu'il ne manquait pas de traités auxquels Gerbert pouvait faire allusion, tels que ceux de Bède, d'Alcuin, d'Odon, de Joseph. Nous pensons que ce livre est la *Regula de Abaco computi.*

Les auteurs de l'*Histoire Littéraire de la France*, t. VI, p. 578, parlent d'un autre traité de Gerbert, conservé à Saint-Emmerann, qui aurait été adressé *peut-être* à l'empereur Othon III. Plusieurs écrivains de nos jours regrettant qu'il ne fût pas imprimé, nous nous sommes adressé, de la part de M. Chasles, à M. Halm dont l'obligeance est inépuisable. Voici sa réponse : « ... Cette pièce consiste seulement en un feuillet isolé et intercalé avec une écriture appartenant au XIIIe siècle. Cet ouvrage porte le titre : *Gerberti Abacus hoc est algorismus sive* ἀλφάριθμος *ad Otonem imp. principium non adest.* » Comme on voit déjà par les mots *principium non adest*, ce titre ne vient pas de l'écrivain originaire, mais d'un beaucoup plus récent du XVIe siècle. Comme cet opuscule ne remplit pas un feuillet entier du manuscrit, et que M. Chasles désire le connaître, j'en donne, ci-joint, une copie de ma main :

( ) omposite aure e divisionis que sit sine differentiis proprium est statutis dividendis et divisoribus divisores supra dividendos trahere. et toto loco ab eo ubi stat primus divisor cum dividit denominationem ponere. qoto ipse primus positus est a prima sede Abaci. Ipsa autem prima denominatio qotiescumque sive in assibus id est in caracteribus sive in untiis vel in inuntiis. tam moderate denominanda est in subjecto. ut reliqui divisores eadem possint in subjectis sibi denominari finetenus. Cum que eo processerint divisio ut dividendi minores sint divisoribus numeri qui remanent asses fiunt qui bipertiti erunt semisses. Qui si ita excrescunt ut primus divisorum accipi queat in subjecto. vide ut et reliqui subjectis sibi adeo sint majores. ut quotiens primus denominari queant. sic usque ad minutias fine tenus. Postquam amplius non poterint imminui minutiæ. paulatim eas redintegra. Et ad probandam divisionem multiplica per divisores minutias. numerum accipiens in divisoribus quantitatem in dividendis. Verbi gratia. Divisor est ternarius vel quilibet numerus multiplicandus autem triens vel quadrans vel untia vel scripulus ita. Ter triens as. Ter quadrans dodrans. Ter unitia quadrans. Ter scripulus, dragma. Et ita per singulos divisorum multiplica eosdem vicissim. Ubi multiplicaveris eos singulas untias vel minutias q sunt in singulis arcubus iugens. id est untias untiis. et facies asses. scripulos scripulis. et facies untias. Quæ si non possunt excrescere in asses transferantur ut articuli. per contrarium a sinistris arcubus in dextros. verbi gratia. Untia stat in deceno arcu. Transferetur in singularem. et facit dextantem. Scripulus duellam et dimidiam sextulam. Et ita de ceteris. donec aggregentur omnes. et redintegrentur asses. Auree composite cum differentiis proprium est ut primo divisorum detur differentia a denario. sequentibus a novenario. excepto ultimo. Ultimus vero a primo arcu gradatim venientem sub caractere unitatis accipiet denarium. et unitate suum augebit numerum. Verbi gratia. Si binarius erat in se iuncto sibi articulo fit ternarius. Denoabitur (*sic!*) ergo in subiecto quotiens potest. et per ipsam denominationem multiplicat differentiam. Multiplicatis differentiis. memento iugere eis suprapositos dividendos. Item denominabis summum divisorum in subjectis. et rursum differentias multiplica. donec summus divisor nequeat denoari. Tunc seponantur differentie. et si

potes de equalitatem denominationi. Quod remanet asses erunt untiis et minutiis dividendi.

Si vero hujus generis cum differentiis scilicet fiat intermissa .i. vacante uno vel duobus arcubus aut amplius. novenarius semper ponatur. ubi vacant arcus. ut fiant articulis via transeundi. et eodem modo quo superiores denominabuntur in subiectis. et per nominationem denominabuntur omnes differentiae etiam ille quae sunt in illis arcubus posite qui vacant. Postquam amplius denominari nón poterunt tolles differéntias et per divisores multiplica denominationes ad probandam divisionem. Quod si untiatim vel minutiatim dividendi sunt asses repones solas intermissorum arcuum differentias id est novenarios. et denominato summo divisorum eodem modo denominabis omnes differentias. Eadem quoque lex est si novenarius qui est differentiae causa in intermisso arcu sit de numero divisorum. que est si fuerit loco differentiae.

Simplex cum differentia denoatine ad secundas ponit a toti et tamdiu denominatio multiplicat differentias donec ei desit articulus. Et tunc ad alterum arcum gradatim descendens iterum multiplicat differentias. Hoc per singulos arcus fac. donec ad ultimum venias. et minor sit dividendus divisore. Tunc abice differentias. et multiplica per divisorem denominationes ad probandam divisionem. probata divisione fac asses. et abiecta differentia divide asses per divisorem. »

(Cod. Emmer. g. LXIII, f° 96.)

Ici s'arrête le manuscrit. M. Halm l'a reproduit avec les fautes qu'il est facile de corriger à la simple lecture.

Pez, Fabricius et d'autres érudits, même de nos jours, avaient attribué à Gerbert un traité sur l'Abacus adressé, disaient-ils, à son maître Joseph. M. Chasles, qui avait d'abord partagé cette opinion, a reconnu qu'il appartenait à Gerland, moine de Besançon, dans le XIIe siècle. M. Halm a bien voulu nous donner sur ce manuscrit de la Bibliothèque de Munich, quelques détails, qui ne seront pas lus sans intérêt. « Pez remarque, dans le *Thesaurus anecdotorum*, t. I. p. XXXVIII, que dans un manuscrit de Ratisbonne se trouve l'ouvrage suivant :

G. liber subtilissimus de Arithmetica. Incipit præfatio: Doctori et patri Theosopho J. G. filius eius licet minus idoneus quidquid salutis in Christo patris (*patri* codex) *filius. Cum omnis hodieque liberalium artium, etc. Inc. opus: Græce Arithmetica latine dicitur numerorum scientia.*

» Ces remarques sur le manuscrit sont exactes, excepté que le titre : *g. Liber subtilissimus de Arithmetica* ne se trouve nullement dans le manuscrit. Le manuscrit en question porte en effet la signature *Cod. Emm. g. LXXIII.* — Sur les manuscrits de St-Emmerann à Ratisbonne, notre Bibliothèque possède un catalogue très-détaillé par le savant Sanftl; celui-ci remarque dans la description du manuscrit : *Littera G. Gerbertum significari, huncque esse auctorem, conjiciunt Pezius, Thes. anecd. t.* 1. *diss. isag. p. XXXVIII, et auctores Histor. Litt. Franc. tom. VI. pag.* 578. *Per J. vero indicari puto Josephum sapientem, cujus, ut supra dixi, Gerbertus in epistolis XVII et XXV* (55. 63.) *meminit, et quo magistro in Hispania usus est, ut vult Fabricius in Bibl. med. et inf. ætat. voc. Gerbertus.*

» Cette partie du manuscrit, qui se compose de diverses parties, mais qui toutes sont écrites sur vélin, doit être attribuée, d'après les traits de son écriture, à ce que je crois, au XIIe siècle. Il n'a aucun rapport avec le *Libellus de numerorum divisione.* »

LIBER ABACI.

On lit dans Vignier, *Bibliothèque historiale*, t. II, p. 642 :

« Gerbert eut encore un autre sien compagnon ou disciple es-sciences geometriques et mathematiques nommé Bernelinus, qui composa quatre livres *De Abaco et numeris* desquels se peult apprendre l'origine du chiffre dont nous usons aujourd'hui es-comptes d'arithmetique. Lesquels livres M. Savoye Pithou m'a asseuré avoir en sa bibliotheque, et recognoistre en iceux un sçavoir et intelligence admirable de la science qu'ils traitent. Et pour ce qu'avec ceux-la furent encore fort renommés au mesme temps en la France plusieurs autres grands personnages, à cause de leur grand sçavoir es-mesmes sciences philosophiques et mathematiques. » « Ce passage, auquel il ne paraît pas qu'on ait fait attention, dit M. Chasles, a cependant une importance

historique qui n'est point à dédaigner, car il nous prouve qu'au XVIe siècle on regardait nos chiffres et notre système de numération comme dérivant, sinon du système même de l'*Abaque*, du moins de la même origine que lui. »

Bernelinus nous fait connaître avec assez de précision une partie de l'enseignement de Gerbert, sur laquelle Richer ne nous avait laissé que quelques expressions vagues, *Hist.* l. III, c. 54. Le *Liber abaci* est donc fort important pour l'histoire de l'arithmétique au Xe siècle, et l'on y voit d'une manière très-précise, que Gerbert employait pour les calculs les *apices* de Boèce. On sait déjà que M. Chasles s'était servi pour fixer le texte de Bernelinus du manuscrit 7193 de la bibliothèque impériale de Paris, qui remonte au commencement du XIIe siècle, d'un manuscrit de Ratisbonne et d'un autre de Leyde. La préface manque dans le n° 7193. M. Chasles l'a fait venir de Rome et d'Oxford. Il l'a trouvée à Munich, dans l'ancien manuscrit peu correct de St-Emmerann de Ratisbonne. Les manuscrits de Rome et de Montpellier auraient une ressemblance complète, si les tableaux des fractions n'étaient pas omis dans le premier. On a laissé libre la place qu'ils doivent occuper. Les Bénédictins, dans l'*Histoire Littéraire*, t. XII, citent un manuscrit de l'abbaïe de Saint-Victor, que nous n'avons pas trouvé. Ils ajoutent : « Nous n'avons pas observé dans l'ouvrage de Bernelinus d'autres chiffres que des caractères grecs et romains. Il n'y avait que les yeux de M. Le Beuf qui pussent y en apercevoir d'arabes. » Bernelinus nous apprend, au commencement du IVe livre, p. 586, qu'il écrivait ce traité pendant la saison des vendanges.

L'abbé Martin Gerbert a publié, dans le tome I, p. 312 de ses *Scriptores ecclesiastici de musica sacra potissimum, Bernelini cita et vera divisio monochordi in diatonico genere.*

GEOMETRIA GERBERTI.

Voici l'analyse de ce traité par M. Chasles, dans son *Aperçu historique sur l'origine et le développement des méthodes en géométrie*, *Notes*, p. 505 :

« Après avoir donné les premières définitions relatives à la géométrie, Gerbert fait connaître les mesures dont les anciens faisaient usage; ce sont les *digitus*, *uncia*, *palmus*, *sexta*, *dodrans*, etc., des Romains, dont on

trouve la nomenclature dans la géométrie de Boèce. Il se sert de ces mesures dans tout le cours de son livre, ainsi que des signes qui les représentent, et qui expriment aussi d'une manière abstraite les fractions telles que $\frac{1}{3}$, $\frac{2}{3}$, etc. Il emploie le mot *coraustus* pour désigner la base supérieure d'un quadrilatère. Il consacre plusieurs chapitres aux triangles rectangles, qu'il appelle *trianguli pythagorici*, et qu'il apprend à construire en nombres rationnels, un côté étant donné. Il se sert pour cela des règles connues, attribuées à Pythagore et à Platon, qui donnent des nombres entiers pour les côtés du triangle; et d'autres règles qui donnent des nombres fractionnaires. Les unes et les autres, qui sont du même genre, dérivent des formules générales que nous avons trouvées dans les ouvrages indiens. Au sujet de ces triangles rectangles, Gerbert résout un problème remarquable pour l'époque, parce qu'il dépend d'une équation du second degré; c'est celui où, étant données, l'aire et l'hypothénuse, on demande les deux côtés. Soit A l'aire, et C l'hypothénuse, la solution de Gerbert, traduite en formule, donne pour les deux côtés la double expression :

$$\frac{1}{2}\left[\sqrt{c^2 + 4\text{A}} = \sqrt{c^2 - 4\text{A}}\right]$$

» Ensuite il apprend à calculer avec l'astrolabe ou avec un autre instrument qu'il appelle *horoscope*, la hauteur d'une tour, la profondeur d'un puits, et la distance d'un objet inaccessible. Puis il calcule la perpendiculaire dans un triangle dont les côtés sont connus. Il prend pour ces côtés les trois nombres 13, 14 et 15. Il donne pour la surface des polygones réguliers les formules fausses des arpenteurs romains, et résout aussi comme eux le problème inverse, *étant donnée l'aire d'un polygone régulier, trouver son côté*. Pour le cercle, il donne le rapport $\frac{22}{7}$. On trouve sous les titres : *In campo quadrangulo agripennos cognoscere*, et *In campo triangulo agripennos invenire*, les formules fausses que nous avons déjà signalées dans les œuvres de Bède, pour la mesure de l'aire du quadrilatère et du triangle; et Gerbert, dans ces exemples, se sert des mêmes nombres que Bède. Enfin on trouve (chapitre 85) la formule qui donne la somme des termes d'une progression arithmétique. La formule pour l'aire du triangle en

fonction des trois côtés n'y est pas, et on en trouve une autre pour le triangle rectangle, qui n'est pas exacte. »

Le texte de l'abbaye de Saint-Pierre de Salzbourg, que Pez a imprimé, est gâté en beaucoup d'endroits : les figures ne sont pas exactes, les signes exprimant les fractions ont été mal reproduits. Pez ne dit pas si ce manuscrit, qu'il fait remonter au XIIe siècle, porte le nom de Gerbert en caractères du temps, ni si les chapitres se suivent sans interruption. Deux lettres que nous avons eu l'honneur d'adresser au révérend Père Armand Jung, directeur des Archives du monastère de Salzbourg, sont restées sans réponse. Nous le regrettons d'autant plus que les copies que nous avons consultées diffèrent considérablement du texte imprimé; dans toutes, sauf peut-être dans celle d'Oxford, sur laquelle M. H. O. Coxe a bien voulu nous donner quelques renseignements, le nom de Gerbert a été ajouté à une époque relativement moderne. Elles n'ont pas le même nombre de chapitres, ils ne sont pas dans le même ordre.

Le manuscrit 7185 de la Bibliothèque impériale de Paris et celui d'Oxford sont des dernières années du XIIe siècle ou des premières du XIIIe. Le titre : *Gerberti liber de Geometria* que l'on voit à la marge du manuscrit de Paris est plus récent que les caractères du corps de l'ouvrage. La copie d'Oxford porte en tête : *Incipit prologus in Theoriam Gerberti*, ce qui avait fait croire à Casimir Oudin que c'était un écrit sur l'arithmétique. Ces deux manuscrits s'arrêtent vers la fin du XIIIe chap. au mot *germani*. Le copiste du n° 7185 omet ou bien il écrit en lettres latines les mots grecs qu'il rencontre dans le texte.

Le manuscrit de la Bibliothèque impériale n° 7377, qui est, d'après M. Léopold Delisle, de 1050 à 1150, renferme plusieurs pièces de différentes mains sur des questions de géométrie. Les 22 premiers feuillets en ont été détachés. Il y a dans les feuillets 8-16 quelques chapitres de notre géométrie, à partir du chapitre XIV, *Geometricales tractanti*, sans titre, sans nom d'auteur. La suite du traité est interrompue par des sujets étrangers à la question et par la géométrie de Boèce. Au feuillet 24, on trouve notre chapitre XCIII. Au feuillet 33, toujours sans titre ni nom d'auteur, on lit *Quæcumque rationabiliter proponuntur*, etc. (3e § de notre chapitre II), jusque vers la fin du

chapitre XIII, qui se termine, après *germani*, par *sed aliis laterum proportionibus compacti*. Les manuscrits 7185 et 7377 sont plus corrects que celui de Salzbourg. M. Vincent a reproduit, dans le tome XIX, p. 416, des *Notices et Extraits des manuscrits*, presque tous les chapitres de la première partie du manuscrit 7377. Nous avons profité de ses corrections dans le texte et dans les figures.

Le nom de Gerbert ne se trouve pas non plus dans les numéros 4539 et 1661 de la Vaticane, qui commencent au chapitre XIV, ni dans le n° 47 de Chartres. Le manuscrit de Montpellier, 491, semblerait attribuer à Adalbolde les chapitres LXXXII-LXXXIV. Les problèmes LXVII-LXXVI occupent des feuilles à part dans le n. 4539 de la Vaticane avec d'autres problèmes de la même espèce, sous le titre : *De conjecturis diligentibus oppositis*. Dans un endroit, on s'adresse à l'élève en ces termes : *Dic tu, Gerbertista*.

Au reste, les recueils de problèmes sur des questions d'arithmétique et de géométrie étaient nombreux au moyen âge, et souvent ils se répétaient. *Voir* Bède, t. I, col. 135, etc. et les manuscrits de la Bibliothèque impériale 7185, f^{t} 80, 7378 f^{t} 12, etc., etc. Quelquefois les problèmes et leurs solutions étaient en vers, comme dans des manuscrits de Berne et de Cambridge, sur lesquels M. Chasles a bien voulu me communiquer ses notes inédites.

La note qui suit permettra de saisir d'un coup d'œil les différences que nous avons constatées pour l'ordre et le nombre des chapitres de la géométrie entre le texte de D. Bernard Pez et ceux des manuscrits que nous avons consultés.

Le manuscrit d'Oxford et les n°s 7185, 7377, f^{t} 35, de la Bibliothèque impériale reproduisent avec quelques variantes les 13 premiers chapitres.

On trouve dans le n. 7377, f^{t} 5, les chapitres : 14, 32, 17, 37, 16, 25, la lettre d'Adalbolde à Gerbert, 18, 23, 30, le moyen de connaitre la hauteur d'un objet par la longueur de l'ombre, 28, 24 IIe p^{e}, 33, la mesure, la profondeur d'un puits, 38, 39, 93.

Manuscrit de Chartres, chapitres : 37, 40, 14, 32 avec des différences, 17, 25, 16, 30, 31, hauteur d'un objet connue par la longueur de l'ombre, 26 et 27 réunis, 24 avec des différences, 28, 19, 23 avec des différences, 20, 29, 33, 18, 38, 39.

Manuscrit de Montpellier, à la suite de la lettre d'Adalbolde, chapitres 82, 83, 84.

Manuscrits de Rome : 14, 15, 33, 49, 36, 16, 17, 18, 19, 20, 22, 23, 24. Celui-ci est divisé en deux avec des titres différents dans le n. 4539. 25 un peu différent dans le n. 1661 et placé le dernier. 35, 26, 27. Ces deux chapitres sont réunis dans le n. 4539. Le n. 1660 ajoute un chapitre. 28, 29, 30, 31. N° 1661, hauteur d'un objet par l'ombre. 32, 33, 37, 38, 39, 40. Moyen de connaître la profondeur d'une mer, d'un étang. Voir aussi le n. 7185 f[t] 93, pour ce problème. 82, 83, 84.

Manuscrit 4539, f[t] 72, *de Conjecturis diligenter oppositis :* ch. 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76. La solution se trouve quelques feuillets plus bas dans le même manuscrit.

M. Hock pense que Gerbert a composé cette géométrie en Allemagne, vers l'an 996. Il n'appuie cette assertion par aucune preuve ni même par aucune probabilité. MM. Cantor et Th. H. Martin adoptent cette date sans la discuter. N'est-il pas plus vraisemblable que si Gerbert a rédigé ou dicté ce traité, c'était pendant les années de son enseignement dans l'école de Reims ?

Nous élevons un doute sur l'auteur de la géométrie que nous avons reproduite d'après D. Bernard Pez ; non pas que nous ne soyons convaincu que Gerbert a mis entre les mains de ses élèves un manuel de cette nature, comme le faisaient tous les maîtres (Voir ce que dit l'un d'eux en tête d'une compilation semblable, Bibl. impér. n. 7185, f[t] 80 v°) ; mais si le recueil attribué à Gerbert était réellement de lui, parlerait-il avec autant de modestie dans la préface? N'aurait-il pas fait quelque part allusion à ce travail? Ses disciples, ses contemporains n'en diraient-ils point quelque chose? Son nom ne se trouverait-il pas en tête des manuscrits? Les copies nous seraient-elles parvenues avec des différences aussi considérables dans le nombre et dans l'ordre des chapitres? Nous soumettons ces doutes aux juges compétents, surtout à M. Chasles qui peut mieux que personne trancher la difficulté.

Qu'il nous soit permis de corriger quelques fautes qui se sont glissées dans le texte :

Page 401, notes, 5e ligne, lisez : *codd.... non habent*, au lieu de *habet*. — P. 405, lig. 15, lisez *Chalcidius*, et non pas *Calcidius*. Sa version du Timée, dit M. Cousin, dans son *Abélard*, p. XLIX, était connue et répandue dans tout le moyen-âge, — P. 410, 5e avant-dernière ligne, effacez ʕ après II. Ꞇ; lisez dans la ligne suivante *medietate*, quoique les manuscrits donnent *dubietate*. — P. 422, lig. 7, après *id est* IIII, lisez V *et* au lieu de o; lig. 10, *id est* V ʕʕ, au lieu de V ʕʕ. — P. 423, lig. 8, lisez *et* ʕʕʕ, au lieu de ʕʕʕ. — P. 424, lig. 25 et suiv., changez les signes ʕʕ en ʕʕ. — P. 454, ch. LVII, lisez XIV et CCCVIII, au lieu de XVIII et CCCXCVIII. — P. 455, lig. 1, *in omni sphæræ*, lisez *sphæra*. M. Bourget trouve cette règle fausse; elle ne donne que le quart de la sphère. Avant-dernière ligne, il faut *est* à la place de *ex*. — P. 459, lig. 5, lisez CXLIIII, au lieu de CLXIIII; lig. 6, ʕʕ, au lieu de ʕʕ; lig. 7, *scito*, au lieu de *spatio*. Ce dernier §, dit M. Bourget, ne se rapporte pas à ce qui précède; le numéro de la figure doit être mis plus haut. M. Bourget propose de remplacer, ch. LXVIII, *in unoquoque latere* par *in longitudine*; la règle est approximative et suffit pour l'arpentage. Ch. LXIX, règle approximative; ch. LXX, règle fausse, dit M. Bourget; à l'avant-dernière ligne de ce chapitre, lisez CXXVI, au lieu de LIV. Dernière ligne du chapitre suivant, lisez o ʕʕ, au lieu de C. — P. 462, lig. 8, lisez C̄, au lieu de IC. — P. 464, le copiste a omis une moitié du circuit; lisez, lig. 9, D̄CX̄L̄, au lieu de DCXL.

ADALBOLDUS D. PAPÆ GERBERTO.

Dans le n. 7377 C de la Bibliothèque impériale, une main récente a donne à cette lettre le titre de *Sententia Adalboldi episcopi ad Gerbertum de crassitudine sphæræ*, f^t 10 v°. On lit dans celui de Salzbourg : *Adalboldi de ratione inveniendi grossitudinem sphæræ*. La préface manque dans les manuscrits de Paris et de Leyde; elle a été imprimée dans le *Thesaurus* de Pez.

GERBERTI EPISTOLA AD ADALBOLDUM.

Le manuscrit 7377 C a le titre suivant d'une écriture de la fin du XVIe siècle : *Sententia ad Ad. Ēpm. de dissonantia arithmeticæ et geometriæ*.

« Gerbert, dit M. Chasles, *Aperçu historique*, p. 506, explique que la formule géométrique $\frac{a^2}{4}\sqrt{3}$ de l'aire du triangle équilatéral est exacte, et que la formule arithmétique $\frac{a^2+a}{2}$ ne l'est pas, et qu'elle n'est qu'approximative. Car si on la rend homogène, en y introduisant l'unité de mesure linéaire, que nous appellerons δ, elle devient $\frac{a^2+a\delta}{2}\frac{\sqrt{3}}{2}$, et celle-ci approche d'autant plus de l'expression $\frac{a^2}{4}\sqrt{3}$, qui est l'aire exacte du triangle, que δ est plus petit. »

GERBERTUS PAPA CONSTANTINO MICIACENSI ABBATI.

Le manuscrit de la Bibliothèque impériale, 13955, de la fin du x[e] siècle, porte *Constantino* seulement. M. Bourget propose les corrections de chiffres que nous avons indiquées au bas de la page. Il ajoute que Gerbert faisait l'obliquité de l'écliptique sur l'équateur, égale à 24° au lieu de 23° 28'. C'était une approximation de un demi degré environ.

FIN.

CONCORDANCE DES LETTRES

AVEC L'ÉDITION D'ANDRÉ DU CHESNE.

Du Chesne.		Du Chesne.		Du Chesne.	
I	15	XXVII	28	LIII	39
II	13	XXVIII	219	LIV	43
III	14	XXIX	105	LV	68
IV	12	XXX	27	LVI	122
V	21	XXXI	35	LVII	49
VI	20	XXXII	36	LVIII	50
VII	11	XXXIII	37	LIX	52
VIII	76	XXXIV	29	LX	53
IX[1]	213	XXXV	33	LXI	84
X	9	XXXVI	8	LXII	64
XI	18	XXXVII	61	LXIII	67
XII	17	XXXVIII	34	LXIV	69
XIII	10	XXXIX	38	LXV	121
XIV	24	XL	77	LXVI	79
XV	71	XLI	41	LXVII	66
XVI	22	XLII	25	LXVIII	65
XVII[2]	63	XLIII	26	LXIX	123
XVIII	73	XLIV	118	LXX	134
XIX	72	XLV	57	LXXI	92
XX	32	XLVI	56	LXXII	89
XXI	19	XLVII	45	LXXIII	59
XXII	31	XLVIII[3]	51	LXXIV	90
XXIII	23	XLIX	47	LXXV	93
XXIV	60	L	44	LXXVI	[épitaphe, p. 293]
XXV	55	LI	46	LXXVII	[*id.* p. 293]
XXVI	30	LII	48	LXXVIII	[*id.* p. 294]

[1] D. ajouté par erreur dans le texte. — [2] au lieu de VII dans le texte. — [3] Il y a LXVIII par erreur dans le texte.

Du Chesne.		Du Chesne.		Du Chesne.	
LXXIX [épitaphe, p. 293]		CXIII	82	CXLVII	147
LXXX	40	CXIV	109	CXLVIII	142
LXXXI	135	CXV	132	CXLIX	88
LXXXII	54	CXVI	117	CL	149
LXXXIII	74	CXVII	100	CLI	156
LXXXIV	70	CXVIII	85	CLII	154
LXXXV	16	CXIX	129	CLIII	208
LXXXVI	95	CXX	128	CLIV	209
LXXXVII	138	CXXI	158	CLV	210
LXXXVIII	136	CXXII	131	CLVI	211
LXXXIX	137	CXXIII	157	CLVII	203
XC	42	CXXIV	144	CLVIII	217
XCI	112	CXXV	146	CLIX	200
XCII	115	CXXVI	5	CLX	212
XCIII	106	CXXVII	83		
XCIV	87	CXXVIII	130	I	150
XCV	139	CXXIX	110	II	153
XCVI	6	CXXX	78	III	151
XCVII	103	CXXXI	111	IV	172
XCVIII	104	CXXXII	133	V	62
XCIX	81	CXXXIII	86	VI	152
C	99	CXXXIV	124	VII	75
CI	96	CXXXV	145	VIII	160
CII	107	CXXXVI	143	IX	161
CIII	98	CXXXVII	119	X	167
CIV	2	CXXXVIII	120	XI	166
CV	7	CXXXIX	165	XII	162
CVI	3	CXL	108	XIII	163
CVII	125	CXLI	114	XIV	164
CVIII	91	CXLII	140	XV	116
CIX	4	CXLIII	148	XVI	173
CX	80	CXLVI	97	XVII	174
CXI	127	CXLV	189	XVIII	169
CXII	126	CXLVI	113	XIX	171

Du Chesne.		Du Chesne.		Du Chesne.	
XX	94	XXXII	192	XLIV	187
XXI	102	XXXIII	198	XLV	195
XXII	159	XXXIV	194	XLVI	101
XXIII	175	XXXV	199	XLVII	188
XXIV	168	XXXVI	185	XLVIII	191
XXV	177	XXXVII	201	XLIX	214
XXVI	178	XXXVIII	180	L	190
XXVII	204	XXXIX	186	LI	197
XXVIII	206	XL	182	LII	202
XXIX	205	XLI [1]	181	LIII	170
XXX	207	XLII	184	LIV	221
XXXI	141	XLIII	183	LV	215

A. du Chesne a ajouté aux lettres de J. Le Masson celle qui, dans le recueil des *Historiens de France*, a le nº 160 : *Occurrit, etc.* Ce numéro, dans J. Le Masson, est celui de la lettre *Vis amicitiæ*, placée en tête du *Libellus de Numerorum divisione.*

[1] Le texte porte par erreur LXI.

Modifications éprouvées par les chiffres jusqu'au XVIIe Sle.

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	0
Chiffres égyptiens	1	ɩ	ʒ	ʔ					∕	
Lettres sanskrites du IIe S. de l'ère chrétienne (Prinsep).	e	d dr	t tr	tch	p	ch	s	a	n	ç
		[illegible]	[illegible]	ᴊ	⊔	⊔	ℵ	ᚺ	ᡐ	⨪
Chiffres arabes orientaux ms de Chiraz	1	ɩ	ʒ	ɸ	8	9	V	٩	9	o
Chiffres gobâr ms Bibl. imp. Paris	1	ɩ	ʒ	ƒ	Ч	6	7	8	9	o
Chiffres gobâr d'Afrique	1	ʒ	ʑ	ᴝ	ϛ	6	7	X	9	o
Ms de Chartres XIe S. texte	1	ᘔ	Σ	ȣ	ч	ᒉ	⋋	8	9	
tableau	1	ᘔ	Ƕ	B	Ч	ᒉ	Λ	ʓ	σ	ⓐ
Ms. d'Erlangen XIe S. texte	1	ᘔ	Σ	ȣ	ч	ᒉ	Λ	8	9	
tableau	1	ᘔ	ɛ	ȣ	ℎ	ᒉ	Λ	8	9	◬
Halliwell, Rara mathematica	1	ᘔ	ʞ	β	5	ᒉ	Ʌ	∂	ȣ	
Ms Bibl. imp. Paris 7377 XIIe S.	1	ᘔ	ʍ	℘	Ч	ᒉ	Λ	8	9	
Ms 7185 Bibl. imp. Paris XIIe S.		ᘔ	Σ	ȣ	ϛ	ᒉ	ɩ	8	9	
Ms. 7193 Bibl. imp. Paris XIIe S.	1	ᘔ	3	⊀	9·4	ρ	Λ	8	∞	
Chiffres extraits de la table VI de M. Friedlein. XIIIe S.	1	2·2	ʏ·ʄ	ℵ·ℵ	4·9	6	7·1	8	9	o
XIIIe S.	1	ᴘ	3·4	℘	B	6	V	8	9	o
XIVe S.	1	7	3	ℵ	ɣ	6	∩	8	9	o
XIVe S.	1	2	3	ℵ	7	6	Λ	8	9	o
XVe S.	1.1	2.2	3.3	ℵ.4	5		Λ	8	9	
XVe S.	1	2	3	4	5	6	7	8	9	o
XVIe S.	1	2	3	ℵ	5	6	Λ	8	9	o
XVIe S.	1	2	3	4	5	6	7	8	9	o

TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS PROPRES

QUI SE TROUVENT DANS LES OEUVRES DE GERBERT.

TABLE DES MATIÈRES

Clermont, typ. FERDINAND THIBAUD.


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 12 16 08 004 1